

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

JOR—KY.

DE L'IMPRIMERIE D'ANTHe. BOUCHER,
SUCCESSEUR DE L. G. MICHAUD,
RUE DES BONS-ENFANTS, No. 34.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

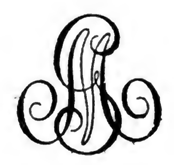
HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT DISTINGUÉS PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* OEdipe.)

TOME VINGT-DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

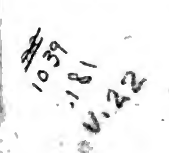
1818.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

MM.	
A.B—T.	BEUCHOT.
A—D.	ARTAUD.
A—N—D.	ARNAUD.
A. R—T.	ABEL-REMUSAT.
A. S—Y.	SALABERRY, fils.
A—T.	H. AUDIFFRET.
B—G.	BOURGOING.
B—G—N.	BOURGON.
B—P.	BEAUCHAMP.
B—S.	BOCOUS.
B—SS.	BOISSONADE.
B—U.	BEAULIEU.
C.	CHAUMETON.
C—AU.	CATTEAU-CALLEVILLE.
C. G.	CADET-GASSICOURT.
C. M. P.	PILLET.
C—N.	CASTELLAN.
D—B—S.	DUBOIS (Louis).
D—G.	DEPPING.
D—L—E.	DELAMBRE.
D—L—P.	DELAPLACE.
D—S.	DESPORTES-BOSCHERON.
D—S—T.	DUSSAULT.
D—U.	DUVAU.
D—V—L.	DEVILLE.
D—Z—S.	DEZOS DE LA ROQUETTE.
E—S.	EYRIÈS.
F—D—R.	FRIEDLANDER.
F—S.	FORTIS.
G—CE.	GENCE.
G. F—R.	FOURNIER fils.
G—T.	GUIZOT.
G—Y.	GLEY.
H. A—T.	H. AUDIFFRET.
J—D—T.	JONDOT.
[illegible]	LEFEBVRE-CAUCHY.

MM.	
L—B—E.	LABOUDERIE.
L—IE.	LASTEYRIE.
L—M—E.	LAMOTE.
L—O.	LÉO.
L—P—E.	HIPPOLYTE DE LAPORTE.
L—S.	LANGLÈS.
L—U.	LEDRU.
L—Y.	LÉCUY.
M—D j.	MICHAUD jeune.
M—I.	MOSTOWSKI.
M—N—D.	MONOD.
M—ON.	MARRON.
N. D. L. M.	NOEL DE LA MORINIÈRE.
N—H.	NAUCHE.
P—E.	PONCE.
P—S.	PÉRIÈS.
P—X.	PUJOULX.
R—D.	REINAUD.
R—D—N.	RENAULDIN.
S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SACY.
S—L.	SCHOELL.
S. M—N.	SAINT-MARTIN.
S—R.	STAPFER.
ST. P—R.	SAINT-PROSPER (DE).
ST—T.	STASSART.
S—V—S.	Le chevalier de SEVELINGES.
S—Y.	SALABERRY.
T.	TORCY.
T—D.	TABARAUD.
U—I.	USTÉRI.
V—G.	VANDERBOURG.
V. S. L.	VINCENS-SAINT-LAURENT.
W—S.	WEISS.
Y.	Anonyme.
Z.	Anonyme.



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

J

JORAM, roi d'Israël, succéda, l'an 894 avant Jésus-Christ, à son frère Ochosias. Il fit le mal devant le Seigneur, et égala son père en impiété. Les saintes Ecritures nous apprennent cependant qu'il fit ôter du temple les statues de Baal, qu'Achab y avait placées. (Voyez les *Rois*, liv. IV, chap. 3.) Il s'allia à Josaphat, roi de Juda, pour faire la guerre aux Moabites, qui refusaient de se reconnaître ses tributaires. L'armée s'étant engagée, par son avis, dans les déserts de l'Idumée, elle se trouva exposée à périr faute d'eau. Joram, dans ce pressant besoin, eut recours à Elisée, qui lui répondit: « Qu'y a-t-il » de commun entre vous et moi? » Allez-vous-en aux prophètes de » votre père et de votre mère. » L'envoyé du Seigneur s'apaisa cependant, et, par égard pour Josaphat, procura de l'eau à l'armée. Il annonça en même temps aux deux rois qu'ils remporteraient une victoire complète sur les Moabites : l'événement suivit de près la prédiction. Quelques années après, Adad, roi de Syrie, pénétra sur les terres d'Israël, et envoya des soldats pour tuer Joram par surprise; mais les conseils d'Elisée firent échapper Joram à tous les dangers. Adad, averti que le prophète mettait seul obstacle à l'exécution de ses projets, donna l'ordre de l'arrêter. Elisée vint à la rencontre des soldats qui le cherchaient sans le connaître, et leur offrit de les conduire; puis il les mena dans Samarie, et prévint Joram que Dieu lui avait livré ses ennemis : mais il s'opposa à ce qu'on leur fît aucun mal, et conseilla à Joram de les renvoyer, après leur avoir fait donner à manger. Le roi de Syrie se retira alors avec ses troupes; mais Benadad, son successeur, vint, au bout de quelques années, mettre le siége devant Samarie. Cette ville fut bientôt réduite aux horreurs de la famine. Joram, touché des malheurs qui accablaient son peuple, déchira ses vêtements, et couvrit sa chair d'un cilice; mais, voyant que la famine se faisait sentir de plus en plus, il pensa qu'Elisée empêchait le Seigneur d'exaucer ses prières, et donna l'ordre de le faire mourir. Le prophète se déroba par la fuite à l'effet de son premier mouvement, et lui annonça que, dès le lendemain, Samarie serait abondamment pourvue de vivres. Les Syriens, qui campaient autour des remparts, ayant entendu, pendant la nuit, des bruits d'hommes et de chevaux, crurent que les alliés du roi d'Israël lui envoyaient des secours, et se retirèrent en désordre, abandonnant leurs provisions, qui furent distribuées au peuple à vil prix. Joram s'unit ensuite avec Ochosias, roi de Juda, son neveu, pour déclarer la guerre aux Syriens, et vint avec une puissante armée assiéger la ville de

Ramoth de Galaad : il reçut une blessure pendant le siége, et se retira à Jezrahel pour s'y faire soigner, laissant le commandement de ses troupes à Jéhu. Mais une conjuration ne tarda pas à éclater dans le camp, et Jéhu fut proclamé roi. Dès qu'il se fut emparé de Ramoth, il détacha quelques soldats d'élite, et vint à leur tête pour s'assurer de la personne de Joram. Le prince, informé de l'approche de cette petite troupe, sortit de la ville avec Ochosias pour connaître leur dessein, et, ayant vu Jéhu, lui dit : « Apportez-vous la paix? » Celui-ci répondit : « Quelle peut être cette » paix, pendant que les fornications » de Jézabel votre mère, et ses en» chantements, règnent encore en tant » de manières? » A ces mots, Joram reconnut qu'il était trahi, et voulut fuir : mais Jéhu lui décocha aussitôt une flèche qui lui perça le cœur ; il tomba de son char, et Jéhu ordonna que son corps fût jeté dans le champ de Naboth, suivant qu'il avait été prédit par les prophètes. Joram mourut l'an 883 avant Jésus-Christ. Il avait régné onze ans sur Israël. W—s.

JORAM, roi de Juda, succéda, l'an 892 avant Jésus-Christ, à son père Josaphat. Il était alors âgé de trente-quatre ans : il avait épousé Athalie, fille d'Achab, roi d'Israël ; et cette femme impie, abusant de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, le détourna des voies du Seigneur. Il signala le commencement de son règne par le meurtre de ses frères et des principaux de l'état ; et il surpassa bientôt ses prédécesseurs en toutes sortes de méchancetés. (*Josèphe*, liv. IX, chap. 11.) Les Iduméens ayant essayé de se dispenser du tribut qu'ils payaient à Juda, il s'avança contre eux jusqu'à Séïra, tailla en pièces leur armée dans une sortie de nuit, et revint ensuite sur ses pas, incendiant et détruisant toutes les habitations. Cet acte inutile de cruauté acheva de soulever les Iduméens, qui s'affranchirent pour jamais de la domination de Juda ; et leur exemple fut suivi par les peuples de Lobna. Le prophète Elie reçut l'ordre d'annoncer à Joram que le Seigneur, fatigué de ses crimes, allait appesantir sa main sur lui et sur sa famille. Les Perses et les Arabes firent, peu de temps après, une irruption dans le royaume de Juda, y commirent de grands ravages, et, s'étant emparés du palais de Joram, y égorgèrent ses femmes et ses enfants. Joram lui-même se vit frappé dans tout son corps d'une maladie horrible, et mourut, au milieu de douleurs excessives, l'an 884 avant Jésus-Christ, âgé seulement de quarante-deux ans. Il en avait passé huit sur le trône. Ochosias, le seul de ses fils échappé au massacre du reste de sa famille, lui succéda. W—s.

JORDAENS (Jacques), peintre célèbre, naquit à Anvers en 1594. Il entra dans l'école d'Adam Van-Ort, qui eut la gloire de donner à Rubens les premiers principes de l'art qu'il a illustré, et qui, à cette époque, rivalisait avec l'école d'Otto-Vænius. Le desir d'étudier la peinture dans les lieux mêmes qui la virent renaître, le besoin de consulter les vrais modèles, tout engageait Jordaens à visiter l'Italie : l'amour le détourna de ce projet. Il devint épris de la fille de son maître ; et Van-Ort, satisfait de pouvoir récompenser les talents de son disciple, l'admit sans peine dans sa famille. De nouveaux liens l'attachèrent bientôt à sa patrie d'une manière plus intime. Il eut des enfants ; et il perdit jusqu'à l'idée de quitter désormais Anvers. Mais pour acquérir autant qu'il dépendait de lui les connaissances dont il

sentait trop que son maître ne pouvait lui ouvrir les sources, il rechercha avec avidité et étudia avec un soin extrême tous les tableaux des grands peintres italiens qu'il avait le bonheur de découvrir. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des ouvrages du Bassan, du Caravage, du Titien, et de Paul Véronèse; et toutes les fois qu'un hasard heureux plaçait devant ses yeux un de leurs tableaux, non content d'une stérile admiration, il le copiait afin d'avoir toujours présent le modèle de cette perfection vers laquelle tendaient tous ses efforts. Cependant on verra qu'il ne put guère s'élever au-dessus de la nature flamande, et qu'il ne prit chez ces maîtres que le relief des figures et la vérité de la couleur. Rubens s'était acquis une brillante réputation dans cette partie. Jordaens, loin d'en être jaloux, desira devenir un de ses disciples; et bientôt ses talents lui gagnèrent l'estime et l'amitié de ce grand peintre. C'est à cette nouvelle école qu'il acquit cette vigueur de coloris, cette entente parfaite du clair-obscur qui lui ont assigné un rang distingué parmi les peintres flamands les plus célèbres. Doué d'une facilité de pinceau extraordinaire, Jordaens a fait un nombre prodigieux de tableaux. Sa facilité était telle, que son vaste paysage de *Pan et Syrinx*, dont les figures sont de grandeur naturelle, ne lui coûta que six jours de travail, quoique les détails en soient immenses. Sa réputation s'étendit bientôt hors de sa ville natale. Le roi de Suède, Charles-Gustave, lui commanda douze tableaux, représentant la *Passion de J.-C.* Il peignit dans le palais du Bois près la Haye, pour la princesse Emilie de Solms, veuve du prince Frédéric-Henri de Nassau, le *Triomphe allégorique* de ce prince, tableau immense, où il le représenta sur un char attelé de quatre chevaux blancs, et entouré de trophées et de groupes symboliques. Philippe IV, roi d'Espagne, ayant demandé à Rubens des cartons pour des tapisseries qu'il avait le projet de faire exécuter à Madrid, ce grand artiste jeta les yeux sur Jordaens comme sur le peintre le plus capable de remplir les vues du souverain. Quelques historiens ont avancé que ce choix avait été dicté à Rubens par la jalousie que lui inspiraient les talents de son disciple. Il espérait, disent-ils, que forcé de peindre ces cartons en détrempe, ce genre de peinture lui ferait perdre son aptitude pour la peinture à l'huile. Le caractère de Rubens dément une pareille assertion. On aurait dû plutôt voir dans ce choix la noble confiance du génie, qui ne craint pas d'associer à sa gloire un beau talent formé sous ses auspices. Il existe d'ailleurs une autre preuve de la fausseté de ce reproche. Il est reconnu aujourd'hui que le tableau de *Saint-Bavon*, qui était placé dans la cathédrale de Gand, et qui a fait partie du Musée du Louvre, n'est point de Rubens, mais de Jordaens, quoiqu'il porte le nom du premier de ces deux peintres. L'esquisse même du tableau était de la main du disciple: le maître s'est contenté d'y indiquer, par des corrections au crayon rouge, les changements qu'il desirait voir adoptés dans le tableau; et s'il a mis la main à ce dernier ouvrage, c'est pour y déceler par les touches qui lui sont propres, la perfection inimitable de son pinceau. On a souvent attribué à Rubens un des plus grands tableaux de Jordaens, celui du maître-autel de Ste.-Walburge à Furnes, représentant *Jésus-Christ au milieu des docteurs*. A une grande promptitude dans l'exécution, Jordaens joignait un vif amour

pour le travail; c'est ce qui explique la quantité innombrable d'ouvrages qu'il a exécutés. Il leur dut une fortune considérable dont il faisait l'usage le plus noble et le plus désintéressé. D'une humeur vive et enjouée, il se livrait volontiers aux plaisirs de la société; et c'est auprès de ses amis qu'il allait se délasser le soir des travaux de la journée. Il termina sa carrière à Anvers en 1678, à l'âge de 84 ans, dix neuf ans après avoir perdu Catherine Van-Ort, sa femme. Sa fille mourut le même jour que lui, et tous deux furent ensevelis dans l'église où il avait fait élever le tombeau de son épouse. Il n'est point de galerie un peu renommée qui ne possède quelques tableaux de ce peintre. Parmi les plus capitaux, on remarque l'*Adoration des Bergers*, *Jésus en croix pleuré par St.-Jean et les trois Maries*; le *Satyre à table*; *Jordaens et sa famille*; un *Cabinet de tableaux*; l'*Éducation de Jupiter*; le *Roi boit*, composition de quinze figures; une répétition du même sujet, composée de dix figures seulement; le *Concert de famille*, tableau de huit demi-figures, les *Quatre Evangélistes*, et enfin les *Vendeurs chassés du Temple*, grande composition d'un effet admirable. Ces onze tableaux faisaient partie de la collection du Musée du Louvre. Nous ne possédons plus que les quatre derniers, qui suffisent pour donner une juste idée du talent et des défauts de Jordaens (1). Ce peintre, que quelques critiques peu éclairés n'ont pas craint de comparer à Rubens, n'approche de son maître que par la force et la transparence du coloris, la magie des reflets, la vérité de l'imitation; et ces qualités sont tellement éminentes chez lui, qu'elles ont suffi pour le placer au premier rang des peintres de son école. Mais il est loin de porter au même degré les autres qualités de l'art. Jamais il n'a pu sortir de cette imitation servile d'une nature basse dont, nonobstant l'étude des chefs-d'œuvre de l'Italie, les traces sont encore si visibles dans Rubens lui-même. Les sujets traités par Jordaens ne présentent en général que des actions de la vie commune; ou, s'il s'efforce de s'élever à des conceptions plus nobles, la nature perce malgré lui, et l'influence des premières études le fait retomber bientôt dans ce style dépourvu d'élégance et de grandiose, qui semble avoir été le partage des artistes nés dans la Flandre. Un assez grand nombre de tableaux de ce maître ont été gravés par Marinus, P. de Jode, et particulièrement par Bolswert. Lui-même a gravé d'après ses ouvrages, entre autres les *Vendeurs chassés du temple*; une *Descente de croix*; *Jupiter et Io*; *Jupiter allaité par la chèvre Amalthée*; *Mercure coupant la tête à Argus*, etc. Ces eaux-fortes sont remarquables par la hardiesse du travail. Les dessins de Jordaens sont estimés; cependant le mérite de la composition et l'esprit qu'il y décèle ne peuvent cacher la lourdeur et l'incorrection des figures, que dissimulaient du moins dans ses tableaux la vigueur et la vérité du coloris. Le Musée du Louvre ne possède aucun dessin de ce maître. P—s.

(1) Lors de la formation des Musées dans les départements, il leur avait été envoyé un certain nombre de tableaux de Jordaens. La *Visitation de la Vierge* et une *Adoration des bergers* avaient été données au musée de Lyon; le *Jugement dernier*; la *Vierge*, l'*Enfant Jésus et S. Joseph*, à celui de Strasbourg; le *Christ au milieu des docteurs* et la *Nativité*, au musée de Mayence; le *Christ sur la croix*, à celui de Bordeaux; la *Pêche miraculeuse* à celui de Marseille, et enfin le *Christ sur la croix* et la *Sainte-Famille éplorée*, à celui de Rennes. La plupart de ces tableaux ont été réclamés par les puissances alliées, et ils leur ont été rendus.

JORDAN (Raimond), prévôt de l'église d'Uzès, en 1381, et qui fut depuis abbé de Celles, est le véritable

auteur des ouvrages insérés dans la bibliothèque des Pères, sous le nom d'*Idiota*, ou du savant Idiot. On doit cette découverte au jésuite Théophile Raynaud. Lefèvre d'Etaples avait publié en 1519, et dédié à Michel de Briçonnet, évêque de Nîmes, une partie de ces ouvrages, sous le titre de *Contemplationes Idiotæ*. Jordan avait aussi fait un traité *De ponderibus*, ainsi que l'annoncent deux feuillets en caractères gothiques, intercalés dans un manuscrit d'Horace de la bibliothèque du Roi, cité par M. Vanderbourg. V. S. L.

JORDAN (ÉTIENNE), né à Valladolid en décembre 1543, était peintre, architecte et sculpteur. Mais il paraît que c'est à ce dernier titre qu'il acquit le plus de réputation. Une des preuves de son mérite, c'est que Philippe II, qui n'aimait pas la médiocrité dans les talents, le nomma son premier sculpteur; et il fut attaché à la cour, jusqu'à la mort de ce monarque. Les ouvrages les plus remarquables de Jordan sont un *Saint-Pierre*, un *Saint-Paul*, une *Madelène*, et une *Adoration des rois*. On doit croire qu'il était aussi un bon peintre, puisque Greco ne dédaigna pas de lui soumettre ses tableaux. On en connaît six de Jordan, qui sont très estimés, et qu'on voit à Valladolid, dans l'église de la Madelène. Cet artiste mourut dans cette dernière ville vers 1605. B—s.

JORDAN (CHARLES-ÉTIENNE) naquit à Berlin, le 27 août 1700, d'une famille originaire du Dauphiné, et que la révocation de l'édit de Nantes avait éloignée de la France. Il annonça, très jeune, d'heureuses dispositions pour les lettres et pour les sciences. Son père, le destinant à l'état ecclésiastique, le plaça d'abord chez un oncle, pasteur à Magdebourg. Après avoir perfectionné ses études à Genève et à Lausanne, sous d'habiles professeurs tels que les Gaultier, les Jallabert, les Pictet et les Crousaz, il fut pourvu de l'église de Potzlow, dans la Marche-Ukeraine, en 1725, et de celle de Prentzlow, en 1727. Il s'acquitta de ses fonctions avec tout le zèle qu'inspire l'amour du devoir, et mérita la bienveillance des personnes les plus distinguées de la province. En 1732, le bonheur dont il jouissait fut troublé par la mort d'une épouse estimable (Susanne Perreault), qui, pendant les cinq années que dura leur union, l'avait rendu père de deux filles. Inconsolable de cette perte, il résolut de ne s'occuper désormais que de l'éducation de ses enfants, et quitta le ministère évangélique pour se fixer à Berlin dans le cercle des nombreux amis que lui procuraient les agréments de son esprit et l'aménité de son caractère. Cependant sa santé, très altérée par le chagrin, l'obligea bientôt à chercher quelque distraction dans les voyages. Il parcourut, en 1733, la France, l'Angleterre, la Hollande, et une partie de l'Allemagne; il y fréquenta les hommes les plus distingués dans la littérature, Voltaire, Fontenelle, Dubos, Pope, Clarke, 'sGravesande, etc. La relation de ses voyages qu'il donna sous le titre d'*Histoire d'un voyage littéraire*, en 1735 (1), pourrait être écrite d'une manière plus piquante; mais elle n'en renferme pas moins des observations justes et des détails curieux. De retour à Berlin, son ardeur pour l'étude sembla redoubler : sa mémoire était ornée des plus beaux passages des écrivains clas-

(1) Cet ouvrage, formant un vol. in-12, a été reproduit sous le titre de *Seconde édition*, mais sans avoir été réimprimé. On a seulement ajouté et intercalé, après la préface, le *Discours préliminaire de M. Lacroze, touchant le système étonnant et les* Athei detecti *du P. Hardouin*. A. B-t.

siques grecs, latins et français. En 1736, le prince royal, depuis roi de Prusse (Frédéric II), le fit venir dans sa retraite de Reinsberg, se l'attacha, et vécut avec lui dans une intimité qui honore également l'un et l'autre. Nécessaire à son maître, Jordan le suivit au milieu des camps en 1741. Élevé bientôt après au rang de conseiller privé, il fournit une nouvelle preuve que l'amour des lettres n'exclut point l'application aux affaires. La ville de Berlin lui doit la répression de la mendicité, et plusieurs bons règlements de police. L'académie des sciences et belles-lettres de Prusse, dont il faisait partie depuis 1740, et dont le roi l'avait nommé curateur, l'élut vice-président en 1744; mais il jouit peu de cette distinction, et mourut à Berlin le 24 mai 1745. Frédéric-le-Grand composa son éloge funèbre pour l'académie, et lui fit ériger en marbre un monument avec cette épitaphe : « Ci gît Jordan, l'ami des » muses et du roi. » Nous avons de lui, outre le Voyage littéraire : I. Sa *Correspondance avec Frédéric* (le dixième volume des OEuvres posthumes du roi de Prusse). On remarque dans ses lettres un esprit non moins agréable et plus naturel que celui du roi; mais les vers qui s'y trouvent de loin en loin, ne valent pas la prose. II. *Disquisitio historico-litteraria de Jordano Bruno*, in-8°. III. Un *Recueil de morceaux de littérature, d'histoire et de philosophie*, Amsterdam, 1730, in-12. IV. L'*Histoire de la vie et des ouvrages de M. Lacroze*, Amsterdam, 1741, 2 part. in-8°.; l'amitié, peut-être, y use un peu trop largement du droit de partialité. Plusieurs manuscrits de Jordan, dont la bibliothèque de Berlin s'est enrichie, sont remplis de recherches intéressantes sur tout ce qui tient à la connaissance des livres, des auteurs, des éditions. (*Voy.* son *Eloge* dans la *Biblioth. germaniq.*, tom. IX, 2e. partie.) — Théodore-Louis JORDAN a publié en allemand une *Description des nouvelles machines à compter*, Stuttgard, 1798, in-8°. ST—T.

JORDANES. *Voy.* JORNANDÈS.

JORDANS (LUC). *V.* GIORDANO.

JORDEN (ÉDOUARD), savant médecin et chimiste anglais, docteur de l'université de Padoue, né en 1569 à High Halden dans le comté de Kent, exerça son art à Londres, avec beaucoup de réputation, et devint membre du collége des médecins de cette ville. Il amassa une fortune assez considérable, mais en dissipa la plus grande partie dans la poursuite d'un projet pour fabriquer l'alun. Jacques Ier. lui accorda d'abord le privilége des profits de son établissement, mais le lui ôta ensuite, à la sollicitation d'un homme de la cour; de sorte que les frais qu'il avait faits furent perdus pour lui. Il mourut à Bath, en janvier 1632. On a de lui : I. *Petit Traité sur la maladie appelée la suffocation hystérique ou mal de mère*, Londres, 1603, in-4°. II. *Traité des bains naturels et des eaux minérales*, Londres, 1631, in-4°.; réimprimé pour la troisième fois en 1669, et pour la quatrième en 1673, in-8°.: cet ouvrage est estimé pour le fonds comme pour le style. L.

JORDENS (GEORGE), jurisconsulte hollandais du XVIIIe. siècle, né à Deventer, s'est fait connaître avantageusement par deux savantes dissertations *De legitimatione*, qu'il défendit publiquement à l'université d'Utrecht, en 1742 et 1745. Daniel Fellenberg les a réimprimées en 1761, dans le deuxième volume de sa *Jurisprudentia antiqua, continens opuscula et dissertationes quibus leges antiquæ*

præsertim Mosaïcæ, Græcæ et Romanæ illustrantur, Berne, deux vol. in-4°. Cette collection renferme vingt-deux dissertations de divers auteurs, devenues rares, dans le nombre desquelles nous mentionnerons seulement celles de J. D. Michaëlis sur quelques lois de Moïse, Erfurt, 1746, et Gœttingue, 1757; celle du comte Jos. Gabaleon Salmatoris *Ad legem Juliam*, *De ambitu*, Leipzig, 1743, et la lettre de Jos. Aur. Gennaro, mise en tête du premier volume. Z.

JORE (Claude-François), et non François Jorre, imprimeur-libraire à Rouen, fit en 1730, par l'entremise de Cideville, connaissance avec Voltaire, et imprima en 1731 vingt-cinq *Lettres philosophiques* de cet auteur. Cette première édition, quoique tirée à 2500 exemplaires, n'est plus connue aujourd'hui que par ce que Jore en dit lui-même dans son *Mémoire* contre Voltaire, à qui il en avait remis deux exemplaires seulement. Les circonstances ne permettant pas la mise en vente de cet ouvrage, l'imprimeur ne voulut pas se dessaisir du reste de l'édition, qu'il mit en sûreté; mais en 1734 parut une nouvelle édition des *Lettres philosophiques*. Jore fut enfermé à la Bastille, et n'en sortit qu'au bout de quatorze jours, après avoir prouvé qu'il ne possédait pas de caractères pareils à ceux qu'on avait employés pour cette réimpression. Malheureusement pour lui, on découvrit peu après, et l'on saisit l'édition qu'il avait faite trois ans auparavant; et, par arrêt du conseil de septembre 1734, il fut destitué de sa maîtrise, et déclaré incapable d'être jamais imprimeur ni libraire. Les ennemis de Voltaire s'emparèrent de l'esprit d'un homme malheureux et exaspéré, et, au bout de deux ans, parvinrent à lui faire signer un *Mémoire pour C. F. Jore contre le sieur François-Marie de Voltaire*, 1736, in-8°. de 35 pages, qu'on a réimprimé dans le *Voltariana*. Jore, deux ans après, reconnut ses torts, et, dans une lettre du 20 décembre 1738, proclama qu'on avait abusé de son malheur pour le forcer à intenter un procès injuste, et à laisser imprimer un factum odieux. Il répète la même chose dans une lettre du mois de juin 1742: il était encore à Paris. Il alla depuis à Milan, et y donna des leçons de langue française; mais cette ressource étant insuffisante, l'homme qu'il avait si gravement offensé vint à son secours, et lui fit une pension. Jore était encore à Milan en 1773. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui: I. *Aventures portugaises*, Bragance (Paris, Duchesne), 1756, 2 vol. in-12. II. Six *Lettres* d'excuses ou de remercîments à Voltaire; elles sont imprimées à la suite de la *Vie de Voltaire*, par Condorcet. Jore est un de ceux à qui l'on attribue le *Voltariana*, ou *Eloges amphigouriques de Fr.-Marie Arrouet, sieur de Voltaire*, etc., 1748, in-8°. Mais si, après avoir offensé Voltaire en 1736, Jore eut le courage de s'en repentir, et d'en demander pardon en 1738 et 1742, il n'est pas à croire qu'il ait récidivé six ans après; et s'il l'eût fait, il aurait certainement reconnu cette nouvelle faiblesse dans ses *Lettres* de 1768, 1769, 1773: il n'en dit pas un mot. Saint-Hyacinthe, mort en 1746, ne peut guère non plus être l'auteur, c'est-à-dire, compilateur du *Voltariana*. C'est probablement à Travenot fils et à Mannory qu'appartient l'honneur d'avoir publié ce libelle. A. B—t.

JORISZ (David). *Voyez* David-George.

JORNANDÈS, ou, comme on le trouve nommé dans les *Analecta* du P. Mabillon, Jordanes, Goth de nation, et notaire du roi des Alains, ayant embrassé le christianisme, devint évêque de Ravenne, vers l'an de J.-C. 552. Il est auteur d'une *Histoire des Goths* jusqu'au règne de Vitigès, vaincu par Bélisaire : elle parut pour la première fois avec l'Histoire des Lombards de Paul Warnefride, Augsbourg, 1515, in-fol. Guillaume Fournier en donna une édition avec Cassiodore en 1558, Bonaventure Vulcanius à Leyde, en 1618, et Grotius, Amsterdam, Elzévier, 1655, in-8°. La meilleure édition est celle de dom Garet, publiée avec les œuvres de Cassiodore, d'où cette histoire a passé dans la grande collection de Muratori, revue et corrigée par Sassi sur un très ancien manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne. Drouet de Maupertuis l'a traduite en français, Paris, 1703, in-12. Il existe encore un ouvrage de Jornandès, sous le titre *De origine mundi*. Beatus Rhenanus le mit au jour avec d'autres auteurs à Bâle, en 1531, in-fol.; et Gruter lui donna place dans sa collection des historiens de l'Histoire auguste, Hanau, 1611, in-fol. : Lindenbrog le revit, Hambourg, 1611, in-4°. Il est encore imprimé dans le recueil des Historiens latins, Genève 1609 et 1652, in-fol., tom. II, et dans la collection de Frédéric Sylburge, Francfort, 1588, in-fol. Cette compilation de Jornandès, dans laquelle il a mis à contribution, sans les citer, tous les historiens qui l'ont précédé, n'est estimée que pour quelques détails utiles sur la géographie des anciens pays du nord. G. F—R.

JORTIN (JOHN), théologien anglais, né à Londres en 1698, était fils d'un protestant français, qui, chassé de la Bretagne par l'intolérance religieuse, devint gentilhomme de la chambre du roi d'Angleterre, et secrétaire de plusieurs grands personnages, entre autres du lord Orford. Après avoir fait d'excellentes études à Cambridge, il fut employé à faire des extraits d'Eustathe pour les notes de la traduction d'Homère de Pope, et publia, en 1722, quelques poèmes latins, sous le titre de *Lusus poëtici*, qui furent bien reçus du public. Il occupa quelques petites cures, et se fit de la réputation à Londres par ses sermons, malgré la médiocrité de son élocution. Le comte de Burlington le désigna, en 1749, pour prononcer les leçons fondées par Robert Boyle. Il paraissait soupirer uniquement après une vie tranquille, humble et obscure, remplie par les fonctions du ministère et par la culture des lettres : mais son mérite ne pouvait rester long-temps ignoré; plusieurs excellents ouvrages lui procurèrent des protecteurs. Osbaldiston, son ami, devenu évêque de Londres, le nomma son chapelain : il fut successivement prébendier de St.-Paul, ministre de Kensington, et archidiacre de Londres. Il mourut le 5 septembre 1770, à l'âge de soixante-douze ans. Quoique triste en apparence, son caractère était naturellement enjoué : il en sortait cependant quelquefois, et s'aigrissait surtout lorsqu'on s'exprimait devant lui avec peu de respect sur l'érudition et sur la science du critique, dont il avait une très haute idée. On trouve des traces de cette disposition dans ses ouvrages, dont nous allons citer les plus importants : I. *Remarques sur les poèmes de Spenser, suivies de Remarques sur Milton*, 1734, in-8°. II. *Discours concernant la vérité de la religion chrétienne*, 1746, in-8°. III. *Observations mêlées sur des auteurs anciens et modernes*, 1731, 2

vol. in-8°., ouvrage qu'il composa avec Pearce, Masson, etc., traduit en latin, à Amsterdam, et continué par d'Orville et Burman. IV. *Remarques sur l'histoire ecclésiastique*, en 5 vol. in-8°., publiés, le 1er. en 1751, le 2e. en 1752, le 3e. en 1754, et les deux autres, après la mort de l'auteur, en 1773. V. *Six Dissertations sur différents sujets*, 1755, in-8°. La sixième, sur l'état des morts, tel qu'il est décrit par Homère et par Virgile, et, ayant pour but d'établir l'antiquité de la doctrine d'un état futur, lui attira une très rude attaque de la part de Warburton, auquel il ne répondit que par quelques mots pleins de modération. VI. *Vie d'Erasme*, 1758, 1 vol. in-4°., sur le plan de la Vie d'Erasme insérée par Leclerc dans la *Bibliothèque choisie*. VII. *Remarques sur les ouvrages d'Erasme, avec un Appendice*, 1760, in-4°. C'est une suite de l'ouvrage précédent. On les a réimprimées en 1807, 2 vol. in-8°.; et M. A. Laycey en a donné un abrégé, en 1809, 1 vol. in-8°. VIII. Quatre vol. in-8°. de *Sermons*, publiés par son fils en 1771, réimprimés en 1772, avec trois nouveaux volumes. Ils firent plus d'effet à la lecture qu'ils n'en avaient produit en chaire; ce qui n'arrive pas souvent. On a donné une nouvelle édition de ses œuvres complètes. Le docteur Parr a fait un bel éloge du caractère et de l'esprit de Jortin. L.

JOSAPHAT, roi de Juda, succéda, l'an 928 avant J.-C., à son père Asa. Ce fut un prince juste et agréable au Seigneur : il ne prit aucune mesure de rigueur pour abolir le culte des hauts-lieux ; mais il ordonna aux chefs des sacrificateurs de parcourir les villes pour instruire le peuple, et le ramener par la persuasion à la pratique des préceptes de la loi. Il pourvut à la sûreté de ses états en fortifiant les endroits d'un accès facile, et leva une armée qu'il partagea en plusieurs corps, sous le commandement d'autant de chefs chargés chacun de la défense d'une partie des frontières. Il se rendit redoutable aux peuples voisins, qui se soumirent à lui payer les tributs accoutumés; et la paix fut établie dans Juda. Josaphat commit la double faute de marier son fils Joram à Athalie, fille d'Achab roi d'Israël, et de s'unir à ce prince impie pour faire la guerre aux Syriens. Cette expédition fut terminée promptement par la mort d'Achab (*Voy.* ACHAB); et le Seigneur fit reprocher à Josaphat, par la bouche des prophètes, d'avoir uni ses armes à celles du roi d'Israël. Josaphat pleura son péché, et apaisa la colère du Très-Haut par des sacrifices. Il s'appliqua particulièrement à faire régner la justice dans ses états: il établit dans chaque ville des magistrats pour juger les différends qui pourraient s'élever parmi le peuple, à l'exception des causes importantes, qui devaient être soumises à la décision d'un tribunal composé des principaux sacrificateurs et des lévites. La paix dont jouissait Juda fut troublée par une invasion des Moabites, des Ammonites et des Arabes, qui, ne trouvant aucune résistance, vinrent camper dans le territoire d'Engaddi, à trois cents stades de Jérusalem. Josaphat, dans ce péril pressant, eut recours au Seigneur, qui donne la victoire à qui il lui plaît; il pria avec larmes, et offrit des sacrifices pour le salut de son peuple. Ses prières furent exaucées; et la division s'étant glissée parmi ses ennemis, ils entrèrent dans une si grande fureur qu'ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Cet événement rendit la paix à Josaphat, qui dirigea aussitôt toutes ses vues vers la prospérité de son

royaume. Il voulut ouvrir une nouvelle voie au commerce de ses peuples, et fit équiper une flotte pour Ophir; mais ses vaisseaux, battus par la tempête, échouèrent contre les rochers d'Asiongaber, et il n'osa pas tenter une nouvelle expédition. Il aida Joram, fils d'Achab, dans la guerre qu'il entreprit contre les Moabites, et mourut en 892, après un règne de vingt-cinq années. Joram, son fils, lui succéda.

W—s.

JOSEPH, fils de Jacob et de Rachel, naquit en Mésopotamie l'an 1525 avant J.-C. Il était tendrement chéri de son père, qui voyait en lui le fils aîné de son épouse bien-aimée, le fruit de sa vieillesse, et le plus vertueux de ses enfants. Joseph n'était pas moins admirable par les qualités du corps que par celles de l'ame; et l'Écriture remarque qu'il était beau de visage, et fort bien fait de sa personne. Son père lui fit faire, pour le distinguer de ses autres fils, une robe de diverses couleurs et sans couture. L'amour de prédilection que Jacob manifestait à Joseph, fut la première cause des malheurs de celui-ci. Ses frères en conçurent la jalousie la plus envenimée et la haine la plus implacable. Joseph était âgé de dix-sept ans, quand il dénonça les enfants de Bala et de Zelpha comme coupables d'un crime atroce; ce qu'on ne lui pardonna point. Mais ce qui acheva de les révolter, ce fut l'assurance qu'il reçut du ciel d'une supériorité future, et l'aveu qu'il leur en fit: « Il me semblait, » leur dit il une fois, que nous étions » ensemble à lier des gerbes dans un » champ, que ma gerbe se levait et » demeurait debout, pendant que les » vôtres venaient en se prosternant » se ranger autour d'elle.... J'ai vu, » leur dit-il encore (et cette fois ci, » devant son père), le soleil, la lune » et onze étoiles qui se prosternaient » pour m'adorer. » Ces visions, qui lui attirèrent des réprimandes de la part de Jacob, toujours porté à l'indulgence, et frappé lui-même de quelque pressentiment, irritèrent tellement ses frères, qu'ils ne lui rendaient plus le salut ordinaire, et ne voulaient plus lui parler. Un jour que ceux-ci étaient à Sichem, où ils gardaient les troupeaux, Jacob, qui demeurait dans la vallée d'Hebron, dit à Joseph: « Allez » et voyez si vos frères se portent bien, » si les troupeaux sont en bon état; » et vous viendrez me dire ce qui en » est. » Joseph alla donc à Sichem, qui était à trente-cinq lieues de là; mais, n'y ayant pas trouvé ses frères, il s'avança vers Dothaïn où ils étaient. Dès que ceux-ci l'aperçurent de loin, ils formèrent le dessein de le faire périr, se disant l'un à l'autre: « Voici notre songeur qui vient; allons, » tuons-le, jetons-le dans une vieille » citerne; après cela on verra de quoi » lui auront servi ses songes. » Néanmoins, sur la remontrance de Ruben qui voulait le sauver, ils se contentèrent de le jeter dans la citerne, après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même, à la vue d'une caravane de marchands qui venaient de Galaad et qui allaient en Égypte, Juda proposa de retirer Joseph de la citerne, et de le vendre à ces étrangers, afin de ne pas souiller leurs mains du sang de celui qui était leur frère *et leur chair*. L'avis fut suivi, et Joseph fut vendu vingt pièces d'argent. Après cela, ils prirent sa robe, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire: « Voici une robe que nous avons » trouvée; voyez si ce n'est pas celle » de votre fils. » Il la reconnut et dit: « C'est la robe de mon fils; une bête » a dévoré Joseph. » Il déchira ses

vêtements, et s'étant couvert d'un cilice, il pleura son fils fort long-temps. Ses enfants essayèrent en vain de soulager sa douleur ; il demeura inconsolable. et leur dit : « Je descendrai au tombeau, en pleurant mon fils ; » et il continua de le pleurer. Cependant les Ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte, et le vendirent à l'un des premiers officiers de la cour de Pharaon, nommé Putiphar. Le Seigneur était avec Joseph, et tout lui réussissait. Son maître qui voyait bien que Dieu le protégeait, le prit en affection ; il le fit intendant de sa maison, et se reposait absolument sur lui du soin de toutes ses affaires : aussi Dieu bénit la maison de Putiphar, et multiplia ses biens de tous côtés, à cause de Joseph. Il y avait déjà près de dix ans qu'il était dans cette maison, lorsque sa maîtresse l'ayant regardé avec des desirs impudiques, le sollicita, de la manière la plus séduisante, à commettre le mal avec elle. Joseph rejeta cette proposition avec horreur. « Comment serais-» je assez malheureux, lui dit-il, pour » abuser de la confiance que mon maî-» tre a eue en moi, et pour pécher » contre mon Dieu ! » Elle n'abandonna point son funeste dessein, et ne cessa de presser le jeune étranger, toutes les fois que l'occasion s'en présenta. Enfin, un jour que Joseph était seul dans l'appartement de cette femme où les affaires de son maître, qui était absent, l'avaient appelé, elle le saisit par son vêtement, et le pressa de consentir à son infâme desir. Mais Joseph lui abandonna son manteau entre les mains, et s'enfuit hors de la maison. La femme de Putiphar, outrée de dépit de se voir méprisée, se mit à crier, et, ayant appelé les gens de service, elle leur dit que Joseph avait voulu lui faire violence, et qu'il avait pris la fuite aussitôt qu'il avait entendu ses cris. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, et, pour preuve de sa fidélité, elle lui montra le manteau qu'elle avait retenu : elle alla jusqu'à reprocher à Putiphar d'avoir introduit cet esclave hébreu dans sa maison pour lui faire outrage. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, fut extrêmement irrité contre Joseph, et le fit mettre dans la prison royale. Mais le Seigneur n'abandonna pas son serviteur ; il lui fit trouver grâce devant le gouverneur. Pendant que Joseph était en prison, deux officiers de la cour de Pharaon, le grand échanson et le grand panetier, y furent conduits par ordre du roi. Le gouverneur, que quelques-uns croient être Putiphar, son maître, en confia le soin à Joseph, comme celui de tous les autres prisonniers. Peu de temps après, l'échanson et le panetier eurent tous les deux, dans la même nuit, un songe qui les plongea dans de vives inquiétudes. Joseph, sur qui reposait l'esprit de sagesse, leur en donna l'explication. Il prédit à l'échanson, que dans trois jours il serait rétabli dans l'exercice de sa charge, et qu'il présenterait au roi la coupe à l'ordinaire ; il annonça au panetier, que dans trois jours, Pharaon lui ferait trancher la tête, et le ferait ensuite attacher à une croix, où sa chair serait déchirée par les oiseaux. Les choses arrivèrent comme Joseph l'avait dit ; l'un fut mis à mort, et l'autre rétabli. Deux ans après, Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un, il vit sept vaches grasses qui sortaient du Nil, et qui furent dévorées par sept autres vaches maigres, sorties après elles du même fleuve. Dans le second, il vit sept épis pleins sortant d'une même tige, qui furent aussi consumés par sept autres épis minces

et desséchés. Aucun des sages de l'Egypte ne put expliquer ces songes : l'échanson se souvint alors de Joseph, et en parla au roi, qui le fit aussitôt sortir de prison, et lui demanda l'explication si desirée, et, jusque-là, si inutilement cherchée. Joseph répondit : « Les deux songes du roi signi- » fient la même chose. Le Seigneur » a voulu faire connaître l'avenir à » Pharaon. Les sept vaches grasses et » les sept épis pleins marquent sept » années d'abondance; les sept vaches » et les sept épis maigres annoncent » sept années de stérilité et de famine » qui viendront après, et qui feront » oublier toute la fertilité qui aura » précédé. Il est donc de la prudence » du roi de choisir dès-à-présent un » homme sage et habile à qui il don- » ne le commandement sur toute l'E- » gypte, et qui ait soin, pendant les » sept années d'abondance, de faire » serrer une partie des grains dans les » greniers publics, afin que l'Egypte » y trouve une ressource pendant la » stérilité. » Ce conseil plut à Pharaon, qui dit à Joseph, en présence de tous ses courtisans : « Puisque Dieu vous » a fait connaître tout ce que vous avez » dit, où pourrai-je trouver quel- » qu'un plus sage que vous, ou même » semblable à vous? Je vous établis » donc sur ma maison; je vous donne » l'autorité sur mon royaume; tout » le peuple obéira à vos ordres; je » n'aurai au-dessus de vous que le » trône royal. » Et en même temps, il ôta l'anneau de son doigt, et le mit à celui de Joseph, en signe de puissance; il le fit revêtir d'une robe de fin lin, et de toute la pompe du ministère suprême. Il le fit ensuite monter sur le char qui suivait le sien, et ordonna au héraut de crier devant lui : « Que tout le monde fléchisse le genou et reconnaisse Joseph pour intendant de toute l'Egypte. » On n'entendait de tout côté que ces acclamations *Abrek* (*Père tendre*)! Le roi changea son nom, et l'appella *Tsaphenath phaneach*, ce qui veut dire, dans la langue sainte, *Celui qui révèle les choses cachées*. Il lui fit épouser Azeneth, fille de Putiphar, prêtre d'Héliopolis ou d'On, suivant l'hébreu. Joseph avait alors trente ans. Bientôt il se mit en marche pour faire le tour des provinces d'Egypte, et pourvoir aux besoins futurs par tous les moyens que la prudence inspire. Les sept années de fertilité étant venues, il mit en réserve une immense quantité de blé dans les greniers du roi. Avant la fin de ces sept années, il eut deux fils de sa femme Azeneth, Manassé et Ephraïm. Dès qu'elles furent passées, les années de stérilité commencèrent. Une effroyable famine étendit partout ses ravages; mais l'Egypte en fut garantie par la sage précaution de Joseph. Si la campagne était frappée de sécheresse et de désolation, les habitants trouvaient dans leur gouverneur une seconde providence, qui leur fournissait abondamment de quoi subsister eux et leurs troupeaux. Quand les Egyptiens, pressés par le besoin, demandèrent des aliments au roi, il les adressa à Joseph, et leur ordonna de faire tout ce qu'il leur dirait. Les étrangers ne furent point exclus des secours qu'il accordait à ceux du pays. On venait des contrées voisines pour s'approvisionner dans ses greniers. Jacob, dont la maison avait été frappée du même fléau, apprit qu'on vendait du blé en Egypte, et il y envoya ses fils. Ils partirent au nombre de dix; car ce patriarche retint Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident en chemin. A leur arrivée en Egypte, les fils de Jacob se présentèrent devant Joseph, et ils

se prosternèrent en terre. Joseph les reconnut d'abord, et, en les voyant à ses pieds, il se souvint des songes qu'il avait eus autrefois; mais il ne se fit point connaître à eux. Il leur parla même fort durement, et les traita d'espions qui venaient pour examiner les endroits faibles du pays. Ils lui répartirent : « Seigneur, nous sommes venus ici pour acheter du blé et nous n'avons aucun mauvais dessein. » Joseph ayant insisté, ils repliquèrent: Nous sommes douze frères, tous enfants d'un même homme, qui demeure dans le pays de Chanaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre père, et l'autre n'est plus au monde. « Eh bien, » reprit Joseph, je vais éprouver si » vous dites la vérité. Envoyez l'un » de vous, pour amener ici le plus » jeune de vos frères; cependant vous » demeurerez en prison jusqu'à ce » que j'aie l'assurance si ce que vous » dites est vrai ou faux : autrement, » par la vie de Pharaon, je vous trai» terai comme espions. » Néanmoins, après les avoir retenus trois jours en prison, il les en fit sortir; mais il leur enjoignit de partir sur-le-champ, et d'amener le plus jeune de leurs frères. Pénétrés de frayeur et de regret, ils se disaient entre eux, dans la langue de leur pays : « C'est avec justice » que nous souffrons tout ceci, par» ce que nous avons péché contre no» tre frère. Nous avons vu la douleur » de son ame, et nous n'avons pas » voulu prendre pitié de lui. C'est » pour cela que nous sommes dans » l'affliction : Dieu nous redemande » son sang. » Joseph, témoin de tant de douleur, ne put retenir ses larmes, et se retira pour les laisser couler en secret. Cependant il fit prendre Siméon, et le fit lier devant eux; puis il donna ordre à ses officiers de remettre leur argent dans leurs sacs et de leur fournir tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Les enfants de Jacob partirent avec leurs ânes chargés de blé, et, étant arrivés à Hébron, ils racontèrent à leur père tout ce qui s'était passé. Le cœur de ce patriarche fut rempli d'amertume, quand ils lui dirent qu'il fallait se résoudre à laisser partir Benjamin pour l'Egypte. Il n'y aurait jamais consenti si la famine, allant toujours croissant, n'eût menacé de le faire périr avec sa nombreuse postérité, et si Juda n'eût répondu de la vie de son jeune frère. Ils se mirent donc en route avec Benjamin, des présents pour Joseph, et le double de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs. Ils ne furent pas plutôt arrivés en Egypte, qu'ils parurent devant Joseph. Aussitôt qu'il les eut aperçus, il dit à son intendant : « Faites entrer ces étrangers et préparez un festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. » L'intendant exécuta l'ordre et les fit entrer. Eux, surpris d'un tel accueil, s'imaginaient qu'on allait leur faire un crime de l'argent qui s'était trouvé dans leurs sacs, et les réduire en servitude. C'est pourquoi ils commencèrent par se justifier auprès de l'intendant, et ils déclarèrent, que ne sachant comment tout s'était passé, ils rapportaient l'argent. L'intendant les rassura, et, bientôt après, il leur ramena Siméon. On leur apporta de l'eau; ils se lavèrent les pieds, et attendirent l'arrivée de Joseph. Dès qu'il parut, ils s'inclinèrent jusqu'à terre en sa présence, et lui offrirent leurs présents. Joseph, après les avoir salués avec bonté, leur demanda si leur père vivait encore, et s'il se portait bien? Ils répondirent : « Notre père, votre serviteur, est encore en vie et il se porte bien; » et ils s'inclinèrent de nouveau. Joseph, ayant remarqué Benjamin parmi eux : « Est-ce

là, leur dit-il, votre jeune frère dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous bénisse.» Et il se hâta de sortir, parce que la vue de son frère l'attendrissait si fort, qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelques moments après, il vint retrouver ses frères, et, ayant commandé qu'on servît à manger, il se mit à table à côté d'eux, mais à part. Ce festin fut splendide; tous furent bien servis: mais Benjamin eut toujours une portion cinq fois plus grande que celle des autres. Après que Joseph eut bu et mangé avec ses frères, il dit secrètement à son intendant: « Mettez dans les sacs de ces étrangers du blé et l'argent qu'ils ont donné; mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune.» L'intendant exécuta ses ordres. Le lendemain matin, ils partirent avec leurs ânes chargés de blé. Mais à peine étaient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya son intendant après eux, pour leur faire des reproches de ce qu'ils avaient volé sa coupe. Ils furent très surpris de se voir accusés d'une action si basse, à laquelle ils n'avaient pas seulement pensé. « Nous vous avons rapporté, dirent-ils, l'argent que nous avons trouvé à l'entrée de nos sacs; comment aurions-nous pu dérober dans la maison de votre maître? Que celui qui se trouvera coupable du vol meure, et que les autres soient esclaves.» L'intendant consentit seulement à garder pour esclave le coupable du vol. On les fouilla tous, en commençant par les plus âgés, et la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin. Leur consternation fut extrême. On les ramena vers Joseph, qui leur adressa des reproches d'en avoir agi ainsi, après le bon traitement qu'ils avaient reçu de lui, et leur déclara que celui dans le sac duquel la coupe avait été trouvée, demeurerait son esclave. Juda prit la parole, et rassemblant adroitement tous les traits les plus propres à toucher le cœur du ministre de Pharaon, il produisit un tel effet que Joseph ne put résister à sa vive émotion. Il fit sortir tout le monde, et, donnant un libre cours à sa sensibilité, il s'écria: Je suis Joseph. Ces paroles pénétrèrent de frayeur les enfants de Jacob. Mais Joseph, les faisant approcher, leur dit: «Je suis Joseph votre frère que vous avez vendu et fait mener en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez fait: Dieu m'a envoyé ici devant vous pour votre conservation, et pour le salut de Pharaon et de son peuple. Ce n'est point par votre conseil, mais par la volonté de Dieu, que cela est arrivé ainsi. Allez vite dire à mon père que Dieu m'a établi sur l'Egypte. Qu'il se hâte de venir; il demeurera près de moi; je le nourrirai lui et toute sa famille, car il reste encore cinq années de famine. Vos yeux et les yeux de mon frère Benjamin sont témoins que c'est moi qui vous parle de ma propre bouche. Annoncez à mon père la gloire dont je suis comblé, et ne tardez pas de me l'amener.«Après ces mots, il se jeta au cou de Benjamin, et l'embrassa en pleurant; il embrassa de même tous ses frères, qui s'enhardirent à lui parler. Cette nouvelle se répandit à la cour. Pharaon en félicita Joseph, et le pressa de faire venir sa famille en Egypte. Joseph fit partir ses frères avec des vivres pour le voyage, et des voitures pour transporter leur père, leurs femmes et leurs enfants. Quand ils apprirent à Jacob que son fils était encore en vie, et qu'il gouvernait en Egypte, ce vieillard refusa d'abord de le croire; mais ayant entendu avec détail tout ce qui s'était passé, et ayant vu les chariots et les riches présents que Joseph lui en-

voyait, il dit : « Je n'ai plus rien à souhaiter puisque mon fils Joseph vit encore; j'irai, et je le verrai avant de mourir. » Il partit en effet, et arriva en Egypte. Joseph alla au-devant de lui; il lui donna des marques de la plus grande tendresse, et le présenta au roi; il l'établit ensuite avec sa famille et tous leurs troupeaux dans la terre de Gessen, la plus fertile de l'Egypte : il donna même la charge d'intendants des troupeaux du roi à ceux de ses frères qu'il en crut dignes. Cependant les Egyptiens continuaient à s'approvisionner dans les greniers du roi. Lorsqu'ils n'eurent plus d'argent, ils donnèrent en paiement les bestiaux et les esclaves; et l'année d'après ils vinrent en foule céder leurs domaines et leurs personnes, afin d'obtenir des grains nécessaires pour la subsistance de leur famille : ainsi Joseph assujettit au roi toute la terre et tout le peuple depuis une extrémité du royaume jusqu'à l'autre. Les terres et les personnes des prêtres furent pourtant exceptées de l'assujettissement général. Quand la famine fut passée, Joseph rendit les terres, et donna du blé pour les ensemencer. Dès ce moment, les propriétaires ne possédèrent plus que sous la condition d'une redevance annuelle de la cinquième partie des fruits. (Voyez l'*Histoire de la Législation*, par M. Pastoret, tom. II, chap. 8.) Lorsque Jacob vit que le temps de sa mort approchait, il envoya chercher Joseph, et le fit jurer de l'enterrer avec ses pères. Joseph en fit le serment. Quelque temps après, il présenta ses deux fils (Ephraïm et Manassé) à Jacob, pour recevoir sa bénédiction. Ce vénérable vieillard fit pour eux et leur postérité les vœux les plus ardents. Il les substitua, dans son testament, à la place de Joseph, les désignant pour chefs de deux tribus, et leur adressant les prophéties les plus magnifiques dans la personne de leur père. (*V.* Jacob.) Joseph, présent à la mort de son père, laissa éclater toute sa douleur; il approcha son visage du sien, et l'arrosa de ses larmes. Il exécuta de point en point les dernières dispositions du patriarche, et partit avec la plus grande pompe pour transporter le corps de Jacob dans la caverne double, située dans le champ d'Ephron Héthéen, vis-à-vis de Mambré, où Abraham et Isaac avaient été ensevelis. A son retour, ses frères, craignant que son ressentiment n'eût été comprimé que par le respect qu'il avait pour son père, lui députèrent d'abord quelqu'un pour lui demander grâce, et vinrent ensuite eux-mêmes le trouver pour lui réitérer la même demande. Ils se prosternèrent devant lui et lui dirent : Nous sommes vos serviteurs. « Ne craignez point, leur répondit-il; pouvons-nous résister à la volonté de Dieu? Vous avez conçu contre moi de mauvais desseins; mais Dieu les a changés en bien, afin de me placer dans l'élévation où vous me voyez, et de me faire le *sauveur des peuples*. » Il continua de les traiter avec bonté et de travailler à leur bonheur. Joseph vit les enfants de ses enfants jusqu'à la quatrième génération, et mourut âgé de cent dix ans, après avoir fait promettre à ses frères que ses os seraient transportés dans la terre de Canaan, lorsque les enfants d'Israël iraient en prendre possession, sous les auspices du Seigneur. Son corps fut embaumé à la manière d'Egypte, et mis dans un cercueil. Quand Moïse tira les Israëlites de la servitude pour les conduire dans la terre promise, il eut le soin d'emporter ce corps. Il le confia à la tribu d'Ephraïm, qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avait donné en propre à Joseph, peu

avant sa mort. Ce patriarche avait gouverné l'Égypte pendant quatre-vingts ans avec beaucoup de gloire, et l'avait remplie, suivant quelques savants, d'établissements utiles. Le morceau d'histoire qui le concerne « a toujours passé pour un des plus beaux de l'antiquité, a dit aussi Voltaire (*Bible enfin expliquée*); nous n'avons rien dans Homère de plus touchant.» Malgré ce bel éloge, Voltaire n'en a pas moins semé le ridicule à pleines mains sur cette partie de la Genèse; il n'a pas moins avancé que Joseph était un *mauvais ministre*, *un tyran ridicule et extravagant*, et que son histoire serait atroce, si elle n'était un roman. L'abbé du Contant de la Molette (*Genèse expliquée*, tom. III), et l'abbé Clémence, (*Réfutation de la Bible enfin expl.*), ont réduit en poussière ces misérables chicanes. Joseph a été regardé par les Pères et par les écrivains ecclésiastiques comme une des figures les plus frappantes de J.-C. Le sage Rollin ne craint point de dire qu'il y a peu de saints dans l'Ancien-Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son fils que dans Joseph: on peut voir dans le *Traité des Etudes*, (tom. II, pag. 117, édit. de 1740, in4°.), l'exposition des rapports entre J.-C. et Joseph. Quelques-uns ont cru trouver dans l'histoire de notre patriarche le type de ce qui devait arriver à l'Église et au peuple juif jusqu'à la fin du monde et principalement à la conversion générale de ce peuple. (*Voy.* le livre intitulé *Explication de l'histoire de Joseph*, 1728, in-12, sans indication de lieu.) Joseph, appelé Joussouf ben Jacob ou *Issuf*, est très célèbre en Orient. Une tradition, recueillie par Ibn Batrick, lui attribue la fondation de Memphis, la construction du canal du Caire pour l'écoulement des eaux du Nil, l'érection des obélisques et des pyramides, que l'on prenait dans le moyen âge pour les greniers de Joseph (1). Une autre tradition le regarde comme le Mercure ou l'Hermès d'Egypte, inventeur des sciences les plus profondes et de la géométrie si nécessaire dans ce pays. Quelques savants ont vu en lui Osiris et d'autres dieux de l'Egypte. Mais ce qui l'a rendu plus fameux chez les Musulmans, ce sont ses amours supposés avec *Zoleikha*, fille de Pharaon, épouse de Putiphar. D'Herbelot a donné une histoire du patriarche Joseph, avec tous les contes des Orientaux sur ce patriarche. Elle est inédite. Bedhaoui et Zamchascar rapportent que des docteurs juifs ayant engagé les principaux citoyens de la Mecque à demander à Mahomet l'histoire de Joseph, Dieu lui révéla le chapitre 12 intitulé *Joseph, la paix soit avec lui*, composé de trois sourates, qui est admirable, dit ce dernier, parce que la vie du patriarche y est racontée d'une manière nouvelle, et que le style en est divin. (Le Coran, traduit par Savary, tom. 1er., pag. 239.) Quelque absurdes que soient les fables de Mahomet, elles ne l'emportent guère sur celles que renferme le testament de Joseph. On y lit un entretien du patriarche avec la femme de Putiphar, qui sent l'amour des Juifs hellénistes pour les fictions. Du reste, ce testament contient peu de prophéties. L'auteur finit ainsi: « Observez exactement la » loi du Seigneur; respectez toujours » Juda et Lévi, d'où doit sortir cet » agneau de Dieu, qui sauvera par » sa grâce toute-puissante les Gentils » et les Juifs; car son royaume ne se» ra point une grâce qui passe, mais

(1) *Voyez*, par exemple, Dicuil, *De mensura orbis*, pag. 17.

» un royaume qui durera éternellement. Mon empire expirera dans » mes neveux, comme on voit après » la moisson fondre une cabane faite » dans la campagne pour garder les » fruits. Dieu m'a révélé qu'après ma » mort, vous serez persécutés par les » Egyptiens; mais le Seigneur vous » vengera de leurs cruautés, et il vous » conduira dans la terre qui a été promise à vos pères. » (*Traduction des douze testaments des patriarches* par Macé, page 152.) Origène fait aussi mention d'une prière attribuée à Joseph, qui était accréditée de son temps, et qu'il révérait lui-même comme authentique. Ce savant docteur a mis en œuvre toute sa subtilité pour faire concorder avec ses systèmes, souvent plus platoniques que chrétiens, les différents articles qu'elle renferme; il s'est exercé notamment sur ces paroles adressées par le prétendu Joseph à sa postérité: « J'ai lu dans les tables du » ciel tout ce qui vous arrivera à vous » et à vos enfants. » *Voyez* Fabricius, *Codex pseudepigraphus veteris Test.*, où l'on trouve des remarques intéressantes et une vie d'Azeneth, femme de Joseph. Il y est également question d'un obélisque érigé par les Egyptiens en l'honneur de Joseph, avec une inscription, traduite ainsi en latin: *Josepho pro meritis eximiæ beneficentiæ et beneficæ administrationis supremo terræ judici, vindici patriæ, quo major nullus fuit et clarior, pro tot tantisque bonis hoc monumentum perenne voluit esse amoris honorisque gratiæ Egyptus.* Nous ne parlons point d'un poëme de Joseph en prose poétique (*Voy.* BITAUBÉ). Il n'y a guère de théâtres en Europe où son histoire n'ait été représentée. On distingue la tragédie de l'abbé Genest, sur cet intéressant sujet, comme l'une des moins mauvaises. Nous exceptons cependant l'*Omasis* de M. Baour de Lormian, que tout le monde connaît.

L—B—E.

JOSEPH (S.), époux de la Sainte-Vierge, et père nourricier de J.-C., était de la tribu de Juda et de la maison de David. S. Mathieu et S. Luc ont montré dans sa généalogie comment il descendait d'Abraham et de David (1). On ignore quel fut le lieu de la naissance de S. Joseph; mais on est certain qu'il était établi à Nazareth, petite ville de Galilée, dans la tribu de Zabulon, où il se trouvait réduit à gagner sa vie par le travail de ses mains. Dieu le choisit pour être l'époux de Marie et le protecteur de son fils. Il était fiancé à la Sainte-Vierge quand l'ange lui annonça l'incarnation du Verbe. Joseph ne fut pas instruit de ce mystère; c'est pourquoi, s'étant aperçu que Marie était enceinte, il en fut surpris. Son étonnement fut suivi de quelque soupçon; mais, parce qu'il était juste, il n'osa ni condamner une personne en qui il avait remarqué une pureté inviolable, ni se résoudre à demeurer avec celle dont la faute, s'il y en avait, pourrait rendre coupables sa dissimulation et son silence: aussi prit-il le parti de la renvoyer en secret; mais un ange lui apparut en songe, et lui dit, de la part du Seigneur: « Fils de David,

(1) Le premier de ces évangélistes, après le roi-prophète, continue par Salomon, et vient aboutir à Joseph, par Jacob, qu'il nomme son père: le second prend à Nathan, un des fils de David, et finit à Héli, qu'il nous donne pareillement comme le père de Joseph. Cette différence a exercé tous les commentateurs, sans pouvoir être éclaircie d'une manière satisfaisante. Parmi les opinions les plus accréditées, on distingue celle de Jules Africain, qu'il dit avoir apprise, par tradition, de quelques parents de Jésus-Christ. D'après cet écrivain, Joseph était fils de Jacob, selon la nature, et d'Héli, selon la loi: Jacob et Héli étaient frères utérins. Héli étant mort sans enfants, Jacob avait été obligé d'épouser sa veuve pour lui en donner; et de ce mariage était venu Joseph.

» ne craignez point de garder avec » vous Marie votre épouse. Ce qui » vous paraît un sujet de scandale » est l'ouvrage du St.-Esprit. Marie » mettra au monde un fils que vous » nommerez Jésus, parce qu'il doit » sauver son peuple, et le délivrer » de ses péchés. » Il n'en fallut pas davantage pour rassurer S. Joseph. Il garda son épouse, et s'abstint de tout commerce avec elle. Six mois après cette révélation, il fut obligé d'aller à Bethléem avec la Sainte-Vierge pour s'y faire inscrire comme membre de la famille de David dans le dénombrement général qu'Auguste faisait faire de tout l'empire. Joseph et Marie ne purent trouver à Bethléem d'autre logement qu'une grotte qui servait d'étable, et ils y entrèrent pour se reposer. Ce fut là que naquit le Sauveur du monde. Joseph fut témoin de sa naissance, et eut le bonheur de lui rendre les premiers hommages. Quarante jours après, il le porta au temple, où il le présenta au Seigneur, et entendit avec admiration de la bouche du vieillard Siméon les hautes destinées de cet enfant. Quand il fut de retour à Bethléem, des mages venus d'Orient offrirent au Messie leurs adorations et des présents mystiques. Quelques jours s'écoulèrent; et l'ambitieux Hérode, craignant d'être détrôné par le Messie, prit la résolution de le faire périr. Le Seigneur avertit Joseph de prendre l'enfant et Marie sa mère, de s'enfuir en Egypte pour éviter la fureur de l'usurpateur, et d'y rester jusqu'à ce qu'il reçût de nouveaux ordres. Joseph ne balança pas; il partit avec son précieux dépôt, et se fixa en Egypte jusqu'à la mort d'Hérode. L'ange, alors, lui commanda de retourner dans le pays d'Israël; mais comme Jérusalem et ses environs étaient sous la dépendance d'Archélaüs, fils d'Hérode et héritier de sa cruauté, Joseph craignit pour l'enfant, et se retira à Nazareth, son ancienne demeure, où régnait Antipas, et où la naissance de Jésus avait eu moins d'éclat. Le saint patriarche, qui remplissait avec exactitude les préceptes de la loi judaïque, et qui se rendait à Jérusalem tous les ans pour la solennité pascale, y mena Jésus quand il eut atteint sa douzième année, et qu'il n'y eut plus rien à craindre pour sa sûreté depuis l'exil d'Archélaüs. Après la fête, Marie et Joseph reprirent la route de Nazareth, et ne s'aperçurent de l'absence de Jésus qu'au bout d'un jour. Remplis d'inquiétude, ils revinrent à Jérusalem; ils le cherchèrent trois jours consécutifs, et le trouvèrent enfin dans le temple, assis au milieu des docteurs de la loi. (*Voyez* Jésus-Christ.) « Mon fils, lui dit sa mère, » pourquoi en avez-vous agi de la » sorte avec nous? Voilà que votre » père et moi nous vous cherchions » fort affligés. » Ne faut-il pas, répondit Jésus, que je remplisse la volonté de mon père céleste! Il les suivit néanmoins; et l'Evangile remarque qu'il leur était soumis. C'est tout ce que nous savons de S. Joseph. Il est à croire qu'il était mort avant que le Sauveur du monde commençât à prêcher son Evangile, puisqu'il n'est fait mention de lui nulle part, pas même aux noces de Cana, où Jésus fut invité avec sa mère et ses disciples. Le culte de S. Joseph n'est pas fort ancien dans l'Eglise. Il a commencé d'être pratiqué en Orient avant de l'être dans l'Occident. Les Syriens et les Cophtes célèbrent sa fête le 20 juillet. L'Eglise romaine, depuis Sixte IV, la célèbre le 19 mars. Grégoire XV ordonna en 1621,

et Urbain VIII en 1642, que cette fête fût d'obligation; mais leurs ordonnances n'ont point été suivies. Ste. Thérèse le choisit pour patron de son ordre. Le pieux et docte Gerson avait contribué beaucoup à l'institution de la fête de S. Joseph : il composa un office en son honneur, et une vie en vers latins; elle est divisée en douze livres, intitulés *Josephina*, et contient près de trois mille vers. On y trouve, sur chaque circonstance de la vie de S. Joseph, des affections pieuses et des méditations. Ces pièces sont à la fin du 4e. tome de la collection des *Œuvres* de Gerson, édition de Dupin, 1706. S. François de Sales avait aussi pour S. Joseph une dévotion spéciale, comme on le voit par son dix-neuvième Entretien. L—B—E.

JOSEPH Ier., empereur d'Allemagne, était fils de Léopold Ier., et de sa troisième femme Eléonore-Madelène, de la maison Palatine de Neubourg. Il naquit le 26 juillet 1676 : son éducation fut confiée au prince Charles-Othon de Salm, au baron de Wagenfels, et à un ecclésiastique nommé Kummel, qui devint ensuite archevêque de Vienne, et qui joignait à des connaissances très étendues une grande modération. En 1687, Joseph fut proclamé roi de Hongrie, et, en 1690, il reçut le titre de roi des Romains. Son père étant mort en 1705, il prit les rênes du gouvernement, réunissant à la succession d'Autriche la dignité impériale. Il avait donné de grandes espérances à la nation allemande, et il les réalisa. Son règne, quoique très court, fut signalé par plusieurs événements importants. La guerre de la succession d'Espagne, qui devait décider si le trône de ce pays appartiendrait à Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, ou à Charles, second fils de Léopold Ier., avait commencé pendant le règne de cet empereur. Joseph la continua, et fit de grands efforts pour soutenir la cause de son frère. Le prince Eugène de Savoie continua de diriger les opérations militaires des impériaux, de concert avec quelques autres chefs. Cependant Joseph ne pouvait consacrer toutes ses ressources à cette guerre, à cause des troubles de Hongrie, dont l'origine remontait aux mesures prises par Léopold. Le général Heister battit les insurgés près de Bude; mais Ragotzi les soutenait d'un autre côté. Une bataille eut lieu près d'Agnadello entre les impériaux sous le commandement du prince Eugène, et les Français sous celui du duc de Vendôme; mais elle ne put avoir des suites décisives : le prince de Bade ne seconda pas assez efficacement le duc de Marlborough pour que le général anglais fût en état de réduire Villars, qui commandait les Français en Allemagne. Quelques succès obtenus par les alliés engagèrent cependant l'empereur à mettre au ban de l'empire les électeurs de Cologne et de Bavière, qui avaient pris parti pour la France. C'était dans ce même temps que le roi de Suède, Charles XII, faisait une invasion en Saxe, après avoir vaincu Auguste en Pologne. Joseph avait reçu, parmi ses troupes, des Russes et des Polonais fugitifs. On craignit la vengeance de Charles, et l'alarme se répandit dans l'Empire. Les ministres de l'empereur envoyèrent au roi de Suède un projet de traité pour maintenir la paix : il le biffa, déclarant qu'il ne demandait à l'empereur que le rétablissement des églises protestantes en Silésie, et celui des droits que les protestants avaient obtenus en Allemagne par le traité de Westphalie. On lui accorda ses demandes,

et il partit pour la Pologne. Pendant l'année 1706, Eugène avait remporté une grande victoire près de Turin, et Marlborough à Ramillies. En 1707, le général comte Daun s'empara du royaume de Naples. Eugène et Marlborough furent de nouveau victorieux à Oudenarde, et entrèrent dans Lille, que Boufflers avait si glorieusement défendue. Mais l'expédition projetée par les alliés contre Toulon avait manqué; et les Français faisaient des progrès en Allemagne, les troupes de l'Empire, commandées par l'électeur d'Hanovre, ne leur opposant qu'une faible résistance. Ils obtenaient aussi des avantages en Espagne. L'empereur avait observé que le pape Clément XI montrait un penchant décidé pour la France, et soutenait les intérêts de Philippe d'Anjou. Il fit saisir Comacchio, comme étant un fief de l'Empire. Le pontife voulut employer les armes, et se flatta qu'il obtiendrait l'appui de la France et des cantons catholiques de Suisse; mais il s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait réussir, et il consentit à reconnaître Charles comme roi d'Espagne. Le traité fut signé en 1708. La même année, l'empereur mit au ban de l'empire le duc de Mantoue, qui mourut peu après: son duché fut occupé par les impériaux; et les dépendances échurent au duc de Savoie et au prince de Guastalla. En 1709, Joseph et ses alliés obtinrent un grand avantage; Villars, malgré son courage et son patriotisme, fut défait à Malplaquet par Eugène et Marlborough: mais les Français empêchèrent l'invasion de la Franche-Comté, et prirent le dessus en Espagne. Louis XIV desirait la paix depuis plusieurs années, et il était disposé à faire des sacrifices pour l'obtenir. Cependant les conditions qu'on lui proposait ne pouvaient être acceptées; la guerre continua, et l'empereur arma de nouveau. Plusieurs objets relatifs aux intérêts particuliers de l'empire d'Allemagne occupèrent Joseph à la même époque. Ce fut lui qui fit introduire dans le collége des électeurs la maison d'Hanovre, qui avait obtenu la dignité électorale sous Léopold; il fit en même temps reconnaître toutes les prérogatives de l'électorat de Bohème. La ville de Hambourg étant déchirée par des factions, les princes de la Basse-Saxe, de concert avec quelques sénateurs, demandèrent une commission impériale. Le peuple refusa d'abord d'admettre les commissaires; mais il céda lorsque les princes du cercle eurent fait marcher des troupes contre la ville. On fit un accommodement; et une nouvelle administration fut introduite sous les auspices de l'empereur en 1710. Ce fut cette même année qu'un incident inattendu accéléra la pacification générale. La duchesse de Marlborough tomba dans la disgrâce de la reine Anne. Le duc son mari fut mis hors d'activité, et la reine nomma un nouveau ministère, qui entra en négociation avec la France. Joseph ne vit pas l'issue des nouveaux événements: il mourut le 17 avril 1711. Marié à Wilhelmine-Amélie, fille de Jean Frédéric, duc d'Hanovre, il eut de ce mariage, Marie-Josèphe, qui épousa le prince électoral de Saxe, Léopold-Joseph, dont la mort, arrivée en 1701, précéda celle de son père, et Marie-Amélie, qui fut mariée à l'électeur de Bavière. Charles, frère de l'empereur, lui succéda dans les états d'Autriche, et obtint la couronne impériale. Il fut obligé de renoncer à celle d'Espagne, qui échut à Philippe d'Anjou. Joseph Ier. montra pendant tout son règne une grande activité; et il eût fait des réformes im-

portantes dans le gouvernement des pays autrichiens, si la mort ne l'eût enlevé trop tôt. Du vivant de son père, il voulut partager les dangers des combats, et son courage parut avec éclat au siége de Landau. Lorsqu'on voulut l'empêcher d'approcher des fortifications : « Que celui qui craint, répondit-il, reste en arrière ; je veux avancer. » Parvenu à régner, il fut retenu à Vienne par les soins de l'administration. Il s'y livrait avec le plus grand zèle, et ne s'en laissait jamais détourner, quoiqu'il aimât les plaisirs, et, en particulier, la chasse. Sa cour était brillante, et même fastueuse : comme roi des Romains, il eut cent quinze chambellans, et comme empereur, trois cent cinquante. Elevé par un prêtre séculier, il écouta moins les jésuites, qui avaient eu une grande influence sous le règne de son père, et dont le crédit avait excité des murmures. Il était ordinairement heureux dans le choix de ses ministres et de ses généraux, et il les récompensait noblement. Le prince Eugène obtint surtout les distinctions les plus flatteuses. La douceur et la modération qui caractérisaient le gouvernement de Joseph Ier., contribuèrent encore plus que ses armes à ramener les mécontents de Hongrie. A la fin de son règne, les troubles de ce pays étaient à-peu-près apaisés ; et peu après sa mort, il n'en resta plus de traces. Il y a une *Vie de Joseph Ier.*, en allemand, par Ishackwitz. (*Voy.* ANNE d'Angleterre, CHARLES VI, EUGÈNE.)

C—AU.

JOSEPH II, empereur d'Allemagne, naquit le 13 mars 1741 : il était fils de l'empereur François Ier. de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche. Il était encore au berceau lorsque cette grande princesse, entourée d'ennemis puissants, le prit dans ses bras, et le porta dans les rangs des Hongrois, qui, à ce touchant spectacle, s'écrièrent : *Moriamur pro rege nostro Mariâ-Theresiâ !* Elu roi des Romains, en 1764, Joseph fut nommé empereur, l'année suivante, à la mort de son père. Mais ce titre fut pour lui simplement honorifique. L'impératrice Marie-Thérèse, comme dernier rejeton de l'ancienne maison d'Autriche, possédait en propre les couronnes de Bohême et de Hongrie. Cette grande reine ne permit pas que son fils prît une part directe au gouvernement de ses états. Tourmenté par son activité, le jeune empereur obtint cependant la permission de parcourir toutes les provinces de la monarchie autrichienne, s'informant, dans le plus grand détail, des progrès de l'agriculture et du commerce. Les troupes et les places de guerre parurent attirer principalement son attention ; et c'est de ce moment qu'il fit éclater ce violent desir d'imiter en tout Frédéric-le-Grand, dont la gloire était, à cette époque, au plus haut période. Il semblait chercher à se consoler, dans l'éclat des parades et des manœuvres militaires, de ce que l'impératrice sa mère ne lui avait point permis de faire les campagnes de la fameuse guerre de sept ans. Après avoir visité les états qu'il devait gouverner un jour, Joseph desira de connaître les nations voisines. Il entreprit, en 1769, un voyage en Italie. Pendant son assez long séjour à Rome, il en étudia les monuments plus en artiste qu'en prince. Ses trois compagnons de voyage avaient chacun leur département particulier. Tous les soirs, ils remettaient leurs observations à l'empereur, qui les recueillait et les rédigeait lui-même. Mais à ces occupations, dignes des loisirs d'un grand souverain, Joseph faisait suc-

céder trop souvent des détails qui furent jugés également au-dessous de son esprit et de son rang. A Milan, par exemple, il visita en personne les couvents de filles; et, ne trouvant point que les religieuses fussent suffisamment occupées, il leur envoya de la toile, avec ordre de faire des chemises pour ses soldats. A l'exemple de l'empereur de la Chine, il voulut labourer un champ de ses propres mains; et, malgré le monument qui fut érigé en cet endroit, l'on ne put s'empêcher d'observer que ce qui était utile et beau dans un pays, n'était plus, dans un autre, qu'une imitation puérile et sans but. Depuis long-temps, Joseph II desirait de connaître personnellement le grand prince qu'il avait pris pour modèle : l'occasion s'en présenta, en 1769; et il la saisit avec d'autant plus d'empressement que, trois ans auparavant, l'impératrice sa mère s'était opposée à une entrevue que Frédéric lui avait proposée à Torgau. Elle eut lieu, cette fois, à Neiss en Silésie. Frédéric a consigné dans ses Mémoires le jugement qu'il porta du monarque autrichien : « Ce jeune prince, dit il, » affectait une franchise qui lui semblait naturelle; son caractère aimable marquait de la gaîté jointe à » beaucoup de vivacité; mais, avec le » desir d'apprendre, il n'avait pas la » patience de s'instruire. » Presque tout le règne de Joseph II se trouve expliqué par ces deux dernières lignes. Il témoigna au roi de Prusse un desir sincère de vivre en paix avec lui; Frédéric y répondit avec non moins de cordialité; et les deux souverains ne se quittèrent qu'après avoir signé une convention secrète, par laquelle ils s'engageaient à maintenir leur neutralité, dans le cas d'une rupture qui devenait, de jour en jour, plus probable entre la France et l'Angleterre, au sujet de l'Amérique. Le rassemblement d'un gros corps de troupes autrichiennes en Moravie, l'essai de quelques manœuvres nouvelles, et le voisinage du roi de Prusse, qui parcourait alors la Silésie, furent les prétextes apparents de la seconde rencontre qui eut lieu, en 1770, à Neustadt. Le motif réel qui la fit desirer aux deux monarques, était le démembrement de la Pologne, dont ils avaient arrêté les bases dans leur première entrevue. Quelques esprits prévenus se sont imaginé que c'était dans les entretiens de Frédéric-le-Grand, que Joseph avait puisé les premières idées de ces réformes, plus philosophiques que judicieuses, qu'il entreprit bientôt après dans ses états. Loin de là, une lettre de Frédéric à d'Alembert fournit la preuve que le vieux monarque avait, sur les réformes, des opinions toutes différentes : « L'empereur, dit-il, continue ses » sécularisations sans interruption : » chez nous, chacun reste comme » il est; et je respecte le droit de » possession sur lequel la société » est fondée. » (Lettre 226ᵉ.) On a recueilli un des événements de cette entrevue, parce qu'on l'a cru propre à peindre le caractère personnel des deux souverains. L'empereur attachait une importance extrême à faire manœuvrer son armée en présence du roi de Prusse. Au jour indiqué, un violent orage survint tout-à-coup; les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements, et les deux princes retournèrent à Neustadt, bien mouillés et bien fatigués. Joseph ne pouvait contenir sa mauvaise humeur. « Il faut avouer, mon » frère, lui dit tranquillement Frédéric, qu'il y a un plus grand maître » que nous. » Malgré toutes les protestations d'amitié que renouvela Joseph, en cette circonstance, au mo-

narque prussien, « le jeune empe- » reur (c'est Frédéric qui parle), dé- » voré d'ambition, avide de gloire, » n'attendait qu'une occasion pour » troubler le repos de l'Europe. » Cette occasion s'offrit, en 1778. L'électeur de Bavière étant mort sans enfants, l'Autriche voulut se créer des droits sur sa succession, et commença par envahir l'électorat. Le roi de Prusse s'étant déclaré en faveur de l'héritier légitime, l'empereur, en personne, alla prendre le commandement de l'armée de Bohème. Mais, pendant que toutes les nations voisines s'attendaient aux plus grands événements, Joseph et Frédéric entretenaient directement une correspondance très active; et cette guerre, qui devait tout embraser, ne fut pour ainsi dire, selon l'expression de Frédéric lui-même, qu'une guerre de plume. La paix ne tarda point à se rétablir, sous la médiation de Louis XVI, et malgré les efforts de Joseph, qui se flattait de conquérir au champ d'honneur une partie de la célébrité de son illustre rival. L'impératrice Marie-Thérèse étant morte le 29 novembre 1780, c'est de ce jour que Joseph II se vit maître absolu de la monarchie autrichienne. On remarque qu'il ne voulut point se faire couronner roi de Hongrie et de Bohème. Il fit même enlever et transporter à Vienne la couronne de St.-Etienne, qui était gardée au château de Presbourg; action qui mécontenta singulièrement les Hongrois. Ardent et singulier, ce prince avait été élevé, dit-on, dans des sentiments peu favorables à l'Eglise et au Saint-Siége, et porta coup sur coup des lois qui changeaient toute la discipline et renversaient tout ce qui était établi. (*Voy.* Herberstein.) Il supprima beaucoup de couvents, défendit le recours à Rome, fit cesser les ordinations, et fatigua le clergé par des règlements multipliés sur les fêtes, les processions, les cérémonies, sur toutes les choses enfin qui sont le moins du ressort de l'autorité civile. Ce sont ces ordonnances minutieuses qui le faisaient appeler par Frédéric, *mon frère le sacristain.* La précipitation avec laquelle il suivait ce plan, la rigueur apportée à l'exécution, augmentèrent les mécontentements. Au milieu de ces opérations brusques et repoussées par l'opinion, on vit avec surprise Joseph entreprendre un voyage hors de ses états. Il voulut revoir, en 1781, la France, qu'il avait déjà parcourue en 1777. Il portait le nom de comte de Falckenstein, et témoigna si souvent le desir d'être traité en simple particulier, que l'on trouva quelque affectation dans cette simplicité même. Les Français se piquèrent des attentions les plus délicates envers le frère d'une reine qu'ils adoraient alors. Joseph s'y montra sensible : il ne fut pas, néanmoins, toujours assez maître de lui pour dissimuler un sentiment jaloux, qui était le résultat de rapprochements involontaires. A Caen, par exemple, se voyant entouré de la noblesse de Normandie, qui, pour le recevoir, avait déployé un luxe prodigieux, il s'écria, presque malgré lui : « Je trouverai » donc des Paris partout! » A Brest, l'aspect nouveau pour lui d'une grande flotte armée (la France était alors en guerre avec l'Angleterre) le jeta dans une admiration chagrine. Il répéta plusieurs fois : « Quel empire! La » terre et la mer! » A Versailles, il conquit tous les cœurs par l'affection pleine d'égards qu'il témoignait, en toute occasion, à Louis XVI, dont les vertus privées l'avaient pénétré d'estime. A peine de retour à Vienne, Joseph II y reçut la visite d'un sou-

verain dont le déplacement extraordinaire fit une grande sensation en Europe. Alarmé des changements qu'opérait, chaque jour, l'empereur dans le régime ecclésiastique, le pape Pie VI prit la résolution d'aller lui-même éclairer le monarque autrichien sur le danger de ces innovations rapides. Joseph le reçut avec tous les égards dus à son rang et à ses qualités personnelles; et le pontife parut satisfait de ses promesses : mais elles demeurèrent à-peu-près sans effet; et aussitôt après le départ du pontife, l'empereur reprit la suite de ses projets. Il fit lui seul une nouvelle circonscription des évêchés de ses états, abolit les séminaires diocésains, n'en établit que cinq ou six pour tous ses états, ordonna d'ôter les images des églises, supprima les empêchements dirimants du mariage, permit le divorce, et traita sévèrement ceux qui s'opposaient à ces innovations. Sur la fin de 1783, il alla à Rome, non pas, comme on pourrait le croire, pour s'entendre avec le pape : au contraire, il voulait rompre entièrement avec le Saint-Siége, et il en fit la proposition formelle au chevalier Azara, ministre d'Espagne. C'est Bourgoing qui nous apprend cette particularité dans ses *Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI et son pontificat.* Azara, tout philosophe qu'il était, combattit ce projet, et calma un peu le prince : mais cette disposition ne dura guère; ce fut Joseph qui provoqua le congrès d'Ems, et excita les évêques d'Allemagne contre l'autorité du pape. Il avait surtout à cœur de changer l'enseignement théologique dans les Pays-Bas; et l'érection d'un séminaire général à Louvain l'occupa pendant plusieurs années. Plus cette mesure était repoussée par l'opinion générale dans ces provinces, plus il s'opiniâtrait à la maintenir. Elle fut la source des plus grands troubles. L'année 1784 est une époque mémorable du règne de Joseph II : c'est celle qui vit éclater l'affreuse insurrection des Valaques sous la conduite de Horia et de Gloska, et la rupture de l'Autriche avec la Hollande, au sujet de l'ouverture de l'Escaut, que la première exigeait, et que la seconde refusait opiniâtrement. Louis XVI se rendit médiateur : il obtint pour son beau-frère le fort Lillo et quelques portions de territoire; mais l'Escaut resta fermé. Des projets incomparablement plus vastes attirèrent bientôt toute l'attention de Joseph : ils lui furent suggérés par l'impératrice de Russie, Catherine II, qui visitait, en 1787, les provinces méridionales de son empire. Elle invita le monarque autrichien à venir l'y joindre : il l'accompagnait quand elle passa sous l'arc de triomphe de Kerson; et l'inscription qui le surmontait, « C'est » ici le chemin de Byzance », ne flatta peut-être pas moins l'ambition de Joseph que celle de la czarine. Il est certain qu'il lui promit de l'aider de toute sa puissance dans l'exécution de son projet favori, l'expulsion des Turcs hors de l'Europe. C'est dans ce voyage que Joseph dit un mot qui caractérisait parfaitement cette passion inquiète pour la célébrité, qui portait sans cesse Catherine à entreprendre sans rien finir. Elle l'avait invité à poser la seconde pierre de la ville d'Ecatherinoslaw, dont elle venait de poser la première. « J'ai fini, » dit Joseph, une grande affaire en un » jour avec l'impératrice de Russie; » elle a posé la première pierre d'une » ville, et moi la dernière. » Les regards du monarque autrichien furent bientôt rappelés à l'extrémité opposée de ses états. Depuis long-

temps, les Brabançons, aigris par des taxes arbitraires, et beaucoup plus encore par la suppression d'un grand nombre de maisons religieuses, adressaient en vain de fréquentes remontrances à l'empereur : ils se révoltèrent, et coururent aux armes. On s'attendait aux mesures les plus rigoureuses de la part du souverain irrité : mais le temps était venu de remplir ses engagements envers l'impératrice de Russie, qui avait commencé les hostilités contre les Ottomans. Joseph crut ne pouvoir entrer en campagne, d'une manière plus éclatante, qu'en surprenant l'importante place de Belgrade. Ce coup manqua (2 décembre 1787). Les Turcs, regardant cette brusque attaque comme une trahison, réunirent une armée formidable contre l'Autriche; et le grand visir Youssouf-Pacha, homme d'un talent peu commun parmi les musulmans, marcha sur la Hongrie. L'empereur avait adopté le fatal système des cordons : les Turcs percèrent, sur plusieurs points, celui qu'il avait formé sur les frontières du Banat, et se répandirent jusque dans le cœur des provinces autrichiennes. Leurs succès, pendant quelques mois, furent si rapides, qu'on s'attendait, en Europe, à les voir bientôt sous les murs de Vienne, comme on les y avait vus un siècle auparavant. Humilié et furieux, Joseph cassait généraux sur généraux; et le découragement n'en devenait que plus grand parmi ses troupes. Il eut recours alors au feld-maréchal Laudon. L'aspect de ce vieux serviteur de Marie-Thérèse, sembla rendre tout-à-coup la confiance au soldat. Il reprit si vivement l'offensive, qu'il alla mettre le siége devant Belgrade, et contraignit cette importante place de capituler. Mais Joseph ne devait pas jouir long-temps de ce retour inespéré de la fortune. Sa santé dépérissait chaque jour : indépendamment des causes physiques, elle était attaquée par des causes morales, qui lui furent peut-être plus funestes encore. Le mauvais succès de sa première campagne de Turquie, l'insurrection des Pays-Bas, et enfin la révolution de France qui avait éclaté par d'horribles attentats contre sa sœur chérie, la reine Marie-Antoinette, l'avaient pénétré d'une mélancolie profonde. Ce prince, jusqu'alors, semblait s'être fait une secrète étude d'inquiéter et de braver le souverain pontife. On le vit, tout-à-coup, en réclamer l'assistance, pour faire rentrer dans le devoir ses sujets révoltés. Pie VI adressa, en effet, un bref très touchant aux évêques des Pays-Bas : mais les progrès de la rébellion ne leur permirent point de se faire entendre. Le monarque en fut consterné : sa fin qui s'approchait rapidement, fut encore hâtée par un coup qui porta dans son ame la douleur et l'effroi. La princesse Élisabeth de Wurtemberg, femme de l'archiduc François (l'empereur aujourd'hui régnant), mourut presque subitement à la fleur de son âge. Joseph, qui l'aimait tendrement, ne lui survécut que deux jours : il expira le 20 février 1790. Ce prince fut un mélange singulier de bonnes et de mauvaises qualités. Actif et laborieux, il eût pu faire le bonheur de ses peuples; mais il fut trompé dans les moyens qu'il prit pour atteindre ce but. Il asservit l'Eglise, diminua le respect dû aux lois par la multiplicité et la bizarerie des siennes, s'aliéna le cœur de ses sujets qu'il contrariait dans leurs affections, et dont il dédaignait les plaintes; enfin il jeta dans ses états des semences de troubles et d'irréligion. Quoi qu'il en soit, ses derniers moments feront éternellement honneur à sa mémoire. Il voulut être revêtu de son grand uni-

forme et de ses ordres, comme pour prendre un congé solennel de ses généraux et de toute l'armée, dont il était particulièrement chéri. Toutes ses paroles annoncèrent une grande force d'esprit et une profonde sensibilité. « Je ne regrette point le trône, dit-il: » un seul souvenir pèse sur mon » cœur; c'est qu'après toutes les peines » que je me suis données, j'ai fait peu » d'heureux et beaucoup d'ingrats. » C'est ce sentiment douloureux qui lui dicta cette épitaphe aussi simple que touchante: *Ci gît Joseph II, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises.* Un Français, en retraçant la fin de ce monarque, ne doit pas omettre qu'il s'occupa de la reine de France, sa sœur infortunée: « Je n'ignore point, » dit-il, que les ennemis de ma sœur » Antoinette ont osé l'accuser de m'a- » voir fait passer des sommes considé- » rables: près de paraître devant » Dieu, je déclare que cette inculpa- » tion est une horrible calomnie! » L'empereur Joseph II avait été marié deux fois: la première, à l'infante Isabelle de Parme; la deuxième, à la princesse Marie-Joséphine de Bavière, qu'il perdit en 1767. Il n'a point laissé d'enfants de ces deux mariages. Son frère Léopold II lui succéda. La Vie de Joseph II a été écrite plusieurs fois, en allemand: selon l'opinion personnelle de ses biographes, ils l'ont flatté, ou dénigré avec fureur. On doit donc les lire avec méfiance: la vérité se montre sous un jour beaucoup moins suspect, dans un ouvrage intitulé: *Joseph II, peint par lui-même*, Paris, 1817, 2 vol. in-12, par M. R. (Rioust.) C'est un recueil d'anecdotes, dont la plupart ont un caractère d'authenticité. L'empereur aujourd'hui régnant (François Ier.) a fait ériger à Joseph II (par le baron de Zauner), une statue équestre en bronze, qui est un des ornements de Vienne, et un des plus beaux ouvrages de ce siècle.

S—v—s.

JOSEPH Ier., ou JOSEPH-EMANUEL, roi de Portugal, de la maison de Bragance, fils de Jean V et de Marie-Antoinette d'Autriche, naquit le 6 juin 1714, et, en 1729, épousa Marie-Anne-Victoire, fille de Philippe V, roi d'Espagne. Proclamé roi à la mort de son père, le 3 juillet 1750, il se montra peu capable de gouverner par lui-même; aussi son règne fut-il, à proprement parler, celui du célèbre Pombal, son principal ministre. Les possessions espagnoles et portugaises de l'Amérique méridionale n'ayant point encore de limites déterminées, les deux puissances conclurent, en 1751, un traité de démarcation, qui souffrit dans son exécution, au Paraguai, des difficultés de la part des Indiens et des jésuites, qui avaient soumis le pays à la foi chrétienne. Le règne du roi Joseph ne fut heureux, ni pour lui-même, ni pour ses sujets; il fut marqué par un désastre dont le souvenir glace encore d'effroi. Un tremblement de terre épouvantable renversa, le 1er. novembre 1755, une partie de la ville de Lisbonne, et ébranla le royaume jusqu'au centre; plus de quinze mille personnes périrent: le palais du roi fut du nombre des édifices abattus; mais, peu de temps avant sa chute, le roi et la famille royale s'étaient sauvés pour aller camper hors de Lisbonne. Il fallut faire sortir cette malheureuse ville de ses ruines, et la rétablir sur un plan plus régulier. Les ennemis du principal ministre cherchaient à accréditer l'idée que ce désastre était un châtiment du ciel. Le roi, prince voluptueux, mais d'un caractère soupçonneux et timide, ne comptant plus sur l'amour

ni sur la fidélité de ses sujets, ne voyait déjà plus de sûreté pour lui, tant il était ombrageux, que dans le zèle et dans l'énergie de Pombal. Ce ministre, qui le maîtrisait, était odieux aux grands, et surtout aux jésuites, qui avaient un parti puissant à la cour et dans la famille royale. Il résolut d'écraser ou de disperser ses ennemis. Il rendit d'abord les jésuites suspects au roi. Un événement affreux vint servir sa haine. Le 3 décembre 1758, le roi, revenant d'une maison de plaisance, fut attaqué à onze heures du soir par des hommes armés de carabines, qui firent feu sur sa voiture, et le blessèrent; mais, grâce à son cocher, il échappa aux assassins. Plusieurs seigneurs, tels que le duc d'Aveiro, le marquis et la marquise de Tavora, le comte Ataïde d'Atonguia, accusés d'avoir trempé dans cet attentat, furent arrêtés, et souffrirent les tourments réservés aux plus grands malfaiteurs; la jeune comtesse Ataïde alla, par ordre du roi, pleurer dans un couvent les malheurs dont elle passait pour être la cause. Le roi, qui l'aimait, était devenu, disait-on, l'objet de l'horrible vengeance d'une famille qui s'était crue outragée. On ajoutait que trois jésuites, Malagrida, Alexandre et Mathos, ayant été consultés, avaient conseillé le crime: mais la trame de cette sanglante tragédie est encore enveloppée de mystère. Les uns attribuent la découverte de la conspiration et la punition de ses auteurs à l'habileté de la politique de Pombal; d'autres assurent qu'il parvint à persuader au roi que les conjurés avaient eu pour but de placer sur le trône l'infant don Pédro, dans l'espérance de gouverner le royaume sous son nom : enfin les ennemis de Pombal allèrent jusqu'à nier la réalité de la conspiration. Il paraît certain que les accusés furent condamnés sans preuves, et que leur innocence fut même reconnue dans la suite. Vraie ou supposée, la conspiration causa la ruine des jésuites, qu'on soupçonnait d'en être les premiers auteurs. Le 3 septembre 1759, ils furent chassés par un édit de tout le royaume, déclarés traîtres et rebelles, et leurs biens confisqués : on les embarqua tous, au nombre d'environ six cents, sur des navires chargés de les conduire en Italie. Pombal ne retint que les trois jésuites impliqués dans la conspiration. Leur jugement souffrant quelque difficultés, Malagrida fut livré à l'inquisition, sous prétexte qu'il avait avancé dans ses ouvrages des propositions qui sentaient l'hérésie : ce malheureux fut étranglé et brûlé; et « l'excès du ridicule, dit Voltaire, fut joint à l'excès de l'horreur. » C'est ainsi que Pombal gouvernait au nom du roi, avec une autorité qui dégénérait souvent en cruauté et en tyrannie. Il rompit avec le pape, fit renvoyer le nonce et rappela l'ambassadeur portugais à Rome. Cette brouillerie dura pendant tout le pontificat de Clément XIII, et ne cessa que par les sacrifices que Clément XIV fit pour le bien de la paix. Pombal poursuivit ses plans de réforme. Le roi, cédant aux vues de son ministre, rendit, en 1773, un édit pour abolir et éteindre à perpétuité l'odieuse distinction des anciens et des nouveaux chrétiens en Portugal; un autre édit, pour relever l'esprit militaire, qui avait dégénéré dans l'armée: un autre enfin eut pour but de restaurer les études par des règlements sages, auxquels les colléges et les universités durent se conformer. D'autres règlements eurent pour objet de créer des compagnies de commerce, d'exciter l'industrie, et

d'arracher le Portugal aux monopoles des Anglais. Pombal était l'ame de toutes ces associations. Sapant bientôt le pouvoir exorbitant de l'inquisition, il lui ôta la censure des livres, et établit pour cet effet un conseil formé de magistrats et d'ecclésiastiques, sous le titre de *Tribunal royal de censure.* Ce ne fut pas la seule atteinte portée à la redoutable inquisition, qui, dénaturée, devint un tribunal purement royal. Ce règne si pénible et si agité fut peu troublé par la guerre. Toutefois lorsqu'en 1762 elle éclata entre l'Angleterre et l'Espagne, le roi Joseph rejetant l'alliance des Français et des Espagnols, déclara la guerre à ces derniers, qui entrèrent aussitôt dans ses états, tandis qu'un corps de troupes françaises menaçait le Portugal d'un autre côté. Mais cette guerre fut traînée en longueur; et les Anglais unis aux Portugais arrêtèrent les faibles progrès de l'ennemi: la paix fut conclue l'année suivante, et le Portugal n'eut plus rien à redouter. Le roi cependant passa les dernières années de sa vie dans une sombre inquiétude, quoique tout fût comprimé par l'énergie de son principal ministre, qui régnait sous le nom de la reine, à qui Joseph avait remis le gouvernement du royaume. Il descendit au tombeau le 23 février 1777, dans la 63e. année de son âge, après vingt-sept ans de règne, ne laissant que deux filles, dont l'aînée, Marie-Françoise Elisabeth, qui avait épousé son oncle don Pédro, monta sur le trône conjointement avec ce prince. B—P.

JOSEPH (Flavius). *Voy.* Josèphe.

JOSEPH BEN GORION. *Voy.* Gorionides.

JOSEPH (François Leclerc du Tremblay, connu sous le nom de Père), naquit à Paris le 4 novembre 1577, de Jean Leclerc, seigneur du Tremblay en Anjou, président aux requêtes du palais, et d'une Dlle. de la Fayette. Après s'être distingué dans ses études à l'université, il voyagea en Italie, en Allemagne, embrassa la profession des armes, fit une campagne, et se montra même avec avantage au siége d'Amiens. Lorsque ses talents donnaient à sa famille les plus grandes espérances, il quitta tout-à-coup le monde en 1599, pour se faire capucin. Son cours de théologie étant terminé, il entreprit des missions dans différentes provinces de France, entra en lice avec les calvinistes, en convertit quelques-uns, et obtint les premiers emplois de son ordre. Richelieu, évêque de Luçon et chancelier de Marie de Médicis, avait eu, dans son abbaye des Roches, voisine de celle de Fontevrault, occasion de connaître la souplesse d'esprit et la grande capacité du jeune religieux, qui était, depuis quelque temps, directeur de Mme. Antoinette d'Orléans, coadjutrice de cette dernière abbaye. Le P. Joseph n'ayant pu conduire au point où il le souhaitait la réforme entreprise de l'ordre de Fontevrault, en prit occasion d'établir, en 1614, le nouvel ordre des religieuses bénédictines du Calvaire, auquel il procura des maisons à Poitiers et à Angers. Les constitutions très sages qu'il leur donna, ont toujours été observées sans altération. Il est probable que Richelieu, fait secrétaire d'état en 1616, concerta avec le capucin, devenu son ami, le projet d'un voyage à Rome, où ce dernier fut envoyé par le roi dans cette même année. Le but apparent du voyage était de régler tout ce qui concernait l'institution dont on vient de parler; mais il cachait des vues tout-à-la-fois religieuses et poli-

tiques, qui avaient été conçues beaucoup plus en grand par ces deux personnages. Le pape Paul V accorda tout ce que lui demandait le P. Joseph, et déclara qu'il ne connaissait pas d'homme plus propre aux grandes affaires. Richelieu lui donna toute sa confiance, en 1619; il l'envoya plusieurs fois, et toujours sous prétexte d'intérêts ecclésiastiques, à Angers, faisant ainsi de ce moine l'agent du commerce secret qu'il desirait entretenir avec les personnes les plus puissantes de la cour de Louis XIII. Le jeune monarque s'était déjà soustrait à l'autorité de sa mère; mais on prévoyait que cette princesse pouvait encore reprendre de l'ascendant sur lui, quoiqu'à un moindre degré. Ce fut le P. Joseph qui obtint que l'évêque de Luçon, exilé à Avignon, revînt auprès de Marie de Médicis. Celui-ci, fait cardinal en 1624, et parvenu au comble de la faveur et du pouvoir, continua d'employer au succès de ses desseins le moine auquel il se croyait déjà redevable. Ce fut surtout l'instrument dont il se servit, en 1626, pour perdre le maréchal d'Ornano. Ce confident de Monsieur, frère du roi, fut bientôt arrêté et conduit à Vincennes. Tour-à-tour grand politique, missionnaire et courtisan, le P. Joseph parut au siége de la Rochelle, et il y conseilla même quelques opérations militaires. D'année en année, Richelieu le chargea des affaires d'état les plus épineuses, tant au dehors qu'au dedans du royaume; et, tant qu'il fut ministre, il n'y en eut peut-être aucune d'une certaine importance à laquelle cet agent adroit et sûr ne prît une part très active. *Rentré* dans sa cellule, le P. Joseph *y était* encore occupé des projets qui *lui étaient* communs avec le grand *homme* qu'on peut bien appeler son maître, et dont il servait indifféremment les vertus et les passions, étant consulté par le cardinal, dans toutes les difficultés, comme une sorte d'esprit familier. Les principaux personnages de l'état se voyaient forcés de caresser l'éminence grise (on l'appelait ainsi), s'ils voulaient ne pas déplaire à Richelieu. Louis XIII s'alarmait quelquefois des rigueurs dont on l'obligeait d'user envers sa mère et son frère: le capucin, admis dans un conseil secret où le mot de *raison d'état* fut prononcé pour la première fois, insinua au roi qu'il pouvait et devait, sans scrupule, mettre la reine sa mère hors d'état de s'opposer à son ministre. Dans une occasion importante il fit passer au faible monarque un écrit où il justifiait sur tous les points Richelieu, et le représentait comme le seul ministre capable de gouverner la France. Si le P. Joseph ne fut pas l'instigateur des cruautés de l'homme tout-puissant dont il recueillait pour ainsi dire toutes les pensées, du moins eut-il le tort d'en faire l'apologie; mais le cardinal prit soin, pour ainsi dire, de justifier son confident, en se livrant, après qu'il l'eut perdu, à des violences à-peu-près égales. Le caractère du P. Joseph était despotique et tout-à-fait militaire. En 1630, Brulart, qui l'avait pour second dans une négociation dont le but était de conclure à Ratisbonne un traité avec l'empereur, répétait à son retour que le P. Joseph n'avait rien de son ordre que l'habit, et même rien de chrétien que le nom; qu'il ne cherchait qu'à tromper tout le monde, et surtout à gagner de plus en plus la bienveillance du cardinal de Richelieu. Le P. Joseph connaissait si bien les maximes et les vues de ce ministre, qu'il n'avait pas besoin de lui demander des ordres pour agir. Le

cardinal eut surtout à se louer des services de l'entreprenant et habile religieux lorsqu'il résolut de faire arrêter Marie de Médicis. Il eut encore plus d'obligations à son confident en 1636, quand les Espagnols entrèrent par les Pays-Bas dans la Picardie. Effrayé des mouvements des Parisiens, il voulait quitter le ministère : le P. Joseph le rassura, et lui donna le conseil de se montrer sans gardes dans les principales rues de Paris, pour calmer le peuple par cet air de confiance, ou lui imposer par son courage. L'événement ayant prouvé qu'il avait raison : « Eh bien ! s'écria-» t-il, en revoyant Richelieu, ne » vous avais-je pas bien dit que vous » n'êtes qu'une poule mouillée, et » qu'avec un peu de fermeté vous ré-» tabliriez vos affaires ! » Quelquefois le maître était jaloux de son disciple, qui, plus jeune et plus robuste que lui, avait peut-être conçu l'espoir de lui succéder. Leur intérêt mutuel les rapprochait plus que la conformité de leurs caractères, et leurs entretiens n'étaient pas toujours exempts d'aigreur. Quand le cardinal parut se refroidir pour le P. Joseph, c'est-à-dire, craindre qu'il n'eût des vues trop ambitieuses, les courtisans ne manquèrent pas de regarder comme un effet de cette crainte la maladie du capucin, et sa mort, arrivée le 18 décembre 1638; mais ces deux hommes d'état restèrent en réalité unis jusqu'à la fin. Richelieu avait offert au religieux son favori l'évêché du Mans; celui-ci refusa une dignité qui l'aurait éloigné de la cour. Ce qu'il desirait ardemment, et qu'il ne put, dit-on, se consoler de n'avoir pas obtenu avant de mourir, c'était le chapeau de cardinal, pour lequel Louis XIII l'avait désigné en 1635, et que deux ambassadeurs français successivement demandèrent vainement pour lui à Rome. Le ministre qui gouvernait sous le nom de ce roi, se montra très occupé de l'éminence grise à ses derniers moments. Voulant avoir le malade sous ses yeux, il le fit transporter à Ruel, et le soigna jusqu'à l'instant fatal avec la sollicitude d'un ami. Le cardinal dit alors : « J'ai perdu mon bras droit. » Les obsèques du P. Joseph se firent dans son couvent avec la plus grande pompe. Le parlement assista en corps au service que Richelieu avait commandé; et on entendit, à la louange du défunt, deux oraisons funèbres, dont une fut prononcée par l'évêque de Lisieux. Nous avons l'*Histoire de la vie du R. P. Joseph Leclerc du Tremblay, capucin, instituteur des filles du Calvaire*, par l'abbé Richard, Paris, Lefevre, 1702, 2 vol. in-12, qui n'est qu'un fade panégyrique, et le *Véritable P. Joseph, capucin, nommé au cardinalat*, St.-Jean-de-Maurienne (Paris), 1704, 1 vol. in-12; réimprimé en 1750, 2 vol.; c'est une satire qu'on a voulu rendre adroite, et qui n'est que méchante. L'historien commence par dire du bien de son personnage; mais il le dit faiblement, et il appuie le mal de toutes les preuves possibles, vraies ou fausses. On croit que ces deux ouvrages pourraient être sortis de la même main, c'est-à-dire, avoir été faits par l'abbé Richard, sous le nom duquel a paru une *Réponse au Livre intitulé le Véritable P. Joseph, etc., etc., imprimée à St.-Jean-de-Maurienne, et aux autres critiques de la vie de ce capucin*, 43 pag. in-12. S'il faut en croire l'auteur ou les auteurs qui se sont occupés particulièrement du P. Joseph, il composa un poëme latin intitulé la *Turciade*, pour animer les princes chrétiens à faire la guerre contre les Turcs, et

donna plusieurs Ecrits politiques sous des noms supposés. Vittorio Siri le cite comme ayant publié des *Mémoires d'état*. Anquetil l'a peint assez fidèlement dans son *Intrigue du cabinet*. L—P—E.

JOSÈPHE (FLAVIUS), célèbre historien, naquit à Jérusalem, l'an 37 de Jésus-Christ, d'une famille sacerdotale. Son père se nommait Mathias, et sa mère descendait de la race royale des Asmonéens. Il reçut une éducation digne de sa naissance, et fit des progrès si rapides dans les lettres, qu'à l'âge de quatorze ans les pontifes s'adressaient à lui pour avoir l'explication des passages obscurs de la loi. Il s'appliqua ensuite à connaître les opinions des différentes sectes qui divisaient alors les Juifs; et ayant appris qu'un philosophe nommé Banus habitait une solitude près de Jérusalem, il alla le trouver, passa trois ans avec lui, pratiqua de grandes austérités, et embrassa la secte des pharisiens, qui se rapprochait beaucoup de celle des stoïciens. Josèphe commença dès-lors à prendre part aux affaires publiques. Il accompagna à Rome des prêtres ses amis, accusés de fautes légères, et obtint leur grâce par le moyen d'un mime de sa nation, qui lui ménagea la protection de l'impératrice Poppée. A son retour dans la Judée, il trouva tout en confusion. Les Juifs supportaient impatiemment le joug des Romains : quelques mécontents avaient remporté de faibles avantages sur des détachements de leurs troupes; et enflés de ces succès éphémères, ils se flattaient déjà de triompher d'un peuple qui avait soumis l'univers à ses armes. Josèphe essaya vainement de les détourner d'une guerre qui devait amener la ruine de leur pays; mais après avoir tout tenté pour éclairer ses compatriotes, décidé à partager leur sort quel qu'il fût, il ne balança pas à accepter le gouvernement de la Galilée. Il s'attacha d'abord à gagner la confiance des peuples; forma un conseil des hommes les plus sages de la province, en leur remettant partie de son autorité; établit, dans chaque ville, des juges pour terminer les différends qui pourraient naître entre les citoyens, se réservant seulement la connaissance des causes d'un intérêt général, et enfin assura la liberté des routes et l'abondance des marchés. Il fit entourer de murs les villes ouvertes; fortifia les passages par où l'ennemi pouvait pénétrer; arma tous les hommes disponibles, et les habitua, en les réunissant fréquemment, à cette discipline dont les Romains lui offraient l'exemple, et qui, seule, les avait rendus invincibles. Cependant, un certain Jean de Giscala, homme méchant et artificieux, jaloux de l'autorité de Josèphe, accrédita le bruit que tous ces préparatifs cachaient son dessein de livrer la Galilée aux Romains. Les habitants de Tibériade se soulevèrent aussitôt, et marchèrent contre Tarichée, où le gouverneur avait fixé sa demeure; tous ses gardes, excepté quatre, s'enfuirent à l'approche de cette multitude furieuse : mais Josèphe, qu'on avait éveillé pour lui faire part du danger, se présenta devant le peuple dans la posture d'un suppliant, et, profitant de la pitié qu'inspirait sa vue, justifia toute sa conduite si clairement, que la plupart des mécontents se retirèrent. Les plus mutins, au contraire, le poursuivirent en poussant de grands cris, jusque dans sa maison, résolus de l'y forcer. Josèphe, ayant obtenu du silence, leur dit, « que puisqu'ils n'étaient pas satisfaits des raisons qu'il venait de leur donner, il était prêt à entrer en explication avec les députés qu'ils

choisiraient pour examiner sa conduite. » Les chefs de la révolte étant alors entrés chez lui sans armes, il les fit saisir par ses domestiques et déchirer à coups de fouet, et il les renvoya tout couverts de sang. Cet exemple de fermeté intimida tellement leurs compagnons, qu'ils s'éloignèrent. Josèphe se rendit ensuite à Tibériade, et, ayant convoqué le peuple, il se disposait à le haranguer sur les derniers événements : mais, se voyant entouré des assassins envoyés par Jean de Giscala, il se hâta de gagner le lac, où il s'embarqua, accompagné seulement de deux gardes. A la nouvelle de cette tentative contre les jours du gouverneur, les principales villes de la Galilée s'empressèrent d'envoyer des députés à Josèphe pour l'assurer de leur dévouement : il profita de leurs offres pour faire dresser dans chaque ville la liste de ceux qui avaient trempé dans les complots dirigés contre lui, et pardonna ensuite à tous, excepté à Clitus, le principal auteur de la sédition de Tibériade, qu'il obligea, pour racheter sa vie, à se couper lui-même la main gauche. Tous les troubles étant apaisés, Josèphe ne songea plus qu'à s'opposer aux invasions des Romains sur les terres de son gouvernement. Il tenta vainement d'enlever Séphoris, qui venait de faire alliance avec eux, et campa dans les environs de cette ville, attendant une occasion favorable de s'en emparer : mais la nouvelle de l'approche de Vespasien répandit l'alarme parmi les soldats de Josèphe ; ils se débandèrent, et il fut obligé de se retirer à Tibériade, d'où il écrivit au sanhédrin pour lui demander des secours. Il alla ensuite s'enfermer dans Jotapat, la ville la mieux fortifiée de tout le pays. Vespasien ordonna aussitôt d'en commencer le siége, persuadé que s'il venait à bout de prendre Josèphe, le reste de la Galilée ne lui opposerait pas une longue résistance. Pendant quarante-sept jours, que dura ce siége mémorable (1), Josèphe développa toutes les ressources d'un génie actif et tous les talents d'un grand capitaine. Enfin, Vespasien, averti par un transfuge de l'affaiblissement des assiégés, épuisés par les fatigues et les privations de tout genre, fit avancer au point du jour (le 1er. juillet 69) quelques soldats d'élite, qui égorgèrent les premiers postes, et pénétrèrent à petit bruit dans la ville, dont ils ouvrirent les portes aux Romains, dans le temps que les malheureux habitants, accablés de lassitude, se livraient au sommeil. Leur résistance opiniâtre avait tellement aigri les Romains, que, dans le premier moment, ils n'épargnèrent personne. Josèphe fut assez heureux pour échapper dans le tumulte ; il se réfugia dans un puits qui communiquait à une caverne, où il trouva quarante de ses soldats avec des provisions. Sa retraite fut découverte, le troisième jour, par une femme, qui en donna aussitôt avis aux Romains ; et Vespasien lui dépêcha deux tribuns pour l'engager à se rendre, lui promettant la vie sauve : mais ses compagnons le menacèrent de lui donner la mort s'il acceptait cette proposition. La fureur de ces malheureux était si grande, qu'ils résolurent de se tuer plutôt que de tomber vivants entre les mains de leurs ennemis ; Josèphe fit de vains efforts pour les détourner de ce funeste dessein : mais il parvint à leur persuader de ne point attenter eux-mêmes à leurs jours, et de tirer au sort celui que ses camarades égorgeraient jusqu'au dernier. Il décida en-

(1) On trouvera tous les détails du siége de Jotapat dans son *Histoire de la guerre des Juifs*, liv. III, ch. II et suiv.

suite le seul qui restait avec lui à supporter la vie, et se laissa conduire à Vespasien. Ce prince le reçut avec tous les égards dus à un ennemi vaincu, mais le fit garder soigneusement dans l'intention de l'envoyer à Néron. Josèphe parvint à le détourner de ce dessein par d'adroites flatteries, et sut se concilier ses bonnes grâces et celles de Titus. Vespasien, ayant été élu empereur, se souvint que Josèphe lui avait prédit son élévation, et lui rendit la liberté. Il accompagna Titus au siége de Jérusalem; et ce prince, desirant épargner cette ville, chargea Josèphe d'engager les habitants à cesser une vaine résistance. Il s'avança donc sur un lieu élevé, à peu de distance des murailles, et leur adressa de là un discours qu'il nous a conservé (*Guerre des Juifs*, liv. v, chap. 26), et dans lequel il les exhorte à reconnaître leurs fautes, et à prévenir par leur soumission la ruine du Temple et la destruction de leurs familles; mais, loin d'être touchés de ses raisons, les Juifs qui l'entendirent lui répondirent par des injures et des malédictions, et firent pleuvoir autour de lui une grêle de pierres et de traits. Il ne perdit cependant pas courage; et depuis ce moment il continua de faire le tour de la ville, haranguant les assiégés dès qu'ils pouvaient l'entendre, et les pressant d'ouvrir leurs portes. Une fois, il fut atteint, à la tête, d'une pierre qui le renversa; et les sentinelles, croyant qu'il était tué, s'avancèrent pour enlever son corps: mais Titus envoya aussitôt des soldats pour le dégager, et le remit entre les mains de son médecin, avec ordre de le soigner. Après la prise de Jérusalem, Titus, sachant que Josèphe avait perdu toute sa fortune au sac de cette ville, lui offrit de prendre tout ce qu'il voudrait dans les ruines; mais il se contenta de demander les livres sacrés, et la liberté de ses parents et de ses amis. Il s'embarqua ensuite avec ce prince, et revint à Rome. Vespasien l'y accueillit de la manière la plus distinguée; il le logea dans le palais qu'il habitait avant d'être empereur, le fit recevoir citoyen romain, et lui accorda une pension considérable (1). Titus et Domitien ajoutèrent encore à la fortune de Josèphe, et prirent constamment sa défense contre ses ennemis. On ignore l'époque de sa mort: mais le savant H. Dodwell conjecture qu'il ne survécut pas long-temps à Epaphrodite, son protecteur, mis à mort par ordre de Domitien, l'an 95 de Jésus-Christ. Josèphe avait été marié trois fois: sa première femme le quitta; il répudia la seconde, pour ses débauches, quoiqu'il en eût trois fils, et il épousa une Juive très vertueuse, dont il eut encore deux enfants. L'élégance du style de Josèphe l'a fait surnommer le Tite-Live des Grecs. Un grand nombre de critiques anciens et modernes louent son amour pour la vérité; mais d'autres lui reprochent, et avec raison, de s'être éloigné trop souvent du texte des livres saints, qui font la base de ses récits. Le passage où il parle en peu de mots de Jésus-Christ et de ses miracles, a beaucoup exercé la sagacité des critiques. Un grand nombre en soutiennent l'authenticité: d'autres, sans le regarder comme entièrement apocryphe, croient que c'est une note déplacée ou introduite mal à propos dans le texte (2). Le savant

(1) On croit que ce fut par reconnaissance que Josèphe adopta le surnom de *Flavius*, qui est celui de Vespasien.

(2) Tannegui Lefebvre considère ce passage comme une falsification opérée par Eusèbe. On trouve aussi, dans le même sens, une Dissertation de Piques, dans le tom. 2 de la *Biblioth. critiq.* de Richard Simon. *Voyez* aussi ce que dit Jac. Bryant, dans son *Vindiciæ Flavianæ, or a Vindication of testimony given by Josephus*, publié en 1780.

Villoison le croit interpolé en partie (*Journal des Savants*, juin 1782, pag. 335). Fabricius a recueilli, avec son exactitude ordinaire, les différents jugements qui ont été portés sur les ouvrages de Josèphe; et la nécessité d'être concis nous force à y renvoyer le lecteur. On a de Josèphe : I. *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains, et de la ruine de Jérusalem, en VII livres.* C'est son premier ouvrage : il l'avait d'abord écrit en hébreu, ou plutôt en chaldo-syriaque, sa langue maternelle; mais il le traduisit en grec, pour l'offrir à Vespasien, qui avait tant d'intérêt à connaître le récit d'une guerre commencée sous ses ordres et terminée par son fils. Titus le fit traduire en latin et déposer dans les bibliothèques publiques. Cette première version s'est perdue; mais nous en avons une par Rufin d'Aquilée, qui vivait au commencement du ve. siècle : c'est sur cette version qu'a été faite l'ancienne traduction française par le traducteur de Paul Orose, Paris, Verard, 1492, in-fol., rare. II. Les *Antiquités judaïques, en XX livres.* C'est une histoire complète de la nation juive depuis la création du monde jusqu'à la révolte des Juifs contre les Romains : elle est très intéressante, et supplée en beaucoup d'endroits au silence des livres saints. Josèphe l'a dédiée à son ami Epaphrodite, ainsi que l'ouvrage suivant : III. *Réponse à Appion, en deux livres.* C'est une défense de la nation juive contre le grammairien d'Alexandrie, qui avait cherché à la rabaisser en faveur des Egyptiens, dans le troisième et le quatrième livre de ses *Res Ægyptiacæ.* IV. *Discours sur le martyre des Machabées.* Ce discours est très éloquent, et prouve, ainsi que les harangues disséminées dans les histoires de Josèphe, qu'il n'était pas moins habile orateur que bon historien. V. Sa *Vie;* elle est très abrégée, et renvoie souvent à son *Histoire de la guerre des Juifs.* Les différents ouvrages de Josèphe ont été recueillis et publiés, pour la première fois en grec, par Arnold Arsénius, Bâle, Froben, 1544, in-fol.; édition très rare, mais peu recherchée malgré son mérite. La plus estimée est celle que Sigebert Havercamp a publiée avec la version latine de Jean Hudson, une savante préface, des dissertations et des notes, Amsterdam, 1726, 2 vol. grand in-fol.; cependant elle passe pour être moins correcte que celle de Hudson, Oxford, 1720, 2 vol. in-fol. On fait encore beaucoup de cas de l'édition donnée par Fr. Oberthur, Leipzig, 1782-85, 3 vol. in-8°. : elle devait être accompagnée d'un commentaire et d'un *index* qui n'ont point paru. L'édition latine des *OEuvres de Josèphe*, de la version de Rufin, Augsbourg, Schuszler, 1470, in-fol., est très recherchée des curieux à raison de sa date. Louis Cendrata de Vérone la fit réimprimer, corrigée, Vérone, Pierre Maufer, 1480, in-fol. Les *OEuvres de Josèphe* ont été traduites en français sur la version latine, par Guillaume Michel de Tours, Paris, 1534, in-fol.; on connaît de cette édition des exemplaires sur peau de vélin; d'après le texte grec, par Arnauld d'Andilly, Amsterdam, 1681, in-fol., fig.; Bruxelles, 1701-3, 5 vol. in-8°., fig., jolie édition très recherchée; par le père Joachim Gillet, Paris, 1756, 4 vol. in-4°.; cette traduction passe pour fidèle; en italien, avec des notes, par Fr. Angiolini, Vérone, 1779, 4 vol. in-4°.; en anglais, par W. Whiston, Londres, 1773, 2 vol. in-fol.; ibid., 1784; 2 vol. in-4°., et plusieurs fois de format in-8°. Il en existe d'autres traductions dans toutes

les langues de l'Europe. On renvoie, pour plus de détails, à la *Vie* de Josèphe, à la *Biblioth. græca* de Fabricius, tom. III, et à l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, par dom Ceillier, tom. Ier. W—s.

JOSEPPIN (Joseph Césari d'Arpino, appelé plus communément le), naquit en 1560 à Arpino. Son père, peintre d'enseignes et d'*ex-voto*, lui donna les premières notions du dessin, et, à douze ou treize ans, l'associa à ses travaux; mais n'ayant bientôt plus rien à lui apprendre, et reconnaissant les dispositions extraordinaires de cet enfant, il le conduisit à Rome, et le fit entrer au service des artistes qui travaillaient aux embellissements du Vatican, ordonnés par le pape Grégoire XIII. Gioseppino, qu'on occupait à broyer les couleurs et à préparer les palettes, avait bien envie de peindre; mais il n'osait en témoigner le desir. Cependant un jour que ses maîtres étaient absents, il s'empara de leurs pinceaux, et eut la hardiesse d'exécuter sur un pilastre de petites figures de satyres. A leur retour, les peintres, aussi surpris qu'enchantés à la vue de ces figures touchées avec esprit et fermeté, se demandaient quel en était l'auteur. Le jeune garçon, qu'on était loin de soupçonner, gardait le silence; mais il continuait à travailler en secret: enfin on convint de guetter l'artiste anonyme, et on prit Gioseppino sur le fait. Ignazio Dante, célèbre mathématicien, qui avait la direction des travaux du Vatican, et à qui l'on montra les productions d'un talent si précoce, présenta le jeune artiste au pape, qui lui accorda sa protection, et lui fit allouer dix écus par mois pour son entretien, et un écu d'or par jour, comme aux autres peintres qui travaillaient au palais pontifical. Dès-lors le Joseppin se livra avec ardeur à l'étude, et l'élève devint bientôt l'émule de ses maîtres, les Roncalli, Palma jeune et Muziano; et par la suite il forma lui-même une école nombreuse. Nous renvoyons aux auteurs contemporains pour le détail de ses ouvrages, qui sont presque innombrables, Gioseppino ayant travaillé sous les pontificats de Sixte V, de Clément VIII, qui le créa chevalier de l'ordre de l'Eperon, de Paul V et d'Urbain VIII, sous lesquels il exécuta les cartons des mosaïques du dôme de St.-Pierre. Il fit aussi un voyage en France, sous le règne de Henri IV. Ce prince, suivant les uns, Louis XIII suivant d'autres, l'honora du cordon de l'ordre de St. Michel: enfin il travailla à Naples, au Mont-Cassin, et dans les principales villes d'Italie. Nous croyons qu'il sera plus utile de caractériser le talent du Joseppin, et de marquer l'influence qu'il eut sur le goût de ses contemporains et de ses imitateurs. Lanzi remarque avec justesse que le chevalier d'Arpino jouit dans son temps de la même célébrité parmi les peintres que le Marino avait acquise parmi les poètes. Le goût de leur siècle commençait à se détériorer: pour courir après le brillant, on tombait dans le faux; tous deux secondaient à cet égard et propageaient l'erreur commune. Le Caravage et Annibal Carrache voulurent s'opposer au torrent et réformer la peinture; mais le Joseppin, avec lequel ces artistes célèbres eurent des démêlés, leur survécut plus de trente ans, corrompit leurs préceptes, et laissa après lui *Progeniem vitiosiorem*. Il devait à la nature les qualités brillantes qui dissimulaient ses défauts. Son coloris était très agréable à fresque; il inventait avec facilité, abondance, et

ses compositions étaient pompeuses; il donnait de la grâce et du mouvement à ses figures; et ces qualités, qui appartiennent à sa première manière, se font remarquer dans son *Ascension*, sujet du plafond de Ste. Praxède; sa *Madone dans le Ciel* à St. Jean Chrysogone, ouvrage recommandable par le coloris; enfin dans quelques tableaux de chevalet: mais on distingue ses défauts dans sa seconde manière, qui est très expéditive, fort négligée, et surtout pauvre de dessin, d'expression et d'effet, comme on le voit dans ses derniers tableaux du Capitole. Le chevalier d'Arpino ne profita pas des bienfaits dont la fortune ne se lassait point de le combler depuis son enfance; il faisait peu de cas de la faveur des princes et des grands, et préférait de travailler pour de simples particuliers: aussi laissa-t-il peu de fortune à ses enfants. Il était cependant fort vain des grâces qu'il avait reçues, et estimait par-dessus tout son titre de chevalier; c'est ce qui l'empêcha, dit-on, de répondre à l'appel que lui fit le Caravage, parce que celui-ci n'était point noble. Dans une autre occasion l'on prétend qu'il chercha lui-même querelle au Carrache, qui avait critiqué avec sa franchise ordinaire l'un de ses tableaux : il lui proposa de se battre à l'épée; le Carrache se contenta de prendre un pinceau, et lui dit : « C'est avec cette arme que je » te défie. » Dans sa vieillesse le Joseppin s'était conservé sain de corps et d'esprit; il supportait encore les plus grandes fatigues; sa conversation était gaie, et il exprimait ses opinions avec beaucoup de liberté. Il mourut âgé de quatre-vingts ans, après avoir désigné l'*Ara-cœli* pour le lieu de sa sépulture, et il y fut enterré avec honneur en 1640. Il avait beaucoup d'élèves, qui travaillèrent sous ses ordres, dans sa manière, et l'exagérèrent suivant l'usage. Parmi eux on cite son frère Bernardino Cezari, Rozetti, Parasole et les deux Allegrini. Plusieurs ouvrages du Joseppin ont été reproduits par la gravure; et lui-même a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces, et entre autres une *Assomption*. C—N.

JOSIAS, roi de Juda, succéda, l'an 639 avant J.-C., à son frère Amon; il n'était âgé que de huit ans : cependant sa conduite n'eut rien de puéril; il fit ce qui était agréable au Seigneur, et marcha dans toutes les voies de David son aïeul. Il employa le produit des offrandes à réparer le Temple, fit abattre les autels des faux-dieux, et établit des magistrats pour veiller sur le peuple. Le grand-prêtre Helcias, ayant découvert dans un lieu secret du temple une copie ancienne du livre de la loi, l'envoya à Josias. Ce prince, après avoir lu la prédiction des maux réservés à Jérusalem, déchira ses vêtements, couvrit son corps d'un cilice, et consulta la prophétesse Holda sur les moyens de détourner les fléaux qui menaçaient le peuple. Elle lui répondit que rien ne pouvait empêcher l'accomplissement des prophéties, mais que Dieu, touché de sa douleur, permettait qu'il n'en fût pas le témoin. Josias assembla ensuite les prêtres et les anciens de Juda, leur donna lecture du livre de la loi, et leur fit jurer de garder religieusement les préceptes qui y sont contenus : il ordonna de brûler les meubles, les ustensiles qui avaient servi au culte de Baal, et d'en jeter les cendres au vent; il extermina les prêtres des idoles, détruisit les autels élevés sur les hauts-lieux, déterra et dispersa les ossements de ceux qui y avaient sacrifié, et visita son royaume

pour s'assurer par lui-même que ses ordres avaient été exécutés. De retour à Jérusalem, il célébra la fête de Pâques en la manière qui est écrite dans le livre de l'alliance, et avec une solennité qui surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Cependant Nechao, roi d'Egypte, ayant déclaré la guerre aux Assyriens, s'avança pour traverser le royaume de Juda. Josias voulut l'en empêcher, et se rendit à Mageddo pour le combattre : il disposa lui-même son ordre de bataille, et en parcourut les rangs, exhortant les soldats à faire leur devoir; mais au moment même une flèche lancée par un Egyptien l'atteignit dans la poitrine, et le renversa mort de son char. Son corps fut rapporté à Jérusalem, et inhumé dans le tombeau de ses ancêtres. La mort de ce prince fut pleurée par tout le peuple pendant plusieurs jours; et le prophète Jérémie composa à sa louange un chant funèbre cité par l'historien Josèphe (*Antiq.*, liv. x, chap. 6), chant que M. de Treneuil a heureusement reproduit dans une de ses Elégies. Josias était âgé de trente-neuf ans, et en avait régné trente-un. Son fils Joachaz lui succéda. W—s.

JOSIPPON. *V.* Gorionides.

JOSSE (en latin *Jodocus*), marquis de Moravie, acheta de l'empereur Wenceslas le duché de Luxembourg, et le revendit au duc d'Orléans, frère de Charles VI. Il ne prit aucune part, du moins apparente, aux troubles qui continuaient de désoler l'Allemagne; mais, après la mort de l'empereur Robert, comte palatin du Rhin, il voulut disputer le trône à Wenceslas, relégué dans Prague, et à Sigismond, son frère, roi de Hongrie. Une partie des électeurs nomma Josse, et l'autre Sigismond. L'Allemagne eut alors trois empereurs; et une guerre civile devenait inévitable, si la mort n'eût enlevé Josse le 8 janvier 1411, trois mois après son élection. Il était âgé de soixante ans, et ne laissa point d'héritiers. C'était un prince faible, et qui ne doit qu'au titre d'empereur la place bien petite qu'il tient dans l'histoire. (*Voy.* Sigismond, empereur d'Allemagne.) W—s.

JOSSE (Pierre), pharmacien distingué, naquit à Paris en 1745, de parents pauvres. Il fut élève de Rouelle et de Laborie : il publia en 1777 deux analyses très bien faites, l'une de la racine de Colombo, l'autre de celle de Jean Lopez. Peu de temps après, il fit connaître un nouveau procédé pour préparer l'oxide noir de fer, appelé *æthiops martial.* Il fut reçu membre du collége de pharmacie en 1779. Les pharmaciens cherchaient à cette époque le moyen d'enlever à l'opium cette partie glutineuse et vireuse, dont l'usage cause aux malades des vertiges, des convulsions et une sorte de stupeur. Josse réussit à séparer cette matière, en malaxant long-temps l'opium brut sous un filet d'eau froide. Il résulte de ses recherches, dit M. Nachet dans une Notice historique sur Josse, « que l'opium » est un extrait préparé avec le suc « déféqué du grand pavot; que la » partie vraiment calmante de ce mé» dicament étant de nature extrac» tive, l'eau en est le meilleur dis» solvant; que les acides ayant de » l'action sur la partie glutineuse, ces » menstrues ne doivent jamais être » employés dans les diverses prépa» rations de ce remède; que la fer» mentation est un excellent moyen » pour séparer la matière glutineuse; » qu'enfin les vins sucrés, tels que » ceux d'Espagne, qui ne contiennent » point d'acide tartareux, sont les seuls

» dont on doive se servir pour les di- » verses teintures de cette subs- » tance. » En 1784 Josse fut nommé professeur-adjoint de chimie au collége de pharmacie. C'est dans ses leçons qu'il prouva que le lait fermenté formait une liqueur vineuse, qui donnait à la distillation plus d'alcohol que le vin de raisin; que l'éther nitrique, distillé sur du sucre, se dépouillait du gaz acide nitreux qu'il contient ordinairement. Il donna pour la préparation du beurre de cacao une méthode plus régulière et plus économique que celle qui était en usage. Il fut nommé prévôt du collége de pharmacie en l'an VI de la république, et mourut en l'an VIII (1799). C. G.

JOSSELIN DE COURTENAY, d'une des plus illustres et des plus anciennes maisons de France, prit la croix en 1101, et suivit Etienne de Blois dans la Palestine. Baudouin, comte d'Edesse, son cousin, lui abandonna la souveraineté de plusieurs villes sur les bords de l'Euphrate; et il se réunit aux autres princes francs pour attaquer Charan dans la Mésopotamie. La mésintelligence des chefs fit échouer cette expédition; et Josselin, resté au pouvoir des Sarrasins, fut mené captif à Mossoul: il ne parvint qu'au bout de cinq ans à s'échapper de prison, et il revint dans ses états, où ses sujets le revirent avec une grande joie. Mais l'amitié que Baudouin lui avait témoignée jusqu'alors, ne tarda pas à se refroidir; et il fut forcé de se réfugier dans le royaume de Jérusalem, où il obtint, en 1115, la principauté de Tibériade. Il fit taire le ressentiment qui l'animait contre le comte d'Edesse, et détermina les barons à reconnaître celui-ci pour le successeur de Baudouin Ier., roi de Jérusalem. Le comte, par reconnaissance, lui transmit ses droits sur la ville d'Edesse et ses dépendances. Josselin, quelque temps après, attaqué par les Turcs, tomba en leur pouvoir; le roi de Jérusalem, en volant à son secours, éprouva le même sort: mais Josselin ayant brisé ses fers courut à Jérusalem, rassembla des troupes, battit les infidèles, et eut le bonheur de faire rendre la liberté à Baudouin. Il se signala dès-lors par une foule d'exploits brillants; et, tant qu'il vécut, l'Euphrate fut une barrière que les Turcs ne franchirent pas impunément. Tandis que Josselin pressait le siége d'un château près d'Halep, une tour, en s'écroulant à côté de lui, le couvrit de ses ruines: le vieux guerrier fut transporté mourant à Edesse; mais quelques jours après on vint lui annoncer que le sulthan d'Iconium, instruit du danger qu'il courait, assiégeait une de ses places-fortes. Josselin, sur-le-champ, ordonna à son fils d'aller repousser l'ennemi; et voyant qu'il balançait de lui obéir, il se fit porter à la tête de ses soldats dans une litière. En approchant de la ville assiégée, il apprit que les Turcs venaient de se retirer; et alors, levant les yeux au ciel comme pour le remercier de la fuite des Sarrasins, il expira au milieu de ses fidèles guerriers, l'an 1131. (Voy. l'*Histoire des Croisades*, par M. Michaud, tom. II, pag. 101.) — JOSSELIN II, comte d'Edesse, fils du précédent, fut un prince faible et pusillanime: il s'était adonné dès son enfance à la débauche et à l'ivrognerie avec un tel excès qu'il scandalisait les habitants d'un pays où ces vices étaient communs. Dès que son père fut mort, il abandonna les soins du gouvernement, et se retira à Turbessel, séjour délicieux sur les bords de l'Euphrate. Il ne sortit de son apathie qu'en apprenant que

le sulthan de Mossoul assiégeait la ville d'Edesse : il sollicita vainement des secours des autres princes chrétiens, et n'osa point se dévouer lui-même pour sauver une ville dont il se reprochait d'avoir négligé la défense. Elle tomba au pouvoir d'un vainqueur barbare, qui en traita les malheureux habitants avec la dernière cruauté. Josselin profita des troubles qui suivirent la mort du sulthan de Mossoul pour reprendre Edesse; mais, avant qu'il fût maître du château, il était déjà assiégé dans la ville par Noureddin. Hors d'état de résister, il sortit pendant la nuit avec les siens; mais atteint dans sa fuite, après avoir vu périr ses plus braves soldats, il fut emmené prisonnier à Halep, où il mourut de chagrin et de misère l'an 1147. — JOSSELIN III, son fils, fut fait prisonnier par les Turcs à la bataille de Harul, le 10 août 1165. Il resta captif dix ans dans Halep, et fut enfin racheté par Baudouin IV, son beau-frère, qui lui donna la charge de sénéchal du royaume de Jérusalem. W—s.

JOSUÉ, célèbre chef du peuple hébreu, était fils de Nun, de la tribu d'Ephraïm. Il naquit en Egypte l'an 1534 avant J.-C. Il portait le nom d'Osée (*Dieu sauvera*), que Moïse changea en celui de Josué (*celui qui sauvera*). Il fut un des soixante-dix anciens qui montèrent sur le mont Sinaï pour prêter à Dieu le serment de fidélité au nom d'Israel, et il y fut retenu pendant quarante jours avec Moïse. Il fut chargé d'aller examiner la terre promise; et quand les autres espions, effrayés des difficultés, décourageaient le peuple, il réprima leurs plaintes de concert avec Caleb. Ce ne fut pas la seule occasion où ces deux chefs luttèrent l'un et l'autre contre le torrent des murmures populaires : aussi furent-ils exceptés de la sentence du Seigneur, qui condamnait à périr dans le désert tous ceux qui étaient sortis d'Egypte, et avaient désobéi à sa voix. Josué marchait le premier au combat, et en toute rencontre il décidait la victoire, à moins que le Seigneur ne voulût châtier son peuple. Il était l'épée du Très-Haut, comme Moïse en était le ministre et l'interprète. Dieu le choisit du vivant de ce législateur pour gouverner les Israélites; et après la mort de Moïse il le mit en fonction. « Moïse mon serviteur est » mort, lui dit-il; lève-toi, passe le » Jourdain, toi et ton peuple, pour » entrer dans le pays que je donne » aux enfants d'Israël. » Josué envoya d'abord des espions pour examiner la ville de Jéricho; et, après avoir entendu leur rapport, il ordonna le passage du Jourdain : c'était dans la saison de la moisson des orges, c'est-à-dire, au temps où les neiges du Liban ont coutume de se fondre et grossissent les eaux de ce fleuve (1). Josué prit quarante mille hommes des deux tribus de Ruben et de Gad, et de la demi-tribu de Manassès, établies en-deçà du Jourdain. Les sacrificateurs marchèrent les premiers, portant l'arche devant tout le peuple, et s'arrêtèrent sur le rivage du fleuve jusqu'à ce que les eaux y laissassent un libre passage. Celles qui étaient dans la partie inférieure s'écoulèrent dans la mer Morte; les autres demeurèrent comme suspendues à une distance assez considérable pour que cette grande multitude pût laisser dans son passage un espace de deux mille coudées entre elle et l'arche. Les sacrificateurs entrèrent ensuite jusqu'au milieu du lit, et y restèrent

(1) Voyez Bullet, *Réponses critiques*, tom. 1.

tout le temps qu'il fallut pour que le peuple gagnât l'autre rive. Josué avait choisi douze Israélites pour prendre chacun une pierre dans l'endroit du Jourdain où l'arche s'était arrêtée, afin qu'il en fût dressé dans le camp un monument qui perpétuât le souvenir de la merveille du Seigneur; et il en avait fait dresser un pareil dans le lit même du fleuve. En sortant du Jourdain, Josué alla camper à Galgal. Là cessa de tomber la manne; on y célébra la pâque pour la première fois, ou pour la troisième selon les interprètes, depuis la sortie d'Egypte; et les Israélites qui n'avaient pu être circoncis dans le désert à cause du péril qu'ils couraient, et qui n'avaient pas même besoin de ce signe d'alliance, parce qu'ils n'avaient de relation avec aucun peuple, furent circoncis avec des cailloux tranchants; c'est ainsi qu'ils perdirent tout ce qui les rendait conformes aux Egyptiens. Josué se préparait au siége de Jéricho; et il allait examiner cette ville, quand il eut l'apparition d'un personnage extraordinaire, qu'il prit d'abord pour un homme, et que quelques-uns croient être Dieu lui-même, et d'autres l'archange Michel, chef des armées de l'Eternel: « Regarde, dit-» il à ce général; je t'ai livré Jéri-» cho, son roi et ses vaillants hom-» mes. » Il lui prescrivit ensuite la manière dont il devait se rendre maître de la ville; ce qui fut exécuté ponctuellement. On fit le tour de Jéricho, en portant l'arche avec pompe; les sacrificateurs sonnèrent de la trompette pendant six jours: quand le septième fut arrivé, on eut ordre de faire sept tours au lieu d'un, mais avec les mêmes cérémonies que les jours précédents; et Josué dit au peuple: « Je-» tez des cris de réjouissance, car » l'Eternel vous a donné la ville. » Cette voix, toute-puissante par la volonté de Dieu, fit crouler les murs de Jéricho (1). Après cela, Josué commanda aux Israélites, de la part de Dieu, de raser la ville, et de détruire ses habitants et tout ce qu'il y avait de plus précieux. Il n'y eut que deux exceptions; la première, en faveur de la famille de Rahab, qui avait logé les espions de Josué, et les avait sauvés de la fureur du peuple; la seconde, pour les vases d'or, d'argent, d'airain et de fer qui étaient destinés au service du temple. Josué prononça l'anathème contre quiconque oserait relever les murs de Jéricho; et nous devons remarquer que ses malédictions s'accomplirent sur la tête de Hiel de Bethel, qui ne craignit pas de rebâtir ces murailles sous le règne d'Achab: de là Josué alla investir Haï avec trois mille hommes. Les assiégés firent une sortie, et défirent les Israélites, qui y perdirent trente-six des leurs, et furent mis en fuite. Le cœur du peuple de Dieu « se » fondit comme de l'eau. » Josué s'abandonna à la douleur, se couvrit de marques de deuil, et conjura l'Eternel de lui découvrir la cause de ce revers. Le Seigneur lui apprit que l'interdit (*cherem*) avait été violé, et que quelqu'un s'était approprié dans Jéricho quelques objets malgré sa défense. Il ordonna des perquisitions, et promit de faire connaître celui qui serait saisi. Achan, de la tribu de Juda, fut désigné comme coupable, d'une manière sur laquelle on ne s'accorde pas; et il avoua lui-même avoir dérobé quelques effets précieux, et les avoir en-

(1) Le P. Mersenne s'est imaginé que le bruit causé par les cris d'un peuple immense avait été suffisant pour renverser les murailles de la ville; cependant il n'a point attaqué le miracle. Voltaire, qui n'a rien épargné pour en ébranler la certitude, a été parfaitement réfuté par l'abbé Clémence.

fouis dans sa tente. Josué fit fouiller à l'endroit indiqué, et les effets furent trouvés. On les brûla, par l'ordre du Seigneur, avec le coupable et tout ce qui lui appartenait, dans le lieu même qui, à cause de cet événement, fut appelé *Achor* (trouble). Le supplice d'Achan fut suivi de la prise d'Haï. Dieu ordonna aux Israélites de traiter cette ville comme ils avaient traité celle de Jéricho. Epouvantés par l'exemple d'Achan, ils se soumirent à l'ordre qui leur avait été donné, et l'exécutèrent sans réserve. Les nations cananéennes, se voyant menacées d'une ruine prochaine, unirent leurs efforts contre les Israélites. Tous les rois firent une ligue : quatre villes des Hévéens refusèrent seules d'y entrer; elles aimèrent mieux demander miséricorde que de s'exposer à la colère des vainqueurs. Les miracles éclatants que Dieu opérait en faveur des Hébreux, et les triomphes qu'il leur faisait remporter chaque jour, les portèrent à solliciter la paix. Ces villes y furent encore engagées, disent les Talmudistes, par la lecture qu'elles avaient faite de la loi qui ordonnait l'entière extinction des Cananéens : mais comme elles redoutaient l'anathème auquel elles étaient vouées, les habitants de Gabaon, l'une des quatre villes, se servirent d'une ruse pour tromper le général des Israélites, et obtenir ce qu'elles desiraient. Les habitants envoyèrent vers lui des députés, qui feignirent d'être les ambassadeurs d'un peuple éloigné, lequel, ayant entendu raconter les conquêtes de Josué, les avait dépêchés pour contracter alliance avec lui; et, par l'idée qu'ils témoignèrent avoir du Dieu d'Israël, ils donnèrent à entendre qu'ils desiraient adopter son culte, et se soumettre à ses lois. Josué soupçonna le stratagème ; mais il ne put le pénétrer entièrement, tant les Gabaonites avaient pris soin de l'envelopper : sans consulter le Seigneur il fit la paix avec eux, et la confirma par un serment que les princes d'Israël prêtèrent aussi. Trois jours s'étaient à peine écoulés, que la ruse fut découverte. Les Israélites indignés auraient bien voulu pouvoir rompre le traité qu'on leur avait extorqué ; mais la religion du serment prêté au nom de l'Eternel l'emporta sur toute autre considération, et le traité fut maintenu. Néanmoins, pour qu'il ne fût pas tout à l'avantage des Gabaonites, Josué les traita moins en alliés qu'en esclaves ; il ne leur assigna pas de demeure fixe dans le partage du pays, et ne leur confia que les fonctions les plus basses et les plus pénibles à remplir, afin de leur rappeler sans cesse le souvenir de leur artifice (1). La conduite des Gabaonites irrita les nations voisines, qui s'allièrent ensemble sous les auspices d'Adonisédec, roi de Jébus (Jérusalem), pour les exterminer. Les Gabaonites implorèrent le secours de Josué, qui, muni de l'approbation du Seigneur, attaqua les ennemis de ses alliés avec tant de promptitude et de vigueur, qu'ils ne purent tenir devant lui, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Josué les poursuivit fort loin; et, dans cette poursuite, le Ciel se déclara pour lui de la manière la plus éclatante. Une grêle de pierres qui plut sur l'armée d'Adonisédec, lui fut encore plus funeste que l'épée des enfants d'Israël. Pour laisser à Josué le temps de poursuivre sa victoire sur Adonisédec et les autres rois, le Seigneur lui accorda un jour

(1) *Voyez*, sur ce traité et sur les circonstances qui le précédèrent ou qui l'accompagnèrent, Grotius, Puffendorf, Barbeyrac, Selden et Leclerc.

plus long que ne le sont les jours ordinaires (1). Pendant que les Israélites achevaient de mettre les Cananéens en déroute, les cinq rois de ces peuples s'étaient cachés dans une caverne. Josué, qui en fut averti, la fit fermer avec de grosses pierres, et mit des gardes autour, pour ne pas interrompre le cours de sa victoire. Avant son retour à Galgal, ce général, étant encore à Maceda, se fit amener les cinq rois; et, après les avoir fait mettre à mort, il enferma leurs corps dans la caverne où ils s'étaient réfugiés, sur laquelle il fit élever un monument en l'honneur du Très-Haut, qui avait combattu pour lui. La partie méridionale du pays de Canaan était subjuguée : celles qui ne l'étaient pas encore voulurent arrêter les progrès de Josué. Jabin, roi d'Asor, fit un appel contre l'ennemi commun à trois autres rois qui habitaient vers le septentrion, et à tous ceux qui n'avaient pas encore subi le joug; mais cette coalition ne fit que préparer de nouveaux triomphes au peuple de Dieu. L'armée de ces rois, très considérable par le nombre, était encore redoutable par sa cavalerie et ses chariots; elle campa sur les bords du lac Semochon. Josué marcha contre elle, et Dieu la livra entre ses mains. La victoire fut complète; les fuyards furent poursuivis long-temps, et les ordres de l'Eternel reçurent une entière exécution. Josué était âgé de cent ans lorsqu'il fit aux Israélites le partage de la terre promise. Les pays qui n'étaient pas encore conquis, comme ceux qui l'étaient déjà, furent compris dans ce partage. Le Seigneur adjoignit à ce général, pour une si importante opération, le grand-prêtre Eléazar et le chef de chaque tribu. Pour prévenir toute espèce de mécontentement, Dieu voulut encore « que l'héritage d'un chacun lui fût désigné par le sort, ayant égard au plus grand et au plus petit nombre, » d'après la sage intervention des personnes chargées de cet emploi (1). On ne peut s'empêcher de remarquer, dans le partage qui fut fait, la plus parfaite harmonie entre les portions qui échurent à chaque tribu, et les oracles qui étaient sortis de la bouche de Jacob mourant. Siméon fut dispersé dans Juda, Lévi dans tout Israël; mais Dieu fut « sa portion et son héritage. » Josué n'eut qu'une petite ville dans sa tribu; et encore est-il dit qu'il la bâtit lui-même avant d'en faire son habitation. Caleb reçut en propriété la montagne qui lui avait été promise pour avoir encouragé les Israélites. Les filles de Salphaad ne furent pas privées de la portion qui aurait échu à leur père. De là vint, dit Selden, que les filles succédèrent à leurs pères à défaut d'enfants mâles. Admirable partage, célébré par Bacon et par les publicistes les plus renommés! Une preuve, dit l'abbé Guénée, qu'il fut équitable, et fait à l'avantage et à la satisfaction de toute la nation, c'est qu'au lieu qu'à Lacédémone, à Athènes, à Rome, le peuple ne cessa de se croire lésé, de se plaindre, et de réclamer une nouvelle distribution, vous ne voyez rien de semblable dans l'histoire judaïque. Le partage subsista tel qu'il avait été fait d'abord, sans qu'il y ait jamais eu sur ce sujet de mécontentement ni de murmures.

(1) Devons-nous prendre à la lettre les paroles de l'écrivain sacré, ou reconnaître que l'Esprit saint a voulu s'accommoder aux idées reçues du temps de Josué? Voyez Saurin, *Discours sur les événements les plus mémorables du Vieux-Testament*, et l'abbé Clémence, *Réfutation de la Bible enfin expliquée.*

(1) Voyez le *Caleb* d'Arias Montanus.

Josué, satisfait de la fidélité et des travaux des quarante mille hommes formant les deux tribus de Gad et de Ruben, et la demi-tribu de Manassès, les congédia et les bénit, après leur avoir donné les conseils les plus salutaires, et leur avoir adressé les plus touchantes exhortations pour les empêcher de se corrompre dans la religion et dans les mœurs, et de briser les liens qui les unissaient à leurs frères. Mais à peine furent-ils arrivés sur le bord du Jourdain en Galaad, qu'ils élevèrent un autel que sa hauteur fit apercevoir de l'autre côté du fleuve. Les Israélites indignés s'assemblèrent à Silo, où était le tabernacle, et prirent la résolution de punir sévèrement les quarante mille hommes s'ils étaient coupables d'idolâtrie. Pour s'en assurer, ils envoyèrent Phinéès avec des hommes choisis, au-delà du Jourdain. Les quarante mille hommes dissipèrent non seulement le soupçon d'idolâtrie formé contre eux, mais même celui d'avoir eu la moindre pensée de violer la loi, ou de se séparer d'avec les Israélites. Cette apologie satisfit pleinement les envoyés, et la paix ne fut point troublée. Josué, à la veille de mourir, renouvela l'alliance de Dieu avec les Israélites à Sichem, où ils se présentèrent devant l'arche d'alliance. Il leur rappela les merveilles du Très-Haut à leur égard, et leur demanda s'ils consentaient librement à remplir les obligations que leur imposait la reconnaissance; ils s'engagèrent par serment à exécuter les ordonnances du Seigneur, et à le servir avec vérité et avec intégrité. Josué écrivit ces paroles dans le livre de la loi; il prit aussi une grande pierre qu'il érigea en mémorial devant le Seigneur, et il dit à tout le peuple : « Cette pierre » servira de témoignage contre vous » si vous avez menti; car elle a entendu toutes les paroles que l'Eternel vous a dites; elle a pareillement entendu vos engagements. » Josué mourut à l'âge de cent dix ans, l'an 1424 avant J.-C., et fut enterré sur la montagne d'Ephraïm. Selon l'opinion commune, il avait gouverné les Israélites pendant dix-sept ans, et vingt-sept selon quelques interprètes. Tous les Pères ont vu dans ce personnage un type de J.-C. ouvrant les cieux aux justes, comme Josué avait introduit les Hébreux dans la terre promise. Le nom même du général est celui du Sauveur du monde. L'Ecclésiastique et l'apôtre S. Paul lui ont payé le juste tribut d'éloges qui lui appartient. Baillet nous apprend que les juifs célébraient le jour de sa mort par un jeûne solennel, le 26 du mois de nisan. Les chrétiens honorent sa mémoire le 1er. septembre. Son histoire est écrite dans le Pentateuque et dans le livre qui porte son nom. Un grand nombre de critiques le font auteur de ce livre; mais d'autres croient avoir des raisons pour le lui refuser. Jahn a exposé les arguments des partisans des deux opinions, avec beaucoup de netteté et de précision, dans son *Abrégé de l'introduction aux livres sacrés de l'ancien Testament*, pag. 218 et suiv. Quoiqu'il se soit prononcé pour la dernière, nous ne pensons pas que les raisons qui l'y ont porté soient sans réplique; elles se bornent à quelques faits ou à quelques dates postérieurs au temps de Josué, mais qui peuvent être des intercalations de la main de ceux qui en avaient le droit sous l'autorité de la synagogue. « Quelle merveille que ceux qui ont continué » son histoire aient ajouté sa fin » bienheureuse au reste de ses ac-

» tions, afin de faire du tout un » même corps? » Les Samaritains, qui ne reçoivent que le Pentateuque, ont substitué deux livres de Josué à celui que nous avons. Le premier commence à la mort de Moïse, et finit à Alexandre Sévère; le 2e. commence à Adam, et finit à l'année de l'hégire 898 (1493 de J.-C.) On compte beaucoup de commentaires du livre de Josué; les plus estimés sont ceux de Salomon Iarchi, de Grotius, de dom Calmet, et surtout d'André Masius, qui se trouve dans le 2e. volume des *Grands critiques*. La Gémare de Babylone attribue à Josué des lois de police que M. Pastoret rapporte à la fin du tome III de son *Histoire de la législation*. Dickinson, dans ses *Delphi Phénicizantes*, s'efforce de prouver que l'Apollon des Phéniciens et l'Hercule des Egyptiens, ne sont autre que Josué. L—B—E.

JOUBERT (LAURENT), savant médecin du XVIe. siècle, naquit à Valence en Dauphiné, le 16 décembre 1529. Il était le dixième de vingt enfants qu'eut son père, le chevalier Jean Joubert. Après avoir fait de bonnes études dans sa ville natale, Laurent se rendit à Montpellier, où il fut promu au doctorat en 1558. Durant les trois années qu'il passa dans cette ville, à deux reprises différentes, il logea chez Rondelet, son maître, qui charmé des succès d'un élève aussi distingué, lui accorda toute son amitié, et ne négligea rien pour l'attacher spécialement à l'illustre école de Montpellier. Joubert répondit parfaitement à ce témoignage de bienveillance. Il fut d'abord choisi pour professer en l'absence d'Honoré Castellan, qui venait d'être nommé premier médecin de la reine Catherine de Médicis, femme de Henri II. La manière distinguée dont Joubert s'acquitta de ses fonctions, lui valut l'avantage de succéder à Rondelet dans sa chaire en 1566, et dans la dignité de chancelier de l'université en 1574. Mandé à Paris en 1579 par Henri III pour remédier à la stérilité de Louise de Lorraine, femme de ce prince, Joubert entreprit cette sorte de cure, mais sans succès. Il revint à Montpellier avec le titre de médecin ordinaire du roi, et continua d'y exercer honorablement sa profession. Se trouvant un jour sur la route de Toulouse à Montpellier, il fut attaqué à Lombez d'une maladie violente, qui l'emporta le 21 octobre 1583, à l'âge de cinquante quatre ans. Les divers écrits de Joubert prouvent un esprit orné de beaucoup de connaissances, et dégagé des préjugés de son siècle. I. *Paradoxa medica*, Lyon, 1566, in-8°. Ce livre, malgré son titre, contient des vérités qui suscitèrent à son auteur plusieurs controverses avec des médecins contemporains. II. *De peste, quartanâ et paralysi*, ibid. 1567, in-8°.; le *Traité de la peste* a aussi paru en français, 1581, vol. in-8°. Joubert y décrit avec beaucoup de soin l'épidémie pestilentielle qui régna en 1564 dans le midi de la France. III. *De affectibus pilorum et cutis, præsertim capitis, et de cephalalgiâ; De affectibus internis partium thoracis*, Genève, 1572, in-8°.; Lyon, 1577, in-8°., 1578, in-16. IV. *Traité du Ris, contenant son essence, ses causes et merveilleux effets*, Paris, 1579, in-12. Dans ce curieux traité, divisé en trois livres, Joubert donne des explications physiologiques du ris, qui pouvaient suffire de son temps, mais qui aujourd'hui sont inadmissibles. Quant à ses effets, souvent favorables et

quelquefois fâcheux, il les décrit avec justesse, et surtout avec une naïveté qui provoque fréquemment l'expression du signe joyeux qui fait la matière de son ouvrage. Il y expose en détail les différentes espèces de ris, en s'étayant d'une saine érudition, et termine par proposer une série de problèmes, dont la solution plus ou moins instructive est toujours assaisonnée d'une douce gaîté (1). V. *Medicinæ practicæ libri tres*, Lyon, 1577, in-12. VI. *Pharmacopæa à Joanne Paulo Sangmaistero edita*, ibid., 1579, in-8°. VII. *Traité des arcbusades*, ibid., 1581, in-8°., 3e. édition : l'auteur adopte judicieusement la doctrine d'Ambr. Paré, sur la nature et le traitement des plaies d'armes à feu. VIII. *Guidonis de Cauliaco chirurgia magna*, Lyon, 1580, in-8°.; 1585, in-4°.; traduite en français avec des notes d'Isaac Joubert, fils de Laurent : à cette traduction qui a été réimprimée huit ou neuf fois, in-8°. et in-12, Laurent a ajouté l'interprétation de tous les anciens mots employés par Gui de Chauliac, et Isaac la figure des instruments de chirurgie qui étaient le plus en usage de son temps. IX. *Traité des eaux*, Paris, 1603, in-12. X. *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*, Bordeaux, 1570, in-8°.; Paris, 1580, 1587, in-8°.; Rouen, 1601, in-8°.; Lyon, 1608, in-12; traduit en latin, d'abord par Isaac Joubert, Paris, 1579, in-12, ensuite par Jean Bourgeois, Anvers, 1600, in-8°.; en italien par Lucchi, Florence, 1592, in-8°. L'édition de Rouen est recherchée, parce qu'elle contient l'*Epître* dédicatoire à la reine, d'un style assez hardi, sur la génération et ses suites. Cet ouvrage, dans lequel Joubert démasque le charlatanisme et attaque hardiment les préjugés de son siècle, eut un prodigieux succès, puisqu'il fut imprimé dix fois dans le court espace de six mois; mais aussi valut-il à son auteur une foule de tracasseries, et même une sorte de persécution, qui ne cessa que lorsque Marguerite de Navarre rendit un éclatant hommage à la vérité, en prenant sous sa protection Joubert et son livre. Le recueil des divers ouvrages de ce judicieux médecin, écrits en latin, a été imprimé sous le titre d'*Operum latinorum tomus primus et secundus*, Lyon, 1582, in-fol.; Francfort, 1599, 1645, 1668, in-fol. : on y trouve une *Vie* de Rondelet, un *Traité des urines*, des *Dissertations* et des *Controverses* sur différents sujets, un livre sur les gymnases et les genres d'exercices célèbres chez les anciens, etc. R—D—N.

JOUBERT (NICOLAS) que par erreur on a appelé IMBERT, et connu sous le nom d'ANGOULEVENT ou ENGOULEVENT, avait sous Henri IV le titre de *Prince des sots* ou *Prince de la sotie*, c'est-à-dire, des fous. Il ne paraît pas qu'il fût attaché particulièrement à la cour, quoique cependant il fût pensionné. Dreux du Radier dit qu'il n'y a point de doute que Nicolas Joubert, sieur d'Engoulevent, prince des sots et chef de la sottise, ne soit l'Engoulevent de la *Satyre Menippée* et de la *Confession de Sancy* (*V.* P. LE ROY, et AUBIGNÉ). Nic. Joubert eut à soutenir des procès contre les

(1) L'ouvrage est terminé par un *Dialogue sur la cacographie française*, et par des *Annotations sur l'orthographie de M. Joubert*. Ces annotations sont de Christophe de Beauchatel (neveu de l'auteur), qui pouvait mieux que personne connaître le système d'écriture de Joubert, « parce que (dit-» il) dez long tams j'écris sous luy, et ay transcrit » beaucoup de ses evures fransaises. » Ce petit échantillon suffit pour donner une idée de cette orthographe. Son système consiste principalement à prindre le plus exactement possible la prononciation, sans introduire de nouveaux caractères.

comédiens de l'Hôtel-de-Bourgogne et contre le cessionnaire d'un de ses créanciers. Les curieux trouveront quelques détails, à ce sujet, dans les *Récréations historiques* de Dreux du Radier, qui renvoie lui-même aux *Registres de la cour* et au *Recueil des plaidoyers de maître Julien Peleus*. On n'a, du reste, aucun renseignement sur la patrie et la mort de ce grotesque personnage. A. B—T.

JOUBERT (Barthélemi-Catherine), général en chef de l'armée d'Italie, naquit en 1769, à Pont-de-Vaux, en Bresse : à l'âge de quinze ans, il quitta ses études pour servir dans un régiment de canonniers; mais son père, juge à Pont-de-Vaux, le destinant à suivre la carrière du barreau, l'envoya terminer ses études à Lyon. Joubert étudiait en droit à l'université de Dijon, lorsque la révolution de 1789, favorisant ses inclinations martiales, il s'occupa beaucoup moins de la connaissance des lois que des exercices militaires dans la garde nationale : âgé de vingt ans, et né avec une imagination vive et ardente, il parut animé de tout l'enthousiasme qui exaltait alors les esprits. En 1791, il s'enrôla volontairement, et servit dans tous les grades inférieurs, depuis celui de simple grenadier. Devenu lieutenant d'infanterie, il était chargé de la défense d'une redoute, sur le col de Tende, dans laquelle il commandait trente grenadiers, au mois de septembre 1793 : enveloppé par cinq cents Piémontais, ce ne fut qu'après une vive résistance qu'il fut fait prisonnier. Rentré en France, il revint à Pont-de-Vaux, dans le temps où Albitte, envoyé par la Convention dans les départements de l'Ain et du Mont Blanc, y exerçait cette effroyable tyrannie dont les traces et le souvenir ne sont point encore effacés dans ces contrées. Joubert, parlant à la tribune du club avec le courage d'un militaire indigné de tant d'excès, accuse Albin et Vauquoi, agents d'Albitte; il attaque Albitte lui-même qui essaya de le faire arrêter. Nommé adjudant-général en 1794, Joubert fut chargé, au mois de juillet 1795, d'attaquer, avec deux mille hommes, un corps de cinq mille Hongrois, retranché à Melagno, dans une position très fortifiée. Il ne fit sa retraite qu'après avoir perdu quatre chefs de bataillon, cinquante-deux officiers, et le quart de ses troupes. Peu de temps après, n'ayant pas été compris dans la nomination des adjudants-généraux, il se retirait de l'armée, sans murmure et sans faire la moindre réclamation, lorsqu'il reçut du général Kellerman l'ordre de continuer son service, et, bientôt après, le brevet d'adjudant-général chef de bataillon. Au mois de novembre 1795, s'étant fait remarquer à la bataille de Loano par sa bravoure, il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Le 11 avril, il se distingua à celle de Montenotte, par laquelle la brillante campagne de 1796 s'ouvrit sous le commandement de Buonaparte. Deux jours après, à Millesimo, ayant pénétré, avec sept hommes, dans les retranchements ennemis, il fut frappé à la tête et renversé : le bruit de sa mort ébranla un instant le courage de sa colonne, qui rétrograda; mais, l'ayant ramenée au combat, Joubert poursuivit l'ennemi, et, se concertant avec le général Ménard, il réussit, par une manœuvre hardie et rapide, à envelopper, à Cossaria, un corps de grenadiers autrichiens, commandé par le général Provera, qui fut forcé de se rendre prisonnier de guerre. Dans cette bataille, il fut distingué par Buonaparte; celui-ci, dans son rapport au

directoire, dit que *l'intrépide Joubert était tout-à-la-fois un grenadier par son courage, et un général par ses talents et ses connaissances militaires*. Le 15 avril, il prit part au combat de Dego et aux attaques qui forcèrent le général Colli d'évacuer le camp retranché de Ceva; deux jours après, passant le Tanaro, il reçut une balle morte dans la poitrine; et, poursuivant les Piémontais, qui se retiraient à Mondovi, il se trouva, le 23 avril, à cette bataille qui devint aussi funeste au roi de Sardaigne, par le traité qui en fut la suite, qu'elle fut importante pour le progrès des armes françaises dans cette campagne. S'avançant sur Turin, il s'empara de la petite ville de Cherasco; et la possession des forteresses de Coni, Ceva, Tortone et Alexandrie, ayant ouvert les plaines de la Lombardie aux armées françaises, il passe le Pô, poursuit les ennemis jusque sur Lodi : il entre à Milan, entoure la forteresse, sous le feu de laquelle il reste huit jours, et, se dirigeant sur Vérone, il s'empare de cette ville, dans laquelle il entre le premier. La forteresse de Mantoue ayant été investie, et l'armée ennemie s'étant retirée dans les montagnes du Tyrol, il prit position dans ce pays, pour en garder les issues. Le 28 juin, il força le retranchement du col de Campione, entre le fort de Garda et l'Adige. *Dans cette fatigante et rude journée*, écrivait-il, *je portais les ordres moi-même, ne pouvant trouver personne qui y mît assez de promptitude*. Sur la fin de juin, il gardait le défilé important de la Corona, lorsque Wurmser y arriva avec une armée de trente mille hommes: attaqué avec vivacité, Joubert défend ce poste pendant une journée, et ne fait sa retraite que lorsqu'il se voit sur le point d'être enveloppé. L'armée française ayant repris l'offensive le 1er. juillet, il contribua au succès des combats de Fano, Lonado, et de la bataille de Castiglione, du 6 juillet, qui fit échouer le projet de Wurmser de débloquer Mantoue, et porter le théâtre de la guerre dans le Milanez. Après la bataille d'Arcole, étant chargé du commandement de l'avant-garde des deux divisions de Masséna et de Vaubois, il se distingua aux brillantes actions de Campara et de Montebaldo. Nommé général de division, il s'occupait de défendre les passages de la Corona et de Montebaldo, lorsque la campagne s'ouvrit, dans les premiers jours de 1797, par la marche d'une nouvelle armée qui s'avançait, avec des forces supérieures, sur toute la ligne de l'armée française. Le 12 janvier, il fut attaqué avec impétuosité: les ennemis avaient déjà emporté une redoute; ranimant le courage de ses troupes, Joubert se met à la tête des carabiniers, et, se précipitant avec eux dans la redoute, il culbute l'ennemi, et lui fait trois cents prisonniers. Le 14 janvier, jour de la sanglante bataille de Rivoli, les Autrichiens avaient dirigé leurs manœuvres pour envelopper la division Joubert, et s'étaient emparés du plateau de Rivoli : un feu terrible et bien dirigé, qui partait de ce point, faisait tant de ravages, que l'armée française pensait avoir perdu la bataille, lorsque Joubert ralliant ses troupes, et se mettant à la tête des grenadiers, attaque, avec fureur, ce plateau défendu par cinq cents hommes, s'en empare, culbute les Autrichiens dans le bas de l'Adige, et leur enlève plusieurs pièces de canon. De nouvelles troupes s'étant portées sur ce plateau, il soutint le choc de trois attaques successives sur ce poste important, qui était le seul par lequel l'ennemi pouvait faire déboucher son artillerie et

sa cavalerie : il contribua beaucoup au succès de cette mémorable journée, qui décida du sort de l'Italie, par la reddition de Mantoue, et ouvrit l'entrée de l'Allemagne à l'armée française. Le lendemain il tourne l'ennemi, et, le gagnant de vitesse, il lui coupe la retraite, en s'emparant de la Corona, et fait six cents prisonniers : de là, se portant rapidement sur le Trentin, il atteint l'arrière-garde autrichienne, et la met en déroute. Le 3 fevrier, il se rend maître de la ville de Trente : sa division et celles des généraux Baraguey-d'Hilliers et Delmas, obtiennent encore d'autres succès. Le 20 mars, chargé du commandement des trois divisions, Joubert reçut l'ordre de s'emparer du Tyrol. Après divers combats, il prend Botzen, coupe la retraite de la colonne commandée par le général Laudon, marche ensuite rapidement sur Clausen, où l'ennemi s'était retranché, gravit des rochers escarpés, perce le centre de l'armée ennemie, et après l'avoir séparée de celle du prince Charles, qui était dans la Carinthie, il la met en déroute, et, le 28 mars, il force les gorges d'Inspruck, défendues par des bataillons qui arrivaient de l'armée du Rhin. En s'emparant de tous ces passages, il courut souvent de grands dangers, dont il ne sauva son armée que par la rapidité de sa marche et de ses manœuvres, et par la vivacité des attaques. Après avoir livré sept combats, fait neuf mille prisonniers, enlevé douze pièces de canon et tous les magasins des ennemis, il parvint à opérer sa jonction sur la Drave avec la grande-armée. Ces succès contribuèrent beaucoup aux préliminaires de paix de Léoben, à la signature desquels il fut présent, et il accompagna Buonaparte lorsque celui-ci parut, le 19 décembre, dans tout l'éclat de sa gloire militaire, pour présenter le traité de Campo-formio au directoire. Nommé général en chef des troupes françaises en Hollande, Joubert y favorisa la cause populaire. Appelé au commandement de l'armée de Maïence, et, peu de temps après, à celui de l'armée d'Italie, en remplacement du général Brune, il s'y rendit au mois d'octobre 1798, réorganisa l'armée, et y rétablit la discipline. Dans le mois de décembre, ce fut lui qui dirigea une opération en Piémont qui fixa les regards de l'Europe autant par son résultat que par les moyens qui furent employés : le roi de Sardaigne fut détrôné et chassé de ses états par les troupes françaises qu'il y recevait sous la foi d'un traité de paix. Si l'on en croit les bruits qui circulèrent dans le temps, Joubert entreprit cette expédition sans en avoir reçu l'ordre du gouvernement français : sa mésintelligence avec le directoire, ses opinions, et sa démission qui eut lieu peu de temps après, ont rendu cette assertion assez vraisemblable. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'expulsion du roi de Sardaigne fut la suite d'une intrigue préparée dès long-temps, et que, dès la fin de novembre, toutes les mesures avaient été prises pour tromper le gouvernement sarde sur la destination de deux divisions de l'armée française qui devaient, disait-on, rentrer en France en passant par le Piémont : une de ces divisions, dirigée sur Novare, y arrive le 5 décembre pendant la nuit, et, s'approchant de la citadelle, un trompette en demande l'entrée pour un courrier extraordinaire très pressé : plusieurs voitures couvertes arrivent à la suite ; tout-à-coup on en voit sortir des soldats armés qui se jettent sur le poste chargé de garder l'entrée de la citadelle. Au premier signal la division se précipite dans

la forteresse, les casernes sont investies, la garnison piémontaise est désarmée et faite prisonnière avec toutes les autorités de la place. Dans le même temps, une autre division s'emparait de la citadelle d'Alexandrie par un stratagême à-peu-près semblable; le poste d'Arona sur le lac Majeur était occupé par les troupes françaises; et Joubert, se dirigeant rapidement sur Turin avec deux divisions, y entrait comme dans une ville conquise. Déjà la citadelle y était au pouvoir de l'armée française : toute l'artillerie est mise en batterie sur la ville; et cette mesure qui augmente la consternation de la cour et l'effroi des habitants, ne leur laissant pas même la ressource du désespoir, le général Clausel, porteur d'un ordre de Joubert, annonce au roi de Sardaigne qu'il a cessé de régner, et lui signifie l'ordre de sortir de ses états. C'est dans ces circonstances que ce prince prit la résolution de faire un acte d'abdication de l'autorité souveraine, contre lequel il ne tarda pas de protester. Après cette expédition, qui fut conduite avec tant de célérité et de secret qu'elle fut terminée au bout de trois jours, Joubert se porta sur Livourne, reçut un contre-ordre, et deux commissaires du directoire étant envoyés pour traverser ses opérations, il donna sa démission, et revint à Paris. A la révolution du 30 prairial, qui renouvela le directoire, il fut nommé commandant de Paris. En juillet 1799, l'armée française avait déjà perdu presque toute l'Italie; et le gouvernement directorial, menacé de toutes parts, paraissait près de s'écrouler. Ce fut alors que les principaux meneurs, persuadés que le pouvoir ne pouvait manquer de tomber dans les mains d'un général, proposèrent à Moreau de le lui livrer; et que, sur son refus, ils l'offrirent à Joubert, qui, n'étant point encore environné d'assez de gloire militaire, reçut d'eux le commandement de l'armée d'Italie, afin d'obtenir, comme général en chef, quelque succès important, et de revenir ensuite à Paris exécuter ce que Buonaparte fit au 18 brumaire. Il épousa alors Mlle. de Montholon, de la même famille que le premier président de Metz, et alla prendre à Gènes le commandement des mains du général Moreau, dont il demanda les conseils et sollicita les services. Après des témoignages réciproques d'estime et de confiance, également honorables pour les deux généraux, le modeste Moreau se décida à servir sous les ordres de Joubert. (*Voy.* MOREAU.) L'armée occupait, à-peu-près, les positions et le pays dans lequel la brillante campagne de 1796 s'était ouverte avec tant de succès. L'ennemi s'étant emparé d'Acqui, Joubert passa les montagnes du Montferrat avec vingt mille hommes, reprit cette ville, et se rendit maître de Capriata. Ayant fait sa jonction avec l'armée de Naples, il marcha sur Novi, avec le projet de débloquer Tortone et d'entrer dans les plaines du Piémont. Naturellement porté à un système d'attaque, il paraissait décidé à livrer bataille, lorsque le développement des forces de l'ennemi et l'avis de ses généraux l'ayant fait hésiter, il renvoya au lendemain pour prendre une détermination. Prévenu à la pointe du jour par une attaque impétueuse des Russes, en avant de Novi, où il commandait en personne, il s'aperçut de quelque désordre dans la gauche de l'armée : s'y portant avec rapidité, il rallie deux bataillons et commande une charge à la baïonnette : au même instant, frappé dans le côté gauche par une balle, il s'écrie : *En avant, mes amis, marchez toujours*; et, tombant

de cheval, il dit à son aide-de-camp : *Prenez mon sabre, et couvrez-moi*; en prononçant ces dernières paroles, il expira à l'âge de trente ans. Joubert fut un des généraux qui contribuèrent le plus au succès des armes françaises en Italie, par la hardiesse et la promptitude de ses manœuvres, par l'impétuosité des attaques, et par une infatigable activité : partageant presque sans cesse les dangers et les privations du soldat, il lui avait inspiré une confiance qui animait et exaltait son courage. Né avec une constitution faible, il l'avait fortifiée par un exercice continuel. Sa physionomie était douce et mélancolique; il était grave et silencieux : peu exercé au talent de la parole, sa conversation n'annonçait qu'un esprit ordinaire et peu cultivé; néanmoins il savait plusieurs langues, il avait de l'instruction, et surtout une grande sagacité. On l'avait vu, dans toutes les contrées foulées tant de fois par l'armée d'Italie, au milieu de tant d'exemples de la dureté et de l'insolence du vainqueur, conserver de la modération : avec tant d'occasions et de moyens de disposer des richesses des vaincus, il s'était fait remarquer par un rare désintéressement, et il n'eut pas même la pensée de s'occuper de sa fortune. N'ayant sur le gouvernement que les idées d'un soldat élevé dans les camps, dont l'imagination s'était exaltée par les idées qui dominaient alors, et ne connaissant d'autre puissance que la bravoure, d'autre autorité que la force des armes, il soutenait et aimait de bonne foi les principes qui avaient opéré la révolution; et il parlait souvent d'un plan suivant lequel il s'agissait de détrôner et de chasser de leurs états tous les souverains d'Italie pour en former une seule république. Ayant commencé l'exécution de cette entreprise par son expédition en Piémont, il voulait sans doute en faire une semblable dans la Toscane, lorsqu'il fut arrêté par les ordres du directoire. Un décret récent a ordonné qu'il soit élevé un monument à la mémoire de ce général dans la ville de Bourg. Garat, Sonthonax et M. Ribond, ont publié chacun l'éloge de Joubert; on a aussi une Notice sur ce général par Lalande. F—s.

JOUFFROY (Jean de), en latin *Joffredus*, cardinal, né à Luxeuil, vers 1412, était issu, non de parents obscurs comme l'ont répété tous nos historiens, mais d'une famille dont la noblesse remontait déjà à plus d'un siècle. Il fit ses premières études à Dole, et fréquenta ensuite les université de Cologne et de Pavie, où il s'appliqua à la jurisprudence avec autant d'ardeur que de succès. Après avoir terminé ses cours, il revint à Luxeuil, et y embrassa la vie religieuse dans la célèbre abbaye fondée par St.-Colomban. C'est lui-même qui nous apprend qu'il retourna peu de temps après à Pavie, et qu'à la prière du duc de Milan il y professa pendant trois ans la théologie et le droit-canon, science très importante alors, à raison de l'autorité que la cour de Rome conservait encore sur le temporel de l'Eglise. Le jeune professeur remplissait cette chaire avec tant d'éclat, qu'il fut invité par le pape Eugène IV à assister au concile de Ferrare : il porta plusieurs fois la parole dans cette illustre assemblée, et céda au desir des pères du concile en ouvrant un cours de théologie dans une salle du palais du gouverneur. Il fut adjoint aux prélats chargés de travailler à la réunion de l'Eglise grecque, et montra, dans cette circonstance, beaucoup de zèle et de talent. On ignore s'il suivit le concile transféré à Florence (*Voyez* Eugène IV, tom. XIII, pag. 477); mais

il était de retour à Luxeuil en 1441. Il fut député cette année au duc Philippe-le-Bon, pour lui demander la conservation des priviléges de l'abbaye : la réputation de Jouffroy l'avait précédé à la cour de Philippe, et ce prince ne tarda pas à l'honorer de sa confiance. Il en fit bientôt l'un de ses conseillers intimes, et l'envoya successivement avec la qualité d'ambassadeur en Espagne, en Portugal et en Italie. Jouffroi eut le bonheur de terminer toutes les négociations dont il était chargé, de manière à justifier le choix de son souverain, et fut récompensé de ses services par le titre d'abbé de Luxeuil et par l'évêché d'Arras. Le nouvel évêque vit Louis XI, réfugié à la cour de Flandre; et le dauphin lui parla de son projet d'abaisser la noblesse dès qu'il serait sur le trône. Jouffroy, naturellement ambitieux, ne mit plus de bornes à ses espérances : dès qu'il se crut assuré des bonnes grâces de deux souverains puissants, il les détermina à se réunir pour solliciter en sa faveur le chapeau de cardinal; et le pape Pie II le lui promit, s'il amenait le roi de France à abolir la *pragmatique-sanction*. Cette ordonnance, rendue à Bourges, en 1438, pendant le schisme d'Eugène IV, portait en substance que les conciles généraux représentant l'église universelle, leur autorité est supérieure à celle du pape; que la nomination aux évêchés appartiendrait aux chapitres; qu'il ne serait payé aucune rétribution à la cour de Rome pour l'institution canonique des évêchés, ni la collation des autres bénéfices; et enfin que les causes en matières ecclésiastiques ne pourraient être évoquées à Rome que par appel. Elle statuait sur plusieurs autres choses qui ne semblaient pas du ressort d'une église particulière, et elle avait été improuvée à Rome et dans les autres églises, comme semblant mettre une barrière entre la France et le culte de la catholicité. Elle avait même essuyé des contradictions en France, et plusieurs évêques l'avaient attaquée. Nos rois ne s'y étaient pas astreints en tout; et Jouffroy eut d'autant moins de peine à gagner Louis XI, à cet égard, que ce prince avait promis et même fait vœu depuis longtemps d'abolir la pragmatique. Le roi consentit donc à la révoquer, sous la condition que le pape accorderait l'investiture du royaume de Naples à Jean de Calabre. Le pape répondit au roi par une lettre flatteuse, mais sans prendre aucun engagement; et l'évêque d'Arras reçut, en 1461, le chapeau de cardinal, unique objet de son ambition. Il accompagna l'année suivante l'ambassade que le roi envoyait au pape pour lui demander une décision relativement au royaume de Naples : il pressa le pontife de lui accorder, à cet égard, quelque satisfaction; mais il ne put rien obtenir, et il n'échappa à la colère de Louis XI qu'en feignant d'avoir été lui-même la dupe de la cour de Rome. Si l'on en croit quelques historiens, Jouffroy était réellement irrité contre le pape, parce qu'il refusait de joindre à l'évêché d'Albi, qu'il venait de lui conférer, l'archevêché de Besançon. Ce qui est certain, c'est que le cardinal se montra depuis aussi contraire à la cour de Rome qu'il lui avait été favorable jusque-là. On prétend même qu'il ne tint pas à lui de rétablir la *pragmatique*, après avoir tant contribué à l'abolir. Jouffroy ne cessa d'être comblé des bienfaits de Louis XI : ce prince le nomma son aumônier, joignit l'abbaye de St.-Denis à tous les bénéfices qu'il possédait, et l'envoya, en 1469, demander au roi de Castille la main de sa sœur Isabelle

pour le duc de Guienne. Isabelle n'ayant point consenti à ce mariage, Jouffroy retourna l'année suivante à Madrid, où il conclut le mariage de ce prince avec Jeanne, fille du roi. Le cardinal fut ensuite chargé d'assiéger le comte d'Armagnac, enfermé dans Lectoure : le siége traînant en longueur, il eut ordre de traiter avec le comte, et feignit d'accepter les conditions qu'il proposa; mais les troupes, profitant de la sécurité des assiégés, pénétrèrent dans la ville et massacrèrent le comte d'Armagnac entre les bras de son épouse. (*Voy*. Jean V, comte d'Armagnac, tom II, pag. 476.) Jouffroy fut attaqué, quelques mois après, d'une fièvre aiguë, et ne pouvant suivre l'armée au siége de Perpignan, il s'arrêta au prieuré de Rully, où il mourut, le 24 novembre 1473, âgé d'environ 60 ans. Il légua par son testament la plus grande partie de ses biens au chapitre d'Albi, et sa bibliothèque avec quelques meubles précieux à l'abbaye de Saint-Denis. C'était un homme ambitieux et ardent; mais on ne peut sans injustice lui refuser des talents pour les affaires, de l'adresse, de la fermeté, et une instruction remarquable pour le temps où il vivait. D. d'Achery a publié quelques-uns de ses *Discours* dans son Spicilége. M. Grappin s'est efforcé d'atténuer les reproches que nos historiens adressent à ce prélat, dans son *Eloge historique de J. Jouffroy, cardinal d'Alby*, Besançon, 1785, in-8°. D. Ceillier a publié une lettre qui contient des recherches sur la noblesse de ce prélat (*Journal de Verdun*, mars 1738); il a aussi fourni l'article *Jouffroy* à la dernière édition du *Dictionnaire* de Moreri. La famille de ce nom est divisée en plusieurs branches, qui subsistent honorablement en Franche-Comté. W—s.

JOURDAIN (Alphonse), comte de Toulouse, etc., naquit au Châtel-Pélerin, en Syrie, du mariage de Raimond IV dit de Saint Gilles, et d'Elvire de Castille, princesse aussi recommandable par sa sagesse que par son courage et sa piété. On l'appela Jourdain, parce qu'il avait été baptisé dans le fleuve de ce nom. Il fut ramené en Provence par quelques seigneurs croisés, qui s'étaient attachés à sa fortune. Son neveu Pons lui céda généreusement ses domaines d'Europe, se contentant des états que la valeur de ses aïeux et la sienne avaient conquis dans la Judée. Ainsi ce prince abandonnait le comté de Toulouse, le duché de Narbonne et le marquisat de Provence. La jeunesse d'Alphonse parut à Guillaume IX, comte de Poitiers, une circonstance favorable pour soutenir les prétentions qu'il formait sur ses possessions : il déclara la guerre à ce prince enfant, et vint mettre le siége devant la ville de Toulouse. Il trouva dans le courage des habitants de cette cité un obstacle à la rapidité de ses conquêtes; il lui fallut du temps et des moyens extraordinaires pour les réduire : il entra enfin en conquérant dans cette place en 1114, et y fit son séjour jusqu'en 1119. Mais, à cette époque, ayant voulu s'en éloigner pour aller au secours du roi d'Aragon, alors vivement pressé par les Sarrasins, les Toulousains, impatients de secouer le joug de l'usurpateur, coururent aux armes, surprirent ses escadrons, et chassèrent par la force Guillaume de Montmaurel, qui les opprimait au nom du comte de Poitiers. Ils s'assemblèrent ensuite dans l'église de Saint-Etienne, et là, à la face du Saint-Sacrement, ils reconnurent Alphonse pour leur unique seigneur, et lui prêtèrent par acclamation le serment d'o-

béissance. A la nouvelle de cette révolution subite, le comte de Barcelone, allié du comte de Poitiers, se résout à le secourir; il assemble ses forces, se rend en Provence, et cherche à enlever Alphonse, retiré pour lors dans la ville d'Orange : ne pouvant le surprendre, il le tient assiégé. Mais les Toulousains, après s'être remis sous l'obéissance de ce prince, ne s'étaient pas autant avancés pour l'abandonner; ils n'eurent pas plutôt appris le danger auquel se trouvait exposé le comte Jourdain, qu'ils volèrent à son aide. Devenus tous bons capitaines ou soldats aguerris, ils battent les Catalans, délivrent leur souverain, le ramènent en triomphe à Toulouse, et l'installent glorieusement dans le palais de ses aïeux. Dès qu'il fut en âge de combattre lui-même, il se ligua avec les seigneurs ses voisins, contre le comte de Barcelone, dont il réprima les projets ambitieux, et contre le comte de Poitiers, qui renonça enfin à ses prétentions sur le comté de Toulouse. Alphonse Jourdain ayant voulu punir l'abbé de Saint-Gilles de ses entreprises, s'empara des biens du monastère, et s'attira les foudres de l'excommunication de la part du pape Calixte II, qui ne lui pardonna qu'après avoir vu le comte réparer le dommage qu'il avait causé. Sa réputation augmentant avec son pouvoir, il rétablit le vicomte Bernard Aton dans la possession de Carcassonne; et quelque temps après, il se déclara le protecteur des fils de ce prince qui n'était plus. Il termina comme arbitre les différends élevés entre les évêques et les vicomtes de Beziers; il se rendit garant de la paix entre les Génois et le comte de Barcelone, avec lequel il venait de se réconcilier, et de partager la Provence. Ayant fait un voyage en Espagne, il fut choisi par les rois d'Aragon et de Castille pour les accorder; et Alphonse devint le conciliateur de ces deux monarques. En 1125, il avait été en pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, ainsi qu'il était d'usage en ce temps-là. Il jouissait paisiblement du fruit de sa modération, lorsqu'une nouvelle guerre vint l'exposer à de nouveaux dangers. Louis-le-Jeune qui avait épousé, en 1137, Eléonore, fille de Guillaume IX, comte de Poitiers, voulut faire valoir les droits de son beau-père sur le comté de Toulouse. Il leva une puissante armée, et vint investir cette ville en 1141. On s'attendait à voir à chaque instant Alphonse Jourdain dépossédé de la souveraineté de Toulouse; mais une prompte paix la dégagea. Le mariage de Raimond, fils d'Alphonse, avec Constance, sœur de Louis, qu'il épousa en 1144, cimenta cette paix. Ce fut Alphonse qui jeta les premiers fondements de la ville de Montauban. Il en fit tracer l'enceinte, et donna conjointement avec Raimond de Saint-Gilles son fils, un lundi du mois d'octobre 1144, une charte pour régler les droits que leur paieraient les habitants de la nouvelle ville. Alphonse marque, dans cet acte, qu'il a imposé à cette cité le nom de Montauban, à raison de sa situation sur une élévation, et du grand nombre de saules (appelés *alba* par les gens du pays), qui croissaient à l'entour. L'excommunication dont le comte restait toujours frappé lui devint odieuse; il fit quelques démarches auprès de l'archevêque de Rouen, légat du Saint-Siège, pour obtenir son absolution; c'est ce qui est confirmé par la lettre suivante, que nous rapporterons à cause de la singularité des expressions : « Hugues, archevêque de Rouen, lé-

» gat du Saint-Siége apostolique, à » Alphonse, très noble comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis » de Provence, tout ce que nous pouvons et devons vous marquer de » bon. Dieu ayant placé votre illustre personne dans une dignité éminente, et vous ayant donné la probité en partage, vous devez tâcher » de lui plaire, puisque vous tenez de » lui l'une et l'autre, et qu'il les a en sa » main. *Votre Libéralité* nous a mandé de venir à votre rencontre à » Lyon, à Vienne ou à Valence; nous » choisissons cette dernière ville, si » vous le trouvez bon, et nous nous » y trouverons, Dieu aidant, suivant » votre demande, le 7 de mars 1143. » Nous espérons que vous agirez de » bonne foi, ainsi que vous l'avez promis à notre vénérable frère l'évêque » de Trois-Châteaux, et à nous-mêmes » par votre lettre. Hâtez-vous, illustre » prince et seigneur, de vous réconcilier avec l'Église votre mère, afin » de croître toujours en honneur; » adieu. » Le comte se rendit, au jour marqué, à Valence, et y reçut l'absolution. Sa ferveur religieuse augmentant tous les jours, et comme il voulait d'ailleurs marcher sur les traces des comtes Raimond son père et Bertrand son frère, il se croisa pour la Terre-Sainte, à l'assemblée générale de la nation, tenue *en parlement* à Vezelai, en Bourgogne, à la fête de Pâques de l'an 1146, qui tombait le 31 mars. Louis-le-Jeune, Thierri, comte de Flandre, les comtes de Nevers, de Blois, de Dreux, de Soissons, prirent aussi la croix. Nous remarquerons qu'Alphonse fut nommé le premier, immédiatement après le roi, avant même le frère du monarque et le comte de Flandre : aussi ne le cédait-il à aucun des grands vassaux, soit pour la dignité, l'éclat de sa naissance, soit pour l'étendue de ses domaines. Il s'embarqua à l'embouchure du Rhône l'an 1147: il passa l'hiver à Constantinople; et s'étant remis en mer au commencement du printemps, il aborda au port d'Acre ou de Ptolémaïde, et mourut quelques jours après son arrivée, empoisonné, dit-on, par l'ordre de la reine de Jérusalem, Mélisende, qui redoutait que les vertus d'Alphonse ne lui acquissent cette couronne, au préjudice du jeune Baudouin III son fils. Le comte de Toulouse termina sa carrière au mois d'avril 1148, âgé de quarante-cinq ans. Alphonse fut un des plus grands princes de son temps; on vante encore sa prudence, son affabilité et sa modestie. Ses ennemis éprouvèrent sa valeur : il fut généreux et magnifique; et ses sujets qui lui avaient donné tant de marques d'attachement, en furent récompensés par les bienfaits sans nombre qu'il répandit sur eux. Il ne se maria qu'une fois : sa femme nommé Faydide d'Uzès, lui donna quatre enfants, Raimond V, qui lui succéda; Alphonse, mort sans postérité, ainsi que son frère N... de Toulouse; et Faydide, épouse du comte de Savoie. Il eut plusieurs enfants naturels, dont une fille qui épousa Noradin, prince d'Alep.

L—M—E.

JOURDAIN (CLAUDE), savant bénédictin, plus connu sous le nom de *D. Maur*, mais différent de celui dont on a parlé à l'article DANTINE, naquit à Poligny en 1696. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, et y enseigna quelque temps la philosophie et la théologie. Il occupa successivement les différents emplois de sa congrégation, et fit, en qualité de visiteur, plusieurs voyages dont il profita pour examiner et dessiner les restes précieux d'antiquités qu'offrent

encore la Franche-Comté, la Bourgogne, et d'autres provinces de France. Nommé prieur de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, il en fit reconstruire l'église sur ses plans, et employa pour en décorer l'intérieur des marbres dont les carrières avaient été jusqu'alors négligées. D. Jourdain était en correspondance avec les hommes les plus savants de son temps. Le célèbre d'Anville le cite avec éloge dans ses *Éclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule* (p. 439), où il déclare « qu'il lui est redevable » du plan d'Alesia et de ses environs, » et d'un grand nombre de beaux » morceaux et de plans qui lui ont » été d'un grand secours pour donner » la carte du diocèse de Blois. » D. Jourdain mourut à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, le 20 juillet 1782. On a de lui : I. *Oraison funèbre de Cl. Bouhier, second évêque de Dijon*, par un bénédictin, Dijon, 1755, in-4°. Cette oraison funèbre n'a point été prononcée. II. *Dissertation sur les voies romaines dans le pays des Séquanois*, couronnée par l'académie de Besançon, en 1756 : cette pièce est conservée dans les registres de l'académie. Caylus en parle avec éloge dans le tome v de son *Recueil d'Antiquités*. III. *Défense de D. Grégoire Tarisse, supérieur général de la congrégation de Saint-Maur* (décédé en 1648), 1766, in-4°. IV. *Eclaircissements de plusieurs points de l'histoire ancienne de France et de Bourgogne*, ou *Lettres critiques à M. M.* (Mille), Paris, 1774, in-8°. Ce volume renferme six lettres, dont la première avait déjà paru séparément (1771, in-8°.); elles sont écrites avec autant de politesse que d'érudition. On croit pouvoir attribuer à D. Jourdain le *Mémoire sur l'Abbaye d'Almenesches, diocèse de Séez*, qui était conservé dans le cabinet d'Odolant-Desnos, médecin à Alençon. L'auteur de la *Bibliographie agronomique* (M. de Musset-Pathay) dit que D. Maur avait écrit sur l'agriculture en général. W—s.

JOURDAIN (Anselme-Louis-Bernard BRECHILLET), né à Paris le 28 novembre 1734, commença ses études au collége d'Harcourt à Paris, et les acheva chez les jésuites à Rouen. Après avoir fait son cours d'humanités, il fut placé chez un procureur : mais il avait de l'aversion pour la chicane, et se sentait beaucoup de goût pour la chirurgie. Il commençait à peine de se livrer à cette science, qu'il perdit son père. Son ardeur pour le travail redoubla, et le fit remarquer de Moreau, alors chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, qui le prit pour son élève de prédilection. Il y avait déjà six ans que Jourdain était à une si bonne école, lorsqu'il se destina plus particulièrement à l'art du dentiste. Il entra donc chez le fameux Lécluse (*V.* Lécluse), et se fit recevoir dentiste en 1755 : il s'acquit bientôt une grande réputation par ses lumières, et par sa pratique dans sa profession. Il ne resta pourtant pas étranger aux autres branches de l'art de guérir; il a inventé quelques instruments, entre autres un pour l'opération de la pierre, et un pour l'extirpation des polypes dans l'arrière-bouche. On lui doit aussi plusieurs écrits. Il est mort le 7 janvier 1816. Voici la liste de ses ouvrages. I. *Nouveaux éléments d'Odontalgie*, 1756, in-12. II. *Traité des dépôts dans le sinus maxillaire, des fractures et des caries de l'une et l'autre mâchoires*, 1760, in-12. III. *Essais sur la formation des dents, comparée avec celle des os*, 1766, in-12. IV. *Le médecin des dames*, ou

l'art de les conserver en santé, 1771, in-12. V. *Le médecin des hommes, depuis la puberté jusqu'à l'extrême vieillesse*, 1772, in-12. VI. *Préceptes de santé*, ou *Introduction au Dictionnaire de santé*, 1772, in-8°. Ces trois derniers ouvrages sont anonymes. VII. *Traité des maladies et des opérations réellement chirurgicales, de la bouche et des parties qui y correspondent*, 1778, 2 vol. in-8°. VIII. Quelques articles dans le *Journal de médecine* et dans *l'Année littéraire*. Il a fourni aussi quelques notes à M. Portal, pour son *Histoire de l'anatomie*. La traduction qu'il avait faite du *Traité du scorbut*, de Bachstrom, est restée manuscrite. M. Duval a publié une *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Jourdain*, 1816, in-8°. A. B—T.

JOURDAIN (Amable-Louis-Marie-Michel BRECHILLET), fils du précédent, né à Paris le 25 janvier 1788, était destiné par ses parents à l'étude des lois, et fut placé chez un notaire : il avait alors 17 ans. Anquetil-Duperron (dont un frère était devenu, par alliance, l'oncle de Jourdain) étant mort en 1805 (*V.* Anquetil-Duperron), le jeune homme, frappé des éloges donnés à la mémoire de ce savant et laborieux personnage, se sentit appelé à l'étude des langues orientales, et rien ne put l'en détourner. Il s'y livra donc en entier sous MM. Silvestre de Sacy et Langlès. Les connaissances qu'il acquit, les talents qu'il annonçait, firent créer pour lui la place de secrétaire-adjoint de l'Ecole spéciale des langues orientales, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 19 février 1818. Il avait, l'année précédente, remporté le prix proposé par l'académie des inscriptions et belles-lettres sur cette question : *Quels sont, parmi les ouvrages des anciens philosophes grecs, et en particulier parmi les ouvrages d'Aristote, ceux dont la connaissance a été répandue en Occident par les Arabes?* etc. Ce mémoire n'a pas encore vu le jour. Il a été l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, des *Annales des Voyages*, des *Mines de l'Orient*, etc. Il a fourni à M. Michaud, pour son *Histoire des croisades*, des extraits d'auteurs arabes. Lui-même, au reste, a donné une Notice sur sa vie et ses travaux dans la *Biographie des hommes vivants*, III, 483. On peut aussi consulter la *Bibliographie de la France*, ou *Journal de la librairie*, n°. 15 de 1818. Le principal des ouvrages de Jourdain, est intitulé : *La Perse*, ou *Tableau de l'histoire, du gouvernement, de la religion, de la littérature*, etc. *de cet empire ; des mœurs et coutumes de ses habitants*, 1814, 5 vol. in-18, livre composé d'après les auteurs originaux, et où l'auteur a fait preuve de grandes connaissances dans l'histoire littéraire de ce pays. On espère voir bientôt imprimer son Mémoire couronné, et *une Histoire de l'élévation et de la chute des Barmécides*, rédigée d'après les auteurs orientaux et achevée depuis long-temps. A. B—T.

JOURDAN (Jean-Baptiste), né à Marseille le 20 décembre 1711, était fils d'un capitaine de vaisseau marchand, et se distingua à côté de lui dans plusieurs combats. Son goût pour le théâtre le fit venir à Paris, où il composa quelques ouvrages dramatiques pour le Théâtre italien : celui qui fit le plus de sensation, fut *l'École des prudes*, comédie en trois actes, jouée en 1755, non imprimée. Ses travaux, quoique assez nombreux, ne l'enrichirent pas : il n'était pas né

pauvre; mais il le devint. Etant attaqué de plusieurs infirmités, entre autres d'une surdité presque entière, il mourut à Paris le 7 janvier 1793. On a de lui : I. *Le correcteur des bouffons à l'écolier de Prague*, 1753, in-8°. II. *Seconde Lettre du correcteur des bouffons*, etc., *contenant quelques observations sur l'opéra de Titon*, *le Jaloux corrigé* et *le Devin du village*, 1753, in-12. III. *Le Guerrier philosophe*, ou *Mémoires du duc de* ***, 1744, quatre parties in-12, réimprimées en 1752. Fontenelle a fait l'éloge de ce roman. IV. *Histoire d'Aristomène*, *avec quelques réflexions sur la tragédie de ce nom*, 1749, in-12. V. *Histoire de Pyrrhus*, 1746, 2 vol. in-12. VI. *Vie de dame Olympe Maldachini*, traduite de l'italien de Grégorio Leti, avec des notes, 1770, 2 vol. in-12. VII. *Les Amours d'Abrocome et d'Anthia*, traduits du grec de Xenophon le jeune, 1748, in-12, imprimés d'abord en 1736, sous le titre des *Éphésiaques*. L'édition de 1748 est soignée; on y a joint un certain nombre de gravures et des cartes historiques et géographiques. VIII. *Vie de Sémiramis*, 1748, in-12; l'auteur y refute l'empoisonnement de Ninus et l'amour incestueux de cette princesse pour son fils Ninias. IX. *Comparaison de Manlius et de Venise sauvée*, 1748, in-8°. X. *Mémoires de Monville*, 1742, in-12. A. B—T.

JOURDAN (MATHIEU JOUVE) surnommé *Coupe-tête*, naquit en 1749 à St.-Just, près la ville du Puy en Velay. Les hommes horriblement fameux, dont la révolution de France développa le caractère, n'arrivèrent en général aux derniers attentats que graduellement et avec une sorte de timidité; il n'y a que peu d'exceptions à cet égard: Jourdan en fut une; il fut un monstre de prime-abord, et c'est seulement sous ce point de vue, que ce brigand devient un personnage historique et doit avoir une place dans cet ouvrage. Il fut successivement boucher, garçon maréchal-ferrant, contrebandier sur les frontières de la Savoie, soldat au régiment d'Auvergne, palfrenier dans les écuries du maréchal de Vaux, marchand de vin en 1787 et 1788 à Paris, sous le nom de *Petit*, et, en 1789, employé aux premiers assassinats révolutionnaires. Des personnes qui avaient connu ce misérable, l'entendirent se vanter d'avoir arraché le cœur à MM. Foulon et Berthier (*Voy.* ces noms); mais il se fit surtout remarquer le 6 octobre de la même année, et contribua à répandre dans le château de Versailles, et par suite dans toute la France, la terreur et l'effroi qui, plus que tout autre cause, contribuèrent à bouleverser le royaume. Ce fut lui qui coupa la tête aux deux gardes-du-corps, Deshuttes et Varicourt, qui en sacrifiant leur vie, avaient donné à la reine le temps de se sauver de son appartement, qu'envahirent aussitôt les assassins. Il portait alors une longue barbe; ce qui le fit confondre pendant quelque temps avec un autre homme également barbu, servant de modèle aux peintres, et mal-à-propos accusé de ces horreurs. De retour à Paris après son expédition, Jourdan disait à la populace, que *ce n'était pas la peine de l'avoir fait venir pour ne couper que deux têtes*; et il prétendait que, pour ses exploits, l'assemblée nationale lui devait une couronne civique. Ceux qui l'avaient fait agir, voyant au contraire qu'il courait le risque d'être roué vif, et surtout que ses propos commençaient à les compromettre, le

firent sortir de Paris, et l'envoyèrent dans le comtat d'Avignon, où il devait bientôt être employé comme il l'avait été dans la capitale. Jourdan s'établit à Avignon, marchand de garance, avec le prix du sang qu'il avait répandu au château de Versailles et sur la place de Grève. Lorsqu'il fut publiquement question de réunir Avignon et le Comtat à la France, on vit Jourdan revenir momentanément à Paris, et repartir ensuite pour Avignon; ce qui a fait dire qu'il était venu prendre des instructions pour le rôle qu'il devait y jouer. Déjà les feux de la discorde étaient allumés dans ce malheureux pays, et les prétentions de quelques députés à l'assemblée constituante n'y avaient pas peu contribué. La faction démocratique formée par les révolutionnaires de France, avait déjà fait égorger les chefs du parti qui défendait la cause du pape et voulait rester sous la domination de S. S.: le corps électoral, qui, à l'instar de ce qui s'était passé à Paris, s'était emparé de tous les pouvoirs, avait organisé, sous la dénomination d'armée de Vaucluse, un rassemblement pour combattre ceux qui ne voulaient pas la réunion. Ce corps, composé de déserteurs, de contrebandiers, d'aventuriers accourus de tous les pays et attirés dans ces belles contrées par l'espoir du butin, parcourut les campagnes sous l'étendard tricolore, pilla, incendia les maisons, massacra tous ceux qui voulurent faire résistance, sans distinction d'âge ni de sexe, et finit par assassiner son général en chef Patrix, pour avoir facilité l'évasion de quelques prisonniers qu'on voulait immoler. Jourdan succéda à Patrix, et n'épargna personne: il est vrai que le parti contraire avait usé de quelques représailles très cruelles, et fait servir la religion à des attentats qu'elle réprouve; mais il serait difficile d'imaginer un brigandage pareil à celui qui se commit sous les ordres de Jourdan. On donna le nom de brigands aux hommes qui composaient cette horde: ils prirent le parti de s'en glorifier, et s'intitulèrent eux-mêmes *les braves brigands d'Avignon*. Cependant, malgré la terreur qui précédait Jourdan, la ville de Carpentras, dont beaucoup d'habitants avaient voté contre la réunion, résista; et l'audacieux révolutionnaire, quoique pourvu d'artillerie, fut forcé de lever le siége après avoir perdu 500 hommes. De nouveaux massacres suivirent cet échec: une partie du peuple d'Avignon, aigri par la misère, assassina, dans la journée du 16 octobre 1791, le secrétaire de la municipalité, nommé Lescuyer, agent de la terreur. Cet attentat fut pour Jourdan le signal du plus affreux carnage; et la nuit ainsi que les jours suivants furent employés à venger la mort de Lescuyer. Le palais apostolique connu sous le nom de la Glacière, contenait l'arsenal, les prisons, les salles de justice, et le logement du vice-légat. Ce fut là que les *braves brigands* assommèrent à coups de barres de fer, soixante-une personnes, parmi lesquelles se trouvaient treize femmes. Cependant l'assemblée législative, quelle que fut sa ferveur révolutionnaire, ne put apprendre un tel événement sans effroi; elle décréta que les auteurs en seraient poursuivis extraordinairement: Jourdan fut arrêté par un jeune homme nommé Bigonet, qui se précipita sur lui, dans la rivière de Sorgue, où ce monstre s'était élancé à cheval, croyant échapper à la nage. Jourdan ajusta sur la poitrine de son adversaire un pistolet, qui ne partit

pas; celui ci désarma le brigand, le menaça avec une arme pareille, et le fit garroter par les soldats qui le suivaient. Mais l'assemblée législative, effrayée des suites que pouvait avoir sa juste sévérité, tourmentée par les Jacobins qui prenaient chaque jour plus d'ascendant sur toutes ses délibérations, porta un décret d'amnistie en faveur des brigands d'Avignon. Cette mesure, qui était au moins une faiblesse, fut un véritable appel aux massacres du 2 septembre, auxquels en effet prirent part plusieurs des égorgeurs qui avaient figuré à ceux de la Glacière; et l'on vit les partisans des deux attentats, même ceux qui les avaient immédiatement fait commettre, élus députés à la Convention. Quant à Jourdan, il reparut dans Avignon plus terrible que jamais, et fit périr presque tous ceux qui avaient osé déposer contre lui. Arrêté à Marseille en 1793, lors de l'insurrection de cette ville, il allait porter la peine de ses crimes, lorsque le général Carteaux, entré dans la place à la tête des forces conventionnelles, le remit en liberté, et Jourdan devint chef d'escadron de la gendarmerie, dans le même pays qu'il avait arrosé de tant de sang: mais, qui le croirait! le comité de salut public, à l'époque même où il immolait le plus de victimes, fit arrêter Jourdan, et le livra au tribunal révolutionnaire, qui l'envoya à la mort le 27 mai 1794; et, ce qui est remarquable, il fut condamné comme fédéraliste et contre-révolutionnaire, et en outre pour avoir abusé de l'autorité militaire, méconnu l'autorité judiciaire et administrative, dilapidé les biens nationaux, et en avoir disposé à vil prix, par les moyens de la terreur. B—u.

JOUSSE (Mathurin), architecte assez connu pour qu'on doive être surpris qu'aucun biographe ne lui ait encore accordé la moindre mention, était né au commencement du XVIIe. siècle dans l'Orléanais ou l'Anjou, et l'on peut conjecturer qu'il habitait la Flèche. Il avait de l'instruction, des connaissances assez étendues en géométrie, et il avait fait une étude particulière de Vitruve et des grands maîtres en architecture. C'était un homme simple, droit, plein de franchise et de loyauté : c'est là du moins l'idée qu'on prend de lui en lisant ses ouvrages; et on regrette sincèrement de n'avoir pas réussi à recueillir les détails qui auraient pu servir à faire apprécier davantage cet artiste estimable. On connaît de lui les trois ouvrages suivants: I. *Le Secret d'architecture découvrant fidèlement les traits géométriques, coupes et dérobements nécessaires dans les bâtiments*, la Flèche, 1642, in-fol., rare. Jousse est, après le célèbre Delorme, le premier qui ait écrit sur la coupe des pierres: il a laissé un plus grand nombre de traits que son prédécesseur; mais Larue trouve qu'il ne s'est pas rendu plus intelligible. (Voy. la préface du *Traité de la coupe des pierres*, par J. B. de Larue.) II. *L'art de charpenterie*, la Flèche, 1692, in-fol. Cette édition, publiée après la mort de l'auteur, contient 125 gravures en bois, représentant assez fidèlement les différentes espèces d'ouvrages de charpente, et, à côté de chaque gravure, l'explication détaillée des figures. La première édition, sous le titre du *Théâtre de l'art de charpenterie* est de 1627. Phil. de Lahire en donna (Paris, 1702, in-folio) une nouvelle édition, augmentée de quelques planches représentant les outils et les machines qu'emploie le charpentier, et un moulin à vent vu tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. III. *La fidèle ouverture de l'art de ser-*

rurie, la Flèche, 1627, in-fol. Une nouvelle édition de l'*Art de charpenterie*, augmentée de l'*Art de serrurerie*, a été publiée par Jombert, Paris, 1751, in-folio. Mais l'ouvrage de Jousse, bien surpassé par ceux que l'académie a publiés dans la Collection des *Arts et métiers*, a été entièrement effacé par le *Traité* de M. Hassenfratz sur le même sujet, Paris, 1804, 2 vol in-4°. W—s.

JOUSSE (DANIEL) naquit à Orléans, le 10 février 1704, d'une famille ancienne et honorée dans le haut commerce. Il termina avec succès, au collége du Plessis-Sorbonne à Paris, des études heureusement commencées à celui des jésuites de sa ville natale. Un goût prédominant pour les mathématiques, et surtout pour l'astronomie, ne lui fit pas cependant négliger les belles-lettres et les arts. Il forma, avec tout ce que Paris possédait alors de savants distingués et vertueux, des liaisons qu'il conserva toute sa vie. Honoré de l'intimité des membres les plus marquants de l'académie des sciences, il était au moment de voir s'ouvrir pour lui les portes de cette compagnie illustre. Mais docile aux volontés de ses parents, dont les ordres lui tinrent lieu de vocation, il n'hésita pas à quitter le séjour de la capitale, où, depuis dix ans, il menait la vie d'un savant et d'un littérateur, et vint se faire recevoir dans la charge de conseiller aux bailliage, siége présidial et châtelet d'Orléans, dont on avait traité pour lui à son insu. Il y fut installé en 1734. Dès-lors tout entier à ses nouveaux devoirs, la culture des lettres et des sciences n'obtint plus que quelques courts moments, qu'il parvint souvent à leur accorder par l'art heureux avec lequel il savait diriger l'emploi du temps. Il offrit peut être sous ce rapport le modèle de ces hommes laborieux dont les siècles anciens furent si prodigues. Levé en été à quatre heures du matin, et à cinq heures en hiver; ne se livrant à la société qu'autant que les convenances l'exigeaient, il consacra régulièrement chaque jour quatorze heures à ses fonctions, à l'étude ou au travail, pendant le cours entier d'une longue vie, qui, grâces à ses mœurs et à sa tempérance, fut presque toujours exempte de maladies et même de souffrances. La faculté de droit et le châtelet d'Orléans étaient alors au plus haut degré de cette illustration qui avait fixé leur célébrité. Jousse était fait pour la soutenir. Il rivalisa de zèle avec le célèbre Pothier, dont il fut le collègue, l'ami et l'émule. Aimant à reconnaître dans la science du droit la supériorité du restaurateur des Pandectes, Jousse borna ses travaux à l'interprétation et à l'éclaircissement des diverses ordonnances de nos rois relatives à l'administration de la justice. Ainsi ce fut la magistrature d'Orléans, qui, à cette époque, offrit à la France entière les deux principaux oracles du droit et de la procédure. Jousse partagea avec Pothier cette gloire ainsi que la belle et rare prérogative de voir ses opinions faire autorité, de son vivant, dans les cours et tribunaux. Les ouvrages de Jousse se recommandent par des recherches infinies, par un jugement sain, et par un style clair et pur. Ils offrent encore aujourd'hui la meilleure interprétation des dispositions nombreuses que nos nouveaux codes ont empruntées aux anciennes ordonnances. Plus commentateur que jurisconsulte, Jousse, dans ses écrits et dans ses volumineuses compilations, n'envisagea la législation que sous le point de vue de l'état où il la trouvait établie, et non sous le rapport de son amélioration,

Il n'eut jamais pour but de faire avancer la science, mais seulement de l'éclaircir et de la fixer. D'ailleurs un sens droit lui faisait, en tout, préférer le bien qu'on possédait, au mieux vers lequel une tendance générale portait déjà les esprits. Ce fut surtout comme criminaliste que Jousse obtint une réputation qui effaça celle de tous ses contemporains : elle fut telle que la place de lieutenant-criminel du Châtelet de de Paris, étant devenue vacante, lui fut proposée avec les avances nécessaires à son installation : mais sa modestie, son goût pour la vie simple à laquelle il s'était voué dans sa patrie, le déterminèrent à ne pas accepter des offres que tout autre eût trouvées si séduisantes. Cette même modestie, jointe à la justice qu'il se plaisait à rendre à Pothier, l'avait déjà décidé dans une autre circonstance à arrêter comme indiscret le zèle d'un ami puissant qui voulait solliciter, en sa faveur, la chaire de professeur de droit français en l'université d'Orléans, vacante en 1749, par la mort de Prévôt de la Jannès. Il se fit constamment remarquer par le désintéressement le plus absolu : il le porta même si loin que, quoique sa fortune fût médiocre et sa famille assez nombreuse, il dédaigna toujours les profits qu'il aurait pu tirer de ses compositions. Leur mérite et leur utilité donnaient au débit de ses ouvrages une rapidité qui ne tourna qu'au profit du libraire Debure : celui-ci aimait à convenir que c'était surtout au don généreux que Jousse et Pothier lui avaient fait de leurs productions qu'il devait le succès de son établissement. Aux vertus de l'homme public, Jousse joignit celles du parfait chrétien. Plein d'années et de travaux, il termina, le 21 août 1781, une vie qui fut tout entière consacrée à l'utilité de son pays. Ses ouvrages sont : I. *Détail historique de la ville d'Orléans*, Orléans, 1736 ; le même, 1742 ; le même, 1752. Ce n'est, à proprement parler, qu'un almanach ; mais c'est le premier qui ait paru dans l'Orléanais. II. *Coutumes d'Orléans avec des notes*, Orléans, 1740, in-12, 2 vol., en commun avec Prevôt de la Jannès et Pothier. III. *Nouveau Commentaire sur l'ordonnance criminelle du mois d'août* 1670, Paris, 1753, in-12, 1 vol. ; le même, 1756, 2 vol. ; le même, 1759, 2 vol. IV. *Nouveau Commentaire sur l'ordonnance civile de* 1667, Paris, 1753, in-12 ; le même, 1757, 2 vol. ; le même, 1767, 2 vol. V. *Nouveau Commentaire sur les ordonnances du mois d'août* 1669 *et mars* 1673, *ensemble sur l'édit du mois de mars* 1673, *touchant les épices*, Paris, 1755, in-12 ; le même, 1761, in-12. VI. *Nouveau Commentaire sur l'ordonnance du commerce du mois de mars* 1673, Paris, 1755, in-12 ; le même, 1761. VII. *Recueil chronologique des ordonnances, édits et arrêts de règlement cités dans les quatre nouveaux commentaires*, Paris, 1757, in-12, 3 vol. VIII. *Nouveau Traité de la sphère avec un discours sur les éclipses*, Paris, 1755, in-12 ; ouvrage composé par l'auteur pour l'éducation de ses enfants, et qui n'a guère d'autre mérite que celui de l'intention. IX. *Nouveau Commentaire sur l'édit du mois d'août* 1695, *concernant la juridiction ecclésiastique*, *avec un recueil des principaux édits, ordonnances et déclarations relatifs à la matière*, Paris, 1757, in-12 ; le même, 1767, in-12, 2 vol. X *Traité de la juridiction des présidiaux tant en matière civile que criminelle*, *avec un recueil chronologique des édits et or-*

donnances concernant les présidiaux, Paris, 1757, in-12; le même, 1764, in-12. L'impression de cet ouvrage, commencée en 1755, fut suspendue par ordre de M. le procureur-général Joli de Fleuri, et reprise, sans aucune contradiction, après sa mort arrivée en 1756. XI. *Traité des fonctions, droits et priviléges des commissaires enquêteurs, examinateurs, avec les règlements rendus touchant ces offices*, Paris, 1759, in-12. XII. *Traité du gouvernement spirituel et temporel des paroisses*, Paris, 1769, in-12. XIII. *Traité de la juridiction volontaire et contentieuse des officiaux et autres juges d'église, tant en matière civile que criminelle*, Paris, 1769, in-12. XIV. *Traité de la justice criminelle de France*, Paris, 1771, in-4°., 4 vol. XV. *Traité de l'administration de la justice*, Paris, 1771, in-4°., 2 vol. XVI. *Commentaire sur l'ordonnance des eaux-et-forêts du mois d'août* 1669, Paris, 1772, in-12. XVII. *Eloge de M. Pothier*, placé en tête de son traité *de la Possession*, Paris, 1772, et de l'édition in-4°. de ses *OEuvres*. XVIII. *Traité de la juridiction des trésoriers de France tant en matière de domaine et de voirie que de finance*, Paris, 1777, in-12, 2 vol. XIX. *Deux Mémoires sur le jeu de fief dans la coutume d'Orléans*, avec cette épigraphe, *pro defensione patriæ*, Orléans, 1780, in-4°. XX. *Catalogus librorum D. Daniel Jousse, regis à consiliis présidiali Aurelianensium curia*, ibid. 1779, in-12. XXI. M. Jousse a fourni, de 1768 à 1778, en commun avec M. Delaqueulle de Coinces, aussi conseiller au présidial d'Orléans, toutes les notices relatives à l'histoire de l'Orléanais qui se trouvent insérées dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*. — Son fils, Daniel-Charles Jousse, fut aussi revêtu d'une charge de conseiller au présidial d'Orléans, dans laquelle il fut reçu avant l'âge prescrit par les lois. Né à Orléans, le 13 août 1742, il y mourut le 25 août 1769. Il donnait les plus belles espérances comme magistrat et comme littérateur. Il avait conçu le projet d'utiliser les précieux matériaux que son père avait recueillis pour l'histoire de l'Orléanais. Le seul ouvrage imprimé qu'il ait laissé, est : *Lettre d'un Orléanais, sur la nouvelle Histoire de l'Orléanais* (*par M. le marquis de Luchet*), Paris, 1766, in-12. D—L—P.

JOUSSOUF (Abou amrou ben abd'alberr) surnommé *Nomari* parce qu'il tirait son origine de la tribu de ce nom, naquit à Cordoue, l'an 368 de l'heg. (979 de J. C.) : il passait pour celui de tous les écrivains de son temps qui avait le plus aprofondi la science des traditions dans les royaumes occidentaux au pouvoir des Musulmans. Malgré ses grandes connaissances, il se vit exposé à quelques désagréments qui l'obligèrent à quitter sa patrie. Il se dirigea vers les pays situés à l'occident de l'Andalousie. Lisbonne et Schantarin (probablement Santarem) lui servirent tour-à-tour d'asile. C'est là qu'il composa pour Malek-almodhaffer ben alafthas, l'ouvrage, en trois livres, intitulé *Behedjet-almodjalisyn*, dans lequel il réunit tout ce qui peut égayer la conversation, sans sortir des bornes de la décence : ce doit être le même que celui que d'Herbelot annonce sous le titre de *Hegiat-almegialis*. On y trouve le récit d'une vision de Mohammed, que nous croyons mériter de trouver place ici, d'autant plus que d'Herbelot l'a racontée différemment.

Cet imposteur crut pendant son sommeil se trouver dans le paradis. Une branche chargée de fruits attira son attention ; il demanda à qui elle appartenait : on lui répondit qu'elle était à Aboudjehel (qui, comme on sait, était peut-être le plus acharné de tous ses ennemis). Mohammed, fort surpris d'une chose aussi singulière, demanda ce que pouvait avoir de commun Aboudjehel avec le paradis, qui, sans doute, n'était pas fait pour lui. Mais lorsque, quelque temps après, Akremat, fils d'Aboudjehel, embrassa l'islamisme, Mohammed reconnut ce que voulait dire cette branche chargée de fruits. Notre auteur raconte aussi que Mohammed dit un jour à Aboubekr, qu'il lui avait semblé que, placés tous deux sur une échelle, lui Mohammed se trouvait plus élevé de la hauteur de deux échelons et demi. Aboubekr crut voir dans cette vision un signe que Mohammed devait le précéder au tombeau de deux ans et demi. *Voy.* Aboulfeda, qui nous a fourni tous ces détails, *Annal. Moslem.*, année 463 heg., 1070 de J.-C. (1). Notre auteur mourut la même année, à Schatiba (probablement Xativa, aujourd'hui San-Felipe). Outre l'ouvrage dont nous venons de parler, il en a laissé plusieurs autres : 1°. celui qu'il avait intitulé *Istyab*, sur les noms des Sébabah (compagnons du prophète.); — 2°. celui qui est connu sous le titre de *Tamhyd* ou commentaire sur le *Mautha*, l'un des six livres qui forment la base du droit religieux et civil : on y trouve une notice de tous ceux qui ont écrit sur cette science, la plus importante de toutes dans l'opinion des Musulmans. — 3°. On lui doit aussi une *Histoire des opinions des docteurs musulmans, et de la doctrine des principales de leurs sectes.* — 4°. Aboulfeda lui attribue encore une Histoire des guerres contre les chrétiens : elle est intitulée *Aldorar fy'lmegazi oua alsyar oua gaïrihâ* (Les perles des guerres sacrées, des expéditions, etc.) Il trouve tant de profondeur et d'exactitude dans les écrits de Joussouf, qu'il l'attribue aux grâces particulières dont Dieu l'avait comblé. R—D.

JOUSSOUF BEN TASCHFYN BEN IBRAHYM ALLAMTOUNI ABOU IAKOUB, prince africain, était parent d'Aboubekr ben Omar, que les Merâbthoun (1) mirent à leur tête pour ramener leurs voisins à la pratique de la religion musulmane. Aboubekr s'étant emparé, en 453 (1061 de J.-C.), de l'importante ville de Seldjelmesse, il en confia le gouvernement à Joussouf : bientôt après il le chargea de soumettre la province de Sous. Joussouf fit preuve, dans cette expédition, de beaucoup de courage, et déploya l'expérience d'un vieux général. Son mérite était tellement reconnu, qu'à la mort d'Aboubekr en 462 (1070 de J.-C.), toutes les voix se réunirent pour lui déférer l'autorité souveraine. Joussouf put dès-lors s'occuper des vastes projets qu'il méditait depuis long-temps. Il jeta, en 465, (1072 de J.-C.), les fondements de la ville de Maroc, dont il fit la capitale de ses états. Ensuite il étendit ses conquêtes jusque sur les rivages de l'Océan atlantique, et s'empara même de Ceuta, de Salé, etc. Cependant Alphonse VI, roi de Castille, affranchissait peu-à-peu l'Espagne du joug des Musulmans. Tolède venait de tomber en son pouvoir. Une partie de l'Andalousie reconnaissait ses lois.

(1) Tom. III, pag. 218 et suiv.

(1) Ce mot, que d'Herbelot écrit *Marabethah*, est le pluriel de *Marbouth* (que nous appelons *Marabout*) : il a été défiguré par les Espagnols, qui en ont fait *Almoravides*.

Tous les petits princes musulmans sortirent de leur long assoupissement: se voyant incapables de résister aux armes des chrétiens, ils prirent le parti d'inviter Joussouf à venir rendre à la religion de Mohammed toute sa première influence. Joussouf n'eut garde de manquer une si belle occasion d'augmenter sa puissance. Il arma une nombreuse flotte, et se présenta devant Algeziras. Les rois de Séville, de Grenade, d'Almeria, de Badajoz, etc., se réunirent à lui avec leurs troupes. Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence à Zalaka, près de Badajoz, le 6 de redjeb 479, (1086 de J.-C.) La bataille fut terrible. Enfin Alphonse, couvert de blessures, chercha son salut dans la fuite. Aboulfeda prétend qu'il y périt un si grand nombre de chrétiens, que de leurs têtes on bâtit une tour, du haut de laquelle on annonçait la prière, comme de dessus un minaret. Joussouf déshonora sa victoire par sa perfidie envers les rois ses alliés. Il s'empara, par lui-même ou par ses lieutenants, de Séville, de Grenade, etc.; Sarragosse et Valence se soumirent: presque toute l'Espagne devint une province de son empire. Tant de succès ne préservèrent pas sa famille des révolutions si fréquentes dans les contrées soumises à l'islamisme. Après sa mort, arrivée au mois de moharrem 500 (1106 de J.-C.), ses enfants furent détrônés par les Almohadites. Le règne de ce prince jeta, pendant un temps, un grand éclat. Il cultivait lui-même les sciences, et aimait à faire fleurir dans ses états la religion et la justice. L'histoire aurait consacré son humanité envers les vaincus, si la perfidie dont il usa envers eux n'avait pas été la première cause de leurs malheurs. Il est bon de remarquer que ce prince ne prit jamais sur ses monnaies que le titre d'Emyr-almoslemyn, et qu'il reconnaissait la suprématie des Califes abbassides de Bagdad. R—D.

JOUSSOUY (Jean-André), né en 1746, près de Bains dans le Velay, à deux lieues du Puy, fit ses études et fut ordonné prêtre dans cette ville. Peu de temps après, il entra chez les missionnaires de Ste.-Colombe, près de Vienne en Dauphiné, d'où il passa au bout de deux ans dans la congrégation de St.-Lazare. Né avec un goût particulier pour les missions étrangères, il sollicita et obtint de ses supérieurs d'être envoyé à Alger en Afrique. Il partit en 1780 pour ce nouveau poste, dont l'institution, due à S. Vincent de Paul, avait pour but d'offrir aux esclaves français les consolations de la religion, et de leur procurer des secours dans leurs besoins. Pendant trente années de pénibles travaux, et dans les circonstances les plus critiques, il y déploya un zèle, un dévouement et une constance sans bornes. Ses efforts ne furent arrêtés ni par la crainte de contracter la peste, dont il fut néanmoins atteint, ni par les obstacles qu'y mit la régence d'Alger, principalement à des époques où ses relations avec le gouvernement français furent pour les esclaves de ce pays barbaresque l'occasion d'une plus grande rigueur. Aussi désintéressé qu'il était zélé, il sacrifia de ses propres fonds, ou pour la rançon d'esclaves, ou pour le rétablissement de l'hospice français confié à ses soins. Il avait eu pendant une vingtaine d'années, auprès de lui, deux prêtres de sa congrégation pour partager ses travaux; mais, les dix dernières années, il était resté seul, accablé de peines. Lors de la rupture entre la France et la Turquie, les consuls et les missionnaires français ayant été ren-

voyés en Europe, ce digne prêtre débarqua à Barcelone, et se rendit au sein de sa famille en 1812, attendant le moment desiré où il lui serait permis de retourner à Alger. Trois mois après, instruit par le supérieur de St.-Lazare du rétablissement des communications entre la France et la régence d'Alger, il passa à Barcelone, où il s'embarqua pour aller reprendre son poste. A son arrivée à Alger, l'hospice français n'étant plus à son usage, il fut obligé d'habiter avec les esclaves dans un bagne pendant quatre ans. Cet hospice lui fut enfin rendu dans un état tel, qu'il fallut faire beaucoup de dépenses pour son rétablissement. Joussouy n'en jouit pas long-temps; il y mourut en 1811, âgé de soixante-cinq ans, vivement regretté des malheureux qu'il soulageait, et honoré de l'estime des envoyés des puissances étrangères à Alger, qui assistèrent à ses obsèques. M. Dubois de Thainville, consul-général chargé d'affaires à Alger, en annonçant au gouvernement français la mort de ce digne religieux, donna les plus grands éloges à sa mémoire.

A—N—D.

JOUVANCY (le P. Joseph), l'un des plus célèbres jésuites français, naquit à Paris le 14 septembre 1643. Il entra dans la Société à l'âge de seize ans, et professa la rhétorique successivement à Caen, à la Flèche, et enfin à Paris au collége de Louis-le-Grand, avec une réputation que le temps n'a point encore affaiblie. Ses supérieurs l'appelèrent à Rome en 1699, pour y travailler à la continuation de l'Histoire des jésuites; et il mourut en cette ville le 29 mai 1719, âgé de soixante-seize ans. Le P. Jouvancy était profondément versé dans la connaissance des anciens, qu'il a souvent égalés par la précision et l'élégance de son style. Orateur, poète, critique, grammairien, et supérieur dans tous les genres, on n'a, dit l'abbé d'Olivet, personne à lui comparer depuis la renaissance des lettres que Maffei et Muret. On a de lui : I. *Novus apparatus græco-latinus cum interpretatione gallicâ*, Paris, 1681, in-4°. II. Des *Editions* de Juvénal, de Perse, de Térence, d'Horace, de Martial et des Métamorphoses d'Ovide, purgées des passages obscènes, et enrichies de notes excellentes pour faciliter l'intelligence du texte. III. Un recueil de Discours (*Orationes*), publié par le P. Lejay, Paris, 1701, 2 vol. in-12, et réimprimé plusieurs fois : les sujets de ces discours sont fort peu intéressants; mais la beauté du style fait oublier l'aridité de la matière. IV. La *première Philippique de Démosthènes*, trad. en latin, et suivie de remarques critiques sur la traduction française de Tourreil. (*Voy.* D'Olivet). V. La *Traduction latine des Dialogues de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres provinciales*, par le P. Daniel. (*Voy.* Gabr. Daniel, tom. X, pag. 511.) VI. *De ratione discendi et docendi*, Lyon, 1692, in-12, réimprimé un grand nombre de fois, et traduit en français par M. Lefortier, Paris, 1803, in-12. Ce livre, dit un excellent juge, est écrit avec une pureté et une élégance, avec une solidité de jugement et de réflexion, avec un goût de piété, qui ne laissent rien à desirer, sinon que l'ouvrage fût plus long, et que les matières y fussent plus approfondies; mais ce n'était pas le dessein de l'auteur (Rollin, discours préliminaire du *Traité des Etudes*). VII. *Appendix de diis et heroïbus poëticis*, in-12. C'est un abrégé de mythologie qui continue d'être employé dans les colléges. Dumarsais l'a choisi pour

faire l'application de son système de traduction interlinéaire; et M. Roger, de l'académie française, en a donné, en 1805, une édition in-8°., avec des notes sur lesquelles on peut consulter le *Magasin Encyclop.* de 1806, I, 446. VIII. *Historiæ societatis Jesu pars quinta, tom. posterior, ab anno Christi* 1591 *ad ann.* 1616, Rome, 1710, in-fol. Ce volume est très rare en France, ayant été supprimé par deux arrêts du parlement de Paris des 22 février et 24 mars 1713, comme renfermant des maximes pernicieuses et contraires aux droits des souverains. Le P. Jouvancy fut accusé particulièrement d'avoir mal parlé du premier président Achille de Harlay; d'avoir avancé que l'arrêt qui bannissait les jésuites du royaume avait été rendu sans fondement, et enfin d'avoir fait l'éloge du P. Guignard, condamné à mort pour avoir eu des relations avec Jean Châtel. (*Voy.* GUIGNARD, tom. XIX, pag. 97.) On doit convenir aujourd'hui que tous ces reproches étaient exagérés par la passion; que Jouvancy, écrivant à Rome, et sous les yeux de ses supérieurs, a bien pu céder à leur influence, mais qu'en cherchant à affaiblir les impressions fâcheuses qui pesaient sur ses confrères, il ne s'est point écarté des bornes que lui prescrivaient ses devoirs d'historien et de Français. Il suffira, pour s'en convaincre, de lire le *Recueil de pièces* (1) publié dans cette circonstance par un des adversaires de la société (Nicolas Petitpied). On croit devoir renvoyer à l'article Nicol. ORLANDINI, le principal historien des jésuites, ce qui reste à dire sur l'ouvrage du P. Jouvancy. On a encore de lui quelques pièces de *Vers latins*, indiquées dans la dernière édition du *Dictionnaire* de Moréri, et la *Traduction* latine de plusieurs ouvrages de Théodore Studite, insérée dans la *Collection* des œuvres du P. Sirmond. W—s.

(1) *Recueil de Pièces touchant l'Histoire de la compagnie de Jésus, composée par le P. Jouvancy, jésuite, et supprimée par arrêt du parlement de Paris, du 24 mars 1713*, Liége, 1713, in-12 de 572 pag.

JOUVENET (JEAN), célèbre peintre d'histoire, naquit à Rouen le 21 août 1647 (1), de Jean, frère de Laurent Jouvenet, peintre estimé (2) qui l'initia aux premiers principes de son art. Son père s'aperçut bientôt qu'il n'avait plus rien à lui enseigner, et, jaloux de cultiver ses brillantes dispositions, il se hâta de l'envoyer dans la capitale, où la peinture, sous la direction de Lebrun, avait pris un essor jusqu'alors inconnu en France. Enthousiaste de son art, le jeune peintre se livra au travail avec ardeur. Seul et sans maître, il prit la nature pour guide; et la routine de l'école n'apporta point d'entraves à la marche de son génie. Ses premiers pas dans la carrière furent des succès. L'envie ne put les lui pardonner; et un rival jaloux ne craignit pas de le noircir aux yeux de ses parents, en l'accusant de perdre dans les plaisirs de la capitale, le temps qu'il aurait dû consacrer à l'étude de son art. Laurent, abusé un moment, se plaignit amèrement à son neveu de sa conduite, et lui ordonna de revenir sur-le-champ à Rouen. Le jeune homme justement indigné, mais fort de son innocence, ne répondit à ces

(1) C'est par erreur que la plupart des biographes placent au 14 avril 1644 la naissance de Jouvenet; c'est un de ses frères, nommé Henri, qui naquit à cette époque.

(2) Noël Jouvenet, peintre originaire d'Italie, mais né à Rouen, et qui n'est guère connu que pour avoir donné au Poussin les premières notions de la peinture, eut trois fils, Jean, Noël et Laurent. C'est du premier, et de Françoise Yoult (et non Youst), que naquit le célèbre peintre, sujet de cet article. Ces détails, résultat d'une recherche exacte faite sur les registres de l'état civil, nous ont été transmis par M. le maire de Rouen. (Lettre du 2 mars 1818.)

reproches qu'en envoyant son dernier tableau à son père, à qui cette manière de se justifier ouvrit les yeux; et Jouvenet put rester à Paris. Il se fit bientôt connaître d'une manière éclatante par son tableau de la *Guérison du paralytique*, connu sous le nom du *Mai*. Il avait à peine 29 ans lorsqu'il l'exécuta; et cependant la hardiesse du dessin, la vigueur du pinceau, la grandeur de la composition, décèlent partout l'artiste consommé. Lebrun, que son titre de premier peintre et la faveur de Louis XIV plaçaient à cette époque à la tête des arts, vit avec le plus vif intérêt ce brillant début, et se plut à encourager le jeune artiste, non par de stériles éloges, mais en lui procurant la protection du roi, et en le faisant entrer sous ses auspices à l'académie de peinture (1675), qui n'était fondée que depuis quelques années (1655), et à laquelle les maîtres les plus célèbres du temps se faisaient une gloire d'appartenir. Le tableau de réception de Jouvenet, représentant *Esther devant Assuérus*, réunit tous les suffrages; il rappelait la manière de Poussin, et c'est encore un des plus beaux morceaux qui aient décoré les salles de cette compagnie. Dès ce moment, sa réputation fut faite; et jusqu'à la fin de sa vie, il put à peine suffire aux travaux qui lui furent demandés. Il peignit d'abord dans l'hôtel de Saint-Pouange à Paris, trois plafonds et un tableau: mais ce qui mit le comble à sa réputation, ce sont les quatre grands tableaux dont il orna l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs; ouvrages admirables par la richesse de la composition, l'ordonnance des sujets, et la vigueur de l'expression. Les bénédictins avaient exigé qu'il représentât la vie du fondateur de leur ordre; mais l'artiste, sentant qu'il ne pouvait tirer parti d'un pareil sujet, se livra à son inspiration, et peignit pour le prieuré la *Madelène chez le pharisien; Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple;* la *Pêche miraculeuse*, et la *Résurrection du Lazare*. Les moines refusèrent de recevoir ces tableaux; ils lui intentèrent même un procès, dans lequel, dit-on, la vivacité de ses réparties lui concilia le suffrage de ses juges (1). Convaincu que l'on ne peut atteindre à la perfection que par une étude constante et aprofondie de la nature, il se rendit à Dieppe, au milieu des rigueurs de l'hiver, pour connaître la manœuvre de la pêche, et dessiner d'une manière exacte les filets, les poissons, et les diverses productions marines qu'il avait à représenter dans son tableau de la *Pêche miraculeuse*. Louis XIV, toujours jaloux d'honorer le talent, se fit apporter ces quatre tableaux à Trianon, et, frappé de leur beauté, il exigea que l'artiste en fît une copie pour les Gobelins. Jouvenet, animé par un témoignage aussi flatteur de l'approbation de son souverain, ne se contenta pas d'une imitation servile; mais, se livrant à son génie, il modifia, agrandit encore et perfectionna ces compositions déjà si belles et si riches, et en fit des morceaux que les connaisseurs préfèrent même aux tableaux primitifs. Il serait trop long de détailler tous les ouvrages remarquables qu'exécuta

(1) On ne peut passer sous silence le mot que tous les biographes lui attribuent en cette occasion. Accusé par les moines d'avoir manqué à ses engagements, en peignant des sujets de son choix au lieu de la Vie de S. Benoît, qu'il avait promis de traiter: « Que vouliez-vous, dit-il, que je fisse » de trente sacs à charbon tels que ceux que vous » portez? » Cette répartie, dit-on, fit rire ses juges, et lui donna gain de cause. Il faut avouer que les juges de ce temps n'étaient pas difficiles en bons mots. On reconnaît davantage l'artiste dans la réponse suivante. Louis de Boullongne avait placé un tableau près d'un ouvrage de Jouvenet; éclipsé par un tel voisinage, il prétendit que Jouvenet avait retouché son tableau. « Il se trompe, repon» dit celui-ci, c'est son ouvrage qui a retouché le » mien. »

Jouvenet, jusqu'à ce qu'une attaque de paralysie vint pour un temps l'empêcher de se livrer à l'exercice de son art. Il suffit de dire que les villes de Rennes, de Toulouse et de Versailles possédaient plusieurs grandes compositions de ce maître, qui lui avaient été demandées sur le bruit de sa réputation. Cependant on ne peut passer sous silence le tableau de *Jésus-Christ guérissant les malades*, et surtout la *Descente de croix* qu'il avait exécutée pour le couvent des Capucines de Paris. En 1702, Louis XIV le chargea de l'exécution d'une partie des peintures de l'église des Invalides. Ces peintures qu'il exécuta à fresque, sont une nouvelle preuve de son talent, et de la facilité de son exécution. Peu de temps après, il peignit la chapelle de Versailles; et le roi fut si satisfait de son ouvrage, qu'il augmenta de 500 francs une pension de 1200 livres, qu'il lui avait accordée en 1696, lorsque Jouvenet revint de Rennes, où il était allé peindre le plafond de la chambre du conseil du parlement. C'est également à cette époque, que, sur la proposition du duc d'Antin, Louis XIV ordonna que Jouvenet fût envoyé en Italie aux frais de l'état. Cet artiste n'avait point visité cette terre classique des arts; et il se disposait à faire un voyage qui n'eût pas été sans fruit pour son talent, lorsqu'une violente attaque de goutte vint mettre obstacle à ce voyage, que d'autres circonstances ne lui permirent plus d'entreprendre. Après avoir assidûment rempli les fonctions de professeur à l'académie de peinture, il en fut nommé directeur; et quelques années après (en 1707), il fut élu à l'unanimité, l'un des quatre recteurs perpétuels de la compagnie. Il aurait même été nommé premier peintre du roi, si la faveur dont jouissaient les Coypel et les Boullongne ne l'eût emporté sur le mérite: mais son talent n'en était pas moins justement apprécié; et lorsque le czar Pierre-le-Grand, dans la visite qu'il fit aux Gobelins en 1717, eut à choisir, parmi les produits de cette célèbre manufacture, les tentures que le régent lui faisait offrir, il se décida sans balancer en faveur des quatre tableaux que Jouvenet avait exécutés pour l'abbaye de St.-Martin. En 1713, Jouvenet devint paralytique à la suite d'une cruelle attaque d'apoplexie. Tous les remèdes furent vains, et il fut obligé de quitter ses pinceaux; mais l'amour de son art ne l'abandonna pas, et, ne pouvant se livrer lui même au travail, il se plaisait à diriger les talents de Restout, son neveu et son élève. Un jour que le jeune peintre ne saisissait point la pensée de son oncle, qui voulait lui faire corriger l'expression d'une figure, Jouvenet prend le pinceau de sa main malade, veut corriger la tête et la gâte. Désespéré de cet accident, il essaie de réparer le mal avec la main gauche, et il s'aperçoit, avec la plus vive satisfaction, que cette main obéit sans effort à ses desirs. Dès ce moment son mal est oublié; et c'est avec une nouvelle ardeur qu'il se remet lui-même au travail. Il entreprit alors de peindre le plafond de la seconde chambre des enquêtes du parlement de Rouen; vaste composition qui ne se sent en rien de l'accident qu'il avait éprouvé, et qui rappelle toute la vigueur de ses premières productions: Ce plafond représente *l'Innocence poursuivie par le Mensonge, se réfugiant dans les bras de la Justice, tandis que la Religion la couronne, et qui terrasse la Fraude et la Chicane.* Encouragé par son succès, Jouvenet peignit pour le chœur de Notre-Dame de Paris, une *Visita-*

tion connue sous le nom du *Magnificat.* C'est sans doute au mérite d'avoir été peint de la main gauche que ce tableau doit d'être compté au nombre des chefs-d'œuvre de Jouvenet. Un examen attentif suffira pour démontrer aux amateurs impartiaux, qu'il présente les doubles symptômes de l'âge et de la maladie du peintre. Quoique inférieur à ses autres ouvrages, ce tableau n'est cependant pas sans mérite : Jouvenet mourut avant de l'avoir vu en place, le 5 avril 1717. Il avait perdu sa femme depuis un assez grand nombre d'années, et ne laissa que des filles; mais, à défaut de fils, il donna tous ses soins à deux de ses neveux, François Jouvenet et Restout, qui se sont fait un nom dans la peinture. Ce qui distingue particulièrement Jean Jouvenet des peintres de son temps, c'est la vaste étendue et l'effet de ses compositions, l'heureuse disposition de ses groupes et la fierté de son dessin. Quoique son coloris manque de vérité et tire sur le jaune, la science qu'il a du clair-obscur donne à ses tableaux une harmonie et une force particulières. Il est peu de productions de l'école française du XVIIe. siècle, aussi remarquables que la *Résurrection du Lazare.* La tombe d'où se relève le mort à la voix du fils de Dieu, cette profonde caverne éclairée par la lueur des flambeaux, forme une magnifique opposition avec l'autre partie du tableau où brille la clarté du jour. L'étonnement, l'admiration, la frayeur même qu'inspire un aussi grand miracle à tous les personnages témoins de cette scène, contrastent d'une manière également remarquable avec le calme et la dignité de la figure du Christ. Mais le tableau dans lequel Jouvenet s'est surpassé lui-même, est sa *Descente de croix.* Il le peignit à trente-deux ans, dans toute la force de l'âge et du talent; et quoique ce sujet eût déjà produit deux des chefs-d'œuvre de l'art sous les pinceaux de Daniel de Volterre et de Rubens, Jouvenet sut se mettre à leur niveau, si même il ne l'emporte sur eux, par la verve, la vérité de l'action des divers personnages, la hardiesse de la composition, et l'effet pittoresque de l'ensemble. En plaçant sur le second plan les saintes femmes et la Madelène, il a reporté sagement tout l'intérêt sur la figure du Christ, qui est en effet le sujet principal. Un autre trait de discernement, également remarquable, c'est d'avoir séparé la Madelène des autres femmes. Il annonce par-là qu'elle n'appartient pas à la famille, et que le motif de ses pleurs est différent de celui de la mère du Christ. La manière dont sont groupés les autres personnages qui participent à cette scène de douleur, est aussi très bien entendue; et l'on ne peut trop regretter que la négligence avec laquelle ce tableau a été conservé jusqu'au moment où il fut transporté au Musée royal, en ait laissé altérer quelques parties, notamment les ciels, d'une manière irréparable. Le principal défaut qu'on reproche à Jouvenet, est une couleur de convention, qu'il rachète, comme on l'a dit, par une entente parfaite du clair-obscur. Son dessin est ordinairement exact, mais dénué de la connaissance de l'antique; il est lourd, anguleux, et trop souvent sans noblesse : ses draperies sont larges et bien jetées, mais elles manquent d'exactitude, ou du moins de ce grandiose que le Poussin a possédé à un si haut degré; elles n'accusent jamais le nu, et elles semblent plutôt faites pour cacher les figures que pour les couvrir. Son expression est souvent un peu faible ainsi que son exécution. Enfin ses compositions ont en général

quelque chose de théâtral et de symétrique, comme s'il eût voulu, en outrant l'effet, dérober aux yeux du spectateur ce qui lui manquait du côté de la science du dessin et de la beauté des formes. On doit d'autant plus s'étonner de cette pratique, qu'elle semble en contradiction avec les principes qu'il professait. « La peinture » disait-il, doit être semblable à la » musique; et, pour être parfait, un » tableau par son ordonnance et sa » couleur, doit produire aux yeux un » accord aussi parfait, qu'un concert » bien exécuté le produit sur l'oreille. » Peut-être les défauts de cet artiste tiennent-ils, non seulement à son caractère et à ses dispositions organiques, mais à ce qu'il ne vit pas l'Italie. Ainsi que Lesueur, il ne s'éloigna jamais de la France. C'est un exemple de plus, de ce que peut le génie quoiqu'il soit abandonné à ses propres forces. Si Jouvenet eût été en position d'étudier les chefs-d'œuvre de l'art dans les lieux mêmes où ils furent produits, son talent se fût peut-être perfectionné, et il fût devenu à son tour un modèle pour tous les temps et pour tous les pays, au lieu de n'être que le chef d'une école d'où sortirent les Coypel, les Restout, les Boucher et les Vanloo, véritables auteurs de la décadence de la peinture en France; époque malheureuse, dont il eût été difficile de prévoir le terme, si Vien, en remettant en honneur l'étude de l'antique, n'avait replacé les arts dans la véritable route de la perfection. Outre *la Descente de Croix*, la *Résurrection du Lazare*, et la *Pêche miraculeuse*, le Musée royal possède encore de Jouvenet, *Jesus-Christ guérissant les malades*, et la *Messe de l'abbé de la Porte*, tableau de chevalet, dont on présume que l'architecture a été peinte par Feuillet, homme plein de talent en ce genre, et dont Jouvenet a employé le pinceau dans plusieurs de ses ouvrages. Les deux autres tableaux de l'abbaye St.-Martin, représentant les *Vendeurs chassés du temple*, et la *Madelène chez le Pharisien*, ont été donnés au musée de Lyon. Celui de Grenoble possède de ce maître un *Saint-Ovide* et *Jésus-Christ au jardin des Olives*; celui du Mans, la *Présentation au temple*; celui d'Alençon, le *Mariage de la Sainte-Vierge*; celui de Dijon, le *Christ sur la Croix*. Le *Centenier aux pieds de Jésus* se trouve dans le Musée de Tours. La *Résurrection du fils de la veuve de Naïm* est à Versailles dans la paroisse de Saint-Louis, et le *Martyre de Saint-André* a été rendu aux églises de Paris; on voit encore dans le chœur de Notre-Dame, le tableau du *Magnificat*. Les dessins de Jouvenet sont rares; ils sont remarquables par le feu, l'imagination, la hardiesse de la main et la vigueur de la touche. Le Musée n'en possède aucun. On a gravé d'après ce maître environ quarante morceaux, dont dix portraits. Les graveurs sont Drevet, Desplaces, Seb. Leclerc, Du Bosq, A. Loir, J. Audran, H. S. Thomassin, G. Duchange, A. Trouvain, Edelinck et Cochin. P—R—S.

JOUVENNEAUX, ou JOUENNEAUX (Gui), naquit au Mans, de parents pauvres, vers le milieu du XVe. siècle. Nicolas Lepeletier, son compatriote, lui fournit des livres, et les moyens de cultiver les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Gui vint à Paris, sous les auspices de ce généreux mécène, continuer ses études, fit de grands progrès dans les lettres, et parcourut avec succès la carrière de l'enseignement. Il entra, en 1492, dans la congrégation réformée de Chezal-Be-

noît, où son zèle et ses talents l'élevèrent à la dignité d'abbé de St.-Sulpice de Bourges. Secondé par dix-huit religieux qui partageaient sa ferveur, il réforma ce monastère, et celui des bénédictines de la même ville. Il y mourut en 1505. Ses ouvrages sont : I. Un Commentaire grammatical sur Térence: *Guidonis Juvenalis, natione Cenomani, in Terentium familiarissima interpretatio, cum figuris unicuique scenæ præpositis*, Paris, Marnef, 1492, in-fol.; Lyon, Trechsel, 1493, in-4°., avec quelques notes de Badius Ascensius ajoutées à celles de Gui; Strasbourg, 1496; Lyon, 1497. Ce Commentaire, réimprimé à Venise, 1553, obtint un grand succès dans un temps où la muse dramatique s'efforçait de secouer la barbarie du moyen âge, et de se rapprocher des anciens : il est plein de sens et de justesse, quoique un peu diffus. Les gravures en bois retracent le costume des comédiens français et les décorations théâtrales du xve. siècle. II. *Interpretatio in latinæ linguæ elegantias à Laurentio Vallâ*, Paris, 1493, in-4°.; ibid., 1494. III. *Reformationis monasticæ vindiciæ*, Paris, Marnef, 2e. édition, 1503. Cette apologie est dirigée contre plusieurs religieux qui refusaient de se soumettre à la discipline récemment introduite dans les monastères. IV. La *Règle de S. Benoît, traduite en françois*, Paris, 1505, in-12; réimprimée en 1573 et 1580, avec le texte latin. V. *Grammatica*, Limoges, 1518, in-4°. Dom Liron, dans le tom. 3 de ses *Singularités historiq.*, a publié, sur la vie et les ouvrages de Jouvenneaux, une notice, dont Goujet a donné un extrait dans le Dictionnaire de Moréri. L—U.

JOVE (PAUL). *Voy.* GIOVIO.

JOVELLANOS (Don GASPAR-MELCHIOR DE), savant espagnol, naquit à Gijon, dans les Asturies, en 1749. Doué par la nature d'un caractère vif, pénétrant et avide de connaissances, il fit ses études avec le plus grand succès ; et dès sa première jeunesse il était déjà profondément instruit dans la jurisprudence, les langues savantes, l'histoire, l'antiquité, la littérature ancienne et moderne, et avait produit des essais lyriques qui le firent connaître comme un des meilleurs poètes espagnols de son temps. Il avait à peine vingt-un ans lorsque l'académie espagnole s'empressa de le recevoir parmi ses membres ; et presqu'en même temps Charles III le nomma son conseiller d'état, et le chargea ensuite des missions les plus importantes, dont Jovellanos s'acquitta toujours avec honneur. Tant que Charles III vécut, il fut l'ame de ses conseils, et il jouit constamment de la faveur du monarque, et de l'amitié du ministre Florida-Blanca : mais ce roi étant mort, et son ministre renvoyé, tous les ennemis de Jovellanos se déchaînèrent pour le perdre dans l'esprit du nouveau souverain. Il sut conjurer l'orage pendant quatre ans; mais enfin ses ennemis triomphèrent. La guerre contre la république française, ainsi que la paix conclue en 1794, avaient été très onéreuses pour l'Espagne, et le trésor royal était épuisé. Après avoir cherché en vain tous les moyens pour lever des subsides, Jovellanos proposa d'imposer une taxe sur le haut-clergé qui passait pour avoir d'immenses richesses. Cette proposition fut d'abord traitée de mesure injuste et sacrilége; les ennemis de Jovellanos agirent, et il fut exilé dans les montagnes des Asturies : mais, après son départ, on ne laissa pas de mettre

à exécution son projet en tout ou en partie. Il fut rappelé, en 1799, pour remplacer Llaguno dans le ministère *de grâce et de justice* (de l'intérieur). Jovellanos s'y refusa: mais des ordres réitérés le forcèrent d'obéir. Incapable de plier devant Godoy, et surtout de servir les projets ambitieux de ce ministre favori, il prévit d'avance sa disgrâce : aussi avait-il coutume de dire à son valet de chambre de se tenir toujours prêt pour un long voyage. En effet, il n'y avait que huit mois que Jovellanos était entré au ministère, lorsqu'il fut exilé, au grand mécontentement de toute la nation, à Palma dans l'île de Majorque, et renfermé dans le couvent des Chartreux. On ignore, même à-présent, le motif ou le prétexte de cette disgrâce; on croit cependant qu'il avait composé et fait parvenir au roi, un écrit dans lequel, tout en dévoilant les intrigues de Godoy, il ne parlait pas de la reine avec assez de ménagement. Quoi qu'il en soit, les malveillants de la cour signalèrent Jovellanos comme auteur de l'ouvrage, et il fut puni d'après l'ordre de choses qui existait alors. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1808, lors des invasions des Français en Espagne et de la fuite du prince de la Paix, et fut aussitôt élu membre de la *Junte - suprême.* Joseph Napoléon le nomma ministre de l'intérieur; mais Jovellanos n'accepta pas cette place, ou il ne put la remplir. Jovellanos avait montré une prédilection décidée pour les Français, depuis qu'une amitié intime l'avait lié avec le comte de Cabarrus. Dans ces moments de troubles et de haine, ce sentiment devint un crime; on l'accusa parmi le peuple de conserver des intelligences avec l'ennemi commun, et de vouloir asservir à jamais l'Espagne. Bientôt on le nomma traître, et il fut massacré dans une émeute au commencement de l'année 1812. Le caractère de Jovellanos était doux, affable, bienfaisant; sa conversation était des plus intéressantes, et il l'animait souvent par des saillies piquantes. Pendant le peu de temps qu'il resta au ministère, les gens de lettres, les hommes d'un vrai mérite, soit Espagnols, soit étrangers, trouvèrent en lui un Mécène, et il eut le talent de gagner l'estime de tous ceux qui le connaissaient : il avait été très lié avec Yriarte, Campomanès, Moratin et les savants les plus remarquables de la nation. Ses principaux ouvrages sont : *Recueil de poésies lyriques*, Madrid, 1780. On trouve dans ce Recueil une comédie intitulée, *El Delinquente honrado* (L'Honnête criminel), qui eut en Espagne un succès mérité, et qui vient d'être réimprimée à Bordeaux, à la suite des *Noches lugubres* de Cadalso, 1818, in-8°. Cette pièce fut traduite en anglais, et jouée à Londres avec un égal succès. L'abbé Meylar, vicaire-général de Marseille, la traduisit en français; mais elle diffère de beaucoup du drame qu'on joue, sous le même titre, sur les théâtres de France (*Voy.* FALBAIRE), et qui ne conserve de la première que le fond du sujet. II. *Discours prononcé dans l'assemblée générale de l'académie des beaux-arts de Marseille en* 1781, Madrid, 1782. Dans ce discours, qui fut couronné, on remarque un parallèle intéressant entre Gongora (1) et Giordano, en ce que le premier a corrompu le bon goût de la poésie, et le second, celui de la peinture. C'est d'après cet écrit, que l'Anglais Cumberland publia ses *Réflexions sur les artistes espagnols*, qui paru-

(1) Gongora, et non Lope de Véga, comme le dit le *Dictionnaire universel*. Lope de Véga a illustré et non *corrompu* la poésie espagnole.

rent à Londres en 1784. III. *Mémoire sur l'établissement des monts-de-piété*, 1784. IV. *Mémoire lu dans l'académie d'histoire, sur la nécessité d'un bon Dictionnaire géographique*, Madrid, 1785. V. *Réflexions sur la législation d'Espagne*, de la même année. Ce mémoire suffirait pour établir la réputation de Jovellanos, et comme grand jurisconsulte et comme homme d'état. VI. *Lettre adressée à Campomanès, sur le projet d'un trésor public*, Madrid, 1786. VII. Mais l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Jovellanos, c'est son *Informe sobre la ley agraria*, Madrid, 1795. Il a composé, en outre, une foule de mémoires, de discours et de projets. Il est à espérer que, lorsque le gouvernement espagnol pourra s'occuper de réhabiliter la mémoire des grands hommes de la nation, ces ouvrages ne ne seront pas oubliés. Jovellanos possédait les langues française, italienne et anglaise, dans lesquelles il s'était perfectionné durant ses voyages. Aussi a-t-il fait des traductions des auteurs classiques de ces diverses nations. On lui doit une excellente version du *Paradis perdu* de Milton, qu'on croit bien supérieure à celle qui a paru depuis. Jovellanos était poète; et l'on cite sa *Tragédie de Pélage* (représentée à Madrid, en 1790), comme un modèle de l'art, soit par le sujet, soit par la conduite et par le style. Il a laissé sa riche bibliothèque pour l'usage des élèves de l'Institut maritime de la province des Asturies. B—s.

JOVIEN (Flavius-Claudius-Jovianus), empereur romain, fils du comte Varronien, originaire de Singidon en Mysie, naquit l'an 330 de l'ère chrétienne, et fut appelé *Jovianus* en l'honneur du corps des Joviens, formé par Dioclétien, surnommé *Jovius*, qui en donna le commandement à Varronien. Julien l'*apostat* était mort sans vouloir se désigner un successeur. L'armée romaine fuyait devant les Perses, errant au hasard dans les vastes plaines de l'Assyrie, et se trouvait dans la plus douloureuse position. Pour en sortir, les officiers rassemblés proclamèrent auguste Salluste préfet du prétoire d'Orient. Sur le refus de ce vertueux capitaine, les voix se réunirent en faveur du fils de Varronien, alors âgé de trente-trois ans. Cette promotion militaire se fit le 27 juin de l'an 363. Jovien s'était distingué par un attachement invincible au christianisme, par le sacrifice de sa propre fortune, et par une résistance si courageuse, que Julien, ne pouvant s'empêcher d'admirer un héroïsme de cette nature, retint cet officier auprès de lui, et l'emmena dans son expédition en Perse, où il exerça la charge de *premier domestique*, charge honorable dans ce temps, et qui, plus tard, devint, ainsi que celle de *logothète*, une des plus éminentes de l'Empire (1). Jovien venait d'être proclamé auguste, dans le centre de la Perse, dans cette contrée presque toujours fatale aux légions romaines (2), lorsqu'un enseigne déserta chez les bar-

(1) Nous voyons un Cantacuzène *grand domestique* avant de s'asseoir sur le trône de Constantin. Nous ne concevons pas la méprise de Gibbon, qui, essayant de ravaler Jovien, nomme ce prince un *obscur domestique*: l'historien anglais semble ignorer que les mots, en traversant les siècles, perdent souvent leur acception primitive, et cessent d'offrir les mêmes idées. Le terme de *varlet* ou valet, par exemple, appliqué, dans les Annales de la France, aux jeunes gentilshommes faisant l'apprentissage des armes sous la conduite d'un preux chevalier, ce terme avait, certes, une tout autre signification que de nos jours. Le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, tom. II, pag. 152, nomme le maréchal d'Estampes *domestique de Monsieur*. Il est facile de s'en convaincre, Gibbon s'étudie à flétrir la mémoire de Jovien; le *protector domesticus* d'Ammien-Marcellin ne saurait raisonnablement se traduire par ces mots: *un obscur domestique*.

(2) Dans les *Césars*, Julien se moque de Crassus aussi bien que d'Antoine. « Ce prince, dit la Bletterie, ne prévoyait pas que bientôt il grossirait le nombre des illustres malheureux qu'il tourne en ridicule dans cette piquante satire. »

bares, et avertit Sapor de la perte de Julien, et du nouveau choix de l'armée. A cette nouvelle, la confiance des Perses se ranime : devenus plus audacieux, ils multiplient les attaques en tête, en queue et en flanc. De l'aveu même de Zosime ainsi que d'Ammien, l'empereur fit tous les efforts que l'on pouvait attendre de la prudence et de la valeur; mais le mal était au-dessus de tous les remèdes que l'habileté humaine aurait été capable d'imaginer. Il fallait, pour gagner la Corduène, passer le Tigre, et l'on manquait de bateaux pour construire un pont (1). Jovien se vit dans la triste nécessité, ou de périr avec toute son armée, ou d'écouter les premières propositions de paix qu'il plairait à l'ennemi de lui offrir. Julien lui-même, malgré toute sa fierté, aurait été contraint de se soumettre à une condition de cette nature, s'il eût vécu plus longtemps. L'arrière-garde avait déjà été mise en déroute; le nombre et l'acharnement des Perses augmentaient continuellement. « Les soldats à demi-nus » languissaient dans les horreurs » d'une mort cruelle : une faim dévo» rante les consumait..... Ils étaient » dans un état plus cruel que les plus » cruels supplices (2). » Les légions, sans discipline, sans frein, murmuraient contre leurs chefs; et le desir du salut prévalait dans les esprits sur les intérêts de la gloire. Sans nous arrêter à relever les choquantes contradictions de quelques écrivains de nos jours, nous nous retrancherons derrière l'autorité d'Ammien. Cet auteur, qui faisait partie de l'expédition, dit, en propres termes : « Cette paix fut une faveur de » Dieu, que les Romains n'eussent osé » espérer (1). » Elle était donc nécessaire : dès que le bruit de cette paix se fut répandu, l'armée, défaillante et séditieuse *força* l'empereur de l'accepter, quelque dures qu'en fussent les conditions. Jusque-là, quelle est la faute de Jovien? Redisons avec Eutrope : « Il conclut avec Sapor une paix » honteuse mais nécessaire. » Eutrope aussi se trouvait au nombre de ces soldats si exténués, si abattus, et nous devons l'en croire plus que des historiens modernes, très mauvais appréciateurs des opérations militaires des anciens. On ne peut comparer la retraite déshonorante des légions romaines à la fameuse *retraite des dix mille :* les Grecs ne mouraient pas de faim, et ne ressemblaient point à des ombres. Tout était bien changé depuis Xénophon. Les Perses de Sapor, retrempés par les belliqueux Parthes, par les deux dynasties des Arsacides et des Sassanides, n'étaient plus ces Perses et ces Mèdes efféminés qui, au temps d'Artaxercès-Mnémon, fuyaient devant une poignée de braves. Quand, au milieu de ses revers, Antoine s'écriait douloureusement, dans ces mêmes plaines de l'Assyrie : *O retraite des dix mille!* Antoine enviait leur bonne fortune, et probablement envisageait cette grande différence. Ses soldats, il ne les estimait pas moins vaillants que ceux de la Grèce; mais ils avaient en tête des ennemis plus rusés, plus redoutables, des ennemis chez lesquels, pour nous servir des expressions de Montesquieu, *Fuir c'était combattre.* On découvre aisément la source de ces inconséquences, de ces comparaisons fausses, dans les écrits du sophiste Libanius. Sa mauvaise humeur a dirigé la plume de quelques critiques modernes; ses monotones, ses

(1) *Quod hic erat m erebat imperator (Julianus) contabulandi facultas, navibus amissis temere* (Ammien)

(2) Passage d'Ammien, de la traduction de la Bletterie.

(1) *Erat tamen pro nobis æternum Dei cœlestis numen*, etc. (Amm., lib. xxv, c. 7, ed. Vales.)

ennuyeuses lamentations en forme d'oraison funèbre, sont aussi exagérées que ses panégyriques, et tout aussi remplies de sophismes, d'erreurs et de mensonges. Quoi qu'il en soit, Jovien céda cinq provinces, les villes de Nisibe, de Singare, et abandonna les intérêts des Arméniens, clause qui, au bout de quelques années, entraîna la perte d'Arsace et de ses sujets. La retraite des Romains s'opéra ensuite dans une horrible confusion. Chaque pas qui les rapprochait du Tigre, semblait les éloigner du tombeau. Le délire de la joie s'accrut à la vue de ce grand fleuve. Jovien essaya de modérer leurs imprudents transports; il ne fut point entendu. Chacun se pressait de quitter une terre ennemie et meurtrière; aucune considération ne pouvait les retenir. L'empereur et les personnes de sa suite traversèrent le fleuve sur dix petits bateaux, reste de la flotte romaine. Les soldats, tous pêle-mêle, sans vouloir prendre les précautions d'usage, ni attendre le retour trop long de ces frêles embarcations, s'aventuraient sur des claies mal tissues, sur des outres, et sur tous les objets que l'industrie, stimulée par la terreur, était capable de mettre à la hâte en œuvre (1). La voix de l'amitié n'était plus écoutée dans ce tumulte affreux. Chacun ne songeait qu'à soi et à devancer ses camarades (2). Les uns étendus sur leur bouclier se confiaient à la merci des flots. Plusieurs s'y précipitaient, et, ne sachant pas nager, étaient engloutis. Un grand nombre, en gagnant la rive opposée, furent pris par les Sarrasins, emmenés plus loin, et vendus comme captifs. Enfin, après bien des fatigues, bien des souffrances, ce simulacre d'armée vint s'offrir aux regards des habitants de Nisibe, destinés pareillement à fournir bientôt un autre spectacle de pitié et de désolation; car ils étaient condamnés, par le traité, à renoncer pour jamais à leur patrie. L'empereur hésitait à prononcer l'arrêt fatal de cette ville, trois fois l'écueil de la puissance de Sapor. Quand elle l'eut appris, les habitants conjurèrent Jovien de leur permettre seulement de se défendre jusqu'à la dernière extrémité: cette triste grâce, ils ne purent même l'obtenir. Le prince, lié par la foi d'un traité solennel, n'osait répondre aux suppliantes instances de ces intrépides citoyens. Il reçut, d'un air embarrassé, la couronne que, suivant l'usage, les cités présentaient à l'avènement du souverain. Ce fut alors qu'un jurisconsulte, nommé Sylvain, s'écria, avec une amère ironie: « Grand empereur, puissiez-vous être ainsi couronné par les autres villes! » Piqué jusqu'au vif d'une semblable insolence, Jovien intima l'ordre aux habitants de se retirer sous trois jours. Les couleurs nous manquent pour retracer le tableau déchirant du désespoir de ces malheureux, obligés de s'éloigner pour toujours des tombeaux de leurs pères, de laisser leurs richesses, et de proférer le dernier adieu, l'adieu éternel à leurs pénates. Pour comble d'infortune, les bêtes de somme qui les auraient aidés au transport du bagage, les soldats les avaient dévorées. La plaine fut au loin couverte de la foule éplorée des citoyens, hommes, femmes, enfants, vieillards, chargés de leurs effets les plus précieux, pliant sous le faix de leurs propres dépouilles. Ces victimes de la guerre s'acheminèrent

(1) Hélas! rien de nouveau sous le soleil. Intervertissez l'ordre des temps, changez quelques noms, et le tumultueux passage du Tigre devient le désastreux passage de la Beresina par les Français. Ce sont les mêmes scènes d'anarchie, de fureur, de confusion et d'épouvante.

(2) *Semet quisque reliquis omnibus anteponens.* (Amm., lib. xxv.)

la plupart vers Amide, qui, depuis cet accroissement subit de population, devint une seconde Nisibe, c'est-à-dire le plus ferme boulevard de l'empire en Orient. L'image de ce bannissement, de ces pleurs, de cette affliction, nuit singulièrement à la réputation de Jovien : et cependant, pouvait il, dans l'état où se trouvaient les débris des légions romaines, braver l'armée victorieuse de Sapor ? Elles étaient dans l'impuissance de combattre, puisque, de l'aveu de Libanius, « les sol- » dats revinrent nus pour la plupart, » réduits à mendier et comme des » gens qui se sauvent d'un naufrage. » Si quelqu'un d'entre eux rapportait » sur ses épaules une moitié de bou- » clier, ou le tiers d'une pique, on le » regardait comme un *héros* (1). » En raisonnant même conformément aux principes de la politique moderne, Jovien ne pouvait rompre (comme l'eussent desiré Eutrope et Zosime, et après eux Gibbon) un traité juré à la face du ciel, sans compromettre la sûreté de l'Empire. Le souverain et sa faible armée eussent été exterminés infailliblement. La Bletterie compare sérieusement la position de Jovien à celle de François Ier., qui se dispensa de ratifier la paix de Madrid et de céder la Bourgogne; mais Charles-Quint n'était point dans cette province, ni à la poursuite des Français; il était resté en Espagne. Le redoutable Sapor était au contraire dans la Mésopotamie, bien résolu de tomber sur les Romains, à la plus légère infraction du traité, et il prenait successivement possession, les armes à la main, des provinces désignées. Le mal était sans remède. En apprenant la mort de Julien, les idolâtres furent dans la consternation et les chrétiens dans l'allégresse. Procope, envoyé par Jovien à Tarse, rendit les derniers devoirs à Julien, aux funérailles duquel, des mimes, suivant l'antique coutume de Rome païenne, imitant le cynisme du prince défunt, ses burlesques manières, firent un moment revivre toute sa personne dans leurs attitudes, dans leurs gestes, et ne le ménagèrent ni pour sa témérité en Perse, ni pour son apostasie. Aussitôt que l'empereur fut entré dans Antioche, docile aux sages avis de St.-Athanase, il fit triompher la foi de Nicée, rétablit la concorde parmi les chrétiens, et, pour tranquilliser les esprits, laissa la liberté du culte aux idolâtres. Nous ne relèverons point l'odieuse calomnie rapportée par Suidas, qui vivait sur la fin du XIe. siècle. Il décrit une orgie, que Jovien, dit-il, fit dans cette grande cité avec des concubines et sa *femme ;* orgie qui se termina, comme celle d'Alexandre, par l'embrasement d'un somptueux édifice. Aucun des auteurs contemporains ne parle de ce fait : tous au contraire assurent que la femme du nouvel empereur était à Constantinople. Déjà Jovien se conciliait tous les cœurs, et semblait né pour le bonheur de l'univers. Les peuples allaient se reposer dans les douceurs d'une paix profonde; sa jeunesse, ses louables qualités, promettaient aux Romains un règne long et prospère. L'orateur Thémistius, dévoué au paganisme, affirme que l'élévation de Jovien n'avait rien changé aux mœurs de ce prince, et que ses amis ne s'en aperçurent qu'aux bienfaits dont il les combla. L'empereur, après avoir pourvu aux affaires de l'Orient, partit d'Antioche pour répondre à l'empresse-

(1) *Tanquàm ex naufragio nudi plerique ac mendicantes redierunt. Quod si quis dimidiatum clypeatum, aut hastæ tertiam partem .... super humeros retulerat, hic verè callimachus habebatur.* (Libanius, *in Oratione funebri Juliani imp.*)

ment que manifestait la ville de Constantinople, de voir un prince qui faisait naître de si douces espérances. Déjà il avait atteint Dadastane, bourgade de la Galatie. La ville impériale se disposait à l'accueillir avec les démonstrations de la plus vive allégresse; on décorait les temples et les autres édifices publics; on frappait de toutes parts des médailles, afin de transmettre à la postérité le souvenir de cette entrée solennelle. Chariton, femme de Jovien, était sortie de la capitale, pour aller, escortée d'un nombreux cortége, au devant de son mari: inutiles soins! plus inutiles apprêts! Elle n'eut pas la consolation de revoir Jovien. Cet époux, si cher à son cœur, fut trouvé mort dans la nuit du 16 au 17 février 364, soit qu'il eût été étouffé par la vapeur du charbon, ou frappé d'une apoplexie foudroyante, soit que les eunuques l'eussent empoisonné, comme le soupçonne Ammien-Marcellin, qui compare cette mort étrange à celle de Scipion Emilien, au sujet duquel Velléius-Paterculus dit, *De tanti viri morte nulla habita est quæstio* (et l'on ne fit pas même d'enquête sur la mort tragique d'un si grand homme): on n'en fit point non plus sur celle de Jovien. Cet empereur n'avait régné que sept mois et vingt jours. Il était d'une haute stature, un peu courbé et d'une forte corpulence. Il avait l'esprit vif, une humeur gaie, des manières engageantes et un grand fonds de bonté. Au rapport d'Ammien-Marcellin, « Jovien était gourmand (*edax*), » adonné au vin et aux femmes; vices, » ajoute l'impartial auteur, dont le » prince se serait peut-être corrigé » par respect pour la pourpre impé» riale. » Du reste, cet auteur païen fait l'éloge du caractère de Jovien, lui accorde une légère teinte de littérature, et une plus grande bienveillance encore (1). Le successeur de Julien avait le talent assez rare de se connaître en hommes; et les choix qu'il fit, furent applaudis plus universellement que ceux de son prédécesseur philosophe. L'Église regretta sincèrement Jovien; et les païens eux-mêmes, charmés de sa douceur, le mirent au nombre des dieux. L'abbé de la Bletterie a écrit une histoire de ce prince avec plus d'élégance que de jugement, relativement aux opérations politiques et militaires. (*Voy*. Bletterie). J—d—t.

JOVIN, consul de Rome en 367, naquit à Reims dans le IVe. siècle. De simple citoyen qu'il était, ses talents l'élevèrent seuls à cette dignité. Quoiqu'il eût embrassé la religion chrétienne sous Julien l'apostat, cette démarche ne le décrédita pas dans l'esprit de cet empereur, qui l'estimait, qui l'honorait de sa confiance, et qui se l'attacha comme un homme également propre à la guerre et aux négociations. Il aida ce prince à monter sur le trône après Constance, et le suivit dans son expédition contre les Perses. Julien y périt, et sa mort changea la fortune de Jovin. Il devint suspect au nouvel empereur Jovien, qui lui ôta sa charge de général de la cavalerie dans les Gaules, parce qu'il espérait qu'un homme placé de sa main s'appliquerait davantage à soutenir le trône mal affermi de son protecteur. La politique de cet empereur lui réussit mal. Celui qu'il avait enrichi des dépouilles de Jovin, fut tué avec tous les siens avant d'avoir pris possession de sa charge. C'en était fait, et dès ce moment les Gaules secouaient pour toujours le joug des Romains, si ce grand homme, dédaignant la ven-

(1) *Eruditus mediocriter, magisque benevolus*.

geance, n'eût ramené à son devoir l'armée mécontente et révoltée. Des soldats envoyés par Jovin portèrent en diligence ces nouvelles à l'empereur, qui, instruit du soulèvement, en attendait de plus funestes. En récompense, il rendit à Jovin sa première autorité. Elle fut encore augmentée sous les empereurs Valens et Valentinien. Ces deux princes, en partageant l'empire, se partagèrent aussi les officiers les plus distingués par leurs charges et leur mérite. Valentinien retint Jovin à son service, et le laissa dans les Gaules. Pendant qu'il était à Paris, un grand nombre d'Allemands passèrent le Rhin contre la foi des traités, et se répandirent dans les campagnes, qu'ils pillaient et ravageaient en barbares. Jovin ne l'eut pas plutôt appris, qu'il partit pour les combattre. Il surprit et défit la première troupe dans le pays nommé depuis la Lorraine: ceux de la seconde, peu éloignés, et dans une sécurité parfaite, se livraient sans précaution à tous les excès dont est capable le soldat enrichi et mal discipliné. Jovin, qui les observait, saisit le moment d'une débauche générale, brusque l'attaque, les taille en pièces, reprend leur butin, et, sans laisser reposer son armée, la mène près de Châlons, où il trouve le reste des ennemis sur la défensive. Ce dernier combat fut opiniâtre: les Allemands résistèrent long-temps, et vendirent cher la victoire; mais ils furent enfin dissipés, et perdirent leur roi, qu'un tribun fit pendre à un arbre comme un brigand: action cruelle, dont Jovin marqua une extrême indignation. Tels furent les derniers exploits de Jovin, général habile, sujet fidèle, citoyen affectionné, inébranlable dans son devoir, et incapable de se dégrader par les bassesses de la jalousie, dont il avait été la victime. Il ne déshonora par aucune lâcheté les faisceaux dont il fut décoré. Jovin montra en sa personne aux Romains un consul pris parmi ces nations qu'ils appelaient barbares, mais digne des siècles les plus vertueux de la république. Jovin avait un palais à l'est de la ville de Reims, auprès duquel il avait fait bâtir une église sous l'invocation des saints Vital et Agricole: il la choisit pour être le lieu de sa sépulture, et y fut inhumé en l'an 370. Son tombeau, qui se voit encore à Reims, passe pour un des plus beaux ouvrages de sculpture de ce temps qui soit en Europe. Lorsque les Remois se rendirent à Clovis par l'entremise de S. Remi, c'est dans le palais de Jovin que le traité fut conclu. Mézerai dit, d'après Sidonius Apollinaire, que Jovin eut une fille qui épousa Crescence le père, qui tenait les écoles de Narbonne, et qu'il y a apparence que ce Jovin qui fut empereur pendant deux ans (il eut la tête tranchée par Ataulphe en 413, et n'est regardé que comme un tyran), était son fils ou petit-fils. On croit que Jovin fit bâtir une tour l'an 369 dans l'endroit où est situé Joinville. (*Jovini villa.*) Y.

JOVINIEN, hérétique du IVe. siècle, avait embrassé à Milan l'état monastique, et y vivait d'abord avec édification; mais bientôt, las des austérités, il quitta son couvent, et se rendit à Rome. Séduit par les délices de cette capitale, il ne tarda pas à se livrer aux plaisirs: pour justifier aux yeux du public, et peut-être à ses propres yeux, un tel changement, il se mit à dogmatiser. Il prétendait que l'abstinence et la bonne chère étaient indifférentes; que l'état de virginité n'était pas plus parfait que celui du mariage, etc. St. Augustin dit que Jovinien soutenait aussi le sentiment des stoï-

ciens sur l'égalité des péchés. Une doctrine aussi commode, prêchée avec une sorte de talent naturel dont il n'était pas dépourvu, lui gagna un assez grand nombre de partisans (*Voyez* BONOSE). S. Pammaque et d'autres seigneurs laïcs, zélés pour la foi, et indignés du scandale que causaient ces nouveaux apôtres, dénoncèrent un des ouvrages de Jovinien au pape Sirice, qui, ayant assemblé son clergé, en 390, excommunia l'hérésiarque, ainsi que huit de ses principaux adhérents : ils cherchèrent un asile à Milan, où St. Ambroise les condamna de nouveau. St. Jérôme a écrit contre Jovinien : dans son livre, il exalte tellement l'état de la virginité volontaire, qu'on en conclut qu'il condamnait le mariage; on s'en plaignit, et il fit voir qu'on avait mal interprété ses expressions : c'est mal à propos que Barbeyrac lui reproche de s'être contredit.

C. M. P.

JOYEUSE (GUILLAUME, vicomte DE), d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, naquit au XVIe. siècle dans le château de son nom en Vivarais. Il fut destiné à l'état ecclésiastique, et pourvu de l'évêché d'Aleth avant d'être engagé dans les ordres; mais la mort prématurée de son frère aîné l'ayant rendu le chef de sa famille, il suivit la carrière des armes, et parvint au grade de lieutenant-général du Languedoc. Il se signala, en 1562, dans la guerre contre les protestants du Midi, fut nommé, en 1582, maréchal de France, titre qu'il dut moins à l'éclat de ses services qu'à la faveur dont jouissait son fils aîné. Il mourut en 1592, dans un âge avancé. Il avait épousé en 1560 Marie de Batarnay, dame illustre par sa piété; et il eut de ce mariage sept fils : Anne, premier duc de Joyeuse, et qui ajouta beaucoup à l'illustration de sa famille; François, cardinal et archevêque de Rouen; Henri, maréchal de France, connu aussi sous le nom de frère Ange; Antoine Scipion, grand-prieur de Malte, qui se noya dans le Tarn en 1592; George, vicomte de St.-Dizier, mort d'apoplexie en 1585; Honorat, mort presque au berceau, et Claude, tué avec son frère Anne à la bataille de Coutras. W—s.

JOYEUSE (ANNE DE), amiral de France, né vers 1561, s'éleva rapidement, par son crédit auprès de Henri III, au plus haut degré de fortune qu'ait jamais atteint un particulier. Il joignait à toutes les grâces de la jeunesse beaucoup d'habileté pour les exercices du corps; il avait un caractère doux, de l'esprit, de la libéralité, et commandait l'affection de ses rivaux. Il était connu sous le nom d'*Arques*; et il se signala en 1580 au siége de la Fère, où il reçut un coup de mousquet qui lui brisa la mâchoire. Le roi récompensa sa bravoure, en érigeant pour lui le vicomté de Joyeuse en duché-pairie, avec la clause qu'il précéderait les anciens ducs, à part ceux du sang royal; il obligea en même temps ce favori de renoncer à l'alliance qu'il projetait avec Marguerite de Chabot, très riche héritière, et lui fit épouser Marguerite de Lorraine, sœur de la reine. Les noces du duc de Joyeuse furent célébrées avec une magnificence jusqu'alors sans exemple; les seules fêtes données par le roi à cette occasion coûtèrent plus de 1,200,000 écus, somme d'autant plus exorbitante que le royaume était ruiné par les guerres civiles (1). Maurice Poncet, l'un des plus célèbres prédicateurs du siècle, tonna en chaire con-

(1) On trouvera de grands détails sur ces fêtes, dans le *Journal de Henri III*, par l'Estoile, tom. I, pag. 331 et suiv. *Voyez* aussi l'art. BALTASARINI, tom. III, pag. 291.

tre cette profusion. Quelques jours après, le duc de Joyeuse l'ayant rencontré, lui dit en colère : « J'ai fort » ouï parler de vous, et de ce que » vous faites rire le peuple dans vos » sermons ; » à quoi messire Poncet répondit froidement : « C'est raison » que je le fasse rire, puisque vous le » faites tant pleurer pour les sub- » sides et dépenses grandes de vos » belles noces. » Le duc se retira sans oser le frapper comme il en avait envie; car le peuple qui s'était rassemblé autour du prédicateur, l'en aurait fait repentir (*Brantôme*). Chaque jour voyait s'accroître la faveur du duc de Joyeuse : le comte de Retz lui offrit, pour se faire un mérite auprès de lui, la charge de premier gentilhomme de la chambre qu'il paraissait desirer. Le roi, qui avait assigné à l'épouse de Joyeuse une dot égale à celle des filles de France, lui donna, bientôt après, la belle terre de Limours, près de Montlhéry, et acheta pour lui en 1582, du duc de Maïenne, la charge d'amiral. L'ambition de Joyeuse ne fut pas encore satisfaite; il sollicita le gouvernement du Languedoc : mais le maréchal de Montmorenci, qui en était pourvu, rejeta toutes les propositions du favori, et le roi ne voulut pas consentir à dépouiller un de ses plus fidèles serviteurs. Le duc de Joyeuse alla, en 1583, à Rome, pour solliciter du pape la permission d'aliéner quelques domaines ecclésiastiques, et en même temps l'échange du comtat Venaissin contre le marquisat de Saluces : il y fut accueilli avec les égards dus à sa naissance et à son titre d'allié du roi; mais il ne put rien obtenir que la promesse d'un chapeau de cardinal pour son frère l'archevêque de Narbonne. On assure qu'il essaya de rendre suspecte au pape la religion du duc de Montmorenci : mais ce moyen odieux ne lui réussit point; et comme il voulait avoir un gouvernement, il fut obligé de se contenter de celui de Normandie. Le duc de Joyeuse était entré dans la ligue formée en apparence contre les protestants; mais il ne tarda pas à prévoir les conséquences qu'elle pourrait avoir pour l'autorité royale : il engagea le faible Henri III à dissiper cette association, et lui offrit tout ce qu'il possédait d'argent et de pierreries pour acheter des partisans. Ennuyé de son oisiveté, et brûlant de se signaler contre les ennemis de la religion (1), Joyeuse sollicita et obtint, au préjudice du duc d'Aumont, le commandement d'une armée dans le Gévaudan : il y remporta quelques légers avantages sur les protestants; et cet homme d'un caractère si doux se montra cruel pour la première fois envers des ennemis vaincus. Il passa, en 1587, à l'armée de Guienne. Déjà il s'était aperçu que son crédit diminuait auprès du roi; on lui manda que le duc d'Epernon l'avait remplacé dans le cœur de Henri III : il revint à la cour sous le prétexte de presser l'envoi des munitions dont l'armée manquait, mais pour juger par lui-même de la vérité de ce qu'on lui avait écrit; et après s'en être convaincu, il retourna en Guienne désespéré. Il se hâta de joindre le roi de Navarre dans la plaine de Coutras, et lui présenta le combat le 20 octobre 1587. L'avant-garde des protestants fut enfoncée à la première charge;

(1) L'Estoile prétend que le duc de Joyeuse avait à la cour la réputation de manquer de courage, et que le roi lui dit qu'il ferait bien de se laver de cette tache; mais on a vu, dans cet article, que Joyeuse avait déjà fait la guerre avec distinction. Le Laboureur assure, au contraire, qu'il n'accepta le commandement de l'armée de Guienne que pour effacer les soupçons qu'on avait de sa religion. (*Addition aux Mémoires de Castelnau*, tom. II, pag 34. Certainement jamais soupçons n'avaient été plus mal fondés. On a donc préféré suivre De Thou, qui dit formellement que ce fut l'ennui des plaisirs de la cour qui détermina le duc de Joyeuse à solliciter un commandement.

mais elle se rallia, et la valeur de Henri décida bientôt la victoire. (*Voy.* Henri IV, tom. XX, pag. 102.) Le duc de Joyeuse, blessé dans la mêlée, fut rencontré par Saint Luc, qui lui demanda ce qu'il était à propos de faire: « De mourir, répondit-il. » Quelques instants après il trouva la mort qu'il désirait: cependant on assure qu'il offrit cent mille écus pour se racheter, mais que les protestants le tuèrent de sang-froid, en représailles de la cruauté avec laquelle il avait traité les leurs au mont St.-Eloi. Henri III réclama le corps du duc de Joyeuse, et lui fit faire de magnifiques funérailles dans l'église des Augustins de Paris. Rose, évêque de Senlis, et ligueur fameux, prononça son oraison funèbre, dans laquelle on trouve beaucoup d'allusions satiriques. W—s.

JOYEUSE (François de), cardinal, né le 24 juin 1562, fut pourvu, à l'âge de vingt ans, de l'archevêché de Narbonne, par la faveur de son frère, et obtint, quelques mois après, le chapeau de cardinal. Nommé protecteur de France à la cour de Rome, il y soutint, avec beaucoup de fermeté, la dignité de la couronne contre l'ambassadeur d'Espagne, qui lui disputait la préséance, sous le prétexte qu'Henri III protégeait les hérétiques. A son retour, il passa du siége de Narbonne à celui de Toulouse, s'entremit pour la réconciliation de Henri IV avec le pape, et fut l'un des trois commissaires ecclésiastiques qui prononcèrent la dissolution du premier mariage de ce prince. Transféré à l'archevêché de Rouen, il présida, en 1605, l'assemblée générale du clergé, « en laquelle, dit un contemporain (L'Estoile, *Journal de Henri IV*, tome III, page 223), se firent de belles propositions, peu ou point de résolutions, de faste prou, de profit peu, de dépenses beaucoup. » Le pape Paul V le nomma son légat en France, et le chargea, en 1606, de le représenter comme parrain à la cérémonie du baptême du Dauphin. Il fut renvoyé en Italie pour travailler à rétablir la paix entre la cour de Rome et la république de Venise, et s'acquitta de cette commission avec beaucoup de prudence. Il fut nommé membre de la régence établie par Henri IV peu de temps avant sa mort, et eut l'honneur de sacrer la reine Marie de Médicis à St.-Denis, et le roi Louis XIII à Reims. Il présida les états-généraux en 1614, et mourut doyen des cardinaux à Avignon, le 27 août 1615, âgé seulement de cinquante-trois ans. Cet illustre prélat joignait une grande instruction à une solide piété : il a laissé des preuves de son zèle pour le progrès des lumières, dans les fondations qu'il a faites d'un séminaire à Rouen, et de deux colléges à Pontoise et à Dieppe. Ant. Aubery a publié l'*Histoire du cardinal de Joyeuse, avec plusieurs mémoires, lettres, dépêches, ambassades, relations et autres pièces*, Paris, 1654, in-fol. Les lettres dont on trouve des extraits dans ce volume, existent en original à la bibliothèque du Roi. On doit remarquer celle qu'il écrivit à Henri IV, le 2 octobre 1598, *sur la jonction des deux mers*, et qui contient la première idée du canal du Languedoc. (*Voy.* Fr. Andréossi, tom. II, p. 141, et Riquet.) W—s.

JOYEUSE (Henri, duc de), fut connu dans sa jeunesse sous le nom de *comte du Bouchage*, et ensuite sous celui de *P. Ange de Joyeuse*. Il naquit en 1567, embrassa la profession des armes, et se signala dans plusieurs combats en Languedoc et en Guienne. Il épousa Catherine de la Valette, sœur du duc d'Epernon ; mais ayant eu le malheur de perdre son épouse

au bout de quelques années de mariage, il en ressentit un tel chagrin qu'il entra dans l'ordre des capucins, et y prononça ses vœux, le 4 décembre 1587, six semaines après la bataille de Coutras, où deux de ses frères avaient péri. L'année suivante, peu de temps après la journée des barricades (12 mai 1588), les Parisiens, pour engager Henri III à revenir dans la capitale, lui députèrent à Chartres une procession à la tête de laquelle on voyait marcher le frère Ange, couronné d'épines, chargé d'une grosse croix, et fustigé par deux de ses compagnons, pour représenter la Passion. D'Aubigné raconte (1), mais probablement avec beaucoup d'exagération, les détails de cette procession ligueuse, qui ne produisit pas d'ailleurs l'effet qu'on s'en était promis; et le frère Ange revint dans son couvent. La mort de Scipion de Joyeuse (2), qui était devenu le seul héritier de sa maison, le détermina cependant à quitter le cloître; et, ayant obtenu les dispenses nécessaires par le crédit du cardinal son frère, il reparut, en 1592, à la tête de l'armée qui ravageait le Languedoc, sous le prétexte du bien public. Il resta l'un des derniers partisans de la ligue, et traita enfin avec Henri IV, à des conditions avantageuses. Il fut nommé maréchal de France, grand-maître de la garde-robe, et obtint le gouvernement du Languedoc. On rapporte que, se trouvant un jour à un balcon avec Henri IV, ce prince lui dit: « Mon cousin, » voilà des gens qui me paraissent fort » aises de voir ensemble un roi apostat » et un moine défroqué, » et que cette plaisanterie fit rentrer Joyeuse en lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa mère, femme très pieuse, le pressait depuis long-temps de mener une conduite plus régulière: il éprouva, à la fin, des remords d'être rentré dans le monde, et il y renonça une seconde fois. On le vit, en 1600, prêcher à Paris; et la singularité de ses aventures attirait à ses sermons une foule de personnes, que la vue de son extérieur mortifié touchait plus encore que son éloquence. Il passa quelques années après en Italie, et, ayant voulu faire le voyage de Rome pieds-nus pendant l'hiver, il fut saisi de la fièvre, et mourut dans la maison de son ordre, à Rivoli, près de Turin, le 27 septembre 1608, âgé de quarante-un ans. Son corps fut rapporté à Paris, et inhumé dans l'église des Capucins de la rue St.-Honoré, où l'on voyait, il y a quelques années, son tombeau en marbre noir, près du maître-autel. C'est de lui que Voltaire a dit dans la *Henriade*, chant IV:

> Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
> Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Ces deux vers peignent très bien l'inconstance du duc de Joyeuse; mais il n'eut jamais d'autres vices que ceux des jeunes gens qui aiment les dissipations, les fêtes et les plaisirs. D'ailleurs, dès qu'il eut renoncé au monde, sa conduite fut celle d'un véritable pénitent; et il expia, autant qu'il était en lui, les désordres dont il avait pu donner l'exemple. Sa *Vie* a été écrite par Jacques Brousse, Paris, 1621, in-8°., et par Jean de Callières sous ce titre: *Le Courtisan prédestiné, ou le duc de Joyeuse, capucin*, Paris, 1661, in-8°., réimprimé plusieurs fois. W—s.

JOYEUSE (JEAN-ARMAND, marquis DE), maréchal de France, était

(1) Tom. III, liv. I, ch. 23. *Voyez* aussi dans le *Journal d'Henri III* (par l'Estoile), tom. V, pag. 270, les Remarques sur le chap. 8 de la *Confession de Sancy*.

(2) Scipion de Joyeuse, commandant pour la ligue en Languedoc, ayant été battu devant Villemur, prit la fuite et se noya dans le Tarn, le 21 septembre 1592.

le second fils d'Antoine-François de Joyeuse, comte de Grandpré ; il naquit en 1631, obtint, à l'âge de dix-sept ans, une compagnie de cavalerie, et fit ses premières armes en Flandre sous le comte de Harcourt. Turenne, campé dans la plaine de Lens en 1655, l'avait envoyé, avec quelques escadrons, pour escorter un convoi qui venait d'Arras. Armand, alors comte de Grandpré, qui était épris d'une femme de cette ville, laissa partir le convoi sous les ordres du major de son régiment, comptant le rejoindre avant qu'il fût arrivé au camp. Un parti espagnol ayant attaqué l'escorte, le major le repoussa et arriva heureusement à Lens. Turenne voyant que la faute de Grandpré était capable de perdre cet officier, qui donnait de grandes espérances, dit à ceux qui l'entouraient: « Le comte de Grand-» pré sera bien fâché contre moi ; je » lui ai donné une commission secrète, » qui l'a retenu à Arras, dans un temps » où il aurait eu occasion de montrer » sa valeur. » Grandpré, arrivé au camp, apprend ce discours, va se jeter aux pieds du général pour lui témoigner son repentir et sa reconnaissance. Turenne se contenta de lui faire une réprimande. Grandpré se signala le reste de la campagne par plusieurs actions de bravoure, et devint, dans la suite, un des meilleurs officiers de son corps. Il continua de servir avec beaucoup de distinction, pendant près de cinquante ans, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne; il se trouva aux siéges les plus importants, et ne dut qu'à sa valeur les récompenses de la cour. Nommé, en 1688, chevalier des ordres du roi, il fut fait maréchal de France en 1693, et commanda l'aile gauche de l'armée à la bataille de Nerwinde, où il reçut un coup de mousquet. Après la paix de 1697, il fut nommé gouverneur des Trois-Evêchés, et mourut à Paris, le 1er. juillet 1710, sans postérité.

W—s.

JUAN D'AUTRICHE (Don), l'un des héros de son siècle, était fils naturel de l'empereur Charles-Quint. Le secret de sa naissance fut si bien gardé qu'on ne sait s'il dut le jour à une princesse ou à une femme de moyenne condition; car il paraît certain que Barbe de Blomberg, que D. Juan honora toujours comme sa mère, n'avait accepté ce titre que pour mieux tromper la curiosité publique. Il naquit à Ratisbonne, le 25 février 1546, et fut remis aussitôt entre les mains de Louis Quixada, unique confident des amours de son maître, qui eut ordre de veiller sur l'éducation de cet enfant, sans jamais lui laisser soupçonner le sang dont il sortait. Charles-Quint, au lit de mort, parla pour la première fois à Philippe II de cet intéressant orphelin et le recommanda vivement à ses bontés. Au bout de deux ans, ce prince chargea Quixada d'amener D. Juan dans une forêt près de Valladolid, où la cour prenait quelquefois le plaisir de la chasse. D. Juan, ayant aperçu le roi suivi de ses courtisans, descendit de cheval et se mit à genoux. Philippe le releva aussitôt, l'embrassa et lui dit en souriant : « Savez-vous bien quel est votre père? » Et, comme cette question fit rougir D. Juan, il ajouta: « Vous êtes fils d'un homme illustre, Charles-Quint est votre père et le mien ; » et ayant fait avancer sa suite qui se tenait éloignée par respect, il retourna au palais, emmenant avec lui ce jeune prince. Une politique ombrageuse exigeait que D. Juan, né près du trône, ensevelît sa vie dans un cloître, et tout avait été employé pour le disposer à ce sacrifice : mais ses

qualités naturelles triomphèrent aisément des obstacles; et bientôt il surpassa tous les jeunes gens de son âge par son adresse dans les exercices du corps : nul ne maniait, avec plus de grâce, l'épée, la lance ou la rondache; nul ne savait mieux dompter un cheval ou diriger un char. D. Juan soupirait après l'instant où il pourrait signaler son courage dans les combats: mais Philippe retenait son ardeur; et ce ne fut qu'après la mort de D. Carlos, qu'il permit enfin à D. Juan de suivre une carrière dans laquelle celui-ci devait acquérir tant de gloire. En 1570, les Maures de Grenade se soulevèrent, et élurent un chef qui battit et dispersa les détachements espagnols envoyés contre lui. D. Juan reçut enfin l'ordre de marcher contre les rebelles : il s'empara de leurs places-fortes pour leur ôter tout espoir de retraite, les poursuivit dans les montagnes où ils s'étaient réfugiés, les défit dans plusieurs rencontres, et les contraignit enfin d'abandonner pour jamais l'Espagne. Le succès de cette expédition fixa sur D. Juan les regards de toute l'Europe; et il fut choisi pour commander la flotte que les princes chrétiens venaient d'armer contre les Turcs. Il s'embarqua à Messine le 16 septembre 1571, et arriva, le 7 du mois d'octobre suivant, avec sa flotte, dans le golfe de Lépante, à la vue des Turcs, disposés au combat. Il partagea ses vaisseaux en trois divisions, donna le commandement de la droite à Jean-André Doria, célèbre amiral génois, celui de la gauche à Augustin Barbarigo, amiral vénitien, et se tint au centre, ayant derrière lui une réserve composée de plusieurs galères, qui ne devaient prendre part à l'action que dans un besoin pressant. Il descendit ensuite dans un esquif, et parcourut toute la ligne, tenant à la main un crucifix, et exhortant, du geste et de la voix, les chefs et les soldats à faire leur devoir. Aussitôt qu'il fut de retour sur son bâtiment, il donna le signal du combat, et l'engagement ne tarda pas à être général. D. Juan s'attacha principalement au vaisseau amiral ennemi, et le prit à l'abordage. La tête de l'amiral turc fut placée au bout d'une pique. Ce premier succès décida la victoire, que les Turcs disputèrent cependant le reste du jour; mais ils profitèrent de la nuit pour s'éloigner, et D. Juan resta maître de la mer. Les Turcs perdirent dans cette journée trente mille hommes, et plus de deux cents bâtiments grands ou petits : du côté des chrétiens, la perte ne fut que de dix mille hommes et de quinze galères. Tels furent les résultats du combat de Lépante, à jamais célèbre, et qui par un hasard remarquable fut donné non loin d'Actium, où Auguste et Antoine avaient combattu pour l'empire du monde. D. Juan avait, dit-on, résolu de poursuivre les Turcs à Constantinople et de tenter de les chasser de l'Europe; mais la saison trop avancée le força de différer l'exécution de ce projet. Les Vénitiens, fatigués de la guerre, ne tardèrent pas de se détacher de la coalition; et Philippe II, occupé par les troubles des Pays-Bas et de l'Italie, ne put permettre à D. Juan de trop s'éloigner. Cependant, en 1573, D. Juan parcourut avec une escadre la côte d'Afrique, prit Tunis, Biserte et quelques autres places; et il était occupé à y former un établissement durable, quand il fut rappelé pour défendre le Milanez, menacé par les Français. Il repassa en Espagne en 1576, et fut renvoyé presque aussitôt en Flandre avec le titre de gouverneur des Pays-Bas. Pour s'y rendre, il traversa la France,

n'ayant avec lui qu'un seul gentilhomme, demeura plusieurs jours à Paris, et alla même à la cour sans être reconnu. Il arriva en Flandre, le 4 novembre 1576, le même jour que les Espagnols pillaient Anvers. Décidé à mettre fin aux troubles, en donnant aux mécontents toutes les satisfactions qu'ils pouvaient desirer, il fit sortir des Pays-Bas les régiments espagnols, et signa les conditions que lui présentèrent les Etats; mais voyant que la douceur ne faisait qu'enhardir les révoltés, il se rendit maître par ruse de la citadelle de Namur occupée par des troupes flamandes, et, ayant rappelé quelques régiments espagnols, attaqua les rebelles le 31 décembre 1577, dans la plaine de Gemblours, et les dispersa entièrement. Cette victoire marqua le terme de la vie de ce jeune héros. Il tomba malade peu de jours après, et mourut à Bonges près de Namur, le 1er. octobre 1578, âgé de 33 ans. On a soupçonné Philippe II d'avoir avancé les jours de D. Juan par le poison; mais la vérité oblige de dire que cette accusation odieuse n'est point fondée. Le corps du jeune prince fut transporté en Espagne, et inhumé dans le tombeau des rois à l'Escurial. Ce guerrier joignait la prudence à la bravoure; il était doux, généreux, aimé des soldats qu'il ménageait, et du peuple dont il adoucit les charges autant qu'il le put: il était beau, bien fait, plein de grâces, mais un peu trop porté à la galanterie. Il laissa deux filles naturelles, qu'il recommanda à Philippe II, et qui moururent, à quelques jours l'une de l'autre, au mois de février 1630. La *Vie* de D. Juan a été écrite en espagnol par D. Laurent Van der Hammen, Madrid, 1627, in-4°. et en français (par Bruslé de Montpleinchamp), Amsterdam, 1690, in-12: celle-ci est exacte, mais écrite d'un style ridicule. On peut consulter encore Brantôme, *Vies des grands capitaines étrangers*, discours XLI.

W—s.

JUAN D'AUTRICHE (Don), fils naturel du roi d'Espagne Philippe IV et d'une comédienne nommée Marie Calderona, naquit à Madrid en 1629. Peu de temps après lui avoir donné le jour, sa mère se retira dans un couvent, où elle reçut le voile des mains du nonce apostolique. Cependant on assure qu'elle avait été la maîtresse du duc de Médina, avant de l'être du roi, et qu'elle garda toujours le souvenir de ses premières liaisons. Mais ce qui doit rendre cette anecdote suspecte, c'est le tendre attachement de Philippe pour son fils; il le reconnut par un acte solennel, et lui fit donner une éducation digne de son rang. D. Juan fut nommé grand-prieur de Castille, et fut envoyé, en 1647, prendre le commandement des troupes en Italie; il remporta plusieurs avantages sur les révoltés, et leur enleva la ville de Naples: il passa ensuite dans la Catalogne, et soumit, en 1652, Barcelone, dont les habitants s'étaient mis sous la protection de la France. Après la pacification de la Catalogne, il se rendit en Flandre, où il fut rejoint par le grand Condé; mais il avait à combattre des Français commandés par Turenne: il eut d'abord quelques légers succès; il perdit ensuite la bataille des Dunes, le 14 juin 1658, et le résultat de cette journée l'obligea d'évacuer les Pays-Bas. D. Juan, après la paix des Pyrénées, fut chargé de soumettre les Portugais, qui venaient de proclamer leur indépendance: il se flattait déjà d'entrer triomphant à Lisbonne, quand la perte de la bataille d'Estremos l'obligea de songer à la retraite. Philippe IV étant

mort, la régente donna l'ordre à D. Juan de retourner dans les Pays-Bas; mais, au moment de s'embarquer, il prétexta une maladie de poitrine pour se dispenser de partir, et il resta en Espagne uniquement pour s'opposer aux intrigues du P. Nitard, confesseur de la reine et de son ministre. Il était sur le point de se rendre à Madrid, quand il reçut une lettre de cachet, qui l'exilait dans sa terre de Consuegra: informé qu'il devait être arrêté et conduit au château de Ségovie, il s'enfuit dans la Catalogne, d'où il écrivit à la reine pour s'excuser d'avoir enfreint son ban, et la supplier de renvoyer le P. Nitard, dont la présence en Espagne était un obstacle à la paix. La reine céda aux vœux du prince, qui avait pour lui le peuple et la plus grande partie de la noblesse; elle consentit au renvoi de son confesseur : mais elle continua de tenir D. Juan éloigné de la cour; et, quelque temps après, elle le nomma vice-roi d'Aragon, afin d'avoir un prétexte plausible de le retenir loin de Madrid. Enfin Charles II, parvenu à sa majorité, rappela D. Juan, et le nomma son premier ministre : celui-ci soutint mal le poids d'une si grande charge, et mourut à Madrid, le 17 septembre 1679, avec la réputation d'un prince ambitieux, mais d'un politique médiocre (*V.* Charles II, tom. VIII, pag. 150). On peut consulter pour des détails : l'*Histoire de la révolution de Naples* par Augustin Nicolas (en italien), Amsterdam, 1660, in-8°.; — l'*Histoire de l'expédition de D. Juan en Catalogne* (en espagnol) par D. Franc. Fabro Bremondanio, Saragosse, 1673, in-fol. Lenglet-Dufresnoy n'en indique que la première partie, et on ignore si la seconde a paru; — l'*Histoire de la campagne de Portugal en* 1662 (en espagnol), par D. Jérôme Mascarinas, Madrid, 1663, in-4°. — *Relation des différends arrivés en Espagne entre D. Juan d'Autriche et le cardinal Nitard*, Paris, 1677, 2 vol. in-12: ce livre est curieux; — et, enfin, la *Vie de D. Juan d'Autriche* par Grégorio Leti, Cologne, 1686, in-12.

W—s.

JUAN Y SANTACILIA (Don George), communément appelé *Don Jorge Juan*, savant mathématicien espagnol, naquit, en 1712, à Orihuela, dans le royaume de Valence. Entré à l'âge de quinze ans dans les gardes royales de la marine, il étudia les mathématiques et l'astronomie à Carthagène dans les écoles de son corps. Son application et ses rapides progrès étonnaient ses maîtres, et ses camarades l'appelaient leur *Euclide.* Il avait à peine atteint sa vingt-troisième année, quand on lui confia le commandement d'une polacre ou *corveta*, avec laquelle il fit plusieurs voyages en Amérique. D. Jorge Juan était déjà connu avantageusement par différents ouvrages sur la manœuvre et l'astronomie, lorsqu'il accompagna D. Ant. de Ulloa dans son voyage au Pérou, où il alla, en 1735, de concert avec MM. Bouguer, la Condamine et autres savants français, exécuter le grand projet de mesurer à l'équateur le degré du méridien. Les talents du jeune Santacilia furent très utiles dans cette expédition. Ce fut, entre autres choses, par ses soins que l'on réussit à y mesurer la hauteur des montagnes par le moyen du *baromètre.* De retour en Espagne, il fut nommé capitaine de vaisseau; et il devint, en 1748, chef d'escadre des armées navales. Nommé commandant des gardes-marines en 1753, il donna tous ses soins aux chantiers de construction : ceux de Carthagène (*el arsenal*) et de la

Caroline, près de Cadix, lui doivent l'état florissant où ils se trouvaient en 1770. La marine espagnole, qui commençait à renaître sous le règne de Philippe V, fut entièrement négligée sous celui de Ferdinand VI. D. Juan, secondant les mesures sages de Charles III, parvint à la régénérer, et la mit en peu d'années dans un état respectable : tous les ans on lançait à l'eau des navires de gros calibre aussi solidement construits qu'excellents voiliers. Comblé d'honneurs, aimé de son souverain, respecté et chéri de ses compatriotes, D. Jorge Juan termina son honorable carrière à Cadix, le 21 juin 1774. Ses principaux ouvrages sont : I. *Observations faites sur l'astronomie et la physique*, *dans le royaume du Pérou*, par Don Jorge Juan et Don Antoine Ulloa, Madrid, 1748; réimprimées en 1773; traduit en français par Mauvillon, Amsterdam (Paris), 1752, 2 vol. in-4°., fig., sous le titre de *Voyage dans l'Amérique méridionale*. II. *Dissertation historique et géographique sur le méridien de démarcation entre les domaines d'Espagne et de Portugal*, Madrid, 1749; cet ouvrage, fait en société avec D. Antoine de Ulloa, a été traduit en français, Paris, 1776, in-12, avec cartes. III. *Abrégé de l'art de la navigation*, *à l'usage des officiers de marine*, ibid., 1757. IV. *Examen maritimo teorico-practico* (*Traité de mécanique appliqué à la construction des vaisseaux*), ibid., 1761, 2 vol. in-4°. Don Gabriel Ciscar a donné à Madrid, en 1793, le premier volume d'une nouvelle édition très augmentée, et qui devait avoir quatre volumes. C'est l'ouvrage le plus remarquable de D. Jorge Juan : il fut de bonne heure traduit en anglais. M. Lévêque, professeur d'hydrographie, l'a traduit en français sur la première édition, par ordre du ministre de la marine, avec des notes et des additions, Nantes, 1783, 2 vol. in-4°. « On trouvera » dans l'ouvrage de ce savant, tous les » secours qu'on peut desirer pour la » connaissance parfaite des grands ob- » jets que présentent la construction et » la manœuvre des vaisseaux. Aucune » des théories, données jusqu'ici, n'a » fourni des résultats aussi conformes » à l'expérience. » D. Jorge Juan était membre de la société royale de Londres, de l'académie de Berlin, et correspondant de celle des sciences de Paris. B—s.

JUBA, premier de ce nom, roi de Numidie, succéda à Hiempsal son frère, environ cinquante ans avant l'ère chrétienne. Pendant la guerre entre César et Pompée, il embrassa le parti de ce dernier avec ardeur, marcha au secours de Varus, assiégé dans Utique, et le délivra par une victoire remportée sur Curion. Un grand nombre des partisans de César, s'étant sauvés du carnage, se rendirent à Varus, à condition qu'ils auraient la vie sauve. Juba, qui vint peu de temps après à Utique, ne se croyant pas lié par la promesse du général romain, fit inhumainement massacrer la plupart de ces prisonniers, et emmena le reste dans ses états. Quelque temps après la bataille de Pharsale, César ayant porté la guerre en Afrique pour abattre les débris du parti de Pompée, le peu de troupes qu'il avait amené, souffrit beaucoup de la disette. Cette circonstance était favorable à ses ennemis. Juba, qui en fut instruit, partit de son royaume avec le dessein d'écraser un adversaire encore faible, en réunissant toutes les forces du parti; mais il fut obligé de rebrousser chemin par l'irruption que fit dans ses

états, à la sollicitation de César, un certain Sittius, chef d'une armée d'aventuriers de toutes nations. Ces brigands, s'étant emparés de Cirthe et de deux villes de Gétulie, se répandaient de là dans les campagnes, et inquiétaient les villes; de sorte que Juba craignit pour ses propres états, tandis qu'il allait soutenir une cause étrangère. En conséquence il laissa Sabura, pour défendre la Numidie des attaques de Sittius, et alla bientôt après rejoindre Scipion à la tête d'une nombreuse armée. Le roi trouva mauvais que ce général eût une cotte-d'armes couleur de pourpre, et il lui dit qu'il ne devait point porter un vêtement pareil au sien. Scipion fut assez faible pour avoir égard à ce reproche; il prit la cotte blanche, laissant au roi barbare le signe distinctif du commandement. Juba était mieux obéi dans l'armée de Scipion que Scipion même. César leur livra un combat, dans lequel ils furent vaincus. Le prince numide se réfugia dans sa patrie, où il apprit que Sabura avait été défait par Sittius. Il voulut s'enfermer dans Zama; mais les habitants, gagnés par César, lui en ayant fermé les portes, il se fit donner la mort par un de ses esclaves, ou, selon d'autres, par Pétréius, son compagnon d'infortune, qui se tua ensuite, l'an 42 avant J.-C. César réduisit le royaume de Juba en province; et l'historien Salluste en fut le premier gouverneur. A. S—Y.

JUBA II, roi de Mauritanie et de Gétulie, fils du précédent, fut livré très jeune, après la défaite et la mort de son père, au dictateur César, qui en fit un des principaux ornements de son triomphe. Juba fut mis ensuite en liberté par ordre du même César, qui lui fit donner à Rome une éducation digne de son rang. Doué d'un heureux naturel et d'une intelligence précoce, ce prince acquit de grandes lumières et des connaissances qui l'égalèrent bientôt aux savants les plus distingués de la Grèce et de l'Italie. Il sut aussi, par les agréments de son caractère, captiver l'estime et l'amitié d'Auguste. Juba combattit sous ses drapeaux dans la guerre qui assura l'empire du monde à ce prince. L'empereur reconnaissant lui fit épouser Cléopâtre Séléné, fille d'Antoine et de la célèbre Cléopâtre; et il lui donna, vers l'an 30 avant l'ère chrétienne, les deux Mauritanies, avec une partie de la Gétulie. Juba, qui avait fait un long séjour à Rome, n'en sortit que pour aller prendre possession de ses états. Il établit sa résidence à Iol, que, par respect pour Auguste, il fit surnommer *Césarée*. Les Gétules ayant pénétré en armes dans les provinces de son obéissance, Juba fit marcher des troupes pour s'opposer aux progrès de l'ennemi. Ses généraux furent battus; et il fallut qu'Auguste envoyât une armée contre ces Africains indomptables. Plus heureux dans la paix que dans la guerre, Juba sut gagner le cœur de ses sujets par la douceur de son gouvernement. Sensibles aux bienfaits de Juba, les Maures le mirent au rang de leurs dieux, et érigèrent des statues en son honneur. Les étrangers même partagèrent cette espèce de vénération. Les habitants de Carthagène s'exprimèrent dans une inscription publique en des termes très honorables pour ce prince. La ville de Cadix l'élut un de ses duumvirs. Athènes, de tout temps consacrée aux Muses, s'empressa également de marquer publiquement son estime à un roi qui tenait un rang si distingué parmi les historiens et les philosophes. Pline assure que le profond savoir de Juba lui donnait encore plus

d'éclat que sa couronne, et qu'il était très versé dans l'histoire des divers peuples, particulièrement des Assyriens, des Grecs, des Carthaginois, des Africains et des Romains. Ce bon roi, l'ami des arts et des lettres, à-la-fois historien, naturaliste et philosophe, mourut sous le règne de Tibère, l'an 23 ou 24 de J.-C. Suidas lui attribue plusieurs ouvrages, dont il ne nous reste que des fragments; mais ces fragments prouvent que Juba avait fait de l'histoire le principal objet de ses études. Le grammairien Didyme attaqua les écrits de ce prince avec aigreur; mais les efforts de ce critique n'ont pas empêché les anciens de rendre justice au savoir de Juba, et ses ouvrages ont été généralement estimés. Son Histoire d'Arabie, qu'il composa pour faire sa cour au jeune Caïus César, qui souhaitait avec passion de voir cette contrée, formait plusieurs volumes, et contenait des choses très curieuses. Juba y avait mêlé aux faits historiques des détails sur l'histoire naturelle. Pline nous a conservé quelques morceaux de ce grand ouvrage. Juba donna également l'Histoire des antiquités d'Assyrie et de Rome; il écrivit en faveur des Grecs sur les antiquités romaines, et il prit Berose pour guide en travaillant sur les antiquités d'Assyrie. Ce prince publia aussi une Histoire de la peinture et des peintres. Une Histoire des théâtres fut également le fruit de ses veilles. C'est celui des écrits de Juba que les siècles ont le plus respecté : on en trouve des fragments dans Athénée et dans Hésychius. On cite encore, comme étant de ce prince, une Dissertation grammaticale intitulée : *De la corruption du langage*. Il ne dédaigna pas même d'écrire sur la nature et la propriété de différents animaux; et il donna un Traité sur la plante *Euphorbia*, qu'il appela ainsi du nom de son médecin Euphorbe, qui en vantait beaucoup les vertus. Enfin il composa un écrit sur la source du Nil, et plusieurs autres, dont il ne reste aucun fragment. L'abbé Sévin a enrichi la république des lettres d'une Dissertation savante sur la vie et les ouvrages de Juba, tom. IV des Mémoires de l'académie des inscriptions, pag. 457. B—P.

JUDA, quatrième fils de Jacob et de Lia, naquit en Mésopotamie, l'an 1755 avant Jésus-Christ. Lorsque les enfants de Jacob eurent jeté Joseph dans une vieille citerne, Juda, pour lui sauver la vie, leur persuada de le vendre aux Ismaélites (*Voy.* JOSEPH, pag. 10 ci-dessus). Vers le même temps, Juda prit pour femme la fille d'un marchand, nommé Sué, et en eut trois fils, Her, Onan et Séla. Il maria successivement Her et Onan à une Cananéenne, nommée Thamar, qu'ils laissèrent veuve en peu de temps sans en avoir eu d'enfants. Elle avait le droit d'épouser Séla; et comme celui-ci n'était pas encore nubile, Juda la renvoya chez son père, en attendant que son fils fût en âge d'être marié. Séla parvint à la puberté; mais Juda ne se pressa point de le marier, à cause du malheur qui était arrivé à ses deux aînés. Thamar, pour se venger, se travestissant en courtisanne, alla s'asseoir sur le chemin par où devait passer son beau-père, qui se rendait à Thamna pour surveiller la tonte de ses troupeaux, et l'ayant porté au mal, elle devint enceinte. Juda, qui ne l'avait point reconnue, et qui lui avait donné en gage son anneau, son bracelet et le bâton qu'il tenait à la main, apprit, trois mois après, par le bruit public, que sa belle-fille était enceinte; et il la condamna à être brûlée. Comme on la conduisait au supplice, elle

envoya dire à son beau-père : « J'ai » conçu de celui dont voilà les gages; » voyez à qui appartiennent cet an- » neau, ce bracelet et ce bâton. » Juda reconnut ces objets, et s'écria qu'elle avait moins de tort que lui, puisqu'il ne lui avait point fait épouser Séla. Elle mit au monde Pharès et Zara. Quand Jacob refusait de laisser partir Benjamin pour l'Egypte, et qu'il témoignait la plus grande répugnance à se séparer de ce fils chéri, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident, Juda le détermina en lui disant : « En- » voyez l'enfant avec moi, afin que » nous partions, et que nous ayons » de quoi vivre, nous et nos enfants. » Je réponds de Benjamin; ne vous » en prenez qu'à moi s'il lui arrive » du mal. Je veux passer toute ma vie » pour coupable de sa mort devant » vous, si je ne vous le rends sain et » sauf. Si nous n'avions pas tant dif- » féré, nous serions déjà revenus deux » fois. » Aussi, lorsque Benjamin, dans le sac duquel avait été trouvée la coupe de Joseph, fut menacé d'être réduit en esclavage, Juda plaida sa cause avec la plus grande chaleur, devant Joseph lui-même, qu'il ne savait point être son frère. On sait quel fut l'effet de ce discours (*Voy.* l'article JOSEPH). Juda eut une grande part aux bénédictions de Jacob, au lit de la mort; et sa tribu fut déclarée la première de toutes. « Juda, lui dit son » père, vos frères vous loueront; vo- » tre main s'apesantira sur la tête de » vos ennemis; les enfants de votre » père vous adoreront. Juda est un » jeune lion : vous êtes allé, mon fils, » pour ravir votre proie ; vous vous » êtes reposé comme un lion et com- » me une lionne : qui osera le réveiller? » *Le sceptre ne sera point ôté de Ju-* » *da, et il y aura toujours un com-* » *mandant auprès de ses drapeaux,* » *jusqu'à la venue de celui qui est le* » *pacifique par excellence, et au-* » *près duquel s'assembleront toutes* » *les nations, pour obéir à sa voix.* » (Texte samaritain.) Ces dernières paroles, dit Bossuet, en quelque façon qu'on les veuille prendre, ne signifient autre chose que celui qui devait être l'envoyé de Dieu, le ministre et l'interprète de ses volontés, pour l'accomplissement de ses promesses, et le roi du nouveau peuple, c'est-à-dire le Messie ou l'oint du Seigneur. Jacob n'en parle expressément qu'au seul Juda, dont ce Messie devait naître. Il comprend dans la destinée de Juda seul, la destinée de toute la nation, qui, après sa dispersion, devait voir les restes des autres tribus réunies sous les étendards de Juda. (*Discours sur l'histoire universelle.*) Cette célèbre prophétie comprend, en peu de paroles, toute l'histoire du peuple juif et du Christ qui lui est promis : elle marque toute la suite du peuple de Dieu; et l'effet en dure encore. La tribu de Juda fut toujours la plus nombreuse et la plus puissante : elle donna des rois à la nation depuis David jusqu'à la captivité de Babylone. La nation elle-même fut appelée de son nom qu'elle conserve encore (*Judæi*, Juifs). Juda mourut à l'âge de cent dix-neuf ans, l'an 1636 avant Jésus-Christ. Dans le Testament qui est attribué à ce patriarche, on trouve quelques circonstances qui ne sont point dans la Génèse. Les exploits de Juda, dans sa jeunesse, y sont racontés assez au long. On y parle aussi de son mariage avec la fille de Sué, qui est appelée *Beth-Sué;* de son commerce incestueux avec Thamar. Voici de quelle manière on lui fait prédire l'avènement du Messie : « Le Seigneur vous visitera » dans sa miséricorde; et sa charité » vous délivrera de l'esclavage de vos » ennemis, en faisant lever sur vous

» un astre de la maison de Jacob, au » milieu d'une profonde paix. Assuré- » ment un homme sortira de ma race, » comme un soleil de justice, agissant » avec les hommes dans la douceur et » dans l'équité.... C'est lui qui est le » fils du Dieu très-haut, et la source » de vie pour toute chair; alors mon » sceptre recevra un nouvel éclat, et » il sortira de votre tige un rejeton » choisi, qui sera une verge de justice » pour les Gentils, qui jugera et qui » sauvera tous ceux qui invoqueront » son nom. » L—B—E.

JUDA (LÉON DE) naquit en Alsace, l'an 1482. Il était fils de Jean de Juda, curé de Germéren. Le jésuite Gretser, et quelques autres écrivains, trompés par son nom, l'ont cru Juif. Il montra de bonne heure de grandes dispositions pour la langue hébraïque et pour les sciences; il en fit une étude si aprofondie, qu'il y devint très habile. Il embrassa l'état ecclésiastique. Comme il avait été le condisciple de Zwingle, il se lia d'amitié avec lui dans l'abbaye d'Einsiedlen, et fut désormais son fidèle et intrépide compagnon. Ils étudiaient ensemble et se communiquaient leurs lumières. Léon succéda à son ami dans l'église de Notre-Dame des Ermites, et fut ensuite son associé à Zurich. Il le suivit dans ses idées de réformation, avec un zèle ardent, et ne contribua pas peu à les propager et à les répandre. Ils parurent tous les deux au second colloque de Zurich, *où ils devaient répondre à tous ceux qui défendraient le culte des images et la célébration de la messe comme sacrifice.* (Voy. *Vie de Zwingle*, page 189.) Il mourut en Suisse, en 1542, âgé de soixante ans. Il a fait une traduction de la majeure partie de l'*Ancien Testament* sur le texte hébreu, et du *Nouveau*, sur le grec: elle a été complétée par Bibliander et Pierre Cholin, et revue par Pellican. La première édition est de 1543, à Zurich. Robert Estienne l'a fait réimprimer à Paris, à côté de la Vulgate, en 1545, sans nommer l'auteur. On appelle ordinairement cette édition la *Bible de Vatable*. Les notes qui sont jointes aux deux traductions furent amèrement censurées par la Sorbonne; mais les théologiens de Salamanque lui furent plus favorables. Ferdinand de Escalante, religieux espagnol, fut si charmé de la modération qui règne dans la préface de cette Bible, qu'il donna les plus grandes louanges aux auteurs, et notamment à Léon de Juda, qu'il croyait véritablement évêque de Zurich, parce qu'il y est nommé *episcopus Tigurinus*. Du reste, il fit imprimer la Bible en entier, sauf quelques légers changements. Cette traduction garde le milieu entre celles qui sont trop littérales, par conséquent barbares, et celles qui sentent trop la périphrase et la recherche. L'auteur l'avait promis dans la préface; et il a assez bien tenu parole. Il y a néanmoins des endroits où l'on desirerait un peu plus de précision et de clarté. En voulant affecter trop de politesse et d'élégance dans le style, Léon de Juda s'est quelquefois éloigné du sens propre: de même, quoique très attaché aux opinions nouvelles de la réforme, et faisant profession de suivre les originaux, il n'a pas négligé les anciennes versions de l'Écriture, et il a conservé quelques expressions consacrées par l'usage de l'Église. Génébrard a critiqué cette version avec trop d'amertume: mais peut-être aussi Richard Simon en a-t-il parlé avec une complaisance un peu outrée (1). Il dit cepen-

(1) Voyez *Hist. crit. du V. T.*, liv. II, c. 21; *Hist. crit. du N. T.*, c. 23; *Bibliot. crit.*, t. 15, pag. 281.

dant, page 291 : *Quoique la version latine de Zurich soit louable, elle n'est pas sans défauts.* Erasme, par une lettre circulaire à tous ses amis, dirigée contre un pamphlet de Léon de Juda, en achevant d'irriter celui-ci, l'avait excité à composer un nouveau pamphlet en langue allemande, encore plus violent que le premier, et accompagné d'une lettre dans laquelle Léon provoquait au combat le savant de Roterdam. Erasme garda le silence : c'est lui-même qui nous l'apprend (*Epist. lib.* XVIII, *epist.* 4). Lorsque la Bible de Léon de Juda parut pour la première fois à Zurich, en 1543, Luther s'emporta jusqu'à des excès inouis, *et ses transports*, dit Bossuet, *n'avaient jamais paru si violents.* Le grand évêque de Meaux, en rapportant ce fait, est tombé dans l'erreur de Gretser, et il appelle Léon de Juda *ce fameux Juif qui embrassa le parti des Zwingliens* (Variations, liv. VI, n°. 13). L—B—E.

JUDA - HAKKADOSCH, fils du rabin Siméon de la tribu de Benjamin, et descendant du savant Hillel, fondateur de la célèbre école de Tibériade, est appelé par les Juifs, *Rabbenù* (notre maître par excellence) et *Hakkadosch* (saint), à cause de la réputation de sainteté dont il jouissait, quoiqu'elle lui eût été faite à bon marché et pour des actes que le judaïsme seul peut canoniser. Il naquit à Séphora (*Tzippuri*), ville de Galilée, située sur le sommet d'une montagne, le jour de la mort du rabin *Akiba*, si l'on en croit le Talmud, et par conséquent l'an 120 de Jésus Christ, selon le comput le plus accrédité : de-là, la ridicule allusion des anciens Juifs à ce verset de l'Ecclésiaste, *le soleil est levé, le soleil se couche.* Juda fut soigneusement instruit dans la loi de Moïse, par d'excellents maîtres. A peine touchait-il à l'adolescence, qu'il entra au *sanhédrin.* Bientôt après, il devint le chef de ce corps, qui siégeait alors à Tibériade. C'est là l'origine du surnom de *Nassi*, ou prince, qui lui fut accordé par la voix publique, avec une solennité qu'on n'avait point employée pour ceux qui avaient exercé les mêmes fonctions. Il florissait sous les empereurs Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle, Lucius-Verus et Commode. Il eut part à l'estime de tous ces princes pour ses immenses richesses et son rare savoir, mais principalement à celle d'Antonin-le-Pieux. Les fables qu'on raconte au sujet de l'intime liaison qu'on prétend avoir existé entre l'empereur et le rabin, sont incroyables, et surtout celles qu'on lit dans le Talmud. Juda - Hakkadosch est l'auteur de la *Mischna* (Répétition de la loi), qui contient les principes du droit civil et canonique des Hébreux. Tant que le second temple subsista, disent les Talmudistes, les instructions secrètes, données par *Jéhova* à Moïse sur le mont Sinaï et par Moïse à Josué, n'avaient point été écrites autrement que par des particuliers tanaïtes ou *traditionnaires* pour des usages particuliers, et ne pouvaient pas être recueillies pour le public, sans perdre le titre auguste de traditions *de vive voix ;* mais comme elles auraient pu s'altérer à cause de la dispersion du peuple juif depuis la ruine de Jérusalem et de son temple, Juda-Hakkadosch fut désigné par les decrets du Très-Haut, pour les recueillir et en former un tout complet. C'est ce que dit aussi Maïmonide, dans la préface du livre intitulé, *la Main forte*, abrégé du Talmud ; ses paroles sont trop intéressantes pour ne pas piquer la curiosité du lecteur : « Personne, dit-il, n'avait en- » core mis par écrit les préceptes de

» la loi orale : dans chaque siècle, » le chef du sanhédrin, ou le pro- » phète, composait pour son usage » des mémoires particuliers des tradi- » tions qu'il avait reçues de ses maî- » tres, et il les enseignait de vive » voix. A l'égard des choses que la » tradition ne décidait pas, et qu'il » fallait, ou régler par une décision » nouvelle, ou tirer de la loi par une » des treize manières accoutumées, » le sanhédrin prononçait : cela a » duré jusqu'à notre saint docteur; » mais c'est lui qui a ramassé dans » un seul volume toutes les tradi- » tions, les sentiments, les interpré- » tations, les décisions qui avaient été » faites depuis Moïse, par les doc- » teurs et les sanhédrins, et il en a » composé la *Mischna*. Ce livre a été » reçu de tout le monde; chacun l'a » écrit, chacun l'a enseigné dans Is- » raël, afin que la loi orale ne se per- » dît pas : mais qu'est-ce qui a engagé » Rabbenù à écrire cet ouvrage, et à » faire ce changement ? C'est qu'il a » vu que peu de personnes étudiaient » la loi; que ceux qui l'étudiaient, sui- » vaient des opinions contraires; que » les persécutions s'élevaient tous les » jours; que le règne de l'impiété se » répandait de toutes parts; que les » Israélites étaient relégués aux ex- » trémités du monde : il a voulu com- » poser un ouvrage que les Juifs pus- » sent avoir entre les mains, pour y » apprendre leurs obligations et leurs » devoirs. » L'ouvrage de Juda-Hak-kadosch est divisé en six *sedarim* ou parties. La première traite de l'agriculture et des fruits de la terre; la seconde, des jours de fête et de leur observation; la troisième, du mariage et de ce qui concerne les femmes; la quatrième, des affaires civiles et des jugements; la cinquième, des oblations et des rites; enfin la sixième, des impuretés et des purifications légales. Ces six parties se divisent en *cahiers* qui, tous compris, sont au nombre de soixante trois : ces *cahiers* sont subdivisés en *chapitres*. Les Juifs égalent sans façon ce livre à la loi écrite; et Aben-Esra, dans sa préface sur le Pentateuque, n'a pas honte d'inculquer ainsi cette erreur dans l'esprit de ses compatriotes : « Il n'y a aucune différence » entre les deux lois qui nous ont été » transmises par le ministère de nos » pères. » Il y a plus; quelques-uns d'entre eux prétendent que la loi orale est le fondement de la religion judaïque, et non la loi écrite. Ce recueil est rédigé par aphorismes en manière de thèses : le style en est élégant, mais trop concis; il en résulte une grande obscurité, qui est encore augmentée par la multitude des termes étrangers et barbares qui s'y trouvent. Juda-Hak-kadosch commença l'ouvrage en question la trente-neuvième année de sa vie, et le termina, suivant l'opinion de Joseph de Voisin, et du père Lami de l'Oratoire, quatre ou cinq ans avant sa mort, qui arriva l'an de Jésus-Christ 194. Il avait alors atteint l'âge de soixante-quatorze ans, quoiqu'il eût été toujours d'une faible santé. Le nombre des commentateurs de la *Mischna* est innombrable; mais on distingue les auteurs des deux *Gémares*. Maïmonide en a donné un Abrégé très estimé, que Compiègne de Veil a traduit en latin. Les chrétiens s'en sont beaucoup servis, quand ils ont voulu faire connaître à fond les mœurs et la jurisprudence de la nation juive. On peut assurer, dit le savant P. Fabricy, qu'il n'y a aucune tradition ou aucun usage rapporté dans l'Evangile, qu'on ne puisse vérifier par la *Mischna* (*Titres primitifs de la révélation*, tom. II). L'édition de la *Mischna* la plus complète et la plus

soignée, est celle d'Amsterdam par Surenhusius, 1698, 6. vol. in-fol., hebreu et latin, avec des commentaires et des notes (Debure, *Bibliograph instruct.* 893). L—B—E.

JUDA HIOUG ou CHIUG, savant rabin, appelé par les Arabes, *Iahia ben David aben Zacharia*, était fils de David Passi. Il naquit à Fez, et fut élevé parmi les Arabes. Il exerçait la médecine dans cette partie de l'Afrique, en 1040, comme on peut le conjecturer de ce que dit le rabin Gédalia, dans le *Scialceleth hakkabala*. On ignore l'époque de sa mort. Le P. Morin, de l'Oratoire (*Exercitat. bibl. lib. 1, pag.* 116), avance mal à propos que le rabin Juda Hioug est le premier grammairien qu'aient eu les Juifs, et qu'avant l'époque où il vivait, cet art n'était point connu parmi eux. Richard Simon, et le père Fabricy (*Fondements primitifs de la révélation*), ont victorieusement réfuté cette assertion. En effet, nous savons par l'histoire et par les ouvrages qui nous restent, que la grammaire n'était point étrangère aux Juifs, même dans le IXe. siècle; mais aussi nous sommes forcés de convenir que, jusqu'à Juda Hioug, la grammaire hébraïque était restée dans l'enfance, et que ce rabin lui a donné la méthode qui lui manquait. Il profita des lumières de ses devanciers, les enrichit de nouvelles observations, et réussit à un tel point, que tous les Juifs, sans exception, l'ont considéré comme le restaurateur de leur langue, et le prince des grammairiens. Quoique les chrétiens aient trouvé un peu d'exagération dans les éloges qui ont été prodigués à Hioug par ses compatriotes, ils ne peuvent pas néanmoins s'empêcher de reconnaître la vérité de ce que nous venons d'en dire. Si la grammaire hébraïque a fait des progrès depuis ce rabin, c'est à lui qu'on en est redevable; il a servi de modèle et de guide. Il a laissé: I. *Sépher hannuach*, ou *Livre des lettres oisives*, écrit en arabe, suivant la coutume des Juifs de ce temps-là. Ce livre a trois parties: dans la première, l'auteur traite des lettres qu'on appelle *Evi*. « Mais, dit » Richard Simon, toutes les règles de » Juda Chiug, et toutes celles qui ont » été inventées depuis lui sur le même sujet, n'ont pas empêché que les » rabins grammairiens ne disputent » encore aujourd'hui de la racine de » quantité de mots, et par conséquent » de leur véritable signification. » Du reste, il s'est efforcé d'ôter, autant qu'il lui a été possible, cette grande confusion de lettres qui sont mises les unes pour les autres dans le texte hébreu. Dans la seconde partie, Hioug traite des verbes dont la seconde lettre se repose, et est comme oisive, principalement depuis que les points ont été ajoutés au texte hébreu; au lieu qu'il n'y avait point autrefois d'autres voyelles que ces lettres oisives. Dans la troisième partie, il traite des verbes qui finissent par une lettre oisive. Ainsi sont successivement passées en revue les trois lettres *radicales* ou essentielles qui servent à composer tous les mots hébreux. II. *Sépher baalé hakephel*, où l'auteur suit par ordre alphabétique tous les verbes dont l'écriture fait mention, et qui redoublent leur seconde radicale. Il fut écrit en arabe et traduit en hébreu, comme le premier, par Moïse, fils de Samuel Haccohen, suivant l'opinion de Fabricy, qui en avait vu un exemplaire manuscrit dans la bibliothèque Casanate. III. *Sépher hannikud*, ou *Livre de la ponctuation*; si rare, que Buxtorf fit de vains efforts pour se le procurer. Tout le monde connaît le profond respect que les Juifs ont gé-

néralement pour les points-voyelles, et les contes qu'ils débitent sur leur antiquité. Les disputes qui se sont élevées entre les chrétiens, sur leur origine et leur utilité, sont également connues. Prideaux ne laisse rien à desirer sur cette matière (Voy. *Histoire des Juifs*, liv. V). Les noms des deux Buxtorf, père et fils, grands partisans des points; ceux de Cappel, de Louth, d'Houbigant, de Ladvocat, de Kennicott, de Geddes, adversaires des Buxtorf, occupent un rang distingué dans la littérature. Quelque opinion que l'on embrasse, on est contraint d'avouer avec Semler, Butler, Prideaux et Richard Simon, qu'il est nécessaire d'avoir fait quelque progrès dans la ponctuation, pour acquérir une connaissance médiocre de la langue; car les points forment une espèce de chiffre qui indique le sentiment des Juifs lettrés sur chaque mot de l'ancien Testament. IV. *Sépherharkachà*, ou *Livre des accents*, matière qui fait suite à la précédente. Par-là, il est aisé de conclure que Hioug avait traité en détail, et avec beaucoup de pénétration, toutes les parties de la Massore, qui est la *tradition* sur la lettre de la loi, comme la Mischna est la *tradition* sur l'esprit de la loi; de cette science qui, comme en parle Lewis (*Origines hebreæ*, vol. IV, pag. 156), « consiste en remarques critiques sur » les versets, les mots, les lettres et » les points-voyelles du texte hébreu; » par laquelle les anciens docteurs » juifs distinguèrent les livres et les sec» tions de livres en versets, et marquè» rent le nombre des versets, des mots » et des lettres dans chaque verset; les » versets où ils croyaient qu'il y avait » quelque chose d'oublié; les mots » qu'ils présumaient avoir été changés; » les lettres qu'ils croyaient super» flues; les répétitions des mêmes » versets; les différentes leçons; les » mots qui étaient redondants ou dé» fectueux; le nombre de fois que le » même mot se trouve au commence» ment, au milieu ou à la fin d'un » verset; les différentes significations » du même mot; la conformité ou la » liaison d'un mot avec un autre; le » nombre des mots qui sont écrits en » dessus; quelles lettres sont pronon» cées; quelles lettres sont tournées » sens-dessus-dessous; quelles lettres » sont écrites perpendiculairement; » quelle est la somme de toutes; » de cette science enfin qui suppose un travail immense, mais actuellement presque perdu, puisque tous les bons écrivains juifs et chrétiens tombent d'accord que la Massore est défectueuse dans l'état où elle se trouve, soit que nous ne l'ayons pas tout entière dans les Bibles imprimées, soit qu'elle ait été interpolée. Fabricy regrette avec raison que les Juifs nous aient privés d'une édition des ouvrages de Juda Hioug, traduits en hébreu, et encore plus, que la traduction latine faite par Jean Gagnier, professeur à l'université d'Oxford, n'ait point été imprimée; car, à quelque degré de perfection qu'ait été portée la grammaire hébraïque du temps de David Kimchi, ce célèbre rabin n'en recommande pas moins expressément la lecture des livres de Juda Chiug. Elias Levita, lui-même, et Jonas ben Gannah, tout en trouvant qu'il y a parfois des erreurs à reprendre, ne les louent pas avec moins d'enthousiasme. L—B—E.

JUDA RAV ou RAB, fils d'Ezechiel, est réputé un des plus fameux docteurs appelés par les juifs Amoraïm (*disceptantes*, sophistes). Les premiers disciples du rabin Juda-Hakkadosch, qui portèrent sa doctrine à Babylone, se nommaient Samuel et Rav : ils fondèrent ou restau-

rèrent six célèbres écoles dans les pays voisins de cette antique cité, à Naherda, à Sora, à Pombéditha, etc.; et c'est dans ces écoles que l'on commentait la *Mischna*, et les *Baraïthoth*, ou additions, pour l'instruction des auditeurs et la propagation des traditions judaïques : de là est venue la *Gémare* de Babylone, bien plus accréditée chez les Juifs que celle de Jérusalem, quoiqu'elle lui soit postérieure, parce qu'il y a moins de barbarie et d'obscurité. Cette compilation faite en différents temps, et qui ne fut peut-être achevée qu'au ve. siècle, renferme les absurdités les plus palpables et les plus choquantes. Ce n'est pas sans quelque raison qu'on a prétendu qu'elle avait servi de modèle au Coran. Le christianisme et son divin fondateur y sont déchirés sans aucun ménagement. C'est le dépôt de tout ce qu'il y a de plus ridicule et de plus extravagant chez une nation qui, depuis sa dispersion, ne le cède en ce genre à aucune autre. Quand on parle du *Talmud* sans rien ajouter, on désigne le *Talmud* ou la *Gémare* de Babylone. Sur soixante trois cahiers qui composent la *Mischna*, la *Gémare* de Babylone en a expliqué vingt-six : ce sont ceux qui obligent les Juifs en tout temps et en tout lieu. Le style de cette *Gémare* est pur, correct et clair; Juda Rav y a eu la plus grande part : il y est cité très souvent et avec honneur. De tous les conteurs d'inepties, il n'en est peut-être aucun qui surpasse ce rabin : il n'y a point de fable qu'il n'invente sur le compte de la loi de Moïse, pour en relever la splendeur; point de blasphème qu'il ne profère contre le législateur de la nouvelle alliance, pour décrier sa personne et sa doctrine. Juda Rav était à la tête de l'académie de Naherda, l'an 250, suivant Harravad et Bartolocci : il avait succédé au rabin Samuel. La 1re. édition de la *Gémare* de Babylone est de 1520, in-fol. L—B—E.

JUDAS MACCABÉE était le troisième fils du prêtre Mathathias, descendant par Joïarib d'Éléazar, grand sacrificateur, fils aîné d'Aaron. La devise qu'il avait prise dès sa jeunesse, et qu'il fit mettre depuis sur ses drapeaux, *Qui d'entre les dieux est semblable au Seigneur?* (composée en hébreu, de quatre mots, dont les initiales sont M. C. B. I.), lui fit donner, dit-on, le surnom de Maccabée. Son zèle pour la loi du Seigneur le fit sortir de Jérusalem, pour aller vivre dans les montagnes, loin des profanations des impies; et quand son père se fut retiré à Modin, avec sa famille, il lui amena ses compagnons, et suivit ses destinées. L'année suivante, Mathathias, sur le point de mourir, nomma Judas pour lui succéder dans le gouvernement du peuple de Dieu, à cause des preuves de valeur et de piété qu'il avait déjà données. A peine Judas fut-il entré en fonctions, qu'il marcha avec ses frères et les autres réfugiés, contre les oppresseurs des Juifs. Il chassa les ennemis de tous les postes qu'ils occupaient; il fit mourir les Juifs apostats; il détruisit tous les monuments d'idolâtrie qu'Antiochus avait fait ériger dans le pays, et répandit ainsi la terreur de ses armes parmi les Syriens. Apollonius, gouverneur de Samarie pour Antiochus, arma promptement pour arrêter les progrès de celui qu'il appelait un rebelle. Judas vola à sa rencontre et le battit complètement. De là, il courut au-devant de Seron, gouverneur de la basse Syrie, qui s'était avancé à huit lieues de Jérusalem, défit sa nombreuse armée et le tua lui-même dans sa déroute, après avoir animé sa pe-

tite troupe au combat par l'exemple de leurs ancêtres et le souvenir de la protection divine. Lysias, qu'Antiochus partant pour la Perse avait chargé de le venger et de détruire les restes de la nation juive, envoya Ptolémée, Nicanor et Gorgias avec quarante mille hommes de pied et sept mille chevaux, contre Judas et ses frères. Cette armée s'accrut encore en chemin de tous les apostats juifs et des aventuriers qu'attirait l'appât d'un riche butin. Judas n'en fut point effrayé; et il fit passer dans l'ame des siens le courage dont il était animé. Il fit faire des prières solennelles à Maspha avec tout l'appareil qu'on pouvait employer hors de Jérusalem et de son temple. Il ne prit avec lui que ceux d'entre les siens qui n'étaient retenus par aucun obstacle, qui étaient portés de bonne volonté; et après leur avoir donné des chefs, il alla, plein de confiance en Dieu, attaquer d'abord Gorgias, qui était à Emmaüs, et lui tua trois mille soldats. Il se tourna ensuite contre Nicanor, auquel il fit perdre plus de neuf mille hommes. Lysias, honteux et irrité d'une telle défaite, mena en Judée, l'année suivante, une armée de plus de soixante mille combattants; mais elle ne put tenir devant le vaillant Maccabée, et fut dispersée avec autant de facilité que celle de l'année précédente. Judas crut devoir profiter de ces favorables conjonctures pour rétablir le temple et le culte du Seigneur. Il commença par s'emparer de Jérusalem, dont le gouverneur Philippe fut obligé de s'enfermer dans la citadelle de Sion. Mais Judas l'y tint bloqué; pendant ce temps-là, on répara par ses ordres le sanctuaire qui avait été presque entièrement détruit: on bâtit un nouvel autel semblable au premier; et quand tout fut terminé, la dédicace fut célébrée par des sacrifices et des prières durant huit jours, à compter du 25 du mois de casleu, qui est le 9e. de l'année ecclésiastique des Juifs, trois ans après qu'il avait été souillé par Antiochus: cette dédicace est devenue une fête perpétuelle du peuple hébreu, sous le nom de *Fête des lumières*. Judas Maccabée fit ensuite fortifier la montagne où était le temple, pour tenir en respect ses ennemis. Les nations voisines, jalouses de tant de succès et prenant ombrage d'une puissance qui s'élevait avec une si grande rapidité, résolurent de s'avancer pour l'anéantir. Judas se mit en marche, et les vainquit. Il tua beaucoup de monde aux Iduméens en diverses rencontres, prit leurs principales forteresses et y mit le feu. Il traita de même les Ammonites, qui étaient sous la conduite de Timothée. Il arracha à la servitude des Moabites, les Hébreux qui habitaient le pays de Galaad. Les généraux de ce grand homme ne furent pas moins heureux que lui, à l'exception pourtant de Joseph et d'Azarias, qui furent défaits par Gorgias, parce qu'ils avaient osé l'attaquer imprudemment, malgré les défenses de leur chef. A cette époque, Antiochus périt sous la main du Seigneur qu'il avait si audacieusement blasphémé (1), et laissa le trône à son fils Antiochus Eupator, qu'il mit sous la tutelle de Lysias. Judas avait à peine triomphé des Philistins, des Iduméens et des autres peuples voisins, qu'il lui fallut recommencer la guerre contre la Syrie. Il voulait profiter de la mort d'Antiochus Épiphanes, pour se rendre maître de la citadelle de Sion, dont la garnison, renforcée par un grand nombre de Juifs, l'incommodait beau-

(1) L'an 164 avant J.-C., ou 148 de l'ère des Séleucides, comme semble l'avoir prouvé M. Tôchon dans sa *Dissertation sur l'époque de la mort d'Antiochus VII*, etc., 1815, in-4°., pag. 57.

coup; mais il fut contraint d'en abandonner le siége, pour aller faire tête à Gorgias du côté de la Méditerranée. Quand il l'eut vaincu et lui eut enlevé quelques places, il revint promptement s'opposer à Timothée, qui amenait une puissante armée au secours de la garnison de Sion. La bataille fut opiniâtre et sanglante. Mais Judas, qui avait eu recours au Tout-puissant, soutenu par sa protection manifeste, l'emporta à la fin. Les Syriens perdirent beaucoup des leurs, et Timothée, obligé de fuir, se réfugia dans Gazara, où commandait son frère Chéréas. Maccabée l'y suivit de près, s'empara de cette place-forte, passa la garnison au fil de l'épée, et fit périr Timothée et Chéréas. La nouvelle de ces désastres fit précipiter la marche de Lysias, qui s'avançait avec une armée de cent mille hommes et trente-deux éléphants, dans le dessein de terminer enfin cette guerre et de ruiner ce pays. Judas, selon son usage, implora le secours du dieu des armées, et, en ayant reçu un signe favorable, il exhorta ses soldats au combat et leur donna l'exemple de la valeur. Lysias fut vaincu; et, pour sauver les restes de son armée découragée, il fit proposer la paix à son généreux ennemi, qui l'accepta, à condition que les Juifs jouiraient d'une entière et pleine liberté de culte. Lysias transmit cette proposition au roi, qui l'agréa et écrivit aux Juifs avec bonté. Sa lettre fut accompagnée des assurances que deux envoyés romains, à la cour de Syrie, voulurent bien donner d'une bienveillance particulière envers le peuple hébreu. Mais cette paix fut bientôt troublée par des officiers du roi de Syrie: profitant du temps où Judas Maccabée était occupé à châtier quelques villes maritimes qui avaient outragé les Juifs, ils recommencèrent les hostilités. Judas n'en continua pas moins à réprimer les ennemis avec lesquels il était aux prises; il se rendit maître de la ville de Casphir, comme par miracle, battit les Arabes, se tourna ensuite contre Gorgias, qui commandait une armée formidable, et remporta sur lui une victoire signalée. Le lendemain il envoya chercher les corps de ceux des siens qui avaient été tués dans le combat, pour les ensevelir; et comme on trouva sous leurs tuniques des idoles qu'ils avaient dérobées dans les villes maritimes, on ne douta point que cette faute n'eût été la cause de leur mort. Judas en prit occasion de faire des remontrances à ses soldats, pour les engager à joindre la pureté des mœurs au culte du vrai Dieu. Il envoya douze mille drachmes à Jérusalem, afin qu'on offrît des sacrifices pour ceux qui étaient morts; car il ne doutait point de la résurrection générale, et il était convaincu que Dieu réservait sa miséricorde à ceux qui mouraient dans la piété. La prise de la citadelle de Sion lui tenait bien à cœur, et il l'aurait réalisée s'il n'eût pas été obligé de sortir de Jérusalem pour repousser Lysias, qui venait au secours des assiégés. La victoire contre ce général fut complète. Judas avait donné pour signal *la victoire de Dieu*. Ce nouveau succès de Judas porta le roi de Syrie à réunir toutes ses forces pour l'empêcher d'en tirer avantage. Il étala dans la plaine de Bethzachara l'appareil le plus formidable, en hommes, en chevaux, en éléphants. Judas rangea également ses troupes, et les raffermit par tout ce que la religion et la patrie peuvent inspirer d'intérêt. C'est dans ce combat qu'Éléazar, un des frères de Maccabée, succomba sous le poids d'un éléphant qu'il avait tué, croyant que le roi était dessus. Les Juifs firent

des prodiges de valeur; mais ils se retirèrent, quoique vainqueurs, pour n'être pas enveloppés par des ennemis plus nombreux. Antiochus Eupater ne tarda pas à tenter de délivrer la garnison de Sion; mais Judas rassembla le plus de monde qu'il put dans le temple, et lui fit tête : cependant il aurait à la fin succombé, si les affaires de Syrie n'eussent éloigné Antiochus et Lysias. Avant de se retirer, le roi accorda la paix à Judas Maccabée, qu'il déclara prince de tout le pays depuis Ptolémaïde jusqu'aux Gerséniens, et qu'il combla d'honneurs et de caresses. Antiochus Eupator ayant été tué, et Démétrius Soter reconnu en sa place, Judas eut beaucoup à souffrir de ce nouveau roi, qu'Alcime, usurpateur du souverain pontificat, avait indisposé contre lui. Bacchide, gouverneur de Mésopotamie, et Alcime lui-même, furent envoyés pour lui faire la guerre. Judas les vainquit successivement, et châtia les traîtres qui les favorisaient. Nicanor lui fut ensuite opposé avec des troupes plus considérables et avec aussi peu de succès. Nicanor, plein d'estime pour Judas Maccabée et redoutant sa valeur, ne voulut point hasarder de combat. Il signa même, avec ce vaillant homme, un traité, qui ne fut guère observé, parce qu'Alcime, continuant ses menées, engagea le roi à ordonner à Nicanor de se saisir de la personne de Judas, et de le lui envoyer à sa cour. Judas, qui avait autant de prudence que de valeur, et qui était sur ses gardes, sut éviter le coup qu'on lui préparait et se dérober aux embûches. Il se retira dans la province de Samarie : Nicanor alla l'y chercher; et, pour mieux s'assurer de la victoire, il résolut de l'attaquer un jour de sabbat, dans l'espérance que Judas, n'osant violer la sainteté de ce jour, ne se défendrait pas. Judas, qui avait été instruit par ses pères de l'esprit de la loi, et qui fut éclairé par une vision du grand-prêtre Onias et du prophète Jérémie, ne refusa point le combat. Avec sa petite armée de trois mille hommes, il défit celle des ennemis à Adarsa, et en tua trente-cinq mille. Nicanor périt aux premiers moments de la mêlée. Ce qui restait d'une si belle armée, s'étant débandé, tomba sous les coups du vainqueur. Judas en fit rendre de solennelles actions de grâces à l'Eternel dans son temple; et le jour de la bataille, qui était le 13e. d'adar, fut à jamais consacré dans les fastes des Hébreux. Durant le repos que lui procura sa victoire, Judas fit alliance avec les Romains; ils accueillirent honorablement ses envoyés, et écrivirent à Démétrius Soter de vivre avec les Juifs comme avec des amis du peuple romain. Malheureusement avant que les lettres du sénat fussent parvenues au roi de Syrie, Bacchide et Alcime attaquèrent, par ses ordres, Judas près de Jérusalem. Ce héros n'avait que trois mille hommes; et bientôt il n'en eut que huit cents, par la désertion que causa la terreur de l'armée ennemie. Judas ne se laissa point abattre par un si affreux abandon; et, sans écouter les conseils de ses amis, résolu de vaincre ou de périr, il donna le combat qui dura depuis le matin jusqu'au soir, malgré la grande disproportion des combattants. Jamais Judas Maccabée n'avait paru plus grand que dans cette journée; mais à la fin, enveloppé avec les siens, épuisé par le carnage qu'il avait fait, et criblé de coups, il tomba mort (l'an 160 avant J.-C.) Ses frères Jonathas et Simon emportèrent son corps, et l'enterrèrent à Modin, dans le sépulcre de sa famille. Tout Israël

fut dans la consternation : on pleura sa perte avec des démonstrations de douleur qu'on n'aurait point accordées aux rois les plus chéris. Chacun s'écria : « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ! » Son frère aîné lui succéda dans le gouvernement (*Voy.* SIMON). Dans la séance publique de l'Institut, d'avril 1818, M. Raynouard, de l'académie française, a lu des fragments de son poème de *Maccabée*, encore inédit. L—B—E.

JUDAS, nommé *Iscariote* du lieu de sa naissance, situé dans la tribu d'Ephraïm, fut appelé par Jésus-Christ au nombre de ses apôtres. Il était chargé de l'argent qui servait à la subsistance de son divin maître, et de ceux qui le suivaient. Il osa censurer avec amertume l'action de Marie, qui répandit des parfums sur les pieds du Sauveur, en disant *qu'on aurait pu tirer une grande somme de ces aromates, et la donner aux pauvres*; mais Jésus prit la défense de cette femme, et blâma son disciple. La Synagogue, qui tramait depuis long-temps la perte de Jésus-Christ, ne savait comment s'emparer de sa personne, quand le perfide Judas vint offrir de le lui livrer pour trente pièces d'argent, qu'il est impossible d'évaluer maintenant. Cet indigne apôtre remit en effet, entre les mains des envoyés de la Synagogue, Jésus-Christ, qu'il leur désigna par le salut ordinaire, dans le jardin des Oliviers : mais bientôt, bourrelé par la pensée de son horrible forfait, il rapporta le prix *du sang de l'homme juste*, dans le temple où était assemblé le Sanhédrin, et alla se donner la mort, ou en se pendant, ou en se déchirant les entrailles. De cet argent on acheta, pour la sépulture des étrangers, un champ qui fut appelé *Hakel-Damah* (le champ du sang). Origène a fait, sur cette mort précipitée, une conjecture bien singulière; il a prétendu que Judas Iscariote voulut prévenir, par sa mort, celle de son maître, espérant de le trouver dans l'autre monde, de lui confesser son péché, et d'en obtenir le pardon (*Tract.* 35 *in Matth.*) Les Caïnites rendaient à Judas une espèce de culte de vénération, le regardant comme un homme admirable, sans lequel le genre humain eût été privé des grands avantages qu'il doit à la mort de Jésus-Christ, et que les puissances amies du créateur voulaient empêcher, en s'opposant à ce qu'il mourût. Les Cérinthiens, et d'autres hérétiques, lui rendaient également un culte religieux. On a attribué un évangile à Judas Iscariote; mais nous ne le connaissons que par ce qu'en disent St. Irénée, St. Epiphane et Théodoret. Le *Toldat Jeschu*, et l'évangile de Nicodème, rapportent bien que Judas a poursuivi et pris Jésus, mais non qu'il ait été son disciple.

L—B—E.

JUDAS LEVITA, ou RABBI JUDAS HALLEVI, fils de Samuel Hallevi, Espagnol, naquit, suivant Bartolocci, en 1090, et mourut en 1140. Il fut grand philosophe, grammairien, poète, et savant profond dans toutes sortes de sciences. On croit qu'il était cousin germain d'Aben Ezra, mais beaucoup plus âgé que lui. Nous lisons dans le *Scialscèleth Hakkabala*, que Judas Levita, étant allé en pélérinage à Jérusalem, déchira ses vêtements, et s'avança nu-pieds vers la sainte cité, en récitant des lamentations qu'il avait composées. Un mahométan, témoin de cette conduite, poussa son cheval sur lui, et l'écrasa. Nous lui devons une des plus belles productions qui soient sorties de l'école des rabins, le fameux livre qui

a pour titre *Sepher Haccozri*, ou *Cuzari*, ou *Cozri*; soit qu'il n'ait fait que traduire cet ouvrage de l'ancienne langue de *Cuzare*, en arabe, comme le veulent les auteurs du *Schem Tor* et du *Scialscèleth Hakkabala*; soit qu'il l'ait composé lui-même en arabe, ainsi que le prétendent Rabbi Azarias, David Ganz, le père Morin, Bartolocci et Jacques Basnage, à-peu-près de la même manière que Platon et Cicéron ont composé leurs dialogues, en faisant tenir à d'illustres personnages des discours conformes à leurs caractères connus, mais qu'ils n'avaient jamais tenus; soit enfin qu'il faille suivre une opinion moyenne, et ne lui accorder que la seule gloire d'avoir poli et orné les actes d'une conférence réelle entre les personnes qui paraissent en scène : car ce livre est un dialogue entre un roi nommé Cuzar, et R. Isaac Sanguer, sur les principales matières de la religion, contre les gentils, les philosophes et les juifs caraïtes. L'auteur du Cozri, soutient partout dans sa dispute, contre les caraïtes, que, sans la tradition, l'on ne peut établir la vérité de la religion; et pour établir plus fortement cette tradition appuyée sur la loi mentale, il pose pour principe, que les écrivains sacrés n'ont point voulu mettre par écrit des choses cachées et peu connues, mais seulement ce qui était à la portée du peuple, et qui était conforme à ses idées. Il établit contre les gentils et les philosophes que le dieu des Israélites est le vrai Dieu, créateur et conservateur du ciel et de la terre : c'est pourquoi il traite successivement, et avec beaucoup d'éloquence, de Dieu, de son existence, de ses noms, de ses attributs; de la création du monde, des anges; de l'Écriture sainte, et de sa divine autorité; des traditions, de la providence, des décrets éternels, du libre arbitre, de la résurrection des morts, de la vie éternelle, du culte de Dieu, de la prière, de l'idolâtrie, de la dignité et de l'excellence du peuple juif, de la terre promise, de la langue hébraïque, de la poésie sacrée, de l'ame, de ses facultés et de son immortalité, des prophéties et des prophètes, de la cabale, et des mystères cabalistiques. Le résultat de toutes ces discussions fut la conversion de Cuzar à la religion judaïque. Le *Cozri* fut d'abord traduit en hébreu par Juda ben Kardaniel, mais peu heureusement. Il le fut bientôt après, et avec plus de succès, par R. Juda Aben Tibon : la première édition, de la version d'Aben Tibon, est de 1547, in-4°., Venise, sans notes ni commentaire; la seconde est de 1594, *ibid.*, avec un assez long commentaire de R. Juda Muscato, et avec des gloses sur les mots obscurs, intercalées dans le texte. Buxtorf a traduit l'ouvrage de Judas Levita, sur la version hébraïque d'Aben Tibon, et a fait imprimer sa version avec l'hébreu, à Bâle, in-4°., en 1660. Les notes de ce savant ne sont pas toujours exactes, surtout quand il s'agit des Caraïtes qu'il ne connaissait pas. On peut lui faire le même reproche qu'à Muscato, de n'avoir pas renvoyé ses notes à la marge. Abendana, Juif très érudit, en a publié une autre traduction, en langue espagnole, sous ce titre : *Cuzari, libro de grande sciencia y mucha doctrina; discursos que passaron entre el Rey Cuzar, y un singular sabio de Israël llamado R. Yshach Sanguery*, Amsterdam, 1663, in-4°. Richard Simon préfère cette version à celle de Buxtorf, à cause des préjugés de celui-ci sur la Massore, et de ses préventions contre les traditions, et parce que le rabin se mon-

tre exempt des petitesses de ses confrères. Jacob, juif romain, avait formé le projet de donner une édition du texte arabe, qui n'a jamais été imprimé, avec l'hébreu et le latin; mais ce projet n'a point eu d'exécution. Les Juifs ne tarissent point en éloge sur le *Cozri*. Les chrétiens eux-mêmes, entre autres Buxtorf, le père Morin, Bartolocci, Wolff, en font beaucoup de cas; et M.. Sylvestre de Sacy, dont le suffrage est d'un si grand poids, le met au premier rang des bons ouvrages que les Israélites ont produits. Outre le *Cozri*, Judas Levita a composé ou traduit en arabe des hymnes et des prières qui se trouvent dans quelques-uns des livres que les Juifs appellent *Machazorim*. Il y a une petite pièce dans le *Machazor* espagnol, éd. de Venise, 1656, qui commence par ces mots, *Domine hodie tibi ordinabo*, etc.; dans le *Machazor* à l'usage de la synagogue de Rome, une hymne qu'on chante le sabbat qui précède la fête des *Sorts*, et qui commence ainsi, *Domine misericordia tua*, etc. On peut voir dans Bartolocci et dans Wolf, la liste des autres ouvrages de Judas Levita, et de ceux qui lui ont été attribués sans fondement. L—B—E.

JUDE (Saint), apôtre, nommé aussi *Lebbée*, *Thadée*. ou le *zélé*, frère de Saint-Jacques le mineur, de Saint-Siméon, évêque de Jérusalem, et d'un nommé Joseph, dont parle Saint-Mathieu, était comme eux, fils de Cléophas et de Marie sœur de la Sainte Vierge. On ne sait ni quand, ni comment il fut appelé à la suite de J. C., dont il fut tendrement aimé, bien moins à cause des liens du sang, que pour l'ardeur de son zèle et la pureté de sa foi. On croit qu'il s'occupait des travaux de la campagne avant sa vocation. Dans la dernière cène, J. C. venait de dire: « Celui qui m'aime, » sera aimé de mon père; je l'aimerai » aussi, et je me découvrirai moi-» même à lui. » St.-Jude en prit occasion de lui adresser cette question: « Seigneur, d'où vient que vous vous » découvrirez vous-même à nous, et » non pas au monde? « Jésus lui répondit: « Si quelqu'un m'aime, il gardera » ma parole; mon père l'aimera, et » nous viendrons en lui, et nous fe-» rons en lui notre demeure. Celui » qui ne m'aime point, ne garde point » mes paroles. » C'était lui dire clairement qu'il se manifestait à ses disciples à cause de la simplicité de leur cœur. Après la descente du St.-Esprit, l'apôtre prêcha l'Évangile dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie et la Mésopotamie, selon Nicéphore, St. Isidore et les martyrologes. Saint Paulin ajoute la Libye à ce dénombrement. Le saint apôtre étant retourné à Jérusalem, en 62, après la mort de St. Jacques le mineur, fut présent à l'élection de St. Siméon, pour gouverner l'église de cette ville. De là il passa en Perse, selon Fortunat, et y reçut la couronne du martyre. Mais le ménologe de l'empereur Basile, et quelques auteurs grecs, mettent sa mort à Ararat, dans l'Arménie, qui dépendait alors de l'Empire des Parthes, et qui était regardée conséquemment comme faisant partie de la Perse. Il est certain que les Arméniens l'honorent comme leur apôtre. Quelques Grecs disent qu'il fut percé de flèches; d'autres ajoutent qu'on l'avait auparavant attaché à une croix. Nous avons de lui une *Épître*, qui est la dernière des sept épîtres catholiques: elle n'a qu'un chapitre en vingt-cinq versets. Mais Origène avait raison de dire que, si elle ne contient que très peu de paroles, elles sont pleines de la force et de la grâce du ciel. Le saint apôtre l'écrivit,

suivant l'opinion commune, après la prise de Jérusalem, principalement pour les juifs convertis au christianisme, quoiqu'elle soit adressée à toutes les églises d'Orient. Il les prémunit contre les erreurs des Simoniens, des Nicolaïtes, des Gnostiques et des autres hérétiques de ce temps-là, qu'il dépeint sous les couleurs les plus fortes, et par les similitudes les plus énergiques. Eusèbe et St. Jérôme nous apprennent que l'épître de St. Jude ne fut pas d'abord généralement reçue au nombre des écritures canoniques, parce que, dit ce dernier, le livre apocryphe d'Enoch y était cité. Cela n'a pas empêché néanmoins qu'elle n'ait été mise dans le canon. Son antiquité et l'usage lui ont donné l'autorité sacrée qu'elle n'avait pas auprès de quelques-uns. L'Orient et l'Occident l'ont reçue: les églises protestantes même ne l'ont point rejetée, quoique Luther, Chemnitius, les centuriateurs de Magdebourg et Grotius, aient tâché d'en ébranler l'authenticité. Edouard Pococke a donné de cette épître une fort bonne édition, en syriaque, en grec et en latin, imprimée à Leyde, 1630, in-4°., avec des notes. L—B—E.

JUDICAEL, souverain de la Bretagne Armorique, était le fils aîné de Hoël III ou Juthaël, comte de Cornouailles, qui, s'étant rendu maître de la plus grande partie de la Bretagne, avait pris le titre de roi, sans opposition de la part des princes français, assez occupés de leurs propres divisions. Hoël étant mort en 612, Salomon, son second fils, lui succéda, et Judicaël prit l'habit dans le monastère de Saint-Méen : mais Salomon étant mort lui-même sans postérité environ vingt ans après, Judicaël rentra dans le monde, et prit les rênes du gouvernement avec la qualité de roi. Des Bretons ayant commis quelques ravages sur les terres de France, le roi Dagobert envoya St. Éloi (depuis évêque de Noyon), pour en obtenir la réparation. Judicaël revint lui-même avec l'envoyé, à Creil-sur-Oise, où se trouvait Dagobert, et il satisfit pleinement ce monarque. St. Éloi lui ayant inspiré des scrupules sur sa désertion, et St. Ouen, alors grand référendaire de la cour de France, ayant aussi insisté fortement sur le même objet, Judicaël retourna dans son monastère en 638, et y mourut, après vingt ans de pénitence, le 17 décembre 658, en réputation de sainteté. Alain II, son fils aîné, ne régna que sur une partie de la Bretagne; et cette province continua d'être divisée en plusieurs petites souverainetés jusqu'à la conquête qu'en fit Charlemagne. Les ducs ou gouverneurs que ce prince ou ses fils y établirent, essayèrent fréquemment de se rendre indépendants, et prirent même quelquefois le titre de roi; mais on voit, le plus souvent, ce pays divisé en comtés particuliers. Geoffroi Ier., comte de Rennes, prit, en 992, le titre de duc de Bretagne; quelques-uns de ses successeurs n'eurent que le titre de comte. Pierre, surnommé *Mauclerc*, ayant épousé l'héritière de ce duché en 1212, fut la tige des derniers ducs de Bretagne.

C. M. P.

JUDITH, une des femmes les plus célèbres dans l'histoire sacrée, était fille de Merari, de la tribu de Siméon. Elle épousa Manassé, de la même tribu, dont elle resta veuve de bonne heure. Quoiqu'elle fût encore jeune, très riche et d'une rare beauté, elle vécut, dans sa viduité, au milieu des exercices de piété, des mortifications, des bonnes œuvres, et jouissant d'une réputation sans tache. Quand Holopherne, général de Nabuchodonosor,

eut assiégé Béthulie avec une armée formidable, et se fut rendu maître des sources qui donnaient de l'eau à la ville, les habitants effrayés se disposaient à capituler: mais Judith devint leur salut. Ayant appris la triste situation de ses concitoyens, elle fit prier le gouverneur et les principaux de la ville de se rendre dans sa maison. Dès qu'ils y furent arrivés, elle leur prouva avec beaucoup d'éloquence, qu'ils avaient mal agi, en s'engageant par serment, de se livrer aux Assyriens, s'ils n'étaient pas secourus dans cinq jours, et qu'ils avaient insulté à la bonté du Tout-Puissant, en perdant le souvenir des merveilles qu'il avait opérées en faveur de leurs pères. Le gouverneur Ozias applaudit à son discours, et lui demanda le secours de ses prières, pour obtenir de l'eau. Judith se contenta de lui dire qu'elle avait formé un projet qu'elle ne pouvait pas lui développer, mais dont la postérité parlerait dans tous les siècles; qu'il devait seulement lui permettre de sortir cette nuit de la ville, avec sa servante. Ozias et les principaux de Béthulie lui accordèrent sa demande, firent des vœux ardents pour le succès de son entreprise, et se retirèrent en attendant le sort que la Providence leur réservait. Judith, veuve alors depuis trois ans et demi, rentra dans sa retraite, et, à l'heure du sacrifice du soir, elle se prosterna devant l'Éternel, et le supplia, avec toute la ferveur dont elle était capable, de diriger son dessein, et de faire éclater sa puissance, en confondant, par le bras d'une femme, toutes les forces du roi d'Assyrie. Après cette prière, elle se revêtit de ses plus beaux ornements, et n'oublia aucune de ces recherches, aucun de ces soins qui pouvaient relever ses charmes et donner de l'éclat à sa beauté. Dans ce pompeux attirail, ayant chargé sa servante de quelques provisions, elle se présenta à la porte de la ville, qui s'ouvrit devant elle. Judith s'avança dans la campagne: arrivée à la première garde des Assyriens, elle déclara qu'elle s'était évadée du milieu de son peuple, et qu'elle voulait indiquer à leur général le moyen de se rendre maître de Béthulie. Sur-le-champ, elle fut conduite à Holopherne, aux pieds duquel elle se jeta; mais il la fit aussitôt relever, et lui parla de la manière la plus affable, et avec toute l'émotion que pouvait causer une beauté si frappante. Judith lui tint les discours les plus propres à lui donner le change sur ses véritables intentions; et, tout en lui protestant de ne rien dire que de vrai, elle lui fascina tellement les yeux, qu'il ne put apercevoir le piége dans lequel elle l'entraînait par son adresse. Elle le conjura de la laisser sortir du camp toutes les nuits, pour aller offrir à son Dieu le tribut ordinaire de ses prières dans la vallée voisine: cette permission lui fut accordée de bonne grâce, et elle continua d'en user pendant trois jours; le quatrième, Holopherne invita Judith à un banquet qu'il donnait à ses officiers. La belle veuve accepta avec empressement et avec respect; elle se para en diligence, et se rendit dans la tente du général. Le festin fut somptueux: Holopherne, dominé par sa passion, but excessivement, et se plongea dans l'ivresse: il fut porté sur son lit, et Judith resta seule avec lui. C'était le moment décisif. Elle fit sa prière avec plus de ferveur que jamais; et quand elle se fut rassurée, elle prit le sabre d'Holopherne, et lui trancha la tête. Aussitôt elle la mit dans le sac des provisions que portait sa servante; et, sortant avec elle de la tente et du camp, elle vola vers Béthulie, chargée du monument de sa victoire. A son

ordre, les portes s'ouvrent; le peuple accourt: la tête d'Holopherne est étalée à tous les regards. Judith raconte ce qui s'est passé; et tous, dans l'admiration et dans la joie, célèbrent les louanges de cette femme forte, dont le Seigneur s'est servi pour plonger dans le sommeil de la mort celui qui avait porté la terreur et l'effroi chez tant de peuples divers. Ozias fit le panégyrique de l'héroïne qui s'était exposée à tant de dangers, et qui revenait triomphante. Judith ordonna d'abord aux habitants de Béthulie d'arborer la tête d'Holopherne au plus haut des créneaux des murailles de la ville, de s'armer en diligence, et de faire sortir les plus vaillants d'entre eux pour donner une fausse alarme aux Assyriens, afin que, courant à la tente du général, et le voyant noyé dans son sang, ils perdissent courage et prissent la fuite. Elle fit venir ensuite Achior l'Ammonite, qu'Holopherne avait chassé de son camp et renvoyé aux Béthuliens, à cause des avis qu'il lui avait donnés, pour reconnaître la tête du général des Assyriens. Cet étranger la reconnut effectivement; et, à la vue d'une si étonnante merveille, il desira d'être agrégé au peuple de Dieu, ce qui lui fut accordé. Cependant les ordres de Judith ayant été mis à exécution, et l'élite des Béthuliens ayant fait une sortie, l'alarme se répandit dans le camp des ennemis. On court, on vole avertir le général: mais, ô surprise, ô frayeur! on n'aperçoit qu'un tronc inanimé, nageant dans des flots de sang. Une terreur subite s'empare de toute l'armée, qui se débande, se disperse, et va tomber en détail sous le fer des Juifs. Ozias, à la tête des Béthuliens, fait un massacre affreux de ces guerriers qui naguère menaçaient leur existence. Il se rend maître du camp et des riches dépouilles qu'il renferme: le butin du général est offert à Judith, qui, reconnaissant que son courage était venu de Dieu, lui en fait hommage, pour être employé dans son temple. Le souverain pontife vient prendre part à la joie commune, et féliciter Judith. Tous les yeux sont attachés sur elle; toutes les bouches louent sa valeur. On couronne sa tête d'olivier. Toutes les femmes composent son cortége et chantent ses vertus; mais elle rapporte tout à la gloire de Dieu, et exprime ses sentiments dans un cantique qui nous est resté. Le jour de cette victoire devint un jour de fête générale pour la Judée, parce qu'elle lui procura une paix de longue durée. Judith mourut à l'âge de 105 ans. Les grandes difficultés que présente cette histoire, ont fait penser à quelques interprètes qu'il ne fallait pas l'entendre littéralement. Voici de quelle manière Luther, David Chitrée, Béroald, Reineccius et Grotius l'ont expliquée. Suivant eux, l'écrivain a voulu représenter ce que les Juifs devaient attendre de Dieu, dans le temps qu'Antiochus pénétra dans la Judée. Judith signifie la nation juive; Béthulie, le temple: le glaive dont se sert l'intrépide veuve, c'est l'intercession des saints. Antiochus, qui est la même chose que Nabuchodonosor, emploie Holopherne ou le diable, pour désoler la Terre-promise; mais Joakim, souverain pontife, marque le secours que Dieu envoie pour les sauver. Ces rêveries ont été anéanties par Huet et Prideaux. La plupart des protestants en ont pris occasion de contester la canonicité de ce livre, et de le reléguer parmi les apocryphes. En cela, nos interprètes, et notamment Sacy et D. Calmet, les ont parfaitement réfutés. Les incrédules n'ont point épargné les plaisanteries sur Judith et sa conduite. Voltaire, surtout, s'est distingué par le.

degré d'indécence où il a poussé les siennes. Mais Bullet, Clémence et plus récemment M. Duclot (*La sainte Bible vengée*), ont victorieusement repoussé leurs attaques. Quant au temps où cette histoire est arrivée, les savants sont partagés : les uns en placent l'événement avant la captivité de Babylone, et leur opinion n'est point à mépriser; on compte parmi eux, Ussérius, Huet, Prideaux, dom Calmet, etc. Les autres prétendent que ce fait s'est passé après la captivité de Babylone (*Voy.* Gibert, XVII, 322), et ils sont en plus grand nombre: il leur est aisé de renverser les raisons sur lesquelles se fondent les premiers, comme ceux-ci à leur tour renversent tout aussi aisément les raisons de leurs adversaires. Il ne faut pas néanmoins conclure que l'histoire de Judith ne mérite aucune confiance, parce qu'il est impossible de déterminer au juste en quel temps elle est arrivée. Il ne faut pas non plus contester l'inspiration et l'authenticité du livre de Judith, parce qu'il s'y rencontre des difficultés insurmontables. D'abord, elles peuvent venir de la manière dont la traduction vulgate a été faite; et St. Jérôme nous raconte lui-même, dans la préface, qu'il ne s'est pas piqué de la rendre littérale, s'attachant plutôt à exprimer le sens, qu'à suivre son auteur mot à mot, ne traduisant du chaldéen que ce qui lui a paru clair et intelligible. On peut ajouter qu'il savait très peu cette langue, et qu'il était obligé de s'en rapporter à un rabin, qui le trompait souvent. Pour ce qui est de la traduction grecque préférée par Huet, on n'en doit pas porter un meilleur jugement que de celle de St. Jérôme. La version syriaque a été faite sur la grecque, de même que l'ancienne version latine. On peut dire ensuite avec Montfaucon : « N'y a-t-il pas plusieurs histoi» res dans le texte sacré, où l'on trouve » ces difficultés, et même de plus » grandes, sans que, pour cela, on se » soit jamais avisé de nier qu'elles sont » véritables dans le sens littéral? » Prenons garde de détruire toute certitude historique, sous prétexte que nous ne pouvons concilier des faits entre eux. Ne sommes-nous pas à un trop grand éloignement, et ne manquons-nous pas des secours nécessaires pour en venir à bout? L'auteur du livre de Judith est inconnu; la langue dans laquelle il a été composé n'est pas moins inconnue, quoique St. Jérôme ait prétendu que l'original était en chaldéen. (*V.* Jahn, *Introduct. in lib. sacr.* v. f.) La lecture de ce livre a été très pernicieuse à des hommes qui avaient du penchant au fanatisme. L'assassin de Guillaume Ier., prince d'Orange, et celui d'Henri III, s'en étaient nourris. Rien ne prouve mieux la nécessité d'une autorité qui règle le sens des livres sacrés, et qui dirige l'esprit des lecteurs dans les difficultés qui s'y rencontrent. On peut consulter à ce sujet, Huet. *Démonst. évang.*; Lami, *Apparat. bibl.*; Dupin, *Prolégom.*; Jahn, *Introduction* déjà citée; Prideaux, *Histoire des Juifs*; D. de Montfaucon, *Traité de la vérité de l'histoire de Judith*, in-12, Paris, 1692. Bayle lui a consacré un article dans son Dictionnaire, et le continuateur de Saurin un discours très savant. En 1570, un anonyme, qu'on croit être Ledevin, fit une tragédie de *Judith*, non imprimée. Celle de l'abbé Boyer fut imprimée en 1695. (*Voy.* Boyer, V, 422.) L'abbé Poncy de Neuville en fit jouer une à St.-Cyr en 1726; elle est inédite. Un autre anonyme donna *Judith*, tragédie en cinq actes et en vers, Genève, 1747, in-8°. Enfin un avocat de Dijon, nommé de Lacauste, a fait imprimer *Judith*

et *David*, tragédies, 1763, in-12. Judith a aussi été le sujet de quelques poëmes. (*Voy.* Bartas et Calages.)

L—b—e.

JUEL (Nicolas), lieutenant général-amiral en Danemark, l'un des hommes de mer les plus remarquables de son temps, était né le 8 mai 1629, d'une famille ancienne et illustre. Après avoir terminé ses études à l'académie de Soroe, il se rendit en France et en Hollande pour s'instruire dans la navigation. En 1652, il fit une campagne sur la flotte hollandaise commandée par Martin Tromp. Cet habile amiral étant mort, Juel servit sous Ruyter, qui succéda dans le commandement de la flotte. La paix entre la Hollande et l'Angleterre ayant été conclue, les États le nommèrent capitaine d'un vaisseau de guerre; et il suivit encore Ruyter dans la mer Atlantique et dans la mer Méditerranée. Lorsqu'il eut acquis la connaissance de la théorie et de la pratique d'un art auquel il s'était voué, Juel retourna en Danemark, pour payer à ce pays le tribut de son zèle patriotique. La guerre étant venue à éclater entre le Danemark et la Suède en 1656, il donna bientôt des preuves de sa capacité. Commandant une escadre en 1659, il rendit des services importants pendant le siége de Copenhague, et contribua aux avantages que remportèrent les amiraux hollandais Opdam et Ruyter, envoyés dans la Baltique pour soutenir le roi de Danemark. La réputation de Juel était établie; et il fut un des premiers que Christian V décora de l'ordre de Danebrog, qu'il avait fondé nouvellement. Dans ce même temps, vers l'année 1675, la guerre se renouvela entre le Danemark et la Suède. En 1676, après avoir fait plusieurs croisières dans la Baltique et avoir remporté plusieurs avantages, l'amiral Juel, commandant dix-huit vaisseaux, se dirigea vers l'île de Gotland. Arrivé sur la côte au milieu d'une violente tempête, il fit dès le lendemain une descente; et, secondé par le chef des troupes de débarquement, il se mit en possession de l'île. La nouvelle de cet événement donna les plus vives alarmes à la Suède, et le gouvernement fit aussitôt mettre en mer une flotte considérable: elle était forte de quarante-quatre vaisseaux de ligne; le vaisseau amiral (les *Trois Couronnes*) portait 134 canons, et avait à bord près de 1000 hommes: mais l'amiral Creutz, guerrier plein d'honneur et de bravoure, n'avait pas assez d'expérience dans la marine; et, parmi les officiers qu'on lui donna, il y en avait peu qui eussent fait des campagnes maritimes. Au commencement du mois de juin 1676, Juel, qui commandait vingt-cinq vaisseaux de ligne, découvrit la flotte suédoise. Le 4 du même mois, vers le soir, un engagement eut lieu entre les îles de Bornholm et de Rugen. Malgré la grande infériorité du nombre, l'amiral danois soutint le choc; la nuit mit fin au combat; le lendemain matin il recommença, et les deux flottes firent un feu soutenu pendant vingt-quatre heures: celle de Suède s'éloigna, ayant perdu une galiote de 10 canons. La nouvelle de ces combats étant arrivée à Copenhague, le roi nomma l'amiral Juel gouverneur de l'île de Gotland, et lui envoya le lieutenant-amiral Tromp, fils du fameux Martin Tromp, avec quatre vaisseaux danois, trois hollandais et deux frégates. Les Danois s'étant approchés de très près de la flotte ennemie, celle-ci fut obligée de se ranger en bataille, le 11 juin, dans la matinée, au sud de l'île d'Öeland, et le combat

s'engagea. Les Suédois se défendirent avec beaucoup de courage ; mais un accident terrible jeta la consternation parmi eux. Le vaisseau les *Trois Couronnes* de 134 canons, monté par l'amiral Creutz, attaqua le *Christian V*, où commandait l'amiral Juel : celui-ci fit un tel feu, que la mer se couvrit de fumée. Les canonniers suédois qui, selon les ordres de leur chef, avaient rangé tous les canons du côté opposé aux Danois, en faisant la manœuvre pour tirer leur bordée, oublièrent d'attacher les canons, et de mettre un contrepoids pour établir l'équilibre. Le vaisseau pencha, et il fut impossible de le relever : pendant qu'il renversait, le feu prit aux poudres, et il sauta en l'air avec l'équipage. L'amiral Creutz, un grand nombre d'officiers et de volontaires, et près de huit cents soldats, périrent dans cette catastrophe. La flotte suédoise voulut reculer ; mais elle était serrée de trop près. Le vice-amiral Uggla, qui montait l'*Epée* de 96 canons, se défendit pendant trois heures contre Tromp ; mais enfin un brûlot mit le feu à son vaisseau, qui fut réduit en cendres ; il ne se sauva que cinquante hommes d'un équipage de plus de six cents. Ce second malheur obligea les Suédois à chercher leur salut dans la retraite, en forçant de voiles pour échapper à l'ennemi. Ils perdirent cependant encore cinq vaisseaux qui coulèrent à fond, et trois qui tombèrent entre les mains des Danois. Juel, après avoir réparé ses vaisseaux dans l'île de Bornholm, vint croiser devant Helsingborg, dont le roi de Danemark se rendit maître en personne ; Tromp fit une descente à Ystad, et s'empara également de cette place pour les Danois. Pendant que le roi de Suède cherchait à réparer sur terre les pertes que lui avaient fait éprouver les combats maritimes, et qu'il obtenait divers avantages en Scanie, Juel poursuivait ses brillants succès. Il eut un engagement près de Rostock avec l'amiral Sjœblad, sorti du port de Gothenbourg, et resta maître du champ de bataille. Pendant qu'il était occupé à remettre en état ceux de ses propres vaisseaux qui avaient souffert, il eut avis que l'amiral suédois Horn avait paru à la hauteur de l'île de Mœn près de Falsterbo, avec trente-six vaisseaux. Il en rassembla vingt-cinq, qu'il répartit en trois escadres : celle des Suédois était divisée de même. Après avoir reçu du roi l'ordre de livrer le combat, Juel voulut approcher à petites voiles de la baie de Kiœge. Les Suédois réussirent à le prévenir ; et la flotte danoise fut dispersée par les vents contraires. Mais Juel, l'ayant rassemblée, fit ses dispositions pour l'attaque, et arriva sur l'ennemi le 1er. juillet 1677. On se battit des deux côtés avec fureur. Six vaisseaux suédois s'attachèrent au *Christian V*, monté par l'amiral danois, le démâtèrent et le désemparèrent. Juel passa sur le *Frédéric III*, continuant avec calme à donner ses ordres ; mais les ennemis s'acharnèrent de nouveau contre lui, et firent un si grand feu, que le vaisseau fut également désemparé : Juel passa dans cette extrémité sur la *Charlotte-Amélie*. Il y soutint encore un feu terrible, et aurait peut-être été coulé à fond, si deux de ses capitaines n'eussent enfin réussi à repousser les Suédois. Pendant ces engagements, les amiraux danois Rotsten et Span avaient mis en fuite plusieurs vaisseaux suédois, qui s'étaient détachés de la ligne pour sauver le *Dragon*, maltraité dès le commencement du combat. Lorsque Juel eut été dégagé, la flotte suédoise renonça à combattre : malgré ses efforts, elle avait perdu quatre à cinq vaisseaux et

plusieurs frégates. Elle se retira vers l'île de Bornholm, et Juel la poursuivit jusqu'à l'entrée de la nuit. Le lendemain parut une escadre auxiliaire hollandaise : l'amiral danois profita de ce renfort pour enlever ou détruire trois vaisseaux suédois, qui s'étaient retirés dans la rade de Malmoe sous le canon de la citadelle : deux furent pris, et le troisième devint la proie des flammes. Cette victoire produisit la plus grande sensation en Danemark; le vainqueur fut reçu à la cour avec les plus grands honneurs; le roi le nomma lieutenant-général-amiral, et fit frapper deux médailles en souvenir de ses exploits. Il est représenté sur l'une en buste avec le bâton de commandement. Cependant la guerre de terre continuait en Scanie et sur les frontières de Norvége. Juel fut envoyé avec vingt deux vaisseaux du côté de Calmar : il ne put réduire cette place; mais il opéra quelques descentes dans la province de Smoland et dans l'île d'Oeland. Une expédition à l'île de Rugen, et divers engagements avec les vaisseaux suédois, où il remporta encore des avantages, augmentèrent sa gloire : le roi le créa chevalier de l'Eléphant, en 1679. La paix avait été conclue la même année : mais il s'éleva, peu après, de nouveaux nuages; et il y eut des négociations très-actives entre le Danemark et la France. En 1683, le marquis de Preuilly, lieutenant-général des armées navales de France, arriva au mois de juillet dans la rade de Copenhague, avec une escadre partie de Brest, et forte de treize vaisseaux : elle venait au secours du roi de Danemark, pour prévenir la jonction des vaisseaux hollandais avec ceux de Suède, et pour empêcher que les Suédois ne fissent passer des troupes en Allemagne. Juel la joignit avec trente-un vaisseaux : toute cette flotte alla croiser dans la Baltique jusqu'à l'entrée de l'hiver. Les instructions du marquis de Preuilly portaient de se conformer aux ordres du roi de Danemark; et le commandant de l'escadre française se fit un honneur de servir sous un aussi grand homme de mer que Juel. Une nouvelle récompense attendait le héros de la marine danoise : le roi lui fit don, pour lui et ses descendants, de l'île de Taasing, près de la Fionie. Comblé de gloire et d'honneurs, il mourut à Copenhague, le 8 avril 1697, dans sa soixante-huitième année. Ses qualités morales égalaient ses talents militaires. Il était modeste, doux et charitable. Il ne parlait jamais de ses faits d'armes, et quand d'autres en faisaient mention en sa présence, *C'est à Dieu*, disait-il, *qu'en est dû l'honneur*. Sa femme Marguerite Ulfeld, fonda le couvent ou la communauté de Roskild pour les demoiselles nobles. — Son frère, Jean Juel, remplit plusieurs charges importantes, et fut créé baron de Juinge. Il assista plusieurs fois Nicolas Juel dans ses opérations navales, et le roi lui conféra le titre de général-amiral. En 1679, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire, pour négocier la paix de Lund. On a de lui un petit ouvrage en latin, intitulé *In litterarum studia affectus*, Soroe, 1651, in-4°. On trouve des renseignements détaillés sur la famille *Juel* dans les *Portraits historiques des hommes illustres de Danemark*, par Tycho de Hoffman. C—au.

JUENIN (Gaspard), prêtre de l'Oratoire, né en 1650 à Varambon en Bresse, entra dans l'Oratoire en 1674. Après avoir professé les humanités, la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de la congrégation, il fut appelé pour tenir des conférences de théologie au séminaire de

St.-Magloire à Paris, où il mourut en 1713, avec une grande réputation de piété et de science théologique. On a de lui : I. *Commentarius historicus et dogmaticus de sacramentis*, 2 vol. in-fol., Lyon, 1696 et 1705 : ce commentaire est suivi de trois Dissertations sur les censures, les irrégularités et les indulgences. C'est le premier ouvrage des théologiens modernes où la matière de tous les sacrements ait été traitée avec une certaine étendue. L'auteur y a employé la méthode scolastique; mais il en a écarté la sécheresse par une foule de détails instructifs sur la liturgie des différentes églises anciennes et modernes, sur la discipline relative à l'administration des sacrements, et sur les dispositions avec lesquelles on doit les donner et les recevoir. II. *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, Lyon, 1696, 4 vol. in-12; Paris, 1700, 7 vol., même format. Ce cours de théologie, le meilleur qu'on eût alors, a été réimprimé plusieurs fois dans le royaume et dans les pays étrangers. Il était en usage dans plusieurs séminaires, lorsque quelques évêques, y ayant trouvé des expressions qu'ils jugèrent peu mesurées, et des omissions qui leur causèrent de l'ombrage, en défendirent l'enseignement dans leurs diocèses. Le P. Juenin réforma, dans l'édition de Lyon de 1705, plusieurs des expressions qui avaient déplu, et suppléa une partie des omissions qui avaient paru suspectes. Cependant le cardinal de Noailles en suspendit l'usage par son ordonnance du 12 juin 1706 : mais, sur les explications que lui donna l'auteur, et qui furent ajoutées au mandement de son Eminence, la suspense fut levée, et l'ouvrage reprit son cours. Le P. Juenin publia, pour sa défense, plusieurs écrits dont il serait trop long de donner la nomenclature. III. *Compendium theologiæ*, Paris, 1708, in-12. C'est un très bon abrégé de ses Institutions théologiques à l'usage des ordinands, qui a eu beaucoup de vogue. IV. *Dissertation sur la messe de paroisse*, in-12, Besançon; elle fut suivie d'une réponse à un écrit fait contre la dissertation, ibid. V. *Dissertation sur l'obligation de la communion pascale*, ibid. VI. *Dénonciation des théologies de Becan, d'Abely*, etc. *aux évêques de Chartres et de Noyon.* VII. *Dissertatio quæ sit ecclesiæ Parisiensis doctrina de divinis auxiliis*, in-16 et in-12. VIII. *Théorie et pratique des Sacrements*, Paris, 1713, 3 vol. in-12, ouvrage très estimé. IX. *Theologie morale* par demandes et par réponses, Paris, 1741, 2 vol. in-12. X. *Résolution des cas de conscience*, ibid., même année, 4 vol. in-12. Ces trois derniers ont été très bien reçus du public, et méritent d'être consultés par tous ceux qui se livrent au saint ministère. T—D.

JUGLER (Jean-Frédéric), célèbre philologue saxon, né le 17 juillet 1714 à Wetteburg, près de Naumburg, suivit la carrière de l'enseignement avec beaucoup de distinction, fut nommé conseiller du roi d'Angleterre, et inspecteur de l'académie équestre de Lunebourg, et mourut le 9 janvier 1791, laissant la réputation d'un homme savant et laborieux. Il avait eu le malheur de perdre la vue quelques années auparavant. Dès 1736 il s'était fait connaître en traduisant en latin, avec des notes, la curieuse Dissertation allemande de J. C. Estor, sur la hauteur des maisons chez les Romains, pour l'éclaircissement des lois relatives à la servitude *altiùs tollendi*.

Mais de tous ses ouvrages, celui qui a le plus contribué à étendre sa réputation dans les pays étrangers, c'est la *Bibliotheca historiæ litterariæ selecta*, etc., Iéna, 1754-63, 3 vol. in-8°. Ce n'est qu'une nouvelle édition de l'*Introductio in notitiam rei litterariæ*, par Burck. Gotthelf Struve (*Voy.* STRUVE); mais Jugler l'a tellement corrigée et augmentée, qu'on doit convenir avec lui qu'il en a fait un ouvrage nouveau, et qui lui appartient en propre. La *Bibliothèque* de Jugler est divisée en onze chapitres, qui traitent de l'histoire littéraire en général, des bibliothèques, et particulièrement de celles qui ont été dispersées ou détruites; des bibliothèques les plus célèbres des pays étrangers; de celles d'Allemagne; de l'utilité des bibliothèques et du choix des livres; des journaux littéraires; des biographes; des critiques; des auteurs anonymes, pseudonymes ou plagiaires, etc.; des livres condamnés ou défendus; des académies et des sociétés littéraires, et enfin de l'origine de l'imprimerie et des imprimeurs, des libraires et des correcteurs les plus célèbres. Cette courte analyse suffit pour donner une juste idée de l'importance de l'ouvrage de Jugler; c'est un trésor de recherches et d'érudition (1). Henri-Fred. Koecher a publié : *Supplementa et emendationes ad Bibliothecam litterariam*, Iéna, 1785, in-8°. On connaît encore de Jugler : I. *Mémoires pour servir à une Biographie juristique*, ou *Notices* (au nombre de 172) sur la vie et les écrits des hommes d'état ou jurisconsultes qui se sont illustrés en Europe, Leipzig, 1773-80, 6 vol. in-8°. (en allemand), avec un supplément posthume qui fut inséré en 1793 dans le *Juristic-Magazin* de Koppe. Ce recueil est important; il ne comprend pas les hommes vivants. II. Une *Dissertation* (en allemand) *sur l'usage des bibliothèques*, Leipzig, 1720, in-8°. III. *Oratio de ciceromaniâ eruditorum*, Weissenfels, 1744, in-4°. IV. *De eruditione Theodoræ* (c'est l'impératrice Théodora, femme de Justinien.) V. Un *Eloge* de P. Burmann, inséré dans les *Acta eruditorum*, 1742, et plusieurs autres opuscules imprimés à part ou dans divers recueils périodiques; on en peut voir la liste dans Meusel. Il promettait une *Histoire critico-littéraire* de tous les ouvrages qui ont paru dans le procès de l'infortuné Charles Ier., roi d'Angleterre. W—s.

JUGURTHA, roi des Numides, fils de Mastanabal et d'une concubine, né avec toutes les grâces de la figure, fut élevé avec soin dans le palais de Micipsa son oncle, roi de Numidie, et montra de bonne heure des talents, de l'esprit et des qualités éminentes. Micipsa démêlant dans son neveu beaucoup d'ambition, craignit d'abord un compétiteur si dangereux pour ses enfants, et l'envoya en Espagne avec un corps de troupes numides, au secours des Romains, alors occupés au siége de Numance: il espérait que Jugurtha succomberait au milieu de tant de dangers; il fut trompé dans son attente: Jugurtha échappa à la mort, et reparut couvert de gloire à la cour de Micipsa. Les témoignages honorables donnés par Scipion à la bravoure du jeune prince, lui avaient gagné tous les cœurs. Micipsa lui-même, touché de la

(1) Il y a, page 2238, une faute très singulière qu'on pourrait mettre au nombre des bévues littéraires, et qui prouve l'inconvénient de citer des mots d'une langue qu'on ne sait pas. Voici le texte de Jugler : « In LIBONII *Singularités historiques*...., legitur Observatio, auctore LE BERNEAU, *de l'imprimerie*, etc. » Jugler a pris les deux premiers mots du titre pour le nom de l'auteur, et ce LE BERNEAU figure encore dans la table des auteurs. A. B—T.

haute idée que le général romain se formait du mérite de son neveu, l'adopta, et, en mourant, le déclara héritier de la couronne avec ses deux fils Adherbal et Hiempsal. L'ingrat et ambitieux Jugurtha ne put se contenter du tiers d'un royaume; et loin d'être arrêté par les bienfaits de son oncle, il ne songea plus qu'à dépouiller ses deux cousins, pour rester seul maître de la Numidie : il fit assassiner Hiempsal, et chassa Adherbal de ses états. En vain ce malheureux prince eut recours aux Romains, et plaida lui-même sa cause au sénat; la corruption fit triompher Jugurtha: le partage de la Numidie qui devait être fait également, fut tout en sa faveur. Après ce premier succès, Jugurtha crut pouvoir impunément achever son ouvrage; il attaque son cousin, le défait en bataille rangée, l'assiége dans Cirtha, lui promet la vie s'il se rend prisonnier, et, au mépris des lois de la nature et de l'honneur, l'égorge ensuite lâchement. Ce trait de perfidie atroce excita une horreur générale à Rome, contre Jugurtha. Le torrent de l'indignation publique entraîna même le sénat, qui lui déclara la guerre l'an 110 avant Jésus-Christ. Les Romains la commencèrent avec vigueur par la prise de plusieurs villes-fortes; mais le rusé Numide corrompit les généraux et les sénateurs envoyés contre lui, et obtint la paix à des conditions avantageuses. Enhardi par des protecteurs puissants, il vint lui-même à Rome, et osa y faire égorger Massiva, prince numide, dont les droits à la couronne l'inquiétaient. Ce nouveau crime lui attira un ordre de quitter l'Italie sur-le-champ. Ce fut alors que, sortant de Rome, et y reportant plusieurs fois ses regards, il s'écria : « O ville vénale! tu n'attends pour te » vendre qu'un acheteur, et tu pé» riras s'il s'en trouve un! » La guerre recommence aussitôt; et l'habile Numide force l'armée romaine, commandée par Aulus, à passer sous le joug et à quitter ses états. Rome lui oppose alors Lucius-Metellus. Ce généreux Romain ne se laissa gagner ni par les promesses, ni par les présents; il devint l'adversaire le plus redoutable de Jugurtha; il le défit en bataille rangée, lui enleva ses plus fortes places, le mit en fuite, et le contraignit d'aller implorer le secours des Getules et des Maures : ce fut en vain. Marius continua cette guerre difficile avec plus de vigueur encore. Battu par les Romains, trahi par ses propres officiers, Jugurtha n'eut plus de repos : le jour, la nuit, tout lui était suspect et le faisait trembler. Fugitif et malheureux, il eut recours à Bocchus, roi de Mauritanie, dont il avait épousé la fille, et qui prit les armes en sa faveur : mais une dernière défaite rompit une liaison qui n'était cimentée que par l'intérêt. Le roi des Maures, après bien des incertitudes, livra Jugurtha à Sylla, alors questeur de Marius, 103 ans avant Jésus-Christ. Le fier consul entra en triomphe dans Rome, traînant captif ce même Jugurtha, dont le courage, et le génie si fertile en ressources au milieu des malheurs les plus désespérés, l'avaient rendu tellement redoutable pendant sept ans de guerre, qu'on le regardait même en Italie comme un second Annibal. Selon Plutarque, Jugurtha ne put supporter l'excès de son malheur, et perdit l'esprit dans la marche du triomphe. Traîné ensuite en prison, dépouillé de ses riches habits, jeté tout nu dans une fosse profonde, il ne dit que ces mots avec un souris forcé : *O Hercule, que tes étuves sont froides!* Là, pendant six jours entiers, ce malheureux prince, devenu insensé,

lutta contre la faim et le désespoir, conservant jusqu'au dernier soupir un ardent desir de la vie. Ce raffinement de cruauté fut une tache à la réputation des Romains; et Mithridate leur reprocha avec raison leur barbarie envers le petit fils de Massinissa, le plus fidèle allié de Rome : mais le plus grand nombre regarda cette mort déplorable comme une juste récompense de la perfidie et des forfaits de Jugurtha; ses enfants furent oubliés dans un honteux esclavage. B—P.

JUIGNÉ-BROISSINIÈRE (D.... DE), lexicographe, né en Anjou dans le XVII siècle, d'une famille noble, s'appliqua à l'étude de la jurisprudence et se fit recevoir avocat au parlement de Paris, titre qu'il prend à la tête du seul ouvrage qu'on connaisse de lui; c'est le *Dictionnaire théologique, historique, poétique et cosmographique*, etc., Paris, 1644, in-4°.; 7ᵉ. édit., 1668. La plus grande partie des articles dont il est composé, sont traduits littéralement du *Dictionarium historico-poëticum* de Ch. Étienne, et par conséquent très incomplets; et ceux que l'auteur y a ajoutés, sont également inexacts et superficiels : cependant l'utilité de l'ouvrage, le premier de ce genre qui ait été publié en français, l'emporta sur les défauts presque inévitables dans un essai; et il s'en fit, en moins de trente ans, huit ou dix éditions successivement corrigées et augmentées. Il paraît inutile de s'étendre davantage sur un livre relégué dans la poussière des bibliothèques, et qu'on ne consulte plus; mais les curieux de détails pourront recourir au *Dictionnaire* de Prosper Marchand (Art. *Terentianus*, note D), où ils trouveront la liste chronologique des dictionnaires historiques, accompagnée de remarques pleines d'érudition. W—s.

JUIGNÉ (ANTOINE-ÉLÉONORE-LÉON LECLERC DE), archevêque de Paris, naquit à Paris en 1728. Il descendait d'une ancienne famille du Maine. A peine il avait six ans, lorsqu'il perdit le marquis de Juigné, son père, colonel du régiment d'Orléans, tué en 1734, à la bataille de Guastalla. Il fit ses humanités et sa philosophie au collége de Navarre, et entra au séminaire de St.-Nicolas du Chardonnet, d'où il ne sortit que pour s'agréger à la société des théologiens de Navarre, où il fit son cours de licence et prit ses degrés. M. de Bezons, évêque de Carcassonne, qui était son parent, le prit pour son grand-vicaire : il eut bientôt à courir une autre carrière; il fut nommé agent du clergé en 1760. A l'agence était attaché le soin de tous les intérêts et de toutes les affaires ecclésiastiques. Cette gestion durait cinq ans, mais cessait, si, pendant son cours, l'agent était nommé à un évêché. Elle ne faisait que commencer pour l'abbé de Juigné, lorsqu'on lui proposa l'évêché de Comminges; il s'excusa et préféra de continuer ses honorables travaux. Nommé, en 1764, à l'évêché comté-pairie de Châlons, on ne lui permit pas un second refus. A son arrivée dans son diocèse, il y trouva des difficultés occasionnées par l'ascendant que le jansénisme y avait pris sous son prédécesseur : il se crut obligé d'interdire et même d'expulser quelques prêtres discoles. Ensuite il ne s'occupa plus que du bien qu'il avait à faire. Il reconstruisit son grand séminaire, et en établit un petit, destiné à élever gratuitement ceux des enfants de la campagne qui annonçaient des dispositions pour les études et de la vocation pour l'état ecclésiastique. Il connaissait tous les ecclésiastiques de son diocèse, les recevait avec bienveillance, était toujours

prêt à les écouter, et à entrer avec eux dans les moindres détails sur ce qui concernait le bien des paroisses, le salut des ames, et les secours à porter où il en était besoin. Ses aumônes l'ont immortalisé dans le diocèse de Châlons, et sa mémoire y sera long-temps bénie. En 1776, le ciel en feu, au milieu de la nuit, annonce un incendie violent. C'était à St.-Dizier, ville distante de Châlons de douze ou quatorze lieues, que l'incendie s'était déclaré. L'évêque, sans savoir précisément l'endroit, se porte avec célérité vers le point qui paraissait attaqué. Il trouve St.-Dizier presque réduit en cendres. Dans l'espoir de sauver quelques victimes, il se précipite au milieu des flammes avec si peu de précaution qu'on l'y crut étouffé. La nouvelle en arriva jusqu'à Châlons, et y causa une consternation qui ne cessa qu'à son retour. Ces accidents, beaucoup trop fréquents en Champagne, déterminèrent le charitable prélat à établir un bureau de secours pour ceux qui les éprouveraient. M. de Beaumont, archevêque de Paris, étant mort en 1781, M. de Juigné, du *propre mouvement du roi*, et malgré un grand nombre de compétiteurs, fut appelé à lui succéder. Persuadé qu'une augmentation considérable de revenus n'était pas, dans l'esprit des canons, un motif pour changer de siége, il avait refusé l'archevêché d'Auch, l'un des plus riches du royaume. Toujours dans les mêmes sentiments, il ne céda qu'aux ordres positifs et réitérés du roi, qui voyait, dans son choix, l'intérêt de la religion. M. de Juigné porta dans son nouveau diocèse le même esprit, les mêmes principes d'après lesquels il avait gouverné celui de Châlons: même prudence, même modération, même douceur, même attention à maintenir la paix, à tâcher de l'entretenir entre le sacerdoce et la magistrature; même zèle pour la discipline ecclésiastique et la saine doctrine; même munificence envers les pauvres: son immense revenu s'employait en aumônes, en bonnes œuvres, en établissements pieux. Quelque considérable que fût ce revenu, il ne put suffire aux besoins du rigoureux hiver de 1788 à 1789. Le prélat y suppléa en vendant sa vaisselle, en engageant son patrimoine, et en faisant de gros emprunts, pour la garantie desquels le marquis de Juigné, son frère aîné, s'obligea jusqu'à la somme de cent mille écus. On touchait à la convocation des états-généraux: M. l'archevêque de Paris y fut élu député, comme ses deux frères, et siégea, dans ces assemblées orageuses, avec la minorité fidèle à Dieu et au roi. Personne n'ignore ce que produisit cette noble et courageuse résistance. Le 24 juin 1789, comme il sortait de l'assemblée à Versailles, sa voiture fut assaillie et poursuivie à coups de pierres, par ce même peuple que, peu de mois auparavant, il avait arraché aux horreurs de la faim. Il n'échappa qu'avec peine à ces mains parricides. Il se trouvait à la fameuse séance du 4 août: sa belle ame, toujours prête à croire le bien comme à le faire, lui suggéra d'y proposer de chanter un *Te Deum* pour un rapprochement qui n'était que simulé, et l'avant-coureur des plus affreux désordres. Ne doutant plus alors que tout ne fût perdu, il obtint du roi la permission de se retirer. D'abord il chercha un asile à Chambéri (1), et passa

(1) Ce fut pendant son séjour en Savoie, où il fut accueilli avec la plus franche hospitalité par le marquis de Clermont-Mont-Saint-Jean, à la famille duquel il s'honorait d'être uni par les liens du sang, qu'assisté de trois archevêques et de quatre évêques français aussi émigrés, il fit, le 24 mai 1792, la bénédiction de la chapelle du château de la Bâtie d'Albanais, que M. de Mont-Saint-Jean faisait bâtir dans l'antique terre de ses ancêtres, inféodée à sa famille en 1310. Le pro-

ensuite à Constance, où il fut joint par plusieurs évêques ses collègues, et par un grand nombre de prêtres fidèles, obligés de quitter le sol natal. La Providence le destinait à les y recueillir et à les secourir: il les aida d'abord de sa bourse, de la vente du peu d'effets précieux qui lui restaient, même de sa chapelle, puis des dons qu'il avait sollicités de l'impératrice douairière de Russie, et des princes et grands prélats de l'Allemagne. Il trouva même le moyen d'établir à Constance un séminaire, où se formaient des jeunes clercs destinés à remplacer les prêtres que moissonnaient prématurément les fureurs révolutionnaires. Les armées françaises ayant, en 1799, occupé Constance, M. de Juigné se retira à Augsbourg, où il reçut de l'électeur de Trèves l'accueil le plus honorable. Il revint à Paris en 1802, après la promulgation du concordat, ayant fait, entre les mains du pape, qui la lui demandait, la démission de son archevêché, et sacrifiant ainsi à l'obéissance ce qu'il avait de plus cher. Depuis lors, concentré au sein de sa famille, il vécut dans la retraite, regretté de ses anciens diocésains, bornant ses plaisirs à des promenades solitaires, où il était tout étonné de se voir accueilli par une foule d'hommages muets, adressés bien plus à sa personne qu'à sa dignité dont il ne portait aucune marque visible; allant visiter, avec une inimitable simplicité, son successeur, dans un palais autrefois le sien, et où tous deux se prévenaient de respect et d'égards. Il mourut à Paris, le 19 mars 1811, dans la 83e. année de son âge, et fut inhumé au cimetière commun. Dans le service que lui fit le chapitre métropolitain, M. l'abbé Jallabert, vicaire-général, prononça son oraison funèbre. Au retour du Roi, le chapitre en ayant obtenu la permission, fit exhumer et transporter le corps de M. de Juigné dans le caveau de l'église de Notre-Dame, destiné à la sépulture des archevêques. Ses principes étaient purs, son zèle également éloigné du relâchement et de l'exagération, son esprit sans cesse occupé de ce qui pouvait servir l'Eglise. Il joignait à la plus heureuse mémoire, l'amour des études graves, et le goût de la bonne littérature. Il possédait parfaitement le grec: la Bible était sa lecture favorite; il la savait par cœur, et, quelque passage qu'on lui citât, il en indiquait sur-le-champ le livre, le chapitre et le verset. Ce prélat a laissé: I. Des *Mandements* estimés, et loués même par des écrivains attachés à des opinions qu'il était loin de favoriser. II. Un *Rituel*, Châlons, 1776, 2 vol. in-4°. Ce livre, qui reparut en 1786, mais extrêmement changé, sous le titre de *Pastoral de Paris*, 3 vol in-4°., déplut aux jansénistes, et donna lieu, de leur part, à divers écrits, tels que, *Observations sur le Pastoral; Réflexions sur le Rituel; Examen des principes du Pastoral, sur l'ordre, la pénitence, les censures, le mariage*. Ces écrits passaient pour être de Maultrot et de Larrière. Le Pastoral fut même dénoncé aux chambres, le 19 décembre 1786, par le conseiller Robert de Saint-Vincent, qui demandait que, séance tenante, on en fît arrêter la distribution. L'avis plus modéré de le remettre aux gens du roi, pour l'examiner, prévalut; et la dénonciation n'eut point de suite. Les abbés Revers, chanoine de St.-Honoré, Plunkett, professeur de Navarre, et Charlier, secrétaire et bibliothécaire de M. l'archevêque, passent pour avoir eu part à la seconde édition, et être les

cès-verbal de cette bénédiction solennelle a été inscrit dans les registres de la paroisse.

auteurs des changements faits à la première. Le dernier a donné un *Abrégé* de ce *Pastoral*, en un volume. On ne doit point oublier que le zèle de M. de Juigné pour tout ce qui tendait au progrès des sciences ecclésiastiques, lui avait fait concevoir le plan d'une école pour former des prédicateurs. Ce plan avait reçu un commencement d'exécution au Calvaire, sous la direction de M. l'évêque de Senez (*Voy.* BEAUVAIS). La révolution, qui fut si funeste à tant d'institutions utiles, étouffa encore ce germe de bien. L—Y.

JULES Ier. (S.), élu pape le 6 février 337, succéda à S. Marc. L'histoire ne dit rien de sa famille; mais, dans ces premiers siècles de l'Eglise, le mérite seul était un titre pour la préférence. Le pontificat de S. Jules fut occupé entièrement des suites de la persécution élevée contre S. Athanase par Arius. Cet hérésiarque était mort l'année précédente; et l'empereur Constantin, qui avait protégé tour-à-tour Athanase et ses ennemis, finit également ses jours peu de mois après l'élection de S. Jules. En mourant il avait rappelé Athanase au siége d'Alexandrie, dont cet évêque avait été déposé par le concile de Tyr; mais les Eusébiens, partisans déclarés d'Arius, avaient fait nommer au siége d'Alexandrie Grégoire, l'un de leurs amis. (*V.* ATHANASE et EUSÈBE, de Nicomédie.) Ce fut dans ces circonstances (341) qu'Athanase vint à Rome pour se défendre contre les Eusebiens, qui de leur côté avaient écrit contre lui. Le pape Jules le reçut avec honneur. Il envoya des légats aux Eusébiens pour les inviter au concile qui devait se tenir à Rome. Leur réponse ayant tardé, le concile se tint en 342, et S. Athanase y fut pleinement justifié. Les Eusébiens se plaignirent. S. Jules leur répondit par une lettre qui, suivant Tillemont, est un des plus beaux monuments de l'antiquité : il leur reproche d'abandonner la doctrine du concile de Nicée pour embrasser des hérésies condamnées. Ce même concile de Rome avait déclaré nulle l'ordination de Grégoire, et confirmé la nomination de S. Paul au siége de Constantinople. Ces sujets de division entre les Orientaux et les Occidentaux firent desirer un concile qui pût réunir les deux Eglises. Il se tint en 347, à Sardique, métropole des Daces en Illyrie, du consentement des deux empereurs, et sur les instances de S. Jules et des évêques de sa communion. Les Eusébiens vinrent à Sardique, mais refusèrent de paraître au concile. S. Athanase y obtint un nouveau triomphe. Le jugement du pape, et tout ce qui avait été résolu au concile de Rome, y fut confirmé. Les Eusébiens y furent condamnés et excommuniés, du moins ceux qui étaient demeurés attachés à leur parti; car plusieurs s'en étaient déjà séparés. S. Jules s'était excusé d'assister à ce concile de Sardique, à cause des occupations qui le retenaient à Rome. Le concile lui adressa ses résolutions, dans lesquelles il trouvait très convenable que les évêques apportassent de tous côtés leurs affaires au chef de l'Eglise, c'est-à-dire au siége de S. Pierre. Les Eusébiens protestèrent de leur côté contre les actes du concile de Sardique; ils en excommunièrent les principaux moteurs, et surtout le pape Jules, comme auteur de tout le mal. Deux ans après, S. Jules eut la consolation de voir rétablir S. Athanase sur le siége d'Alexandrie; mais il ne fut pas témoin des nouvelles persécutions qui s'élevèrent contre son ami. Sa mort ar-

riva en 352, le 12 avril, jour où l'Eglise honore sa mémoire. Il avait tenu le St.-Siége pendant quinze ans deux mois et quelques jours. Nous n'avons de lui que deux *Lettres*, l'une, dont il a été parlé, adressée aux Eusébiens, et l'autre à l'église d'Alexandrie, après le retour de S. Athanase. Il eut pour successeur Libère. D—s.

JULES II (JULIEN DE LA ROVERE, pape sous le nom de), élu le premier novembre 1503, succéda à Pie III. Neveu de Sixte IV, il était né au bourg d'Abizal, près de Savone, de parents pauvres et obscurs, suivant l'opinion la plus commune (*V.* SIXTE IV). Après avoir occupé successivement les siéges de Carpentras, d'Ostie, d'Albano, de Bologne et d'Avignon, il avait reçu de son oncle le chapeau de cardinal, du titre de St. Pierre-ès-Liens. Un esprit ardent, ambitieux, vaste dans ses projets, impétueux dans ses résolutions, puissant en moyens, fécond en ressources, des inclinations guerrières, un courage intrépide, l'avaient jeté dès sa jeunesse dans les entreprises les plus hardies. Les grands mouvements politiques dont il avait été l'ame ou le conseil, avaient développé l'énergie de son caractère dans toutes les vicissitudes de la fortune. Exilé par Alexandre VI son ennemi capital, le cardinal de la Rovere avait remué toute l'Italie. La conquête du royaume de Naples par Charles VIII, le soulèvement des Génois, l'expulsion de Ludovic Sforce, étaient en partie son ouvrage. Après la mort d'Alexandre VI, il n'avait pas jugé l'occasion encore assez favorable pour faire valoir ses prétentions à la thiare. Gêné par la concurrence du cardinal d'Amboise, qu'il voulait ménager pour ne pas déplaire à Louis XII, et trop peu sûr, dans ces premiers moments, des dispositions de César Borgia, duc de Valentinois, qui conservait encore une ombre de puissance, Julien de la Rovère se contenta de faire élire un vieillard valétudinaire, Piccolomini, dont la mort, arrivée en effet au bout de vingt-six jours, laissa le champ libre à de nouvelles intrigues. La Rovère ne perdit pas un moment pour reprendre ou plutôt pour achever celles qu'il avait déjà nouées si habilement. Il caressa toutes les factions, et s'attacha surtout à mettre Borgia dans ses intérêts. Il lui promit de le continuer dans ses dignités de gonfalonier et de général des troupes de l'Eglise. Par-là il vint à bout d'écarter de nouveau le cardinal d'Amboise, qui l'aurait emporté, dit le Pr. Hénault, s'il n'avait pas fait retirer les troupes françaises de Rome. Dès le premier tour de scrutin, la Rovere fut élu, et prit le nom de Jules II, afin, disait on, d'appartenir en quelque manière à Jules-César, auquel il ambitionnait de ressembler. Cependant il s'empressa de satisfaire aux convenances de sa nouvelle dignité, par une bulle qui annulait pour l'avenir toute élection de pape arguée de brigue et de simonie, se souciant fort peu de mettre à l'ambition de ceux qui devaient lui succéder, un frein dont il ne craignait plus l'effet pour lui-même. Après cette espèce d'acte de décence accordé au devoir rigoureux du pontificat, Jules se livra tout entier à son humeur guerrière et politique. Tous ses efforts tendaient à rentrer dans la possession des domaines usurpés sur le patrimoine de l'Eglise. La Romagne, dont Borgia et les Vénitiens se disputaient la conquête, était le principal objet dont le pape desirait le recouvrement. Borgia n'était plus ce conquérant trop heureux, dont la gloire, dit un écrivain connu, se

composait de petits succès et de grands crimes. Il avait perdu dans Alexandre VI son protecteur le plus puissant; et Louis XII, son allié trop fidèle, commençait à éprouver des revers, qui devaient bientôt lui faire perdre ses établissements dans l'Italie méridionale. Après la faute qu'il avait commise, ainsi que le remarque Machiavel, en contribuant à l'exaltation de Jules II, Borgia n'avait pas d'autre ressource que de traiter avec lui. Il consentit donc à remettre ses conquêtes entre les mains du pape, et entre autres les places de Forli et de Césène : mais les gouverneurs résistèrent; et même celui de Césène, instruit sans doute en secret, fit pendre aux créneaux de la ville l'envoyé du pape, chargé de faire exécuter le traité. Jules II, outré de cette perfidie, fit arrêter le duc de Valentinois, qui n'obtint d'adoucissement à sa captivité qu'après avoir fait une cession plus loyale et plus entière. On conduisit le duc à Ostie, d'où il trouva le moyen de s'échapper, pour aller se réfugier à Naples auprès de Gonsalve de Cordoue, qui le reçut d'abord avec amitié, et, quelque temps après, le fit embarquer pour l'Espagne, où sa destinée devait s'accomplir (*Voy.* BORGIA). Debarrassé de cet ennemi, Jules II s'occupa des moyens de combattre les autres avec autant d'avantage. L'amitié de Louis XII lui parut nécessaire pour l'accomplissement de ses projets; il lui accorda un indult pour l'investiture de tous les bénéfices dans le duché de Milan. Le cardinal d'Amboise obtint la continuation indéfinie de la légation de France; et le chapeau fut promis à deux de ses neveux. Pour prix de toutes ces grâces, le roi de France accorda au pape le secours de ses armes contre les Vénitiens, qui s'étaient emparés non seulement des domaines écclésiastiques, mais encore de plusieurs autres appartenant au duché de Milan, à l'Empire, ainsi qu'au royaume de Naples, possédé alors par Ferdinand-le-Catholique, roi d'Aragon. Tels furent les motifs d'une première ligue formée par Louis XII, l'empereur Maximilien et Jules II, contre les Vénitiens (en 1506). Mais ces adroits et sages républicains cherchèrent à conjurer l'orage, en traitant avec le pape, pour le détacher de cette alliance. Maximilien, par ses lenteurs, favorisa, de son côté, ces négociations partielles. Jules II, en recevant des Vénitiens dix des places qu'il demandait, leur accorda la paix. Cependant Louis XII, persistant dans ses desseins, et toujours fidèle à ses liaisons, envoya du secours au pape, et l'aida à rentrer en possession des villes de Pérouse et de Bologne, qu'il enleva aux Baglioni et aux Bentivoglio. La même année, 1506, Jules posa la première pierre de la nouvelle église de St.-Pierre, reconstruite sur les dessins du célèbre Bramante, et destinée à devenir le plus bel édifice du monde (*Voy.* BRAMANTE, V, 478, et FONTANA, XV, 194). L'année suivante, 1507, fut une époque d'intrigues et de préparatifs pour l'accomplissement des projets déja commencés. Louis XII, vainqueur des Génois, dont il avait réprimé les mouvements séditieux, commençait à inspirer de l'ombrage au pape; et les Vénitiens, de leur côté, ne manquèrent pas de relever cette circonstance pour faire naître des soupçons dans l'esprit de Maximilien. Mais Louis XII sut alors se fortifier d'un nouvel allié, dont il enchaîna la cause politique à la sienne par un lien de famille. C'était Ferdinand, auquel il maria sa nièce, en

lui abandonnant tous ses droits sur le royaume de Naples. Maximilien fut gagné par les habiles négociations du cardinal d'Amboise; et la ligue de Cambrai se forma (en 1508). Jules refusa d'abord de s'unir aux trois monarques; mais il s'y décida enfin (en mars 1509), après avoir fait de vaines tentatives d'accommodement avec les Vénitiens. Leur refus de rendre Faenza et Rimini détermina le pape à lancer contre eux une bulle, dont ils appelèrent au futur concile. Jules condamna leur appel comme illégal et téméraire, et les déclara hérétiques et schismatiques, s'ils y persistaient. Cependant les Français, accoutumés à se servir d'autres armes, se trouvèrent les premiers sur le champ de bataille; et bientôt la victoire d'Aguadel fut le prix de leur loyauté et de leur valeur : l'armée des Vénitiens fut taillée en pièces, après le combat le plus meurtrier. Le général fut fait prisonnier (*Voy.* ALVIANO); et Louis XII, en dix-sept jours, reprit toutes les places du duché de Milan, que les Vénitiens possédaient depuis de longues années. Cette victoire décida du sort des Vénitiens sur tous les autres points. Les troupes de Jules, commandées par le nouveau duc d'Urbin, son neveu, achevèrent de conquérir tout ce qui n'avait pas été rendu par le traité précédent. Les Espagnols se mirent en possession de toutes les places que les Vénitiens leur retenaient dans la Pouille. Malgré ses lenteurs ordinaires, Maximilien obtint aussi quelques succès du côté du Tyrol et du Trentin. « Qui n'eût cru les Vénitiens perdus! » s'écrie le Pr. Hénault : ils ne se découragèrent point. Malgré le peu d'effet que produisirent leurs premières soumissions auprès de l'empereur et du pape, ils comptèrent, avec raison, sur la mésintelligence des grandes puissances, qui s'affaiblissent presque toujours en s'unissant. Ils jugèrent que le pape et Ferdinand, désintéressés complètement par les avantages qu'ils avaient obtenus, ne seraient pas éloignés de rompre leurs engagements. Jules II se montra d'abord difficile sur la levée des censures qu'il avait fulminées contre les Vénitiens. Mais, enfin, satisfait des cessions qu'ils lui firent, il accorda la paix aux Vénitiens. Il craignait dans Louis XII un autre Charles VIII, et ne voulait pas se trouver dans la position équivoque d'Alexandre VI. Son intérêt était donc de ménager les ennemis de la France et de lui enlever des alliés. Après avoir pardonné aux Vénitiens, il négocia avec Ferdinand. Ce prince, qui était encore moins scrupuleux sur l'exécution des traités, se prêta facilement à de nouveaux arrangements qui lui donnaient la France pour ennemie. Henri VIII, son gendre, entra dans cette alliance (en 1510). De leur côté, les Vénitiens obtinrent quelques avantages contre les troupes de Maximilien. Jules II, d'autre part, souleva les Suisses, qui firent plusieurs irruptions dans le Milanez; et Louis XII se vit ainsi attaqué par ceux qui naguère étaient ses alliés. Maximilien lui restait encore fidèle; mais ce prince irrésolu, intéressé, qui pensait, dit-on, à se faire pape aussitôt qu'il devint veuf, était un ami plus inutile que la Rovere n'était un ennemi dangereux. Dans ce nouvel état de choses, qui changeait les rôles et déplaçait les intérêts, Jules II, se livrant à toute la fougue de son caractère, voulut payer de sa personne. Le duc de Ferrare était un de ses principaux ennemis : il résolut de l'attaquer, et commença par l'excommunier. Louis XII protégeait le duc. Cependant, d'après les représentations d'Anne de Bretagne,

il hésitait à faire la guerre au chef de l'Église. Il fallut consulter les théologiens; ils décidèrent que la voie des armes était très légitime contre un pontife qui trop souvent ajoutait le glaive de la guerre au glaive de la parole (1). En conséquence, le roi fit avancer ses troupes, commandées par le maréchal de Chaumont, qui apprit que Jules s'était transporté à Bologne, où il pouvait être enfermé. Cet avis lui fut donné par les Bentivoglio, que Jules avait dépouillés de la seigneurie de cette ville, et qui ne cherchaient qu'une occasion de se venger. La cour du pape fut consternée à l'approche des troupes françaises. Jules ne se laissa point abattre; il négocia, et réussit à tromper Chaumont, qui s'éloigna avec son armée. Jules profita de ce mouvement pour s'échapper de Bologne; il se porta d'abord sur Ferrare, et bientôt sur la Mirandole, qu'il voulut assiéger en règle, secondé d'un parti de troupes espagnoles et vénitiennes. Les troupes françaises furent bientôt informées du dessein du pape; et le chevalier Baïard forma le projet de se saisir de sa personne, et de le conduire à Milan. Mais une forte neige, tombée pendant la nuit, dérangea la marche de Jules, et le délivra du danger. Il n'en fut que plus ardent à presser le siége commencé, dont lui-même poussa tous les travaux avec une fermeté et une vigueur bien extraordinaires à son âge. Le 20 janvier 1511, la place capitula, et Jules entra par la brèche avec tout l'appareil d'un triomphateur. Cependant Louis XII, après avoir consulté son clergé à Orléans, puis à Tours, où il reçut le cardinal de Gurck, envoyé de Maximilien, résolut de convoquer un concile à Pise, pour la réformation de l'Église dans son chef et dans ses membres. Les hostilités continuaient en Italie. Le maréchal Trivulce, ayant succédé à Chaumont, avait battu l'armée du pape, et s'était rendu maître de Bologne, dont les habitants brisèrent la statue de Jules, ouvrage du fameux Michel-Ange (1) : pressé par le danger, le pape se réfugia dans Rome, après avoir été témoin de l'assassinat commis à Ravenne, par le duc d'Urbin, son neveu, sur la personne du cardinal de Pavie, qu'il accusait de la perte de Bologne. Le concile de Pise, qui venait de s'assembler, alarmait Jules, auquel on conseilla d'en opposer un autre, qu'il indiqua en effet à Rome dans l'église de St.-Jean-de-Latran, pour le 19 avril 1512. Le concile de Pise, transféré à Milan, jugea le pape par contumace, et le déclara suspendu de ses fonctions, avec défense aux peuples de lui obéir. Le concile de Latran, de son côté, annula tout ce qui avait été décrété à Pise, à Milan et à Lyon, où les sessions avaient été successivement transportées (*V.* BRIÇONNET et CARVAJAL). Pendant ce temps, les chances de la guerre accablaient ou favorisaient tour-à-tour chaque parti. Les Suisses, à la voix de Jules, avaient fait une nouvelle irruption dans le Milanez. Ferdinand avait joint ses forces aux Vénitiens; mais les Français, ayant

(1) On a dit hyperboliquement « que Jules avait » jeté les clefs de S. Pierre dans le Tibre, et ne » voulait se servir que de l'épée de S. Paul. » C'est le sens d'une épigramme, citée par Bayle :

. . . .

Cùm Petri nihil efficiant ad prælia claves,
Auxilio Pauli forsitan ensis erit.

(1) Le statuaire avait donné à la figure une expression si fière, qu'on se demandait si c'était pour bénir ou pour maudire que le St.-Père étendait sa main sur son peuple. « Ce sera l'un ou » l'autre, avait répondu Jules, en apprenant » cette question satirique, suivant que les Bolonais mériteront d'être punis ou récompensés. » Le peuple se souvint de cette réponse, et s'en vengea avec fureur.

à leur tête Gaston de Foix, gagnèrent la bataille de Ravenne (11 avril 1512). Jules croyait voir les vainqueurs aux portes de Rome. Il ne reprit un peu d'assurance qu'en apprenant l'arrivée de Gonsalve, qui lui était annoncée par Ferdinand. Ce fut alors qu'il lança un monitoire contre Louis XII, mit le royaume en interdit, et s'éleva surtout contre la pragmatique sanction rétablie à l'assemblée de Tours, en déclarant qu'il ne poserait les armes que quand les Français seraient expulsés de l'Italie. Jules négociait en même temps avec Henri VIII, en lui promettant de déposer le roi de France, et de lui transporter tous ses droits. Les liaisons du pape avec Henri remontaient à l'année 1503, époque du mariage de ce prince avec Catherine d'Aragon, veuve de son frère : il avait eu besoin d'une dispense, qui ne fut accordée qu'avec difficulté, et sous le prétexte que la princesse n'avait point été ou n'avait *peut-être* été qu'à peine mariée, *vel forsan cognitam*, disait la bulle en question; et ce fut ainsi que ce mariage, qui devait produire un jour le divorce et le schisme, servit de motif au lien politique du moment. Au reste, Henri VIII se ligua avec Jules, et opéra dans la Navarre une diversion, qui obligea Louis XII de rappeler une partie de ses troupes, et d'abandonner presque tout le Milanez. Maximilien se disposait à quitter son parti, et le quitta en effet, en adhérant aux actes du concile de Latran. Mais, d'un autre côté, la fortune ménageait à Louis des compensations et des espérances. Ferdinand, qui s'effrayait de l'affaiblissement de la puissance française en Italie, et craignait que le pape ne profitât des circonstances pour chasser les Espagnols comme il s'était débarrassé des Français, Ferdinand prêtait l'oreille aux propositions de la France. Les Vénitiens eux-mêmes étaient sur le point de s'allier avec elle. Voilà quel fut le résultat de cette fameuse ligue de Cambrai, où les principaux chefs de la confédération avaient subi tant de métamorphoses différentes, excepté Louis XII, qui restait le seul invariablement fidèle à ses engagements. De grands événements, dont le centre était à Rome, se préparaient pour troubler de nouveau la tranquillité de l'Europe, lorsque la mort vint frapper Jules II, qui expira le 23 février 1513, dans la 71e. année de son âge, et dans la 10e. de son pontificat. Son caractère ne se démentit point dans ses derniers instants : il renouvela ses constitutions contre les élections simoniaques; il déclara exclus du prochain conclave les pères du concile de Pise, en protestant qu'il leur pardonnait leurs offenses contre Julien de la Rovère, mais non pas celles qu'ils avaient commises contre le pape. La fille de Jean Sforce, *Dona Felice*, lui demandait la pourpre pour son frère; il répondit très sévèrement que le sujet n'en était pas digne. Il songea aussi à sa famille, et témoigna le desir qu'on donnât l'inféodation de Pesaro au duc d'Urbin son neveu, pour récompense des services qu'il avait rendus à l'Eglise. Si l'on devait juger Julien de la Rovère comme un prince né sur le trône, élevé au bruit des armes, et destiné à dominer sur les nations, on ne saurait refuser à sa mémoire les honneurs que le vulgaire accorde aux succès qui attestent l'habileté ou la puissance : mais les devoirs du vicaire de J.-C. exigent d'autres vertus. Le pontife abusa de son pouvoir pour satisfaire son humeur guerrière et vindicative. Il sacrifia presque toujours

à une vaine gloire; et trop souvent la thiare du pontife disparut sous le casque du guerrier. Sa politique, dit un écrivain moderne, était audacieuse, inquiète, vacillante. Il abandonnait sans scrupule des alliés généreux qui l'avaient secouru, pour se liguer avec les ennemis qu'il venait de combattre. Son dessein, à l'exemple de ses prédécesseurs, fut de chasser de l'Italie les étrangers, qu'il appelait les barbares; et, ces barbares, il fut trop heureux de les trouver pour le tirer lui-même du danger. Il voulait détruire ses ennemis, en les divisant, en les opposant tour-à-tour entre eux, et ne recueillit pas tout le fruit qu'il se promettait de ces intrigues. Les Vénitiens, malgré leurs revers, restèrent encore une puissance formidable en Italie; les Espagnols conservèrent le royaume de Naples; et le Milanez, après être rentré pour deux ans seulement sous la domination d'une maison italienne, retomba au pouvoir des Français pour subir ensuite le joug de la maison d'Autriche. Jules II est souvent cité dans le *Prince* et dans les *Lettres* de Machiavel. Le politique florentin avait eu des communications avec lui dans ses missions à Rome. Il l'avait étudié dans toutes les phases de sa fortune; et personne ne le connaissait mieux que lui. Il admire dans la conduite de Jules cette audace, cette impétuosité d'action avec laquelle il enlevait les succès, en brusquant la fortune; mais il semble lui refuser cette prudence qui les prépare et les affermit, en laissant mûrir les événements. Cependant on a vu qu'il ne manquait pas parfois, ni de ce calme de réflexion qui suppose du sang-froid dans les difficultés présentes, ni de prévoyance pour l'avenir. Ses mœurs ont été sévèrement critiquées, mais sans doute avec exagération; car on ne trouve rien de médiocrement répréhensible dans un homme qu'on hait et qui est puissant. L'empereur Maximilien disait : « Bon Dieu, que deviendrait » le monde, si vous n'en preniez un soin » tout particulier, sous un empereur » comme moi, qui ne suis qu'un pau- » vre chasseur, et sous un pape aussi » méchant et aussi ivrogne que Jules! » Bayle n'a pas manqué de relever ce propos, pour prouver l'intempérance du pape. Cependant le mot de Maximilien paraît être plutôt une boutade, dans le genre de celles de Ferdinand qui traitait aussi Louis XII d'ivrogne, et certainement personne n'en a jamais rien cru. Il est peu probable qu'un personnage aussi fier, aussi profond politique que Jules, se soit livré à un goût ignoble, et capable de compromettre la discrétion d'un homme d'état. Le critique protestant étend cette satire sur des désordres plus honteux encore; mais il ne l'appuie d'aucune autorité grave et précise. Si Jules n'eut pas les vertus d'un pape, il n'est pas avéré non plus qu'il fût entaché des vices de la dernière classe du peuple. L'abbé Raynal (*Histoire du divorce d'Henri VIII*) et Laugier (*Histoire de la république de Venise*), ont tracé son portrait d'une manière moins haineuse et plus conforme à l'histoire. Jules II avait suivi les plans d'Alexandre VI : non moins ambitieux que lui, mais plus décent dans sa conduite privée, et plus estimable dans ses actions extérieures, puisque du moins sa bravoure ne fut pas équivoque, il recouvra tous les domaines de l'Église, auxquels, du consentement de Maximilien, il joignit Parme et Plaisance, qui en furent séparées depuis. Mais Borgia et la Rovère contribuèrent également à révolter les esprits contre la cour de Rome, et à préci-

piter la funeste catastrophe de la réforme. Jules II aimait les arts et les lettres; il les eût mieux protégés, si son pontificat eût été plus tranquille: « Les belles-lettres, disait-il, sont de » l'argent aux roturiers, de l'or aux » nobles, et des diamants aux prin- » ces. » Les circonstances favorisaient ces généreuses pensées. Le beau siècle de l'Italie était à son aurore. Rome s'embellit des chefs-d'œuvre du Bramante et de Michel-Ange (1), à la voix du souverain qui sut connaître leur génie. Bembo, Castiglione, Flaminio, et d'autres savants distingués, obtinrent l'amitié de Jules et méritèrent ses bienfaits. Il enrichit la bibliothèque du Vatican d'ouvrages rares et précieux. Dans le même temps, Raphaël s'élevait sous les yeux du Pérugin; le crayon et le pinceau de Léonard de Vinci le rendaient déjà l'émule de Buonarotti. Alde-Manuce perfectionnait le bel art de l'imprimerie qui venait d'éclore. Pic de la Mirandole étonnait ses auditeurs par l'immensité de son érudition et les prodiges de sa mémoire. Machiavel traçait d'un style nerveux ses leçons d'une politique hardie; et la lyre de l'épopée, après avoir passé des mains du Boïardo dans celles d'Arioste, enchantait la cour de Ferrare. Mais il n'était réservé qu'à Médicis de donner son nom à cette brillante époque de l'ère moderne, dont la Rovère avait protégé la gloire naissante. Jules II fut le premier qui laissa croître sa barbe pour se donner un air plus majestueux et plus imposant: il fut imité par François Ier., et ensuite par Charles-Quint. Cette mode passa aux courtisans, et bientôt au peuple. Jules II eut pour successeur Léon X. D—s.

JULES III, élu pape le 8 février 1550, succéda à Paul III. Il s'appelait le cardinal del Monte. Son nom de famille était Jean-Marie Giocchi. Il était né à Rome, mais d'une origine obscure. Son élection souffrit des lenteurs, qui durèrent plus de deux mois. Trois factions divisaient le sacré collége, celle des Français, celle des Impériaux et celle des créatures du dernier pape, à la tête de laquelle se trouvait le cardinal Farnèse, neveu de Paul III. Ce fut à lui que Jules III dut principalement son exaltation. Le cardinal Pole avait cependant presque toutes les voix; mais sa nomination fut remise du soir au lendemain, et ce fut Del Monte qui l'emporta. Il avait été envoyé par Paul III en qualité de légat au concile de Trente, et s'y était distingué par la fermeté de son caractère et la sévérité de ses principes. Devenu pape, il ne montra pas les mêmes qualités. Des goûts frivoles et l'attrait des plaisirs corrompirent son esprit et son cœur. Si l'on en croit De Thou (sur la foi de quelques écrivains protestants, cités par Bayle), rien ne lui fit plus de tort que la faiblesse qu'il eut de donner le chapeau de cardinal à un jeune aventurier, domestique dans sa maison, et qui n'y avait eu d'autre emploi que de soigner un singe. Cette nomination révolta tous les gens sages; mais les représentations furent inutiles. Le concile de Trente avait été interrompu par la mort de Paul III. Jules fit reprendre les sessions à la demande de l'empereur; mais elles

(1) Ce ne fut pas seulement comme statuaire que Jules II employa les talents de Michel-Ange; il le chargea encore d'exécuter les peintures de la chapelle Sixtine. Mais c'était avec d'étranges manières que le pape pressait les travaux de l'artiste. L'impatience et l'impétuosité de Jules ne s'accommodaient guère des lenteurs de l'exécution. Un jour, il demanda vivement à Michel-Ange quand il se proposait de finir; celui-ci lui répondit: « Quand je pourrai. -- Quand tu pourras, répliqua » Jules en courroux! tu veux donc que je te fasse » jeter à bas de l'échafaud? » (Condivi, *Vita di M. Ang.*, Bottari, et Roscoë, tom. IV, pag. 253.)

furent suspendues de nouveau, au bout de quelque temps, à cause de la guerre qui s'approchait des murs de la ville. Jules III, par reconnaissance, avait mis Ottavio Farnèse en possession du duché de Parme; mais le duc voulut y joindre celui de Plaisance, et Charles-Quint s'y opposa. Le duc réclama la protection du roi de France Henri II; et ce fut l'origine d'une guerre sérieuse entre les deux monarques. Jules III se déclara contre Farnèse; et le parti que la France venait de prendre, l'irrita tellement, qu'il menaça d'excommunier le roi, et de mettre le royaume en interdit. Henri, de son côté, défendit d'envoyer de l'argent à Rome, d'y solliciter des bulles, et ne permit pas à ses évêques de se rendre au concile. Cette résolution calma la colère de Jules, qui révoqua ses censures, et travailla même à réconcilier l'empereur avec le roi. Jules ne parut pas se mettre en peine de faire reprendre les sessions du concile qui avaient été interrompues, ainsi qu'on l'a déjà vu; mais il empêcha les nouvelles erreurs de pénétrer en Italie, et réconcilia le Saint-Siége avec l'Angleterre sous le règne de Marie. Il mourut au Vatican le 23 mars 1555, dans la 64e. année de son âge, et dans la 6e. de son pontificat. Ses dernières occupations avaient été consacrées aux embellissements d'une *vigne* qui devint célèbre, et conserva son nom. Il fut peu regretté. D'Avanson, ambassadeur de France, écrivait au connétable, en parlant de lui, « que le peu» ple l'avait pleuré tout ainsi qu'il est » accoutumé de faire à carême-pre» nant. » Il eut pour successeur Marcel II. D—s.

JULES ROMAIN (Giulio Pipi, plus connu sous le nom de), peintre et architecte, naquit à Rome en 1492. La célébrité dont jouissait alors Raphaël, engagea ses parents à le confier aux soins de ce grand peintre. Jules n'avait que sept ans de moins que son maître: cette conformité d'âge, sa gaîté, sa douceur et son amabilité firent naître entre eux une amitié que le temps fortifia, et dont Raphaël lui donna une marque éclatante, en l'instituant à sa mort, son légataire universel, avec Jean-François Penni, surnommé *il Fattore*, un autre de ses disciples chéris. Doué d'un génie ardent et d'une imagination féconde, Jules surpassa bientôt tous ses condisciples; et Raphaël se l'associa dans l'exécution de la plupart des grands ouvrages auxquels il doit sa célébrité. C'est surtout dans les loges du Vatican, que le jeune artiste aida son maître d'une manière remarquable. Les tableaux, les ornements et l'architecture de ce palais furent exécutés sur les dessins de Raphaël. Jules Romain l'aida dans ces travaux, parmi lesquels on distingue la *Création d'Adam et d'Eve*, et celle des *Animaux*, la *Construction de l'Arche* et le *Sacrifice de Noé*. On reconnaît encore sa manière dans le tableau de la *Fille de Pharaon sauvant Moïse des eaux*. Raphaël se l'associa de nouveau dans les peintures du palais Borgia, où l'on admire l'*Incendie du Bourg St.-Pierre*. Il y exécuta spécialement les ornements qui imitent le bronze, et les tableaux de la *Comtesse Mathilde*, du *Roi Pepin*, de *Charlemagne*, de *Godefroi de Bouillon*, et autres bienfaiteurs de l'Eglise. Il travailla également aux fresques de la loge du palais Chigi, et ébaucha cette fameuse *Ste. Famille* que Raphaël a exécutée pour François Ier., et qui est un des plus beaux ornements du Musée royal du Louvre. Ce fut lui qui termina le portrait de *Jeanne d'Aragon*, vice-reine de Naples,

dont Raphaël n'a peint que la tête. L'habitude de travailler sous un maître aussi habile, qui, d'ailleurs, mettait tout son plaisir à dévoiler à son disciple chéri les secrets les plus cachés de son art, apprit bientôt à Jules à se passer de guide. Raphaël lui enseigna également les premiers éléments de l'architecture; et il se rendit si habile dans cet art, que, par la suite, lorsqu'il eut l'occasion de le mettre en pratique, il se plaça au rang des bons architectes. Cependant, après la mort de Raphaël, Jules, aidé du *Fattore*, acheva les travaux commencés par son maître, notamment le tableau à l'huile représentant l'*Assomption de la Vierge*, destiné pour le couvent des religieuses claristes de Monte-Luce, près de Pérouse, et que l'on a pu admirer pendant plusieurs années au Musée du Louvre. Désormais livré à lui-même, Jules déploya tous les trésors de son génie; mais, n'étant plus retenu par la sagesse et l'exquise simplicité de Raphaël, il s'abandonna à la fougue de son imagination. Frappé de l'énergie et des beautés sublimes de Michel-Ange, il tenta de rivaliser avec cet artiste étonnant; il rechercha sa manière, et, renonçant à la marche qu'il avait suivie jusqu'alors, il fut exagéré, dur, et quelquefois bizarre. Son coloris, qui n'avait jamais été bien brillant, devint sombre et forcé; et il se livra à un dessin de convention où l'on reconnaît rarement l'imitation de la nature. Cependant la réputation qu'il s'était acquise lui fit confier, après la mort de son maître, la plupart des travaux qui s'exécutaient alors à Rome. Le cardinal Jules de Médicis, qui fut depuis le pape Clément VII, le chargea de construire un palais sur le Monte-Mario, près de Rome. On prétend cependant, qu'il ne fit qu'exécuter un plan conçu par Raphaël; mais ce qu'il ne doit qu'à lui-même, ce sont les fresques dont il enrichit la galerie de ce palais. La mort de Léon X, cet illustre protecteur des lettres et des arts, vint interrompre les travaux commencés. Adrien VI, pontife d'une vertu sévère, monta sur le St.-Siége: le cardinal de Médicis retourna en Toscane, et tous les monuments publics entrepris par le dernier pape restèrent suspendus. Jules et le Fattore achevèrent cependant plusieurs des travaux commencés par Raphaël: ils se disposaient même à exécuter les cartons qu'il avait composés pour la grande salle du Vatican, et qui représentaient les *Batailles de Constantin;* mais le pape, peu empressé d'encourager des arts qui lui semblaient opposés au véritable esprit de l'Eglise, et jaloux d'ailleurs de rétablir l'ordre dans les finances de l'état, retira sa protection aux littérateurs et aux artistes que son prédécesseur avait pris plaisir de rassembler autour de lui. Jules, et les autres disciples de Raphaël, étaient sur le point de chercher ailleurs un asile plus favorable aux arts, lorsqu'après un règne de vingt mois et seize jours, Adrien VI mourut, le 24 septembre 1523. Le cardinal de Médicis fut choisi pour lui succéder, sous le nom de Clément VII; et avec lui brillèrent de nouveau ces beaux jours qui avaient illustré le règne de Léon X, son oncle. Jules Romain reprit immédiatement ses travaux, par les fresques de la salle de Constantin. Cette grande entreprise, où brillent si éminemment le génie du maître et la fierté d'exécution du disciple, mit le comble à la réputation de Jules. On y remarque principalement quatre grands tableaux représentant, le 1er. l'*Allocution de Constantin* à son armée, à l'apparition du *Labarum*, et des mots célestes *In hoc signo vinces*; le 2e., la *Défaite*

de Maxence sur les bords du Tibre, près du Ponte Molle; le 3[e]. le *Baptême de Constantin*, par le pape S. Sylvestre; le 4[e]. enfin, *St. Sylvestre, entouré de ses cardinaux et du clergé*, recevant des mains de Constantin, prosterné devant lui, une statue de Rome, en or, symbole de la donation faite à l'Eglise par ce prince. C'est surtout dans la *Défaite de Maxence*, ou dans l'*Allocution de Constantin*, que l'artiste a déployé toutes les richesses de son talent et de son érudition dans la science des antiquités: armures, enseignes militaires, machines de guerre, tout prouve les nombreuses recherches qu'il avait faites: science dans la distribution des groupes, énergie dans l'expression, variété dans les attitudes, vigueur dans l'exécution, l'on ne sait ce qu'on y doit le plus admirer. Il n'est pas jusqu'à son coloris, qui, par ses teintes sombres et dures, ne soit un des mérites du premier de ces ouvrages. Quelques critiques lui en ont fait un reproche; mais le Poussin, qui devait s'y connaître, était d'un avis différent, et il pensait que cette espèce d'exagération dans les contours et dans la couleur, était convenable pour rendre l'acharnement d'une bataille et la fureur des combattants. Dans le *Baptême de Constantin*, Jules Romain a représenté le pape St. Sylvestre sous les traits d'Adrien VII; et le personnage qui tient à la main le plan de l'église de St.-Jean de Latran, est le célèbre Bramante, premier architecte de la basilique de St.-Pierre. Il s'est peint lui-même dans le tableau de la *Donation de Constantin*, ainsi que Balthasar Castiglione, son ami intime, auteur du livre du *Courtisan*, Pontanus, Marulla, et autres illustres littérateurs de ce temps. Le pape, satisfait de l'exécution de ces ouvrages, l'en récompensa magnifiquement. Tandis que Jules s'en occupait, il trouva le temps de peindre, avec le Fattore, une *Assomption de la Vierge*, qui existe encore au maître-autel des religieuses de Monte-Luce, à Pérouse, et dont la conservation est si parfaite, qu'il semble ne faire que sortir des mains de l'artiste. Il peignit seul une *Madone*, connue sous le nom de la *Vierge au chat*, et un autre grand tableau de la *Flagellation de N. S.*, pour l'église de Sainte-Praxède, à Rome, dans la sacristie de laquelle on le voit encore. Peu de temps après, il fit, pour son ami Mathieu Giberti, alors dataire du pape, et depuis évêque de Vérone, un *Martyre de St. Etienne*, que ce prélat envoya à Gènes aux moines de Monte-Oliveto, dont il était abbé commendataire. Ce tableau fut placé sur le maître-autel dédié à St. Etienne, où il faisait l'admiration de tous ceux qui pouvaient jouir de sa vue. Il passe pour le chef-d'œuvre de Jules Romain. La figure du martyr, pleine d'une sainte résignation et d'une céleste espérance, forme un contraste sublime avec la férocité de ses bourreaux (1). Il serait trop long d'entrer dans le détail de tous les autres tableaux qu'exécuta Jules Romain, pendant son séjour à Rome. On doit observer que sa haute réputation attira à son école une foule d'élèves,

(1) Selon une ancienne tradition, la république de Gènes, avertie qu'un abbé de ce monastère avait consenti à vendre ce tableau à un prince étranger, le déclara propriété nationale, *opus publicum*. En 1809, la ville de Gènes, en vertu d'une délibération municipale, en fit hommage au gouvernement français. Ainsi ce tableau était devenu la propriété incontestable du Musée de Paris, dont le directeur n'épargna aucun soin pour le présenter à l'admiration publique. Comme il avait souffert quelques altérations, on en confia la restauration à M. Girodet, qui repeignit la tête de S. Etienne, et, par la manière supérieure dont il s'acquitta de cette tâche difficile, se montra digne d'associer son talent à celui de Jules Romain. On se rappelle l'effet que produisit, en 1813, l'exposition de ce chef-d'œuvre. Cependant, lors de la seconde entrée des alliés à Paris, le roi de Sardaigne revendiqua ce tableau; et malgré la représentation de l'acte de donation, faite à M. Costa, son commissaire, le tableau fut enlevé de force et transporté à Turin. Il n'a point été rendu à la ville de Gènes.

tels que le Primatice, Barthélemi de Castiglione; Thomas Paperello, de Cortone; Benoît Pagni, de Pescia; Jean da Lione, et Raphaël dal Colle, de Borgo-San-Sepolcro. Il les employa dans l'exécution des travaux dont il était chargé; et lorsqu'il quitta Rome pour aller habiter Mantoue, les preuves de talent qu'avait données B. Pagni, l'engagèrent à l'emmener avec lui. Depuis la mort de Raphaël, la renommée de Jules Romain s'était répandue dans toute l'Italie; et il avait la double réputation d'un des plus habiles peintres et des meilleurs architectes du temps. A cette époque, la ville de Mantoue était exposée à de fréquentes inondations du Mincio: les accidents qui en étaient la suite, nuisaient à la solidité des édifices publics, qui d'ailleurs étaient en général mal bâtis, mal conçus, de mauvais goût et indignes d'une capitale. Le marquis Frédéric Gonzague, célèbre par son amour éclairé pour les arts, et par la protection éclatante qu'il leur accorda, voulut rendre la ville où il résidait, l'un des séjours les plus magnifiques de l'Italie. En conséquence, il chargea le comte de Castiglione, son ambassadeur près la cour de Rome, dont il connaissait l'amitié pour Jules Romain, d'employer tout son ascendant pour engager cet artiste à venir s'établir à Mantoue, et y diriger les travaux qu'il avait l'intention de faire exécuter pour l'embellissement de sa capitale. Le comte de Castiglione ne négligea aucun moyen pour le décider à se rendre aux desirs du marquis de Gonzague; et peut-être eût-il échoué dans son entreprise, si une imprudence de Jules ne l'eût obligé, à cette époque, de s'éloigner de Rome. Par une de ces erreurs dont les esprits les plus sages ne sont pas exempts, et qu'explique en quelque sorte la bizarrerie du caractère des artistes, Jules Romain, dans un moment d'oubli, avait exécuté vingt dessins licencieux (1). L'Aretin en eut connaissance; et comme tout ce qui blessait les mœurs ne pouvait échapper à l'opprobre de sa plume, il composa, pour chacun de ces dessins, un sonnet où il luttait d'infamie avec le peintre. Cependant cette œuvre coupable serait aujourd'hui inconnue, si Marc Antoine Raimondi, célèbre graveur, par une conduite plus criminelle encore, s'emparant des dessins à l'insu de leur auteur, ne les eût multipliés à l'aide de son burin. Aussitôt que Clément VII eut appris l'existence de cet ouvrage, il en manifesta son indignation d'une manière qui aurait pu devenir funeste à leurs auteurs; mais Jules Romain se hâta de se rendre à Mantoue. L'Aretin qui, par la crainte qu'inspirait sa plume, était devenu une puissance, sut échapper au châtiment: tout l'orage retomba sur le graveur; et les planches ayant été découvertes, dit Vasari, dans des lieux où l'on eût été loin de les soupçonner, l'édition fut prohibée, et Marc-Antoine mis en prison: il n'en sortit qu'aux instantes prières du cardinal Hippolyte de Médicis et de Baccio Bandinelli, sculpteur habile, employé au service du pape. C'est de cette époque que date véritablement la gloire de Jules. Jusqu'alors il n'avait été considéré que comme le disciple habile d'un maître plus habile encore: en se fixant à Mantoue, il devint le chef d'une école célèbre à la tête de laquelle il est demeuré sans rival. Dès que Fré-

(1) Vasari, contemporain et ami de Jules Romain, dit positivement que ces dessins étaient au nombre de vingt. Ils existaient encore au milieu du dix-huitième siècle; car Louis Crespi écrivait en 1759, à Bottari, qu'il savait que ces dessins se trouvaient entre les mains d'un frère observantin à Rome, dont il ignorait le nom, et que comme il était inconvenant qu'ils restassent déposés en de pareilles mains, il le priait de faire en sorte de les découvrir et de les lui procurer.

déric Gonzague apprit son arrivée, il le combla de faveurs, lui assigna une maison pour le loger, lui, sa suite et son élève Benoît Pagni, le conduisit immédiatement au château du T situé à quelque distance de Mantoue, et lui prescrivit d'entreprendre, sans délai, les réparations qu'il voulait faire à ce château. Les travaux furent commencés sur-le-champ, et terminés en peu de temps. Le marquis, frappé de l'intelligence de l'artiste et de la beauté de l'ouvrage, se décida à refaire tout l'édifice sur un plan plus étendu; et c'est ainsi qu'une simple maison de plaisance devint un palais magnifique: architecture, ornements, peintures, tout fut confié à Jules Romain, et en peu d'années l'édifice fut achevé. C'est là que, donnant l'essor à son imagination, il créa une foule de tableaux dans lesquels on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou la fécondité de son génie, ou la facilité de son exécution. Dans la première salle, il fit peindre, sur ses dessins, par le Pagni et Rinaldo de Mantoue, ses élèves, les portraits des chevaux et des chiens de chasse du marquis de Mantoue; idée bizarre, mais à laquelle il dut se prêter pour conserver les bonnes grâces de son protecteur. Dans une autre salle, il représenta les *Aventures de Psyché*, en plusieurs tableaux, parmi lesquels on admire surtout celui du plafond, dont le sujet est le *Mariage de l'Amour et de Psyché en présence de l'Olympe*, et le tableau où l'on voit le *Char du soleil sortant du sein de la mer*. Il peignit ensuite, à l'huile, la *Chute d'Icare*, que Vasari admire particulièrement, et dont il possédait le dessin original, que lui avait donné Jules Romain lui-même (1). Mais de tous les ouvrages exécutés dans ce palais, le tableau dans lequel cet habile artiste s'est surpassé, est celui de la *Chute des Titans foudroyés par Jupiter*. Le maître de l'Olympe, assis sur son trône, lance sa foudre sur les géants qui viennent d'escalader les cieux. Tous les dieux regardent avec épouvante l'audace et le châtiment de leurs ennemis: ceux-ci, précipités du haut des airs, tombent écrasés sous les monts qu'ils avaient entassés; et, par un trait du génie de l'artiste, l'architecture de cette salle représente des rochers qui s'écroulent. Au fond d'une caverne obscure, on aperçoit l'énorme Briarée accablé sous d'immenses ruines, tandis que, par une ouverture ménagée avec art, on voit, dans le lointain, plusieurs Titans qui se sauvent atteints et poursuivis par la foudre. Toutes ces figures, d'une dimension gigantesque, sont d'une fierté de dessin, d'une profondeur d'expression, et d'une énergie d'exécution également admirables. Cependant, on doit convenir que tout l'ensemble pèche par une distribution mal entendue de la lumière; ce qui nuit un peu à l'effet général du tableau. Après ces grands travaux, Jules Romain refit en partie le palais ducal de Mantoue, et y peignit, dans une galerie, toute l'histoire de la guerre de Troie. Il construisit ensuite, dans les environs de Mantoue, le château de Marmiruolo, et y déploya le même talent que dans celui du T. Il peignit encore une *Nativité* ou *Adoration des bergers*, pour la chapelle de St.-André de Mantoue (1). Il serait trop long de rappeler

(1) Ce dessin, très bien conservé, est fait à la plume et lavé au bistre; il fait partie de l'exposition des dessins des grands maîtres placés dans la galerie d'Apollon, au Louvre. Il est d'autant plus précieux, que le tableau dont il retrace le sujet est aujourd'hui presque entièrement détruit.

(1) Cet excellent tableau, transporté, on ne sait comment, en Angleterre, appartenait au roi Charles Ier. Après la mort de cet infortuné monarque, il fut acquis par Jabach, pour le compte de Louis XIV; et depuis ce temps il a toujours fait

tous les tableaux sortis de son pinceau pendant son séjour dans cette ville; mais on ne peut oublier le service par lequel il s'y rendit doublement recommandable. Il arriva, une année, que le Mincio ayant surmonté ses rives, se répandit dans la partie basse de la ville qu'il couvrit de six pieds d'eau. Jules réussit à se rendre maître du cours du fleuve; et, pour empêcher à l'avenir de semblables accidents de se renouveler, il fit démolir la plupart des maisons de cette partie de la ville, éleva le terrain au moyen des décombres, et construisit alors une digue que le fleuve ne put plus franchir. Les travaux qu'il dut ordonner pour parvenir à ce but, occasionnèrent les murmures des particuliers dont il avait fait abattre les maisons; on le menaça même: mais le duc le prit hautement sous sa protection, déclara qu'en vouloir à son architecte, c'était s'en prendre à lui-même; et, par une ordonnance souveraine, il lui confia la direction de toutes les constructions, soit publiques, soit particulières, dont il pourrait être question dans la ville. En 1530, lorsqu'à son retour de Rome, où il venait de se faire couronner empereur, Charles-Quint passa par Mantoue, qu'il érigea en duché, Frédéric Gonzague témoigna sa reconnaissance à son illustre commensal, par des fêtes splendides dont Jules Romain fut l'ordonnateur. L'artiste dressa plusieurs magnifiques arcs de triomphe, peignit les décorations pour les spectacles que donna le prince, et dirigea les joutes, fêtes et tournois qui eurent lieu pendant le séjour de l'empereur. Enfin ce fut lui qui, par un nombre infini d'églises, de maisons, de palais et de jardins élevés sur ses dessins, changea tellement la physionomie de la ville de Mantoue, qu'il la rendit méconnaissable, et, après l'avoir embellie, lui procura une salubrité dont elle n'avait jamais joui jusqu'alors. Le duc de Gonzague, admirateur des talents de Jules Romain, ne passait pas un jour sans le voir: les bienfaits dont il le combla mirent l'artiste en état de se construire une maison ornée de peintures, de stucs et d'antiques, que son protecteur avait fait venir de Rome pour lui en faire don. De toutes les parties de l'Italie et même de l'Europe, on lui demandait des plans d'édifices, des tableaux, ou des cartons destinés à être exécutés en tapisseries. Ses travaux en ce genre sont tellement nombreux, qu'on a peine à concevoir comment la vie d'un seul homme a pu y suffire. Aussi, pendant ses dernières années, il exécuta par lui-même peu de grands tableaux à fresque ou à l'huile; mais la quantité de ses dessins n'en est pas moins une preuve irrécusable de la fécondité de son génie, et de sa facilité à en rendre les conceptions. Le duc Frédéric étant mort en 1540, son frère, le cardinal de Mantoue, lui accorda la même protection, et l'honora d'une égale amitié. Jules composa, pour la chapelle du palais ducal, un magnifique carton représentant la *Vocation des apôtres St. Pierre et St. André*, que l'on peut regarder comme le plus bel ouvrage qu'il ait fait en ce genre. Ce carton fut peint d'une manière supérieure par Fermo Guisoni, son élève. A cette époque, la ville de Bologne l'invita à se rendre dans son sein, pour élever la façade de l'église de St.-Pétrone. Il s'y rendit, accompagné de Tafano Lombardino, architecte de Milan, renommé dans sa patrie par un grand nombre de beaux édifices. Les plans primitifs de Balthasar Peruzzi, de Sienne, avaient été perdus; les deux

partie de la collection du roi. Il est peint sur bois, et a peu souffert du temps, excepté dans les ombres, qui ont poussé au noir.

artistes en composèrent de nouveaux: mais ceux de Jules furent trouvés tellement supérieurs, qu'ils réunirent tous les suffrages, et qu'à son départ pour Mantoue, il fut comblé d'honneurs et de présents par les habitants de Bologne. Il fut, peu de temps après, appelé à Rome pour remplacer Antoine Sangallo, architecte de St.-Pierre, et ce n'est pas pour lui un petit honneur d'avoir disputé cette place à Michel-Ange lui-même, à qui Paul III la décerna. Jules, cependant, l'aurait obtenue; mais sa santé s'affaiblit tout-à-coup d'une telle manière, qu'il succomba en peu de temps aux attaques d'une maladie douloureuse, le 1er. novembre 1546, âgé de cinquante-quatre ans seulement. Vasari, qui fut lié à Jules Romain d'une étroite amitié, nous a laissé de ce peintre le portrait suivant: « Il était d'une taille moyenne, » plutôt gras que maigre; sa figure » était belle, ses cheveux et ses yeux » noirs, son regard vif et gai: son » caractère, plein de douceur et » d'amabilité, répandait de la grâce » sur toutes ses actions. » Il laissa de nombreux élèves qui ont fait la gloire de la ville de Mantoue. Tel fut cet artiste que l'Italie regarde, avec raison, comme un de ses plus beaux titres de gloire. Inférieur à Raphaël pour la noblesse, le naturel et la simplicité; à Michel-Ange, pour l'énergie, la grandeur et la science du dessin; au Corrége, pour la grâce; au Titien, pour le coloris; il supplée à tout ce qui lui manque, par une composition pleine de feu et de savoir, une imagination inépuisable, une connaissance profonde de l'antique et surtout des médailles, et une fougue dans l'exécution, qui peut-être est la cause unique qu'il ne se soit pas placé au premier rang des plus grands artistes. C'est surtout comme coloriste qu'il prête à la critique: cependant ce défaut se fait moins remarquer dans les ouvrages qu'il exécuta sous la direction de Raphaël, dont la sagesse sans doute tempérait son ardeur et le retenait dans les justes bornes qu'il s'est trop plu à dépasser par la suite. Outre le tableau de l'*Adoration des bergers*, cité précédemment, le Musée du Louvre possède encore de ce maître, son *Portrait*, peint par lui-même; le *Triomphe de Titus et de Vespasien*, tableau de chevalet précieux; une *Sainte Famille*, que quelques-uns cependant attribuent à Lorenzo Crédi, élève de Raphaël; la *Circoncision; Vulcain remettant à Vénus des flèches pour l'Amour*, et quatre grands cartons peints à gouache, qui ont servi de modèles aux tapisseries de la manufacture autrefois établie à Bruxelles. Ces quatre cartons, placés dans la galerie d'Apollon, représentent, 1°. une *Ville incendiée, abandonnée par ses habitants*; 2°. les *Habitants d'une ville prise d'assaut, emmenés en esclavage*; 3°. un fragment du *Triomphe de Scipion*; 4°. le *Triomphe de l'empereur Sigismond*. La même galerie renferme également plusieurs dessins de ce maître, parmi lesquels on remarque un fragment de la *Chute des géants*, qu'il peignit dans le château du T, et celui d'*Icare tombant du haut des airs*. Ces dessins, ainsi que tous ceux du même artiste, sont remarquables par la facilité et la correction; ils sont en général exécutés à la plume, et lavés au bistre: ils ont encore un autre avantage, c'est qu'en les composant, Jules s'abandonnait à toute la vivacité de son génie; plein de son sujet, il laissait aller son crayon, sans attendre que son feu s'éteignît, et une heure lui suffisait pour achever un dessin, tandis qu'en peignant, la lenteur du travail et le mé-

tanisme du pinceau finissaient bientôt par le refroidir : aussi l'on y remarque plus de feu, de fierté et d'*amour* que dans ses tableaux même les plus parfaits. Les graveurs qui se sont occupés particulièrement à retracer les œuvres de cet artiste, sont : Pietro-Sante Bartoli, George et Jean-Baptiste Mantovano, Diane de Mantoue, Baptiste Franco, Poilly, L. Desplaces, etc. Le *Triomphe de Vespasien* a été gravé en 1810, par M. Girardet, d'une manière très remarquable. Cette belle gravure fait partie du Musée royal, publié par M. Laurent, pour faire suite au Musée français de Robillard-Péronville. P—s.

JULIA - DOMNA (Pia Felix Augusta), impératrice romaine, naquit, vers l'an 170, à Apamée ou à Émèse dans la Syrie; elle était fille de Bassianus, prêtre du soleil. On lui prédit dans son enfance qu'elle serait mariée à un souverain ; et ce fut, dit-on, le motif qui engagea Septime-Sévère à l'épouser. Elle joignait à une grande beauté, de l'esprit, de l'imagination, et une rare prudence. Elle captiva son mari, au point qu'il n'osait rien entreprendre sans la consulter; et ce fut elle, au rapport de Capitolin, qui le détermina à profiter de l'éloignement de Pescennius-Niger et de Clodius Albinus, pour se faire proclamer empereur. Julia, quoique ambitieuse, aimait le plaisir, et ne prenait pas même le soin de cacher ses intrigues. Sévère ferma long-temps les yeux sur ses désordres; mais Plautinus, préfet du prétoire, lui ayant représenté que, s'il continuait à montrer la même indifférence sur la conduite de sa femme, il s'exposerait à en partager le déshonneur, il l'éloigna des affaires, ne pouvant se résoudre à lui infliger une autre punition. Julia affecta de se montrer supérieure à cette disgrâce, et parut s'appliquer uniquement à la culture des lettres et de la philosophie ; elle appela autour d'elle les hommes qui passaient pour les plus instruits, et leur prodigua les marques de son estime. C'est à sa sollicitation, que Philostrate composa son roman intitulé *La Vie d'Apollonius de Thyane*. Diogène Laërce lui dédia son ouvrage sur la vie et les opinions des philosophes grecs. Elle n'en continua pas moins de se livrer en secret à toutes sortes de débauches. Après la mort de Sévère, Julia essaya vainement d'entretenir la bonne intelligence entre ses deux fils, Caracalla et Geta : l'odieux Caracalla fit assassiner son frère entre les bras de Julia, qui fut blessée à la main en le défendant. Quelque chagrin qu'elle éprouvât, elle fut obligée de le dissimuler, pour épargner à son fils un nouveau crime. Caracalla chercha à lui faire oublier sa faute, en lui abandonnant la plus grande partie du gouvernement. Julia l'accompagna dans son expédition contre les Parthes, et s'arrêta à Antioche. A la nouvelle de l'assassinat de ce prince par Macrin, elle témoigna la plus vive douleur, et déclara qu'elle avait l'intention de se laisser mourir de faim. Les égards que lui montra d'abord Macrin, suspendirent les effets de sa résolution ; mais ce prince lui ayant ordonné de sortir d'Antioche, la crainte de retomber dans une condition privée, la détermina à avancer le terme de ses jours, en irritant un cancer qu'elle avait au sein. Julia mourut vers la fin de l'an 217, âgée de quarante-sept ans. Le souvenir de ses débauches est une tache éternelle à la mémoire de cette princesse; mais c'est par erreur que Spartien et Aurélius-Victor ont supposé qu'elle n'était que la belle-mère de Caracalla, et qu'elle avait vécu avec lui en concubinage, après la mort de Sé-

vère. On peut consulter à cet égard le curieux article que Bayle a consacré à Julia dans son *Dictionnaire*. On a des médailles de cette princesse sur tous les métaux; les plus rares sont celles d'or, portant au revers les têtes de Caracalla et de Geta. W—s.

JULIANA, dont le nom est devenu célèbre dans l'Hindoustân, naquit au Bengale, en 1658. Son père, nommé Augustin Dias d'Acosta, était Portugais et se qualifiait de fidalgue. Un naufrage fut la principale cause de la fortune de Juliana : ayant presque tout perdu, elle se rendit à la cour de l'empereur Aâlemguyr Ier. (Aurengzeyb). Quelques curiosités de l'Europe qu'elle avait pu conserver, furent bien reçues de ce prince, qui, par la suite, charmé de l'esprit de cette femme, lui confia l'éducation de son fils aîné Béhâdour châh, et la nomma intendante de son harem. Ce prince, ayant ensuite encouru la disgrâce de l'empereur son père, fut mis en prison, et privé des choses les plus nécessaires. Juliana trouva les moyens de lui en procurer quelques-unes, au péril de sa vie. Aâlemguyr étant mort en 1707, Juliana se rendit à Lâhor auprès de Béhâdour châh, qui, en qualité de fils aîné, succéda à son père, et prit le nom de Châh Aâlem Ier. Ce prince se vit obligé de faire la guerre à ses frères, qui lui disputaient la possession de l'empire. Juliana le servit utilement par son crédit auprès des grands et par ses conseils; et dans un moment des plus critiques où la fortune semblait abandonner Châh Aâlem, dont les troupes venaient d'éprouver une défaite, seule assise à côté de lui sur son éléphant, elle rassura ce prince, et l'engagea non seulement à résister, mais à attaquer de nouveau Aâzem châh son frère, en ajoutant qu'elle avait prié pour l'empereur avec tous les chrétiens, et que la victoire était certaine. Châh Aâlem reprend courage : l'issue de la bataille répond à cette promesse, et ce prince est vainqueur. L'empereur, voulant reconnaître ses services, l'honora du titre de *khânah* (princesse), lui fit des présents évalués neuf cent mille roupies, lui donna quatre villages produisant cinquante mille roupies de revenus, une pension de mille roupies par mois, et le rang d'épouse d'Oumrâ, avec le palais qui avait appartenu au malheureux Darâ-chékouh, frère d'Aurengzeyb (*Voy.* DARA CHÉKOUH). Il joignit à toutes ces largesses plusieurs titres honorifiques. Lorsqu'elle sortait, son cortége était accompagné de deux éléphants, portant des étendards rouges avec des croix blanches. La faveur dont elle jouissait, et qu'elle employait surtout à protéger les chrétiens, se soutint pendant tout le cours de ce règne. La douleur qu'elle ressentit à la mort de Châh Aâlem, arrivée en janvier 1712, lui fit prendre le parti de quitter la cour, et de se retirer à Goa. Mais le nouvel empereur Djéhândâr châh, les princes, les oumrâ et les principaux chrétiens, l'engagèrent à continuer les fonctions de sa charge. *C'était*, dit Valentyn, *une autre madame de Maintenon, relativement à sa conduite politique*. Aussi Châh Aâlem disait d'elle : *Si Juliana était homme, j'en ferais un vézyr*. Juliana avait une sœur, nommée Angélique, mariée à dom Velho de Castro, fidalgue portugais : elle les fit venir près d'elle. Châh Aâlem les combla d'honneurs et de biens, et voulut ceindre lui-même la tête de dom Diegue Mendèce d'un ornement nuptial, lorsqu'il épousa Isabelle Velho, nièce de Juliana. Cette dame fit venir de Goa trois cents Portugais, et plaça avantageuse-

ment ceux en qui elle trouva du mérite : elle fut toujours l'appui des nations européennes ; les Hollandais lui eurent, par la suite, les plus grandes obligations. Faroukhséyar ayant détrôné Djéhândâr châh, son oncle, et s'étant fait proclamer empereur en janvier 1713, le vézyr de ce prince, jaloux du crédit de Juliana, jura sa perte et celle de ses parents : il les fit arrêter, et leurs grands biens furent confisqués. Mais, peu de temps après, l'empereur les rétablit, et confirma Juliana dans sa charge. Elle en jouit pendant les règnes de ce prince et de ses successeurs, jusqu'en 1733, époque de sa mort : elle était âgée de 75 ans, et fut enterrée à Agrah, dans l'église des chrétiens. L'usurpation de Faroukhséyar avait privé les descendants directs de Châh Aâlem de la succesion au trône. Mohammed, fils de Djéhândâr châh, en avait aussi été frustré. Lorsque, par une révolution qui le fit rentrer dans ses droits, il monta sur le trône en 1719, il n'ignorait pas les services que Juliana avait rendus à son aïeul; voulant l'honorer d'une manière extraordinaire, il choisit la fête de son avénement : c'était le jour de St. Jean-Baptiste, que les Mahométans révèrent sous le nom de *Yhya Perighâmbey*. La cérémonie fut des plus brillantes. Juliana, par sa charge, était dépositaire de la couronne. La maison de l'empereur, les grands de l'empire, vinrent, au son de la musique, prendre cette princesse dans son palais. Elle en sortit deux heures avant le jour, dans un carrosse, tenant le *tadge* (la couronne) dans ses mains : les rues de Dehly étaient éclairées; mille feux d'artifice et des fusées innombrables furent tirés pendant sa marche. Parvenue au palais impérial, elle fut reçue par les femmes, les eunuques et la musique de l'empereur. Elle déposa la sainte couronne (suivant la manière de parler de l'Hindoustân) sur un trône placé dans la grande salle. L'empereur, étant arrivé avec toute la pompe qui convenait à son rang, s'assit sur son trône, et Juliana lui posa la couronne sur la tête. Cette faveur insigne n'excita point de jalousie ; car cette princesse ne se servit jamais de son crédit que pour faire des heureux, secourant tout le monde sans recevoir de présents. Après la mort de Juliana, Isabelle Velho, sa nièce, lui succéda dans sa charge, qui resta dans la famille jusqu'au règne d'Ahmed châh, en 1747. Sous ce prince infortuné, Sseferdjengue, maître du gouvernement, se fit vendre à vil prix le palais de Darâ-chékouh ; et les Djâttes s'emparèrent d'un domaine de l'empereur, contenant ceux des Velho et Mendèce. Enfin, Ahmed-châh, l'abdaly, ayant plusieurs fois pillé Dehly, ces deux familles perdirent le reste de leur fortune. Lucia Mendèce, après avoir vu massacrer son mari, Basteon Velho, par les soldats d'Ahmed-châh, sortit de Dehly, et vint se réfugier, avec son fils et sa fille (en bas âge), à Fayz-Abâd, séjour habituel de Choudjaa ed-doulah, fils et successeur de Sseferdjengue, souverain d'Aoude. Ce prince les reçut avec bonté et leur donna une pension. Le colonel Gentil, résident du roi de France auprès de Choudjaa ed-doulah, fut le témoin de la bienfaisance de ce prince, qui l'instruisit de tous leurs malheurs. M. Gentil crut pouvoir les adoucir, en offrant à cette famille illustre par le rang qu'elle avait perdu, de partager la haute fortune dont il jouissait à la cour du prince. Il épousa, à Fayz-Abâd, en 1770, Thérèse Velho, qui, par son père et sa mère, descendait de la sœur de Juliana (*Voyez* GENTIL, XVII, 98). Z.

JULIE, fille de César et de Cornélie, avait été fiancée à Cornélius Cæpion; mais son père préféra la donner en mariage à Pompée, qu'il avait intérêt de ménager. C'était une des femmes les plus belles et les plus vertueuses de son temps; et, quoique moins âgée que son mari, elle lui témoigna toujours beaucoup de tendresse. L'élection des édiles ayant donné lieu à de grandes brigues, les partisans des différents candidats en vinrent aux mains. Pompée, voulant interposer son autorité pour arrêter le désordre, eut son habit couvert de sang, et le renvoya par un esclave à sa femme. Julie, qui ignorait ce qui venait de se passer, s'évanouit en reconnaissant l'habit de son époux, et tomba si rudement qu'elle accoucha avant terme. Elle devint grosse une seconde fois, et mourut dans les douleurs de l'enfantement, l'an 53 avant Jésus-Christ. Le peuple voulut que les funérailles de Julie fussent célébrées au Champ-de-Mars, honneur réservé jusqu'alors aux premiers de l'État. Tant qu'elle avait vécu, elle était parvenue à maintenir la bonne intelligence entre son père et son mari: sa mort fut comme le signal des divisions qui éclatèrent entre eux, et qui ne se terminèrent que par la défaite de Pompée, et la ruine du gouvernement républicain. W—s.

JULIE, princesse devenue si tristement célèbre par l'oubli de ses devoirs, et les malheurs qui en furent la suite, naquit l'an de Rome 713; elle était fille d'Auguste et de Scribonie, sa troisième femme: elle joignait aux charmes de la figure, les dispositions les plus heureuses; et son père, qui l'aimait uniquement, se plut à orner son esprit de toutes les connaissances utiles ou agréables. Il avait réglé l'emploi des moments de sa fille, de manière à ce qu'elle fût sans-cesse occupée, et il exigeait qu'on lui rendît compte jour par jour de ses progrès. Elle habitait l'été dans les délicieuses campagnes de Baies : mais l'entrée de son palais était interdite à tous les étrangers; et Tucinius, jeune patricien, encourut la disgrâce d'Auguste, pour avoir osé se présenter devant la princesse. Julie annonçait un goût très vif pour les plaisirs; son père, espérant fixer son choix, se hâta de la marier à Marcellus son neveu (*Voy.* MARCELLUS). Cette union fut célébrée avec la plus grande pompe: Agrippa, dans le dessein d'en augmenter l'éclat, choisit le même jour pour faire la dédicace du Panthéon. Mais Julie, indifférente aux empressements de son époux, parut rechercher encore davantage la société des jeunes gens: cependant elle se contraignit; et ce ne fut qu'après la mort de Marcellus, qu'elle s'abandonna ouvertement à son penchant pour la galanterie. Auguste lui fit épouser Agrippa (*Voy.* M. Vipsan. AGRIPPA, tom. Ier. pag. 315), déjà sur le retour de l'âge, et peu propre à ramener Julie au respect de ses devoirs : aussi continua-t-elle de se livrer à toutes sortes de déréglements, d'une manière si publique, que, dans Rome, Auguste seul ignorait la conduite de sa fille. Julie fut mariée, pour la troisième fois, à Tibère; mais ce prince, moins indulgent que ne l'avait été Agrippa, se retira dans l'île de Rhodes pour ne pas être le témoin des désordres de sa femme. Auguste apprit enfin la cause de l'éloignement de son gendre, et en fut profondément affligé. Dans le premier moment, il adressa au sénat une lettre qui contenait le détail de tous les excès où était tombée Julie, et qu'il terminait en demandant quelle peine assez grande on pourrait lui infliger. Il se repentit après, d'avoir donné par-là plus de publicité au déshonneur de sa fille, et

tourna sa colère contre ses corrupteurs. Le hasard lui en ayant fait rencontrer un, il entra dans une si grande fureur, qu'il le maltraita à coups de poing; mais devenu plus calme il eut honte de son emportement, et se tint renfermé le reste du jour. Tous ceux qui avaient eu part aux faveurs de Julie, furent les uns bannis de Rome, les autres envoyés en exil. Junius-Antoine, l'un des fils du triumvir, qu'Auguste avait toujours traité avec bonté, fut le seul qui paya de la vie son ingratitude. Quant à Julie, elle fut reléguée dans l'île Pandataire; et un décret défendit qu'aucun homme y mît le pied sans la permission écrite de l'empereur. L'artificieux Tibère feignit d'être touché du sort de sa coupable épouse, et demanda sa grâce : mais Auguste fut inflexible, et jura que jamais il ne la rappellerait à Rome; il fit prononcer son divorce avec Tibère, et, touché de pitié, consentit, au bout de six ans, qu'elle vînt habiter Rhége dans la Calabre, où elle fut traitée moins sévèrement. Tibère, devenu empereur, priva Julie de la pension modique qu'elle recevait, sous prétexte qu'Auguste ne l'avait pas rappelée dans son testament; et cette princesse, destinée à être l'ornement du premier trône de l'univers, mourut de faim vers l'an 14 de Jésus-Christ, âgée de cinquante-cinq ans. Elle avait eu de son mariage avec Agrippa, cinq enfants, dont trois fils : Caius-César et Lucius-César adoptés par Auguste, et morts jeunes; Agrippa, surnommé Posthume (*Voy.* Marcus-Julius Agrippa, tom. Ier., pag. 316); et deux filles : Julie, mariée à Lucius-Paulus, et reléguée, pour ses débauches, dans l'île de Trémère, où elle mourut après vingt-deux ans d'exil; et Agrippine, mère de Caligula. Les médailles de Julie sont très rares; elles sont grecques. W—s.

JULIE, fille de l'empereur Titus et de Marcia Furnilla, fut d'abord destinée à son oncle Domitien, qui refusa de l'épouser. Mariée ensuite à son cousin-germain Flavius Sabinus, elle inspira bientôt au même Domitien la passion la plus vive, et finit par se livrer avec lui aux plus honteuses débauches. Son amant, étant parvenu à l'empire, fit mourir Sabinus; et Julie vécut dans son palais comme si elle avait été sa femme, au point qu'on a même cru qu'il l'avait réellement épousée. Ses médailles latines constatent qu'elle fut appelée auguste du vivant de son père. Domitien, qui l'avait déshonorée pendant sa vie, la fit mettre au rang des dieux après sa mort. C'est ce prince qui lui décerna les médailles où elle est appelée *Diva*. T—n.

JULIEN (Marcus-Aurélius), était gouverneur de la Vénétie l'an 284 de l'ère chrétienne. A la nouvelle que l'empereur Numérien avait été assassiné par Arrius Aper, son beau-père, il résolut de se frayer un chemin au trône par la mort de Carinus, que ses vices avaient rendu odieux. Il engagea dans sa révolte les légions stationnées en Pannonie, et remporta une victoire sur les troupes qui tenaient le parti de l'empereur. Il marcha ensuite contre Carinus, et lui livra près de Vérone une bataille, dans laquelle il périt en combattant vaillamment. On place la mort de Julien dans les premiers mois de l'an 285. Son heureux rival fut tué peu de temps après de la main de ses soldats. (*Voy.* Carinus, tom. VII, pag. 138.) Beauvais pense que Julien est le même que Julius Sabinus cité par Aurélius-Victor, et dont quelques auteurs reculent la défaite jusqu'à l'an 292. (*Voy.* Dioclétien, tom. XI, pag. 386.) On a de ce ty-

ran des médailles en or, en argent et en petit bronze; elles sont toutes de la plus grande rareté. (*V*. Beauvais, *Hist. des empereurs*, tom. II, pag. 133.) W—s.

JULIEN, (Flavius-Claudius Julianus), empereur romain, surnommé l'*Apostat*, fils de Jules Constance, frère de Constantin-le-Grand, naquit le 6 novembre 331 de l'ère chrétienne. Après la mort de Constantin, les soldats, entraînés par un zèle barbare pour les fils de ce prince, égorgèrent ses neveux. Marc, évêque d'Aréthuse, parvint à soustraire Julien, âgé de six ans, au fer des bourreaux, et le tint caché dans le sanctuaire. Les assassins épargnèrent aussi Gallus, frère de cet enfant, parce qu'étant malade, ils se persuadèrent qu'un prompt trépas les en débarrasserait naturellement. Constance laissa vivre les deux infortunés échappés à cette tragédie. Quelques années après, devenu seul maître de l'empire, et n'espérant plus avoir d'héritiers de son épouse Eusébie, il sentit un mouvement de tendresse se ranimer en faveur des deux orphelins, et résolut d'en faire les appuis de son trône. Grâce à ce changement, Julien fut confié aux soins d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, qui voulut partager avec l'eunuque Mardonius le soin d'un dépôt si précieux. Ce Mardonius avait du mérite; mais il était chancelant dans la foi chrétienne, et son élève goûta de bonne heure les dangereuses maximes de la philosophie païenne. Il affecta de se singulariser dans les écoles publiques où le conduisait Mardonius, et s'y distingua par une simplicité outrée, par des airs d'égalité avec tous ses condisciples, et par une familiarité qui lui gagna facilement leur affection. L'ombrageux Constance, irrité d'un tel cynisme, relégua Julien, pour lors âgé de quatorze ans, ainsi que Gallus, près de Césarée en Cappadoce, entoura le premier d'un nombreux cortége, et lui donna les plus habiles professeurs. Le jeune prince, devenu plus prudent, entra dans les ordres, fut lecteur de l'église de Césarée, et feignit un grand attachement aux cérémonies saintes. Gallus ayant été nommé César l'an 351, son frère eut la permission de se rendre à Constantinople, afin de se perfectionner dans l'étude des belles-lettres. La manie de philosopher lui fit oublier les bienséances d'usage. Cet oubli, qui dégradait la majesté de l'empire, réveilla les soupçons de Constance, qui renvoya Julien à Nicomédie, où l'insinuant rhéteur, Maxime d'Ephèse, acheva d'égarer une imagination trop ardente. Après la mort tragique de Gallus en 355, Julien fut mandé à Milan, gardé à vue durant plusieurs mois, et il obtint ensuite la permission de se rendre à Athènes. Bientôt Constance, cédant aux pressantes sollicitations de l'impératrice Eusébie, qui chérissait le jeune prince, le rappela dans sa cour, le revêtit solennellement de la pourpre des Césars, lui fit épouser sa sœur Hélène, et lui décerna le gouvernement des Gaules, que les Allemands venaient de couvrir de ruines. L'empereur ne mit sous le commandement de son cousin, qu'un petit nombre de troupes, et l'environna d'officiers chargés de le surveiller attentivement. Quatre campagnes contre les peuples de la Germanie firent briller la valeur de Julien et son habileté. Il défit complètement les barbares près de Strasbourg, prit Chrodomaire, le plus puissant de leurs rois, et répandit la terreur des armées romaines au-delà du Rhin. Les Gaules furent délivrées, pour quelque temps, de la crainte de toute invasion

étrangère. L'affabilité, les mœurs simples du vainqueur, opérèrent en partie ces prodiges. Il rétablit les cités détruites par les Allemands, punit les extorsions des receveurs, fit renaître dans le pays l'abondance avec la sécurité, diminua les impôts, et par cette douceur eut à sa disposition autant de soldats qu'il put en desirer. Julien allait souvent passer l'hiver à Paris, qu'il nommait sa chère Lutèce. Jusqu'à ce qu'il fût proclamé Auguste, le nouveau César fut un modèle accompli de prudence, de sagesse et d'héroïsme. Sa réputation et ses succès attiraient les regards de tout l'empire, et Constance en fut alarmé : il profita de l'agression périlleuse dont le menaçait Sapor, roi de Perse, pour rappeler de la Gaule les meilleures légions, et diminuer ainsi les forces de Julien. Celui-ci feignit d'obéir aux ordres de Constance, et de faciliter le départ de ces soldats : mais les mesures prises à ce sujet, et l'affectation avec laquelle Julien reçut et prolongea les adieux de ses troupes fidèles, excitèrent bientôt leur fureur, et les soldats semblèrent le forcer de prendre la pourpre impériale. Paris fut, l'an 360, le théâtre de cette scène; et ce fut de cette ville que le nouvel Auguste envoya des députés à Constance pour lui annoncer la *violence* que les soldats venaient de lui faire. La mort imprévue de cet empereur épargna aux Romains le fléau de la guerre civile ; et Julien lui succéda paisiblement. Il donna, en présence des habitants de Constantinople, toutes les marques d'une profonde douleur aux funérailles de son cousin, qu'il déchira plus tard dans les *Césars*, dans le *Misopogon*, etc. Dès qu'il se fut rendu seul possesseur de l'empire, Julien s'observa beaucoup moins sur les convenances, et on le vit plus souvent couvert du manteau des philosophes que de la pourpre impériale. S'il ferma la porte de son palais aux eunuques, aux bateleurs, aux comédiens, il l'ouvrit aux sophistes, aux augures et aux astrologues. Il allait toujours à pied, tirait vanité de la longueur de ses ongles, de ses mains tachées d'encre; et rien ne lui manquait que *la besace et le bâton*, dit la Bletterie, pour ressembler parfaitement à Diogène (1). Enfin sa haine contre le christianisme l'aveugla, et détruisit les flatteuses espérances que ses éminentes qualités et ses exploits avaient fait concevoir. Cependant il publia d'abord quelques édits d'une sagesse remarquable, releva de leurs décombres plusieurs villes célèbres, et rappela tous les exilés, excepté St. Athanase dont il redoutait l'ascendant : ces heureux présages d'un règne équitable cessèrent bientôt. Extrême en tout, les réformes qu'il opéra excitèrent l'indignation de ses peuples. Qu'à l'aspect d'un homme couvert d'habits magnifiques, lequel se présente gravement pour le raser, le prince s'écrie avec surprise, « C'est un barbier que » je demandais, et non pas un séna» teur », on sourit de cette saillie; et l'on saurait gré à Julien d'avoir supprimé les charges de toute espèce qui s'étaient multipliées dans le palais, s'il eût mis quelque discernement, quelque restriction dans ces réformes : mais il employa les moyens les plus iniques, pour rechercher la conduite des personnages qui, sous le règne précédent, avaient abusé de leur crédit; et il forma, dans la ville de Chalcédoine, un tribunal devant lequel trembla l'innocence autant que le crime. (*Voy.* Arbetion.) Ammien-Marcellin déplore éloquemment le malheur

(1) Préface de la traduction des OEuvres de Julien.

de plusieurs victimes, et, au sujet de l'une des plus intéressantes, s'exprime en ces termes : « La justice elle-même »sembla pleurer la mort d'Ursulus(1). » Bientôt Julien révoqua son édit de tolérance universelle, persécuta les chrétiens, et sema parmi ses sujets tous les germes de la discorde civile et religieuse. Il avait déjà, quelque temps auparavant, rassemblé les chefs des diverses sectes, afin de les tourner en ridicule, et de les animer les unes contre les autres. Depuis cette époque, humain dans ses écrits, sanguinaire dans ses actions, il se présente sous les traits de la plus odieuse hypocrisie. Malgré toutes ses tentatives pour sauver les apparences, on a le droit de lui imputer les cruautés que commirent en son nom les magistrats; cruautés dont il les réprimandait d'un style propre à les engager à en commettre de nouvelles. Ce Marc, évêque d'Aréthuse qui l'avait autrefois dérobé au glaive d'une soldatesque en fureur, fut ignominieusement traîné dans la boue, eut le corps brisé par les tortures; et *le fils du soleil* (car Julien préférait ce nom à celui de sa famille) apprit avec indifférence la nouvelle de cette barbarie, et ne songea nullement à venger son libérateur. Les fanatiques polythéistes poussèrent leur rage sacrilége jusqu'à immoler des chrétiens sur les autels des faux-dieux; et Julien, ajoutant la dérision à l'iniquité, affectait de répliquer aux malheureux qui réclamaient sa protection : « Tout chrétien » est appelé à la souffrance (2)! » Il exclut ses sujets attachés au christianisme de toutes les places lucratives, de toutes les faveurs; et les renvoyant, avec un injurieux dédain, à Luc et à Mathieu, il les priva par un édit de la faculté d'étudier et d'enseigner les belles-lettres : « Cet édit était barbare, suivant Ammien-Marcellin (XXII, 10 et 12), et devrait être enseveli dans un oubli éternel. » Cependant Julien méditait de porter la guerre dans le cœur des états de Sapor, roi de Perse. Avant de s'embarquer dans cette entreprise, il s'arrêta, l'espace de six mois, dans la ville d'Antioche, où son cynisme habituel, ses manières triviales, sa bizarre dévotion, son vêtement, le grotesque de son cortége philosophique, et principalement l'épaisseur de sa barbe pointue, armèrent les habitants des traits de la satire; et ils firent pleuvoir les épigrammes, en vers *anapestes*, sur le successeur des Césars. Ce fut pour répondre à ces sanglantes railleries, que Julien écrivit le *Misopogon* ou l'ennemi de la barbe, de tous ses écrits le plus piquant, en fait d'originalité, mais le plus décousu dans toutes ses parties. Ne voulant pas cependant borner là sa vengeance, il nomma, pour gouverner Antioche, le plus exécrable des hommes, Alexandre d'Héliopolis. « Je sais bien, répliqua » Julien à ceux qui lui parlaient de la » méchanceté de cet homme, je sais » bien qu'Alexandre ne mérite pas un » gouvernement; mais les avares, les » insolents (1) habitants d'Antioche » méritent bien un tel gouverneur. » L'empereur (pour nous servir des expressions d'Ammien), brûlant du desir d'éterniser sa mémoire, expédia les ordres nécessaires pour rebâtir le temple de Jérusalem; il voulait démen-

(1) Ammien dit, en parlant de cette mort, *crimen impurgabile*. On ne cite ordinairement que cet Ursulus. L'historien ajoute néanmoins *simili iniquitate Taurus contrusus est*. (Amm. Marcell., lib. XXII, c. 3.)

(2) *Voyez* la lettre XXVIII de Julien, trad. de la Bletterie.

(1) *Sed avaris et contumeliosis Antiochiensibus hujusmodi judicem convenire* (lib. XXIII, c. 2.)

tir les prophéties, rassembler les Juifs dispersés dans l'empire, et, comme dit Lebeau, *casser l'arrêt que Dieu même avait prononcé contre eux* : mais le ciel détruisit l'ouvrage de l'impiété, par un événement surnaturel dont l'authenticité subjugue la raison elle-même. Peu de faits historiques sont appuyés de plus nombreux et de plus graves témoignages. Les récits de S. Grégoire de Nazianze et de Rufin sont confirmés par le témoignage irrécusable d'Ammien-Marcellin. « De redoutables globes de feu, s'élevant du sein de la terre, avec des attaques redoublées, brûlèrent les ouvriers, et rendirent, à diverses reprises, le lieu inaccessible (1). » Les rabins juifs, dans leurs Annales, attestent eux-mêmes le fait. Basnage, ennemi déterminé des miracles, se sent atteré d'un semblable témoignage, et fait la réflexion suivante : « *Cet aveu des rabins* (2) est d'autant plus considérable qu'il est injurieux à la nation, et que ces messieurs ne sont pas accoutumés à copier les ouvrages des chrétiens (3). » Au milieu de ces soins, Julien ayant augmenté dans Antioche le monopole du blé, s'attira de plus en plus la malédiction de cette grande cité. Après avoir préparé enfin son expédition militaire, il quitta la capitale de la Syrie, et mena contre les Perses une armée de soixante-cinq mille hommes, la plus belle, la plus nombreuse qu'aucun empereur romain eût encore mise sur pied contre ces peuples. On le revit alors actif, doux, affable à tous, bravant les fatigues comme le simple soldat, et supportant les mêmes privations. Mais sa prévoyance, son habileté, l'abandonnèrent. Après avoir passé l'Euphrate sur un pont de bateaux, il s'empara de Pirisobare, ville regardée comme imprenable, et de Maogalmaque que ses soldats détruisirent de fond en comble, après avoir égorgé tous les habitants sans distinction d'âge ni de sexe. Julien vit ces horreurs avec une légèreté et une insouciance révoltantes. L'armée romaine traversa ensuite le Tigre. Les dangers de sa position s'accrurent, et les obstacles se multiplièrent. La ville de Ctésiphon fut le terme des faciles succès de Julien, et l'écueil de sa prospérité et de sa puissance. Se laissant grossièrement abuser par un transfuge, il brûla sa flotte. Cependant il témoignait une assurance qui n'était point dans son cœur. Dissimulant en public ses inquiétudes et son désespoir, il était, en particulier, le jouet des plus superstitieuses terreurs, s'emportait contre les dieux, et surtout contre Mars, jurant qu'il ne lui ferait plus jamais de sacrifices. Les légions combattirent encore vaillamment dans les plaines de Maranga, et défirent

(1) *Fecere locum exustis aliquoties operantibus inaccessum.* Voyez le récit très circonstancié de ce miracle dans Rufin, lib. x, c. 37, et dans Cassiod., lib. vi, c. 43. Consultez aussi Alban Butler, dans la *Vie de S. Cyrille*, trad. de l'anglais par l'abbé Godescard, tom. iii.

(2) Ces divers récits sont insérés dans l'ouvrage de Warburton, concernant le projet de Julien.

(3) Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. vi. L'éditeur de l'ouvrage de Gibbon, tout en admettant le rapport d'Ammien et des auteurs contemporains, détruit l'action immédiate de la Providence, et jette en avant son *air inflammable*. Mais ce grand tremblement de terre, ce vent impétueux (dont parlent S. Grégoire et Rufin) qui bouleversent les fondements, ces flammes qui mettent en fusion les métaux, d'autres flammes vengeresses qui sortent d'une église voisine, et tuent les ouvriers en *plein atmosphère*, la chute des édifices, ces attaques *à diverses reprises*, sont-ce là, nous le demandons, les effets connus de l'*air inflammable sorti des souterrains fermés depuis long-temps ?* (Expressions littérales de l'éditeur.) « Le feu, dit Warburton, » éclate seulement lorsque les ouvriers s'acharnent » à l'entreprise ; sa furie se calme par leur inac» tion. » Est-ce donc là un *air inflammable ?* Se montre-t-il dans les souterrains et hors des souterrains avec ce caractère, ces interruptions soudaines, cette espèce d'instinct ? L'éditeur n'a pas même ici le triste mérite de l'invention : ce mérite appartient tout entier à Julien l'*apostat*, qui oppose le *feu élémentaire et primitif* au feu terrestre vengeur de son impiété, pour tromper les païens par de grands mots, et, selon la remarque de Warburton, leur en imposer par *des expressions si sublimes qu'on n'y comprend rien.*

les Perses ; mais bientôt en proie à la famine, continuellement assaillies par des essaims de cavaliers Perses, elles se trouvèrent dans une situation désespérée. Cependant le courage de Julien, son activité, retardaient la ruine de cette belle armée et décourageaient encore ses ennemis. Sapor se préparait à lui demander la paix, lorsque, dans une attaque d'arrière-garde, Julien ayant fondu, sans cuirasse, sur un gros d'ennemis qui fuyait devant lui, fut blessé d'une javeline qui lui perça le foie. L'empereur, rapporté dans sa tente, et recueillant le peu de forces qui lui restaient, après avoir étalé les maximes de la philosophie du Portique devant un grand nombre de témoins, termina son discours assez long par ces paroles : « Je ne sens ni » repentir, ni remords de tout ce que » j'ai fait ; je savais, je vous l'avoue, je » savais, sur la foi des oracles, que je » périrais par le fer. » Il ordonne à ses nombreux auditeurs de se retirer, et pérore ensuite longuement avec Maxime d'Éphèse, Evhémère, et quelques autres de ses plus intimes amis. Julien mourut avec une fermeté presque théâtrale, dans la trente-deuxième année de son âge, le 27 juillet 363, après avoir été *César* l'espace de sept ans, et seul *Auguste*, une année sept mois moins quelques jours. Avec cet empereur s'éteignit la famille de Constantin. Le christianisme trouva dans cette famille, et son plus généreux protecteur, et son plus cruel ennemi. Julien, dont le caractère offre le problème le plus embarrassant de l'histoire, fut humain et sanguinaire, inconséquent et sage, désintéressé et prodigue, dur à lui-même, et trop indulgent pour les sophistes ses favoris; il allia tous les contraires, et fut en même temps un Diogène et un Alexandre. Ce prince a été bien apprécié par un auteur dont les principes anti-chrétiens ne sont pas équivoques (Chastellux, *De la félicité publique*), et mieux encore par Gerdil (*Considérations sur Julien*, tom. 10 de ses œuvres, édition de Rome). Ce savant cardinal déclare en commençant, qu'il ne se sert point du témoignage des Pères de l'Église, et qu'il ne veut fixer son opinion sur Julien, que d'après les auteurs avoués par ses panégyristes (1). Ce que l'on peut ajouter de plus raisonnable en faveur d'un souverain que la postérité flétrira toujours du nom d'*apostat*, c'est que ses bonnes qualités il les dut à lui-même, et ses défauts aux sophistes, qui, gâtant son heureux naturel, l'assaillirent de perfides éloges, le maîtrisèrent jusqu'au trépas. Les principaux écrits qui nous restent de Julien, sont la *Fable allégorique*, les *Césars*, le *Misopogon*, un *Discours* en l'honneur de Cybèle, un autre en l'honneur de Diogène le cynique (2), et un *Recueil* de soixante-trois lettres. La *Fable allégorique* (3) est faible de conception, et pleine de superstitieuses rêveries. La fable des *Césars* se distingue par un goût plus épuré, par une imagination plus brillante, mieux réglée, et par une plus saine littérature. C'est de tous ses ouvrages celui qui s'éloigne le moins de la perfection classique des chefs-d'œuvre de l'antiquité, celui aussi dans lequel l'empereur affiche le plus hautement son incrédulité, puisqu'il parle du maître des dieux lui-même avec une insigne irrévérence, et qu'il leur prête à tous les passions des hommes. Les *Césars* forment un supplément nécessaire à l'histoire critique de l'em-

(1) Voyez les *Annales catholiques*, tom. XVIII, pag. 61.

(2) Cette déclamation ou amplification est intitulée : *Contrà imperitos canes*.

(3) Elle se trouve dans le septième discours de Julien, adressé au cynique Héraclius.

pire romain. A la fin de la pièce qu'on peut appeler une tragi-comédie, Julien, par la plus odieuse des péripéties, apostasie solennellement, pour la seconde fois, à la face du ciel et de la terre; il joue les plus augustes, les plus saints mystères de la religion; il déshonore presque toute sa famille, et la précipite au fond des enfers, avec les Caligula, les Néron, les Domitien et les Commode. Le *Misopogon* est plus remarquable par la singularité du sujet ou par le rang de l'auteur, que par le mérite de l'exécution. C'est un amas de contradictions, d'idées incohérentes, de citations pédantesques, entassées confusément. Les plaisanteries y sont forcées, froides, et souvent basses. Aucun ordre dans cette violente satire: l'empereur, dominé par la colère, se répète continuellement, et ressasse vingt fois la même idée; mais c'est pourtant un des monuments littéraires les plus curieux. Dans le *Discours* en l'honneur de Cybèle, l'auteur accumule de pitoyables allégories, pour couvrir, dit le Beau, *le ridicule* et *l'obscénité* des fables du paganisme. Le *Panégyrique de Diogène* ressemble à une mauvaise amplification de rhétorique. Sa *Correspondance* renferme une longue lettre à Thémistius, que l'on regarde comme un petit traité complet des devoirs des souverains. De toutes les œuvres de Julien, c'est la plus régulière, la plus noble pour le style, et la plus raisonnable: heureux, s'il n'en eût point altéré la beauté réelle par quelques sophismes extravagants! Son *Edit* contre les chrétiens (*Epist.* 42) n'est qu'un chef-d'œuvre de déraisonnement, dont Voltaire a reproduit les principaux traits dans *l'Essai sur les mœurs*, et avec la même logique, la même bonne foi. Dans le genre descriptif, on remarque encore la peinture que Julien trace d'une petite maison de campagne, située en Asie, près des bords de la mer. Les lettres de Pline le jeune n'offrent rien, pour l'agrément, qui surpasse cette peinture. L'empereur avait composé l'Histoire de ses campagnes dans les Gaules et dans la Germanie. On ne saurait trop regretter la perte de cette histoire, que les contemporains estimaient presque autant que les Commentaires de Jules-César. La première édition des *OEuvres* de Julien est celle de Paris, 1583, in-8°., grec et latin, *ex versione P. Martini et Car. Cantoclari*: le P. Petau en donna une plus complète, avec des notes, Paris, 1630, in-4°.; et ses notes ont été conservées dans l'édition que Spanheim publia en 1696, Leipzig, in-fol., dans laquelle se trouvent aussi les dix livres de St.-Cyrille d'Alexandrie contre Julien. Le *Misopogon* avait déja paru, grec et latin, Paris, Wechel, 1567, in-8°., et les *Césars* en 1577; ce dernier ouvrage a été souvent traduit et réimprimé: la version française de Bonav. Grangier (Paris, 1580, in-8°.), et celle de M. P. Moret (ibid. 1682, in-12), ont été éclipsées par celle de Spanheim, imprimée à Heidelberg en 1666, in-12, et dont l'édition la plus recherchée est celle d'Amsterdam, 1728, in-4°. avec médailles gravées par Bern. Picart. On retrouve cette version avec le texte grec et la version latine, dans l'édition *cum notis variorum*, donnée par J. M. Heusinger, Gotha, 1736, in-8°. Muratori, dans ses *Anecdota græca*, Padoue, 1709, in-4°., a publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, trois lettres inédites de Julien, et Fabricius les a insérées dans sa *Bibliotheca græca*. On a une excellente édition de l'*Oratio in laudem Constantii*, grec et latin, avec les notes du savant Dan. Wyttembach, Leipzig, 1802, in-8°.

L'abbé de la Bletterie a écrit en français la Vie de Julien, et la traduction des *Césars*, du *Misopogon*, de quelques *Lettres choisies* (au nombre de 47), et de la *Fable allégorique* (Voy. BLETTERIE). L'auteur de cet article a aussi publié récemment une *Histoire de Julien*, 1817, 2 vol. in-8°. On attend de M. Tourlet une traduction entière des *Lettres* et une *Vie* nouvelle de cet empereur. J—D—T.

JULIEN (LE COMTE), gouverneur de l'Andalousie et de Ceuta en Afrique, défendit long-temps cette forteresse avec gloire, contre les Maures, depuis 708 jusqu'en 710; mais, outré de l'injure faite à sa fille Florinde, déshonorée par le roi Roderic, il se ligua contre ce prince, et entreprit, pour le détrôner, de faire passer les Maures en Espagne. Après avoir associé sa vengeance à celle des fils de Vitiza, que Roderic avait dépouillé de la couronne, il conclut un traité avec Muza, général du calife Valid, lui remit la forteresse de Ceuta, et ouvrit l'entrée de l'Espagne aux Maures. On le vit combattre avec les Musulmans à la fameuse bataille de Xérès, et contribuer de tout son pouvoir à la défaite de Roderic. Les historiens ne sont pas tous d'accord sur les motifs de la révolte du comte Julien. La plupart l'attribuent au ressentiment de l'insulte faite à sa fille Florinde par le roi Roderic; d'autres n'y voient qu'un effet de cet esprit de faction et de haine qui divisait les grands de la monarchie gothique. Selon ces derniers, le comte Julien ne voulait que faire passer la couronne à un des fils de Vitiza, et n'avait promis aux Arabes qu'une partie de l'Espagne. Dans ce cas, le plus fier et le plus vindicatif des hommes aurait manqué de politique en appelant des étrangers dans sa patrie, et en supposant qu'ils s'arrêteraient au milieu de leurs victoires. Quoi qu'il en soit, loin d'obtenir la récompense de sa trahison, il inspira de la défiance aux vainqueurs, qui méconnurent ses services pour n'être pas tenus de les récompenser. On prétend même qu'ils lui attribuèrent le projet d'une nouvelle révolution, et que ses biens ayant été confisqués, il fut jeté dans une prison, où il passa misérablement le reste de sa vie, méprisé de ses nouveaux maîtres. B—P.

JULIEN CESARINI, plus connu sous le nom de *cardinal Julien*, naquit, en 1398, d'une noble famille romaine. Après avoir enseigné le droit avec beaucoup de succès à Padoue, il s'acquit l'estime du pape Martin V, qui le créa cardinal en 1426, et l'envoya, en qualité de légat *à latere*, en Allemagne, pour y prêcher une croisade contre les novateurs qui commettaient d'affreux ravages dans plusieurs parties de cette vaste contrée. Le résultat incertain de la guerre ne laissant point l'espoir de les subjuguer par la force des armes, on essaya de les gagner par la voie de la négociation; et, à cet effet, on les pressa d'envoyer des députés au concile de Bâle, dont le cardinal Julien fut nommé président par Martin V, titre qui fut confirmé par Eugène IV, son successeur. Mais à peine le concile eut-il tenu ses premières sessions, qu'Eugène, effrayé des projets de réforme dont les pères menaçaient la cour de Rome, tenta de le dissoudre sous divers prétextes. Julien, ayant fait passer dans l'esprit de tous les membres le zèle dont il était animé pour le maintien des formes canoniques, déconcerta tous les sujets du pontife. Ce fut dans cette circonstance qu'il lui adressa ces deux lettres célèbres, que nous a conservées Æneas Sylvius, où il représenta au pape que soumis lui-même au concile comme à

son supérieur, il n'avait pas le pouvoir de le dissoudre ; il lui remit devant les yeux l'exemple récent de Jean XXIII et de Benoît XIII, déposés au concile de Constance, et il le rendit responsable des suites funestes de la dissolution, s'il réussissait dans son projet. Enfin, dit Bossuet, « le » cardinal se conduisit dans cette af- » faire comme s'il eût pressenti et » vu de ses propres yeux le schis- » me horrible et fatal dont nos pères » furent depuis les témoins. » Eugène fut donc obligé de révoquer sa bulle, et de laisser le concile poursuivre ses opérations. Les procédés de Julien envers les députés des hussites lui méritèrent leur estime et leur confiance. Après que le concile eut été transféré à Ferrare, il continua, nonobstant la bulle de translation, de présider la partie qui était restée à Bâle; et lorsqu'enfin elle se fut réunie à celle de Ferrare, il fut mis à la tête de la commission chargée de conférer avec les hussites, et porta la parole dans les conférences, où il déploya beaucoup d'éloquence. Sa mission auprès de Ladislas, roi de Hongrie et de Pologne, fut moins honorable : elle avait pour objet de faire rompre la paix que ce prince venait de conclure avec Amurat III, et qu'il avait confirmée par serment sur les Sts. Evangiles. Julien prétendit qu'il est quelquefois permis, pour l'intérêt public, de ne point tenir la parole donnée aux infidèles; et, pour dissiper les scrupules du roi et des grands qui avaient garanti le traité par leur serment, il leur en donna l'absolution solennelle au nom du pape. L'armée chrétienne fut entièrement défaite, le 10 novembre 1444, à la bataille de Varna, qui suivit la violation du traité; et le cardinal ne survécut point à ce funeste événement. On a fait différentes versions sur la manière dont il périt : les uns disent qu'il fut massacré par les Hongrois, qui voulurent venger sur sa personne le malheur de leur défaite; les autres, qu'il fut assassiné et dépouillé par un batelier auquel il s'était adressé pour traverser une rivière; d'autres enfin, qu'il fut submergé au milieu du Danube, sous le poids de l'or dont il était chargé, ce qui paraît être une calomnie de ses ennemis. Cet événement est de l'an 1444. Sans prétendre justifier le cardinal Julien sur le paradoxe qui entraîna sa perte, et que les scolastiques du temps avaient mis en vogue, nous croyons pouvoir dire avec Bossuet, qu'à cette erreur près, « il était le plus grand homme de » son siècle, le plus savant, le plus » pieux, et que, dans le concile de Flo- » rence, il fut le plus ferme rempart » que les catholiques opposèrent aux » grecs. » On trouve beaucoup de ses *Lettres* dans Oderic Raynold. — Alexandre CESARINI, de la même famille, d'abord protonotaire apostolique, fut fait cardinal en 1517 par Léon X. Les papes Adrien VI, Clément VII et Paul III, l'employèrent dans les affaires les plus importantes. Ce dernier le mit à la tête d'une députation chargée de négocier la paix entre Charles-Quint et François Ier. Il fut du nombre de ceux à qui le même pape confia le soin de régler les préparatifs nécessaires à la tenue du futur concile général. Il mourut en 1542, regretté du sacré collége pour sa capacité dans les affaires, et des gens de lettres, dont il était l'ami et le protecteur. T—D.

JULIEN (PIERRE), statuaire célèbre, membre de l'académie royale de peinture et de sculpture, de la quatrième classe de l'Institut et chevalier de la Légion-d'honneur, naquit, en 1731, à Saint-Paulien, près du Puy en Velai. Il prit les premières notions de

l'art dans lequel il s'est illustré, chez un sculpteur et doreur de cette dernière ville, nommé Samuel. Il n'avait alors que 14 ans. Un de ses oncles, jésuite, frappé de ses dispositions, le confia aux soins de l'architecte Pérache qui se trouvait alors à la tête de l'académie de Lyon, et Julien y remporta un prix. Pérache, convaincu que son jeune élève ne pouvait se perfectionner dans son art à Lyon, le conduisit lui-même à Paris, où il le mit sous la direction de Guillaume Coustou, son compatriote, et sculpteur du roi. Après avoir étudié environ dix années sous son nouveau maître, Julien crut pouvoir se présenter au concours pour le grand prix de sculpture. C'était en 1765 : son ouvrage était un bas-relief représentant *Sabinus offrant son char aux Vestales, obligées de fuir les Gaulois vainqueurs de Rome* (1). Le prix lui fut décerné à l'unanimité; et les vrais connaisseurs virent avec plaisir que, tout en suivant les leçons de son maître et de l'école, le sage élève s'était aperçu que pour parvenir à cette perfection dont les anciens avaient laissé de si beaux modèles, il fallait suivre une autre marche, et embrasser d'autres principes que ceux qui étaient en vigueur à cette époque. En effet les arts, après avoir brillé de la plus vive lumière pendant les dernières années du règne de Louis XIII et la plus grande partie de celui de Louis XIV, avaient dégénéré de la manière la plus rapide; et sous le règne du successeur du grand roi, ils étaient parvenus à un tel point de dégradation, que la France se trouvait l'objet de la dérision des autres nations de l'Europe. Le mal prit sa source dans les mesures mêmes qu'un sage ministre, Colbert, avait cru devoir adopter, pour maintenir les arts dans l'état de splendeur où les avait élevés la haute protection de Louis XIV. Lebrun fut nommé *premier peintre du roi;* et tous les travaux de peinture et de sculpture furent dirigés par lui, et exécutés par des artistes de son choix. Tout prit alors une même physionomie; car, pour obtenir la faveur du gouvernement, il devint nécessaire d'adopter la manière du maître, et, dès ce moment, les arts déclinèrent. Tant que Lebrun fut à leur tête, ses talents purent excuser l'empire qu'il exerçait sur eux; mais lorsqu'après lui les artistes furent obligés d'obéir à des hommes qui n'avaient pour tout mérite que le titre de premiers peintres du roi, le mal n'eut plus de remède, et la décadence atteignit son dernier période. La sculpture n'ayant pas pour elle le prestige de la couleur et de la perspective aérienne, est tenue par cela même à une imitation plus exacte et plus sévère des formes extérieures: son premier mérite consiste dans la pureté du dessin; et la profondeur et l'énergie de l'expression doivent s'y unir à la grâce et à la simplicité des poses. Ces principes suivis par les Grecs, et que les Germain Pillon, les Jean Cousin, les Puget même, avaient cherché, par tous leurs efforts, à maintenir en honneur, furent entièrement abandonnés lorsque les arts eurent été asservis à une espèce de dictature. La sculpture rechercha des effets étrangers à son essence; une exagération théâtrale dans l'expression et dans la disposition des figures dénatura entièrement ce bel art : une négligence excessive dans le dessin, que l'on qualifiait de facilité et de grâce, remplaça la noble simplicité des anciens; et la fausse idée que le ciseau pouvait

(1) Ce bas-relief existe encore dans la maison que Mlle. Guimard, danseuse de l'Opéra, avait fait construire à Pantin, près Paris.

rendre les mêmes effets que la peinture, acheva de le défigurer. Cette impulsion funeste imprimée à l'art, était tellement suivie à l'époque où Julien obtint son premier succès, que ce ne fut pas sans étonnement qu'on vit un artiste inconnu tenter de secouer le joug sous lequel ses maîtres mêmes voulaient le tenir courbé. Mais déjà Vien avait fait pour la peinture ce que Julien essayait dans un art qui n'offre pas moins de difficulté; et l'on ne peut douter que l'exemple du premier ne l'ait encouragé à suivre la nouvelle marche à laquelle il a dû ses succès, et qui a été également le signal de la restauration de la sculpture en France. Envoyé à Rome, en 1768, comme pensionnaire, il y resta quatre ans occupé à l'étude de l'antique; et c'est à cette constante étude, que l'on doit les deux belles copies réduites qu'il fit pour le président Hocquart, de l'*Apollon du Belvedère* et du *Gladiateur combattant* (1). Pendant qu'il terminait ses études à Rome, son maître, G. Coustou, avait été chargé du mausolée du grand dauphin et de son épouse, destiné pour la cathédrale de Sens. Cet artiste déjà affaibli par l'âge jeta les yeux sur Julien comme sur le sculpteur le plus capable de l'aider dans cette grande entreprise. Secondé par Beauvais son condisciple et son ami, Julien termina entièrement la figure de l'Immortalité que Coustou n'avait fait qu'ébaucher. Cet ouvrage a peu servi à la réputation de Julien, parce qu'il est demeuré sous le nom de Coustou. Cette espèce d'injustice doit être imputée aux usages de l'académie. Tant qu'un artiste n'était point admis dans cette compagnie, il n'était regardé que comme élève; et le maître pouvait lui abandonner l'entière exécution de ses ouvrages et continuer néanmoins d'en revendiquer l'honneur. Il n'en était pas de même lorsqu'il s'agissait d'un académicien. Aussi, afin de pouvoir profiter des talents de son disciple, Coustou lui persuada-t-il, à son retour de Rome, que son talent n'était pas assez formé pour se mettre sur les rangs de l'académie. Cependant Julien avait atteint sa quarante-cinquième année; il était tems de prendre sa place parmi les artistes. Encouragé par ses amis, et comptant peut-être trop sur l'appui de son maître, il parvint à vaincre sa modestie, et se décida à commencer les épreuves exigées par les réglements pour être agréé. Il présenta, sous les auspices de Coustou, alors recteur de l'académie, une figure de *Ganimède versant le nectar* (1). Cette figure n'est pas de la même force que celles qu'il exécuta par la suite; mais elle est infiniment supérieure à la plupart de celles des artistes qui l'avaient précédé à l'académie : aussi ne fut-ce pas sans étonnement que les connaisseurs éclairés apprirent qu'il avait été rejété; et la voix publique accusa dans le temps le maître d'avoir refusé son suffrage à son disciple, par un motif de basse jalousie. Quoi qu'il en soit, Julien fut tellement accablé de ce refus, que, dans son désespoir, il résolut d'abandonner son art, et sollicita du gouvernement l'emploi de sculpteur des proues de vaisseau à Rochefort. Il était sur le point de l'obtenir, lorsque, ranimé par les encouragements de l'amitié (2), il se dé-

(1) La copie de l'Apollon existe au garde-meuble de la couronne; elle a été retirée du château de Versailles.

(1) Il exécuta, depuis, cette statue en marbre pour le baron de Juyt, de Lyon, son ami, et y fit quelques changements heureux.

(2) Parmi les amis qui ranimèrent le courage de Julien, on remarque M. Quatremère de Quincy, qui, à cette époque, s'instruisait par la pratique à la connaissance des arts, qu'il éclaire maintenant par ses préceptes, et Dejoux, l'un de nos

cida, encore une fois, à se remettre sur les rangs, et présenta, en 1778, à l'académie, le modèle de son *Guerrier mourant.* Cette fois-ci, le succès fut complet : il fut agréé à l'unanimité ; et, l'année suivante, il fut reçu académicien sur le marbre de cette figure, qui réunit au plus rare degré la science de l'art, la grâce naturelle et la perfection du ciseau (1). Ce premier succès fut comme le signal de tous ceux qu'il obtint par la suite ; et, dès ce moment, il prit un des premiers rangs parmi les sculpteurs français. M. d'Angivilliers avait conçu, à cette époque, l'heureuse idée de faire exécuter aux frais du gouvernement les statues de nos grands hommes. Deux de ces statues, celles de Lafontaine et du Poussin, furent confiées au ciseau de Julien. La manière dont il s'acquitta de ce travail, fait autant d'honneur au talent de l'artiste qu'au discernement du ministre qui l'en avait chargé : la première qui sortit de ses mains est celle de Lafontaine. La simplicité et la naïveté du poète revivent dans l'ouvrage du statuaire. Bientôt après, il produisit la charmante statue de la *Baigneuse*, destinée pour la laiterie de Rambouillet, et qui est maintenant un des plus précieux ornements du palais de la chambre des pairs. Deux bas-reliefs de cinq mètres de long, sur un de hauteur (15 pieds sur 3), représentant, l'un *Apollon chez Admète*, et l'autre la fable de la *Chèvre Amalthée*, accompagnaient cette statue, et décoraient le lieu où elle était primitivement placée (2). Le succès de ces ouvrages fut complet : la Galatée surtout fut regardée, à cette époque, comme la statue moderne de femme la plus parfaite que l'on connût ; et M. d'Angivilliers, jaloux d'encourager un talent aussi rare, allait le charger de travaux qui eussent encore étendu la gloire de Julien, lorsque la révolution vint détruire ses espérances. Chargé de la statue du Poussin, il chercha dans le travail qu'exigeait cet ouvrage, une distraction aux orages qui grondaient autour de lui, et qui semblaient dévorer de préférence et les vertus et les talents. Retiré pour ainsi dire en lui-même, tous ses desirs étaient de pouvoir terminer sa statue. Ses vœux furent remplis : mais, s'il eut le bonheur de la voir achevée, il ne jouit pas longtemps du succès. Il mourut trois mois après l'avoir finie. Cette figure fut jugée digne de ses autres ouvrages ; des juges éclairés la regardent même comme leur étant supérieure. En représentant le Poussin, qui, au milieu d'une des nuits brûlantes d'Italie, se lève à demi-nu reveillé par une idée heureuse, il a su éviter adroitement la forme de nos costumes modernes, ingrats surtout pour la sculpture, et a trouvé le moyen de draper sa figure avec noblesse, et de faire briller sa science dans les parties du nu des bras et des jambes. Outre ces ouvrages capitaux, Julien avait exécuté l'un des bas-reliefs de la nouvelle église de Ste.-Geneviève, que la destination donnée à ce monument, en des temps de troubles, a fait effacer. Il exécuta également, à Lyon, plusieurs copies d'après l'antique, pour le baron de Juyt, auquel il était uni par les liens de la plus tendre amitié, et chez lequel il allait chaque année recouvrer une santé que l'air de Paris et la fatigue de ses travaux ne cessaient d'altérer. Julien, déjà si recommandable par

plus habiles sculpteurs, dont aucun motif de rivalité n'a jamais pu altérer l'amitié qu'il avait vouée à Julien.

(1) Cette figure existe dans les salles de l'académie, au palais des beaux-arts, à Paris.

(2) Ces bas-reliefs ont été enlevés du château de Rambouillet au commencement de la révolution. Depuis, ils ont été placés à la Malmaison.

ses grands talents, l'était encore davantage par les qualités de son cœur et de son esprit. Modeste jusqu'à la timidité, il voyait avec plaisir les succès de ses rivaux : il se plaisait à encourager les jeunes gens qui s'adonnaient à l'étude des beaux-arts; et si l'amitié d'un grand artiste, Claude Dejoux, auquel Julien fut lié par une constante affection, n'eût trahi le secret de sa bienfaisance, on ignorerait tout le bien qu'il ne cessait de répandre sur une foule de jeunes artistes sans fortune. La jalousie était un sentiment si étranger à son cœur, que ses meilleurs amis furent des hommes très distingués dans son art. Dejoux voulant laisser un gage de son amitié pour Julien, lui fit élever dans les jardins du Musée des monuments français, un mausolée, orné du portrait de son ami, et d'une inscription qui rappelle les titres de Julien à l'estime de la postérité. Ce monument a été transporté, en 1815, dans le cimetière connu sous le nom du *Père-Lachaise*. Julien mourut le 17 décembre 1804, âgé de 74 ans, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et avec la réputation du restaurateur de l'art statuaire en France, et d'un des plus habiles artistes dont elle puisse s'honorer. La *Notice historique* sur sa vie et ses ouvrages, lue à l'Institut, le 6 vendémiaire an XIV (28 septembre 1805), par M. Lebreton, et insérée dans le Moniteur du 14 vendémiaire suivant, a été imprimée à part, in-8°. P—s.

JULIEN (Simon), peintre, connu sous le nom de *Julien de Parme*, pour le distinguer du précédent, naquit à Toulon en 1736, et fut envoyé par ses parents à Marseille, pour y étudier, sous la direction de Dandré-Bardon, les principes de la peinture. Quelque temps après, il vint à Paris, et entra dans l'école de Carle Vanloo. Ayant remporté le prix de l'académie, il fut envoyé à Rome, où Natoire dirigeait alors l'école française. A cette époque les arts du dessin étaient parvenus à ce degré de décadence au-delà duquel il n'était plus possible de descendre, et qui faisait sentir à tous les esprits éclairés la nécessité d'une restauration nouvelle dans la marche des études. Déjà Vien avait résolu d'entreprendre ce changement, auquel la France est redevable de la splendeur de son école actuelle. Un autre Julien donnait la même impulsion à la sculpture. Le peintre Julien, frappé de l'excellence des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et jaloux de rivaliser avec les grands maîtres de l'Italie, desquels les Français, et les Italiens eux-mêmes, s'éloignaient tous les jours de plus en plus, eut assez de force et de justesse dans l'esprit pour abandonner la manière en vigueur à cette époque, et se livrer à l'imitation des beaux ouvrages dont Rome lui offrait tant de modèles. Mais le mal était tellement invétéré, que les tentatives de Julien, loin d'arracher ses condisciples à leur routine, ne lui valurent que le surnom de *Julien l'apostat*, comme si l'on eût voulu lui reprocher ce qui fait aujourd'hui le principal fondement de sa réputation. Cependant l'ardeur avec laquelle il se livrait à l'étude, et les progrès qu'il fit dans son art, lui méritèrent les encouragements du gouvernement français. Le terme auquel est fixé le séjour des élèves à Rome, fut prolongé en sa faveur, et il y demeura pendant dix ans. C'est alors que le duc de Parme le prit sous sa protection, et l'honora de ses bienfaits. L'artiste, plein de la plus juste reconnaissance, crut ne pouvoir mieux la témoigner à son protecteur qu'en prenant le nom de

Julien de Parme (1), qu'il a conservé toute sa vie. Il était âgé de quarante ans environ, lorsqu'il revint à Paris. Sur la réputation qu'il s'était acquise, la princesse de Kinski lui fit exécuter dans son hôtel un *S. Dominique*, trois *Plafonds* et autres *Tableaux* de décoration, qui sont cités dans le recueil des Curiosités de Paris, et qui attirèrent l'attention des connaisseurs et des étrangers. Il présenta à l'académie son tableau de *Jupiter sur le mont Ida, endormi dans les bras de Junon*, et fut admis comme agréé. Au salon de 1787 il exposa le *Triomphe d'Aurélien*, que lui avait demandé M. le duc de la Rochefoucauld. Au salon de 1788 on remarqua son tableau représentant l'*Etude qui répand des fleurs sur le Temps*. La composition en parut heureuse, et le coloris comparable à celui des meilleurs ouvrages de Lafosse. Ce tableau, qui a été gravé à la pointe par le neveu de l'auteur, Laurent Julien, est actuellement en Angleterre. Un des derniers ouvrages de ce peintre est le *S. Antoine en extase*, qu'il fit pour la chapelle de l'archevêque de Paris, à Conflans. Enfin lorsque la révolution détruisit les académies, il avait entrepris, pour celle de peinture, son tableau de réception, dont le sujet était l'*Aurore sortant des bras de Titon, et s'élevant sur son char, d'où elle répand sur la terre la rosée et les fleurs*. L'académie avait cessé d'exister avant que Julien eût terminé son tableau, qui ne fut lui-même exposé aux regards du public qu'au salon de 1800, huit mois après la mort de l'artiste. Julien était aussi recommandable par ses talents que par ses qualités personnelles. Il fut particulièrement lié avec Julien et Dejoux, tous deux sculpteurs habiles, et dont l'amitié est le plus bel éloge qu'on puisse faire du caractère de Julien de Parme. Il mourut le 23 février 1800. Quoique cet artiste ait assez prouvé, par les tentatives qu'il a faites, qu'il connaissait bien les vices de l'école moderne, il n'eut point cependant un talent assez éminent pour se dégager entièrement des entraves dans lesquelles il avait été élevé; et ses meilleures productions en laissent apercevoir trop de traces. Son dessin, sa composition et sa couleur, dénotent facilement l'époque à laquelle il entra dans la carrière. Ses efforts furent plus heureux dans les nombreux dessins qu'il a produits; on y reconnaît moins les vices de l'école; et le style des grands maîtres de l'Italie s'y fait davantage apercevoir: aussi sont-ils beaucoup plus estimés des artistes et des connaisseurs. Le tableau de *Jupiter sur le mont Ida, endormi dans les bras de Junon*, a été gravé par Benoît. P—s.

(1) Il y avait encore à l'école française de Rome un troisième Julien, peintre, né à Carigliano près de Locarno, que le *Dictionnaire universel* a confondu avec Simon Julien.

JULIEN DE FONTENAY. *Voy.* COLDORÉ.

JULLIERON, imprimeurs à Lyon, dans les XVIe. et XVIIe. siècles, s'acquirent quelque réputation dans leur art. Guichard Jullieron, imprimeur-libraire à Lyon, sous le règne de Henri IV, se signala par son patriotisme et son désintéressement. Des Suisses, au service de France, avaient été chargés d'y maintenir l'autorité royale contre les ligueurs. Mais ces troupes allaient abandonner leur poste, faute d'être payés exactement: Jullieron vendit deux maisons, et non seulement employa les 50,000 liv. provenant de la vente, à solder les Suisses, mais s'engagea encore à les payer tant qu'ils resteraient

à Lyon. Lorsque cette ville se soumit entièrement au roi, ce fut Guichard Jullieron qui fut chargé par ses compatriotes, de porter à Henri l'acte de leur soumission. Henri IV lui accorda, pour lui et ses descendants, à perpétuité, le privilége de commensaux de la maison du roi, et lui offrit le remboursement de ce qu'il avait payé : Jullieron refusa, et se contenta du titre d'imprimeur du roi. On ignore l'année de sa mort. — Antoine JULLIERON, son petit-fils, aussi imprimeur à Lyon, y donna, en 1652, une jolie édition de la Concordance de la Bible. Louis XIII, passant à Lyon, lui ceignit lui-même le baudrier et l'épée, l'emmena en Roussillon, et le fit colonel de la bourgeoisie de Lyon. Antoine Jullieron mourut en 1702 : cette famille est éteinte. Z.

JULYOT (FERRY), poète français, inconnu à nos anciens bibliographes, était né à Besançon dans le XVIe. siècle. Il fit ses études à l'université de Dole, et y suivit les leçons du célèbre Dumoulin, qui lui témoigna une affection particulière. Il cultivait en même temps la poésie; et il se détermina à publier un recueil de ses premières œuvres sous ce titre: *Elégies de la Belle-fille, lamentant sa virginité perdue, avec plusieurs Epîtres, Epigrammes, Instructions et Traductions morales*, imprimé au mois de mars 1557, in-8°. de 96 pages. Ce volume est extrêmement rare. Une pièce qu'on lit au revers du frontispice, nous apprend que Jacques Estauge en fut l'imprimeur; mais on ne sait pas si cet artiste avait déjà son atelier à Bâle, où il imprimait en 1562. Julyot avertit ensuite le lecteur qu'il ne doit point juger de son livre d'après le titre, et lui explique son dessein dans ces deux vers :

Divers abus du monde réprimer,
Louer vertu et vice comprimer.

On trouve cependant dans ce recueil des passages qui paraîtraient aujourd'hui fort licencieux : mais c'était l'esprit du siècle; on se contentait alors d'être grave et chaste dans ses mœurs, et on négligeait les apparences. L'ouvrage de Julyot, très médiocre sous le rapport de la poésie, est assez curieux comme monument de la littérature dans une province éloignée de Paris. Entre autres particularités intéressantes, on y apprend qu'Antoine Ludin, écuyer, avait déjà tenté de ramener l'imprimerie à Besançon. (*Voy*. Laire.) Il y avait alors dans cette ville un *roi des poulets;* c'était le titre de l'écolier qui s'était le plus distingué pendant l'année précédente. W—s.

JUMILHAC (Dom PIERRE-BENOÎT DE), né en 1611 à St.-Jean de Ligoure, dans le Limosin, d'une famille illustre, qui subsiste encore, entra fort jeune dans la congrégation de St.-Maur. Il mérita par ses qualités l'estime de ses confrères, qui l'honorèrent successivement des premiers emplois de l'ordre, et mourut à l'abbaye St.-Germain-des-Prés le 22 mars 1682, âgé de soixante-onze ans. Dom Jumilhac était bon musicien, et il a publié : *La science et la pratique du plain-chant*, Paris, 1677, in-4°. Ce traité, divisé en huit parties, renferme une exposition complète et méthodique des principes de Gui d'Arezzo. Quelques personnes avaient attribué cet ouvrage à dom Jacques Lecler; mais dom Martène et dom Tassin l'ont rendu au véritable auteur. W—s.

JUNCKER (CHRISTIAN) philologue allemand, naquit à Dresde, le 16 octobre 1668, de parents pauvres, mais qui, à défaut de fortune, voulurent au

moins lui laisser une bonne éducation. Il fit des études avec distinction, fut nommé à vingt-sept ans co-recteur du gymnase de Schleusingen, et ensuite recteur du collége d'Eysenach, d'où il passa en 1713, avec le même titre, à celui d'Altenbourg. En arrivant dans cette ville, il eut le malheur de perdre son épouse; et cinq jours après, consumé par le chagrin, il la suivit au tombeau, le 19 juin 1714, agé de cinquante-quatre ans. Juncker avait une érudition très variée; il était membre de la société royale de Berlin, et historiographe de la branche Ernestine de la maison de Saxe : il resta cependant toujours pauvre, et ses ouvrages se ressentent de la précipitation avec laquelle il travaillait. On lui doit une traduction latine de la *Science des médailles* par le P. Jobert (*Voy.* JOBERT), quelques traductions allemandes, et des éditions d'auteurs classiques, avec de savantes notes. On cite encore de lui : I. *Schediasma de ephemeridibus, sive de diariis eruditorum in nobilioribus Europæ partibus hactenùs publicatis*, Leipzig, 1692, in-12. Cet ouvrage est inexact et superficiel; l'auteur en annonçait une nouvelle édition, qui n'a point paru : mais l'*Histoire des Journaux* par Camusat, rend inutile celle de Juncker. II. *Dissertationes de feminis eruditione ac scriptis illustribus*, imprimé à la suite de l'ouvrage précédent. III. *Fasti Moguntinenses, Colonienses ac Trevirenses*, ib. 1698, trois parties in-4°. IV. *Vita Lutheri ex nummis* (CXLV), *et iconibus illustrata*, Francfort, 1699, in-8°. V. *Commentarius de vitâ, scriptisque ac meritis Jobi Ludolphi; accedit specimen linguæ hottentotticæ*, Leipzig, 1710, in-8°.; cette biographie est intéressante et recherchée. VI. *Tabulæ synopticæ historiæ philosophicæ lineamentis eruditionis*, Altembourg, 1714, in-4°. Chr. Fred. Wilisch y donna, l'année suivante, un supplément tiré des papiers de l'auteur. VII. *Description et Histoire de la bibliothèque d'Eisenach*, ibid., 1709, in-4°., très rare (en allemand, ainsi que le suivant). VIII. *Introduction à la géographie du moyen âge*, Iéna, 1712, in-4°., de près de 800 pag.; livre bien fait, mais qui ne comprend guère que l'Allemagne. On en peut voir l'extrait, avec la liste complète des autres écrits de l'auteur, dans Hager (*Geogr. Buchersaal*, I, 57-73). Juncker a laissé en manuscrit, une *Histoire de la principauté d'Henneberg*, ouvrage important suivant Jugler, et dont on trouve des copies dans plusieurs bibliothèques de la Saxe. — Jean JUNCKER ou JUNKER, chimiste allemand, médecin de la maison des orphelins, et professeur à l'université de Halle, né près de Giessen le 23 décembre 1619, mort le 25 octobre 1759, a composé : *Conspectus therapiæ generalis*, Halle, 1725, in-4°. — *Conspectus formularum medicarum*, ibid., 1730, in-4°. — *Conspectus chemiæ in formâ tabularum*, ibid., 1730-1744, 2 vol. in-4°. — *Conspectus chirurgiæ*, ibid., 1731, in-4°. — *Compendium materiæ medicæ*, ibid., 1760, in-4°., et un grand nombre d'autres ouvrages dont on peut voir la liste dans Meusel. W—s.

JUNGE (JOACHIM) en latin *Jungius*, l'un des plus célèbres philosophes du XVII°. siècle, naquit à Lubeck en 1587. Son père, régent des écoles de cette ville, fut assassiné deux ans après, sortant de chez un ami où il avait passé la soirée. La tendresse de la mère dédommagea le fils d'une perte qu'il ne pouvait pas encore sentir. Elle le plaça de bonne heure dans une

école où il apprit, avec une inconcevable rapidité, tout ce qu'on put lui enseigner. Sa mère aurait bien desiré lui faire continuer ses études dans une des universités d'Allemagne : mais elle était hors d'état de payer sa modique pension ; et en attendant des circonstances plus favorables, Jungius partagea ses loisirs entre la lecture et des conférences qu'il établit avec des jeunes gens de son âge. Enfin un de ses parents lui fournit, en 1606, les moyens de se rendre à Rostock, où il étudia les mathématiques avec une ardeur extraordinaire ; de là il passa à Giessen, où il reçut, en 1609, le grade de maître ès-arts, après un examen si brillant, qu'on lui offrit la chaire de mathématiques, qui venait de vaquer. Il en prit possession par une harangue, *De matheseos dignitate, præstantiâ et usu*, qui ajouta encore à l'idée qu'on s'était faite du mérite du jeune professeur. Jungius ne tarda pas à s'apercevoir que les soins qu'il donnait à ses élèves, le détournaient de ses études particulières : il se démit donc de son emploi en 1614, et se rendit à Augsbourg, où il eut avec quelques uns de ses amis plusieurs conférences sur les moyens de hâter les progrès de la philosophie en Allemagne. Ses tentatives n'eurent alors aucun résultat : il revint l'année suivante à Rostock, et s'y appliqua à l'étude de l'art médical. Il visita l'Italie en 1618, et profita de son séjour à Padoue pour y prendre ses degrés en médecine. Par reconnaissance pour les marques d'intérêt qu'il avait reçues à Rostock, il revint encore dans cette ville, et prit même la résolution d'y passer le reste de ses jours. Il voulut y fonder une académie pour l'avancement des sciences naturelles ; mais le bruit se répandit que ce projet cachait de mauvais desseins : on alla jusqu'à l'accuser d'être l'un des chefs de la société fameuse des *frères de la Rose-croix*, dont l'existence mystérieuse donnait depuis quelque temps des inquiétudes (*Voy*. Gabr. NAUDÉ) ; et il se vit forcé de renoncer à un plan dont l'exécution ne pouvait avoir que d'utiles résultats pour sa patrie adoptive. Cependant les magistrats, méprisant les calomnies dont on accablait Junge, lui offrirent la chaire de langue grecque : mais les intrigues de ses ennemis l'emportèrent sur la bonne volonté de ses protecteurs ; et ce ne fut qu'en 1624, qu'il fut nommé à la chaire de mathématiques. Les dégoûts dont on ne cessait de l'abreuver, lui firent accepter, l'année suivante, la place de professeur en médecine à Helmstadt ; mais la guerre qui éclata aussitôt, l'empêcha d'en prendre possession, et il se retira à Brunswick. Il fut rappelé à Rostock en 1626 ; et s'il se rendit encore une fois aux vœux de ses amis, ce fut avec l'intention de quitter au plus tôt une ville où il avait éprouvé des chagrins si cuisants. En effet il passa, en 1629, à Hambourg, pour occuper la place de recteur de l'école de St.-Jean et de l'école Illustre. Il commença seulement alors à attaquer le péripatétisme, et à substituer, dans ses leçons, l'expérience aux vieilles doctrines des universités. Cette innovation ne manqua pas de lui faire des ennemis de tous les partisans d'Aristote ; mais il n'en continua pas moins son utile réforme, laissant à ses adversaires le soin de se démêler des contradictions dans lesquelles ils tombaient à chaque instant. Une thèse dans laquelle Junge mit en doute la pureté du style du nouveau Testament, ranima contre lui le zèle du clergé protestant de Hambourg : il se contenta de faire paraître une courte *Apologie* de ses principes (en allemand), et n'é-

crivit plus rien dans une dispute qui lui paraissait sans utilité. Son grand âge le détermina enfin à résigner une partie de ses emplois : il languit encore quelques années dans un état qui faisait craindre à chaque instant pour sa vie, et mourut d'apoplexie, le 23 septembre 1657. Junge avait un génie élevé et pénétrant, une grande érudition et beaucoup de sagacité. Leibnitz le place peu au-dessous de Descartes, et à côté des Copernic, des Galilée et des Keppler. Il n'a publié lui-même que quelques *Dissertations*, et deux ouvrages : 1°. *Geometria empirica* ; la sixième édition donnée par Henri-Siver, Hambourg, 1688, in-4°., est la plus estimée. 2°. *Logica Hamburgensis, id est Institutiones logicæ*, troisième édition, Hambourg, 1681, in-8°. Junge légua par son testament, ses manuscrits (1) à Jean Vaget, son disciple, en le chargeant de les examiner, et de faire jouir le public de ceux qu'il jugerait utiles ; mais l'incendie qui consuma, peu de temps après, sa bibliothèque, en détruisit la plus grande partie. Vaget a publié les ouvrages suivants : I. *Doxoscopiæ physicæ minores, seu Isagoge physica doxoscopica*, Hambourg, 1662, in-4°. ; c'est un examen critique des opinions reçues en physique du temps de l'auteur. II. *Harmonica theoretica, compendiosissimâ et optimâ methodo sonorum et sonororum proportiones demonstrans* etc., ibid., 1678 et 1679, in-4°. III. *Isagoge phytoscopica*, ibid., 1678, in-4°. ; l'auteur traite dans cet ouvrage de la variété des feuilles des plantes, et y apprend à distinguer les végétaux par des noms tirés de leur conformation, idée qui a servi à les classer d'une manière plus méthodique. Leibnitz parle avec éloge de cet ouvrage, qui a été fort utile à Ray et à Linné. Junge avait observé les étamines avec plus de soin qu'on ne l'avait fait avant lui ; il ne paraît pas cependant qu'il ait tracé le plan de la méthode sexuelle, ni d'aucune autre : seulement dans ses *Præcipuæ opiniones physicæ*, publiées par Fogel (avec les deux ouvrages précédents, Hambourg, 1679, in-4°.), il donne quelques principes généraux pour une classification des plantes. IV. *Germania superior*, ibid. 1685, in-4°. ; c'est un recueil de remarques sur les parties de la haute Allemagne, négligées des géographes : elles sont en général intéressantes ; néanmoins il en est, dans le nombre, qui ont paru trop minutieuses. V. *Mineralia*, ibid., 1689, in-4°. ; autre recueil de remarques. VI. *Phoronomica, seu De motu locali doctrina*, ibid. (1689), in-4°. Les observations de Junge avaient déjà été citées avec éloge dans les *Transactions philosoph.*, mois d'avril 1676. VII. *Historia vermium*, ibid., 1691, in-4°. Vaget étant mort pendant l'impression de ce volume, Garmers, médecin de Hambourg, se chargea de la révision des pièces qui devaient y entrer, et de la correction des épreuves ; mais on lui reproche d'avoir rempli cette tâche avec trop de négligence. Les opuscules de Junge, devenus très rares, ont été recueillis et publiés par J. P. Albrecht, avec une préface et des notes sous le titre d'*Opuscula physico-botanica*, Cobourg, 1747, petit in-4°. On peut consulter, pour les détails, la *Vie* de Junge par Mart. Fogel, dans la *Cimbria litterata*, tom. III, et le *Dict.* de Chaufepié. (*Voy.* Mart. FOGEL, XV, 122.) W—s.

JUNGERMANN (GODEFROI), savant philologue, né à Leipzig dans le XVIe. siècle, était fils d'un professeur

(1) Le nombre des manuscrits laissés par Junge s'élevait à plus de trois cent soixante. On en trouvera la liste à la suite de la Vie de ce philosophe, par Mart. Fogel.

en droit à l'académie de cette ville, et petit-fils du savant J. Camerarius, de Bamberg. Il reçut une excellente éducation; mais quoiqu'il possédât toutes les connaissances nécessaires pour suivre avec distinction la carrière du barreau ou celle de l'enseignement, il refusa constamment d'accepter des fonctions qui auraient pu le détourner de ses études. Pressé enfin, par les circonstances, de tirer parti de son savoir, il finit par accepter la place de correcteur dans l'imprimerie des Wechel, à Francfort: il ne tarda pas à se faire connaître par de bonnes éditions des auteurs classiques.. Il passa ensuite dans l'atelier de Marnius, l'un des gendres de Wechel à Hanau. On sait qu'à la même époque, plusieurs érudits, à l'exemple d'Erasme, s'honoraient de seconder les travaux des typographes classiques. Jeune encore, et doué d'une robuste santé, Jungermann eut le malheur de se casser une jambe, au passage du Mein: il mourut des suites d'une amputation mal opérée, à Hanau, le 16 août 1610. Plusieurs gens de lettres, parmi lesquels nous citerons Dan. Heinsius et Gruter, jetèrent des fleurs sur sa tombe. R. Lavater, son ami, fit imprimer ces élégies sous le titre de *Lacrymæ super immaturo obitu G. Jungermannii, juvenis clarissimi, effusæ*. Ce savant était animé d'une ardeur infatigable; il passait les jours et les nuits au travail: les instances de ses amis, ni l'affaiblissement progressif de sa santé, ne purent ralentir son zèle. « La privation de l'étude, disait-il, » est pour moi pire que la mort. » Il était en commerce de lettres avec Conrad Rittershusius, Scip. Gentilis, Goldast, et d'autres savants. On lui doit: I. Une *Traduction* latine des *Amours de Daphnis et Chloé*, pastorale de Longus; il la publia, avec le texte en regard, corrigé, et des notes, Hanau, 1605, in-8°. II. Une édition très estimée des *Commentaires de César*, avec des notes, et la version grecque de la *Guerre des Gaules*, publiée, pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Pétau, 1606, in-fol.; réimprimée, mais moins correctement en 1669. III. Une bonne édition d'*Hérodote*, avec la version latine de Valla, ibid. 1608, in-fol. IV. Des Remarques sur le traité de Magius, *De equuleo*, Hanau, 1609; Amsterdam, 1664, in-16. V. Des *Lettres* insérées dans le *Recueil* de Gudius. VI. *Animadversiones in Julii Pollucis Onomasticon*. Le manuscrit autographe qu'on croyait perdu, fut racheté d'un cordonnier de Strasbourg, pour quelques pièces de monnaie, et envoyé par Obrecht à Lederlin, qui a inséré cet ouvrage dans son édition de Pollux, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-fol. W—s et L—u.

JUNGERMANN (Louis), frère du précédent, né à Leipzig, en 1572, fit ses études en cette ville, et s'adonna spécialement à l'histoire naturelle. Lors de son voyage en Angleterre, vers l'an 1616, on lui offrit une place de professeur; mais il la refusa pour se fixer en Allemagne. Jungermann obtint, en 1622, la chaire de médecine à Giessen (Hesse), où il fonda un jardin de plantes; et, trois ans après, celle de botanique, à Altdorf, qu'il a occupée pendant vingt-huit ans. Il légua sa bibliothèque à l'université de cette ville, et mourut le 7 juin 1653. Jungermann a publié: I. *Hortus Eystettensis*, Nuremberg, 1613, in-fol., avec 356 planches: c'est un catalogue des plantes cultivées dans les jardins de l'évêque d'Eichstædt. II. *Catalogus plantarum quæ circa Altorfium Noricum reperiuntur*, ibid. 1615,

in-4°. G. Hoffman l'a réimprimé avec la liste des plantes du jardin médical d'Altorf, ibid. 1634 et 1646. III. *Cornucopiæ Floræ Giessensis*, Giessen, 1623, in-4°. IV. *Auleum academicum*, ibid., 1624, in-4°. C'est un recueil d'anagrammes sur lesquels l'auteur aimait à s'exercer. Les ouvrages de ce botaniste, écrits sans méthode, ont été peu utiles à la science. Linné a consacré à sa mémoire le genre *Jungermannia* (classe des hépatiques), qui comprend maintenant 102 espèces. — JUNGERMANN (Joachim), de la même famille, naturaliste zélé, voyagea dans l'Orient, et mourut à Corinthe, en 1591. L—U.

JUNGIUS. *Voy.* JUNGE.

JUNIUS (ADRIEN) ou *de jonghe* (mot hollandais qui signifie *le jeune*), l'un des savants les plus féconds d'un siècle qui en a tant produits, naquit à Horn, en 1512. Son père, ancien bourguemestre de cette ville, homme de mérite et très instruit, lui fit faire ses premières études à Harlem et à Louvain; il vint ensuite les continuer à Paris, et en Italie, où il prit ses degrés en médecine à l'université de Bologne. Après avoir satisfait sa curiosité, en parcourant cette belle contrée, il prit sa route par l'Allemagne, et passa en Angleterre, où le duc de Norfolk le retint quelques années. De retour en Hollande, il établit son séjour dans la ville d'Harlem, et y pratiqua son art avec tant de succès, que le roi de Danemark l'appela, en 1556, à Copenhague, pour y remplir la place de son premier médecin; mais, n'ayant pu s'habituer au climat, il revint à Harlem, en 1564, et, quelque temps après, fut nommé recteur des écoles de cette ville. Il s'appliqua surtout à y faire fleurir les bonnes études, et publia plusieurs ouvrages qui augmentèrent sa réputation. Les Espagnols ayant assiégé Harlem en 1573, il parvint à sortir de la place pour se rendre auprès du prince d'Orange, alors malade, et qui réclamait ses soins; mais, pendant son absence, sa bibliothèque et ses manuscrits furent pillés. Le regret qu'il ressentit d'une telle perte, lui rendit le séjour de Harlem si odieux, qu'il quitta cette ville pour se retirer à Middelbourg. Il y tomba malade de chagrin, et mourut au bout de quelques mois, chez un de ses amis, à Armuyden, le 16 juin 1575, âgé de soixante-trois ans. Junius s'était marié, quoique sans fortune, et il eut lieu de s'en repentir. Il éprouva souvent des privations, et le caractère de sa femme ajouta encore aux ennuis de sa position. On pourrait donc inscrire son nom sur la liste déjà si longue des hommes de lettres malheureux (*V.* TOLLIUS). Il avait des connaissances extrêmement variées, un esprit vif et pénétrant, et un style agréable. On a de lui: I. Des *Traductions* latines des *Questions naturelles et médicales* de Cassius, Paris, 1541, in-4°.; des *Propos de table*, de Plutarque; des *Vies des Philosophes*, d'Eunape, et des *Hommes célèbres* d'Hesychius. Le docte Huet ne faisait pas grand cas des versions de Junius; il assure que dans celle du petit livre d'Eunape, il se trouve un millier de fautes. II. Des *Éditions* de Nonius-Marcellus et de Fulgentius Planciades, *De prisco Sermone;* des *Épigrammes* de Martial; de l'*Abrégé des Épithètes* de Ravisius Textor, et d'un *Abrégé du Commentaire* d'Eustathe sur Homère. III. Des *Remarques critiques* sur l'*Apokolokintosis* de Sénèque, sur les *Comédies* de Plaute, sur l'*Épître* de Lucain à Calpurnius Pison, sur la *Satire* de Pétrone, etc. IV. *Lexicon græco-latinum auctum*, Bâle, 1548, in-fol. Ce Dictionnaire, que Junius avait

composé en Angleterre, fut mis à l'*Index* à Rome, parce qu'il l'avait dédié à Edouard VI, que le pape ne voulut pas reconnaître. Il fit des démarches pour obtenir la levée de la censure prononcée contre lui; mais il n'y parvint pas, quoique appuyé par le cardinal de Granvelle, et par Lindanus, évêque de Ruremonde, qui attestaient son attachement sincère à la foi catholique. V. *De anno et mensibus commentarius*, *fastorum liber et calendarium*, Bâle, 1553, in-8°. Ce traité a été inséré dans le tome VIII des *Antiquités romaines* de Grævius. VI. *Philippus, seu Carmen heroïcum in nuptias Philippi II et Mariæ reginæ Angliæ*, Londres, 1554, in-4°. VII. *Animadversorum libri VI et de coma Commentarius*, Bâle, 1556, in-8°., Francfort, 1604, et enfin avec de nombreuses additions tirées de la Bibliothèque de Corn. Van Arckel, Rotterdam, 1708 (ou 1737) in-8°. Les six livres d'observations ont été insérés par Gruter dans le IV°. volume de son *Thesaurus criticus*. Le Traité de la chevelure (inséré en 1604, dans le *Lampas*, *Fax artium* de Gruter, tom. IV, et, en 1619, dans l'*Amphitheatrum* de Dornau, pag. 292) est curieux, et n'a point été inutile à ceux qui ont écrit plus récemment sur cette matière (*Voyez* THIERS). VIII. *Adagiorum ab Erasmo omissorum centuriæ octo cum dimidia*. Ce recueil d'apophtegmes et de sentences des anciens, a eu plusieurs éditions. IX. *Phalli ex fungorum genere in Hollandiæ sabuletis passim crescentis Descriptio et ad vivum expressa figura*, Delft, 1564, Leyde, 1601, in-4°. C'est la monographie d'une plante de la famille des champignons: elle a été réimprimée, mais sans la figure, avec le recueil des lettres de Junius, Dordrecht, 1652. X. *Emblemata et Ænigmata*, Anvers, 1565, in-8°.; ibid. 1569, in-16, avec des additions, Leyde, 1596, in-16. Ce recueil d'emblèmes a été traduit en français par Jacques Grevin, Anvers, 1570, in-16. XI. *Nomenclator omnium rerum propria nomina variis linguis explicata indicans*, Augsbourg, 1555, in-8°. Anvers, 1577, in-8°. Ce Lexique est dans le même genre que l'*Onomasticon* de Pollux: il contient, non pas alphabétiquement, mais par ordre de matières, l'indication des termes particuliers à chaque profession; et l'on assure que Junius, pour les apprendre, fréquentait souvent les tavernes où se rencontraient les ouvriers. Ce vocabulaire a été souvent réimprimé, jusqu'au milieu du XVII°. siècle; car on trouve une édition de Liége, 1654: mais on ne fait cas que de celles qui sont en un grand nombre de langues. Celle de Francfort, 1620, in-8°., en a sept, et celle de Genève, 1619, in-8°., huit. On recherche surtout l'édition de 1633, à laquelle Guill. Quiquier a joint une traduction en bas-breton. XII. *Batavia*, Leyde, 1588, in-4°., Dordrecht, 1652, in-8°. C'est dans cet ouvrage, qu'on a, pour la première fois, attribué à Laurent Coster l'honneur de la découverte de l'imprimerie (*Voyez* COSTER, tome X, page 58). XIII. *Poëmata pia et moralia*, Leyde, 1598, in-8°. XIV. *Epistolæ et Oratio de artium liberalium dignitate*, Dordrecht, 1652, in-8°. Ce recueil est précédé d'une *Vie* de Junius, qui ne passe pas pour être exacte. On peut consulter, sur cet écrivain, le *Dictionnaire* de Bayle, *Niceron*, tome VII, et les biographes flamands. Son portrait a été gravé par Larmessin. W—s.

JUNIUS (FRANÇOIS), fils d'un théologien protestant de ce nom,

naquit, en 1589, à Heidelberg, et quitta cette ville avec son père, nommé professeur à l'université de Leyde. Il apprit d'abord les mathématiques, afin d'entrer dans l'arme du génie; mais la trève de 1609 lui ayant ôté tout espoir d'avancement, il tourna ses vues vers la littérature, et s'y appliqua avec beaucoup d'ardeur. Ses études terminées, il vint en France visiter ses parents, et passa, vers 1620, en Angleterre, résolu de s'y fixer. Le comte d'Arundel, charmé de son mérite, le fit son bibliothécaire; et cette place, qu'il remplit trente ans, lui facilita les moyens d'acquérir des connaissances très variées. Le hasard lui ayant procuré quelques ouvrages écrits en anglo-saxon, il se mit aussitôt à étudier cette langue, au moyen des analogies qu'il lui découvrit avec d'autres anciens dialectes du nord : il eut ainsi l'avantage de précéder le savant George Hickes dans une carrière que celui-ci devait parcourir avec tant de succès. (*Voy.* Hickes, tom. XX, pag. 360.) Les instances de sa sœur déterminèrent Junius à la rejoindre en 1650; mais, peu de temps après son arrivée, ayant appris que les habitants d'un petit canton de la Frise parlaient un idiome différent de celui de leurs voisins, il alla s'y établir, et passa deux ans à composer la grammaire et le dictionnaire de cette langue, qu'il démontre n'être qu'un dérivé du saxon. Il retourna en Angleterre en 1674; et, sentant ses forces diminuer, il se retira à Oxford pour y terminer tranquillement ses jours au milieu de ses amis. Il était allé passer les vacances à Windsor, chez Isaac Vossius, son neveu; il y tomba malade, et mourut le 19 novembre 1678, âgé de 88 ans. Junius était un homme de mœurs pures, exempt d'ambition et de haine: il n'eut jamais de querelle avec personne, se montra toujours satisfait de son sort, et, quoique sans fortune, fut constamment heureux. Il travaillait quatorze heures par jour, ne prenait presque aucun exercice, et n'éprouva cependant jamais aucune de ces incommodités qu'on regarde comme la suite d'une vie trop sédentaire. On a de lui: I. *De Picturâ veterum libri tres*, Amsterdam, 1637, in-4°.; traduit en anglais par Junius lui-même avec des corrections et des additions, Londres, 1638, in-4°. J. Georg. Grævius a donné une seconde édition de cet ouvrage, Rotterdam, 1694, in-fol., précédée de la vie de l'auteur, et augmentée d'un dictionnaire des principaux architectes, mécaniciens, peintres, sculpteurs, graveurs, tourneurs, et autres artistes, avec l'indication de leurs ouvrages : cette édition est très recherchée. II. *Observationes in Willerami paraphrasim francicam Cantici canticorum*, Amsterdam, 1655, in-8°.: la paraphrase de Willeram avait déjà été publiée par Paul Merula, Leyde, 1598; les notes que Junius y a jointes, suffisent pour donner une idée de ses connaissances dans les langues du nord. III. *Quatuor D. N. J. C. evangeliorum versiones perantiquæ duæ, gothica scilicet et anglo-saxonica; accessit glossarium gothicum cum alphabeto gothico, runico, anglo-saxonico, aliisque*, Dordrecht, 1665, ou Amsterdam, 1684, in-4°.: c'est la même édition; et les exemplaires ne diffèrent que par le changement du frontispice. La traduction en langue gothique est celle d'Ulphilas (*Voy.* Fulda et Ulphilas). Junius la tira du fameux manuscrit *Codex argenteus*, ainsi appelé parce que les caractères ont la couleur de l'argent. La version anglo-saxone est accompagnée de notes

du savant Thom. Mareschal. IV. *Etymologicum anglicanum, edente Edwardo Lye; accedit Hickesii grammat. anglo-saxonica*, Oxford, 1743, in-fol.; ouvrage savant et très recherché. V. On trouve plusieurs *Lettres* de Junius dans le Recueil de celles de Ger. J. Vossius, publié par Colomiès, Londres, 1690, in-fol. Junius légua, par son testament, à l'université d'Oxford, ses nombreux manuscrits, dont on trouvera la liste à la suite de son *Eloge* par Grævius, dans les *Athenæ Oxonienses*, et dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. Le principal est son *Glossarium quinque linguarum septentrionalium*, en 9 vol. in-fol., que Jean Fell, évêque d'Oxford, se proposait de publier. La *Vie* de Junius, déjà citée, a été insérée par Fred. Gasp. Hagen, dans ses *Memoriæ*, Francfort, 1710, in-8°. On trouvera aussi des détails sur ce savant respectable, dans le *Dictionnaire* de Bayle, et dans les *Mémoires* de Niceron, tom XVI. W—s.

JUNOT (Andoche), général français, né à Bussi-le-Grand près de Semur, en 1771, de parents cultivateurs, qui lui donnèrent une éducation médiocre; s'enrôla, en 1791, comme simple volontaire, dans le premier bataillon de la Côte-d'Or, et s'y fit bientôt connaître par un courage qui allait jusqu'à la témérité. Parvenu au grade de lieutenant, il fut remarqué par Buonaparte, qui le fit entrer dans son état-major, où, à la suite de plusieurs querelles particulière, il acquit la réputation d'un redoutable champion. Il ne se montra pas moins brave sur le champ de bataille; et ayant accompagné son général en Egypte, avec le titre de premier aide-de-camp, il ne craignit pas de combattre à Nazareth, à la tête de trois cents cavaliers, un corps de trois mille Musulmans, qui n'eut cependant pas manqué de l'anéantir, si Kleber ne fût accouru à son secours avec sa division. Revenu en France, le général Junot y fut comblé des faveurs de Buonaparte, qui, sans faire grand cas de ses talents, le considérait comme un séide utile dans beaucoup de circonstances. Il le fit lieutenant-général, et, en 1806, gouverneur de Paris et colonel-général des hussards. L'année suivante il l'envoya en qualité d'ambassadeur à Lisbonne, et, bientôt après, le chargea de prendre possession du Portugal, après le départ de la maison régnante pour le Brésil. Junot fut maître de ce royaume pendant deux ans; et il s'y donna le titre de l'une des plus anciennes familles, celui de duc d'Abrantès. Mais les Anglais ayant envoyé des forces nombreuses pour le combattre, sous les ordres du lord Wellesley, depuis duc de Wellington, il reçut un échec à Vimeira, et fut réduit à conclure une capitulation qui, grâces à l'habileté du jeune Kellerman, ne fut pas aussi fâcheuse qu'elle pouvait l'être. Le général Junot fut transporté en France avec son armée sur des bâtiments anglais; et, contre sa coutume en pareil cas, Buonaparte ne l'y reçut pas mal. Cependant Junot ne fut plus gouverneur de Paris, mais devint capitaine-général et gouverneur des provinces illyriennes, où il résida peu de temps. Une maladie mentale l'ayant obligé de revenir dans sa patrie, il mourut dans la maison paternelle au sein d'une famille qu'il aimait, le 29 juillet 1813. Quoique dépourvu d'instruction et de goût pour les lettres, le général Junot aimait singulièrement les livres, et il recherchait surtout les manuscrits les plus rares et les plus belles éditions. Il avait fait pour cela des dépenses immenses et beau-

coup au-dessus de sa fortune. La vente de sa bibliothèque, annoncée pour le 1er. février 1814, n'a pas eu lieu; mais les amateurs de bibliographie en conservent encore le catalogue, qui a été imprimé, 1813, in-8°., de 55 pag. M—D j.

JUNQUIÈRES (JEAN-BAPTISTE DE), lieutenant de la capitainerie royale des chasses à Senlis, né le 6 avril 1713 à Paris, mort à Senlis le 23 août 1786, a laissé: I. *L'Elève de Minerve* ou le *Télémaque travesti*, poème, 1759, 3 vol. in-12. II. *Epître de Grisbourdon à Voltaire*, 1756, in-8°. III. *Caquet bon-bec* ou *La poule à ma tante*, 1763, in-12. Ce petit poème, en sept chants, fut réimprimé plusieurs fois, et a été inséré dans la *Petite Encyclopédie poétique* : la première édition n'est qu'en six chants. Fréron en fit un grand éloge. IV. Beaucoup de pièces de vers dans les journaux. Cet auteur avait de l'esprit et de la facilité; mais il voulut tout connaître, mathématiques, astronomie, etc. : il a même laissé sur ces matières des fragments inédits; et s'il eût voulu se borner à un genre, il se serait acquis beaucoup plus de célébrité. — JUNQUIÈRES (Jean-Baptiste-René de), fils aîné du précédent, naquit à Villemetry, faubourg de Senlis, le 18 mai 1740, et mourut à Paris le 6 janvier 1778. On a de lui: I. *Le Gui de chêne* ou *La Fête des Druides*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, 1763, in-12. Cette pièce fut représentée le 26 janvier 1763, le jour même que parut la première édition de *Caquet bon-bec*. II. *La satire du Whisk*. III. Beaucoup de pièces de vers inédites. A. B—T.

JUNTE (Les), en italien GIUNTA et ZONTA, furent des imprimeurs célèbres d'Italie à la fin du XVe. siècle : on les a crus long-temps originaires de Lyon; il semblerait plutôt qu'ils seraient de Florence, où, dès le milieu du XIVe. siècle, on trouve des négociants de leur nom : cependant ce n'est qu'en 1497 qu'ils y paraissent comme imprimeurs. Leur type est la grande *fleur de lys* qui a donné le nom au florin, et qui forme encore le revers des sequins de Florence. — JUNTE (Philippe), né à Florence en 1450, y exerça l'imprimerie de 1497 à 1517. Ce fut lui qui obtint, en 1516, du pape Léon X, un privilége de dix ans pour l'impression des auteurs grecs et latins qu'il publierait: le Saint-Père y menace de l'ex-communication les contrefacteurs. Les héritiers de Philippe imprimèrent de 1518 à 1530. Bernard, l'un de ses fils, avait cependant mis son nom seul au *Stanze di messer Angelo Poliziano* en 1518, et à l'*Onomasticon* de Jul. Pollux en 1520; mais ce n'est qu'à partir de 1531 qu'il le mit constamment. Bernard mourut en 1551 : sur des livres portant la date de cette année, on trouve tantôt son nom, tantôt celui de ses héritiers. L'un des successeurs de Bernard fut Philippe, dit le jeune, dont les enfants publièrent en 1604, *Catalogus librorum qui in Juntarum bibliothecâ Philippi hæredum Florentiæ prostant*, Florence, in-12 de 52 pages : un fils de ce Philippe passa depuis à Venise. — Dès 1482 il y avait dans cette ville un Lucas-Antoine JUNTE, qui imprima jusqu'en 1537 : le Virgile et l'Homère portant cette date, sont les derniers ouvrages sur lesquels on voit son nom; celui de ses héritiers paraît de 1538 à 1550. Parmi ces héritiers se trouvait un Thomas Junte. Au mois de novembre 1557, un incendie ravagea l'imprimerie des Juntes à Venise, et retarda même la publication du second volume de Ramusio.

Mais l'atelier fut remonté, et on publia depuis, le *Catalogus librorum qui prostant in bibliothecâ Bernardi Juntæ, J. B. Ciotti et sociorum*, 1608, in-12. L'imprimerie des Juntes exista à Venise au moins jusqu'en 1642 : à cette époque, elle était possédée par Modeste, fils de Philippe le jeune, de Florence. — Jacques Junte imprimait à Lyon, en 1520. Ses héritiers paraissent dès 1561 jusqu'en 1570. En 1592, il existait encore dans cette ville une imprimerie sous le nom de Juntes. — Ange Marie Bandini a publié : *De Florentinâ Juntarum typographiâ ejusque censoribus*, Lucques, 1791, 2 parties in-8°, où il est aussi question des Juntes de Venise et de Lyon.

A. B—T.

JURAIN (Claude), historien, né à Auxonne dans le XVIe. siècle, prit ses degrés en droit à l'université de Dole, et fut ensuite reçu avocat au parlement de Dijon; mais sa timidité naturelle l'empêcha de fréquenter le barreau, et il se borna au travail du cabinet. Il obtint la place de président à Vezelay, qu'il remplit pendant plusieurs années; il se démit enfin de cet emploi, et revint habiter sa ville natale, dont il fut nommé maire. Jurain mourut à Auxonne en 1618. C'était un homme très zélé pour la gloire et les intérêts de sa patrie, comme on peut en juger par son livre intitulé : *Histoire des antiquités et prérogatives de la ville et comté d'Auxonne, contenant plusieurs belles remarques des duché et comté de Bourgogne*, Dijon, 1611, in-8°. Cet ouvrage est rare et curieux : l'auteur y fixe la fondation d'Auxonne au commencement du Ve. siècle; il donne la suite des princes qui l'ont possédée, et fait connaître ses priviléges, entre autres celui de battre monnaie : le volume est terminé par une *Oraison funèbre* de Henri IV, et une *Pièce* en vers *pour le roi* (Louis XIII). On a encore de Jurain : *Voyage à Ste.-Reine*, Dijon, 1622, in-8°. Il y a des recherches sur les origines de Flavigny, d'Alise, d'Autun et de quelques autres villes. Enfin il a laissé des manuscrits, cités dans la *Bibliothèque de Bourgogne*. W—s.

JURIEU (Pierre), l'un des plus fameux théologiens protestants du XVIIe. siècle, naquit le 24 décembre 1637, à Mer, dans l'Orléanais. Son père, ministre de cette église, soigna sa première éducation, et l'envoya terminer ses études à l'académie de Saumur, où il reçut le degré de maître-ès-arts, n'ayant pas encore dix-neuf ans. Il fréquenta ensuite les universités de Hollande et d'Angleterre, et en fut rappelé pour succéder à son père dans les fonctions du pastorat. Il reçut, peu de temps après, une vocation pour Rotterdam ; mais il la refusa par attachement pour le troupeau qui lui était confié. Cependant le succès de ses premiers écrits le fit choisir, en 1674, pour remplir une des chaires de l'académie de Sedan; et il l'accepta malgré sa répugnance à se produire sur un aussi grand théâtre. Plein d'ardeur pour l'étude, et de zèle pour les intérêts de sa communion, Jurieu partagea son temps entre les devoirs de sa place, les fonctions du ministère, et la rédaction de nouveaux écrits sur les questions théologiques qui divisaient alors tous les esprits. Ayant soutenu dans une de ses thèses la nécessité absolue du baptême pour être sauvé, cette opinion, quoique ancienne parmi les protestants, fut attaquée par quelques-uns de ses confrères, et condamnée au synode de Saintonge. Cette disgrâce ne ralentit point son

zèle, et il continua de prendre la défense des réformés dans toutes les occasions. L'académie de Sedan fut supprimée au mois de juillet 1681; et Jurieu fut averti en même temps, qu'il y avait ordre de l'arrêter comme auteur d'un libelle intitulé : *La Politique du clergé de France.* Il crut devoir profiter de cet avis, et se rendit à Rotterdam, où il obtint le pastorat de l'église Wallone, et, bientôt après, une chaire de théologie. Dès qu'il se vit tranquille, il recommença à publier, en faveur de sa communion, des ouvrages qui se succédèrent avec une telle rapidité, qu'on jugea qu'il lui fallait moins de temps pour les écrire qu'à ses partisans pour les lire. La révocation de l'édit de Nantes, en lui ôtant tout espoir de revoir sa patrie, acheva de troubler son esprit naturellement exalté; et dès-lors il attaqua les choses les plus respectables avec un emportement qui déplut aux hommes éclairés de son parti. Les observations charitables que quelques-uns d'eux lui adressèrent à cet égard, ne firent que l'aigrir davantage; et il se déchaîna dans d'affreux libelles contre Bayle et Jaquelot, qui n'avaient d'autre tort que de ne point partager ses fureurs. Tout le reste de la vie de Jurieu fut un combat continuel : on eût dit qu'il était sans cesse occupé de chercher de nouveaux adversaires. Catholiques ou protestants, tout lui était égal. Dans le même temps qu'il attaquait Beauval, Basnage, Saurin, etc., s'enfonçant dans les disputes du quiétisme, qui devaient lui rester étrangères, il s'établit arbitre entre Bossuet et Fénélon, et, sans égard pour leur noble caractère ni pour leurs talents, insulta ces deux grands hommes avec une audace inconcevable. L'irritation de ses organes affaiblit enfin ses facultés intellectuelles; et, après avoir langui plusieurs années, il mourut à Rotterdam, le 11 janvier 1713, âgé de soixante-quinze ans. Jurieu ne doit la célébrité dont il a joui, qu'au souvenir de ses querelles; et ses nombreux ouvrages sont depuis long-temps tombés dans l'oubli. Les curieux recherchent cependant encore les suivants : I. *Préservatif contre le changement de religion*, Rouen, 1680, in-12. C'est une réponse à l'*Exposition de la foi catholique*, par Bossuet : elle eut du succès parmi les réformés. II. *La Politique du clergé de France pour détruire la religion protestante*, Amsterdam, 1681, in-12. III. *Les derniers efforts de l'innocence affligée*, Rotterdam, 1682, in-12. C'est une suite de l'ouvrage précédent. IV. *Histoire du calvinisme et du papisme mise en parallèle*, Rotterdam, 1682, 2 vol. in-4°.; ibid., 1683, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, que Jurieu opposa à l'*Histoire du calvinisme*, par Maimbourg, renferme des faits curieux et intéressants; mais on doit se méfier de la véracité de l'auteur. La *Critique* de l'Histoire du calvinisme que Bayle publia dans le même temps, fut mieux reçue des protestants; et ce fut, dit-on, une des causes de la haine que Jurieu montra depuis contre ce philosophe. V. L'*Esprit de M. Arnauld, tiré de sa conduite et de ses écrits*, etc., Deventer (Rotterdam), 1684, 2 vol. in-12. C'est une des plus violentes satires qui soient sorties de la plume de Jurieu : Arnauld laissa cet ouvrage sans réponse, ne jugeant pas à propos de se compromettre davantage avec un tel adversaire. VI. L'*Accomplissement des prophéties*, ou *la Délivrance prochaine de l'Eglise*, ibid., 1686, 2 vol. in-12. C'est une

des productions les plus singulières qu'aient jamais enfantées le fanatisme et l'esprit de parti. Jurieu y soutient sérieusement que le papisme est l'empire de l'antechrist annoncé dans l'Apocalypse; et il fait l'application des autres prédictions contenues dans ce livre au rétablissement du protestantisme, qu'il fixe au commencement du XVIIIe. siècle. Les protestants furent les premiers à se moquer du nouveau prophète, qui défendit son opinion avec tout l'emportement de son caractère. VII. Des *Lettres pastorales adressées aux fidèles de France*, 1688, in-12. Il y parle des merveilles opérées alors par une bergère du Crest en Dauphiné, et n'hésite pas à traiter d'*impies* tous ceux qui refuseraient d'y croire. VIII. Le *Tableau du socinianisme*, la Haye, 1691, in-12. Jaquelot y opposa l'*Avis sur le Tableau du socinianisme*, qu'il se hâta de désavouer pour ne pas perpétuer une querelle toujours fâcheuse. IX. La *Religion du latitudinaire* (contre Elie Saurin), Rotterdam, 1696; Utrecht, 1697, in-12; rare et recherché. X. *Histoire critique des dogmes et des cultes bons et mauvais qui ont été dans l'Eglise depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ*, Amsterdam, 1704; *Supplément*, 1705, in-4°. C'est un des meilleurs ouvrages de Jurieu. M. Barbier lui attribue encore : Les *Soupirs de la France esclave qui aspire après sa liberté*, in-4°. Cet ouvrage, qui avait été attribué à Levassor et à Gatien de Courtilz, est divisé en quinze Mémoires, dont le premier est daté du 10 août 1689, et le dernier du 15 septembre 1690; ils étaient devenus si rares, que le chancelier Maupeou, qui cherchait à les supprimer, en 1772, en acheta un exemplaire dans une vente au prix de 500 livres, sur l'enchère du duc d'Orléans. Les treize premiers ont été réimprimés sous ce titre : *Les Vœux d'un patriote*, Amsterd., 1788, in-8°. C'est une critique quelquefois juste, mais plus souvent outrée du gouvernement de Louis XIV. L'auteur y examine comment les Français ont passé de la monarchie au despotisme, et indique les moyens à suivre pour leur rendre le gouvernement monarchique. On trouve dans le *Dictionnaire* de Chaufepié un long article sur Jurieu; mais c'est le panégyrique plutôt que la vie de ce ministre. W—s.

JURIN (JACQUES), médecin et mathématicien anglais, mourut à Londres en 1750, dans un âge avancé, président des médecins de cette ville. Il avait été, pendant plusieurs années, secrétaire de la société royale de Londres, d'après le choix de Newton, et il contribua beaucoup à rendre plus exactes et plus communes les observations météorologiques de cette compagnie. Jurin s'est signalé par ses disputes avec Michelotti, sur le mouvement des eaux courantes; avec Robins, sur la vision distincte; avec Keill et Senac, sur la contraction du cœur, et avec les partisans de Leibnitz sur les forces vives. Les écrits qu'il a publiés sur les avantages de l'inoculation de la petite-vérole, ont valu à cette méthode le succès dont elle a joui en Angleterre, à partir de 1720. C'est depuis cette révolution, que plusieurs médecins de Paris ont travaillé à accréditer en France cette pratique, que la vaccine a fait presque totalement abandonner. Le plus curieux des ouvrages de Jurin sur ce sujet, est intitulé *Account of the success of inoculating*, etc., Londres, 1725, in-12. Noguez en a donné la traduction sous le titre de *Relation du succès de l'inoculation de la petite vérole*

dans la grande Bretagne, Paris, 1725, in-12. D—v—l.

JUSLENIUS (Daniel), évêque suédois, né en 1676, mort en 1752, était d'une naissance obscure, et il fut réduit dans sa première jeunesse à servir comme matelot. Etant parvenu à faire de bonnes études à l'université d'Abo, il s'éleva peu à peu aux dignités de l'Eglise, et finit par être évêque de Skara. Il avait une mémoire si heureuse que, pendant son séjour à l'université, il apprit par cœur dans un jour la Théologie de Koenig. On a de lui une Dissertation, *De convenientiâ linguæ finnicæ cum hebræâ et græcâ*, 1712, et un *Dictionnaire finois et suédois*, 1745, in-4°. C—au.

JUSSIEU (Antoine de), professeur de botanique au jardin royal de Paris, naquit à Lyon en 1686. Ses connaissances en botanique lui valurent une place à l'académie des sciences en 1711. Il parcourut plusieurs provinces de France, les îles d'Hières, la vallée de Nice, les montagnes d'Espagne; et il rapporta de ses savantes excursions une collection nombreuse de plantes. Ayant fixé sa résidence à Paris, il enrichit les volumes de l'académie d'un grand nombre de Mémoires, sur le *Café*, le *Kali* d'Alicante, le *Cachou*, le *Macer* des anciens ou le *Simarouba* des modernes, sur l'altération des eaux de la Seine en 1731, sur les *Mines de mercure* d'Almaden, sur le magnifique recueil de *Plantes* et d'*animaux*, peints sur vélin, déposé à la bibliothèque du Roi, sur une fille *sans langue* et qui cependant parlait très bien, sur les *Cornes d'Ammon*, sur les *Pétrifications animales*, etc. On lui doit l'*Appendix* de Tournefort, et la rédaction de l'ouvrage de Barrelier sur les plantes qui croissent en France, en Espagne et en Italie, 1714, in-fol. On a imprimé son *Discours sur les progrès de la botanique*, 1781, in-4°. Il joignait à ses occupations littéraires la pratique de la médecine, et il soignait les pauvres de préférence : il y en avait tous les jours chez lui un grand nombre ; il les aidait de ses soins et de sa bourse. Sa fortune était assez considérable; son frère Bernard en fut le seul héritier. Antoine mourut d'apoplexie, le 22 avril 1758, âgé de soixante-douze ans. D—v—l.

JUSSIEU (Bernard de), l'un des plus célèbres botanistes du XVIIIe. siècle, naquit à Lyon en 1699. Quand il eut fini sa rhétorique au grand collége des jésuites de cette ville, son frère aîné, Antoine de Jussieu, professeur de botanique au jardin des plantes, qui pratiquait en même temps la médecine avec distinction, l'appela à Paris pour y achever ses études. En 1716, ce dernier, chargé par le régent d'aller recueillir des plantes en Espagne et en Portugal, emmena avec lui son jeune frère. Bernard n'avait encore aucune préférence marquée pour la botanique. Ce voyage décida son goût pour cette science : il s'y livra avec passion ; et il n'avait oublié, depuis, aucune des plantes qu'il avait cueillies dans ces pays, ni les lieux où il les avait observées. De retour en France, il herborisa dans les environs de Lyon, et se rendit ensuite à Montpellier, pour y étudier la médecine. Après y avoir fait son cours d'une manière brillante, il prit le bonnet de docteur en 1720, et commença même à pratiquer la médecine : mais sa profonde sensibilité lui faisait partager les maux de ses malades, et il éprouvait souvent des palpitations qui l'obligèrent de renoncer à cette carrière. Il s'en présenta bientôt une plus conforme à ses goûts.

La place de Tournefort avait été donnée à Antoine de Jussieu : Vaillant était resté sous-démonstrateur. Cette préférence, que celui-ci regarda peut être comme une injustice, l'indisposa contre Antoine : mais l'estime et même l'amitié succédèrent bientôt à ses préventions ; et sentant que ses infirmités ne lui permettraient plus longtemps d'exercer sa place au jardin du roi, il engagea Antoine à faire venir son jeune frère, afin de le mettre en état de le remplacer. Bernard se rendit avec empressement à Paris, auprès de son frère aîné. La mort de Vaillant étant survenue peu de temps après, le jeune Jussieu fut nommé sous-démonstrateur le 30 septembre 1722; et en 1726, il fut reçu docteur de la faculté de médecine de Paris. C'est dans cette modeste place de sous-démonstrateur, que Jussieu a exercé sur le jardin du Roi, sur la botanique, et même sur quelques autres parties de l'histoire naturelle, une influence qui fait époque dans les annales des sciences. Ce jardin était alors sous la direction du premier médecin du roi. Cette disposition était essentiellement contraire à sa prospérité, qui dépendait, par le fait, du plus ou moins de goût du directeur pour l'histoire naturelle. Chirac, premier médecin, avait négligé le jardin plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Les fonds destinés à l'entretien de cet établissement avaient même été souvent employés à d'autres usages. Antoine de Jussieu avait sacrifié ses appointements pour le soutenir, et pourvu lui-même, pendant plusieurs années, aux dépenses les plus nécessaires pour la culture des plantes. Ayant à exercer une pratique très étendue, il chargea plus spécialement Bernard des soins continuels qu'exigeait le jardin. Le zèle de ce dernier fut bientôt couronné du succès. Il n'existait alors dans l'établissement qu'un droguier : Bernard y joignit beaucoup d'objets d'histoire naturelle. Bientôt Buffon créa le cabinet d'histoire naturelle, qui, après avoir été considérablement augmenté, et classé d'une manière utile, fut ouvert au public : Daubenton en fut nommé démonstrateur. Bernard dirigeait lui-même les jardiniers, recueillait les graines, et en faisait la distribution dans les terres qui convenaient à chaque plante : mais ses fonctions l'appelaient principalement à faire les herborisations dans la campagne. C'est là que sa patience et sa sagacité se faisaient également admirer. Il répondait avec une douceur inaltérable à toutes les questions, quelque multipliées, quelque réitérées qu'elles fussent. Quelqu'un s'en étonnant un jour : « J'ai plutôt fait, dit-il, de répondre à la question, ou de nommer la plante, que d'avoir recours à des périphrases, pour amener un compliment toujours désagréable. » Embrassant toutes les branches de l'histoire naturelle, il nommait également les objets étrangers à la botanique, qui lui étaient présentés. Les élèves s'amusaient souvent à mettre à l'épreuve sa sagacité, en mutilant des plantes, ou en les défigurant par l'addition de parties d'autres espèces. Bernard reconnaissait toujours ces plantes, et même les parties hétérogènes qui avaient été réunies. Dans les herborisations que Linné fit avec lui, les élèves lui présentaient, dit-on, des plantes défigurées ou composées de la même manière : *Aut Deus, aut D. de Jussieu*, répondait-il. Quoique Bernard ne pratiquât point la médecine, il possédait à fond la matière médicale, surtout celle qui est tirée des végétaux. Il avait même composé, pour les élèves, un petit *Traité*, dans lequel étaient exposées d'une manière

simple, les vertus des plantes usuelles. L'*Histoire des plantes qui naissent dans les environs de Paris*, publiée par Tournefort en 1698, était incomplète. Bernard en publia, en 1725, une nouvelle édition, dans laquelle il fit connaître plusieurs plantes qu'il avait découvertes dans ses herborisations, et il l'enrichit de notes. Cet ouvrage, et quelques observations communiquées à l'académie, lui méritèrent l'entrée dans cette compagnie, le 1er. août 1725. Une pareille distinction, accordée à un jeune homme de vingt-six ans, fut pour lui un nouvel aiguillon, et il redoubla de zèle pour les progrès de la science. Possesseur des détails, il s'éleva à des considérations d'un ordre supérieur, et conçut, pour toute l'histoire de la science, l'idée d'établir des rapports naturels, qu'il appliqua en particulier à la botanique. Un sujet aussi vaste était capable d'effrayer le génie le plus entreprenant. L'amour de la vérité, l'exactitude la plus scrupuleuse, et surtout une modestie qui faisait que lui seul ignorait ce qu'il valait, l'empêchèrent de rien publier de général. On ne possède de lui qu'un petit nombre de Mémoires sur des objets particuliers, qui sont des modèles d'observation. Le premier, donné en 1739, offre la description de la *Pilulaire*, plante alors peu connue, et de ses organes sexuels, qui n'avaient pas encore été découverts. Les globules composant la poussière de ses étamines, semblables à de petites vesicules, mises sur l'eau, lui avaient offert un mouvement presque spontané d'attraction; et après la déchirure faite à un point de la capsule, et l'émission d'une liqueur huileuse, ils restaient flasques et en repos. Ces phénomènes, semblables à ceux que présentent les vermicules nageant dans la liqueur spermatique des animaux, l'avaient amené à conclure une analogie dans les causes et les organes. Jussieu prouvait que la conformité des organes rapprochait la pilulaire des fougères, et qu'elle devait par conséquent avoir les mêmes vertus que les plantes de cette famille. Ce n'était que l'application d'un principe général, de la démonstration duquel il s'occupait sans relâche. En 1740, il donna un mémoire sur le *Lemma*, dans lequel il avait observé les mêmes analogies. Un troisième Mémoire, publié en 1742, fit connaître les fleurs femelles, non observées jusqu'alors, d'une espèce de plantain (*Littorella lacustris*). Bernard de Jussieu lut la même année un autre Mémoire, qui fait époque dans la science : longtemps avant que Trembley publiât son *Histoire des polypes d'eau douce*, Bernard avait reconnu la nature de ces animaux; il supposa que les prétendues fleurs ou racines de certains corps marins étaient des animaux de la même nature que les polypes. Cette opinion, avancée par Peyssonel, combattue par Marsigli, fut établie sur des preuves incontestables par Jussieu, qui, pour s'en assurer, fit trois voyages sur les côtes de Normandie. Il donna la description de quelques-uns de ces corps marins, et prouva qu'ils étaient le produit de petits animaux. C'est ainsi qu'il transporta, d'un règne dans un autre, une classe entière d'êtres qui établissent une espèce de nuance entre les animaux et les végétaux. L'histoire de l'académie de 1747 rapporte une expérience très importante de Jussieu. Depuis quelque temps il s'occupait des moyens de constater l'utilité de l'alkali volatil contre le venin de la vipère. Un grand nombre d'expériences contradictoires, faites avec succès sur des animaux, le convainquirent de son

efficacité; et, dans une de ses herborisations à Montmorenci, un jeune homme ayant été mordu par une vipère, il le guérit par le seul secours de l'eau de Luce, dont il portait toujours un flacon sur lui, et qui n'est qu'un mélange d'alkali volatil et d'huile de succin. Il consigna ce fait dans l'histoire de l'académie. Ce n'était pas qu'il voulût en revendiquer la gloire. Personne n'attachait moins de prix que lui aux découvertes pour son propre compte. Il communiquait toutes ses idées indifféremment à ceux qui l'approchaient, à ses amis, à ses disciples, aux étrangers. Le desir d'être le législateur de la botanique lui était tout-à-fait indifférent: il lui suffisait d'en accélérer les progrès, et jamais on n'a vu un zèle plus ardent pour l'avancement des sciences allié à plus d'insouciance pour l'honneur d'y avoir contribué. Souvent il retrouvait ses découvertes publiées par d'autres, et n'avait pas l'air de se souvenir de les avoir faites. On lui citait, un jour, un plagiat de ce genre: « Eh! que m'importe, répondit-il, pourvu que la » chose soit connue! » Enfin, il était modeste avec tant de simplicité, que la modestie n'était, pour ainsi dire, point une vertu en lui. Toutefois son immense savoir, et son extrême modestie, qui faisait qu'il s'oubliait toujours et ne blessait jamais personne, donnaient un grand poids à ses opinions. A l'académie, il parlait peu, mais toujours avec sagesse, sur les affaires de la compagnie, et d'une manière claire et profonde sur des points de science. Il ne prenait de part aux discussions les plus longues et les plus vives, que quand il y était invité. Alors sa réponse était toujours regardée comme une décision, et mettait fin à la discussion. Mais, quand il ne pouvait donner une solution précise, il répondait, avec la simplicité d'un enfant et la candeur qui lui était propre, *Je ne sais pas*. Il jouissait d'une confiance d'autant plus illimitée, qu'il ne faisait ombrage à personne. Sa réputation en pays étranger était aussi très grande; et Linné lui-même conserva toujours pour lui, depuis son séjour à Paris, une sincère estime et une véritable amitié. Muni d'une prodigieuse quantité de faits, résultat de ses longues et continuelles observations, Jussieu n'attachait aucun prix aux méthodes. Le livre de la nature était le seul qu'il recommandât constamment. J.-J. Rousseau, desirant étudier la botanique, lui fit demander quelle méthode il devait suivre: « Aucune, ré» pondit Jussieu; qu'il étudie les plan» tes dans l'ordre que la nature les lui » offrira; qu'il les classe d'après les » rapports que ses observations lui » feront découvrir entre elles. Il est » impossible, ajouta-t-il, qu'un hom» me d'autant d'esprit s'occupe de bo» tanique, et qu'il ne nous apprenne » pas quelque chose. » En effet, il regardait la botanique, non comme une science de nomenclature, mais comme une science de combinaisons, fondée sur une connaissance approfondie des caractères de chaque plante. Mais le fruit de tant de travaux eût été peut-être perdu, sans une circonstance favorable qui l'obligea d'appliquer ses idées générales sur l'arrangement des plantes. Louis XV, qui aimait les sciences, et qui avait puisé, dans ses fréquentes conversations avec les gens instruits, des connaissances générales, ayant desiré réunir, dans son jardin du Trianon, toutes les plantes cultivées en France, et en former une école de botanique, chargea Bernard de Jussieu, en 1758, de les disposer dans un ordre convenable. Linné régnait alors. Cet homme extraordinaire

exerçait la plus grande influence sur toute l'histoire naturelle, et venait d'opérer une réforme dans la botanique. Toutefois, malgré les vœux avec lesquels il appelait l'établissement d'une méthode naturelle, et quoiqu'il en eût publié le premier modèle, les botanistes s'attachaient presque exclusivement à son système, fondé sur le nombre, la position et les proportions des étamines. Heister, en 1730, avait, dans l'arrangement du jardin de Helmstædt, suivi un ordre naturel: mais cet ordre était encore rompu par la division en arbres et en herbes, reste de la méthode de Tournefort. Bien convaincu de l'existence des lois de la nature, Bernard de Jussieu regardait comme la plus importante de ces lois le rapprochement des plantes qui se ressemblent par le plus grand nombre de caractères: mais, en examinant ces caractères, il avait reconnu que tous n'avaient pas un égal degré d'importance; et, d'après son tableau, l'on doit supposer qu'il attachait plus de prix à la germination de la graine, et à la disposition respective des organes sexuels, ou, pour parler avec plus de précision, à la structure de l'embrion, et à l'insertion des etamines et de la corolle, bien qu'il n'en ait pas assez tiré parti pour coordonner la série de ses ordres. Il ne fit point de classes, mais ses ordres furent disposés d'après cette idée; et il est aisé de voir que les monocotyledones et les dicotylédones n'y sont point confondues. Bernard ne rendit pas plus compte que Linné des motifs de son arrangement, et il fit un simple catalogue du jardin de Trianon. Néanmoins quelques passages de ses mémoires, les nombreux développements qu'il a donnés de ses principes, dans ses conversations; enfin l'exposition qui en a été faite dans le *Genera plantarum* de son neveu, quoiqu'il soit difficile de signaler la vraie part de Bernard, suffisent pour faire regarder celui-ci comme le véritable créateur de la méthode naturelle, et le restaurateur de la science (1). Bernard de Jussieu jouissait de la faveur du Roi, qui recherchait sa conversation avec empressement: mais il était trop simple pour profiter des nombreuses occasions qu'il avait de former des demandes pour lui et les siens. Jamais il n'a rien demandé: aussi n'a-t-il jamais rien reçu de la cour, pas même un dédommagement pour les frais de ses fréquents voyages de Paris à Trianon, et pour le temps qu'il avait employé à disposer les plantes de ce jardin. Il avait fait deux voyages en Angleterre: c'est en revenant du premier, qu'il rapporta, dans son chapeau, le pot qui contenait deux cèdres du Liban, dont un subsiste encore au jardin du Roi. Bernard de Jussieu avait toujours vécu avec son frère aîné, qu'il aimait et respectait comme un père. La mort le lui enleva en 1758, et il en éprouva un violent chagrin. On lui proposa la place vacante: il aima mieux conserver la seconde. « Les vieillards n'aiment pas le changement, disait-il; » et Lemonnier obtint la première. Jussieu se consacra dès lors presque entièrement à la retraite, et ne sortait que pour remplir ses fonctions au jardin, diriger les herborisations, et remplir ses devoirs religieux; car personne n'a prouvé mieux que lui, combien les sentiments religieux peuvent s'allier à beaucoup de science et à de véritables lumières. Mais sa vue s'était considérablement affaiblie:

(1) M. Antoine Laurent de Jussieu, en faisant de nombreuses et importantes améliorations à cette méthode, a publié un des ouvrages les plus philosophiques du siècle; et une seconde édition, devenue nécessaire par les immenses découvertes faites depuis la publication de la première, est attendue avec une impatience justifiée par la réputation de son auteur.

obligé de renoncer aux observations microscopiques, ne pouvant même plus s'adonner autant à la lecture, il y suppléa par la méditation. Il travaillait alors à mettre en ordre l'immensité de faits qu'il avait dans la tête, et à combiner ensemble les divers caractères des plantes, pour perfectionner leur arrangement; et l'on vit, pendant plusieurs années, un naturaliste, presque seul et sans livre, s'occuper de sciences de faits, comme un philosophe s'occupe des hautes spéculations de la métaphysique. Devenu, par la mort de son frère, l'héritier de sa fortune, et en quelque sorte le père de sa famille, il fit venir près de lui son neveu, M. Antoine-Laurent de Jussieu, pour lui faire faire ses études en médecine. Peu de temps après, il proposa ce même neveu pour remplacer Lemonnier, devenu premier médecin. M. Antoine-Laurent ayant changé la disposition de l'école, Bernard, qui approuvait ce changement, cessa toutefois de retourner au jardin, parce qu'étant presque entièrement aveugle, il lui était impossible de reconnaître les plantes, que jusqu'alors il trouvait par l'habitude des lieux. Mais cette vie, trop sédentaire pour une complexion aussi forte que la sienne, ne tarda pas à lui être funeste. Il eut une première attaque d'apoplexie, dont il ne se remit qu'en partie; et l'on vit bientôt ses forces diminuer insensiblement. Au milieu de la désolation de sa famille, il conserva une sérénité inaltérable, et devint même très affectueux en paroles, ne l'ayant été jusque-là qu'en action. Enfin, après avoir reçu les secours et les consolations de la religion, il mourut paisiblement le 6 novembre 1777. Il était membre des académies de Berlin, de St.-Pétersbourg, d'Upsal, de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne, etc. D—U.

JUSSIEU (JOSEPH DE), frère des précédents, associé de l'académie des sciences, docteur en médecine de la faculté de Paris, naquit à Lyon en 1704. Il se fit remarquer de bonne heure par son goût pour les sciences, cultivées avec tant de succès au sein de sa famille. Doué d'une imagination très vive, il abandonna bientôt l'étude de la botanique pour celle des mathématiques, et la profession de médecin pour l'emploi d'ingénieur. En 1735, il fut choisi comme botaniste pour accompagner au Pérou les astronomes de l'académie. Lorsque leurs travaux furent terminés, Jos. de Jussieu ne put se résoudre à quitter ce beau pays sans en avoir parcouru les contrées inconnues. Ses connaissances en médecine lui procurèrent les moyens de subsister; et les Péruviens, poussant l'admiration jusqu'à la tyrannie, l'empêchèrent de quitter le Pérou avant la fin d'une maladie épidémique, dans laquelle on avait eu besoin de son secours. Devenu plus libre, Jos. de Jussieu commença ses nouveaux voyages en 1747. Il parcourut, à travers mille dangers, plusieurs pays sauvages et inhabités, faisant partout des découvertes et des observations, dont les fragments qui nous restent font regretter ce qui est perdu. Après avoir éprouvé, comme plusieurs de ses compagnons de voyage (*Voy.* GODIN, XVII, 564), une foule d'événements singuliers, le chagrin de vivre loin de sa famille le tourmenta sans relâche; il devint sujet à de fréquents vertiges; sa mémoire s'affaiblit, et il revint à Paris, en 1771, après trente-six ans d'absence. Son état, depuis cette époque, ne lui a jamais permis de rédiger les mémoires de ses voyages. Ses découvertes, ses travaux, le fruit de quarante années consacrées aux sciences, ses chagrins,

ses malheurs, tout était effacé de son souvenir. Bientôt sa vie ne fut qu'un assoupissement continuel; ses membres se contractèrent, et il mourut à Paris le 11 avril 1779. D—v—l.

JUSTAMOND (F. O.), chirurgien anglais, membre de la société royale de Londres, et chirurgien de l'hôpital de Westminster, a laissé quelques écrits sur son art, qui ont été publiés après sa mort par W. Houlston, sous le titre de *Traités chirurgicaux*, Londres, 1790, in-4°. On y trouve, entre autres, une histoire intéressante de la chirurgie dans les temps anciens et modernes. L.

JUSTEL (Christophe), conseiller et secrétaire du roi, né à Paris en 1580, d'une famille protestante, annonça dès sa jeunesse une grande maturité de jugement, et beaucoup d'ardeur pour l'étude. Il dédaignait les lectures frivoles, et consacrait les loisirs que lui laissait sa charge à étudier l'histoire ecclésiastique dans les auteurs originaux. Il forma une collection précieuse de pièces relatives à l'ancienne discipline, qu'il se proposait de publier; mais il ne put pas mettre à exécution cet utile projet. Justel passait pour être très instruit dans l'histoire du moyen âge: il entretenait une correspondance suivie avec Ussérius, Saumaise, David Blondel, Henri Spelman et d'autres savants du premier ordre. Il mourut à Paris en 1649. On lui attribue l'édition du *Codex canonum vetus Ecclesiæ Romanæ*, Paris, 1609, in-8°.; mais d'autres la croient, avec plus de raison, du célèbre Fr. Pithou. Outre les éditions qu'il a données du *Codex canonum Ecclesiæ universæ*, avec des notes, et du *Nomocanon de Photius*, 1615, in-8°., on a de Justel: I. Le *Temple de Dieu*, ou *Discours de l'Eglise, de son origine et de ses progrès*, Sedan, Janon, 1618, in-8°. II. *Discours du duché de Bouillon, et du rang que les ducs de Bouillon ont en France*, 1633, in-4°. III. *L'Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, et celle *de la maison de Turenne*, *justifiées par chartes, titres*, etc., Paris, 1645, in-fol., 2 tomes ordinairement réunis dans le même volume: on y apprend bien des particularités intéressantes sur notre histoire. Justel avait laissé en manuscrit une *Géographie sacrée*, et une *Histoire de la chancellerie de France*, si imparfaite qu'on ne doit pas en regretter la perte. W—s.

JUSTEL (Henri), fils du précédent, né à Paris en 1620, lui succéda dans la charge de secrétaire du roi. Il avait hérité de son goût pour les livres, et de son affection pour les savants, auxquels il rendait de fréquents services. Sa riche bibliothèque était constamment à leur disposition; et souvent même il leur épargnait la peine d'y faire des recherches. Il eut sujet de se plaindre des mauvais procédés du consistoire de Charenton; mais il n'en témoigna rien pour éviter le scandale, et n'en resta pas moins attaché à la communion dans laquelle il avait été élevé. Il n'attendit pas la révocation de l'édit de Nantes pour se démettre de son emploi, et se retira en Angleterre, où il fut nommé bibliothécaire du roi. Il mourut dans l'exercice de cette charge le 24 septembre 1693. Justel était un homme fort instruit, et d'une extrême obligeance; c'est le témoignage que lui rendent Bayle, Ancillon, Teissier, Rich. Simon, et en général tous les savants avec lesquels il fut en correspondance. Il a publié, avec Guill. Voet, la *Bibliotheca juris canonici*, Paris, 1661, 2 vol. in-fol.; collec-

tion importante, et formée en partie des pièces rassemblées par son père. Ancillon nous apprend que Justel méditait un ouvrage *sur les commodités de la vie*, et ajoute qu'il serait à desirer qu'on en fît part au public. On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes*, par Ancillon, Amsterdam, 1709, in-12, et le *Dictionnaire* de Chaufepié.

W—s.

JUSTÈN (PAUL), évêque d'Abo en Finlande, naquit à Viborg, au commencement du XVIe. siècle. En 1569, il fut envoyé par le roi Jean III, avec quelques seigneurs suédois, à la cour d'Ivan Wassiliewitz II, alors czar de Russie, pour une négociation importante. Ivan, qui prétendait avoir à se plaindre du roi de Suède, fit mettre les ambassadeurs aux arrêts. Justin resta enfermé pendant trois ans, dans un cachot étroit et malsain, où il ne pouvait communiquer avec personne. Remis enfin en liberté, il retourna à son évêché d'Abo, en 1675: mais sa santé avait tellement souffert pendant sa détention, qu'il mourut peu après. Il avait rédigé une *Chronique des évêques de Finlande*, qui fut insérée dans la Bibliothèque Suédoise de Nettelblad, et que Porthan, professeur d'Abo, a publiée depuis, avec de savants commentaires. Le même professeur a fait connaître, dans une suite de dissertations latines, la Relation très intéressante, que fit l'évêque Justèn de sa mission en Russie, pour être remise au roi Jean. C—AU.

JUSTI (JEAN-HENRI-GOTTLOB DE) habile minéralogiste allemand, fut l'un de ces hommes qui, doués d'un esprit supérieur, ne marquent cependant leur carrière que par des fautes qu'un peu de jugement leur aurait fait éviter. La date de sa naissance est inconnue: on croit qu'il naquit à Brüch en Thuringe; et l'on sait qu'il étudiait à Iéna en 1720, vêtu du manteau bleu, marque à laquelle on reconnaît en Allemagne les écoliers privés des secours de leurs parents. Ses heureuses dispositions pour les sciences le firent distinguer par le savant Zinbi, son professeur, qui lui donna des soins particuliers: à la fin de ses cours, il soutint, sur l'*Economie politique*, une thèse qui ajouta encore à la haute idée qu'on avait de ses talents. Ce premier succès l'enorgueillit au point qu'il commençait à prendre ses condisciples en pitié, et que les maîtres eux-mêmes ne furent point à l'abri de ses insultes. L'idée qu'il avait de sa supériorité, lui fit négliger l'étude; et s'ennuyant bientôt de la vie uniforme des colléges, il s'enrôla dans un régiment prussien, où il parvint au grade de sous-lieutenant. Son caractère hautain lui fit des ennemis de tous ses camarades, et, ayant manqué à son colonel, il fut traduit devant un conseil de guerre. Il eut le bonheur de s'échapper de prison, et s'étant réfugié à Leipzig, il y vécut du produit de quelques traductions qu'il vendait aux libraires. Ayant vu dans une fête à la campagne une jeune paysanne, d'une beauté remarquable, il en devint amoureux, l'épousa en 1749, et ne tarda pas à l'abandonner. Cependant, sa thèse était répandue dans toute l'Allemagne, et lui avait mérité d'illustres protecteurs à la cour de Vienne. On lui offrit la chaire d'économie politique au collége Thérésien, sous la condition qu'il abjurerait le luthéranisme: il s'y décida par le conseil d'une femme dont il était épris, et qu'il épousa, malgré son premier mariage: mais il n'obtint point cette chaire, et fut obligé de se contenter de la place de conseiller des mines. En cette qualité, il visita les

mines de l'Autriche et de la Hongrie, et il se fit détester, par sa hauteur, de tous ceux qui étaient chargés de leur exploitation. Il remarqua que les mines de Henneberg, dans la basse Autriche, contenaient de l'argent, et sollicita la permission d'y faire travailler : mais le succès n'ayant point répondu à ses promesses, il fut disgracié. S'étant alors retiré à Erfurt, il résolut d'y mener une vie plus tranquille, et de reprendre ses anciennes études. Quelque temps après, l'académie de Göttingue l'ayant admis au nombre de ses membres, il vint s'établir dans cette ville en 1755, pour prendre part aux travaux de la société : il ouvrit en même temps des cours d'économie politique et d'histoire naturelle, qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs ; il travailla aussi au journal de Göttingue, l'un des plus estimés de l'Allemagne : mais ses collaborateurs s'étant plaint de la préférence qu'il montrait pour les ouvrages des savants français, il cessa d'y fournir des extraits. On le trouve en 1758, à Copenhague, ayant une place d'inspecteur des colonies. La guerre qui éclata la même année, détermina Justi à se retirer dans le haut Rhin, ou en Suisse ; mais, en traversant le Würtemberg, il fut arrêté et détenu dans la citadelle de Breslau, pour avoir reproché au roi de Prusse d'altérer les monnaies. Il trouva quelque adoucissement à sa captivité, dans les égards du commandant, qui consentit à lui fournir des livres ; et bientôt après, il obtint la permission d'écrire sur d'autres objets que ceux de l'administration. Rendu à la liberté, il se retira dans une campagne, où il continua de se livrer à l'étude avec une ardeur infatigable. Mais son esprit inconstant et tracassier lui suscita de nouveaux désagréments : il fut enfermé dans la forteresse de Custrin, où il mourut le 20 juillet 1771. Justi avait beaucoup d'esprit et de pénétration ; il écrivait très rapidement, et cependant son style est presque toujours noble, pur et élégant. Il a traduit en allemand, jusqu'au quatrième volume, la *Description des arts et métiers*, publiée par l'académie des sciences de Paris (1) ; et il se proposait de traduire l'Encyclopédie, en y ajoutant les articles que le progrès des connaissances rendait nécessaires. Outre les nombreux pamphlets qu'il a publiés, et les articles qu'il a fournis aux journaux, on a de lui un grand nombre d'ouvrages et de traductions, en allemand, dont on peut voir le détail dans Meusel. Nous indiquerons seulement : I. Un *Traité de minéralogie*, 1757. Cet ouvrage lui fit des admirateurs ; mais on ne peut lui pardonner sa hardiesse à critiquer Linné, Wallérius, Woltersdorff, etc., dont il promet de relever les erreurs ; tandis qu'il ajoute au contraire à celles qui ont pu échapper à ces grands hommes. II. *Traité sur les monnaies*, 1758. C'est, dit un critique, le meilleur ouvrage sorti de la plume de Justi. Il y démontre que les princes, en diminuant la valeur réelle du numéraire par l'alliage, se trompent eux-mêmes, puisque les espèces rentrent dans leurs trésors. Le roi de Prusse, et le duc de Wurtemberg, qui venaient de faire une opération de ce genre, ne répondirent à l'auteur qu'en le faisant arrêter. III. *La vie et le caractère du comte de Bruhl, premier ministre du Roi de Pologne, et électeur de Saxe, pièce échappée du feu*, 1760, in-12. IV. *Mélanges de chimie et de minéralogie*, Berlin, 1760, 1761 et 1771, 3 vol. in 8°. On y trouve des disserta-

(1) Berlin, 1762-65, 4 vol. in-4°. La suite de l'ouvrage a été traduite par D. G. Schreber, J. S. Halle, C. C. D. Müller, et G. E. Rosenthal.

tions sur l'existence du fer dans les mines, sur le changement du sel marin en salpêtre, etc. V. *La noblesse commerçante* (traduit du français de l'abbé Coyer), Göttingue, 1756, in-8°. VI. *Traité complet des manufactures et fabriques*, Copenhague, 1758, 1761, 2 vol. in-8°, Bekman en a donné une deuxième édition, revue et augmentée, Berlin, 1785, 2 vol. in-8°. On peut consulter pour les détails : *Précis historique sur la vie de M. de Justi*, par Mme. D. M. *Journ. de physique*, mai 1777. W—s.

JUSTIN (Saint), martyr, l'un des premiers défenseurs de la religion chrétienne, naquit à Sichem, aujourd'hui Naplouse, en Palestine. Les différentes circonstances de sa vie nous sont presque entièrement inconnues ; et parmi celles qui sont parvenues jusqu'à nous, le plus grand nombre a trouvé des contradicteurs. On s'accorde néanmoins assez généralement à fixer l'époque de sa naissance à l'an 103; et les écrits de St. Justin fournissent des preuves évidentes qu'il fut élevé dans la religion païenne, et non pas dans la religion juive, comme l'ont prétendu quelques savants. Son esprit profond et avide de connaissances le détermina de bonne heure à étudier la philosophie. Cette science, après avoir brillé pendant long-temps dans la Grèce, s'était retirée à Alexandrie, où elle jetait encore quelque éclat. Justin alla donc en Egypte; et là, il assista successivement aux leçons des Stoïciens, des Péripatéticiens et des Pythagoriciens ; mais aucun d'eux ne put le satisfaire : l'ignorance des premiers, l'avarice des seconds, et les retards que les disciples de Pythagore voulurent apporter à son impatience par l'étude des mathématiques, l'éloignèrent pour toujours de leurs écoles. Il ne lui restait plus que la philosophie de Platon : il l'embrassa avec ardeur, et il y fit des progrès étonnants. Le mysticisme que l'on peut trouver dans cette doctrine, le frappa si vivement, il fut tellement persuadé de la possibilité de voir Dieu face à face, qu'il alla dans un lieu écarté, dans l'espoir de contempler celui dont la nature est d'être invisible. Quelle dut être sa surprise, quand, au lieu d'être en présence de l'Eternel, il aperçut un vieillard ! C'était un chrétien qui se trouva là par hasard, et qui, brûlant du desir de donner à sa religion un disciple de plus, s'empressa de lui montrer que les opinions des philosophes étaient toutes plus ou moins fausses; que la seule vérité se trouvait dans les prophètes, et que c'était dans leurs ouvrages divins qu'il fallait chercher la véritable philosophie. Justin, dont l'imagination vive et ardente saisissait avec empressement tout ce qui pouvait la satisfaire, étudia bientot l'Ecriture sainte. Il goûta le plus grand plaisir à la lecture de ces livres inspirés par Dieu même, et éclaira sa raison obscurcie par les préjugés du paganisme. Dès-lors il prit la résolution d'embrasser la religion chrétienne ; et quelque temps après, à l'âge de 30 ans, il reçut le baptême. Depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, l'histoire de St.-Justin ne présente presque rien de remarquable. Il ne faut cependant pas croire que ce fût un personnage obscur, et tout à-fait inconnu de ses contemporains : les relations qu'il eut avec les hommes les plus distingués de son temps, et même avec les empereurs, prouvent qu'il jouissait d'une grande considération. Malgré la nouvelle religion qu'il venait d'embrasser, Justin continua de porter le manteau de philosophe; ce qui a étonné plusieurs critiques : mais cet habit, suivant les

témoignages de Tertullien et d'Eusèbe, n'avait aucun rapport avec le paganisme ; il indiquait seulement, dans celui qui le portait, un professeur de philosophie, ou même un homme dont la vie était plus dure, et plus austère que celle des autres. Nous savons, par exemple, qu'Héraclas, patriarche d'Alexandrie, porta le manteau de philosophe, lors même qu'il fut parvenu à la dignité épiscopale. Justin, dès sa conversion au christianisme, en fut un des plus fermes appuis. Il ouvrit à Rome une école de philosophie chrétienne; et de nombreux auditeurs y venaient entendre les leçons de la morale évangélique. Il s'attacha plusieurs disciples, parmi lesquels on remarque le philosophe Tatien. Il prêcha la parole divine avec le zèle et l'ardeur d'un ministre du Dieu qu'il adorait. Plusieurs savants ont pensé, d'après cela, qu'il avait été prêtre ou évêque, mais c'est une erreur; aucun de ceux qui ont écrit sur St.-Justin, n'a laissé soupçonner qu'il ait été élevé au ministère de l'autel, et l'on ne voit rien dans ses ouvrages qui donne la moindre vraisemblance à cette opinion. Toujours animé du desir de répandre la connaissance du vrai Dieu, il entreprit plusieurs voyages : il parcourut l'Italie, l'Asie mineure et l'Égypte; et par ses discours énergiques et pleins de feu, il eut le bonheur de convertir plus d'un infidèle. St. Justin termina ses glorieux travaux par le martyre. Il avait essayé de faire embrasser la religion chrétienne à un philosophe cynique, nommé Crescentius; mais celui-ci, livré à la débauche, rempli d'ambition et d'orgueil, aima mieux flatter le peuple en perdant St. Justin, que de céder à la force des raisonnements et de la vérité. Il l'accusa devant Rusticus, préfet de Rome. Quoique l'empereur n'eût porté aucun édit contre les chrétiens, St. Justin et ses compagnons furent condamnés à mort ; et après avoir été frappés de verges, ils eurent la tête tranchée. La Chronique d'Alexandrie place la mort du St. martyr sous les consuls Orfitus et Pudentius, l'an 165; mais nous avons préféré suivre les témoignages d'Eusèbe et de St. Epiphane, ainsi que les actes du martyre de St. Justin, qui rapportent tous, qu'il mourut l'an 167, à l'âge de soixante-quatre ans, sous le règne de Marc-Aurèle. Nous n'aurions fait connaître qu'imparfaitement St. Justin, si nous ne parlions des ouvrages qui sont sortis de sa plume, et qui l'ont occupé la plus grande partie de sa vie. A peine eut-il reçu le baptême, qu'il adressa un *Discours aux païens*, dans lequel il n'eut d'autre but que de justifier sa conversion. Quelque temps après, il fit une *Exhortation aux Grecs*; ouvrage qui paraît être le même que celui auquel Eusèbe donne le titre de *Réfutation* (Hist. eccl., liv. 4, chap. 8). St. Justin y expose, en habile dialecticien, toutes les erreurs et les absurdités du paganisme, et emploie les motifs les plus puissants pour engager les Grecs à embrasser la religion chrétienne. L'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, et qui lui a valu le beau titre de docteur de l'Eglise, est sa grande *Apologie*. Il paraît qu'il l'écrivit à Rome, vers l'an 150 : il la dédia à l'empereur Tite-Antonin, et à ses deux fils adoptifs. L'apologiste y prend la défense de sa religion, reproche aux païens leur injuste et cruelle persécution, justifie les chrétiens de tous les prétendus crimes dont on les accusait, et fait même l'énumération des services qu'ils rendent à l'État. Enfin, il termine en suppliant l'empereur de ne pas condamner des hommes qui, loin d'être nuisibles et dan-

gereux, sont ses plus fidèles et plus zélés serviteurs. Si l'on en croit Eusèbe, cette réclamation eut tout le succès qu'on pouvait en attendre; car il rapporte que Tite-Antonin envoya dans l'Asie mineure un décret par lequel il défendait de poursuivre les chrétiens pour leur religion. Outre ces ouvrages, St. Justin écrivit encore un *Dialogue entre lui et Tryphon*, un *Traité de la monarchie ou de l'unité de Dieu*, et une *Lettre* à Diognète. Enfin, vers l'an 166 ou 167, peu de temps après le supplice de quelques martyrs, Justin, indigné de la barbarie des païens, adressa aux empereurs une seconde *Apologie*. Il y reproduit les différentes preuves qu'il a déjà employées dans ses autres ouvrages; et l'indignation les rend encore plus fortes et plus vives. Si nous considérons les écrits de St. Justin sous un point de vue purement littéraire, nous remarquerons qu'en général le style de cet écrivain est embarrassé, dur et traînant; que souvent il est obscur et presque inintelligible, et qu'enfin il est bien loin d'avoir les deux principales qualités de la langue grecque, l'élégance et l'harmonie. St. Justin avait composé plusieurs autres ouvrages, qui ne nous sont pas parvenus. On lui attribue quelques *Ecrits contre Aristote*, la *Lettre à Zène et à Sérène*; mais plusieurs critiques ont démontré qu'il n'en est pas l'auteur. Il eût été curieux, et extrêmement important d'examiner quelle fut la doctrine de St. Justin, et ce qu'était le christianisme pour ce philosophe, qui, ayant été enthousiaste de Platon, a donné lieu de croire qu'il avait pu introduire dans la nouvelle religion qu'il professait, des idées platoniques. Nous dirons seulement, qu'après ce que nous enseigne le *Nouveau-Testament*, c'est dans St. Justin que l'on trouve, principalement, le dogme de la Trinité, exprimé d'une manière nette et précise. Nous ne pouvons nous empêcher de citer la traduction latine du passage dans lequel il fait connaître son opinion : *Et horum omnium magistrum nos habere..... Jesum-Christum, eumdemque quod ipsius veri et singularis Dei filium esse edocti sumus secundo loco; ac Spiritum propheticum tertio ordine nos cum ratione venerari et colere demonstrabimus* (Apol. par. 13). Une chose aussi digne d'attention, digne surtout des réflexions de tous ceux qui s'occupent de religion et de philosophie, c'est que, si l'on examine les différents apologistes du christianisme, si l'on recherche les preuves qu'ils ont données de sa divinité, si on les compare les unes aux autres, on trouvera que les Athénagore, les Tertullien, et tous ceux qui les ont suivis, même jusqu'à nos jours, n'ont fait souvent que répéter, ou présenter sous une autre forme, les arguments que St. Justin a développés avec tant d'art et de logique pour la défense de la même cause (1). La première édition des œuvres de St. Justin a été donnée par Robert Estienne, en 1551, à Paris, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Roi : on n'y trouve pas le se-

(1) On ne peut disconvenir cependant, que son Dialogue avec Tryphon offre beaucoup de passages entassés pour des preuves, beaucoup de fautes qui viennent de l'ignorance du sens littéral de l'Ecriture. On prétend qu'il n'a pas bien explique les difficultés des Juifs, parce qu'il n'était pas assez instruit de la langue sainte. Il croyait, avec plusieurs des anciens, que les anges déchus étaient unis à des corps plus subtils que ceux des hommes, quoique réels, et qu'ils ne souffriront la peine du feu qu'après le jugement dernier. Il prétendait que Platon et d'autres philosophes anciens avaient puisé dans les livres des Hébreux un certain nombre de vérités touchant la création du monde, le déluge, etc., et même des prophéties sur la naissance du fils de Dieu d'une Vierge, qu'ils ont mêlées d'erreurs et de vaines imaginations poétiques. (*Voyez* l'Analyse des deux Apolog. de S. Justin, par M. Tamburini, Rome, 1780, in-8°.; et la *Défense* des *Pères accusés de platonisme* du P. Baltus, Paris, 1711, in-4°. T-D.

cond *Discours contre les Grecs*, ni la *Lettre à Diognète*. Henri Estienne les publia en 1592, avec une traduction latine. Dom Maran a recueilli tous les ouvrages de St. Justin, et les a fait paraître en grec et en latin, Paris, 1742, in-fol., édition qui est la meilleure, et qui contient en outre les écrits d'Athénagore, de Théophile d'Antioche, d'Hermias et de Tatien: on retrouve aussi les œuvres de St. Justin dans la collection donnée à Wurtzbourg, par Oberthur, 1777, 3 vol. in-8°. Parmi les traductions françaises, on remarque celles de Jean Maumont, et de l'abbé Chanut. B—G—N.

JUSTIN Ier., dit l'*ancien*, empereur d'Orient, naquit en 450 dans les environs de Bedariane, bourgade de la Thrace, d'une famille obscure. Dans sa jeunesse il fut employé aux travaux des champs: mais il se lassa bientôt d'un état qui ne lui promettait que des fatigues; et il se rendit à Constantinople avec deux de ses camarades pour s'enrôler dans la milice. Sa taille avantageuse le fit admettre parmi les gardes de l'empereur Léon. Sous les règnes suivants, il se distingua dans les guerres d'Isaurie et de Perse, et, ayant échappé à tous les dangers, il parvint aux premiers grades militaires. Justin était sans instruction; mais il avait de la finesse et de l'esprit naturel: il sut se concilier l'affection des grands, et obtint, par le crédit d'Anicius, le titre de sénateur. L'empereur Anastase, détesté de ses sujets pour ses vices, avait trois neveux; mais aucun ne pouvait prétendre à lui succéder. L'eunuque Amantius, son grand chambellan, songeait à mettre sur le trône une de ses créatures. Il communiqua son projet à Justin, qu'il était loin de soupçonner d'avoir des vues aussi élevées, et lui remit une somme considérable pour acheter les suffrages des gardes. Justin s'en servit pour se faire des partisans, et fut proclamé empereur le 9 juillet 518. Il avait alors soixante-huit ans: il fit part de son élection au pape, en protestant qu'il avait été élu malgré lui; mais il n'en prit pas moins les mesures propres à affermir son autorité. Il accorda toute sa confiance au questeur Proclus, personnage d'une probité sévère, et se reposa sur lui des soins du gouvernement. Il se hâta de rappeler les évêques orthodoxes bannis par son prédécesseur, et, voulant réconcilier l'Eglise grecque avec le St.-Siége, il fit assembler à Constantinople un synode qui termina le schisme. L'excessive rigueur de Justin envers les Ariens irrita Théodoric, qui partageait leurs erreurs: le roi des Goths le pressa de leur rendre les droits dont il les avait privés, et il se vengea de son refus en persécutant les catholiques (*Voy.* JEAN Ier., pape, et THÉODORIC). L'eunuque Amantius ne pouvait pardonner à Justin de l'avoir trahi; et ce prince, de son côté, ne voyait qu'avec peine un homme qui s'était cru assez puissant pour disposer du trône. Une conspiration vraie ou supposée mit fin aux craintes de Justin. Des juges vendus trouvèrent Amantius coupable de tous les crimes dont on voulut le charger. Il eut la tête tranchée, aux applaudissements de la multitude, à qui on l'avait peint comme un fauteur de l'arianisme. Trois de ses compagnons furent exilés ou mis à mort; et le malheureux qu'il avait voulu élever à l'empire, fut assommé dans son cachot à coups de pierres, et jeté dans la mer. Le séjour de Vitalien dans le voisinage de Constantinople était encore pour Justin un sujet d'inquiétude: le prince goth avait fait trembler Anastase, et jouissait de

la faveur populaire. Justin, l'ayant attiré à sa cour, le combla d'honneurs, et le fit assassiner le septième mois de son consulat. On doit dire que la voix publique accusa de ce crime Justinien, destiné à en recueillir le fruit; mais l'impunité des coupables ne permet pas de douter que Justin n'y eût consenti. L'invasion des Perses dans l'Ibérie et la Lazique, et les désordres causés par les factions des *verts* et des *bleus*, troublèrent encore le règne de Justin. Le vieillard s'obstinait cependant à garder seul une couronne qu'il ne pouvait plus faire respecter. Malgré les instances du sénat, qui le pressait de s'associer Justinien, son neveu, il y résista long-temps, sous prétexte que ce prince était trop jeune; mais une ancienne blessure qu'il avait à la cuisse s'étant rouverte, il consentit à couronner son neveu, et mourut quatre mois après, le 1er. août 527, âgé de soixante-dix-sept ans, dont il en avait régné neuf. Il n'avait point eu d'enfants de son mariage avec Euphémie (*Voy.* EUPHÉMIE, tom. XIII, pag. 512). On a des médailles de Justin sur tous les métaux. W—s.

JUSTIN II, surnommé *le jeune*, fils de Dulcissime et de Vigilantia, l'une des sœurs de Justinien, naquit dans l'Illyrie, et fut élevé à la cour de son oncle, qui le combla de faveurs, et le revêtit de la dignité de *curopalate*, ou grand-maître du palais. Au moment où l'empereur venait d'expirer, les amis de Justin lui annoncèrent que le prince mourant avait désigné pour son successeur celui de ses neveux qui paraîtrait le plus digne de l'empire, et le déterminèrent à se rendre au sénat pour faire cesser son irrésolution. Dès qu'il parut dans l'assemblée, Justin fut salué par les gardes; et la cérémonie de son couronnement eut lieu dès le lendemain 14 novembre 565. Dans la harangue qu'il prononça dans l'hippodrome, il promit de réformer les abus qui avaient déshonoré la vieillesse de son prédécesseur, et de faire revivre dans sa personne le nom de consul aboli par Justinien. Il fit acquitter sur-le-champ toutes les sommes dues par le trésor public; et l'impératrice Sophie, son épouse, fit délivrer tous les prisonniers retenus pour dettes. Il rappela, de leur exil, les évêques orthodoxes, et ne négligea rien pour rétablir la paix dans l'Eglise. De si heureux commencements semblaient promettre à l'empire un règne fortuné; mais Justin ne tarda pas à les démentir. Les courtisans qui l'entouraient s'emparèrent de son esprit; et il leur abandonna les soins du gouvernement pour se livrer à des plaisirs honteux. Il choqua les Avars par sa fierté, et ne prit aucune mesure pour s'opposer à leurs incursions. Il perdit l'Italie pour en avoir ôté le gouvernement à l'eunuque Narsès (*Voy.* NARSÈS), vit ravager l'Afrique, et n'arrêta point les conquêtes des Perses. L'injustice et la fraude dominèrent dans la capitale et les provinces; mais, ajoute Gibbon, pour être de bonne foi, il faut dire que Justin paraît avoir eu des intentions droites, et qu'il aurait pu porter le sceptre avec honneur sans une maladie qui diminua les forces de sa tête, le priva de l'usage des pieds, et le retint dans son palais. Les frères de Justin et ses cousins l'avaient mécontenté par leurs intrigues; il s'était vu obligé d'en punir un par l'exil, et il avait fait mourir Justin, son cousin, déjà célèbre par ses services. Ces raisons le déterminèrent à choisir son successeur hors de sa famille. Par le conseil de Sophie, il adopta Tibère Constantin, son gendre, et le créa César. En lui

remettant les marques de sa dignité, il lui donna les plus sages conseils sur la conduite qu'il devait tenir : « Ne prenez pas de plaisir, lui dit-il, » à verser le sang des hommes ; abs- » tenez-vous de la vengeance : évitez » les actions qui ont attiré sur moi la » haine publique; et au lieu d'imiter » votre prédécesseur, profitez de son » expérience.... L'éclat du diadème » m'a ébloui : soyez modeste et sage; » n'oubliez pas ce que vous avez été, » et songez toujours à ce que vous » êtes. Vous avez sous les yeux vos » esclaves et vos enfants : en pre- » nant l'autorité, prenez la tendresse » d'un père. Aimez votre peuple à » l'égal de vous-même; cultivez l'af- » fection et maintenez la discipline » de l'armée : protégez la fortune des » riches, et soulagez la misère des » pauvres. » L'assemblée n'interrompit ce discours que par ses larmes; et Justin, se recueillant, fit des vœux pour son successeur : « Puisse le » Dieu du ciel et de la terre inspirer » à votre cœur tout ce que j'ai né- » gligé ou oublié! » Il passa les quatre dernières années de sa vie dans une obscurité paisible, et mourut le 5 octobre 578. L'impératrice Sophie, son épouse, princesse spirituelle, mais hautaine, était nièce de la fameuse Théodora. On a des médailles de cet empereur; mais elles sont moins communes que celles de Justin Ier., dont il est difficile de les distinguer, suivant Banduri. Flav. Cresconius Corippus a écrit un *Panégyrique* et *quatre Livres* à la louange de Justin (*Voy.* CORIPPUS, tome IX, page 590). Gibbon a traduit en prose les huit cents vers des deux premiers livres de Corippus dans son *Hist. de la décad. de l'Empire romain*, ch. XLV.

W—s.

JUSTIN, historien latin, appelé, dans quelques manuscrits, *Justinus Frontinus*, et dans d'autres, *M. Junianus Justinus*, vécut sous le règne des Antonins, et florissait au milieu du IIe. siècle de l'ère chrétienne. On n'a aucun renseignement sur sa personne. Quelques critiques même croient que c'est au IIIe. siècle qu'il faudrait reporter cet auteur. Il abrégea l'histoire (perdue pour nous) que Trogue Pompée avait écrite sous le règne d'Auguste. L'abrégé rédigé par Justin, est intitulé: *Historiarum Philippicarum, et totius mundi originum, et terræ sitûs ex Trogo Pompeio excerptarum, libri XLIV, à Nino ad Cæsarem Augustum*. Les six premiers livres sont comme une introduction à l'histoire de Macédoine, à laquelle sont consacrés les livres VII, VIII, IX, XI — XVII, XXIV—XXVI, XXVIII, XXIX, XXX, XXXIII; ce qui semble justifier le titre d'*Historiæ philippicæ*. Le style de Justin est en général agréable et naturel, élégant, mais quelquefois négligé. Quelques détails, qu'on lit pourtant avec plaisir, semblent aujourd'hui déplacés dans un abrégé. L'auteur, au reste, déclare lui-même ne s'être arrêté qu'aux faits et aux passages intéressants de Trogue Pompée. Aussi n'y a-t-il dans son abrégé ni ordre, ni liaison, et la chronologie y est souvent renversée. On ne sait pas précisément quelle est l'édition *Princeps* de Justin. Les éditeurs de Deux-Ponts (1784, in-8°.) regardent comme telle une édition in-fol., sans date ni indication de ville, à lettres rondes. On croit plus généralement que la première édition de cet auteur est celle que donna N. Jenson, à Venise, 1470, in-4°., ou petit in-fol. Quelques personnes pensent que c'est l'édition d'Udalric Gallus, Rome, in-4°., sans date, mais qui paraît n'être que de 1471. Justin, plusieurs fois réimpri-

mé avec Florus, a eu un grand nombre d'éditions : on distingue celles de Bongars, 1581, in-8°.; d'Elzevier, 1640, in-12, réimprimée la même année; de Cantel, *ad usum Delphini*, 1677, in-4°.; de J. G. Grævius, 1668, 1669, 1674, 1683, revue en 1701, base de celles qui ont paru depuis; de Gronovius, 1719, in-8°., 1760, in-8°., qui fait partie des *Variorum*; de Capperonnier, Paris, Barbou, 1770, in-12, pour laquelle quelques manuscrits ont été consultés; et enfin, de Wetsel, 1806, in-8°., excellente édition. Oberlin en avait promis et commencé une qui n'a pas vu le jour. Justin a souvent été traduit en français; par G. Michel, dit de Tours, 1540, in-12; par Cl. de Seyssel, 1559, in-fol.; par Colomby, par Ferrier et par Favier. (*V.* Colomby, IX, 309, Favier du Boulay, XIV, 219, et Ferrier, XIV, 441); et enfin par l'abbé Paul, 1774, 2 vol. in-12, réimprimée en 1817. M. Bruyset, de Lyon, a aussi traduit Justin : mais son travail, quoiqu'achevé, n'est point encore imprimé. Lacroix du Maine, en son article J. Bouchet Poitevin, dit que Bouchet *a traduit du latin en français l'Histoire de Justin, martyr, auteur grec.* Ces derniers mots autorisent à penser que ce n'est pas l'abréviateur de Trogue Pompée qu'a traduit J. Bouchet.

A. B—t.

JUSTINE, (Flavia-Justina-Augusta), impératrice romaine, née en Sicile, était fille de Juste, gouverneur du *Picenum* (la Marche d'Ancone), mis à mort par l'ordre de Constance, pour s'être flatté que des augures lui avaient prédit qu'un de ses enfants monterait sur le trône. Justine épousa le tyran Magnence : mais les troubles qui furent la suite de la révolte de son mari, ne lui permirent pas alors de fixer sur elle l'attention publique. Devenue veuve, elle fut assez adroite pour se ménager la protection de l'impératrice Sévéra, qui l'admit dans son intimité. Mais elle trahit sa bienfaitrice, et, après lui avoir ravi le cœur de Valentinien, elle détermina ce prince à répudier Sévéra, pour l'épouser (368). Elle joignait à une rare beauté beaucoup d'esprit et d'adresse; elle fit revêtir ses deux frères de places importantes, et sut gagner l'affection des grands par ses largesses. Elle dissimula son penchant pour l'arianisme, n'espérant pas amener Valentinien à ses sentiments : mais elle profita de son crédit pour éloigner de la cour les évêques catholiques qui pouvaient gêner ses projets. Après la mort de Valentinien, elle séduisit les légions d'Illyrie, qui élurent empereur Valentinien le jeune, son fils, âgé de cinq ans, au mépris des droits de Gratien, dont la modération épargna une guerre civile à l'Empire (*Voyez* Gratien, tom. XVIII, p. 333). Justine établit sa résidence à Milan : elle était dans cette ville, lorsqu'elle apprit à-la-fois la fin malheureuse de Gratien, et l'approche du tyran Maxime. Dans cette conjoncture difficile, elle eut recours à St. Ambroise, dont elle connaissait la fidélité, et qui sauva l'Italie de nouveaux ravages. Mais bientôt après, oubliant les services de ce prélat, elle tenta de relever les ariens, et voulut établir l'hérésiarque Auxence dans dans une des basiliques de Milan. La résistance courageuse de St. Ambroise, et la crainte d'occasionner un soulèvement général, la firent renoncer à ce projet. Mais, en 386, elle obtint de son fils un édit qui permettait aux ariens de s'assembler publiquement, et défendait aux catholiques de les troubler dans l'exercice de leur culte. St. Ambroise refusa une seconde fois de céder l'église qu'on lui deman-

dait, et, bravant les menaces de l'impératrice, déclara qu'il souffrirait plutôt mille morts que d'abandonner son troupeau. Le tyran Maxime arrêta les suites de cette persécution; et cet acte de sévère justice servit en même temps sa politique, puisqu'il justifiait aux yeux du peuple son dessein de chasser Valentinien de l'Italie. Justine recourut encore à St. Ambroise; mais cette fois le prélat ne put réussir à fléchir Maxime: elle se réfugia donc à Thessalonique, et y mourut en 388, sans savoir que son fils serait bientôt rétabli dans ses états (*V.* Théodose et Valentinien II). Elle avait encore eu de son mariage, trois filles, Justa, Grata, et Galla qui épousa l'empereur Théodose. W—s.

JUSTINGER (Conrad), chancelier de la ville de Berne, fut chargé, en 1420, par le gouvernement, de composer une *Chronique de Berne*, qui existe encore en manuscrit. Son ancienneté la rend respectable; et elle a été la source à laquelle la plupart des historiens subséquents ont puisé. Le travail de Justinger va jusqu'en 1421. Wagner, Tschachtlan, Schilling et Anshelm de Rotwyl ont continué cette chronique. Il mourut en 1426. U—i.

JUSTINIANI. *Voy.* Giustiniani et Laurent.

JUSTINIEN Ier., empereur d'Orient, mérite une place distinguée dans l'histoire, par ses qualités personnelles, ses conquêtes, et surtout par la gloire qu'il a eue d'attacher son nom au code de lois qui régit encore, après plus de douze siècles, la plupart des nations civilisées. Il naquit vers l'an 484 (1), à Tauresium, dans le district de Bederiane, dans la Dardanie, sur les frontières de l'Illyrie et de la Thrace (1). Il était fils de Sabatius, simple cultivateur, et de Bigleniza ou Vigilantia, sœur de Justin, qu'un caprice de la fortune porta sur le trône. Son oncle, n'ayant point d'enfants, le traita comme son héritier, et le fit élever avec soin. Il étudia avec succès la jurisprudence, et la théologie, regardée alors comme la première des sciences: il s'appliqua aussi à la littérature, et on lui attribue l'hymne qu'on chante dans les églises grecques avant la communion (2). Justin, parvenu à l'empire, créa son neveu *nobilissime;* mais il refusa de le déclarer son collègue, jugeant peu convenable, à son âge, de s'associer un jeune homme. Justinien n'en partagea pas moins l'autorité; et il finit même par gouverner sous le nom d'un vieillard que sa faiblesse et son ignorance grossière rendaient incapable. Il avait, dans la personne de Vitalien, prince goth, un concurrent redoutable par l'influence qu'il exerçait sur les barbares: il sut le déterminer à quitter la retraite qu'il habitait dans le voisinage de Constantinople, l'accueillit avec les égards dus à son rang et à ses services, lui jura publiquement une amitié éternelle, et le fit poignarder quelques mois après, à la table même de l'empereur. Débarrassé de ce rival dangereux, il lui succéda dans le commandement de l'armée d'Orient: mais craignant, s'il s'éloignait de la cour, de perdre son crédit, il abandonna la conduite des troupes à ses lieutenants, et s'attacha surtout à gagner l'affection du clergé par ses largesses, et celle du peuple en

(1) Le 11 mai 483. (*V.* Beauvais, *Histoire des empereurs*, et l'*Art de vérifier les dates*, I, 409.)

(1) Il y fit bâtir une ville (*Justiniana Ia.*) qui devint le siége d'un archevêque, et qui est aujourd'hui appelée *Djustendil* par les Turcs. *Voyez* le Mémoire que d'Anville a donné à ce sujet dans le *Recueil de l'Académ. des inscript.*, tom. XXXI, Hist., pag. 287.

(2) Elle est imprimée dans l'*Horologium græcum*.

montrant un zèle ardent pour la pureté de la foi. Durant son consulat (521), il donna des fêtes qui rappelèrent celles de l'ancienne Rome : un grand nombre de lions et de léopards combattirent ensemble dans le Colisée. Des prix magnifiques furent distribués aux vainqueurs du cirque; et toute la multitude eut part à ses libéralités, qu'on évalue à 288,000 pièces d'or. Tandis qu'il flattait ainsi les goûts du peuple, il ne négligeait rien pour se rendre de plus en plus agréable aux sénateurs; et Justin, cédant enfin à leurs instances, couronna lui-même son neveu le 1er. août 527. Justinien avait épousé, depuis deux ans, Théodora, femme d'une basse naissance, également fameuse par sa beauté, son esprit et ses débauches. L'impératrice Euphémie, tant qu'elle avait vécu, s'était opposée à une union aussi mal assortie. Mais Justinien, aveuglé par sa passion, avait fait consentir Justin à son mariage avec Théodora, qui fut déclarée auguste, et couronnée le même jour. (*Voy.* EUPHÉMIE et THÉODORA.) Les jeux du cirque avaient souvent été l'occasion de mouvements séditieux : les conducteurs des chars étaient divisés en deux factions, les *verts* et les *bleus*, ainsi nommés des couleurs qui les distinguaient. Sous le règne de son oncle, Justinien, en favorisant exclusivement les *bleus*, avait autorisé tous les excès auxquels ils s'étaient livrés. Dès qu'il fut sur le trône, il annonça le dessein de les réprimer; et la loi qu'il rendit à ce sujet, fait connaître toute la partialité des tribunaux, puisqu'elle porte qu'à l'avenir les coupables seront punis, quelle que soit leur couleur. Justinien continua cependant de favoriser secrètement les *bleus*, par égard pour Théodora, qui, dans sa jeunesse, avait reçu des *verts* un affront qu'elle ne pouvait leur pardonner. La guerre contre les Perses devait d'abord attirer son attention : mais, retenu dans sa capitale par des soins importants, il se contenta d'envoyer contre eux ses meilleures troupes, commandées par Bélisaire. Voulant faire cesser les troubles religieux, il publia une profession de foi, conforme à celle de l'Eglise catholique; elle fut acceptée et souscrite de tous les évêques. Il déclara en même temps ceux qui resteraient attachés à l'hérésie, incapables de remplir aucune fonction; défendit, sous des peines sévères, de transcrire leurs ouvrages, et ordonna que toutes les copies en seraient remises aux tribunaux pour être brûlées. Il s'occupa aussi du rétablissement des bonnes mœurs, et institua des préteurs (*prætores plebis*), chargés de poursuivre ceux qui oseraient y porter atteinte; il prohiba les mariages entre proches parents, bannit les femmes de mauvaise vie, et punit de la même peine les libertins scandaleux. Il régla les cérémonies des funérailles, et chargea les magistrats de veiller à ce que les inhumations fussent faites avec la décence convenable. Il s'empressa de rétablir les villes ruinées par la guerre ou par des accidents, en construisit de nouvelles, décora Constantinople de plusieurs édifices somptueux, et parvint ainsi à donner une haute idée de ses richesses et de sa puissance. Cependant l'armée commandée par Bélisaire, affaiblie, même par ses succès, n'osait plus rien entreprendre. Les Perses, aidés par leurs voisins, attaquèrent à leur tour Bélisaire, et obtinrent quelques avantages. Son rappel fut la première injustice qu'eut à souffrir ce grand capitaine. Le zèle religieux de Justinien lui avait fait adopter des mesures bien contraires à la saine politique et au véritable esprit du christianisme. Les

lois rigoureuses qui condamnaient au bannissement ceux qui refuseraient le baptême, et à la mort ceux qui continueraient de sacrifier aux idoles, dépeuplèrent de vastes provinces, exilèrent de la Grèce les arts et l'éloquence, et affaiblirent plus l'Empire que les ravages des barbares. L'esprit d'intolérance qui avait dicté ces lois féroces, était entretenu par les fléaux naturels que la colère du ciel semblait multiplier à cette époque. Ainsi les tremblements de terre ou les maladies pestilentielles devenaient le signal de nouvelles persécutions contre les hérétiques ou les idolâtres; et leurs supplices excitaient des séditions, qu'on n'appaisait que par de nouveaux torrents de sang. La tranquillité des *verts* et des *bleus* n'était qu'apparente. Les premiers se soulevèrent en 532, et parcoururent en tumulte les rues de Constantinople, demandant à grands cris le renvoi des ministres: les troupes envoyées contre eux augmentèrent le désordre, en cherchant à le calmer. Des femmes renfermées dans leurs maisons lancèrent des pierres sur les soldats: ceux-ci se défendirent avec des tisons enflammés; et le feu se communiquant de proche en proche, menaça bientôt la ville d'un incendie que personne ne s'occupait d'arrêter. L'église Sainte-Sophie, les bains de Zeuxippe, une partie du palais impérial, et une multitude de beaux édifices, furent la proie des flammes. Cette sédition, appelée *Nika* (1), du mot de ralliement des factieux, dura cinq jours. Justinien, tremblant, renvoya ses ministres, et jura publiquement sur l'Evangile, de réparer les injustices qu'on leur reprochait: mais voyant que le peuple l'écoutait avec défaveur, il se réfugia dans son palais, et il aurait abandonné sur-le-champ Constantinople, sans la fermeté de Théodora, qui, le rappelant à lui-même, lui représenta que, pour un monarque, le trône doit être un glorieux sépulcre. Pendant ce temps-là, les *verts*, assemblés dans l'hippodrome, avaient proclamé empereur Hypatius, neveu d'Anastase, et pressaient ce prince de se montrer au peuple. Son irrésolution laissa le temps à Bélisaire d'avancer à la tête des vétérans: Hypatius fut pris et mis à mort avec Pompée, son frère, et dix-huit de ses complices. Un édit de clémence rassura les autres conjurés. Justinien, dans son embarras, s'était engagé à diminuer les impôts; mais il oublia facilement une promesse que la crainte seule lui avait arrachée. A peine sorti du danger, il ne s'occupa qu'à réparer les désastres causés par l'incendie; et son premier soin fut de relever l'église de Ste.-Sophie. Ce temple, l'un des plus vastes et des plus beaux qui existent dans le monde, fut reconstruit sur les plans d'Anthémius, fameux architecte. (*Voy.* ANTHEMIUS, tom. II, pag. 248.) On y employa dix mille ouvriers: l'empereur lui-même surveillait chaque jour leurs travaux, et excitait leur activité par ses récompenses. On rapporte que le jour de la consécration de cette église, Justinien s'écria: « Gloire à Dieu, qui m'a jugé » digne d'achever un si grand ouvrage! » O Salomon, je t'ai vaincu (1)! » Les lignes de forteresses que Justinien avait élevées sur ses frontières, n'étaient, dit Montesquieu, que des monuments de la faiblesse de l'empire. En effet, ce prince, ne pouvant s'opposer

(1) Ce mot signifie, *Soyez victorieux*, *triomphez*. Il faut lire, dans l'ouvrage de Gibbon, les curieux détails de cette sédition.

(1) La construction de cette église avait duré cinq ans. Quelque temps après, un tremblement de terre renversa la partie orientale de la coupole. Justinien répara ce désastre; et la trente-sixième année de son règne, il fit, pour la seconde fois, la dédicace d'un temple qu'on admire encore depuis douze siècles. (Gibbon, ch. 40.)

aux invasions annuelles des Perses, acheta d'eux une trève passagère, qui fut pourtant nommée la paix éternelle. Il avait alors conçu le vaste projet d'enlever à Gélimer le trône que celui-ci avait usurpé sur Hilderic, et de chasser, sous ce prétexte, les Vandales de l'Afrique. Le commandement de cette expédition fut remis à Bélisaire, dont l'empereur avait éprouvé les talents et la fidélité. Deux batailles livrèrent aux Romains l'Afrique et ses îles; et Bélisaire, peu de mois après son départ de Constantinople, y rentra en triomphe, conduisant Gélimer, prisonnier, et précédé des riches dépouilles enlevées sur les Vandales (*Voy.* Bélisaire). L'année 534 est célèbre par la publication du code de Justinien: mais, pour ne point interrompre le récit des événements de son règne, on renvoie à la fin de l'article les détails sur cet ouvrage, qui aurait suffi pour immortaliser ce prince. L'Afrique était à peine soumise, que la mort d'Amalasonte, son alliée, assassinée par ordre du barbare Théodat, fournit à Justinien un prétexte pour expulser les Goths de l'Italie. (*Voy.* Amalasonte et Théodat). Bélisaire chargé de cette nouvelle expédition, s'empara d'abord de la Sicile, d'où les Goths tiraient leur subsistance: par ce moyen il affama ses ennemis, et se trouva dans l'abondance de toutes choses (1). Une sédition qui éclata dans Carthage, l'obligea de suspendre l'exécution de ses projets; et ce ne fut que l'année suivante (536), qu'il attaqua les Goths dans le centre de leur puissance. Les détails de cette guerre, que prolongèrent la valeur des Goths et la mésintelligence survenue entre Bélisaire et l'eunuque Narsès, son compétiteur, appartiennent entièrement à l'histoire de ces deux illustres capitaines. (*Voy.* Bélisaire et Narsès.) Tandis que ses généraux combattaient les ennemis de l'empire, Justinien étalait ses connaissances théologiques dans des traités, et rassemblait autour de lui des évêques pour discuter les points les plus subtils de la croyance. Si sa légèreté et sa vanité naturelle le faisaient tomber quelquefois dans des erreurs, il les avouait de bonne foi: mais l'impératrice Théodora soutenait opiniâtrément l'hérésie d'Eutychès; et la division de la famille impériale entraînait sans cesse de nouveaux troubles. Antioche et Alexandrie furent en proie à des guerres civiles pour le choix d'un évêque. Le pape Silvère fut exilé par ordre de Théodora, pour avoir refusé de condamner le concile de Chalcédoine; et ses successeurs sur le siége de St. Pierre furent persécutés par Justinien pour n'avoir pas partagé son avis dans la dispute des *Trois chapitres* (Voy. Pélage, Silvère, Vigile, papes). Quelques soupçons inspirés à Justinien sur la fidelité de Bélisaire, déterminèrent son rappel. Le héros, qu'un caprice de son maître empêchait de suivre le cours de ses victoires, s'embarque sans hésiter, et rentre dans Constantinople avec Vitigès, son prisonnier; malgré sa prompte obéissance, on le prive des honneurs mérités d'un second triomphe. Les Perses avaient rompu la trève si chèrement achetée, et, franchissant les faibles barrières destinées à les arrêter, inondaient de nouveau les provinces de l'Orient: Justinien leur opposa Bélisaire, qu'il fallut bientôt renvoyer au secours de l'Italie, envahie par Totila. Cependant, au nord les Gépides, à l'orient les Udgoths et les Vauchonites, révèlent leur existence par leurs ravages: les uns tra-

(1) Montesquieu, *Grand. et Décad. des Romains*, ch. 20.

versent le Danube, et fondent sur la haute Germanie; les autres étendent leurs rapides conquêtes dans l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce. Justinien, effrayé du nombre de ses ennemis, ne songe point à leur résister; il négocie avec les chefs demi-sauvages, fomente leurs divisions par ses flatteries et ses largesses, et parvient ainsi à ralentir leurs progrès. Mais cette fausse politique, en apprenant aux barbares, le secret de la faiblesse de l'Empire, devait en hâter la chute. Le peuple gémissait sous le poids des impôts; et leur produit était dévoré d'avance par les prodigalités du prince, ou absorbé par les honteux tributs qu'il s'était soumis à payer. L'armée, qui avait compté jusqu'à six cent quarante-cinq mille hommes, était réduite à cent cinquante mille, dispersés en Espagne, en Italie, en Afrique, en Egypte, sur les bords du Danube, sur la côte de l'Euxin et les frontières de la Perse. Les soldats, mal payés, mal entretenus, étaient sans discipline, et pillaient eux-mêmes les citoyens qu'ils étaient chargés de défendre. L'âge avancé de l'empereur faisait espérer un changement prochain, et encourageait les séditieux. Bélisaire, soupçonné de les favoriser, fut privé de sa liberté et de ses biens; mais Justinien reconnut bientôt son injustice, et se hâta de la réparer. (*Voy.* BÉLISAIRE.) Ce faible prince, renfermé dans son palais, où il vivait plus en cénobite qu'en souverain, avait conservé la même ardeur pour les disputes théologiques. Sur la fin de sa vie, il adopta, avec chaleur, et défendit l'opinion de Julien d'Halicarnasse sur l'*impassibilité* de Jésus-Christ; il persécuta les prélats qui refusèrent de se ranger à son avis, et mourut dans l'erreur, le 14 novembre 565, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ce fut sous son règne, que des moines apportèrent les vers à soie de la Chine dans la Grèce. Un auteur moderne, qui paraît avoir bien saisi le caractère de Justinien, dit que c'était un prince médiocre, dont les vertus ni les vices n'ont rien d'éclatant; plus capable de concevoir de grands projets que d'en suivre l'exécution; plus heureux qu'habile dans le choix de ses capitaines, et trop faible pour les soutenir contre les attaques de l'envie; doux, clément, humain, mais asservi aux caprices d'une femme hautaine, vindicative et cruelle; vain jusqu'à s'arroger des titres de victoire sur des nations qu'il n'avait pas vaincues, et qui se vengèrent de son orgueil par de sanglants ravages: il se vante dans ses lois, d'être le maître de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Il fut généreux envers les rois dont il triompha, et pardonna le plus souvent à ceux qui, pendant son long règne, attaquèrent sa personne ou son autorité: il ne fut cruel qu'envers les ennemis de la religion; et son intolérance envers des malheureux, d'ailleurs paisibles, fit à l'empire une plaie incurable. Sa piété se montrait avec éclat: dès qu'il fut empereur, il fit présent à l'Eglise de tous les biens qu'il possédait auparavant, et fonda dans sa maison un monastère. Pendant le carême, l'austérité de sa vie égalait celle des anachorètes: il ne mangeait point de pain, ne buvait que de l'eau, et se contentait, pour unique nourriture, de prendre, de deux jours l'un, une petite quantité d'herbes sauvages, assaisonnées de sel et de vinaigre. Il était chaste, sobre, dormait peu et travaillait sans cesse; mais les connaissances qu'il possédait lui inspirèrent une vanité, ridicule dans un particulier et plus encore dans un prince,

et lui firent négliger ses devoirs les plus importants. Avare et libéral, il épuisa ses peuples d'impôts, inventa de nouveaux moyens de se procurer des sommes énormes qu'il dépensa en profusions, et laissa le trésor chargé de dettes. S'il dissipa les revenus de l'Etat en constructions fastueuses, en bâtiments magnifiques, il fit exécuter aussi d'utiles travaux; il perça de nouvelles routes, établit des ponts, et procura de l'eau à un grand nombre de villes qui en manquaient, en faisant creuser des citernes et construire des aqueducs solides et élégants. Toujours en guerre, Justinien ne fut nullement guerrier; les grands exploits de son règne sont uniquement dus à la valeur et à la conduite de Germain, de Bélisaire et de Narsès, et des autres capitaines qui se formèrent sous la discipline de ces trois héros. L'empereur, qui avait formé le glorieux projet de se remettre en possession de l'Occident, apporta lui-même le principal obstacle à son exécution. Renfermé dans son palais auprès de sa femme Théodora, qui le tenait comme enchaîné, il semblait avoir oublié ses armées, dès qu'elles étaient sorties de Constantinople. Il fallait que ses généraux fissent subsister leurs troupes sans paye, sans munitions, sans recrues. Bélisaire et Narsès eurent à combattre, non seulement les Perses, les Vandales et les Goths, mais encore la négligence du prince et la jalousie des courtisans qui ne cessèrent de traverser leurs succès. Justinien avait le coup-d'œil prompt et juste; ce fut lui qui donna le plan de la conquête de l'Afrique et de l'Italie, si heureusement exécutée par Bélisaire et Narsès; et le choix qu'il fit de ces deux grands capitaines pour commander ses armées, prouve sa pénétration. S'il se montra moins sage dans le choix de ses ministres, s'il ne réprima point leur avidité, c'est qu'il céda trop souvent à l'ascendant de l'impératrice Théodora. Sa passion insensée pour cette femme méprisable, sa faiblesse et son intolérance, furent la cause de toutes les fautes que commit Justinien, et ont suffi pour balancer ses qualités aux yeux de l'équitable postérité. Sa législation, le plus beau monument de son règne, a rendu son nom immortel : elle serait irréprochable, si sa vanité impatiente n'eût précipité la rédaction de l'important ouvrage qu'on lui doit, s'il en eût confié la direction à un homme moins corrompu que Tribonien, et s'il n'eût trop souvent changé ses propres lois, inconstance qui donne lieu de croire que sa justice était versatile, et qu'elle pliait au gré de l'intérêt. Le Code qui porte son nom, parce qu'il fut publié et rédigé par son ordre, fut publié d'abord la seconde année de son règne en 529, et reproduit, avec des changements considérables, en 534. On y a refondu trois autres Codes, savoir : le Grégorien, l'Hermogénien et le Théodosien. Les rédacteurs de cet ouvrage, à la tête desquels était Tribonien, eurent ordre de supprimer les lois répétées, contradictoires, et hors d'usage; de retrancher les préambules et tout ce qu'ils jugeraient superflu ; d'ajouter tout ce qui leur paraîtrait nécessaire, soit pour l'exactitude, soit pour l'éclaircissement. A la tête de son ouvrage, il dit très sérieusement, qu'il entend qu'on divise toute la matière en sept parties, par respect pour la nature et la vertu des nombres. L'an 530, l'empereur chargea les mêmes magistrats de recueillir toutes les décisions qu'ils pourraient trouver dans les livres et dans les écrits presque innombrables des jurisconsultes, de les

mettre sous certains titres, et de les arranger dans un ordre convenable. De ce travail sortirent, dans l'espace de trois ou quatre ans, les 50 livres du *Digeste*, qui furent nommés *Pandectes*, c'est-à-dire, *qui comprend tout*, parce que les rédacteurs y avaient compris tout ce qu'ils avaient pu compiler touchant le droit. Les Pandectes se perdirent pendant les incursions des barbares : elles furent, dit-on, retrouvées au bout de 500 ans, au pillage d'Amalfi. Enfin Justinien chargea Tribonien, conjointement avec Théophile et Dorothée, professeurs en droit, d'extraire des anciens, et de recueillir, en quatre livres, les premiers éléments de la jurisprudence, pour servir d'introduction à l'étude du droit. Ce recueil fut appelé *Institutes*. Depuis la rédaction du Code, Justinien avait publié plusieurs constitutions jusqu'au nombre de 200 : d'ailleurs le travail avait fait apercevoir un grand nombre d'imperfections dans le premier ouvrage. Justinien en ordonna donc la révision à Tribonien, sous lequel travaillèrent cinq autres commissaires, avec ordre de renfermer dans le nouveau code les lois postérieures au premier. Le 16 novembre 534, il adressa au sénat de Constantinople cette seconde édition, abrogeant la précédente. C'est cette révision qui a seule subsisté, et que nous avons aujourd'hui entre les mains. L'empereur se réserva le droit d'ajouter dans la suite, mais séparément, les constitutions qu'il jugerait nécessaires. Aussi plusieurs des Novelles limitent, étendent, quelquefois même détruisent ce qui avait été statué dans le Code. C'est ce qui a fait soupçonner Tribonien et le prince même d'avoir souvent écouté l'intérêt et la faveur, plutôt que la raison et l'équité. Quelques auteurs attribuent ces variations aux caprices de Théodora. Ces Novelles sont au nombre de 160, dont 98 seulement ont force de loi, parce qu'elles furent recueillies dans un seul volume, en 565, dernière année du règne de Justinien. Après sa mort, le jurisconsulte Julien en fit une nouvelle édition, et en ajouta 27, qui avaient été exclues du premier recueil. Haloander, jurisconsulte saxon, qui donna, en 1531, une édition des Pandectes, y joignit encore 40 novelles qu'il avait retrouvées : Cujas en a découvert trois autres. Les Novelles furent publiées en grec par Justinien, et traduites en latin sous le nom de Justin II. Cette traduction est littérale, et telle que Justinien l'avait permise : aussi fait-elle autorité; et c'est pour cette raison que les Novelles, ainsi traduites, sont nommées *Authentiques*. Ce n'est pas, suivant M. Chabrit, dans les compilations de Justinien, mais dans ses lois personnelles, qu'on doit étudier son caractère de législateur. Il ne prit rien de la politique de ces hommes d'état dont les desseins profonds avaient fait entrer tant de dispositions singulières dans les premiers codes romains : il considéra uniquement ces égards de famille qui sont les seuls devoirs de la société : il saisit le plan des empereurs, au point qu'il effaça jusqu'aux derniers traits de celui de la république. Les compilations de Justinien, proscrites en Orient par l'empereur Phocas, furent adoptées, long-temps après, par Lothaire II, empereur d'Occident. L'Italie se passionna pour tous les ouvrages de Justinien. Placentin de Montpellier alla les étudier, avec quelques autres Français, dans la fameuse université de Bologne : en 1166, il fut en état de professer le droit romain en France; il eut un grand nombre de disciples. On éta-

blit des chaires dans plusieurs villes du royaume. De nombreux élèves y accoururent de toutes parts; et le concile de Tours, en 1180, fut obligé de défendre aux moines de sortir de leurs cloîtres pour aller à cette étude. On a prétendu que Justinien ne savait pas lire. Lesueur le lave de ce reproche, en montrant que, quoiqu'il ne fût pas beaucoup versé dans la connaissance des langues et des autres sciences, il écrivait élégamment et en bons termes, comme on peut le voir par sa lettre au pape Vigile, et par le témoignage d'Eustache, qui a écrit l'histoire de son siècle. Il aimait les gens de lettres et les savants; il se plaisait à faire régner la justice; il était zélé pour la religion chrétienne. Pour encourager et enseigner les lettres et les sciences, surtout le droit, et pour faire que son empire fût régi selon ses lois et ses ordonnances, il institua trois célèbres écoles de droit, savoir, à Rome, à Constantinople, et à Bérite dans la Palestine. On ne croit pas pouvoir mieux faire que de renvoyer au *Manuel* de Jacques Godefroy, ou à *l'Histoire de la jurisprudence romaine* par Terrasson, ceux qui desireraient avoir une notice plus détaillée des différentes parties qui forment le Corps du droit romain, de la manière de les citer, des titres qui composent le Digeste et le Code, et de leur rapport. (Voyez *Lettres sur la profession d'avocat*, par Camus, tom. 1er., pag. 52.) On peut aussi consulter l'*Historia Corporis juris Justinianæi* par Hermann, Iéna, 1731, in-8°. Parmi les nombreuses éditions du Corps de droit, on distingue les suivantes : Amsterdam, Elzevir, 1663-64, 2 vol. in-8°., jolie édition très recherchée et plus rare que celle de 1681, donnée par les mêmes imprimeurs. — Avec les notes de D. Godefroy, *ibid.*, Elzevir, 1663, 2 vol. in-fol., rare. — Mise dans un nouvel ordre plus commode par Freiesleben, Bâle, 1789, 2 tom. in-4°. (*Voy.* D. GODEFROY et FREIESLEBEN.) Le Corps de droit a été traduit en français : les *Institutes* par M. Hullot, Metz, 1807, in-4°., ou 5 vol. in-12; — le *Digeste* par MM. Hullot et Berthelot, *ibid.*, 1803-5, 7 vol. in-4°., ou 35 vol. in-12; — le *Code* par M. Tissot; *ibid.* 1807-10, 4 vol. in-4°., ou 18 vol. in-12; — les *Novelles* par M. Beranger fils, *ibid.* 1810-11, 2 vol. in-4°., ou 10 vol. in-12. (Voy. le *Manuel du libraire* par M. Brunet.) Les *Institutes* avaient déjà été traduites séparément, en ryme, petit in-fol., goth., rare; avec des observations par Ferrière, Paris, 1770, 7 vol in-12; et les *Pandectes* l'ont été par M. Bréard de Neuville, d'après l'ordre dans lequel les a rangées Pothier (*Voy.* J. POTHIER). L'Histoire du règne de Justinien a été écrite par Procope, et Agathias son continuateur. Procope, secrétaire de Bélisaire, s'est plus attaché à décrire les victoires de ce grand capitaine sur les Perses, les Vandales et les Goths, que les actions de Justinien, auquel il donne cependant des éloges magnifiques; mais il a consacré plus spécialement à ce prince deux ouvrages : l'un intitulé, *Des édifices de Justinien*, contient la nomenclature exacte et fastidieuse de toutes les constructions entreprises et exécutées par ses ordres. Quelques motifs de mécontentement l'avaient engagé à écrire auparavant l'*Histoire secrète*, satire violente, où Justinien est comparé au farouche Domitien, et dont l'auteur ose affirmer que ce prince avait un commerce habituel avec les démons qui occupaient quelquefois sa

place sur le trône. L'Histoire secrète (*Anecdota seu historia arcana*), qu'on avait crue long-temps perdue, a été publiée, pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, par Nicol. Alemanni, Lyon, 1623, avec une version latine et des notes savantes, dans lesquelles l'éditeur cherche à fortifier tous les faits allégués contre Justinien. J. Eichel pense qu'Alemanni, en rédigeant ces notes, a moins consulté l'intérêt de la vérité que le desir de plaire à Grégoire XV, son bienfaiteur, en peignant de couleurs odieuses un prince qui s'était souvent opposé aux prétentions des pontifes romains: il s'est attaché en conséquence, dans l'édition qu'il a donnée des *Anecdotes* (Helmstadt, 1654, in-4°.), à démontrer la fausseté de toutes les imputations dont Procope et Alemanni avaient chargé la mémoire de Justinien. Mais n'est-il pas à craindre qu'Eichel, protestant zélé, ne se soit laissé entraîner trop loin dans la défense d'un prince dont le premier titre, à ses yeux, est d'avoir lutté contre les entreprises de la cour de Rome? Montesquieu, dont l'opinion est toujours d'un si grand poids, dit bien qu'on ne peut pas croire tout ce que Procope rapporte de Justinien dans son *Histoire secrète*, parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce prince dans ses autres ouvrages, affaiblissent son témoignage dans celui-ci; mais il avoue cependant, qu'il penche pour l'Histoire secrète, qui lui paraît mieux liée avec l'étonnante faiblesse où se trouva l'Empire, à la fin de son règne et dans les suivants (*Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, chap. XX). On peut encore consulter: I. *Imperatoris Justiniani Defensio adversus Alemannum*, par Thomas Rive, réimprimée par les soins d'Eichel, Helmstadt, 1656, in-4°. II. J.-J. Ludewig, *Vita Justiniani magni atque Theodoræ augustorum, necnon Triboniani*, Halle, 1731, in-4°., fig. III. *De rebus gestis Justiniani magni*, par Phil. Invernizi, Rome, 1783, in-8°.: cet ouvrage, écrit d'un style pur et élégant, est plein de savantes recherches; mais, de même que le précédent, c'est moins l'histoire que le panégyrique de Justinien, que l'auteur justifie sur tous les points. IV. Lebeau, et surtout l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain*, par Gibbon, tom. IX et suiv., où les faits les plus importants du règne de Justinien sont présentés de la manière la plus intéressante, et discutés avec une rare impartialité. (*Voy.* PROCOPE.) De Boze a décrit (*Acad. des Inscrip.*, tom. XXVI, Mém. pag. 523), un médaillon d'or de Justinien, qu'il regarde comme le plus considérable de tous ceux qui restent de l'empire romain. Il est encore au cabinet du Roi. Quant à la prétendue médaille citée par Ducange (*De imperatorum Constantinop. numismatibus*, pag. 96), d'après P. Gilles, portant la légende *Gloria Romanorum Belisarius*, personne ne doute aujourd'hui qu'elle ne soit fausse. W—s.

JUSTINIEN II, surnommé *Rhinotmète* (nez coupé), ou le jeune, n'était âgé que de seize ans, lorsqu'il devint, en 686, empereur d'Orient après la mort de son père Constantin Pogonat. Le début de son règne fut marqué par des victoires, dont il souilla l'éclat en exerçant des cruautés contre ses frères, qu'il fit défigurer, afin que dans cet état ils fussent jugés indignes de gouverner. Il contraignit les Sarrasins, divisés par des guerres intestines, à lui restituer plusieurs provinces qu'ils avaient

enlevées à l'Empire; et il ne leur accorda la paix qu'à des conditions humiliantes (*V.* Abdel-Mélek, tom. I, pag. 54 et 55); mais bientôt il reprit les armes, sous prétexte que la monnaie qu'ils lui donnaient en paiement d'un tribut annuel ne portait pas son image. Tandis que Justinien triomphait au-dehors, il se portait, dans l'intérieur de ses états, à des excès de barbarie. Importuné des plaintes de ses sujets opprimés, il donna ordre à l'eunuque Étienne, son favori, de mettre le feu à Constantinople, et de faire périr en une nuit tous les habitants de cette ville sous les flammes ou par le fer. Cet ordre exécrable ayant été découvert et prévenu, le peuple se souleva contre le nouveau Néron, sous la conduite du patrice Léonce. Celui-ci fut proclamé empereur, et fit couper le nez à Justinien, qu'il relégua dans la Chersonèse en 704. Au bout de sept ans, Tribellius, roi des Bulgares, qui s'était rendu maître de Constantinople par surprise, voulant entretenir les divisions de l'Empire, tira Justinien de sa retraite, et le remit sur le trône. Mais les fautes et les malheurs de ce prince ne l'avaient rendu ni plus humain, ni plus sage. Il ne vît dans son rétablissement que le plaisir de pouvoir sacrifier à sa vengeance un grand nombre de victimes. Léonce et Tibère Absimare, qui avaient régné successivement pendant que Justinien était dégradé, expirèrent dans les tourments, et leurs partisans eurent les yeux crevés. Aussi infidèle allié que barbare souverain, l'empereur déclara la guerre aux Arabes et aux Bulgares, qui l'avaient réintégré, et à qui il avait juré la paix: mais ses mauvais succès le firent repentir d'avoir violé la foi des traités. Il fut plus heureux contre les Sarrasins, qu'il força d'abandonner l'Afrique. Feignant alors de vouloir expier ses crimes, et de ne s'occuper que d'affaires ecclésiastiques, il pria le pape Constantin de venir à Constantinople, et l'y reçut avec de grandes marques de vénération; mais après le départ de ce pontife il revint à son caractère, et se rendit encore coupable d'un grand nombre d'atrocités. Il se préparait à ravager la Chersonèse, lorsqu'il fut assassiné en 711 avec son fils Tibère, par ordre de Philippique Bardanès, qu'il avait condamné à l'exil. Ses ministres, qui, aussi avares et aussi cruels que lui, avaient si souvent attenté à la vie des citoyens les plus riches et les plus vertueux, furent tous enveloppés dans la ruine d'un aussi indigne maître. Justinien II fut le dernier prince de la famille d'Héraclius. A. S—y.

JUSTINIEN de Tours (Le P.) *V.* Febure, XIV, 242.

JUSTULUS (Pierre-François), poète latin, né à Spolète dans l'Ombrie au commencement du XVIe. siècle, était secrétaire du fameux César Borgia; il fut aussi lecteur public au collége de la Sapience à Rome, sénateur de la ville, etc. Honoré du titre de poète lauréat, il justifia cette distinction par quelques petits poèmes latins, qui furent recueillis et publiés à Rome en 1510, en un petit volume in-4°., devenu rare. On remarque parmi ces opuscules trois Panégyriques en vers de César Borgia, qui ne méritait guère un tel honneur; un Poème sur le safran; un autre sur les vers à soie; un troisième, qui renferme la description fort curieuse du mont Luco, près Spolète, montagne en effet très remarquable et très pittoresque, qui était bien propre à inspirer un poète né dans ses environs. Ces poésies ont de la grâce, de l'élégance et de la pu-

reté : elles se ressentent de l'époque où elles parurent, soit par les qualités que nous venons de remarquer, soit par un ton de négligence occasionnée par les affaires et la dissipation auxquelles l'auteur dut être trop souvent livré. D—B—S.

JUSTUS (PASCHASIUS), en flamand Pasq. JOOSTENS, médecin de la petite ville d'Eecloo, près de Gand, publia en 1560 un Traité sur le jeu, sous ce titre : *De aleâ, sive de curandâ ludendi in pecuniam cupiditate*. Cet homme, fameux par ses erreurs, le composa pour se guérir lui-même; mais en vain : le mal triompha du remède. Son ouvrage, peu recommandable, si ce n'est par l'intention, contient quelques anecdotes assez curieuses. Justus était d'ailleurs plein de candeur et de bonté. Malgré son livre et ses prières pour être guéri de sa funeste passion, il mourut plus malheureux que corrigé. Il était persuadé que quelque démon l'empêchait de gagner à son tour. Il avait cependant horreur des blasphêmes. « Pour moi, disait-il un jour au plus fort de ses disgrâces, je ne conçois pas qu'un homme, quelque malheureux qu'il soit, puisse s'oublier à ce point. — C'est que vous ne savez pas, lui répondit un autre joueur, combien cela soulage! » L'ouvrage de Justus a été réimprimé à Marbourg et à Francfort, 1617, in-4°., avec d'autres Traités du même genre recueillis par J. de Munster, sous le titre de *Collectanea de sortibus*, etc., et par les Elzevirs, Amsterdam, 1642, in-12. T—D.

JUUL ou JUEL (PAUL), Norvégien, connu par le projet qu'il forma d'enlever au roi de Danemarck la Norwège, l'Islande et le Groenland, était né à Drontheim, où son père faisait un petit commerce. Frédéric IV le fit voyager pour l'instruire sur l'état des mines, en Allemagne, en Bohème et en Hongrie. A son retour, il fut nommé bailli de Lister et Mandal en Norwège; mais il perdit cette place honorable en 1726, par ses prétentions exagérées et l'orgueil de sa conduite. S'étant rendu à Copenhague, il fit, de concert avec le baron de Coiett, général suédois, et quelques autres, un plan dont il se flattait que les circonstances politiques faciliteraient l'exécution. On devait profiter du mécontentement qu'avait produit en Norwège le projet d'un nouveau cadastre, pour exciter dans ce pays un soulèvement à la faveur duquel une flotte russe pourrait y faire une descente. Quelques parties du royaume de Norwège devaient être données au duc de Holstein. L'Islande, les îles Feroé et le Groenland étaient destinés à la Russie, à condition que Juul en serait nommé gouverneur-général. Un maître de poste danois éventa le complot. Juel fut arrêté, et le roi nomma une commission pour le juger. Il fut condamné à perdre l'honneur, les biens et la vie, à avoir la main droite coupée, la tête tranchée et à être ensuite écartelé. La sentence, datée du 5 mars 1723, et confirmée par le roi le même jour, fut exécutée le 8 à huit heures du matin. Le général Coiett, qui avait été arrêté en même temps que Juul, fut condamné à une prison perpétuelle. On attribue à Paul Juul deux ouvrages en danois: I. *La Vie heureuse*, etc. Copenhague, 1721, in-4°., en vers. II. *Le bon Paysan et son industrie*, Copenhague, 1722, in-8°., réimprimé en 1733, 46 et 55, et traduit en islandais par John Eigelsen. C—AU.

JUVALTA (FORTUNAT), né à Zutz, dans la vallée de l'Engadine, chez les Grisons, en 1567, y mourut en 1654,

Il fut landamman; et, dans sa 82ᵉ. année, il a écrit, en latin, une histoire de son pays, dans laquelle on trouve un récit impartial des troubles de la Valteline (*Fortunati à Juvaltis Engadino-Rhæti, de fatis reipublicæ Rhætorum cum ipsius vitâ annexis commentatio historica*). Ce manuscrit se conserve dans les bibliothèques suisses; et sa traduction allemande, soignée par M. Lehman, a été imprimée à Ulm, en 1781. U—I.

JUVARA (PHILIPPE), célèbre architecte, naquit en 1685, à Messine, d'une famille ancienne, mais pauvre: il apprit à dessiner avec un de ses frères, qui a eu de la réputation comme ciseleur. Ses premiers cours achevés, il prit l'habit ecclésiastique, qui donne en Italie l'entrée de toutes les sociétés, et se rendit à Rome pour étudier l'architecture: s'étant présenté à Fontana, il voulut lui prouver qu'il avait déjà de l'instruction, et lui montra le plan d'un palais qu'il venait de finir. Fontana l'ayant examiné, lui dit: « Oubliez tout ce que vous avez appris » jusqu'ici, si vous voulez demeurer » dans mon école. » Cet habile maître s'attacha ensuite à rectifier les fausses idées que Juvara s'était faites du beau, et, pour y parvenir, lui fit copier plusieurs fois les plans du palais Farnèse, et des autres édifices de Rome les plus remarquables par leur noble simplicité. Le jeune artiste suivit, plusieurs années, les cours de Fontana, avec beaucoup d'assiduité. Il fut ensuite employé à décorer la *Villa* du cardinal Ottoboni, et vécut quelque temps du produit de ses dessins, qu'il gravait lui-même. Le duc de Savoie, Victor-Amé II, ayant obtenu le royaume de Sicile par la paix d'Utrecht, rappela Juvara à Messine (1715), et le chargea de bâtir un palais sur le port. Le plan présenté par l'artiste plut tellement à ce prince, qu'il le nomma sur-le-champ son premier architecte, avec un traitement considérable. Juvara le suivit à Turin en 1718, et orna cette capitale et les environs d'un très grand nombre d'édifices, dont le principal est la chapelle royale de la Vénerie, le chef-d'œuvre de cet artiste, au jugement de tous les connaisseurs. Le roi lui témoigna la satisfaction de ses services, en lui donnant l'abbaye de Selve. Juvara allait passer les hivers à Rome, et employait ainsi à de nouvelles études la saison la moins propre aux constructions. Il fut appelé, en 1724, à Lisbonne, pour donner le plan de l'église patriarcale et d'un palais destiné à la famille royale. Ce travail lui valut la décoration de l'ordre de Christ, et une pension de 15,000 francs. Il profita de cette circonstance pour visiter, à son retour, l'Angleterre et la France. Il fut appelé en Espagne pour reconstruire le palais royal, détruit par un incendie; mais, à peine arrivé à Madrid, il y tomba malade, et mourut en 1735, âgé de cinquante ans. Juvara avait beaucoup d'imagination, et dessinait avec une grande facilité; mais il manque de correction, et il s'écarte trop souvent de cette simplicité que lui avait recommandée Fontana, et qui fait le charme des ouvrages antiques. Cet artiste était d'un caractère gai, et ne haïssait pas les plaisirs; mais on lui reproche d'avoir vécu avec une lésinerie impardonnable dans un homme qui jouissait de plus de 30,000 livres de rente. Les principaux ouvrages de Juvara sont: A Turin, la *Façade de l'église des carmélites;* le *Palais royal*, l'*Église de la Superga;* la *Chapelle* et le *Palais de la Vénerie;* l'*Église des carmes* (*il Carmine*)*;* le palais de *Stupinis*, et celui du comte de *Birago*.

A Lisbonne, le *Palais du roi* et l'*Église patriarcale*. A Mantoue, la *Coupole de l'église S.-André*; et à Milan, la *Façade de l'église St.-Ambroise.*
W—s.

JUVÉNAL, (Decimus ou Decius-Junius-Juvenalis,) naquit à Aquinum, aujourd'hui Aquino, dans l'Abruzze, ou fut seulement originaire de cette ville de l'ancien pays des Volsques. Cette incertitude sur le prénom de Juvénal et sur le lieu qui le vit naître, fait déjà entrevoir qu'on a peu de lumières sur la vie de cet écrivain : il est, en effet, du nombre de ceux dont l'histoire particulière est demeurée dans l'obscurité, tandis que leurs ouvrages, environnés de gloire, ont traversé la nuit des temps avec un grand éclat. On ne sait s'il était le fils, ou s'il ne fut que l'élève d'un affranchi, qui prit soin de son enfance, et qui se chargea de sa première éducation : l'on ignore même l'époque de sa naissance; quelques-uns la placent sous le règne de Caligula : celle de sa mort n'est pas mieux connue; on croit que, parvenu à un âge fort avancé, il netermina sa carrière que sous Adrien, de sorte qu'il aurait vu cette succession rapide de onze empereurs qui, dans le cours d'à-peu-près quatre-vingts années, passèrent plus ou moins vite sur le trône du monde, et dont la plupart le souillèrent de leurs excès, et le laissèrent marqué de leur sang. Mais, suivant toutes les apparences, ce ne fut que sous Domitien que son génie poétique éclata ; et le feu de sa verve, long-temps concentré, continua de jeter de vives flammes, et de l'illustrer sous les trois successeurs immédiats de ce prince. De savants critiques, d'une autorité fort imposante, prétendent pourtant que ses premières poésies furent postérieures à Domitien; et, si l'on s'en rapporte à l'un d'eux qui n'est pas le moins docte, l'inspiration n'aurait embrasé que bien tard le talent de Juvénal. Son effervescence satirique, renfermée dans son sein pendant tout l'âge de la force et de la chaleur, ne se serait fait jour qu'à travers les glaces de la vieillesse; et il n'aurait saisi le glaive de Lucilius que d'une main appesantie par le faix des années. Ce ne serait que de soixante à quatre-vingts ans qu'il aurait écrit ses satires. On adoptera peut-être plus volontiers l'avis de ceux qui ne reculent pas si loin, pour un génie si impétueux et si ardent, le moment de la composition, et qui le représentent marchant d'un pas ferme sur les traces d'Horace et de Perse, dans cette saison de la vie où la vigueur s'unit à la maturité, c'est-à-dire, de quarante à cinquante ans. Quoi qu'il en soit, ses heureuses dispositions naturelles furent cultivées par ces fortes études qui présidaient au développement du génie, et qui faisaient éclore les talents chez les Romains, depuis qu'un lien, formé par la victoire, enchaînait aux arts de la Grèce ceux qui l'avaient conquise et subjuguée. Il est vrai qu'une méthode nouvelle, introduite depuis peu, commençait à corrompre, du temps de Juvénal, la pureté des sources où puisaient les élèves de l'éloquence et de la poésie. Le système d'enseignement par la voie des *déclamations*, enchantait la jeunesse, et avait usurpé un grand crédit : il flattait l'inexpérience et la vanité du premier âge, toujours plus épris de ce qui rend ses succès faciles que de ce qui les rend solides et durables; il favorisait la charlatanerie des maîtres, toujours moins jaloux d'assurer pour l'avenir, les fruits de leurs soins, sagement réglés, que de faire briller pour le moment les dispositions naissantes

dont la culture leur est confiée; il achevait enfin d'altérer, dans leurs principes, les premiers et les plus éclatants des arts de l'esprit, sur lesquels s'exerçaient encore d'autres influences non moins funestes et plus difficiles à éviter. Si le génie de Juvénal se fortifiait dans ces exercices de son siècle, son goût ne pouvait se soustraire à tant de causes de corruption. Des critiques pensent qu'il fut disciple de Quintilien; mais, quand le fait serait vrai, les leçons de cet illustre rhéteur qui, lui-même, fut obligé de se plier et d'obéir aux usages de son époque, étaient plutôt des protestations que des préservatifs contre le mauvais goût. Il paraît plus certain que Juvénal fréquenta l'école d'un grammairien nommé Fronton, que sûrement il ne faut pas confondre avec ce Fronton à qui Marc-Aurèle, dont il avait dirigé la jeunesse dans l'étude des lettres, éleva une statue (*Voyez* Fronton). Quelques auteurs nous ont conservé, des ouvrages de ce dernier, plusieurs fragments où respire une mâle et saine éloquence, qui porte à croire que les honneurs rendus par Marc-Aurèle à la mémoire de Fronton, étaient moins la dette exagérée de la reconnaissance que le tribut d'une légitime admiration. Sorti des écoles, ce fut à l'éloquence que Juvénal offrit les prémices de son talent: il se montra comme orateur avant de se montrer comme poète, et déploya sur l'arène du *Forum*, et dans les luttes réelles de la plaidoirie, ces forces qu'il avait acquises dans les combats imaginaires de la rhétorique: il ne reste aucun monument de ses travaux en ce genre; mais on peut présumer qu'il s'y distingua, et cette présomption peut avoir une autre base que l'assertion pure et simple de certains critiques qui ne craignent point, dans leur orgueil, de tout savoir, d'affirmer ce qu'ils ne savent pas. En effet, il est permis de conclure, avec quelque raison, des compositions satiriques de Juvénal, qu'en lui le don de la poésie ne contrariait ni n'excluait celui de l'éloquence; on peut même dire que la manière de ce poète se rapproche beaucoup des formes de la prose élevée, et du ton de la diction oratoire. Quintilien paraît disposé à mettre Lucain au nombre des orateurs; peut-être eût-il assigné le même rang à Juvénal: il est donc probable que les discours de celui-ci avaient plus d'un trait de ressemblance avec ses poésies, et qu'en conséquence ses succès dans les joûtes du barreau furent le présage de ceux qu'il obtint ensuite dans la censure des mœurs et dans la peinture des ridicules. On ne sait si, au milieu de ces occupations, qui sans doute annonçaient sa gloire, et qui constituaient son état, Juvénal sentit le besoin, comme il dut rencontrer l'occasion, de se lier avec quelques uns des hommes supérieurs qui furent ses contemporains, et si, la causticité de l'esprit n'excluant pas les doux penchants du cœur, il eut le bonheur de chercher et de trouver un ami, parmi les Quintilien, les Pline et les Tacite. On découvre seulement, qu'il existait une liaison d'amitié entre lui et l'épigrammatiste Martial, qui, comme ces grands hommes, et comme Juvénal lui-même, se livra d'abord aux affaires du *Forum*, dont il ne tarda pas à se dégoûter; c'est même une épigramme de Martial, adressée à son cher Juvénal, qui nous apprend que ce sévère moraliste, cet inflexible censeur des travers et des vices de son temps, ce redoutable fléau des faiblesses humaines, assiégeait les portes et les antichambres des palais, mendiait la faveur des grands, et pliait le genou

devant les autels de la fortune : elle nous le peint haletant, couvert de sueur, dans les sentiers de l'intrigue, et ne trouvant que dans les ondulations de sa robe flottante un rafraîchissement nécessaire à ses fatigues. Juvénal ne manquait pas, à ce qu'il paraît, d'ambition ; et c'est par ce petit écrit amical, que la postérité devait être instruite de cette particularité de son caractère : elle peut rappeler Sénèque écrivant en faveur du mépris des richesses, sur une table d'or, et Salluste, le plus corrompu des Romains, gourmandant effrontément son siècle, sans pourtant autoriser à confondre entièrement Juvénal, sous ce rapport, avec Salluste et Sénèque. Vraisemblablement cet essor ambitieux, dont Martial se moquait, n'éleva pas Juvénal très haut; et ce poète, malgré tous ses mouvements, n'avança pas beaucoup dans la carrière des honneurs : on le voit cependant, partir pour l'Egypte, à la tête d'une cohorte, c'est-à-dire, d'un régiment d'infanterie, avec le titre de préfet de cette cohorte; ce qui revient au titre de colonel. Cet emploi fut reçu d'abord par Juvénal avec reconnaissance ; mais le poète, devenu guerrier, ne fut pas long-temps sans s'apercevoir qu'il était la dupe de sa vanité, et que ce qu'il avait pris pour un gage de la faveur n'était qu'un présent de la haine et qu'un artifice de la vengeance : c'était en effet un exil, dans lequel selon quelques critiques, il mourut de douleur et de chagrin. Mais si quelques uns le font expirer en Egypte, ou dans la Pentapole, d'autres le rappellent à Rome, de leur pleine autorité. L'exil et la mort de Juvénal ont excité mille contestations entre les savants : il dit dans sa septième satire, que le comédien Pâris dispose de toutes les charges, donne à son gré tous les emplois militaires; et ce Pâris, qui voulait se venger par où il avait été attaqué, lui en fit, comme on le voit, donner un : le trait était piquant autant que scandaleux; mais il est enveloppé de beaucoup d'obscurité. Plusieurs érudits n'envoient Juvénal dans la Pentapole que sous Adrien, et l'histrion Pâris, dont il est ici question, est celui que Domitien aimait tant; ces érudits soutiennent en conséquence, qu'un autre comédien, dont on ne sait pas le nom, et que chérissait non moins follement Adrien, vit dans les vers contre Pâris, une allusion contre lui-même, et s'en vengea par la plus sanglante *mystification*. Il s'en faut que tout cela soit suffisamment clair : il paraît néanmoins, d'après de doctes supputations, que Juvénal mourut très vieux, soit en Egypte, soit en Italie, sous le règne d'Adrien; mais ce qui présente un aspect moins offusqué de nuages, et plus net comme plus intéressant, ce qui n'a provoqué presque aucune dispute, et ce qui doit frapper tous les yeux, c'est le mérite vraiment incontestable qui brille dans ses satires : elles sont au nombre de seize, si toutefois il faut lui attribuer la seizième, qui n'est qu'un morceau incomplet, une espèce de fragment et d'esquisse, dont le coloris éteint ne semble pas digne des pinceaux brûlants de Juvénal. On est à-peu-près sûr que la disposition ordinale, où elles sont rangées dans toutes les éditions, conformes en cela sans doute à tous les manuscrits, ne représente pas l'ordre chronologique dans lequel elles furent composées. Au reste, quoiqu'elles portent toutes le sceau d'un grand talent, on distingue cependant entre elles, et l'on doit distinguer celles qui ont pour sujets, et si l'on veut pour titres, la *Noblesse*, les *Vœux*, les *Femmes*,

le *Turbot* : c'est là que la verve ardente du satirique bouillonne et s'épanche avec le plus d'incandescence et d'éclat, et marque tout son cours par des empreintes plus profondes; c'est dans ces compositions du premier ordre, que se rencontrent ces fameuses peintures, qui se gravent, et, pour ainsi dire, se burinent dans l'imagination du lecteur en traits ineffaçables, ces tableaux qui l'effraient, et le poursuivent, tels que ceux de la chute de Séjan, des impudicités de Messaline, de l'avilissement du sénat; détails admirables, que Boileau appelle si justement de *sublimes beautés*, et qui lui ont inspiré ces vers, si étonnamment énergiques, où il fait le portrait de Juvénal, d'un crayon que celui-ci n'eût pas désavoué, et dont il eût même envié peut-être la pureté et la précision :

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole ;
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés ;
Soit que, sur un édit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée ;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline ;
Ses écrits, pleins de feu, partout brillent aux yeux.

Ces beaux vers renferment tout : qu'on développe, qu'on étende un texte si riche, et l'on se formera l'idée de Juvénal, la plus complète que puisse fournir la critique littéraire. Ces *cris de l'école*, au bruit desquels il fut *élevé*, cet *excès de l'hyperbole*, auquel il s'abandonne, signalent avec justesse, le vice principal de ses écrits, vice puisé ou du moins fortifié dans les écoles de son temps, la déclamation, qui n'est autre chose que l'exagération illimitée du vrai, par l'abus effréné de l'expression, ou le paralogisme revêtu des formes trompeuses de la dialectique, et soutenu par les forces entraînantes de l'éloquence; ces *affreuses vérités*, qu'indique Despréaux, sont ces images qui souillent la touche du peintre, révoltent la délicatesse du spectateur, outragent la morale, même en cherchant à la venger, insultent à la pudeur en déchirant tous ses voiles, et, par là même, blessent le goût qui toujours la protége : les compositions de Juvénal n'en sont pas moins *pleines de feu ;* elles *brillent ;* elles *étincellent ;* elles s'élèvent jusqu'au *sublime :* tel est le jugement de Boileau, qui, frappé de l'énergie de ce poète, autant qu'amoureux de la finesse naïve et de l'aimable gaité d'Horace, s'étudia toujours à fondre, dans ses propres satires, par un difficile mélange, les grâces légères et riantes de l'un, avec la force et la sévérité de l'autre. Jules de l'Escale, ce célèbre critique du XVI[e]. siècle, connu sous le nom de Scaliger, réglant les droits et les rangs entre les satiriques latins, n'hésite pas à placer Juvénal fort au-dessus d'Horace; mais son discernement était moins sûr que son érudition n'était vaste : cette préférence de Scaliger fut appuyée du suffrage de Juste Lipse, autre érudit, d'une autorité non moins suspecte en matière de poésie et d'éloquence, tandis qu'Isaac Casaubon, le troisième personnage de ce triumvirat savant, proclamait la supériorité de Perse sur Horace et sur Juvénal : enfin, Daniel Heinsius, quoique disciple de Jules Scaliger, décerna la palme à Horace. Toutes ces disputes étaient moins utiles que pédantesques; elles se sont renouvelées de notre temps, et probablement elles renaîtront encore quelque jour, bien que la question ait été posée avec beaucoup de justesse par Laharpe, dans son *Cours de littérature*, et par Geoffroy dans l'*Année littéraire*, et décidée avec non moins de justice, en faveur de celui qui sut ma-

nier l'arme de la satire avec le plus de souplesse, d'aisance et de légéreté : ces excellents juges ne firent pas même intervenir au procès le ténébreux disciple du stoïcien Cornutus, malgré l'arrêt d'Isaac Casaubon : l'obscurité que Perse affecta dans son style, dérobe presque entièrement à nos regards ses beautés reconnues par Quintilien, et ne laisse échapper que quelques traits heureux, comme des sillons de lumière dans l'ombre la plus noire; il n'y a pas là de quoi lutter contre la diction lumineuse et les grâces charmantes d'Horace, ni même contre les éloquentes déclamations de Juvénal. La meilleure traduction en prose, que nous ayons de ses satires, est celle de M. Dusaulx, de l'académie des inscriptions et belles-lettres : la renommée de cette traduction célèbre n'est pas au-dessus de son mérite. En 1812 (1811), un homme de talent, M. Raoul, en publia une traduction en vers, qui s'est perfectionnée dans plusieurs éditions successives, et qui n'est pas indigne d'estime: mais celui de tous nos écrivains, qui, sans chercher à traduire Juvénal, a le mieux retracé sa manière, et rendu, pour ainsi dire, son énergique physionomie, c'est Gilbert, génie de la même trempe que le satyrique latin. Juvénal a eu beaucoup d'éditions dans le xve. siècle; et il est difficile de dire quelle est la *princeps*. L'édition in-fol., sans nom de lieu ni d'imprimeur, avec la date de 1470, contenant le texte seul de Juvénal, paraît avoir été exécutée à Venise par Vindelin de Spire. Dans l'édition in-4°. à trente-deux lignes, sans date, chiffres, réclames ni signatures, on trouve Perse à la suite de Juvénal : on croit que cette édition est faite avec les caractères du *Decor puellarum* de Nic. Jenson (*Voy*. JENSON); ce n'est ni l'une ni l'autre de ces éditions que Ruperti regarde comme la première, mais une in-4°., où les deux auteurs sont aussi réunis, sans date, noms de lieu ni d'imprimeur, et qui aurait été imprimée à Rome en 1470. Ce fut cette même année qu'Udalric Gallus donna à Rome l'édition in-4°. sans date, qui porte son nom, mais qui ne comprend que Juvénal. Le plus ancien commentateur de ce poète est Dom. Calderino ; son édition vit le jour en 1475, à Venise, in-folio. Les éditions de la même ville, 1492 et 1494, et de Nuremberg, chez Koburger, 1497, in-fol., ont les trois commentaires de Mancinelli, de Calderino et de Valla. Au premier rang des commentateurs de Juvénal, on doit placer J. Britannicus, dont le travail, publié en 1499, a souvent été reproduit et mis à contribution. Badius, C. S. Curion et H. Pulmann, précédèrent P. Pithou, des notes duquel est enrichie l'édition de 1585, in-8°. Vinrent ensuite Isaac Lagrange, N. Rigault, Th. Farnabe, Schrevelius, à qui l'on doit les éditions *Cum notis variorum*, 1648, 1664, in-8°., réimprimé en 1671, in-8°. L. Dupré donna l'édition *in Usum delphini*, 1684, in-4°. : mais la première édition critique qui, dit M. Schœll, rend superflues toutes les autres, est celle de G. A. Ruperti, Leipzig, 1801, 2 vol. in-8°. M. Achaintre a cependant corrigé quelques erreurs du savant professeur allemand dans son édition *Cum commentario perpetuo*, Paris, F. Didot, 1810, deux parties, in-8°., où paraissent pour la première fois des notes d'Adrien et Charles Valois. Beaucoup d'auteurs français se sont exercés sur Juvénal : Michel d'Amboise donna quatre *Satires* (les 8e., 10e., 11e. et 13e.) 1544, in-12; Denis Challines, avocat, fit imprimer les

Satires de Juvénal en vers français, 1653, in-12; Marolles donna la même année sa traduction en prose, réimprimée en 1671; celle de Lavalterie est de 1681-82, 2 vol. Silvecane a fait une traduction en vers, 1690-91, 2 vol.; celle de Tarteron, 1689, est en prose. Un anonyme (M. Maupetit) en fit paraître une en 1779, in-4°.: Auguste Creuzé donna la sienne en 1796, in-18. On a parlé plus haut de celle de Dusaulx, imprimée pour la première fois en 1770, et pour la cinquième en 1816, 2 vol. in-12; et de celle de M. Raoul, dont la seconde édition est de 1815, un vol. in-8°. D—s—t.

JUVENCUS (C. Vettius Aquilinus), le plus ancien poète chrétien, florissait dans le IVe. siècle, sous le règne de Constantin-le-Grand, comme on l'apprend par les derniers vers de son poème. Il était né en Espagne, d'une illustre famille; et il embrassa, jeune, l'état ecclésiastique. C'est à ces seules particularités que se borne tout ce qu'on sait de Juvencus. Son premier poème est intitulé: *Historiæ evangelicæ libri IV*. Il a pris pour base de son travail l'évangile de St. Mathieu; mais il supplée au silence de cet historien sacré, par les récits des autres évangélistes. Jean Mill a remarqué qu'il s'est servi d'un manuscrit interpolé. Jacques le Febvre d'Etaples a donné une édition du poème de Juvencus, Paris, 1499, in-fol.; et il se flatte, dans la préface, d'être le premier qui ait publié cet ouvrage: mais les bibliographes modernes en citent une édition petit in-4°., gothique, qu'ils conjecturent avoir été imprimé à Deventer, par Richard Paltsner, vers 1490. L'*Histoire évangélique* a été imprimée plusieurs fois avec Sedulius, Arator, Venance-Fortunat, etc. Parmi les éditions faites séparément de ce poème, la meilleure est celle qu'a publiée Erhard Reusch, Francfort, 1710, in-8°., avec les *Commentaires* de Mart. Kœnig, Dan. Omeisius, Christ. Schoetgen, et les *Notes choisies* de Jod. Badius, Georg. Fabricius, Gasp. Barthius, et d'autres hommes savants. Le P. Faust. Arevalo en a donné une récente, Rome, 1792, in-4°.; il y a réuni des *Hymnes* et un *Abrégé* en vers de la Genèse, attribués à Juvencus. L'*Abrégé* de la Genèse avait été inséré par D. Martène, d'après un ancien manuscrit de l'abbaye de Corbie, dans le tome IV de l'*Amplissima collectio*. On retrouve les quatre premiers chapitres de cet ouvrage, parmi les *OEuvres* de Tertullien et de St. Cyprien, auxquels les anciens éditeurs l'attribuaient. — Juvencus (Cœlius), né en Dalmatie, dans le XIIe. siècle, suivant Math. Belius, mais beaucoup plus tard d'après Fabricius et d'autres savants, est auteur d'une *Vie d'Attila, roi des Huns* (en latin), imprimée à Venise, en 1502, à la suite des Vies de Plutarque; séparément à Ingolstadt, en 1604, in-4°., et insérée encore dans le *Promptuarium ecclesiasticum* de Canisius, 1608: ces trois éditions étaient inconnues aux savants les plus distingués de l'Allemagne. Math. Belius annonça l'ouvrage comme inédit dans le *specimen* de ses *Scriptor. rer. Hungaricarum*, et le publia dans le tome premier de cette collection, Presbourg, 1736. Fabricius nous apprend qu'Eric Benzelius promettait de le publier dans ses *Scriptores septentrionales*. Cette histoire est intéressante; quelques savants croient que Juvencus n'en est que le traducteur, et qu'il l'avait tirée de quelque ancien écrivain grec, qui ne nous est point parvenu. W—s.

JUVENTIN (JEAN-JACQUES), né à Genève, en 1741, d'une famille originaire de France, et mort en 1801, a honoré sa patrie comme pasteur et comme prédicateur. Chez les protestants ces deux fonctions ne sont pas séparées; et cette circonstance explique en partie la différence qu'on remarque entre les orateurs de l'église réformée et ceux de la communion romaine. Le pasteur, appelé, outre ses autres travaux, à prêcher communément tous les dimanches, devant le même auditoire, a moins de temps à donner à l'étude de l'art et à la composition: mais, en revanche, ses discours peuvent offrir une instruction mieux adaptée aux auditeurs auxquels ils s'adressent; et si les sermons protestants, à la lecture, nous paraissent, en général, et à quelques exceptions près, inférieurs sous le rapport de l'éloquence, peut-être servent-ils davantage à répandre l'instruction religieuse. Juventin a joui, comme prédicateur, d'une réputation qui s'est soutenue à la publication qu'on a faite après sa mort d'un choix de ses sermons (1 vol. in-8°., Genève, 1802), quoique ceux qui les lui ont entendu prononcer se rappellent combien il les animait encore par le feu de son débit, et une chaleur vraie, naturelle, qu'on sentait qu'il puisait au fond de son ame. Après avoir été, pendant trente ans, le modèle d'un bon pasteur dans toutes les fonctions de son ministère, et lorsque sa santé le força au repos, il continua d'édifier l'église par le spectacle d'une admirable résignation dans les douleurs d'une longue maladie; et il traça un tableau touchant des consolations dont il avait su se munir d'avance, dans un discours composé deux mois avant sa mort et au milieu de ses souffrances. Le texte en indique le sujet: *Si Dieu afflige quelqu'un, il en a aussi compassion, selon la grandeur de ses bontés* (Lam. de Jér.) Outre ses sermons, Juventin est encore auteur d'une dissertation latine sur la conversion de St. Paul, tirée en partie de l'ouvrage de George Lyttelton; de plusieurs articles dans l'*Encyclopédie* d'Yverdun, et d'un *Eloge historique* mis à la tête des sermons de Romilly, son ami et son digne émule. (2e. édit., Genève, 1788, 3 vol. in-8°.) M—N—D.

JUVET (HUGUES-ALEXIS), né en 1714 à Chaumont en Bassigni, succéda dans la place de médecin de l'hôpital militaire de Bourbonne-les-Bains, à son beau-père, Jean Baudry, intendant-général des eaux minérales. Il est auteur de différents ouvrages, savoir: I. *Dissertation contenant de nouvelles observations sur les eaux thermales de Bourbonne-les-Bains*, 1750. II. *Dissertation sur les fièvres quartes*, 1750. III. *Réflexions sur les causes de l'intempérie de l'air régnant sur le climat de France*, 1757. IV. *Mémoires sur les eaux minérales*, etc., 1757. Tous ces ouvrages ont été imprimés in-12, ainsi qu'un *Essai sur la gangrène interne*, qui parut en 1763, et que l'on attribue au docteur Juvet. Il paraît qu'il avait des dispositions pour la versification, si l'on en juge par le distique suivant, qu'il avait composé pour la fontaine de Bourbonne:

Auriferas dives jactet Pactolus arenas;
Ditior hæc affert mortalibus unda salutem.

Juvet mourut à Bourbonne même, le 8 janvier 1789. D—B—S.

K

KAAB, célèbre poète arabe, originaire de la tribu des Mazenites, et fils de Zoheïr, est auteur de l'une des sept Moallakats, ou poèmes qui furent suspendus par honneur au temple de la Mekke. Il se fit remarquer entre tous les Mekkois, par sa haine contre Mohammed, et par le mépris qu'il professait pour sa religion : il composa même des vers satiriques contre lui. Mohammed ne lui pardonna pas. Lorsqu'il se vit maître de la Mekke, la 8e. année de l'hégire, à peine eut-il mis ordre à ce qui demandait ses premiers soins, qu'il s'occupa de la vengeance qu'il voulait tirer du poète. Selon plusieurs auteurs, Kaab fut mis au nombre des proscrits qui devaient être massacrés, en quelque lieu qu'ils fussent découverts, quand même ils auraient été trouvés sous les rideaux de la Caabah. Heureusement, le fils de Zoheïr avait prévu l'orage, et s'était dérobé à toutes les recherches, par une prompte fuite. Cependant, touché de l'indulgence avec laquelle Mohammed avait accueilli ceux des proscrits qui avaient imploré sa clémence, il résolut de suivre leur exemple; mais afin d'ennoblir en quelque sorte sa démarche, et d'y mettre de la dignité tout en demandant la vie, il composa un poème, qui passe pour le plus beau de ceux qui ont été consacrés à la louange de Mohammed : il le lut à Médine devant le prophète, l'année dite *des ambassades*. Il commence par décrire la beauté de sa maîtresse Soad, ses grâces, l'amour que ses charmes ont inspiré à son amant, et l'indifférence dont elle paye tant d'ardeur. Après quelques digressions, il vient à son objet principal; il emploie tour à tour les couleurs les plus variées pour peindre la puissance du Prophète, la terreur que sa présence inspire, l'idée qu'il se fait de sa douceur et de sa clémence; il cherche enfin à intéresser les plus puissants d'entre les musulmans, par le bel éloge qu'il fait des chefs des Coréischites. L'histoire fait foi que Mohammed ne put entendre Kaab sans émotion, et qu'à plusieurs reprises il s'écria, que Dieu lui-même semblait commander de lui pardonner : il lui donna même son manteau vert, que Moawia acheta de ses héritiers 10,000 pièces d'argent; quelques-uns disent 40,000. Les Ommiades, et ensuite les Abbassides, s'en parèrent dans les solennités et les cérémonies publiques, jusqu'en 1258, époque de la prise de Bagdad par les Tartares, commandés par Houlagou, qui fit livrer aux flammes le manteau ainsi que le bâton du Prophète; de peur, disait-il, que des objets si dignes de la vénération des mortels ne restassent exposés à leurs profanations. Kaab vécut jusqu'à l'an 41 de l'hégire (662 de J.-C.). Quelques auteurs ont prétendu que tout en faisant l'éloge de Mohammed, il se défendit toujours d'embrasser sa religion : ils se trompent. Kaab, en se présentant à Mohammed, dit positivement qu'il était musulman. Plusieurs manuscrits arabes que nous avons consultés, établissent cette vérité. Kaab, en parlant d'amour dans un poème de cinquante-huit vers, et dont le principal objet était de mettre son auteur à l'abri de toute poursuite, ce qui le fait citer quelquefois sous le titre de *Kassidato l'amân* (élégie de la *sécurité*, ou du *pardon*), ne fit que se conformer au goût de sa nation; car, comme l'observe un auteur arabe, Soad pourrait bien n'être qu'un personnage imaginaire. Lette publia en 1748, à Leyde,

avec d'autres poèmes, celui de Kaab, accompagné de gloses, d'une traduction latine et de notes. Son édition est fautive en quelques endroits, quoiqu'il eût eu entre les mains les manuscrits de Reiske. Celui-ci se plaignit amèrement de l'ingratitude de cet éditeur, et l'accusa tout-à-la-fois, de n'avoir pas compris l'auteur arabe, et de n'avoir pas su choisir parmi ses notes celles qui méritaient seules d'être publiées. On peut voir, dans le N°. de décembre 1747, des *Acta erud.*, une nouvelle traduction de Reiske. M. Wahl n'en avait probablement pas connaissance, lorsqu'il reproduisit celle de Lette en allemand, dans son *Magasin de littérature ancienne et biblique*, 11e. livre, Cassel, 1789. R—D.

KAAS (NICOLAS), chancelier de Danemarck, d'une ancienne maison de ce pays, naquit en 1535. Il visita dans sa jeunesse, les principales universités d'Allemagne, pour se perfectionner dans ses études, et il fit même un cours de théologie sous le célèbre Melanchthon. Trois ans après la mort du chancelier Friis (*Voy.* ce nom), en 1573, il fut élevé à la même dignité. Le roi Christian Ier., n'étant âgé que de onze ans, lorsqu'il fut élu à la mort de Frédéric II, son père, en 1588, on nomma quatre régents; et le chancelier Kaas prit le premier rang parmi eux. Il se conduisit avec une grande prudence dans les affaires les plus délicates. En 1594, ses forces s'affaiblirent, et il fut atteint d'une maladie mortelle. Christian se rendit auprès de lui, et le remercia des soins qu'il avait pris de son éducation et du gouvernement. Le jeune roi n'était pas encore couronné. « Sire, lui dit le chancelier d'une voix mourante, je me souviens d'avoir promis au roi votre père, lorsqu'il était à l'agonie, que je ferais tout mon possible pour voir la couronne sur la tête de V. M.; mais la mort m'empêchera de satisfaire mon desir. Je veux cependant y contribuer avant de mourir, en donnant à V. M. la clef de l'endroit où, depuis la mort de votre auguste père, on garde la couronne, le sceptre, l'épée et le globe. Puisque Dieu veut me retirer de ce monde, je n'ai pas cru devoir les remettre à personne qu'à V. M.: ainsi, prenez-les comme de Dieu même; portez en son temps la couronne avec gloire; tenez le sceptre avec sagesse et avec douceur; portez l'épée avec justice, et gardez le globe avec jugement. » Le chancelier Kaas avait été pendant plusieurs années protecteur de l'université de Copenhague. Le 19 mai 1593, il prononça, dans la salle de l'université, un discours, pour exhorter les professeurs à réprimer les abus qui s'étaient introduits, et à prendre des mesures efficaces pour le progrès des sciences. Il correspondait avec la plupart des savants étrangers; et l'on trouve plusieurs de ses lettres dans le recueil de celles de Chytræus. Mœller dans le *Cimbria litterata*, et d'après lui Worm dans son Dictionnaire biographique, rapportent que l'édition de la *Loi de Jutland*, publiée à Copenhague, 1590, in-4°., fut principalement revue, corrigée, et augmentée de plusieurs additions, par les soins du chancelier Nicolas Kaas. De Hoffman a donné sa vie dans les *Portraits histor. des hommes célèbres de Danemarck*, partie V. C—AU.

KAAU-BOERHAAVE (ABRAHAM), naquit à la Haye en 1713, de Jacques Kaau, docteur en droit et en médecine, et de Marguerite sœur du célèbre Herman Boerhaave. Il se rendit en 1733 à Leyde, où il étudia la médecine. Kaau perdit subitement l'ouïe en 1730: cette infirmité

le rendit très incommode dans la société, mais ne l'empêcha pas de se distinguer par le talent de la parole. Ses succès lui valurent une médaille, que les curateurs de l'université firent frapper en son honneur. Il fut admis au doctorat en 1738; et bientôt après il joignit à son nom celui de Boerhaave, ainsi que son oncle l'avait souhaité de son vivant, n'ayant pas d'enfant mâle. Il fut appelé en 1740 à Pétersbourg, en qualité de médecin de la cour impériale. En 1743, il obtint la dignité de conseiller d'état, et en 1748, celle de premier médecin, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Moscou le 7 octobre 1753. On a de lui plusieurs Mémoires insérés dans les *Novi Commentarii* de l'académie de Pétersbourg. Il a composé, en outre, cinq ouvrages, dont le principal a pour titre : *Perspiratio dicta Hippocratis per universum corpus anatomiæ illustrata*, Leyde, 1738, in-8°. Kaau prétend dans ce traité que toutes les parties du corps humain qui sont pourvues d'épiderme, transpirent; et l'épiderme, selon lui, ne se trouve pas seulement sur la peau, mais tapisse tous les viscères creux.

D—v—l.

KABEL (Adrien Van der), peintre de paysages et de marines, et graveur à l'eau-forte, naquit en 1631, à Riswyck près la Haye en Hollande. Après avoir fait le voyage d'Italie, il fixa son sejour à Lyon. Ses tableaux sont fort estimés : le caractère de son talent se rapproche beaucoup plus de celui des Carraches, de Salvator Rose, du Benédette, et autres maîtres italiens, que de celui des peintres hollandais. Sa manière est large; ses figures sont dessinées avec beaucoup de correction, ses animaux traités avec goût et vérité; car il dessinait presque toujours chaque objet d'après nature avant de le transporter sur la toile. Sa couleur a un ton un peu triste, et rembruni : cependant elle ne manque pas de vigueur; et la teinte sombre qui défigure ses ouvrages, et qui ne fait qu'augmenter tous les jours, ne doit s'attribuer qu'à la mauvaise qualité des couleurs qu'il employait. Lorsqu'il produisait quelque ouvrage négligé, il affectait de le louer beaucoup; mais lorsqu'il avait soigné un tableau, il gardait le silence, et l'abandonnait à son propre mérite. Cet artiste a gravé, avec beaucoup de goût et d'esprit, plusieurs paysages, parmi lesquels on distingue surtout un *St. Jérôme* et un *St. Bruno* au milieu d'un désert. Ses dessins, soit à la plume, soit à la mine de plomb, sont faits avec une facilité singulière et exécutés d'une manière large et hardie. Après une vie assez crapuleuse, Van der Kabel mourut à Lyon en 1695.

P—e.

KADLUBEK ou KODLUBKO (Vincent), historien polonais, de l'ancienne famille des Rosa, né à Karwow, près d'Opatow en Gallicie, fut prévôt de Sendomir; il fut nommé évêque de Cracovie en 1208, et chargé en 1214 par Leszko le Blanc, de conduire la princesse Salomé à Halicz, où elle épousa Kolloman, fils d'André roi de Hongrie : il se démit en 1218 de son évêché, pour entrer dans une maison de l'ordre de Cîteaux, à Jendrzeiow, en Gallicie, où il mourut le 8 mars 1223, après y avoir passé cinq années, comme simple religieux, dans la plus stricte observance de la règle. Il fut enterré au milieu du chœur, où on lit son épitaphe. Nous avons de lui : *Historia Polonica, cum Commentario Anonymi*, dont il a paru deux éditions, l'une à Dobromisl en 1612, et l'autre à Leipzig en 1712, à la suite de l'histoire de Dlugosz. Le

commentateur anonyme y a joint un précis des événements qui se sont passés depuis 1202, époque où Kadlubek avait fini son ouvrage, jusqu'à l'année 1434. Dans les trois premiers livres de son histoire, Kadlubek a rassemblé, à l'invitation du roi Casimir, et publié en formes de lettres, les entretiens que Jean, archevêque de Gnesne, et Mathieu, évêque de Cracovie, morts dans le XIIe. siècle, avaient eus ensemble sur l'histoire de leur patrie. « Les évêques Jean et Ma» thieu, dit l'auteur, tous les deux » avancés en âge, et respectables par » leur sagesse, dissertaient sur l'ori» gine et l'accroissement de notre répu» blique. Je me rappelle parfaitement » les discours que tenaient ces deux » personnages, dont l'autorité est pour » moi d'un si grand poids. » Dans le premier livre, Jean et Mathieu exposent, en dix-sept lettres, fort au long, et avec une surabondance puérile d'érudition, toutes les fables que des traditions populaires avaient répandues en Pologne, sur les premiers chefs de la nation polonaise, sur leurs guerres avec la reine Sémiramis, avec Alexandre le Grand, et avec Jules-César. Mathieu raconte; Jean propose ses doutes, et fait ses réflexions. Le commentaire qui suit chacune de ces lettres, ajoute toujours aux fictions du texte. Le second livre commence à l'élection de Piaste en 842; le troisième finit en 1146, au temps de Boleslas le Crépu. Le quatrième livre, qui est exclusivement l'ouvrage de Kadlubek, n'est point, comme les trois premiers, rédigé en forme de lettres; il comprend vingt-sept chapitres avec leur commentaire : on y trouve les faits qui sont arrivés sous Miecislas le Vieux, sous Casimir II, et sous Leszko le Blanc, jusqu'en 1202. Cet ouvrage a tous les défauts que l'on reproche aux productions littéraires des XIIe. et XIIIe. siècles. Cependant l'auteur est vrai et fidèle, quand il a pu sortir enfin des temps fabuleux qui entourent le berceau de la monarchie polonaise : il a recueilli des matériaux pour l'histoire des onze premiers rois et ducs chrétiens de la dynastie des Piastes. Les princes évêques de Warmie avaient dans leur bibliothèque à Heilsberg, un manuscrit qui contient la chronique de Kadlubek, celle de Martin Gallus, et une troisième écrite par un auteur anonyme. Une note, ajoutée au manuscrit, dit qu'il a été écrit en 1426, pour Pierre de Schamotula, castellan de Posen. Le comte Grabowski, prince évêque de Warmie, le fit publier en 1749, à Dantzig; mais ce que dans cette édition l'on appelle la *Chronique* de Kadlubek, n'est qu'un extrait de l'ouvrage historique dont nous venons de parler. Le copiste de Schamotula, au lieu de transcrire fidèlement le texte qu'il avait sous les yeux, ne fit que l'abréger : il suit Kadlubek pas à pas; il raconte les faits, en se servant des mêmes expressions, mais sans s'attacher à l'ordre que l'auteur avait adopté. G—Y.

KÆMPFER (Engelbert), médecin et voyageur célèbre, naquit le 16 septembre 1651 à Lemgo, dans le comté de Lippe, en Westphalie, où son père exerçait le saint ministère. Kæmpfer fit ses premières études sous le toit paternel : il alla les continuer à Hameln, en Basse-Saxe; et bientôt cédant à un insurmontable penchant pour les voyages, il se rendit successivement, pour le même dessein, en Hollande, à Lunebourg, à Hambourg, à Lubeck, à Dantzig, à Thorn, et, en 1674, à Cracovie, où il aprofondit l'histoire et les langues mortes et vivantes, et prit le degré de docteur en philosophie. Il passa ensuite quatre

ans à Kœnigsberg, s'appliquant à l'histoire naturelle et à la médecine, de sorte que l'on serait tenté de croire qu'il cherchait à étendre le cercle de ses connaissances, afin d'être mieux en état d'entreprendre avec fruit des voyages lointains. A l'âge de trente ans, il revint dans sa patrie : après un court séjour, il se remit de nouveau en route, retourna en Prusse, et, s'étant embarqué à Kœnigsberg, en 1681, il visita l'université d'Upsal. Partout son mérite lui avait procuré la connaissance des hommes les plus distingués : il n'est donc pas étonnant qu'il ait fixé en Suède l'attention de Rudbeck et de Puffendorf, père de l'historien. On lui fit les offres les plus brillantes pour le déterminer à s'établir en Suède ; mais il n'écouta que celle de Puffendorf, qui lui proposa d'accompagner, en qualité de secrétaire de légation, Louis Fabricius, que le Gouvernement envoyait en ambassade en Russie et en Perse. On partit de Stockholm le 20 mars 1683 : après une réception magnifique à Moscou, l'ambassadeur alla s'embarquer à Astracan, sur la mer Caspienne, et, le 29 mars 1684, fit son entrée dans Ispahan. Ayant terminé ses négociations, il se préparait à retourner en Europe, lorsque Kæmpfer prit un autre parti. « Tandis, » dit-il, que l'Allemagne était encore » engagée dans une guerre avec la » Porte-Ottomane et avec le roi très » chrétien, l'ambassade suédoise dont » j'avais l'honneur d'être secrétaire, » reçut son congé de la cour de Perse : » rien ne convenait autant à mon in» clination que de voyager. D'ailleurs » j'aimais mieux mener une vie er» rante et inquiète, que d'aller m'ex» poser chez moi à cette foule de ca» lamités dans lesquelles ma patrie » était enveloppée. Je quittai donc » l'ambassadeur, qui voulut bien m'ac» compagner avec son cortége jus» qu'à un mille d'Ispahan ; et je par» tis dans la ferme résolution de pas» ser quelques années à visiter les » cours, les états et les nations de » l'Orient. Je n'étais pas accoutumé à » recevoir des secours considérables » de chez moi. Je m'étais maintenu » jusqu'alors par ma seule industrie. » Ce fut par le même moyen que je » subsistai dans la suite, durant mon » séjour dans les pays étrangers, et » que je me mis en état de servir la » compagnie hollandaise des Indes » orientales, quoique dans un emploi » moins honorable. » Cet emploi était celui de chirurgien en chef de la flotte qui croisait alors dans le Golfe persique. Kæmpfer traversa la Perse, et arriva à Gomron, à la fin de novembre 1685. Il séjourna deux ans dans ce port de mer, où, peu de temps après son arrivée, l'insalubrité du climat mit sa vie en danger. Dès qu'il put sortir de son lit, il se retira dans la campagne des environs pour se rétablir par le changement d'air, et mit son loisir à profit en faisant des observations sur la cause même de ses maux, et sur tout ce qui frappa son attention. Quelques biographes, trompés par un passage de la préface de son premier ouvrage, ont supposé qu'il avait entrepris un voyage en Egypte : il dit seulement qu'il avait formé le dessein d'y aller. D'autres ont avancé qu'après avoir pris congé de l'ambassade, il avait cédé à l'invitation du prince de Teflis, qui l'avait nommé son premier médecin, et qu'il s'était rendu dans sa capitale ; qu'on avait essayé de l'y fixer par les espérances les plus séduisantes, surtout par celle d'un mariage avec une femme jeune, belle et riche, mais que, préférant sa liberté, il avait suivi les conseils du père Raphaël du Mans,

capucin français, missionnaire à Ispahan, et interprète du roi de Perse, et acquiescé en conséquence aux propositions de l'amiral hollandais. Quoi qu'il en soit, il partit de Gomron sur la flotte hollandaise, à la fin de juin 1688: elle toucha à divers établissements sur les côtes de l'Arabie heureuse, de l'empire du Mogol, de Malabar, de Ceylan, du Golfe du Bengale et de Sumatra. Il arriva, en septembre 1689, à Batavia, qu'il quitta au mois de mai suivant; et il s'embarqua en qualité de médecin de l'ambassade que la compagnie hollandaise envoie tous les ans au Japon. Il obtint la permission d'aller à bord du vaisseau qui devait toucher à Siam; et enfin, le 25 septembre, il descendit à terre dans la petite île de Desima, près de Nangasaki. Kæmpfer nous apprend que par les services qu'il rendit aux Japonais, par sa complaisance, par sa libéralité, il s'insinua dans l'amitié et la familiarité des interprètes et des officiers, et les gagna si bien, qu'ils ne refusèrent de répondre à aucune de ses questions, et que, lorsqu'il se trouvait seul avec eux, ils lui révélaient même les choses sur lesquelles ils sont obligés à un secret inviolable. Un jeune homme qu'on lui avait donné pour le servir, et en même temps pour étudier sous lui la médecine et la chirurgie, ayant traité avec succès, sous sa direction, le principal officier de Desima, reçut la permission de ne plus quitter Kæmpfer. Celui-ci enseigna le hollandais à son élève, qui, par reconnaissance, lui apportait tous les livres qu'il pouvait souhaiter. Ainsi, malgré la jalousie et la défiance du gouvernement japonais, Kæmpfer fut à même de satisfaire sa curiosité sur la plupart des points qu'il desirait connaître. Quand le directeur du commerce hollandais partit pour Iédo, le 10 février 1691, Kæmpfer l'accompagna, et eut ainsi l'occasion de voir l'intérieur de l'empire: l'année suivante, il fit le même voyage avec un autre directeur. Il quitta Nangasaki le 31 octobre, ne séjourna ensuite que deux mois à Batavia, et, renonçant à de nouvelles excursions, peut-être parce que l'occasion ne s'en présenta pas, il s'embarqua pour l'Europe: il attérit à Amsterdam en octobre 1693. La plupart des savants qui se vouent à la médecine, prennent le diplôme de docteur avant d'entreprendre des voyages: ce ne fut au contraire qu'après être allé jusqu'aux confins de l'ancien monde, que Kæmpfer eut l'idée de se faire recevoir docteur dans une science qu'il avait pratiquée avec le plus grand succès dans les régions les plus éloignées. Pour thèse inaugurale, il présenta dix observations sur des choses singulières et relatives à la médecine, qu'il avait recueillies dans ses courses lointaines. Ce fut à Leyde qu'il prit le bonnet de docteur; puis il retourna dans sa patrie. Il avait le dessein de travailler aussitôt à mettre ses notes en ordre, et à communiquer au public le résultat de ses voyages: mais sa réputation, son expérience, la place de médecin du comte de Lippe et de sa famille, qu'il obtint presque à son arrivée, lui donnèrent trop d'occupation dans la pratique de son art pour lui laisser beaucoup d'instants de loisir; et le soin de ses affaires domestiques qui avaient dû nécessairement souffrir de sa longue absence, lui enleva le peu de moments qui lui restaient. Il crut qu'en prenant une compagne, il se débarrasserait d'une partie de ce dernier fardeau. Par un triste hasard, le mariage ne fut pas pour lui, comme pour un autre voyageur, l'état le plus heureux de la vie. Un des ne-

veux de Kæmpfer nous apprend que son oncle essuya, dans l'intérieur de sa maison, des tempêtes bien autrement fâcheuses que celles dont il avait été assailli dans sa navigation le long des côtes du Japon. Tout fut malheur pour lui dans cette union: il eut trois enfants; il les perdit au berceau. A l'âge de soixante ans, il publia son premier ouvrage, intitulé *Amœnitates exoticæ*. Ce n'était que comme l'essai et le prélude de tous ceux qu'il se proposait de faire paraître, ainsi qu'il le dit dans sa préface. Ce livre obtint le plus grand succès: mais aucun éditeur ne se présenta pour aider l'auteur à mettre au jour les autres résultats de ses observations, quoiqu'il annonçât qu'il n'avait plus qu'à leur donner la dernière main. Sa santé était fort altérée par ses longues courses et les fatigues attachées à sa profession: les chagrins domestiques achevèrent de la ruiner. Après deux rudes attaques de colique, il succomba le 2 novembre 1716, et fut enterré dans sa ville natale. On a de Kæmpfer: *Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum Fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum Persicarum, et ulterioris Asiæ multâ attentione in peregrinationibus per universum Orientem collectæ*, Lemgo, 1712, in-4°., fig. Le premier fascicule contient des relations détaillées sur la cour de Perse: le second, divers morceaux concernant l'histoire naturelle et la physique, entre autres des notices sur la mer Caspienne et sur la presque-île d'Okasra ou Abscheron, où sont les sources de naphte et la ville de Bakou; la description des ruines de Nakchi-Roustam et de Persépolis; une relation des chrétiens de St.-Jean; des détails sur l'ordalie par les crocodiles et par le feu usitée dans l'Inde, sur la fabrication du papier au Japon; une description abrégée de cet empire: le troisième, des observations d'histoire naturelle et de médecine, au nombre de seize, parmi lesquelles sont les dix de sa thèse inaugurale, et l'histoire du thé: le quatrième, l'histoire complète du dattier: le cinquième, la description des plantes du Japon, que l'auteur a rencontrées durant ses voyages à travers ce pays. Ces sujets si différents sont traités avec un talent égal. On y est frappé de la profondeur et de l'étendue des connaissances de Kæmpfer, de sa rare sagacité, de son jugement exquis et de la pureté de son style. Tous les savants conviennent que ce livre est une mine inépuisable de renseignements sur l'Asie dans tous les genres. Il est assez mal imprimé, et les gravures sont généralement si mauvaises, que l'auteur dit, dans sa préface, que la honte les lui eût fait rejeter, si elles n'eussent pas été nécessaires pour l'intelligence du texte. Il donna aussi la note des ouvrages suivants, pour lesquels il n'attendait qu'un éditeur: *Japonia nostri temporis*, avec quarante figures. Il se proposait de le faire paraître en allemand. Le Journal des savants exprima le vœu qu'il fût publié en latin pour que toute l'Europe pût profiter de sa lecture. — *Herbarii trans-Gangelici specimen*, in-fol., avec cinq cents figures. Kæmpfer ne voulait le livrer à l'impression que lorsque Rumph aurait publié son *Hortus Amboinensis*, afin, disait-il, de ne pas répéter ce que ce naturaliste aurait dit. — *Hodœporicum tripartitum*, in-fol. C'était la relation de ses voyages depuis Stockholm jusqu'à Batavia. Il avait le dessein d'y ajouter autant de planches que l'éditeur le croirait convenable, et laissait à celui-ci à décider

si l'ouvrage paraîtrait en latin, en allemand ou en hollandais. Malgré le desir que témoigna le public de jouir promptement de tous ces trésors, Kæmpfer ne trouva pas de libraire qui répondît à son appel. Probablement l'étendue des ouvrages, et le grand nombre de planches qu'ils exigeaient, les effrayèrent. Les manuscrits restèrent donc entre les mains des héritiers de Kæmpfer; l'un d'eux copia même au net toute l'histoire du Japon : on ne sait ce qui l'empêcha de la publier. Sir Hans Sloane, ayant fait prendre des informations à Lemgo sur l'héritage littéraire de Kæmpfer, n'eut pas plutôt appris que la famille consentait à vendre tous ces manuscrits, qu'il les fit acheter. Il chargea Scheuchzer de traduire en anglais ce qui concernait le Japon. Cette version parut sous ce titre : *The History of Japan*, etc. Londres, 1727, 2 vol. in-fol., fig. Desmaizeaux en donna en français une traduction intitulée : *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*, la Haye, 1729, 2 vol. in-fol., fig. ; ibid. 1731, 3 vol. in-12, fig. Cet ouvrage, dit M. Langlès, est au-dessus de tout éloge; le texte renferme encore plus de choses que le titre n'en promet. Deux hommes qui, de nos jours, ont visité le Japon, M. Thunberg, professeur de botanique à Upsal, et feu M. Titsingh, qui fit trois fois le voyage de Iédo comme directeur du commerce hollandais, ont rendu hommage à l'exactitude de Kæmpfer, pour les descriptions et pour tout ce qui s'est passé sous ses yeux. On avait, avant lui, déjà beaucoup écrit sur le Japon; mais, le premier, il fit bien connaître cet empire lointain. Cet ouvrage est divisé en cinq livres : le premier contient le voyage de Batavia à Siam, et une description succincte de ce dernier royaume ; le reste du voyage jusqu'au Japon ; le tableau géographique de cet empire; des recherches sur l'origine de ses habitants, et son histoire naturelle. L'histoire politique remplit le second livre. Le troisième est consacré à l'état de la religion ; le quatrième, à la description de Nangasaki ; le cinquième, à la relation des deux voyages de Kæmpfer à la cour du Japon. Le traducteur français a ajouté, comme appendices, des morceaux tirés des *Amœnitates exoticæ*, et un extrait d'un voyage que les Anglais firent au Japon en 1673. Le livre de Kæmpfer fut traduit en hollandais en 1733. Par l'effet des circonstances, l'Allemagne, patrie de l'auteur, ne put jouir de ce bel ouvrage que dans des traductions étrangères. On en fit une version infidèle et tronquée : ainsi l'on éprouvait le regret de ne pouvoir le lire dans la langue originale. Enfin, à la mort d'une nièce de Kæmpfer, en 1773, un libraire acheta deux manuscrits allemands de l'histoire du Japon, et les envoya à Berlin, à M. C.-G. Dohm, qui s'était chargé de publier l'ouvrage. Dès qu'il eut appris qu'il existait, ayant examiné avec Büsching les deux manuscrits, il fut reconnu que l'un était de la main même de Kæmpfer, et l'autre, la copie faite par son neveu. M. Dohm fut ainsi à même de procurer à ses compatriotes la lecture du texte original. Il corrigea le style qui avait vieilli; et l'ouvrage parut à Lemgo, 1777, 2 vol. in-4°., fig. L'éditeur, en comparant ce texte avec les versions anglaise et française, s'est convaincu de la fidélité de celles-ci. Il donne de grands détails sur tous les manuscrits de Kæmpfer, conservés dans le *Museum britannicum* de Londres, où ils passèrent après la mort de Sloane. Il en propose la publication par voie de

souscription: cette tentative n'a malheureusement pas eu beaucoup plus de succès que celle de Kæmpfer. On a seulement mis au jour *Icones select. plantarum quas in Japonià collegit et delineavit Eng. Kempfer, et quæ in Museo britannico asservantur*, Londres, 1691, in-fol., fig. Linné, pour reconnaître les services que cet illustre voyageur avait rendus à l'histoire naturelle, donna le nom de *Kæmpferia* à la zédoaire, plante des régions équatoriales, de la famille des balisiers, et usitée en médecine.

E—s.

KAESTNER (Abraham-Gotthelf), savant mathématicien, professeur à l'université de Göttingue, naquit à Leipzig, en 1719. Il s'appliqua d'abord à la jurisprudence sous les yeux de son père, qui en donnait des leçons dans sa ville natale. Un tempérament robuste, et une fortune médiocre, mais au-dessus du besoin, mirent le jeune Kæstner à portée de cultiver d'autres branches des connaissances humaines. Son oncle, G. R. Pommer, avocat distingué, possédait une riche bibliothèque, et savait les principales langues de l'Europe. Il prit plaisir à cultiver les heureuses dispositions de son neveu, qui montrait une précocité peu commune : dès l'âge de onze ans, il figurait honorablement dans une espèce d'académie (*Collegium disputatorium*), formée des principaux élèves de son père. Son goût pour les ouvrages de mathématiques se manifesta dès cette époque; et il est remarquable qu'il eut beaucoup de peine à fixer dans sa mémoire la routine des premieres règles de l'arithmétique, son esprit éminemment méthodique ne pouvant suivre une marche qu'autant qu'il en saisissait les motifs. Le professeur Hausen, qui fut un de ses premiers maîtres, lui inspira pour la méthode géométrique des anciens, cette prédilection que l'on retrouve dans tous les ouvrages de Kæstner. C'est vers ce temps, que Gottsched essayait de remettre en honneur la littérature allemande. Kæstner forma son style sous cet habile maître, s'étudia surtout à le polir, et parvint à donner à ses écrits, sur les matières les plus abstraites, une élégance inconnue jusqu'alors en Allemagne. Il se distingua dans la poésie; et il était bien plus connu à Leipzig, comme diseur de bons mots que comme mathématicien : dans ses ouvrages les plus sérieux, comme dans ses traductions, on voit qu'il laisse rarement échapper l'occasion d'une plaisanterie. Kæstner montra aussi de bonne heure un goût très prononcé pour l'astronomie; et s'étant procuré l'Atlas céleste de Bayer, il passait souvent la nuit entière dans la place du marché, à étudier le ciel étoilé : mais, dépourvu de bons instruments, il ne put pendant long-temps y faire que des progrès médiocres. Une comète ayant paru en 1742, Hausen en détermina l'orbite; et Kæstner, impatient de l'observer au télescope, n'en put avoir à sa disposition qu'un vieux, à tube de bois, auquel il manquait un oculaire. Il y suppléa au moyen d'un verre convexe qu'il fallait tenir avec la main. Il serait difficile de décrire, en prose, les observations que l'on pouvait faire avec un pareil instrument : le jeune astronome les chanta dans une ode, insérée dans la première partie de ses *Mélanges*. Il eut occasion, la même année, de se lier d'amitié avec J. Chrétien. Baumann, adroit opticien, qui avait appris, sans maître, les mathématiques dans les ouvrages de Wolf, et dont il épousa ensuite la sœur en 1756. Baumann lui procura une lunette

dont l'objectif avait six pieds de foyer et qui grossissait vingt trois fois ; c'est avec cet instrument qu'ils observèrent ensemble la comète de 1744 : ils travaillèrent sans relâche à se procurer de meilleurs instruments; et ils en eurent enfin un de vingt-six pieds, avec lequel ils virent distinctement, sur le disque du soleil, ces espèces de taches blanches et lumineuses que M. Schrœter de Lilienthal y a observées depuis avec les télescopes les plus perfectionnés. En 1746, Kæstner fut nommé professeur extraordinaire de mathématiques; et l'appointement de 100 rixdales, attaché à cette place, ne suffisant pas à l'entretien de sa famille, il y suppléa par des traductions qu'il fit pour divers libraires : c'est ainsi qu'il publia en allemand les Mémoires de l'académie de Suède, l'art de la teinture d'Hellot, l'optique de Smith. Il remporta même un prix à l'académie de Berlin, par un mémoire écrit en français, sous ce titre : *Dissertation sur les devoirs qui résultent de la conviction que les événements fortuits dépendent de la volonté de Dieu*, Berlin, 1751, in-4°. Enfin, Kæstner fut appelé, en 1756, pour remplir à Göttingue la chaire de mathématiques, à laquelle il doit sa principale réputation. La clarté de son enseignement attirait à ses leçons des élèves des contrées du nord les plus éloignées; et les nombreux livres élémentaires qu'il publia sur cette science, contribuèrent beaucoup à rendre presque populaire, en Allemagne, l'étude des mathématiques. Il n'a attaché son nom à aucune théorie nouvelle, à aucune découverte du premier ordre: mais les points sur lesquels sa méthode d'instruction a produit une espèce de révolution dans l'enseignement, en Allemagne, sont surtout, la théorie du binome, celle des équations d'un degré supérieur, et celle de l'équilibre des forces dans les leviers. Au surplus, il est juste de convenir que ses ouvrages élémentaires, après avoir fait oublier pour ainsi dire ceux de Wolf, ont, à leur tour, été effacés par ceux de Karsten. Lorsque Göttingue (comme dépendance du Hanovre) tomba au pouvoir des Français pendant la guerre de sept ans, plusieurs officiers français se firent un honneur d'assister aux leçons de Kæstner. Il y trouva aussi, par de meilleurs instruments, le moyen de satisfaire sa passion pour l'astronomie; et il fut le directeur de l'observatoire de Göttingue après Tobie Mayer. Michaëlis ayant déterminé la cour de Copenhague à envoyer des savants en Arabie, pour faire des découvertes utiles aux sciences, ce fut Kæstner qui proposa, pour cette expédition, le jeune Carsten Niebuhr, l'un de ses élèves, qui ayant survécu seul à ses compagnons de voyage, nous a fait connaître les résultats de cette savante expédition. Des troubles intérieurs et des querelles particulières ayant agité la société littéraire de Göttingue depuis 1756, elle cessa, pendant quelques années, la publication de ses mémoires. Enfin Heyne, y ayant été appelé, y apporta son esprit conciliateur; et ce fut à ses soins, ainsi qu'à ceux de Kæstner, que cette société savante dut, pour ainsi dire, son rétablissement. Ce dernier s'occupa de la rédaction des mémoires avec le plus grand zèle, et, pendant l'espace de quatorze ans, y fournit quarante-sept dissertations, depuis le volume de 1756 à 1766, qu'il publia lui même, en 1771, jusqu'au 14e. volume des *Commentationes*, dans lequel on trouve son *Specimen analyseos geometricæ cum algebraïcâ comparatæ*, qu'il avait lu

le 16 juillet 1799, moins d'une année avant sa mort. Jusqu'à ses dernières années, il se fit un plaisir de travailler à la Gazette littéraire de Göttingue : il ne s'y bornait pas à de savantes analyses des ouvrages de physique et de mathématiques. Il réservait, pour ses heures de recréation, la lecture des ouvrages de littérature même les plus futiles ; et le compte qu'il en rendait, dans le même journal, le mettait à portée de s'y livrer à toute la gaîté de son esprit caustique et mordant. Personne n'était à l'abri de ses épigrammes et de ses espiégleries. Les plus estimables de ses collègues, tels que Michaëlis et Lichtenberg, n'étaient pas plus épargnés que les autres : mais le respect que lui attiraient son talent et son zèle pour l'instruction publique, faisait excuser cet abus de son esprit. On voulut en vain l'engager à étudier les ouvrages de Kant, qui avaient tant de succès dans le Nord. La terminologie un peu compliquée de cette philosophie l'effrayait. « Je possède douze » langues, tant anciennes que moder- » nes, disait il; elles me suffisent, et » je ne veux pas, à mon âge, en » apprendre une treizième. » Après avoir été, pendant plus de quarante ans, l'un des principaux ornements de la première université d'Allemagne, il mourut, plus qu'octogénaire, le 20 juin 1800. Après la mort de sa femme, qu'il perdit en 1758, il épousa la veuve d'un officier français dont il n'eut qu'une fille. Cette dernière épousa M. Kirsten, ancien ami de Kæstner, et en eut un enfant, qui mourut de la petite vérole à l'âge de deux ans, mais dont l'étonnante précocité, bien supérieure à celle de son aïeul, rappelait les prodiges de C. H. Heinecken et de J. Ph. Baratier. Le nombre des ouvrages dont Kæstner est auteur, éditeur ou traducteur, de ses programmes ou dissertations académiques, des mémoires scientifiques ou des morceaux de littérature qu'il a insérés dans divers recueils périodiques, s'élève à plus de deux cents; et leur liste seule occupe douze pages dans le dictionnaire de Meusel. Nous y renvoyons le lecteur et nous bornons à indiquer les suivants : I. *Prima quæ post inventam typographiam prodiit Euclidis editio*, Leipzig, 1750, in 4°. II. *De habitu matheseos et physicæ ad religionem*, ibid. 1752. Ce sont deux épîtres adressées au célèbre cardinal Quirini. III. *Mélanges* (Vermischte Schriften), Altenbourg, 1755, in-8°.; 3e. édit. 1783, ibid. 2 part. in-8°. IV. *Mémoires de la société d'Harlem*, traduits du hollandais, ibid. 1758, in-8°. V. *Eléments d'arithmétique, de géométrie, de trigonométrie et de perspective*, Göttingue, 1758, in-8°.; id. 6e. édit., 1800, in-8°. VI. *Erlaüterung* etc. (Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'ame), i · l. 1767, in-4°.; morceau non moins recommandable par la profondeur du raisonnement que par la sublimité des pensées et l'énergie du style. VII. Des *Eloges* ou Notices biographiques sur Leibnitz, Tobie Mayer, Rœderer, Erxleben, Meister, Lichtenberg, etc. VIII. *Histoire des Mathématiques* depuis le renouvellement des sciences jusqu'à la fin du XVIIIe. siècle, 1796-1800, 4 vol. in-8°., faisant partie de l'histoire générale des sciences, composée par les professeurs de Göttingue. Ce savant ouvrage n'est pas terminé ; et le quatrième volume ne va que jusqu'au milieu du XVIIe. siècle. Ce n'est proprement, ni un livre de mathématiques comme le grand ouvrage de Montucla, ni même une histoire comme celle de l'abbé Bossut, mais une histoire lit-

téraire et bibliographique des sciences mathématiques, où l'on trouve, non pas comme dans Murhard, le catalogue de toutes les éditions, mais une description raisonnée des livres les plus rares. Voyez l'*Eloge* de Kæstner, par Heyne, dans le tom. xv du recueil de l'académie de Göttingue, sa *Vie* écrite par lui-même en 1768, et insérée, par Baldinger, dans ses Biographies des médecins et des naturalistes vivants, tom. 1er., et l'*Histoire de l'université de Göttingue* par Putter. Le comte Guillaume 1er., de Schaumburg et Lippe, a fait frapper, en 1770, à l'honneur de Kæstner, une belle médaille d'or. C. M. P,

KAFOUR, souverain de l'Égypte, était un eunuque noir qu'Aboubekr Mohammed al Ikhchid, fondateur de la dynastie des Ikhchidites, acheta pour la modique somme de 18 pièces d'or. Mais l'esclavage et la mutilation, loin d'avoir dégradé l'ame de Kafour, firent mieux ressortir les qualités et les talents qui lui méritèrent la confiance et la faveur de son maître. Ce prince, en mourant, l'an 334 de l'hégire (946 de J.-C.), lui laissa la régence de ses états pendant la minorité de son fils Aboul-Cacem Anoudjour. Tandis que Kafour va mettre son pupille en possession de l'Égypte, son départ livre Damas à l'ambitieux Saïf Eddaulah, émyr Hamdanide d'Alep. Mais Kafour, appelé par les habitants, accourt en hâte, et le chasse aisément d'une conquête encore mal assurée. En 345, il repousse une invasion du roi de Nubie dans la haute Égypte, et venge par de cruelles représailles les horribles ravages commis par ce barbare. Anoudjour étant mort vers la fin de l'an 349, son frère Aboul-Haçan-Aly lui succède, et Kafour conserve toute l'autorité. Deux ans après, les Grecs prennent Alep et assiégent Saïf Eddaulah dans la citadelle. Au lieu d'abandonner dans son malheur l'éternel ennemi des Ikhchidites, Kafour lui envoie généreusement un secours de dix mille hommes, et les Grecs sont forcés de lever le siége. La mort d'Aboul-Haçan-Aly, l'an 355, plaça enfin Kafour sur le trône; mais il en jouit à peine deux ans, et mourut le 20 djoumady 1er. 357 de l'hégire (23 avril 968), à l'âge de soixante-cinq ans. Cet homme sorti de la poussière eut toutes les vertus d'un grand roi; il aima les sciences et protégea les savants. Le trait suivant peindra son caractère. Un Grec, jadis son compagnon d'esclavage et son concurrent dans la faveur d'Ikhchid, ne pouvant se résoudre à fléchir devant son égal, avait depuis quitté la cour avec éclat; mais le soin de sa santé l'y ramena malgré lui. Kafour pouvait aisément se débarrasser d'un rival dont les talents et la haine lui portaient ombrage: il préféra regagner son amitié à force de bienfaits; et, ce qui paraîtra plus étonnant, il permit, il voulut même que les louanges de cet ancien favori fussent célébrées, de son vivant et au-delà du tombeau, par le fameux poète al Motannabi. Kafour avait gouverné plus de vingt-deux ans l'Égypte et la moitié de la Syrie; il était même reconnu dans l'Hedjaz, et l'on priait pour lui à la Mekke. Sa mort fut, pour l'empire musulman, le signal d'une grande révolution. Deux factions se forment en Égypte en faveur de deux petits-fils d'Ikhchid, tandis qu'un de leurs parents s'empare de Damas. Les khalyfes Fathémites d'Afrique qui dès long-temps convoitaient l'Égypte, contre laquelle ils avaient fait plusieurs tentatives inutiles, profitent de l'anarchie qui la désole, la soumettent à leur domination l'an

358 de l'hégire (969 de J.-C.), et mettent fin à la dynastie des Ikhchidites, qui n'avait duré que trente-cinq ans. A—T.

KAGER (Mathias), peintre, naquit à Munich en 1566. Après avoir appris les premières notions de son art dans son pays, sous la direction de Pierre de Witte, plus connu sous le nom de Pietro Condito, il alla se perfectionner en Italie, où il étudia particulièrement l'antique et les ouvrages des grands maîtres. Après un séjour prolongé dans ce pays, il fut appelé à Munich près le duc Maximilien, électeur de Bavière, qui lui accorda sa protection, le nomma son premier peintre avec un traitement considérable, et lui commanda plusieurs ouvrages. Cependant, malgré tant d'avantages, Kager, détourné de ses travaux par les troubles de la guerre, se décida à s'établir dans la ville d'Augsbourg, où son mérite l'éleva à la place de bourguemestre, et où il peignit, pour la salle d'audience de l'hôtel-de-ville, son chef-d'œuvre représentant le *Jugement dernier*. Mais il ne jouit pas long-temps de la tranquillité qu'il était venu chercher dans cette ville; il y mourut au bout de quelque temps, en 1634, à l'âge de soixante-huit ans. Outre le tableau cité ci-dessus, ses autres principaux ouvrages sont : Le *Baptême de Jésus-Christ. — Sainte Cunégonde soutenant l'épreuve du feu et des lames tranchantes.—Sainte Elisabeth servant les pauvres. — Jésus-Christ apparaissant à Jacques de Ledesma, jésuite. — Saint Jacques combattant contre les Maures, en faveur de don Ramire.— Le duc Maximilien de Bavière, commandant à la bataille de Prague*, etc. Ces tableaux ont été gravés par R. Sadeler, L. et Wolfgang Kilian. Kager a gravé, d'après lui-même, le *Baptême de Jésus-Christ*, et L. Kilian a en outre gravé, d'après ce maître, une suite de seize tableaux représentant *Jésus-Christ, la Vierge, Saint Jean-Baptiste, et les apôtres*. Le musée du Louvre possédait de ce maître un dessin à la plume et lavé, représentant *le Christ descendu de la croix :* il a été repris en 1815 par les Prussiens. P—s.

KAHLE (Christian), en latin *Calenus*, médecin allemand, professeur à Greifswald, né dans l'île Femeren en 1529, mort le 24 mars 1617, a publié : I. *Historia de profectione in Terram sanctam principis Bogeslai X*, Wittemberg, 1554, in-4°. II. *Heroes romani ex T. Livio desumpti et carmine redditi*, Rostock, in-4°., et d'autres ouvrages moins importants. — Son fils nommé aussi Christian et surnommé *le jeune*, exerça la médecine à Prenzlau dans le Brandebourg, et a donné treize dissertations latines, tirées de Melanchthon. — Louis-Martin Kahle, professeur de droit à Göttingue, et ensuite à Marbourg, né à Magdebourg en 1712, finit par exercer à Berlin divers emplois de magistrature et d'administration supérieure, et mourut le 5 avril 1775. Parmi ses nombreux ouvrages, nous indiquerons les suivants : I. *De divinatione*, Halle, 1734, in-4°. II. *De scholis prophetarum*, Göttingue, 1737, in-8°. III. *Bibliotheca philosophica Struviana, emendata et continuata, atque ultrà dimidiam partem aucta*, ibid. 1748, 2 vol. in-8°. L'ouvrage de Struve, publié d'abord en 1704, avait été augmenté en 1707, et en 1712. Kahle remit à leur place dans le texte les additions que J. C. Lotter y avait faites en 1727, et la suite donnée par J. H. Acker; et il continua l'ouvrage jusqu'à son temps. Struve lui commu-

niqua lui-même des additions et corrections importantes. IV. *De trutinâ Europæ*, ibid., 1744, in-4°., traduit par Formey, sous ce titre : *La balance de l'Europe, considérée comme la règle de la paix et de la guerre*, Berlin, 1744, in-8°. V. *Opuscula minora, tomus* I (*etunicus*), Francfort-sur-Mein, 1751, in-4°.; ce volume contient six dissertations de droit public, qui avaient déjà vu le jour séparément. Les ouvrages suivants sont en allemand. VI. *Abriss* etc. (*Précis de l'état actuel de la littérature, et de quelques discussions importantes dans le monde politique*), Göttingue, in-8°.; ouvrage périodique, commencé en juillet 1737, et terminé en 1744. La collection forme 2 volumes de 8 numéros chacun. VII. *Examen du livre intitulé Metaphysique de Newton et de Leibnitz* (Amst., 1740, in-8°), *et du parallèle de ces deux philosophes par M. de Voltaire*, Göttingue, 1740, in-4°. Gautier de S. Blanchard traduisit en français l'ouvrage de Kahle, la Haye, 1744; Voltaire écrivit à Kahle (*V.* tom. 49, pag. 122-3, édit. de Kehl, in-8°.) une Lettre que Mosheim a traduite en allemand. VIII. *Corpus juris publici S. I. R. G. ou Recueil complet des lois fondamentales de l'Empire germanique*, Göttingue, 1744, 1745, 2 vol. in-8°. Enfin Kahle a été le principal rédacteur de la *Göttingische Bibliothek*, 1746, 1747, 3 vol. in-8°., et a fourni beaucoup d'articles à la Gazette littéraire de Göttingue, et à d'autres recueils. C. M. P.

KAIE. *Voy.* CAIUS, et FERRAR (tom. VI, pag. 487).

KAI-KAOUS, roi de l'Irân, succéda à son père Kaï-kobâd, chef de la dynastie Kaïanienne, la 2e. des dynasties persanes, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. L'Irân embrassait à-peu-près les mêmes provinces que nous comprenons actuellement sous le nom de *Perse*, et s'étendait jusqu'à l'Oxus. A peine Kaï-kâous fut-il monté sur le trône, que Sendjé, prince feudataire du Mazandérân, entreprit de se rendre indépendant. Kaï-kâous résolut d'en tirer une vengeance éclatante; il n'écouta aucune proposition de paix, et annonça hautement le projet de détruire la maison de Sendjé. Celui-ci, puisant de nouvelles forces dans le désespoir, et cherchant à tirer parti des localités, attira insensiblement son ennemi, aveuglé par ses premiers succès, dans des lieux qui ne lui laissaient point de moyens de salut, et s'empara de sa personne. A cette nouvelle, Roustem, prince feudataire du Zabelistân, qui était resté à la défense du royaume, accourt avec une nombreuse armée, surmonte tous les obstacles, détruit les troupes qu'on lui oppose, et donne tout-à-la-fois la mort à Sendjé et la liberté à son roi. Kaï-kâous, qu'un tel événement aurait dû rendre moins téméraire, forma le dessein de profiter de la tranquillité dont jouissaient ses états, pour rétablir l'empire de Férydoun dans toute son intégrité, et soumettre à ses lois les contrées qui successivement s'étaient rendues indépendantes. Ses premiers efforts tombèrent sur la Syrie : afin de jouir sans partage de la gloire qu'il espérait retirer de cette expédition, il avait laissé à Roustem le soin des affaires de l'Irân. Cependant Dsou'l-zedjr, roi de Syrie, à qui les préparatifs du monarque irânien n'avaient pas échappé, réclama les secours des rois de l'Asie-Mineure, de l'Egypte, etc.; mais rien ne put arrêter son ennemi, qui, après trois grandes victoires, força Dsou'l-zedjr à reconnaître sa suzeraineté. Celui-ci

eut recours à la perfidie ; il proposa Sewdawéh, sa fille, en mariage au schah, et l'engagea à venir à sa cour, après avoir renvoyé son armée dans l'Irân. Maître alors d'agir, Dsou'l-zedjr le retint prisonnier, et ne consentit à lui rendre la liberté, qu'autant que Kaï-kâous le dédommagerait de ses pertes, et qu'il renoncerait à toute prétention sur ses états. Bientôt la renommée porta cette nouvelle dans l'Irân. Roustem, qui était en ce moment occupé à repousser une invasion d'Afracyab, envoya une armée pour tenir la Syrie en échec, et obligea Afracyab, après une grande victoire, à repasser l'Oxus. De là, il vola en Syrie, vainquit et fit prisonniers Dsou'l-zedjr et ses alliés, et ramena Kaï-kâous dans ses états. Cependant tant de malheurs avaient abattu l'esprit de ce prince, et ne lui permirent plus désormais d'entreprendre d'expéditions lointaines. Sewdawéh, qu'il avait amenée de Syrie, et qui plus tard devait mettre la désolation dans la famille royale et le royaume, jouissait du plus grand crédit. Kaï-kâous abandonna les affaires, et se livra insensiblement aux plaisirs et aux fêtes. Pour se distraire, il s'occupa d'embellissements ; il fit élever aux environs de Pehhlou, près du Caucase, des palais magnifiques, où brillaient l'or, l'argent et les pierreries, et dont Ferdoucy ne peut expliquer la magnificence que par l'intervention des génies. Ebloui lui-même d'un ouvrage si étonnant, le schah s'imagina qu'il pourrait, à l'exemple de Djemschyd, et aidé des génies, s'élever jusqu'au firmament, et contempler de près ces globes qui roulent sur nos têtes : des aigles soulevèrent un siége fort léger, sur lequel il était assis ; mais, parvenus à une certaine hauteur, ils cédèrent au poids du char, qui tomba dans un bois près d'Amil. Kaï-kâous, ramené à la raison, commençait à faire oublier tant de folies par une administration sage et éclairée (1), lorsque Afracyab, roi du Touran, sur la foi d'un songe, attaqua de nouveau l'Irân. Ce prince, dont les états s'étendaient au nord de l'Oxus, et à l'est jusqu'à la Chine, s'était vu, pendant plusieurs années, maître du pays qu'il attaquait. Tous ses efforts tendaient à ne faire qu'un seul royaume de ses états et de ceux de Kaï kâous. Roustem alla à sa rencontre, avec une armée de plus de deux cent mille hommes. Après quelques combats singuliers, il s'engagea une bataille terrible. Afracyab, vaincu, prit la fuite et demanda la paix. Roustem, au milieu de si grands événements, eut occasion de voir Tehhminéh, fille d'un prince touranien. Frappé de sa beauté, il l'épousa, mais dans le plus grand secret. Cependant, obligé de ramener l'armée à Ystakhar (ou Persépolis), il abandonna Tehhminéh. Quelque temps après son départ, elle accoucha d'un fils, qu'elle nomma Sohreb. Celui-ci se fit remarquer de bonne heure par une adresse et une force prodigieuses : il ne respirait que pour les combats, et parlait déjà de la conquête de l'Irân. Afracyab conçoit les plus grandes espérances : dans le dessein de l'opposer à Roustem, il lève une puissante armée, et en remet le commandement à Sohreb, quoiqu'à peine âgé de dix-huit ans. Au moment du départ, celui-ci apprend de sa mère le secret de sa naissance. Plongé dans une agitation profonde, il se promet de ne point combattre son père. Cependant Roustem n'avait plus eu de nouvelles de Tehhminéh : quoiqu'il

(1) C'est de là que vient sa réputation de sagesse. Dans les anciens livres sacrés des Parsis, on demande à Dieu la sagesse de Kaï-Kâous. (*Voy.* le *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 93 et 97.)

éprouvât quelque répugnance à reprendre les armes, il était loin de s'attendre qu'il aurait à triompher de son propre fils. Après bien des hésitations, craignant que l'on attribuât ses refus à la crainte, jaloux d'ailleurs de mettre un terme aux succès de Sohreb, il se décide à partir. Sohreb venait de s'emparer de Sefed dans le Khorassan. On lui persuade que son père n'est pas dans l'armée iranienne. Dès-lors il ne balance plus : son défi s'adresse à tous les héros du camp ennemi. Roustem entre en lice; tous les regards se portent sur les deux champions : ceux-ci font des efforts extraordinaires ; le combat dure long-temps : enfin, Sohreb tombe percé d'un coup mortel. Déplorant sa funeste destinée, aux prises avec la mort, il appelle la vengeance de Roustem sur celui qui le faisait périr. Ce père infortuné reconnaît alors son fils, tâche, mais vainement, de le rappeler à la vie, et s'abandonne tout entier à sa douleur. Les deux armées prennent part à ce tragique événement, et retournent dans leurs pays respectifs. Cet événement, réel ou fabuleux, a fourni à Ferdoucy, l'un des beaux épisodes de son poème; il a été publié à Calcutta en 1814. (*Voy.* FERDOUCY.) La paix semblait consolidée pour toujours, lorsque la fortune suscita de nouveaux germes de discorde. Afracyab avait conçu une passion criminelle pour sa nièce Saady-bânou (1). Pour la punir de ses refus, il la relégua vers la frontière. Deux officiers de Kaï-kâous l'enlevèrent, et la conduisirent au schah, qui l'épousa. Peu de temps après, elle mit au monde un fils, qui fut nommé Siyawousch. Roustem fut chargé de l'élever. Bientôt le jeune prince se fit remarquer par les qualités les plus brillantes. A la cour, il attira tous les regards. Malheureusement Sewdawéh en devint éperdûment amoureuse, et osa lui déclarer ses sentiments : elle fut repoussée avec horreur. Ne respirant dès-lors que la vengeance, passant de l'amour le plus violent à une haine aveugle, elle l'accusa, auprès du roi, du crime dont elle seule était coupable. Le roi ne sachant qui croire dans cette affaire, en soumit la décision à l'épreuve du feu. La reine s'y refusa : mais Siyawousch poussa son cheval à travers les flammes sans aucun accident. Sewdawéh semblait ne pouvoir échapper à une mort ignominieuse, lorsque Siyawousch obtint la grâce de la coupable, par ses larmes et ses prières. Cependant Afracyab jure de venger l'enlèvement de sa nièce. Une nombreuse armée pénètre dans le Khorassan, et s'empare de Balkh. Roustem et Siyawousch arrêtent les progrès de l'ennemi, et se disposent à le poursuivre jusqu'au-delà de l'Oxus, lorsqu'ils reçoivent des propositions de paix, auxquelles ils accèdent. Les partisans de Sewdawéh et les ennemis de Roustem crient à la précipitation; ils prétendent que les avantages de cette paix ne répondent pas aux succès qu'on avait obtenus. Roustem, dégoûté du commandement, se retire dans son apanage. Kaï-kâous, entraîné par les suggestions de quelques courtisans, envoie le prince Thouss à l'armée, en ordonnant à son fils de recommencer la guerre ou de résigner le commandement à Thouss. Siyawousch, dans une position aussi extraordinaire, exposé à encourir la colère de son père, ou à manquer à la foi jurée, prend un parti désespéré; il se dirige vers le Touran, pour passer de là en Chine. Afracyab, ravi d'avoir à sa cour l'héritier présomptif de l'Irân, emploie

(1) *Bânou*, mot persan qui revient au mot latin *Domina*.

tous les moyens pour le retenir à Kankdiz sa capitale, et forme le dessein de lui donner sa fille en mariage; il était même décidé à le nommer son successeur. Rien n'est négligé pour lui rendre son séjour agréable. Enfin, il lui donne sa fille, Frenkis-bânou, en mariage, avec les provinces orientales de ses états pour apanage. Siyawousch chercha une distraction à ses malheurs par de nobles occupations, le bonheur de ceux qu'il était appelé à rendre heureux, et l'embellissement de Scharsân, dans laquelle il avait fixé sa résidence. Sa félicité paraissait fondée sur les bases les plus durables, lorsque la haine de quelques personnes puissantes vint le précipiter dans un abîme de maux. Ceux des guerriers qu'il avait vaincus dans les jeux militaires, ne pouvaient lui pardonner sa supériorité. Kerschiwez lui-même, son aïeul maternel, prit ombrage de la faveur dont il jouissait auprès d'Afracyab. Il parvint à jeter, dans l'esprit de son frère, des soupçons sur les desseins ultérieurs de Siyawousch. En même temps il faisait dire à celui-ci, que son beau-père conjurait sa perte. Il engage Afracyab à faire un voyage à Scharsân, pour se convaincre lui-même de la vérité des rapports qu'on lui faisait, et persuade sous-main à Siyawouch, qu'il doit se sauver par une prompte fuite, s'il ne veut pas périr ignominieusement. Siyawousch est entraîné par des avis qu'il croit sincères, et tombe entre les mains des soldats de son beau-père, en cherchant à se sauver. Sa femme vient bientôt solliciter sa grâce : le perfide beau-père, redoutant l'effet de ses prières, arrache à son frère une sentence de mort, et fait massacrer aussitôt Siyawousch. Sa femme accoucha, peu de temps après, de Khosrou. Ce jeune prince fut élevé loin des regards d'Afracyab, et fut obligé de contrefaire l'insensé, pour ne pas exciter des craintes dans l'esprit des ennemis de son père : du reste, le sage Peïran n'oublia rien pour lui former le cœur, et le rendre digne du haut rang auquel sa destinée l'appelait. Cependant la cour de l'Irân ne savait rien de ce qui venait de se passer, quoique la paix, entre les deux royaumes, durât depuis le départ de Siyawousch pour le Touran. Quelques années après, la nouvelle de sa mort s'étant répandue partout, les guerriers de l'Irân volèrent aux armes. Roustem, avant de prendre le commandement de l'armée, poignarda, de sa main, Sewdawéh la cause de tous ses malheurs, battit, en plusieurs rencontres, Afracyab, immola le fils de ce prince aux mânes de Siyawousch, s'empara de Kankdiz, et obligea Afracyab de chercher un refuge sur les frontières de la la Chine. Pendant sept ans le joug du vainqueur pesa sur le Touran. Mais Roustem ayant commencé à mettre tout à feu et à sang, les habitants poussés à bout, excités d'ailleurs par les émissaires du prince fugitif, coururent aux armes. Afracyab, profitant de ce moment d'enthousiasme, et, surtout, de la retraite de Roustem, desservi auprès de son souverain, pénétra dans l'Irân. La désolation de ce royaume était à son comble; les peuples soupiraient après un libérateur : c'est dans ces circonstances, que Kiw, fils de Gouderz, prince d'Ispahan, se dévoua pour la délivrance du fils de Siyawouch. Il passa l'Oxus, déguisé en Touranien, parvint à découvrir le jeune prince, et l'emmena ainsi que sa mère : après avoir terrassé les officiers préposés a sa garde, il repassa l'Oxus, et présenta Khosrou à l'admiration des Iraniens. Kaï-kâous, re-

gardant son petit-fils comme l'objet des faveurs célestes, manifesta l'intention de lui résigner le trône. Mais son second fils, Feribourz, se met sur les rangs, s'appuyant sur son droit de naissance. Kaï kâous, d'après l'avis de ses devins, décida que le trône appartiendrait à celui qui soumettrait la ville d'Ardebil, dans l'Adherbaïdjan. Cette ville était la seule, en-deçà de l'Oxus, qui ne reconnût pas l'autorité des rois de l'Irân. Feribourz marcha le premier avec une puissante armée; mais il échoua complètement: les génies, disent les poètes, avaient tous conspiré contre lui. Khosrou tenta la même entreprise a son tour. Il fit une sommation à la ville, au nom du Dieu créateur du ciel et de la terre. La ville se rendit à ses armes. Dès-lors il n'y eut qu'une voix sur ses droits, son mérite, et le bonheur qu'on croyait attaché à toutes ses entreprises. Il fut proclamé roi sans opposition : ses rivaux le reconnurent pour leur maître; et Kaï-kâous mourut dans la retraite, tranquille et considéré, apres avoir pu se convaincre de l'éclat dont l'Irân devait briller sous le règne de son petit-fils. On attribue à ce prince la fondation de deux observatoires, dont l'un à Babylone. Les opinions des écrivains orientaux varient sur Kaï-kâous : nous avons suivi, de préférence, l'auteur du Schah-nâmeh et l'historien Khondemir, sans chercher à les concilier avec les autres versions, qu'on peut voir dans d'Herbelot. On sait que les Musulmans, quand ils eurent conquis la Perse, s'efforçèrent d'anéantir les monuments historiques, pour faire oublier tout ce qui avait quelque rapport à la religion des Mages. Quelques siècles après, des princes, amis des lettres, n'oublièrent rien pour suppléer à cette perte à-peu-près irréparable. Les auteurs qui cherchaient la vérité, n'eurent le plus souvent que des documents incertains. Les poètes, comme Ferdoucy etc., qui n'étaient pas astreints à l'exactitude de l'histoire, trouvèrent un vaste champ ouvert à leur imagination, et en profitèrent pour répandre des opinions, qui, quoique dénuées de fondement, n'en sont pas moins devenues, pour ainsi dire, populaires. Le règne de Kaï-kâous appartient aux siècles héroïques des Orientaux : comment déterminer ce qui peut raisonnablement être regardé comme vrai? Que penser, par exemple, du règne de 150 ans de ce prince et de celui de 120 de son père! Nous nous contenterons de faire observer que plusieurs circonstances de cette époque s'accordent avec ce que les livres saints nous apprennent des monarques de l'Orient du temps de Daniel; ce qui semblerait justifier le sentiment du célèbre W. Jones, qui plaçait l'avénement de Kaï-kâous au trône, à l'année 610 avant J.-C. Il abdiqua ensuite en faveur de son petit-fils Khosrou ou Cyrus dont le père, Sivawousch (qui serait le Cambyse d'Hérodote) avait épousé la fille d'Afracyab, Frenkis, c'est-à-dire Mandane. R—D.

KAI-KAOUS (Azz-eddyn Ier.), septième sulthan Seldjoukide d'Anatolie, succéda à son père, Kaï Khosrou, en 607 de l'hég. (1210 de J.-C.). Il eut bientôt à se défendre contre deux princes de sa famille. Tandis que son frère Kaï Kobad lui enlevait Angoura, son oncle Thogrul Chah, sulthan d'Arzroum, l'assiégeait dans Siwas. Secouru par Aschraf Mouça, prince Aïoubite de Roha et d'Haran, Kaï Kaous repoussa son oncle, porta la guerre dans ses états, et lui arracha le trône et la vie, en 610. Il avait déjà repris Angoura; mais respectant

les jours de son frère, il se contenta de le retenir prisonnier dans le château d'Alminchar, sur l'Euphrate, et ne punit que par l'infamie les émyrs qui avaient partagé sa révolte. En 611 (1214 de J.-C.), Théodore Lascaris, empereur de Nicée, surpris par un parti de Turkomans, et conduit devant le sulthan, promet des villes et des châteaux pour sa rançon; Kaï Kaous, surmontant sa juste fureur à l'aspect du meurtrier de son père, accepte ses offres et lui rend la liberté; mais Lascaris ne tient aucun de ses engagements, et le sulthan aima mieux vivre en paix avec les Grecs que de tirer vengeance de cette insigne mauvaise foi. Ennemi plus généreux que fidèle allié, il se ligua, en 615, avec Afdhal, prince Aïoubite de Samosath, pour dépouiller Atziz, roi d'Halep, et ce même Aschraf, qu'il avait si utilement secouru autrefois. Kaï Kaous prit Robâ, Tell-bacher, et Manbedj; céda la première à Afdhal et garda les deux autres, au mépris du traité: mais son avant-garde ayant été battue près d'Halep, par Aschraf, il abandonna ses conquêtes et son allié, et mourut l'an 616 (1219 de J.-C.), ne laissant que des enfants en bas âge. Son frère, Kaï Kobad Ala-eddyn lui succéda (*V*. ALADIN). A—T.

KAIN. *Voy*. LEKAIN.

KAIOUK, troisième grand khan ou empereur des Moghols, était fils d'Oktaï, et petit-fils de Djenguyz-khan. Quoique son père, peu de temps avant sa mort, l'eût rappelé de Hongrie, il avait néanmoins désigné son petit-fils Chyramoun pour héritier de l'empire. Mais Tourakina, mère de Kaïouk, sans égard pour les dernières volontés de son époux, fit valoir la coutume des Moghols, qui déférait la régence à la veuve de l'empereur jusqu'à l'élection de son successeur. Cette femme habile, pendant les quatre années qu'elle tint les rênes du gouvernement, n'épargna rien pour procurer la couronne à son fils. Elle s'assura des princes et des seigneurs moghols, en gagnant les uns, en éloignant les autres. Enfin, dans le kouriltaï ou assemblée générale qui se tint à Cara Koroum, en présence d'un grand nombre de princes chrétiens et musulmans, tous vassaux et tributaires, et des ambassadeurs de plusieurs puissances, Chyramoun fut exclu du trône, et Kaïouk proclamé grand khan le 24 août 1246. Le détail des cérémonies qui précédèrent et suivirent son installation, offre un mélange bizarre de magnificence et de grossièreté, et caractérise bien un peuple barbare qui touche aux premiers degrés de la civilisation. Kaïouk avait signalé son courage dans l'expédition de son cousin Baton-khan (*Voy*. BATU). Grave, sérieux, juste, aussi doux que son père, il fut plus libéral encore. Dans les audiences qu'il donna aux ambassadeurs, il prit un ton menaçant avec ceux du khalyfe, et renvoya avec mépris ceux des Ismaëliens ou assassins (*Voy*. HAÇAN BEN SABBAH, XIX, 280). Quoiqu'il traitât avec plus d'égards les envoyés du pape; quoique parmi les chrétiens à son service on distinguât un de ses ministres et un de ses secrétaires; quoiqu'on vît devant sa tente une chapelle où ces chrétiens assistaient régulièrement au service divin, il prétendait néanmoins forcer le pape et tous les potentats de l'Europe à lui prêter serment de fidélité. Sous son règne et pendant la régence de Tourakina, les armées mogholes continuèrent leurs progrès du côté de la Chine. En 1247, le roi de Corée fut contraint à payer tribut et à recevoir des commandants moghols. Kaïouk préparait un nouvel armement contre l'Europe. Déjà il

avait ordonné, dans tout son empire, qui s'étendait depuis l'Asie mineure jusqu'à la Chine, une levée générale de trois hommes sur dix, lorsqu'il fut surpris par la mort. Kaïouk aimait tendrement sa mère, à laquelle il devait le trône : par reconnaissance, il lui laissa toujours une grande influence dans les affaires. Le chagrin qu'il ressentit de sa perte, le dégoûta du séjour de Cara Koroum, résidence de ses prédécesseurs. Depuis long temps valétudinaire, il se mit en route pour venir habiter les provinces occidentales; mais arrivé dans la contrée de Camsatki, sur la route de Samarkand, il y expira en 1248 ou 1249, âgé de quarante trois ans, après en avoir régné deux ou trois. Le moine Rubruquis est le seul auteur qui accuse Batou-khan de la mort de Kaïouk. Ce prince laissa trois fils; mais aucun d'eux, aucun des descendants de son père Oktaï, n'a porté le titre de grand khan, et l'empire passa dans la branche de Touly-khan, troisième fils de Djenguyz-khan (*Voy.* MANGOU).

A—T.

KAISERSBERG. *Voy.* GEILER.

KAKIG Ier., roi d'Arménie, de la race des Pagratides, était le deuxième fils d'Aschod III. En l'an 982, il se révolta contre son frère aîné Sempad II, qui était alors occupé à faire élever les murs de la ville d'Ani : mais cette inimitié fut de courte durée, et les deux frères se réconcilièrent, sans cependant que leur amitié fût bien sincère; car en l'an 987, Kakig fit secrètement alliance avec Abou-delf, émir musulman de Tovin, et tenta de se révolter de nouveau contre son frère; mais informé peu après que Sempad était instruit de ses intrigues, il prit la fuite pour se mettre à l'abri de son ressentiment. La paix fut rétablie peu après par la médiation de Vasag, connétable d'Arménie; et Kakig fut créé prince des princes, ce qui était la seconde dignité du royaume. Depuis cette époque il resta tranquille. En l'an 989, Sempad II mourut sans enfants. Kakig monta alors sur le trône, et prit le surnom de Schahanschah, c'est-à-dire, roi des rois, parce qu'à cette époque les souverains de l'Arménie avaient dans leur dépendance plusieurs autres petits princes, qui portaient le titre de roi. Kakig était très vaillant; et il eut, peu après son avènement, une occasion de signaler son courage : il fit une expédition dans l'Arménie orientale, où il soumit les peuples de Vaïots-dsor, de Khatchen et de P'harhisos, qui s'étaient révoltés contre lui. Après avoir rétabli la paix dans son royaume, Kakig ne s'occupa, pendant presque tout le reste de son règne, que d'embellir sa capitale et la province de Schirag de palais, d'églises et de monastères. En l'an 998, Mamloun, émir musulman de l'Aderbaïdjan, fit, avec une puissante armée, une invasion dans la partie méridionale de l'Arménie pour défendre les autres émirs qui y commandaient contre les attaques des chrétiens. Le curopalate David, prince de Daik'h, issu de la branche des Pagratides qui régnait en Géorgie, et vassal de l'empereur de Constantinople, avait fait de grandes conquêtes dans cette partie de l'Arménie. Mamloun vint l'y attaquer dans la ville de Mandzkerd. David, trop faible pour lui résister seul, envoya demander du secours à Kakig, roi d'Arménie, à Gourgen, roi de Géorgie, et aux autres princes chrétiens de ces contrées. Kakig lui fournit pour sa part six mille hommes sous le commandement de Vahram Balhavouni, père du connétable Vasag, général

qui jouissait d'une grande considération, et passait pour être issu de la race des Arsacides. Ces troupes jointes à celles qui furent envoyées par les princes arméniens et par le roi de Géorgie renforcèrent l'armée de David, qui fut en état de tenir la campagne, vainquit Mamloun, et le contraignit de sortir de l'Arménie. En l'an 1001, le neveu de Kakig, nommé David, qui était roi de l'Albanie arménienne, voulut s'affranchir de la soumission qu'il devait au chef de sa maison. Kakig rassembla une puissante armée, et entra dans les états du rebelle, qu'il ravagea pendant trois mois. Le roi d'Arménie revint ensuite dans sa capitale avec un butin considérable. La guerre continua encore durant quelque temps : enfin elle cessa en l'an 1002 par l'entremise du patriarche Sergius Ier., qui rétablit la bonne harmonie entre les deux princes. Kakig régna paisiblement pendant un grand nombre d'années, et mourut dans un âge très avancé, en 1020, après un règne de vingt-neuf ans et dix mois. Il avait épousé Kadramidé, fille de Vasag, prince de Siounie. Il en eut Jean Sempad et Aschod IV, qui lui succédèrent.

S. M—n.

KAKIG II, dernier roi de la race des Pagratides en Arménie, était fils d'Aschod IV, qui partageait l'autorité avec son frère Jean Sempad. Aschod mourut en l'an 1039 : son fils, alors âgé de quatorze ans, était trop jeune pour lui succéder ; aussi son oncle se fit-il déclarer seul roi de toute l'Arménie. Il ne jouit pas long-temps de cet accroissement de puissance; car il mourut sans enfants en l'an 1040. Kakig était encore trop jeune pour faire valoir par lui-même ses droits à la couronne, et les princes arméniens ne songèrent pas à le placer sur le trône de ses pères ; de sorte que l'Arménie se trouva sans roi pendant deux ans. L'état fut alors dans la plus complète anarchie. Sergius, prince de Siounie, cherchait à se faire reconnaître roi par la force des armes ; et d'un autre côté Michel le Paphlagonien sommait les Arméniens de se soumettre à ses lois, et de lui remettre la ville d'Ani avec toutes les forteresses du royaume. Le roi Jean, pressé autrefois par les troupes de l'empereur Basile II, avait consenti à lui céder ses états, à condition toutefois qu'il en jouirait pendant sa vie, et que les Grecs ne les occuperaient qu'après sa mort. Michel appuyait ses prétentions de forces imposantes: mais les Arméniens qui avaient la plus grande aversion pour la domination des Grecs, résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le prince Vahram, issu de la race des Arsacides, connétable du royaume, s'enferma dans la ville d'Ani, avec toute la noblesse et tout ce que l'Arménie possédait de guerriers. Le siége fut long et opiniâtre; les Grecs furent plusieurs fois vaincus sous les murs de cette capitale. Sergius, prince de Siounie, qui jusqu'alors avait été leur allié, voyant qu'ils ne pouvaient se rendre les maîtres d'Ani, vint se joindre aux assiégés ; et des troubles survenus dans l'armée ennemie après la mort de l'empereur Michel amenèrent bientôt la délivrance d'Ani. Quand les Arméniens furent délivrés de toute crainte, Sergius renouvela ses tentatives pour se faire déclarer roi ; mais le connétable Vahram, informé de ses manœuvres, se concerta avec son neveu Grégoire, célèbre déjà par ses talents militaires, et avec le patriarche Pierre, pour faire proclamer le jeune Kakig légitime héritier de la couronne. Cet événement arriva en

l'an 1042. Ce prince, alors âgé de dix-sept ans, se faisait déjà remarquer par son courage, sa grandeur d'ame et sa libéralité; il possédait la langue et les sciences des Grecs. Dès sa tendre jeunesse il avait été confié aux soins des savants les plus distingués de son pays, et il égalait déjà les plus habiles théologiens et les plus illustres philosophes. Aussitôt que Sergius fut instruit que Kakig avait été reconnu roi, il se rendit avec ses partisans dans la citadelle d'Ani, se préparant à y soutenir un siége. Pour prévenir une guerre civile, Kakig vint trouver sans armes et sans suite le rebelle, qu'il persuada de sortir de la forteresse sans effusion de sang. Sergius se retira dans ses états héréditaires; mais furieux de voir son ambition trompée, il fit des courses sur le territoire royal, et se lia secrètement avec les Grecs pour détruire le royaume qu'il n'avait pu parvenir à gouverner. Kakig fut obligé de se mettre en campagne contre lui. Sergius fut vaincu, fait prisonnier, et amené à Ani, où il sut bientôt, par son adresse, se concilier l'amitié du jeune roi, qui fut assez imprudent pour lui accorder sa confiance. Peu après, Kakig joignit ses troupes à celles de Grégoire Arsacide, prince de Pedchni, et se mit en marche pour chasser les Turks Seldjoukides, qui avaient fait une invasion en Arménie, et qui étaient alors campés sur les bords du fleuve Hourazdan, près de la forteresse de Pedchni. Le roi d'Arménie les vainquit complètement, et les força de repasser l'Araxe, et de s'enfuir dans les montagnes des Curdes. En 1043, Constantin Monomaque étant, sans contestation, maître de l'empire de Constantinople, voulut faire valoir les prétentions de son prédécesseur sur l'Arménie; il dépêcha des ambassadeurs à Kakig, pour le sommer de mettre à exécution le traité signé autrefois par son oncle. Le roi Pagratide protesta qu'il serait toujours le fidèle serviteur de l'empereur, mais refusa d'abandonner l'héritage de ses pères. Alors Monomaque envoya le général Michel Iasitas pour assiéger Ani; celui-ci fut vaincu et chassé de l'Arménie. Ce général fut remplacé par un Bulgare appelé Nicolas, qui fut aussi battu. Le prince musulman Abou'lsewar qui régnait à Tovin, et qui avait promis d'aider les Grecs dans leurs projets, fut obligé de faire la paix avec Kakig. Le perfide Sergius parvint à persuader au roi que le vaillant Grégoire qui lui avait rendu de si grands services dans toutes ses guerres, était secrètement lié avec les Grecs, et que c'était lui qui les excitait à attaquer l'Arménie. Kakig le crut, et il éloigna de sa cour Grégoire, qui se retira en 1044 dans le pays de Daron, d'où il se rendit à Constantinople. L'empereur le reçut de la manière la plus amicale, le combla de dignités et de biens, et lui conféra le titre de duc de Mésopotamie; ce qui confirma Kakig dans sa prévention contre la fidélité de ce général. L'injustice du roi mécontenta beaucoup les princes arméniens. L'empereur, informé des troubles qui divisaient la cour de Kakig, envoya secrètement un message à Sergius et aux autres seigneurs, pour les engager à lui livrer la ville d'Ani, leur promettant de grandes récompenses. Ceux-ci, pour pouvoir servir plus efficacement les vues de l'empereur, l'engagèrent à écrire à Kakig pour le faire venir à Constantinople sous un vain prétexte. Monomaque ne manqua pas de suivre cet avis. Les traîtres ne purent qu'avec beaucoup de peine porter le roi à sortir de sa capitale, qu'il quitta enfin en l'an 1045 pour ne la plus revoir.

Quand l'empereur fut maître de Kakig, il fit de nouvelles instances pour en obtenir la cession d'Ani, lui offrant en échange la ville de Melitène. Le roi d'Arménie fut inébranlable, et l'empereur le fit mettre dans les fers. Le départ de Kakig avait été le signal de troubles à Ani. Sergius et ses partisans voulaient qu'on livrât de suite la ville aux Grecs. Le gouverneur Abirad et le connétable Vahram, qui étaient restés fidèles à leur roi, aimaient mieux, plutôt que de la remettre aux Grecs, qu'on appelât David, roi de l'Albanie, ou Pakarad, roi des Abkhaz, qui étaient de la race des Pagratides, ou même l'émir Abou'lsewar, qui avait épousé une sœur de David. Les traîtres, voulant les prévenir, se hâtèrent d'écrire à Constantinople, pour annoncer leur soumission et demander des troupes. Ils envoyèrent en même-temps les clefs à l'empereur. Quand il eut ce gage de la soumission des Arméniens, il fit appeler Kakig, qui fut atteré en voyant ces preuves certaines de son malheur: il n'en refusa pas moins, avec courage et dignité, d'acquiescer aux intentions de Monomaque. Ce ne fut que plusieurs années après, que les avis de quelques-uns des personnages qui l'avaient accompagné, le décidèrent à s'accommoder avec l'empereur. Il consentit à faire la cession d'Ani et de toutes ses possessions dans l'Orient, pour lesquelles il reçut en échange la ville de Bizou, dans la Cappadoce. Muni de cet acte important, Monomaque envoya un de ses généraux pour prendre possession d'Ani, où les Grecs cependant n'entrèrent pas sans difficulté. Après avoir vécu quelque temps à Constantinople, Kakig obtint la permission d'aller habiter à Bizou avec sa femme, qui était fille de David Ardzrouni, roi de Sébaste : il y vécut long-temps occupé de la culture des lettres ; il y fit aussi construire plusieurs monastères. En 1060 il quitta sa résidence pour aller à Constantinople défendre, en présence de l'empereur Constantin Ducas, la doctrine de ses compatriotes, que cet empereur tâchait de réunir à la communion de l'Eglise grecque, projet qui n'eut aucun succès. Kakig retourna ensuite dans la Cappadoce. Quand les Seldjoukides se furent rendus maîtres d'Ani et de toute l'Arménie, et que les Grecs eurent été chassés de toutes les provinces qu'ils possédaient au-delà de l'Euphrate, le joug qui pesait sur les princes arméniens fut considérablement allégé. Kakig rassembla quelques troupes, et fit des courses sur les terres des Grecs: il avait même le dessein de passer l'Euphrate, et d'aller à la cour de Melik-schah, sulthan des Seldjoukides, pour tâcher d'en obtenir ses anciens états. En 1078, il se rendit avec ses troupes à Césarée de Cappadoce, et y massacra l'évêque Marc, qui était l'un des plus grands persécuteurs des Arméniens. En l'an 1079, son fils David, qui était marié avec une fille d'Abelkharib, prince arménien de Baberhon, se brouilla avec son beau-père, qui s'empara de sa personne, et le retint prisonnier. Kakig vint alors pour attaquer Abelkharib, qui fit presque aussitôt la paix avec lui, et lui rendit son fils. Kakig, en rentrant dans ses états, fit des ravages sur les terres des Grecs. Dans une de ces courses, il s'arrêta pour passer la nuit dans un jardin auprès de la forteresse de Cybistra, qui était au pouvoir de trois frères, fils d'un Grec nommé Mandalé. Kakig était fort loin de sa troupe, avec seulement trois de ses compagnons. Les Grecs fondirent à l'im-

proviste sur eux, et se rendirent maîtres de sa personne. A la nouvelle de la captivité de Kakig, tous les Arméniens de l'Asie mineure prirent les armes, et vinrent assiéger le fort de Cybistra : mais leurs troupes se dispersèrent bientôt; car les maîtres de la forteresse assassinèrent Kakig, et exposèrent son corps sur les murs pour montrer aux assiégeants l'inutilité de leurs tentatives. Ainsi périt le dernier roi d'Arménie, de la race des Pagratides. Son fils David fut empoisonné peu après, en 1080, par son beau-père Abelkharib. S. M—N.

KAKIG, roi Pagratide de Kars ville d'Arménie, monta sur le trône en l'an 1029, après la mort de son père Apas. C'était un prince distingué par son humanité et par son amour pour les lettres : aussitôt qu'il eut pris les rênes du gouvernement, le patriarche d'Arménie, Pierre I, vint exprès de Sébaste pour passer quelque temps à sa cour. Outre la ville de Kars, située dans la province de Pasen, ce prince possédait le pays de Vanant, qui est du côté du nord et d'un fort difficile accès : il ne payait aucun tribut aux Grecs; content de son indépendance, il ne prit aucune part active aux guerres qui désolaient alors l'Arménie, et qui amenèrent sa destruction. Il se contenta, en 1049, d'envoyer un contingent de quatre ou cinq mille soldats, qui se réunirent aux troupes combinées des Grecs, des Arméniens et des Géorgiens, rassemblées pour combattre les Turks Seldjoukides, qui, commandés par Ibrahim Jual, menaçaient d'envahir toute l'Arménie. Les Turks furent vaincus; mais, dans leur retraite, ils portèrent partout le ravage; ils attaquèrent, prirent et pillèrent la ville de Kars en 1050. Kakig n'eut que le temps de chercher un asile dans les montagnes. Quand les Turks eurent évacué Kars, Kakig s'occupa d'en augmenter les fortifications, pour la mettre à l'abri d'un coup-de-main. En 1053, le sulthan Thogrul-Begh, envoya de nouvelles troupes, divisées en plusieurs corps, pour soumettre l'Arménie. Un de ces corps d'armée s'approcha du pays de Vanant : Kakig mit sa capitale en état de défense, et se hâta de marcher avec son connétable, Thathoul, contre les Turks, qui furent complètement défaits. Depuis cette époque, le roi Kakig fut tranquille dans ses états, jusqu'à ce que le sulthan Seldjoukide Alp-Arslan fit en personne une nouvelle invasion en Arménie, et se rendit maître d'Ani : Kakig, trop faible pour résister au vainqueur, se soumit volontairement, et reçut Alp-Arslan dans sa capitale. Le prince turk lui laissa, en récompense, la libre possession de son royaume, et l'admit au nombre de ses vassaux. Quand Alp-Arslan fut rentré en Perse, Kakig, voyant toute l'Arménie au pouvoir des Turks, comprit qu'il était impossible de conserver long-temps la paisible possession de son héritage : il envoya une ambassade à Constantinople, pour proposer à l'empereur de lui céder Kars et le pays de Vanant, en échange de quelques villes de l'Asie-Mineure. Constantin Ducas, qui régnait alors, lui donna les villes de Dzamentar, d'Amasée, de Coman et de Larisse, avec une centaine de bourgs dans la Cappadoce et la petite Arménie. Kakig quitta la ville de Kars, dans le mois de novembre de l'an 1064, pour aller prendre possession de ses nouveaux états : le patriarche Khatchig II était mort, peu de temps avant, dans la même année; et l'empereur grec empêchait qu'il lui fût donné un successeur, pour que les Arméniens, pri-

vés de chef spirituel, se réunissent plus facilement à la communion orthodoxe. Cette vacance durait depuis un an, lorsqu'enfin le roi Kakig parvint à fléchir la rigueur de l'empereur, par l'entremise de sa fille Marie, femme d'Adorm, roi de Sebaste, qui avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit de l'impératrice Eudoxie. On assembla un grand concile en 1065, à Dzamentar; et l'on y élut patriarche d'Arménie, Vahram de la race des Arsacides, fils de Grégoire, duc de Mésopotamie, qui prit, à son inauguration, le nom de Grégoire II. Depuis cette époque, on ignore ce que fit Kakig: on sait seulement, qu'en l'an 1079, il joignit ses troupes à celles des autres princes arméniens de l'Asie-Mineure, pour délivrer le roi Kakig II chef de leur nation, qui était prisonnier dans Cybistra. On a vu, à l'article précédent, comment cette expédition se termina sans succès. Kakig et ses confédérés furent obligés de rentrer chez eux. Kakig mourut dans l'année suivante 1080, sans laisser d'héritiers; et ses états furent réunis à l'empire grec. S. M—n.

KALB (Jean, baron de), major-général des armées américaines, issu d'une famille protestante et distinguée, établie dans le Margraviat d'Anspach soumis à la domination prussienne, y naquit, près de Nuremberg, vers 1732. Entré fort jeune au service de France, comme cadet, dans un régiment allemand, il était, en 1750, capitaine aide-major dans *Lowendal:* quelques années après, il fut nommé maréchal-général-des-logis de l'armée; en 1763, lieutenant-colonel dans *Anhalt;* et, enfin, brigadier des armées, et chevalier de l'ordre royal du mérite militaire. Peu après la paix de 1763, et avant la disgrâce de M. de Choiseul, M. de Kalb fut envoyé par ce ministre pour faire une reconnaissance militaire et politique dans les colonies anglaises de l'Amérique; et tel était le peu d'importance qu'on attachait à cet objet, que le baron de Kalb, à son retour, put à peine obtenir une audience du ministre pour lui rendre compte de sa mission. Il se retira dans une petite terre qu'il possédait près de Versailles, passant une grande partie de l'année au milieu de sa famille, s'occupant de littérature et d'agriculture. Les discussions élevées entre l'Angleterre et les colonies d'Amérique occupaient alors tous les esprits: le baron de Kalb, qui avait puisé dans les armées françaises l'indignation qu'avait excitée dans tous les cœurs le honteux traité de 1763, où l'Angleterre avait abusé d'un instant de prépondérance, se prononça vivement pour les Etats-Unis, qui d'ailleurs lui semblaient avoir la justice de leur côté. Pendant son séjour à Paris, il se lia avec le docteur Francklin et M. Silas Deane, agents des Américains, non reconnus, mais tolérés. Ces agents avaient pour mission, d'engager la cour de France à se déclarer ouvertement pour l'indépendance américaine, et de chercher à attirer, sous ses drapeaux, de bons officiers pour former leurs troupes. Après plusieurs conférences, il conclut avec M. Deane, le 7 novembre 1776, un arrangement tant pour lui que pour M. Dubois-Martin, l'un de ses aides-de-camp, et quelques autres qu'il se réservait de nommer; arrangement par lequel il s'engageait à servir la cause des Etats-Unis, sous les ordres du congrès, de tous ses moyens personnels, avec le titre et le rang de major-général: ses aides-de-camp devaient jouir du rang et des appointements de major. Cette espèce de traité conclu, M. de Kalb s'occupa

de procurer aux Etats-Unis de nouveaux défenseurs, parmi les officiers qu'il connaissait particulièrement. L'un des plus célèbres qui, sous ses auspices, embrassèrent le parti du congrès, est le marquis de Lafayette (*V.* Lafayette dans la *Biographie des hommes vivants*). Ils arrivèrent en Amérique dans les premiers mois de 1777. Là, de nouvelles difficultés s'élevèrent; et ce ne fut que le 15 septembre que le baron de Kalb obtint définitivement le grade et put exercer les fonctions de major-général. Dès ce moment, il prit une part active à toutes les affaires dans lesquelles l'armée américaine, quoique peu habituée à la tactique et aux évolutions militaires, déploya une si brillante valeur. En 1780, le congrès ayant nommé commandant en chef de l'armée du Sud le général Gates, déjà distingué par ses succès, et auquel on supposait plus de connaissances locales qu'au baron de Kalb, celui-ci le reçut, le 15 juillet, avec de grands témoignages de dévouement, au camp de Buffalo-fort sur le Deep, et se plaça sous ses ordres. Afin de former des magasins et d'établir des hôpitaux, Kalb avait résolu de dévier de la ligne qui conduisait directement à Camden: Gates ne partagea pas son opinion, et eut tout lieu de s'en répentir; il crut qu'il était plus important d'opérer le plutôt possible sa jonction avec les troupes de l'Etat, et de s'avancer vers les postes anglais par le plus court chemin, quoique ce fût un pays stérile, dont les habitants avaient peine à tirer quelques vivres. Le 27 juillet 1780, l'armée se mit en marche, et bientôt elle éprouva la plus grande disette: ce ne fut qu'après bien des peines et des souffrances inouies, que Gates opéra sa jonction avec le général Caswell, puis avec les troupes de la Virginie aux ordres du brigadier-général Sternes, et, le 15 août, prit position à sept milles de Camden, derrière une crique profonde. Kalb formait l'arrière-garde de cette armée, qui n'avait pas en tout quatre mille hommes, et qui se disposait néanmoins à attaquer les Anglais infiniment supérieurs, soit par le nombre des soldats, et par leur discipline, soit par la force de leur artillerie. Mais lord Cornwallis prévint les Américains, en prenant la résolution de venir les attaquer dans leur camp de Clermont. Le 17, après un moment d'hésitation, la bataille s'engagea sur tous les points; les milices américaines, après avoir vaillamment combattu quelques instants, s'enfuirent en désordre. Gates, croyant tout perdu, se replia sur Charlotte-town, à environ quatre-vingts milles du champ de bataille, et partit le lendemain pour Hillsborough, afin de concerter avec le gouvernement un nouveau plan de défense. Les troupes réglées, le baron de Kalb à leur tête, firent la résistance la plus opiniâtre. Ce fut dans cette position critique, que lord Cornwallis, s'apercevant que, malgré tout le feu des troupes anglaises, les deux brigades américaines n'avaient pas perdu un pouce de terrain, poussa contre elles ses dragons, et, au même instant, les fit charger la baïonnette au bout du fusil: elles furent à la fin rompues; et comme elles ne plièrent qu'après la mêlée, elles se dispersèrent et se retirèrent en désordre. Avant qu'elles fussent réduites à cette extrémité, le baron de Kalb tomba percé de onze coups, qu'il reçut en faisant une charge vigoureuse à la tête de son régiment d'infanterie. Son aide-de-camp, le lieutenant-colonel Dubuisson, le prenant entre ses bras, et le montrant aux ennemis qui l'entouraient, leur dit quel était

le grade et la nation de cet officier, et les pria de l'épargner. En s'exposant ainsi pour sauver son ami, Dubuisson fut blessé lui-même, et fait prisonnier avec son général. Quoique les vainqueurs lui eussent prodigué leurs secours, le baron de Kalb expira au bout de quelques heures, en dictant une lettre dans laquelle il témoignait vivement aux officiers et aux soldats de sa division son estime et son attachement. Le congrès, par sa résolution du 14 octobre 1780, ordonna qu'un monument serait élevé à la mémoire de ce brave officier, dans la ville d'Annapolis, capitale du Maryland. La société de Cincinnatus envoya l'aigle, marque distinctive de cette association, aux deux enfants du général Kalb, qui servaient alors dans des régiments allemands à la solde de France. Le baron de Kalb était d'une taille élevée (il avait près de 6 pieds de haut), mais bien proportionnée, et d'une figure agréable. Il était fort instruit, connaissait les meilleurs ouvrages allemands, français et anglais, et parlait fort bien cinq à six langues. Il avait épousé, en 1767, M[lle]. Anne-Elisabeth-Emilie Van Robais, dont il a eu deux fils, et une fille mariée à M. Geymuller, officier suisse. L'un de ses fils a péri sur l'échafaud révolutionnaire, en 1793; l'autre a servi avec distinction dans les armées françaises (*Voy*. KALB dans la *Biogr. des hommes vivants*). D—z—s.

KALF (GUILLAUME), peintre, naquit à Amsterdam en 1630. Il eut pour maître Henri Pot, peintre d'histoire et de portraits; mais il ne suivit pas la même carrière. Il s'adonna d'abord à la peinture de genre, dans laquelle les artistes hollandais ont acquis une juste réputation : il y aurait même obtenu de grands succès; mais persuadé que dans les arts il n'est aucune carrière à dédaigner, lorsqu'on y marche le premier, il se mit à peindre des fruits, des vases d'or et d'argent, des nacres et autres objets de nature-morte. Il surpassa bientôt tous les artistes qui, avant lui, s'étaient exercés dans le même genre : ses tableaux furent recherchés des amateurs; et comme au talent de la peinture il joignait une belle figure, un esprit vif et gai, et assez d'instruction pour n'être déplacé nulle part, il était reçu avec plaisir dans les meilleures sociétés, où il brillait surtout par le talent particulier qu'il avait de conter. Ce qui fait le mérite des ouvrages du genre auquel Kalf s'était adonné, c'est l'heureuse disposition et le bon choix des objets, la richesse des accessoires et la vérité de l'imitation; et l'on peut dire qu'il possède à un degré éminent toutes ces qualités. On cite particulièrement comme son chef-d'œuvre un tableau qu'il peignit à Amsterdam, et qui représente *des vases et un melon coupé en deux;* il est difficile de rien voir de plus vrai et qui soit peint avec plus de vigueur. Quoique ses ouvrages soient très-répandus en Flandre et en Hollande, le Musée royal n'en possédait aucun du second genre adopté par l'auteur: mais on y en remarque un de sa première manière, représentant l'*Intérieur d'une cuisine*, où l'on voit entassés des légumes et divers ustensiles; on aperçoit une servante sur les marches d'un escalier, dans le fond un homme et une femme près d'une cheminée. Le Musée royal a possédé deux autres tableaux de Kalf du même genre, désignés sous les noms du *Camouflet* et de la *Ménagère en repos*. Ils ont été repris par la Prusse en 1815. J. Louis a gravé, d'après ce

maître, un *Ménage rustique*, où un paysan prépare un porc, et une paysanne fait du boudin ; et Basan, le *Benedicite hollandais*, et la *Batteuse de beurre*. Kalf mourut le 30 juin 1693, à l'âge de 63 ans, des suites d'une chute qu'il fit en passant sur un pont. P—s.

KALIDASA. *Voyez* CALIDASA.

KALKAR (HENRI DE), surnommé *Æger*, chartreux célèbre dans son temps, originaire de Calcar au duché de Clèves dans le XIVe. siècle, reçut le doctorat à Paris, et fut d'abord chanoine de St. George à Cologne. Il entra ensuite, à l'âge de trente-sept ans, dans l'ordre des chartreux : il y remplit successivement, comme il nous l'apprend lui même, les fonctions de prieur à Arnheim, de recteur à Ruremonde, de prieur à Cologne, à Strasbourg ; et il alla, en qualité de visiteur, dans les maisons de son ordre en France, en Flandre, en Allemagne, pour y porter les consolations de la religion et travailler à la réforme de ses frères. Ce zélé et pieux ascétique mourut en odeur de sainteté l'an 1408, à l'âge de 80 ans ; et Pierre Canisius en fait mention dans son *Martyrologe allemand*, sous la rubrique du 20 décembre. La date de 1448, donnée par Valère André, et suivie par la plupart des bibliographes, est une faute typographique, qui s'est glissée originairement dans les notes de Petreius sur la Chronique de Dorland, et que l'auteur lui-même a corrigée dans sa *Bibliotheca cartusiana*. Le Lexique de Jœcher, et quelques autres écrits, en rectifiant l'erreur des bibliographes, n'en ont point fait connaître la source. Henri Kalkar a laissé en manuscrit : I. Une Histoire ou Chronique *De ortu ac progressu Ordinis cartusiensis*, terminée ainsi, *scriptum anno Domini* 1398, *circà festum B. Joh. Bapt.* Cette chronique était conservée à la Chartreuse de Cologne, où elle a été écrite ; et on la trouve aussi en tête de la collection des lettres de Kalkar, existante à la bibliothèque de Strasbourg. L'auteur y donne les circonstances des fondations des différentes chartreuses ; mais ce bon religieux leur attribue presque toujours une origine miraculeuse. Il y suit la tradition de son ordre sur l'histoire merveilleuse de la conversion de S. Bruno, telle qu'on la trouve, dit-il, communément rapportée dans le *Speculum historiale* du frère Vincent (de Beauvais). II. *Chronica Priorum Cartusiæ majoris*, avec la souscription : *Compilata hæc sunt ab Henrico de Kalkar sub anno* 1398, *circà festum B. Johannis-Baptistæ*. Ces annales ou chroniques existaient dans la chartreuse de la Capelle en Flandre. Ce sont les traités, composés par Kalkar, que Bonaventure d'Argonne indique dans ses *Mélanges*, comme faisant partie d'un recueil, où, entre autres pièces, les trois premiers livres de l'*Imitation de Jésus-Christ* se trouvent précéder les annales ainsi souscrites. Il est probable que l'on se sera fondé sur cette souscription pour attribuer l'*Imitation* à Kalkar dans quelques manuscrits où il est désigné sous le nom d'un chartreux du Rhin ou de la Gueldre. Mais l'on voit évidemment, par la date de la souscription, qui est aussi celle de la Chronique *De ortu et progressu Ordinis cartusiensis*, que les mots *Compilata hæc sunt* se rapportent seulement aux divers traités ou chroniques de Kalkar réunis ; et suivant le détail des pièces qui précèdent, donné par Amort d'après D. Bruno Pede, les unes sont anonymes ou sans date ; il ne s'ensuit pas qu'elles soient d'une époque antérieure, non plus

que de l'auteur de l'ouvrage subséquent; car les autres, avec noms d'auteur, sont d'une époque ou d'une date postérieures à celles qui suivent, comme cela arrive fréquemment dans les recueils manuscrits. III. *Epistolæ variæ ad diversos*. Ces Lettres, dont la communication nous a été donnée par le bibliothécaire de Strasbourg, M. Koch, et que nous avons lues avec la plus grande attention, ont la plupart un objet ascétique ou spirituel, et renferment les opuscules de Kalkar, que Petreius a distingués d'avec les lettres. Cette correspondance, qui s'étend de 1370 à 1407, est adressée à des chefs d'ordre et à des religieux éclairés, tels, entre autres, que Gerlac. En s'arrêtant à la date de 1408, elle confirme l'époque de la mort de l'auteur, que Desbillons, ainsi qu'Amort, pour restituer l'*Imitation* à Kempis, était intéressé à faire vivre jusqu'en 1448. Mais quoique appartenant à un écrivain de l'âge précédent, la correspondance n'en est pas plus favorable à ceux qui, d'un autre côté, supposent le livre de l'*Imitation* plus ancien que Kempis et Gerson : car non seulement elle n'indique nullement l'existence de ce livre; mais elle n'offre en général aucune des locutions caractéristiques qui décèlent l'auteur de l'*Imitation;* et le silence absolu de la correspondance du célèbre ascétique Kalkar, qui se trouve comprendre, dans la limite du XIVe. au XVe. siècle, une suite de près de quarante années, est une preuve négative des plus concluantes que l'*Imitation* n'est point antérieure au XVe. siècle. G—CE.

KALLGREEN. *Voy.* KELGRÈN.

KALM (PIERRE), savant suédois, né en 1715 dans l'Ostro-Botnie, est connu principalement par ses voyages. Des dispositions naturelles et un travail très assidu lui ayant fait acquérir des connaissances solides en histoire naturelle, en philosophie, en économie politique, il entreprit, en 1748, sous les auspices de l'académie des sciences de Stockholm, un voyage dans l'Amérique septentrionale. Il resta dans ce pays jusqu'en 1751 ; et, à son retour, il publia ses observations en suédois, sous le titre de *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, Stockholm, 1753-1761, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage eut un grand succès, parce qu'il offrait un tableau aussi neuf que varié du pays que l'auteur avait parcouru, et des aperçus bien tracés sur les contrées qu'il avait vues avant de s'y rendre. On y trouve, non seulement des détails d'histoire naturelle très intéressants, mais des notions claires et exactes sur les phénomènes physiques et géographiques, sur l'économie rurale, sur le commerce, sur les mœurs et les usages. Le voyage de Kalm a été traduit en allemand par Philippe et Jean Murray, Göttingue, 1754-1764, 3 vol. in-8°.; en anglais, par J. F. Forster, Londres, 1771, 3 vol. in-8°. : il en existe aussi une traduction hollandaise. La première partie contient les observations de l'auteur sur la Suède, la Norvége et l'Angleterre. Le voyageur en fut récompensé par des places honorables : il devint professeur à l'université d'Abo, membre de l'académie des sciences de Stockholm, et obtint l'ordre de Wasa. Comme il n'était pas étranger aux sciences théologiques, il fut aussi créé docteur en théologie; titre qui est regardé en Suède comme une distinction flatteuse, parce qu'il n'a pas été prodigué, et que souvent il conduit aux grands bénéfices ecclésiastiques. Outre son Voyage, Kalm a publié plus de 80 dissertations ou opuscules, relatifs, pres-

que tous, à l'état intérieur de la Suède, à son agriculture, son commerce, ses fabriques et ses productions naturelles; la plupart sont en suédois, quelques-uns sont écrits en latin: on en peut voir le détail dans la continuation du Dictionnaire de Joecher, par Rotermund; et l'on en trouve 31 dans la collection de l'academie des sciences de Stockholm. Il mourut le 16 novembre 1779. (*Voy.* son Eloge, écrit en suédois par J. Laur. Odhelius, Stockholm, 1780, in-4°.) C—AU.

KALRAAT (ABRAHAM VAN), peintre et sculpteur hollandais, naquit à Dordrecht en 1643. Son père était sculpteur, et le destinant à suivre la même carrière, il le mit chez les frères Emile et Samuel Hulp, qui, à cette époque, exerçaient leur art avec distinction. Tant que son père vécut, et pour ne point contrarier ses intentions, Kalraat cultiva la sculpture; mais, lorsqu'il vint à le perdre, il abandonna entièrement cet art, afin de se livrer à la peinture, pour laquelle il avait toujours eu un goût de prédilection. Il fit quelques tableaux de figures; et quoique la pratique de la sculpture eût dû lui donner une connaissance plus aprofondie de la science du dessin, ses tableaux, en ce genre, ne se distinguent pas d'une manière bien particulière: aussi n'est-ce que dans les tableaux de fleurs et de fruits qu'il acquit et qu'il mérita de la réputation. Son pinceau a de la fraîcheur et de la légèreté; et l'effet de ses tableaux, quoique plein de vigueur, est harmonieux. — KALRAAT (Bernard Van), peintre, frère du précédent, naquit à Dordrecht en 1650. Il reçut de son frère Abraham les premières notions du dessin: il entra ensuite dans l'atelier d'Albert Cuyp. Séduit par la manière de ce maître, il chercha d'abord à l'imiter; mais il eut bientôt le bon esprit d'apercevoir combien il est difficile, non seulement d'égaler, mais même d'approcher les maîtres qui, en se créant un genre, l'ont porté à la perfection. Il vit que la nature était une source inépuisable de beautés et de richesses, propre à féconder le génie des artistes, et à leur inspirer des ouvrages d'un vrai mérite. Le succès que Zaftleven avait obtenu en peignant quelques vues du Rhin, lui donna l'idée de travailler dans le même genre. Kalraat était sur les lieux; chaque jour il venait contempler les bords de ce fleuve, et, plein des beautés qu'il y découvrait, il les transporta sur la toile avec le plus grand succès. Ces paysages, qui lui ont fait un nom, sont d'un beau fini; les figures et les animaux dont il les a enrichis, sont peints avec esprit et finesse: sa touche est vraie, et son coloris d'un bon ton. Le Musée royal ne possède aucun tableau de ces deux maîtres.

P—s.

KAMBLI (MELCHIOR), naquit à Zurich, en 1718. Son père était serrurier, et lui même apprit la profession de menuisier: il y excella bientôt, et se fit statuaire et doreur en même temps. Il se rendit à Berlin, et s'établit à Potzdam: le roi Frédéric II le prit à son service; et ses travaux, pour les palais du roi, ainsi que ceux qui étaient destinés pour des présents, lui acquirent une fortune considérable. Il mourut vers 1786. — Son fils, Henri-Frédéric, lui succéda dans l'emploi de statuaire du roi, et l'égala en talents. Il mourut en 1801. U—I.

KAMES (Lord). *Voyez* HOME.

KANDJATOU, cinquième khan moghol de la branche Djenguyz-khanide qui a régné sur toute la Perse, fut élu pour succéder à son frère Arghoun, après un interrègne de cinq mois, l'an 698 de l'hégire (1291 de J.-C.) Retiré dans l'Asie mineure, où

il vivait en simple particulier, il alla prendre possession du trône à Tauriz; mais bientôt il fut obligé de retourner dans cette province, où Maçoud II, dernier prince de la dynastie des Seldjoukides, s'efforçait de reconquérir la puissance de ses ancêtres. Kandjatou vainquit ce sulthan, le dépouilla entièrement de ses états, et revint triomphant dans sa capitale. Kandjatou fut le plus brave et le plus libéral des princes Djenguyz khanides; il fit fleurir la justice, et ne répandit jamais le sang innocent. Mais les vices les plus honteux ternissaient l'éclat de ses vertus. Perfide, impie et dissolu, il outrageait les mœurs et la religion, et, dans ses excès monstrueux, il ne respectait ni le rang ni le sexe. Pour réparer le désordre de ses finances épuisées par ses prodigalités, il entreprit vainement de supprimer les espèces métalliques, et d'établir en Perse une monnaie de carton semblable à celle qui avait cours à la Chine. Cette innovation imprudente changea en fureur le mépris qu'on avait pour sa personne. Plusieurs seigneurs dont il avait enlevé les femmes ou les enfants, conspirèrent contre lui. Il en fit arrêter quelques-uns; mais les autres, ayant pour chef Thogadjar Novian, offrirent secrètement l'empire à Baïdou, gouverneur de Baghdad, et cousin de Kandjatou. Cédant à leurs instances réitérées, Baïdou rassembla des troupes, et marcha vers l'Adherbaïdjan, où il rencontra l'armée de Kandjatou. Au milieu de l'action, Thogadjar, qui commandait l'aile droite de ce prince, passa sous les étendards de son compétiteur. Kandjatou trahi, vaincu, s'enfuit dans le Moughan, et se cacha dans une caverne; mais il y fut découvert par quelques-uns des seigneurs qu'il avait outragés, et ils l'étranglèrent au mois de safar 694 (janvier 1295 de J.-C.), après un règne de trois ans et demi. A—T.

KANG-HI. *Voyez* KHANG HI.

KANSOUH ALGAURI, l'avant-dernier des sultans d'Egypte de la dynastie des Mamloucs circassiens, fut surnommé, en montant sur le trône, Almélic Alaschraf Aboulnasr. Il était Circassien de naissance, et son père se nommait Biberdi. Kansouh fut d'abord esclave du sultan Alaschraf Kaïtbai. Son maître, l'ayant affranchi, le fit entrer dans le corps des mamloucs, et lui donna un cheval et son équipement. De simple mamlouc, Kansouh devint *khasséghi*, c'est-à-dire l'un des mamloucs spécialement attachés au service du sultan; puis il fut nommé *caschef*, ou administrateur pour les provinces de la Haute-Egypte, en l'année 886 de l'hégire (1481-2 de J.-C.) Trois ans après, Kaïtbai l'éleva au rang d'émir dizainier, ayant une compagnie de dix hommes. Le nouvel émir fut employé ensuite en Syrie, soit comme officier en activité dans l'armée, soit comme gouverneur de diverses villes. Il résidait à Alep en l'année 894 (1488-9). Sous le règne du sultan Mohammed, fils de Kaïtbai, il parvint en Egypte au rang d'émir chiliarque, ou commandant d'un régiment de mille hommes; et sous le sultan Kansouh Abou-Saïd, en l'année 905 (1499-1500), il fut revêtu de la dignité de chef des Naïbs, ou lieutenants du sultan. Le vice-roi de Syrie s'étant, dans la suite, révolté contre le sultan Djanbélat, et l'émir Toumanbai ayant été envoyé en Syrie pour le soumettre, Kansouh Algauri l'y accompagna. Pendant cette expédition, Toumanbai fut appelé au trône par le choix des émirs circassiens; il revint au Caire, et ramena avec lui Kansouh, auquel il conféra les hautes dignités d'ostadar, ou grand-maître

du palais, de visir et de déwadar, ou secrétaire-d'état, qu'il remplissait lui-même avant son élévation au trône. Peu de temps après, en l'année 906 (1500-1), l'armée se révolta contre le sultan Toumanbai; et ce prince ayant pris la fuite et se tenant caché, les émirs et les grands-officiers déférèrent la couronne à Kansouh Algauri, qui ne l'accepta qu'avec une extrême répugnance, et après avoir long-temps résisté aux instances des émirs. Il était âgé alors d'environ soixante ans, mais n'avait rien perdu de sa vigueur. Djanbélat, qui se tenait aussi caché, fut pris quelque temps après l'inauguration du nouveau sultan, par la trahison de plusieurs émirs, qui lui avaient promis de le rétablir sur le trône; on lui coupa la tête, et sa mort assura la couronne à Kansouh. Son règne, qui dura plus de quinze ans, fut fréquemment troublé par le soulèvement des milices et des mamlouks; et pour satisfaire à leurs demandes, ou les apaiser à force d'argent, il se vit souvent contraint de recourir à des mesures injustes et violentes. Kansouh Algauri vécut en bonne intelligence avec le sultan ottoman Bajazet; et ces deux souverains s'envoyaient réciproquement des ambassades et des présents. Sélim Ier., monté sur le trône en 918 (1512), prit sous sa protection un émir mécontent de Kansouh. En l'année 922 (1516), le même sultan ottoman s'avança vers la Syrie à la tête d'une nombreuse armée, sous prétexte de tirer vengeance du roi de Perse, Schah Ismaël Sofi, qui avait pris sur les Turcs la ville d'Amid, et en avait massacré la garnison. Kansouh Algauri, informé de la marche de Sélim, résolut de se rendre en personne à Alep, pour être plus à portée de connaître quelles seraient les suites de la guerre, ou peut être parce qu'il soupçonnait quelque chose des vraies intentions de Sélim. Il ne tarda point à se mettre en marche avec un corps d'armée, et se rendit d'abord à Damas, et ensuite à Alep, où il arriva au mois de djoumadi second. Il y reçut des lettres et des ambassadeurs de Sélim, qui feignait toujours de n'en vouloir qu'à Ismaël Sofi, et ne demandait au sultan d'Egypte qu'une exacte neutralité. Kansouh répondit à Sélim en lui proposant de faire un traité de paix, et lui envoya un ambassadeur, nommé Mogolbai : puis sans attendre des nouvelles du succès de son ambassade, il congédia imprudemment les ambassadeurs de Sélim, qu'il aurait dû retenir comme otages. Bientôt il apprit que Sélim avait traité ignominieusement Mogolbai, et que déjà il avait pénétré dans la Syrie avec son armée. Connaissant alors que Sélim l'avait joué, et n'avait cherché qu'à gagner du temps en lui inspirant une fausse sécurité, il sortit d'Alep le 20 de redjeb (21 août 1516). Le 21, il campa dans la plaine appelée Mardj-Dabek, et il y fut attaqué le 23 (24 août) par l'armée de Sélim. Les troupes égyptiennes eurent d'abord l'avantage; elles prirent un assez grand nombre de drapeaux et de pièces de canon; et peu s'en fallut, dit-on, que Sélim ne songeât tout de bon à la retraite. En ce moment le bruit se répandit, dans l'armée d'Égypte, que le sultan avait défendu à ses mamloucs de prendre part au combat, parce qu'il voulait sacrifier les mamloucs qui avaient appartenu à ses prédécesseurs. Cette rumeur qui, selon toute apparence, était l'effet d'une trahison préméditée, engagea les mamloucs vétérans qui, jusque-là, avaient combattu avec succès, à cesser de charger l'ennemi; et

l'armée ottomane profita de ce relâche pour se rallier et reprendre l'offensive. Au même moment, plusieurs des principaux émirs furent tués ; et Khaïr-beg, gouverneur d'Alep, qui combattait à l'aile droite, prit la fuite. On le soupçonna d'être d'intelligence avec Sélim. Sa fuite décida de la perte de la bataille. En vain Kansouh tint tête à l'ennemi, et fit de grands efforts pour rallier ses troupes et ranimer leur courage ; bientôt il fut lui-même obligé de quitter le champ de bataille : mais au moment où il prenait la fuite, il fut subitement frappé d'une paralysie sur la moitié du corps ; et étant tombé de cheval au bout de quelques pas, il mourut. On ignora ce qu'était devenu son corps. Suivant quelques historiens, Kansouh tomba de cheval sans connaissance ; ce que voyant les émirs qui l'entouraient, ils le tuèrent, lui coupèrent la tête, et la jetèrent dans une citerne, de crainte que s'il tombait vivant entre les mains de l'ennemi, ou si son cadavre venait à être reconnu, on ne lui fît éprouver des indignités, et on ne portât sa tête en triomphe dans les états de Sélim. Au milieu de la variété qui règne entre les historiens relativement aux détails de cette bataille, il paraît vraisemblable que Khaïr-beg trahit son souverain ; et ce soupçon se change presque en certitude par la faveur dont il jouit ensuite auprès de Sélim, qui, devenu maître de l'Egypte, lui en confia le gouvernement. (*V.* KHAÏR-BEG.) Kansouh ne fut point exempt des vices communs à tous les sultans circassiens : cependant la durée même de son règne, dans des circonstances très difficiles, porte à croire qu'il était fort supérieur en talent à la plupart de ces princes ; et la bravoure dont il fit preuve en marchant en personne dans la Syrie que menaçait Sélim, et en résistant jusqu'au dernier moment malgré la désertion de ses troupes, fait juger qu'il était digne d'un meilleur sort. S. D. S—Y.

KANT (EMMANUEL), fondateur de l'école de philosophie qui a succédé à celle de Leibnitz, en Allemagne, naquit à Kœnigsberg, en Prusse, le 22 avril 1724, et mourut presque octogénaire dans la même ville, le 12 février 1804. S'il est vrai que la plupart des doctrines philosophiques qui font époque dans l'histoire de l'esprit humain, portent l'empreinte du caractère et des habitudes de leurs auteurs jusque dans les principes abstraits sur lesquels elles reposent, il est heureux pour l'apréciation de la philosophie de Kant, que l'existence calme et uniforme du philosophe de Kœnigsberg ait été décrite avec plus de soin que la vie brillante et agitée d'un grand nombre des hommes les plus célèbres des temps modernes. MM. Hasse (1), Borowski (2), Wasianski (3) et Jachmann (4), tous amis particuliers de Kant, ont publié sur la vie de leur collègue ou de leur maître, des *Mémoires* écrits avec candeur et simplicité, et ils méritent plus de confiance que la compilation d'un anonyme (5), et que les fragments d'une biographie de Kant, imprimés de son vivant et sous ses yeux (6). Sa famille

(1) *Letzte Aeusserungen Kant's, von einem seiner Tischgenossen*, Kœnigsberg, 1804, in-8°.

(2) *Tableau de la vie et du caractère de Kant* (en allemand), revu et rectifié par Kant luimêm, ibid., in-8°.

(3) *Emanuel Kant dans les dernières années de sa vie*; peint par E. A. Ch. Wasianski (son secrétaire privé et son commensal), ibid., in-8°. (en allemand.)

(4) *Lettres à un ami sur Emanuel Kant*, ib., in-8°. (en allemand.)

(5) *Imman. Kant's Biographie*, 2 vol. in-8°., Leipzig, 1804. Les deux derniers volumes, qui devaient compléter cet ouvrage, n'ont jamais paru. Cette compilation n'est point sans mérite ; on y trouve des anecdotes intéressantes, puisées dans les relations des voyageurs et dans les lettres de personnes qui ont vecu avec le philosophe qui en est l'objet.

(6) *Fragmente aus Kants Leben*, Kœnigsberg

était originaire d'Ecosse, circonstance assez curieuse, si nous considérons que c'est aux écrits de David Hume que nous devons le système de Kant. Son père (sellier, estimé pour sa probité à toute épreuve) et sa mère, animée des sentiments de la piété la plus austère, fortifièrent en lui, par leur exemple et leurs directions, cette croyance en la vertu, que sa doctrine morale respire au plus haut degré. Son père avait la fausseté en horreur; sa mère, d'une sévérité inexorable envers elle-même, exigeait de ses enfants le même respect pour l'accomplissement de leurs devoirs; et c'est à son ascendant que Kant attribuait cette rigidité inflexible de ses principes qui l'aida à trouver, par l'analyse des faits de conscience, la règle absolue du bien moral, et qui le porta à donner aux espérances religieuses de nouveaux appuis. « Jamais, disait-il, je n'ai vu « ni entendu dans la maison pater» nelle rien qui ne fût d'accord avec » l'honnêteté, la décence, la véracité.» L'heureuse influence qu'exercèrent des modèles aussi exemplaires sur ses principes et sur sa vie, contribua sans doute puissamment à le pénétrer de la conviction, que le seul moyen vraiment efficace de donner au sens moral tout son développement et toute son énergie, serait d'entretenir l'homme constamment de la sainteté du devoir; de borner toute institution pratique au soin d'en inculquer sans relâche les maximes, et d'en offrir incessamment l'image et le précepte dans toute leur sévérité, sans en souiller la pureté, ni en affaiblir la force par l'alliage de vaines récompenses, ou d'une émulation corruptrice. Ce qui vient à l'appui de l'opinion de Kant sur l'efficacité de cette méthode, c'est l'aversion pour le mensonge, qui, de l'ame de son père, passa toute entière dans la sienne, et dont les traces se retrouvent dans les principes comme dans les détails de son système de morale. Tout se tient dans l'homme, et s'enchaîne par des liens secrets. Il n'est pas douteux que la disposition dont nous parlons, ne soit à-la-fois la source et le soutien de l'amour de la vérité, et que Kant n'y ait puisé le double courage de sonder, dans toute son affreuse étendue, l'abîme creusé par le scepticisme de David Hume (1) sous les fondements de tout savoir humain, et de ne pas désespérer de la possibilité de rétablir, sur des bases plus solides, l'édifice ébranlé. Mais reprenons Kant au moment où ses parents le livrent aux écoles savantes avec la volonté du bien et le sentiment de ses devoirs. Sa vie académique n'offre que le cours paisible d'études fortes, régulières et persévérantes, embrassant, sans prédilection apparente, toutes les branches de connaissances préparatoires qui donnent la clef des sciences d'application. Les langues, l'histoire, les sciences mathématiques et naturelles l'occupèrent successivement : il y porta cet instinct scrutateur et cette avidité de savoir qui, dans chaque district de ce grand domaine, ne laissent de repos à l'esprit que lorsqu'il a exploré toute la surface du terrain, lorsqu'il en a examiné le sol, sondé la profondeur, reconnu les limites de la portion cultivée, et déterminé ce qui reste encore à défricher. Condisciple de Ruhnkenius, dont il paraissait partager le goût pour la littérature ancienne, auditeur du mathématicien Martin Knutzen, du physicien Teske, du théolo-

1802. L'article de Kant, dans la *Prusse littéraire* de l'abbé Denina (tom. II, pag. 305 et suiv.), fourmille d'erreurs et d'omissions.

(1) *Voy.* HUME, tom. XXI, pag. 52.

gien Schultz, professeurs de l'université de Kœnigsberg, plus savants que célèbres, Kant remplit, par des études aussi variées que profondes, une des conditions essentielles de la tâche que lui imposait son génie, celle de ramener à un point central, à quelques principes fondamentaux, la masse des connaissances humaines, de les classer et coordonner, de les fondre et de les lier, pour en faciliter l'acquisition, la revue et l'emploi. Le moment qui appelait un autre Aristote, un architecte qui reconstruisît l'édifice des sciences sur un plus vaste plan, semblait être arrivé. Aucun des systèmes métaphysiques qui partageaient les esprits méditatifs ne pouvait satisfaire ce besoin d'unité qui commande impérieusement à la raison humaine, et dont le philosophe qui nous occupe a montré l'intime connexion avec l'essence de cette faculté. L'anarchie qui régnait dans les écoles naguère dominantes, donnait à ce besoin des forces nouvelles. Si la manière victorieuse dont Locke avait combattu les idées innées, si les succès éclatants qui avaient couronné les recherches des disciples de Newton et sanctionné la méthode expérimentale de Bacon, avaient diminué progressivement le nombre des adhérents de la philosophie de Leibnitz, et jeté dans le discrédit toute métaphysique, tout système surtout qui part de principes *à priori*; la doctrine de Locke devint à son tour l'objet d'une défiance toujours croissante, et enfin de la réprobation la plus décidée aux yeux des bons esprits et des cœurs honnêtes, lorsqu'on vit les écrivains qui la professaient en France, trahir par leurs essais les plus heureux l'insuffisance de cette théorie pour le classement des connaissances humaines, et introduire, dans les doctrines morales, des principes de matérialisme et d'égoïsme qui dégradaient notre nature et que repoussait avec dédain la conscience du for intérieur, tandis que, dans la patrie même de Locke, les conséquences tirées de ses principes avec une justesse incontestable, conduisaient Priestley au fatalisme, et David Hume à des opinions destructrices de toute certitude. Tel était l'etat de la philosophie, lorsque Kant, par la vaste étendue de son plan d'études, se ménageait les moyens de se porter juge des controverses les plus abstruses, et médiateur entre les partis philosophiques. L'histoire de ses travaux est celle de sa vie; son activite littéraire, qui offre à la Biographie les seuls événements qu'elle ait à consigner, embrasse plus d'un demi-siècle, et se partage en deux périodes distinctes. A la première, dans laquelle il préludait au rôle de fondateur d'une nouvelle école, appartiennent les ouvrages, non moins variés que nombreux, qu'il publia depuis 1746 jusqu'en 1781, où parut la *Critique de la Raison pure*, et, par lesquels, légitimant, pour ainsi dire, sa mission de réformateur de la philosophie, et de créateur d'un nouveau système sur l'origine des connaissances humaines, il prépara les esprits méditatifs à recevoir avec déférence, et à examiner, avec une attention respectueuse, sa nouvelle analyse des facultés de l'homme. La deuxième période de la carrière littéraire de Kant part de 1781, et comprend les écrits où il a exposé, développé, défendu les diverses parties de sa doctrine, et ne finit que peu de temps avant sa mort. Afin de ménager l'espace, nous réserverons, pour la revue des principaux ouvrages de Kant, celle des écrits qui ont été imprimés dans la première moitié de sa carrière littéraire; et nous nous atta-

cherons principalement ici à ce qui peut servir, soit à expliquer la génération de son système, soit à en faire concevoir une idée générale. Quelques renseignements, fournis par lui-même (1), et rapprochés de ceux de ses traités de métaphysique qui se rapportent à la première époque, surtout d'une Dissertation latine qui remonte à l'an 1770, et qui contient déjà comme l'embryon de toute sa doctrine, seront nos guides pour essayer de retracer la progression d'idées qui le conduisit à la pensée fondamentale de sa théorie. Apportant à ses méditations sur les problèmes de la haute métaphysique, et à la révision des essais tentés jusqu'à lui pour en obtenir la solution complète, la détermination de tout examiner sans prévention et avec le seul desir de ne se rendre qu'à l'évidence; décidé surtout à ne rien adopter uniquement sur l'autorité d'autrui, il fut, sans doute, dans cette tâche difficile, soutenu par la confiance en ses ressources, et par la certitude qu'il saurait au besoin se frayer des routes nouvelles et trouver de nouveaux appuis pour les vieux et indestructibles intérêts de l'homme, si les anciennes bases venaient à lui paraître mal assurées. Mais n'aurait-il pas trop présumé de ses forces? N'aurait-il pas payé lui-même, et, peut-être, fait payer trop cher, à plus d'une génération, sa noble croyance en la raison humaine, et surtout sa foi en la suffisance de la sienne? De tous les reproches qu'il serait possible d'adresser au philosophe de Kœnigsberg, celui d'avoir été poussé à reconstruire la métaphysique par amour de la nouveauté ou par l'ambition de briller comme chef de secte, serait le plus injuste et le mieux démenti par les faits. Epuiser l'examen de toutes les tentatives antécédentes, avant de s'en permettre une nouvelle; rendre à chacun de ses devanciers entière justice, en lui assignant la part de reconnaissance qui lui revient pour ses travaux; mettre en pleine évidence celles des faces de la vérité dont on doit à chacun la découverte; mûrir pendant toute une vie, des idées dont l'originalité, à elle seule, place celui qui les conçut parmi l'élite des penseurs les plus profonds; négliger, en les mettant enfin au jour, tous les moyens qui auraient pu leur donner de l'attrait, n'est certes pas le rôle d'un novateur téméraire, et encore moins celui d'un charlatan ou d'un ambitieux. Ce qui, de très bonne heure, frappa singulièrement Kant, c'est le contraste extrême de la forme rigoureusement scientifique, sous laquelle, dès l'enfance pour ainsi dire des essais de la raison spéculative, la logique était sortie des mains d'Aristote, comparée à l'allure vacillante et incertaine que toutes les autres doctrines philosophiques n'ont cessé de présenter dans leurs principes, leur méthode et leurs résultats à toutes les époques de leur histoire. Pourquoi cette seule section de la théorie de l'intelligence prit-elle, presque dès l'origine, une marche tellement ferme et assurée qu'elle ne peut être comparée qu'à celle de la géométrie depuis Euclide? Les formes auxquelles est soumise l'activité de notre intelligence, lorsque nous considérons abstraitement la suite de ses actes dans la formation d'un jugement ou d'un syllogisme dégagé de son objet d'application, formes dont aucun homme sensé ne révoqua en doute l'existence ni la suprématie dans tout le

(1) Dans son écrit intitulé : *Prolégomènes de toute métaphysique qui s'élèverait au rang de science*. Voyez aussi le plus ancien de ses écrits sur la métaphysique : *Principiorum primorum cognitionis metaphysicæ nova dilucidatio*, 1755, in-4°.

domaine de la pensée humaine, depuis qu'Aristote eut montré qu'elles règlent invariablement le jeu des opérations de l'esprit par lequel est engendré une proposition ou un raisonnement, ces formes ne seraient-elles pas, envisagées sous un autre aspect, les lois mêmes que nous croyons tirées de l'observation de la nature, tandis que c'est nous qui les lui imposons et qu'elle est, dans sa partie phénoménale, notre propre ouvrage par leur intermédiaire? Ces lois de l'entendement ne seraient-elles pas tout simplement l'ordre prescrit aux procédés qui s'exécutent dans l'atelier où se construit, où s'élabore le savoir humain? Ne seraient-elles pas comme le ciment qui lie nos perceptions en un corps d'expérience? En d'autres termes, ne pourrait-on y voir les moyens donnés à l'entendement pour s'emparer des impressions, pour en prendre une espèce de possession intellectuelle, pour les revêtir du caractère sans lequel elles resteraient des modifications aussi stériles que passagères, sans lequel elles ne nous appartiendraient pas, qui seul enfin les élève à la dignité de conceptions, de notions, de connaissances réelles et utiles? Cette conjecture tendait à-la-fois à créer une véritable ontologie avec des matériaux fournis par la logique et à rayer la métaphysique du nombre des sciences, ou du moins à reléguer dans la région des chimères celle qui avait jusqu'ici été qualifiée de ce nom. Quoiqu'en relisant les premiers ouvrages de Kant, nous en trouvions la trace et comme le reflet dans plus d'un de ces écrits, il est néanmoins hors de doute que l'hypothèse d'une identité radicale des principes d'où le logicien dérive ses préceptes avec les lois primordiales que l'ontologie s'arroge le droit de prescrire à l'ensemble des êtres qui sont soumis à nos perceptions, ne se présenta originairement à l'esprit de Kant que sous la forme d'un rapprochement plausible, d'une supposition digne de quelque attention, mais nullement dans toute son importance et dans son immense portée. Ce fut à la lueur funèbre du flambeau de Hume qu'il aperçut tout-à-coup l'une et l'autre; ce fut la théorie du philosophe d'Edimbourg sur la naissance des notions de cause et d'effet, qui féconda cette idée de Kant, en la lui montrant, dans son développement, à-la-fois comme l'unique contrepoids d'un scepticisme destructeur de toute certitude humaine, de toute liaison entre nos perceptions, de toute confiance dans les résultats des opérations de nos pouvoirs intellectuels, et comme le seul moyen de concilier ce que les systèmes de Locke et de Leibnitz offraient de bon à conserver pour la solution des plus grands problèmes de la métaphysique. Une réformation de la philosophie était desirée par les ames droites et généreuses, autant que par les esprits réfléchis et méditatifs. Si, d'un côté, les doctrines désolantes ou dégradantes de Hume et d'Helvétius, avaient révélé l'inévitable tendance de la doctrine de Locke, lorsque son défenseur est assez pénétrant pour voir, assez courageux pour s'avouer toutes les conséquences de ses prémisses, de l'autre côté les efforts d'hommes tels que Baumgarten, Lambert et Mendelssohn, avaient prouvé l'impossibilité d'adapter la théorie de Leibnitz aux nouveaux besoins de l'existence intellectuelle et morale de l'Europe éclairée. Le rédacteur de cet article, en tentant la vaine entreprise de resserrer, dans quelques pages, un des plus vastes tableaux qu'offre l'histoire de l'esprit humain, ne saurait qu'effleurer une foule d'objets, sans aucune

instruction pour le lecteur : il doit, plus fructueusement, se borner à éclaircir le point capital, la génération du principe fondamental du criticisme. Pour la faire concevoir, nous ne pouvons nous dispenser de retracer les raisonnements sceptiques de Hume, sur la relation de cause et d'effet, ou le principe de causalité, tels qu'il les a présentés dans les 4e. 5e. et 7e. sections de ses Recherches *sur l'Entendement humain*. Ce sont eux qui interrompirent le *Sommeil dogmatique* de Kant, suivant ses propres expressions (1). Comme c'est ici le point cardinal auquel tout se rattache dans les vues originales du philosophe de Kœnigsberg, le lecteur qui ne consultera pas cet article uniquement pour y puiser quelques renseignements biographiques ou littéraires, mais pour se former une idée nette des motifs de la réforme métaphysique de Kant, et des véritables fondements de sa doctrine, nous saura gré de l'étendue que nous allons donner à l'exposé des réflexions pour ainsi dire génératrices de son système. En voici la substance : « Que deux événements se suivent, ou, en d'autres termes, que la perception de l'un succède à la perception de l'autre dans la conscience du *moi* ; figurons-nous que le second n'aurait pas existé si le premier ne l'eût précédé, et nous voilà saisis de la notion de cause : d'où nous vient-elle? Nous a-t-elle été donnée *avec* la perception même de ces événements? Locke et tous les adhérents de son analyse de nos facultés, en répondant à cette question affirmativement, ne s'étaient, jusqu'à Hume, jamais douté que leur opinion tendît à détruire la certitude de l'axiôme qu'il n'y a point d'événement sans cause, à lui enlever ses caractères de nécessité et d'universalité, et à ébranler, dans leurs fondements, toutes les connaissances humaines qui reposent sur son application. Hume distingue entre connexité nécessaire et liaison ou plutôt jonction naturelle; il nie qu'il nous soit possible de trouver une véritable connexion entre la cause et l'effet. L'effet, dit il, nous le reconnaissons pour être un événement distinct de l'événement réputé cause, dans lequel nous n'apercevons le germe du premier en aucune façon : nous voyons uniquement la suite des événements censés cause et effet (par exemple, une bille mise en mouvement après avoir été frappée par une autre bille; un bras levé à la suite d'une détermination de la volonté); leur connexion n'est pas et ne peut être du domaine de la perception. Si donc, avant et indépendamment de l'expérience, la notion de ce qui est cause, ne renferme nullement la notion du produit, il est évident que nous ne pourrons déduire la notion de causalité que de l'expérience, qui ne peut motiver que l'attente d'une succession probable de deux événements, mais non la supposition d'une connexité nécessaire, c'est-à-dire d'une liaison telle qu'il serait contradictoire d'admettre le contraire (1). » Reid (2), un des adversaires les plus zélés et les plus habiles des théories de Hume, convient avec franchise de la vérité de cette observation. « L'expérience, dit-il, ne nous donne » *aucune information* de ce qui est » nécessaire ou de ce qui *doit* exister. » Nous apprenons par l'expérience ce » qui *est* ou *a été*, et nous en con-

(1) *Prolegomènes de toute métaphysique*, Préface et, Paragr. 14·30.

(1) Voyez *Enquiry concerning the human understanding*, IV, 1.

(2) *Essays on the active powers of man*. Edinburg, 1788, in-4°., pag. 31; Essay I, ch. 4, et Essay IV, ch. 2, pag. 279. *Voy.* aussi Essay VI, ch. 6, *on the intellectual powers of man.*

» cluons avec plus ou moins de probabilité ce qui *sera* dans des circonstances semblables (par exemple, nous croirons que les astres se lèveront demain à l'orient, et se coucheront à l'occident, comme ils ont fait depuis le commencement du monde); mais, sur ce qui *doit* exister *nécessairement*, l'expérience se tait absolument (il n'y a pas un homme qui se croie sûr de l'impossibilité que le lever du soleil eût pu avoir lieu à l'occident, et que le créateur eût pu faire faire à notre globe sa révolution de l'est à l'ouest). Pareillement, lors même que l'expérience nous eût constamment appris que chacun des changements observés par nous a été le produit d'une cause, cela nous porterait raisonnablement à croire qu'il en sera de même à l'avenir, mais ne nous donnerait nullement le droit d'affirmer qu'il en *doit* être ainsi et qu'il n'en peut être autrement. » Concession importante, décisive pour le sort de la doctrine de Locke ! Toutefois, ni Reid, ni aucun des philosophes qui combattirent Hume, ne virent la portée des concessions que le sceptique leur avait arrachées, et l'impossibilité de repousser son attaque, en s'arrêtant aux points où les écoles de Locke et de Leibnitz se trouvaient placées. De quel droit affirmons-nous qu'il ne peut arriver de changement qui n'ait sa cause? Si nous nous bornions à soutenir que tous les changements qui se sont présentés à notre observation, tant ceux qui sont attribués par le sentiment à un acte de notre volonté, que ceux qui se sont passés sous nos yeux en dehors de nous, ont eu sans exception leur cause efficiente, notre assertion pourrait se justifier par notre expérience ou par celle d'autrui. Proclamons la persuasion intime où nous sommes qu'aucun fait ne viendra contredire cette expérience, personne assurément ne condamnera une attente aussi raisonnable. Mais cette attente est-elle uniquement le fruit d'une induction fondée sur l'expérience ? Kant soutient que non. L'induction, dit-il (et c'est ici la considération génératrice de son système), l'induction, quelque vertu généralisante qu'on lui suppose, l'induction, quelque large que soit la base qu'on lui assigne, quelque nombreuses que soient les données fournies à son appui par l'activité efficace du moi ou par la perception externe, l'induction ne saurait fonder l'attente qu'il s'agit de justifier au tribunal de la raison, ni produire le sentiment de conviction inébranlable avec lequel nous nous livrons à cette attente, sans pouvoir nous imaginer la possibilité qu'elle soit jamais trompée. Si ce sentiment est un fait de conscience; s'il se manifeste dans la première enfance avec la force et la ténacité d'une vieille habitude ; si, en énonçant cette proposition, *Tout ce qui arrive suppose nécessairement une cause efficiente*, nous avons la certitude de sa vérité dans tous les cas qui ont pu se présenter avant notre naissance ou qui se présenteront dans la suite des siècles, il faut que le philosophe nous montre *comment* nous avons acquis cette certitude. Qu'il l'admette comme un fait primitif, en renonçant à sa démonstration, ainsi qu'en agit l'école écossaise, cela se conçoit ; au moins ne donnera-t-il pas un démenti au for intérieur : il n'en résultera qu'une lacune dans son analyse des facultés humaines; on dira qu'elle manque de profondeur, et ne satisfait pas aux conditions qu'elle avait à remplir. Mais, si l'auteur de cette analyse, en se vantant de fournir les moyens de rendre compte du fait

qui nous occupe, loin de l'expliquer, non seulement le rend impossible à concevoir, mais propose une solution qui est en opposition directe avec quelques-uns des principaux éléments du problème, comme il est arrivé à Hume, qui, après avoir adopté et développé les principes de Locke, s'en est servi pour dénaturer autant qu'invalider celui de la raison suffisante, mal justifié par Leibnitz il est vrai, mais au moins laissé par lui dans son intégrité, et tel qu'il s'annonce au sentiment intérieur; en reniant ainsi un fait de conscience, il est évident que l'auteur de l'hypothèse explicative aura prononcé la condamnation de sa doctrine. La relation de cause et d'effet, dit Hume, n'existe nullement dans les choses et les événements que nous observons; cette relation ne nous est nullement donnée par l'expérience : dans deux événements qui se suivent, il n'y a absolument rien qui dans l'un puisse s'appeler cause, et dans l'autre effet. De cette remarque aussi juste que fine, le philosophe écossais tire la conclusion tout aussi juste, que cette liaison de causalité, que nous établissons entre les choses, est une opération de notre esprit, et procède uniquement de nous. Jusqu'ici, Hume de concert avec Kant, marche appuyé sur des observations et des raisonnements incontestables. Voici le point de séparation. Voulant expliquer d'où provenait cette opération de notre esprit, qui établit la loi de causalité entre les événements et les choses; au lieu de chercher le principe de cette opération dans la nature même de notre esprit (ce qui l'aurait conduit sur le chemin de Kant), il crut le trouver dans l'activité de notre imagination, qui met en connexion réelle et nécessaire ce que nous avons constamment vu joint ensemble, et dans l'*habitude*, née de cette association répétée, de placer les événements qui se succèdent, dans la relation de dépendance mutuelle, ou de cause et d'effet. L'insuffisance de cette solution ne put échapper à Kant. Comment rapporter à la même origine les propositions qui, dès qu'elles se montrent à l'esprit, le frappent d'une lumière irrésistible, et celles que nous n'adoptons, sur la foi de l'expérience, que provisoirement, et avec la réserve expresse, que nous les abandonnerons aussitôt qu'une expérience contraire les aura démenties? L'esprit repousse toute idée de possibilité qu'une exception puisse un jour, ou quelque part, poser des limites à l'application universelle de ces propositions (par exemple de toutes les vérités géométriques), tandis que les propositions qui reposent sur l'expérience, fût-elle répétée des millions de fois, n'ont jamais qu'une certitude hypothétique et conditionnelle, soumise aux chances d'expériences futures, qui pourraient les renverser. (Par exemple : en affirmant que tout être organisé doit mourir, que tout bois est combustible, on ne prétend nullement soutenir qu'il répugne à la raison de penser qu'on puisse un jour découvrir un être organisé, échappant à la mort par un rajeunissement périodique, ou une espèce de plante que le feu laisserait intacte, comme on a trouvé des minéraux combustibles : mais on prétend simplement énoncer le résultat des observations faites jusqu'ici, et la croyance bien motivée qu'aucune expérience ne viendra le contredire.) Kant ne tarda donc pas à reconnaître que les raisons alléguées par Hume contre la réalité objective (c'est-à-dire existante réellement dans les objets) du principe de la causalité, s'appli-

quaient à une foule d'autres jugements que nous portons sur les choses, et que nous adoptons avec une entière certitude, sans que les éléments dont ils se composent puissent se retrouver dans ces mêmes choses. Telles sont toutes les propositions des mathématiques pures; celles qui servent de fondement à la physique générale, à l'ontologie, à la logique; en un mot, toutes celles qui, portant un caractère d'universalité et de nécessité absolues, ne peuvent provenir des impressions faites par les objets. Hume ne voyait dans l'expérience qu'un assemblage de perceptions isolées, réunies en groupes par l'imagination et la mémoire. Kant, démêlant, dans l'expérience, des éléments de nature et d'origine diverses, se garda bien de traiter comme choses contraires ou hétérogènes l'*expérience* et l'*entendement*, ainsi que Hume avait fait; mais considérant l'*entendement* et les *perceptions* comme choses opposées, il reconnut que c'était de leur concours, sous l'influence médiatrice de l'indéfinissable sentiment du moi, que naissait l'expérience; que l'entendement en était l'ouvrier, que les intuitions lui fournissaient les matériaux, et que les instruments ainsi que les lois d'arrangement ou les règles de construction étaient identiques avec les modes d'opération auxquels nos facultés intellectuelles étaient assujéties dans leur exercice. On comprendra maintenant pourquoi, dans son principal ouvrage, Kant a exprimé le grand problème qu'il s'était proposé de résoudre, en ces termes si souvent accusés d'obscurité : *Comment sont possibles des jugements synthétiques à priori?* Synthèse dit *composition*. Un jugement synthétique sera donc celui dont les termes ne se renfermant pas mutuellement n'ont pu être tirés l'un de l'autre par l'analyse. Nous avons vu qu'il existe, selon Kant, des propositions par lesquelles nous attribuons aux choses extérieures certaines manières d'être dont l'idée ne nous est pas donnée avec ou par l'impression de ces objets sur la sensibilité (appelée *réceptivité* par l'école de Kant). En conséquence nous ajoutons à cette impression qui nous vient du dehors, des formes et des conceptions que nous tirons de notre propre fonds, et qui sortent du sein de notre être intellectuel. Ainsi dans cette proposition : *Tout ce qui arrive doit avoir une cause et produire un effet*, épuisons sur l'idée du sujet (*le fait, l'événement donné, ce qui arrive*) les ressources de la plus profonde analyse; nous aurons beau creuser, nous ne trouverons point dans l'idée de *quelque chose qui arrive* l'idée de quelque autre chose qui a dû nécessairement précéder, ni d'une autre chose qui devra suivre nécessairement. Il y a donc addition faite à l'idée du sujet. Mais l'attribut, élément additionnel qui ajoute à l'autre terme de la proposition une qualité qui n'y était pas, nous a-t-il été fourni par l'expérience? Nullement, si les raisonnements de Kant ont de la justesse. Pareillement dans les propositions suivantes : « La » ligne droite est le plus court chemin » d'un point à l'autre; Dieu existe; » le monde est fini; l'ame est immor- » telle; tout est lié dans la nature; » tous les accidents que nous aper- » cevons et qui peuvent changer » doivent être les attributs d'une chose » qui les supporte, et qui ne change » pas, c'est-à-dire, d'une substance; » il y a amalgame (*synthèse*) d'un sujet avec un attribut qui n'a été tiré ni de l'idée du sujet, ni de l'expérience; et les jugements dérivés de cette combinaison sont des jugements *à priori*, c'est-

à-dire des jugements indépendants de l'expérience, des jugements dans lesquels entrent, comme éléments, des actes de facultés antérieures à toute expérience, et nécessaires à sa formation. Qu'on se représente un miroir doué d'apperception, ou sachant que les objets extérieurs se mirent en lui; qu'on le suppose réfléchissant sur les phénomènes qu'il offre au spectateur et qu'il s'offre à lui-même. S'il parvenait à découvrir les propriétés qui le rendent susceptible de produire ces phénomènes, il se trouverait en possession de deux genres de représentations tout-à-fait distinctes : il aurait connaissance des images qu'il réflechit et des qualités qu'il a dû posséder antérieurement à toute production d'images. Les premières seraient ses connaissances *à posteriori*, tandis qu'en se disant à lui-même : « Ma surface est plane, elle est polie, je suis impénétrable aux rayons de la lumière, » il se montrerait pourvu de notions *à priori*, puisque ces propriétés qu'il reconnaîtrait être inhérentes à sa structure, sont plus anciennes que toute image renvoyée par sa surface, et sont les conditions auxquelles est attachée cette faculté de former des images dont il se saurait doué. Poussons plus loin cette fiction bizarre. Imaginons-nous encore que notre miroir se représentât les objets extérieurs comme entièrement dépourvus de profondeur, tous placés sur le même plan, se traversant mutuellement comme leurs images se croisent sur sa superficie, etc., nous aurions un exemple de réalité objective attribuée à des modifications purement subjectives; et si enfin nous pouvions nous le figurer analysant et combinant de diverses manières ces propriétés dont il s'est reconnu revêtu, mais dont il devait se borner à constater l'existence et aprofondir l'usage, tirant de ces combinaisons des conclusions relatives à l'organisation, au but, à l'origine des objets qui se peignent sur sa surface, fondant peut-être des systèmes tout entiers sur les conjectures que lui suggérerait l'analyse des propriétés de sa structure, et qu'il croirait pouvoir appliquer à un emploi absolument étranger à la nature et aux fins de ces propriétés; nous aurions une idée grossière, mais assez analogique, des motifs et de la tendance des reproches que le fondateur de la philosophie critique adresse à la raison humaine, lorsque, méconnaissant la véritable destination de ses lois et de celles des autres facultés intellectuelles, destination qui est limitée à l'acquisition et au perfectionnement de l'expérience, elle fait servir ces lois à l'investigation d'objets placés hors du domaine de l'expérience, et s'attribue le droit d'affirmer leur existence, de reconnaître leurs qualités, et de déterminer leurs rapports avec l'homme. Nous espérons avoir fait concevoir nettement comment le philosophe de Kœnigsberg, en généralisant les objections que Hume avait dirigées uniquement contre l'autorité légitime de la loi de causalité, et en les étendant à toutes ces propositions universelles sans lesquelles nos perceptions ne pourraient s'organiser en corps d'expérience, et qui sont le fondement de notre savoir, dut se demander à lui-même : Est-il possible de prouver la vérité des jugements synthétiques *à priori?* On a pu voir comment, en cherchant la solution de ce problème, il se trouva conduit à examiner toutes les bases de nos connaissances, et à sonder les profondeurs de l'être intellectuel. Le premier pas que fit Kant dans une carrière toute nouvelle pour

l'esprit humain, le porta à un point de vue qui lui montra les propositions universelles et absolues sous un nouveau jour. Ne provenant pas de l'objet observé, n'émaneraient-elles pas du sujet observateur? Frappé de l'harmonie, de la rigueur, de l'autorité suprême et inaltérable de ces lois qui régissent les opérations de l'esprit, et dont le code est sorti des mains d'Aristote, si admirablement rédigé que les siècles postérieurs n'ont fait que gâter son travail lorsqu'ils ont prétendu l'enrichir et le perfectionner, il conçut cette grande pensée : le mode d'activité auquel l'entendement est astreint quand il forme des notions de genre et d'espèce, des jugements et des syllogismes catégoriques, hypothétiques, disjonctifs, etc., est peut être la source même de l'influence ordonnatrice que nous exerçons sur les impressions faites par les objets extérieurs ; les lois en vertu desquelles les différents jugements développés dans les traités de logique s'exécutent, sont les lois mêmes d'après lesquelles l'esprit s'empare des objets individuels par l'intuition, en prend connaissance et en lie les perceptions en corps d'expérience ; en un mot, les lois intellectuelles sont les lois du monde phénoménal. Ce rapprochement qu'un homme simplement spirituel aurait abandonné comme bizarre, dès le premier aperçu, s'offrit à l'esprit pénétrant et vaste de Kant, dans toute son importance et dans toute sa fécondité en ressources nouvelles pour le perfectionnement de la philosophie. A l'instant où il se présenta nettement à sa pensée, il lui fit concevoir l'espérance d'entreprendre avec plus de succès que ses devanciers, la séparation de ce qui est purement *subjectif* dans nos connaissances d'avec leur élément *objectif*. Dès ce moment il se vit appelé à opérer dans les sciences spéculatives, la révolution que son illustre compatriote, le prussien Copernic, avait produite dans les sciences naturelles ; parallèle dont l'idée appartient à Kant lui-même (1) et qui, singulièrement propre à caractériser sa réforme philosophique, mérite de fixer un instant notre attention. Quelle était l'ancienne définition de la vérité, but de toutes les théories métaphysiques ? La vérité, disait-on, est l'accord de nos représentations avec les choses représentées. Comment établir cet accord? comment s'assurer qu'il existe effectivement? Aristote et Locke, d'un côté ; de l'autre, Platon, Descartes et Leibnitz tracent des routes, suivent des méthodes diverses. Les premiers cherchent dans nos sensations l'image fidèle des objets et en étudient l'empreinte, pour y épier la vérité, et comme pour l'y saisir sur le fait, tandis que leurs rivaux s'adressent à l'être pensant lui-même, et osent interroger la divinité, pour en obtenir une instruction authentique sur l'essence des choses et sur leurs véritables qualités. Mais quelle que soit la divergence de leurs résultats, celle des méthodes de ces philosophes est plus apparente que réelle. Ils commencent tous par l'objet pour arriver au sujet; lors même qu'ils semblent s'occuper d'abord du dernier, ce n'est qu'en tant qu'il est lui-même objet, et dans ses qualités absolues, qu'ils l'envisagent : ce n'est pas sa faculté de connaître qu'ils cherchent premièrement à apprécier dans ses lois et dans sa portée. Tous ils débutent par se demander : Qu'est-ce que les choses ? et ils s'efforcent

(1) *Voyez* la préface de la troisième édit. de la *Critique de la raison pure*, de 1790.

ensuite de déterminer ce que l'homme peut en savoir. Kant retourne l'ordre des questions : il tâche de se faire d'abord une juste idée de l'homme, en tant que doué de la faculté de connaître, pour en conclure ce que les choses, dans lesquelles il est compris lui-même, peuvent ou doivent être, ou seront, en conséquence de l'organisation de cette faculté, pour un être qui est astreint à s'en servir lorsqu'il veut pénétrer jusqu'à elles. On voit qu'ici la marche est entièrement opposée à celle des philosophes qui ont précédé Kant. Ce n'est plus l'homme qui est modifié par l'impression des objets, dont la pensée se moule sur leurs formes et suit l'ondulation de leurs mouvements par l'effet, soit de leur influence directe, soit de la volonté de leur ordonnateur suprême ; ce sont les objets eux-mêmes qui se moulent sur les formes des pouvoirs de l'intelligence humaine, et qu'elle incorpore dans le système de ses connaissances, en y mettant son cachet. En nous plaçant dans ce point de vue, il nous faudra renoncer à la définition vulgaire de la vérité ; nous ne la chercherons plus dans l'accord de la représentation avec la chose représentée, mais dans celui qui doit régner entre les phénomènes soumis à notre observation et liés en système de connaissances, et les lois fondamentales de nos facultés intellectuelles : la vérité ne nous paraîtra pas plus être le calque exact des objets, que la tête d'Antinoüs n'est l'image fidèle de la cire ou du soufre qui en a reçu l'empreinte. Nous ne tournerons plus autour des choses : en nous constituant leur centre, nous les ferons tourner autour de nous. C'est la révolution de Copernic. Pour contester au fondateur de la nouvelle école l'originalité de ses vues, il ne suffirait pas de prouver que des sceptiques, des idéalistes, des métaphysiciens du plus grand nom, ont, avant lui, fait aux dispositions de nos organes et de notre esprit une forte part dans les qualités que nous rapportons aux objets, et doivent, par conséquent, être envisagés comme défenseurs de l'origine subjective de nos connaissances. Sans doute Platon, Descartes, Pascal (1), d'Alembert, semblent avoir, chacun suivant ses vues particulières, entrevu cette nouvelle carrière que Kant a ouverte à l'esprit philosophique. Mais y sont-ils entrés ? Qui est-ce qui songe à faire honneur du système de l'attraction aux écrivains antérieurs à Newton qui semblent en avoir eu quelque notion ? Et, qu'on y prenne garde : Kant ne fait pas époque pour avoir pensé que, dans nos représentations des choses extérieures, il se mêlait à l'impression reçue du dehors celle de notre mode de la recevoir. C'est pour avoir tâché de déterminer avec précision la part qui, dans toutes nos sensations, perceptions, propositions, revenait à notre propre manière de sentir, de percevoir, de juger ; c'est pour avoir entrepris de déduire de quelques faits primitifs, bien observés et bien analysés, le mécanisme intellectuel qui constitue l'organisation de notre faculté de connaître ; pour avoir fondé sur cette analyse une théorie du jeu des ressorts de la pensée ; pour avoir assigné à chacune de nos facultés ses bornes, ses droits, sa portée ; enfin pour avoir fixé l'étendue et les limites de la juridiction de chacune d'elles, et surtout la valeur des titres d'acquisitions ou

(1) Il a dit : « Au lieu de recevoir les idées des » choses en nous, nous teignons des qualités de » notre être toutes les choses que nous contem» plons. »

de conquêtes que la raison s'est de tout temps vantée d'avoir faites dans les régions soustraites à nos sens, que Kant peut être justement présenté comme l'auteur du premier système de philosophie véritablement *critique*, imaginé jusqu'à ce jour. Le résultat de cette critique n'est point favorable aux antiques prétentions de cette raison présomptueuse. Kant exige qu'elle renonce à ses excursions stériles, à ses conquêtes imaginaires; il lui montre, sur le sol circonscrit de l'expérience, l'unique domaine qu'elle ait le pouvoir d'atteindre ou le droit d'exploiter, et, dans la culture de ce sol de plus en plus perfectionnée, sa légitime sphère d'activité ainsi que le terme de ses efforts. C'est le procès fait à la raison à son propre tribunal. Telle est l'idée-mère et la tendance générale de la réforme philosophique de Kant. On voit maintenant par qui cette réforme a été provoquée, comment elle est née dans l'esprit de son auteur, pourquoi il a donné à sa philosophie le nom de *critique*, et par quel motif ses disciples l'appellent philosophie *formelle* ou *formale*. Nous pourrons nous borner à l'exposé des principaux résultats du système de Kant, en renvoyant les Français qui ne peuvent recourir aux sources pour étudier sa philosophie, et qui desireraient en avoir une idée plus développée, aux ouvrages de MM. de Villers (1), de Gérando (1) et Buhle (2). Ils liront aussi avec plaisir la spirituelle esquisse qu'en a donnée Mme. de Staël (3). Les réflexions que nous avons retracées, ayant conduit Kant à donner à tout le savoir humain d'autres bases que celles qu'avaient posées ses prédécesseurs, et à ébranler la confiance qu'ils avaient mise dans certains procédés de la raison spéculative, comme propres à nous élever à la connaissance d'objets placés hors du territoire de l'expérience, il se vit appelé à résoudre, d'après ses principes et en satisfaisant à tous nos besoins moraux, ces trois problèmes: *Que puis-je savoir? Que dois-je faire? Qu'osé-je espérer?* Pour séparer nos connaissances réelles des illusions que nous leur associons, pour déterminer quelle prise notre faculté de connaître a sur le monde invisible, il commença par soumettre au plus rigoureux examen l'instrument avec lequel l'homme construit ses systèmes, celui au moyen duquel il pense, il combine, il raisonne; en un mot, son organe d'acquisition de connaissances, qu'un de ses interprètes français a dénommé organe *cognitif*. Comment nos facultés intellectuelles transforment-elles, tant les impressions venant du dehors, que l'action du moi sur lui-même, en connaissances réelles, utiles, suffisantes à nos besoins? Leur portée atteint-elle les choses qui n'agissent pas

(1) *Philosophie de Kant*, ou *Principes fondamentaux de la philosophie transcendantale*, Metz, 1801, in-8°. L'auteur n'avait jamais abandonné l'idée de traiter dans une seconde partie, avec plus d'étendue, les matières qu'il n'avait pas suffisamment developpées dans la première partie; par exemple, la théorie de la morale, et celle des beaux-arts. Une mort prématurée l'a empêché d'exécuter ce dessein et d'autres projets utiles, ainsi que de mettre la dernière main à un article sur Kant, qu'il avait rédigé pour la *Biographie univ.*, mais dont il n'était pas content, et qu'il desirait voir refondu. Il avait chargé de ce soin celui qui a la douleur de le remplacer dans cette tâche, sans pouvoir lui soumettre ce travail.

(1) *Histoire comparée des systèmes de philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines*, 3 vol. in-8°., Paris, 1804, tom. II, ch. 16, pag. 167-253, et tom. III, ch. 13, pag 505-551.

(2) *Histoire de la philosophie moderne, depuis la renaissance des lettres jusqu'à Kant*, par J.-G. Buhle, traduit de l'allemand par A. J.-L. Jourdan, 1817, in-8°., 7e. vol. *Voyez* les intéressants articles de M. Cousin sur cet ouvrage, insérés dans les *Archives philosophiques* de juillet et août 1817.

(3) *De l'Allemagne*, 1814, tom. III, ch. 6, pag. 67 et s.; chap. 8 et s., pag. 124-170; et ch. 14 et s., pag. 198-222.

sur nos sens ? De cet examen, le plus patient et le plus profond qu'offrent les annales de la philosophie, il résulta pour celui qui l'entreprit, la pleine conviction que l'organe cognitif ne nous a été donné que pour former l'expérience ; qu'en franchissant les bornes de l'expérience, il méconnaît ses droits et abuse de ses pouvoirs ; que la raison spéculative, malgré le rang élevé qu'elle tient parmi les facultés intellectuelles, n'est investie, à l'égard de la sphère de son exercice, d'aucune prérogative particulière ; qu'en conséquence les plus sublimes comme les plus anciens objets des investigations et des doutes philosophiques, *Dieu*, *la liberté*, *l'immortalité*, sont à-la-fois hors de ses attributions et de ses atteintes. Après avoir mis ainsi ces grands et seuls vrais intérêts de l'homme à l'abri des attaques du raisonnement, Kant les transporta sur un autre terrain, selon lui inaccessible aux objections spéculatives, et offrant aux vérités de la religion des bases immuables. Quand il eut achevé ses travaux relatifs à la métaphysique et à la morale, il reprit sous œuvre toutes les autres doctrines qui empruntent leurs principes de la philosophie, la théorie des idées du beau et du sublime, celle des arts qui se proposent de les offrir réalisées, la théologie rationnelle, la morale appliquée aux relations sociales, à la législation et au droit public. Nous allons indiquer le contenu des principaux ouvrages qui peuvent être considérés comme les parties essentielles et systématiques de son cours de philosophie : I. *Critique de la raison pure* (in-8°., Riga, 1781 ; 2ᵉ. édit., ibid., 1787, avec des augmentations précieuses, mais aussi avec des retranchements qui font rechercher la première). Ce titre signifie : *Examen de la faculté de connaître*, des forces qui concourent à son exercice, de leurs lois, du jeu de leurs opérations et des effets qui en résultent pour l'homme, relativement aux impressions qu'il reçoit, aux jugements qu'il porte, aux conceptions qu'il forme et aux idées auxquelles sa raison s'élève. L'épithète de *pure* que Kant donne ici à la raison, c'est-à-dire aux procédés intellectuels dont nos connaissances sont le fruit, avertit simplement qu'il les considère en eux-mêmes et dans les formes inhérentes à la faculté de connaître, indépendamment de ce qui constitue la matière de nos connaissances. Cette matière, ce sont les impressions que les objets font sur nous : ces impressions sont ensuite considérées, classées, ordonnées, combinées, c'est-à-dire soumises à l'opération de la pensée qui en forme des conceptions. Les impressions offrent un multiple, un canevas, un *varium* que l'entendement rappelle à l'unité. Ce rappel à l'unité embrasse soit la totalité, soit une partie plus ou moins grande de l'impression ; dans le premier cas, il se forme la représentation d'un objet individuel, tandis que le rappel à l'unité partiel donne naissance aux notions abstraites, aux conceptions d'espèces et de genres. Les conceptions sont à leur tour comparées, combinées par une faculté supérieure qui en forme des conclusions, des notions d'enchaînement indéfini, des idées. Le pouvoir de connaître, ou l'organe cognitif, se compose donc de trois facultés distinctes : 1°. La *sensibilité* qui reçoit les impressions et les change en intuitions. Les fonctions de cette faculté renferment un élément actif et un élément passif. L'influence exercée par les objets extérieurs suppose dans le sujet une aptitude à être modifié par cette influence, et le pouvoir de réagir sur l'im-

pression, une *réceptivité* et une *spontanéité*. La sensation est passive ; elle provoque un premier exercice de notre activité; elle engage à l'intuition qui est une production de la spontanéité au premier degré. La réceptivité est donc l'aptitude à éprouver une sensation qui fournit les matériaux de la représentation, une pluralité, un *varium* : la spontanéité est le pouvoir de rappeler cette multiplicité, ce *varium*, à l'unité. On voit que la réceptivité n'est qu'une des facultés qui forment la sensibilité; elle reçoit des choses extérieures ou des modifications internes de l'ame, une impression qui détermine la réaction de la spontanéité. Du concours de ces deux fonctions, de l'accès donné à l'impression qui fournit la matière ou le *varium*, et de l'activité du moi qui produit l'unité, naît la représentation ou la conscience de la chose représentée. 2°. L'*entendement* qui forme les conceptions, est la spontanéité exerçée à un degré supérieur, le rappel à l'unité de plusieurs intuitions à-la-fois. 3°. La *raison*, proprement dite (la spontanéité élevée à la plus haute puissance), forme les conclusions, par le rappel de plusieurs conceptions à l'unité, et les idées proprement dites en ajoutant aux conceptions de l'entendement la notion de l'infini ou de l'absolu. Chacune de ces facultés a ses formes ou lois auxquelles elle est astreinte dans ses procédés, et qui constituent sa nature. A la sensibilité appartiennent l'*espace* et le *temps*, qui sont les conditions générales de toutes nos perceptions, les cadres dans lesquels il faut que les objets s'enchâssent avant de pouvoir entrer dans la sphère de notre faculté de connaître. Cette hypothèse, si étrange au premier aperçu, résout des difficultés que Kant tient pour insolubles dans d'autres systèmes. Sans elle, il est impossible de se rendre raison du caractère de nécessité empreint dans toutes les notions qui dérivent de l'espace et du temps, et de comprendre comment il se fait que l'idée la plus abstraite ne saurait se dégager de leur enveloppe, ni le vol le plus hardi de la pensée leur soustraire la plus petite partie de notre essence. Sur l'espace et le temps purs, c'est-à-dire sur l'intuition *à priori* des formes inhérentes à notre sensibilité antérieurement à toute impression externe ou interne, se fondent les sciences mathématiques; sur la notion pure de l'espace, la certitude des propositions de la géométrie; sur la notion pure du temps, la science de l'arithmétique. L'entendement opère de même suivant ses lois propres, que Kant nomme *catégories* (dans un sens différent de celui où l'a pris Aristote), et qu'il établit au nombre de douze, divisées en quatre classes. Dans celle de *quantité* sont : 1. *Unité*. 2. *Pluralité*. 3. *Totalité*. A la classe de *qualité* appartiennent : 4. *Affirmation* ou *réalité*. 5. *Négation* ou *privation*. 6. *Limitation*. La classe de la *relation* comprend les notions corrélatives : 7, de *substance* et d'*accident*; 8, de *causalité* ou loi de cause et d'effet ; 9, de *communauté*, ou loi d'action et de réaction. Enfin, sous la rubrique de *modalité*, sont rangées les catégories : 10, de *possibilité* et *impossibilité*; 11, d'*existence* et *non-existence*; 12, de *nécessité* et *contingence*. Quel que soit l'objet que nous apercevions, si sa représentation doit entrer dans la série de nos connaissances, il faut nécessairement que nous lui appliquions au moins quatre catégories à-la-fois, prises dans les quatre différentes classes. Toutes nos conceptions, tous nos jugements subissent la même loi,

Enfin, les formes de la raison, qui réunit, combine les conceptions élaborées par l'entendement, formes que Kant nomme *idées pures*, sont : l'idée de l'unité absolue ou de l'être simple (*idée psychologique*); l'idée de la totalité absolue (*idée cosmologique*); l'idée de la réalité absolue, de la cause première (*idée théologique*). Ces idées n'ont, dans le système de Kant, d'autre pouvoir ni d'autre but que ceux d'exciter l'homme à ne pas s'arrêter aux causes prochaines, à remonter persévéramment et sans interruption, de chaînon en chaînon, aux plus éloignées, à en prolonger indéfiniment la chaîne, à étendre incessamment ses observations et ses recherches, à ne jamais les croire assez complètes, ni leur ensemble assez lié et assez vaste, ni leur application assez utile et assez variée. Ici se séparent de Kant quelques-uns de ses plus illustres disciples. Au lieu d'attribuer à un *besoin* de sa raison les opérations par lesquelles l'homme pose l'unité intérieure ou l'*ame*, l'unité extérieure ou la *matière*, et s'élève enfin à *l'unité absolue*, fondement de tout ce qui est contingent, ils voient dans la notion de l'absolu une véritable aperception, et pensent que la raison aperçoit l'absolu, l'être fondamental, le principe réel et primitif de tous les phénomènes, aussitôt qu'elle aperçoit le relatif et le variable, c'est-à-dire, le phénomène. Ne se contentant pas de cette réalité humaine et subjective que Kant avait assignée à l'homme comme son vrai patrimoine, ils ont voulu pénétrer dans le champ qui, d'après les principes Kantiens, lui est interdit. Aussi les adhérents purs de ces principes reprochent-ils aux écoles de Fichte et de Schelling de méconnaître les limites que la philosophie critique avait posées, et de rendre à la raison spéculative sa confiance en ces efforts ambitieux et en ces conquêtes *transcendantes* dont la *Critique* avait, selon eux, démontré la vanité et la folie : car si nous admettons, disent-ils, comme exacte l'analyse des facultés intellectuelles qui y est exposée, et dont les principes fondamentaux ont été adoptés par les auteurs mêmes des nouvelles hypothèses, il est évident que le seul produit qui puisse résulter de l'exercice de ces facultés est un monde d'apparences, de phénomènes, qui est entièrement subjectif, et dont il est impossible de dire s'il ressemble en aucune manière au monde réel des *choses en elles-mêmes* (c'est-à-dire considérées dans leur existence absolue et indépendante de notre mode de nous les représenter), des *noumènes*, que nous n'avons aucun moyen d'apercevoir tel qu'il est. Nous en recevons des impressions; mais ces impressions, accueillies d'abord par notre faculté de sentir, se revêtent de ses formes, l'espace et le temps, deviennent des objets étendus, des corps, etc. Ces formes ont sans doute de la réalité *pour nous*, et les choses en sont *pour nous* réellement empreintes. Tel le cachet qui ne pourrait se trouver en contact avec de la cire sans y laisser empreinte la tête de Minerve, ne verrait jamais, s'il nous est permis de lui prêter le sentiment, la cire sous une autre apparence que celle d'une matière offrant à sa surface la tête de Minerve. Mais si le cachet se figurait que la cire ne peut exister que sous cette forme; si le *miroir plan* s'imaginait que les objets qui s'y réfléchissent sont en eux-mêmes sans profondeur; si le *miroir cylindrique* leur supposait inhérente une configuration ovale prodigieusement alongée, ils commettraient tous l'erreur manifeste de confondre la réalité subjective et

phénoménale avec la réalité objective et absolue. A ces impressions revêtues de la forme qui provient de notre sensibilité, notre entendement donne, pour ainsi dire, une façon nouvelle; il les soumet à des lois générales, qui sont les siennes propres, et nous les offre comme liées ensemble par la loi de cause et d'effet, ou par celle d'action et de réaction, enfin par les autres lois comprises sous les douze catégories. On tomberait dans une erreur grave en supposant que ces facultés virtuelles qui, selon Kant, sont des dispositions innées ou primitivement inhérentes à notre organe *cognitif*, ressemblent aux *idées innées* telles que les a conçues Platon et après lui Descartes, ou à celles que Locke s'est forgées pour les combattre. La manière dont Leibnitz les a entendues dans ses *Nouveaux Essais* se rapproche seule des formes pures et virtuelles de Kant. La raison spéculative ou théorique s'emparant enfin des impressions modifiées par l'entendement, et nous les présentant (à l'aide de la notion de l'infini tirée des formes de son activité) comme des réalités absolues ou comme un tout absolu, les élève au rang d'*idées* dans le sens que Platon avait donné à cette expression, et que Kant lui a rendu. Dans ce système, la raison n'ajoute rien aux impressions, absolument rien qui nous fournisse les matériaux d'un pont à jeter sur l'abîme ouvert entre le monde phénoménal ou subjectif et le monde objectif ou des choses en elles-mêmes. En voulant le franchir par un vol *transcendant*, elle se consume en vains efforts, et s'irritant d'être attachée à des sens et à des perceptions qui entravent son essor, elle offre, pour me servir d'une comparaison de Kant, l'image d'une colombe se plaignant de la résistance que lui oppose l'élément qui la soutient, et se persuadant que, si elle cessait d'être gênée par l'air, elle volerait beaucoup mieux dans le vide. Kant ayant donné aux lois pures et subjectives de notre faculté de connaître, et aux recherches dont elles sont l'objet, la qualification de *transcendantales*, sa doctrine en a reçu le nom de *philosophie transcendantale*. Nous en terminons ici l'esquisse telle que son auteur l'a exposée dans la *Critique de la raison pure*, celui des ouvrages de l'esprit humain où il a peut être montré le plus de hardiesse, de profondeur et d'indépendance. On voit qu'en résumé le but de cette philosophie est d'examiner la possibilité, la nature, les limites de notre savoir, et son résultat de représenter ce savoir comme exclusivement et immuablement borné au domaine des perceptions sensibles. L'illusion et l'erreur commencent aussitôt que nous prétendons appliquer cette manière subjective de voir aux objets tels qu'ils sont en eux-mêmes. Kant compare le domaine qu'il nous est possible de connaître et d'exploiter, à une île riante et féconde, mais environnée d'un océan brumeux et d'écueils insurmontables. Si la raison théorétique, au lieu de borner sa tâche et ses prétentions à aider les autres facultés *cognitives* à bien explorer et cultiver le sol de cette habitation insulaire, veut diriger son vol ambitieux sur les ailes de ses *idées pures* dans d'autres régions; si elle s'imagine pouvoir, en pilote habile, traverser la mer orageuse qui environne le domicile circonscrit assigné à l'homme par son créateur, elle ne trouve que chimères et dangers, et perd en vaines tentatives un temps qu'elle aurait dû employer à aiguillonner les facultés d'observer et de concevoir, et à les seconder dans leur

travail, le seul fructueux, puisqu'il porte sur des objets accessibles aux sens. A ce grand ouvrage fondamental se rapportent deux autres écrits de Kant : II. *Prolégomènes*, ou *Traité préliminaire à toute métaphysique qui voudra désormais prétendre au titre de science*, 1783 (c'est la *Critique* reprise sous œuvre et exposée analytiquement), et *Principes métaphysiques de la science de la nature*, 1786. III. *Critique de la raison pratique* (1 vol. in-8°., Riga, 1787), c'est-à-dire, Examen des procédés et des droits de la raison, en tant qu'elle exerce une puissance législative sur le domaine de la liberté morale. Kant indique, dans ce dernier ouvrage, la seule des *choses en elles-mêmes* qu'il soit donné à l'homme de percevoir, de voir immédiatement, et qui devient ainsi l'anneau qui le lie au monde invisible; c'est la conscience de la loi morale, source auguste et mystérieuse du sentiment du devoir. Comme elle renferme certains principes absolus qui règlent la volonté et les actions de l'homme, Kant l'a nommée la *raison pratique*. Dans ce sanctuaire de son être moral, l'homme reconnaît immédiatement qu'il est libre, c'est-à-dire qu'il possède un arbitre exempt de toute nécessité, et qui le constitue personne morale ou responsable de ses actions. Dans ce sentiment fondamental, où le moi est en contact avec lui-même, sans aucun intermédiaire, et où il est à-la-fois *objet* et *sujet*, l'homme trouve deux lois principales qui s'annoncent comme régulatrices de sa volonté : l'une qui le porte à rechercher son propre *bien-être*, et l'autre qui lui commande impérativement de *faire le bien*, d'être vertueux sans restriction, et même aux dépens de son bien être. Cette loi, qui oblige au bien l'être doué de raison, est, en dernière analyse, le principe de généralisation qui sert de fondement à tous les procédés syllogistiques, mais qui, sans autorité constitutive sur le terrain des pouvoirs intellectuels, exerce légitimement sa puissance souveraine dans la sphère des actions morales. Kant l'appelle *l'impératif catégorique* de la conscience, et l'exprime par cette formule : « Regarde constamment et » sans exception l'être intelligent » comme étant à lui même son propre » but, et comme ne devant jamais » devenir simple moyen pour les » fins d'autrui, » et par cette autre formule : « Agis toujours de telle sorte » que le motif prochain ou la maxime de ta volonté puisse devenir » règle universelle dans une législation obligatoire pour tous les êtres » intelligents. » (Voyez Kant, *Crit. de la raison pratique*, §. 7, pag. 54.) Ces principes portent le nom de lois pratiques *formelles*; parce qu'ils ne reposent sur aucune expérience, et qu'ils ne proposent à la volonté aucun but *matériel*, c'est-à-dire aucune des jouissances attachées à l'impression d'objets extérieurs, ou liées aux modifications que subit le sens intérieur. La règle générale, obligatoire pour la volonté, n'est qu'une application de la *forme* de la raison aux actions humaines. Cette forme consiste dans le besoin d'unité absolue, et dans la faculté de lui tout subordonner; il découle de là que la raison, exerçant sa puissance normale, prescrit à la volonté de réaliser l'unité dans ses résolutions, c'est-à-dire, de ne point tenir compte des affections, des goûts, des vœux, des avantages, des intérêts et des besoins provenant de la nature sensible ou de la position particulière des êtres intelligents, en un mot, de ne point s'abandonner à

l'influence des principes *matériels* (tirés des impressions extérieures), mais de se conformer, dans ses déterminations, à des vues qui conviennent aux intérêts de tous les êtres doués de raison, et qui puissent servir de principes législatifs universels. La raison présente donc sa propre forme à la volonté comme unique mobile vraiment moral de ses décisions, et devient *pratique* en faisant adopter son principe d'unité par la volonté de l'homme pour règle dominante des actes de sa liberté. L'organisation physique de l'homme étant une des conditions auxquelles étaient attachés le réveil de la conscience du moi, la mise en activité de ses pouvoirs intellectuels, et l'exercice des fonctions de la raison pratique, l'acte par lequel cette raison révèle à l'homme l'existence de la loi morale absolue doit être envisagé comme une promulgation de cette loi faite par l'auteur de notre organisation physique lui-même, et comme une manifestation de sa volonté divine. Quant à l'autre loi fondamentale de notre être actif, celle qui nous porte à chercher le bonheur, Kant nous fait observer que la voix secrète de la conscience n'annonce comme digne du bonheur que l'être vertueux, et il nomme souverain bien l'état de félicité où la vertu et le bonheur sont réunis dans le même sujet. Mais comme, dans l'ordre des choses auquel nous appartenons maintenant, ces deux lois fondamentales de l'être sensible et de l'être moral sont perpétuellement en opposition, et qu'il n'arrive que trop souvent que la vertu et le bonheur ne se trouvent pas unis dans une proportion juste, Kant en conclut la nécessité absolue d'une autre vie, où ces lois seront également satisfaites, et, comme corollaire immédiat, la nécessité de l'existence d'un arbitre doué de la toute-science et de la toute-puissance, qui assignera à chacun la portion de bonheur dont il se sera rendu digne. Pour compléter la notice des considérations les plus importantes qui établissent l'union indissoluble des principes moraux et religieux dans la doctrine du criticisme, il faut rapporter ici ce qui en résulte en faveur de l'espérance d'une durée sans fin de l'être moral, fondée sur la tâche de perfectionnement progressif que sa raison pratique lui impose irrémissiblement, et qu'il n'achèvera jamais, quels que soient ses efforts et sa carrière. C'est par ces vues que Kant met le *for* de la conscience à l'abri des attaques du sophisme, et qu'il fait résulter immédiatement de notre nature la certitude de l'immortalité de l'ame, et de l'existence de Dieu, en fondant cette certitude, non sur la science et sur la démonstration par raisonnement, mais sur la nécessité de l'accomplissement de la loi morale. Le développement des principes sur lesquels repose la *Critique de la raison pratique* et leur application à diverses branches de la morale, sont l'objet de deux autres ouvrages de Kant, intitulés: *Bases d'une métaphysique des mœurs*, 1784, et *Principes métaphysiques de la doctrine ou théorie de la vertu*, 1797. Les principes de la morale Kantienne ont été à-la-fois exposés avec beaucoup de clarté, et combattus avec autant de candeur que d'impartialité, par C. Garve, dans sa *Revue des principaux systèmes de morale*, Breslau, 1798 (pag. 183—394). Cette critique, écrite dans le dernier période de la maladie douloureuse qui termina la vie d'un des moralistes les plus distingués des temps modernes (*V.* Garve), est dédiée à Kant lui-même. IV. *Critique du jugement* (un

vol. in-8°., Libau, 1790.) C'est en vertu de la faculté judiciaire, que nous jugeons de tous les genres de convenances et de proportions, par conséquent de tout accord des moyens avec le but; des causes finales; de la concordance des lois et des choses dans l'ensemble de la création; de la conformité des actions avec les règles du bon et du juste; du degré de plaisir ou de peine qui accompagne nos sensations et nos sentiments, et qui n'est autre chose que le degré de leur harmonie ou de leur discordance avec le jeu de nos organes, avec le développement de notre énergie vitale, avec les fonctions de tous nos pouvoirs favorisés ou troublés dans leur exercice par ces sentiments et par ces sensations. Enfin le beau et le sublime dans la nature et dans les arts, sont encore, dans le système critique, du ressort de la faculté judiciaire, faculté à-la-fois spéculative et pratique qui tient des deux pouvoirs par lesquels Kant a commencé son travail analytique, et en est comme le lien et le supplément. Ses lois et ses formes virtuelles sont exposées dans la *Critique du jugement*. L'introduction à ce livre offre mieux qu'aucun autre des écrits de Kant, l'ensemble de ses vues philosophiques, et cette liaison entre les diverses parties de son système, qu'on l'a souvent accusé de n'avoir établie nulle part. Il est une partie de la *Critique du jugement* qui, malgré la nouveauté des aperçus, a obtenu les suffrages des adversaires les plus décidés des doctrines Kantiennes; c'est celle qui renferme la théorie du goût, et l'analyse des sentiments que les arts se proposent de réveiller. Pour que celui du beau soit excité par un objet, son action sur la sensibilité doit, selon Kant, mettre en jeu l'imagination, de telle sorte qu'il en résulte, dans ce cas particulier, un accord spontané de l'exercice de cette faculté avec une règle de l'entendement, sans que cette dernière faculté ait besoin de contraindre l'imagination à se conformer à la règle, comme il arrive dans tous les cas où l'imagination concourt à la formation d'une conception, et se trouve pour remplir ce but assujettie au contrôle de l'entendement. La découverte inopinée de cet accord qui nous offre l'image d'une harmonie primitivement établie entre ces deux pouvoirs, est, d'après cette théorie, la source du plaisir que nous fait éprouver le beau, et se trouve liée au sentiment d'un degré plus élevé de la vie, puisque tout exercice aisé et concordant de plusieurs facultés accroît la confiance que nous aimons à placer dans la sagesse et dans la stabilité de notre organisation. Les éléments dont Kant compose le sentiment du sublime, sont d'une nature plus élevée. Il en a trouvé la source dans le concours de l'imagination et de la raison, s'exerçant, tour-à-tour et avec un succès inégal, sur un objet de grandeur illimitée. L'imagination s'efforçant d'abord vainement d'en embrasser l'étendue, et obligée de renoncer à son entreprise avec le sentiment pénible de son impuissance, fait naître en nous celui du néant de nos forces, et appelle à son secours la faculté de concevoir l'infini: cette faculté est la raison: son action ne tarde pas à réveiller la conscience de notre dignité morale; et l'être intellectuel, s'élevant avec énergie contre le découragement qui était près de le saisir, met la noblesse de sa nature en balance avec les objets qui paraissent insulter à sa faiblesse, et, sortant victorieux d'une comparaison qui avait commencé par l'humilier, plane avec le sentiment de ses forces mystérieuses

au-dessus des images gigantesques, dont les dimensions accablantes semblaient l'anéantir. V. *La Religion d'accord avec la raison* (Kœnigsberg, 1793, 2e. édition augmentée, 1794, in-8°.) La religion, considérée dans le sujet, n'est, selon Kant, autre chose que l'accomplissement des devoirs, envisagés comme lois divines. De son analyse de la raison pratique combinée avec la connaissance de l'homme, tel qu'il se manifeste par ses actions et tel qu'il s'est fait lui-même, il déduit un système de doctrine entièrement conforme à l'orthodoxie protestante. Il est, dit-il, dans l'homme un principe de mal, inhérent à sa nature, mais non pas originairement essentiel à cette nature. Le principe et le type du bien, qui est inséparable de sa raison, et qui est gravé dans la forme même de cette faculté suprême de l'homme, dépose d'un état primitif plus noble, plus assorti aux rapports primordiaux de subordination établis entre ses pouvoirs et les mobiles de sa volonté, tandis que l'existence trop certaine du mal et d'une perversité universelle prouve une chute, une dégradation réelle de l'homme. Le principe du bien doit triompher de celui du mal, et reprendre son ascendant légitime, au moyen d'une association morale d'hommes réunis dans le but de le faire prévaloir sous l'invocation et avec le secours d'une coopération divine. Le fondateur de cette société morale, formée sous la protection d'un législateur qui veut établir le règne du bon principe, est Jésus de Nazareth. Il est lui-même l'idéal de la perfection morale, revêtu de la forme humaine. Il représente l'humanité comme elle doit être pour plaire à Dieu : ce n'est qu'autant que nous croyons en lui, autant que nous conformons nos inclinations aux siennes, et que nous réalisons progressivement en nous-mêmes, par des efforts sans cesse renouvelés, une faible image de ses vertus, que nous pouvons trouver grâce et espérer un sort plus heureux que celui qu'en stricte justice nous avions mérité. C'est ainsi que Kant établit l'harmonie, et, pour ainsi dire, l'identité parfaite de la religion avec la raison, la nécessité d'une rédemption qui réhabilite l'homme, et d'une communauté religieuse offrant sur la terre une représentation de plus en plus fidèle de la cité de Dieu. Garve, qui en voulait beaucoup à Kant d'avoir rajeuni et justifié l'ancienne orthodoxie de l'Église protestante (*Voyez* pag. 319 du 2e. vol. de ses lettres à Ch. Fx. Weisse), est obligé d'avouer qu'il règne dans cet *Exposé de la religion rationelle*, une sagacité, une connaissance du cœur humain et une bonhomie qui le *ravissent* (ibid. pag. 332). Ces qualités sont en effet les traits caractéristiques de Kant, homme et moraliste. Lorsqu'on réfléchit à la marche du raisonnement dans son livre sur la religion, à ses assertions si fréquemment répétées, que la raison seule ne peut nous donner aucune certitude sur le degré de sévérité ou d'indulgence avec lesquelles Dieu traitera l'infracteur de ses lois; qu'il ne conçoit pas comment l'homme, sans une assistance divine extraordinaire, pourrait rendre au principe du bien l'ascendant sur ses actions, et l'autorité exclusive, qu'il a perdus; qu'on ne saurait prouver ni l'impossibilité ni l'invraisemblance d'une révélation; lorsqu'on réfléchit à la tendance de ces opinions, éminemment favorables à l'idée d'une intervention de Dieu, comme dirigeant et secondant l'éducation morale de l'espèce humaine, on est aussi étonné qu'affligé de trouver, dans quelques parties de ce livre, mais

surtout dans les mémoires de ses amis, la preuve de sa répugnance à admettre l'origine surnaturelle du christianisme. M. Borowski est positif à cet égard (pag. 195-202); et c'est à lui cependant que Kant adressait une lettre où, parlant d'une comparaison de sa morale avec celle de Jésus, hasardée dans un écrit que M. Borowski avait soumis à son approbation avant de l'imprimer, il exprime une sorte d'effroi religieux, à la vue de son nom rapproché de celui du Christ. Il prie son ami de ne pas mettre cet ouvrage au jour, et s'il le publie, il lui recommande de ne pas laisser subsister ce parallèle, un de ces noms (celui devant lequel les cieux s'inclinent) étant un nom sacré, tandis que l'autre n'est que celui d'un pauvre écolier essayant d'expliquer le mieux qu'il peut, les enseignements de son maître (pag. 7 et 86 de l'ouvrage cité). L'inconséquence dans laquelle il est tombé sur un point aussi capital, n'est pas la seule qu'on remarque dans les opinions d'un des logiciens les plus rigoureux qui aient existé. Dans sa *Critique de la raison pure*, il refuse à l'argument physico-théologique pour l'existence de Dieu, toute force probante : toute la tendance de son système exigeait de lui ce refus. Cependant, en conversation, il faisait un grand éloge de l'argument téléologique, et s'entretenait volontiers des causes finales ainsi que de leur utilité dans la religion. Un jour on l'entendit s'écrier tout-à-coup : *Il est un Dieu!* et puis développer avec vivacité, les preuves qu'offre de toute part le spectacle de la nature (Hasse, l. c. pag. 26). Le 2 juin 1803, peu de temps avant sa mort, le célèbre orientaliste J. G. Hasse, homme d'esprit et son ami intime, lui demanda ce qu'il se promettait de la vie à venir : il parut absorbé, et après avoir réfléchi, il dit : « Rien de déterminé. » Quelque temps auparavant, on l'avait entendu répondre à une pareille question, en disant : « Je n'ai aucune notion de » l'état futur. » Une autre fois il se déclara pour une espèce de métempsycose (*Voy.* Hasse, *Derniers entretiens de Kant*, pag. 28, 29). Et dira-t-on encore que la raison éclairée suffit à tous les besoins de l'homme droit qui cherche sincèrement et ardemment la vérité sur les grands problèmes de la vie, lorsqu'on voit le penseur le plus profond que nous fasse connaître l'histoire de l'esprit humain, doué de toutes les qualités, et animé de tous les sentiments qui disposent l'ame à s'ouvrir aux lumières de la religion naturelle, après avoir passé sa vie, et employé, dans le calme des passions, dans l'absence de tout souci, les ressources du plus puissant génie à chercher de nouveaux appuis aux doctrines de la religion, hésiter, se contredire, varier sur ses points les plus importants, dans les épanchements de l'amitié où la pensée se dévoile avec le plus de franchise? VI. *Principes métaphysiques de la science du droit*, 1796, in-8°. Ayant établi l'existence et la légitimité des devoirs absolus que la raison pratique prescrit à la volonté, en lui commandant de réaliser la forme de la raison pure, Kant en fait découler des *droits*, et en premier lieu, celui de n'être jamais contraint à violer ces devoirs, ou empêché de leur obéir. La première loi pratique de la raison étant « que tout être raisonnable est » à lui-même son propre but, et ne » doit, en aucune rencontre, servir » de simple moyen à la volonté arbi» traire d'un autre, » il s'ensuit que l'homme ne peut aliéner sa liberté, ni

attenter à celle des autres. Les *Eléments métaphysiques du droit* font un corps d'ouvrage avec les *Principes métaphysiques de la théorie de la vertu*, qui en sont la suite. Moins riche peut-être en vues originales et profondes que les autres grands ouvrages de Kant, son *Exposé de la science du droit* est remarquable par des digressions intéressantes sur des questions de législation et de haute politique. Il examine si l'on peut concevoir un état de choses tellement en opposition avec les buts essentiels de l'ordre social, qu'il pourrait motiver une insurrection au tribunal d'une raison éclairée; et il nie qu'il puisse se rencontrer une circonstance qui justifie l'auteur d'une révolution. Son opinion se fonde principalement sur l'intérêt de la civilisation. Mais si l'on doit obéissance et fidélité au gouvernement aussi longtemps qu'il sait se faire respecter, les motifs mêmes qui prononcent la condamnation de toute maxime révolutionnaire, imposent aux citoyens la sainte obligation de tirer, pour les intérêts de la patrie et de l'humanité, le meilleur parti possible de la révolution que le crime ou la faiblesse ont opérée. Kant suivait avec un extrême intérêt les phases de la révolution française, et avait une haute idée des améliorations dans l'organisation civile qu'il croyait qu'elle amènerait; mais personne n'a parlé avec plus d'indignation de ses excès. Le traité dont il s'agit, offre sur la mort de Louis XVI une page qui surpasse peut-être en énergie et en effet tout ce que cet attentat a inspiré de plus éloquent aux ames honnêtes. VII. *Essai philosophique sur la paix perpétuelle*, Kœnigsberg, 1795, in-8°. Ce traité n'a rien qui ressemble aux conseils et aux rêveries du bon abbé de St.-Pierre. Kant n'attend rien de l'influence de la raison, mais tout de la force des choses. S'élevant à des régions d'où il embrasse l'ensemble des rapports actuels entre les nations et les individus, il découvre et signale les faits ou les besoins qui doivent amener graduellement les peuples à sortir de l'état d'inquiétude barbare et destructrice en pure perte où ils se trouvent aujourd'hui, de même que l'établissement des institutions sociales s'est formé de la réunion des familles, lorsqu'elles renoncèrent à l'état de nature pour se garantir mutuellement la sécurité des personnes et des propriétés par la création d'une autorité centrale appuyée d'une force irrésistible. Il règne dans cet écrit un ton de naïveté maligne, auquel la hauteur des vues et la sagacité des aperçus donnent un caractère et un charme tout particuliers. Ce même mélange de finesse, d'enjouement et de sévère pureté dans la tendance générale qui rendait la conversation de Kant aussi piquante qu'instructive, se fait aussi remarquer dans le dernier des écrits qu'il a publiés lui-même; il est intitulé : VIII. *Essai d'anthropologie, rédigé dans des vues pragmatiques* (c'est-à-dire, d'application aux besoins de la vie), ib., 1788, in-8°. Cet ouvrage, plein d'observations fines et d'aperçus ingénieux, considère la nature humaine dans les modifications que les différences d'âge, de sexe, de tempérament, de race, d'organisation sociale, de climat, etc., apportent à l'exercice et à la culture de ses facultés primitives. Kant s'y montre aussi grand connaisseur *des hommes* qu'il s'est montré profond investigateur *de l'homme* dans ses écrits métaphysiques. Ce traité, joint à sa *Géographie physique*, prouve qu'il avait donné à l'étude de l'homme *in concreto* autant de soins qu'à celui de l'homme *in abstracto*. Dans le tableau comparatif

des qualités qui distinguent les principales nations de l'Europe, on est surpris de voir la nation française traitée avec une sorte de prédilection, et bien plus favorablement que les Anglais, parmi lesquels il comptait plusieurs de ses plus anciens et de ses meilleurs amis. Dans la préface de l'Anthropologie, Kant fit ses adieux au public; et, peu de temps après, il remit à MM. Jæsche et Rink, ses disciples et ses amis, tous ses manuscrits, en leur abandonnant le soin de mettre au jour ce qu'ils y trouveraient d'utile. Le premier en tira un *Manuel pour l'enseignement de la logique*, 1801; le dernier, un *Traité de l'éducation*, qui a paru en 1803 sous le titre de *Pédagogique*, et le *Précis de géographie physique* dont nous avons fait mention, publié à Kœnigsberg (1802, en 2 vol. in-8°.), dans le but de faire tomber un ouvrage donné sous le même titre à Hambourg, en 7 volumes, par J. J. W. Vollmer, et rédigé sur des notes prises dans les leçons de Kant. Ce but ne fut point rempli, l'édition de Vollmer ayant paru offrir plus complètement que celle de M. Rink le vaste et intéressant tableau de la terre et de ses habitants, que Kant avait composé des traits recueillis dans un nombre immense d'historiens et de voyageurs, sa lecture favorite. Cette Description a été reproduite par C. G. Schelle, en 2 volumes, avec des corrections et des augmentations tirées de relations plus récentes, mais qui devraient être beaucoup plus nombreuses pour la mettre au niveau des connaissances actuelles. A cette notice sur un travail de Kant étranger aux conceptions hardies et aux analyses profondes qui ont fait sa renommée, se rattache naturellement le peu que nous avons à dire sur celles des productions de sa plume, qui n'ont pas de rapport avec son système. Dans la première des deux périodes de sa carrière littéraire, qui offrent deux hommes et deux génies différents, on voit Kant occupé de physique, de mécanique, d'astronomie et de géographie encore plus que de philosophie proprement dite. A cette époque appartiennent vingt-cinq écrits plus ou moins considérables; nous n'en pouvons indiquer que quelques-uns des plus remarquables par des vues neuves et profondes : 1°. *Pensées sur la véritable évaluation des forces vives, et Critique des démonstrations employées par Leibnitz et d'autres mathématiciens* (Wolf, Bernoulli, Hermann, Bülfinger, etc.), *dans cette matière* (240 pages in-8°. avec deux planches, 1746). L'ouvrage de Zanotti sur la même question parut dans la même année. — 2°. *Histoire naturelle du monde, et Théorie du ciel d'après les principes de Newton* (1755, et pour la quatrième fois, 1808, in-8°.). Il établit par l'excentricité progressivement plus forte des orbites planétaires, qu'il doit exister des corps célestes placés entre Saturne et la comète la moins excentrique. D'autres conjectures encore sur le système du monde, sur la voie lactée, les nébuleuses, sur l'anneau de Saturne, ont été pleinement confirmées, trente ans plus tard, par les observations d'Herschel, qui, frappé des prédictions raisonnées de Kant, a plus d'une fois exprimé son admiration pour le génie de l'auteur de la *Théorie du ciel*. — 3°. *Théorie des vents*, 1756, in-4°. — 4°. *Nouvelle Théorie du mouvement et du repos des corps, avec un essai de son application aux éléments de la physique*, 1758, in-4°. — 5°. *Essai sur les quantités négatives en philosophie*, 1763, in-8°. Il

semble qu'en rédigeant ce petit écrit de 72 pages, Kant ait eu quelques pressentiments des découvertes de la chimie moderne et du galvanisme. — 6°. *De la fausse subtilité des quatre figures du syllogisme*, 1762, in 8°. — 7°. *Seule base possible pour établir solidement une démonstration de l'existence de Dieu*, 1763, in-8°., 205 pag. Ces deux traités, surtout le dernier, attirèrent sur lui l'attention de toute l'Allemagne, comme sur l'homme le plus propre à opérer, dans les sciences philosophiques, la réforme dont le besoin se faisait de jour en jour plus vivement sentir. L'argument unique exposé dans le n°. 7, et renversé ensuite par Kant dans la *Critique de la raison pure*, avec tous les autres arguments fondés sur des raisonnements théorétiques, repose sur la nécessité de croire à une réalité dont l'anéantissement anéantirait toute possibilité, et sur l'impossibilité de reconnaître un pareil caractère dans le monde dont l'existence et les propriétés sont contingentes et variables. — 8°. *Les considérations sur le sentiment du beau et du sublime* (1771, in-8°.) renferment des pensées fines, exprimées spirituellement, mais n'attaquent pas le fonds du sujet, et ne doivent pas être confondues avec la profonde analyse de ces sentiments, qui forme la première section de la Critique du jugement. — 9°. *Sur les races diverses de l'espèce humaine*, 1775; morceau souvent réimprimé, dont les idées ont été en partie adoptées par Blumenbach, et expliquées par le docteur Girtanner dans un ouvrage particulier. Kant y ajouta de nouveaux développements en 1785. Tous ces écrits, de la première époque de Kant, ont été réunis, par le professeur Tieftrunk, en 4 volumes (les trois premiers en 1799, le quatrième en 1807, à Halle), avec les traités, d'une étendue bornée, qui ont paru depuis 1781. Ces derniers sont au nombre de 25, et, pour la plupart, tirés des journaux, où ils avaient d'abord été insérés par l'auteur : on en trouvera la liste dans Meusel, et, plus complète, dans la Vie de Kant par M. Borowski (p. 44-83). Aucun de ces opuscules n'est sans intérêt; presque tous sont remplis de conceptions neuves et grandes sur les sujets les plus variés. Tous sont, comme les plus petits traités d'Aristote et de Bacon, dignes de l'attention du littérateur aussi-bien que du philosophe, du théologien, du jurisconsulte, de l'historien, autant que du naturaliste et du physicien; c'est une mine de pensées originales et profondes, de renseignements savants et de rapprochements ingénieux, qu'il sera long-temps encore difficile d'épuiser. Il serait trop long d'en donner l'analyse, et fort inutile d'en transcrire ici la stérile nomenclature. Nous ne ferons mention que de l'écrit intitulé : *La contestation des facultés académiques* (1798), où il discute jusqu'à quel point il doit être permis à un fonctionnaire dans l'ordre de l'enseignement de soumettre au public, en sa qualité de membre de la république des lettres, des opinions contraires à la doctrine qui est enseignée dans les écoles par ordre de l'Eglise et du gouvernement, et à laquelle il doit se conformer lui-même dans la chaire académique ou ecclésiastique. Dans la préface de ce traité, l'auteur raconte en détail le seul événement qui ait troublé le calme parfait de toute sa vie, les difficultés qu'il eut avec la censure royale de Berlin, au sujet de son Traité sur l'accord de la religion avec la raison, et qui acquirent une importance inquiétante

pour la tranquillité de Kant par l'intervention du roi de Prusse, prévenu contre ce philosophe. Kant montra, dans cette circonstance, qui l'affecta vivement, beaucoup de dignité, mais aussi une grande résignation, et la déférence la plus absolue pour les intentions du monarque, dans tout ce qui pouvait se concilier avec la vérité et l'honneur; il se refusa avec fermeté à une sorte de rétractation que ce prince exigeait : mais, tout en lui représentant avec force qu'il n'avait fait qu'user d'un droit inhérent à un professeur de philosophie et à un citoyen, il promit au roi, dans les termes de la soumission la plus respectueuse, de ne rien publier désormais sur des matières de religion, et il observa scrupuleusement son engagement jusqu'à la mort de Frédéric-Guillaume II. Ce fut la seule occasion où il devint l'objet de l'attention immédiate de son souverain. Ses places, son aisance, il les dut uniquement à la marche ordinaire de l'avancement académique, et au succès de ses écrits. D'abord instituteur dans quelques maisons particulières, en 1755 maître en philosophie, et, pendant quinze ans, simple répétiteur très suivi, mais sans traitement; sous-bibliothécaire en 1766 avec un chétif salaire, il obtint enfin, en 1770, la chaire de professeur de logique et de métaphysique, remplit, en 1786 et 1788, les fonctions de recteur de l'université, fut, en 1787, inscrit au nombre des académiciens de Berlin, et mourut sans avoir vu ajouter d'autre dignité à son titre de professeur que le rang de *senior* (doyen d'âge) *de la faculté de philosophie.* On aurait peine à se faire une idée de son extrême modestie et de sa simplicité. Jamais il ne parlait de sa philosophie; et tandis qu'elle était l'objet de l'entretien des hommes les plus éclairés dans tous les pays où la langue et la littérature allemande font la base des études, c'était de sa maison seule qu'elle était entièrement bannie. C'est avec beaucoup de répugnance qu'il se prêtait à satisfaire le desir des étrangers de marque, qui ne voulaient pas quitter Kœnisgsberg sans avoir vu celui qui en faisait l'ornement. Dans les derniers temps il ne se montrait à la porte de son cabinet aux personnes qui l'attendaient, que peu de moments, et ne leur adressait que des mots d'étonnement sur leur curiosité. Il disait quelquefois en riant à ses convives : « J'ai vu au- » jourd'hui des curieux à crachats. » Ses amis assurent qu'il ne lut presque aucun des écrits dans lesquels ses principes furent, pendant vingt ans, attaqués, défendus, développés, appliqués à toutes les branches des connaissances humaines, et dont on n'évalue pas le nombre trop haut en les faisant monter à plusieurs milliers. Quand on nommait devant lui ses partisans les plus distingués, ou des créateurs de nouveaux systèmes, qui s'étaient acquis une grande renommée en paraissant développer et compléter le sien, tels que Reinhold, Fichte, Schelling, il ne prenait aucun intérêt à cet entretien, et se hâtait de l'écarter, en exprimant, avec assez de dédain, une forte désapprobation de leurs prétendus perfectionnements. Quant à ses antagonistes, il ne s'en occupait pas davantage. Il ne s'est montré sensible qu'aux attaques d'Eberhard (1) qu'il repoussa victorieusement, mais avec une viva-

(1) *Sur une découverte d'après laquelle une ancienne Critique de la raison pure aurait rendu superflue la nouvelle*, 1790; seconde édit., 1792, in-8°.

cité et un ton de supériorité presque offensants; et à celles de Herder, qui avait été son disciple, et qui, dans une critique amère du système de Kant (1), se plut à mettre en contraste la rebutante sécheresse et la subtilité scolastique des écrits de son ancien maître, avec le charme, l'intérêt, la clarté de l'enseignement du professeur et la variété de faits instructifs, d'idées fines et intéressantes, de traits spirituels et gais dont il assaisonnait des leçons d'une tendance entièrement éclectique. Peut-être qu'Eberhard et Herder montrèrent trop de dépit de la suprématie que Kant exerça pendant quelque temps dans les sciences où ils brillaient au premier rang, et qu'ils s'en prirent, dans leurs écrits polémiques, beaucoup trop au chef même, du despotisme arrogant, de l'intolérance et du ton de mépris que la tourbe de ses sectateurs affecta long-temps pour tous ceux qui refusaient de plier les genoux devant leur idole. Il est juste de rappeler qu'un des plus habiles adversaires de Kant, le savant théologien Storr, fut traité par le philosophe avec beaucoup d'égards et d'estime. Dans la préface de la deuxième édition de l'ouvrage sur la religion, que le docteur Storr avait combattu, Kant le remercie des observations pleines de candeur qu'il lui a opposées, et lui témoigne son regret d'être empêché, par son grand âge et l'affaiblissement de ses forces, de les examiner avec toute l'attention qu'elles méritent par leur importance et leur sagacité. La plus douce jouissance de Kant, pendant ses dernières années, était d'inviter tous les jours à sa table, et tour-à-tour, quelques anciens amis, et de s'entretenir avec eux de toute autre chose que de son système ou de sa renommée; il prenait un vif intérêt aux événements liés à la révolution française, et c'était le point sur lequel il supportait le moins une opposition de vues. Sa conversation enjouée et instructive l'avait, dans tous les temps, fait rechercher par la bonne compagnie. Ses mœurs étaient douces et pures : comme Newton et Leibnitz, il resta célibataire, quoiqu'il ne fût pas insensible aux charmes de la société de femmes aimables et instruites. La modicité de sa fortune, qui ne s'accrut que vers la fin de sa vie par une longue économie et par le produit de ses ouvrages, l'empêcha deux fois de former une union assortie et mutuellement desirée. Il survécut de quelques mois à une partie de ses grandes facultés : avant de les voir s'affaiblir, il s'était souvent entretenu avec ses amis de sa mort prochaine : « Je ne crains pas la mort, disait-il » (Wasiansky, p. 52); je saurai mourir. Je vous assure, devant Dieu, » que si je la sentais approcher cette » nuit, je lèverais mes mains, et je » dirais : Dieu soit béni ! Ce serait » tout autre chose, si j'avais causé » le malheur d'une de ses créatures. » Sa devise, dit le plus intime de ses amis (Wasiansky, p. 55), était la maxime renfermée dans les vers d'un poète qu'il affectionnait :

Summam crede nefas, animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere caussas.

On l'entendait souvent se l'adresser à lui-même. Il aimait la poésie et particulièrement les beaux vers qui exprimaient avec énergie une pensée morale; mais il avait en aversion l'art oratoire, et ne voyait dans les plus éloquents morceaux des grands orateurs que de la mauvaise foi plus ou

---

(1) *Métacritique pour servir de pendant à la Critique de la raison pure*, par J. G. Herder, Leipzig, 1799, 2 tomes in-8°. *Calligone*; *Critique de la critique du jugement*, par le même, ibid., 1800, 3 tomes in-8°.

moins adroitement déguisée; et, dans le style élevé, *de la prose en délire*. Kant était de petite stature et d'une complexion très délicate. Nous avons déjà parlé de ses qualités morales; il était d'une véracité parfaite, d'une extrême attention à éviter tout ce qui aurait pu causer de la peine, si l'intérêt de la vérité ne l'exigeait pas : il était affable, bienfaisant sans ostentation, et reconnaissant des soins qu'on lui donnait. Dans les derniers temps de sa vie, il se montra vivement touché de ceux que lui rendait son domestique; plusieurs fois cet homme eut de la peine à empêcher son maître de lui baiser les mains. Il ne faisait pas volontiers l'aumône aux mendiants; mais on a su, après sa mort, qu'indépendamment d'autres charités particulières, il donnait annuellement 1123 florins, tant à ses parents pauvres qu'à des familles indigentes, somme énorme si on la compare avec son revenu. Tel fut l'homme extraordinaire qui a remué les pensées humaines à une plus grande profondeur qu'aucun des philosophes du même rang n'avait fait avant lui. Les opinions sur le résultat permanent de son analyse des facultés humaines sont naturellement très divergentes encore. Ses disciples fidèles, dont le nombre est, il est vrai, fort diminué, voient toujours en lui le Newton, ou tout au moins le Keppler du monde intellectuel; hors même de son école, un grand nombre d'observateurs attribuent à l'influence de ses principes ce réveil des sentiments patriotiques et généreux, ce retour de vigueur dans les ames, et ce zèle désintéressé pour le bien, qui se sont manifestés en Allemagne, dans ces derniers temps, avec autant d'honneur pour la nation que de succès pour son indépendance, et de fruit pour les sciences morales. Un nombreux parti accuse Kant d'avoir créé une terminologie barbare, innové sans nécessité en s'enveloppant à dessein d'une obscurité presque impénétrable, enfanté des systèmes absurdes ou funestes, augmenté l'incertitude sur les intérêts les plus graves de l'humanité; d'avoir, par le prestige du talent, détourné la jeunesse d'études positives pour lui faire consumer son temps dans de vaines subtilités; d'avoir, par son idéalisme transcendantal, conduit ses disciples rigoureusement conséquents, les uns à l'idéalisme absolu, les autres au scepticisme, d'autres encore à un nouveau genre de spinosisme, tous à des systèmes aussi absurdes que funestes. On accuse de plus cette doctrine d'être en elle-même un tissu d'hypothèses hasardées et de théories contradictoires, dont le résultat est de nous faire voir dans l'homme la créature la plus discordante et la plus bizarre. On l'accuse enfin d'avoir, en exigeant de l'homme des efforts plus que stoïques, jeté dans les ames le découragement et l'incertitude bien plus que des germes de vertu active, de confiance et de sécurité. Il y a sans doute de l'exagération dans ces deux jugements extrêmes. Les disciples de Socrate s'éloignèrent de ses idées plus encore que ceux de Kant ne se sont écartés des principes du Criticisme. Qui niera cependant le mérite de Socrate et son influence salutaire? Quant au style de Kant, il faut convenir qu'il est extrêmement défectueux. Dans sa *Critique de la raison pure*, ses fréquentes répétitions font sans cesse perdre le fil de son raisonnement, et ce grand ouvrage n'a été bien apprécié du public que depuis la publication du sommaire que MM. Schultz et Reinhold en donnèrent en 1785 et 1789. Reinhold contribua surtout à le tirer de l'espèce d'oubli où il était

tombé, et rendit d'ailleurs à la philosophie de Kant, sous beaucoup de rapports, des services analogues à ceux que Wolf avait rendus à celle de Leibnitz. Le blâme de n'avoir point rattaché à un principe unique le sujet et l'objet, les facultés diverses de l'homme, et la solution de tous les grands problèmes de la philosophie, ne se trouve guère justifié par le succès, soit des tentatives de ce genre antérieures à Kant, soit des systèmes ingénieux de l'idéaliste Fichte et du réaliste Schelling, qui, se proposant de satisfaire ce besoin de la raison théorétique, ont entrepris d'atteindre, par la force de la spéculation, à l'unité absolue du *moi* et de la *nature*. Cette investigation paraît aux kantiens purs aussi vaine que la recherche de la quadrature du cercle, et tout juste l'écueil dont la *Critique de la raison pure* a voulu détourner à l'avenir les métaphysiciens. Il est un reproche mieux fondé qu'on peut faire au *criticisme*, celui de n'avoir résolu qu'une partie des doutes de Hume; reproche d'autant plus grave, que c'est pour nous garantir de leur atteinte que Kant a eu recours à une hypothèse qui réduit ce touchant et magnifique spectacle de la création à un être plus que problématique, à une valeur inconnue et impossible à déterminer, à l'*x* d'une équation intellectuelle. Il faut se garder toutefois de conclure de ces observations, que les théories de Kant ont en définitive été rejetées par l'opinion en Allemagne : un grand nombre de leurs principes et de leurs résultats ont passé dans l'enseignement académique ; leur empreinte se retrouve partout, et se reconnaît surtout dans les écrits des moralistes et des théologiens. En comparant la marche du raisonnement de M. Ancillon lorsqu'il trace le *Tableau analytique des développements du moi humain* (pag. 99-360, tome 2 de ses *Nouveaux mélanges*, 1807), avec les principes de Bonnet et de M. David Stewart, et avec la méthode des philosophes les plus distingués de l'école de Condillac, tels que MM. de Tracy, Laromiguière, etc., le lecteur français se fera une idée assez juste de l'influence que la doctrine de Kant a exercée sur les classes éclairées de la nation allemande. S—R.

KAPILA ou CAPILA, philosophe indien, est fondateur d'une secte ou école, connue encore aujourd'hui sous le nom de Sank'hia. « Les partisans » de cette doctrine, dit Aboul-Fazel, » dans l'*Ayïn Akbery*, ou Institutes » du grand mogol Akbar, sont accusés » de ne pas croire en Dieu; mais le » fait est qu'ils ne croient pas à un » créateur : la création, selon eux, » vient de *Prakrati* (la nature); ils » regardent le monde comme éternel, » et, ce que le voile du néant enve- » loppe, ils ne le croient pas anéanti, » les effets étant absorbés dans la » cause, comme la tortue retire ses » pattes dans sa coquille. Ils admet- » tent le libre arbitre : quant à l'enfer, » au paradis, à la rémunération et au » *Mokta* (la béatitude), ils suivent » la doctrine du Meïmeusâ » (c'est-à-dire qu'ils n'y croient pas). Si l'on s'en rapporte à des écrivains modernes très versés dans la langue et les systèmes philosophiques des Hindous, tels que M. J. Taylor, dans l'Appendix placé à la suite de sa traduction anglaise du *Prabooh Tchaudrodaga* (la Lune de l'intelligence, drame allégorique en samscrit et en pracrit), Londres, 1812, un vol. in-8°., les Sank'hraïks adoptent l'existence de deux substances éternelles, l'une nommée *Poroch* (le mâle), et l'autre *Prakrati* (la nature). Plongé dans un

éternel repos et entièrement impassible, le mâle reste paisible spectateur de tous les mouvements de l'univers; ils le comparent au lotus, qui, après avoir été couvert d'eau, reste constamment dans son premier état. C'est de la nature que procèdent tous les êtres sensibles, aussi bien que tous les mouvements de l'univers. M. Taylor avoue n'avoir pas très bien compris l'argument qu'ils apportent à l'appui de cette opinion. « L'esprit, di» sent-ils, est vie; l'effet et la cause » sont inséparablement unis. Consé» quemment, quand la cause cesse, l'ef» fet doit cesser: c'est pourquoi l'Etre» Suprême ne peut être regardé » comme agent; et les actions qu'on » lui attribue proviennent de l'union » de la vie et de l'entendement. » Cette définition paraîtra peut-être un peu moins obscure, quand on saura qu'ici la vie est prise dans sa nature simple et abstraite, dénuée des qualités de la pensée, de la sensation, de l'action, etc. Cette vie simple et abstraite est l'Etre-suprême: l'entendement, c'est-à-dire ici les principes actifs et sensitifs des êtres, provient de l'opération de la nature. De l'union de l'entendement, c'est-à-dire des facultés actives avec la vie, qui est l'Être-Suprême, résulte l'idée que cet être est l'agent, le moteur de l'univers. Ces détails prouvent que les sophistes hindous ne le cèdent, ni en subtilité, ni en obscurité, aux sophistes grecs qui paraissent avoir été leurs maîtres dans ces sciences futiles et ridicules. Ce n'est pas ici le lieu de tracer l'itinéraire que certaines sciences, originaires de la Grèce, ont suivi, pour passer dans l'Inde, en traversant la Bactriane : nous nous contenterons de remarquer que les principaux sophistes hindous florissaient du IXe. au XIIe. siècle de l'ère vulgaire; et c'est à cette époque que nous croyons pouvoir placer l'existence de Kâpila, sur la vie duquel nous n'avons aucun renseignement. L—s.

KARA. *Voy.* CARA.

KARMATH. *Voy.* CARMATH.

KARSCHIN. *Voy.* DURBACH.

KASTNER. *Voy.* KÆSTNER.

KATE (LAMBERT TEN), théologien hollandais, a laissé un nom honoré dans la littérature de son pays, pour avoir le premier débrouillé le chaos de la grammaire de sa langue maternelle, dans un ouvrage en deux volumes in-4°., intitulé : *Aenleiding*, etc., c'est-à-dire, *Introduction à la connaissance de la langue hollandaise*, Amsterdam, 1723. Les analogies de cette langue, son véritable système étymologique, ses difficultés grammaticales, y sont établis, discutés, éclaircis avec beaucoup d'ordre et de méthode, et d'après les meilleurs principes : il a frayé la route à tous ceux qui, après lui, ont le mieux mérité de cet idiome. M. Ypey, dans son *Histoire de la langue hollandaise*, excellent livre qui a paru à Utrecht en 1812, un vol. in-8°., se plaît à rendre à Ten Kate cette justice, qu'au surplus personne ne lui a contestée. Dès 1710, Kate avait publié à Amsterdam, sous le voile de l'anonyme, une Dissertation préliminaire *sur les rapports de la langue gothique et de la langue hollandaise*, in-4°. Il est encore auteur d'une *Vie de Jésus-Christ*, en forme de concordance des quatre évangélistes, aussi en langue hollandaise; et d'un *Mémoire sur le beau idéal dans les arts de la peinture, de la sculpture et de la poésie*, en tête de la traduction hollandaise du *Traité de la peinture et de la sculpture* de Richardson. Un riche cabinet qu'il laissa après lui, atteste son goût pour les arts d'imita-

tion, passion favorite de ses compatriotes. — Gérard TEN KATE, né à Zutphen en 1699, mort en 1749, professeur en théologie à Harderwick, après l'avoir été à Lingen et à Deventer, a trouvé un panégyriste dans Charles Conrad Reitz. Nous ne connaissons de lui que l'*Epistola ad Leonardum Offerhausium, in quâ dubiorum et difficilium quorumdam è prophetis locorum explicatio evangelicæ historiæ congruens traditur*, insérée dans les *Spicilegia historico-chronologica* d'Offerhaus, Groningue, 1739, in-4°., p. 557-889. M—ON.

KATEB (IBN). *Voy*. IBN CATIB.

KATHALA (ABOU'L-KACEM A'LY AL SADY BEN). *Voy*. IBN CATHALA.

KAUFMANN (MARIE-ANNE-ANGÉLIQUE-CATHERINE), l'une des femmes-peintres les plus distinguées, naquit à Coire, pays des Grisons, en octobre 1741. Jean-Joseph Kaufmann, son père, peintre assez médiocre, fut appelé, quelque temps après la naissance de sa fille, à Morbegno, en Valteline, où il établit sa demeure : il avait approfondi les principes de son art; il en connaissait les meilleures maximes, et cultiva de bonne heure les dispositions qu'il trouvait dans Angélique, qui demandait à suivre l'état de son père. Il n'est pas rare, dans l'histoire de la peinture, qu'un artiste d'un talent ordinaire forme un talent très distingué. Probablement un maître qui connaît sa médiocrité, ne cherche pas à faire adopter impérieusement à son élève, son style et ses habitudes, et il le laisse libre d'admirer et d'imiter les ouvrages des grands hommes qui ont d'abord parcouru la carrière. Jean-Joseph savait combien il est difficile qu'une femme puisse arriver à un degré éminent de perfection dans le dessin; aussi s'attacha-t-il à instruire promptement sa fille dans la science du coloris, sans trop négliger les autres parties importantes de l'art. En 1752, il abandonna Morbegno, et vint à Côme, où il continua de veiller avec des soins assidus à l'éducation d'Angélique, à qui il fit donner en même temps des leçons d'histoire et de musique. On la citait déjà comme un petit prodige; quand monsignor Nevroni, évêque de Côme, desira qu'elle fît son portrait. Laisser peindre par une jeune fille de onze ans, un vénérable vieillard, d'un aspect noble et d'une taille avantageuse, était une entreprise qui pouvait passer pour hasardée. Angélique entreprit cette tâche, et réussit. Toute la ville voulut avoir des portraits de la main de cet artiste enfant. Renaud d'Este, duc de Modène, gouverneur de Milan, se déclara dès ce moment, son protecteur. Jean-Joseph, appelé à Constance par le cardinal de Roth, y conduisit sa fille; et là, elle osa encore entreprendre le portrait du cardinal, dans lequel elle développa une entente fine et spirituelle de la physionomie humaine. Seulement elle demandait quelque temps avant d'esquisser ses portraits: en attendant, elle épiait une attitude favorite de celui qu'elle devait représenter; elle cherchait adroitement un effet bien saisi de clair-obscur, science que son père lui avait particulièrement recommandée; et partout où elle pouvait l'essayer sans altérer la verité, elle introduisait un style élégant et gracieux. Angélique avait atteint vingt ans. Des amis de son père l'engageaient fortement à quitter la peinture pour la musique. On voulait la faire débuter sur un théâtre, où elle aurait acquis, disait-on, une grande fortune, sans compromettre sa santé. Un tableau qui nous reste de cette femme célèbre, la représente placée entre la

Musique et la Peinture, qui s'efforcent de l'attirer par des caresses. Elle a choisi le moment où elle adresse de tendres adieux à la Musique. Le goût pour la peinture prédomina, et elle cessa dès-lors de cultiver l'art de la musique avec autant de soin; mais elle n'en resta pas moins toujours une habile musicienne. Après avoir visité successivement Parme et Florence, elle arriva à Rome en 1763, et ensuite se rendit à Naples. En 1764, revenue à Rome, elle suivit un cours régulier de perspective. A Venise, en 1765, des seigneurs anglais l'invitèrent à se transporter à Londres. Lady Vervort offrit de l'y conduire, et Angélique arriva dans cette grande ville le 22 juin 1766. Reynolds la traita avec amitié; elle écrivait de lui, dans les premiers instants: « M. Reynolds est ici le pre» mier des peintres; il a une manière » particulière: ses tableaux sont géné» ralement historiques; je lui trouve » un *pinceau volant*, qui produit un » grand effet dans le clair obscur. » On ne conçoit pas aujourd'hui comment tant de compositions de ce maître n'ont plus qu'un ton jaunâtre, qui manque souvent d'harmonie et de relief. Cependant l'éclat qui distinguait les tableaux de Reynolds, inspira Angélique, qui s'attacha à deviner quelque chose du ton de coloris de cet illustre professeur. Alors il arriva ce qui devait naturellement arriver, Reynolds pria Angélique de faire son portrait; et il la remercia dans des termes qui annonçaient plus un sentiment tendre qu'une satisfaction d'artiste. Angélique eut quelque effroi; et, remarquant les attentions d'une reconnaissance passionnée, elle écrivait à son père: « On me traite bien ici, mais je ne me » lierai pas facilement; Rome m'est » toujours dans la pensée: l'Esprit saint » me dirigera. » Au commencement de 1767, la princesse de Brunswick desira avoir son portrait de la main d'Angélique. Londres abondait alors en graveurs, qui burinèrent ses différents ouvrages. Ces gravures montent à plus de six cents. Elle-même grava aussi trente planches de diverses grandeurs. Au milieu de ces triomphes, les succès d'Angélique lui préparaient un chagrin amer. Il venait de paraître à Londres un homme d'un bel extérieur et de nobles manières; il se donnait pour un seigneur suédois, et portait le titre de *comte Frédéric de Horn*. Cet homme conçut l'horrible dessein de la tromper. Angélique se livrant à l'impulsion d'une vanité irréfléchie, ne pensant plus à son père ni à cette célèbre Rome qu'elle desirait tant de revoir, et croyant à la sincérité des protestations de ce nouvel amant, se laissa abuser au point de lui donner la main. Bientôt on découvrit que ce prétendu comte n'était qu'un intrigant, qui avait été au service d'un seigneur du même nom. Les peines accablèrent Angélique: ses amis vinrent à son secours. Un mariage si malheureux fut enfin annulé le 10 février 1768, par un acte de séparation. Rendue à ses travaux, elle fut inscrite avec une sorte de solennité sur le registre des membres de la société royale de peinture de Londres. La fortune aussi commençait à lui sourire: elle put amasser des rentes. Elle se vit chanter à-la-fois par Klopstock et par Gessner, à qui elle envoya, en échange de leurs vers, des tableaux d'un effet agréable. Le faux comte de Horn étant mort, Angélique épousa à Londres, le 14 juillet 1781, Antoine Zucchi, peintre vénitien. Cet artiste, recommandable par le feu de ses compositions, la fécondité de l'invention, et une certaine disposition à peindre avec vérité et franchise des ruines

d'architecture, avait gagné des sommes assez considérables en Angleterre. Il était ami d'Angélique, dont il fréquentait la société. Des convenances réciproques les appelaient l'un vers l'autre; mais ici l'amour et la vanité n'entraient pour rien dans une union dictée par un sentiment mutuel d'estime. Cinq jours après la célébration de ce mariage de raison, les deux époux partirent pour Ostende. Angélique n'attendait des jours sans nuage qu'à Rome. A Venise, elle composa pour un Anglais la *Mort de Léonard de Vinci, expirant dans les bras de François Ier*. Enfin elle voulut aller à Naples, et se revoir à Rome. C'était dans cette dernière ville que florissaient particulièrement les beaux-arts. On regardait alors toutes les autres écoles d'Italie comme à peu près éteintes. Les écoles florentine et lombarde n'offraient pas un seul maître célèbre. L'école bolonaise ne laissait reconnaître que des restes faibles et inanimés du style des Carraches. A Venise, des *maniérés* (manieristi) cherchaient follement un clair-obscur invraisemblable. Rome avait acquis le surnom de *mère des arts*, non pas pour les avoir recueillis dans leur enfance (l'honneur de leur éducation est attribué généralement et exclusivement à la Toscane), mais pour les avoir accueillis dans l'âge plus mûr où ils développèrent leurs progrès. Les artistes de tous les pays la nommaient une seconde patrie. Après les erreurs de Piètre de Cortone et les exagérations de l'école de Carle Maratte, Pompée Batoni avait ramené une certaine vérité dont l'étude a depuis tant fructifié en France, où elle a produit des talents du premier ordre, qui se renouvellent tous les jours. Mengs avait secoué le joug d'un lâche asservissement aux principes d'une école exclusive; et il venait de mourir, après avoir publié des écrits aussi ingénieusement raisonnés que conformes aux saines doctrines, lorsqu'Angélique s'établit définitivement à Rome. Sa manière de composer, expressive, facile, remplie de grâce, fut généralement approuvée. Les jeunes artistes s'aperçurent bientôt que cette manière n'était plus un hommage aux règles pédantesques d'une symétrie modelée, mais qu'elle était le fruit d'un calcul juste sur le beau pittoresque : ce style était enfin la vérité de l'expression, la justesse de l'invention et l'imitation de la nature bien choisie. Ainsi les tableaux d'Angélique et les écrits de Mengs s'unirent pour favoriser le retour aux belles idées ; ils respiraient ensemble facilité et fécondité. Jamais alliance ne fut plus utile; car les principes enseignés par l'artiste saxon demandaient à être exécutés par une voie difficile et laborieuse, qui pouvait quelquefois détourner les commençants de l'étude de la peinture. Joseph II, qui était alors à Rome, voulut aussi avoir des tableaux d'Angélique : elle lui destina son *Retour d'Arminius vainqueur des légions de Varus*, et la *Pompe funèbre par laquelle Enée honore la mort de Pallas*. Un jour un étranger ayant demandé à Angélique un portrait dont la composition n'était pas très modeste, elle s'y refusa ; mais elle représenta une nymphe qui, surprise dans le moment où elle s'habille, se couvre à la hâte d'un voile blanc : ce tableau eut un grand succès, et la décence ne fut pas offensée. En 1795, Angélique perdit son époux, et elle éprouva des malheurs de fortune; elle avait coutume de dire alors, que deux consolations lui restaient : la première, qu'elle avait à remercier le ciel de lui avoir conservé les deux mains; la seconde, qu'elle avait vécu autrefois

sobrement, même dans le dénûment, et qu'elle saurait s'en souvenir. Au moment de l'occupation de Rome par les Français, la quantité de troupes força de disperser dans la ville tous les militaires. Angélique, craignant d'être distraite de ses études, en conçut un vif chagrin. Le général Lespinasse lui donna par écrit une franchise de logement de gens de guerre; et Angélique demanda à faire le portrait du général qui lui avait envoyé cette preuve de bienveillance et de respect. Elle avait l'habitude de confier au papier une foule de réflexions qui la surprenaient dans ses travaux; et elle gardait soigneusement ces papiers, que l'on trouva en grand nombre après sa mort. Sur un de ces papiers, daté de 1801, elle avait écrit: « Un jour que je trouvais des difficultés à exprimer, dans la tête de » Dieu le père, ce que je sentais, je » dis en moi-même : *Je ne veux plus » tenter d'exprimer des choses supé» rieures à l'imagination humaine, » et je réserve cette entreprise pour » le moment où je serai dans le ciel, » si cependant au ciel on fait de la » peinture.* » Les hommages les plus flatteurs ne cessaient d'environner Angélique. La reine de Sardaigne, Clotilde de France, sœur de Louis XVIII, voulut voir son atelier, et lui adressa des paroles obligeantes; mais la santé de l'artiste dépérissait, et, le 5 novembre 1807, elle succomba à une maladie de langueur: le 7, elle fut inhumée à St.-André delle Fratte. Les académiciens de St. Luc assistèrent à ses funérailles. Comme à celles de Raphaël, on porta derrière son corps ses deux derniers tableaux : on avait en même temps, placé sur le cercueil, sa main droite, moulée en plâtre, posée comme quand elle tenait le pinceau. M. Gherardo de' Rossi, célèbre écrivain italien, homme d'esprit et de goût, a publié un ouvrage intitulé, *Vita di Angelica Kaufmann pittrice*, Florence, 1810, in-8°. On en a tiré une partie des renseignements donnés dans cet article. Cet ouvrage est rédigé avec talent, et on y reconnaît le zèle et les regrets de l'amitié. M. Séroux d'Agincourt était aussi ami de Mme. Kaufmann; il logeait près d'elle à Rome, et lui rendit les soins les plus touchants. La société d'Angélique ne contribua pas peu à le décider à rester à Rome, où il a composé son *Histoire de l'art par les monuments*. Aujourd'hui l'on a une idée arrêtée sur les inventions d'Angélique : elles furent toujours ingénieuses, raisonnées, et le fruit d'une méditation des passages de la fable et de l'histoire qu'elle devait traiter, et de longues réflexions sur les poètes et les historiens qui les avaient décrits. Comme les Carraches, elle évitait la confusion des figures dans ses compositions. Autant que la décence et l'honnêteté le pouvaient permettre, Angélique avait cherché à se perfectionner dans le dessin : mais qui ignore que, dans cette partie qui est la première et la plus difficile de l'art, on n'acquiert de la sûreté que par des études fatigantes du vrai, qu'une femme n'est point en mesure d'entreprendre! C'est dire assez qu'Angélique était quelquefois dans le cas d'être critiquée pour le dessin : elle évitait d'introduire les figures en raccourci; et quand elle y était forcée, elle le faisait cependant avec intelligence. Son caractère ne pouvait être ni la force ni l'énergie, nécessaire à cette sorte de succès. Elle inventait et dessinait les draperies avec goût, et imitait le faire du Poussin et l'antique, mais sans servilité, et se refusait à envelopper trop les figures dans les vêtements. Un de ses amis disait: « Vos figures,

» Angélique, peuvent marcher sans » déranger leurs vêtements. » Ses tableaux sont répandus dans toute l'Europe, à Londres, à Vienne, à Munich, à Rome, à Florence : on en trouve aussi à Paris, chez des amateurs distingués. Elle a eu l'honneur de donner des leçons à S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans, princesse de Naples; et l'on conserve à Rome des esquisses de cette auguste élève, qui avaient été envoyées à Angélique, et qui se distinguent par un ton de grâce et de vérité très remarquables. A—D.

KAUFFUNGEN (CONRAD DE), gentilhomme de Misnie, devenu tristement fameux par la trahison dont il se rendit coupable envers son souverain, avait été élevé à la cour de Frédéric-le-Débonnaire, électeur de Saxe, et comblé des bontés de ce prince. Nommé bailli d'Altenbourg, il donna des preuves de la fermeté de son caractère et de son desir de maintenir la paix publique. Cependant la mésintelligence qui existait entre Frédéric et Guillaume, son frère, ayant fini par éclater, Kauffungen, resté fidèle à son devoir, eut ses terres ravagées, et fut fait prisonnier. Il se hâta de payer sa rançon, et rejoignit Frédéric, qui le dédommagea des pertes qu'il avait éprouvées, en lui abandonnant les biens confisqués sur Avel de Vitzheim, l'un des partisans de Guillaume, sous la réserve de les rendre à la paix. Kauffungen, sommé de remplir cette condition, refusa de s'y soumettre; et Frédéric, ayant épuisé toutes les voies de douceur pour l'amener à un accord, fut obligé d'employer la force pour le déposséder. Le gentilhomme regarda cet acte comme un abus d'autorité, et se répandit en injures contre son bienfaiteur. Les propos qu'il tenait publiquement furent rapportés à Frédéric, qui l'exila. Il se retira pour lors en Bohème, et y acheta le château d'Isenberg, où il accueillit les mécontents, en attendant l'instant favorable pour se venger. Informé enfin par un de ses espions que l'électeur de Saxe était parti pour Leipzig, il se rendit, dans la nuit du 7 juillet 1455, devant le château d'Altenbourg, suivi de trente-six cavaliers, et, ayant escaladé les murailles avec sa troupe, pénétra dans l'appartement où reposaient les fils de l'électeur (1), saisit ces deux jeunes princes, confia Ernest à Guillaume de Mosen, l'un de ses complices, et reprit avec Albert le chemin de la Bohème. La crainte d'être poursuivi l'engagea à s'enfoncer dans les bois; et déjà il touchait à la frontière lorsqu'il fut rencontré par un charbonnier, occupé avec ses enfants et ses domestiques. Kauffungen avait envoyé ses gens en avant, et était resté avec Albert pour cueillir des fruits sauvages. Le charbonnier lui demanda où il menait cet enfant. Je le reconduis à son père, répondit-il : mais le prince, qui se trouvait alors près du charbonnier, se fit connaître; et celui-ci, ayant appelé du secours, saisit Kauffungen, et le conduisit avec Albert dans l'abbaye de Grunhayn, où le ravisseur fut gardé à vue. On le transféra dès le lendemain à Freyberg; on instruisit son procès, et il eut la tête tranchée le 14 juillet. Guill. de Mosen, qui avait renvoyé Ernest à ses parents, obtint sa grâce. Le courageux charbonnier reçut, avec une pension pour lui et ses descendants, le droit de couper du bois à discrétion dans la forêt où il avait délivré Albert des mains de son ravisseur. W—s.

KAUNITZ-RIETBERG (VENCES-

(1) Ernest et Albert, tiges des deux branches de la maison de Saxe, désignées sous le nom d'*Albertine* et d'*Ernestine*.

LAS, prince DE), naquit en 1710. Il fut destiné dès sa plus tendre jeunesse à l'état ecclésiastique : la mort de son frère aîné lui fit changer de vocation, et il devint chambellan de l'empereur Charles VI. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et s'acquitta de plusieurs missions, de manière à mériter d'être envoyé au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1748, où il signa le traité de paix au nom de l'Autriche. Une négociation bien plus délicate lui fut confiée peu de temps après. Nommé ambassadeur auprès de Louis XV (1), il sut captiver l'esprit de Mme. de Pompadour; et, par l'influence de cette favorite, il parvint à poser les bases d'une alliance jusque-là réputée monstrueuse entre la France et l'Autriche. C'est donc à tort que le trop fameux traité de 1756 a été considéré comme l'ouvrage du cardinal de Bernis, qui eut, à la vérité, le malheur d'y attacher son nom en qualité de ministre des affaires étrangères. La cour de Vienne crut ne pouvoir donner trop de marques de confiance à un homme qui venait de livrer à sa vengeance le plus redoutable de ses ennemis, en enlevant au roi de Prusse l'appui de la France, son alliée naturelle. Frédéric II conserva long-temps un ressentiment secret contre le négociateur autrichien : s'il en parle sans une aigreur apparente dans ses *Mémoires*, du moins l'y dépeint-il toujours comme étant fort au-dessous de la réputation politique dont il jouissait en Europe. Le prince de Kaunitz accompagnait l'empereur Joseph II lors de l'entrevue qu'il eut à Neustadt, en 1770, avec le roi de Prusse. Marie-Thérèse avait donné à son ministre des instructions si secrètes, que l'empereur son fils lui-même n'en avait point connaissance. « M. de Kaunitz, » dit Frédéric, eut avec moi de longues conférences, dans lesquelles » étalant avec emphase le système de » sa cour, il le présenta comme un » chef-d'œuvre de politique dont il était » l'auteur. » Le monarque prussien, après l'avoir écouté patiemment, rendit compte de cet entretien au jeune empereur, qui lui en sut beaucoup de gré. Dans les conférences qui suivirent, le ministère autrichien voulut recourir à la dissimulation et à l'artifice. Le roi de Prusse le pénétra, et demeura ferme dans son système. Le prince de Kaunitz n'eut pas plus de succès dans les négociations très épineuses qu'entraîna la succession de Bavière en 1778. Frédéric repoussa constamment ses propositions insidieuses, comme le rapporte ce monarque lui-même; et il ajoute : « L'impératrice Marie-Thérèse était » mal secondée par son ministre le » prince de Kaunitz, qui, par des » vues assez communes aux courti» sans, s'attachait plutôt à l'empe» reur, dont la jeunesse ouvrait une » perspective plus brillante à la fa» mille de ce ministre que l'âge avan» cé de l'impératrice..... La déclara» tion inattendue de la Russie en fa» veur de la Prusse fut un coup de » foudre pour la cour de Vienne. Le » prince de Kaunitz fut embarrassé, » n'ayant rien prévu. » (*Mémoires de la guerre de* 1778.) Quelque sévère que puisse paraître ce jugement, il est d'un si grand poids qu'il n'y a pas moyen de se refuser à le mettre en balance avec les éloges excessifs dont le prince de Kaunitz a été l'objet pendant le cours de sa longue carrière. On doit même reprocher ici à la mémoire de

(1) Grimm, dans sa *Correspondance*, en parle comme d'un homme excessivement frivole, tout occupé de sa toilette et fort éloigné de posséder les qualités d'un grand ministre.

cet homme d'état un tort beaucoup plus grave que de simples erreurs politiques. Il fut universellement accusé d'être l'instigateur des funestes innovations que l'empereur Joseph II tenta d'opérer dans le régime ecclésiastique des états héréditaires, et particulièrement des Pays-Bas. On prétend même, dans une *Histoire civile, politique et religieuse de Pie VI*, que l'orgueilleux ministre non seulement se montra plus roide et plus inflexible que son souverain à l'égard des réclamations du pape dans son voyage de Vienne, mais ne rendit point au pontife les respects extérieurs commandés par sa dignité; et l'on en cite des exemples assez choquants. Au reste, les qualités personnelles du prince de Kaunitz sont moins contestées que l'étendue de son génie et de ses talents. Il n'écoutait ni l'envie ni la vengeance. On cite à ce sujet un mot qui fait honneur à la noblesse de son ame. Il proposait à Marie-Thérèse un feld-maréchal pour la présidence du conseil-aulique de guerre: « Mais cet homme est votre » ennemi déclaré, dit l'impératrice.— » Madame, reprit le ministre, il est » ami de l'Etat; et c'est la seule chose » qu'il faille considérer. » Le prince de Kaunitz, parvenu à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, jouissait d'une parfaite santé. Il entreprit de se guérir lui-même d'un léger rhume; et, en peu de jours, il en fit une maladie grave, qui termina sa vie le 24 juin 1794. Il était revêtu du titre de chancelier de cour et d'état, et décoré de la Toison d'or, ainsi que de l'ordre de St.-Etienne de Hongrie. S—v—s.

KAUTZ (Constantin-François-Florian-Antoine de), savant allemand, naquit à Vienne en 1735. Après avoir étudié en médecine et en droit, il s'adonna à l'histoire et à la littérature, et fut nommé en 1772, membre de la commission de la censure des livres. Ses principaux ouvrages sont: I. *Essai d'une Histoire des savants d'Autriche*, Francfort et Leipzig, 1755, in-8°. II. *Eclaircissement sur les armes* (l'écusson) *de l'archiduché d'Autriche*, Vienne, 1783, in-4°. III. *Histoire pragmatique du marquisat d'Autriche*, 2 vol., ibid., 1788. IV. *De cultibus magicis*, deuxième édition, Vienne, 1771, in-4°. Ce dernier ouvrage contribua beaucoup à diminuer la croyance aux sorciers, aux enchanteurs, aux vampires etc., qui était encore très répandue, surtout dans la patrie de l'auteur. Kautz mourut le 28 janvier 1797. On trouvera de plus grands détails sur sa vie et ses écrits, dans le 1er. vol. de l'*Autriche littéraire* par Ignace *de Lucá*. D—u.

KAY ou KAYE. *Voy.* Caius.

KAY KAOUS. *Voy.* Kay Kaous.

KAY-KOBAD, fils de Zâb, premier roi de la seconde dynastie de Perse dite des Kaïânides, c'est-à-dire les *Forts*, monta sur le trône vers l'an 610 avant Jésus-Christ, comme descendant de Menoutchcher, ancien souverain de ce royaume, et par les bons offices de Zalzâr, père du célèbre et valeureux Roustèm. Ces deux guerriers combattirent contre les Tourâniens, qui avaient fait des invasions en Perse; ils les chassèrent de ce royaume, et mirent leur souverain en possession de toute la Médie. Alors Afracyâb, rejeté de l'autre côté du Djyhoun (l'Oxus) avec ses Tourâniens, reconnut Kay-Kobâd pour souverain de l'Yrân (la Perse), et ce prince passa le reste de sa vie sur le trône. C'est alors qu'il fit preuve d'une grande sagesse dans plusieurs règlements qu'il établit pour son royaume. C'est lui qui ordonna la division des grands chemins en

farsangs (parasanges), mesure qui a varié, mais qu'on peut évaluer avec assez de justesse à une lieue et demie commune. Kay-Kobâd assigna aussi une paye régulière aux troupes, et fixa le siége de son empire à Ispahân. M. de Volney pense que Kay-Kobâd est le même que Deïokès, du règne duquel il place le commencement à l'an 710 avant J.-C. (*Voy.* sa *Chronologie d'Hérodote*, pag. 330, en tête de la troisième colonne.) Kaï-Kâous, son fils, lui succéda (*Voy.* Kaï-Kaous, page 210). L—s.

KAYOU-MARATS. *Voy.* Caïoumarath.

KAZWYNY (Zacharia ben Mohammed ben Mahmoud), naturaliste et géographe arabe, descendait d'Anas ben Malek, l'un des *compagnons* de Mohammed, et l'un des plus célèbres compilateurs de traditions; ce qui lui a fait donner le surnom d'*Ansáry* par quelques auteurs. Il naquit d'une famille établie à Kazwyn ou Casbin en Perse. Kaswyny est du nombre de ces écrivains plus connus par leurs ouvrages que par les événements de leur vie. Il nous apprend lui-même que c'est loin de sa patrie et de sa famille qu'il chercha un agréable délassement dans l'étude des sciences : selon Aboulmahaçan, il se livra à l'étude de la jurisprudence, et devint cadhy de Wacet et de Hilla dans l'Irac-Arabique. Le même auteur place sa mort à l'année 682 (1283 de J.-C.) Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, qui, sans être également finis dans toutes leurs parties, l'ont mis au premier rang des naturalistes arabes, et l'ont fait surnommer le *Pline des Orientaux*. Le plus important de tous, et celui qui a le plus contribué à répandre de bonne heure sa réputation en Europe, est intitulé *Adjaïb-âl-Makhloucât wa Gharâïb-al Mawdât*; il a deux parties : la première traite de l'astronomie; on y trouve le plus souvent les mêmes opinions que dans Alfergan. La deuxième partie est consacrée à ce que l'auteur appelle *Olsáfelyát* (les êtres inférieurs). C'est un traité des éléments, du mouvement de la terre, des méteores, et autres phénomènes. Ce qui y est rapporté des pluies de pierres, de fer, de grenouilles, etc., est appuyé par les témoignages de plusieurs écrivains arabes. L'article le plus intéressant de cette deuxième partie, c'est la description des trois règnes de la nature. On y trouve l'explication de plusieurs proverbes, et quelques allusions familières aux poètes orientaux. Cet ouvrage a été abrégé par un auteur anonyme : rien ne prouve mieux l'estime qu'on en doit faire, que le soin qu'ont pris nos savants d'en extraire ce qu'ils croyaient offrir quelque intérêt. Hyde, et Assemani, dans sa Description du globe céleste du Musée Borgia, ont mis à contribution la première partie. M. Ideler a publié en allemand (Berlin, 1809, in-8°.), ce qui concerne les constellations. Quant à la deuxième partie, elle a fourni des fragments importants à Bochart, dans son *Hierozoïcon* (M. Jahn les a, depuis, fait réimprimer dans sa *Chrestomathie arabe*); à M. Wahl dans sa *Neue arabische anthologie*, et au chevalier Ouseley dans ses *Oriental collections*. M. Chezy en a traduit ce qui lui a paru le plus intéressant, la description ou plutôt un aperçu des *Trois Règnes de la nature*, en y ajoutant des notes. L'instruction solide et variée, et la critique saine dont il y a fait preuve, lui ont dès-lors assigné une place honorable parmi les orientalistes français, et ont annoncé au monde savant ce qu'on avait droit d'attendre de lui (*V.* le 3e. volume de la *Chrestomathie*

arabe de M. de Sacy, qui a ajouté ses notes à celles de M. Chézy, et a le premier fait connaître quelques circonstances de la vie de notre auteur). Le second des ouvrages de Kazwyny a pour titre : *Athar al-bilâd wa akhbâr al ibâd*, c'est-à-dire, *Description de l'univers*, et *Histoire de ses habitants.* C'est un traité fort étendu de géographie, précédé de prolégomènes : on y suit la division de la terre en sept climats. C'est probablement le même ouvrage que l'*Adjaïb-al bouldân* : il en a paru un extrait dans un programme académique, publié à Copenhague, 1790, in-4°. Nous n'avons pu trouver aucun renseignement sur l'*Histoire de la ville de Kazwyn* que d'Herbelot attribue à Kazw[illegible] Hafez Khalil Khalfa et Golius d[illegible] pour [illegible] à un ouvrage qui porte le même titre. — Il ne faut pas confondre ce Kazwyny avec celui qui se nommait *Hamdo'llah ben aby Bekr ben Hamdo'llah almostaoufy al-Kazwyny*, mort l'an 750 (1350 de J.-C.), qui a aussi écrit en persan un traité de géographie et d'histoire naturelle, connu sous le titre de *Nozhato'lcoloub*. Il cite l'*Adjaïb al-makhloucât*, comme lui ayant servi pour sa compilation. M. Langlès, qui en a fait usage dans ses notes sur les Voyages de Chardin (Paris, 1811), en prépare une traduction complète. R—D.

KEATE (George), littérateur anglais, issu d'une bonne famille, naquit en 1729 ou 1730. Après avoir étudié dans l'école de Kingston, il fit le tour de l'Europe, et connut familièrement Voltaire à Genève. Etant rentré en Angleterre, il s'attacha à la jurisprudence, et se montra au barreau, mais sans beaucoup de succès : la littérature faisait sa plus douce occupation. Heureusement sa fortune lui permettait de s'y livrer sans inquié-

tude. Son premier ouvrage, *Rome ancienne et moderne*, poème écrit à Rome en 1755, parut en 1760, et fut très favorablement accueilli. Il publia, l'année suivante, un *Tableau abrégé de l'histoire ancienne, du gouvernement actuel, et des lois de la république de Genève*, 1 vol. in-8°. ; ouvrage intéressant, dédié à Voltaire, qui s'était d'abord proposé de le traduire en français, mais qui changea d'avis ensuite, peut-être par humeur d'un pompeux éloge que Keate osa faire de Shakespeare, dans une pièce de vers intitulée [illegible] *Epître à M. de V*[illegible] en 1769; [illegible] était passablement [illegible]. Cet éloge du tragique anglais, valut, dit-on, à l'auteur, de la part du maire et des représentants de Stratfort sur l'Avon, le don d'une écritoire montée en argent, faite du bois du fameux murier planté par Shakespeare. En 1763, parut le poème des *Alpes*, le plus estimé de tous ceux de George Keate ; en 1764, l'*Abbaye de Netley*, autre poème qu'il refondit et réimprima en 1769; en 1773, le *Tombeau dans l'Arcadie*, poème dramatique, dont le fonds est pris du Poussin : mais celui de tous ses ouvrages qui a été le plus généralement goûté en Angleterre, ce fut les *Esquisses d'après nature, dessinées et coloriées dans un voyage à Margate*, 1779, 2 vol. in-12. C'est une des plus heureuses imitations qui aient été faites du *Voyage sentimental de Sterne* : on y trouve d'agréables peintures de la vie, de l'originalité, et un style élégant. Cet ouvrage a été traduit en français, 2 vol. in-8°. ; mais il ne paraît avoir fait aucune sensation. Keate avait entrepris un poème en dix chants sur la révolution suisse ; il en confia le plan à Voltaire, en lui demandant son opinion ; Voltaire en

le lui rendant au bout de quelques jours, lui conseilla de s'occuper d'objets plus faits pour captiver l'attention générale. « Si, lui disait-il, vous mettez à fin votre entreprise, les Suisses vous en auront une grande obligation, mais ne pourront vous lire, et le reste du monde s'en souciera fort peu. » L'auteur anglais profita de cette leçon, et ne fit paraître qu'un fragment de son poëme, sous le titre de l'*Helvétiade*. Son dernier ouvrage fut la *Relation des îles Pelew, composée sur les journaux et communications du capitaine Henri Wilson, et* [illegible]*rieurs de ses officiers, qui, en* [illegible] *naufrage*, 1788, in-4°. Cette re[illegible] et remplie d'intérêt : très bien écrite; [illegible] l'auteur d'avoir cherché à accroître cet intérêt, par des faits un peu trop romanesques. Au reste, il ne se chargea de ce travail, qu'afin de procurer quelques secours aux malheureuses victimes de ce naufrage. L'ouvrage fut traduit en français la même année, in-4°., et 2 vol. in-8°. Perceval Hockin donna un supplément à l'édition originale, d'après de nouveaux détails qu'il tenait de la bouche du capitaine Wilson, Londres, 1804, in-4°. fig. Nous ne citerons pas quelques autres productions peu étendues de Keate, ni sa traduction de la *Sémiramis* de Voltaire, qu'une autre traduction de la même pièce a remplacée au théâtre anglais. Il donna, en 1781, un recueil de ses œuvres poétiques en 2 vol. in-8°., et mourut en 1797, étant alors assesseur du collége de droit du Temple à Londres. Il était depuis longtemps membre de la société royale, et de celle des antiquaires. L.

KEATING (Jeffery), prêtre catholique irlandais, né dans le comté de Tippérary, mort en 1650, est auteur d'une *Histoire des poètes* de son pays, qui a été magnifiquement imprimée à Londres, en 1723, avec les généalogies des principales familles de l'Irlande, par les soins de M. Dermot O'Connor, qui l'avait traduite en anglais. Elle fut réimprimée la même année à Dublin ; et il en parut à Londres, en 1738, une magnifique édition in-fol., ornée d'un grand nombre d'armoiries de la noblesse d'Irlande. Cette histoire s'étend depuis les siècles les plus reculés de l'histoire fabuleuse d'Irlande (*Voy.* Flaherty), jusqu'à la conquête de cette île, en 1172, et l'on y trouve des choses curieuses. L'auteur avait composé, aussi en irlandais, plusieurs autres ouvrages qui se conservent en manuscrit, une *Défense de la messe*, les *Trois dards* [illegible] *Simon*, poëme burlesque, dont son domestique [illegible] le héros, et quelques autres poésies. C. M. P.

KEBLE (Joseph), jurisconsulte anglais, né à Londres en 1632, étudia à Oxford, et résida ensuite dans la société des avocats de Gray's inn, où il se fit remarquer par une assiduité étonnante au travail de la plume. Il transcrivait non seulement les rapports et les jugements du tribunal du banc du roi à Westminster, mais tous les sermons prononcés matin et soir dans la chapelle de Gray's inn. Il transcrivit ainsi plus de quatre mille sermons. Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est qu'il ne manqua presque pas à une seule séance du tribunal du banc du roi, quoiqu'il n'y défendît jamais une seule cause, et n'y exprimât jamais une opinion. Il mourut subitement, en 1710. On a de lui : I. *Explication des lois contre les récusants, abrégée*, 1681, in-8°. II. *Guide des juges de paix, pour faciliter l'exercice de leurs fonctions*, 1683, in-fol. III. *Rapports écrits au tribunal du banc du roi, depuis la douzième jus-*

qu'à la trentième année du règne de Charles II, 1685, 3 volumes in-fol. IV. Un Essai *sur la nature humaine ou la création du genre humain*, et un autre *sur les actions humaines*. V. Une Table nouvelle des *Statuts* (*Statute-book*), publiée en 1674. Il a laissé cent gros vol. in-fol., et plus de cinquante gros in-4°., écrits de sa main. L.

KEDER (Nicolas), antiquaire et dessinateur, naquit à Stockholm en 1659. Après avoir fait de bonnes études en Suède, il voyagea dans l'étranger pour se perfectionner dans les langues, et pour visiter les collections remarquables de monuments, de dessins, de médailles. De retour dans son pays, il fut fait assesseur de la chancellerie pour la partie des antiquités. Peu de temps après, Charles XI le chargea de ranger une collection de médailles romaines, dont il venait de faire l'acquisition. On consultait ordinairement Keder sur les devises, les inscriptions et les emblèmes dont on avait besoin pour les médailles, les jetons, les fêtes de la cour. En 1719, le gouvernement lui accorda des lettres de noblesse; et à cette occasion, il fit frapper une médaille, ayant pour inscription : *Nobilis qui bonus*. Il mourut à Stockholm en 1735. Ami intime d'Elias Brenner, il s'était chargé, à la mort de ce savant antiquaire, de donner une nouvelle édition de son *Thesaurus nummorum Sueo-gothicorum* : il publia cette édition en 1731, avec toutes les augmentations nécessaires, et en fit le recueil le plus complet des médailles suédoises, depuis les temps du moyen âge jusqu'à Charles XII. Malgré ses vastes connaissances en numismatique, Keder se trompait quelquefois, par un effet de son patriotisme, dans les jugements qu'il portait des médailles. Il donna la description d'une médaille en or, trouvée en 1600, et qu'il attribua à Odin, prétendant que le nom de ce héros du nord y était gravé. La description parut à Leipzig sous ce titre : *Nummus aureus Othinum exhibens*, 1722; et la médaille acquit une grande célébrité. Mais Berch, autre savant antiquaire de Suède, démontra, quelque temps après, que les prétendus caractères désignant le nom d'Odin, n'étaient que la façade d'une église mal dessinée; et, suivant les dernières recherches, la médaille dont il s'agit appartient aux Francs, et fut frappée sous les fils de Clovis, vers l'an 560. Outre les productions de Keder, dont nous venons de parler, on a de lui des *Dissertations* en latin, sur les médailles frappées en Irlande, sur celles de la Reine Marguerite, sur les caractères runiques des médailles anciennes, et même une pièce de poésie en vers français, dans les *Nova litteraria maris Baltici*. Il écrivit lui-même sa vie en latin, qui fut insérée dans les *Acta litteraria Sueciæ*, 1747. C—au.

KEILL (Jean), célèbre mathématicien écossais, né à Edimbourg en 1671, fut, dit-on, le premier qui enseigna, dans des leçons particulières, à Oxford, les éléments de Newton, en répétant les expériences sur lesquelles ils sont fondés; ce qui commença sa réputation d'une manière brillante. Son *Examen de la Théorie de la terre*, de Burnet, publié en 1698, fut regardé par les savants comme une réfutation complète de cet ouvrage, où il admire la richesse d'imagination en redressant les erreurs qui lui servent d'échafaudage. On l'accusa cependant d'avoir traité, avec trop d'âpreté, un homme qui méritait des ménagements par son âge et par ses vertus. Keill avait joint à son examen, des *Remar-*

ques sur la nouvelle Théorie de la terre, de Whiston. Burnet et Whiston répondirent chacun de leur côté, et Keill répliqua du sien. Il fut nommé, en 1700, professeur suppléant de philosophie naturelle à l'université d'Oxford, et occupa cette chaire avec éclat. Son ouvrage intitulé, *Introductio ad veram physicam*, parut en 1700, divisé en quatorze leçons; il fut réimprimé en 1705, augmenté de deux leçons nouvelles. La société royale de Londres lui ouvrit son sein à peu près à la même époque. En 1709, il accompagna les Palatins dans leur passage à la Nouvelle-Angleterre, en qualité de trésorier. A son retour, en 1710, il fut choisi professeur d'astronomie à Oxford. Ce fut quelque temps après, qu'il eut une querelle assez vive avec Leibnitz. Il avait inséré en 1708, dans les Transactions philosophiques, un écrit *sur les lois de l'attraction et ses principes physiques*, et ensuite un autre écrit en réponse à un passage des *Acta eruditorum* de Leipzig, où l'on contestait à Newton l'invention de la méthode des fluxions. Cet écrit irrita Leibnitz, qui voulut l'obliger à lui faire des réparations pour l'avoir taxé de vouloir s'attribuer cette découverte. Keill se justifia; la société royale approuva sa justification, dont une copie fut envoyée à Léibnitz: celui-ci se montra encore plus irrité, accusa son adversaire de mauvaise foi, en ajoutant qu'il ne convenait pas à un homme de son âge et de son expérience, d'entrer en discussion avec un homme d'hier (*an upstart*), etc. Il engageait la société royale à lui imposer silence; mais une commission nommée pour juger ce différend, prononça que Newton étant bien l'inventeur des *Fluxions*, M. Keill n'avait pu offenser M. Leibnitz, en maintenant cette vérité; mais Léibnitz se croyait accusé d'avoir dérobé à Newton le calcul des *Fluxions* en le donnant sous celui des *Différences*. Keill fut choisi par la reine Anne, pour déchiffrer, emploi auquel il était parfaitement propre. On peut juger de sa sagacité par ce qu'on rapporte, qu'il déchiffra une fois un papier écrit en suédois, quoiqu'il ne connût pas un mot de cette langue. Son dernier ouvrage fut l'*Introductio ad veram astronomiam*, publié en 1718; il le traduisit ensuite en anglais, et le fit imprimer avec des perfectionnements, en 1721, sous le titre d'*Introduction à la véritable astronomie*, *ou Leçons astronomiques lues dans les écoles d'Oxford*. Cet ouvrage a été traduit en français par Lemonnier fils. L'auteur mourut en 1721, âgé de près de cinquante ans. On a de lui, en outre, une édition de l'*Euclide* de Commandino, avec des additions, publiée en 1715, et un Mémoire dans les *Transactions philosophiques*, sur la *rareté de la matière et la ténuité de sa composition*, écrit en réponse à des objections contre la philosophie de Newton, en faveur de celle du plein de Descartes. Le plus célèbre de ses ouvrages est son *Introductio ad veram physicam*. Lorsque la philosophie newtonienne commença à s'établir en France, cet ouvrage jouit de beaucoup de réputation, et fut considéré comme la meilleure introduction au livre des *Principia*: une nouvelle édition en anglais, intitulée, *Introduction à la philosophie nouvelle*, en fut imprimée à Londres en 1729, à la sollicitation de Maupertuis, qui était alors en Angleterre. L.

KEILL (JACQUES), médecin écossais, frère du précédent, naquit en 1673. Après avoir donné des leçons d'anatomie dans les deux universités d'Angleterre, il s'établit à Northamp-

ton en 1703, et mourut en 1719, d'un chancre à la bouche, pour lequel il avait vainement lui-même appliqué le cautère. On a de lui : I. Une *Anatomie du corps humain*. II. *Relation de la mort et de la dissection de Jean Bayle, de Northampton, qu'on dit avoir vécu cent trente ans*, publiée en 1706, dans le n°. 306 des *Transactions philosophiques*. III. *Tableau de la sécrétion animale, de la quantité de sang qui existe dans le corps humain, et du mouvement musculaire*, 1708. Cet ouvrage où l'auteur se montre tout-à-la-fois physiologiste et mathématicien, reparut ensuite en latin, suivi d'une *Médecine statique*. Il fut réimprimé en anglais en 1717, avec un Essai *concernant la force du cœur, en conduisant le sang dans toutes les parties du corps*. Keill eut à ce sujet une longue discussion avec le docteur Jurin, comme on peut le voir dans les *Transactions philosophiques*. L.

KEITH (George), fameux quaker, né en Ecosse d'une famille obscure, annonça dès sa jeunesse un talent très remarquable pour la controverse : il avait une élocution facile, une dialectique pressante ; et il déduisait ses raisonnements avec tant d'art et de subtilité, que ses adversaires étaient presque toujours réduits au silence. Ses études terminées, il embrassa l'état ecclésiastique, et ne tarda pas à se prononcer en faveur des presbytériens contre les épiscopaux. L'examen des points de doctrine qui séparent les deux sectes, lui fit reconnaître que ni l'une ni l'autre ne pouvait être la véritable Eglise ; et il balança quelque temps entre le catholicisme et le quakérisme. Son amour pour l'indépendance le décida à embrasser les principes de George Fox, qui favorisaient ses prétentions (*Voyez* G. Fox) ; et il ne tarda pas à se distinguer, parmi les frères, par son zèle ardent et par son éloquence. Il fut chargé de rédiger une formule de foi commune à tous les quakers : mais, lorsqu'il la présenta dans une assemblée générale, personne ne voulut la signer ; et Keith lui-même fut l'un des premiers à s'écarter de la règle qu'il avait tracée. Il fit imprimer en Hollande quelques ouvrages contenant les principes de la nouvelle doctrine. Il y enseigne que tous les hommes possèdent une lumière intérieure, distincte de la raison naturelle, et qui suffit pour les diriger dans toutes les circonstances ; que cette lumière, plus ou moins vive, plus ou moins développée, n'est autre que le Christ, résidant en chaque homme, auquel on doit obéir sans exception. Keith adopta avec chaleur le système de la transmigration des ames, l'opinion des millénaires et d'autres rêveries qu'il débita si publiquement, que le magistrat d'Aberdéen le fit mettre en prison. Il recouvra sa liberté au bout de quelques mois (1665) ; et ayant lu la *Guide universelle* de Molinos, il trouva des rapports si frappants entre ses idées et celles de l'auteur espagnol, qu'il jugea facile d'opérer la réunion des quiétistes et des quakers. Il passa en Allemagne, en 1677, pour visiter les établissements que Fox y avait formés ; mais la singularité de ses opinions ayant excité l'attention de la police, il crut prudent de ne pas prolonger son séjour dans ce pays. Il s'embarqua pour l'Amérique, et arriva, en 1689, à Philadelphie, où il fut placé à la tête de l'école des quakers. Le sentiment qu'il soutint, sur l'existence de deux Christs, l'un corporel, fils de Marie, l'autre spirituel, résidant dans tous les hommes, lui suscita bientôt de nombreux

ennemis. Il fut cité par les *anciens* à comparaître dans une assemblée, et son opinion y fut condamnée unanimement. Il repassa en Angleterre dans l'espoir de faire annuler cette décision; mais, contre son attente, elle fut confirmée par un synode général, tenu à Londres en 1695. Keith rentra, quelques années après, dans le sein de l'église anglicane, où il mourut dans l'obscurité, après avoir, pour prouver son orthodoxie, publié contre l'*Apologie* de Barclay, un livre intitulé : *The Stand of the Quackers examined*, Londres, 1702, in-8°. (*Voy.* les *Acta eruditorum* de 1703, pag. 390; Mosheim, *Instit. hist. eccles. recent.*; Walch, *Biblioth. theolog. select.* tom. 2; et le P. Catrou, dans son *Histoire du quakérisme.*) W—s.

KEITH (George), maréchal héréditaire d'Écosse, plus connu sous le nom de *milord Maréchal* (ou *Marshall*), dont l'un des ancêtres avait fondé, en 1593, le collége *Marshall* à Aberdeen, était le fils aîné de Guillaume, comte maréchal d'Ecosse, lord Keith et Altrée, et de lady Marie Drummond, fille de lord Perth, grand-chancelier du même royaume. Il naquit vers 1685, dans le comté de Kincardine en Ecosse, et reçut une excellente éducation. Il servit quelque temps dans un régiment, et fut ensuite nommé par la reine Anne, son capitaine des gardes. Milord Maréchal fit la guerre avec distinction sous le célèbre Marlborough, et se trouvait, en 1712, premier brigadier de l'armée que le duc d'Ormond commandait en Flandre. Après la mort de la reine Anne, milord Maréchal, fortement attaché, quoique protestant, aux intérêts des Stuarts, voulut proclamer dans les rues de Londres, à la tête des gardes, le frère de cette princesse, si connu depuis sous le triste nom de *Prétendant*, qu'il ne put changer en celui de roi. Les jacobites louèrent beaucoup son projet, mais ne firent rien pour l'exécution. En 1715, se croyant plus sûr d'être secondé dans son généreux zèle, Keith fit prendre les armes à l'Écosse, en faveur du prétendant; mais il ne crut pas que la guerre qui allait éclater pour lui, dût se faire sans lui. Aussi lui écrivit-il « qu'un » souverain privé de ses états, devait » partager les périls de ceux qui ex- » posaient leur vie pour les lui ren- » dre; » et il le détermina à quitter sa retraite pour venir se mettre à la tête de son parti. Non content d'avoir armé pour lui ses anciens sujets, Keith demanda des secours à la France et à l'Espagne : cette dernière puissance, tout épuisée qu'elle était après une longue et malheureuse guerre, fit partir pour l'Écosse plusieurs vaisseaux et quelques troupes; mais une tempête violente et imprévue, la désunion des chefs, et des fautes accumulées, suite nécessaire de cette désunion, obligèrent bientôt le prétendant à se rembarquer, après avoir eu d'abord quelques avantages, à la suite desquels il avait été proclamé roi dans Edimbourg, par milord Maréchal, à la tête d'une armée de montagnards qu'il avait rassemblés. Long-temps avant de se mettre à la tête des Écossais, et dans le moment même où le roi George I[er]. était monté sur le trône, milord Maréchal s'était retiré dans sa patrie, et s'était démis de sa place de capitaine des gardes, *voulant bien*, disait-il, *garder un roi*, *mais non un usurpateur*. Il fut condamné à mort par jugement du parlement d'Angleterre, et privé de toutes ses dignités et de ses biens; il ne conserva que son titre de maréchal d'Ecosse : « Pour cet ef- » fet-là, écrivait-il à l'un de ses amis, » avec une gaîté qui ne l'abandonna

» jamais dans la plus mauvaise for» tune, je le garderai sous le bon » plaisir du roi George, qui n'est pas » maître de me l'ôter : car j'en jouis, » ne lui en déplaise, à meilleur droit » qu'il ne possède sa couronne, puisque » ce titre était celui de mes pères; et » si je ne puis l'empêcher de signer » comme il fait, *George roi*, au moins » je signerai toujours, avec sa per» mission, le *maréchal d'Ecosse.* » Après le départ du prétendant, milord Maréchal erra encore six mois en Ecosse. Il essaya, mais en vain, de ranimer le parti mourant de la maison de Stuart, malgré le danger qui le menaçait, puisque sa tête était mise à prix dans des proclamations auxquelles il avait lui-même assisté; et telle était sa confiance dans ses compatriotes, qu'il n'en conçut aucune crainte, et n'usa d'aucun déguisement pour se sauver. Il se vit enfin obligé de quitter sa patrie, où il n'avait plus à attendre qu'une mort inutile pour son pays et pour son roi : il se rendit dans plusieurs cours de l'Europe, se flattant de les intéresser au sort du prétendant; mais il ne vit que trop bien, par le peu de fruit de ses sollicitations, que « ce roi » sans état et sans force n'avait rien à » espérer de ses augustes confrères. » Milord Maréchal se rendit en Espagne, pour s'attacher au service de cette puissance, jusqu'à des circonstances plus heureuses; il était accompagné des officiers écossais qui avaient été les compagnons de ses dangers et de ses malheurs. On lui remit en blanc des brevets d'officiers généraux et d'officiers de tous grades; mais il refusa pour lui-même le grade de lieutenant-général : « voulant at» tendre, dit-il au cardinal Albe» roni, de s'en être rendu digne et » capable, » il n'accepta que celui de maréchal-de-camp. Pendant qu'il était au service d'Espagne, il alla visiter Avignon, où il séjourna même quelque temps. Il demeura aussi très longtemps à Rome, auprès du prétendant, qui lui donna l'ordre de la Jarretière, dont il n'osait se parer qu'à la très petite cour de ce prince : « Il faut, di» sait-il, renoncer, sous peine de ri» dicule, à ces vains ornements, lors» que celui de qui on les tient n'est » pas en état de les faire respecter. » Il fut chargé de beaucoup de négociations secrètes : mais, plus de trente ans avant sa mort, il brûla tous ses papiers; et les détails de ces négociations resteront à jamais inconnus. Au milieu de toutes les cours, son goût pour l'Espagne l'y ramenait toujours; il en aimait le beau climat, et en chérissait surtout le peuple, auquel il trouvait un caractère de noblesse et de franchise d'autant plus fait pour lui plaire, que ce caractère était le sien. Lorsque l'Espagne eut déclaré la guerre à l'empereur en 1733, milord Maréchal desira d'être employé, et eut beaucoup de peine à l'être, parce que S. M. C. ne voulait se servir que de catholiques comme elle; cependant, par une contradiction singulière, ce même roi l'avait nommé, peu de temps auparavant, pour servir comme officier-général dans une expédition contre les Maures, qui n'eut point de suite. La guerre contre l'empereur ayant été extrêmement courte, milord Maréchal revint vivre tranquille et heureux dans le royaume de Valence, « où il » trouvait, disait-il, de bons amis, à » commencer par le soleil. » Mais ayant appris que le maréchal Keith, son frère, avait été grièvement blessé au siége d'Oczakoff, il vola à son secours, l'amena à Paris, de là à Barège dont les eaux le guérirent, et repartit pour sa chère Espagne. En 1744, le prince Edouard, fils du prétendant,

qui desirait vivement de passer en Écosse, ayant dit à milord Maréchal, en l'embrassant, « Je n'ai besoin que » de vous seul, je veux aller vaincre » ou périr avec mes fidèles amis, » celui-ci chercha à le détourner de cette entreprise, qui ne pouvait réussir que soutenue par une puissance étrangère; mais ce jeune prince, emporté par son courage, n'écouta pas ses sages représentations : son voyage eut la triste issue que milord Maréchal avait prédite. Sa grande franchise et les flatteurs qui entouraient le prince Edouard le perdirent dans son esprit. Il quitta, peu après, le service d'Espagne, révolté des hauteurs du successeur d'Alberoni, et vécut quelque temps à Venise dans la plus grande obscurité. Lorsque le maréchal Keith, son frère, qu'il aimait tendrement, eut passé du service de Russie à celui de Prusse, il ne put résister aux sollicitations qu'il lui faisait de venir s'établir à Berlin : « Mon frère, disait-il, s'est » éloigné de ses glaces pour m'attirer » vers lui; il est juste que je m'éloigne » aussi de mon soleil pour l'aller trou- » ver. » A peine établi dans ce nouveau séjour, il fut connu, estimé et chéri d'un monarque juste appréciateur des hommes, qui le nomma son envoyé auprès de la cour de France, où il resta quelques années, préférant le séjour de ce pays aux fonctions qu'il y exerçait : « Il faut, disait-il, » pour ce métier là, une finesse que je » n'ai pas et que je ne me soucie pas » d'avoir. » Peu après, le roi de Prusse le nomma gouverneur de Neuchâtel, et l'envoya ensuite comme son ambassadeur en Espagne; mais milord Maréchal y échoua dans ses négociations, ce qui le dégoûta pour toujours du rôle d'ambassadeur. Il éprouva aussi de grands chagrins dans son gouvernement de Neuchâtel, n'ayant jamais pu, malgré sa sagesse, sa tolérance et son esprit conciliant, apaiser les querelles théologiques qui s'étaient élevées dans ce pays, ni calmer l'esprit intolérant des prédicants. Frédéric se rendit aux instances de milord Maréchal pour être débarrassé de son gouvernement, et garda désormais auprès de lui un homme dont il ne s'était privé qu'avec regret. Il le décora en même temps du cordon de l'Aigle noir, que milord Maréchal, touché d'une telle marque d'honneur, portait avec plaisir, quelque peu sensible qu'il fût aux distinctions de ce genre. Le roi de Prusse profita de son alliance avec l'Angleterre, pour obtenir la réhabilitation de milord Maréchal, sans que celui-ci en sût rien : pour en recueillir le fruit, Keith se rendit en Ecosse, rentra dans le peu de biens qui lui restaient encore et qu'il n'arracha qu'avec peine des mains des ravisseurs. Le principal avantage qu'il en retira, fut la succession d'un pair d'Ecosse, son parent, qui lui laissa environ 30,000 francs de rente. Touché de l'accueil qu'il avait reçu de ses compatriotes et du desir qu'ils témoignaient de le revoir, milord Maréchal voulut aller finir ses jours avec eux, et demanda son congé à Frédéric, qui ne le lui accorda qu'avec une peine extrême : « Souvenez vous, lui dit le roi en » l'embrassant les larmes aux yeux, » que si vous ne vous plaisez pas en » Écosse, vous avez ici un ami à qui » vous manquerez toujours, et dont » vous ferez cesser les regrets quand » vous voudrez. » Les desirs du monarque furent bientôt satisfaits : milord Maréchal, plus que septuagénaire, ne trouva en Ecosse qu'un climat trop rude pour sa santé, et peu d'amis; d'ailleurs, il craignait d'exciter les défiances de la cour d'Angle-

terre, par les réunions trop fréquentes des jacobites qui se rendaient chez lui, et avec lesquels il croyait, par honneur, ne pas devoir faire cause commune depuis qu'il avait accepté sa réhabilitation. Il revint donc en Prusse, où Frédéric lui fit bâtir dans le voisinage de Potzdam, une maison agréable et commode, d'où il pouvait aller par les jardins à Sans-Souci. Il avait la liberté de venir tous les jours dîner avec le roi. Frédéric avait pour lui les attentions les plus délicates; aussi milord Maréchal disait-il de ce prince, dont le palais était pour lui une espèce de couvent où il jouissait du vrai bonheur: « Notre père abbé » est l'homme du monde le plus aisé » à vivre; cependant, ajoutait-il, si » j'étais en Espagne, je me croirais » obligé de le dénoncer à la Sainte-In» quisition, comme coupable de sor» tiége; car, s'il ne m'avait pas en» sorcelé, resterais-je ici, où je ne » vois que l'image du soleil, pendant » que je pourrais aller vivre et mourir » dans le beau climat de Valence? » Quand l'âge et les infirmités ne permirent plus au respectable vieillard de sortir, Frédéric venait jouir de sa conversation, et se consoler auprès de lui des ennuis du trône. Deux jours avant sa mort, milord Maréchal pria M. Elliot, envoyé d'Angleterre à Berlin, de venir le voir: « Je vous ai fait » appeler, lui dit-il avec sa gaîté ordi» naire, parce que je trouve plaisant » qu'un ministre du roi George reçoive » les derniers soupirs d'un vieux jaco» bite. D'ailleurs, vous aurez peut-être » quelques commissions à me donner » pour milord Chatam (1); et comme » je compte le voir demain ou après, » je me chargerai avec plaisir de vos » dépêches. » Il ordonna qu'on l'enterrât sans la moindre cérémonie, et fixa lui-même à trois louis les frais de son enterrement, ne voulant pas consommer à une pareille misère un argent qui serait beaucoup mieux employé au soulagement des malheureux. Ainsi finit milord Maréchal, en philosophe et en homme de bien, le 25 mai 1778. S'il ne mourut pas dans les bras de Frédéric, c'est que ce souverain était alors à la tête de ses troupes: il fut fort affecté de cette perte. Milord Maréchal réunissait à un esprit naturel et très cultivé, des qualités bien plus précieuses, une bienfaisance éclairée, une grande tolérance, une douce et sage philosophie. Ayant perdu la mémoire sur la fin de sa vie, il s'en félicitait, parce qu'il aurait à relire les bons livres dont il ne se souvenait plus. Parmi ses domestiques, se trouvaient des catholiques, des protestants, même un Tartare, se disant descendant du grand Lama; aussi l'appelait-il plaisamment son *grand aumônier*. Il avait connu et goûté J. J. Rousseau: cet homme célèbre lui ayant écrit qu'il était content de son sort, mais qu'il gémissait sur les malheurs dont sa femme était menacée s'il venait à mourir, qu'il voudrait seulement lui procurer par son travail 600 livres de rente: il fut parfaitement entendu, et 600 livres de rente furent assurées au mari et à la femme. Milord Maréchal a toujours cherché à faire du bien à Rousseau, quoique celui-ci ne l'ait payé que d'ingratitude. Il prit beaucoup de part à la querelle beaucoup trop affligeante et trop connue, faite à Hume, ami intime de milord Maréchal, par l'irascible Genevois: milord Maréchal, dont personne n'a jamais révoqué en doute l'impartialité, donnait à Rousseau le tort que celui-ci avait si évidemment aux yeux même de ses partisans les plus zélés.

(1) Cet homme célèbre était mort quinze jours auparavant.

Il avait conservé sa correspondance avec ces deux illustres écrivains : il la remit à l'un de ses amis, en lui recommandant de ne l'ouvrir qu'après sa mort ; ce qui fut exécuté. Oubliant les injures dont Rousseau l'avait accablé dans une de ses dernières lettres, milord Maréchal, qui le regardait comme un malade que le malheur rendait injuste, lui pardonna sincèrement, et lui légua par son testament la montre qu'il avait toujours portée. Malgré la liaison intime qui existait entre milord Maréchal et le grand Frédéric, le mérite connu et les réparties spirituelles et nombreuses de ce seigneur, M. Thiébault, qui, dans ses *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, a fait de longs articles sur des personnages fort insignifiants, n'a pas consacré dix lignes à sa mémoire. On trouve des détails fort curieux dans l'*Eloge de milord Maréchal*, par D***. (D'Alembert), Berlin, 1779, in-12. D—z—s.

KEITH (Jacques), frère cadet du précédent, général distingué, mort feld maréchal au service du grand Frédéric, naquit en 1696 à Fretteressa dans le comté de Kincardin. Il fit d'excellentes études au collége de New-Aberdeen fondé par sa famille, l'une des plus anciennes d'Ecosse. Ses parents, dont la fortune n'était pas considérable, le destinaient à suivre la carrière du barreau ; mais son génie l'appelait à celle des armes. Il entra au service à l'âge de 18 ans pendant les troubles de 1715. Par les conseils de sa mère qui était catholique, il embrassa le parti du prétendant, et se trouva à la bataille de Shériffsmuir, où il fut blessé ; ce qui ne l'empêcha pas de se retirer en France. Il y apprit les mathématiques sous Maupertuis. Il voyagea ensuite en Italie, en Suisse et en Portugal, et visita surtout avec prédilection les lieux où s'étaient livrés des combats fameux. En 1717, se trouvant à Paris, il eut occasion de faire connaissance avec le czar Pierre Ier., qui voulut l'attirer au service de Russie : il refusa cette offre, parce que ce souverain était en guerre avec Charles XII, pour lequel Keith avait la plus grande vénération. Keith alla ensuite à Madrid, où, par les bons offices du duc de Leyria, il obtint une commission dans les brigades irlandaises, commandées à cette époque par le duc d'Ormond. Le duc de Leyria ayant, quelque temps après, été nommé ambassadeur à la cour de Pétersbourg, Keith, dégoûté de la gravité espagnole, l'y suivit, et fut recommandé par lui à l'impératrice Anne Ivanowna, qui l'éleva au grade de brigadier général, et ensuite à celui de lieutenant général. Keith signala sa bravoure et son habileté dans tous les combats qui furent livrés pendant trois campagnes consécutives, sous le règne de cette princesse entre les Russes et les Turcs : ces derniers ayant, à cette époque, envahi l'Ukraine, l'impératrice envoya deux nombreuses armées pour les repousser. L'une, sous les ordres du comte de Munich, marcha sur Oczakoff, investit et prit cette place, dont la reddition, ainsi que les succès qui l'accompagnèrent, furent attribués à la brillante conduite du général Keith, qui fut blessé au talon en montant le premier à la brèche. Après la paix avec la Turquie, Keith revint à Saint-Pétersbourg ; et bientôt après, il alla prendre, en 1741, le commandement d'un corps de troupes en Finlande sous le maréchal Lascy. Dès son arrivée à Wibourg, il fit lire à l'armée russe la déclaration de guerre contre la Suède, et fit, en langue russe qu'il parlait fort bien, une harangue

courte, mais vraiment touchante à la tête de chaque bataillon. Sa valeur dans cette campagne décida du sort de la bataille de Wilsmanstrand, qu'il gagna, en tournant une colline et attaquant les Suédois par le flanc, au moment où la victoire semblait se déclarer en leur faveur. Il leur prit également par stratagème les îles d'Aland. Quelque temps après il contribua puissamment à la révolution qui mit sur le trône Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand. Après la paix d'Abo, en 1743, il fut envoyé en Suède comme ambassadeur extraordinaire et comme chef d'un corps de 12,000 Russes, qui, en qualité d'auxiliaires, devaient soutenir l'élection du prince Adolphe-Frédéric de Holstein contre les prétentions du roi de Danemark. Il déploya dans cette circonstance importante autant de dignité que de sagesse et de modération. De retour à St.-Pétersbourg, il reçut le bâton de maréchal. Mais il abandonna cette cour pour celle de Prusse, où le mérite était mieux apprécié. Frédéric II le nomma gouverneur de Berlin et feld-maréchal de ses armées, avec des appointements considérables: il lui accorda sa confiance au point de voyager *incognito* avec lui en Allemagne, en Pologne et en Hongrie, et en fit son principal conseiller dans les affaires et son compagnon dans ses excursions. Frédéric s'amusait beaucoup d'un jeu inventé par le maréchal, à l'imitation des échecs, pour lequel il fit fondre plusieurs milliers de petites statues représentant des hommes armés. Dans la guerre de sept ans (1756), Keith entra en Saxe, et concourut au blocus du camp de Pirna: détaché ensuite à la tête de l'armée d'observation, il pénétra en Bohême, s'approcha d'Aussig, et campa ensuite à Iohnsdorff, d'où il envoya M. de Manstein pour s'emparer du château de Teschen, et assurer ainsi la libre navigation de l'Elbe. Peu de jours après, Frédéric lui-même le rejoignit, prit le commandement de l'armée, battit le maréchal Braun à Lowositz, et força les Saxons enfermés au camp de Pirna à mettre bas les armes. L'année suivante, après quelques actions brillantes, quoique peu importantes, Keith s'avança avec le roi, jusque sous les murs de Prague, occupa toutes les hauteurs par lesquelles les Autrichiens pouvaient s'échapper, et concourut à la victoire remportée sous les murs de cette capitale. Il se trouvait aussi à la funeste bataille de Kollin, dont il contribua, par ses savantes manœuvres, à prévenir les funestes résultats: il se jeta ensuite dans Leipzig avec quelques bataillons, s'empara peu après de Halle, et aida le grand Frédéric à remporter les victoires de Rosbach et de Leuthen: il s'était emparé auparavant des magasins considérables que les Autrichiens avaient formés auprès de Prague. Ce fut le maréchal Keith qui dirigea, en juin 1758, le blocus d'Olmutz, et effectua la belle retraite qui eut lieu après la levée du siége de cette place: ayant battu les Autrichiens qui voulaient l'inquiéter dans sa marche rétrograde, il parvint à ramener à Kœnigsgraetz toute l'artillerie de siége, 1300 blessés et malades, outre toutes les munitions de guerre et de bouche, et cela en présence d'un ennemi supérieur en forces et enorgueilli par des succès. Il occupa en juillet, avec une grande partie de l'armée prussienne, le camp de Landshut pour garder les frontières de la Silésie, et, le même mois, partagea la gloire de Frédéric à Zorndorff. Ce fut après s'être distingué dans toutes les affaires qui eurent lieu lors de cette fameuse campagne que, la nuit du 14 octobre 1758, le maréchal Keith, et

le prince Maurice d'Anhalt, voulant reprendre une batterie enlevée par les Autrichiens, se mirent à la tête de quelques bataillons pour traverser le village de Hochkirchen; mais ils se trouvèrent, au débouché, débordés si considérablement par les ennemis, qu'ils ne purent jamais se former dans les rues étroites de ce village pour mener leurs troupes à la charge, et qu'ils perdirent tous deux la vie. Le maréchal Keith avait une grande présence d'esprit, des connaissances profondes et variées, des talents militaires généralement avoués par tous les gens de l'art, et surtout appréciés par le grand Frédéric, de l'ardeur, du zèle et un vif sentiment de l'honneur. Son frère, dernier lord maréchal d'Ecosse, dans une lettre qu'il écrivait à Mme Geoffrin, disait de lui : « Mon » frère m'a laissé un noble héritage! » Après avoir mis toute la Bohême » à contribution, à la tête d'une » grande armée, je n'ai trouvé que » 70 ducats dans sa bourse. » Ce fut le même qui répondit à Formey, qui voulait faire l'éloge du général, cette phrase courte et énergique : *Probus vixit, fortis obiit.* Frédéric, dont il fut l'ami, se plaisait extrêmement dans sa société. Après la paix d'Hubertsbourg, ce monarque honora sa mémoire en lui faisant ériger un beau monument sur la place Guillaume à Berlin, à côté de Winterfeld, de Schwerin et autres. M. de Manstein, qui avait beaucoup connu ce guerrier en Russie, et ensuite en Prusse, rapporte une anecdote curieuse à son sujet; elle sert à prouver la noble fierté de son caractère : « Lorsque la revue des troupes russes en » Silésie fut achevée, et que M. Haslinger, lieutenant-général, eut revu » celles qui étaient avec M. de Keith, » il fit assembler les officiers, et leur » fit une harangue pour les remercier; mais en les haranguant, il ne » donna à l'impératrice que le titre » de tsarine. M. de Keith, pour se » venger, répondit par un autre discours, dans lequel il ne fit pas du » tout mention de l'empereur, mais » seulement de l'archiduc d'Autriche, » assurant que l'impératrice, sa souveraine, se ferait toujours un grand » plaisir d'assister la maison archiducale, aussi souvent que l'occasion s'en présenterait. M. de Haslinger fut extrêmement confus; et » pour ne plus être exposé à de pareils inconvénients, il expédia un » courier à Vienne, d'où il reçut » enfin l'ordre de donner toujours le » titre d'impératrice à la souveraine » des Russes. » Lord Keith Elphinstone (*Voy.* ce nom dans la *Biographie des hommes vivants*), amiral d'Angleterre, est petit neveu par les femmes de milord Maréchal, et du maréchal Keith. D—z—s.

KÉLAOUN (ALMALEK - ALMANSOUR - SAÏFFEDDYN AL ALFY AL SALEHY), sulthan d'Egypte, fut, jeune encore, emmené du Capdjak avec ses infortunés compatriotes, qui semblaient destinés à renverser successivement les différentes dynasties de l'Egypte. Un des mamlouks de Almalek al-Adel l'acheta mille pièces d'or. Almalek al-sâleh le fit entrer en 647 (de J. C. 1249) dans le corps redoutable des mamlouks baharites (1), qui massacra Touranschâh presque sous les yeux de S. Louis. Dès-lors Kélaoun vit son rang marqué parmi les plus puissants émyrs. Après bien des révolutions, Alma-

(1) Ils furent ainsi appelés, parce qu'ils restaient dans l'île de Raoudha sur le Nil, auquel les Arabes donnent souvent le nom de mer (Bahar èn-nyl). C'est donc à tort que de Guignes a entendu par *Baharites* des Mamlouks établis sur les bords de la mer.

lek al-saïd, fils de Bondokdar, semblait devoir jouir en paix de l'autorité que son père lui avait acquise par ses crimes et son étonnante activité, lorsque ses imprudences lui aliénèrent l'esprit des émyrs, et amenèrent sa déposition. Kélâoun se montra l'un des plus ardents à consommer sa ruine, au point que les émyrs n'hésitèrent pas à lui offrir le trône après le départ d'Amalek al-saïd pour Krak. C'était le but où tendaient tous les efforts de Kélâoun; mais comme presque toutes les places-fortes étaient entre les mains des créatures de la maison de Bondokdar, il craignit de voir échouer ses tentatives. Il proposa donc de placer sur le trône Selamesch, frère d'Almalek al-saïd, et fut nommé son atabek et son premier ministre. Pendant les cent jours que ce fantôme de roi fut sur le trône (il n'avait pas encore atteint sa huitième année), Kélâoun destitua, emprisonna même tous les gouverneurs qui lui faisaient ombrage. Il leva enfin le masque, renvoya Selamesch auprès de son frère à Krak, et fut reconnu sulthan de l'Egypte et de la Syrie l'an 678 de l'hégire (octobre 1279 de J.-C.), avec le surnom d'Almalek al-mansour (roi protégé de Dieu). Toutes les provinces reconnurent son autorité; mais Sanker al-aschker, gouverneur de Syrie, fit soulever les troupes qui étaient sous son commandement, et fut proclamé sulthan de la Syrie, de la Palestine, etc. Kélâoun ne négligea rien pour renverser son rival. Les succès furent variés: enfin il se livra une bataille décisive à la fin de juin 1280. Une partie des Syriens passa sous les drapeaux de Kélâoun; presque tout le reste fut pris ou tué; et Damas ouvrit ses portes à l'armée victorieuse. Cependant un corps de Tatars et de Mogols commandés par les descendants du fameux Djenguyzkhan, répandit bientôt la désolation dans toutes les provinces occidentales de l'Asie. Tout ce qui tombait sous leurs mains, était pillé ou livré aux flammes. Kélâoun réunit toutes ses forces, et vint à bout d'intéresser les Arabes et tous les petits princes musulmans à la défense commune. Mangou-tymour, fils de Holagou, qui avait une partie des Tatars sous son commandement, atteignit les Musulmans au mois de novembre 1281 (680 de l'hég.), aux environs d'Emesse. Son aile droite, composée en partie de Francs, eut d'abord les plus grands succès, et se laissa emporter par son ardeur à poursuivre les fuyards; mais Mangou-tymour, dont les opérations n'étaient plus liées aux mouvements de la droite, fut obligé de prendre la fuite couvert de blessures, et après avoir perdu beaucoup de monde. Presque tous ceux qui avaient échappé de la bataille tombèrent sous les coups des vainqueurs, ou des habitants qui ne respiraient que la vengeance. Abaca, frère de Mangou-tymour, qui assiégeait Rohabah avec un autre corps de Tatars, passa l'Euphrate. Ils moururent l'un et l'autre en 1282. Nikudar, leur frère et leur successeur, fut déposé par ses sujets après un règne de courte durée, pour avoir embrassé l'islamisme; et son neveu Argoun fut mis à sa place. Les échecs que les Tatars avaient essuyés, et les divisions qui en furent la suite, les mirent dans l'impossibilité de rien entreprendre contre les provinces qui avoisinent leurs vastes états. Kélâoun apporta dès-lors tous ses soins à chasser les chrétiens de la Syrie. Il débuta par la prise de Markab en mai 1285. C'est devant cette

ville, qu'Aboulféda fit ses premières armes, âgé à peine de douze ans. Kélâoun soumit, l'année suivante, Krak et les places qui restaient à Sanker al-aschker : enfin Tripoli fut attaquée sous prétexte de violences commises par les habitants; et malgré le secours qu'elle reçut de l'île de Cypre, elle fut prise après trente-cinq jours de siége, au mois d'avril 1288 (le 4 de rebi premier 687). Presque tous ses habitants furent massacrés ou noyés, ou réservés pour servir leurs implacables ennemis. La ville fut détruite: un nouvel emplacement fut choisi près de l'ancien. C'est de là que date la fondation de la ville actuelle de Tripoli. Il ne restait plus aux chrétiens que St.-Jean-d'Acre. Kélâoun se disposait à en accélérer la prise par sa présence, lorsqu'il mourut aux environs du Caire le 2 de dzoul-kaadéh 689 (à la fin de l'année 1290), âgé de soixante-huit ans, après en avoir régné un peu plus de onze. Peu de temps avant sa mort, il avait conclu avec le roi d'Aragon et le gouvernement génois un traité qui garantissait sûreté et protection aux négociants des deux nations dans leurs états respectifs. On peut voir ce traité dans la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy. Il est à croire que c'est la première origine des consulats. Indépendamment de plusieurs mosquées et hôpitaux que Kélâoun fonda au Caire, on lui dut le rétablissement du canal de la province de Bahirah, autrefois le grenier de l'Egypte, mais qui était devenu un désert faute de l'inondation périodique nécessaire à sa culture. Afin de n'être pas infructueux, ce travail devait être fait avec la plus grande célérité pour être achevé avant la crue du fleuve. Le sultan y fit rassembler un nombre prodigieux d'ouvriers, mit lui-même la main à l'œuvre, ainsi que les princes de sa famille et les émyrs, et, encourageant ainsi tout ce monde par son exemple, vit terminer en dix jours un canal de 6500 *piks*, ou cannes de longueur, en avril 1283. Makrizi remarque que Kélâoun possédait parfaitement sa langue maternelle, mais qu'il parlait l'arabe avec difficulté. Nous ferons observer que Kélâoun ne doit pas être confondu avec ces tyrans qui depuis la chute des descendants de Saladin, ne se maintenaient que par la violence, et avaient recours au poison ou au fer contre les personnes qui excitaient leur défiance. Si les moyens que Kélâoun employa pour parvenir au trône ne peuvent être avoués par la justice, du moins, quand il se vit au comble de ses vœux, il se montra clément et humain envers ceux mêmes qui avaient conjuré sa perte. L'histoire lui reproche avec raison d'avoir rendu trop puissants une partie de ses mamlouks, qui devaient quelque temps après renverser sa famille. On les surnomma *bordjy*, parce que les tours ou places-fortes de l'Egypte étaient commises à leur défense. R—D.

KELGREN (Henri), philosophe, littérateur et poète, né en Suède le 1er. décembre 1751, fit ses études à l'université d'Abo en Finlande, et donna pendant quelque temps dans la même ville des leçons publiques en qualité de maître-ès-arts. S'étant rendu à Stockholm, il se fit connaître par son talent pour la poésie, et obtint des succès qui l'encouragèrent. Il eut cependant à lutter contre les rigueurs de la fortune et contre les intrigues des hommes médiocres. La protection de Gustave III le mit à couvert des unes et des autres, et il obtint des places honorables ; il fut aussi un des premiers membres de l'académie suédoise, que Gustave fonda

en 1786 pour perfectionner la langue et le goût. Pendant les dernières années de sa vie, Kelgrèn se livra à l'étude de l'histoire et de la philosophie, sans négliger cependant les arts d'imagination. Sa constitution naturellement faible ayant succombé au travail, il mourut à la fleur de son âge, le 12 avril 1795. Peu d'auteurs ont emporté des regrets aussi nombreux et aussi sincères. Ses amis particuliers formèrent son convoi funèbre, et firent graver sur sa tombe ces mots : *Poëtæ, philosopho, civi, amico, lugentes amici.* Comme écrivain, Kelgrèn a fait époque, non seulement en Suède, mais dans le Nord en général ; ses poésies ont tour-à-tour de l'élévation, de la grâce, de la finesse : ses productions en prose renferment des idées profondes et des vérités utiles exprimées avec une grande précision et beaucoup de clarté. On a publié, peu après la mort de Kelgrèn, le Recueil de ses œuvres à Stockholm, en quatre volumes. Ce Recueil est précédé d'une Notice sur la vie de l'auteur, par Rosenstein, et contient des odes, des épîtres, des tragédies lyriques, dont *Gustave Vasa* et *Christine* sont les plus remarquables; des traductions d'Horace, de Tibulle, de Voltaire, et des Essais de philosophie morale. Kelgrèn rédigea, pendant plusieurs années, la partie littéraire d'un journal intitulé la *Poste de Stockholm.* Il rendit ce journal très utile à la littérature de son pays, en s'élevant, aussi souvent qu'il en trouvait l'occasion, contre le mauvais goût et les fausses prétentions des écrivains dénués de talents. C—AU.

KELLER (JACQUES), en latin *Cellarius*, fameux jésuite allemand, né en 1568 à Seckingen en Souabe, entra dans la société à l'âge de vingt ans, et y professa successivement les humanités, la rhétorique et la philosophie. Il eut, en 1615, une conférence publique à Neubourg avec Jacques Hailbrunner, célèbre luthérien ; et, dans la première journée, il pressa tellement son adversaire, que celui-ci prétexta une maladie pour se dispenser de reparaître le lendemain. Ce triomphe étendit la réputation de Keller dans toute l'Allemagne. Il fut nommé, peu de temps après, recteur du collége de Ratisbonne et ensuite de Munich, et y fit refleurir les bonnes études. Ses talents lui méritèrent la confiance de l'électeur de Bavière, qui l'employa dans différentes affaires, où il fit paraître une rare capacité. Il mourut à Munich, le 23 février 1631, âgé de soixante-trois ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, en allemand et en latin : il en a avoué quelques-uns ; mais il en a publié d'autres sous les noms de *Jacob. Sylvanus*, de *Fabius Hercynanus*, qui font allusion à sa naissance dans la Forêt-Noire ; de *Jacob. Aurimontius*, traduction du mot allemand *Goldberg*, qui était le nom de sa mère, etc. Parmi ses productions de ce genre, on se contentera de citer le suivant : *Tyrannicidium seu scitum catholicum de tyranni internecione*, Munich, 1611, in-4°. Il y justifie les jésuites du reproche d'autoriser en certain cas l'assassinat des princes, et cherche à prouver qu'ils ont toujours enseigné l'inviolabilité des souverains. On trouvera dans la *Bibliothèque* du P. Sotwel la liste des autres ouvrages de Keller, à laquelle on renvoie les curieux; mais Sotwel n'a pas jugé à propos d'y comprendre deux libelles fameux, dont Keller est assez généralement regardé comme l'auteur. Ce sont : I. *Admonitio ad Ludovicum XIII, regem Franc.*, 1625, in-4°.

II. *Mysteria politica : hoc est epistolæ arcanæ virorum illustrium sibi mutuò confidentium*, 1625, in-4°. On a déjà cité le premier à l'art. d'EUDAEMON-JEAN (tom. XIII, pag. 462), à qui on l'attribua dans le temps, quoique Keller soit seul nommé sur le frontispice. (*Voy.* Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, tom. 1er., pag. 202.) Le second est un Recueil de huit lettres qui roulent sur l'alliance de la France avec les princes protestants. Plusieurs écrivains, entre autres Sirmond, s'empressèrent de réfuter les principes contenus dans cet ouvrage, injurieux à l'autorité royale, et qui éprouva le même sort que le premier : tous deux furent censurés par la chambre du clergé (*Voy.* ESTAMPES, XIII, pag. 561), et brûlés par sentence du lieutenant civil de Paris, le 30 octobre 1625. On trouvera quelques détails curieux sur Keller dans le Dictionnaire de Bayle. W—s.

KELLER (JEAN-BALTHASAR) naquit à Zurich en 1638, et mourut à Paris en 1702. Cet artiste célèbre montra, dès sa jeunesse, un goût décidé pour le dessin ; il apprit le métier d'orfèvre. Jean-Jacques, son frère aîné, fondeur de canons fort habile au service de France, l'attira auprès de lui : l'instruction de son frère et son propre génie lui acquirent la plus grande réputation. La grande quantité de canons et de mortiers qu'il fondit, et ses belles statues dans le jardin de Versailles, suffiraient pour rendre son nom célèbre ; mais il l'a illustré davantage par la fonte de la statue équestre de *Louis XIV*, que la ville de Paris avait élevée. Boffrand a donné des détails sur cette fonte, faite d'un seul jet. En 1697, Keller fut nommé commissaire-général de la fonte de l'artillerie du roi, et inspecteur de la grande fonderie de l'arsenal royal à Paris. La figure en bronze du *Rémouleur*, placée sur la terrasse des Tuileries, a été fondue par cet artiste. U—I.

KELLER (ANTOINE-LÉGER) chancelier et membre du sénat de Lucerne, naquit dans cette ville en 1673, et y mourut en 1752. Il prit une très grande part au fameux différend qui eut lieu entre le pape et le canton de Lucerne, et dans lequel le gouvernement de celui-ci soutint, de la manière la plus vive, ses droits de souveraineté. L'écrit allemand qui a paru en 1726 sous ce titre, *Lucerna lucens alethophili*, et dont M. de Bochat a donné la traduction française augmentée (*Mémoire pour servir à l'histoire du différend*, etc., Lausanne, 1727, in-8°.), fut en grande partie composé par le chancelier Keller. U—I.

KELLER. *Voy.* CHELLERI.

KELLEY (EDOUARD), ou TALBOT, fameux adepte anglais, naquit à Worcester en 1555. Ayant quitté brusquement l'université d'Oxford, il se mit à voyager dans différentes parties de l'Angleterre. Arrêté à Lancastre pour quelques délits qu'on ne dit point, il ne fut mis en liberté qu'après avoir payé de ses deux oreilles. S'étant ensuite associé avec l'alchimiste Jean Dee, ils voyagèrent ensemble, et trouvèrent, dit-on, dans les ruines de l'abbaye de Glastonbury une grande quantité d'un élixir qui avait la propriété de convertir en or les métaux les plus communs. Ashmole rapporte que Kelley étant à Trebone, dans la Bohême, changea, par le moyen d'un grain de cet élixir, une once et un quart de mercure en une once de l'or le plus pur ; une autre fois, il changea également en or un morceau de métal, détaché d'une bassinoire, seulement par le contact du

l'élixir et par l'échauffement. La bassinoire et le métal converti furent envoyés à la reine Elisabeth par l'ambassadeur anglais, alors à Prague. L'empereur Rodolphe II, enthousiasmé de Kelley, le créa chevalier; mais celui-ci, loin de justifier cet honneur, se conduisit ensuite si mal qu'il fut mis en prison. Ayant voulu s'échapper par la fenêtre de sa prison, il fit une chute, dont il mourut bientôt après, en 1695. Ses ouvrages sont : I. Un *Poème* sur la chimie, et un autre sur la pierre philosophale, tous deux insérés dans le *Theatrum chimicum britannicum*, 1652. II. *De lapide philosophorum*, Hambourg, 1676. III. *Véritable et fidèle relation de ce qui s'est passé pendant nombre d'années entre le docteur Jean Dee, et quelques esprits*, Londres, 1659, in-folio, publiée par Meric Casaubon. On trouve dans les manuscrits de la bibliothèque Ashmoléenne à Oxford, *Ed. Kelleii epistola ad Edvardum Dyer*, et quelques autres opuscules de Kelley. L.

KELLGREEN. *Voy.* KELGRÈN.

KELLY (HUGUES), Irlandais, né en 1739 sur les bords du lac Killarney, fut successivement tailleur pour femmes, écrivain public, auteur et avocat. Quoiqu'il n'eût point fait d'études classiques, son talent se forma par la lecture et par la société des gens de lettres, et ses ouvrages eurent du succès. Il mourut en 1777, âgé de trente-huit ans. On a de lui: I. *La Fausse délicatesse*, comédie, 1768. II. *Un mot suffit au sage*, comédie, 1770. III. *L'Ecole des femmes*, comédie, 1774. IV. *Le Roman d'une heure*, parade, 1774. V. *Clémentine*, tragédie, 1771. VI. *Thespis*, poème dans le goût de la *Rosciade* de Churchill, 1767. VII. Un roman intitulé : *Mémoires d'une fille du monde* (Magdalen), plusieurs fois réimprimé in-12 et in-8°. VIII. *L'Homme raisonnable*, comédie, 1776. Les représentations de cette pièce furent interrompues par une cabale populaire, parce que l'auteur avait écrit quelquefois en faveur du gouvernement. Les œuvres d'Hugh Kelly ont été recueillies in-4°., en 1778. L.

KELLY (JOHN), savant anglais, né en 1750, à Douglas, dans l'île de Man, s'appliqua particulièrement à l'étude de sa langue maternelle, qui est un dialecte de la langue celtique. Dès l'âge de dix-sept ans, sans aucun secours de livres ou de communications orales, il entreprit le premier d'écrire les règles grammaticales et de rédiger un dictionnaire de cette langue. Le docteur Hildesley, alors évêque de Sodor et de Man, ayant fait exécuter, pour les naturels de l'île, une traduction en cet idiome, de plusieurs livres religieux, notamment des saintes Écritures, chargea Kelly de réviser, coordonner et soigner l'impression des diverses parties de l'*Ancien Testament*, qui avaient été traduites par plusieurs ecclésiastiques du pays. L'impression en fut terminée sous sa direction, en 1772. Kelly reçut les ordres sacrés en 1776, fut mis d'abord à la tête d'une congrégation, devint, en 1779, gouverneur du marquis de Huntley, fils du duc de Gordon, fut ensuite vicaire d'Ardleigh, et enfin recteur de Copford près de Colchester. Il publia, en 1803, une *Grammaire pratique de l'ancienne langue gallique, ou de l'île de Man, vulgairement appelée le Manks.* Il avait beaucoup avancé l'impression d'un *Dictionnaire triglotte des langues erse, irlandaise et manks*, lorsque l'incendie de la

maison des imprimeurs Nichols en anéantit les feuilles; et ce travail paraît avoir été tout-à-fait abandonné. Kelly, attaqué du typhus, mourut le 12 novembre 1809. L.

KEMAL-EDDIN ABOU'LKASEM OMAR, fils d'Ahmed, et surnommé *Ebn-Aladim*, florissait dans le VIIe. siècle de l'hégire. Son père avait exercé les fonctions de kadhi à Alep. Kémal-eddin naquit en cette même ville, à la fin de l'année 588 (1192), et mourut au Caire en l'année 660 (1261-2). Au lieu du prénom d'Abou'lkasem, Abou'lfeda, Hadji-Khalfa, et les manuscrits de ses propres ouvrages, lui donnent celui d'Abou-Hafs. Il y a lieu de penser qu'ayant d'abord eu un fils nommé Alkasem, duquel il avait pris le prénom d'Abou'lkasem, c'est-à-dire, père d'Alkasem, et ayant perdu ce fils, il changea son prénom en celui d'Abou-Hafs, c'est-à-dire père de Hafs, du nom de son second fils. Abou'lfeda et Hadji-Khalfa nomment son père Abd-Alaziz. Abou'lmahasen trace sa généalogie pendant une suite de dix-huit générations, dans laquelle il ne se trouve aucun homme de ce nom. Kémal-eddin assurait lui-même qu'il avait fait d'inutiles recherches pour savoir par quel motif on lui avait donné le sobriquet d'Ebn-Aladim, c'est-à-dire fils du nécessiteux; il ajoutait que ce qui pouvait y avoir donné occasion, c'est que son bisaïeul, Hibat-Allah, malgré ses grandes richesses, parlait souvent dans ses poésies, de son indigence, et se plaignait sans cesse de la fortune: « Si ce n'est pas là, disait-il, la » cause du surnom que l'on me donne, » je ne sais quelle peut en être l'ori- » gine. » Kemal-eddin, avant de se fixer en Egypte où il termina ses jours, avait enseigné dans plusieurs villes, et y avait composé divers écrits; il possédait de grands talents et de profondes connaissances dans l'histoire, la science des traditions et la jurisprudence. Il avait aussi acquis beaucoup de célébrité par la beauté et l'élégance de son écriture, que l'on comparait à celle du célèbre Ebn-Albawouab: il fut même l'inventeur d'un caractère d'écriture particulier. Il fit, en l'année 623 (1226), le pélerinage de la Mecque, et fut employé en diverses négociations. Kémal-eddin est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont une grande histoire de la ville d'Alep, ou plutôt des hommes célèbres en tout genre qui ont habité cette ville, comme princes, gouverneurs, kadhis, gens de lettres, jurisconsultes et autres, rangée par ordre alphabétique, et intitulée: *Boghyat altaleb fi tarikh haleb*; et un Extrait de cette même histoire, extrait qui a pour titre *Zobdat alhaleb min tarikh haleb.* Le premier de ces deux ouvrages se compose, dit-on, de dix volumes, dont un seul se trouve à la bibliothèque du Roi: il a été continué, mais d'une manière bien peu digne de son premier auteur, au jugement d'Abou'lmahasen, par le kadhi Ala-eddin Ali, kadhi d'Alep, surnommé Ebn-Khatib-Alnaseriyèh, mort en 843 (1439-40). Nous possédons le second ouvrage de Kémal-eddin; et on doit le regarder comme une des sources principales à consulter pour l'histoire des croisades. C'est un volume considérable, qui contient l'histoire d'Alep depuis les premiers temps, mais surtout depuis la conquête de la Syrie par les Musulmans jusqu'à l'année 641 (1243-4). Dom Berthereau en avait fait de nombreux extraits, dont le nouvel historien des croisades, M. Michaud, n'a point négligé

de faire usage. M. Wilcken a aussi tiré parti de cette portion du travail de l'auteur arabe. L'invasion des Tartares avait engagé Kémal-eddin à quitter Alep, et à se retirer en Egypte. Après la retraite des Tartares, il revint à Alep, et déplora la dévastation de cette ville par une longue élégie, dont Abou'lféda nous a conservé quelques vers; ils ne démentent point l'idée que les historiens nous donnent de ses talents distingués. On trouve, dans l'histoire d'Alep, quelques particularités sur la vie de l'auteur. Elles ont été recueillies par un jeune orientaliste, qui se propose de les publier à la tête d'un fragment considérable de l'ouvrage de Kémal-Eddin, qu'il doit faire imprimer avec une version latine et des notes. S. D. S—Y.

KEMPELEN (WOLFGANG, baron DE), conseiller des finances de l'empereur, directeur des salines de Hongrie et référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne, né à Presbourg le 23 janvier 1734, mort à Vienne le 22 (ou le 26) mars 1804, montra fort jeune un talent distingué pour la mécanique; et, l'ayant perfectionné par l'étude, il annonça, en 1769, qu'il venait de terminer un automate qui exécutait toutes les combinaisons du jeu d'échecs de manière à gagner constamment un adversaire d'une force médiocre. Les journaux étrangers donnèrent à l'inventeur de cette machine des éloges emphatiques, et qui ne paraissaient point exagérés en songeant à toutes les difficultés qu'il avait dû vaincre avant de parvenir à la solution du problème qu'il s'était proposé. Ce ne fut qu'en 1783 que le baron de Kempelen se décida à faire voir son *joueur d'échecs* à Paris, où il devint bientôt l'objet de la curiosité publique. L'automate, habillé à la turque, était assis devant un bureau porté sur quatre roulettes, lequel renfermait les rouages et le cylindre qu'on disait servir à mouvoir la machine. Le bras de l'automate se levait lentement, avançait jusque sur la pièce qu'il devait prendre, l'enlevait, et la transportait sur la case où il fallait la placer. Si l'adversaire faisait une fausse marche, l'automate prenait la pièce et la remettait à sa place en branlant la tête. Il répondait en outre à toutes les questions qu'on lui adressait, en indiquant successivement sur un tableau toutes les lettres qui devaient former la réponse. Les observateurs ne tardèrent pas à être convaincus que cette machine merveilleuse n'opérait point par un mouvement intérieur; mais ils ne purent deviner les moyens qu'employait le baron de Kempelen. Decremps soupçonna qu'il y avait un nain caché dans le bureau dont on a parlé, et qui mettait seul en mouvement l'automate. Mais cette hypothèse est complètement détruite par L. Dutens, qui ayant examiné *avec attention* toutes les parties de l'intérieur de la table et de la figure, atteste que l'enfant ou le nain le plus petit n'eût pu y trouver place. Kempelen convenait qu'il donnait lui-même la direction aux mouvements de l'automate; mais par quel moyen? Il se tenait souvent éloigné de la table jusqu'à la distance de cinq à six pieds, passait même quelquefois dans une autre chambre, et le laissait jouer jusqu'à quatre coups de suite sans en approcher. Kempelen faisait voir dans le même temps une figure qui articulait distinctement des mots et même de petites phrases. La principale pièce de cette machine consistait en un soufflet, une trachée-artère, et une espèce de bouche que l'inventeur dilatait plus ou moins avec la main; mais il refusait, dit-on, égale-

ment d'en dévoiler le mécanisme. Néanmoins il fit voir, depuis qu'il n'y avait dans cette dernière aucune espèce de charlatanisme, en en publiant la construction sous ce titre : *Le mécanisme de la parole, suivi de la description d'une machine parlante, et enrichi de vingt-sept planches*, Vienne, 1791, grand in-8°. de 456 pages; ouvrage fort curieux donné par souscription. Il y en a aussi une édition allemande. Parmi les chefs-d'œuvre de mécanique dus au talent de Kempelen, il faut encore compter une presse à l'usage des aveugles. Il l'exécuta pour Mlle. Paradies, célèbre aveugle de Vienne en Autriche, qui, en 1784, fit à Paris les délices du Concert spirituel. Avec le secours de cette machine, elle imprimait fort bien, en relief, des caractères allemands (1). On connaît du baron de Kempelen quelques poésies allemandes, *Persée et Andromède*, drame; l'*Inconnu bienfaisant*, comédie, etc. On peut consulter sur les automates de cet illustre mécanicien les trois *Lettres* de Dutens sur un *Automate qui joue aux échecs*, adressées, la première et la troisième, à l'auteur du Mercure de France, et datées de Presbourg, 24 juillet 1770, et Vienne, 21 janvier 1771; les *lettres* de Ch. Gottlieb de Windisch, sur le *joueur d'échecs automate*, traduction libre de l'allemand, publiée par Chrétien de Méchel, Bâle, 1783, in-12 de 56 pages, avec trois gravures; et les *Annales encyclopédiques* de 1817, tom. v, pag. 224 (*Voyez* HUBER, XXI, 5). W—s.

KEMPHER (GÉRARD), humaniste et poète, était pro-recteur de l'école latine d'Alckmaer, dans la Nord-Hollande, et florissait pendant la première moitié du XVIIIe. siècle. On lui attribue communément la belle édition des *Poëtæ latini rei venaticæ scriptores et bucolici antiqui*, qui a paru à Leyde et à la Haye, 1728, in-4°.; mais il n'a fourni à cette édition que des Observations assez étendues sur les trois premières Eglogues de Calpurnius. On a de lui, en hollandais : I. Une *Traduction d'Anacréon en vers*, 1726. II. Un *Recueil d'Idylles*. III. Une tragédie intitulée, *Hélène en Egypte*, imitée d'Euripide, 1737. Il a encore publié la *Chronique d'Egmond*, ou *Annales des princes-abbés d'Egmond*, écrite en latin par frère Jean de Leyde, carme, traduite en hollandais par Corneille Van Herk, revue et continuée par Gérard Kempher, Alckmaer, 1732, in-4°. M—ON.

KEMPIS (THOMAS DE OU A) HAEMMERCHEN ou HAEMMERLEIN, en latin *Malleolus*, pieux chanoine régulier du Mont-Ste.-Agnès, né vers 1380, à Kempen au diocèse de Cologne (et non à Campen dans le diocèse d'Utrecht, comme l'avait avancé (1) le flamand Badius son biographe), est bien moins connu par les opuscules qu'il a composés, que par l'ouvrage célèbre *De Imitatione Christi*, qui lui a été attribué. François de Tol, autre biographe, chanoine régulier de la même maison, l'a supposé disciple de Gérard-le-Grand, sans doute d'après l'abbé Trithème, qui fait fleurir Thomas en 1410. C'est en confondant celui-ci avec Jean de Kempis, son frère aîné, qu'on l'a aussi qualifié prieur et l'un des premiers pères de l'ordre de Windesheim. Thomas de Kempis fut simplement disciple de maître Florent Radewin, recteur de la con-

(1) Guillié, *Essai sur l'instruction des aveugles*, pag. 96 et 121.

(1) Assertion reproduite encore par M. Mohnike, dans l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber, 1817, in-4°.

grégation des frères de la vie commune (*Voyez* Gérard Groot) et vicaire de l'église de Déventer. Jean de Kempis le lui ayant recommandé, le jeune Thomas reçut, à l'âge de douze ans, l'hospitalité chez une pieuse dame: on lui fournit des livres; et il fut envoyé à l'école particulière de Jean de Boëme, le confrère du bon vicaire. Il y étudia la grammaire, le latin, le plain-chant: il assistait aux offices avec son maître, et chantait au chœur. Admis, après six années, non dans la maison même de Florent ou des frères-clercs, au rang desquels Rosweyde l'associe pendant sept années, mais dans celle des clercs étudiants, dit Kempis lui-même dans la vie d'Arnold son condisciple (1), il y resta seulement une année. C'est là qu'il apprit à écrire (à transcrire), à lire les manuscrits de la Bible, et à entendre des traités pieux et utiles aux mœurs. En 1399, l'humble écolier de Deventer, étant venu à Zwoll pour gagner les indulgences (ce sont les termes de sa *Chronique* (2), s'achemina vers le monastère du Mont-Ste.-Agnès, où son frère venait d'être nommé prieur, et il obtint d'y être reçu. La maison, nouvellement fondée, était chétive et pauvre. Les deux frères y consacrèrent le produit de la vente de l'héritage de leur père. Il ne fallut pas moins mettre la main à l'œuvre: le prieur donnait l'exemple à son frère, en présidant aux constructions et à la culture. Dans les intervalles des travaux, il faisait transcrire des livres pour sa maison, et pour l'argent dont elle avait besoin. Thomas copia ainsi plusieurs livres de chant (*Cantuales*), qu'on a désignés comme des cantiques dans la liste de ses ouvrages donnés d'après les chanoines réguliers de Rebdorf. Livré, presque tout entier, à ces travaux et à ces exercices manuels, il ne revêtit l'habit qu'en 1406, et il fit profession seulement en 1407. Six années s'écoulèrent encore dans ces occupations mêlées aux exercices religieux, jusqu'à ce que, les constructions étant achevées et l'église consacrée, Thomas fut enfin promu au sacerdoce en 1413. Une organisation physique analogue à un caractère doux et patient, des doigts longs et flexibles secondant, dit-il, son goût pour la transcription, en avaient fait un excellent calligraphe. Il acheva un premier *Missel* in-fol. en 1414, et un second en 1417, dont on peut voir le *Specimen* dans la *Certitudo moralis* d'Amort (*Voyez* Frova). Un volumineux extrait des opuscules de St. Bernard, écrit par Thomas avec le plus grand soin, et peut-être le même que possédait le monastère de Val-Rouge près Bruxelles, fit germer en lui l'instruction religieuse, qui, par la nature de son travail, ne devait se développer que plus tard. Porté, par le zèle attentif de sa piété, à recueillir les maximes qu'il copiait et les exemples des premiers disciples de Gérard et de Florent, il put se préparer à former utilement de nouveaux clercs pour l'objet d'une fondation encore récente. Aussi fut-il élu sous-prieur en 1425, suivant Werlin. C'est par suite d'une méprise typographique de la Chronique de Kempis, qu'Amort, dans sa dissertation intitulée *Deductio critica*, l'a fait sous-prieur dès 1420. L'*Hortulus rosarum*, le *Vallis liliorum* et d'autres compositions semblables rappellent,

(1) *Thomæ à Kempis Opera*, Ed. Sommal:, Anvers, 1600, 1607 et 1615, in-8°. Ces éditions sont les plus amples: celles de Cologne n'en sont que des réimpressions. Il y en a une traduction allemande sous son nom, ibid., 1713, in-4°.

(2) *Chronicon montis Sanctæ Agnetis*, publié par Rosweyde, Anvers, 1621, à la suite du *Chronicon Windesemense Buschii.*

par le style *imagier* de l'auteur et par les fleurs qu'il y a semées, son extrait des opuscules de St. Bernard, et reproduisent quelques maximes qui semblent analogues à celles de l'*Imitation*, mais qui paraissent couler de source dans les *Lettres spirituelles* de Gerson, de la même époque. Cependant Kempis continuait de suivre la pente de son talent, en transcrivant *pro domo* une Bible entière, en quatre volumes in-folio. Ce travail, en quelque sorte *herculéen*, l'occupa au moins quinze années; le premier volume fut achevé en 1427, le second en 1432, le troisième en 1436, et le dernier en 1439. Ce chef-d'œuvre d'écriture demi-onciale très soignée, était conservé au monastère du Corps du Christ à Cologne. Rosweyde s'est trompé, en prenant la date de l'ouvrage entier pour celle de la fin du premier volume. C'est dans le cours de la copie du second, que la patience de Kempis fut mise à l'épreuve par l'événement qui interrompit quelque temps ce travail. Le diocèse d'Utrecht ayant été frappé d'interdit à cause d'une dissidence entre le chapitre et le pape pour la nomination de l'évêque, les religieux du Mont-Ste.-Agnès furent forcés d'opter entre l'adhésion au choix du clergé ou l'éloignement du diocèse : ils préférèrent de se retirer à Lunekerke en Hollande. Kempis partagea l'exil de cette retraite, mais fut envoyé de suite en mission dans un monastère de religieuses près d'Arnheim, avec son frère presque septuagénaire, auquel il ferma les yeux en 1432. A cette époque, l'interdit etant levé, il revint au Mont-Ste.-Agnès. C'est le seul voyage qu'ait fait notre solitaire, qui n'eut ni le temps, ni l'occasion d'apprendre un autre idiome que le sien, et dont les écrits n'offrent, en effet, qu'un petit nombre de locutions, circonscrites dans sa propre langue. La transcription de la Bible terminée, il commença de même pour sa maison le *Recueil* où, en tête de plusieurs traités, se trouvent les quatre livres si connus depuis sous le titre *De Imitatione Christi*, recueil qu'il a souscrit de la même formule calligraphique que la Bible, *Finitus et completus per manus fratris Thomæ à Kempis, anno* 1441. Ces livres, extraits d'un Recueil plus ancien sous le titre de *Consolationes internæ*, mais écrits ici comme autant de traités séparés, avec des titres particuliers et sans ordre déterminé, furent copiés ensuite sous les mêmes titres (*Admonitiones*, etc.), et envoyés *pro pretio* à différentes maisons de Flandre et d'Allemagne. Le foyer d'où ils se répandaient, devint pour elles celui de leur production. C'est ainsi que le *Soliloquium animæ* fut transcrit pour les chanoines réguliers de Rebdorf, *ex libro qui scriptus est per manus fratris Thomæ à Kempis*, et attribué par ces religieux à leur pieux confrère. De là, l'attribution semblable des quatre livres de l'*Imitation* et des autres opuscules du Recueil, désignés dans le même ordre sur la liste qui a été publiée par Héser d'après les manuscrits de Rebdorf. Les économies procurées au nouveau monastère contribuèrent sans doute à en faire nommer Thomas procureur. Mais, moins propre à gérer les affaires d'une maison, qu'à transcrire utilement des livres, ou à former des novices laborieux, il composa le traité *De fideli dispensatore*, et le *Dialogus novitiorum de contemptu mundi*, divisé originairement en quatre livres, dont les Vies de Gérard, de Florent et de leurs disciples formaient la plus grande partie, et

qu'on en a séparées depuis, comme pour dérober l'une des causes de la méprise qui lui a fait attribuer les quatre livres de l'*Imitation* de J.-C., désignée aussi sous le titre *De contemptu mundi*. Il fut ensuite réélu sous-prieur en 1448. Agé alors, comme il le dit lui-même, de soixante-sept ans, il termina une suite nombreuse de sermons, écrits d'un style sentencieux et grave, mais abondant en lieux communs, et destinés également pour les novices. Des manuscrits de l'*Imitation* plus anciens que celui de 1441, lui firent sans doute relire et corriger ce dernier; ce que prouvent les nombreuses ratures qui s'y trouvent de sa main, où d'anciennes leçons ont été substituées par lui aux nouvelles, tandis qu'il en a laissé subsister de vicieuses, faute d'avoir connu les meilleures, qui lui ont échappé ou qu'il a ignorées (1). Le manuscrit de 1441 est le plus ancien connu avec le nom de Kempis. Celui d'Augsbourg de 1440, supposé sous son nom dans les *Certissima testimonia* de Bollandus, est réellement anonyme. Il n'en a point été produit d'antérieur sous ce même nom pendant et depuis la fameuse contestation, qui a été décidée (*Voy.* FRONTEAU) plutôt contre le personnage fictif de Jean Gersen, qu'en faveur de Kempis; et le manuscrit que l'abbé Ghesquière a fait connaître, et qui est aujourd'hui entre les mains de M. Van Hultem, ne porte de date plus ancienne avec désignation de nom, que dans une note ajoutée à la marge (*Voy.* GHESQUIÈRE). Le manuscrit de Louvain, cité par Desbillons, d'après les *Vindiciæ Kempenses* de Rosweyde, est anonyme et sans date. Les éditeurs dits *authentiques*, Sommalius, Rosweyde, Bollandus et Chifflet, tout en se fondant sur le manuscrit de 1441, devenu à Anvers la possession des jésuites, et censé l'archétype de l'auteur, ont travaillé néanmoins, à l'aide d'autres manuscrits, à épurer le texte de l'*Imitation*, dans huit éditions successives et diverses (1), sans y parvenir complètement, par le défaut d'un assez grand nombre de manuscrits anciens qu'on ne connaissait pas encore, et qui, en remontant, deviennent d'autant plus corrects qu'ils se rapprochent davantage de l'époque de l'exil ou de la retraite de Gerson, dont le nom est en tête de plusieurs. (*Voy.* nos *Considérations sur l'auteur de l'Imitation*, à la suite de la *Dissertation* de M. Barbier *sur les traductions françaises* de l'ouvrage.) Il résulte au moins du travail du studieux Kempis qu'il n'était pas un simple transcripteur, mais un compilateur soigneux, et même un pieux correcteur de ce livre, qu'il aimait, et dont il reproduisait volontiers, dans ses opuscules, des maximes simples et courtes, comme plus analogues à la forme sentencieuse de son style; tandis que les sentiments développés et animés dont le livre de l'*Imitation* est rempli, ne caractérisent pas plus les écrits de Thomas, que ces expressions idiotiques, et surtout ces gallicismes nombreux, décelant l'auteur de la *Consolation internelle* (Voy. GERSON), et si bien remarqués par Corneille. Malgré l'influence des écrivains mystiques de son ordre (*Voy.* GERLAC), c'est sans doute le goût de prédilection de notre chanoine régulier pour les maximes de ce livre, qui lui faisait tant chérir le repos de sa cellule, et répéter ces mots

(1) *Voyez* (Biblioth. du Roi, cart. 88) une Description de ce manuscrit (par D. Quatremaire), et la Notice des manuscrits qui doit faire partie de l'édition latine de l'*Imitation*, avec notes et variantes, par l'auteur de cet article.

(1) Anvers (Sommalius), 1599, 1601 et 1607; (Rosweyde), 1617, 1626; (Bollandus), 1630, 1634; (Chifflet), 1647.

qu'on lisait sous son effigie à Zwol : *In omnibus requiem quæsivi et nusquam inveni, nisi in angello cum libello.* Enfin Thomas à Kempis, devenu infirme, acheva paisiblement dans ces occupations pieuses sa longue carrière en 1471, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans. Il avait poussé juqu'à l'année même de sa mort la Chronique du Mont-Ste.-Agnès. C'est son plus ancien confrère, son commensal d'un demi-siècle, qui en a été le continuateur immédiat ; et l'éloge de Kempis est le premier objet qui l'occupe. Après avoir parlé d'abord du calligraphe, en ces termes, *Scripsit Bibliam nostram totaliter et alios multos libros pro domo et pretio*, il ajoute : *Insuper composuit varios tractatulos ad ædificationem juvenum.* Il ne nomme point, et il ne saurait avoir désigné par ces mots, le livre de l'*Imitation*, qui, par la profondeur, la généralité de la doctrine, et une grande connaissance des choses humaines et des choses spirituelles, appartient, au fonds, à tous les chrétiens, à tous les hommes. Il n'a pu entendre que le *Dialogus novitiorum*, et d'autres petits traités semblables, mêlés d'exemples pour l'édification des jeunes gens. Ce témoin domestique est le seul témoin oculaire et direct, qu'il doit suffire d'opposer à la liste des noms produits par Héser et Amort (*Voy.* Héser). Le témoignage incident de la *Chronique des Prieurs de Windesheim* par Buschius, portant que Thomas à Kempis a composé le livre *De Imitatione Christi*, si ce n'était point une parenthèse ajoutée, ne serait encore qu'un ouï-dire, comparé au silence du chroniqueur de Ste. Agnès, et aurait eu pour fondement l'erreur peu à peu introduite par les copies répandues de l'exemplaire souscrit par Kempis. De simple transcripteur à l'époque de 1441, Thomas devient, en 1454, un compilateur dans la Chronique des chanoines réguliers d'Hermann, puis un auteur dans la *Chronique des Prieurs* de Buschius, en 1464, date qui au reste est celle des *Origines de Windesheim*, auxquelles Rosweyde a joint la *Chronique* de ce monastère, qui leur est postérieure (1). Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'original même de Buschius n'a point été authentiquement décrit, comme l'a été, par Amort, l'exemplaire qui a passé du chapitre de Rebdorf dans le cabinet de M. l'abbé de Tersan ; et, suivant une note manuscrite de Mabillon, que nous avons sous les yeux et qui appartient à la Bibliothèque du Roi (cart. 88) : *Dans l'une des deux Chroniques de Buschius, produites par les Pères de Sainte-Geneviève* (en 1681), *et qui paraît originale, n'était pas*, dit-il, *la parenthèse qui donne le livre à Thomas, comme je l'ai appris de deux des examinateurs, MM. Ducange et Baluze.* Le chroniqueur de Windesheim se serait donc tû sur l'auteur, ainsi que l'a fait le continuateur de la Chronique du Mont-Ste.-Agnès ; et l'autorité des éditions d'Augsbourg et de Nuremberg du xve. siècle, comme de Paris du xvie., sous le nom de Kempis, toutes différant entre elles et d'avec celles du manuscrit d'Anvers, est d'un bien faible poids, dit M. Napione dans sa *Dissertation*, à côté de l'édition la plus ancienne des œuvres de Kempis, publiée dans le lieu voisin de son séjour, à Utrecht même (par Kételaer), peu après la mort de l'auteur : on n'y

(1) C'est ici le lieu de rectifier le double emploi qui se trouve à l'article de Buschius, où l'on a donné mal à-propos, comme étant des ouvrages différents, les mêmes livres énoncés sous d'autres titres par Aubert Lemire.

trouve aucun des ouvrages où il a mis sa formule manuelle, ni conséquemment le livre de l'*Imitation*, que le cachet de l'écrivain-calligraphe, le silence de son plus proche confrère, l'absence de ce livre dans l'édition faite sur les lieux, les idiotismes divers et enfin les gallicismes, concourent à refuser au chanoine régulier du Mont-Ste.-Agnès. G—CE.

KENDALL (JEAN), quaker anglais, mort à Colchester en 1814, âgé de quatre-vingt-neuf ans, est auteur des ouvrages suivants : I. Abrégé de l'*Ancien et du Nouveau-Testament*, in-12, 1800. II. *Essai sur le danger des spectacles*, in-8°. III. *Extraits des œuvres de Fénélon*, in-12. IV. *Lettres sur des sujets religieux*, 2 vol. in-12. V. *Poésies sur des sujets moraux et religieux, tirées de divers auteurs*, in-12. VI. *Extraits de Thomas à Kempis*, in-12. VII. *Vie de Thomas Story, prédicateur quaker*, in-12. VIII. *Préceptes de la religion chrétienne*, par demandes et réponses, in-12. Tous ces ouvrages sont en anglais. L.

KENDI (ABOU-YOUSSOUF-YAKOUB BEN ISHAK), philosophe arabe de l'illustre famille de Kendah, se fit connaître sous les successeurs d'Haroun Al-Raschyd. Son père avait été long-temps gouverneur de Koufa sous le règne de ce prince. Quant à Kendi, après avoir fait quelque séjour à Bassora, il vint se fixer à Bagdad, où il acquit ces connaissances profondes qui l'ont placé au premier rang des philosophes arabes. Les mathématiques, la médecine, la géométrie, l'astronomie, tout jusqu'à l'astrologie judiciaire, était de son ressort. La connaissance qu'il avait des langues persane, indienne, grecque, etc. le mit à même de puiser dans tous les bons ouvrages qui existaient de son temps. Le khalife Mâmoun le chargea, conjointement avec d'autres savants, de faire passer en arabe tout ce qui lui paraîtrait offrir quelque intérêt. Il abrégea ou commenta presque tous les ouvrages d'Aristote, traduisit la Géographie de Ptolémée, et publia l'ouvrage grec d'Autolycus, après l'avoir adapté à ses idées. Abou-Oseïbah lui attribue plus de deux cents ouvrages sur toutes sortes de sujets. On peut en voir l'énumération dans Casiri (tom. 1, pag. 353). Il existe une traduction latine d'un de ces ouvrages, qui avait pour objet l'explication des mesures des choses appliquées spécialement à la composition des médicaments : *Liber Jacob Alkindi philosophi de gradibus rerum*. Il se trouve dans le recueil intitulé *Tacvini sanitatis elluchasem*, etc., Strasbourg, 1531, in-fol., pag. 140-163. On l'a réimprimé depuis à la suite de Mesué. Dans ce curieux traité, l'auteur développe une théorie très singulière, suivant laquelle les ingrédients des remèdes composés devraient toujours y entrer dans des proportions géométriques ou harmoniques comme celles de la musique (1). L'année de la mort de Kendi est incertaine. On peut voir dans une note de la traduction d'Abdallatif, par M. de Sacy, les opinions qui ont été proposées à ce sujet. Aboulfaradj suppose qu'il mourut entre les années 861 et 870 de J.-C. Le récit d'Aboulfaradj et la place qu'occupait le père de Kendi font supposer que notre auteur était Musulman : d'ailleurs l'époque de sa mort prouve qu'il ne peut pas être confondu avec un autre Kendi, qui a écrit un ouvrage en fa-

(1) On peut en voir un exemple avec la formule algébrique, dans l'*Histoire pragmatique de la médecine*, par Curt Sprengel, sixième partie, n°. 68 ; tom. II pag. 371 de l'édit. allemande.

veur de la religion chrétienne; ce qui montre le peu de fondement de l'opinion de d'Herbelot, dont le témoignage a induit en erreur quelques-uns des orientalistes qui ont écrit après lui. Quoi qu'il en soit, Kendi paraît avoir été partisan de la philosophie éclectique, s'embarrassant peu de n'admettre que des opinions qui se conciliassent avec la religion musulmane. *V.* Lackemacher, *Dissertatio de Alkendi*, Helmstaedt, 1719, in-4°. (2) R—D.

KENICIUS (PIERRE), archevêque d'Upsal, naquit en 1555 à Umeo. Son père, qui avait un petit commerce, lui fit faire des études théologiques, dans l'espérance que son fils pourrait avoir une place de vicaire dans sa province; mais les paysans lui trouvèrent la voix trop basse, et le refusèrent. Il partit alors pour Wittenberg, s'y remit à ses études, et, de retour en Suède, il devint professeur. Après avoir pris part aux discussions théologiques qui s'étaient élevées sous le règne de Jean III, il obtint d'abord un évêché, et fut nommé en 1609 archevêque d'Upsal. Ce fut principalement à sa sollicitation, que Gustave-Adolphe étendit et dota richement l'université de la même ville, et en fonda une à Dorpat en Livonie. L'archevêque Kenicius obtint aussi qu'il serait célébré dans toute la Suède un jubilé centenaire en mémoire de l'établissement de la réformation, et qu'il y aurait annuellement dans tous les temples trois services extraordinaires pour des prières solennelles. Il contribua beaucoup à l'amélioration des écoles, et à l'établissement des hôpitaux attachés en Suède à chaque paroisse. Kenicius mourut le 3 février 1636. On a de lui plusieurs ouvrages : *Compendium theologicum Haffenrefferi edit. cum præfat. ad rectores et collegas scholarum per Sueciam*, Stockholm, 1612.—*Rituel abrégé des églises suédoises*, en suédois, Stockholm, 1599 et 1608. — Des *Dissertations* en latin et des *Oraisons funèbres* en suédois. C—AU.

(2) Cet article doit remplacer la rédaction informe et inexacte qu'on trouve au mot ALCHINDUS.

KENNET (WHITE), savant évêque anglais, né à Douvres en 1660, avait à peine vingt ans lorsqu'il entra dans la lice des écrivains politiques, en publiant, en 1680, une *Lettre d'un étudiant d'Oxford à un ami à la campagne, concernant le prochain parlement, en faveur de S. M., de l'église d'Angleterre, et de l'université.* Ce pamphlet offensa le parti des Whigs, qui heureusement n'en put découvrir l'auteur. Kennet publia l'année suivante, 1681, un petit poème écrit dans le même esprit; en 1684, une traduction anglaise de l'Eloge de la folie, par Erasme (6e. édition, Londres, 1740, in-8°.), et en 1686, la traduction du *Panégyrique de Trajan.* Cette dernière traduction était dédiée à Sir William Glynne, qui lui avait procuré, en 1684, le vicariat d'Amersden dans le comté d'Oxford, et avait pour titre *Adresse de remercîments à un bon prince, présentée dans le Panégyrique de Pline sur Trajan, le meilleur des empereurs romains.* Ce panégyrique fut réimprimé en 1717. On accusa Kennet, par la suite, d'avoir voulu désigner, par un bon prince, le roi Jacques; ce dont il se défendit comme d'un crime affreux. Comme il se livrait en 1689 à l'exercice de la chasse, le canon de son fusil se brisa tout-à-coup, et le blessa dangereusement au front. On lui fit la cruelle opération du trépan; et il fut obligé de porter, toute sa vie, un morceau de velours noir sur cette partie. Il fut nommé, en 1700, ministre de St. Bo-

tolph Aldgate à Londres, archidiacre de Huntingdon en 1701, chapelain du roi vers 1706, doyen de Peterborough, et ensuite évêque de cette ville en 1718. Il se fit remarquer parmi les plus zélés adversaires des catholiques romains, ne laissant échapper aucune occasion de témoigner ses sentimens à leur égard : mais son zèle, en le rendant cher à son parti, le rendit extrêmement odieux au parti contraire, qui s'efforça d'animer le peuple contre lui. Dans un tableau d'église, représentant J.-C. et les douze apôtres faisant la pâque, on voyait Judas Iscariote assis dans un fauteuil, vêtu d'une espèce de manteau noir, ayant une cicatrice sur le front, etc., et généralement la ressemblance du docteur Kennet; tellement que quelqu'un écrivit au bas, *le traître doyen*. Une multitude de personnes vinrent à l'église de Whitechapel pour voir ce tableau; jusqu'à ce que, sur différentes plaintes, l'évêque de Londres le fit retirer. Kennet mourut le 19 décembre 1728, après dix ans d'épiscopat. Il était versé, non seulement dans la théologie, mais dans les antiquités, les langues anciennes, la langue saxone, et les langues du nord qu'il avait apprises du savant Hickes, avant que la différence d'opinion politique et religieuse eût rompu leur amitié. Il aida beaucoup Wood pour la réduction de son *Athenæ oxonienses*. Outre quelques écrits de controverse, on lui doit le 3e. volume d'une compilation intitulée *Histoire complète d'Angleterre*, qui parut en 1706, en 3 vol. in-fol. Les deux premiers sont de Hughes, et vont jusqu'au règne de Charles Ier. Le 3e. s'étend au règne de la reine Anne. L'ouvrage fut réimprimé en 1719. L'auteur avait formé le projet d'écrire une *Histoire complète de la propagation du christianisme dans les colonies anglaises d'Amérique;* mais elle n'a pas été imprimée. Il publia seulement sur ce sujet une espèce de catalogue, sous le titre de *Bibliothecæ americanæ primordia*, Londres, 1713, in-4°.; et une *Relation de la société établie pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers, par les lettres patentes du roi Guillaume III*, 1706, in-4°. ibid.; traduite en français (par Grostête de Lamotte), *et suivie de trois sermons*, Roterdam, 1708, in-12. Dans un de ses sermons, Kennet ayant avancé qu'un esprit élevé était nécessaire pour reconnaître ses fautes et s'en repentir, et que plus la nature est intelligente, plus elle est susceptible de la grâce divine; cette proposition excita un nouveau cri contre lui, et fit dire qu'il avait *construit un pont pour transporter dans le ciel les hommes à talents et les beaux-esprits, et dont il interdisait le passage à la masse des hommes*. Il a laissé de précieuses collections de manuscrits, et d'autres objets. Il fonda, vers 1713, à Peterborough, une bibliothèque riche surtout en objets d'antiquités, et en monuments historiques. Le catalogue en a été imprimé sous ce titre : *Index librorum aliquot vetustorum quos in commune bonum congessit W. K. decan.*, Péterborough, 1712. Cette collection qui n'était alors que d'environ 1500 volumes, a été augmentée depuis. La vie de ce laborieux prélat a été écrite par le rev. Will. Newton, 1780, in-8°. L.

KENNET (Basile), frère de l'évêque de Péterborough, naquit en 1674 à Postling dans le comté de Kent, et fit des études brillantes à l'université d'Oxford. Il fit imprimer en 1696, sur les antiquités de Rome, un savant Traité, qui fut très bien reçu du public. Plusieurs autres ouvrages

qu'il publia successivement, obtinrent également l'approbation générale. Il entra dans les ordres vers 1697, et fut nommé, en 1706, chapelain de la factorerie anglaise à Livourne. C'était une chose trop nouvelle alors, que l'institution d'un chapelain de l'église anglicane dans l'étranger, pour ne pas éprouver d'opposition de la part de la cour de Rome : il y eut des ordres du pape et de l'inquisition pour se saisir de sa personne. L'envoyé anglais à Florence écrivit au grand-duc, qui lui répondit que, *dans les matières de religion, le tribunal de l'inquisition était supérieur à toutes les autorités civiles ;* et si le comte de Sunderland, secrétaire d'état, n'eût employé les menaces, le théologien anglais allait perdre pour toujours sa liberté. Kennet continua ses fonctions, jusqu'à ce que le mauvais état de sa santé le força d'aller respirer l'air natal. Arrivé à Oxford en 1714, il y mourut d'une fièvre lente, quelques mois après. Ses ouvrages sont : I. *Romæ antiquæ notitia*, ou les *Antiquités de Rome*, en deux parties : 1°. *Histoire abrégée de la naissance, des progrès et de la décadence de la république ;* 2°. *Description de la ville ; Histoire de la religion, du gouvernement civil, et de l'art militaire ; avec les coutumes et cérémonies remarquables, publiques et particulières, et des planches gravées des principaux bâtiments*, etc. ; précédé de deux essais, concernant les connaissances scientifiques et l'éducation romaine, 1696, in-8°. II. *Vies et caractères des anciens poètes grecs*, 1697, in-8°. III. *Exposition du symbole des apôtres, d'après l'évêque Pearson, dans une méthode nouvelle, en forme de paraphrase et d'annotations.* IV. *Essai de paraphrase poétique des psaumes, avec la paraphrase du troisième chapitre de l'apocalypse*, 1706, in-8°. V. *Du droit de la nature et des nations*, traduit de Puffendorf. VI. Le *Casuiste chrétien*, traduit de la Placette. VII. La *Traduction des Instructions pastorales de Godeau.* VIII. *Pensées de Pascal sur la religion.* IX. L'*Aristippe*, traduit de Balzac, avec un essai sur la vie et les écrits de cet auteur. X. Le *Mariage de l'Isis et de la Tame*, traduit d'un poème latin de Camden. XI. *Sermons prêchés devant la société des commerçants anglais dans les pays étrangers*, Londres 1715, 1 v. in-8°. L.

KENNETH Ier., roi d'Ecosse, était fils de Congal ou Conal. Celui-ci avait succédé en 558 à Eugène II son frère. Ce fut un prince religieux et pacifique ; son règne fut tranquille : se bornant à donner des secours aux Bretons contre les Saxons, il ne fit pas la guerre par lui-même, et mourut en 568. Il eut pour successeur son frère Kinnatel, qui ne fit que paraître sur le trône, et légua en 570 la couronne à son neveu Aïdan, fils de Goran. Ce dernier fut longtemps en guerre avec les Pictes, et les Saxons du Northumberland. Une défaite sanglante qu'il essuya, le fit mourir de chagrin en 604. C'est à tort que quelques écrivains lui ont attribué la fondation d'Edinbourg, puisque le pays où est situé cette capitale, appartenait alors aux Pictes. Kenneth Ier. ne régna qu'un peu plus d'un an, et fut remplacé, en 606, par Eugène III. — KENNETH II était fils d'Alpin, qui, ayant succédé à Dongal en 831, fut pris dans une bataille contre les Pictes, et eut la tête tranchée en 834. Kenneth eut à soutenir la guerre contre les Anglais et les Pictes, et fit un grand carnage de ceux-ci : ensuite il les réduisit à se soumettre à son autorité ; de sorte

qu'il fut le premier roi de tout le territoire de l'Ecosse. Il mourut en 854, laissant la couronne à son frère Donald. — KENNETH III, fils de Malcolm, succéda en 970 à Cullen, qui fut tué après un règne de cinq ans, durant lequel il se couvrit d'infamie; il laissa ses états en proie aux plus grands désordres. Kenneth par sa sagesse réussit à tout pacifier : il repoussa les Danois, exerça une justice sévère contre les malfaiteurs de tout rang, et fut assassiné en 994. On lui attribue les premiers Codes de lois rédigés en Ecosse. E—s.

KENNICOTT (BENJAMIN), prêtre anglican et célèbre hébraïsant, naquit en 1718, dans le Devonshire. Etant encore fort jeune, il obtint, par la régularité de sa conduite et par ses connaissances précoces, la place de maître des écoles de charité, dans le bourg de Totness sa patrie, place qui avait été précédemment occupée par son père. Il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup de zèle et de talents. En 1743, il composa une pièce de vers qui annonçait les plus heureuses dispositions pour la poésie, et un penchant décidé pour la littérature, que sa position ne lui permettait pas de cultiver. La dame à qui ses vers étaient adressés, et plusieurs personnes considérables du clergé et de la noblesse, conçurent une si haute idée des talents du jeune maître d'école, qu'elles ouvrirent généreusement une souscription, pour lui procurer les avantages d'une éducation académique. De cette manière, Kennicott entra, en 1744, à l'université d'Oxford. Il se distingua aussitôt dans cette branche d'étude, qui lui valut par la suite tant de renommée. Il n'avait pas encore pris ses degrés, quand il publia deux dissertations : la première, sur l'*Arbre de vie dans le Paradis*, avec quelques observations sur la création et la chute de l'homme; la seconde, sur les *Sacrifices de Caïn et d'Abel.* Ces dissertations furent si bien accueillies qu'il en parut une 2e. édition en 1747. Elles procurèrent à l'auteur l'insigne distinction d'être reçu bachelier, *gratis*, et avant le temps ordinaire. La réputation qu'il se fit par ces écrits, et le zèle ardent de ses protecteurs, lui valurent bientôt une chaire de professeur au collége d'Exeter. Il donnait de temps en temps quelques sermons, où se faisaient remarquer ses vastes connaissances dans la critique sacrée. Mais, en 1753, il jeta les fondements de son grand ouvrage, en publiant *The state of the hebrew text of the old Testament*, etc., in-8°. Dans la première partie, son but était de détruire l'opinion très accréditée que le texte hébreu avait été conservé dans toute sa pureté, ou qu'il n'y avait qu'un petit nombre de légères variantes entre le texte imprimé et les manuscrits; et de prouver, par conséquent, qu'il existait des différences notables entre les manuscrits et l'imprimé, et des manuscrits entre eux. Il se proposait de faire voir dans la deuxième partie que, par le moyen des six manuscrits samaritains de la bibliothèque d'Oxford, on pourrait corriger le samaritain imprimé, et, par le samaritain, corriger ensuite le texte hébreu. Kennicott employa plusieurs années à découvrir et à examiner des manuscrits hébreux; et, au commencement de 1760, il publia: *The state of the printed hebrew text*, in-8°. Dans ce volume, il s'attache à prouver l'autorité et l'antiquité du pentateuque samaritain; il s'efforce aussi de démontrer que la paraphrase chaldaïque, imprimée dans la Polyglotte d'Angleterre, n'a pas été tirée de manuscrits aussi anciens qu'on le

prétendait communément, et qu'elle a été très corrompue. Il en appela aux Juifs eux-mêmes sur le texte hébreu. Il publia l'histoire de ce texte jusqu'à l'invention de l'imprimerie. Il donna également une relation, ou un état de tous les manuscrits connus jusqu'alors, avec une collation de onze manuscrits samaritains, et un catalogue particulier de cent dix manuscrits hébreux qui se trouvaient à Oxford, à Cambridge, dans le Musée britannique, etc. Il proposait en même temps de collationner tous les manuscrits hébreux, antérieurs à l'invention de l'imprimerie, qu'on pourrait découvrir en Angleterre, ainsi que les manuscrits des pays étrangers qu'il serait possible de consulter. Ce projet, d'une si vaste entreprise, et qui pouvait tourner à l'avantage de la religion, fut appuyé de la protection et des richesses de tout ce qu'il y avait de plus respectable en Europe, et même des têtes couronnées. Des corps renommés, des sectes différentes, concoururent au progrès de l'ouvrage, avec une magnificence qui n'avait point d'exemple dans les fastes de la littérature. La dixième année, la souscription s'élevait à mille guinées. Cependant Kennicott, après avoir fait un voyage à Paris, pour examiner les manuscrits de la Bible qui se trouvaient dans cette capitale, fut nommé en 1767, conservateur de la bibliothèque de Radcliffe, et reçut le bonnet de docteur en théologie. Ses deux dissertations, traduites de l'anglais en latin par Guillaume-Abraham Teller, et imprimées à Leipzig, 1756 et 1765, in-8°., avec des prefaces, furent accueillies en Europe suivant les préjugés ou l'impartialité des savants. On accusa l'auteur de fournir des armes aux incrédules, et de renverser l'authenticité des Livres-saints. On le harcela de mille manières; mais on ne put le forcer à rompre le silence pour se défendre, parce que, disait-il, son temps appartenait au public (*Réponse au docteur Rutherforth*, 1762, in-8°). En 1771, un auteur anonyme, que M. Barbier croit être Joseph-Adolphe Dumay, de concert avec les Capucins de la rue St. Honoré à Paris, adressa à Kennicott cinq lettres, où cet illustre Anglais était indignement traité. On l'y accusait de n'avoir pas consulté de bons manuscrits, de ne point savoir l'hébreu, de chercher des fautes dans les passages immédiatement relatifs à la foi, de manquer de modestie et de désintéressement. On lui disait, page 42 : « Voici le défi que je vous fais à » la face de tout l'univers; faites dé» poser entre les mains de Mgr. votre » ambassadeur auprès de notre mo» narque, le meilleur et le plus ancien » de vos 400 manuscrits; et si, con» tre une faute du texte imprimé, quel » qu'il soit, qui ne sera ni marquée » par le cercle massorétique, ni cor» rigée dans la marge, ou contre *une* » *bonne variante* dudit manuscrit, » je n'y trouve pas *dix ignorances* ou » *fautes grossières*, je m'avoue le » plus fourbe et le plus impudent de » tous les hommes. Je suspens dans » ce moment ces deux qualités au» dessus de ma tête; je ne les attache » qu'à un cheveu : coupez-le, si vous » l'osez. » Tout le volume, qui contient 130 pages, est écrit de ce ton d'amertume et de forfanterie, qui devrait être entièrement banni de toutes les controverses, et principalement de celles qui regardent la religion. On sent bien que Kennicott ne répondit point; il avait déclaré qu'il profiterait des remarques, qu'il mépriserait les injures, et il s'en tint là. Fabricy, qui fit paraître l'année suivante, 1772, ses *Titres primitifs de la révéla-*

tion, 2 vol. in-8°., s'y montra partisan outré de l'intégrité du texte hébreu imprimé, et, par conséquent, très opposé au système du docteur Kennicott, auquel il reprocha « de » ne pas faire un bon usage de sa » critique, encore moins des anciennes versions ; de donner des corrections arbitraires ; de conjecturer » souvent par ignorance du style hébreu, etc. » Il blâme néanmoins les emportements de Dumay. On voit comment il s'en préserve lui-même. Il est un point essentiel dans lequel ils ne sont pas d'accord ; il importe de le faire connaître : Dumay avait dit, pag. 122 : « Quel cri de joie ne feront » pas nos incrédules, lorsqu'ils apprendront, par vos ouvrages, que » la source primitive des versions est » absolument corrompue. Croyez qu'ils » s'en tiendront à cette décision, et » qu'ils se moqueront des promesses » que vous faites de lui rendre sa première pureté ; et peut-être disserteront-ils bientôt à tort et à travers » sur la langue hébraïque qu'ils ne » savent pas, comme ils font sur » tant de matières où ils n'entendent » rien. » Fabricy dit, de son côté, page 472-3, tom. II : » L'incrédule » qui a la témérité de se jouer de nos » monuments sacrés, qui ose insister » sur les variantes du texte hébreu, » matière qu'il n'a pas plus aprofondie que celles qui concernent nos » divins mystères, mais dans laquelle » il cherche à s'envelopper pour pouvoir rendre douteux, incertains et » de nulle autorité les titres de notre » croyance ; l'incrédule, dis-je, viendra-t-il désormais nous objecter » qu'il n'est guère possible d'apprécier » le même texte, faute de secours » suffisants ? alléguera-t-il des manuscrits perdus ou restés inconnus, » comme heurtant de front les leçons » reçues de temps immémorial ? Les » leçons actuelles des écritures hébraïques, celles entre autres qui établissent nos dogmes et notre morale, se trouveront constatées par » tous les monuments de l'antiquité » sacrée. Quelles que soient les variantes entre le texte primitif hébreu, » soit manuscrit, soit imprimé, et les » versions qu'on en a faites en différents temps, tout nous attestera » l'intégrité essentielle ; et l'édition » que M. Kennicott nous prépare du » même texte, de quelque manière » qu'elle soit exécutée, concourra » aussi à mettre cette importante vérité dans un point de vue encore plus » frappant. » Tel était aussi le raisonnement de l'abbé du Contant de la Mollette, qui s'exprimait avec la même force, dans sa *Nouvelle méthode pour l'Ecriture-sainte*, page 128, tom. II : « La religion ne peut » que gagner à ces sortes de travaux. » Que diront en effet les incrédules, » quand on leur fera voir que tous » les manuscrits du monde s'accordent » uniformement pour tout ce qui a rapport à la règle fixe et invariable de » la foi et de la morale ? C'est le témoignage que nous pouvons rendre par avance de tous ceux des bibliothèques de Paris, qui sont en » très grand nombre. Nous avons été » frappés de leur trouver dans la confrontation un accord si parfait sur » tous les points essentiels : nous pouvons donc ajouter, sans craindre » d'être démentis, qu'ils confirment » admirablement bien l'authenticité et » l'intégrité des titres fondamentaux » de la religion. » Ainsi les imputations de quelques critiques étaient repoussées par d'autres. Cependant les immenses recherches de Kennicott se continuaient sans interruption. Des savants, dans toutes les parties du

monde, compulsaient en son nom et à ses frais les plus riches bibliothèques, collationnaient exactement les manuscrits hébreux ou samaritains, avec la Bible imprimée d'Everard Van-der-Hoogt, qui servait de modèle, et lui envoyaient les résultats de leurs travaux, qu'il publia chaque année, à dater de 1762, sous le titre de : *The annual accounts of the old Testament*, etc. En 1776, il fit paraître le premier volume de sa Bible hébraïque, in-fol., et le deuxième en 1780 : ces deux volumes, formant plus de 1600 pages, contiennent tout l'Ancien Testament. Kennicott avait lui-même collationné 250 manuscrits. Sous sa direction et à ses frais, MM. Bruns, Vogel, du Contant et d'autres laborieux hébraïsants en collationnèrent 350 ; ce qui fait 600 manuscrits. On a cependant lieu de croire qu'il y a eu quelque confusion dans la manière de compter ces manuscrits, de sorte qu'ils peuvent être réduits à 580. Le docteur Kennicott parle, dans sa préface, de plusieurs manuscrits qu'il ne lui a pas été possible de collationner; et il le faut bien, puisque le célèbre Rossi de Parme a publié, depuis, quatre vol. in-4°. de variantes, d'après plus de 400 manuscrits dont on prétend que plusieurs sont du VIIe. ou du VIIIe. siècle, et d'après un nombre considérable d'éditions rares et inconnues ; et, suivant l'opinion des savants, la matière est bien loin d'être épuisée, surtout si l'on fait entrer en ligne de compte les trésors qu'on doit vraisemblablement trouver dans l'Orient : « Le mérite des travaux de » Kennicott est généralement reconnu, » dit un de ses compatriotes (Charles » Butler, *Horæ Biblicæ*); ses opi» nions sur l'état du texte hébreu sont » à-peu-près universellement adop» tées, et l'on rejette généralement les » hautes prétentions de la Massore. » On ne doit point en être étonné, si l'on fait attention que le système du docteur anglais avait été déjà soutenu avec beaucoup de vigueur et de talent par Louis Cappel, avec l'assentiment des PP. Morin, Petau et Mersenne (*Voy.* CAPPEL). Cependant les anciennes idées ont encore quelques défenseurs, et les Buxtorf revivent dans un petit nombre d'admirateurs passionnés. Au reste, ce qu'on ne peut contester à Kennicott, c'est d'avoir donné un ouvrage qui représente une infinité de pièces intéressantes enfouies jusqu'alors dans le fond des bibliothèques, et d'avoir ouvert une mine précieuse qu'on ne peut fouiller sans en tirer les richesses les plus abondantes. A l'aide de la critique sacrée, quelle clarté, quelle lumière les savants ne seront-ils pas à portée de donner aux passages obscurs et difficiles des Livres-saints! Si le calme rendu à l'Europe permet à l'avenir de cultiver la science biblique, quel nouveau secours ne trouvera-t-on pas dans les recherches de Kennicott et de Rossi, dont la révolution qui vint bientôt après, ne permit pas de profiter! Benjamin Kennicott mourut à Oxford, le 18 septembre 1783, d'une maladie de langueur. Il était chanoine de l'église de Christ, à Oxford, et curé de Culham ; la société royale de Londres le comptait parmi ses membres. Dans ses dernières années, il s'occupait d'un ouvrage qu'on regrette qu'il n'ait pas achevé; il a été publié dans l'état où il fut laissé, en 1787, sous ce titre : *Remarks on select passages in the old Testament*. Les éditeurs ont ajouté à cet ouvrage imparfait tout ce qu'ils ont pu trouver d'utile dans les papiers de Kennicott, conformément à ses dispositions testamentaires, et notamment huit sermons. Quand Doeder-

lein et Meisner firent réimprimer la Bible hébraïque de Reineccius (Leipzig, 1793, in-8°. et in-4°.), ils placèrent au-dessous du texte les principales variantes de Kennicott et de Rossi. Cette édition est très bonne. L—B—E.

KENRICK (Guillaume), auteur anglais du XVIIIe. siècle, né à Londres, fut élevé dans une profession mécanique, qu'il abandonna ensuite, entraîné par le goût de la littérature et l'impulsion d'un vrai talent: mais avec tout ce talent et l'amour du travail, il fut loin d'être heureux dans cette carrière, qui fut pour lui une arène, où il fit une guerre continuelle aux auteurs et aux journalistes. Après avoir eu quelque temps beaucoup de part au *Monthly review*, il se brouilla avec le rédacteur principal, et commença seul un nouveau journal opposé à celui-là. Il en agit de même par rapport au *Morning-Chronicle*, dont il fut aussi le premier éditeur. Lorsque Johnson donna, en 1765, son édition de Shakespeare, Kenrick l'attaqua dans quelques pamphlets, où il osait taxer d'ignorance et d'inattention cet éditeur. Long-temps ami intime de Garrick, il l'attaqua ensuite d'une manière qui ne fit de tort qu'à lui-même, et mourut sans être regretté de personne, en 1777. Son ouvrage le plus remarquable est une comédie intitulée les *Noces de Falstaff*, donnée en 1766, comme une comédie authentique de Shakespeare, qui venait d'être retrouvée dans la poussière : c'est une des plus heureuses imitations qui aient jamais été faites. On cite parmi ses autres ouvrages, qui sont en grand nombre : I. Des *Epîtres philosophiques et morales, adressées à Lorenzo*, 1759: c'est une apologie de l'incrédulité, qu'il écrivit pendant qu'il était en prison pour dettes. II. *La Bourde* (Fun), satire parodi-tragi-comique, 1752. III. *La Veuve*, comédie, 1768. IV. *Le Duelliste*, comédie, 1773. V. *Le Prodigue*, comédie, 1778. VI. D'excellentes traductions en anglais, de l'*Emile* et de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, et des *Elémens de l'histoire d'Angleterre de Millot*. Ce fut expressément pour sa traduction de la *Nouvelle Héloïse* que l'université de St.-André lui conféra le degré de docteur en droit; ce qui est assez remarquable. Il fut l'éditeur des *OEuvres poétiq. de Rob. Lloyd.*, 1774, 2 vol. in-8°. L.

KENT (William), artiste anglais, né en 1685, dans le comté d'York, fut d'abord apprenti chez un peintre de carrosses, et vint ensuite à Londres, où les espérances qu'il donnait lui procurèrent des protecteurs; ils lui fournirent les moyens d'aller former son talent à Rome, où il eut des succès, et connut le lord Burlington, qui, à son retour en Angleterre, le logea toujours chez lui, le traita comme son ami, et lui procura des travaux comme peintre d'histoire et de portraits : ce n'est cependant pas en ce genre qu'il acquit une réputation durable. Ses ouvrages d'architecture d'ornement, sont ses meilleurs titres : on cite avec beaucoup d'éloge son temple de Vénus à Stowe, l'hôtel du comte de Leicester à Holkham en Norfolk, etc. M. Walpole regarde Kent comme le créateur de l'art des jardins modernes, qui, depuis lui, a beaucoup gagné en naturel, en grâce et en agrément. Ses protecteurs le firent nommer charpentier en chef, architecte, conservateur des tableaux, et premier peintre de la couronne. On lui doit les dessins des *Fables* de Gay, de la *Reine des Fées* de Spenser, etc. Il mourut le 12 avril 1748. L.

KENYON (Lloyd lord), magistrat anglais distingué, d'une ancienne famille du comté de Lancastre, naquit à Gredington, dans le comté de Flint, en octobre 1732. Après avoir travaillé quelques années dans l'étude d'un procureur, il fut reçu avocat en 1754, et admis à Lincoln's-inn. En 1773 il eut le bonheur d'obtenir l'amitié du lord Thurlow et du chancelier, qui devinrent par la suite ses zélés protecteurs. Sept ans après (1780), il fut chargé d'une cause qui fixa sa réputation et comme avocat et comme orateur. Lord George Gordon (*Voy.* Gordon, tom. XVIII, pag. 129), accusé du crime de haute trahison, le choisit pour son défenseur; et, secondé par M. Erskine, qui depuis acquit une si grande renommée, Kenyon réussit à sauver la vie de son client. En avril 1782, bientôt après l'entrée du parti Rockingham au ministère, il fut, sans aucune sollicitation de sa part, nommé procureur-général, et en même temps chancelier du comté de Chester. Sa promotion aux fonctions de procureur-général étonna, quoique ce ne fût pas le premier exemple d'une élévation si rapide : les talents dont il fit preuve justifièrent le choix de ses protecteurs. Entré depuis au parlement, Kenyon prit beaucoup de part aux discussions politiques, et s'attacha avec chaleur au parti de Pitt. Plusieurs de ses discours firent sensation : l'on doit citer surtout ceux qu'il prononça sur la *coalition*, et sur le *bill des Indes*, présenté par Fox. En mars 1784, il fut fait maître des requêtes, emploi qui ordinairement conduit aux plus grands honneurs ; mais les émoluments qu'il en retira, étaient loin d'égaler ce qu'il perdait en abandonnant sa clientelle : il est vrai que l'ordre et l'économie qu'il mettait dans ses dépenses, lui avaient permis d'acquérir auparavant des biens considérables ; ce qui lui rendait cette diminution de fortune beaucoup moins sensible. Vers cette époque, il fut créé baronet; et, à la fin de mai 1788, il succéda au comte de Mansfield, en qualité de président du banc du roi. Le roi le créa en même temps pair d'Angleterre, sous le titre de lord Kenyon baron de Gredington. Lord Kenyon acquit, dans ces nouvelles fonctions, la réputation d'un magistrat aussi intègre qu'éclairé. Dans les causes d'adultère et de séduction, si fréquentes en Angleterre, il n'était arrêté par aucune considération : ni le rang, ni l'état, ni la fortune des coupables, ne pouvaient les soustraire aux peines qu'ils avaient encourues : il en agissait de même dans toutes les autres circonstances, et cherchait à justifier cet adage, que *la loi ne respecte personne*. Pendant le cours de sa magistrature, il parvint, par sa vigilance et sa sévérité, à diminuer le nombre des vagabonds qui infestaient la métropole, et à réprimer la fureur du jeu, qui s'était emparée de toutes les classes. Il mourut à Bath le 5 avril 1802, laissant une fortune de plus de 300 mille livres sterling, acquise par un travail assidu et une rigide économie. Lord Kenyon avait épousé, en 1773, une de ses parentes, dont il eut trois fils. L'aîné, George Kenyon, lui a succédé dans la pairie. D—z—s.

KEPPEL (Auguste vicomte de), né le 2 avril 1725, d'une famille originaire de la Gueldre, se trouvait, avec le lord Anson, à la prise de Païta, sur les côtes de la mer du Sud. Capitaine en 1744, commodore en 1751, il fit en cette qualité respecter le pavillon britannique par les régences d'Alger, de Tripoli et de Tunis. Il se distingua dans la guerre de 1755. En 1760 il fut nommé colonel de la di-

vision des marines de Plymouth, et en 1762 contre-amiral de l'escadre Bleue; ce fut lui qui fut chargé de l'expédition contre Belle-Ile, et qui, après la plus opiniâtre résistance, se rendit maître de cette île en avril 1761. En 1765 il fut placé parmi les seigneurs de l'amirauté, créé vice-amiral en 1775, amiral en 1778. Il commanda la flotte anglaise, forte de trente voiles, au combat d'Ouessant. On sait que l'escadre française, de la même force, et commandée par le comte d'Orvilliers, se battit avec courage pendant un jour entier (le 27 juillet 1778), et que les deux flottes rentrèrent dans leurs ports sans perte d'aucun vaisseau de part ni d'autre. Les Anglais, qui s'attendaient à une victoire assurée, regardèrent ce résultat comme une défaite; ce qui lui attira le fameux procès avec sir Hugh Palliser, qui commandait son arrière-garde; mais il en sortit triomphant, malgré l'influence du ministère. En 1782, il fut élevé à la pairie, et créé vicomte Keppel, baron Eldon, et fut ensuite deux fois premier lord de l'amirauté; il est mort dans le comté de Suffolk, le 2 octobre 1786, sans avoir été marié. C'était un vrai marin, un homme d'une grande intégrité et d'une humanité remarquable.

D—z—s.

KEPPLER (Jean), né à Weil, dans le duché de Wittemberg, le 27 décembre 1571, était d'une famille noble et très ancienne, mais tombée dans l'indigence parce qu'elle avait toujours dédaigné toute autre profession que celle des armes. Son père, persécuté par la fortune, fut contraint de s'exiler; et le jeune Keppler, négligé par ses parents, mais annonçant de grandes dispositions, fut admis au nombre des élèves du couvent de Maulbrunn, d'où il alla terminer ses études à Tubingue, sous le célèbre Mœstlin, qui, jeune encore, dans un voyage d'Italie, avait eu la gloire de faire un copernicien de Galilée, fort attaché, dit-on, jusqu'alors à Aristote et à Ptolémée (1). Nommé, en 1594, pour remplacer Stadt dans la chaire de mathématiques, à Gratz, son devoir l'attacha plus fortement à ces études pour lesquelles son goût ne se refroidit jamais. Il y portait des vues toutes différentes de celles qui avaient guidé tous les astronomes. Tout examiner, tout calculer, assigner des causes physiques à tous les mouvements célestes; telle fut, dans tous les temps, la marche de Keppler, et cette manière était entièrement nouvelle. Les astronomes grecs, et Ptolémée en convient lui-même, n'avaient d'autre vue que de pouvoir calculer les mouvements apparents des astres. Ils ne prétendaient nullement pénétrer les secrets de la nature; ils pensaient qu'il était impossible à l'esprit humain de se faire aucune idée des choses qu'ils regardaient comme divines. Une hypothèse même absurde leur paraissait admissible dès qu'elle satisfaisait aux apparences. Copernic lui-même, en renversant l'antique système, ne chercha point à deviner les causes; il ne voulait qu'un arrangement plus simple, qui facilitât les explications et les calculs. Il conserva une partie des absurdités anciennes, telles que les épicycles tournant autour d'un point vide, et les planètes tournant sur ces épi-

(1) Weidler, qui rapporte ce fait, ne nous explique pas pourquoi ce même Mœstlin, dans un *Abregé d'astronomie* imprimé en 1588, soutient formellement l'immobilité de la terre. Comme professeur public et membre d'une université, il crut sans doute devoir témoigner cette déférence aux préjugés du temps. Il y a toute apparence qu'il était moins timide dans ses leçons orales; car Keppler nous dit qu'au temps où il étudiait sous ce professeur, les dégoûts que lui causaient les difficultés et les absurdités de l'ancien système, lui avaient fait accueillir avec transport ce que Mœstlin disait des idées de Copernic.

cycles, autour de points également dépourvus de tout corps réel. Mais son système liait au moins les orbes de diverses planètes. Les distances cessaient d'être arbitraires, comme elles l'étaient dans le système de Ptolémée. Tycho avait démontré que les sphères solides, ces espèces de murs entre lesquels Aristote, Purbach et ses commentateurs faisaient tourner les planètes, étaient incompatibles avec les mouvements des comètes dans tous les sens et dans toutes les parties du ciel. Keppler en avait conclu la nécessité de remplacer cette hypothèse par des causes tirées de la physique. Il se persuada qu'il devait exister des rapports entre les révolutions et les distances déterminées d'après les idées de Copernic. Il se demanda pourquoi il n'y avait que cinq planètes : il crut en avoir trouvé la raison. Le but de son premier ouvrage, qu'il appelle *Prodrome* ou *Mystère cosmographique*, était de prouver que le Créateur, en arrangeant l'univers, avait pensé aux cinq corps réguliers inscriptibles dans la sphère. Pour satisfaire à ses idées de proportion, il avait osé soupçonner une planète entre Mercure et Vénus, et une autre entre Mars et Jupiter : il pensait que *leur petitesse était peut-être la seule cause qui les avait fait demeurer inconnues*. Ce passage a l'air d'une prophétie. Telle est en effet la raison qui a si long-temps retardé la découverte de Cérès, Pallas, Junon et Vesta. Qui sait même si quelque planète semblable ne circulerait pas entre Mercure et Vénus? Placez-y Cérès ou Pallas, ne serait-elle pas bien plus difficile à découvrir? l'observation ne serait-elle pas absolument impossible? Cependant son idée des cinq corps réguliers lui paraissait plus probable : pour les six cieux de Copernic, il lui suffisait de ces cinq polyèdres ; il parvint à les emboîter les uns dans les autres, en y inscrivant les orbites des six planètes, parmi lesquelles il comprenait la terre. Il avait employé plusieurs années à ces calculs; mais dans le ravissement que lui causait sa prétendue découverte, il ne regrettait ni les jours ni les nuits qu'il avait donnés à ce travail. C'est ce qui forma toujours le caractère distinctif de Keppler; inquiétude qui le forçait à chercher à tout une cause, hardiesse à imaginer des explications, patience inépuisable à vérifier par le calcul les suppositions qu'il hasardait; enfin, ce qui est plus rare, bonne foi remarquable qui les lui faisait abandonner, dès qu'il s'était convaincu qu'elles ne s'accordaient pas avec les observations. Son maître, Mœstlin, accueillit avec de grands éloges ce premier essai, et se donna beaucoup de peine pour qu'il fût imprimé : il parut en 1597, à la foire de Francfort; mais on avait défiguré le nom de l'auteur en imprimant *Repleus* au lieu de *Kepplerus*. Keppler envoya son livre à Tycho, auquel il ne parvint que l'année suivante. La réponse qu'il en reçut, le combla d'une *joie qui fut un peu troublée par une éclipse de soleil qui présageait bien des malheurs*. Il ne dit pas tout peut-être : ce qui put troubler, un peu cette joie, c'est que Tycho lui conseillait d'abandonner *ces vaines spéculations*, pour se livrer au calcul des observations. Qui n'eût dit alors que Tycho lui donnait un excellent conseil? Quel dommage cependant s'il l'eût suivi! Bailly, à l'occasion de ce même ouvrage, nous dit que *la folie de l'homme a toujours été de vouloir pénétrer les premières causes de la nature, qui seront toujours inconnues*. Cette folie a fait la gloire de Keppler, en le conduisant à la décou-

verte de ses lois immortelles. Quoi qu'il en soit du conseil intéressé de Tycho, Keppler ne se montra pas empressé de répondre à l'invitation qui lui était faite de se rendre à Uranibourg. Il sentait sans doute quelque répugnance à quitter un établissement solide, pour aller se mettre dans la dépendance d'un astronome, qui souffrait impatiemment qu'on montrât quelque préférence pour le système de Copernic, et auprès duquel il n'aurait pu se livrer à ses propres idées. Dans son enthousiasme pour le système que réprouvait Tycho, il avait demandé à Dieu la grâce de faire une découverte qui pût être une confirmation du mouvement de la terre, et sa prière était accompagnée du vœu de faire imprimer sans délai l'ouvrage où il exposerait une nouvelle preuve de la sagesse du Créateur. Loin de renoncer à ses idées, il songeait bien plutôt à leur donner de nouveaux développements. Il était aisé de voir que les révolutions des planètes ne sont pas proportionnelles aux simples distances. Il se demanda quelle pouvait être la cause de ces différences. Les *ames motrices* seraient-elles plus faibles à une certaine distance du soleil? ou bien *n'y aurait-il qu'une seule ame motrice placée dans le soleil, qui agirait avec plus de force sur les corps voisins et avec moins de force sur les corps plus éloignés? Supposons, ce qui est vraisemblable, que le mouvement est dispensé par le soleil comme la lumière. La diminution de la lumière est en raison de la grandeur des cercles; les cercles augmentent comme la distance, et la force s'affaiblit dans la même proportion.* A moins que Keppler ne fût préoccupé fortement de quelque idée systématique, on ne peut concevoir une pareille distraction, surtout quand on lit dans son *Astronomie optique*, que la diminution de la lumière est comme les *surfaces sphériques.* On pourrait croire qu'il s'est ensuite réformé lui-même; mais il revient encore à cette fausse idée, plusieurs années après, dans sa *Théorie de Mars*, et en établissant la figure elliptique des orbites. Boulliau lui en fit le reproche : il fit remarquer que la diminution devait suivre la loi des carrés. L'ouvrage de Boulliau est de 1645; il a précédé de plus de quarante ans la découverte de Newton : mais le mérite de cette découverte n'est pas d'avoir vu que l'attraction, ou, comme dit Keppler, la force *tractoire*, doit être en raison inverse du carré de la distance; Boulliau, Hooke, et plusieurs autres sans doute, l'avaient dit avant Newton. Keppler lui-même avait dit que l'intensité de la lumière est en raison inverse des surfaces sur lesquelles elle se trouve disséminée. Le mérite est d'avoir appliqué cette idée au mouvement de la lune, d'en avoir calculé rigoureusement l'effet, et d'en avoir conclu que la pesanteur est la loi universelle de la nature. Keppler avait bien tiré cette même conclusion; mais il lui eût été impossible de la prouver par un calcul qu'il aurait établi sur un faux principe. Il crut voir que l'éloignement de la planète agit deux fois sur la longueur de la révolution, et que la moitié de l'accroissement de la période, ajoutée à la révolution la plus courte, donnait le rapport des distances. Cette règle était inexacte; les raisonnements dont il l'appuyait étaient alambiqués et peu solides : mais à force de revenir sur ce résultat qui ne le satisfaisait guère, en reprenant à diverses époques la même recherche, il fut en état, vingt-trois ans après, dans une nouvelle édition du

Prodrome, d'annoncer une découverte plus réelle : c'est que *les carrés des révolutions sont comme les cubes des distances*. Dans sa joie, il interpelle les théologiens : « Ecoutez, » hommes très religieux, très doctes » et très profonds : si Ptolémée dit » vrai, il n'y a aucune proportion » constante entre les révolutions et » les distances ; si Tycho a raison, » notre prophétie se trouve vraie pour » tous les corps qui circulent autour » du soleil ; elle le sera pour le soleil » et Mars, ainsi nous aurions deux » centres au lieu d'un : le soleil dispen- » serait le mouvement aux planètes, » et la terre au soleil. Si enfin Aris- » tarque a eu raison de faire du soleil » le centre unique, la règle est vraie » de toutes les planètes ; il n'y aura » aucune exception, elle est démon- » trée par toutes les observations. » Keppler, en réimprimant cet ouvrage, vingt-cinq ans après la première édition, n'y voulut rien changer ; il mit dans des notes ses idées nouvelles ; il dit que *jamais novice n'eut un début aussi brillant*. On voit s'il était disposé à céder aux avis de Tycho. Sachons-lui gré de cette opiniâtreté qui, ne lui permettant pas d'abandonner tout-à-fait une idée qui lui avait souri, le forçait au moins de la retourner de toutes les manières, et le conduisit enfin à la découverte des lois qui sont les fondements de l'astronomie moderne. Tycho n'aimait pas qu'on élevât le moindre doute sur la vérité de son hypothèse. Il voyait dans Keppler un partisan zélé de Copernic ; mais il y voyait un calculateur infatigable, qui aimait les rapprochements et les comparaisons. C'était l'homme dont il avait besoin pour mettre en œuvre ses nombreuses observations. Keppler, en effet, lui rendit ce service ; mais il est à croire que Tycho n'eût été que médiocrement satisfait du résultat, s'il avait assez vécu pour en voir la publication. L'*Harmonique du monde*, qui ne parut qu'en 1619, est un ouvrage du même genre que le *Prodrome*. Keppler s'y efforce d'appliquer à l'astronomie les idées pythagoriciennes sur les nombres et sur les intervalles musicaux. Cet ouvrage serait donc sans intérêt, si l'auteur n'y racontait pas tous les détails de sa grande découverte. « Depuis huit mois » j'ai vu le premier rayon de lumière ; » depuis trois mois, j'ai vu le jour ; » enfin, depuis peu de jours, j'ai vu » le soleil de la plus admirable con- » templation. Je me livre à mon en- » thousiasme ; je veux braver les » mortels par l'aveu ingénu que j'ai » dérobé les vases d'or des Egyptiens, » pour en former à mon Dieu un ta- » bernacle loin des confins de l'Egyp- » te. Si vous me pardonnez, je m'en » réjouirai ; si vous m'en faites un re- » proche, je le supporterai ; le sort » en est jeté, j'écris mon livre, il sera » lu par l'âge présent ou par la pos- » térité, peu m'importe ; il pourra » attendre son lecteur ; Dieu n'a-t-il » pas attendu six mille ans un con- » templateur de ses œuvres ? » Il avait raison ; il attendit long-temps un digne lecteur. Ses découvertes n'ont été senties et apréciées que depuis le temps où Newton, en les démontrant, en fit voir la vérité, l'importance et la liaison intime. « Achevons la décou- » verte commencée il y a vingt-deux » ans :

Sera quidem respexit inertem,
Respexit tamen, at longo post tempore venit.

» Si vous voulez en connaître l'ins- » tant, c'est le 8 mars 1618. Conçue » mais mal calculée, rejetée comme » fausse ; revenue, le 15 mai, avec » une nouvelle vivacité, elle a dissipé » les ténèbres de mon esprit : elle est

» si pleinement confirmée par les ob» servations, que je croyais rêver et » faire une pétition de principe. » » Après cet élan sublime, dit Bailly, » Keppler se replonge dans les rap» ports de la musique....... Dans » tous ces rapports harmoniques il » n'y a pas un rapport vrai ; dans » une foule d'idées il n'y a pas une » vérité. Il redevient homme après » s'être montré esprit de lumière. » A bien considérer la chose, on pourrait dire au contraire que Keppler s'est toujours montré le même. Ardent, inquiet, brûlant de se signaler par quelque découverte, il les essayait toutes; quand il les avait entrevues, rien ne lui coûtait pour les suivre et les vérifier. Toutes ses tentatives n'ont pas eu le même succès ; la chose était impossible : celles qui n'ont pas réussi ne nous paraissent que bizarres; celles qui ont été plus heureuses, nous paraissent sublimes. Quand il a cherché ce qui existait, il l'a trouvé le plus plus souvent; quand il s'attachait à la recherche d'une chimère, il fallait bien qu'il échouât. Mais toujours il développait les mêmes qualités et cette constance opiniâtre, qui triomphe des difficultés quand elles ne sont pas insurmontables. Dans un appendice, il avait attaqué Robert Fludd, qui avait traité de la *Musique du monde*. Robert se fâcha, répondit : Keppler répliqua; mais, dans ces trois dissertations, ce qu'on remarque le plus, c'est une parodie d'un vers d'Homère : *Vulcain, viens ici ; Keppler a besoin de toi.* Si c'était pour brûler les trois dissertations, il est à regretter que le dieu n'ait pas exaucé sa prière. Tycho, forcé de quitter Uranibourg, avait accepté l'asile qui lui était offert en Bohème par l'empereur Rodolphe II. Il renouvela ses invitations à Keppler, qui vint le joindre au commencement de l'an 1600. Une maladie, qui dura sept ou huit mois, l'empêcha de se fixer auprès de lui avant la fin de l'année. Tycho, dont on dit qu'il n'eût pas d'ailleurs trop à se louer, lui fit obtenir le titre de mathématicien de l'empereur, avec un traitement, à la condition qu'il ne quitterait pas Tycho, et travaillerait, sous sa direction, à la confection des tables qui sont connues sous le nom de *Rudolphines*, et qui n'ont paru que long-temps après. En attendant, il publia, en 1604, ses *Paralipomènes* ou *Suppléments à l'optique de Vitellion*, et la *Partie optique de l'Astronomie :* c'est là qu'il dit que la force ou l'intensité de la lumière est en raison inverse des surfaces sphériques; principe qu'il aurait bien dû appliquer à la force *tractoire* qu'il donne au soleil. Il y fait de vains efforts pour démontrer que la lumière en entrant dans un milieu plus dense, doit en effet s'approcher de la perpendiculaire : l'explication de ce fait était réservée à Newton. Il reproche à Tycho d'avoir dit que les couches successives de l'atmosphère allaient en diminuant de densité. Il ignorait donc l'élasticité de l'air dont il avait le premier affirmé la pesanteur. Après plusieurs essais pour trouver la loi de la réfraction astronomique, il la compose de deux parties, dont la première est proportionnelle à la distance de l'astre au zénith, et l'autre croît comme la sécante de cette distance. Avec cette règle inexacte, il parvient cependant, d'après deux réfractions observées à de petites hauteurs, à faire une table plus complète et moins inexacte que celle de Tycho : succès d'autant plus remarquable, qu'on ignorait alors le théorème de Descartes ou de Snellius, sur le rapport constant qui existe entre les sinus de l'angle d'incidence et de l'angle

rompu. Il démontre, contre l'opinion de Vitellion, que la réfraction rend elliptiques les disques des planètes. D'après les observations du diamètre de la lune, il établit la théorie de l'irradiation, par laquelle les objets lumineux se peignent amplifiés sur la rétine. Il regarde le soleil comme le corps le plus dense de la nature : conjecture qui ne s'est pas vérifiée, mais à laquelle il devait être irrésistiblement conduit ; car voulant faire du soleil la source de tout mouvement, il fallait qu'il lui donnât une masse bien supérieure aux masses réunies de toutes les planètes. En donnant au soleil une parallaxe beaucoup trop forte, il en diminuait considérablement le volume : il fallait donc qu'il augmentât la densité. Cet ouvrage est l'un des plus sages et des plus sévères qui soient sortis de la plume de Keppler; il renferme des remarques curieuses, telles que l'observation de la lune dans une chambre obscure, par laquelle il avait trouvé la lumière des bords plus vive que celle du centre; la mesure des diamètres apogée et périgée du soleil, de laquelle il conclut la bissection de l'excentricité, et la possibilité, encore douteuse à cette époque, des éclipses annulaires. Jusqu'à Keppler on n'avait su tirer aucun parti des éclipses de soleil : par les moyens qu'il indique, l'observation de ces phénomènes devient la méthode la plus sûre pour déterminer les méridiens. L'ouvrage qui suit a pour sujet l'étoile extraordinaire qui parut en 1604, dans la constellation du Serpentaire, et l'étoile nouvellement remarquée dans la constellation du Cygne. Il y a joint une dissertation sur l'année véritable de la naissance de J.-C. Keppler, malgré sa mauvaise vue, observe assidûment l'étoile de 1604, et il rapporte toutes les circonstances de cette apparition. Dans les diverses explications qu'il donne de la scintillation des étoiles, on lit ce passage remarquable, que les étoiles peuvent scintiller comme les diamants qu'on fait tourner. « Cette » rotation des étoiles fixes est ap- » puyée sur de grands exemples. La » terre tourne en un jour autour de » son axe; il est donc croyable que » les planètes et les fixes tournent de » même autour de leurs axes. La lune » montre successivement au soleil tou- » tes les parties de sa surface. » Plus tard il soupçonna la rotation du soleil, qui lui parut nécessaire pour expliquer le mouvement des planètes en longitude. Ces conjectures ont été vérifiées sur toutes les planètes qui sont assez grosses pour donner prise à l'observation; et l'on en a conclu, par analogie, que la rotation est une loi générale de la nature. Nous arrivons à l'ouvrage le plus important de Keppler, à cette composition dont Lalande et Bailly ont donné des extraits fort amples, mais qui sont encore loin d'être complets, et dont Lalande a dit que tout astronome devait la lire au moins une fois en sa vie *toute entière ;* obligation, qu'il ne paraît pas avoir remplie lui-même bien scrupuleusement. En voici le titre : *Astronomia nova, seu physica cœlestis tradita commentariis de motibus stellæ Martis ex observationibus G. V. Tychonis Brahe*, 1609, in-fol. (1). L'exemplaire que nous avons sous les yeux a appartenu au célèbre Kœnig, qui y a joint un avertissement dont nous transcrirons ici quelques lignes. « Jamais Newton n'eût écrit ses prin- » cipes de la philosophie naturelle, s'il » n'eût long-temps médité les passa-

(1) La dédicace est signée *Joannes Kepplerus*, avec deux P, quoique d'autres fois, et notamment dans les deux anagrammes qu'il a faites de son nom, l'une en grec et l'autre en latin, il n'ait pris qu'un seul P.

» ges remarquables où Keppler a » consigné tant de recherches heureuses.... Les écrits réunis de ces » deux hommes sont les preuves les » plus frappantes de ce que peut » l'esprit humain fortifié du secours » des observations et de la géométrie.» (M. Small a donné de ce livre un extrait beaucoup plus étendu que ceux de Lalande et de Bailly : *An account of the astronomical discoveries of Keppler. by Robert Small*, Londres, 1804, in-8°. de 357 pages). L'ouvrage commence par l'exposition des principes de Keppler sur la pesanteur: « Toute substance corporelle est pro» pre à rester en repos, en tout lieu » où elle serait solitaire et hors de la » sphère de vertu d'un autre corps. La » gravité est une affection corporelle, » réciproque entre deux corps de » même espèce, qui les porte à se » réunir, ainsi qu'on l'observe dans » l'aimant; en sorte que la terre attire » une pierre beaucoup plus qu'elle » n'en est attirée. Si la force de la lune » s'étend jusqu'à la terre, à plus forte » raison celle de la terre s'étend jus» qu'à la lune et beaucoup plus loin; » rien de ce qui est analogue à la » nature de la terre ne peut échapper » à cette force tractoire; rien n'est lé» ger absolument, s'il est matériel; il » ne peut être léger que comparative» ment. » Ailleurs il avait dit que l'air est pesant, quoiqu'il s'attendît bien qu'il allait soulever contre lui tous les physiciens; il a donné au soleil une vertu qui s'étend jusqu'aux planètes les plus éloignées. Ces propositions, et plusieurs autres que nous omettons pour abréger, étaient importantes et neuves; elles n'avaient besoin que d'être développées, et elles sont les lois fondamentales de la physique du monde. Les anciens qui faisaient tourner les corps célestes autour de centres imaginaires, rapportaient au lieu moyen du soleil tous les mouvements observés des planètes. Keppler qui voulait faire du soleil le régulateur universel de ces mouvements, voulait que l'on comparât au lieu vrai du soleil tous les lieux observés des planètes : c'est, en effet, quand une planète et le soleil nous paraissent sur une même droite, qu'un observateur au centre du soleil verrait la terre et la planète en conjonction; c'est alors seulement qu'une observation faite sur la terre peut tenir lieu d'une observation faite au centre véritable, et donner la mesure exacte des mouvements. Cette vérité, qui n'est plus douteuse depuis Keppler, révoltait alors tous les astronomes: elle avait été méconnue par Copernic; et Tycho ne voulut jamais l'adopter, quoique, dès leur première entrevue, Keppler lui en eût administré la preuve. Tycho mourant avait prié Keppler d'adapter à son système toutes ses explications et ses méthodes; et c'est, apparemment, par respect pour cette volonté dernière d'un grand homme, que Keppler, en s'écartant de ses idées, crut devoir prouver si longuement un principe qui n'avait besoin que d'être énoncé. Tycho, et son disciple Longomontanus, objectaient que dans leur hypothèse ils étaient parvenus à représenter, à quelques minutes près, toutes les longitudes : il est vrai qu'ils étaient plus embarrassés pour les latitudes. Keppler les avertit, sans les persuader, que la difficulté venait de ce qu'ils ne faisaient pas passer par le centre du soleil les intersections des diverses orbites avec le plan de l'écliptique, seule manière d'avoir des longitudes et des latitudes parfaitement conformes à celles qu'on observe de dessus la terre, et de déterminer exactement les inclinaisons. Keppler les

détermine par différents moyens, tous neufs et ingénieux, et avec le plus grand accord. C'est une obligation essentielle que nous avons à Keppler, à laquelle on fait peu d'attention, parce qu'elle a moins d'éclat, et sur laquelle cependant repose toute l'exactitude de l'astronomie planétaire moderne. Par des méthodes également nouvelles, mais dont il nous est impossible de donner ici la moindre idée, il détermine l'excentricité et l'aphélie de Mars dans l'hypothèse circulaire, représente les observations avec l'exactitude des observations mêmes, et il prouve tout aussitôt par les latitudes que l'hypothèse est vicieuse; car les observations sont sûres. « La bonté divine nous a donné » en Tycho un observateur si exact, » qu'une erreur de 8' est impossible; » il faut remercier Dieu et tirer parti de » cet avantage. Ces 8', qu'il n'est pas » permis de négliger, vont nous don» ner le moyen de réformer toute » l'astronomie. » Pour former un pareil projet et d'après un pareil motif, il fallait le scrupule, la sagacité et la patience de Keppler, qui, au reste, fait ici l'éloge le plus juste et le moins exagéré de Tycho. Il est sûr que, pour le génie, on ne peut comparer ce dernier ni à Hipparque, ni à Copernic, ni à Keppler; mais il a créé de nouveaux instruments, et il en a tiré tout le parti possible. Keppler donne un exemple détaillé de tout le calcul, et dit à son lecteur : « Si cette méthode vous pa» rait pénible et ennuyeuse, prenez » pitié de moi qui l'ai répétée soixan» te-dix fois; et ne vous étonnez pas » que j'aie passé cinq ans sur cette » théorie de Mars. » Bailly remarque que l'opération exige dix pages in-fol.; mais telle qu'elle est dans Keppler, on la mettrait en moins de trois. Les soixante-dix opérations ne feraient pas 200 pages. Beaucoup de nombres du premier calcul servent aux soixante-neuf autres. Les auteurs des tables modernes se sont livrés à des calculs bien autrement longs; l'opération n'est pas si terrible, et Keppler était soutenu par le desir d'avoir raison contre Tycho, Copernic, Ptolémée, et tous les astronomes de l'univers : il a goûté cette satisfaction; il n'était donc pas si digne de pitié quand il a fait ces calculs. Keppler va maintenant suivre ses propres idées : c'est par les observations de Mars qu'il va déterminer la figure de l'orbite de la terre. Il parvient à démontrer cette bissection de l'excentricité qu'il a déjà prouvée par l'observation des diamètres. Il a acquis la facilité de calculer en tout temps la distance de la terre au soleil; alors il s'attache à prouver que la force qui fait mouvoir une planète, perd de son intensité à mesure qu'elle s'éloigne de sa source; il établit que cette force réside au centre : « Ferons-nous comme » Copernic, qui n'y place aucun corps, » du moins quand il calcule? y met» trons-nous la terre, comme Ptolé» mée ou Tycho? enfin y placerons» nous le soleil, comme Copernic, » quand il se borne à la contempla» tion? » Telle est en effet la contradiction dans laquelle est tombé Copernic; telle est la différence entre son système et le même système réformé par Keppler. Le soleil y devient le centre de fait : il ne l'était que de nom dans la théorie de Copernic. « Que Ticho juge lui-même ce qui » convient mieux, de placer dans le » soleil la force qui met en mouve» ment la terre comme toutes les » planètes, ou de faire mouvoir les » planètes par le soleil, et par » la terre le soleil accompagné de » toutes les planètes; il n'y a pas

» un troisième parti. Tycho a détruit » les orbes solides; moi, j'ai prouvé » la bissection de l'excentricité; je me » range donc du côté de Copernic, et » je dis : la terre est une planète. Le » corps du soleil est magnétique; il » tourne sur lui-même dans le même » sens que les planètes. La gyration » du soleil doit être plus rapide que » la révolution d'aucune planète. » Il conjecture qu'elle doit être de trois mois : elle n'est que de vingt-cinq jours. Galilée n'avait pas encore aperçu les taches du soleil. Pour opérer le mouvement des planètes en longitude, il donne au soleil des fibres magnétiques circulaires; « car si les » fibres étaient droites, dit-il, les » planètes tomberaient sur le soleil. » Nous voyons qu'il se laisse aller à son imagination; il a le desir de tout comprendre et de tout expliquer, en assignant des causes physiques à tous les mouvements. Parmi tant de conjectures, il devait s'en trouver quelques-unes de vraies, d'autres un peu hasardées, d'autres enfin tout-à-fait fausses. Celles qui pouvaient se vérifier par le calcul et la géométrie de son temps, à force de patience il est parvenu à les démontrer; mais quand ces méthodes l'abandonnent, il erre au hasard, parce qu'il n'a point aperçu la véritable loi de la pesanteur, et qu'il n'avait pas encore imaginé de combiner le mouvement de translation avec la force attractive du soleil. « Ma première erreur, dit-il encore, » fut de croire que le chemin de la » planète était un cercle parfait, erreur » d'autant plus nuisible qu'elle était » appuyée de l'opinion unanime de » tous les philosophes, et qu'elle » paraissait plus conforme à la mé- » taphysique. » Il va enfin secouer tous les préjugés et voler de ses propres ailes. Il trouve un moyen neuf pour calculer les distances de Mars au soleil; il démontre qu'elles sont inégales : il en conclut que la courbe n'est pas un cercle, qu'elle a une figure moins large que longue, qu'elle est cette courbe que l'on nomme *ovale*. Ce mot a induit en erreur Lalande et Bailly; ils se persuadent que le mot *ovale* est ici le synonyme d'*ellipse*; ils se dispensent de continuer une lecture qui n'est pas toujours attrayante : ils croyent que l'*ellipticité* est démontrée (1). L'ovale de Keppler n'est pas une ellipse; elle a les formes d'un œuf coupé par un plan selon son grand axe; elle est plus obtuse dans la partie supérieure, et plus aiguë dans la partie inférieure. C'étaient des idées systématiques qui avaient conduit Keppler à cette figure, qui ne résultait nullement des distances qu'il avait trouvées par l'observation. Si la courbe était une ellipse, la difficulté serait beaucoup moins grande, nous dit Keppler : il trouve pourtant le moyen de calculer à-peu-près la surface de son ovale; mais il fallait de plus la diviser en parties proportionnelles au temps, pour satisfaire à la loi des *aires*, dont il sentait la nécessité, mais qu'il n'avait encore pu se démontrer rigoureusement. Il invoque le secours des géomètres : « Notre âge en compte » de très distingués, qui se donnent » souvent beaucoup de peine pour » des questions dont l'utilité n'est » pas bien évidente. » Il les invite à carrer sa courbe. En attendant, il trouve une approximation qu'il juge

(1) On a dit que l'idée n'était pas nouvelle. Reinhold a montré que dans les idées de Ptolémée l'orbite de la lune et celle de Mercure étaient plus longues que larges, et le fait est vrai; mais c'est une simple remarque qui n'a pu échapper à un lecteur attentif. Reinhold ne la présente que comme une singularité; il n'a point la prétention de nous apprendre quelle est la véritable figure des orbites planétaires. Les deux orbites de Ptolémée ne sont ni des ellipses, ni des ovales; vers le petit axe, la convexité regarde le centre, et vers le grand axe, c'est la concavité.

suffisante: il calcule les distances de Mars au soleil; il voit que, si le cercle est trop large, l'ovale est trop étroite, et que la véritable courbe est entre les deux. « Ainsi toute notre théorie s'en » est allée en fumée, » s'écrie-t-il douloureusement. Il recommence ses calculs pour en découvrir le vice. Cette inquiétude le tourmenta long temps; il craignit d'en perdre la tête: *Diù nos torserat..... penè ad insaniam.* Il s'aperçoit enfin que tout le mal vient d'une sécante par laquelle il multiplie les distances pour les avoir dans l'excentrique; il n'a qu'à supprimer cette sécante, ou, ce qui revient au même, multiplier par un co-sinus les distances calculées par l'excentrique; alors elle se trouveront égales aux distances observées. Mais l'ellipse est la projection d'un cercle; la courbe qui satisfait à tout est donc une ellipse, et voilà Keppler en possession de la seconde loi: *Les orbites planétaires sont des ellipses.* C'est donc malgré lui, et en dépit de ses théories, qu'il a été conduit à cette ellipse; et l'on voit tout ce qu'elle lui a coûté. Son ami Fabricius, à qui il avait communiqué ses calculs, fut sur le point de le prévenir dans cette découverte; peu s'en fallut qu'il n'eût le premier l'idée de cette ellipse. Il restait à résoudre un grand problème qui porte encore le nom de Keppler. La solution directe en est impossible; et Keppler lui même en a dit la raison. Il parvient à la renfermer en trois formules extrêmement simples, qui sont le fondement de tout ce qu'on a fait depuis, et qui fournissent la solution la plus courte et la plus facile qu'on ait encore imaginée. Nous avons vu sa joie à la découverte d'une autre loi: c'est d'une manière différente qu'il exprime celle que lui donne son ellipse. Les deux figures qui servent aux démonstrations, se trouvent répétées en plusieurs endroits de son livre; et partout elles sont accompagnées d'ornements qu'on ne voit à aucune autre. La première est toujours accompagnée de deux génies, dont l'un est celui du calcul, et l'autre celui de la géométrie. La seconde figure est accompagnée d'Uranie portée sur un char de triomphe. La loi des *aires* ne lui paraît pas moins sûre; mais il ne peut la démontrer d'une manière qui le satisfasse. C'était cependant celle dont la démonstration était la plus facile. Il ne put la trouver quand il travaillait à la théorie de Mars; il l'a donnée dans son *Abrégé de l'astronomie copernicienne.* Il est bien étonnant que Keppler, qui avait déclaré depuis longtemps que le mouvement en ligne droite était le seul naturel, ait songé si tard à combiner le mouvement de translation avec le mouvement qui résulte de l'attraction du soleil. Les idées les plus simples sont quelquefois celles qui se présentent les dernières. Sa démonstration, un peu obscure, n'est pas tout-à-fait celle de Newton; mais elle n'en diffère pas essentiellement. Il cherche la cause physique des inclinaisons; il la trouve dans la vertu magnétique du soleil, qui fait que, dans toute sa révolution, la planète conserve le parallélisme de son axe. Il avait dit ailleurs, avec plus de justesse, que ce parallélisme est un repos, et non l'effet d'un mouvement particulier, comme l'avait dit Copernic. De ce mouvement imaginé par Copernic, il ne conserve que ce qui est nécessaire pour expliquer la précession des équinoxes: mais, pour la cause physique, il avoue son embarras. Le mouvement de rotation du soleil lui servait à expliquer le mouvement des planètes en longitude, et même le mouvement des

aphélies, qui est également direct. Quant au mouvement des nœuds, qui est rétrograde, et par suite, quant au mouvement du pôle et à la rétrogradation des points équinoxiaux, il n'en peut imaginer d'autre cause qu'une *intelligence* placée dans la planète, ou plus simplement, *la volonté de Dieu*. Newton a trouvé cette cause que ne pouvait deviner Keppler, puisqu'on n'avait aucune idée de l'aplatissement de la terre. Keppler venait de terminer son ouvrage sur Mars; il en avait envoyé un exemplaire à Galilée, qui ne lui fit aucune réponse, et qui ne parle en aucun endroit des lois de Keppler, ni d'aucune de ses découvertes, quoiqu'elles eussent pu lui fournir, en faveur du mouvement de la terre, des preuves d'une grande force, et qu'on ne conçoit pas qu'il ait négligées. Le bruit se répandit en Allemagne que Galilée venait de découvrir quatre planètes nouvelles. Cette annonce devait inquiéter Keppler, qui croyait avoir démontré qu'il ne pouvait y avoir que six planètes, en y comprenant la terre. Galilée enfin lui envoya un exemplaire du *Nuncius sidereus;* et Keppler se mit aussitôt à composer sa dissertation *cum Nuncio sidereo*, qu'il dédia (1610) à Galilée lui-même. Il vit avec la plus grande satisfaction que les nouvelles planètes n'étaient que des satellites. Il en conclut que Jupiter doit tourner sur son axe, puisqu'il fait tourner autour de lui quatre lunes. Jupiter prouve qu'il y a des globes plus importants que la terre, puisqu'il a quatre lunes, et que nous n'en avons qu'une. Nous ne pouvons plus croire que tout ait été créé pour nous : nous ne sommes pas les créatures les plus nobles ; mais nous sommes le plus favorablement placés pour cultiver l'astronomie, puisque notre position nous permet d'observer toutes les planètes. La découverte de la lunette ne lui paraît pas aussi nouvelle qu'on feint de le croire; elle lui semble indiquée suffisamment dans ce passage du livre de Porta : « Si vous » savez multiplier les lentilles, je » ne doute pas que vous ne puissiez » lire à cent pas les plus petits carac- » tères. Si vous savez combiner con- » venablement les lentilles convexes » et concaves, vous verrez les objets » grossis et cependant distincts. » Keppler, à la page 202 de ses *Paralipomènes*, avait parlé de cette combinaison. Il offrait, dans une figure, une lentille concave placée sur le même axe qu'une lentille convexe : mais il ne fit point exécuter cette lunette; il avoue même se défier un peu des promesses trop magnifiques de Porta. Dans sa Dioptrique, qui parut en 1611, il parle encore de cette combinaison de diverses lentilles, et notamment de deux lentilles convexes qui renversent les images. Ainsi quoiqu'il n'ait pas exécuté cette combinaison non plus que la première, on peut le considérer comme le premier auteur de l'idée d'après laquelle on construit aujourd'hui la lunette astronomique. Il se procura une lunette semblable à celle de Galilée, et reconnut que les montagnes de la lune doivent être réellement plus grandes que celles de la terre. Il nous répète qu'il a la vue faible, et que Sirius lui paraît d'un diamètre égal à-peu-près à celui de la lune, à cause des rayons lumineux dont il est entouré. Sa théorie des comètes est peu importante. Il calcule les trajectoires comme rectilignes (1619). L'invention des logarithmes attira son attention. Il entreprit d'en exposer la théorie d'une manière plus rigoureuse; mais, dans la construction de sa ta-

ble, il n'emploie réellement que les principes de Néper. Il met en avant trente propositions, qui, pour la plupart, ne paraissent bonnes qu'à grossir le volume. Le landgrave de Hesse, Philippe, lui avait fait présent de trente pièces d'argent. Keppler, pour lui en témoigner sa reconnaissance, lui envoya ses trente théorèmes. Le landgrave fit aussitôt imprimer le volume; il y manquait une introduction, que Keppler publia séparément en 1621. Sa table de logarithmes est le type de nos tables de logarithmes logistiques. Les tables Rudolphines parurent en 1627 : Keppler y avait travaillé pendant vingt-six ans. Il y fait l'application de tout ce qu'il a démontré dans ses ouvrages précédents. Dans une première épître dédicatoire, on voit que Tycho avait laissé une veuve et quatre enfants, qui n'avaient guère d'autre bien que ces tables. Dans leur infortune, ils furent heureux de trouver un pareil rédacteur; et même, à ne considérer que les tables, ce ne fut pas un désavantage que Tycho ne les eût pas lui-même achevées : il n'aurait pas manqué de les assujettir à ses idées surannées. Dans l'épître dédicatoire signée par Keppler, à travers ses remercîments à l'empereur, on voit avec quelle inexactitude on lui payait le traitement promis. Dans l'explication des tables, il développe sa théorie des éclipses de soleil; il y donne la première idée de l'hémisphère éclairé de la terre, projeté sur un plan dans la région de la lune; il se sert du nonagésime pour trouver les pays qui, soit à l'horison, soit au nonagésime, verraient une éclipse d'une quantité donnée : ces idées étaient entièrement neuves. Malgré les efforts de plusieurs astronomes contemporains, les tables Rudolphines ont été long-temps les plus exactes qu'on pût employer; et, pour la partie elliptique, elles servent encore de modèle à nos tables actuelles. Les éphémérides qu'il calculait sur ces tables, lui firent voir que Mercure et Vénus devaient passer sur le disque du soleil en 1631. Il en avertit les astronomes par un écrit intitulé: *Admonitio ad curiosos rerum cœlestium, de raris mirisque anni 1631 phænomenis, Veneris putà et Mercurii in solem incursu.* Il leur apprend que ces phénomènes leur feront connaître des choses qu'on ne pourra jamais savoir autrement. Il entend sans doute les diamètres et les parallaxes. Il recommande ces phénomènes aux navigateurs et aux princes, et semble prédire tout ce qu'on a fait en 1761 et 1769; il indique même la période la plus parfaite qui ramène ces passages. Halley a depuis renouvelé des recommandations semblables, en priant la postérité reconnaissante de se souvenir que c'était à un Anglais qu'elle devait cet avis : il était dans Keppler. Halley est entré dans plus de détails; il n'est pas même impossible qu'il ignorât l'existence du livre de Keppler, quoiqu'il eût fait assez de bruit. Le jésuite Terrentius, missionnaire à la Chine, avait demandé qu'on lui envoyât l'*Hipparque* de Keppler : l'auteur nous avertit qu'il a fondu cet *Hipparque* dans son explication des tables Rudolphines, à la réserve des démonstrations, qu'il compte donner à part. Elles n'ont point paru; on dit que le manuscrit existe à St.-Pétersbourg. On sait que Catherine II acheta, en 1773, ce qui restait des manuscrits de Keppler (Bacmeister, *Russische Biblioth.*, III, 426). L'*Epitome astronomiæ copernicanæ* est en 2 volumes in-8°.; le premier a paru à Lintz en 1618, et le second à Franc-

fort, en 1622 (1621). C'est un traité d'astronomie par demandes et par réponses : cette forme est peu favorable à la brièveté. L'ouvrage est trop scolastique ; on y voit trop de subtilités, de divisions et de sous-divisions; l'auteur y a inséré l'extrait de toutes ses doctrines et de ses autres écrits; on y trouve quelques remarques neuves. Nous avons déjà parlé de la démonstration de la loi des aires. Il y attribue à l'atmosphère du soleil la faible clarté qui reste dans les éclipses totales. Cette atmosphère est parfois visible après le coucher du soleil. Voilà la lumière zodiacale de Cassini. Le Songe de Keppler (*Somnium*, Francfort, in-4°.) est un roman philosophique et allégorique, dans lequel il expose les phénomènes astronomiques tels qu'ils doivent paraître aux habitants de la lune, lesquels ont comme nous le préjugé qu'ils sont au centre du monde; mais ils ne sont pas aussi bien placés pour s'élever à l'idée du système véritable. Cet opuscule est suivi de la traduction du Traité de Plutarque, *sur la face qu'on voit au disque de la lune*. Keppler mourut pendant l'impression du volume : son gendre, Bartschius, qui voulut la continuer, fut atteint d'une maladie contagieuse à laquelle il succomba. Le fils de Keppler (Louis) qui revenait d'un long voyage, pendant lequel il n'avait eu aucune nouvelle de sa famille, vit arriver la veuve de son père, avec quatre enfants, sans argent et sans autre ressource que les feuilles de cet ouvrage dont il fallait achever l'impression. Elle fut terminée en 1634. On voit par divers passages des écrits de Keppler, que jamais il n'avait été dans l'aisance. A ne considérer que lui seul, il avait d'amples dédommagements; il disait lui-même *qu'il n'aurait pas cédé ses ouvrages pour le duché de Saxe*, et il avait raison; mais sa femme et ses enfants auraient gagné beaucoup au marché. Dans une préface datée de 1616, il se plaint des malheurs du temps qui empêchent les gardes du trésor de lui payer exactement son traitement de mathématicien de l'empereur. Il rappelle la générosité de Rodolphe II, qui lui avait fait payer en un jour 2000 pièces d'argent d'arrérages, et qui avait ajouté 2000 pièces au grand soulagement de sa famille. Il mourut le 15 novembre 1630, à Ratisbonne où il était allé pour solliciter le paiement de ce qui lui était dû. Il avait fait la route à cheval; il était arrivé malade, excédé de fatigues et rongé d'inquiétudes ; il mourut six jours après, et fut enterré dans le cimetière de St.-Pierre. On ignore si l'on mit une pierre sur sa tombe et si l'on y grava l'épitaphe qu'il s'était composée lui-même :

Mensus eram cœlos, nunc terræ metior umbras :
Mens cœlestis erat, corporis umbra jacet.

mais il n'en restait aucun vestige lorsqu'en 1808, sous le gouvernement et en présence du prince primat Charles-Théodore Dalberg, on fit à Ratisbonne l'inauguration d'un temple élevé à sa mémoire. On y plaça son buste en marbre de Carrare, sur un piédestal où l'on voit en bas-relief le génie de Keppler levant le voile qui couvrait Uranie. La déesse lui présente la lunette astronomique dont il est l'inventeur; de l'autre main elle tient un rouleau sur lequel est tracée l'ellipse de Mars. Ce monument est placé dans le jardin botanique, à 70 pas du lieu où repose Keppler. (*Voy.* Pet. Plac. Henrich, *Monumentum Keplero dedicatum Ratisbonæ*, 1808, in-fol. de 20 pag.) Parmi les ouvrages de ce créateur de l'astronomie, desquels on trouve la liste, au

nombre de 45, dans le supplement du Dictionnaire de Joecher, mais dont les principaux ont été cités dans le courant de cet article, nous indiquerons les suivants, en marquant d'un * ceux qui sont omis par Niceron : I. *Elegia in obitum Tychonis Brahé*, pièce d'environ 200 vers, insérée dans la Vie de Tycho par Gassendi, Paris, 1654, in-4°. II. * *Nova dissertatiuncula de fundamentis astrologiæ certioribus ad cosmotheoriam spectans*, Prague, 1602, in-4°. de 20 pag. Il n'y est question que de météorologie. III. * *Epistola ad rerum cælestium amatores universos, Hispaniæ potissimùm et Galliæ ulterioris* etc. *incolas, de solis deliquio mense octobri anni* 1605, Prague, 1605, in-4°. IV. *De cometâ anni* 1604, *epistola ad Barthol. Scultet.* 1605. C'est l'étoile du Serpentaire. V. *Phænomenon singulare seu Mercurius in sole*, Leipzig, 1609. in-4°. de 38 pag. Ce n'était qu'une tache du soleil qu'il avait prise pour Mercure ; il en a fait l'aveu. VI. * *Tertius interveniens, d. i. Warnung*, etc. (Avis à quelques médecins, théologiens et philosophes, notamment au D. Phil. Feselius, qui, tout en condamnant avec raison les superstitions de l'astrologie, ont dépassé le but et décréditent leur profession, etc.), Francfort, 1610, in-4°. en allemand. Il n'y est question que des forces attribuées aux astres et à leurs aspects : l'auteur s'élève également contre ceux qui nient tout, et contre ceux qui se montrent trop crédules. VII. *Dioptrice*, Augsbourg, 1611, in-4°. de 28 et 80 pag., réimprimé à la suite de l'*Institutio astronomica de Gassendi*, Londres, 1655, in-8°. VIII. *Dissertation pour prouver que l'année de la naissance de Jésus-Christ a précédé l'ère vulgaire, non d'une année comme l'ont cru Roesling et Bunting, ni de deux comme l'ont pensé Scaliger et Calvisius, mais de cinq ans entiers*, Strasbourg, 1613, in-4°. en allemand ; traduit en latin, Francfort, 1614, in-4°. IX. *Nova stereometria doliorum vinariorum*, Lintz, 1615, in-fol. de 112 pag. Ce Traité de jaugeage est savant, mais un peu confus. L'auteur s'y sert de la velte, ou jauge transversale, à une seule échelle cubique. Il donne aussi une table pour jauger les tonneaux en vidange. X. * *Sportula genethliacis missa*, Sagan, 1629, in-fol. Il y enseigne aux astrologues le parti qu'ils peuvent tirer des Tables Rudolphines pour faciliter leurs calculs. XI. * *Joh. Keppleri et Jacobi Bartschii Tabulæ manuales ad calculum astronomicum, in specie tabularum Rudolphinarum, compendiosè tractandum mirè utiles : accessit introductio nova curâ J. C. Eisenschmid*, Strasbourg, 1700, in-12. XII. *Joh. Keppleri et Math Berneggeri epistolæ mutuæ*, Strasbourg, 1672, in-12. XIII. *Epistolæ ad Joh. Kepplerum scriptæ, insertis ad easdem responsionibus kepplerianis*, Leipzig, 1718, in-fol. publié par M. T. Hansch. XIV. * *Epistolæ quatuor hactenus ineditæ ad J. C. Herwart de Hohenburg*, dans le *Recueil d'extraits d'histoire naturelle et de physique*, par F. D. P. Schrauck, Nuremberg, 1796, pag. 237-301. XV. * *Essai* (Vorschlag) *sur les poids et mesures de la Ville d'Ulm* (dans les *Feuilles littéraires* de Nuremberg, 1803, vol. 19, pag. 337-349, en allemand). Lalande a donné, dans sa *Bibliogr. astron.*, pag. 368, la liste et l'histoire des manuscrits laissés par Keppler. Ulrich Junius a publié une dissertation *De Joh. Kepplero*, Leipzig, 1710, in-4°. de 128 pag., et C. Fred. Stændlin, *Nar-*

ratio de Joh. Keppleri theologiæ et religione, Göttingue, 1794, in-4°., réimprimé avec des augmentations dans les Mélanges (*Beitræge*) du même auteur, 1797, tom. 1, n°. 7.
D—L—E.

KER DE KERSLAND (JEAN), Écossais, était professeur d'hébreu; son nom de famille était Crawford. Il prit celui de Ker, du Clan (ou tribu) dont son beau père était chef, suivant l'usage d'Écosse. Il était d'une famille distinguée, avait de l'esprit et des talents, et fut employé sous le régne de la reine Anne dans différentes négociations et transactions secrètes en Écosse, en Angleterre, et dans les pays étrangers. On a de lui des *Mémoires* publiés par lui-même, Londres, in-8°., 1726; ils ont été traduits en français, Roterdam, 1726-1728, 3 vol. in-8°. L.

KERALIO (LOUIS-FELIX GUINEMENT DE), littérateur, né à Rennes, le 17 septembre 1731, embrassa la profession des armes, parvint au grade de major, et obtint, avec sa retraite, la décoration de l'ordre de St.-Louis. Kéralio, déjà connu par quelques traductions d'ouvrages utiles, vint alors se fixer à Paris, et y partagea ses loisirs entre la culture des lettres, l'éducation de sa fille et la société de quelques hommes instruits. Vers 1756, il fut appelé à Parme pour diriger, en qualité de gouverneur, l'éducation du jeune infant don Ferdinand, conjointement avec Condillac, qui en fut nommé précepteur. Peu de temps après, par la protection du duc de Choiseul, il devint professeur de tactique à l'école militaire; place qu'il remplit avec autant de zèle que de succès. A l'époque de la formation des écoles militaires établies dans les provinces, au nombre de douze, il en fut nommé inspecteur. Il se montra favorable aux réformes; mais il détesta les excès de la révolution. Il fut nommé commandant d'un bataillon de la garde nationale de Paris lors de son organisation, et mourut à Grosley, dans la vallée de Montmorenci, le 10 décembre 1793: il était membre de l'académie des inscriptions et de celle de Stockholm. On a de lui: I. *Collection de différents morceaux sur l'histoire naturelle et civile des pays du Nord*, traduite de l'allemand et du suédois, Paris, 1753, 2 vol. in-12. II. Une traduction abrégée du *Voyage de Gmelin en Sibérie*, ibid. 1767, 2 vol. in-12 (*V.* GMELIN, XVII, 527). III. Des *Recherches sur les principes généraux de la tactique*, ibid. 1769, in-12. Cet ouvrage, destiné à l'instruction des élèves, est un peu superficiel. IV. La traduction libre de l'*Histoire naturelle des glaciers de la Suisse*, par Gruner, ibid., 1770, in-4°., fig. (Voy. GRUNER, tom. XVIII, page 563.) V. Celle des *Mémoires de l'académie royale de Stockholm*, tome Ier., ibid., 1772, in-4°.; ce volume est le seul qui ait paru: il forme le tome XI de la *Collection académique*, partie étrangère. VI. *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*, traduit de l'anglais, de J. Gregory, 1776, in-12. VII. *Histoire de la guerre des Russes et des Turcs, en 1736-39, et de la paix de Belgrade qui la termina*, 2 vol. in-12, 1777, 1780, 1789, avec cartes et planches, traduite en allemand, Leipzig, 1778, 2 vol. in-8°. VIII. L'*Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie, et particulièrement de la campagne de 1769, avec des notes et des observations*, St.-Pétersbourg (Amsterdam), 1773, in-4°., in 8°., et en 2 vol. in-12; traduite en allemand,

1777—78, in-8°. Les notes qui accompagnent l'ouvrage sont du prince Dimitri II de Galitzin. Suivant Palissot, cette histoire parait avoir été faite sur de bons mémoires; mais Laharpe prétend que ce n'est qu'une gazette très-sèche (Voyez *Correspondance littéraire*, tome III, page 291). IX. Une traduction de l'anglais du *Discours* de Richard Price *sur l'amour de la patrie*, Paris, 1789, in-8°. Kéralio a été l'un des rédacteurs du *Journal des Savants* depuis 1785 jusqu'à sa suppression en 1792, et du *Mercure national* ou *Journal d'Etat et du Citoyen*, dont il a paru 87 cahiers depuis le 31 décembre 1789 jusqu'au 29 mars 1791. Enfin il a inséré dans les *Notices des manuscrits* de la bibliothèque du Roi, l'extrait du *Chronicon regum Sueciæ* (1), ouvrage composé en suédois par l'archevêque Olaüs Petri (tome 1er); celui du *Joms-Wicking Saga*, traduit en latin par Arngrim Jonæ (tome II); et la *Notice* d'un manuscrit du XVIe. siècle, contenant les *Lois municipales de Suède* (tome VI, p. 71). Il a laissé inédite une traduction complète de l'*Edda*, qui était encore, en 1812, entre les mains d'un libraire de Lausanne. W—s.

KERCKHOVE (JEAN-POLYANDER VAN DEN), théologien hollandais, originaire d'une famille distinguée de Gand, naquit à Metz, le 26 mars 1568, et, dans sa première jeunesse, partagea la vie errante des auteurs de ses jours, persécutés et proscrits pour leur attachement aux principes de la réformation. Ayant commencé ses études à Brême et à Heidelberg, il fut, à l'âge de vingt ans, envoyé à Genève pour les achever, sous Théodore de Beze et Antoine Lafaye. Successivement pasteur à Leyde et à Dordrecht, il professait en même temps dans cette dernière ville la logique et la morale. La chaire de théologie, vacante à Leyde depuis le mois d'octobre 1609 par la mort de Jacques Arminius, lui fut offerte un an après par les curateurs de cette célèbre université; et il la remplit avec distinction pendant l'espace de trente-cinq ans. Il assista, en 1618 et 1619, au fameux synode de Dordrecht; et il fut l'un de ceux que l'on chargea d'en dresser les canons. Il y fut aussi nommé membre de la commission qui révisa la traduction hollandaise de la Bible, faite par ordre des états-généraux. Il était, pour la huitième fois, recteur de l'université de Leyde, quand il y mourut, le 4 février 1646. Frédéric Spanheim prononça son oraison funèbre, et Jean Van den Kerckhove, son fils unique, seigneur de Heenvliet, lui a érigé un beau monument dans l'église de St.-Pierre. Il a laissé, outre un certain nombre d'ouvrages de théologie polémique et ascétique, qu'il est inutile de tirer de l'oubli : I. *Accord des passages de la Sainte-Ecriture, qui semblent de prime-abord être contraires les uns aux autres*. II. *Theses logicæ atque ethicæ*, 1602. III. *Les Actes mémorables des Grecs, recueillis en bas-allemand* par André Demètre, et traduits en français par J. Polyander, 1602, in-8°. (*Voy.* sur cet ouvrage le *Dictionnaire histor.* de Prosper Marchand, tom. I, pag. 104, colonne 2, et la continuation du Dictionnaire histor. allemand de Joecher, par Adelung, au mot André DEMETRIUS.) IV. *Judicium et consilium de comæ et vestium usu et abusu*, Amsterd., 1644, in-12. V. Quelques poésies latines éparses, publiées à Heidelberg et à Genève. M—ON.

(1) Une traduction latine de cet extrait a été imprimée à Hildburghausen, 1793, in-8°.

KERCKRING (Théodore), médecin du xviie. siècle, naquit à Amsterdam, d'une famille protestante originaire de Lubeck. Ce ne fut qu'à dix-huit ans qu'il commença l'étude du latin, avec Benoît Spinosa, sous François Van Ende, qu'on disait athée. Quoique Kerckring eût épousé la fille de son maître, loin d'adopter ses opinions, il embrassa la religion catholique, et passa en France. Peut-être est-ce à la haine que provoqua ce changement, qu'il faut attribuer en partie les anecdotes scandaleuses qui circulèrent sur son compte. On disait qu'il avait causé la mort de sa première femme pour en épouser la sœur, et qu'il avait profité des travaux et des observations des autres pour établir sa réputation. Haller prétend que Ruysch faisait les préparations anatomiques de Kerckring, et que Pechlin lui prêta sa plume. Il paraît cependant ne pas avoir manqué de talents : il fit des observations très intéressantes sur la formation des os et sur celle du fœtus; il avait à cet effet disséqué plus de 70 fœtus, classés d'après leur âge. Haller et Soemmering sont pourtant d'avis qu'il s'est souvent trompé sur l'âge qu'il leur suppose. Il fut l'un des défenseurs du système de génération par les germes et par les œufs ; matière sur laquelle on disputait encore beaucoup de son temps. On lui attribue aussi la découverte d'un moyen de liquéfier le succin sans lui faire perdre sa transparence, et il s'en servit pour conserver ses préparations anatomiques. Il se moquait de ceux qui cherchaient à introduire les explications mathématiques dans la médecine. En 1678, Kerckring alla demeurer à Hambourg avec le titre de résident du grand duc de Toscane; et c'est-là qu'il mourut, le 2 novembre 1693, laissant une grande collection de pièces d'anatomie, qui restèrent long temps entre les mains de ses héritiers. Il jouissait d'une grande célébrité, et fut membre de la société royale de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants : I. *Spicilegium anatomicum continens observationum anatomicarum centuriam unam, necnon osteogeniam fœtuum, in quâ quid cuique ossiculo singulis accedat mensibus, quidque decedat, et in eo per varia immutetur tempora, accuratissimè oculis subjicitur*, Amsterdam, 1670 et 1673, in-4°. Les figures de la dernière édition sont un peu plus exactes; mais Haller doute de la justesse de plusieurs de ses cent observations. II. *Anthropogenia ichnographia, sive conformatio fœtûs ab ovo usque ad ossificationis principia, in supplementum osteogeniæ fœtuum*, Amsterdam, 1671, in-4°., avec figures, et Paris, 1672. III. Il a aussi traduit en latin le *Char triomphal de l'antimoine*, par Basile Valentin, Amsterdam, 1661, in-12. Ses œuvres anatomiques se trouvent réunies dans un volume imprimé à Leyde, en 1717, in-4°. F—d—r.

KERGUELEN-TREMAREC (Ives-Joseph de), navigateur français du xviiie. siècle, était né en Bretagne vers 1745. Entré de bonne heure au service, il était parvenu, en 1767, au grade de lieutenant de vaisseau. A cette époque le gouvernement, voulant encourager et protéger la pêche de la morue le long des côtes d'Islande, fit armer une frégate pour aller en station dans les parages que fréquentaient les armateurs français : Kerguelen en obtint le commandement, et partit de Brest le 27 avril; le 12 mai, il était en vue de l'Islande. Vers le milieu de l'été, le besoin de se pourvoir de bois et de rafraîchis-

sements, le fit relâcher à Bergen, en Norvége. Il choisit, pour s'absenter, le temps que les pêcheurs allaient employer à chercher un passage au milieu des glaces, pour changer de parage de pêche. Il fut de retour le 17 août, et s'éleva jusqu'au 69e. parallèle Nord. Comme tous les bâtiments pêcheurs quittent ces mers du 25 au 30 août, il se prépara au retour, d'autant plus que la brume et les mauvais temps, qui commençaient à se faire sentir, le mettaient dans l'impossibilité de rendre aucun service. Le 9 septembre il rentra dans le port de Brest. L'année suivante on lui confia une mission semblable. Dans l'intervalle on l'avait chargé d'aller en Angleterre examiner ce qui concernait la construction navale. Il présenta au Roi la relation de son voyage, et fut occupé, les deux années suivantes, à sonder et à relever les côtes de France, et à faire exécuter les travaux nécessaires pour indiquer la route et l'entrée des ports. Il proposa ensuite un voyage de découvertes aux terres Australes, auxquelles on supposait alors une étendue immense, et dont on pensait que Gonneville avait rencontré un des points avancés. Les instructions de Kerguelen furent rédigées en conséquence; on le chargea en outre de parcourir une nouvelle route que le chevalier de Grenier avait indiquée comme plus courte pour arriver aux Indes: l'abbé Rochon s'embarqua sur son vaisseau en qualité d'astronome. Parti de Brest le 1er mai, Kerguelen arriva le 20 août à l'Ile-de-France. Avant de se diriger vers le pôle sud, il se rapprocha de l'équateur pour vérifier les avantages de la route que le chevalier de Grenier avait faite quelques années auparavant, avec M. Rochon. Quoique ce savant l'eût quitté à l'Ile-de-France, Kerguelen partagea son opinion sur le peu d'avantages qu'elle offrait et sur les dangers dont elle était accompagnée. L'expérience a décidé, depuis, la question. L'opinion de Daprès et du chevalier de Grenier a pris le dessus; et la route que ces derniers ont proposée est la seule qui soit suivie par les bâtiments qui vont dans l'Inde pendant la mousson de nord-est. Le 16 janvier 1772, Kerguelen remit en mer, de l'Ile-de-France, pour aller à la recherche des Terres australes. Le 12 et le 13 février, il découvrit par 50°. 5′ Sud des îles devant lesquelles il resta jusqu'au 18. Le mauvais temps et les brumes le forcèrent à partir. Une corvette qui l'accompagnait, et dont il venait d'être séparé, laissa à terre un acte de prise de possession, que Cook trouva en 1776. Kerguelen, de retour en France fit part de sa découverte au ministre, qui le présenta au roi. Louis XV, frappé de la description pompeuse qu'on lui faisait d'un pays qui devait, disait-on, enrichir la couronne et le commerce national de plusieurs millions par année, attacha de sa main la croix de St.-Louis à la boutonnière du commandant de l'expédition, et lui annonça qu'il le faisait capitaine de vaisseau. Kerguelen assure que cette grâce augmenta le nombre de ses ennemis qui avaient déjà répandu le bruit qu'il n'avait vu que des glaces, et que pour se débarrasser de sa conserve il l'avait coulée bas. Néanmoins on lui donna le commandement d'une seconde expédition, destinée à vérifier la découverte. Il partit le 29 août 1773, et quitta l'Ile-de-France le 18 octobre, ayant sous ses ordres deux autres bâtiments. Ce ne fut que le 15 décembre qu'il vit la terre; et, jusqu'au 6 janvier 1774, il en reconnut plusieurs points. On fit le

relèvement de près de 80 lieues de côtes : le 18, le triste état des équipages et des bâtiments, le manque de vivres et les tempêtes continuelles engagèrent Kerguelen à s'éloigner de ces parages. Il se rendit à la baye d'Antongil à Madagascar (*Voyez* Beniowski, IV, 163), puis au cap de Bonne-Espérance ; et le 7 septembre il rentra dans la rade de Brest. Il était à peine de retour qu'un officier de son vaisseau écrivit un mémoire contre lui, se plaignit d'en avoir été injurié, et ajouta qu'il aurait pu mieux remplir la mission : la plus forte des inculpations dirigées contre lui, était celle d'avoir abandonné une embarcation dans les parages déserts qu'il avait visités, avec les officiers qui la commandaient et tout son équipage, et d'où il ne furent tirés que par une espèce de miracle, qui ramena par hasard la corvette qui naviguait de conserve avec M. de Kerguelen dans le lieu où ils étaient. La clameur publique le fit traduire à un conseil de guerre. Il fut arrêté, et, quatre mois après, déclaré déchu de son grade, et condamné à être enfermé au château de Saumur. Quelques personnes ont pensé qu'il était entré de l'animosité dans ce jugement sévère. Kerguelen rapporte en sa faveur plusieurs attestations d'officiers qui avaient servi avec lui. Parmi ceux qui se déclarèrent contre lui, était Pagès, enseigne à bord de son vaisseau, qui a publié une relation du voyage, sans citer une seule fois le nom du capitaine. Kerguelen nomme Pagès, et rapporte une lettre où ce dernier est traité assez mal : mais il ne serait pas étonnant que les torts eussent été réciproques. Dans sa prison de Saumur, il s'occupa de divers mémoires relatifs à la marine : ayant enfin obtenu son élargissement, il fit encore quelques courses sur mer avec ses deux fils ; il mourut en mars 1797. On a de lui : I. *Relation d'un voyage dans la mer du Nord, aux côtes d'Islande, du Groenland, de Ferro, de Schetland, des Orcades et de Norvège, fait en 1767 et 1768*, cartes et figures, Paris, 1771, 1 vol. in-4°. On y trouve d'assez bons détails, mais très succincts, sur ces différents pays, et sur le commerce de Bergen. L'auteur se vante, dans sa préface, d'écrire les noms des lieux suivant l'orthographe du pays : néanmoins, son ignorance de la langue les lui fait presque tous estropier. Il rectifie d'ailleurs plusieurs erreurs des cartes françaises, et se montre navigateur soigneux et instruit. II. *Relation de deux voyages dans les mers Australes et des Indes*, faits en 1771, 1772, 1773 et 1774, Paris, 1782, 1 vol. in-8°. avec carte. En comparant le contenu de ce livre avec les passages du troisième Voyage de Cook, où il est question de la terre découverte par Kerguelen, on voit que, sans les travaux du navigateur anglais, l'on n'aurait qu'une connaissance bien imparfaite de cette île. Cook en prit possession a son tour. « J'aurais pu, dit-il, la nommer fort » convenablement l'*Ile de la Désolation* ; mais pour ne pas ôter à » M. de Kerguelen la gloire de l'avoir » découverte, je l'ai appelée la *Terre* » *de Kerguelen.* » Ces mots prouvent que Cook n'avait pas, comme ceux de ses compatriotes qui ont dressé la carte de son troisième Voyage, l'intention d'effacer le nom de Kerguelen de dessus les Mappemondes. III. *Relation des combats et des événements de la guerre maritime de 1778 entre la France et l'Angleterre, terminée par un précis de la guerre présente, des causes*

de la destruction de la marine, et des moyens de la rétablir, Paris, 1796, 1 vol. in-8°. de 406 pages. IV. Des *Cartes marines* de la Manche, des îles Orcades, etc. E—s.

KÉRI (JEAN), savant prélat hongrois, naquit dans le XVIIe. siècle. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie religieuse dans l'institut de St. Paul premier ermite, ordre fondé à Bude en 1215, par Eusèbe, archevêque de Strigonie, et qui n'est guère connu qu'en Hongrie. Il en remplit successivement les premiers emplois avec distinction. Il fut enfin tiré du cloître pour occuper le siége épiscopal de Sirmium, d'où il fut transféré à Watzen. Ce prélat mourut à Tyrnau en 1685. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : I. *Philosophia scholastica tribus tomis comprehensa*, Presbourg, 1673, in-fol. II. *Ferocia martis Turcici.* C'est l'histoire des différentes expéditions des Turcs en Hongrie, et des horreurs qu'ils y ont commises. —François Borgia KÉRI, jésuite hongrois, naquit dans le comté de Zemplin au commencement du XVIIIe. siècle. Il annonça fort jeune d'heureuses dispositions, que développa rapidement son application à l'étude. Après avoir terminé ses cours, il fut admis dans la Société, où il professa quelque temps la philosophie et les mathématiques avec distinction. Ses supérieurs le dispensèrent de continuer ses leçons, afin de lui laisser le loisir de rédiger les ouvrages qu'il méditait. Il mourut à Bude en 1769, avec la réputation d'un homme très savant et d'un excellent religieux. Le P. Kéri cultiva, dit on, l'astronomie avec succès, et ajouta quelques perfectionnements au télescope. Il publia aussi une *Dissertation* latine sur le vide, le mouvement des corps et les causes du mouvement ; mais il dut toute la réputation dont il jouit en France à ses talents comme historien. On cite de lui les ouvrages suivants : I. *Imperatores Orientis compendio exhibiti è compluribus Græcis scriptoribus à Constantino magno ad Constantinum ultimum*, Tyrnau, 1744, in-fol., fig., rare. II *Imperatores ottomanici à captâ Constantinopoli*, ibid., 1749, in fol., 9 parties. Cet ouvrage a été continué par le P. Nicol. Schmit, jusqu'à l'année 1718. W—s.

KERKHOVE (JOSEPH VAN DEN), peintre, naquit à Bruges en 1669, et eut pour maître Erasme Quillyn, le père ; il se distingua dans cette école par ses progrès et sa grande application. Persuadé que la vue de divers pays ne peut que contribuer à développer les talents d'un artiste, il se détermina jeune encore à voyager ; mais il n'alla cependant pas plus loin que la France. L'école de Paris jouissait à cette époque d'une grande célébrité ; il s'arrêta dans cette ville, où il obtint l'estime des premiers artistes, et fut employé à divers travaux importants. Cependant l'amour de la patrie l'ayant rappelé à Bruges, il y peignit quinze tableaux de la *Vie de J.-C.*, pour l'église des jacobins de cette ville ; il peignit également le tableau du maître-autel de la chapelle de Ste.-Rose. Bruges possédait encore de Kerkhove, dans l'église collégiale de St.-Sauveur, quatre tableaux représentant les *Œuvres de miséricorde ;* dans la chapelle de la Boucherie, une *Résurrection de J.-C. ;* et dans l'église des Carmes, une *Circoncision du Sauveur.* Il fut ensuite chargé d'exécuter le plafond de l'hôtel-de-ville d'Ostende. Cette grande et belle composition représente le *Conseil des Dieux ;* la disposition en est savante, ingénieuse, et d'une belle

exécution. Ce tableau fut généralement admiré; et les Sœurs-Noires de cette ville demandèrent à Kerkhove, pour le maître-autel de leur église, un tableau, où il a représenté le *Martyre de S. Laurent*. Enfin, le succès avec lequel il avait peint quelques-uns de ses amis, engagea un grand nombre de personnes à lui demander leur portrait. Le séjour de cet artiste en France, ne put lui faire perdre la manière de son maître. Sa couleur est chaude, et son dessin ne manque pas de correction; sa composition est noble et grandiose; on n'y remarque rien d'inutile; la perspective linéaire en est bien entendue, et ses fonds sont enrichis d'une architecture pleine de bon goût. Kerkhove était tellement zélé pour les progrès de son art, que, jaloux d'en propager l'étude, il conçut le projet d'établir à Bruges une académie de peinture. Il communiqua son dessein au peintre Devenède, son ami intime; et les deux artistes obtinrent des magistrats la permission de fonder l'établissement dont ils avaient conçu l'idée. Kerkhove en fut nommé le premier directeur; mais il ne jouit pas long-temps de cette place: il mourut en 1724, regretté sous le double rapport des mœurs et du talent.

P—s.

KERR (Robert), chirurgien écossais, établi à Edinbourg, membre de la société royale, et de la société des antiquaires de cette ville, se livra principalement à l'étude des sciences physiques et naturelles, sur lesquelles il a donné plusieurs ouvrages, tant originaux que traduits: I. *Les Eléments de chimie*, de Lavoisier, in-8°., 1789 et 1793. II. *L'Essai sur la nouvelle méthode du blanchiment, au moyen de l'acide muriatique oxigéné*, de Berthollet, in-8°., 1789. III. *Le Règne animal*, ou *Système zoologique de Linné*, in-4°., 1792. IV. *Histoire naturelle des quadrupèdes et des serpents*, 4 vol. in-8°., 1802. V. *Vue générale de l'agriculture du comté de Barwick*, in-8°., 1809. VI. *Mémoires de la vie de M. William Smellie*, 2 vol. in-8°., 1811. VII. *Collection générale de voyages* (qui devait avoir 18 vol. in-8°.) VIII. *Histoire d'Ecosse, durant le règne de Robert Bruce*, 2 vol. in-8°., 1811. IX. *Essai sur la théorie de la terre*, traduit de M. Cuvier, in-8°., 1815. Cette publication posthume se fit par les soins du professeur Jameson, qui ajouta à l'ouvrage une introduction et des notes. L'auteur était mort à Edinbourg, au mois de mai 1814. L.

KERSAINT (Armand Gui-Simon, comte de), capitaine de vaisseau dans la marine royale de France, né à Paris, vers 1741, d'une famille noble de la province de Bretagne, périt le 4 décembre 1793 sur l'échafaud, victime de cette révolution terrible dont il avait lui-même embrassé les principes avec chaleur. Kersaint fut l'homme de mer le plus brillant de son temps; personne ne s'est mieux entendu que lui à gréer et équiper un vaisseau: il était surtout remarquable par la dextérité et la précision qu'il mettait dans ses manœuvres. Un esprit pénétrant, et peut-être trop actif, lui fit souvent, comme à beaucoup d'autres, dédaigner les leçons de l'expérience et d'une sévère raison. Il s'était attaché au parti philosophique, dont la doctrine formée d'éléments hétérogènes, se repoussant les uns les autres, ne pouvait être, dit J. J. Rousseau lui-même, qu'un moyen de désordre et *de dissolution des fondements de toute sociabilité*. Avant que la carrière de la révolution fût ouverte, Kersaint s'était fait connaître par un opuscule intitulé *Le Bon sens* (1788, in-8°.), dans le-

quel il attaquait non seulement les priviléges, mais l'existence des deux premiers ordres, et par conséquent il avait déjà dépassé le but indiqué par les premiers révolutionnaires. Comme on lui connaissait beaucoup d'instruction dans la marine et en administration, il fut plusieurs fois appelé au comité maritime de l'assemblée constituante, pour l'aider de ses conseils et de ses lumières. Il était d'avis qu'on débarrassât le nouveau système de toute espèce d'entraves; qu'on supprimât le régime des classes pour la formation des corps, et que, pour le service des vaisseaux, l'artillerie de terre fût substituée à l'artillerie de la marine. Enfin M. de Kersaint voulut introduire la plus grande liberté dans la composition et l'administration de la marine, où cette liberté absolue est peut-être la moins praticable: aussi ses vues furent-elles repoussées, non seulement par le comité de l'assemblée constituante, mais encore par la législature dont il fit partie. Il s'irrita des refus de la première de ces deux assemblées, et l'attaqua fort vivement dans les journaux, ainsi que son comité, et appela de ses décrets aux assemblées futures. Aux élections de 1790, il fut nommé président de l'assemblée électorale du département de Paris; en 1791, administrateur du même département et député-suppléant à l'assemblée législative. A la formation des clubs, Kersaint fut membre de celui des jacobins, qui, jusqu'au voyage de Varennes, fut dominé par un parti qui ne voulait pas l'entière destruction du trône. Après les événements du Champ-de-Mars, le 17 juillet 1791, ce club fut presque entièrement abandonné, et les principaux sociétaires établirent celui des feuillants. Kersaint, effrayé de la solitude des jacobins, conseilla aux membres restants de cette société de se dissoudre, de fermer la salle et d'en porter les clefs aux feuillants. Cet avis qui, s'il eût été adopté, aurait au moins suspendu le cours de la révolution, fut repoussé par Péthion, Robespierre, Buzot et même par l'abbé Sieyes, à-peu-près les seuls constituants connus qui n'eussent pas abandonné le club. Ceux-ci recrutèrent de nouveau pour l'association, et y introduisirent une foule de clabaudeurs. Les Girondins en devinrent d'abord les chefs, et Kersaint embrassa ce parti, bientôt grossi des audacieux aventuriers qui, après avoir culbuté les imprudents qui les avaient appelés, devinrent maîtres de la France, et la couvrirent de ruines et de sang. Kersaint avait été nommé seulement député suppléant à l'assemblée législative par les électeurs de Paris. Il n'y entra que le 3 janvier 1792, par la démission de Mosneron. Avant de siéger dans l'assemblée, il avait mis le public dans la confidence du rôle qu'il y jouerait, en reprochant, dès le mois de mars 1791, dans les journaux, à M. Delessart, alors ministre de l'intérieur, d'avoir donné au Roi, dans une proclamation, le titre de chef suprême de la nation. Lorsqu'il fut question, le 13 avril 1792, de mettre en accusation le marquis de Noailles, ambassadeur à Vienne, Kersaint demanda qu'auparavant les pièces qui le compromettaient fussent soigneusement examinées, parce qu'il était impossible, à son avis, que l'ambassadeur n'eût pas agi conformément aux ordres du Roi. Le 24, il entretint l'assemblée d'un acte de police exécuté dans le jardin des Tuileries, par les gardes-suisses et quelques gardes-du-corps réunis à des gardes nationaux, qui avaient, disait-il, maltraité plusieurs personnes, et les avaient expulsées du jardin. Le rédacteur de

cet article fut témoin de cette petite opération : ces personnes étaient des misérables qui venaient dire les plus grossières injures à la reine et au Roi, jusque sous les fenêtres de leurs appartements. Kersaint ne prit pas moins occasion de cet événement pour faire considérer la garde suisse comme inconstitutionnelle, et trouva mauvais que la surveillance du château et de la personne du Roi lui fût confiée. Le 23 mai, il appuya le projet de mettre en accusation M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères, comme fauteur du prétendu comité autrichien. Le 23 juillet, il fit la motion que le général Montesquiou fût mandé à la barre, pour rendre compte de sa conduite, dénonça en même temps le Roi lui-même, pour n'avoir pas provoqué la guerre contre la Sardaigne, dont les hostilités étaient imminentes, et demanda que sa dénonciation fût envoyée à une commission extraordinaire, chargée d'examiner si, par cette conduite, Louis XVI ne s'était pas mis dans le cas de la déchéance. Après le 10 août, Kersaint fit décréter la formation d'un corps d'aventuriers, sous la dénomination de *Légion des Allobroges*. Réélu à la Convention par le département de Seine-et-Oise, il fit décréter, le 9 octobre 1792, que les puissances belligérantes répondraient des représailles que les émigrés pourraient exercer sur les Français qui tomberaient en leur pouvoir. Compromis en apparence dans les papiers de la fameuse armoire de fer, Kersaint se défendit avec chaleur d'avoir jamais favorisé la cause du Roi; et il ne lui fut pas difficile de le prouver. Le 1er. janvier 1793, après avoir vivement attaqué le gouvernement anglais, il fit décréter la formation d'un comité de défense générale, devenu bientôt cet épouvantable comité de *salut public*, qui fit mettre à mort celui même auquel il devait son existence. C'est ici que Kersaint paraît avoir terminé ses travaux révolutionnaires : il s'arrêta tout à-coup; les assassinats de septembre lui faisaient horreur, et l'idée d'immoler celui qui avait été son Roi, lui parut affreuse : il essaya de le sauver, vota l'appel au peuple et la réclusion jusqu'à la paix. Le 20, il écrivit au président, qu'il donnait sa démission; voici un passage de cette lettre importante qui se trouve textuellement dans le *Moniteur* : « Si j'ai » été réduit, disait il, à être le collègue des panégyristes et des promoteurs du 2 septembre, je veux » défendre ma mémoire du reproche » d'avoir été leur complice : pour cela » il ne me reste plus qu'un moment; » demain il ne sera plus temps. » (Le Roi fut exécuté le 21.) Attaqué pour cette lettre par les députés dits *montagnards*, il fut défendu par les Girondins, qui ne purent empêcher qu'il ne fût mandé à la barre. Il y parut le 22 avec beaucoup d'assurance, et ne voulut pas reprendre sa place dans l'assemblée; il refusa même les honneurs de la séance, que plusieurs de ses anciens collègues proposèrent de lui accorder. Ses amis, pour le sauver de la proscription qui l'attendait, essayèrent de le porter au ministère de la marine, concurremment avec M. Monge. Tout cela se fit sans sa participation : il se retira dans la solitude; mais il y fut découvert, et conduit à la conciergerie, dans l'état le plus misérable : il y resta très peu de temps, y montra beaucoup de fermeté et de résignation, et fut mis à mort comme on l'a dit plus haut. Outre le *Bon sens* déjà cité, Kersaint a publié des *Institutions navales, ou premières vues sur les classes et l'administra-*

tion maritime, 1790, in-8°. de 108 pag.; des *Considérations sur la force publique et l'institution des gardes nationales*, in-8°. ; il a travaillé au *Journal de la société de* 1789, avec Condorcet, Dupont de Nemours, etc., 15 volumes in-8°. On lui attribue aussi le *Rubicon, par l'auteur du Bon sens*, janvier 1789, in-8°. On connaît encore de lui une *Lettre* en réponse à M. Al. de Lameth. B—u.

KÉRYM-KHAN, qui, pendant trente ans, fit le bonheur de la Perse, et répara, autant qu'il était possible, les maux que ce pays éprouvait depuis plus d'un demi-siècle de révolutions sanglantes, était fils d'un partisan, et originaire de l'antique tribu des Zends. Enrôlé d'abord comme simple soldat dans l'armée du célèbre Nâdir-Chah, ses talents militaires et surtout sa bonne conduite lui avaient procuré un avancement très rapide. Il attribuait encore ses succès à une aventure qu'il se plaisait lui-même à raconter : « Lorsque j'étais, disait-il, soldat de » Nâdir, je manquais souvent d'ar- » gent ; j'eus un jour la faiblesse de » voler, chez un sellier, une ma- » gnifique selle brodée, à bosses d'or, » qu'un général Afghân lui avait don- » née à raccommoder. Le malheureux » sellier, soupçonné d'être lui-même » l'auteur de ce vol, allait être pendu. » Instruit du danger qu'il courait, je » me hâtai de remettre, sans être » aperçu, la selle à l'endroit où je » l'avais prise. Dès qu'elle l'eut aper- » çue, la femme du sellier, hors d'elle- » même, se jeta à genoux, et pria Dieu » que celui qui rapportait cette selle, » pût un jour en posséder cent autres » plus belles. L'ouvrier fut mis en » liberté, et les vœux de sa femme ont » été exaucés. » Au milieu des troubles, plus horribles peut-être que le règne de Nâdir, auquel ils succédèrent, un adroit ambitieux, nommé Aly Merdân Khân, conçut le projet de rétablir, sur le trône de Perse, un paysan qui passait pour être issu de l'ancienne dynastie des Sofys, afin de régner à l'ombre de ce fantôme de prince légitime. Aly Merdân, qui avait besoin d'être vigoureusement secondé par un chef militaire digne de confiance, jeta les yeux sur Kérym : celui-ci accepta la proposition de ce chef audacieux, qui était vieux et n'avait pas d'enfants; mais la discorde ne tarda guère à éclater entre eux. Le vieux Aly, que ses cruautés et son avarice rendaient odieux, était jaloux des succès et de la popularité du bon Kérym, qui avait préservé du pillage les habitants de plusieurs villes, et notamment ceux d'Ispahân, au moment où cette ville passa au pouvoir d'Aly. Les soldats eux-mêmes témoignèrent leur respect et leur soumission pour un chef qui maintenait, parmi eux, une sage discipline, et leur interdisait le pillage. Un assassinat, auquel Kérym Khân fut entièrement étranger, préserva la Perse des horreurs d'une nouvelle guerre civile, et lui procura, en 1750, un souverain dévoué au bonheur d'une nation qui le regardait comme son libérateur. Quelques chefs, plus ou moins redoutables, lui disputaient encore le trône. Kérym fit un appel à toute la nation : les tribus natives et nomades de la Perse reçurent l'invitation de se réunir sous ses drapeaux, et de reprendre la prééminence, à laquelle elles avaient tant de droits par leur nombre, leur valeur, et surtout par leur illustre origine, comme descendants des anciens héros de la Perse. Les habitants des principales villes, pleins d'une juste confiance dans l'humanité et la loyauté de Kérym, donnèrent les premiers l'exemple du dévouement à sa personne. Les tribus

arabes, établies depuis long-temps en Perse, où elles ont conservé les mœurs simples et pastorales de leur nation, admirèrent la candeur et la fermeté de son caractère; enfin ses ennemis, les tribus d'Afghâns et de Tatars, qui servaient la cause de ses rivaux, ne pouvaient lui refuser leur estime, et témoignaient autant de confiance dans sa générosité que dans ses promesses. Dans ces circonstances difficiles, les habitants de la ville de Chyrâz lui donnèrent des témoignages de dévouement qu'il n'oublia jamais, et dont il les récompensa noblement dans la suite. Enfin ses compétiteurs, mis en fuite ou tués dans les combats, le laissèrent maître paisible et absolu de presque toute la Perse, comprise entre les frontières de la Turquie et le golfe Persique. Cependant il ne voulut jamais prendre le titre de *chàh* (roi), et se contenta de celui de *wekyl* (gouverneur). Malgré ses goûts pacifiques, et quoiqu'il ne fût point très heureux à la guerre (car il dut son élévation bien plus à l'amour des habitants qu'à ses victoires), il sentit la nécessité d'occuper un grand nombre d'hommes, qui, pendant les troubles civils, avaient contracté le besoin d'une vie active, et l'habitude des exercices militaires. Par une politique fort adroite, il dirigea ses armes contre les Othomans, ces fanatiques ennemis des sectateurs d'Aly, le grand patron des Chyites. La guerre fut donc déclarée à la Porte, sous prétexte que le pacha de Bagdad avait molesté les Persans qui allaient visiter les tombeaux des îmâms Hoceïn et Haçan, dans la plaine de Kerbélâ, à une vingtaine de lieues sud de Bagdad : la guerre commencée en 1189 de l'hégire (1775-6) fut suivie très mollement et n'offrit aucun résultat; Kérym n'en voulait faire, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'un passetemps, une distraction pour la partie militaire de sa nation. Les dernières années de son règne furent consacrées à rétablir le commerce intérieur de la Perse, et à ranimer l'agriculture, jusqu'alors entièrement abandonnée. Toutes les classes industrieuses du royaume reçurent des encouragements; les Arméniens jouirent même d'une protection particulière. Jusqu'au dernier moment de sa vie, il s'occupa de la prospérité de cette nation estimable et industrieuse, que son caractère moral distingue honorablement des autres chrétiens de l'Orient. Pendant près de trente ans, les provinces soumises à ce chef, vraiment digne de la couronne, et du titre de Grand, lui durent une paix profonde, et tous les avantages d'un gouvernement à-la-fois ferme et paternel. La police fut bien maintenue, et la justice rendue avec une grande impartialité. Les routes furent soigneusement entretenues. Quoique toutes les villes participassent à ses bienfaits, Chyrâz était pour lui un objet d'affection particulière. La seule énumération des monuments dont il orna cette ville, serait beaucoup trop longue pour trouver place ici. Il l'augmenta d'un faubourg tout entier qui porte encore aujourd'hui le nom de *Kérym âbâd* (colonie de Kérym); il la ceignit d'un fossé sec, large et profond sur une lieue et demie d'étendue circulaire. Il restaura avec magnificence la sépulture du célèbre poète Hâfiz (*Voy.* HAFIZ); car il professait la plus haute estime pour les savants et pour les poètes, quoique son éducation eût été négligée au point qu'il ne savait même pas écrire. Enfin, la mort le surprit lorsqu'il terminait la construction d'une magnifique mosquée, qui est restée imparfaite. Il pouvait avoir alors, en 1779, quatre-

vingts ans; mais il ne savait pas lui-même très précisément son âge. Sa mémoire est encore chérie et vénérée des Persans. L'auteur de cet article en a entendu plusieurs, à Paris même, parler du bon Kerym, avec amour et respect. Loin de faire oublier son règne et ses bienfaits, quarante années, dont vingt de troubles et de misère, ont rendu son nom plus cher et plus sacré aux enfants de ceux qui ont eu le bonheur de vivre sous son règne. Nous ne disconviendrons pas qu'il se livrait volontiers aux plaisirs permis par la loi du Prophète, et principalement à tous les exercices militaires, dans lesquels il excellait : mais ce goût ne le détournait pas de ses devoirs; il souffrait volontiers qu'on les lui rappelât. Un marchand vint se plaindre d'avoir été volé. « Que faisais tu alors, » demanda Kerym ? — Je dormais. » — Pourquoi dormais-tu? — Parce » que je croyais que vous veilliez pour » moi, et je me suis trompé, » lui répliqua le marchand. Le prince lui fit payer, avec les deniers du trésor, la valeur des objets dérobés, en disant : « C'est à nous à découvrir les voleurs. » Nous terminerons ici l'esquisse de son caractère, par cet honorable témoignage qui lui est rendu par le général Malcolm, « que le noble courage qui sait pardonner, et la généreuse confiance avec laquelle ce prince musulman traita ceux à qui il avait accordé le pardon, leur inspirèrent presque toujours le plus inviolable attachement pour sa personne. » Plusieurs voyageurs anglais, parmi lesquels nous citerons MM. Franklin, dont l'auteur de cet article a traduit la relation en français, Morier, et le savant général Malcolm, ont donné des détails aussi intéressants qu'authentiques sur cette espèce de *Protecteur* de la Perse.

L—s.

KESSEL (JEAN VAN), peintre, naquit à Anvers en 1626. Il s'étudia particulièrement à imiter la manière de Breughel de Velours, et parvint presque à l'égaler. Fidèle imitateur de la nature, il cherchait à en rendre les beautés les plus délicates et les plus fugitives : il avait pour principe de faire des études des mêmes objets dans les différentes saisons de l'année et aux diverses heures du jour; il les dessinait, il les peignait même; et le plus souvent encore il les modelait. Alors, quand il voulait faire un tableau, il recourait à ses études; et c'est ainsi qu'il est parvenu à mettre tant de précision et de vérité dans l'imitation des oiseaux, des insectes, des fleurs et des plantes. Ses tableaux étaient peints avec intelligence; mais le fini qu'il leur donnait, dégénère quelquefois en sécheresse. On ne peut faire toutefois ce reproche aux trois tableaux qu'il exécuta pour le comte de Carlisle, et que ce seigneur avait placés dans sa terre d'Yorkshire. Ces tableaux, qui ont six pieds de long sur cinq de hauteur, étonnent par la perfection avec laquelle l'artiste a imité les fleurs, les plantes et les reptiles qu'il y a représentés. Tout y porte l'empreinte de la perfection, soit dans le choix des fleurs, soit dans leur disposition, soit dans la manière vive et brillante dont elles sont peintes. Il a représenté également les Quatre éléments; et ces tableaux ont une telle perfection dans leur genre, que plusieurs connaisseurs les ont attribués à Breughel de Velours. Le Musée royal possède deux tableaux de ce maître. L'un représente une *Guirlande de fleurs et de fruits* ornant un cartouche, au bas duquel sont réunis des poissons et des oiseaux, produit de la pêche et de la chasse. Au milieu se trouve un mé-

daillon de la main de Teniers, où sont *deux jeunes gens, dont l'un souffle des bulles de savon*. Le second tableau est également une *Guirlande de fleurs*, entourant un médaillon peint par Franck le jeune, et qui représente la *Vierge*, l'*Enfant-Jésus* et deux *Anges*. On ignore l'année de sa mort; on sait seulement qu'il mourut à Anvers, dans un âge assez avancé. Son portrait, par Erasme Quellinus, a été gravé par Alexandre Voet, jeune. — Son fils, Ferdinand Van Kessel, également peintre, naquit à Anvers en 1660. Elève d'un père artiste habile qui ne voulut point forcer son inclination, mais qui se contenta de cultiver ses heureuses dispositions, il fit bientôt des progrès rapides; et la vue de ses tableaux inspira une telle estime à Jean Sobieski, roi de Pologne, que ce monarque fit construire un cabinet uniquement destiné à recevoir les ouvrages de Ferdinand. Il donna ordre à son résident près des Provinces-Unies, d'engager Van Kessel à ne travailler que pour lui. L'artiste, flatté d'une pareille distinction, se rendit à Breda, où se trouvait le résident, et se mit sur-le-champ à l'ouvrage. Il peignit d'abord sur cuivre les *Quatre éléments*. L'*Air* était représenté par un enfant porté sur un aigle et entouré d'un nombre infini d'oiseaux de toute espèce; la *Terre*, par un enfant appuyé sur un lion, ayant autour de lui les fruits, les fleurs, les plantes et les animaux les plus remarquables; le *Feu*, par un enfant qui admire des armes de toutes formes, rassemblées auprès de lui; enfin l'*Eau*, par un enfant au bord de la mer, appuyé sur une conque marine et ayant à ses côtés toutes sortes de coquilles, de madrépores, de pétrifications, ainsi qu'une multitude de poissons de tous les genres. Il exécuta ensuite les *Quatre parties du monde*, distinguant chacune d'elles par un grand nombre de figures, d'animaux, de plantes et autres objets qui leur sont particuliers. Comme il aurait fallu faire des études immenses pour représenter d'après nature la plupart des objets que renfermaient ces tableaux, Ferdinand trouva un grand secours dans les dessins innombrables que son père avait faits avec tant de soin et de recherches, et sut se les approprier par la manière dont il en fit usage. On a cru devoir entrer dans quelques détails sur ces tableaux, parce qu'ils font connaître la manière de ce peintre, et que d'ailleurs ils n'existent plus. Le cabinet où ils étaient exposés, fut consumé par un incendie; et, avec lui, périrent quelques autres tableaux du même maître, que le roi Jean Sobieski y avait également réunis. Ce prince en eut un tel regret, qu'il engagea Van Kessel à les refaire; ce que l'artiste entreprit volontiers. Sobieski l'en récompensa dignement, et lui envoya des lettres de noblesse pour lui et pour ses descendants; il lui offrit en même temps un logement à la cour, avec le titre de son premier peintre. Van Kessel eut la sagesse de préférer la vie paisible qu'il menait dans sa patrie, aux honneurs qu'on lui offrait; il s'excusa sur ses infirmités et la faiblesse de sa santé, et le roi agréa ses excuses. Lorsque le roi Guillaume fut parvenu au trône d'Angleterre, il chargea Van Kessel de peindre un plafond au château de Breda. L'intendant du prince, qui était dévoué à la maison d'Autriche, conseilla à l'artiste d'y peindre un aigle entouré de divers oiseaux qui lui rendent hommage comme à leur souverain: dans les ornements de la corniche, il

lui fit peindre également d'autres animaux qui, sous autant d'emblèmes, semblaient faire connaître que tous les princes de l'Europe étaient soumis à l'Autriche, représentée par l'aigle. Van Kessel eut la simplicité de peindre ces tableaux sans en soupçonner l'allusion. Lorsque le roi vint les voir, il ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement à son intendant, qui s'excusa en avançant qu'il voyait pour la première fois l'ouvrage de Van Kessel. Guillaume parut d'abord satisfait de cette excuse; mais, par la suite, il ordonna au peintre de changer ce plafond. Van Kessel joignait à une grande facilité une assiduité extrême au travail: c'est ce qui explique comment, malgré le soin avec lequel il finissait ses tableaux, il a pu en laisser un aussi grand nombre. Il peignait avec un égal succès le paysage, les plantes, les fleurs, les fruits et les animaux; son dessein était correct, sa couleur agréable, et dans ce genre de peinture il a surpassé même son père. Il ne réussissait point également dans la figure; aussi presque toutes celles que l'on voit dans ses tableaux ont été peintes par Eykens, Maes, Van Opstal et Beset. Parmi les tableaux les plus estimés de ce maître, on cite les *Quatre parties du monde*, qui faisaient partie de la galerie de Dusseldorf, et qui sont différentes de celles qu'on a citées plus haut; ainsi qu'un tableau de fleurs, où l'on remarque trois figures. Le Musée du Louvre possédait de ce maître un tableau représentant un *Lièvre mort et des racines* : il a été repris par le duc de Brunswick en août 1815. Van Kessel mourut dans un âge assez avancé, après avoir été horriblement tourmenté de la goutte. On ignore l'année de sa mort. — VAN KESSEL (Jean), neveu du précédent, peintre et dessinateur, naquit à Anvers en 1684. Admirateur de Téniers, il suivit les traces de ce maître, qu'il eût fini peut-être par égaler, si sa conduite eût répondu à ses dispositions; mais adonné à la passion du vin, ce funeste défaut éteignit peu à peu toutes ses facultés, et mit un obstacle insurmontable à ses progrès. Doué d'une étonnante facilité pour dessiner d'après nature, il se rendit à Paris, où les amateurs s'empressèrent à l'envi de lui demander des tableaux. Il y représentait d'ordinaire des fêtes de village, des intérieurs de ferme, de ménage, et tout ce qu'il avait remarqué de piquant dans la vie des villageois. Il traçait en même temps une foule de dessins dans le même genre, et qui, tous, sont remarquables par la finesse, l'esprit et le caractère. Malgré son inconduite, il était parvenu à amasser une fortune assez considérable. Il revint à Anvers, et il eut bientôt tout dissipé. Il épousa une femme qui, loin de contribuer à améliorer son sort, ne fit que l'aggraver; car elle partageait tous les vices de son mari. Enfin la fortune voulut le favoriser une seconde fois, en faisant tomber entre ses mains l'héritage de son oncle Ferdinand. Jean se hâta de se rendre à Breda avec sa femme, pour y jouir des biens qui venaient de lui échoir en partage. Il y trouva une belle maison, renfermant une précieuse collection de tableaux et de dessins de différents maîtres, notamment d'artistes hollandais, ainsi que de nombreux recueils complets d'estampes des graveurs les plus habiles d'Italie, de France et d'Allemagne. Dès ce moment, Van Kessel dédaigna le genre qui lui avait fait une réputation : son amour-propre

lui persuada qu'il réussirait également dans le portrait ; mais le succès fut loin de répondre à ses prétentions. Alors il se livra de nouveau à son premier genre de vie, et après avoir dissipé tous ses biens par ses extravagances, il mourut dans la misère, et tellement oublié, qu'on ignore l'époque de sa mort. Ce n'est que par ses premiers ouvrages que ce peintre s'est fait connaître. Les tableaux et les dessins qu'il fit à cette époque, lui ont acquis une réputation méritée que n'ont pu lui faire perdre les portraits qu'il peignit dans la suite. Le Musée du Louvre ne renferme aucun tableau du premier temps de ce maître ; mais il possédait deux portraits peints par lui, représentant *Philippe IV et son page*, et *un général à cheval*. Ces deux tableaux, provenant d'Espagne, ont été rendus en 1815 à S. M. C. — Théodore Van KESSEL, graveur à l'eau-forte et au burin, naquit en Hollande vers 1620. On présume qu'il était de la même famille que les artistes précédents. Le nombre des gravures de Théodore est assez considérable ; ce sont en général des eaux-fortes ; l'exécution en est ferme et libre : mais on lui reproche de manquer de précision et de correction dans le nu de ses figures. Il a gravé d'après quelques maîtres italiens, tels que le Guide, le Titien, le Giorgion, Ann. Carrache, etc. ; mais c'est surtout à reproduire les ouvrages de Rubens qu'il a consacré son burin. Dans la galerie de l'archiduc Léopold à Bruxelles, connue sous le nom de *Cabinet de Teniers*, on trouve plusieurs pièces de Van Kessel. Enfin il existe de cet artiste un petit volume in-fol. de vases et d'ornements en compartiments, publié à Utrecht, et gravé d'après les dessins d'Adam Viane. Toutes les planches sont marquées d'un A et d'un V entrelacés, monogramme de l'inventeur, et des lettres initiales du graveur T.V.K.F. Cet artiste florissait dans les Pays-Bas, en 1650. On ignore l'époque précise de sa mort. P—s.

KESSLER (JEAN), né à St-Gall en Suisse, fit d'assez bonnes études à Bâle, et ensuite à Wittenberg, où l'avait attiré la renommée de Luther et de Melanchthon. De retour dans sa patrie, il exerça le métier de sellier. Il contribua ensuite à la réformation de St.-Gall, et devint régent. Il a laissé divers manuscrits que les bibliothèques suisses conservent. Le plus curieux est la *Chronique de S. Gall*, à laquelle il avait donné le nom de *Sabatha*, attendu qu'il ne la rédigeait que le samedi soir. Elle offre des détails intéressants sur ses voyages et sur la vie privée des réformateurs, ainsi que sur la réformation de S. Gall. Il mourut en 1574. U—I.

KESTNER (CHRÉTIEN-GUILLAUME), médecin allemand, naquit en 1694 à Kindelbrück, petite ville de Thuringe, dont son père était médecin-physicien. Après avoir fait d'excellentes humanités au gymnase de Weissenfels, il se rendit à Iéna pour étudier la théologie ; mais il ne tarda guère à s'apercevoir que sa faible santé ne lui permettrait pas de supporter les devoirs et les austérités qu'impose l'état ecclésiastique. Il abandonna donc la carrière du sacerdoce pour suivre celle de la médecine, dans laquelle il fit des progrès rapides à Iéna, ainsi qu'à Leipzig. Attiré par la juste renommée de l'université de Halle, il y compléta son éducation médicale. La thèse qu'il soutint en 1719, pour obtenir le doctorat, se distingue par l'esprit de recherches qui fut toujours le goût dominant de l'auteur : *De præ-*

judicatis quibusdam in physiologiâ opinionibus. Revêtu d'un grade honorable, le jeune docteur ne se livra point à l'exercice de l'art de guérir, pour lequel il éprouvait une sorte de répugnance; il aima mieux en cultiver la partie littéraire, qui est effectivement semée de fleurs, tandis que la pratique est hérissée d'épines. Iena lui offrait les moyens d'exécuter ses projets scientifiques; il alla s'y fixer. Théophile Stolle travaillait alors à son Histoire générale des connaissances humaines. Kestner devint son collaborateur, l'aida puissamment dans cette vaste entreprise, et rédigea, entre autres, presque en totalité, la partie médicale : *Anleitung zur Historie der medicinischen Gelahrheit*, 1731. Bien que l'ouvrage publié en 1744, à Halle, porte à-peu-près le même titre : *Kurzer Begriff der Historie der medicinischen Gelahrheit*, il en diffère comme une esquisse diffère d'un tableau. Toutefois cette simple ébauche renferme des notices intéressantes, des réflexions judicieuses, mais trop superficielles, sur les sectes qui ont divisé la médecine, les révolutions qu'elle a subies, le mérite respectif de ceux qui l'ont exercée. On trouve des détails beaucoup plus circonstanciés, des renseignements bien plus satisfaisants dans deux productions de Kestner, auxquelles il doit la réputation dont il jouit : I. *Medicinisches Gelehrten - Lexicon*, etc., Iéna, 1740, in-4°. Cet utile Dictionnaire biographique, composé de 940 pages, présente non seulement la vie des médecins distingués, mais encore l'exposition et l'appréciation de leur doctrine. II. *Bibliotheca medica optimorum per singulas medicinæ partes auctorum delectu circumscripta*, Iéna, 1746, in-8°. Le titre de cet excellent livre indique suffisamment le but de l'écrivain, qui remplit scrupuleusement sa promesse. Les ouvrages sont distribués suivant l'ordre des matières auxquelles ils appartiennent; chacun d'eux est signalé avec exactitude et jugé avec impartialité. Il n'y avait pas une année que Kestner avait mis au jour cette précieuse Bibliographie médicale, lorsqu'il mourut généralement regretté, le 13 mai 1747. C.

KETBOGHA, dixième sulthan d'Egypte, de la dynastie des mamloucs baharites, était moghol de naissance. Fait prisonnier à la bataille d'Hémesse, l'an 680 de l'hégire (1288 de J. C.), il fut esclave de Kelaoun, qui l'admit au nombre de ses mamloucs. Sous le règne de ce prince et de son fils Khalil, Ketbogha parvint aux premières charges de l'état. Nommé *Cheikh-al-Belad* (lieutenant-général du royaume) l'an 693 de l'hégire (1293 de J.-C.), pendant la minorité de Nasar Mohammed, frère et successeur de Khalil, il vengea la mort de ce dernier par le supplice de la plupart des assassins et de leurs complices. Bientôt après, le grand vézyr Chadjaï ayant tenté de se défaire du jeune sulthan et du gouverneur, son complot fut découvert; et quoique les mamloucs Bordjites, qu'il avait gagnés, eussent d'abord vaincu Ketbogha, qui les assiégeait dans le château du Caire, celui-ci revint avec de nouveaux renforts; et Chadjaï isolé, sans secours, parce que la mère du sulthan avait fait fermer les portes du château, fut forcé dans son palais : sa mort et l'arrestation des chefs Bordjites rétablirent pour un moment la tranquillité; mais les troubles recommencèrent avec plus de fureur, lorsqu'on vit Ketbogha rappeler Ladjyn, un des principaux assassins de Khalil, et se déclarer ouvertement

son protecteur. Au milieu du désordre, et par le conseil de ce favori, qui craignait que le sulthan ne le punît un jour de son forfait, Ketbogha fit déposer ce jeune prince, et traita les anciens mamloucs, auteurs de l'insurrection contre Ladjyn, avec autant de rigueur qu'il avait précédemment traité ses complices. Il monta lui-même sur le trône, le 12 moharrem 694 (2 décembre 1294), prit les titres de *Melik-el-adel-zeïn-eddyn* (le roi juste, l'ornement de la religion); et ces fiers émyrs, ces terribles mamloucs, toujours prêts à déposer ou à égorger leurs souverains, ne rougirent pas de descendre de cheval, sur la grande place du Caire, et de baiser honteusement la terre devant leur nouveau maître, jadis leur prisonnier et leur esclave. Le règne de Ketbogha, moins orageux que sa régence, aurait été heureux, si la famine et la peste n'eussent pas ravagé l'Egypte et la Syrie. L'échec qu'éprouva la population dans ces deux contrées, fut en partie réparé par l'arrivée de dix mille moghols, dont le chef, Tharaghaï (peut-être Thaghadjar), l'un des principaux moteurs de la révolte qui plaça Baïdou-Khan sur le trône, avait abandonné la Perse, où Ghazan-Khan vouait à l'extermination tous les meurtriers de son oncle Kandjatou. Ketbogha accueillit avec bienveillance ses compatriotes, leur assigna des établissements dans la Syrie et dans la Palestine, appela leurs chefs à sa cour, les combla d'honneurs et de présents, et leur donna des emplois considérables. Ce prince ne manquait pas de vertus; il aimait les savants : on estimait son courage, sa prudence, sa modération, même sa douceur, dans un pays où une cruelle sévérité est trop souvent nécessaire. Mais sa faiblesse et sa confiance pour Ladjyn causèrent sa perte. Ce traître, après avoir vainement tenté d'assassiner son bienfaiteur, se fit proclamer sulthan en Egypte, le 10 safar 696 (8 décembre 1296). Ketbogha, réfugié à Damas, y apprit bientôt les progrès de son rival, se démit de l'empire dont il avait joui un peu plus de deux ans, obtint, en indemnité, le gouvernement de Sarkhed, et, deux ans après, celui de Damas, qu'il posséda jusqu'à sa mort.

A—T.

KETEL (Corneille), peintre, naquit à Gouda en 1548. Son goût pour la peinture se manifesta dès son enfance; à l'âge de douze ans, il commença à prendre les premières leçons de son art chez un de ses oncles, peintre assez estimé, mais qui cependant s'occupa de préférence à lui donner des connaissances dans les belles-lettres. A dix-huit ans, il entra chez Blocklandt, peintre de Delft, d'où, après un séjour d'une année, il se rendit à Paris. De cette ville il vint à Fontainebleau, où Jérôme Franck, Franzen de Mayer et Denis d'Utrecht, ses compatriotes, étaient occupés aux peintures du château. Ces trois artistes l'accueillirent favorablement, l'adjoignirent à leurs travaux; et, sous leur direction, il fit des progrès qui les étonnèrent eux-mêmes : mais son séjour en France ne fut pas de longue durée. Charles IX et sa cour s'étaient rendus à Fontainebleau; et Ketel, comme protestant, eut ordre de quitter le royaume. Il retourna en Hollande, avec l'intention de revoir la France lorsque les troubles qui déchiraient cette belle contrée auraient cessé. Il resta six ans à Gouda, trouvant peu de ressources dans ses travaux. L'espoir d'améliorer son sort le conduisit en Angleterre. Arrivé à Londres, un sculpteur-architecte, qui

avait connu son oncle, le reçut avec bonté, le fit connaître, et lui procura bientôt de nombreux travaux, particulièrement des portraits. En 1578, Ketel peignit la reine Elisabeth, le comte d'Oxford, et les principaux personnages de la cour. Il exécuta, à cette époque, un grand tableau, représentant *la Force domptée par la Sagesse*, qui fut donné au chancelier Christophe Hatten, et qui existe encore en Angleterre. En 1581, il revint à Amsterdam, où il continua de peindre le portrait. C'est alors qu'il fit un tableau célèbre, où il a représenté en entier la compagnie des arquebusiers, ayant en tête leur capitaine Hermann Rodenborg Beths; il s'y est peint lui-même de profil. Ce tableau, placé dans la galerie du Mail, est remarquable par la vérité, la vigueur, et le naturel des têtes, la beauté du coloris, et l'imitation parfaite des étoffes et des autres accessoires. Le succès de ce tableau engagea, en 1589, la compagnie de St.-Sébastien, ou confrérie de l'Arc, à lui demander un tableau du même genre, qu'il exécuta avec un égal succès et la même perfection. Il peignit les artistes et les amateurs de son temps les plus renommés, sous la figure de J.-C. et des apôtres. Parmi ces portraits, celui de Henri Keyser (1) tient le premier rang. Le mérite de Ketel était généralement reconnu; sa réputation était si étendue, qu'il pouvait à peine suffire à toutes les demandes qui lui étaient adressées. Tout autre artiste eût été satisfait; mais, soit par une bizarrerie que l'on a peine à concevoir, soit par l'espoir d'augmenter encore sa réputation, il se mit, sur la fin de sa vie, à peindre en se servant de ses doigts, au lieu de pinceaux. Il commença par son portrait, et il en fit plusieurs en ce genre avec le plus grand succès. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces ouvrages, c'est la franchise et la pureté avec lesquelles ils sont exécutés. Encouragé par ce premier succès, Ketel se servit de procédés plus extraordinaires encore. Il abandonna presque entièrement l'usage des pinceaux, et les remplaça par les doigts de sa main gauche et de ses pieds. Il disait qu'il s'était mis à peindre avec ses pieds, pour prouver qu'avec du génie, il n'est pas d'instrument dont un artiste habile ne puisse se servir avec succès. Cette remarque peut être vraie; mais comme la bonté d'un ouvrage de peinture ne consiste pas seulement dans le mérite de la difficulté vaincue, mais dans la vérité de l'imitation, tout procédé qui facilitera cette imitation sera préférable aux moyens qui n'ont d'autre but que de créer de nouveaux obstacles pour l'artiste. Ce qui prouve cette vérité, c'est qu'aucun de ses disciples n'a suivi sa méthode. Le seul d'entre eux qui se soit fait une réputation, est Isaac Oseryn, de Copenhague, qui resta trois ans chez lui, d'où il se rendit à Venise et à Rome, et qui mourut fort jeune au service du roi de Danemark, dont il n'eut même pas le temps de terminer le portrait. Ketel peignit également l'histoire, le portrait, l'architecture; il modelait en terre et en cire; il était poète, et

(1) Il est difficile de décider si ce Henri de Keyser est le même que Theodore de Keyser, peintre hollandais du plus grand mérite, sur la vie et le lieu de naissance duquel on n'a que des incertitudes. Ce Keyser n'est connu que par un tableau célèbre, sous le nom *des Bourguemestres d'Amsterdam*, et qu'on dit représenter ces magistrats délibérant sur la réception à faire à la reine Marie de Médicis, lorsque pendant sa disgrâce elle vint dans cette ville en 1638. Rien n'indique que ce soit le véritable sujet de ce tableau, dont on ne peut trop admirer, du reste, la couleur, la délicatesse et le naturel : il ornait le cabinet du stathouder. Il a fait partie du Musée du Louvre, et a été repris par les Pays-Bas en 1815. Le Musée du Louvre possédait du même maître le *Portrait d'un homme vêtu de noir avec une fraise blanche au cou*. Ce portrait, digne de Van Dyck, a été également repris, dans la même année, par les Pays-Bas.

ornait ses tableaux d'emblèmes et d'inscriptions. Les estampes gravées d'après ses tableaux, dénotent qu'il composait avec esprit; mais on ne peut se dissimuler que le dessin en est défectueux, ce qui a dû nuire au succès de ses ouvrages. Il mourut dans les premières années du XVIIe. siècle.

P—s.

KETELAER (NICOLAS), et GERARD de LEEMPT, son associé, sont les plus anciens imprimeurs de la Hollande; car on ne croit pas à la fable de Meermann (V. J. L. COSTER, tom. X, p. 58). Ils étaient établis à Utrecht, à la fin du XVe. siècle. Un seul livre porte leur nom; c'est la première édition du *Scholastica historia super Novum-Testamentum*, 1473, in-fol. (V. COMESTOR, IX, 345). La similitude des caractères fait attribuer aux mêmes imprimeurs l'édition *princeps* de l'*Historia ecclesiastica* d'Eusèbe, 1474, in-fol. (*Voy*. EUSÈBE, XIII, 526), et plusieurs autres ouvrages, tous sans date, tels que: *Alexandri Magni liber de prœliis*, in-fol., qu'on croit de 1473; et *Th. à Kempis defuncti opera*, in-fol. qu'on regarde généralement comme étant de 1474 : mais il est à remarquer que dans ce dernier volume on ne trouve pas le livre *De Imitatione Christi* (V. GERSON, XVII, 230; et KEMPIS, ci-devant, pag. 290). On ignore l'époque de la mort de Ketelaer et de Leempt. A. B—T.

KEUCHEN (ROBERT), critique, historien, jurisconsulte et poète, né dans la Gueldre, et professeur à Amsterdam, s'est fait surtout connaître par une édition de Frontin (Amsterdam, 1661, in-8°.), que l'on recherche encore aujourd'hui, parce qu'elle contient tout ce qui nous reste des œuvres de ce Romain, son livre des *Stratagèmes militaires*, et ses traités sur les aqueducs de Rome, sur les limites et sur les colonies. Les notes en sont nombreuses, mais ne doivent pas faire grand honneur à Keuchen, s'il faut s'en rapporter au jugement d'Oudendorp : « Je n'ai pas cru, dit Oudendorp dans la préface de son édition des *Stratagèmes de Frontin*, qu'il fut très utile de réimprimer les remarques de Keuchen, parce qu'on peut se les procurer aisément; et je me suis d'ailleurs aperçu qu'elles sont en très grande partie dérobées à Scriverius, à Casaubon, à Saumaise et à d'autres célèbres critiques, ou si frivoles et si pleines d'ignorance, que c'eût été abuser du loisir des lecteurs, que de les remettre sous leurs yeux. » Au-devant de cette édition de Frontin, Keuchen a fait imprimer plusieurs pièces de vers, composées en son honneur par ses amis; on y apprend qu'il était un homme incomparable, et, de plus, qu'il avait déjà donné une édition de *Cornelius Nepos*, et publié un poème intitulé *Anglia triumphans*, dans lequel il célébrait les succès de Charles II, replacé sur le trône d'Angleterre. Les muses latines reçurent de lui plus d'un hommage; et il a laissé, I. sous le titre de *Musæ juveniles*, un recueil de vers latins dont Morhof parle en ces termes : « Le style des *Musæ juveniles* de Keuchen est extrêmement négligé, et quelquefois la quantité des syllabes n'est pas observée: ce n'est pourtant pas un ouvrage méprisable. » II. *Gallia, seu poëmatum heroïcorum libri II*, adressé à Louis XIV, qui, heureusement, n'a pas manqué de chantres plus dignes de lui et de son siècle, Arnheim, 1640, in-4°. Le grand roi lui donna une preuve de sa munificence, dans ce mandat que la vanité du poète a transmis à la postérité: « Garde de mon

» trésor royal, M. Etienne Jehannot, » sieur de Bartillat, payez comptant » au nommé Robert Keuquène, la » somme de 300 livres, de laquelle » je lui ai fait don. Fait à Paris, 21 » avril 1669, Louis, et plus bas, » Tellier. » L'auteur, qui à cette époque était à Paris, trace, dans une pièce intitulée *Gallia triumphans*, l'histoire de la ville de Paris, la succession des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV, etc.; c'est cette pièce qui lui fut payée cent écus. Il décrit, dans les autres, les principaux monuments de la capitale, le Louvre, le Luxembourg, les statues équestres de Henri IV et de Louis XIII, les tombeaux de Saint-Denis, etc. Il faut croire, pour l'honneur de son patriotisme, qu'il ne chantait plus *Gallia triumphans* en 1672. Keuchen, dans la préface de son *Frontin*, promettait une édition de *Serenus Sammonicus*; elle parut à Amsterdam en 1662, in-8°., accompagnée d'un ample commentaire, que Burmann a reproduit en entier dans sa collection des *Poëtæ latini minores*. Ce que Burmann dit de ce travail mérite d'être rapporté : « Je me rap» pelle que l'illustre Grævius, qui » avait connu Keuchen de fort près, » m'a souvent raconté que les savants » du temps étaient sûrs qu'il avait pris » tout ce que ses notes avaient d'esti» mable, dans les papiers de son » grand-père, Rob. Keuchen, consul » à Wésel, et premier médecin de » l'électeur de Brandebourg. J'ai moi» même découvert dans son com» mentaire, d'insignes larcins, et j'en » ai fait l'observation en plus d'un » endroit... Quoi qu'il en soit, ces re» marques offrent des preuves fré» quentes d'érudition. » On a encore de Keuchen un livre intitulé : *Antoninus Pius*, Amsterdam, 1667, in-12. Ce sont des *Excursions politiques* sur la vie d'Antonin le Pieux, auxquelles l'auteur a joint un Parallèle de Richelieu et de Mazarin.

B—ss et M—on.

KEUCHENIUS (Pierre), théologien hollandais, né à Bois-le-Duc en 1654, mort pasteur de l'église réformée, à Arnheim, en 1691, a fait preuve de ses connaissances philologiques, en publiant à Amsterdam, 1689, in-8°., *Annotationum pars prior in IV Evangelia et acta Apostolorum*. Le savant professeur de Leyde, Jean Alberti, a fait imprimer, long-temps après la mort de Keuchenius, ses recommandables *Annotata in omnes novi Testamenti libros*, Leyde, 1755, in-8°. M—on.

KEULEN (Ludolphe Van), géomètre hollandais, ainsi appelé parce qu'il était originaire de Cologne, naquit à Hildesheim, et enseigna les mathématiques à Breda, puis à Amsterdam. Il acquit une grande célébrité par l'approximation qu'il a donnée du rapport du diamètre du cercle à la circonférence. Il l'emporte de beaucoup à cet égard, dit Montucla, sur Archimède, Metius, Viète, et Adrianus Romanus, qui s'étaient évertués à resserrer de plus en plus les limites de ce rapport, que Keulen poussa jusqu'à trente-cinq décimales. Il mourut à Leyde en 1610, et fut inhumé dans l'église St. Pierre, où il a un tombeau, sur lequel il a fait graver sa principale découverte. On a de lui : I. *De circulo et adscriptis* (en hollandais), Delft, 1596, in fol., et traduit en latin par Snellius, 1619, in 4. On y trouve les calculs de Van Keulen sur le cercle; travail qui annonce plus de courage et de patience que de génie. II. *Fundamenta arithmetica et geometrica*, traduit en latin par Snellius, Leyde, 1615, in-4°. L'original hollandais a été réimprimé à Leyde,

1716, in-fol. III. *Zetemata* (*seu problemata*) *geometrica*. Keulen était un habile analyste, et maniait l'algèbre avec beaucoup de dextérité. (*Voy.* Montucla, *Histoire des mathématiciens*, tom. 2, pag. 6). — Jean Van Keulen, hydrographe hollandais, mort au commencement du XVIII siècle, est avantageusement connu par son édition de l'Atlas intitulé : *Le Nouveau grand illuminant Flambeau de la mer*, par Jean Van Loon et Nicolas Jean Voogt, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol. C'était l'ouvrage de ce genre le plus complet, et le plus exact qu'on eût encore vu : le succès qu'il obtint, engagea Keulen à redoubler de soins pour le perfectionner, et il y ajouta, en 1699, un supplément sous ce titre : *Le grand nouvel Atlas de la mer, ou Monde aquatique ;* il contient cent-soixante cartes, dont plusieurs nouvelles, et les autres corrigées d'après les découvertes les plus récentes. Cette double collection a conservé longtemps un prix assez élevé; mais elle n'est plus recherchée aujourd'hui. — Gérard Van Keulen donna aussi, en 1728, un *Flambeau de la mer*, divisé en 4 parties.

W—s.

KEULEN (Jansons Van), peintre, naquit en 1580. On ignore le lieu de sa naissance et le nom de son maître; on sait seulement qu'il fut employé à la cour de Charles Ier., roi d'Angleterre, et qu'il y demeura pendant une partie du règne de ce prince. Les troubles qui agitaient le royaume effrayèrent Van Keulen : il aimait la tranquillité; et malgré les avantages qu'il aurait pu trouver en Angleterre, où il était connu, il préféra venir s'établir à la Haye. Son talent cependant le fit bientôt sortir de la foule des artistes; et le magistrat de la ville le chargea, en 1647, d'exécuter, dans le genre de Ravestein, un tableau où il représenta les portraits en pied du bourguemestre et des échevins de la ville à cette époque. Ce tableau, composé de 14 figures de grandeur naturelle, fut placé en regard de celui de Ravestein; et quoiqu'il lui soit inférieur, on convient cependant qu'il justifie le choix qui avait été fait de Van Keulen, pour l'exécuter. Cet artiste mourut en 1656.

P—s.

KEXLER (Simon), professeur de mathématiques à l'université d'Abo en Finlande, était né en 1602, dans la province suédoise de Néricie, et fit ses études à Upsal. Le desir d'étendre ses connaissances lui fit entreprendre un voyage ; et il parcourut plusieurs parties de l'Europe, visitant les universités les plus célèbres. A son retour, il enseigna les mathématiques à Strengnès et à Upsal ; en 1640, il fut placé comme professeur à l'université d'Abo, que le gouvernement de Suède venait de fonder. Les sciences mathématiques étaient encore peu cultivées dans le Nord ; et Kexler fut un des premiers qui en répandit le goût parmi ses compatriotes. Ses leçons formèrent des mécaniciens et des ingénieurs, dont l'Etat put tirer parti ; et ses ouvrages furent long-temps regardés comme classiques. Il mourut le 22 mars 1669. On a de lui : *Arithmetica geodetica denaria*, Abo, 1649. *Arithmet. astronomica sexagenaria*, ibid., 1649. *Trigonometriæ liber I*, ibid., 1649. *De planorum triangulorum constructione*, ibid., 1649. *De sphæric. triangulorum solutione*, ibid., 1649. *Arithmetica triplex*, ibid., 1658. *Tractatus brevis de tempore.... Item de calendario chirometrico, Juliano atque Runico*, ibid., 1661,

in-4°. *Arithmetica vulgaris*, ibid., 1666. C—AU.

KEY (GUILLAUME), peintre, naquit à Bréda en 1520. Il entra dans l'école de Lambert Lombard, et fut le condisciple de Franc-Floris. Si ses compositions ont moins de feu que celles de ce dernier peintre, il a manifesté un grand talent pour l'imitation vraie et sentie de la nature ; son pinceau a de la douceur et du moelleux ; ses sujets sont composés avec sagesse, et son coloris est agréable. Ses tableaux furent recherchés par les amateurs, et payés fort cher ; et comme les demandes qu'il recevait étaient très multipliées, il parvint à amasser une fortune considérable, dont il faisait le plus noble usage. Doué d'une figure aimable et distinguée, il aimait à se faire remarquer par la recherche de ses habits et le luxe de sa maison. La sagesse de sa conduite, et l'économie qu'il apportait dans toutes ses dépenses, lui permirent de se livrer à tous les plaisirs honnêtes de la vie. Il avait été chargé par la maison de ville d'Anvers, de peindre un tableau représentant les portraits en pied, de grandeur naturelle, de tous les magistrats de cette ville : le haut du tableau était orné d'une gloire, où l'on voyait Jésus-Christ environné d'un chœur d'esprits célestes. Cet ouvrage remarquable périt dans l'incendie qui consuma en 1576 l'hôtel-de-ville d'Anvers. Il fit le portrait du cardinal de Granvelle, qui l'en récompensa généreusement. Enfin, sur le bruit de sa réputation, le duc d'Albe l'appela près de lui pour lui commander son portrait. Tandis que Key s'occupait de cet ouvrage, il entendit le duc d'Albe concerter avec les juges la mort du comte d'Egmont et de quelques autres seigneurs, dont le duc voulait faire un exemple. L'artiste en conçut une telle épouvante, qu'en rentrant chez lui il tomba malade, et mourut le 5 juillet 1568, le jour même de l'exécution des comtes d'Egmont et de Horn. Quelques auteurs prétendent que sa mort arriva quelques jours auparavant, causée par la seule frayeur que lui inspira la physionomie du duc d'Albe. Key avait été admis à l'académie d'Anvers, en 1540. Le musée du Louvre possédait un *portrait d'homme* peint par Key, provenant de la galerie de Vienne. Il a été repris en 1815 par l'Autriche. P—s.

KEY (THOMAS). *Voy*. CAÏUS, VI, 488-2, et HEARNE, XIX, 534.

KEYLHAU (EBERHART), peintre, connu en Italie sous le nom de *Monsu Bernardo*, naquit en 1624 à Helsingör, en Danemark, près de la forteresse de Cronemburg. Son père, Allemand d'origine, était venu s'établir dans cette forteresse, dont le roi Christian IV l'avait nommé garde-magasin ; il y épousa une flamande, dont il eut Eberhart. Cet enfant fut élevé dans la religion luthérienne. A l'âge de douze ans, et après avoir reçu les premiers éléments des belles-lettres, son goût naturel pour la peinture se manifesta ; et son père le mit chez Stessinwinckel, peintre danois, célèbre par le tableau des Sept planètes qu'il avait peint sur le plafond du palais de la reine, et qui fut enlevé par les Suédois lorsqu'ils s'emparèrent de la forteresse de Cronemburg. Keylhau resta chez ce maître jusqu'à dix-huit ans, que son père l'envoya en Hollande pour se perfectionner. Il entra chez Rembrandt, et les leçons d'un si grand maître ne furent pas perdues pour lui : cependant il suivait en même temps l'académie de Culembourg. Cet habile amateur avait rassemblé une collection précieuse d'ouvrages des plus fameux artistes, dont il faisait faire, par les

jeunes gens qui venaient chez lui, des copies qu'il vendait ensuite avantageusement. Keylhau crut alors pouvoir se suffire à lui-même; il ouvrit une école où il réunit un assez grand nombre d'élèves : mais le desir de voir l'Italie l'emporta sur tous les avantages qu'il pouvait trouver à Amsterdam ; il demanda donc à son père la permission d'entreprendre ce voyage. Affligé d'un premier refus, le jeune artiste persista néanmoins dans sa résolution; et après avoir eu soin d'en informer son père, il se mit en route sans attendre sa réponse. Arrivé à Maïence, il y séjourna pendant trois mois, et y peignit pour le maître-autel des Capucins, une *Assomption* haute de quatorze pieds et large de dix. Il arriva enfin à Venise en 1651, après avoir traversé une partie de l'Allemagne et du Tyrol. Il y rencontra plusieurs compatriotes qui, charmés de son esprit et de ses talents, lui firent faire leur portrait. L'un d'entre eux l'introduisit chez Gio-Carlo Savorgnan. Ce seigneur accueillit l'artiste avec bonté, et lui confia les peintures d'un palais qu'il venait de faire bâtir sur le Canaregio. Eberhart se mit sans délai à l'ouvrage; mais attaqué, au bout de quinze jours, d'une maladie extrêmement grave, qui le mit aux portes du tombeau, il ne dut le retour à la vie qu'aux soins affectueux de Savorgnan, qui ne voulut point le laisser loger ailleurs que chez lui. C'est dans cette maison qu'il reçut le nom de *Bernardo*, comme moins difficile à prononcer que celui d'Eberhart : les Italiens y ajoutèrent le mot de *Monsu*, qu'ils donnent en général aux étrangers venus d'au-delà des monts; et c'est sous cette dénomination qu'il est plus particulièrement connu. Savorgnan, ayant été nommé, en 1644, podestat de Bergame, emmena Keylhau avec lui. Pendant son séjour dans cette ville, Eberhart peignit son protecteur et toute sa famille, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs bergamasques. Après un court voyage à Milan, où il était allé admirer les chefs-d'œuvre de l'école Lombarde, il résolut de se rendre à Rome, résistant à toutes les instances de Savorgnan pour le retenir, et surtout pour le faire changer de religion. Cependant, sur sa réputation, le cardinal Aquaviva, légat de Ravenne, l'attira près de lui, lui fit faire son portrait, et deux grands tableaux de l'histoire de Renaud et d'Armide. A cette époque, la reine Christine se rendait à Rome; elle devait traverser les villes de Forli et de Rimini : le cardinal chargea Keylhau de se rendre sur-le-champ à Ferrare, et de tâcher de faire le portrait de la reine, de manière à ce qu'elle pût le trouver dans l'appartement qui lui était destiné à Forli. L'artiste réussit; mais son tableau n'étant point assez sec pour qu'on pût le rouler, on fut obligé de le faire transporter à bras, de Ferrare à Forli. Le cardinal découvrit, quelque temps après, que Keylhau n'était pas catholique, et il tâcha de le faire changer de sentiments; sur son refus, il lui ordonna de s'éloigner. L'artiste cependant s'arrêta quelque temps à Ravenne, et y peignit un tableau représentant *St. Benoît en extase*, pour les bénédictins de St.-Vital. Il arriva enfin à Rome le 31 mars 1656. Son intention était de n'y séjourner que pendant quelques mois pour se perfectionner dans son art, et de retourner ensuite auprès de son père, en traversant la France. Une maladie contagieuse qui régnait alors à Rome, et dont il fut atteint, l'empêcha d'exécuter son dessein : dans la crainte que lui causa sa maladie, il eut recours à un religieux

de son pays, dont les exhortations pieuses parvinrent à le convertir. Il abjura solennellement le luthéranisme, renonça entièrement à sa patrie pour se fixer à Rome, et s'y maria en 1657. Il fut chargé de nombreux travaux, tant pour l'Italie que pour la France et l'Espagne; il peignit même pour les jésuites douze tableaux représentant les *Douze Apôtres*, qui furent envoyés dans l'Inde. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a exécutés, on remarque particulièrement une *Vierge apportant l'habit à un religieux de l'ordre des Carmes ; St. Dominique en extase soutenu par deux autres saints*, un *St. Paul ermite* et un *St. Jérôme*, destinés pour l'Espagne. Il avait exposé publiquement à Rome un tableau représentant l'*Intérieur d'une école*, qui obtint un tel succès, que le cardinal Savelli l'acheta pour le placer dans sa galerie. Outre son talent pour peindre l'histoire, Keylbau réussissait également dans la représentation des scènes familières. Parmi ces derniers tableaux, on distingue une *Servante allumant une chandelle*, une *autre épluchant la salade*, une *Jeune fille allant à l'école*, etc. Pour pouvoir suffire à tant de travaux, il avait adopté un mode de peindre expéditif, qui consistait à ébaucher ses tableaux d'une manière très avancée, de sorte qu'il n'avait plus qu'à revenir sur son ouvrage pour le terminer. Sa couleur était vraie, sa composition bien disposée, ses airs de tête naturels, et son pinceau facile et soigné. Il était sur le point d'être attaché aux grands-ducs de Toscane, lorsqu'il mourut à Rome en 1687, dans les sentiments les plus religieux, des suites d'une pleurésie et d'une fièvre putride. Il fut enterré dans le cimetière des Danois, situé à Rome dans la Transpontine. Doué d'un caractère plein de douceur et de modestie, il écoutait sans peine la critique, et corrigeait volontiers les défauts qu'on lui faisait remarquer dans ses ouvrages. P—s.

KEYSER (Henri de). *V.* Ketel, pag. 332, à la note.

KHADYDJAH, fille de Khowaïled, et riche marchande de la célèbre tribu des Coraïchites, qui donna naissance à Mahomet, était déjà veuve de deux maris et âgée de quarante ans, quand elle prit celui-ci pour facteur (*Voy.* Mahomet). Il avait alors vingt-cinq ans, et jouissait d'une grande réputation d'intelligence et de probité; mais il se trouvait sans fortune : Khadydjah l'envoya en Syrie pour des opérations commerciales ; elle lui donna, pour compagnon de voyage, un esclave affidé. Ils vendirent avantageusement toutes leurs marchandises à Damas, et en rapportèrent d'autres à la Mekke. Au retour de leur voyage, qui fut très lucratif pour leur commettante, l'esclave, enthousiasmé ou feignant de l'être, ne se lassait pas de raconter les merveilles dont il avait été témoin pendant la route, et que Dieu avait opérées en faveur de son compagnon de voyage. En effet, Khadydjah vit elle-même, de la terrasse de sa maison, deux anges qui couvraient de leurs ailes Mahomet, monté sur son cheval, pendant la plus grande chaleur du jour. Elle le fit remarquer aux femmes qui étaient auprès d'elle, et qui partagèrent son admiration et son respect pour ce favori du ciel : leur étonnement redoubla, quand l'esclave voyageur leur assura que la même merveille s'était opérée pendant tout le cours du voyage. Satisfaite du résultat de ses opérations, Khadydjah lui paya le triple de la somme dont ils étaient convenus. Deux mois et vingt jours s'étaient à peine écoulés depuis

le retour des deux voyageurs, que Khadydjah, n'étant plus maîtresse de ses sentiments d'amour et d'admiration pour Mahomet, offrit elle-même de s'unir à lui : le fidèle esclave fut chargé de cette négociation. Il réussit d'autant plus facilement que, malgré la disproportion des âges, les charmes de Khadydjah, et surtout son amour, son enthousiasme pour l'époux qu'elle s'était choisi, avaient déjà gagné le cœur de celui-ci ; et sa réponse ne fut pas équivoque. Elle envoya un second message avec un écrit, qui ne renfermait que ces mots : *Epousez-moi.* Dès qu'Abou-thâleb, oncle de Mahomet, fut instruit du consentement des deux parties, il vint accompagné des chefs et des vieillards de la tribu des Coraïchites ; il fit la cérémonie du mariage, et unit son neveu avec Khadydjah, vers l'an 603 de l'ère chrétienne. La fiancée reçut pour douaire vingt jeunes femelles de chameaux. Ce fut, dit Aboul-féda, la première femme qu'il épousa : il avait alors vingt-cinq ans, et n'en épousa pas d'autre tant qu'elle vécut. Elle fut la première qui crût à l'envoyé de Dieu : soit crédulité, soit hypocrisie, elle écoutait avec attention et recueillement les visions que son époux avait dans ses entretiens avec l'ange Gabriel, qui lui répondait, « Tu es le prophète de cette nation ; » et elle allait raconter tout ce qu'elle venait d'entendre à tous ses parents et amis. Aussi Mahomet, sans égard pour ses autres épouses, a-t-il mis celle-ci au nombre des femmes prédestinées, qui ne sont qu'au nombre de quatre, savoir : Acyt, épouse de Pharaon ; Maryâm, fille de Omrân (1) ; Khadydjah, fille de Khowaïled, et Fâthimeh, fille de Mohammed (Mahomet). Les vastes projets que le nouvel époux méditait et qu'il allait bientôt faire éclater, ne le détournaient pas des devoirs qu'il venait de contracter ; il s'occupait des affaires de sa famille, et travaillait surtout à donner des enfants à son épouse. Elle en eut huit : quatre garçons, qui moururent tous en bas âge, et quatre filles : la mémoire de l'aînée, nommée Fâthimeh, jouit encore d'une grande vénération parmi les Musulmans, à cause de l'affection particulière que lui portait son père. Les baisers plus que paternels qu'il lui donnait excitèrent souvent la jalousie d'Aïchâh, sa dernière femme (*Voy.* AICHAH, tom. Ier., pag. 340), quoiqu'il prétendît n'avoir d'autre motif que de se rappeler les parfums délicieux qu'il avait savourés dans son ascension au ciel, et qu'il retrouvait, disait-il, sur la bouche de Fâthimeh (*Voy.* FATHIMEH, tom. XIV, pag. 184). Un des grands mérites de Khadydjah aux yeux des Musulmans, est d'avoir, la première sur la terre, pratiqué les ablutions après le Prophète, qui la conduisit lui-même un matin, au sortir de la couche nuptiale, auprès d'une fontaine qu'il avait fait jaillir miraculeusement en grattant la terre avec son pied. Elle s'y purifia, et fit la prière debout, avec les deux prostrations, à l'exemple de son époux, comme les Musulmans l'ont constamment pratiqué depuis cette époque : après un bonheur non interrompu, une union de vingt-quatre ans, cinq mois et huit jours, la bonne et soumise Khadydjah, cette mère des fidèles Musulmans, qu'on cite encore comme le modèle des épouses, mourut âgée de soixante-quatre à soixante-cinq ans, l'an 628 de l'ère chrétienne. L'apôtre des Arabes avait alors cinquante ans ; il

(1) Il s'agit ici de Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, et non de Marie, mère de Jésus, comme l'ont cru Maracci et Prideaux.

la pleura amèrement, en conserva un précieux souvenir, et il en parlait si souvent qu'il excita le mécontentement de plusieurs de ses autres femmes, et probablement le ressentiment d'Aïchâh : « Celle que vous vantez et que » vous regrettez, lui dit-elle un jour, » était vieille et veuve, et Dieu l'a » remplacée par une épouse jeune » et vierge, ce qui doit vous plaire » davantage. — Non, lui répondit-il » fort peu galamment, Khadydjah a » cru en moi, quand tous les hom- » mes m'accusaient de mensonge et » d'imposture ; elle fut généreuse et » dévouée envers moi, lorsque tout le » monde me persécutait. » Suivant une tradition d'Abou-horéirah, l'ange Gabriel vint dire à Mahomet : « Puis- » que Khadydjah t'a enrichi de tous » ses biens quand tu étais dans l'in- » digence, salue-la de la part de » Dieu et de la mienne, et annonce- » lui qu'on lui prépare un palais bâti » dans le ciel, et où elle n'éprouvera » ni douleurs ni soucis. » L—s.

KHAIR-BEG, premier gouverneur ou pacha d'Egypte depuis la conquête de ce pays par Sélim, était Circassien d'origine, et de ce peuple qu'on nomme *Abasa*. Son père se nommait Melbaï : aussi Khair-beg était-il appelé Ibn-Melbaï. Il avait quatre frères nommés Casbaï, Khizr-beg, Djanbelat et Kansouh. Tous cinq furent envoyés par leur père au sulthan Caït-baï, et eurent des emplois à sa cour. Casbaï, Khizr-beg et Djanbelat moururent du vivant de ce sulthan. Kansouh parvint au rang de vice-roi de Syrie, et mourut sous le règne du sulthan Kansouh Algauri. Quant à Khaïr-beg, il n'était point né en Circassie ; il avait vu le jour à Samsoum, ville voisine de la Géorgie. Jamais il ne fut esclave : quand il fut grand, son père l'envoya, comme nous l'avons dit, au sulthan Caït-baï, qui le plaça parmi ses mamloucs. Il passa dans ce corps par différents grades, et parvint au rang d'émir sous le règne d'Almélic-alnaser, fils de Caït-baï. Ce prince l'envoya en ambassade au sulthan othoman, Bajazet, fils d'Othman, en l'année 903 (1497-8). Sous le règne du sulthan Djanbélat, il devint commandant d'un régiment de mille hommes, et fut envoyé en Syrie avec l'armée. Toumanbai, premier du nom, surnommé Almélic-aladil, le rappela au Caire, et lui conserva le rang de commandant d'un régiment de mille hommes. Kansouh Algauri, ayant succédé à Toumanbai, l'éleva à la dignité de grand-chambellan. La mort de son frère Kansouh laissait vacante la place de vice-roi de la Syrie ; le gouverneur d'Alep ayant été nommé pour lui succéder, le gouvernement d'Alep fut donné à Khaïrbeg en l'année 910 (1504-5). Il occupa cette place jusqu'au temps où Sélim, fils d'Othman, marcha contre le sulthan Kansouh Algauri. Khaïrbeg par sa trahison fut la principale cause de la défaite du sulthan circassien ; et ce fut lui qui excita Sélim à entreprendre la conquête de l'Egypte : non seulement il lui persuada que cette conquête lui coûterait peu de peine, mais il l'aida de ses conseils pour faciliter le succès de cette entreprise. Il fut cause par-là de la ruine de ce pays, de la mort d'un grand nombre d'émirs circassiens, et de la fin tragique de Toumanbai, second du nom. Sélim, après la soumission de l'Egypte, en donna d'abord le gouvernement à Younous-Pacha : mais au moment de quitter ce pays, il changea d'idée, et substitua Khaïrbeg à Younous ; ce qui eut lieu au mois de schaban 923 (septembre

1517). Khaïr-beg conserva ce gouvernement jusqu'à sa mort, arrivée le 14 de dhou'lkaada 928 (9 octobre 1522). Khaïr-beg ne manquait point de talents; mais son avarice et sa cruauté rendirent son administration très funeste à l'Egypte. Il fit périr un grand nombre d'hommes pour les plus légères fautes, ou par un pur caprice, et sans aucun motif. Les personnages les plus distingués n'étaient point à l'abri de sa barbarie. Il condamnait arbitrairement les victimes de sa fureur à être étranglées, coupées en deux ou empalées. Il inventa même une nouvelle manière d'exercer ce dernier supplice: elle consistait à empaler un homme d'un flanc à l'autre; et ajoutant le sarcasme à la cruauté, il appelait cela *embrocher l'aubergine*. On évalue à dix mille hommes le nombre de ceux qu'il fit périr tant en Egypte qu'en Syrie, et la plupart étaient innocents. Les altérations continuelles que les monnaies d'or, d'argent et de cuivre éprouvèrent sous son gouvernement, contribuèrent plus que toute autre chose à la ruine de l'Egypte. Son avarice ne respectait rien; et tandis qu'il prétextait l'épuisement du trésor pour retrancher aux mamloucs circassiens une partie de leur paye, il portait la main, par les agents de ses exactions, sur les biens que les particuliers, les émirs, les hommes de guerre, et leurs veuves ou leurs enfants tenaient de la libéralité des sulthans précédents, ou avaient acquis à prix d'argent, et même sur les biens affectés ou hypothéqués à des établissements religieux et à des fondations pieuses. Près de mourir, il exigea de plusieurs administrateurs qu'il avait dépouillés de leurs biens, et soumis à des emprisonnements et à des tortures cruelles, qu'ils consentissent à l'absoudre des injustices dont ils avaient été les victimes; et il extorqua d'eux ce pardon par la force et les menaces. L'Egypte, fatiguée et épuisée sous le gouvernement turbulent et toujours incertain des mamloucs circassiens, aurait pu jouir de quelque repos, et voir refleurir le commerce et l'agriculture sous le sceptre d'une puissance plus solidement constituée; mais l'administration de Khaïr-beg consomma la ruine de l'Egypte, ou du moins prépara les voies à la dépopulation et à l'appauvrissement total de cette belle contrée. S. D. S—Y.

KHAISANG (et non DJENESEK, comme on a lu ce nom dans les écrivains persans, en transposant les points diacritiques), ou *Kaïschan-kuluk-khan*, en mongol *Haï chan*, et *Wou-tsoung* en chinois, 3e. empereur de la dynastie des Mongols de la Chine, fils aîné de Talamapala, était le second fils de Tchinkin, fils de Khoubilaï, et par conséquent neveu de Timour, son prédécesseur. Il était né la dix-huitième année tchi-youan (1281), le dix-neuvième jour de la septième lune; et depuis 1299 il servait dans l'armée du Nord. Il se trouvait en Tartarie, dans les monts Altaï, quand il apprit la mort de Timour. Il vint à Karakoroum, où il assembla tous les princes et les généraux qui se trouvaient dans ces contrées. Ce qui se passait à la cour pouvait lui donner lieu de balancer sur la conduite qu'il avait à tenir. Un parti puissant, à la tête duquel était l'impératrice, veuve de Timour, voulait élever à l'empire le prince Hoanta, petit-fils de Khoubilaï; et la mère même de Khaïsang eût préféré voir couronner son plus jeune fils Aïyoulipalipatha. Mais ce dernier ne feignit de se prêter aux manœuvres de

sa mère que pour conserver le trône à son frère aîné. Khaïsang se rendit d'abord à Chang-tou (dans le Liao-toung), où il se fit reconnaître empereur, et vint ensuite à Ta-tou, ou Peking d'aujourd'hui. Il commença par faire mourir les partisans du prince Honanta, l'impératrice et le prince lui-même. Il donna à l'année 1308, qui fut comptée pour la première de son règne, le titre de *tchi-ta*, suprême grandeur. Les événements de ce règne n'offrent rien qui justifie cette pompeuse dénomination. Beaucoup d'intrigues entre les différents princes issus de Tchinggis; des querelles des officiers chinois avec les lamas, que l'empereur était accusé de favoriser injustement: voilà presque tout ce qu'on lit dans l'histoire de ce prince, qui régna quatre ans, et mourut en 1311, à la première lune, âgé de trente-un ans. La réputation militaire qu'il s'était faite avant de monter sur le trône lui valut le titre de *Wou-tsoung* (l'honorable guerrier). Il aimait les lettres, estimait ceux qui les cultivaient, et passait lui-même pour un prince instruit et appliqué. La première année de son règne, Phoulotimour, ministre de la droite, ayant mis la dernière main à une traduction mongole du livre de l'obéissance filiale, Khaïsang le fit imprimer avec un décret dans lequel il donnait à Confucius les éloges les plus magnifiques. L'année suivante, il ordonna au collége des Han-lin de travailler à la composition de l'Histoire des Mongols; et on rédigea aussi un code de neuf mille articles, où étaient comprises toutes les dispositions des empereurs prédécesseurs de Khaïsang. Enfin ce fut sous son règne que Tsordjiosir acheva la composition de l'écriture mongole. Mais l'histoire reproche à ce prince d'avoir trop aimé le vin, les femmes et les lamas. Ce dernier défaut est le plus grave aux yeux des lettrés. Khaïsang eut pour successeur son frère Aïyoulipalipatha, qui régna sous le nom mongol d'Oldjaïtou (*fortuné*), et qui eut ensuite le titre chinois de Jin-tsoung. A. R—T.

KHALAF, fils d'Ahmed, roi du Seïstan ou Sedjestan dans la Perse orientale, appartenait à la famille des Soffarides (*V.* AMROU, tom. II, p. 63). Quoiqu'après la défaite d'Amrou et la mort de Thaher, son petit-fils, le Seïstan eût passé sous la domination des Samanides, les descendants des premiers parvinrent à se relever à l'époque de la décadence de cette célèbre dynastie. Khalaf régnait donc, par droit de conquête ou d'hérédité, mais néanmoins comme vassal de Mansour Ier., lorsqu'en 353 ou 354 de l'hégire (964 ou 965 de J.-C.) il partit pour le pélerinage de la Mekke. Thaher, son cousin, auquel il avait confié la régence de ses états, s'empara de ses trésors, débaucha son armée, et occupa toutes ses places-fortes. Khalaf, secouru par Mansour, chassa l'usurpateur; mais à peine eut-il congédié les troupes samanides, que Thaher reparut et vainquit Khalaf, qui, dépouillé une seconde fois du Seïstan, y fut encore rétabli par la protection de son suzerain. Thaher mourut, et son fils Hoçaïn, qui avait persisté dans sa révolte, se voyant à son tour pressé par Khalaf, eut enfin recours à la clémence de l'émyr samanide, et en obtint un sauf-conduit pour se rendre à Bokhara. Peu d'années après, Khalaf oublia les bienfaits de Mansour, affecta l'indépendance, et cessa de lui payer tribut. Le monarque, indigné, lui opposa ce même Hoçaïn; mais Khalaf, prenant part aux intrigues qui

agitèrent la minorité de Nouh II, fils et successeur de Mansour, se maintint avec avantage, pendant sept ans, dans la forteresse d'Ark ou Erek : enfin il se laissa persuader par Aboul Haçan Simdjour, avec lequel il entretenait des intelligences secrètes, et lui rendit cette place l'an 371 de l'hég. (981-82 de J. C.), afin de pouvoir l'un et l'autre profiter de l'affaiblissement de l'empire, et employer leurs troupes à des entreprises plus utiles à leurs intérêts Tranquille dans le château de Tak, tandis que les états des Samanides étaient en proie aux révolutions et aux guerres civiles, qu'il fomentait sans se mettre en évidence, il amassa d'immenses richesses avant de songer à faire des conquêtes. Sebekteghyn, émyr de Ghazna, pendant son expédition contre les Indiens idolâtres, avait laissé Bosk sans défense; Khalaf s'empare de cette ville, y met garnison, lève une année de contributions sur les habitants; et lorsque Sebekteghyn vient lui demander raison de cette hostilité, il a l'art de l'apaiser par ses présents, et de lui prouver, en quelque sorte, qu'il a agi en bon voisin dans ses mesures, pour lui conserver cette place. L'artifice et la perfidie étaient les armes favorites de Khalaf. Il convoitait depuis long-temps le Kerman soumis aux Bouïdes. Son ambition, comprimée par un traité qu'il avait fait avec Adhad Eddaulah (*Voy.* Adhad Eddaulah), éclata sous le règne de Samsam Eddaulah, prince faible et privé de la vue. Amrou, l'un des fils de Khalaf, entra dans cette province à la tête d'une armée. D'abord vainqueur, ensuite totalement défait, il ne parvint qu'avec peine à retourner dans le Seïstan. Furieux du mauvais succès de cette expédition, Khalaf accabla son fils des plus sanglants reproches, et le fit mettre à mort. Cependant il songeait à prévenir, à retarder du moins l'effet des représailles qu'il avait à craindre de la part des Bouïdes. Il écrivit à Oustad Hormouz, gouverneur du Kerman, une lettre remplie de protestations pacifiques et amicales, et choisit pour cette mission, Abou-Youçouf, cadhi du Seïstan, homme universellement révéré pour ses vertus et sa piété; mais il lui adjoignit un scélérat, à qui il confia une dose de poison, avec ordre de le faire avaler à l'ambassadeur, dans le temps qu'il serait en conférence avec Oustad Hormouz, et de répandre ensuite le bruit qu'il avait été tué par ce gouverneur. L'assassin ayant exécuté de point en point cette exécrable commission, monta sur un dromadaire, et se sauva en hâte dans le Seïstan, publiant sur son passage que, par la plus indigne violation du droit des gens, Oustad Hormouz avait empoisonné le vertueux Abou-Youçouf. On crie vengeance contre les Bouïdes; Khalaf par ses discours achève d'exalter les têtes, et, profitant de l'enthousiasme général, il envoie son fils Thaher contre le Kerman avec une nombreuse armée. Après une victoire remportée sur les Deylémites, Thaher, maître de cette province, l'évacue trois mois après, sans oser risquer une seconde bataille, bornant à cet exploit inutile une expédition qui, préparée par un grand crime, devait avoir pour but de plus grands résultats. Mais le digne fils de Khalaf ne pouvait être qu'un brigand. Tandis que Mahmoud, fils de Sebekteghyn, dégarnit de troupes le Khoraçan pour marcher contre les rebelles du Mawarennahr, Thaher, par ordre de son père, fait, en 389 de l'hég. (999 de J.-C.), une irruption dans le gouvernement de Herat, possédé par Baïkara, oncle de Mahmoud, et s'em-

pare de Foucheng. Baïkara, secouru par son neveu, reprend cette place, taille en pièces les Seïstaniens, poursuit les fuyards et fait un butin considérable. Fier de son triomphe, il se livrait à la débauche sans défiance et sans précaution, lorsque Thaher revient brusquement sur ses pas, surprend Baïkara, lui coupe la tête, et porte à son père cet horrible trophée. Mahmoud vint, l'année suivante, pour venger la mort de son oncle. Khalaf s'était renfermé dans la forteresse d'Asfehoud, *dont les tours*, dit l'historien persan, *cachées dans les nuages, semblaient toucher aux astres*. Pressé de toutes parts, et sans espoir de secours, il se soumit lâchement, et envoya de riches présents avec cent mille dinars d'or à Mahmoud, qui feignit de s'en contenter et se retira. En 391, Thaher, ayant échoué dans sa révolte contre son père, fut contraint de se réfugier dans le Kerman : le gouverneur, au lieu de faire arrêter ce traître, lui laissa tout le temps de recruter son armée. Thaher battit l'imprudent gouverneur, et s'empara du Kerman, qu'il abandonna bientôt à l'approche d'Oustad Hormouz, généralissime de Boha Addaulah. Arrivé sur la frontière du Seïstan, il promit la liberté aux prisonniers deylémites, s'ils voulaient l'aider à détrôner son père. Khalaf, vaincu, abandonné par ses sujets, réduit à une seule place-forte, triompha encore par l'astuce. Il abdiqua la couronne en faveur de son fils, lui céda tous ses droits, toutes ses richesses, et vécut quelque temps dans la solitude, entièrement livré à des exercices de pénitence et de piété; puis feignant une maladie dangereuse, il fit appeler Thaher pour lui donner avant de mourir, disait-il, ses derniers conseils, et lui indiquer l'endroit qui recélait une grande partie de ses trésors. Thaher, aveuglé par la cupidité, s'approche, sans défiance, du lit de son père, qui le serre dans ses bras en versant un torrent de larmes ; mais tout-à-coup des satellites apostés, paraissant à un signal convenu, se jettent sur Thaher et le chargent de chaînes. Alors le perfide vieillard devient le bourreau de son propre fils, et, joignant l'hypocrisie à la cruauté, il récite auprès du cadavre les prières pour les morts, le lave et l'ensevelit de ses propres mains, et fait publier que le jeune prince s'est tué lui-même de désespoir. Mais quelques courtisans, témoins de cette abominable scène, prirent Khalaf en horreur, se révoltèrent contre lui, et supplièrent Mahmoud de venir sans délai délivrer de ce tyran les peuples du Seïstan : et sans attendre la réponse du conquérant, ils firent prier et battre monnaie en son nom. Khalaf, suivant sa coutume, s'était retiré dans la forteresse de Tak, défendue par un large fossé et par sept rangs de fortifications d'une prodigieuse hauteur. Mahmoud arrive, fait combler le fossé; et tandis qu'une partie de ses éléphants sapent les murailles, d'autres, élevés sur des machines, saisissant avec leurs trompes les soldats seïstaniens qui combattaient sur les remparts, les déchirent avec leurs dents, les écrasent sous leurs pieds. A ce spectacle épouvantable, Khalaf, glacé d'effroi, demande à capituler. Introduit dans la tente du vainqueur, il se prosterne à ses genoux et implore sa générosité. Mahmoud, naturellement porté à la clémence, flatté du titre de sulthan, inconnu jusqu'alors chez les Musulmans, et que l'adulation suggéra sans doute au rusé vieillard, mais plus séduit encore par l'éclat éblouissant et l'énorme quantité de diamants et de pierreries que Khalaf étalait à ses

yeux, le relève, lui pardonne, et le traite avec les plus grands honneurs. Il lui offre le choix de sa résidence dans l'une des provinces qui formaient l'empire de Ghazna, et lui permet d'y emporter le reste de ses trésors. Khalaf ayant choisi le Djourdjan, à cause de la beauté de sa température, s'y retira l'an de l'hég. 393 (de J.-C. 1003). Il y vécut tranquille durant quatre ans; mais les correspondances qu'il entretenait avec Ilekkhan, souverain du Turkestan, obligèrent Mahmoud de le faire transférer dans une forteresse plus éloignée des frontières. Khalaf y mourut l'an 399 de l'hég. (1008-9 de J.-C.) dans un âge avancé, après un règne de plus de quarante ans. Tel fut ce prince, que les poètes et les gens de lettres ses contemporains ont célébré comme l'un des plus illustres de son siècle, en se bornant toutefois à ne louer, de ses vertus, que l'affabilité et la libéralité. Khalaf a publié une édition correcte du Coran, avec les opinions des commentateurs, les différentes versions et les explications données par les plus fameux docteurs, les traditions et les corrections grammaticales qui pouvaient éclaircir quelques passages du texte, ou en rétablir le véritable sens. Il employa, pour l'exécution de ce grand ouvrage, les hommes les plus distingués par leur piété et leur érudition, et leur fit distribuer 20 mille dinars d'or. L'original de cette immense compilation, qui formait 100 volumes, conservé à Nichabour jusqu'en 545 de l'hég. (1150-1 de J.-C.), fut ensuite transféré à Ispahan. Le Seïstan incorporé par Mahmoud au vaste empire ghazaévide (*Voy.* MAHMOUD), conserva néanmoins ses rois issus de Khalaf; et la dynastie des Soffarides, tributaire ou indépendante selon les circonstances, ne s'est éteinte qu'en 951 de l'hég. (1544-5 de J.-C.), époque de la réunion du Seïstan au royaume de Perse, possédé alors par les sofys. A—T.

KHALDOUN (IBN). *Voy.* IBN KHALDOUN.

KHALED, fils d'Alwalyd, célèbre général arabe, était distingué entre tous les Koreïschites par sa naissance et ses talents. Son bisaïeul Makhzoum avait donné son nom à l'une des ères qui avaient cours peu de temps avant Mahomet. A la bataille d'Ohod, la 3e. année de l'hégire, Khâled fut chargé du commandement de l'aile droite des Mekkois. Il profita habilement du désordre survenu dans l'armée de Mahomet, qui avait d'abord eu les plus grands succès, pour la tourner et la mettre en déroute. C'est à cette bataille que le Prophète fut blessé au milieu des plus grands dangers, et qu'il perdit un de ses oncles et une partie de ses troupes. Cependant les imprudences des idolâtres et leur désunion ne tardèrent pas à éloigner d'eux ceux qui avaient jusque-là le plus contribué à soutenir leur parti. La 8e. année de l'hégire, Khâled se rendit à Médine avec Amrou-ben-Alas, qui depuis devint célèbre par la conquête de l'Égypte. Mahomet fut ravi de voir ces deux guerriers professer sa religion. Khâled fit partie de l'expédition contre les Grecs. A la bataille de Moutah, tous les généraux avaient été tués: les Musulmans commençaient à se retirer, lorsque Khâled prit en main l'étendard, et ramena les troupes à Médine (1). Les auteurs

(1) Nous suivons ici le récit d'Aboulféda, qui, en s'exprimant de la sorte, semble confirmer la manière dont les historiens grecs racontent le même fait. Il serait absurde de croire, avec le commun des historiens arabes, que les Grecs combattirent en cette occasion au nombre de cent mille hommes, puisqu'on ne voit pas des armées aussi nombreuses dans leurs guerres contre les Perses; et de plus, Aboulféda aurait-il oublié de dire que les Musulmans avaient fini par remporter

noms de *Basri* et d'*Azdi*, parce qu'il était natif de Bassora, et tirait son origine de la tribu d'Azd; on le surnomme aussi *Ferahidi* et *Yahmedi*, parce qu'il appartenait à une branche de la tribu d'Azd, qui est distinguée des autres par les noms de *Ferahid* et *Yahmed* (1). Khalil était très versé dans la grammaire arabe; et il joignait à cette connaissance, celle de la musique. Le premier, il réduisit la prosodie ou plutôt la métrique des Arabes à un système artificiel, représenté par cinq cercles, dont on tire quinze sortes différentes de vers, auxquelles le grammairien Akhfasch en a ajouté une seizième. Ce système très ingénieux fut, si l'on en croit certains écrivains, le fruit d'une prière fervente qu'il avait faite à la Mekke, en demandant à Dieu de lui inspirer une science qui n'eût été connue de personne avant lui, et dont l'invention ne fût due qu'à lui seul. On prétend qu'il conçut l'idée de ce système artificiel, en entendant des chaudronniers qui frappaient sur un chaudron. Ce récit ressemble beaucoup à ce que Jamblique et Macrobe rapportent de la découverte du système musical par Pythagore. L'invention du système artificiel de la prosodie arabe a paru si étonnante à quelques écrivains de cette nation, qu'ils n'ont pas craint de dire que, si une telle découverte eût été faite dans la haute antiquité et chez certains peuples, l'inventeur eût été mis au nombre des dieux. Khalil joignait, à un profond savoir, une grande modestie : il se distinguait par sa piété, ses vertus et la pureté de ses mœurs. Un de ses disciples observe qu'il habitait, à Bassora, une mauvaise échoppe qui ne valait pas deux oboles, tandis que ses disciples s'enrichissaient en communiquant à d'autres les leçons qu'ils avaient reçues de lui. Khalil ayant passé une nuit à converser avec le célèbre traducteur arabe du livre de Calila et Dimna, ou fables de Bidpaï, Abd-allah ben Almokaffa, on demanda le lendemain à Khalil ce qu'il pensait d'Abd-allah; il a, répondit-il, plus de science que de jugement. Abd-allah, pareillement interrogé au sujet de Khalil, décida qu'il avait plus de jugement que de science. Khalil est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages sur différentes parties de la grammaire, la prosodie et la musique. Le plus important est un Dictionnaire de la langue arabe, nommé *Kitab-alaïn*, si cependant cet ouvrage est véritablement de lui, ce qui est contesté par beaucoup de philologues arabes. Il y a lieu de croire que Khalil avait commencé ce Dictionnaire, et que la mort l'ayant surpris avant qu'il l'eût achevé, quelques grammairiens, qui avaient été ses disciples, le complétèrent, ou même le refirent en entier, sur un plan et d'après une méthode différents de ceux qu'avait adoptés Khalil. Ce qui porte quelques critiques orientaux à refuser de reconnaître Khalil pour auteur de ce livre, c'est, dit-on, qu'il est plein d'erreurs indignes de ce grammairien, et que d'ailleurs l'auteur du *Kitab-alaïn* embrasse toujours l'opinion de l'école de Coufa, et s'éloigne de celle des grammairiens de Bassora. Nous ne sommes pas à même d'apprécier le mérite de ces critiques, n'ayant jamais vu ce livre fameux, qui n'existe en manuscrit, à notre connaissance, que dans la bibliothèque de l'Escurial. On rapporte de Khalil diverses sentences remarquables, et des vers d'un grand sens. On ne connaît point, disait-il, les erreurs

(1) Son père fut, dit-on, le premier Arabe musulman qui portât le nom d'*Ahmed*.

du maître sous lequel on a étudié, tant qu'on n'en fréquente point un autre. Un jour qu'il était fortement occupé à déterminer la mesure de quelques vers, un fils qu'il avait, et qui était loin de lui ressembler, l'ayant entendu répéter à voix basse les vers qu'il scandait, sortit de la maison, et publia que son père était devenu fou. On en fit part a Khalil, qui répondit par deux vers dont voici le sens : « Si » tu savais ce que je dis, tu m'excu- » serais ; si tu savais ce que tu dis, » je te réprimanderais ; tu m'as criti- » qué, sans savoir ce que je dis ; et » je t'ai excusé, parce que tu ne sais » ce que tu dis. » Comme il enseignait depuis fort long-temps l'art de la prosodie arabe à un jeune homme qui ne profitait point de ses leçons, il lui donna un jour à scander un vers dont le sens était : « Quand tu ne » peux pas réussir dans une chose, » abandonne-la pour t'appliquer à » quelque chose qui soit proportionné » à tes forces. » Le jeune homme se mit d'abord à scander ce vers comme il put ; mais bientôt, au grand étonnement de Khalil, il disparut, et depuis ce temps il ne revint plus. Le fameux grammairien Sibouyeh ou Sibwaih avait été disciple de Khalil.

S. D. S—Y.

KHALIL-BEIG, deuxième ou quatrième roi de Perse, de la dynastie des Turkomans Ak-koïounlu ou du mouton noir, succéda à son père, Ouzoun Haçan beig, l'an 882 de l'heg. (1478 de J.-C.) Il fit périr Maçoud beig, l'un de ses frères, et se rendit odieux par ses vices et par ses crimes. Son cousin Mourad beig, fils de Djihanghyr, s'étant révolté dans l'Irak, au mois de safar 883, remporta, près de Sulthanié, une victoire sur Mansour, l'un des émyrs du sulthan ; mais, informé que Khalil était parti de Tauriz pour le combattre, il se retira à Firouzcouh, forteresse qui appartenait à Hoçaïn kia, prince Djalawide, souverain du Mazandérân. Il croyait y trouver un asile ; mais, lorsque les troupes de Khalil eurent paru devant la place, Hoçaïn leur livra Mourad avec tous les émyrs qui avaient partagé sa révolte. Ils furent massacrés à l'instant, et leurs têtes envoyées au sulthan. Dans le même temps, Yacoub beig, à qui son frère Khalil avait donné le gouvernement du Diarbekr, se révolta contre lui, et marcha vers l'Adzerbaïdjan, accompagné de Massih beig, un autre de ses frères. Khalil vint à leur rencontre, et leur livra bataille près de Khoï, le 14 reby 2ᵉ. de la même année (13 juillet 1478) ; mais il fut tué, soit dans la mêlée, soit en fuyant, après un règne de six mois et demi. A—T.

KHALIL-PACHA, grand-vizir d'Amurath II, fut celui qui engagea ce sulthan à remonter sur le trône, peu de temps après son abdication, vers l'année 1442. Le retour d'Amurath suffit pour apaiser la première émeute que les janissaires eussent encore osé tenter. Il dissipa la ligue chrétienne, et valut à l'empire othoman la victoire de Varna, qui coûta, en 1444, la vie à Ladislas, roi de Hongrie : mais ce retour fit descendre du trône le jeune Mahomet, fils d'Amurath, si fameux depuis sous le nom de Mahomet II. Khalil-pacha ne devait pas être l'objet de sa bienveillance : cependant lorsque la mort d'Amurath II eut assuré, en 1451, le trône à son fils, ce prince, instruit par les leçons d'Amurath, à la politique comme au commandement, continua à Khalil la confiance et la faveur dont celui-ci avait joui jusqu'alors. Dès la seconde année de son règne, Mahomet

entreprit le siége de Constantinople, et Khalil fut son conseil. On l'accusait avec raison de s'être laissé corrompre, et de favoriser les Grecs. Aussi se crut-il perdu lorsqu'avant de marcher contre la capitale de l'empire grec, son maître le manda une fois au milieu de la nuit. Khalil effrayé, ne fût-ce que par une conscience coupable, avant de se rendre chez le sulthan, embrassa sa femme et ses enfants, croyant leur dire le dernier adieu : il se présenta devant Mahomet, ayant dans les mains une coupe d'or remplie de sequins; car on offre toujours des présents aux princes de l'Orient, comme à des divinités malfaisantes qu'il faut conjurer. Quelle fut la surprise de Khalil, lorsque son maître lui dit : « Reprends tes présents; » je veux, au lieu de les recevoir, en » ajouter de nouveaux, et t'en combler : je te demande, en retour, de » me rendre maître de Constantinople. » Revenu à lui-même et transporté de joie, le vizir s'empressa d'assurer le jeune sulthan de la protection du ciel; et le siége de Constantinople commença. Mais, après la prise de la ville, les Grecs accusèrent eux-mêmes le perfide grand-vizir d'avoir reçu leur argent, et de les avoir trahis. Mahomet irrité le fit mettre à mort, peu de jours après la conquête, en 1453. S—y.

KHALYL-DHAHÉRY, fils de Schahin, écrivain du IXe. siècle de l'hégire, est surnommé *Gars-eddin*, c'est-à-dire la plante de la religion, et *Dhahéri*, soit parce que son père avait été mamlouk du sultan Almélic-Aldhaher Barkouk, soit, ce qui paraît plus probable, parce que lui-même avait appartenu, comme mamlouk, au sulthan Almélic-Aldhaher Aboulfath Tatar, mort en 824 (1421), après un règne de trois mois. Schahin, père de Khalyl, avait d'abord été mamlouk de l'émyr Scheïkh Alsafawi, l'un des principaux seigneurs de la cour de Barkouk, premier sulthan de la dynastie des Circassiens; aussi est-il surnommé Scheïkhi. L'émyr Scheïkh étant mort en prison en l'année 801 (1398-9), Schahin occupa ensuite divers emplois, et fut enfin nommé gouverneur de Jérusalem. Ce fut dans cette ville que naquit son fils Khalyl, en l'année 813 (1410-1). Il fut d'abord placé parmi les mamlouks d'Ezbek, déwadar ou secrétaire d'état; et Ezbek ayant été disgracié et incarcéré, Khalyl entra dans le corps des mamlouks du sulthan. Il eut plusieurs charges importantes à Alexandrie, auxquelles il réunit, en 837 (1433-4), le gouvernement de cette ville. En 839 (1435-6) il perdit cette place. Revenu au Caire, il fut nommé la même année intendant de l'hôtel des monnaies; peu après il obtint la place de vézyr, mais il n'en exerça les fonctions que très peu de temps. En 840 (1436-7), il fut chargé de la conduite de la caravane de la Mekke; il conserva néanmoins l'intendance de l'hôtel des monnaies, qu'il fit exercer par son frère. A son retour du pélerinage, il fut successivement nommé au gouvernement de Carac, de Safad et de Malatia, pendant le cours des années 841 et 842. En l'année 843 (1439-40), il fut fait commandant d'un régiment de mille hommes à Damas, et il se rendit dans cette capitale de la Syrie en cette qualité. Il fut aussi, l'on ignore à quelle époque, envoyé dans la ville d'Alep avec le titre d'atabek, dignité militaire sous le gouvernement des mamlouks. Ayant indisposé contre lui le gouverneur d'Alep, celui-ci s'en plaignit au sulthan, qui le relégua à Jérusalem, où Khalyl demeura quelque temps sans fonctions et dans une situation pénible. Il composa sur ce sujet une pièce de vers,

dans laquelle il peignait la détresse qu'il éprouvait, et il l'adressa au sulthan. En l'année 854 (1450-1), il vint au Caire, et y forma des liaisons avec l'historien Aboulmahasen, qui nous a fourni, de concert avec Makrizi, les détails précédents. Aboulmahasen n'indique point l'époque de sa mort: ce qui donne lieu de penser que Khalyl vivait encore lorsque le premier publia son *Dictionnaire biographique*. Ce même auteur donne l'indication et les titres de divers ouvrages de Khalyl, qui tous sont relatifs à la jurisprudence musulmane, aux opinions des différentes sectes orthodoxes de l'islamisme, et à l'art d'interpréter les songes; il fait aussi mention du recueil de ses poésies, en 4 vol.; mais il ne dit pas un mot de ses ouvrages historiques: peut-être n'étaient-ils pas encore publiés à l'époque à laquelle écrivait Aboulmahasen. Ces ouvrages sont: I. *Casch almemalic fi béyan altorok ouaméssalic*, c'est-à-dire, l'Exposition détaillée des provinces, contenant le tableau des chemins et des routes, divisée en quarante chapitres ou livres, et formant 2 gros vol. in-fol. II. Un extrait de ce premier ouvrage, ayant pour titre: *Zobdat caschf alméma-lic*, etc., c'est-à-dire la Crême de l'exposition détaillée des provinces, etc., divisée en douze livres ou chapitres. Le premier ouvrage ne nous est pas connu; la bibliothèque du Roi possède deux manuscrits du second: l'un et l'autre ont pour objet l'Egypte et la Syrie, qui formaient les états des Circassiens, et l'on y trouve d'assez curieux détails sur la géographie de ces pays, leurs antiquités, leur administration, la cour des sulthans, leurs armées, etc. M. Venture avait fait une traduction du second ouvrage; elle est restée manuscrite et imparfaite: nous croyons qu'il est auteur de la notice très détaillée du même ouvrage, qui se trouve dans la 3e. édition du Voyage de M. de Volney, en Egypte et en Syrie. Un fragment du premier chapitre a été publié en arabe avec une traduction et des notes, par l'auteur de cet article, dans sa *Chrestomathie arabe*, Paris, 1806. Le style de Khalyl n'a, par lui-même, aucune difficulté; mais son livre renferme, comme tous les écrits qui ont pour objet l'Egypte sous le gouvernement des dynasties curde, turque et circassienne, un grand nombre d'expressions propres à ce pays, que l'on chercherait inutilement dans les dictionnaires, et qui, pour la plupart, ne sont plus connues, même en Egypte. De Guignes, qui a fait usage de l'ouvrage de Khalyl, l'a cité sous le nom de *Zahéry*. S. D. S—Y.

KHANG-HI, en chinois, ou *Elkhe taïfin* en mandchou (*l'inaltérable paix*), est le nom sous lequel les Européens connaissent l'un des empereurs les plus célèbres de la dynastie tartare qui occupe en ce moment le trône de la Chine; mais ce n'est réellement, sous ces deux formes, que le titre donné par ce prince aux années de son règne, suivant la coutume des empereurs chinois. (*V.* Houng-wou.) Khang-hi, que nous nommerons ainsi pour nous conformer à l'usage adopté par les missionnaires, se nommait *Hiouan-ye* (éclair bleu): mais c'est-là un *petit nom*, dont il n'est pas permis de se servir en parlant des empereurs; et celui de *Ching-tsou* (le saint-aïeul) qu'on lui a donné après sa mort, ne peut non plus s'employer dans le récit des événements de sa vie. Khang-hi était le second fils de Chun-tchi, véritable fondateur de la dynastie des *Tsing* ou des Mandchous: car les autres princes de la même famille, auxquels on a donné après coup le titre d'em-

pereur, n'ont réellement exercé aucune autorité en Chine. Le jeune prince qui n'était point fils de l'impératrice, mais d'une des femmes du second rang de l'empereur Chun-tchi, n'avait encore que huit ans, quand il perdit son père en 1661; et malgré sa jeunesse et l'établissement encore récent d'une puissance étrangère au milieu d'une nation jalouse de ses droits, il fut unanimement reconnu par tous les grands d'entre les Mandchous, les Mongols et les Chinois. Peu de jours après son inauguration, il y eut un conseil général ou une assemblée, dans laquelle on nomma quatre régents pour gouverner pendant la minorité : l'un des premiers actes de leur autorité fut l'expulsion des eunuques qui, sous divers titres, s'étaient introduits dans le palais impérial, comme au temps de la décadence des dynasties précédentes, et qui menaçaient d'anéantir à sa naissance le pouvoir de celle-ci par leurs usurpations tyranniques. Une loi expresse, qu'on fit graver sur une plaque de fer du poids de mille livres, interdit pour l'avenir, aux princes mandchous, la faculté d'élever les eunuques à aucune sorte de charge ni de dignité. Les principales provinces de l'empire et les peuples de Tartarie se trouvaient, dès cette époque, paisiblement soumis aux Mandchous; et l'*inaltérable paix*, dont on leur donnait l'espérance par le nom assigné au règne du nouvel empereur, contribua sans doute à rendre leur soumission plus absolue. Un seul ennemi troublait encore la tranquillité publique : c'était un pirate, prêt à devenir un roi, qui s'était emparé de l'île Formose, et, de-là, tenait en échec, avec quelques barques, toutes les flottes de l'empire, et menaçait les provinces maritimes. On n'imagina rien de mieux, pour lui couper les ressources qu'il tirait de ses ravages mêmes, et de ses descentes sur les côtes du Fou-kian, que de détruire tous les villages, bourgs et forts voisins de la mer, et de transporter les habitants dans l'intérieur de l'empire. C'est-là sans doute un étrange système de défense; mais les gouvernants à la Chine sont capables de l'entreprendre : les peuples s'y soumettraient aveuglément; et ce serait peut être, malgré sa bizarrerie, le moyen qui leur réussirait le mieux, dans le cas d'une invasion des Européens sur quelque point de leurs côtes. De cette manière on sauverait l'empire, en ajoutant du côté de la mer une ceinture de déserts, semblables à ceux que la nature a placés, comme pour en défendre l'accès, du côté du nord et du nord-ouest. Le pirate fut en effet victime de cet usage extraordinaire qu'on fit de la force d'inertie. Ses compagnons l'abandonnèrent, quand il ne sut plus où les mener au pillage. Khang-hi n'était agé que de treize ans, lorsque Souï, le plus âgé des quatre régents, vint à mourir. Le prince profita de cette occasion pour saisir les rênes de l'état, et s'affranchir du joug des trois autres régents. L'un d'eux même, qui, plus que ses collègues, avait abusé de son autorité, fut peu après arrêté, jugé, et convaincu sur douze chefs d'accusations plus ou moins graves. On le condamna, lui et un de ses fils, à être mis en pièces : sept autres fils furent décapités; et toute la grâce que le jeune empereur fit au père, fut de se borner à le faire étrangler. Un caractère inflexible, joint à une sagesse remplie de modération, double présage de la tranquillité du peuple, se faisait déjà remarquer dans le prince; dès l'âge de quinze ans, il se montrait appliqué à

'émule et ennemi de la molesse, et il faisait tout-à-la-fois dans les lettres et dans la tactique, dans la philosophie et dans les exercices militaires, les progrès convenables à un souverain qui avait à gouverner des Chinois et des Tartares. Une affaire dont nous aurions peine en Europe à concevoir l'importance politique, fournit à Khang-hi une occasion de montrer sa sagacité, et de faire preuve d'un esprit supérieur aux préjugés de sa nation. Il s'agissait de l'astronomie européenne, que, depuis la mort du P. Adam Schall, les mathématiciens chinois attaquaient avec une nouvelle ardeur. Malgré les cabales de tous les grands, et les représentations de tous les tribunaux, qui faisaient de cette dispute une affaire nationale, une expérience de gnomonique suffit à l'empereur, pour reconnaître la supériorité des procédés européens, et de ceux du P. Verbiest en particulier. Cet astronome fut nommé chef du bureau des astronomes, ou, comme disent les missionnaires, président du tribunal des mathématiques; et l'on vit, au grand regret des Chinois, un bonze d'Occident faire succéder ses méthodes à celle des Musulmans, qui du moins avaient dans les prédictions astrologiques dont ils s'occupaient spécialement, un point de contact avec les astronomes du pays. Les éclaircissements que Khang-hi avait demandés au P. Verbiest, piquèrent vivement la curiosité du prince : la gnomonique l'avait conduit à la géométrie, à l'arpentage, à la musique même. Son esprit vaste et pénétrant embrassait toutes nos sciences; il en sentait l'enchaînement et la liaison; il admirait la précision et l'exactitude de leurs méthodes et de leurs procédés. En un mot, il devenait insensiblement le disciple des jésuites, quand des embarras d'un autre genre vinrent le détourner de ses études et absorber toute son attention. Le fameux Ou-san-koueï, qui avait en quelque sorte livré l'empire aux Mandchous, était devenu prince du Yun-nan et du Koueï-tcheou. Les précautions qu'il semblait prendre dans sa principauté contre les Mandchous, le leur rendirent suspect; et la défiance devint réciproque. Il craignit qu'on ne voulût joindre ses états à ceux qui formaient l'empire des Thsing. On crut, ou l'on feignit de croire qu'il avait le projet de faire révolter les provinces du midi. Pour le forcer à se déclarer, et avoir en même temps un motif légitime de lui faire la guerre, on le somma de venir en personne à la cour prêter l'hommage qu'il devait, et qu'il n'avait pas rendu depuis longtemps. Averti par son fils, qui était retenu en otage à Péking, des soupçons qu'on avait conçus contre lui, il voulut éluder cette démarche, qui le livrait sans défense entre les mains de l'empereur. Celui-ci envoya deux officiers pour l'engager à s'acquitter de son devoir. Mais tout en traitant les deux envoyés avec le plus grand respect, le prince ne laissa pas de reprocher avec beaucoup de vivacité aux Tartares leur ingratitude envers un homme qui les avait introduits dans la Chine : « Je me rendrai » à Péking, ajouta-t-il, si l'on continue de me presser, mais ce sera à la » tête de quatre-vingt mille hommes : » vous pouvez y retourner; j'espère » vous y suivre dans peu, accompa» gné de manière à rappeler ce qu'on » me doit, et ce qu'on a trop oublié. » Ses menaces ne furent pas vaines : ses mesures avaient été bien prises; et aussitôt que les envoyés de l'empereur furent partis, il quitta l'habit tartare et reprit celui des Chinois. Il proscrivit le calendrier des Thsing, et en fit distribuer un nouveau dans l'empire

et parmi les princes tributaires. Ce qu'il y avait de national dans cette révolte, pouvait la rendre universelle. Le Yun-nan, qui lui obéissait, le Koueï-tcheou, le Sse-tchhouan et le Hou-kouang se déclarèrent pour lui. Si Khang-hi n'eût été qu'un prince ordinaire, la dynastie des Thsing expirait, pour ainsi-dire, en naissant; et le même homme qui avait frayé la route du trône aux Tartares, aurait pu les en précipiter. Le fils d'Ou-san-koueï qui était à la cour, agissait de son côté moins noblement que son père, mais d'une manière tout aussi efficace. Profitant des dispositions des esclaves chinois qui étaient à Peking, et qu'il jugea plus propres à entrer dans ses desseins parce qu'ils étaient ceux qui avaient le moins à perdre et le plus à gagner dans une révolte, il sut les engager dans une conspiration, et employa les serments pour que le secret lui fût gardé. On devait, le premier jour de l'an, s'emparer de la personne de l'empereur, et faire main basse sur tous les officiers chinois et tartares que la solennité rassemblerait au palais. Rien ne transpira de ce projet, jusqu'au soir de la veille du jour fixé pour l'exécution. Un certain Ma-tsi, garde-du-corps de l'empereur, sut arracher d'un de ses esclaves le secret de la conjuration, et s'empressa d'aller le révéler à Khang-hi. Un service de cette importance fut la source de la fortune de Ma-tsi, qui devint, par la suite, premier ministre et beau-père de son maître. Lui-même fut chargé d'arrêter le fils d'Ou-san-koueï, et les principaux complices dont on avait les noms. Khang-hi, sachant concilier la clémence avec la justice, accorda un pardon général à la multitude qui n'était qu'égarée; mais il fit périr, par le dernier supplice, le fils d'Ou-san-Koueï et quelques-uns des plus coupables. Au moment où l'éclat, qu'on n'avait pu éviter, ébranlait la confiance que le Nord avait dans la fortune des Mandchous, on apprit à Peking la révolte des provinces du Midi. Trois nouveaux ennemis, les princes de Kouang-toung, de Fou-kian et de Formose, se joignirent à Ou-san-koueï, déjà maître des quatre grandes provinces du sud-ouest; et un prince de la famille de Tchinggis, jugeant cette occasion favorable pour ressaisir le sceptre de ses ancêtres, se forma dans la Tartarie un parti qui, seul, eût pu suffire pour renverser un pouvoir bien affermi. Khang-hi, à l'âge de 22 ans, n'ayant qu'un petit nombre de troupes à sa disposition, sut les multiplier, en quelque sorte, par sa diligence et par son activité. Il fit marcher sa garde sous la conduite de généraux dont il avait deviné les talents; et en leur recommandant de se tenir sur la défensive, il se prépara les moyens de revenir plus tard à l'offensive. S'il eût eu moins d'ennemis en ce moment, ou des ennemis moins redoutables, peut-être Khang-hi eût succombé: mais la confiance qu'ils avaient au succès, les rendit défiants entre eux; et ils se divisèrent, parce qu'ils étaient sur le point de réussir. Les généraux de Khang-hi, allant d'abord au plus pressé, attaquèrent et battirent le prince mongol, qui fut fait prisonnier. Le prince de Formose prit lui-même le soin de ruiner les forces de ses confédérés, en déclarant à celui de Fou-kian une guerre qui devait aboutir à la perte de tous deux. Celui de Kouang-toung, voyant la tournure des affaires, fit, des premiers, sa soumission aux Mandchous; et Ou-san-koueï lui-même se vit contraint de rentrer dans ses états. Mais cette guerre était à peine terminée, qu'il se forma, du côté du

nord, un nouvel orage, capable non seulement de renverser la puissance des Mandchous, mais même de changer la face de l'Asie. L'un des chefs de cette branche de la nation mongole, connue sous le nom d'Olets ou *Eleuthes*, après s'être élevé par des moyens mêlés de crimes et d'artifices, à un rang auquel sa naissance ne lui donnait pas droit de prétendre, s'était ménagé la faveur du Dalaï-lama, dont l'appui est une puissance dans ces contrées. Non content d'avoir assujéti la plupart des tribus de sa nation, il songea encore à étendre son pouvoir sur la partie de la nation mongole, qui, sous le nom de Kalka, était venue, après avoir été chassée de la Chine, s'établir de nouveau dans les contrées où prit naissance le pouvoir de Tchinggis-khan. C'était prendre la même marche qui avait si bien réussi à ce conquérant : car, si toutes les branches de la nation mongole se fussent encore une fois trouvées réunies sous l'autorité d'un prince audacieux, entreprenant et ambitieux à l'extrême, tel qu'était Galdan, plus connu par son titre de Contaïsch, il y avait lieu de croire que bientôt tous les Tartares auraient obéi à ce nouveau maître, et que peut-être la Chine et le reste de l'Asie orientale seraient rentrés sous le joug des anciens conquérants. Khang-hi vit le premier le danger qu'il y avait à laisser s'affermir cette nouvelle puissance qui, sous le nom de *Djoungar* (aile gauche), menaçait de former de nouveau cette immense armée qui, plus d'une fois, s'est avancée vers le midi, composée de toutes les tribus de la Tartarie, et partagée en aile droite ou orientale, en centre, et en aile gauche ou occidentale; et comme les premiers principes de la politique sont de tous les pays, il jugea qu'il fallait soutenir les Kalkas qui étaient les plus faibles, et, pour les secourir avec plus de facilité, il organisa dans leur pays huit bannières ou régiments, répondant à leurs huit principales tribus. Du côté du nord-ouest, on voyait sans cesse arriver des troupes de marchands, des princes fugitifs avec leurs tentes et leurs équipages, et des tribus entières qui demandaient avec instance d'être reçues sur les terres de l'empire, afin de se mettre à l'abri des persécutions de Galdan, qui, disait-on, s'avançait avec une armée formidable pour faire la conquête des pays qui sont voisins de la mer Bleue (*Kôkonoor*). Ce prince ne dissimula pas même son dessein; et il en fit part à Khang-hi, par un ambassadeur, en lui représentant qu'il ne voulait que rentrer en possession des pays qu'avaient habités ses ancêtres. L'empereur dissimula avec lui, et s'en tint à des précautions pendant quelques années, qu'il employa à étouffer dans l'empire la dernière semence de révolte, à réduire un des fils d'Ou-san-koueï, qui venait de succéder à son père, à faire la conquête de Formose, et enfin à s'emparer de la province de Kouang-toung, dont le prince, devenu trop puissant, avait, disait-on, manqué aux lois de l'empire, en entretenant un commerce réglé avec les *Têtes-rouges* (les Hollandais), et les habitants de *Liu-soung*, ou les Espagnols des Philippines. Ces affaires terminées, l'empereur tourna toute son attention vers la Tartarie, où la mésintelligence toujours croissante entre les Olet et les Kalkas semblait préparer de grands événements. Il avait réussi, non sans beaucoup de peines, à concilier, par un traité solennel, les intérêts des différents chefs Kalkas, que leurs divisions livraient, pour ainsi dire, à la merci de Galdan.

Mais celui-ci ne cessait d'employer tous ses efforts pour dissoudre une confédération qui contrariait ses vues. En 1688, un envoyé du Khan blanc, roi des *Oros*, c'est-à-dire du czar de Russie, arriva à Peking pour entamer une négociation relative à la fixation des limites des deux empires. Khang-hi envoya pour cet objet, à Selinginskoi, des commissaires, au nombre desquels se trouvaient les deux jésuites Pereyra et Gerbillon: le dernier nous a laissé la relation détaillée de cette importante affaire, qui ne fut achevée que l'année suivante, parce qu'elle fut interrompue cette année par la sanglante guerre qui éclata enfin entre les Olet et les Kalkas. Galdan et ses adhérents avaient juré la ruine de tous ceux des Mongols qui obéissaient à la Chine: ils parcouraient la Tartarie en brûlant les temples et les images de Boudha, ainsi que les livres de religion. Khang-hi, apprenant ces nouvelles, fit aussitôt marcher les bannières des Mongols, savoir: les tribus d'Ongniyot, de Barin, de Kesikten, de Kartsin, de Kara-kortsin et celle des Quatre-fils. Galdan était sur l'Orgon avec une armée formidable. Le théâtre de la guerre, et le succès qui couronnait ses entreprises, rappelaient également les premières guerres de Tchinggis. Mais les Kalkas fugitifs sur les frontières de la Chine, trouvèrent dans Khang-hi un appui qui avait manqué aux Naïmans et aux Keraïts. L'empereur ayant encore essayé, mais inutilement, quelques voies de conciliation, se vit enfin forcé de faire marcher les troupes de l'empire, et d'envoyer deux divisions commandées par son frère aîné, et par Tchang-ning, autre prince de la famille impériale. Lui-même alla en Tartarie, sous prétexte d'y passer le temps des grandes chaleurs, mais en effet pour être plus à portée de faire exécuter ses ordres et d'observer les événements. Des succès, qu'on eut soin d'exagérer, mais qui n'amenèrent aucun résultat définitif, furent tout le fruit de cette première guerre, qui dura jusqu'en 1690, et se termina par une soumission apparente de Galdan. L'année suivante, Khang-hi qui comptait peu sur les serments de ce prince remuant et ambitieux, résolut d'aller tenir en personne les états des Kalkas, et faire la revue de leurs tribus. Ce voyage, dans lequel il fut encore accompagné par le P. Gerbillon, nous a valu, de ce missionnaire, une assez bonne description de la route suivie par l'empereur. Galdan n'était pas un ennemi qu'il suffît de combattre en bataille rangée. Une politique astucieuse dirigeait toutes ses démarches. Il s'efforçait, par toutes sortes de moyens, de semer la mésintelligence entre les chefs mongols soumis à l'empire, et d'attirer les principaux à son parti. Pour mieux diviser les Mongols, il eut recours au schisme, et se déclara protecteur du Dalaï-lama, contre les prétentions des lamas de Tartarie; conduite qui n'était assurément pas dictée par un attachement sincère à l'orthodoxie de ses ancêtres, puisque, dans le même temps, il embrassa l'islamisme, pour s'attacher les Khasaks et les autres Turks musulmans. Mais Khang-hi, qui n'était pas moins habile, avait de plus l'art de se montrer sincère dans ses procédés, et religieux observateur de sa parole. Enfin, en 1696, il fit marcher, contre les Olet, deux nouvelles divisions, l'une du côté de l'ouest sous le général Fe-yanko, et l'autre qu'il se réserva de commander lui-même. Sa résolution ne fut pas plutôt annoncée, que tous les grands voulurent tenter de l'en détourner. Les maximes chi-

noises sont fort opposées à ces expéditions lointaines, qui ne se font pas, il est vrai, sans de grands risques et sans des sacrifices considérables, mais qui sont peut-être le seul moyen d'assurer la tranquillité de l'empire, en détruisant dans leur source les causes qui pourraient la troubler. Khang-hi ne se laissa ébranler par aucune sollicitation; et il fit, avec une rare prudence, les préparatifs de cette périlleuse expédition. Gerbillon, qui l'y accompagna encore, nous en a laissé une relation assez détaillée. Le char impérial s'avança jusqu'au Keroulen; et plusieurs des chefs, vassaux de Galdan, se soumirent aux troupes impériales, qui remportèrent, en plusieurs rencontres, des avantages signalés. Galdan se retira dans la partie occidentale de ses états, où Khang-hi ne jugea pas à propos de le poursuivre. Des nouvelles officielles, répandues dans tout l'empire, représentèrent le prince Olet comme entièrement défait, et son empire comme détruit. On lui avait effectivement tué ou pris beaucoup de monde; mais on ne lui avait rien ôté, puisqu'on n'avait pu l'atteindre. Effectivement, l'année suivante (1696), Khang-hi sortit de nouveau de ses limites; et, cette fois, il prit sa route par le pays d'Ordos, pour pénétrer plus directement jusqu'au lieu où étaient rassemblées les principales forces du Contaïsch : mais il s'arrêta dans le pays des Ordos, sur les bords du Hoang-ho, où les ambassadeurs de Galdan lui furent présentés. Khang hi les reçut avec bonté; mais il ne voulut accorder aucune condition au Contaïsch, que celui-ci ne fût venu lui-même se remettre entre ses mains. Il lui fixa, pour cette soumission, un délai de soixante-dix jours, pendant lesquels il fit lui-même un voyage à Peking, pour y assister aux fêtes du nouvel an; puis il rentra dans le pays des Ordos, et s'arrêta quelque temps à Ning-hia, pour attendre l'arrivée de Galdan, tout en faisant ses dispositions pour l'aller chercher au fond de la Tartarie, si ce prince persistait dans son obstination. Les troupes du Contaïsch s'étant toutes dispersées ou soumises aux généraux de l'empereur, on ne pensait pas qu'il dût lui rester plus de six ou sept cents hommes; et quatre corps d'armées commandés par des chefs habiles, se préparaient à l'aller chercher du côté de Khamoul, au centre de la grande Tartarie. Mais les détachements s'étaient à peine mis en route, quand l'empereur reçut la nouvelle de la mort de Galdan. Khang-hi, débarrassé de son plus grand ennemi, laissa à ses généraux le soin d'achever la guerre, et s'en revint à Peking à petites journées, en chassant, comme il avait coutume de le faire dans tous ses voyages de Tartarie. Quand il fut de retour dans sa capitale, les grands de sa cour le supplièrent de changer le nom de Khang-hi, que portaient les années de son règne, en quelque autre nom qui rappelât les glorieux événements qui venaient de se passer, comme l'avaient fait, en pareille occasion, les empereurs des dynasties précédentes. Khang-hi s'y refusa par modestie, et donna, en comptant pendant tout son règne le même *nom d'années*, un exemple qui a été suivi par les princes de sa dynastie, Young-tching, Khian-loung et Kia-khing. Le discours que Khang-hi prononça en cette circonstance, contient un exposé très lumineux des motifs et des résultats de la guerre : « Galdan, dit-il, était un ennemi » formidable. Samarkand, Boukhara, » Pourout, Yerkiyang, Khasigar,

» Tourfan, Khamoul, enlevés aux » Musulmans, et la prise de 1200 » villes, n'attestent que trop jusqu'à » quel point il avait su porter la » terreur de ses armes. Les Kalkas » avaient en vain rassemblé toutes » leurs forces, en lui opposant leurs » sept bannières, qui formaient une » armée de plus de 100,000 hom- » mes : une seule année suffit à Gal- » dan pour dissiper et anéantir des » forces si considérables. Le khan » des Kalkas est venu implorer mon » secours et se soumettre à ma puis- » sance, attiré par la réputation de la » grandeur d'ame et de la générosité » avec lesquelles j'ai toujours traité les » étrangers. J'aurais commis, contre » les règles d'une sage politique, » la faute la plus capitale, si j'avais » refusé de le recevoir : il n'aurait » pas manqué d'aller se joindre aux » Olet; et il serait superflu de vous » faire sentir à quel degré de puis- » sance et de force se serait élevé » Galdan, avec un allié si formida- » ble. » En effet, si Khang-hi eût négligé de prendre part aux affaires de ces contrées, il y a lieu de croire qu'au lieu de voir la Tartarie indépendante, soumise à l'empereur de la Chine, on eût vu la Chine subjuguée par le Contaïsch des Tartares. Les suites de cette guerre occupèrent encore long-temps les Mandchous du côté de l'occident. Khang-hi se vit obligé, après avoir soumis presque toutes les branches de la nation Olet, d'attaquer aussi les Kirgis khasaks. Une fois maître de ces pays, tous les démêlés des princes tartares entre eux, ou avec les lamas du Tibet, ressortirent de la cour de Khang-hi comme d'un tribunal suprême, également reconnu de toutes les parties. Mais ces événements ne sont pas assez considérables, et ils n'occupèrent pas assez le prince dont nous esquissons la vie, pour mériter de trouver place ici. Il en doit être de même de la querelle des cérémonies, dont les agitations se firent sentir à la Chine vers la fin du XVIIe. siècle; et quoique Khang-hi, qui avait pris les missionnaires en affection, eût rendu un édit favorable à la religion chrétienne, et eût daigné même prendre connaissance d'un exposé de la doctrine des lettrés, tracé par les jésuites et soumis à son approbation; l'on peut bien croire que les tracasseries qui agitaient les religieux de la Chine, et dont le récit remplit toutes les relations de cette époque, étaient, pour la cour de Peking, et pour Khang-hi en particulier, de bien petites affaires, qui auraient peine à trouver place dans l'histoire. Ce fameux édit, par lequel l'exercice de la religion fut autorisé dans l'empire, est du 22 mars 1692 : le Père Legobien en a donné une histoire détaillée; et quoique le christianisme de la Chine en ait peut-être tiré moins d'avantages qu'on n'avait droit de l'attendre, on ne peut se dissimuler que cet acte authentique, le plus favorable de tous ceux qui ont été accordés au sujet de la religion, a rendu les missionnaires juges un peu partiaux des talents et des grandes qualités de Khang-hi. Une entreprise de ce prince, où le secours des missionnaires lui fut infiniment précieux, fut la levée de la carte de l'Empire; opération qui devait d'abord se borner aux pays que borde la grande muraille, mais qui s'étendit ensuite à toute la Chine, et à la Tartarie orientale et occidentale. Khang-hi sentait toute l'importance du grand travail dont il avait conçu l'idée : il en suivait, avec intérêt, les progrès ; il en appréciait le mérite, et, quoiqu'il

en connût bien toutes les difficultés, il en pressait l'achèvement avec beaucoup d'ardeur. Huit ans suffirent pour mettre fin à cette immense entreprise, qui ne fait pas moins d'honneur au génie du prince qui l'ordonna, qu'au zèle de ceux qui l'exécutèrent. C'est encore aujourd'hui le travail géographique le plus vaste et le plus complet qui ait été fait hors de l'Europe. La glorieuse tranquillité dont jouissait Khang-hi, fut troublée, en 1709, par des intrigues de cour, dont son fils aîné, plusieurs grands, et des lamas étaient les auteurs, et qui tendaient à faire dégrader le prince héritier, auquel on reprochait d'avoir cherché, par des horoscopes, par des opérations magiques et des menées criminelles, à prévoir et peut-être même hâter l'époque de la mort de l'empereur. C'est à la Chine une source continuelle de troubles; de désordres et de révolutions, que cette faculté que se sont réservée les empereurs de choisir à volonté, parmi leurs fils, celui qu'il leur plaît de désigner pour leur successeur. Khang-hi, prévenu par les intrigues de ses courtisans, mais aimant toujours tendrement le prince héritier, fut quelque temps dans une agitation d'esprit qui influa beaucoup sur sa santé. Le prince fut arrêté et chargé de chaînes; mais l'empereur, ayant peu après reconnu son innocence, lui rendit ses titres, ses honneurs, et condamna même à une prison perpétuelle son fils aîné, premier instigateur de toute cette intrigue. En 1722, Khang-hi, qui conservait, à 69 ans, l'habitude des exercices laborieux qu'il avait contractée dans sa jeunesse, de ces exercices qu'affectionnent tous les Tartares, avait été comme à l'ordinaire passer l'été au-delà de la grande muraille: s'étant, à son retour, fatigué de nouveau dans un de ses parcs en prenant le divertissement de la chasse au léopard, il fut saisi par le froid; et tous les soins des médecins ne purent l'empêcher d'expirer, le 20 décembre 1722, après avoir régné soixante ans, sans avoir atteint un âge très avancé. Il institua pour son successeur son quatrième fils, qui régna sous le nom de Young-tching (*Voy.* ce mot); et il lui laissa l'empire dans un état plus tranquille, plus puissant et plus florissant qu'il ne l'avait reçu lui-même de son père Chun-tchi. Quand on songe aux circonstances au milieu desquelles il monta sur le trône, on ne peut s'empêcher de penser que les prospérités de ce long règne n'aient été l'effet du génie encore plus que de la fortune du prince. Il est à croire que ce règne de soixante ans sera compté, par les Chinois, au nombre des plus glorieux de leur histoire. Déjà, dans cet examen préparatoire, où, comme chez les anciens Egyptiens qui jugeaient, dit-on, leurs rois après leur mort, on s'occupe de caractériser l'empereur défunt en lui donnant un titre posthume qui rappelle ses vertus ou consacre sa gloire; le nom qu'on a donné à Kang-hi, *Ching tsou Jin hoang ti* (le saint aïeul, empereur plein de piété), atteste la vénération qu'a inspirée sa mémoire. Le jugement que porteront sur Khang-hi les auteurs des mémoires secrets destinés à paraître après la destruction de la dynastie actuelle, ces historiens qui peuvent être impartiaux quoique contemporains, s'accordera sans doute avec celui de la postérité; et s'il est permis d'emprunter leur langage, en s'efforçant de deviner leur sentiment, voici à-peu-près comment ils devront s'exprimer: « Le *Saint-Aïeul* mérita » véritablement le nom de *Jin* (pieux) » par sa piété envers ses parents, par

» son amour pour ses peuples, et » par son dévoûment aux ordres du » ciel; il ne mérita pas moins celui » de *Ching* (saint et sage) par les » lumières de son esprit, par son at- » tachement inviolable aux maximes » des anciens qu'il avait toutes gra- » vées dans son cœur, par les con- » naissances variées qu'il possédait sur » toutes sortes de sujets. Sa haute re- » nommée attira, des pays les plus » éloignés, les ambassadeurs des rois » étrangers qui vinrent faire leur sou- » mission et participer aux bienfaits » de son gouvernement; et ses armes » réduisirent à leur devoir, ceux des » barbares que leur ignorance en- » traîna dans la révolte. L'éclat de son » nom se répandit dans toutes les par- » ties de l'univers; et jamais l'empire » ne fut plus heureux que sous ce » prince, qui savait se faire aimer, » parce qu'au besoin il savait être » craint. Au milieu de tant de louan- » ges que les peuples lui donnèrent, » un seul reproche s'éleva peut-être; » on trouva le saint-aïeul trop indul- » gent et trop facile pour les bonzes » d'Occident, qu'il admettait dans sa » familiarité, dont il était presque tou- » jours accompagné, et dans lesquels » il toléra trop un zèle outré, qui les » portait à vouloir substituer leur » croyance aux usages que les saints » ont établis dans le règne céleste. » Mais l'extrême bonté qu'il marquait » à ces étrangers, peut l'excuser, en » songeant au desir qu'avait ce prince » d'acquérir des connaissances nou- » velles, et à l'humanité qui lui fai- » sait accueillir ces malheureux étran- » gers venus des extrémités du mon- » de. » En prêtant aux historiens ce langage au sujet de la protection que Khang-hi accorda aux missionnaires et au christianisme, nous ne faisons que répéter les paroles de Young-tching son fils, quand il voulut se justifier d'une conduite tout-à-fait contraire. La sévérité du fils était sans doute beaucoup plus du goût des Chinois que l'indulgence du père. Aussi l'on ne doit pas s'étonner de l'empressement que les missionnaires ont mis à célébrer Khang-hi: ils l'élèvent au-dessus de tous les autres princes de la Chine; et en parlant de la splendeur de son règne, et de l'éclat de ses victoires, ils ont coutume de le comparer à Louis XIV, son contemporain; ce qui, à cette époque, et de la part des Jésuites, était le dernier éloge qu'on pût donner à un prince étranger. Le *Portrait historique de l'empereur de la Chine*, publié par le P. Bouvet, en 1697 (*Voy.* BOUVET), repose presque en entier sur ce parallèle. Louis XIV, qui ne pouvait qu'en être flatté, fit à plusieurs fois témoigner son estime à Khang-hi, sans toutefois déroger à la coutume des rois de France, de ne point envoyer d'ambassade à la Chine, pour ne pas compromettre leur dignité. C'est à cette liaison de deux princes dignes d'être amis, qu'on doit ces gravures qui furent faites en France sur des dessins venus de la Chine, et renvoyés ensuite à l'empereur: elles représentent les batailles de Khang-hi contre Galdan. On y voit les Olet mis en fuite et poursuivis par les troupes impériales, et l'on remarque qu'au nombre des morts ou des blessés il n'y a pas un seul Chinois; exemple d'une vanité puérile, qui n'est pas particulière aux Orientaux. Les lettres fleurirent sous Khang-hi; car ce prince était assez grand pour les cultiver lui-même, sans rien relâcher des soins qu'il donnait à son empire. Outre différents morceaux de poésie et de littérature qui sont tombés de son pinceau, qu'on a recueillis avec soin,

et qui forment une collection de plus de cent volumes, on a de lui des Maximes pour le gouvernement des états : elles ont été commentées par Young-tching; et un missionnaire protestant (M. Milne) vient de les traduire en anglais, et de les publier sous le titre d'*Edit sacré*. On a aussi imprimé, dans le tome IX des *Mémoires concernant les Chinois*, une traduction italienne faite par M. Poirot, et mise en français par la comtesse de M***., des *Instructions morales* laissées par Khang-hi et publiées par son fils. Cet ouvrage mériterait d'être publié textuellement en mandchou, avec une version nouvelle. On trouve encore, au tome IV de la même collection, des *Observations de physique et d'histoire naturelle*, qui prouvent du moins, dans l'illustre auteur, de l'attention, de la sagacité, et quelque fruit retiré des leçons des jésuites, qui n'étaient pas toujours eux-mêmes de très bons physiciens ni d'habiles naturalistes. Enfin, l'on a mis dans le *Magasin encyclopédique* (octobre 1799, 5e. année, VI, 7-29), sous le titre de *Testament de Kang-hy*, un morceau traduit du chinois par le P. de Grammont, et envoyé à M. Agote; mais ce morceau, qui n'est pas très authentique, n'est point inédit, comme l'a cru l'éditeur : il avait été inséré, avec moins de fautes, dans une note de l'*Histoire générale de la Chine* (tom. IX, page 350), et l'on avait averti (pag. 481) du peu de confiance que méritait cette pièce. Nous ne grossirons pas cet article, déjà fort étendu, de la liste des ouvrages que Khang-hi a fait composer par les lettrés de sa cour, ouvrages auxquels, suivant l'usage, on a mis son nom : il suffira de citer, comme des entreprises qui ont honoré son règne, la rédaction d'un *Dictionnaire Chinois-Mandchou* par ordre de matières ; la traduction en langue tartare des *King*, et de quelques autres ouvrages moraux ou historiques, et du *Thoung-kian Kang-mou* en particulier; la composition des *Ji-kiang* ou *Lectures journalières*, vaste commentaire sur les *King*, en style vulgaire; une édition plus ample et plus magnifique du beau Recueil des pièces d'éloquence et de littérature, intitulé, *Kou Wen Youan-kian*, du nom de la belle bibliothèque que Khang-hi avait rassemblée dans son palais, et qu'il avait nommée *Youan-kian* (Miroir des sources); et enfin un *Tseu-tian*, ou Dictionnaire chinois, rédigé sous sa direction par trente lettrés du premier ordre, et contenant environ 40,000 caractères. La préface est de la main de l'empereur lui-même, et elle est remarquable par la beauté de l'écriture, dont elle offre une représentation exacte. Quant au corps même de l'ouvrage, il est fort estimable, sans-doute : mais le nom qu'on a mis sur le frontispice donnerait peut-être droit de s'attendre à quelque chose de plus profond et de plus parfait; car ce n'est, pour beaucoup de mots, qu'une réimpression des articles du Dictionnaire intitulé : *Tching-tseu-thoung*. A. R—T.

KHARIZI ou ALKHARIZI (JEHOUDAH BEN-SCHELOMOH), rabin espagnol, florissait, selon toute apparence, à la fin du XIIe. ou au commencement du XIIIe. siècle : car il a servi de modèle à Emanuel, fils de Schelomoh ou Salomon, qui écrivait vers l'an 1240 (*Voy.* EMANUEL, XIII, 112); et il dit lui-même que Jehoudah Hallévi, ou Judas Levita, était mort avant l'époque où il composait le *Tachkémoni* : or Judas Levita est mort entre 1140 et 1153. (*V.* JUDAS LEVITA, *suprà*, p. 100.) On pour-

rait croire que le nom de Kharizi ou Alkharizi, c'est-à-dire le poète, aurait été donné au grand-père de notre écrivain ; car il est souvent appelé Judas, fils de Salomon, fils d'Alkharizi ; mais peut-être est-ce une erreur (1). On l'appelle aussi *Alchofni*, ou fils d'*Alchofni*. Kharizi nous apprend lui-même, dans la préface du *Tachkémoni*, qu'il était natif d'Espagne. On voit aussi par cette même préface, et par le 18e. chapitre du même livre, qu'il voyagea dans la Palestine, la Perse, la Grèce, la Moscovie, l'Allemagne, la France, etc. Il demeura sans doute assez long-temps à Marseille, puisque ce fut dans cette ville qu'il traduisit, d'arabe en hébreu, le *Moré névochim*, de Moïse Maïmonide. Une chose qu'il est essentiel de faire remarquer, c'est qu'on l'a quelquefois nommé *Ithiel ;* et c'est même sous ce nom qu'il est désigné dans l'approbation donnée par un rabin de la synagogue allemande d'Amsterdam, en tête de l'édition du *Tachkémoni*, imprimée en cette ville par Salomon Propas, en 1729. Kharizi n'a jamais porté ce nom ; et si on le lui a donné, c'est sans doute parce qu'il a publié sa traduction hébraïque des *Mekamat* ou Séances de Hariri, sous le titre de composition d'Ithiel, *Mechabberot Ithiel.* Kharizi a beaucoup écrit ; mais, excepté quelques poésies, un ouvrage en vers sur la manière de conserver la santé, intitulé *Refouot gheviah*, et le *Tachkémoni*, tous ses ouvrages ne sont que des traductions de divers traités d'Aristote, de Galien et de Moïse Maïmonide, qu'il a fait passer d'arabe en hébreu. Sa traduction du *Moré névochim* n'a jamais été imprimée ; et il y a lieu de croire qu'on a toujours donné la préférence à celle qu'a faite, du même livre, le célèbre traducteur Samuel, fils de Tibbon. Au reste, les deux ouvrages de Kharizi qui lui donnent le plus de droit à tenir un des premiers rangs parmi les écrivains rabiniques, sont sa traduction hébraïque des *Mekamat* de Hariri, intitulée, comme nous l'avons déjà dit, *Mechabberot Ithiel*, et son *Tachkémoni*, ouvrage composé à l'imitation des Séances de Hariri, et d'un genre tout-à-fait analogue à ce livre, si estimé des Arabes. Wolf et quelques autres écrivains ont confondu ces deux ouvrages de Kharizi ; ce qui est d'autant plus étonnant qu'il suffisait de lire la préface du *Tachkémoni* pour éviter cette méprise : c'est ce qu'a fort justement observé, dans son Dictionnaire historique des écrivains hébreux, M. De' Rossi, qui précédemment, dans ses Annales de la typographie hébraïque, de 1501 à 1540, s'était exprimé lui même d'une manière peu exacte sur cette matière. Les deux personnages qui sont mis en scène dans les Séances de Hariri, sous les noms de Hareth Ben-Hammam et Abou-Zeïd Saroudji, paraissent toujours dans la traduction hébraïque de Kharizi, sous ceux d'Ithiel et de Chaber Hakkéni : ces noms sont empruntés, le premiers, d'Esdras, liv. 2, ch. 11, v. 7 ; le second, du Livre des Juges, ch. 4, v. 11. Cette traduction hébraïque des Séances de Hariri n'a jamais été imprimée : elle se trouve manuscrite dans la Bibliothèque bodléienne à Oxford ; mais le manuscrit est incomplet, et ne contient que les vingt-sept premières Séances. Le nom de *Tachkémoni*, que le rabin Judas Kharizi a donné au second des deux

(1) Dans l'édition du Tachkémoni, imprimée à Constantinople en 1578, et dans plusieurs manuscrits, on lit seulement, le rabin Jéhoudah Kharizi, ou plutôt *Charizi ;* car c'est ainsi qu'on devrait écrire ce nom, qui est hébreu et non point arabe.

ouvrages dont il s'agit, est emprunté du 2e. Livre des rois, ch. 23, v. 8. Les manuscrits du *Tachkémoni* ne sont pas rares ; la bibliothèque du Roi en possède trois, dont un, qui vient de la bibliothèque de la Sorbonne, a été indiqué par Wolf comme contenant divers ouvrages de rhétorique, de morale et de poésie. Il existe de ce même livre trois éditions, les deux premières de Constantinople, 1540 et 1578 ou 1583, et la troisième d'Amsterdam, 1729. Dans le *Tachkémoni*, comme dans les *Séances* de Hariri, deux personnages paraissent constamment sur la scène; ce sont Héman Haezrachi et Chaber Hakkéni. On ne sait pourquoi tous ceux qui ont parlé de cet ouvrage, sans en excepter M. De' Rossi, ont substitué au premier de ces personnages, Ethan Haezrachi. Les trois éditions du *Tachkémoni*, et les trois manuscrits que possède la bibliothèque du Roi, portent uniformément *Héman :* ce nom est pris du psaume 87, v. 1 ; Ethan serait pris du psaume 88, v. 1. Le *Tachkémoni*, comme les *Mekamat* de Hariri, contient 50 chapitres ou séances. Cet ouvrage est si peu connu, et tient cependant un rang si distingué dans la littérature rabinique, qu'on nous pardonnera de donner ici une analyse de la préface de Kharizi. L'auteur commence par relever le mérite de la science ou de la sagesse, par laquelle l'homme remplit sa destination en ce monde, et se rend digne du bonheur qui lui est préparé dans l'autre. Il adresse ensuite à Dieu une prière pleine de sentiments de piété et de ferveur ; puis, dans un style rempli ou plutôt surchargé des figures les plus hardies et des métaphores les plus recherchées, il expose le motif qui l'a porté à entreprendre la composition de ce livre. Le mépris dans lequel il a vu la langue sacrée, cette langue de laquelle Dieu même a daigné se servir pour donner sa loi aux hommes et leur parler par ses prophètes, l'a rempli d'une sainte jalousie; il s'est senti comme poussé à venger cette langue de l'injuste abandon où la laissaient les enfants de Jacob, qui ne rougissaient point de lui préférer le langage des fils d'Ismaël. « Un saint zèle s'est enflammé dans mon cœur, dit-il, en » voyant que la sagesse avait cessé » dans ma nation, et s'était retirée du » milieu de nous; en voyant qu'Agar » avait mis au monde des enfants » pleins de charmes, et que Sara était » stérile. » Ce qui l'a surtout déterminé à se livrer à la composition du *Tachkémoni*, c'est qu'un des plus savants et des plus éloquents d'entre les Arabes, nommé Hariri, avait publié un livre supérieur à tout ce qui avait été fait en ce genre. « Cependant, dit notre rabin, tout ce qu'il » y a dans l'ouvrage de cet écrivain » arabe, de paraboles ingénieuses, » de pensées sublimes, d'expressions » nobles, est emprunté de nos saints » livres et de la langue de nos pères; » et si l'on demandait à chacune des » figures et des métaphores dont les » étrangers ornent leurs écrits : Qui » vous a introduite dans le langage » des barbares ? elle répondrait : j'ai » été enlevée par surprise de la terre » des Hébreux. Lors donc que j'ai » vu cet ouvrage, les cieux de ma joie » se sont roulés comme un livre, et » les torrents de ma douleur ont coulé » avec abondance. » Notre auteur remarque ensuite que la plupart des enfants d'Israël, pour excuser la préférence qu'ils accordaient à la langue arabe, avançaient que la langue sainte avait perdu toute sa beauté ; qu'elle était incapable de s'exprimer avec élo-

quence, et trop pauvre pour se prêter à toutes les sortes de sujets, et se plier à tous les genres de style. Ils ne s'aperçoivent pas, dit-il, qu'en eux seuls sont les défauts qu'ils imputent à la langue sainte; que s'ils la trouvent pauvre et dénuée de ressources, c'est uniquement parce qu'ils n'en connaissent pas les richesses : semblables en cela à un homme dont les yeux malades ne verraient pas la lumière du soleil, et qui rejetterait sur l'astre du jour ce qui ne serait que l'effet de sa propre infirmité. « Malheur à ces » insensés qui hurlent comme des ona- » gres; qui ont près d'eux les sources » d'Eden, et souffrent les ardeurs de » la soif! La manne est sous leurs » yeux, mais leurs yeux sont bou- » chés; ils sont sortis pour la recueil- » lir, et ils n'en ont point trouvé. » C'est donc afin de convaincre ses frères qu'il n'y a aucun sujet pour lequel la langue hébraïque ne fournisse des termes aussi variés qu'abondants, que notre auteur a mis la main à la plume. Afin que chaque lecteur trouvât dans cet ouvrage quelque chose d'analogue à son goût, il a eu soin d'y faire entrer toute sorte de matières. Dans tout ce que renferme le *Tachkémoni*, il ne se trouve rien qui soit emprunté des *Séances de Hariri*, ou, s'il s'y rencontre quelque idée ou quelque expression commune aux deux ouvrages, c'est un effet du hasard ou une pure inadvertance. Kharizi nous apprend ensuite que plusieurs personnes, avant lui, avaient essayé de traduire en hébreu les *Séances* de Hariri; et que toutes, faute de talents suffisants, avaient échoué dans cette entreprise si difficile. Pour lui, il a été plus heureux, et, ayant conçu le même dessein, il l'a exécuté avec un plein succès. Mais écoutons-le se vanter lui-même de la réussite de son travail, et rabaisser ceux qui, avant lui, avaient couru la même carrière : ce sera le vrai moyen d'aprécier à sa juste valeur le genre de son talent. « Un » grand nombre, dit il, de ceux qui » dormaient dans la terre de la sottise, » se sont réveillés, et ont poussé le » coursier de leur langue dans l'hippo- » drome de la poésie. Ils ont formé » le projet de transporter l'ouvrage de » ce descendant d'Ismaël, de la langue » arabe dans la langue sainte; ils se » sont présentés, vêtus d'habits pro- » fanes, pour servir dans le sanc- » tuaire; et étant sortis tout équipés » pour combattre dans le champ de » bataille de l'éloquence, de cinquante » ennemis (les cinquante Séances de » Hariri) ils en ont à peine dépouillé » un seul; car la force de l'éloquence » qui règne dans ce livre, les a jetés » dans l'épouvante et la consterna- » tion, le bruit éclatant de ses ton- » nerres et les carreaux de ses » foudres, les ont fait défaillir et leur » ont ôté la vie; la grêle a fondu sur » eux, et ils sont morts. Au moment où » ils se sont rassemblés et se sont for- » més en escadrons pour courir à la » poursuite de leur adversaire, ses por- » tes se sont fermées et leur ont refusé » le passage. Comme on allait fermer » les portes vers le soir, les hommes » sont sortis; ceux qui les poursui- » vaient, les ont cherchés de tout » côté, et ne les ont point trouvés (allusion au livre de Josué, chap. 2, v. 5 et 22), » jusqu'à ce que moi je me » suis levé; j'ai brodé ses habits de » cérémonie et j'ai dressé son taber- » nacle. J'ai traduit le livre tout en- » tier en termes convenables, et en » expressions pures, assaisonnées de » sel, semblables à des cristaux, » fraîches et polies, et par lesquelles » les chantres les plus illustres ont » été réduits à se coucher sous un

» buisson (allusion au désespoir d'Agar, qui, ne trouvant point d'eau dans le désert pour désaltérer Ismaël, se jette au pied d'un buisson, *Gen.*, chap. 21, v. 15). » J'ai élevé » mes prières vers le sanctuaire de » l'intelligence, et ses cieux se sont » ouverts, ses pluies sont descendues, » ses sillons ont été abreuvés, et ses » parfums ont répandu leur odeur; » j'ai parlé au rocher de la poésie, » et le rocher a donné ses eaux. » Kharizi ajoute qu'il avait entrepris la traduction des *Séances* de Hariri, à la prière de quelques personnages illustres de l'Espagne, grands admirateurs de cet écrivain arabe. Après avoir terminé ce travail, il passa dans l'Orient; et alors il se repentit d'avoir employé ses talents à cette traduction, plutôt qu'à composer de lui-même un livre en langue hébraïque, et de s'être consacré à garder la vigne des étrangers, tandis qu'il négligeait la garde de sa propre vigne. Ce fut par suite de ces réflexions, qu'il composa le *Tachkémoni*. Dans la dernière partie de sa préface, Kharizi fait un éloge pompeux du rabin Samuel, fils de Barkouli, auquel il dédia son ouvrage, et des deux fils de Samuel, Rabi Joseph et Rabi Ezra. Telle est en substance la préface du *Tachkémoni*. L'auteur a eu pour but, comme on l'a vu, de rivaliser avec Hariri, et de montrer que la langue hébraïque n'était ni moins riche, ni moins propre à traiter toute sorte de sujets, que la langue arabe. On peut dire effectivement qu'il égale souvent son modèle par la multiplicité, la variété et la hardiesse des figures, et par toute la pompe du style oriental; mais il faut convenir aussi qu'il n'a pas moins imité les défauts que les grâces du style recherché des écrivains arabes. Il affecte surtout d'employer un même mot dans des acceptions différentes, qui, le plus souvent, ne sont fondées que sur des passages obscurs des livres saints, et sur l'interprétation que tel ou tel commentateur célèbre y donne à une expression susceptible de divers sens; et de là naît quelquefois une grande obscurité dans son style, qui n'est plus qu'une suite d'énigmes. Ajoutez à cela que, plus occupé des mots et de leur consonnance que des pensées et du fond des choses, il associe fréquemment des idées totalement disparates, et se fait un jeu d'entasser les métaphores les plus outrées et les figures les moins naturelles. Tantôt on admire dans sa composition un style très fleuri, mais facile, naturel, et parfois vraiment sublime; tantôt, quoiqu'il soit tolérable jusqu'à un certain point dans l'original, à cause du rythme, de la cadence et des jeux de mots ingénieux qui surprennent le lecteur, et lui arrachent, comme malgré lui, une admiration irréfléchie, il paraît, dès qu'on essaie de le traduire, non seulement boursoufflé et gigantesque, mais même ridicule et hors de toute mesure. Le 3e. chapitre du *Tachkémoni* a été publié à Londres en 1773, par M. Jean Ury, ainsi que quelques passages du chapitre 50, avec une version latine. En rendant compte dans le *Magasin encyclopédique*, en 1808, d'une nouvelle traduction française du *Bechinat olam*, du rabin Bédraschi (*Voy.* JÉDAIA, tom. XXI, pag. 524), l'auteur de cet article a donné la traduction du 40e. chapitre, qui contient une dispute allégorique entre la plume et l'épée. C'est, à notre connaissance, les seules portions du *Tachkémoni* qui, jusqu'ici, aient été traduites, soit en latin, soit en quelque autre langue. Si l'étude de la littérature rabinique n'était pas tombée dans un discrédit absolu, cet

ouvrage mériterait d'occuper les loisirs de quelque orientaliste; sa peine ne serait point sans quelque dédommagement. S. D. S—Y.

KHATCHADOUR, poète arménien qui vivait vers l'an 1190, était né à Getcharh, et il jouit d'une assez grande réputation parmi ses compatriotes. Il composa un poème sur les *Apôtres*, un autre sur l'*Assomption de la Vierge*, un autre sur la *Vie de St.-Grégoire l'illuminateur*, et d'autres pièces d'une moindre importance. — KHATCHADOUR, autre poète arménien, né à Césarée de Cappadoce, et qui vivait au commencement du XVIIe. siècle, fut évêque de Dchougha ou Djoulfah. Il était disciple du docteur Osgan, aussi très célèbre chez les Arméniens par ses talents poétiques. Quel que soit le mérite réel des ouvrages de Khatchadour, ils ont en général fort peu d'intérêt pour nous, n'étant relatifs qu'à la morale et à la religion. On trouve quelques-unes de ces pièces, parmi les manuscrits arméniens de la bibliothèque du Roi. En 1630, Katchadour fut envoyé à Constantinople par le patriarche Moïse III; il alla ensuite en Pologne, pour terminer les différends qui existaient entre les Arméniens de Léopol, et Nicolas, leur archevêque, qui avait embrassé la doctrine de l'Eglise romaine; mais il revint en Arménie, sans avoir pu apaiser ces dissensions, qui durèrent encore fort longtemps. S. M—N.

KHATCHIG Ier., patriarche d'Arménie, fut élu, en 972, pour succéder à Etienne III; il était neveu d'Anania, qui avait occupé avant lui le trône patriarcal, depuis l'an 943 jusqu'en 965. Avant son exaltation, il était évêque d'Arscharouni. Il avait beaucoup d'amour pour les lettres et les arts, et fit construire un grand nombre de monastères. Il orna en particulier, de plusieurs monuments magnifiques, Arkina, sa résidence pontificale; il y fonda aussi une bibliothèque très considérable. Il mourut en 992, et fut enterré dans une des églises qu'il avait fondées en la ville d'Arkina. — KHATCHIG II, qui se nommait aussi Khatchadour, fils d'une sœur du patriarche Pierre Ier., son prédécesseur, était déjà évêque en 1047, quand son oncle fut forcé par Camenas ou Comnène, gouverneur de l'Arménie, d'abandonner Ani, sa résidence patriarcale. Celui-ci, en partant, confia l'administration de son siége à Khatchig; mais, peu après, le gouverneur, qui avait des ordres secrets de l'empereur grec, pour persécuter les chefs de l'Eglise d'Arménie, qu'il voulait forcer de s'unir à la communion grecque, contraignit aussi Khatchig de quitter Ani. Le patriarche fut enfermé dans le fort de Khaghdoï-arhitch, au milieu des montagnes de la Chaldée, près de Trébizonde; et Khatchig le fut dans la forteresse noire (*seav-k'har*) située dans le voisinage. L'année suivante, l'empereur, pour apaiser un peu le mécontentement des Arméniens, appela le patriarche à Constantinople, où il le traita avec les plus grands honneurs, et renvoya Khatchig à Ani, où celui-ci gouverna l'Eglise pendant l'absence de son oncle. En 1058, Pierre mourut à Sébaste, dans la Cappadoce, et Khatchig fut élu pour succéder. Deux ans après, l'empereur Constantin Ducas le fit venir à Constantinople, pour lui arracher de grandes richesses dont il croyait qu'il avait hérité de son oncle: car il s'imaginait que ce dernier s'était approprié les trésors des anciens rois d'Arménie, après la destruction du royaume. Khatchig fut retenu prisonnier; mais on ne put rien en tirer, et

l'on ne put pas même le contraindre à payer un tribut annuel. Il resta ainsi à Constantinople pendant trois ans, en butte à toutes les persécutions des Grecs. Enfin, à force de supplications, Kakig, roi des Arméniens à Bizou, et Adovm Ardzrouni, roi de Sebaste, obtinrent sa délivrance. Constantin ne lui permit cependant pas d'habiter Ani dans la Grande-Arménie; il l'envoya dans la Cappadoce, où Khatchig fixa sa résidence à Thavplour, dans la province de Dchahan; l'empereur y joignit le don de deux monastères, qui étaient à Darenda, ville voisine. Six mois après son arrivée dans ce lieu, Khatchig apprit que les Turcs Seldjoukides s'étaient rendus maîtres de la ville d'Ani, capitale de l'Arménie; il en conçut un tel chagrin, qu'il mourut un mois après, en l'an 1064. Après lui, son siége resta vacant pendant un an, parce que les Grecs empêchèrent de le remplacer. S. M—N.

KHATHOUN (MALHOUNN), épouse d'Osman, fondateur de l'empire des Osmanlis, fille du scheik Edébaly, naquit vers l'an de l'hégire 656 ou 1260 de J.-C. Sa rare beauté et sa modestie lui méritèrent l'amour du jeune Osman, le fils d'Ertogrul. Un hasard heureux avait pu seul offrir aux regards d'Osman la belle Khathoun; car on sait que la loi religieuse défend, chez les Orientaux, toute communication entre les sexes. La jeune fille répondit à son amant que la distance que mettaient entre eux la naissance et la fortune, ne lui permettait pas d'aspirer à la main d'un prince aussi puissant que le fils d'Ertogrul. Tant de réserve ne fit qu'enflammer davantage le jeune Osman. Son mariage avec la fille du sheik Edébaly eut lieu l'an de l'hégire 673, vingt-un ans avant l'élévation de la dynastie othomane sur la puissance seldjoucienne. Malhounn Khathoun fut la mère d'Aladin et d'Orchan Ier. S—Y.

KHEVENHULLER (FRANÇOIS-CHRISTOPHE, comte DE), d'une illustre et ancienne famille d'Allemagne, s'attacha au service d'Autriche, et mourut en 1650. Il rassembla avec beaucoup de soin les matériaux d'un ouvrage destiné à faire connaître, dans le plus grand détail, la vie, le règne et les actions mémorables de l'empereur Ferdinand II, dont neuf vol. in-fol. parurent à Ratisbonne sous le titre d'*Annales Ferdinandei*. L'édition ayant été tirée à petit nombre, le comte Sigismond-Frédéric Khevenhuller en publia une nouvelle, en ajoutant trois nouveaux volumes d'après le manuscrit. Cette édition a paru à Leipzig de 1716 à 1726, in-fol. L'ouvrage s'étend ainsi de 1578 à 1637: il contient des renseignements précieux sur la guerre de trente ans et sur les négociations de Munster et d'Osnabruck, mais il est mal rédigé; et pour le rendre plus utile, le professeur Jean-Frédéric Runde, de Cassel, en a fait un extrait méthodique qui a été publié à Leipzig de 1778 à 1781, en 4 vol. in-8°. — KHEVENHULLER-METSCH (Sigismond-Frédéric, prince DE), mort en 1801, était conseiller-privé effectif de l'empereur d'Allemagne, et commissaire-général en Italie. Il avait des connaissances très étendues, et fut toujours en grande considération à la cour de Vienne. C—AU.

KHIAN-LOUNG en chinois, *Abkaï Wekhiyekhe* en mandchou (*Protection céleste*), est le nom que, suivant notre habitude, nous avons appliqué à un empereur de la Chine, parce que c'était le titre des années de son règne. Khian-loung, que nous nommerons ainsi pour nous conformer à l'usage, était l'aîné des trois fils

de Chi-soung, plus connu sous le nom de Young-tching, IIIe. empereur de la dynastie des Mandchous, actuellement régnante. Il monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1735 : âgé alors de vingt-six ans, il nomma d'abord quatre régents pour gouverner l'empire pendant le temps de son deuil. Son père l'avait tenu éloigné des affaires, et uniquement occupé de littérature. Le jeune empereur mit à profit le temps qui s'écoula jusqu'à ce qu'il prît les rênes de l'état, afin de se préparer à les tenir plus dignement. Mais il ne tarda point à donner des marques de sa bonté, en faisant mettre en liberté et rétablir dans leurs dignités les princes de sa famille, fils ou petit-fils de Khang-hi, qui avaient été emprisonnés, ou exilés ou dégradés, par suite d'intrigues de cour, ou par l'effet d'une politique soupçonneuse et peu éclairée. Le prince Po-ki, fils du quatorzième des enfants de Khang-hi, avait été, depuis le commencement du règne de Young-tching, enfermé dans les prisons du jardin de l'éternel printemps (*Tchang tchhun Youan*). A peine Khian-loung fut-il sur le trône, qu'un officier de la cour alla trouver Po-ki dans sa prison, et ne lui dit que ces mots : « L'empereur demande qui » est celui qui vous retient ici : sor» tez; » et en se retirant il laissa la porte de la prison ouverte. Dans le même temps, une juste sévérité fut déployée contre un autre prince, frère de Po-ki, mais aussi mauvais frère qu'il avait été mauvais fils. Par ordre de l'empereur, on lui fit un long détail des fautes qu'il avait commises contre la piété filiale; et on le dépouilla de son titre, en lui donnant ordre de se renfermer dans un jardin qu'il avait fait planter. Des événements de cette espèce, qui n'ont qu'une importance momentanée, et des persécutions dirigées contre les chrétiens par les cours suprêmes de la Chine, et au moins autorisées par l'empereur, remplissent les premières années du règne de ce prince, et ne nous semblent pas mériter d'occuper de même un grand espace dans la Vie de Khian-loung. Mais en 1753, les princes descendus de ce Galdan qui, tant de fois du temps de Khang-hi, avait troublé la tranquillité de l'empire, après s'être fait les uns aux autres une guerre continuelle, commencèrent à se rendre redoutables à leurs voisins. Beaucoup d'Olet vinrent implorer les secours de l'empereur. Ce prince prit parti dans la querelle qu'un des chefs Olet, nommé Amoursanan, avait avec Dawadji, autre chef de la même famille. Les troupes impériales mirent Amoursanan sur le trône ; mais l'empereur fit grâce de la vie à Dawadji, son prisonnier, peut-être moins par clémence que par politique, et afin de pouvoir, au besoin, l'opposer à son rival. Ce dernier, devinant les motifs de la conduite de Khian-loung, et mécontent du peu d'autorité que les lieutenants de l'empereur lui laissaient en Tartarie, anima les peuples contre l'autorité chinoise, et leva, en 1755, l'étendard de la révolte. Tous les grands étaient d'avis d'abandonner les Tartares à leurs dissensions, et de ne point entreprendre une guerre lointaine et hasardeuse; mais Khian-loung pensa différemment. Ses généraux eurent ordre de pénétrer jusqu'au fond des pays habités par les Olet, chez les Kirgis-Khaïsak ; mais se laissant tromper par les chefs de ces peuples, qui inclinaient au fond pour les princes Olet, ils ne firent pas assez de diligence pour s'assurer de la personne d'Amoursanan, et furent même trahis par les Tartares qui formaient une partie de leurs troupes. Khian-loung

voyant ses armées presque détruites par l'effet d'une perfidie qui dérangeait tous ses desseins, hésita pour continuer la guerre; mais Tchao-hoeï et Fouté, deux excellents officiers-généraux, l'un chinois et l'autre mandchou, firent changer la face des affaires. Les Olet plièrent devant eux; tout leur pays fut occupé. Amoursanan fugitif se retira d'abord chez les Khaïsak, ensuite dans la Sibérie, ou, comme disent les Chinois, dans les vastes solitudes de Lo-cha. Il y mourut bientôt après de la petite vérole. Khian-loung, n'ayant pu avoir son ennemi vivant, voulut du moins qu'on lui en envoyât les ossements, pour en faire un exemple, suivant l'usage. Ce fut l'objet d'une négociation qui n'eut aucun succès, parce que la cour de Russie ne voulut pas consentir à l'extradition du cadavre d'Amoursanan. On se contenta de le faire voir aux officiers de Khian-loung, afin qu'ils pussent assurer leur maître de la mort du rebelle. Les armées chinoises parcoururent alors la Tartarie, en rassemblant tout ce qui restait des tribus Olet: les hommes du commun furent transportés dans des contrées lointaines, et les chefs envoyés pour la plupart à Peking, où l'empereur, qui les jugea lui-même, les condamna au supplice des rebelles, parce qu'ils avaient accepté des charges et des titres avant de se révolter contre lui. Le pays fut administré sous sa protection par des chefs qu'il institua, et qu'il rendit héréditaires, à la condition qu'ils tiendraient de lui leur autorité. Les vastes contrées habitées par les Olet, ne furent pas les seules qui, par l'issue de cette guerre, se trouvèrent soumises à Khian-loung. Toutes les villes des Hoeïtseu ou mahométans, c'est-à-dire des Turks de Khasigar, d'Aksou, de Yerkiyang, et jusqu'aux Khaïsak, précédemment soumis aux Olet, passèrent sous la domination chinoise. Le sulthan de Badakhschan, chez qui s'étaient réfugiés les princes de Khasigar et de Yerkiyang, fut contraint de les livrer. Ainsi la puissance chinoise s'exerça encore une fois à l'extrémité de la Tartarie, sur les confins de la Perse, comme au temps de la dynastie des Han, et de celle des Thang. Khian-loung se voyant seul maître des régions centrales de l'Asie, voulut se conformer aux rites que les anciens empereurs pratiquaient à la fin d'une guerre glorieusement terminée. Il se rendit à dix lieues de Peking, sur la route par où devait revenir le général Tchao-hoeï, dans un lieu où l'on avait élevé un autel et plusieurs tentes, dont l'une était destinée à l'entrevue de l'empereur avec son général. Lorsqu'on fut près de l'autel, Khian-loung mit pied à terre, et dit à Tchao-hoeï, qui sortit de sa tente: « Vous » voilà heureusement de retour, après » tant de fatigues et de glorieux ex» ploits. Il est temps que vous jouis» siez dans votre famille d'un repos » dont vous avez si grand besoin. Je » veux être moi-même votre conduc» teur; mais il faut auparavant que nous » rendions ensemble de solennelles » actions de grâces à l'esprit de la vic» toire. » Il s'approcha de l'autel, fit les cérémonies, et rentra ensuite dans la tente avec le général Tchao-hoeï, Fouté, et d'autres officiers. Il s'assit, et ayant fait asseoir aussi Tchao-hoeï, il lui présenta lui-même une tasse de thé. Le général voulut la recevoir à genoux, comme c'est l'usage pour tout ce qui vient, même indirectement, de l'empereur; mais ce prince s'y opposa. On se mit ensuite en marche au milieu d'une foule immense, avec un cortége magnifique. L'empereur était sous un dais, précédé d'un pas par

Tchao-hoeï à cheval, le casque en tête et armé de sa cuirasse. Trente prisonniers turks marchaient derrière à pied et enchaînés. Ce triomphe eut lieu au mois d'avril 1760. Nous serons forcés de laisser de grandes lacunes dans la vie de Khian-loung, parce que son histoire authentique ne devant être écrite que depuis sa mort, ou même lorsque le sceptre aura passé à une autre dynastie, nous ne pouvons avoir jusqu'à présent que des mémoires imparfaits, écrits par quelques missionnaires ou voyageurs. En 1761, la cinquantieme année de sa vie fut célébrée par de grandes réjouissances. En 1767, il fit avec éclat la cérémonie du labourage de la terre. En 1768, il eut une guerre à soutenir contre les peuples d'Awa. En 1770, un événement singulier, le plus honorable qui, dans les idées chinoises, puisse illustrer le règne d'un empereur, combla de joie Khian-loung, et servit de texte aux éloges qu'on fit de l'excellence de son gouvernement. La nation des Tourgôt, tribu mongole qui s'était établie sur l'Ertchil ou Wolga, mécontente de la domination russe, traversa les déserts des Kirgis, côtoya le lac de Balgasch, et vint sur les bords de l'Ili demander à rentrer sous la puissance chinoise, et à habiter dans le pays de ses aïeux. Ils arrivèrent fatigués de mille combats qu'ils avaient eu à soutenir, dénués de tout, au nombre de 50,000 familles, évaluées à 300,000 ames. L'empereur les reçut avec joie, fit venir leur chef à la cour, et le combla d'honneurs. L'année suivante, plusieurs tribus Olet, des Pourout, et les restes de la nation Tourgôt, en tout 30,000 familles, vinrent encore d'eux-mêmes demander à se soumettre : les premiers Tourgôt étaient arrivés précisément au moment où l'on célébrait le 80e. anniversaire de la naissance de l'impératrice-mère. L'empereur, ravi de ce concours d'événements, le célébra dans une pièce d'éloquence qu'il composa en mandchou, et qui fut traduite en chinois, en mongol et en tibetain : on la grava sur une pierre, que l'on déposa dans un temple qui venait d'être dédié à Fo, et sur un autre monument qui fut élevé à Ili, dans le pays même des Tourgôt. Le P. Amiot a traduit cette pièce, et l'a enrichie de notes curieuses (voyez le tom. 1er. des *Mémoires concernant les Chinois*). En 1775, eut lieu un autre événement que les Chinois regardent aussi comme très glorieux, mais que les étrangers pourront juger différemment. Nous voulons parler de la réduction des Miao-tseu, petit peuple de race tibetaine, qui était resté enfermé dans les montagnes du Sse-tchhouan, et avait conservé son indépendance, grâce à la nature inaccessible du pays qu'il habitait. On accusa ce peuple de brigandages, à cause des querelles que, de temps à autre, il ne pouvait manquer d'avoir avec les officiers chinois des villes voisines. Khian-loung voulut à tout prix le soumettre ; mais sa réduction fut plutôt une véritable extermination. Le général Akouï, après avoir, à force de travaux et de peines, fait monter de l'artillerie dans les gorges où vivaient ces montagnards, sut les poursuivre de retraite en retraite sur les rochers les plus escarpés, et au travers des précipices les plus dangereux. Les Miao-tseu firent la plus belle défense : les impériaux marchaient avec lenteur et précaution ; et, en moins d'un an et demi, le général avança de dix à douze lieues, et parvint à la capitale du *petit Ruisseau d'or* (Kin-tchhouan), nommée Maïno. On prit cette ville, on rasa toutes les

bourgades, et on marcha sur le *grand Ruisseau d'or*. Là, les Chinois trouvèrent les Miao-tseu prêts à les recevoir; les femmes mêmes s'armèrent. Marchant au travers d'un pays inconnu, ils étaient à chaque instant surpris dans des embuscades, écrasés par la chute des roches, ou précipités du haut des montagnes. Enfin on s'empara de la capitale du *grand Ruisseau d'or;* et l'on vint devant Karaï, place réputée imprenable, située au milieu de rochers inaccessibles, défendue par une armée, où s'était réfugié tout ce qui restait des princes de ces montagnards. Le fort fut pris, et les princes furent conduits à Peking, où l'empereur souilla l'éclat de cette petite mais pénible victoire, en faisant mourir, non seulement les chefs, mais beaucoup de Miao-tseu d'un moindre rang, dont les têtes furent exposées dans des cages. Non content de cet acte d'une sévérité inutile, et par conséquent barbare, l'empereur voulut le célébrer lui-même; et c'est ce qu'il fit dans des strophes qu'il composa d'après des règles qu'il s'était données. Ce sont-là les premiers et probablement les derniers vers mandchous qui aient été composés; ils ne sont point assujétis à la mesure, mais ils riment par le commencement et par la fin, à l'exception du troisième de chaque strophe. Voici la première :

*Dcha*fanga Gin-tchouan-ni khôl*kha*
*Dcha*lan khalame ekhe yabou*kha*
*Dcha*bchan-de, Mandchou tchookha ofi,
*Dcha*bdoungala khôdoun gisabou*kha* (1).

En 1777, Khian-loung perdit successivement sa mère, envers laquelle il avait toujours rempli les devoirs de la piété-filiale, de la manière la plus tendre et la plus rigoureuse; son fils aîné, âgé de quarante ans, qui annonçait des qualités dignes de son père; et son premier ministre, Chouhede, sans l'avis duquel il ne faisait rien. Khian-loung donna à sa mère le titre d'impératrice, qu'elle n'avait point eu du vivant de son mari, et qu'elle n'aurait pu recevoir dans les cérémonies du culte de ses ancêtres. En 1780, l'empereur fit venir à Ji-ho en Tartarie, le second des lamas du Tibet; et ce voyage, dont les motifs ne furent jamais bien connus, donna d'autant plus à penser, que le lama, s'étant rendu à Peking, y mourut subitement des suites de la petite vérole, à ce qu'on prétendit. Quelques personnes ont soupçonné la politique de Khian-loung, d'avoir été la cause de cette mort d'un des principaux personnages d'entre les Bouddhistes. Quoi qu'il en soit, Khian-loung, qui se servait adroitement des lamas pour tenir en respect ses peuples de Tartarie, et qui, dans cette vue, avait rendu de grands honneurs au lama pendant sa vie, lui en rendit de plus grands encore après sa mort; ce qui, toutefois, ne diminua rien des soupçons qu'on avait conçus. La même année, on entreprit de grands travaux pour contenir dans son lit le fleuve Jaune, dont les ravages menaçaient sans cesse les provinces que son cours fertilise. Akouï, ce même général qui s'était illustré par la réduction des Miao-tseu, fut encore choisi pour dompter le fleuve, et y réussit de même. A mesure que l'empereur avançait en âge, il devenait plus exact à s'acquitter des cérémonies qui font partie des devoirs du souverain; et quand les infirmités, qui commençaient à l'assiéger, l'obligeaient à relâcher quelque chose de son exactitude, il s'en justifiait par des déclarations publiques, dont le

(1) Les rebelles brigands du Kin-tchhouan, avaient marché dans le mal de génération en génération. Par un heureux succès, les armées mandchoues les ont rapidement exterminés.

P. Amiot nous a fait connaître quelques pièces. Il était aussi de plus en plus appliqué aux affaires de l'état; et, à l'âge de quatre-vingts ans, il se levait au milieu de la nuit, dans la saison la plus rigoureuse, pour donner ses audiences ou travailler avec ses ministres. Les missionnaires et les ambassadeurs européens qui ont eu quelquefois de ces audiences matinales, ne concevaient pas comment un prince âgé et infirme pouvait en soutenir la fatigue; mais les exercices tartares et la chasse l'y avaient endurci. Son plus grand desir avait toujours été d'égaler, par la durée de son règne, son illustre aïeul Khang-hi, qui avait occupé le trône pendant soixante années. Ses vœux furent satisfaits; et il se montra fidèle à un serment qu'il avait fait, d'abdiquer la couronne, s'il parvenait à ce terme. C'est ce qu'il exécuta, le premier jour de l'année phing-chin (le 8 février 1796), en remettant, par une déclaration qui fut rendue publique, les sceaux de l'empire à son fils, lequel a donné à son règne, qui dure encore, le nom de Kia-khing, en mandchou *Saïtchounga fengchen* (*excellente* ou *suprême félicité*). Khian-loung, quoiqu'il eût abandonné les rênes de l'état à l'empereur son fils, ne laissa pas de recevoir les ambassadeurs des Mongols et des autres états étrangers. On se préparait à célébrer les fêtes de la nouvelle année, qui était, suivant le calcul chinois, la 89e. année de son âge, quand, le troisième jour de la première lune (7 février 1799), il mourut, âgé, suivant notre manière de compter, de quatre-vingt-sept ans, quatre mois et treize jours. Le titre posthume, ou nom d'apothéose qui lui fut donné, et sous lequel il sera connu dans l'histoire, est *Kao-tsoung-chun-hoang-ti*. Khian-loung est certainement un des empereurs les plus illustres de l'histoire chinoise. Son long règne, qui égala la révolution d'un cycle, ajouta beaucoup de splendeur à celle dont le règne de son aïeul avait déjà entouré la dynastie des Mandchous. Il était doué d'un caractère ferme, d'un esprit pénétrant, d'une rare activité, d'une grande droiture, mais peut-être d'un génie moins élevé et de moins de grandeur d'ame que son aïeul. Il aimait ses peuples comme un souverain doit les aimer, c'est-à-dire, qu'il était attentif à les gouverner avec sévérité, et qu'à tout prix il maintenait la paix et l'abondance parmi ses sujets. Six fois dans le cours de son règne, il visita les provinces du midi; et chaque fois, ce fut pour donner des ordres utiles, pour faire construire des digues sur le bord de la mer, ou pour punir les malversations des grands, envers lesquels il se montrait inflexible. Il régla le cours du Hoang-ho et du Kiang: cinq fois, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de sa mère ou de la sienne propre, il accorda la remise générale de tous les impôts qu'on paye en argent; et trois fois, celle de tous les droits qu'on acquitte en nature. On ne compte pas les remises partielles qu'il fit à différentes provinces, dans des temps de sécheresse ou dans des inondations, ni la distribution de plusieurs milliers d'onces d'argent parmi les pauvres. La paix qu'il sut entretenir dans l'empire, ne fut interrompue que par des conquêtes au dehors. Les pays des Olet, des Hoeï-tseu, le grand et le petit Kin-tchhouan, le Mian-tian, furent réunis à ses vastes états. Enfin, les ambassades des Anglais et des Hollandais peuvent être comptées parmi les événements qui ont honoré son règne, quoique les

Chinois, qui regardent cet honneur comme leur étant dû, y soient moins sensibles qu'ils ne le furent à la soumission volontaire des Tourgôt. Khian-loung joignit à tant de soins la culture des lettres, qui avait été son unique occupation avant qu'il montât sur le trône. Il s'occupa beaucoup de perfectionner sa langue maternelle, en faisant faire des traductions des meilleurs livres chinois, dont souvent il composait lui-même les préfaces. Il fit revoir et publier de nouveau les King et les autres livres classiques, en chinois et en mandchou. Il célébra les principaux événements de son règne dans des morceaux d'éloquence, qu'il faisait ensuite graver sur la pierre. De ce nombre sont l'histoire de la conquête du royaume des Olet, gravée sur un monument érigé en 1757 dans le pays de ces Tartares; le monument de la transmigration des Tourgôt, et la pièce de vers sur la réduction du Miao-tseu. Ces trois morceaux ont été traduits par le P. Amiot, et publiés, les deux premiers, dans le tom. 1er. des *Mémoires concernant les Chinois*, et le troisième séparément. Le même missionnaire nous a fait connaître aussi un grand nombre de rescrits, d'instructions, d'ordonnances motivées, écrites par Khian-loung, et qui sont de bons mémoires pour l'histoire de son règne. M. Staunton a inséré, à la fin de sa traduction anglaise du Code des Mandchous, une ordonnance testamentaire qui fut publiée par Kian-loung peu après son abdication. On a vanté une pièce de vers sur le thé, que ce prince composa en 1746, dans une de ses parties de chasse en Tartarie, et qu'il fit écrire sur des tasses de porcelaine d'une fabrique nouvelle. Le recueil de ses poésies, imprimé à Péking, contient 24 petits volumes. On lui doit encore un abrégé de l'histoire des Ming, publié sous le titre de *Iu-tchi Kang-Kian*, et une collection, en plus de cent volumes, de monuments chinois anciens et modernes, accompagnés d'explications auxquelles travaillaient sous ses yeux un grand nombre de savants et d'artistes. Il avait aussi entrepris de faire imprimer un choix de ce qu'il y avait de mieux dans la littérature chinoise; et ce choix devait contenir 180,000 vol. L'empereur se faisait rendre un compte exact du progrès de ce travail immense, qui, en 1787, était déjà très avancé. Il ne faut pas oublier une magnifique édition du *Thoung-Kian Kang-mou*, en chinois, et une autre non moins belle en mandchou, ni la nouvelle rédaction du Miroir ou Dictionnaire universel des mots mandchous et chinois, avec des *index* et des suppléments, où sont rassemblés tous les mots nouveaux inventés par l'empereur lui-même, pour exprimer les idées qui manquaient aux Tartares et qu'ils ont acquises en s'instruisant dans les livres des Chinois, des Mongols ou des Tibetains. La plupart de ces mots sont formés, par paragoge, des vocables chinois correspondants. Enfin, le plus connu des ouvrages de Khian-loung, est celui qui lui valut, de la part du plus grand poète du siècle dernier, une Épître qui commence ainsi:

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine;
Ton trône est donc placé sur la double colline.

c'est l'*Eloge de la ville de Moukden*, composé en chinois et en mandchou, et fort différent dans l'une de ces langues de ce qu'il est dans l'autre. En chinois, c'est un centon perpétuel, un amas des expressions les plus difficiles, les plus recherchées, les plus sublimes qui se trouvent dans les anciens poètes: sous cette forme le poè-

me est inintelligible sans le secours d'un commentaire. En mandchou, au contraire, le style en est simple; et quoique ces deux versions soient toutes deux originales, la tartare est extrêmement facile à entendre (1), fait qui ne pourrait s'expliquer qu'en entrant dans de grands détails sur le génie des deux langues. Khian-loung, ayant fait recueillir des exemples de différentes écritures anciennes qui s'étaient conservées sur des monuments de pierre ou de bronze, voulut que son poème fut écrit sur ces modèles; et comme il s'en trouva trente-deux, on fit trente-deux éditions du texte chinois, en autant de caractères différents, toujours accompagnés du texte en caractères modernes. Jusque-là on n'a rien à reprendre; car c'est une espèce de diplomatique ou de paléographie qui, si elle n'a pas l'authenticité des monuments anciens, en offre au moins l'imitation, et peut servir à s'initier à l'intelligence des écritures antiques. Mais, par un esprit d'imitation puérile, l'empereur voulut que l'édition mandchoue fût multipliée de même, pour qu'elle ne restât pas inférieure à l'édition chinoise; et l'on fabriqua, par son ordre exprès, trente-deux sortes de lettres mandchoues, analogues aux caractères chinois, mais composées dans un goût qui ne convient nullement à une écriture alphabétique. L'*Eloge de Moukden* a été traduit en français sur le mandchou, par le P. Amiot, et enrichi de notes où l'on trouve, entre autres choses, la description des trente-deux sortes de caractères chinois. Cette traduction, qui est bien loin d'être fidèle, a été publiée en 1770, par les soins de Deguignes. Par l'énumération des travaux littéraires de Khian-loung, on voit qu'il méritait bien cette inscription mise par les missionnaires au bas de son portrait, qui se voit à la tête du premier volume des Mémoires concernant les Chinois:

Occupé sans relâche à tous les soins divers
D'un gouvernement qu'on admire,
Le plus grand potentat qui soit dans l'univers
Est le meilleur lettré qui soit dans son empire.

A. R—T.

KHILKOFF (André Jacob Levitch), prince russe, fut envoyé en Suède au mois d'avril 1700, par Pierre-le-Grand, en qualité d'ambassadeur. Il était à peine arrivé à son poste, que la guerre éclata entre les deux puissances. Charles XII, irrité contre le cabinet de Moscou, fit enfermer l'ambassadeur russe, dont la captivité dura près de vingt années. Ce fut pendant ce long espace de temps que le prince Khilkoff écrivit l'histoire abrégée de son pays. Cet ouvrage est très répandu en Russie; voici le jugement qu'en porte l'historiographe russe Muller: « Si le prince Khilkoff » avait pu rectifier les erreurs du » suédois Petreius, qu'il a copié servilement et sans discernement, son » livre serait précieux, et aurait pu » servir de base à une bonne histoire.» Lorsque la paix fut signée, Khilkoff obtint sa liberté, et se mit en route pour revenir dans sa patrie. Il était déjà parvenu jusqu'aux îles d'Aland sans que sa santé eût éprouvé la plus légère altération; mais, au moment de s'embarquer pour atteindre le but de son voyage, il tomba malade, et mourut le 18 octobre 1718, après quelques jours de maladie. Son corps fut embaumé et transporté à St.-Pétersbourg. ST. P—R.

KHODA-BENDEH (Mohammed), fils de Thamasp et petit-fils d'Ismaël, fondateur de la dynastie des Sofys, succéda à Ismaël II son frère, en

(1) M. Klaproth l'a insérée en entier dans l'utile recueil qu'il fait imprimer en ce moment sous le titre de *Chrestomathie mandchou*.

1578. Son prédécesseur, qui voulait le rendre incapable de monter sur le trône, avait essayé de le priver de la vue. L'opération cruelle qu'on lui avait faite, en passant une lame ardente devant ses yeux, n'avait servi qu'à les rendre excessivement rouges, et à provoquer un larmoiement continuel et très incommode. Le malheureux prince, entièrement occupé de la doctrine des Sofys et de toutes leurs idées de spiritualisme, supportait avec une admirable résignation sa retraite et son infirmité. Il ne prit les rênes du gouvernement que d'après les vives sollicitations, les supplications même des grands de l'état; car il était bien pénétré de son incapacité morale et physique : en effet s'il se rendait digne du surnom de Khodâ-bendèh (serviteur de Dieu), qu'on lui avait donné par son attention à remplir les cérémonies de sa religion; d'un autre côté, l'indolence de ce prince, encore plus que son infirmité, le mettait hors d'état de gouverner un empire. Au lieu de défendre lui-même ses états envahis par les Turks et les Ouzbegs, qui lui enlevèrent plusieurs provinces, il abandonnait le soin de la guerre à ses généraux; et caché, loin de l'embarras des affaires et du fracas des armes, dans le fond de son harem, il passait son temps au sein des plaisirs et dans les pratiques les plus minutieuses de son culte. En 986 (1578), le Chyrvân tomba au pouvoir des Persans : mais dans le courant de la même année, Docmâc Khân se laissa battre par Mousthâfâ Pachâ; et cette défaite entraîna la perte du Chyrvân, aussi bien que celle de Teflys et de Chamâkhy. L'année suivante, la fortune sembla vouloir se ranger sous les étendards des Persans, qui eurent quelques avantages sur les Othomans, commandés par Osmân Pâchâ. En 991 (1583), la révolte de A'ly Couly Khân contre le gouverneur du Khorâçân, le prince A'bbâs Myrzâ, fils de Khodâ-bendèh, força ce dernier à se rendre dans cette province. L'invasion de l'Azerbaïdjân par les Turks, et la prise de Tauryz, fournirent au jeune prince, connu depuis sous le nom d'Abbâs le Grand, l'occasion favorable de s'établir souverain indépendant à Hérât, du vivant même de son père. S'il faut en croire quelques écrivains orientaux, Khodâbendèh eut en 1587, pour successeur immédiat, Hamzé, son fils aîné, qui périt quelques mois après, assassiné par Ismaël III, son second frère : mais ce dernier ne jouit pas long-temps du fruit de son crime; son règne fut encore plus court, et, au moment où il cherchait à se défaire d'Abbâs, celui-ci le prévint en le poignardant (*Voy.* ABBAS, I, 34). L—s.

KHOMAROUYAH (ABOUL DJAÏCH), deuxième prince de la dynastie des Thoulounides, régna en Egypte et en Syrie après son père Ahmed, l'an 270 de l'hégire (884 de J.-C.). Quoiqu'il n'eût que quinze ans, les soldats, charmés de la beauté de sa figure, le préférèrent à ses frères. Jeune, sans expérience, livré aux plaisirs, ce prince se laissa d'abord égarer par des conseils pernicieux. Il fit périr son frère Abbas, emprisonné depuis sa révolte contre son père; mais il eut tant de remords de ce crime, qu'Abou-Abdallah Ahmed, qui en avait été l'instigateur, ne crut pouvoir échapper au juste ressentiment de son maître qu'en faisant soulever la Syrie, dont il était gouverneur, et en cherchant un appui dans Mowaffek, frère et lieutenant-général du khalyfe Motamed. Les troupes égyptiennes furent battues par ce prince, qui entra dans Damas au mois de safar 271 (août 884). Khomarouyah vole au secours

de la Syrie, rencontre Ahmed, fils de Mowaffek, près de Thawahim, en Palestine, se croit vaincu, et fuit jusqu'aux frontières d'Egypte; mais Saad-el-Aïsar, son général, termine glorieusement cette journée par l'entière déroute de l'armée du prince abbasside. Fier de cet exploit, Saad méprise son maître, et se révolte en Syrie. Khomarouyah, occupé à consoler l'Egypte des désastres d'un tremblement de terre, marche enfin contre le rebelle, le tue, et reprend Damas en moharrem 273 (juin 886). Peu après il gagna sur Ishak, l'un des généraux du khalyfe, une sanglante bataille, et le poursuivit au-delà de l'Euphrate, jusqu'à Sâmirrâ, alors capitale de l'empire musulman. Cette double victoire établit la réputation de Khomarouyah, et consolida sa puissance. Il dicta la paix au khalyfe, et se fit céder, pour trente ans, le gouvernement d'Egypte et de Syrie, sous la condition qu'on y ferait le khothbah (ou prône) au nom des deux princes abbassides. Ce traité, arraché par la crainte, fut bientôt rompu. Tandis que Khomarouyah réparait les désordres causés par les erreurs de ses premières années, les troupes du khalyfe rentrèrent en Syrie. Il les vainquit près de Damas, s'empara de tous leurs bagages, et des trésors d'Ibn-Abou-Sadje, leur général, et ne s'arrêta qu'à Mossoul, d'où il fit poursuivre les vaincus jusqu'à Tékrit. Déjà même il faisait rassembler un grand nombre de bateaux pour traverser le Tigre, lorsqu'il fut rappelé vers l'Euphrate par une diversion qu'Ibn-Abou Sadje voulait tenter. Ce général, battu de nouveau, s'enfuit à Baghdâd; et Khomarouyah revint en Egypte en 276 (889 de J.-C.). L'année suivante, il soumit la ville de Tharse, qui s'était soustraite à son obéissance pendant les dernières guerres; et, devenu voisin des Grecs, il fit contre eux, en personne ou par ses généraux, deux expéditions qui lui valurent un butin considérable et un grand nombre de captifs. Après la mort de Mowaffek et de Motamed, il conclut la paix avec Motadhed, nouveau khalyfe, en 281 (894 de J.-C.), lui donna sa fille en mariage, et en obtint, pour trente ans, la souveraineté de tous les pays depuis l'Euphrate jusqu'à Barcah, en Afrique, moyennant un tribut annuel de 200,000 pièces d'or, et une somme plus forte pour l'arriéré; mais il ne jouit pas long temps des avantages qu'il dut à cette alliance. Il résidait depuis peu à Damas, dans un palais élevé par ses soins: quelques-unes de ses femmes, dont il avait découvert le commerce criminel avec leurs esclaves, prévinrent les tourments qu'elles avaient mérités, et, à l'aide de leurs complices, elles égorgèrent ce prince pendant son sommeil, au mois de dzoulhadjah 282 (janvier 896). Plus de vingt des assassins furent aussitôt arrêtés et punis; on porta leurs têtes en Egypte, et leurs corps furent exposés à Damas. La mort de Khomarouyah répandit la consternation dans ses états, dont il avait fait, pendant douze ans, le bonheur. Doué d'une imagination vive et brillante, qu'agrandissait encore le spectacle des gigantesques monuments de l'Egypte; favorisé par des revenus immenses, fruits d'une agriculture perfectionnée et d'un commerce florissant, que protégeaient des flottes entretenues sur la Méditerranée et sur la mer Rouge, ce prince porta jusqu'à l'excès le goût et la somptuosité des bâtiments. Peu de monarques peuvent lui être comparés à cet égard. Les détails qu'en a conservés Makrizy, rappellent les merveilleuses descriptions des *Mille et*

une Nuits, et paraîtraient incroyables, si l'on ne connaissait la scrupuleuse exactitude de cet historien. Nous nous bornerons à décrire le fameux bassin situé devant le palais qu'il avait fondé près de Fosthât, alors capitale de l'Egypte (le Caire ne fut bâti qu'environ quatre-vingts ans plus tard). Khomarouyah, attaqué d'insomnie et ne pouvant se résoudre à être massé par les mains d'un vil esclave, fit, par le conseil de son médecin, creuser un bassin long et large de cinquante coudées, qu'on remplit de vif argent. Des colonnes d'argent massif supportaient des rideaux de la plus riche étoffe; et l'on y avait adapté des anneaux du même métal, dans lesquels étaient passés des cordons de soie qui servaient à soutenir un lit de peau rempli de vent. Lorsque Khomarouyah se couchait sur ce lit, l'air qui en sortait donnait au vif-argent une agitation douce et continuelle, qui procurait au prince un sommeil agréable. Ce singulier bassin pouvait le disputer à tout ce que le luxe des rois a jamais imaginé de plus voluptueux et de plus magnifique. Khomarouyah étalait le même faste dans ses équipages de chasse, dans ses ménageries, dans ses fêtes, dans le harem qui servait de retraite aux femmes de son père, et dans la tenue de ses troupes, particulièrement d'une garde d'élite qu'il avait créée et organisée lui-même. La splendeur des Thoulounides s'anéantit avec ce prince, mort à vingt-sept ans: il ne laissait que des enfants en bas âge. Deux d'entre eux, Djaïch et Haroun, placés successivement sur le trône, furent en butte aux factions excitées par l'ambition de leurs oncles et des principaux émyrs. Djaïch, après un règne de huit à neuf mois, fut massacré avec sa mère par la soldatesque, qui détruisit, en cette occasion, le palais de Khomarouyah, et incendia une partie de la capitale. Haroun, digne de son père et de son aïeul, se maintint près de neuf ans, à force de sacrifices; mais il vit l'Egypte désolée par des calamités physiques, et la Syrie ravagée par les Carmathes (*V.* CARMATH). Epuisé par ses longs efforts pour résister à ces terribles sectaires, et par les sommes énormes (un million et demi de pieces d'or) qu'il payait annuellement au khalyfe; attaqué sur terre et sur mer par les armées abbassides; abandonné par une partie de ses généraux, qui firent leurs capitulations particulières, il fut tué à la suite d'une défaite, soit par son oncle Chaïban, soit dans une émeute de ses soldats. Reconnu à peine par quelques émyrs, Chaïban ne régna que dix jours, et se rendit, le 28 safar 292, (10 janvier 905) au commandant des troupes abbassides, avec neuf autres princes de sa famille. Ils furent tous envoyés à Baghdâd, où le khalyfe Moktafy les fit mettre à mort. Ainsi finit la dynastie des Thoulounides, après avoir duré environ trente-sept ans. A—T.

KHONDEMYR (GAIATHEDDIN-MOHAMMED-BEN-HOMAMEDDYN), historien persan, était fils du célèbre Mirkhond. Il eut le bonheur d'appartenir à une famille dans laquelle le talent semblait héréditaire. Son aïeul Khavendschah, originaire de la Transoxiane, privé de bonne heure de son père Mahmoud, se procura un sort honorable par la culture des lettres, et se fit justement remarquer par la dignité qu'il mettait dans toute sa conduite. Il fut l'un des trois commissaires nommés par la ville d'Hérat, en 862 (1457 de J.-C.), pour rétablir la concorde entre les sulthans Abou-Sayd Myrza et Ibrahym Myrza, qui se disputaient, les armes à la main,

une partie de l'héritage de Tymour, leur ancêtre commun. Khavendschah mourut à Balkh, où il avait, dans sa jeunesse, étudié les sciences; c'est ce qui lui a fait donner le surnom de *Balkhy*. Khondemyr ne tarda pas à montrer beaucoup d'ardeur pour l'étude; il dévorait tous les ouvrages d'histoire qui lui tombaient entre les mains. L'émyr Ali-Schyr, touché d'un si grand zèle, profita de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit du sulthan Hossaïn Myrza, pour former une bibliothèque bien choisie dont la garde fut confiée à notre auteur. Celui-ci put dès-lors réaliser les projets qui l'avaient occupé toute sa vie. Il publia, dans les dernières années du xve. siècle, son livre intitulé : *Khelassé al âkhbâr*. Ce fut cet ouvrage qui servit le plus à le faire connaître, et à lui assurer une place honorable dans l'esprit de ses concitoyens. Il put en ressentir les effets après la mort de son père, en 903 (1498), et après celle d'Ali-Schyr, son bienfaiteur, moins célèbre encore par ses poésies persanes et turques que par la constante protection qu'il accorda aux lettres, les encouragements qu'il prodigua aux hommes de talent, ainsi que par les monuments dont il embellit Hérat, alors la capitale du royaume. D'ailleurs, l'oncle de Khondemyr (Nezam-eddyn) ne contribua pas peu dans la suite à illustrer sa famille par la place éminente qu'il exerça auprès du sulthan Bedyi Alzeman, fils d'Hossaïn Myrza. Le *Khelassé al âkhbâr-fy-beyani-ahouali-ala-khyar* (ou Quintessence de l'histoire en tout ce qui concerne les grands hommes), qui, du reste, n'est le plus souvent qu'un abrégé du *Rauzet-al-safa*, composé par Mirkhond, a fourni à d'Herbelot une grande partie de ses articles historiques. Il est divisé en dix parties, avec une introduction dans laquelle il traite des anges et des génies. La première partie contient l'histoire d'Adam et des prophètes jusqu'à Mohammed. On y lit qu'Adam vit, durant son sommeil, les ames de tous ses descendants réunies en un même lieu. Tout-à-coup une voix se fit entendre; elle disait : « Ne suis-je pas » votre Seigneur ? » Les créatures, reconnaissant leur créateur, dirent toutes d'une voix : « Oui, c'est de » vous que nous tenons tout. » Cette tradition est une suite du système théologique des Musulmans : ils sont persuadés que Dieu ne pourrait punir ceux d'entre les hommes qui transgressent ses préceptes, s'ils n'avaient pour ainsi dire reconnu leur dépendance de lui; et c'est, suivant eux, en quoi consiste leur culpabilité. Ils appellent le jour où ils supposent que ce pacte eut lieu, *alâstou* (ne suis-je pas?) On rencontre fréquemment ce mot dans Hâfiz et dans les écrits des commentateurs de l'alcoran. La 2e. partie est consacrée aux philosophes et aux principaux écrivains grecs. La 3e. commence avec la dynastie des Peyschdadiens, et finit à l'époque de la conquête de la Perse par les musulmans, sous le khalifat d'Omar. On y voit aussi quelques détails sur les Arabes Ghassânides. L'histoire de Mahomet occupe toute la 4e. partie. Dans la 5e., on trouve l'histoire d'Aboubekr, d'Omar, d'Otman, d'Aly et des douze imâms, que les Schyites regardent comme seuls légitimes successeurs du Prophète. Les khalifes Ommiades et les Abbassides, jusqu'à la prise de Bagdad par les Tatars en 1258, remplissent les deux parties suivantes. La 8e., qui est très importante, jette un grand jour sur l'origine de ce nombre prodigieux de dynasties qui s'établirent par suite de la faiblesse des successeurs d'Aa-

ron Al-Raschyd, entre autres sur celle des Seldjoukides, des Bouïdes, etc. Dans la 9e. partie, l'auteur remonte jusqu'à Japhet. Il s'attache à relever tout ce qui s'est passé de remarquable dans les contrées septentrionales de l'Asie, et fournit ensuite beaucoup de détails sur les guerres de Djenguyz-khan et de ses descendants. La 10e. partie fait connaître l'origine et les exploits de Tymour (Tamerlan), et de ceux de ses descendants qui eurent part au partage de ses conquêtes jusqu'à Hossaïn-Myrza, sous le règne duquel l'ouvrage a été écrit. C'est ce prince qui fut surnommé Aboulgazi, à cause de ses succès militaires. L'auteur y fait mention d'événements qui ont eu lieu en 905 (1499). Il parle de l'émyr Alyschyr, comme vivant encore. Ce personnage étant mort en 906, on peut connaître à-peu-près l'année où l'auteur a mis la dernière main à cet ouvrage. On trouve à la fin, en forme d'appendix, une description d'Hérat et de ses environs, et une notice de ceux de ses contemporains morts ou vivants qui s'étaient fait un nom par leurs écrits ou par quelque autre titre que ce fût. Khondemyr entreprit plus tard, à la sollicitation de Habyb-allah, un des principaux seigneurs de la cour d'Ismaël Sofy, chef de la dynastie de ce nom, une histoire bien plus complète, qui est mise par les Persans à la tête de tous les ouvrages de ce genre. Nous parlons ici du *Habyb-alseïar Afrad-albaschar oué Akhbar-afrad* (l'Ami des biographies et des hommes distingués); histoire qui est beaucoup plus considérable que la première. Cet ouvrage s'étend jusqu'à l'année 930 (1523 de J.-C.) Il est terminé par une description fort succincte de la terre, ainsi que de quelques animaux. Il y en a quelques-uns de fabuleux; par exemple le griffon, le kerkès, etc.; mais la connaissance en est indispensable pour l'intelligence des poètes, et en particulier du *Schâh-naméh* de Ferdoucy et du *Bostan* de Sâdi. Il est à regretter que la bibliothèque du Roi ne possède que la dernière partie de ce livre. Ces deux ouvrages de Khondemyr sont extrêmement estimés pour l'exactitude des faits, et l'élégance soutenue de la diction. A mesure que le sujet s'élève, l'auteur emploie un style cadencé, des expressions choisies, des métaphores qui, sans doute, ne seraient pas tolérées dans notre langue, mais qui ont de tout temps fait le charme des peuples de l'Orient. Après la mort de chaque prince, on trouve une notice sur les écrivains qui se sont fait remarquer sous son règne. Tant d'avantages réunis donnent lieu d'être étonné qu'à l'exception de d'Herbelot, M. Langlès soit encore le seul de nos orientalistes qui ait cherché à les mettre en œuvre. Il a tiré du *Habyb-alseïar* un extrait fort curieux, qui prouve que l'usage des papiers-monnaie remonte jusqu'à l'an 1294. Kaï khâtou-khân, de la famille de Djenguyz-khân, se vit forcé de les mettre en usage par l'inconduite de ses ministres. (*Mém. de l'Instit.*, tom. IV, publié en l'an XI.) C'est par une méprise du correcteur que le *Habyb-alseïar* y est attribué à Mirkhond. M. Langlès avait antérieurement donné des renseignements sur le même auteur. (*Voyez* dans le 5e. volume des *Notices des manuscrits*, publié en l'an VII, son Mémoire sur le code de Gengiskhan.) On doit encore à Khondemyr la 7e. et dernière partie du *Rauzet-alsafa* de son père, qui était mort sans avoir pu terminer cet ouvrage. R—D.

KHOSROU I, nommé ordinaire-

ment Chosroès-le-Grand, vingt-unième roi de Perse, de la race des Sassanides, succéda, en 531, à Kobad son père. Les Orientaux le citent, après douze siècles, comme le modèle des rois; et le glorieux surnom de *Juste* est presque le seul qu'il porte dans l'histoire. Les Persans l'appellent encore *Nouschrewan*, *Anouschrewan*, *Nouschin rewan* et *Nouschirwan*, selon les différents dialectes de l'ancienne langue de leur pays. Tous ces mots signifient également, *ame douce* ou *généreuse*. Dès sa tendre jeunesse, il avait fait paraître le germe des vertus qu'il devait déployer un jour sur le trône; ce qui l'avait rendu l'objet de la prédilection de son père, qui lui avait déjà donné la principale part à l'administration des affaires, et qui, selon l'usage constant des monarques persans, l'avait fait roi d'une des provinces de son empire, pour indiquer qu'il serait son successeur. Khosrou gouvernait ainsi le Tabaristan et plusieurs contrées voisines, avec le titre de *Fadoschkharger-schah*, dérivé du nom d'une chaîne de montagnes qui se trouve dans ces régions. Ce prince monta sur le trône au préjudice de deux de ses frères plus âgés que lui. La Perse était engagée depuis long-temps dans une guerre contre l'empire romain, guerre qui causait beaucoup de mal à l'état, sans lui procurer, après des victoires, aucun avantage réel. Cette année même, les bords de l'Euphrate avaient été témoins de la défaite de Bélisaire; l'armée romaine avait été entièrement vaincue sous les murs de Callinique; mais ce succès momentané ne pouvait compenser les pertes réelles que ce général avait fait souffrir aux Persans, par ses victoires passées. Aucune des places-fortes de la Mésopotamie et de l'Arménie romaine n'avait été prise. Les troupes ennemies menaçaient la Persarménie, qui n'attendait qu'un instant favorable pour se révolter; et Merméroès, l'un des plus habiles généraux de Kobad, était depuis long-temps avec toutes ses forces devant Martyropolis, écueil ordinaire des armées persanes. Dans cet état de choses, on ne doit pas être étonné que Chosroès, mal affermi sur son trône, et redoutant d'ailleurs les troubles que les prétentions de ses frères menaçaient de faire naître dans le royaume, prêtât sans peine l'oreille aux propositions de paix que l'empereur Justinien lui fit faire peu de temps après son avénement. Ce qui prouve que la crainte des troubles intérieurs, et le desir de faire cesser l'état de souffrance où se trouvait la Perse par suite des guerres de Kobad, furent les seuls motifs qui portèrent Nouschirwan à traiter avec les Romains, et qu'il se trouvait encore en mesure de leur faire du mal, c'est qu'il ne fit la paix qu'à des conditions très avantageuses. Il demandait onze mille livres d'or, la restitution des forteresses conquises dans la Persarménie, et les mines d'or de ce pays, ainsi que la cession des places dont les Persans s'étaient emparés dans la Lazique, sur les bords de la mer Noire. Chosroès se relâcha seulement sur ce dernier point; mais les Romains furent obligés de souscrire aux autres conditions. Chosroès s'engagea aussi à laisser la liberté de conscience aux Arméniens et aux Ibériens soumis à son empire. Les négociations, prolongées par quelques difficultés qu'avait formées Justinien, ne furent terminées qu'en l'an 533. Pendant ce temps-là, Nouschirwan s'occupait d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans plusieurs parties de l'état, et de réparer les maux produits par la mauvaise administration de son père. Son premier soin fut de rétablir la discipline fort

relâchée de ses armées, et de remettre l'ordre dans ses finances, soit en réglant ses dépenses, soit en établissant une répartition d'impôts plus juste et plus exacte. Il partagea pour cet objet son empire en quatre grands gouvernements, qu'il confia à des hommes éprouvés par leur intégrité, et dont la capacité était généralement connue. Après s'être occupé de ces soins importants, Chosroès songea à anéantir un mal qui lui donnait les plus sérieuses inquiétudes. Sous le règne de son père, un certain Mazdek, fils de Bamdadan, mobed des mobeds, ou chef de la religion, avait prêché une doctrine dangereuse qui avait mis l'état à deux doigts de sa perte, par ses principes subversifs de l'ordre social. Nous n'insisterons pas sur la différence qu'elle présentait pour les opinions métaphysiques avec celles des sectateurs de Zoroastre; il suffit de dire que les principaux dogmes de la nouvelle secte étaient l'indifférence absolue des actions dans l'ordre de l'univers, la communauté des biens et celle des femmes. Cette doctrine abominable avait soulevé toute la Perse contre Kobad, qui la protégeait. Remonté sur son trône, il fut plus prudent; mais il n'en continua pas moins de soutenir Mazdek, et de laisser la plus grande liberté à ses sectateurs. Chosroès qui, déjà sous le règne de son père, avait montré son aversion pour eux, ne s'occupa, quand il fut parvenu au trône, que des moyens de les détruire. Il avait sans doute bien pris ses mesures, lorsqu'un jour en recevant Mondar, roi de Hirah, qui avait été détrôné par Kobad pour avoir refusé d'embrasser la doctrine de Mazdek, il proféra ces paroles en présence de l'archimage, que sa dignité plaçait à côté de lui : « Avant de monter sur le trône, je desirais deux choses. — Quelles sont-elles, lui demanda Mazdek?.... — La première, répondit-il, était de pouvoir rétablir Mondar dans son royaume; et la seconde, d'extirper de l'univers la race des Zendiks. » C'était le nom des sectateurs de Mazdek. « Détruisez donc, si vous le pouvez, tout ce qui existe. » Cette réponse fut l'arrêt de sa mort, qui fut peu après suivie de celle d'un grand nombre de ses partisans. Chosroès leur enleva les biens qu'ils avaient usurpés, et les rendit à leurs légitimes possesseurs. Ceux qu'il épargna, furent obligés de renoncer à leurs opinions et de restituer tout ce qu'ils s'étaient approprié. Après avoir rétabli la paix dans l'intérieur de ses états, il s'occupa de les mettre à l'abri des irruptions des Huns et des autres barbares du Nord qui, sous le règne précédent, avaient pénétré plusieurs fois dans la Perse. Par le traité qu'il avait fait avec les Romains, l'Ibérie et l'Albanie avec les autres pays caucasiens lui étaient restés; tous les petits princes de ces régions étaient devenus ses feudataires. Pour les attacher davantage à ses intérêts, il leur donna des subsides et des marques d'honneur. C'est alors qu'il fit élever des forteresses à la porte de Dariel, dans le pays des Alains, et au défilé de Derbend. Il confia la garde de ce dernier à un prince de l'Albanie septentrionale, qu'il honora d'une manière particulière, en lui permettant de s'asseoir sur un trône d'or comme les monarques persans. Il fit ensuite construire dans le voisinage une ville qu'on appelle Schirwan, et qui postérieurement donna son nom au pays. Après avoir assuré les frontières de ses états du côté du Caucase, Chosroès soumit les montagnards du Gilan et du Dilem; puis il tourna ses armes du côté de l'Orient. Il fit aussi partir une

armée considérable pour faire la guerre au roi de l'Inde maritime, qui gênait alors le commerce de l'Océan et du golfe Persique. Les troupes persannes pénétrèrent si avant dans l'Inde, que le prince indien se hâta de conclure la paix, et d'abandonner à Nouschirwan, l'Oman et les régions de l'Arabie au midi du golfe Persique, dont ses généraux s'étaient emparés. Après cette expédition, le prince persan se rendit maître du Kaboulistan, du Tokbarestan et du pays des Saces. Pendant que Chosroès était dans ces régions, les Turks attaquèrent les Huns-Hayathelites qui habitaient dans la Transoxiane. C'est la première fois qu'il est question des Turks dans l'histoire. Ces peuples, partis des frontières de la Chine, soumirent toutes les nations de l'intérieur de l'Asie, et s'approchèrent des Hayathelites, voisins des Persans, dont ils avaient été jusqu'alors les ennemis. Ceux-ci, trop faibles pour résister aux Turks, appelèrent à leur secours le roi de Perse, qui passa le Djyhoun avec toutes ses forces pour les soutenir. Les Turks étaient déjà maîtres de la plus grande partie de la Transoxiane, où ils furent vaincus par Chosroès; mais cet avantage, bien loin d'amener la délivrance des Hayathelites, ne fit que consommer leur ruine. Le roi de Perse voyant qu'il ne pouvait pas anéantir la puissance des Turks, et ne se souciant pas non plus de rétablir celle des anciens ennemis de la Perse, aima mieux partager leurs dépouilles et faire la paix avec les Turks. Leur prince, Saweh Schah, content des avantages qu'il avait obtenus sur les Huns, consentit à un arrangement, et, pour le rendre plus solide, il donna sa fille en mariage au roi de Perse. Après avoir agrandi considérablement ses états du côté de l'Orient, Chosroès revint dans son royaume. C'est vers cette époque que, sur les avis de son principal ministre, Bouzourdjmihir, il envoya dans l'Inde le médecin Barzouyeh, pour y chercher le livre fameux de Kalilah et Dimnah, dont la célébrité s'était répandue jusque dans la Perse, à cause de la haute sagesse des préceptes de politique et de morale qu'il contenait. Barzouyeh revint avec une traduction de ce livre en langue pehlvie, qu'il avait faite dans l'Inde même. C'est sur cette version que l'ouvrage fut ensuite traduit en arabe, par Ibn-Moukaffa; et c'est de cette dernière traduction que viennent toutes celles qu'on a faites postérieurement (*V.* Jean de Capoue, tom. XXI, pap. 477). La puissance de Chosroès était alors au plus haut point de splendeur, et il n'attendait qu'une occasion favorable pour déclarer la guerre aux Romains, qu'il regardait comme les usurpateurs de plusieurs provinces de l'ancien empire de Perse. En l'an 537, Mondar, roi de Hirah, avait fait des courses sur le territoire de l'empire, et avait attaqué Arethas, roi des Arabes de Ghassan, qui relevait des Romains. Ces hostilités n'eurent pour le moment aucune suite. En l'an 539, le roi de Perse reçut des ambassadeurs qui venaient de la part de Vitigès, roi des Goths d'Italie, alors très pressé par les armes de Bélisaire. Vitigès voulait engager Chosroès à déclarer la guerre à Justinien. Dans ce même temps, les Arméniens occidentaux se révoltèrent et envoyèrent au roi de Perse une députation, pour le prier de les affranchir du joug des Romains. Nouschirwan était décidé à cette guerre dès long-temps; aussi toutes les démarches que l'empereur fit pour conserver la paix furent-elles infructueuses; et en l'an 540, Chosroès entra sur le territoire de l'empire avec une puissante armée. Il

passa l'Euphrate à l'occident de Ctésiphon, et vint attaquer la Syrie par le désert, en remontant les rives du fleuve. Il prit Zenobia, et attaqua Sura, qui se rendit après la mort de l'Arménien Arsace, lequel en était gouverneur. Pour épouvanter la Syrie, et pour s'en faciliter la conquête, Chosroès détruisit entièrement cette ville, et menaça de traiter de la même façon toutes celles qui oseraient lui résister. Il s'avança ensuite vers Hiérapolis, qui se racheta du pillage par une forte somme d'argent; de là il vint à Berrhée ou Alep, d'où il alla mettre le siége devant Antioche. Le prince persan plaça son camp sur les bords de l'Oronte, et envoya sommer la ville de se rendre, n'en exigeant qu'une contribution de mille livres d'or. Les habitants répondirent à ces demandes par des insultes. Six mille hommes venus de la Phénicie et du mont Liban, leur donnaient l'espérance de pouvoir se défendre. Le siége fut poussé avec vigueur; et la place tomba bientôt au pouvoir des Persans, qui la réduisirent en cendres et passèrent la plus grande partie des assiégés au fil de l'épée. Chosroès reçut dans son camp, devant Antioche, les ambassadeurs que Justinien lui envoyait pour obtenir la paix. Comme il exigeait une somme annuelle, ou un tribut, pour défendre les défilés du Caucase contre les attaques des Huns, on ne put s'entendre sur les conditions, et l'on s'accorda seulement à donner cinq mille livres d'or, pour obtenir que l'armée persane sortît du territoire de l'empire. On promit d'envoyer la ratification des autres conditions quand le vainqueur serait rentré dans ses états. Il paraît qu'il ne comptait pas beaucoup sur la conclusion de la paix, puisqu'en s'en retournant il pilla les campagnes de la Syrie et de la Mésopotamie. Tous les prisonniers qu'il emmena d'Antioche furent établis dans une ville qu'il fit construire pour eux dans la Babylonie, et qui fut appelée *Antioche de Chosroès*. En 541, Gubaze, roi des Lazes, peuple du Pont, qui était maître de la Colchide, envoya secrètement des ambassadeurs au roi de Perse, pour se reconnaître son vassal, et lui demander des secours afin de l'affranchir du joug des Romains, qui lui étaient devenus insupportables par les vexations que lui faisaient éprouver les généraux envoyés dans ses états. Nouschirwan fut charmé de trouver une occasion de se rendre maître d'un pays dont déjà son père avait ambitionné la conquête, dans le dessein d'établir un port sur la mer Noire, pour faciliter à ses sujets le commerce de cette mer. Il se mit en marche avec une puissante armée, destinée, disait-il, à combattre les Huns du Caucase, qui avaient fait des incursions dans l'Ibérie; mais à peine fut-il arrivé sur les frontières de ce pays, qu'il se vit joint par Gubaze, qui venait en personne lui faire hommage de ses états. L'armée persane entra dans la Colchide, et vint attaquer Petra, place très forte sur le bord de la mer, où les Romains avaient garnison; elle fut prise après quelques jours de siége. Sébastopolis et Pytiunta se rendirent sans coup-férir, et les Lazes furent délivrés, presque sans combat, de la domination impériale. Pendant que Chosroès chassait les Romains de la Lazique, il envoya un corps de Huns pour les attaquer dans l'Arménie romaine; mais ce corps fut défait par Valérien qui en était gouverneur. Justinien, ignorant quels étaient les projets du roi de Perse, avait envoyé Bélisaire en Syrie, pour le prévenir, présumant qu'il commencerait la campagne en attaquant la Mé-

sopotamie. Bélisaire était à Dara, sur les frontières de Perse, quand Chosroès entrait dans la Lazique: y ayant reçu un renfort considérable d'Arabes amenés par Aréthas, roi de Ghassan; joint encore par les garnisons de Syrie, il résolut d'aller dans l'intérieur de la Perse: il vint avec toutes ses forces camper à quelque distance de Nisibe, où l'un de ses lieutenants, ayant voulu attaquer cette place contre les ordres de son général, éprouva un échec. Ce léger revers ne découragea pas Bélisaire, qui continua sa marche pour passer le Tigre. Il envoya en avant Aréthas avec ses Arabes, pour ravager l'Assyrie, et le fit soutenir par un corps de douze cents hommes de troupes romaines. Bélisaire prit ensuite une ville nommée Sisaurane, à une journée de chemin de Nisibe. Les Romains qui avaient suivi Aréthas en Assyrie, repassèrent peu après le Tigre, pour ne pas être coupés par une armée persane que, sur un faux avis du roi arabe, ils croyaient avoir passé ce fleuve et être entrée en Mésopotamie. Trajan, qui les commandait, se retira vers Rasaïn. Aréthas avait imaginé cette fausse alarme pour ne pas partager avec les Romains l'immense butin qu'il avait fait. Bélisaire, ne recevant aucune nouvelle des troupes qui avaient marché en avant malgré ses ordres, n'osa pas passer le Tigre, et resta dans ses positions. La peste se mit alors dans son armée: pour surcroît de malheur, les troupes de Syrie l'abandonnèrent pour aller défendre leur pays contre les attaques des Arabes de Hirah, et ce fameux général fut contraint de repasser honteusement l'Euphrate. Au printemps de l'an 542, Chosroès, revenu vainqueur de la Lazique, passa l'Euphrate avec une nouvelle armée pour ravager la Syrie; il se dirigea d'abord vers Sergiopolis, et menaçait d'attaquer Jérusalem, où il croyait trouver de grandes richesses. Au premier avis de cette nouvelle invasion, Justinien fit repartir Bélisaire pour la Syrie, sans avoir d'armée à lui confier: ce général sut remplacer par l'adresse les forces qui lui manquaient; il donna ordre à toutes les troupes dispersées dans l'Orient de venir le joindre à Europus, sur les bords de l'Euphrate; il envoya de l'autre côté du fleuve plusieurs corps de cavalerie, et fit répandre partout le bruit qu'il avait amené de grandes forces, et qu'il se préparait à disputer le passage du fleuve à Chosroès afin de l'empêcher de rentrer dans ses états, mais dans le but réel de le faire sortir plutôt des terres de l'empire. Ce stratagème réussit: Chosroès craignit d'avoir sa retraite coupée; il repassa l'Euphrate bien au-dessous d'Europus, puis il envoya demander à Bélisaire pourquoi l'empereur tardait à ratifier les conventions arrêtées deux ans auparavant. Des intrigues de cour amenèrent bientôt le rappel de Bélisaire: Martin fut nommé pour le remplacer. Chosroès était alors dans l'Atropatène, demandant, à la tête d'une armée, l'exécution des promesses qui lui avaient été faites, et n'attendant qu'une occasion favorable pour rentrer en campagne; mais, dans le même temps, la peste exerça de si grands ravages dans ses états, qu'il fut obligé d'abandonner ses projets. Il revint à Ctésiphon, sa capitale, où il tomba malade. Son fils aîné, Anatozades ou Nouschizad, qui professait secrètement la religion chrétienne, voulut s'emparer du trône; il se mit à la tête des chrétiens, qui étaient en grand nombre dans la Perse, croyant son père mort. Il espera qu'avec le secours des Romains il pourrait conserver la couronne;

mais Chosroès fut bientôt guéri de sa maladie, et par sa présence seule il dissipa cette révolte : son fils fut obligé de venir implorer sa clémence. Il lui pardonna, et se contenta de le garder prisonnier dans le palais royal, à Djondischahpour. Justinien voulut profiter de ces circonstances; trente mille hommes de troupes romaines se réunirent sous les ordres de Martin, et entrèrent dans la Persarménie, où ils rencontrèrent le général Nabedès, qui les vainquit avec quatre mille hommes, et les força de rentrer honteusement sur le territoire de l'empire. Le roi de Perse se remit bientôt après en campagne, pour contraindre les Romains de conclure enfin le traité avantageux pour lui, qu'ils avaient négocié plusieurs années auparavant. Il vint, à la tête de son armée, assiéger Edesse, qui soutint plusieurs assauts. Ce fut pendant ce siége qu'il conclut enfin la paix dont les conditions étaient arrêtées depuis si long-temps. Comme, pendant ce long intervalle, la Lazique était tombée au pouvoir des Persans, ce pays devint l'objet de nouvelles discussions : Chosroès ne voulut pas le rendre. On convint néanmoins de laisser cette affaire pour le moment, et l'on fit, à son sujet, une trève de quatre ans. Cependant Chosroès préparait les moyens de s'assurer sa conquête. Il projetait de s'emparer du roi Gubaze, et de transporter dans l'intérieur de ses états les sujets de ce prince, en les remplaçant par des Persans, pour être entièrement le maître du pays ; car il ne croyait pas devoir compter sur la fidélité des Lazes, qui étaient chrétiens, et qui pouvaient, d'un moment à l'autre, rentrer dans l'alliance des Romains. Il rassembla donc beaucoup de troupes, et il envoya une ambassade à Constantinople, sous le prétexte d'entamer de nouvelles négociations au sujet de la Lazique, mais réellement dans le seul but d'amuser l'empereur. Afin de pourvoir à la sûreté de Petra, la principale des villes qu'il possédait dans ce pays, Chosroès y fit, en l'an 549, rassembler une grande quantité de bois, pour construire une flotte destinée à croiser dans la mer Noire; et il envoya en même temps des émissaires chargés de s'emparer du roi Gubaze. Cette tentative ne réussit pas ; et elle fut cause que le prince laze passa aussitôt dans le parti des Romains. Justinien, profitant de cette révolution, envoya dans la Lazique le général Dagisthée avec huit mille hommes. Ces troupes se réunirent à celles de Gubaze, et elles allèrent mettre le siége devant Petra, qui se défendit vigoureusement. Aussitôt que Chosroès fut instruit de la défection des Lazes, il leur opposa le vieux général Mermeroès : celui-ci força les défilés qui séparaient la Colchide de l'Ibérie, et vint attaquer les alliés dans leur camp devant Petra. Dagisthée ne put l'empêcher de ravitailler la place et de rentrer dans l'Ibérie, laissant dans la Lazique un détachement de cinq mille hommes. En l'an 550, un autre général persan nommé Choriane, rentra dans ce même pays, où il fut vaincu et tué. Peu après, Dagisthée, qui l'avait battu, fut accusé de trahison par quelques Lazes, et rappelé par l'empereur, qui donna sa place à Bessas, venu récemment d'Italie. Pendant ce temps, Nabedès était revenu dans la Lazique avec une nouvelle armée persane. Il soumit au roi de Perse les Abasges ou Abkhaz, et les Apsiliens, peuples du Caucase, qui s'étaient affranchis de la domination romaine, mais que Bessas fit bientôt rentrer dans l'obéissance. Pendant que les armées persanes combattaient

sur les bords de la mer Noire, une révolution sérieuse menaçait de troubler la tranquillité de l'état. Le fils de Chosroès, à qui son père avait pardonné sa première rébellion, s'échappa de sa prison, et répandant le bruit de la mort du roi, il fit soulever encore les chrétiens, et entraîna dans son crime une partie des troupes. La certitude que son père était vivant ne put lui faire déposer les armes; il s'avança vers la capitale à l'effet de s'en rendre maître. Chosroès ne voulut pas marcher en personne pour le combattre; il envoya le général Ram-Bourzin avec ordre d'épargner la vie de ce prince criminel. Cet ordre fut inutile; le rebelle Nouschizad trouva la mort dans la bataille, et tout rentra dans l'ordre accoutumé. Chosroès envoya, peu après, une nouvelle ambassade à Constantinople, pour apaiser les différends qui subsistaient entre les deux empires. Cependant la guerre continuait toujours dans la Lazique: Bessas avait remis le siége devant Petra. Les Persans s'y défendirent avec la plus grande opiniâtreté; la garnison presque toute entière y périt; réduite à sept cents hommes, elle se retira dans la citadelle, dont les ruines, après la défense la plus opiniâtre, furent enfin enlevées de vive-force, et ce qui restait de ses défenseurs fut passé au fil de l'epée. Bessas fit ensuite raser tout ce qui restait de Petra. Cette conquête, qui aurait dû assurer aux Romains la possession de la Lazique, ne leur fut presque d'aucune utilité par l'imprudence de Bessas; ce général négligea de garder les passages des montagnes, et Merméroès revint dans la Colchide avec une puissante armée, des éléphants et une nombreuse cavalerie. Les Persans pénétrèrent jusqu'à l'embouchure du Phase, les Romains, qui étaient trop faibles pour leur résister, s'étant hâtés de repasser le fleuve; et Merméroès, n'ayant pas trouvé d'ennemis à combattre, vint assiéger la ville d'Archæopolis, qu'il ne put prendre. Il occupa ensuite durant l'hiver le canton de Mouchirise, dans la partie orientale de la Lazique. Pendant cette nouvelle expédition, les négociations se suivaient toujours à Constantinople. Les Romains, pour obtenir une nouvelle trève de cinq ans, consentirent à payer à Chosroès 2600 livres d'or, et on laissa encore en suspens l'affaire de la Lazique; aussi, malgré la trève, la guerre continua dans ce malheureux pays. Merméroès, renforcé par un gros corps de Huns Sabiriens, y livra plusieurs combats aux Romains et au général Martin, et s'y maintint avec avantage pendant tout le cours de la guerre. Merméroès mourut en l'an 552: sa mort rendit l'espérance aux Romains; mais ils furent sur le point de perdre les avantages qu'ils pouvaient retirer de cet événement. Les généraux qui commandaient dans la Lazique étaient en mésintelligence avec le roi Gubaze, qu'ils accusèrent de favoriser secrètement les Persans, et qu'ils firent assassiner sous ce prétexte. Ce meurtre irrita la nation toute entière, qui voulut passer du côté des Persans; mais cependant, avant de prendre ce parti, les Lazes envoyèrent une ambassade à Constantinople pour demander vengeance de l'assassinat de leur roi. Justinien, desirant les retenir dans son alliance, reçut fort bien l'ambassade, promit de punir les meurtriers de Gubaze, et leur donna pour roi, Zathès, frère de ce malheureux prince. Pendant ces divisions, Nachoregan, qui avait succédé à Merméroès dans le commandement de l'armée persane, rentra dans la Lazique, mit les Romains dans une déroute complète, et les repoussa

jusqu'à l'embouchure du Phase, où les vaincus s'enfermèrent dans la ville du même nom, et y soutinrent un long siége. Nachoragan y fit de grandes pertes, et fut obligé de se retirer en Ibérie, sans avoir pu prendre la place. La punition des assassins de Gubaze rattacha les Lazes à l'alliance des Romains, qui purent plus facilement reprendre la supériorité sur les Perses. Ceux ci cherchèrent à se rendre les maîtres de divers petits cantons dans les montagnes au nord de la Colchide, où ils étaient appelés par les habitants; mais ils ne purent s'y maintenir, et ces peuples furent forcés de rentrer sous la domination romaine. Chosroès, voyant que, malgré tous les succès qu'il avait obtenus dans la Lazique, il y avait sacrifié inutilement plusieurs armées, et qu'après une guerre longue et opiniâtre, il n'était guère plus avancé qu'au commencement, résolut de s'arranger avec les Romains relativement à ce pays, et d'établir, de ce côté, la paix qui subsistait depuis long-temps sur les frontières de l'Arménie et de la Mésopotamie. D'ailleurs, dans cette guerre, tout le désavantage était réellement pour lui. Ses armées, pour entrer dans la Lazique, étaient forcées de faire une longue route à travers des montagnes très difficiles, où les convois ne pouvaient passer qu'avec de grandes peines, tandis que les Romains avaient, par la mer Noire, la facilité de ravitailler les places qu'ils occupaient, et de porter des renforts à leurs troupes, et, en cas de défaite, cette mer leur offrait un moyen de salut assuré. On conclut donc, à la fin de l'an 555, une trève pour un temps illimité; et chacun resta en possession des places et des cantons qu'il occupait. Chosroès envoya son chambellan Isdigoune à Constantinople, pour conclure une paix définitive entre les deux empires. Après plusieurs années de dissensions, voulant être plus à portée de recevoir du roi de Perse les éclaircissements nécessaires, les plénipotentiaires vinrent à Dara, en Mésopotamie, sur l'extrême frontière. Enfin l'on s'accorda en l'an 562; et les Romains souscrivirent le plus honteux traité qu'ils eussent jamais conclu depuis la mort de Julien l'Apostat. Les principales conditions étaient que cette paix durerait l'espace de cinquante ans; que les Persans, en renonçant à la Lazique, et en promettant de n'attaquer ni l'Arménie ni la Mésopotamie, pendant tout ce laps de temps, recevraient annuellement 30,000 pièces d'or; que sept années de ce tribut seraient payées d'avance; qu'à la septième année, on en paierait également trois autres d'avance, et qu'ensuite le reste serait donné successivement. Pour compensation de ces conditions humiliantes, le roi de Perse s'engagea seulement à défendre les défilés du Caucase contre les attaques des barbares; et il permit en outre aux chrétiens de la Perse et de l'Arménie, le libre exercice de leur religion, sous la réserve cependant qu'ils ne chercheraient pas à faire de prosélytes. Le traité fut ratifié en l'an 563. Pendant le cours des négociations, il survint une difficulté qui fut soumise à la décision de Chosroès, postérieurement à la conclusion de la paix. Dix ans auparavant, pendant que les armées persanes occupaient une grande partie de la Lazique, les Souanes, peuple qui habitait les montagnes au nord de ce pays, avaient secoué le joug des Romains, et s'étaient soumis à l'autorité de Chosroès: depuis ce temps, ils étaient restés au nombre de ses sujets. Les Romains réclamaient leur pays comme une dé-

pendance de la Lazique, qui rentrait sous leur puissance; mais, d'un autre côté, Chosroès prétendait que, puisque les peuples qui l'habitaient s'étaient soumis volontairement à lui, ils lui appartenaient légitimement. On fut donc obligé d'en passer par où il voulut. Justinien mourut en l'an 565; et son neveu Justin, qui lui succéda, envoya aussitôt une ambassade en Perse, pour notifier, selon l'usage, à Chosroès, son avénement au trône, et voulut profiter de cette occasion pour rentrer en possession de la Souanie : mais il ne fut pas plus heureux sur ce point que Justinien. Il en fut si mécontent, qu'il traita avec beaucoup de hauteur l'ambassade que le roi de Perse lui envoya peu après; ce qui causa quelque refroidissement dans les relations des deux puissances, sans cependant amener des hostilités ouvertes : mais Chosroès ne s'opposa pas à ce que les Arabes ses feudataires ne fissent des courses sur les terres de ceux qui relevaient de l'empire. Il profita lui-même de la tranquillité que cet état de choses lui donnait du côté des frontières romaines, pour porter ses armes dans l'Arabie. Bientôt toutes les côtes du golfe Persique et du grand Océan furent gouvernées par des officiers persans. Une nouvelle armée, commandée par Khorrad Wahrez, attaqua, dans l'Yémen, les Ethiopiens, qui y régnaient depuis soixante-douze ans, et qui étaient alliés des Romains. Seif-dsou-Djeden, issu des anciens rois Homérites, fut alors rétabli sur le trône de ses pères. Il n'en jouit que peu de temps, et ses états restèrent entre les mains des Persans, qui les conservèrent jusqu'à la destruction de leur monarchie. L'empereur de Constantinople, voyant bien que tôt ou tard il aurait la guerre avec Chosroès, fit tous ses préparatifs pour la soutenir avec tout l'avantage possible. Informé que les Turks étaient sur le point d'attaquer les Persans du côté de l'Orient, parce que ces derniers avaient refusé à leurs sujets de la Sogdiane, le libre commerce de la soie, il leur envoya en ambassade Zemarque, comte de l'Orient. Zemarque alla trouver le prince des Turks, nommé Dizaboul, jusque dans l'intérieur de l'Asie, contracta une alliance avec lui, et en ramena une ambassade turque. Les Turks alors marchèrent contre la Perse; leur prince vint à Taraz, au nord du Iaxarte, pour attaquer les débris des Huns Hayathélites, vassaux des Persans, et il s'avança jusqu'aux bords du Djyhoun : mais ils furent défaits par Hormisdas, fils de Chosroès, qui les força de faire la paix et de rentrer dans leur pays. Le roi de Perse, qui savait que c'était à l'instigation des Romains que les Turks étaient entrés sur son territoire, se prépara secrètement à les attaquer avec toutes ses forces; il s'en présenta bientôt une occasion. Les Arméniens soumis à la Perse avaient obtenu, par le dernier traité, le libre exercice de leur religion; en l'an 564, Chosroès leur avait donné pour gouverneur un de ses parents nommé Souren, qui voulut les contraindre d'embrasser la religion de Zoroastre. Beaucoup de fidèles souffrirent le martyre. En l'an 570, Souren tua, pour la même cause, Manouel, frère de Vartan, prince des Mamigonéans. Irrité de ce meurtre, Vartan, de concert avec d'autres princes arméniens, prépara tout pour un soulèvement général : il envoya demander secrètement du secours à Constantinople, et le titre de curopalate. Justin accueillit fort bien ses envoyés, et promit de le soutenir de tout son pouvoir. Vartan alors se révolta ouvertement, rassembla tous

les princes arméniens à Artaxate, et alla assiéger Tovin, alors capitale de l'Arménie, où le gouverneur Souren s'était renfermé avec toutes les troupes persanes et tous les mages venus dans le pays. La ville fut enlevée de vive-force; Souren, et tous les Persans qui s'y trouvèrent, furent passés au fil de l'épée. Vartan envoya, après cette conquête, de nouveaux ambassadeurs à Constantinople, et se dédéclara prince souverain de toute l'Arménie. Les Ibériens imitèrent bientôt les Arméniens; leur prince Gourgen se déclara aussi indépendant du roi de Perse, et fit alliance avec l'empereur. Les Alains, les Mosches et les Lazes se hâtèrent d'envoyer des troupes aux rebelles pour les soutenir contre les attaques des Persans. Aussitôt que Nouschirwan fut informé que Justin avait pris les révoltés sous sa protection, il fit partir Sebochtes pour lui demander raison de cette infraction du traité. Justin le renvoya avec mépris, déclarant qu'il n'abandonnerait jamais les Arméniens ses alliés. C'est ainsi que fut rompue, en 571, la paix que Justinien avait conclue pour cinquante ans. Justin fit aussitôt partir pour l'Orient, son cousin Marcien, pour y prendre le commandement des troupes. Marcien passa l'Euphrate, sortit du territoire de l'empire, et alla faire des courses dans l'Arzanène. Pendant ce temps, Chosroès rassemblait une nombreuse armée et un grand nombre d'éléphants, dont il confia le commandement à un général nommé Déren, pour qu'il allât soumettre les Arméniens. Vartan vint à sa rencontre, et le combattit dans la plaine de Khaghamakha, sur les limites de l'Atropatène. Les Persans furent complètement défaits, et la plus grande partie de leurs éléphants restèrent au pouvoir du vainqueur. Le roi, irrité de ce revers, rassembla une nouvelle armée composée de diverses nations, et lui donna pour chef Bahram-Tchoubyn, un de ses plus fameux généraux (*Voy.* Behram-Tchoubyn). Il se disposait à entrer en Arménie, quand des divisions survenues entre les princes du pays, empêchèrent Vartan de voler à la défense de sa patrie. Trop faible pour résister avec ses seules forces à Bahram, il s'enfuit à Constantinople. Le général persan entra sans résistance dans l'Arménie; il pénétra ensuite dans l'Ibérie, dont le roi Gourgen se réfugia aussi auprès de l'empereur. En l'an 573, toutes les forces des Romains se rassemblèrent dans les environs de Dara, en Mésopotamie, sous les ordres de Marcien. Les Lazes, Saros, roi des Alains, et Vartan, prince de Daron, vinrent l'y joindre, et attaquer les Persans de concert. Toutes leurs troupes se réunirent pour assiéger Nisibe. Chosroès, informé de leur projet, rassembla une armée de cent mille hommes d'infanterie et de quarante mille de cavalerie, passa le Tigre, et alla attaquer les Romains par les déserts de la Mésopotamie. Quand il fut arrivé à Circesium, il détacha Adarman avec un corps de six mille hommes, pour ravager la Syrie, et il se porta en avant dans l'espoir de faire lever le siége de Nisibe. Marcien, voyant la supériorité des forces du roi, se retira aussitôt. Justin, qui comptait sur la prise de cette place, fut tellement irrité contre Marcien, qu'il le destitua, et qu'il envoya pour le remplacer, un certain Acace, que l'armée ne voulut pas reconnaître. Les alliés étrangers se retirèrent; les troupes se dispersèrent, et Chosroès ne trouva personne pour lui tenir tête. Pendant ce temps, Adarman, renforcé par un corps d'Arabes, avait passé l'Euphrate et était entré en

Syrie. Ce général porta ses ravages jusque sous les murs d'Antioche, dont il brûla les faubourgs : il se dirigea ensuite vers Apamée, qu'il réduisit en cendres; il en emmena les habitants, et repassa l'Euphrate pour joindre son souverain, qui était alors occupé au siége de Dara, la principale des forteresses que les Romains possédaient dans la Mésopotamie, et qui ne se rendit qu'après six mois d'une défense opiniâtre. Chosroès y laissa garnison, et rentra dans ses états. Au commencement de l'an 574, il se préparait à rentrer sur les terres de l'empire, quand il reçut de l'impératrice Sophie un présent de quarante-cinq mille pièces d'or, pour obtenir une trève d'une année, qu'il accorda sans difficulté. Quand ce temps fut expiré, Tenkhosrou, général persan, fit une invasion dans la Mésopotamie. Tibère, qui était alors chargé de l'administration des affaires, pendant la maladie de Justin, envoya des ambassadeurs pour obtenir un nouvel arrangement. Chosroès accorda une trève de trois années, moyennant qu'on lui payât annuellement une somme de trente mille pièces d'or, et pour la Mésopotamie seulement, de sorte que la guerre pût continuer sur les autres points : aussi les Romains se hâtèrent-ils de rentrer dans l'Arménie et dans l'Ibérie. Les généraux Théodore et Cours s'avancèrent jusqu'aux bords du Cyrus, où ils conclurent une alliance avec les Albaniens et les Huns Sabiriens, pour en obtenir des troupes auxiliaires. Peu après (en l'an 576), Chosroès, à la tête de son armée, entra dans la Persarménie, qui, sans opposition, se remit sous son obéissance; et il en donna le gouvernement à Mihran Djihr-Veghon. Il pénétra ensuite dans l'Arménie romaine, et vint mettre le siége devant Théodosiopolis. Afin de donner le temps d'arriver à Justinien, cousin de l'empereur, qui s'avançait à travers l'Asie mineure avec des forces imposantes, les Romains voulurent entamer de nouvelles négociations : mais Chosroès, informé de l'approche du nouveau général, ne voulut pas les écouter, et passa l'Euphrate. Il pénétra jusqu'à Sébaste, où il apprit que Justinien était déjà à Césarée de Cappadoce. Craignant alors d'être coupé, il vint lui présenter la bataille dans les plaines de Melitène. Les troupes impériales se montaient à plus de cent cinquante mille combattants, et c'étaient les meilleurs soldats que l'on eût pu rassembler : aussi les Persans, malgré tout le courage qu'ils déployèrent dans cette circonstance, où ils étaient soutenus par la présence de leur roi, furent complétement vaincus; et Chosroès, contraint de prendre la fuite, passa l'Euphrate sur un éléphant. Justinien entra dans l'Arménie sur les pas des fuyards; son armée s'avança dans toutes les directions : on passa le Tigre, on pénétra même jusqu'à la mer Caspienne, où l'on enleva plusieurs vaisseaux richement chargés, et l'on alla brûler plusieurs villes maritimes de l'Hyrcanie. Le fruit de cette expédition fut un immense butin et un nombre prodigieux de prisonniers; mais ce fut-là tout : les Romains ne gardèrent rien des pays envahis, et rentrèrent sur le territoire de l'empire en l'an 577. Chosroès, après cet éclatant revers, proposa sérieusement aux Romains de traiter de la paix. Déjà l'on était convenu que les Persans restitueraient Dara, et que les Romains laisseraient au roi la Persarménie et l'Ibérie, quand une victoire, remportée en Arménie, vint tout-à-coup rompre les négociations. Tenkhosrou ou Tamchosroès, général

habile et vaillant, avait rassemblé une armée d'élite, et était venu attaquer Justinien, et venger l'honneur de son maître, en redonnant la supériorité à sa nation. En l'an 578, Tibère envoya Maurice pour remplacer Justinien dans le commandement de l'armée d'Arménie. Chosroès viola, dans le même temps, la trève faite avec les Romains pour la Mésopotamie, en attaquant cette province et en ravageant les environs de Constantine et d'Amide, pendant que Tenkhosrou, trop faible pour résister à Maurice, faisait sa retraite dans l'Arzanène, où il fut suivi par ce général, qui mit cette province à feu et à sang. Maurice se porta ensuite vers la Mésopotamie, prit Singare, pilla les environs de Nisibe, et envoya Cours avec un corps de troupes au-delà du Tigre, tandis qu'il prenait son quartier d'hiver en-deçà de ce fleuve, à-peu-près vers le temps où Tibère devint empereur par la mort de Justin. Au printemps de l'année 579, Chosroès se préparait à entreprendre, malgré son grand âge, une nouvelle expédition, quand Tibère lui fit encore une fois proposer la paix. Le roi de Perse y accéda: en consentant à rendre Dara, il rentrait sans contestation dans la possession de la Persarménie et de l'Ibérie. On était sur le point de conclure, lorsque Chosroès mourut, au mois d'avril, après un règne glorieux de quarante-huit ans. Son fils Hormisdas IV lui succéda. L'Histoire de Chosroès a fourni le sujet de plusieurs pièces au Théâtre-Français; celle de Mauger, jouée le 20 avril 1752, n'a pas été imprimée. Lefèvre en donna une en 1767, imprimée la même année. La tragédie de Rotrou, intitulée *Chosroès, roi des Perses*, est prise dans l'Histoire de Chosroès II. S. M—N.

KHOSROU II, *ou* CHOSROÈS, fils et successeur d'Hormisdas IV, est surnommé *Parwiz* ou *Abzwiz*, ce qui, en ancien persan, signifie *généreux*. Peu de princes ont autant éprouvé les vicissitudes de la fortune. Elevé au rang suprême par une révolution qu'il n'avait pas fomentée, il en fut presqu'aussitôt précipité par un rival redoutable, que l'ardeur de la vengeance et une ambition démesurée poussaient également à usurper le sceptre de ses rois. Errant et fugitif, Chosroès dut à la générosité de l'empereur Maurice les moyens de remonter sur un trône teint du sang de son père, et de vaincre un guerrier fameux, regardé alors comme le premier général de la Perse. Plus tard, ses armées victorieuses étendirent sa puissance jusqu'aux murs de Constantinople et d'Alexandrie; et bientôt après, des revers inouïs amenèrent au sein même de son empire les ennemis qu'il avait tant de fois vaincus. Un fils ingrat, des sujets rebelles, le plongent dans un cachot, lui font subir un jugement aussi inique qu'ignominieux, et terminent par un affreux supplice un règne si glorieux. Nous avons raconté, en parlant de son père Hormisdas (XX, 565), comment, pendant que le rebelle Bahram Tchoubîn s'avançait contre la capitale avec son armée victorieuse, les oncles de Khosrou, Bindouieh et Kestehem, firent soulever le peuple contre le roi, et proclamer son fils, qui, trop faible pour résister à Bahram, fut obligé d'abandonner Ctésiphon pour aller chercher un asile chez les Romains. Nous avons dit aussi comment les oncles de Chosroès l'abandonnèrent un instant, pendant sa fuite, pour aller sans son ordre massacrer Hormisdas, leur ennemi, qui était resté dans le palais. En fuyant de Ctésiphon (l'an 592), Chosroès

laissa cette ville livrée à elle-même, sans prendre aucune précaution pour en conserver la possession. Accompagné de ses oncles et d'un petit nombre de sujets fidèles, il prit la route du désert de Mésopotamie pour se rendre chez les Romains. Tchoubîn le fit poursuivre par un corps de troupes que commandait Bahram Nikhordjès, fils de Syavesch : ce général arriva presqu'en même temps que Chosroès, dans un monastère situé au milieu du désert, et le prince fugitif était perdu sans le dévouement de son oncle Bindouieh, qui se revêtit des habits royaux et monta au sommet du monastère, pour demander au général persan la grâce de rester encore un jour entier dans ce lieu, promettant de se rendre aussitôt après. Bahram, trompé par ce déguisement, et croyant avoir le roi en sa puissance, y consentit facilement : Chosroès profita de la nuit pour s'enfuir avec tous les siens, et Bindouieh resta seul dans le monastère. Le lendemain, pour donner à son neveu le temps d'arriver sur le territoire romain, il employa le même stratagème et il eut le même succès. Chosroès, après avoir quitté le monastère, se dirigea par le désert vers les bords de l'Euphrate. Il fut accueilli dans sa route par Ayas, fils de Kobaïssa, Arabe de la tribu de Tay ; il marcha de là vers Circésium, première ville romaine du pays, au confluent du Khabour et de l'Euphrate. Arrivé à dix milles de distance de cette place, il envoya un message au gouverneur Probus, pour lui demander un asile. Probus, étonné, s'empressa de le recevoir et de lui procurer tout ce qui dépendait de lui pour le traiter plus dignement. Chosroès, en entrant dans cette ville, n'était accompagné que de ses concubines et de trente de ses gardes. Il écrivit aussitôt à l'empereur Maurice pour lui demander sa protection. Le prince fugitif avait à peine quitté sa capitale, que Bahram Tchoubîn y entra avec son armée. Ce rebelle alors se hâta de publier des manifestes contre Chosroès, qu'il y accusait du meurtre de l'infortuné Hormisdas, et qu'il représentait comme un déserteur de la religion persane. Il fit assembler un grand conseil à Ctésiphon pour décider du sort de la couronne en sa faveur ; et malgré le silence désapprobateur des mages attachés à la maison régnante, Bahram fut proclamé monarque de la Perse. Il se hâta de faire de grandes levées d'hommes pour défendre la couronne qu'il avait usurpée ; il fit venir beaucoup de troupes turques, et il envoya une ambassade à Constantinople, pour engager l'empereur Maurice à rester neutre, lui promettant la cession de Nisibe et de tout le territoire au-delà du Tigre. Cette ambassade parvint à la cour en même temps que la lettre de Chosroès. En demandant la protection romaine, le prince fugitif offrit de reconnaître les services de Maurice par la cession de Dara et de Martyropolis en Mésopotamie, et par l'abandon de l'Arménie. Maurice consulta le sénat sur cette importante affaire ; et, sur l'avis unanime des membres, il se décida pour le parti le plus juste, en défendant la cause commune des rois contre un usurpateur ; il conclut une paix perpétuelle avec Chosroès, et lui renvoya tous les prisonniers qui avaient été faits pendant le cours de la guerre, sous le règne d'Hormisdas. Alors Parwiz quitta Circésium, et vint passer l'hiver à Hiérapolis, en Syrie ; il voulait même aller à Constantinople pour témoigner en personne sa reconnaissance à l'empereur : mais ce généreux prince l'en dissuada, en lui faisant observer qu'il

nuirait à ses intérêts s'il entreprenait ce voyage; qu'il ne devait pas, dans ces circonstances, s'éloigner des frontières de Perse. Au printemps de l'an 593, Chosroès repassa l'Euphrate avec Comentiole, gouverneur de Syrie, et vint à Constantine, d'où il alla en Arménie pour s'y concerter avec le gouverneur Mihran, qui lui était resté fidèle, et qui lui fournit un corps de trente mille hommes. Plusieurs princes arméniens vinrent aussi avec des troupes se réunir à l'armée qui se rassemblait à Tovin, sous les ordres de Mihran. Chosroès revint ensuite dans la Mésopotamie, où sa présence retint dans la fidélité les habitants et la garnison de Nisibe, qui refusa de recevoir les émissaires de Bahram; l'armée même qui était devant la ville, abandonna le parti de l'usurpateur. Chosroès remit peu après les villes de Martyropolis et Dara entre les mains de l'empereur. L'armée romaine, destinée à rétablir le roi de Perse sur son trône, se rassemblait cependant en Mésopotamie; Maurice en confia le commandement à l'Arménien Narsès, issu du sang des Arsacides, qui était un des plus habiles généraux de l'empire. Pendant ce temps-là, Chosroès résidait à Constantine, où il avait pour gardes mille soldats tirés de la garde même de Maurice. Enfin, quand le moment d'entrer en campagne fut venu, il envoya ses femmes et ses enfants dans la forteresse de Singare, et il donna ordre à Mebodès de se rendre maître des bords occidentaux du Tigre jusqu'à Séleucie. Chosroès se mit en marche sur un autre point avec l'armée romaine, commandée par Narsès, et vint camper sur les bords du Tigre pour y attendre les troupes qui arrivaient d'Arménie : mille hommes seulement furent envoyés de l'autre côté du fleuve pour observer les ennemis. Il était fort près du Zab quand il fit sa jonction avec les troupes d'Arménie, commandées par Mouschegh et Bindouieh. Chosroès ayant ainsi réuni toutes ses forces, qui s'élevaient à soixante mille hommes, tandis que Bahram n'en avait que quarante mille, ce dernier se retira, par les montagnes des Curdes, dans l'Atropatène. Chosroès et les Romains s'avancèrent derrière lui jusque dans la plaine de Kandsag ou Tauriz : Bahram recula encore devant eux, et enfin il campa sur les bords de la rivière de Balareth, dans un lieu qu'il regardait comme avantageux pour livrer bataille. La fortune lui fut contraire; malgré son courage et son habileté, il fut complètement vaincu; Bahram Nikhordjès, l'un de ses chefs les plus distingués, fut tué par Mouschegh Mamigonéan : lui-même se vit forcé de prendre la fuite avec sa sœur Gourdieh, un petit nombre de ses partisans, et quelques Turks. Mouschegh fut détaché à sa poursuite jusqu'à Balkh, et Bahram parvint à grand' peine à gagner le Turkestan, où le khakan lui donna un asile. Dix jours après cette victoire, Chosroès renvoya les généraux romains comblés de présents ainsi que leurs soldats; il garda seulement auprès de lui mille hommes, que Maurice lui accorda sans difficulté. Il fit alors aux Romains une cession solennelle de Dara, de Nisibe, de Martyropolis, et de plusieurs autres villes de la Mésopotamie; il leur abandonna encore une grande partie de l'Arménie, et revint peu après à Ctésiphon. Les Arméniens ne furent pas traités avec moins de distinction que les Romains; il envoya de grands présents à Mouschegh, qui, par suite des cessions qu'il fit en Arménie, devint feudataire de l'empire. Sempad Pagratide fut élevé à la dignité de

marzban, ou gouverneur de la portion de l'Arménie qui resta soumise à la Perse. Ses deux fils, Aschod et Varazdirots, obtinrent les honneurs accordés aux princes et aux seigneurs persans. Peu de temps après son rétablissement sur le trône, Chosroès épousa, contre la loi des Persans et contre l'usage des sectateurs de Zoroastre, une Romaine nommée Sira ou Schirin, dont il était éperdûment amoureux. Cette femme était chrétienne; elle fut, pendant tout son règne, l'objet constant de son amour. La mémoire de leur passion mutuelle est devenue populaire, et a excité la verve de plusieurs poètes orientaux, qui ont composé des romans en vers, intitulés *les Amours de Khosrou et de Schirin*. Ferdoucy a consacré au même sujet un épisode de son *Schah-Naméh;* et il est peu d'ouvrages érotiques en persan où l'on ne fasse quelque allusion aux aventures de Khosrou et de sa bien-aimée. (*V*. Chyryn.) Bien que Schirin fût la femme préférée de Khosrou, ce prince en avait cependant encore beaucoup d'autres, comme nous le verrons bientôt, mais seulement pour se conformer à l'usage des monarques ses prédécesseurs. Quoique Chosroès fût rétabli sur son trône, Bahram Tchoubin vivant lui inspirait toujours de sérieuses craintes. Il envoya demander son extradition au khakan des Turks, qui l'avait reçu à sa cour. Cette demande fut rejetée avec mépris: le khakan redoubla les marques d'amitié qu'il avait déjà prodiguées à Bahram, et lui donna une de ses filles en mariage. Le roi de Perse, irrité, envoya une armée sur les frontières orientales de ses états, pour intimider le khakan, et la fit précéder d'un nouvel ambassadeur, le général Khourad-Bourzin, qu'il crut plus propre à gagner le prince des Turks; mais celui-ci, qui sentait bien que son véritable intérêt était de perpétuer les troubles de la Perse, ne donna pas de réponse précise à l'envoyé persan. Celui-ci était encore à sa cour quand une armée de soixante mille Turks se mit en marche pour passer l'Oxus et entrer dans la Perse, sous les ordres de Bahram et de Thorouk, frère du khakan. Bahram était accompagné de sa sœur Gourdich, célèbre dans les annales de Perse par ses exploits et ses talents militaires; il avait aussi avec lui un corps d'émigrés persans qui s'étaient attachés à sa fortune. L'armée que Chosroès avait envoyée pour agir contre le Turkestan, était commandée par le prince Pagratide Sempad, gouverneur d'Arménie. Bahram commença la campagne par des succès; il entra sans résistance dans le Khorasan, prit la ville de Merou, et grossit sa troupe d'un grand nombre de Persans. Il croyait pouvoir encore disputer la couronne à Parwiz, quand il fut assassiné par la trahison de l'ambassadeur Khourad-Bourzin, irrité d'avoir été joué par le khakan et par Bahram. Comme il crut qu'il mourait par la trahison de son beau-père, il engagea tous les Persans qui l'accompagnaient de rentrer sous les lois de Chosroès; il fit venir sa sœur Gourdich, les Persans qui l'avaient suivi dans le Turkestan et ceux qui récemment s'étaient rangés sous ses étendards, les conjura de se séparer des Turks, et de venger sa mort en combattant ces barbares et en les chassant de la Perse. Il ne demandait à Chosroès que la faveur d'être déposé dans la sépulture de ses aïeux. Sa sœur Gourdich, qui l'avait toujours dissuadé de se révolter contre son souverain et d'usurper la couronne, sans cesser de le suivre dans toutes ses traverses, se hâta d'accom-

plir ses dernières volontés. Elle se sépara des Turks, grossit son armée d'un grand nombre de Persans, qui, sachant qu'elle reconnaissait l'autorité de son souverain légitime, vinrent aussitôt la joindre pour combattre les étrangers. Cette héroïne marcha aussitôt pour attaquer les Turks. Leur chef, Torouk, ne put lui résister: elle osa le défier à un combat singulier, où il succomba. Elle attaqua ensuite les Turks, les mit dans la déroute la plus complète, et les força de repasser le Djyhoun. Dans le même temps, Chosroès, qui redoutait les nouvelles entreprises de Bahram, dont il ignorait la mort, cherchait à se défaire de ses oncles, qui l'avaient placé sur le trône, mais dont le caractère turbulent lui inspirait de perpétuelles craintes: d'ailleurs, depuis son retour en Perse, il connaissait les circonstances du meurtre de son père, dont la voix publique l'accusait d'être au moins le complice, puisque ses assassins tenaient le premier rang à sa cour. Oubliant donc que, quand il était fugitif, Bindouieh s'était dévoué pour lui sauver la vie, il le fit périr. Kestehem, son frère, était alors à Rey, chargé de soumettre les débris des partisans de Bahram qui se trouvaient dans ce pays, et de s'emparer des parents des rebelles. Kerdouy, roi de Rey, frère de ce dernier, se hâta, pour désarmer le roi, de se remettre à sa discrétion, en blâmant la conduite coupable de Bahram. L'éloignement de Kestehem empêcha Chosroès de manifester sa colère contre lui; il attendait, pour le faire, qu'il fût de retour dans la capitale; mais celui-ci, informé du triste sort de Bindouieh, n'avait pas voulu revenir. Sachant que Bahram était entré dans le Khorasan, il partit avec six mille hommes pour aller le joindre; mais, en arrivant, il le trouva mort. Kestehem conçut alors le projet de se joindre à Gourdieh pour détrôner Chosroès. Afin de réussir dans son projet, il sut persuader à cette héroïne que le roi voulait la faire périr ainsi que tous ceux qui avaient suivi le parti de Bahram. Cette ruse réussit: Gourdieh consentit même à porter le nom de sa femme, et de concert ils se fortifièrent dans le Khorasan. Le roi, informé de leur réunion et craignant une nouvelle guerre civile, chercha les moyens de l'étouffer dès sa naissance. Comme il savait que Gourdieh n'avait partagé qu'à regret la révolte de son frère, et qu'elle avait toujours cherché à le ramener à l'obéissance qu'il devait à son souverain légitime, il crut pouvoir la gagner facilement en lui faisant connaître les ruses de Kestehem. Il employa, dans cette affaire délicate, le ministère de Kerdouy, frère de Bahram et de Gourdieh. Celui-ci, par le moyen de sa femme, informa sa sœur des véritables intentions de Chosroès. Gourdieh, irritée d'avoir été la dupe de Kestehem, le fit empoisonner, remit sous l'autorité du roi les soldats qui l'accompagnaient, et vint en personne, à Ctésiphon, trouver Chosroès. Ce prince la reçut avec les plus grands honneurs, lui donna le titre de reine, en la mettant au nombre de ses femmes, lui confia le gouvernement de la Médie, et lui accorda la charge de généralissime des troupes du royaume. Cette illustre guerrière fixa sa résidence dans son gouvernement, qu'elle administra pendant fort longtemps avec beaucoup de sagesse, et où elle mourut honorée de l'estime universelle. L'Arménien Sempad, qui avait rendu de grands services dans la guerre contre les Turks, fut aussi honoré par des récompenses particulières; le roi joignit à son gouver-

nement d'Arménie celui de l'Hyrcanie. Après tous ces événements, l'empire jouit d'une profonde paix, et Chosroès déploya un luxe et une magnificence inconnus dans les annales de la Perse. Plusieurs monuments furent élevés dans les montagnes de Kirman Schâh, au mont Bisoutoun et ailleurs, pour conserver le souvenir de son amour pour la belle Schirîn : le général Ferhad fut chargé de leur exécution ; il y mit tant de zèle et il surmonta tant d'obstacles pour rendre ces monuments dignes du grand monarque qui les ordonnait et de la beauté dont ils devaient perpétuer le souvenir, que les Persans, persuadés que l'amour seul peut faire vaincre de semblables difficultés, prétendent que Ferhad ne s'en chargea que parce qu'il était lui-même éperdument amoureux de Schirîn. En élevant de tels monuments, il cherchait, disent-ils, à distraire sa passion pour cette belle qu'il ne pouvait posséder. Le nombre des châteaux, des rendez-vous de chasse, des palais et des lieux de plaisance que Chosroès fit construire dans les environs de Ctésiphon et dans les montagnes de la Médie, est énorme. On voyait encore les ruines de plusieurs long temps après lui, et aujourd'hui même on en rencontre les débris. Les services signalés que l'empereur Maurice avait rendus à Chosroès avaient établi une paix durable entre les deux états. Celui-ci, en toute circonstance, montra le plus profond respect pour son bienfaiteur, qu'il appelait toujours du nom de père : rien ne troubla l'harmonie qui subsistait entre eux, jusqu'à la révolution horrible qui précipita l'infortuné Maurice du trône, et força Chosroès de prendre les armes pour venger son allié. En l'an 602, un simple centurion, nommé Phocas, fit révolter contre son souverain l'armée romaine, qui était occupée, sur le Danube, à une guerre contre les Abares. Les séditieux vinrent assiéger l'empereur dans sa capitale, d'où bientôt le feu de la rébellion se répandit au loin. La révolution fut si rapide que Maurice n'eut pas le temps de se mettre en défense, ni celui d'implorer le secours de Chosroès, ou de se réfugier auprès de ce prince, qui n'aurait pas manqué de voler à sa défense. Il tomba entre les mains de Phocas, qui lui fit trancher la tête, après avoir fait subir un pareil sort à ses enfants en sa présence. Théodose l'aîné, qui seul était parvenu à échapper à l'usurpateur, fut pris peu après et décapité. Sa mère et sa sœur furent massacrées, et il ne resta personne de la race de Maurice. Peu après que Phocas eut usurpé l'empire par ce lâche assassinat, il envoya une ambassade en Perse pour faire part de son avénement à Chosroès, qui déchira sa lettre avec mépris, fit précipiter dans un cachot son ambassadeur, celui-là même qui avait égorgé Maurice, et il jura de le venger d'une manière éclatante. Les historiens romains ont cherché à jeter du doute sur les véritables intentions de Chosroès, en portant la guerre dans l'empire : elles ont pu changer par la suite des temps ; mais nous ne doutons pas qu'il n'ait voulu, dans l'origine, punir les meurtriers de Maurice : ce qui le prouve, c'est que des généraux romains ne balancèrent pas à se joindre à lui. Comme le bruit s'était répandu que Théodose, fils de Maurice, vivait encore, Chosroès annonça qu'il n'entrait en campagne que pour remettre sur le trône le légitime héritier. Cette guerre ne fut, pendant plus de vingt ans, qu'une longue suite de dévastations. La constitution différente des deux empires, et les difficultés natu-

relles que présentaient les provinces frontières soumises aux Romains, expliquent pourquoi cette guerre dura si long-temps, et pourquoi Chosroès ne vengea pas Maurice aussi facilement que celui-ci l'avait rétabli sur son trône. Les Romains, accoutumés aux fréquents changements de princes, n'avaient pas pour le sang de Maurice le même attachement que les Persans montraient pour une race qui régnait sur eux depuis quatre siècles, et qui reportait son origine jusqu'aux plus anciens monarques de l'Asie. D'un autre côté, Constantinople était séparée par une très grande distance des frontières de l'empire, et défendue par plusieurs provinces montagneuses d'un difficile accès, tandis qu'il n'y avait qu'un très court espace à parcourir pour aller des provinces romaines à Ctésiphon, et qu'on n'avait pas de grandes difficultés naturelles à surmonter. Aussitôt que Maurice fut mort, Narsès, qui avait commandé dans l'expédition de Perse, envoya demander du secours à Chosroès pour combattre Phocas : il prit les armes dans la Mésopotamie; mais, trop faible pour tenir la campagne, il s'enferma dans Édesse, où il fut assiégé par le gouverneur de la province, partisan de l'usurpateur. Chosroès vint dans le même temps attaquer l'Arménie romaine, qui se soumit sans résistance; il était accompagné du prince Pagratide Aschod, qui, depuis deux ans, avait succédé à son père dans le gouvernement de la Persarménie. Le roi de Perse envoya inviter Mouschegh Mamigonéan à l'accompagner dans son expédition; mais celui-ci, qui était mécontent du roi, refusa de le suivre, voulant rester indépendant dans sa souveraineté, où il se fortifia. Pendant que Chosroès faisait des courses dans l'Arménie, Narsès, trop faible pour résister aux troupes de Phocas, abandonna Édesse et se réfugia dans Hiérapolis. Chosroès vint bientôt après, en 604, attaquer la Mésopotamie, battit les Romains devant Dara, ordonna de passer tous ses prisonniers au fil de l'épée, et rentra en Perse. La guerre que les Persans firent pendant toutes les années suivantes, ne fut qu'une longue série de courses, de pillages et de dévastations ; les armées de Chosroès dévastèrent les provinces romaines de la haute Asie, sans former d'établissements nulle part. En 605, Narsès, assiégé par Domentiole dans Hiérapolis, eut la faiblesse de croire à la parole de ce général, qui était frère de Phocas, et il conclut la paix avec l'usurpateur. A peine fut-il dehors d'Hiérapolis, que Domentiole le fit arrêter et transporter à Constantinople, où Phocas le fit brûler vif. C'était le meilleur général que les Romains eussent alors. Dans le même temps, Chosroès étant venu à Théodosiopolis, où il fixa pendant quelque temps sa résidence, envoya des troupes attaquer, dans toutes les directions, les provinces de l'empire. Des généraux, qu'il chargea d'aller venger la mort de son neveu Mihrau, qui fut pris dans cette guerre, furent repoussés et vaincus. Cependant il avait donné une armée à Aschod, pour faire des courses sur le territoire grec, pendant qu'une autre armée ravageait la Mésopotamie, traversait l'Euphrate, et s'avançait jusqu'aux côtes de Phénicie. En 609, Édesse fut prise; les Persans passèrent l'Euphrate, battirent, sur les bords de ce fleuve, Domentiole, frère de Phocas, pénétrèrent dans la petite Arménie, puis dans la Cappadoce, traversèrent toute l'Asie mineure, et arrivèrent jusqu'aux portes de Chalcédoine, d'où ils revinrent avec un immense butin. Tandis que toute la

partie orientale de l'empire grec était dans la plus triste situation, l'usurpateur Phocas termina son règne en l'an 610: Héraclius le chassa, et monta sur le trône à sa place. Pendant les premières années, il ne prit aucune mesure vigoureuse pour faire cesser les ravages des Persans; il n'osait se mettre en campagne contre eux, et se montrait aussi pusillanime que Phocas. En 611, les Persans prirent Apamée de Syrie; en 612, ils saccagèrent Césarée de Cappadoce; tous les Arabes du désert se joignirent à eux et pillèrent la Syrie; en 615, le général Schaharbarz, gendre de Chosroès, vint dans ces pays avec une armée plus considérable que toutes les précédentes, prit Jérusalem, dont il emmena tous les habitants en captivité, ainsi que le patriarche Zacharie. Il se rendit aussi maître du bois de la vraie croix, qui fut emporté en triomphe, comme le témoignage le plus éclatant de la lâcheté des Romains. Elle fut, dit-on, déposée à Kandsag ou Tauriz, dans l'Atropatène. L'année suivante, une nouvelle armée entra en Egypte, prit Alexandrie, et se répandit par tout le pays jusqu'aux frontières de la Nubie. Dans le même temps, un autre général, venu par l'Asie mineure, assiégeait Chalcédoine, et menaçait la capitale de l'empire, qui était dans la désolation par la nouvelle de la prise d'Alexandrie, d'où venaient tous les blés destinés à l'approvisionnement de Constantinople. Héraclius tenta de faire la paix avec les Persans; il envoya, pour cet objet, une ambassade à Chosroès, qui maltraita indignement et chargea de chaînes ses députés. En 617, Schaharbarz vint terminer le siége de Chalcédoine, qui, un an après, fut prise et dévastée. Pendant quatre ans encore, les Persans parcoururent toutes les provinces orientales de l'empire sans qu'Héraclius, qui avait la réputation d'être vaillant et de posséder des talents militaires, parût songer à les repousser; ce qui ne pouvait venir que de la difficulté où il était de se procurer des troupes et de l'argent, après le gouvernement tyrannique de Phocas. Enfin, en l'an 621, il sortit de sa longue léthargie, fit la paix avec les Abares, et résolut de venger les maux que les Romains souffraient depuis trop long-temps. Ayant pris à sa solde un grand nombre d'Esclavons, de Croates, de Serviens, de Huns et d'autres barbares, il passa en Asie (622), pour aller chercher les Persans, qu'il vainquit sur les frontières de la petite Arménie. La saison était alors fort avancée. Héraclius feignit de se retirer vers le Pont pour y prendre ses quartiers d'hiver; et pendant que les Persans s'éloignaient, pensant que la campagne était terminée, l'empereur passa l'Euphrate et entra dans la grande Arménie au milieu de la saison la plus rigoureuse. Schaharbarz, pour l'arrêter, fit une diversion, et attaqua la Cilicie. Voyant que les Romains ne revenaient point sur leurs pas, ce général prit le parti de les suivre et de les aller combattre en Arménie, où enfin, après tant de succès, les Persans furent entièrement défaits. Héraclius resta maître du pays, et son armée y prit ses quartiers pendant qu'il retournait à Constantinople. Il revint en Arménie au printemps de l'an 623, tandis que, d'un autre côté, Schaharbarz et Schahin passaient l'Euphrâte, et venaient ravager le territoire de l'empire jusqu'en Bithynie. Rien n'étonna Héraclius: sachant bien que les Persans ne pourraient se maintenir dans des provinces dévastées, il se hâtait d'entrer dans la Perse elle-même, où il devait tout trouver en abondance. Il passa

donc l'Araxe, et s'avança dans l'Atropatène. Mejej, prince des Kensouniens, vint le joindre dans sa marche avec un corps d'auxiliaires arméniens, et lui rendit de grands services pendant cette campagne. Quand Héraclius eut passé l'Araxe, il apprit que Chosroès était campé à Kandsag avec quarante mille hommes; mais ne se croyant pas assez fort, le roi de Perse prit le parti de faire retraite sans combattre. Héraclius se rendit alors maître de Kandsag, qu'il dévasta; il s'avança jusqu'à Ourmia, patrie de Zoroastre, où il détruisit un magnifique temple du feu. Chosroès se retira encore devant lui par les montagnes dans la Médie. Héraclius revint passer l'hiver en Albanie. Il emmenait avec lui plus de cinquante mille prisonniers, auxquels il rendit la liberté. Au retour du printemps de l'an 624, Chosroès, qui avait fait de nouvelles levées, envoya Schaharbarz et Sarablaga, chacun avec une armée considérable, pour attaquer les Romains dans l'Albanie. Héraclius les fatigua par des marches continuelles; et l'année suivante, il défit complètement le premier, et le força de repasser l'Euphrate. En 626, Chosroès forma trois nouvelles armées : la première sous les ordres de Saïn ou Schahin, devait aller combattre Héraclius lui-même, campé sur les rives du Halys; la seconde, commandée par Schaharbarz, devait se porter à travers l'Asie mineure jusqu'à Constantinople, et tenter d'agir de concert avec les Abares et les Bulgares, qui faisaient alors la guerre à l'empire; la troisième armée, commandée par Rhazatès, devait protéger les frontières du royaume. Pour résister à cette triple attaque, Héraclius divisa aussi ses troupes en trois corps: l'un fut envoyé à Constantinople; son frère Théodore fut chargé de résister à Schahin, et lui-même alla dans la Lazique avec le troisième. Schahin, qui commença les hostilités dans la petite Arménie, éprouva une défaite si complète qu'il en mourut de chagrin peu de jours après. En quittant le Pont, Héraclius alla de la Lazique chez les Khazars, qui, depuis peu, avaient fait une invasion en Perse. Il fit alliance avec leur khan, nommé Ziebel, et en reçut un secours de quarante mille hommes. Cependant Schaharbarz avait pénétré jusqu'à Chalcédoine, et les Abares, à son instigation, vinrent attaquer Constantinople du côté de la Thrace. Héraclius appréhendant que sa capitale ne fût prise lorsqu'il pénétrerait dans les états de son adversaire, resta dans l'Arménie pour pouvoir rentrer plus facilement dans l'empire, si la fortune lui était contraire; mais informé que les Abares s'étaient retirés sans avoir pu communiquer avec Schaharbarz faute de marine, et que ce dernier se consumait devant Chalcédoine, il entra en campagne au commencement de l'hiver de l'an 627, et attaqua l'Atropatène: de là il vint, au printemps, dans l'Assyrie, où il fut abandonné par les quarante mille Khazars qui s'étaient joints à son armée. Ce contre-temps ne le découragea pas; il continua sa marche, et pénétra, au mois de décembre, jusqu'au grand Zab (1). Deux armées persanes, qui étaient venues lui disputer le passage et couvrir la route de Ctésiphon, furent complètement défaites; et Héraclius vainqueur pilla et détruisit les palais que Chosroès avait élevés sur les bords du Tigre, d'où il dirigea sa marche vers Dastagerd, ville superbe, où le roi de Perse faisait sa

(1) Pour bien comprendre cette campagne, on peut consulter la carte que d'Anville a jointe à son *Mémoire sur l'expédition d'Héraclius en Perse* (*Académ. des inscript.*, tom. XXXII, M., pag. 559.)

résidence habituelle, et où étaient déposés ses trésors, dont s'emparèrent les Romains. Chosroès abandonna ce lieu peu de temps avant l'arrivée d'Héraclius: il s'enfuit dans la Susiane, avec Schirîn, son fils bien-aimé Merdanschah, et ses autres enfants; et ce fut alors qu'Abd-allah, fils de Hodafah, vint, de la part de Mahomet, le presser d'embrasser l'islamisme. Chosroès, que le malheur ne pouvait abattre, reçut l'envoyé du Prophète avec le dernier mépris, déchira la lettre qu'il disait lui apporter de la part de Dieu, et ordonna à Badan, gouverneur persan de l'Iémen, de lui faire amener chargé de chaînes ce perturbateur de l'Arabie. Mahomet, informé que le roi de Perse avait déchiré et foulé aux pieds sa lettre, proféra des paroles qui furent regardées comme une prophétie : « Malheureux roi, Dieu dé» chirera ainsi ton royaume. » En effet, bientôt Chosroès cessa de régner. Pressé par Héraclius qui n'était plus qu'à quelques marches de sa capitale, ce prince n'avait d'espérance que dans l'armée de Schaharbarz, alors devant Chalcédoine, à plus de quatre cents lieues de là; il lui envoya un courrier pour le faire venir en toute hâte à son secours. Ce courrier tomba au pouvoir des Romains, et Héraclius dépêcha au général persan un faux message pour lui apprendre que Chosroès était vainqueur, et qu'il n'avait qu'à presser avec vigueur le siége de Chalcédoine. Schaharbarz, trompé ainsi sur le véritable état de Chosroès, ne marcha point au secours de son roi, qui, mécontent de sa désobéissance et croyant qu'il voulait se révolter contre lui, envoya secrètement ordre au lieutenant de Schaharbarz de tuer ce général, de prendre le commandement de l'armée, et de revenir sur-le champ en Perse. Ce courrier fut encore intercepté par les Romains, qui transmirent le paquet directement à Schaharbarz. Ce général entra aussitôt en négociation avec Constantin, fils d'Héraclius. Indigné du message de Chosroès, il y joignit un ordre supposé de sa part, de faire périr encore quatre cents des principaux officiers de l'armée; et ayant fait mettre toutes ses troupes sous les armes, il leur lut la lettre du roi : ce fut un cri d'horreur universel. On fit la paix avec les Romains, et l'on se mit en marche pour aller attaquer le roi lui-même. Tout en Perse était dans le plus grand désordre : Héraclius, peu après la prise de Dastagerd, avait fait offrir la paix à Chosroès, qui l'avait refusée avec dédain. Le roi de Perse fit faire alors une levée extraordinaire dans tout son empire; il contraignit les esclaves, les valets et les eunuques de prendre les armes, puis il confia le commandement de cette méprisable armée à Gourdanaspe, pour qu'il couvrît les approches de la capitale. On était au commencement de l'an 628; les rivières débordées ne permirent pas à Héraclius de faire avancer son armée, et il prit donc le parti d'aller passer l'hiver dans l'Atropatène. Malgré la rigueur de la saison et la grande quantité de neige qu'il rencontra, il traversa les montagnes des Curdes, et vint camper à Kandsag. Dans le même temps, Chosroès fut attaqué d'une maladie qui fit craindre pour ses jours; il résolut alors de donner sa couronne à Merdan-Schah, l'un des fils qu'il avait eus de Schirîn. Aussitôt que son fils aîné Kobad Schirouieh, que les Grecs nomment *Siroès*, fut informé de son dessein, il leva l'étendard de la révolte; et, profitant de la situation malheureuse des affaires, qui avait amené le peuple au dernier degré de mécontentement, il n'eut pas grand' peine

à engager beaucoup de monde dans son parti. La hauteur et l'opiniâtreté de Chosroès, les dépenses énormes que nécessitaient son goût pour élever de somptueux monuments, et sa passion pour Schirîn, les avaient rendus tous deux l'exécration de la Perse. Gourdanaspe, et l'armée campée en avant de Ctésiphon, prirent le parti des révoltés. On marcha sur la capitale, et le même jour éclaira la captivité de Chosroès et l'inauguration de son coupable fils. L'armée du rebelle Schaharbarz revint dans le même temps de l'Asie-Mineure, et raffermit d'autant le parti de Schirouieh. Ce général, animé d'une profonde haine contre Chosroès, ne cessait d'animer Schirouieh contre lui pour le faire périr. Les demandes de Schaharbarz ressemblaient plutôt à des menaces qu'à des sollicitations; car elles étaient appuyées de la présence d'une armée dévouée à ses ordres. Les autres chefs des rebelles n'avaient pas un moindre intérêt à faire périr Chosroès. On l'accusait surtout du meurtre de son père, et d'avoir plongé la Perse dans les plus grands malheurs par son obstination à refuser la paix aux Romains, par les folles dépenses qu'il avait faites, ainsi que par les vexations de toute espèce de ses ministres et de ses premiers officiers. Aschta et Khourad-Bourzin furent chargés de donner connaissance de ces accusations au roi. En vain il les combattit avec force et avec avantage : sa mort était résolue; elle fut précédée de celle de ses enfants, que le sanguinaire Schirouieh fit égorger, pour n'avoir plus de concurrents à redouter. Peu après il envoya vers le roi, Mihir Ormouzd, dont le père avait péri par ses ordres, pour le tuer. En le voyant arriver, Chosroès connut le sort qui l'attendait, s'enveloppa dans ses vêtements et reçut tranquillement la mort. Tous ses amis expirèrent au milieu des supplices, et l'infortunée Schirîn se vit en butte à toutes sortes de persécutions. Dépouillée de toutes les marques de sa dignité, elle fut forcée de comparaître devant Schirouieh, pour y subir un interrogatoire sur les prétendus crimes qu'on lui reprochait. On l'obligea, contre l'usage constant de l'Orient, de paraître sans voile devant les rebelles. Elle se défendit avec courage et dignité, déplora amèrement le malheur de son cher Chosroès et le sort de ses enfants, et mérita, par son héroïsme, l'admiration de ses bourreaux. Schirouieh lui-même fut désarmé; il ne l'avait jamais vue : sa beauté produisît en lui le changement le plus étrange. Sa haine fit place au plus ardent amour; bientôt il lui offrit et son trône et sa main. Schirîn ne rejeta pas ses propositions : mais ayant obtenu d'entrer dans le tombeau de Chosroès, pour le voir encore une fois, avant de prendre une résolution, elle s'empoisonna sur le corps de son mari, ne demandant d'autre grâce à l'usurpateur que celle de ne point séparer leurs cendres. Cette catastrophe, arrivée l'an 628, ne précéda que de vingt-quatre ans la chute de la dynastie des Sassanides (*Voy*. IEZDEDJERD, tom. XXI, page 179). S. M—N.

KHOSROU I, roi d'Arménie, de la race des Arsacides, surnommé *le Grand*, succéda, en l'an 198, à son père Vagharsch ou Vologèse, qui avait été tué au-delà du défilé de Derbend, dans une bataille contre les Khazars et les Basiliens, qui avaient fait une invasion en Arménie. A peine Khosrou eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il rassembla une armée, attaqua, de l'autre côté du Caucase, les Khazars et les Basiliens, et les força de demander la paix. Pour les

empêcher à l'avenir de faire des incursions dans ses états, il exigea d'eux cent otages, et fit élever dans leur pays une colonne avec une inscription grecque, pour perpétuer le souvenir de ses succès. Il arriva dans la Perse, pendant que Khosrou régnait en Arménie, une révolution qui eut une grande influence sur ses états. Ardeschir, fils de Babek, de la race des Sassanides, s'était soulevé depuis long-temps contre son légitime souverain, Ardavan, de la race des Arsacides; enfin, après trente ans de combats, Ardavan succomba, en l'an 226, et Ardeschir prit le titre de roi des rois (*Voy.* Ardechyr). Aussitôt que Khosrou fut informé de cet événement, il s'empressa d'offrir un asile à ceux des Arsacides fugitifs qui voudraient se retirer dans ses états, et de lever des troupes pour venger Ardavan, et il essaya d'armer en leur faveur les Romains et les habitants de la Bactriane; mais ces négociations n'eurent pas un très grand succès. Deux branches de la famille des Arsacides suivaient le parti d'Ardeschir, et celle qui régnait dans la Bactriane était trop éloignée pour agir utilement. Cependant, Vehsadjan, roi de Balkh et les autres princes de la race Garenéane, l'assurèrent qu'ils le soutiendraient de tout leur pouvoir. Khosrou entra, peu après, dans la Perse, par l'Atropatène, tandis qu'Alexandre Sévère s'avançait par les bords de l'Euphrate. Les Romains firent peu de progrès du côté du Midi; mais leurs troupes auxiliaires, qui s'étaient jointes au roi d'Arménie, s'avancèrent jusque dans la Parthyène; Ardeschir, s'étant mis à la tête de ses meilleures troupes, les repoussa; une armée romaine s'étant engagée inconsidérément dans des lieux difficiles, fut presqu'entièrement détruite sans combattre: Alexandre Sévère, qui faisait, de son côté, sa retraite vers l'Euphrate, en recueillit les débris. Le roi d'Arménie, qui s'était déjà avancé jusqu'à l'extrémité de la Perse, et croyait anéantir l'ennemi de sa maison, fut obligé, par l'abandon des Romains, de rentrer dans ses états. Ardeschir, sachant tout ce qu'il avait à en redouter, eut recours à la ruse pour s'en délivrer. Il promit à un certain Anag, Arsacide de la branche Souréneane, de lui donner la ville de Balkh et la Bactriane; de lui abandonner, même sous sa suzeraineté, la possession de la moitié de la Perse, où il tiendrait le premier rang après lui, à condition qu'il le débarrasserait du roi d'Arménie. Anag, feignant d'abandonner les armées d'Ardeschir, se retira dans les montagnes des Curdes, d'où il alla en Arménie. Le roi Khosrou, qui était alors dans l'Outie, au nord de l'Araxe, envoya recevoir Anag, ne voyant en lui qu'un de ses parents fugitifs qui venait chercher un asile auprès de lui, le retint à sa cour pendant deux ans; et Anag l'assassina enfin à Khalkhal, dans l'Outie, au moment où le roi d'Arménie se préparait à rentrer en Perse. Cet événement arriva en l'an 232. Les Arméniens, irrités de cette trahison, massacrèrent Anag et toute sa famille: il n'échappa que ses fils, Grégoire, qui fut emmené en Cappadoce, et Souren, qui fut conduit en Perse. Ce Grégoire fut, par la suite, l'apôtre et le premier patriarche de l'Arménie (*Voy.* Grégoire, t. XVIII, 412). Les armées persanes attaquèrent peu après l'Arménie, dont elles se rendirent maîtresses sans résistance; et le fils de Khosrou, Tiridate, encore enfant, fut emmené à Rome par Ardavast Mantagouni. Les rois de Perse restèrent maîtres de l'Arménie pendant vingt-sept ans. S. M—n.

KHOSROU II, surnommé *le Petit*, succéda, en 314, à son père Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie. Ce fut le signal d'une guerre universelle dans le sein du royaume; les princes se déclarèrent indépendants dans leurs souverainetés particulières, et ceux qui n'avaient pas renoncé à l'ancienne religion de leur pays, appelèrent les Persans à leur secours. Un Arsacide, nommé Sanadroug, qui était gouverneur de Phaïdagaran, s'y fit déclarer roi d'Arménie, appela à son secours les barbares du Nord, et se prépara à soutenir, par la force des armes, le titre qu'il avait usurpé. Son exemple fut imité dans le Midi: Pacorus, issu de Sennakherim, roi d'Assyrie, qui commandait sur la frontière de Mésopotamie, se révolta, appela les Persans, et prit le diadême. Dans le même temps, presque toutes les familles nobles se faisaient une guerre acharnée; les trois races des Manavazéans, des Peznouniens et des Ortouniens, issus des anciens rois d'Arménie, s'y détruisirent entièrement. Dans cette extrémité, le patriarche Werthanès, fils de St.-Grégoire, se concerta avec un grand nombre de seigneurs pour envoyer une ambassade à l'empereur Constantin; et ils en obtinrent une armée qui établit sur le trône Khosrou, fils de Tiridate, en l'an 316. Comme ce prince n'avait ni courage ni talent militaire, il laissa au général romain et à son connétable Vatché Mamigonéan, le soin de le délivrer de ses ennemis. Ils divisèrent toutes les troupes de l'Arménie en quatre corps, chargés de défendre chacune des parties du royaume contre les rebelles et les étrangers. Sanadroug fut vaincu, la ville de Phaïdagaran fut prise, et le rebelle fut contraint de s'enfuir en Perse avec plusieurs seigneurs albaniens. Antiochus, qui commandait l'armée romaine, étant aussitôt après retourné à Constantinople, Manadjihr vint attaquer Pacorus, qui fut aussi vaincu et mis à mort avec toute sa famille; les troupes persanes, qui le soutenaient, furent obligées de sortir de l'Arménie. Les révoltés étant rentrés dans le devoir, Khosrou fit la paix avec le roi de Perse, et ne s'occupa plus que de ses plaisirs. Il abandonna le séjour d'Artaxate, sa capitale, qu'il regardait comme trop malsain; il fit ensuite bâtir un superbe lieu de plaisance à quelque distance, sur les bords du fleuve Azad, et qui, de son nom, fut appelé Khosrovagerd; il y joignit bientôt une ville appelée Tovin, qui devint la capitale de l'Arménie. Dans le même temps, Sanésan, prince Arsacide, qui régnait sur les Massagètes, rassembla une nombreuse armée des barbares du Nord, et fit une invasion en Arménie. Le roi d'Ibérie, Mihran, qui voulut s'opposer à leur passage, fut vaincu et tué. Le roi Khosrou prit alors la fuite, et se retira dans la Sophène. Déjà les barbares portaient leurs ravages jusqu'aux bords de l'Araxe; on les rencontra dans la plaine d'Oschagan, où le roi des Massagètes fut vaincu et tué; sa tête fut envoyée au roi d'Arménie, et les barbares repassèrent le mont Caucase. Comme Khosrou savait que c'était à l'instigation du roi de Perse que les Massagètes l'avaient attaqué, il lui refusa le tribut qu'il lui payait habituellement. Il demanda des troupes à l'empereur pour faire la guerre aux Persans: mais il ne put mettre ce projet à exécution; car il mourut peu après, en l'an 325, après un règne de neuf ans. S. M—n.

KHOSROU III, prince arsacide, fut mis par le roi de Perse Schahpour III, en possession de la por-

tion de l'Arménie qui lui était échue par suite du partage qu'il fit de ce pays avec les Romains, en l'an 387. La Persarménie formait à-peu-près les quatre cinquièmes de la grande Arménie. Comme, après ce partage, plusieurs des princes et satrapes arméniens abandonnaient leur patrie pour ne pas être sujets d'un prince idolâtre, et pour continuer de vivre sous les lois de leur roi légitime Arsace, qui avait conservé, sous la protection impériale, la possession de l'Arménie romaine, le roi de Perse, pour arrêter cette émigration, ne réunit point la Persarménie à ses états; mais il en donna le gouvernement à Khosrou, qui était issu de la race royale. Schahpour lui fit aussi épouser sa sœur Zarovandokht. Quand les satrapes de la Persarménie surent que leur pays n'était pas devenu une province persane, ils se hâtèrent presque tous d'y rentrer. Ceux qui ne suivirent pas leur exemple, se virent dépouillés de leurs propriétés, qui furent réunies au domaine royal ou concédées à d'autres princes. Khosrou donna à Sahag le titre de connétable. Ce général alla aussitôt attaquer les peuples de Vanant, qui étaient indépendants des deux rois, et infestaient l'Arménie de leurs brigandages. Il pénétra dans les rochers qui leur servaient de retraite, les battit, les chassa, et les poursuivit sur les frontières de la Syrie, jusqu'au pays de Mananaghi. Peu après, Souren, Vahan et Aschkharad, parvinrent à s'emparer des trésors d'Arsace, dans le temps qu'on les transportait de la citadelle d'Ani dans la Sophène, et se mirent en route pour les remettre entre les mains de Khosrou. Samuel Mamigonéan se mit aussitôt à leur poursuite, et il était sur le point de les prendre dans une caverne de la province de Mananaghi, où ils avaient été forcés de se réfugier, quand Sahag arriva avec les troupes de Khosrou, les délivra, et s'empara des trésors, qu'il envoya au roi. Ce prince en donna une partie au roi de Perse. Arsace leva aussitôt des troupes pour se venger de Khosrou; celui-ci se mit à la tête de son armée, pour l'empêcher de pénétrer dans son royaume, et, l'ayant rencontré dans les plaines d'Erevel, le battit complètement. Dara, prince de Siounie, connétable et beau-père d'Arsace, fut tué dans la bataille; et lui-même ne dut son salut qu'au courage et au dévouement de Gazavon Gamsaragon, prince d'Arscharouni. Arsace mourut peu après, de chagrin, en l'an 389. L'empereur de Constantinople ne lui donna pas de successeur, et se contenta de confier le gouvernement de l'Arménie romaine au prince de Gazavon, qui reçut le titre de comte. Les Arméniens mécontents voulurent alors se soumettre à Khosrou. Gazavon, et les autres princes lui écrivirent pour lui faire connaître leur intention, ne demandant que l'oubli du passé, la restitution de leurs possessions, et la promesse qu'on les protégerait contre le ressentiment de l'empereur. Khosrou accepta avec empressement leurs offres, à l'exception qu'il ne leur rendit pas ceux de leurs biens dont il avait disposé; mais il leur en donna d'autres en indemnité. Gazavon fut comblé d'honneurs, et traité comme un prince du sang. Ce fut ainsi que Khosrou réunit toute la grande Arménie sous ses lois. Pour conserver sans contestation l'Arménie romaine, il offrit à l'empereur de la tenir aux mêmes conditions qu'Arsace, en payant un tribut. Vers la même époque (en 390), le patriarche Asbouragès mourut, et Khosrou le remplaça sans consulter le roi de Perse, par Sahag,

fils de St. Nersès, descendant de St. Grégoire. Ces deux actes d'autorité déplurent beaucoup au roi de Perse, qui les considéra comme des actes de rébellion. Il en fit connaître son mécontentement à Khosrou, qui chassa ses envoyés avec mépris, envoya demander des secours à l'empereur. Schahpour, d'accord avec plusieurs satrapes arméniens, résolut de déposer Khosrou, auquel les Romains ne voulaient pas fournir de troupes. Iezdedjerd, fils de Schahpour, étant alors entré en Arménie avec une puissante armée, s'empara de la personne de Khosrou en l'an 392, et mit à sa place sur le trône Varham-Schapouh, ou Bahram-Schahpour. Iezdedjerd revint ensuite à Ctésiphon, emmena avec lui Khosrou, qui fut enfermé dans la forteresse de l'Oubli en Susiane. Le général Gazavon, dont on redoutait le courage et les talents, fut aussi emmené prisonnier. Pendant que l'on conduisait Khosrou en Perse, deux frères de la race des Amadouniens, Schavarsch et Barkev, rassemblèrent un petit corps de troupes, et tentèrent de délivrer leur roi. Ils livrèrent, pour y parvenir, un combat sanglant, dans lequel ils eurent le dessous; Schavarsch et Manouel, fils de Barkev, trouvèrent une mort honorable; Barkev fut pris et amené à Iezdedjerd, qui le fit écorcher tout vif, et ordonna que sa peau fût remplie de paille, pour qu'elle fût exposée en cet état sous les yeux de Khosrou dans sa prison. Khosrou resta pendant vingt-un ans captif en Perse; mais, à la fin, on se relâcha beaucoup de la rigueur qu'on avait exercée envers lui dans le commencement : il était presque libre. Son frère mourut en l'an 414; le patriarche Sahag vint alors à la cour d'Iezdedjerd, pour lui demander, au nom des princes du pays, de rendre la couronne à Khosrou; le roi de Perse y consentit, et renvoya son captif en Arménie. Celui-ci, avant de rentrer dans son royaume, demanda la liberté de Hrahad, fils de Gazavon, en récompense des services et de la fidélité de son père, qui avait partagé ses malheurs, et était mort dans la captivité. Comme Hrahad avait été exilé dans le Sedjestan, à l'extrémité de la Perse, il ne put revenir assez à temps pour revoir son roi, qui mourut moins d'un an après son retour dans ses états. Iezdedjerd lui donna pour successeur son fils Schahpour. S. M—n.

KHOSROU-CHAH (Zeir-eddaulah nedham eddyn), seizième sulthan de la dynastie des Ghaznevides ou Sebekteghynides, succéda à son père Behram-châh, l'an de l'hég. 54 (de J.-C. 1152-3), au moment où ce malheureux prince, vaincu par Alaeddyn-Hoçaïn, fondateur de la dynastie des Ghaurides, abandonnait, par sa fuite, le royaume de Ghaznah à son ennemi, et rendait le dernier soupir. Khosrou, à la tête d'une armée désorganisée, continua sa retraite vers l'Indoustan, et fut reconnu souverain par le consentement unanime des émyrs qui se trouvèrent réunis à Lahor, devenue la capitale de son empire en décadence. Cependant Hoçaïn, après s'être rendu maître du Ghaznah et y avoir signalé sa vengeance par des fureurs inouïes, qui lui ont mérité le surnom de *Djihan-souz* (l'incendiaire du monde), était retourné à Ghaur, laissant ses deux neveux pour gouverner sa nouvelle conquête. Khosrou rassembla ses forces, et partit de Lahor, dans le dessein de recouvrer les états qu'il avait perdus. Il comptait sur le puissant secours du sulthan Sandjar, son bisaïeul maternel : mais, quand il fut arrivé sur les frontières

du pays de Ghaznah, il apprit que ce monarque venait d'être vaincu et fait prisonnier par les Turkomans Ghozzes, l'an 548 (1153), et que Ghaznah, ainsi que tout le Khoraçan, étaient tombés au pouvoir de ces barbares. Khosrou, craignant de s'attirer sur les bras d'aussi formidables ennemis, vint à Lahor, où il mourut, en redjeb 555 (juillet 1160), après un règne de sept à huit ans. Ce fut un prince juste et de mœurs exemplaires. — Khosrou-Melik, dix-septième et dernier sulthan de la même dynastie, succéda à son père Khosrou-Chah, et se distingua, comme lui, par sa bonté et sa justice. Cependant Ghaïath-eddyn Mohammed, neveu et deuxième successeur de Hoçaïn Djihan-souz, sur le trône de Ghaur, avait repris Ghaznah sur les Turkomans, qui en étaient restés maîtres pendant une quinzaine d'années. Khosrou envoya un de ses généraux, qui vainquit les Ghaurides, et fit rentrer sous la domination de son maître, Ghaznah, et toutes les provinces qui avaient formé l'empire Ghaznevide sous les sulthans Ibrahym et Behram-chah. Mais en 567 de l'hég. (1171-72 de J.-C.), le roi de Ghaur vainquit en personne les troupes de Khosrou, se ressaisit de Ghaznah, et en donna le gouvernement à son frère Chehab-eddyn, qui, après avoir conquis le Kerman et le Kaboulistan, traversa l'Indus, et soumit successivement l'Afghanistan et les provinces de Moultan, de Sind et de Peïchever. Enfin il s'avança jusqu'à Lahor, l'an 576 (1180 de J.-C.), et investit Khosrou-Melik dans sa capitale; mais, ne pouvant la prendre, il leva le siége, et conclut avec ce prince un traité, pour la garantie duquel il emmena en otage son fils âgé de quatre ans. Il revint en 580 (1184) devant Lahor; Khosrou-Melik, qui s'y était renfermé, le força encore, par sa vigoureuse résistance, à se retirer. Enfin la ruse servit mieux Chehab-eddyn que le courage, dans une troisième expédition. Parti de Ghaznah, avec des forces imposantes, l'an 582 (1176 de J.-C.), il publia qu'il allait marcher contre les Turkomans. Il écrivit en même temps à Khosrou, qu'il desirait terminer, par une paix durable, les longues querelles des maisons de Ghaur et de Ghaznah; et, pour preuve de sa sincérité, il lui renvoya son fils avec un cortége honorable: mais, tandis que Khosrou, impatient d'embrasser un fils dont il était privé depuis six ans, vole sans défiance à sa rencontre, suivi d'un petit nombre de troupes, Chehab-eddyn, à la tête de 20 mille cavaliers, prend une route détournée, et, forçant sa marche, il arrive de nuit, et enveloppe le camp du roi de Lahor. Le lendemain matin ce malheureux prince s'aperçut trop tard de son imprudence. Sans espoir de secours, sans moyen de pouvoir se sauver, il fut obligé de se rendre à discrétion. Khosrou fut envoyé avec toute sa famille à Firouz-Couh, résidence du roi de Ghaur, qui le relégua dans une forteresse du Gardjestan, où bientôt après il le fit périr, après un règne de 27 ans. Telle fut la fin de la célèbre dynastie des Ghaznevides, fondée par Alp-Teghyn, laquelle avait dominé environ 230 ans sur une grande partie de la Perse orientale et de l'Inde septentrionale, qui passèrent alors sous la puissance des Ghaurides. Les historiens orientaux ne sont point d'accord entre eux sur la durée de la dynastie des Ghaznévides, ni sur le nombre des princes qui la composent. Quelques-uns, confondant même les deux Khosrou dont nous venons de parler, n'en font qu'un seul et unique personnage, ou ne ci-

tent que le premier. Nous avons suivi l'opinion de Mirkhond et de Ferichtah, avec laquelle il est facile de concilier celle d'Abou'lfedha. A—T.

KHOWAREZMI (Mohammed ben Moussa - alkhowarezmi), astronome arabe, ainsi appelé du pays dont il tirait son origine, vivait dans la première moitié du IXe. siècle de J.-C., sous le règne d'Almamoun, célèbre par ses connaissances et la protection qu'il accorda aux sciences. Khowarezmi contribua puissamment à répandre dans les états de ce prince le Sindhind, ouvrage d'astronomie composé par Katkah, très ancien philosophe de l'Inde. Il rédigea de plus, d'après le même ouvrage, ses tables astronomiques, qui ont été suivies jusqu'au règne d'Houlagou, qui en fit faire de nouvelles par le célèbre Nasireddyn, de la ville de Thous. Khowarezmi mêla ses propres observations à celles de son auteur, et releva quelques erreurs qui lui avaient échappé. Il prit dans Ptolémée ce qu'il dit de l'inclinaison de l'écliptique. Quant aux équations, Khowarezmi s'en tint au système des Persans. Il fit connaître le premier aux Arabes l'algèbre, selon ce que rapporte Kazwini. C'est pour cela que Cardan (*De subtilitate*, *lib. XIV*) le met au nombre des plus beaux génies qui aient paru, et qu'il lui attribue l'invention de la résolution des équations du 2e. degré, mais sans fondement; car Montucla fait voir que cette solution était connue de Diophante et même d'Euclide. (*Hist. des Mathém.*, tom. I, pag. 383.) Casiri fait mention d'une chronique persane traduite en arabe par Moslemah ben Ahmed Aboul Cassen, de Madrid, et qui séjourna long-temps à Cordoue. Nous ignorons si cet ouvrage appartient à notre astronome. R—D.

KICK (Corneille), peintre de fleurs, naquit à Amsterdam, en 1635, d'un peintre, suivant Houbraken; d'un sculpteur, selon Weyermans. On ignore le nom du maître auquel il dut les premiers principes de son art. Il se distingua d'abord dans le portrait. Ses ouvrages étaient finis de la manière la plus précieuse, et il aurait acquis dans ce genre la réputation la plus étendue; mais il vit les tableaux de fleurs de Deheem, dont la perfection le frappa; et, jaloux de l'égaler, il abandonna le portrait pour se livrer exclusivement à la peinture des fleurs. Le succès répondit à son attente; et ses nouveaux ouvrages, recherchés de tous les amateurs, lui procurèrent une fortune considérable. Les richesses que lui avaient acquises ses talents, lui permirent d'aspirer à la main de la fille d'un M. Spaarog, bourgeois d'Amsterdam riche et très considéré. Il eut en dot un fort beau jardin, renommé par la quantité et la beauté des fleurs qu'on y cultivait. Kick avait toujours eu le penchant le plus décidé à la paresse: il s'y abandonna dès-lors entièrement. Admirateur de la nature, son plus grand plaisir était d'aller de ville en ville, de campagne en campagne, pour y contempler tout ce qu'il croyait digne d'être vu, sans songer à le reproduire sur la toile. On a peine cependant à concilier cette aversion pour le travail, avec le fini extraordinaire qu'il donnait à ses ouvrages; et c'est à ce double motif qu'il faut attribuer la rareté et la cherté du petit nombre de ceux qu'il a composés. Il peignait les fleurs d'une manière admirable, particulièrement les tulipes et les jacinthes; sa couleur était fraîche, sa manière facile, et son pinceau plein de douceur et de délicatesse. L'époque de sa mort est incertaine. P—s.

KIERINGS (Alexandre), peintre-paysagiste hollandais, naquit en 1590. Cet artiste d'un talent très distingué n'est guère connu cependant hors de sa patrie, où ses tableaux même sont très rares. La touche de ses arbres est agréable, mais trop uniforme, et elle manque en général d'effet. Ses paysages sont peu variés; ce qu'il faut attribuer à sa manière de peindre, dans laquelle il poussait l'imitation de la nature et l'exactitude jusqu'à rendre les fibres les plus délicates des bois et des écorces des arbres. Une attention scrupuleuse lui avait fait découvrir dans ces objets des tons qui échappent à une observation légère; et le soin qu'il mettait à les rendre, augmentait la vérité de ses tableaux. Sa manière de peindre le feuiller des arbres lui est propre; et l'on en reconnaît sans peine les diverses espèces. Ses devants sont piquants, et le grand fini de ses ouvrages ne leur donne point de sécheresse. Comme il avait moins de talent pour peindre la figure que pour les autres parties de son art, il s'associait ordinairement à Poelembourg, auquel il laissait le soin d'orner ses tableaux de figures touchées avec esprit. On connaît peu de tableaux de Kierings que ce dernier artiste n'ait embellis de cette manière. P—s.

KIERMAN (Gustave), bourguemestre de la ville de Stockholm, fut un de ces hommes remarquables qui, sans occuper des places éminentes, se créent, par leurs talents et leur patriotisme, une sphère d'activité importante et glorieuse. Il était né en 1702, dans une petite ville, de parents peu fortunés. Ayant du goût pour le commerce, il devint d'abord négociant dans une ville de province; et, ses entreprises ayant réussi, il fit un établissement à Stockholm. Ses vues s'étendirent peu à peu; et il se livra à de vastes spéculations, qui lui valurent des sommes considérables. Nommé bourguemestre de la capitale, il développa une intelligence et une fermeté qui fixèrent l'attention. L'ordre de la bourgeoisie le plaça sept fois parmi ses députés à la diète, et lui conféra deux fois la charge d'orateur. Occupé principalement des objets relatifs au commerce, il augmenta les affaires de la compagnie des Indes; il établit des chantiers pour la marine marchande, et dirigea la construction de ce beau magasin de la capitale, où sont recueillis le fer et le cuivre qui arrivent des usines du pays, pour être reportés dans l'étranger. Kierman avait toujours été attaché au parti des chapeaux[1]; et il avait même contribué beaucoup à son triomphe dans les assemblées nationales, depuis l'année 1756. Les bonnets ayant triomphé à leur tour en 1765, il éprouva les effets de la jalousie qu'avaient fait naître ses succès. On confisqua la plus grande partie de sa fortune, et il fut envoyé comme prisonnier d'état à la forteresse de Marstrand, où il mourut en 1766. Une autre révolution ayant changé les principes du gouvernement, on fit à la mémoire de Kierman une réparation solennelle, en donnant des titres de noblesse à ses enfants, qui prirent le nom de Kiermanschold. C—au.

KILG (George-Louis), pasteur de l'église réformée, né en 1745 à Montbelliard, étudia la théologie à l'université de Tubingue, et se chargea ensuite de l'éducation de quelques jeunes gens qu'il accompagna dans leurs voyages. Il fut appelé en 1776 au pastorat de Blamont, petite ville sur la frontière de Franche-Comté, dont les habitants, presque tous luthériens, ne pouvaient cependant se réunir publi-

quement pour l'exercice du culte. Touché de leur situation, il présenta une requête au conseil, dans laquelle il établit que les quatre seigneuries d'Héricourt, Chatelot, Clémont et Blamont, dépendaient du comté de Montbelliard, lors de l'introduction de la réforme évangélique, et qu'elles n'avaient été réunies à la France qu'avec la promesse de laisser jouir les habitants de la liberté de conscience. Un jurisconsulte de Besançon (M. Bailly-Briet) essaya de le réfuter; et cette polémique ne fut terminée que par le décret de tolérance rendu par l'assemblée constituante. Kilg, peu de temps après, fut nommé membre du directoire du département du Doubs; et il se fit remarquer dans cette place par sa modération et sa sévère probité. Destitué, en 1793, pour s'être opposé avec courage aux mesures atroces prescrites par la Convention, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et n'échappa que par miracle à la mort. Il rentra dès-lors dans l'obscurité, et n'en sortit qu'au moment où l'espoir de faire le bien lui permit de reprendre des fonctions publiques. Il fut nommé en 1800 sous-préfet de l'arrondissement de Baume, et se fit chérir de ses administrés par son équité et son zèle pour adoucir les charges qui pesaient sur eux. Le roi, à son retour en France, lui accorda la décoration de la Légion d'honneur, en récompense de ses services, et une pension de retraite, dont il a joui jusqu'à sa mort, arrivée à Montbelliard, le 26 février 1816. On a de Kilg : I. L'*Introduction à la connaissance géographique et politique des états de l'Europe*, traduite de l'allemand de Büsching, Strasbourg, 1779, 1782; Neuchâtel, 1780, in-8°. Il a eu part à la traduction des premiers volumes de la *Géographie* du même auteur. II. Trois *Mémoires en faveur des protestants des quatre seigneuries*. III. Des *Rapports* et des *Extraits* dans le *Recueil de la société d'agriculture du département du Doubs*, dont il était membre depuis son organisation. W—s.

KILIAN (Corneille), savant et laborieux écrivain, né à Duffel, bourg de Brabant, d'où il prit en latin le surnom de *Dufflæus*, fit ses études à l'université de Louvain, et devint ensuite correcteur dans la célèbre imprimerie de Plantin à Anvers : il y travailla cinquante ans, et contribua beaucoup par ses soins à en étendre la réputation. Il mourut le jour de Pâques, en 1607, dans un âge avancé, regretté de tous les littérateurs. François Sweerts, son ami, lui a consacré dans le cimetière de la cathédrale d'Anvers, ainsi que dans ses *Athenæ Belgicæ*, une épitaphe très honorable, reproduite par Bayle, Foppens, Zeltner, etc. Kilian avait du talent pour la poésie latine : mais il n'a composé que de petites pièces, parmi lesquelles on cite, une *Epigramme* en dix-huit vers, contre les écrivains qui rejettent leurs fautes sur les imprimeurs (1); les *Explications* des figures de la Passion, gravées par Sadeler ; des *Venationes* (les chasses), gravées par Philippe Galle, sur les dessins de Jean Strada ; des *Icones illustrium feminarum novi veterisque Testamenti*, et enfin des *Icones prophetarum majorum et minorum veteris Testamenti*. On a encore de Kilian : I. Une *Traduction* en langue flamande des *Mémoires* de Comines (à laquelle il a joint une continuation en deux livres); celle de la *Description des Pays-Bas*, par Guichardin, et des *Homé-*

(1) On la trouve dans le *Theatrum vitæ humanæ* de Beyerlink, tom. IV, pag. 233; dans Zeltner, Chevillier, etc.

lies de St.-Macaire (Anvers, 1580, in 8°.) II. *Etymologicum teutonicæ linguæ, sive Dictionarium teutonico-latinum*, Anvers, 1588, in-8°. Ce dictionnaire, regardé comme classique pour la connaissance de la langue flamande ou hollandaise, et de ses rapports étymologiques avec les idiomes franco-teuton, anglo-saxon etc., a été réimprimé plusieurs fois avec des additions de Ludolphe Potter, de Groningue; mais on préfère les éditions originales publiées sous les yeux de l'auteur en 1588 et 1598. Elles ont été suivies par Gérard Hasselt, qui en a donné une nouvelle, enrichie d'additions importantes, Utrecht, 1777, 2 vol. in 4°. On trouve à la suite, par forme d'appendix, un petit Vocabulaire fort curieux (par L. Potter), donnant l'étymologie des noms-propres allemands. W—s.

KILIAN (Lucas), graveur, naquit à Augsbourg en 1579, de Barthélemi Kilian, dit le *vieux*, habile orfèvre. Ayant perdu son père de bonne heure, il trouva dans Dominique Custos, qui avait épousé sa mère, un second père. Après lui avoir enseigné avec beaucoup de soin le dessin et la gravure, Custos envoya son fils adoptif en Italie. Lucas s'étant arrêté long-temps à Venise, y grava plusieurs tableaux de Paul Véronèse et du Tintoret. Après avoir passé quelques années à parcourir l'Italie en étudiant les grands maîtres, il retourna dans sa patrie, où il se fixa. Lucas Kilian était doué d'une très grande facilité; on prétend même que, parmi les nombreux portraits qu'il a gravés, plusieurs ont été faits en quatre jours. Le burin de cet artiste est vigoureux : on desirerait cependant moins de manière et une plus grande pureté de dessin dans ses contours. Quoi qu'il en soit, cet artiste est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'école allemande. Ses principaux ouvrages sont : Une *Résurrection*, d'après Paul Véronèse. — La *Multiplication des pains*, d'après le Tintoret. — Un *Christ mort*, d'après Michel-Ange. — Deux *Adorations des bergers*, l'une d'après J. Palme, et l'autre d'après Rottenhamer. Il a gravé aussi un grand nombre de portraits estimés, dont les principaux sont ceux de Gustave-Adolphe, roi de Suède; de Marie-Eléonore, reine de Suède; de Frédéric, prince de Nassau; du prince de Radziwil; celui d'Albert Durer, etc., etc. Cet artiste mourut à Augsbourg, en 1637. P—e.

KILIAN (Wolfgang), dessinateur et graveur, frère du précédent, naquit à Augsbourg en 1581 : il fut élève de Custos, son beau père. Lorsque Lucas fut de retour de son voyage d'Italie, Wolfgang alla aussi étudier dans cette contrée, et y grava plusieurs tableaux des grands maîtres, entre autres, un *Baptême de Jésus-Christ*, d'après Paul Véronèse; le *Samaritain*, d'après G. Bassano; une *Descente de croix*, d'après Farinato; et une *Assomption*, d'après le Tintoret. Revenu à Augsbourg, il se livra au genre du portrait, dont il a gravé un grand nombre, entre autres, la suite des portraits généalogiques des ducs de Bavière, sous le titre de *Genealogia sereniss. Boiariæ ducum, etc., genuinæ effigies*, in-fol., 1605. On a aussi de lui une grande partie des portraits des *Imagines sanctorum ordinis S. Benedicti*, etc., 1625, in-4°.; ainsi qu'un recueil de vues et autres sujets pour l'histoire du monastère de S. Udalric d'Augsbourg, gravé en société avec Daniel Manaser, ayant pour titre *Basilicæ S S. Udalrici et Afræ Augustæ Vindelicorum historiæ*, Augsbourg, 1626, in-4°. Son

morceau le plus remarquable est son estampe représentant le festin donné à Augsbourg, en 1649, par le comte palatin Charles-Gustave, à l'occasion de la paix de Westphalie. Sans avoir un talent aussi caractérisé que son frère, Wolfgang doit être mis au rang des habiles graveurs allemands. Il mourut à Augsbourg en 1662. P—E.

KILIAN (Barthélemi), dessinateur et graveur, troisième fils de Wolfgang Kilian, naquit à Augsbourg en 1630; il annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions. On a de lui une *Madelène*, d'après Mathieu Gondelach : il l'a gravée à l'âge de dix-huit ans; on pourrait l'attribuer à un artiste consommé dans son art. Son père l'ayant envoyé à Francfort, pour se perfectionner sous les yeux de Math. Merian, qui jouissait alors d'une grande réputation, il passa deux ans et demi dans cette ville, et vint ensuite à Paris, où il grava divers morceaux d'après des maîtres français, dont un *Christ* d'après Testelin, et une *Assomption* d'après Champagne. Après trois ans et demi de séjour dans cette capitale, Barthélemi vint s'établir dans sa ville natale. Indépendamment de plusieurs sujets d'histoire, on a de lui un nombre considérable de portraits (dont plusieurs grands comme nature), parmi lesquels nous citerons l'empereur Joseph Ier., à cheval, et le buste de Jean III, roi de Pologne. Cet artiste, bon dessinateur, avait acquis une très grande facilité. Il dessinait sur le cuivre à la pointe, avec la même liberté qu'il le faisait sur le papier au crayon, et il maniait le burin avec la même aisance. Il mourut à Augsbourg en 1696. — Philippe Kilian, son frère, a gravé aussi plusieurs morceaux qui ne sont pas sans mérite. P—E.

KILIAN (Philippe-André), petit-neveu de Barthélemi, dessinateur et graveur, naquit à Augsbourg en 1714; il fit ses premières études dans cette ville sous la direction d'André Friderich, et alla les achever à Nuremberg, sous celle de Martin Preissler. Après avoir parcouru l'Allemagne et les Pays-Bas, il retourna enfin dans sa patrie. Auguste III roi de Pologne, qui l'avait nommé son graveur, fit de vains efforts pour le fixer à Dresde. Jaloux de sa liberté, l'artiste résista à toutes les sollicitations du prince, qui faisait de lui un cas tout particulier, et qui répétait souvent lorsqu'il voyait une gravure médiocre: « Il faudrait faire regraver ce sujet par » Kilian. » Néanmoins cet artiste se chargea de graver plusieurs sujets de la galerie de Dresde, dont l'exécution lui fait honneur : nous citerons l'*Adoration des rois*, d'après Paul Véronèse; la *Femme adultère*, d'après le Tintoret; la *Famille d'un noble vénitien*, conduite aux pieds de la Vierge par les Vertus chrétiennes. Il a gravé aussi pour la galerie du comte de Bruhl. On a de lui une Bible en 130 planches, qu'il a exécutée d'après différents peintres et sur ses propres dessins. Ce graveur joignait à un goût de dessin très correct, un faire moelleux, et une parfaite imitation du maître qu'il traduisait. Il mourut à Augsbourg en 1759. — George-Christophe Kilian, héritier de cette famille d'artistes, étant mort le 15 juin 1781, la collection complète qu'il avait formée de l'œuvre de tous les Kilian, est passée à la bibliothèque publique de la ville d'Augsbourg : on y remarque 240 portraits, et plus de 300 autres pièces de Lucas Kilian; 239 portraits et 90 pièces de Philippe; et environ 500 morceaux de Barthélemi. P—E.

KILIAN (Jacques), physicien et astronome, naquit à Prague, en 1714, de parents aisés et qui connaissaient tout le prix d'une bonne éducation. Ayant terminé ses études au collége de sa ville natale, il resolut d'entrer dans l'institut des jésuites, qui comptait alors un grand nombre d'hommes distingués. Il prononça ses vœux à Cracovie en 1731, et parcourut quelque temps avec distinction la carrière de l'enseignement. Il s'attacha particulièrement à l'étude de la physique et de la géométrie; mais il possédait dans les autres sciences naturelles, dans la littérature et dans l'histoire, des connaissances si étendues, que ses biographes l'ont comparé, pour l'érudition, aux PP. Schott et Kircher. Après la suppression de la société, il se retira chez un gentilhomme de ses amis, près de Kaunitz, et il mourut dans cet asile en 1774. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on se contentera de citer : I. *Causa efficiens motûs astrorum ex principiis pyrotechnicæ naturalis*, Dantzig, 1769, in-8°., fig. II. *Prodromus physico-astronomicus pyrotechnici systematis vorticum*, ibid., 1770, in-8°. Ces deux ouvrages contiennent des idées paradoxales et singulières; mais la nouvelle hypothèse que l'auteur y établit sur la cause du mouvement des astres, mérite l'attention des savants. Il avait laissé en manuscrit plusieurs Traités dont on ignore le sort : *Ars demittendi se ab alto; Navis horologio-solaris; Statua Memnonis sibilo solem salutans*, etc. W—s.

KILIDJ ARSLAN II (Azzed-dyn), cinquième sultan de la dynastie des Seldjoukides, régna, après son père Maçoud, à Iconium, l'an 550 de l'hégire (1155 de J.-C.); mais il ne posséda d'abord qu'une partie de l'Anatolie. Son beau-frère, Yaghi ou Badji Arslan, fils de Mohammed Ibn Danichmend, et Dzoulnoun, petit-fils du même Mohammed, avaient reçu de Maçoud, l'un Amasée et toute la Cappadoce, l'autre Césarée, Siwas, et leurs dépendances. Kilidj Arslan fut presque toujours en guerre avec les Grecs. Tandis que les généraux de l'empereur Manuel Comnène étaient occupés en Italie et en Sicile, il prit en Asie plusieurs places, qu'il rendit à la paix. L'an 554 (1159), il maltraita l'arrière-garde de Manuel, tandis que ce prince traversait la Lycaonie, au retour d'une expédition contre Antioche. Pour se venger de cette insulte, l'empereur vint en personne ravager une partie des états du sultan et battit ses troupes. Il eut beaucoup à souffrir dans les montagnes à cause de la rigueur du froid; mais, dans les plaines, il regagna la supériorité sur les Turks. Kilidj Arslan ayant repris l'offensive, après le départ de Manuel, celui-ci revint en Asie, mit dans son parti tous les princes chrétiens de Syrie, et même plusieurs émyrs turks : de ce nombre furent Yaghi Arslan, beau-frère du sultan, et Schahyn Chah, son propre frère, qui gouvernait Angoura. Kilidj Arslan, cédant à cette puissante ligue, demanda la paix : il s'engageait à rendre toutes ses conquêtes, à empêcher ses sujets de faire des courses sur les terres de l'empire, et à lui fournir des troupes toutes les fois qu'il en serait requis. Il alla décharger sa colère sur les emyrs qui s'étaient déclarés contre lui. Mais Yaghi Arslan, soutenu en secret par les Grecs, remporta plusieurs avantages sur le sultan. Alors ce prince se décida, l'an 556 (1161), à se rendre à Constantinople, pour renouveler et confirmer les traités. L'empereur lui donna

des fêtes magnifiques, et le renvoya comblé de riches présents. L'or et l'argent que le sultan rapporta de Constantinople, lui servirent à tirer vengeance des princes de sa famille. Yaghi Arslan se préparait à lui résister, lorsqu'il mourut en 560 (1164); ses deux neveux Ibrahim et Dzoulnoun lui succédèrent, le premier à Malathié, le second à Césarée; et Schahyn Chah, frère du sultan, recouvra Angoura : mais ils furent tous les trois dépouillés par Kilidj Arslan. Le célèbre Noureddyn, sultan d'Alep et de Damas, interposa sa médiation pour rétablir Dzoulnoun dans ses états; mais la négociation ayant été infructueuse, il entra dans ceux de Kilidj Arslan en 568 (1173), prit Marasch et plusieurs autres places; tandis qu'une division de son armée s'emparait de Siwas et y laissait garnison pour la conserver à Dzoulnoun. Il acquiesça néanmoins à la paix, sous la condition que le sultan Seldjoukide, qui passait pour un esprit-fort, pour un philosophe, renouvellerait, en présence de ses ambassadeurs, la profession de foi musulmane; qu'il fournirait désormais son contingent de troupes contre les chrétiens de Syrie, et que sa fille épouserait un neveu de Noureddyn. Mais la mort de ce dernier, arrivée l'année suivante, remit Siwas et tous les domaines de Dzoulnoun au pouvoir de Kilidj Arslan. D'un autre côté, Schahyn Chah, malgré les secours que lui accordait la protection ou plutôt la politique de l'empereur, fut toujours vaincu par son frère. Le sultan, devenu plus puissant par l'acquisition de la Cappadoce et la réunion de tous les états que son père avait démembrés, oublia ses traités avec Manuel; il ruina Siwas avant de la lui rendre, et refusa de restituer les autres places qu'il avait promises. La guerre recommença contre les Grecs en 1175. Perclu de tous ses membres, Kilidj Arslan se faisait traîner sur un char, partout où sa présence était nécessaire : son activité et sa vigilance, soutenues par une ambition démesurée, rachetaient en lui ses infirmités. Manuel, se flattant d'anéantir l'empire des Turks, débarque en Asie l'an 573 (1177), à la tête de l'armement le plus formidable qu'il ait jamais commandé. Rejetant avec mépris la paix que le sultan lui fait proposer, il s'avance vers les sources du Méandre, et s'engage imprudemment dans les défilés de Zibryza, près d'une forteresse en ruines, nommée Myriscéphales. Renfermés de tous côtés dans ces gorges, les Grecs ne peuvent ni combattre ni fuir; ils tombent sans défense sous les coups des Turks. Un ouragan épouvantable augmente l'obscurité et le désordre, et rend le carnage plus affreux. L'empereur, couvert de blessures, rejoint enfin son avant-garde à travers mille périls; mais il ne trouve son salut que dans la générosité de Kilidj Arslan. Modeste dans son triomphe, ce prince offre la paix aux conditions les plus douces : il n'exige que le démantèlement de Dorylée et d'une autre place que Manuel avait nouvellement fortifiée. L'empereur signe le traité; mais il n'en exécute que la moitié, et les hostilités continuent. L'année suivante, l'atabek, ou gouverneur d'Iconium, porta le fer et le feu jusqu'aux bords de l'Hellespont; les généraux de Manuel lui ayant coupé la retraite, il périt après des prodiges de valeur, et la plus grande partie de son armée fut précipitée dans le Méandre : ce fleuve séparait alors les possessions des Grecs dans l'Asie-Mineure des états soumis aux Seldjoukides. Quel-

ques faibles succès, obtenus par l'empereur dans deux autres expéditions en Asie, furent contrebalancés par la défaite de son général Isaac l'Ange. Les deux souverains vécurent depuis en bon accord, et Kilidj Arslan tourna ses vues du côté de l'Orient. L'an 575 (1179), il fit assiéger le château de Robau, dont un émyr jouissait sous la protection du grand Saladin. Son armée de 20 mille hommes fut vaincue par un neveu de ce monarque, qui n'en avait que deux mille. Kilidj Arslan entra l'année suivante en Syrie; mais il se retira à l'approche de Saladin et lui demanda la paix. Les deux sultans s'abouchèrent à Cara-Hissar, et unirent leurs forces pour faire la guerre à Rhoupen II, prince d'Arménie, qui, pour recouvrer sa capitale, fut obligé de relâcher tous les prisonniers musulmans, de rendre les places qu'il avait enlevées aux Seldjoukides, et de payer tous les frais de la guerre. La mort de Manuel, et les règnes courts et orageux de ses trois successeurs, facilitèrent à Kilidj Arslan les moyens de conquérir plusieurs provinces sur les Grecs, sans éprouver de résistance : mais ces prospérités furent empoisonnées par les chagrins les plus cuisants pour un père. Ce sultan, si redoutable à la tête de ses armées, devint dans sa vieillesse le jouet de ses propres enfants. Dans l'espoir de passer le reste de ses jours au sein du repos, il avait partagé ses états entre ses dix fils, et ne s'était réservé que la ville d'Iconium avec le titre de sultan. L'aîné de tous, Cothbeddyn Melik Chah, maître de Siwas, s'empare de la capitale en 583 (1187), force son père de le déclarer son successeur, en révoquant toutes les cessions faites à ses frères; et il les attaque tous au nom de Kilidj Arslan, qu'il traîne de province en province. La prise de Jérusalem par Saladin, ayant ranimé le zèle des croisades, l'empereur Frédéric Ier. quitta l'Allemagne avec une armée nombreuse, et se rendit à Constantinople, d'où il passa dans l'Asie-Mineure en 586 (1190). Après avoir perdu beaucoup de monde par la disette, les maladies et le fer des Turkomans, il s'avance vers Iconium; Cothbeddyn, à la tête de 100,000 hommes, veut en vain l'arrêter: deux victoires remportées sur ce prince ouvrent à Frédéric les portes de cette capitale, qui est pillée et saccagée par les Allemands. Kilidj Arslan, renfermé dans la citadelle, accuse son fils de toutes ces hostilités. Il demande la paix, donne des otages, fournit des vivres; et Frédéric apaisé lui ayant rendu sa capitale, qu'il n'avait occupée que cinq jours, continue sa route par la Cilicie, et trouve la mort dans le fleuve Salef (le *Calycadnus*). Cothbeddyn, délivré des Allemands, marcha contre son frère Noureddyn-Sultan chah, qui possédait Césarée. Tandis que les armées en étaient aux mains, Kilidj Arslan se sauva dans le camp de Noureddyn, qui d'abord le reçut avec tout le respect dû à son père, mais qui bientôt, fatigué de sa présence, le chassa de Césarée. L'infortuné vieillard, errant de ville en ville, manquant de tout, repoussé sans pitié par tous ses enfants, qui ne songeaient qu'à s'entre-détruire, allait périr de misère, lorsque l'un d'eux Gaïath-eddyn-Kaï-Khosrou, le seul digne du nom de fils, se déclara son vengeur. Ils chassent Cothbeddyn, qui avait pris le titre de sultan dans Iconium. Maîtres de la capitale, ils marchent sur Aksara; mais Kilidj Arslan, accablé par la vieillesse, les chagrins et les infirmités, succomba à tant de maux le 17 chaban 588 (28 août 1192). Il était âgé de soixante-

quinze ans, et en avait régné trente-huit. Son fils fit porter son corps dans le tombeau de ses ancêtres à Iconium. A des talents supérieurs pour la guerre et pour le gouvernement, Kilidj Arslan réunissait beaucoup de fermeté et un grand amour pour la justice. A—T.

KILIDJ ARSLAN III, sultan de la dynastie des Turks seldjoukides, succéda, encore enfant, à son père, Rokneddyn Soleïman II, en dzoulkadah 600 de l'hég. (juillet 1204). Gaïatheddyn Kaï Kosrou I, son oncle, réfugié à Constantinople, ayant appris la mort de ce frère qui l'avait chassé de ses états, accourut aussitôt en Asie, surprit dans Iconium le jeune sultan son neveu, en redjeb 601 (mars 1205), le fit enfermer et remonta sur le trône. —KILIDJ ARSLAN IV, (Rokneddyn), huitième sultan de la même dynastie, était le deuxième fils de Kaï Khosrou II. Il n'eut point de part à l'héritage de son père; mais son frère Azzeddyn Kaï Kaous II, l'ayant envoyé à Cara koroum, pour le représenter dans la prestation d'hommage que le grand Khan exigeait de tous les princes de l'Orient, Kaïouk, élevé alors à l'empire de Tartarie, déposa Kaï Kaous, et donna à Kilidj-Arslan le titre de sulthan. Telle fut la source des guerres longues et cruelles que se firent les deux princes seldjoukides. Kilidj-Arslan, tombé au pouvoir de son frère, était dévoué à la mort, lorsque quelques émyrs facilitèrent son évasion sous le déguisement d'un cuisinier portant un plat sur sa tête. Vaincu en plusieurs rencontres, et prisonnier pour la seconde fois, il fut délivré par les Mogols. Il ne dut qu'à leur protection ses succès passagers : leurs armées étaient sa seule force; aussitôt qu'elles s'éloignaient, son parti s'affaiblissait. Divers partages de l'Anatolie eurent lieu entre les deux frères, sans réussir à concilier leurs intérêts, à éteindre leur animosité réciproque, à satisfaire à leur ambition. Enfin l'an 659 de l'hég. (1261 de J.-C.) Kaï Kaous qui, par son courage et par l'affection de ses sujets, soutenait depuis long temps une lutte glorieuse, quoique fort inégale contre les Mogols, aima mieux abandonner ses états que de se soumettre à ces barbares, qui, depuis la destruction du khalyfat, se répandaient comme un torrent dans toute l'Asie. Il se retira à Constantinople avec sa famille. Alors Kilidj-Arslan porta seul le titre de sultan d'Anatolie, et siégea pour la première fois dans Iconium, capitale de ses ancêtres; mais il ne fut qu'un esclave couronné. Toute l'autorité restait entre les mains d'un gouverneur mogol, nommé par le Khan qui régnait en Perse. Moïn-eddyn Perwanah envoyé en cette qualité par Abaca Khan, et méditant déjà les projets d'indépendance et de révolte qu'il fit éclater par la suite, songea à se défaire de Kilidj-Arslan, qui lui portait ombrage par son aveugle dévouement pour ses nouveaux maîtres. Il le fit étrangler, et donna le vain titre de sultan au fils de ce prince, Kaï Khosrou III, enfant de 4 ans, en 664 ou 666 de l'hégire (1265-68 de J.-C.). A—T.

KILLIGREW (Sir WILLIAM), auteur anglais, né en 1605 à Hanworth dans le comté de Middlesex, fut gouverneur du château de Pendennis, et aide-gentilhomme de la chambre de Charles Ier. Pendant la guerre civile, il eut le commandement de l'un des deux corps de cavalerie qui gardaient la personne de ce prince. L'université d'Oxford lui conféra, en 1642, le degré de docteur en droit civil. A la restauration, Charles II le réintégra dans

ses fonctions; et ce prince, après son mariage avec Catherine de Portugal, le nomma son premier vice-chambellan, place que Killigrew conserva vingt-deux ans. Il mourut en 1693, âgé de quatre-vingt-huit ans. On a de lui : I. Cinq Pièces de théâtre, entre autres une comédie de *Pandore*, publiée en 1664. II. Un petit Poème. III. *Pensées nocturnes d'un gentilhomme de la cour, qui, pendant un grand nombre d'années, a bâti sur le sable, que chaque coup de la fortune adverse a défiguré, mais qui a posé maintenant de nouvelles fondations sur le rocher de son salut*, 1684, in-8°.; réimprimées depuis avec des additions. IV. *Pensées de nuit et de jour, en prose et en vers*, 1694, in-8°. L.

KILLIGREW (Thomas), Anglais, naquit en 1611 à Hanworth en Middlesex, et parut de bonne heure à la cour. Nommé page de Charles Ier., il fut toujours fidèle à ce prince, et suivit son fils dans l'exil : après la restauration, il devint gentilhomme de la chambre. Son esprit et son enjouement lui avaient gagné l'affection du frivole Charles II, qui lui accordait plus de temps et de considération qu'à ses ministres mêmes; ce qui avait inspiré au favori une hardiesse qui n'eut sans doute pas réussi à un autre que lui. Tandis que Charles oubliait, dans les bras de ses maîtresses, les plus importantes affaires de l'Etat, Killigrew se présenta un jour dans sa chambre sous les habits d'un pélerin. Le roi lui demanda ce que cela voulait dire et où il allait? « En enfer, répondit brusquement le pèlerin. — Et de quel message, dit le roi, es-tu chargé pour ce pays-là ? — De ramener Olivier Cromwell, reprit-il, pour qu'il puisse prendre soin des affaires d'Angleterre, car son successeur n'en prend aucun.» Killigrew disait à tout le monde que le roi avait terriblement mal au nez. On le rapporta au monarque, qui lui demanda le sujet de ce propos. Il lui répondit : « Sire, j'ai conclu que le » nez devait vous faire grand mal, à » cause qu'il y a long-temps que V. M. » se laisse mener par-là. » On raconte encore le trait suivant : Charles, entraîné par le plaisir, renvoyait ou ajournait souvent son conseil au moment le plus urgent. Le duc de Lauderdale, homme impétueux, choqué de cette conduite dédaigneuse, s'emporta un jour sur ce sujet contre S. M. absente, en présence de Killigrew : celui-ci l'engagea à se modérer, offrant de parier avec lui cent liv. sterl. qu'il enverrait S. M. au conseil dans une demi-heure. Le duc ayant accepté le pari, Killigrew alla trouver le roi, lui dit la chose comme elle s'était passée, et ajouta : « Je sais que V. M. déteste » Lauderdale : quoique la nécessité de » vos affaires vous force de garder une » apparence d'égards, si vous voulez » maintenant vous délivrer d'un homme qui vous est odieux, vous n'avez qu'à vous rendre en ce moment au conseil; car je connais si » bien son avarice, que je suis persuadé qu'il se pendra plutôt que de » payer les cent guinées, et ainsi il ne » vous offusquera plus davantage. » Le roi lui promit d'aller au conseil, et y alla en effet, complaisance digne d'un roi sans dignité. Killigrew mourut à Withehall en 1682, avec une réputation d'honneur fort suspecte : on lui a reproché sa conduite peu délicate à Venise, où il était en qualité de résident anglais en 1651. On a de lui onze pièces de théâtre, entre autres les *Prisonniers*, la *Princesse*, les *Noces du pasteur*, et le *Pélerin;* mais il paraît que son esprit, si piquant dans la conversation, l'aban-

donnait un peu dans son cabinet : c'était le contraire de Cowley, son contemporain; ce qui fit dire à Denham, dans un de ses poëmes : « Si Cowley » n'avait jamais parlé, si Killigrew » n'avait jamais écrit, fondus en un » seul, ils eussent formé un esprit » parfait. » L.

KILLIGREW (Henri), frère du précédent, né en 1612, fut chapelain dans l'armée de Charles Ier., et, en 1642, devint chapelain de Jacques duc d'York, et prébendier de Westminster. Après avoir souffert des suites de la guerre civile, il fut fait, à la restauration, aumônier du duc d'York, surintendant de sa chapelle, recteur de Wheatamstead dans le comté de Hertford, et maître de l'hôpital de Savoy dans Westminster. On ne connaît de lui qu'un volume de *Sermons*, publié en 1685, in-4°., et une tragédie, composée à l'âge de 17 ans, et qui obtint les éloges de Ben Johnson; elle fut imprimée en 1638 d'une manière incorrecte, sous le titre de la *Conspiration;* elle reparut en 1652, intitulée *Pallante et Eudore*.— Il fut père de Killigrew (Anne), née à Londres peu de temps avant la restauration, morte de la petite vérole en juin 1685, ayant à peine 25 ans; elle était dame d'honneur de la duchesse d'York : c'était, dit Wood, *une grâce pour la beauté, une muse pour l'esprit*. Elle cultiva avec succès la peinture et la poésie, fit des tableaux d'histoire, des scènes de la vie paisible (*still life*) et des portraits. Dryden composa sur sa mort une Ode d'une certaine étendue, qui se trouve dans le Recueil des poésies de cette dame, publié en 1686 en un volume in-4°. — Marguerite Killigrew, seconde femme de Guillaume Cavendish, duc de Newcastle, morte en 1673, a laissé treize volumes in-fol. d'ouvrages la plupart philosophiques, illisibles par leur obscurité. Jacques Bristow, d'Oxford, qui avait entrepris d'en traduire un volume en latin, abandonna cette tâche, après avoir vainement essayé d'y comprendre quelque chose. Son meilleur ouvrage est la Vie de son mari, laquelle a été traduite en latin. — Catherine Killigrew, née vers 1530 à Giddy-Hall (Essex), et fille de sir Ant. Cooke, se rendit de même célèbre par son esprit et ses talents. Elle savait le latin, le grec, l'hébreu, et faisait des vers, dont quelques-uns nous ont été conservés par J. Harrington (*Not.* sur la trad. d'Arioste), et par Fuller (*Worthies*). L.

KIMBER (Isaac), ministre anglican non conformiste, naquit à Wantage dans le comté de Berk, le 1er. décembre 1702. Il s'appliqua surtout dans l'école de sa ville natale à l'étude du grec et du latin, et y fit de grands progrès. Il se rendit ensuite à Londres pour y terminer son éducation, et embrassa l'état ecclésiastique. S'étant marié, et ne recevant de ses supérieurs aucun moyen de pourvoir à sa subsistance, il résolut de se soutenir par le travail de sa plume. Sa première production fut la vie de Cromwell en un volume in-8°.; elle fut bientôt suivie d'une compilation de l'histoire d'Angleterre en quatre volumes in-8°., à laquelle il travailla avec Bayley, Hodges et Ridpath : le troisième et le quatrième volume sont tout entiers de Kimber. Peu d'années après, il écrivit la Vie de l'évêque Beveridge, placée en tête de l'édition in-fol. des œuvres de ce prélat, dont il fut l'éditeur. En 1724, il fut appelé, avec Samuel Acton, à remplir concurremment la cure de Namptwich dans le Cheshire; mais s'apercevant qu'il différait d'opinion avec ses paroissiens, il se décida à les quitter en 1727. A

son retour à Londres, Kimber fut employé comme prédicateur, et s'occupa également à corriger des épreuves dans diverses imprimeries. Vers ce même temps, il entreprit un ouvrage périodique sous le titre de *Morning Chronicle*, qui parut depuis le mois de janvier 1728 jusqu'en 1732 : ces occupations ne l'empêchèrent pas de prêcher avec succès dans les églises de sa communion. En 1740, Kimber publia une histoire abrégée du règne de George II, qui fut imprimée à la suite de l'ouvrage d'Howell, intitulé *Medulla hist. angl.*; et cinq ans après (1745), il mit au jour un Abrégé de l'histoire d'Angleterre en un volume in-8°. Depuis 1745 jusqu'à sa mort, arrivée en 1758, Kimber ne fit rien paraître ; mais, à cette époque, on publia la collection de ses sermons avec sa vie. Il avait eu de son mariage, un fils nommé Edouard, qui mourut en 1769, après avoir travaillé plusieurs années à différentes compilations, parmi lesquelles on distingue l'*Histoire des pairies d'Ecosse et d'Irlande*, l'*Histoire des baronets d'Angleterre*, dans laquelle il fut aidé par R. Johnson (3 vol. in-8°.); une *Histoire d'Angleterre*, en 10 volumes in-8°., etc. D—z—s.

KIMCHI (Joseph), docteur juif, fils du rabin Isaac, florissait à Narbonne vers l'an 1160 de J.-C. Le *Scialscèleth Hakkabbalà* dit qu'il était fort savant dans les sciences cultivées parmi les juifs. Il écrivit sur la grammaire et sur la controverse. On a de lui : I. *Sepher ziccaron* (Livre mémorial), ouvrage qui annonce des connaissances profondes dans la langue hébraïque, et qui a été souvent cité par les grammairiens postérieurs, et notamment par son fils David Kimchi ; il n'a point été imprimé, non plus que les autres ouvrages de Joseph Kimchi. II. *Sepher haëmunà* (Livre de vérité); ouvrage qui paraît n'avoir pas été connu de Richard Simon, mais que Wolf a cru devoir distinguer des autres écrits du même auteur. Il est bon d'observer que le *Sepher haëmunà* appartient autant à la polémique qu'à la grammaire. III. *Milchaïnoth hascèm* (Les guerres du Seigneur, ou le livre de victoire). Joseph Kimchi s'y montre très acharné contre Jésus-Christ et sa sainte loi. L'ouvrage est dirigé contre Pierre Alphonse, juif converti, suivant Schem Tov ben Isaac Sprot, dans son livre intitulé *Lapis lydius*. IV. *Sepher heberit* (Le livre de l'alliance). V. *Le livre révélé* : tous les deux roulent sur la foi. VI. *Le sicle du sanctuaire*, qui contient des cantiques en vers hébraïques. La bibliothèque bodléienne en possède un exemplaire manuscrit, qui avait appartenu à Edouard Pococke. VII. Un commentaire sur *Jérémie*, dont le fameux Reuchlin fit autrefois présent à une bibliothèque d'Allemagne. VIII. des Commentaires peu connus sur la loi et sur les prophètes. IX. Enfin des Expositions sur les psaumes et sur les proverbes de Salomon ; elles ont été terminées par le rabin Jonas de Girone. On en trouve un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican. (*V.* Bartolocci, tom III, pag. 827.)

L—b—e.

KIMCHI (Moïse), fils du précédent et frère de David, vivait à la fin du douzième siècle. Il cultiva les mêmes sciences que son père, et s'y fit encore plus de réputation. Il nous reste de lui : I. Un *Commentaire* sur la vie d'Esdras, qui se trouve dans la Bible rabinique de Venise, édition de 1549. II. Une grammaire hébraïque, intitulée : *Mahalac scevile haddaath* (*Introduction aux sentiers de la*

science), qui fut imprimée avec des notes du rabin Salman et du rabin Elias, Venise, Bragadini, in-12, 1624. Le même ouvrage avait déjà paru, avec trois opuscules, chez Daniel Bomberg, en 1546, avec des corrections du rabin Schabtaï, grammairien de Dublin, et des additions d'Augustin Justiniani, évêque de Nebbio, sous le titre de *Liber viarum linguæ sanctæ*. Dans cette édition, il n'y a point de traduction latine; le texte hébreu est marqué des points voyelles. Il avait également été imprimé à Bâle, en hébreu et en latin, par les soins de Munster, 1531. On trouve d'abord le texte hébreu tout seul; vient ensuite la traduction latine, avec les notes d'Elias Levita. Munster dit avoir suivi une édition de Rome. Depuis, on imprima cette grammaire à Leyde, avec l'exposition d'Elias Levita, une préface du rabin Benjamin, fils de Juda, et des notes de Constantin Lempereur, 1631. Les critiques comptent d'autres éditions; mais il peut se faire qu'ils aient confondu celles dont nous venons de parler. Au reste, cette grammaire n'est pas assez développée; elle ne suffit pas pour apprendre la langue hébraïque. III. *Intellectus bonus*; livre de grammaire. IV. *Liber emplastri*, sur le même sujet. V. *Deliciæ animæ*, ouvrage sur la morale, dont Jean-Henri Majus, qui a écrit la vie de Moïse Kimchi, fait beaucoup de cas. VI. Des *Commentaires* (inédits) sur les proverbes de Salomon. Ce rabin n'a pas montré, contre le christianisme, l'acharnement héréditaire dans sa famille; du-moins on ne découvre rien qui le fasse soupçonner. L—B—E.

KIMCHI (David), célèbre rabin, fils de Joseph et frère de Moïse, mais beaucoup plus savant qu'eux, est l'un des écrivains les plus distingués de la nation juive. Il naquit vraisemblablement à Narbonne, vers la fin du XIIe. siècle, et mourut, dit-on, en Provence l'an 1240. On l'appelle par abréviation *Haradak* (le rabin David Kimchi), dénomination formée des lettres initiales de ces quatre mots en hébreu. Le respect de ses compatriotes pour lui va jusqu'à la superstition; son autorité est du plus grand poids; on ne le cite pas sans se donner une sorte d'appui irréfragable (1). Le peu de soin que les juifs ont mis à recueillir les actions de leurs rabins, et les fables dont ils les entre-mêlent, nous rendent suspect tout ce qu'on trouve dans leurs histoires sur David Kimchi. Lorsque Maïmonides, s'étant servi dans ses écrits de quelques expressions libres contre les doctrines talmudiques, eut suscité contre sa personne un orage violent, Kimchi et en général tous les docteurs espagnols prirent son parti, tandis que les autres, sous la conduite du R. Salomon, de Montpellier, l'attaquaient sans ménagement. Les choses furent portées au point que les synagogues s'excommunièrent l'une l'autre, et se déclarèrent schismatiques: mais en 1232, les esprits s'étant un peu calmés, David Kimchi fut nommé arbitre pour terminer les divisions; tant on avait confiance en sa profonde sagesse et en son savoir. (*Voy.* Wolf, *Biblioth. hebr.*) Nous avons de ce savant rabin, que les modernes n'estiment pas moins que les anciens: I. Une Grammaire hébraïque, intitulée *Michlol* (Perfection), Venise, 1545, in-fol.; Leyde, 1631, in-12: elle a servi de modèle à toutes

(1) On se plaît à répéter, en son honneur, cette sentence du *Pirke avoth: En kémach beli kimchi* (*Non est farina sine molitore*), par laquelle il est indiqué que la loi serait inintelligible sans le secours de Kimchi. Le mot *kimchi* signifie *meûnier*.

celles qui ont paru depuis, tant à cause de la méthode qui y règne que pour la netteté du style; elle a fait oublier aussi presque entièrement toutes celles qui avaient été précédemment composées. Elle a été traduite à l'usage des chrétiens et même des juifs. Aben-Mélec, qui a fait un recueil des interprétations grammaticales des rabins sur toute l'Ecriture, s'attache principalement à cet auteur. Il dit de lui qu'il n'y en a point parmi eux qu'on puisse lui comparer, tant pour l'étude de la Massore que pour la recherche des bons exemplaires de la Bible. II. Un Lexicon hébraïque, intitulé *Sepher scorasain* (Livre des racines), imprimé avec les corrections d'Elias Levita, à Naples, 1490, in-fol., à Venise, chez Bomberg, 1529, in-fol.; à Venise, chez Marc-Ant. Justiniani, 1552, in-fol. Les mots chaldaïques sont renvoyés à la fin dans ces différentes éditions. Reuchlin n'a presque fait que copier ce lexique dans le sien; ou plutôt il n'a fait que l'abréger, comme Rodolphe Bayn, de Cambridge, avait fait à l'égard de la grammaire. Ces deux ouvrages de David Kimchi ont été souvent imprimés ensemble à Constantinople, 1513 et 1530, in-fol.; à Venise, 1529 et 1545, aussi in-fol. Dans ces dernières éditions, le texte de Kimchi est imprimé en lettres carrées, et les observations d'Elias Levita en caractères rabiniques. Quoique ces ouvrages de Kimchi aient été constamment et généralement estimés, il s'est trouvé néanmoins des rabins qui y ont relevé des inexactitudes et même des fautes considérables, qui en ont blâmé la confusion et les fréquentes excursions dans des matières étrangères au sujet. Abarbanel a été jusqu'à accuser Kimchi de plagiat; mais ce docteur ne s'en est pas caché lui-même, puisqu'il avoue, dans la préface de sa grammaire, qu'il doit beaucoup aux anciens, et surtout au R. Jonas. III. *Calamus scribæ*, sur la Massore. Elias Levita en fait mention dans le dernier Traité du *Masoreth hammasoreth.* IV. *Liber commixtionum*, qui n'est connu que parce que ce titre est inséré dans un catalogue hébraïque. V. *Porta freni*, attribué à David Kimchi par Munster. Les Commentaires de cet illustre rabin s'étendent à la plupart des livres de l'ancien Testament, écrits en hébreu; et la plus considérable partie a été imprimée dans les grandes Bibles hébraïques de Venise et de Bâle. Ils sont conformes à la cinquième manière d'interpréter l'Ecriture parmi les juifs, qui est, suivant Aben Ezra, de rechercher avec exactitude la signification propre de chaque mot, et d'expliquer les passages le plus à la lettre qu'il est possible, sans néanmoins s'arrêter à la Massore avec trop de scrupule, parce que la diversité des leçons vient le plus souvent des copistes, et non pas des Massorètes. Cette manière était celle des Caraïtes; les Sociniens et quelques critiques modernes l'ont adoptée, et peut-être poussée plus loin. Les Commentaires du rabin Kimchi sont ennuyeux, dit Richard Simon, parce qu'il y a trop de subtilités de grammaire. Nous observerons, avec satisfaction, que l'auteur anonyme des *Lettres sur le judaïsme* a recueilli, des Commentaires de Kimchi, un assez grand nombre de témoignages qui prouvent que ce docteur ne pensait pas autrement que l'ancienne synagogue, sur les prophéties des Livres saints qui regardent le Messie; mais nous déplorerons d'autant plus vivement l'aveuglement de ce savant

homme, qu'il s'est emporté au-delà de toute mesure dans ses réponses contre les chrétiens, à la fin des Psaumes. (*Voy.* Génébrard.) Les Commentaires de David Kimchi ont été presque tous imprimés séparément, et plusieurs fois. Wolf n'a pas bien décrit l'édition des Commentaires de ce rabin sur Isaïe, donnée par Sébastien Munster; vraisemblablement il ne l'avait jamais vue : elle est de format in-4°. Le texte hébreu, le grec des Septante, la traduction latine de S. Jérôme, et celle de Munster dans la même langue, sont sur quatre colonnes en regard. Le Commentaire de Kimchi est à la fin en hébreu, et sans traduction. On peut consulter, sur les éditions des autres ouvrages exégétiques de Kimchi, Wolf, *Biblioth. heb.*, tom. I, pag. 301 et seq.; de Rossi, *Annales hebr. typographici*, sec. XV; *Annales hebr. typogr. ab anno* 1501 *ad annum* 1540; et son *Dizionario storico degli autori Ebrei et delle loro opere*, 1802; Rosenmüller, Tableau des Interprètes et Commentateurs, en tête de chaque livre de l'ancien Testament. Dom Janvier, religieux bénédictin, a traduit en latin le Commentaire sur les Psaumes, Paris, 1669, in-4°. L—B—E.

KIMEDONCIUS (JACQUES), Flamand, aurait dû être compté par Baillet parmi les enfants célèbres et parmi les traducteurs latins; car, mort vers 1597, à l'âge de moins de dix-huit ans, il avait déjà traduit du grec en latin ce qui nous reste des ouvrages de Théophylacte Simocatta, ainsi que les Tableaux de Philostrate, les Lettres d'Alciphron, etc. Nous ne croyons pas qu'il en ait été publié aucun autre que le *Théophylacte;* et encore cette publication fut-elle posthume, et due aux soins de Jean Gruter, Leyde, chez Commelin, 1598, in-12 (1). La traduction est suivie de corrections (*castigationes*) du jeune savant sur le texte de son auteur. En prouvant ce qu'il aurait pu faire un jour, elles rendent plus déplorable sa perte prématurée. Il n'est guère possible que ce Kimedoncius soit le même qu'un Jacques Kimedoncius, né dans la Campine flamande, et professeur de théologie à Heidelberg, place qu'il dut quitter en 1577, pour avoir embrassé la réformation. Celui-ci se retira d'abord à Neustadt, puis à Gand, et en 1584 à Flessingue, d'où l'année suivante il devint pasteur de l'église protestante à Middelbourg. Rappelé en 1589 à Heidelberg, il y mourut le 26 novembre 1596. J. Schwab, qui donne tous ces détails dans son *Quatuor sæculorum syllabus rectorum qui ab anno* 1386 *ad ann.* 1786, *in academiâ heidelbergensi magistratum gesserunt* (Heidelberg, 1786, in-4°., part. I, p. 177 et 192), donne aussi la liste de ses ouvrages théologiques; mais nous pensons que c'est par erreur qu'il lui attribue la traduction du *Théophylacte*, puisque Gruter, qui en fut l'éditeur, dit positivement que le traducteur mourut âgé de dix-sept ans, neuf mois et huit jours, quoiqu'il n'indique pas l'année de sa mort. Fabricius paraît supposer que le professeur était le père du traducteur de Théophylacte (*Bibl. græc.*, tom. VI, pag. 285, édit. de 1714); il est remarquable que Sweert, Foppens, Paquot ni Saxius ne disent rien de Kimedoncius. M—ON.

KING (WILLIAM), ingénieux écrivain anglais, né à Londres en

(1) Gruter a dédié l'ouvrage à Charles d'Utenhove, sur lequel voyez Foppens, *Biblioth. belg.*, tom. I, pag. 165. Kimedoncius était mort peu après son retour de Cologne, où Charles d'Utenhove l'avait comblé de bontés, et il s'était proposé lui-même de lui dédier son livre.

1663, se livra à l'étude des lois dans l'université d'Oxford; mais, retenu par son indolence, il se montra rarement au barreau, quoique par ses talents et par son alliance avec les familles de Clarendon et de Rochester, il eût pu obtenir un avancement rapide. Il se faisait remarquer par un esprit original et mordant; plusieurs de ses écrits sont des modèles à citer en ce genre. Son premier ouvrage, publié en 1688, était un recueil de *Réflexions sur l'histoire de l'hérésie*, par Varillas, particulièrement sur Wiclef. Des Observations critiques qu'il publia en 1694, sur le *Tableau du Danemark en* 1692, *par Molesworth*, ont été traduites en français, et furent si agréables au prince George, que l'auteur fut bientôt après nommé secrétaire de S. A. R. Il eut part, en 1697, à la fameuse controverse sur l'authenticité des Épîtres de Phalaris, où il prit parti pour M. Boyle contre le docteur Bentley. Ce fut à cette occasion qu'il fit paraître ses *Dialogues des morts*, remplis d'une raillerie piquante et acérée. Ses Dialogues furent suivis, en 1699, du *Voyage fait à Londres en* 1698, écrit dans le même ton de plaisanterie, et qu'il paraissait regarder comme son meilleur ouvrage. Malgré l'aversion qu'il avait pour le barreau, l'amitié l'engagea à y reparaître encore une fois avec éclat: ce fut en faveur de Jacques III, comte d'Anglesey, dans une affaire de divorce. Il y montra un talent très remarquable; mais, malgré ce succès, il n'en retourna pas moins à sa solitude. Le mauvais état de ses finances lui fit accepter en Irlande les places de juge de la haute-cour de l'amirauté, de commissaire des prises, et de garde des archives de la tour de Birmingham. Le docteur Narcisse Marsh, primat d'Irlande, le nomma son vicaire-général. Il était là sur la route de la fortune; mais après six ans de séjour en Irlande, il revint à Londres en 1708, plus dépourvu que jamais, n'ayant pour toute ressource que quelques poèmes en porte-feuille. Ce fut après son retour, que parut son *Art d'aimer*, avec une préface contenant la vie d'Ovide. On a remarqué que, dans un sujet qui conduit si naturellement à des images licencieuses, l'auteur a toujours su respecter la morale et la vertu. L'*Art de la cuisine*, *à l'imitation de l'Art poétique d'Horace*, parut en 1709. King fut un des premiers auteurs de l'*Examiner*, la plus habile défense de la conduite de la reine Anne et de son nouveau ministère; ouvrage que continuèrent Swift; mistriss Manley et Oldisworth, et qui eut en tout environ 6 vol. Son constant ami Swift lui procura en 1711 la place de rédacteur du *Gazetteer*; mais le mauvais état de sa santé et l'assujettissement qu'exigeait un pareil emploi, l'obligèrent de le résigner l'année suivante; et il mourut au bout de quelques mois, le 25 décembre 1712. C'était un homme d'un caractère un peu chagrin et misantrope; mais on a dit de lui (et cela peut s'appliquer à la plupart des hommes que le monde appelle misantropes), qu'il pouvait dire beaucoup de méchancetés, mais qu'il était incapable d'en faire aucune. King était d'un caractère naturellement porté à la dévotion; il lisait assidûment l'Écriture sainte, et ne manquait jamais de faire des remarques sur ses lectures. On dit que tous les matins il prenait une feuille de papier blanc, sur le haut de laquelle il écrivait ces mots: *Sous le bon plaisir de Dieu*. Il avait ensuite toute la journée ce papier sous la main, et y écrivait les pensées et les réflexions qui lui plaisaient. Nous al-

lons donner la liste de plusieurs de ses ouvrages que nous n'avons point cités. I. *Dialogue* enseignant les *moyens de parvenir aujourd'hui*, 1690, espèce de satire en prose; les interlocuteurs sont : l'arracheur de dents du cardinal Porto-Carrero, le coupeur de cors du pape Innocent II, et le receveur-général d'un mufti ottoman. II. *Mœurs et caractères de deux illustres frères, le duc de Bouillon et le maréchal de Turenne*, traduit du français de Jacques de Langlade, baron de Saumières, 1693. III. Le *Transactionnaire, avec quelques-unes de ses rêveries philosophiques, en deux dialogues*, 1700. Ce pamphlet ironique est dirigé contre sir Hans Sloane; et ce n'est pas un faible mérite au docteur King que d'avoir raison contre un pareil adversaire. IV. *Transactions intéressantes en philosophie et dans d'autres parties de la science*, 1708; ouvrage satirique où l'on distingue surtout le *Voyage à l'île de Cajamai en Amérique*. V. *Précis historique des dieux et des héros du paganisme*, pour l'intelligence des anciens poètes, 1711; ouvrage fort en usage dans les écoles d'Angleterre, et qui a eu nombre d'éditions. VI. *Rufin*, ou *Essai historique sur le ministre favori sous Théodose et son fils Arcade*, suivi du poème intitulé *Rufin, ou le favori*, 1711, contre le duc de Marlborough et ses adhérents. VII. *Mélanges intéressants*, 1712. Il n'eut le temps d'en publier que le 1er. vol. En 1732 parurent ses OEuvres posthumes sous le titre de *Remains* (*Reliques* ou *restes*), qui furent réimprimées en 1734, par Joseph Brunn, et une troisième fois en 1739. On a publié en 1776, en 3 vol. in-8°., une édition complète de ses *OEuvres originales en vers et en prose*. Dans ses Dialogues des morts, il parle avec mépris de l'importance qu'on donne quelquefois aux dates des livres et des lettres; et c'est sans doute pour se montrer conséquent, qu'il n'en a point mis à plusieurs de ses ouvrages. L.

KING (WILLIAM), prélat irlandais, né à Antrim en 1650, était déjà pourvu de quelques emplois ecclésiastiques, lorsqu'il commença, en 1687, à signaler ses talents et son savoir en faveur de la religion protestante, contre les écrivains catholiques, protégés par Jacques II. Il écrivit à ce sujet quelques pamphlets, et se montra ensuite tellement enthousiaste des principes de la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, qu'après le débarquement du roi Jacques en Irlande, en 1689, il fut deux fois renfermé dans le château de Dublin. Il se vit attaqué dans les journaux, insulté dans les rues, et jusqu'au pied des autels. Mais Jacques s'étant enfui en France après la bataille de la Boyne, King publia à Londres, en 1691, in-4°., un écrit intitulé : la *Situation des protestants en Irlande, sous le gouvernement du roi Jacques, où l'on justifie leur conduite à son égard, et où l'on démontre la nécessité absolue où ils étaient de travailler à se délivrer de sa domination, et à se soumettre à leurs majestés actuelles*, imprimé pour la troisième fois à Londres, l'année suivante, in-8°., avec des additions; ouvrage de parti sans doute, et dont Charles Lesley dit autant de mal que Burnet en dit de bien sous le rapport des faits, mais où tout le monde put remarquer autant d'érudition que de talent littéraire. A peine l'auteur fut-il délivré des craintes que lui inspiraient les jacobites pour la religion anglicane, qu'il la vit exposée aux déclamations des presby-

tériens écossais réfugiés en Irlande. Il essaya de les ramener à lui par un écrit publié en 1694, in-4°., sous le titre de *Discours concernant les inventions des hommes dans le culte de la divinité ;* mais ce pamphlet ne fut que le signal d'une nouvelle controverse. King fit paraître en 1702, in-4°., à Dublin, son fameux ouvrage *De origine mali ;* et cette même année il fut élevé à l'archevêché de Dublin. L'ouvrage fut réimprimé aussitôt à Londres, in 8°. L'auteur s'attache à démontrer comment tous les genres de maux qui abondent dans le monde peuvent se concilier avec la bonté de Dieu, et être expliqués sans la supposition d'un mauvais principe. Il suppose que l'intelligence, la justice et la vertu ne signifient pas la même chose dans Dieu et dans l'homme ; doctrine qui semblerait subversive de toute religion et de toute morale : mais ce n'est sûrement pas ce que l'archevêque entendait. Bayle, en essayant de le réfuter, contribua beaucoup à étendre sa célébrité hors de l'Angleterre. Ce fut Bernard qui, le premier, le fit connaître en France, par les extraits qu'il en donna dans les numéros de mai et juin 1703 des *Nouvelles de la république des lettres*. Leibnitz publia aussi sur cet ouvrage des Remarques qui ont été publiées en français par Desmaizeaux, dans le 3e. vol. du *Recueil de diverses pièces sur la philosophie*, par MM. Leibnitz, Clarke, Newton, etc., Amsterdam, 1720, 3 vol. in-12. Edmond Law a donné une traduction anglaise de l'*Essai sur l'origine du mal*, avec des notes et une *Dissertation concernant le principe et le criterion de la vertu, et l'origine des passions*, 1732, 2 vol. in-8°., réimprimé en 1739. On y trouve la substance des réponses de King à ses adversaires, tirées de ses papiers manuscrits ; et deux sermons, l'un sur la *Prescience divine*, le second sur la *Chute de l'homme ;* cette traduction fut réimprimée en 1732, et une troisième fois en 1739, Londres, en 2 vol. in-8°. King remplit les fonctions de lord juge d'Irlande, en 1717, 1721 et 1723. Il mourut le 8 mai 1729. On connaît encore de lui quelques bonnes *Observations* insérées dans les *Transactions philosophiques* (nos. 170 et 314), et un grand nombre de sermons ou d'opuscules, dont on peut voir le minutieux détail dans le Moréri de 1759. L.

KING (Pierre), grand-chancelier d'Angleterre, né en 1669, à Exeter dans le Devonshire, était fils d'un riche marchand épicier, qui le destinait au même genre de commerce. Docile aux intentions de son père, le jeune King passait le jour dans les magasins ; mais il employait une partie des nuits à lire les livres qu'il achetait du fruit de ses épargnes. Il acquit par ce moyen des connaissances très étendues dans les langues anciennes et dans l'histoire ecclésiastique. Le célèbre Locke, son parent du côté maternel, témoin de ses progrès, l'encouragea à se livrer entièrement à l'étude, et lui légua une partie de sa bibliothèque. Ce fut par ses conseils que King se mit à étudier la jurisprudence, et qu'il fit le voyage de Hollande pour suivre les leçons des maîtres de cette science. A son retour en Angleterre, il fut député au parlement par le bourg de Beer-Alston, et continué sept années dans ces honorables fonctions. Il fut pourvu, en 1708, de la charge de greffier de la ville de Londres, qu'il résigna pour remplir celle de premier juge des plaids-communs. Il entra en 1714 au conseil-privé, fut

créé pair en 1725, et enfin grand-chancelier, place importante, et qu'il exerça avec distinction jusqu'en 1733, qu'une maladie de langueur l'obligea de donner sa démission. S'étant retiré à Ockam dans le comté de Surrey, il y mourut d'une attaque de paralysie, le 22 juillet 1734. Lord King est auteur des ouvrages suivants, écrits en anglais : I. *Recherches sur la constitution, la discipline, l'unité et le culte de la primitive église, dans les trois premiers siècles, fidèlement recueillies des ouvrages contemporains*, Londres, 1691, in-8°. Ce livre, dont on a une seconde édition, est remarquable par l'enchaînement des preuves et l'exactitude des citations. Schlater, ecclésiastique non-jureur, y a opposé le *Portrait original de la primitive église*, Londres, 1717, in-8°. II. *Histoire du symbole des apôtres avec des observations critiques sur chaque article*, ibid., 1702, in-8°.; traduite en latin par Godefroi Olearius, Leipzig, 1706-8. Cet ouvrage est plein d'une érudition solide et bien digérée. III. Des *Lettres* sur l'écrit d'Elys, intitulé *Recherches sur la constitution*, etc. : elles ont été publiées par Elys dans son recueil des *Lettres sur divers sujets*, Londres, 1694, in-8°. Mosheim attribue encore à King des *Lettres* touchant le miracle de la légion fulminante, attaqué par W. Moyle; mais Mosheim, comme l'observe le traducteur anglais de son *Histoire ecclésiastique*, a confondu le chancelier P. King avec un savant du même nom, prêtre et lecteur de Topham, près d'Exeter. Chaufepié a consacré au chancelier un article fort étendu dans son *Dictionnaire*. W—s.

KING (Jean-Glen), auteur anglais du xviiie. siècle, né à Norfolk en 1731, fut, en 1763, chapelain de la factorerie anglaise de Pétersbourg, et garde des médailles de l'impératrice de Russie. Il mourut le 2 novembre 1787, à Wormley (Hertfordshire), où il avait une place de recteur. On a de lui les *Rites et cérémonies de l'Église grecque*, 1772, in-4°., fig., contenant un exposé de sa doctrine, de son culte et de sa discipline. Il a laissé aussi une *Lettre* à l'évêque de Durham, contenant des observations sur le climat de la Russie et les pays du nord, avec une vue des montagnes russes. Enfin on trouve de lui, dans les *Transact. of the antiquarian society*, une Dissertation sur le vase Barberini. L.

KING (Edouard), savant anglais, né dans le comté de Norfolk en 1735, étudia à Cambridge, puis dans la société de jurisprudence du Temple, à Londres, et devint greffier (*recorder*) de Lynn dans sa province natale. Il publia, en 1767, un *Essai sur le gouvernement anglais;* fut élu, cette année, membre de la société royale, et, en 1770, de la société des antiquaires, dont il devint président en 1784. Il avait donné plusieurs autres écrits au public, lorsqu'il fit paraître, en 1788, in-4°., des *Fragments* (morcels) *de critique*, dans lesquels il prétendait éclaircir quelques passages des Saintes-Ecritures sur des principes philosophiques, et découvrir une vue étendue des choses. L'indifférence du public pour cet ouvrage fut telle alors, qu'excepté soixante exemplaires donnés en présent par l'auteur, toute l'édition alla chez l'épicier : mais l'auteur du fameux poème intitulé, *Les Poursuites littéraires*, en ayant parlé avec éloge, l'intérêt s'éveilla tout-à-coup en sa faveur; on fut obligé d'en donner une nouvelle édition, in-8°.; et un second volume in-4°. parut en 1801. Entre autres opinions singulières, on y essaie de prouver que

St. Jean-Baptiste était un ange envoyé du ciel, et le même qui avait autrefois apparu dans la personne d'Elisée; que Jésus-Christ reparaîtra une seconde fois sur la terre; que le soleil est une des maisons du ciel, et, par sa connexion avec notre globe, plus immédiatement notre ciel; que ce globe est une espèce de comète qui approche continuellement du soleil, et en approchera enfin de si près qu'il y sera consumé; que le lieu de punition destiné aux méchants est le centre de la terre, etc., etc. L'ouvrage le plus considérable qu'il publia ensuite, est une Histoire des anciens châteaux, intitulée, *Munimenta antiqua*, 4 vol. in-fol., dont le dernier n'est pas terminé. On y trouve beaucoup de savoir, de recherches et de pénétration, mais, comme dans le précédent, un penchant déréglé à avancer et soutenir opiniâtrement des conjectures insoutenables. Les autres productions de King sont: I. *Hymnes à l'Être-suprême, imités des cantiques orientaux*, 1780, deux éditions. II. *Imitation de la prière d'Abel*, 1793. III. *Considérations sur l'utilité de la dette nationale*, 1793. IV. *Observations sur les pierres qu'on dit être tombées des nuages, tant de nos jours que dans les temps anciens*, 1796; King s'y montre fort crédule, quant à l'origine de ces pierres ou aérolithes, dont la chute est aujourd'hui un fait incontestable. V. *Vestiges du château d'Oxford*, 1796, in-fol.; c'est comme l'introduction des *Munimenta antiqua*. VI. *Remarques sur les signes du temps*, 1798. L'auteur prétend démontrer que les découvertes récentes en histoire naturelle et en physique, et les événements politiques de l'Europe de ce temps-là, ont littéralement accompli quelques-unes des prophéties obscures et emblématiques de l'Écriture. Il rencontra, à cette occasion, un redoutable adversaire dans l'évêque Horsley. Edouard King mourut le 16 avril 1807. L.

KINGSTON (ELISABETH CHUDLEIGH, duchesse DE), dame anglaise d'une ancienne famille du Devonshire, naquit en 1720. Son père, colonel dans les armées anglaises, employé au collége de Chelsea, mourut pendant qu'elle était encore en bas âge, et la laissa avec sa mère, n'ayant pour exister que la modique pension qui leur était allouée par le gouvernement. Mme. Chudleigh aimait beaucoup le monde, et, malgré son peu d'aisance, continuait à fréquenter la société des personnes de distinction que le rang de son mari lui avait fait autrefois connaître. Sa fille, qui était reçue partout avec plaisir, à cause de sa beauté et de l'aimable vivacité de son esprit, eut occasion de voir M. Pultney, l'un des chefs de l'opposition, alors intimement lié avec le prince de Galles, et fut bientôt admise, par sa protection, au nombre des filles d'honneur de la princesse. M. Pultney, depuis comte de Bath, chercha à lui rendre un service plus essentiel, celui de cultiver ses facultés, en la dirigeant dans ses études. Lorsqu'il était éloigné, il correspondait avec elle pour le même objet; mais, malgré tous ses soins, l'extrême mobilité du caractère de miss Chudleigh, qui disait souvent « qu'elle » se détesterait elle-même, si elle était » deux heures dans la même position » d'esprit », et son aversion pour la lecture, ne lui permirent pas d'en tirer un grand fruit. Elle prétendait que tous les livres du monde ne lui apprenaient rien que les conversations des hommes ne lui apprissent infiniment mieux. C'est avec cet esprit-là qu'elle observait, en riant, que, « lors- » qu'on voit en même temps un An-

» glais et un Français, on peut dire » que l'un cherche la joie et que l'autre » l'éprouve. » La position élevée de miss Chudleigh, jointe à ses qualités personnelles, lui attira un grand nombre d'adorateurs. Le duc d'Hamilton obtint la préférence sur ses concurrents; et il fut convenu entre les deux amants que leur mariage aurait lieu au retour d'un voyage que le jeune duc se préparait à faire, et que, dans l'intervalle, ils adouciraient les tourments de l'absence par une correspondance non interrompue : mais leurs projets n'eurent aucune suite, par les intrigues de mistriss Hanmer, tante de miss Chudleigh, qui, cherchant à favoriser les prétentions du capitaine Hervey, fils du comte de Bristol, intercepta toutes les lettres, et, après être parvenue à faire croire à sa nièce que le duc d'Hamilton était infidèle, réussit également à lui faire épouser son rival, le 4 août 1744. Aussitôt après la première nuit des noces, miss Chudleigh, devenue Mme. Hervey, conçut une profonde aversion pour son époux, et se promit de ne jamais plus le revoir. Cependant, comme si tous les contrastes étaient réunis dans son caractère, on assure que dans l'instant même où elle traitait, avec son mari, d'une séparation à l'amiable, le résultat de la conférence qu'ils eurent ensemble fut précisément le contraire : elle devint mère; mais son enfant mourut peu après. Le duc d'Hamilton, de retour en Angleterre, après avoir reconnu en partie la supercherie de mistriss Hanmer, offrit sa main à celle dont il ignorait le mariage, et fut au désespoir du refus inexplicable qu'elle lui fit. Ce refus n'étonna pas moins le public, et irrita vivement la mère de miss Chudleigh, qui ne connaissait pas les engagements secrets de sa fille. Pour éviter les reproches dont on l'accablait, et les instances du duc d'Ancaster et d'autres grands seigneurs qui la recherchaient vainement, elle s'embarqua pour le continent avec un major anglais, devenu son compagnon de voyage d'une manière fort bizarre et qui peint bien la tournure de son esprit. Elle avait fait insérer dans les gazettes l'avis suivant : « Une jeune lady, maîtresse » de sa personne, et partagée d'une » fortune honnête, qui croit n'être » point désagréable, et qui se flatte » qu'elle ne l'est pas davantage aux » yeux des autres, est dans la résolution d'aller passer quelque temps » dans les pays étrangers; elle serait » flattée que quelque jeune homme, » d'une famille honnête et d'une société agréable, voulût être son compagnon de voyage. Elle n'a aucun » engagement de cœur, et elle souhaite » que celui qui se proposera pour » répondre à ses vues, soit aussi » libre qu'elle, afin que rien n'empêche une union plus intime de » succéder à cette première liaison. » La réponse est attendue sous quinze » jours par la voie des gazettes. On » compte que le secret sera gardé jusqu'à ce que tous les arrangements » soient pris. L'indiscrétion ne serait » point impunie. » Le surlendemain, on lut dans les journaux la réponse suivante : « Un homme entre deux âges, » d'une figure passable, d'une bonne » santé, offre ses services à la dame » de qui l'annonce est insérée dans la » gazette d'hier. Il a déjà voyagé, et » il vit dans une parfaite indépendance. Si la dame en question croit » qu'il puisse lui convenir, il est prêt » à partir aussitôt qu'elle le desirera; » elle voudra bien lui faire savoir ses » intentions, etc. » Une entrevue bientôt eut lieu, et ils firent le voyage

ensemble; mais, excédés l'un de l'autre, ils se séparèrent à Berlin. Miss Chudleigh fut bien accueillie dans cette capitale par le grand Frédéric, qui, charmé de ses manières franches, de son air décidé, de son caractère impatient et de ses reparties promptes, vives et spirituelles, la dispensa de toute étiquette, sur la demande qu'elle lui fit un jour, « de pouvoir « étudier à son aise un prince qui » donnait des leçons à toute l'Europe, » et qui pouvait hardiment se vanter » d'avoir un admirateur dans chaque » individu de la nation britannique. » Frédéric lui témoigna les plus grands égards et l'honora des plus flatteuses distinctions. Non seulement il s'entretenait familièrement avec elle, mais encore il l'honora par la suite d'une correspondance suivie. Elle se rendit, quelque temps après, à Dresde, et obtint l'amitié de l'électrice, princesse pieuse et pleine de sens, qui l'accabla de présents, et lui prodigua ces soins délicats qui prouvaient qu'elle s'intéressait vivement à son sort. A son retour en Angleterre, le premier soin de miss Chudleigh, car c'est sous ce nom qu'elle était toujours connue, fut de porter ses hommages aux pieds de son illustre protectrice, la princesse de Galles, qu'elle enchantait par ses tableaux pittoresques et les descriptions éblouissantes qu'elle lui faisait de tout ce qu'elle avait vu. Elle continua de faire les délices des cercles brillants qu'elle fréquentait ; mais son union avec le capitaine Hervey faisait son tourment continuel. Pour en détruire les traces, elle se rendit à Lainston, où le mariage avait été célébré, et, tandis que le chapelain causait avec les compagnons de voyage qu'elle avait amenés, elle arracha adroitement des registres de la paroisse, qu'elle avait demandé à parcourir, l'acte qui faisait son supplice. Mais peu de temps après, le capitaine Hervey étant devenu comte de Bristol par la mort de son père, sa femme se repentit de ce qu'elle avait fait, en apprenant surtout que son mari était atteint d'une maladie dangereuse, et qu'elle pouvait devenir bientôt une riche douairière. Elle chercha donc à rétablir sur les registres de Lainston la preuve de son mariage, qu'elle avait elle-même détruite. Elle y réussit en séduisant l'ecclésiastique qui en était dépositaire : mais ce stratagème méprisable tourna contre elle-même, et elle se trouva enveloppée dans ses propres filets ; car ce fut après qu'elle eut ainsi rétabli la preuve de son premier mariage, que le comte de Bristol recouvra la santé, et que le duc de Kingston, pair d'Angleterre, et l'un des seigneurs les plus riches de ce pays, sollicita la faveur de devenir son époux. Que de regrets n'éprouva pas alors miss Chudleigh ! En vain voulut-elle obtenir le divorce ; le comte de Bristol, quoiqu'il ne conservât pour elle aucun attachement, s'y opposa long-temps, en répondant aux personnes qui le pressaient à ce sujet, « qu'il irait à tous les diables » avant que la vanité de sa femme » pût être récompensée par le titre de » duchesse. » Mais ayant conçu une vive passion pour une autre dame qu'il desirait épouser, il ne mit plus aucun obstacle au divorce, qui, du consentement des deux époux, fut prononcé par une cour ecclésiastique, celle des *Doctor's commons*. Mistriss Hervey, au comble de ses vœux, fut unie publiquement, le 8 mars 1769, à Evelyn Pierrepont, duc de Kingston, avec la permission de l'archevêque de Cantorbéry. Le roi et la reine d'Angleterre la comblèrent de faveurs. Mais ce nouveau mariage ne fut pas plus heureux que le premier ; une

santé faible, une constitution délicate, donnaient au duc une douceur de mœurs et de caractère incompatible avec l'esprit turbulent, inquiet et dissipé de la duchesse : aussi lord Kingston ne tarda-t-il pas à regretter la perte de sa liberté. On prétend qu'il contribua lui-même à abréger ses jours. Il mourut en 1773, après avoir fait un testament dans lequel il léguait à sa femme la jouissance de toute sa fortune, à condition qu'elle *ne se remarierait pas ;* condition qui déplut fort à la duchesse, et qu'elle essaya vainement de faire rayer. Rendue à elle-même et à la fougue de son caractère, la duchesse de Kingston se replongea bientôt dans le chaos d'un monde qu'elle n'avait quitté pendant un temps qu'à regret, pour y rentrer dans la suite avec plus d'éclat. Ses goûts pour la dépense et la dissipation se reproduisirent et se multiplièrent au point qu'ils scandalisèrent le peuple même de Londres. Elle éprouva quelques mortifications, qui la déterminèrent à voyager en Italie. Elle s'y rendit dans un yacht construit à grands frais et magnifiquement orné, qui la conduisit à Rome comme en triomphe. Le pape Ganganelli reçut notre héroïne comme une princesse, et les cardinaux suivirent l'exemple du souverain pontife. Elle fit meubler un palais avec le luxe le plus effréné, et y vécut avec une extrême prodigalité. Ce fut dans ce voyage d'Italie qu'elle fit la rencontre d'un aventurier aussi bel homme qu'adroit et spirituel, qui se fit passer près d'elle pour le prince d'Albanie, et eut l'art de s'en faire aimer éperdument. Elle était sur le point de donner sa main et sa fortune à cet aventurier, qui prenait le nom de Warta, lorsque ce personnage dont on n'a jamais bien connu l'origine, et qui avait trompé d'une manière assez singulière les États-généraux, fut arrêté comme escroc, et se tua dans sa prison. Un danger plus réel encore vint succéder à ce fâcheux événement; la duchesse apprend que les héritiers du duc de Kingston l'attaquent comme coupable de bigamie, et demandent que le mariage et le testament du feu duc soient cassés : très effrayée, elle veut se rendre à Londres; mais son banquier, gagné, dit-on, par ses adversaires, se fait céler pour éviter de lui donner l'argent nécessaire pour son voyage : elle n'hésite pas un instant, elle l'attend sur le seuil de sa porte, et, le pistolet à la main, le force à lui donner des fonds, et part pour l'Angleterre. Déjà on commençait des informations; la validité du premier mariage était reconnue, et l'on prétendait que la cour ecclésiastique qui l'avait cassé, n'était pas compétente. L'opinion publique, que la duchesse avait toujours méprisée, pouvait être ici d'un grand poids; aussi n'apprit-elle pas sans chagrin que le fameux comédien Foote, auteur connu par ses écrits satiriques, allait faire jouer sur le théâtre de Hay-Market, une pièce (*A trip to Calais*, Un tour à Calais), dont elle était l'héroïne, sous le nom de *lady Crocodile.* Elle vint à bout de faire supprimer la pièce (*V.* FOOTE). Plusieurs pamphlets sanglants furent répandus dans le public : jamais procès n'avait fait autant de bruit que celui-là, et ne fut jugé avec plus de solennité. La salle de Westminster était remplie d'une foule immense. La famille royale, les ministres étrangers, les membres de la chambre des communes, etc., assistèrent à ce jugement. Suivant M. d'Archenholz, présent aux séances, la duchesse, vêtue de noir, et ayant à ses côtés deux femmes-de-chambre, un médecin, un

apothicaire, un secrétaire et six avocats, avait adopté une singulière méthode de résister à l'émotion que lui avait causée son interrogatoire; c'était de se faire tirer quelques palettes de sang en sortant de devant ses juges. Sa contenance noble et ferme, jusqu'à la fin de la procédure, lui gagna tous les cœurs, quoique les lois lui fussent contraires; elle tint elle-même à l'assemblée un discours avec une dignité inimitable: cependant elle fut déclarée coupable par la majorité des pairs, au nombre de deux cents. La peine portée par la loi pour une bigamie prouvée, est l'application d'un fer rouge sur la main droite; mais les avocats de la duchesse firent valoir les priviléges de la pairie, qui en était exempte d'après un ancien privilége, et elle en fut quitte pour une remontrance du grand *stewart*. Ce qu'il y eut de bizarre dans ce jugement, c'est que tandis qu'on cassait le second mariage de la duchesse de Kingston, le testament du duc fut confirmé comme étant indépendant de ce mariage; et elle conserva ainsi les biens immenses qu'il lui avait donnés. L'affaire ainsi terminée, les adversaires de milady, redevenue comtesse de Bristol, formèrent un plan de poursuites pour la confiner dans le royaume, et la dépouiller de ses biens. On préparait déjà le writ *ne exeat regno*, ou défense de sortir du royaume; mais elle trompa leur vigilance, s'embarqua pour Calais, y séjourna quelque temps, et recommença ensuite ses voyages. Elle se rendit d'abord à Rome pour y terminer quelques affaires d'intérêt, revint à Calais, y prit un hôtel magnifique, qu'elle fit meubler à grands frais, et où elle réunit l'élégance à la somptuosité la plus éclatante et la plus recherchée: mais ce séjour lui parut trop peu convenable pour elle; bientôt elle fit construire un vaisseau d'un nouveau genre, et de la plus grande magnificence, dans lequel toutes les commodités de la vie étaient ménagées, pour se rendre à Pétersbourg, où Catherine II l'accueillit avec distinction: elle alla ensuite en Pologne, où le prince de Radziwil lui donna des fêtes magnifiques, et notamment une chasse à l'ours aux flambeaux. Un régiment de hussards, des torches à la main, formait dans la forêt un cercle au milieu duquel étaient les chasseurs également armés de flambeaux. L'ours entouré de feux, effrayé du tumulte, fut poursuivi et forcé. Il paraît même que le prince devint tellement épris de la duchesse qu'il sollicita sa main comme une faveur, et qu'il n'obtint qu'un refus. De retour en France, sa grande fortune, son esprit, sa réputation, ses folies mêmes, assurèrent à cette dame une brillante existence; elle y vécut long-temps entourée d'artistes et d'hommes d'esprit de toutes les classes. Elle venait d'acheter le magnifique château de S^te^.-Assise, à deux lieues de Fontainebleau, où elle avait réuni tout ce qui peut ajouter aux agréments de la vie, lorsqu'elle fut attaquée de la maladie dont elle mourut au bout de quelques jours, le 28 août 1788, âgée de soixante-huit ans révolus. Elle avait fait venir en France deux jurisconsultes anglais pour rédiger son testament. Cependant comme cet acte se ressentait de la bizarrerie de son caractère, les héritiers en contestèrent la validité, et parvinrent à le faire casser. Le montant des biens de la duchesse, en France, tant en terres qu'en diamants et meubles, se montait à 200 mille livres sterl., indépendamment des possessions qu'elle avait en Russie. Parmi les différents legs qu'elle fit, on remarque

ceux d'une garniture de pierreries à l'impératrice de Russie, d'un gros diamant au pape, etc. La duchesse de Kingston, que nous ne devrions appeler, comme les Anglais, que la comtesse de Bristol, est sans contredit une des femmes, on pourrait presque dire un des hommes les plus extraordinaires du dernier siècle: quoique sans instruction, le long usage du monde, ses relations avec des artistes et des gens instruits de toutes les classes et de toutes les nations, ses voyages, et un esprit naturel plein de pénétration, lui donnèrent la facilité d'effleurer tous les sujets avec agrément. Elle causait à merveille; sa manière de conter avait quelque chose de vif, de pittoresque et d'inattendu. Elle écrivait bien, et son style avait, suivant un auteur anglais, *quelque chose du brillant de ses yeux*. Son caractère violent, emporté, et d'une trempe peu commune, lui faisait mépriser les dangers, et braver trop souvent l'opinion publique. Une ame de feu, une imagination vive et brillante, une complexion forte, un tempérament plus ardent que sensible, et une beauté dont le charme était irrésistible, ont fait dire à un jeune poète anglais:

Son œil commande de l'aimer;
Son geste veut qu'on le lui prouve.

Plusieurs écrits sur la vie de cette dame ont été publiés à Londres; nous n'avons pu recueillir que les deux suivants, le premier en anglais, intitulé: *Détails authentiques et particuliers sur la dernière duchesse de Kingston*, Londres, 1788, in-8°.; l'autre, en français sous le titre d'*Histoire de la vie et des aventures de la duchesse de Kingston*, Londres, 1789, in-8°. M. Faverolles a fait paraître en 1813, *La Duchesse de Kingston, ou Mémoires d'une anglaise célèbre, morte à Paris en* 1789, extraits en partie des deux ouvrages précédents qu'il a défigurés par une teinte trop romanesque, et délayés en quatre vol. in-12. D—z—s.

KINSCHOT (Henri de), naquit en 1541 à Turnhout en Brabant, d'une famille distinguée et originaire de Gand. Après avoir étudié le droit à Louvain et à Paris, il se forma à la pratique du barreau, à Bruxelles, sous son oncle maternel Jean Gevartius. (*Voyez* son article.) Digne d'un tel maître, il fut à son tour, pendant quarante ans, l'oracle de la jurisprudence. Une profonde instruction se réunissait chez lui aux qualités morales les plus précieuses, probité, désintéressement, amour des pauvres, absence de toute autre ambition que celle du bien. Il mourut en septembre 1608, dans la 67e. année de son âge. Il a laissé un monument de son expérience consommée en fait de pratique, dans ses *Responsa sive consilia juris*, suivis de sept petits Traités sur des matières de jurisprudence, ouvrage qui n'a paru qu'en 1633, par les soins de Valère André, in-fol. — Kinschot (François-Henri de), fils du précédent, naquit à Bruxelles en 1579 ou 1580, et y mourut le 3 mai 1654. Il fut successivement conseiller d'état du roi d'Espagne, trésorier-général de ses domaines et finances dans les Pays-Bas et en Bourgogne, et grand chancelier de Brabant. Il a considérablement augmenté les *Responsa juris* de son père, réimprimés par Valère André, à Bruxelles, 1654, in-fol. — Kinschot (Gaspar de), issu de la même famille, naquit à la Haye, le 29 septembre 1622. Après avoir fait de bonnes études en droit à Utrecht et à Leyde, il voyagea en Allemagne, en Suisse et en France. De retour dans sa patrie, en 1646,

il fut nommé l'un des sept députés composant l'ambassade des Etats-généraux au traité de paix de Westphalie, et il s'y distingua également par ses talents et son amabilité. Doué d'une figure agréable (témoin cette moitié du distique placé sous son portrait :

Pectore qui Musas, Charites circumtulit ore),

il paraît avoir été d'une complexion délicate. Déjà en 1644 il se plaint de sa poitrine, et il célèbre sa convalescence d'une maladie dangereuse. Sa santé fut souvent altérée à Munster. Son retour à la Haye parut la rétablir; mais une rechute l'emporta le 29 décembre 1649, dans la 27e. année de son âge. Dès sa première jeunesse, les Muses latines furent son délassement favori. Le chant du cygne fut pour lui une belle pièce en vers alexandrins sur les ides d'octobre, jour consacré par la naissance de Virgile. Ses *Poëmata* n'ont paru qu'en 1685, à la Haye, in-12. C'était le bon temps de la poésie latine en Hollande, et Kinschot y figure avec honneur. Le recueil, divisé en quatre livres, se compose de poésies sacrées, d'élégies et idylles, de pièces historiques, de mélanges. Quelques-unes de ces productions avaient déjà paru à la suite des *Poëmata* de Nicolas Heinsius, Amsterdam, 1666. — Kinschot (Nicolas de), autre fils de Henri, né à Delft en 1584, mort conseiller-pensionnaire de cette ville en 1660, avait succédé à Hugues de Groot (Grotius) comme fiscal de Hollande; et, dans des temps difficiles, il se signala par sa sagesse et sa modération. Il avait hérité des goûts littéraires de son père, et n'avait encore que seize ans quand il prononça un discours imprimé à la Haye, 1600, in-4°., sous le titre de *Oratio panegyrica de rebus à Mauritio principe Auriaco gestis.* — Roland de Kinschot, cousin des précédents, cultivait aussi la poésie latine. On trouve de lui deux pièces frappées au bon coin, et datées, l'une de 1667, l'autre de 1672, dans les *Deliciæ poëticæ* de Van Santen (*Fascic.*, VIII, pag. 360 et 362). M—on.

KIOEPING (Nicolas Matson), voyageur suédois, né en 1630, fut un des premiers qui parcourut avec attention les contrées de l'Asie et de l'Afrique pour en faire connaître le climat, les productions et les mœurs. En 1648, il partit pour les Grandes-Indes comme simple matelot sur un navire hollandais; quelques années après, il se rendit dans les états du grand Mogol, d'où il passa en Perse. Ayant servi quelque temps dans les gardes de Châh Abbas, et assisté à plusieurs expéditions, il alla à Suse, et visita les principaux endroits de l'Arménie. De retour en Perse, il entreprit d'autres courses, et arriva en 1652 à Ceylan, où il devint interprète d'un ambassadeur hollandais, qu'il accompagna sur la mer Rouge, en Arabie, en Egypte, à Coromandel, Malacca et Sumatra. Ce long voyage fini, il prit congé de l'ambassadeur à Batavia, parcourut de nouveau plusieurs parties de l'Inde, fit naufrage près de l'île de Formose, et retourna enfin l'année 1656 en Suède, où il fut placé à la marine. Il servit avec distinction pendant les campagnes de 1657 et 1658, et mourut en 1667. La Relation de ses voyages en suédois fut publiée d'abord en 1674, à Visingsœ; puis à Stockholm, 1743, in-8°. : la quatrième édition a paru en 1759, in-8°., à Vesteras. C—au.

KIOSEM, ou plus exactement Keutschem, ou sultane, était aïeule du jeune Mahomet IV. Lorsque les janissaires placèrent cet enfant de

huit ans sur le trône d'Ibrahim son père, qui venait d'être déposé, la régence fut confiée à la vieille sultane, qui avait autant d'expérience, d'esprit et de fermeté que d'ambition. Elle ne tarda pas à devenir jalouse de Lerkhann, mère du sultan régnant; et pour perdre sa rivale et s'assurer mieux la puissance, elle forma le dessein de renverser du trône Mahomet IV, et de lui substituer le prince Soliman, un autre de ses petits-fils, mais, qui n'ayant plus de mère, ne lui présentait pas de partage à craindre dans l'exercice de l'autorité. Tel était le projet dont la hardiesse n'effraya nullement une princesse violente et altière, à l'âge de quatre-vingts ans. L'aga des janissaires, Bectas, entra dans ses vues criminelles, et devint l'instrument de cette conjuration fameuse de 1648, dont l'audacieuse Kiosem était l'ame. Le grand vizir Sinan-pacha déjoua le complot, en mettant tout le sérail sous les armes, et en obtenant du muphti la sentence de mort de la vieille sultane. Les icoglans, porteurs de son arrêt, accoururent à son appartement. Les eunuques de la garde de Kiosem se prosternèrent, et en livrèrent l'entrée. Elle-même, cachée dans un réduit obscur, avait l'espérance d'échapper à ses bourreaux, lorsqu'un icoglan découvrit au fond d'une armoire, sous des tapis qui la dérobaient aux regards, la veuve d'Achmet Ier., la mère et l'aïeule de quatre sultans; il l'arracha par les pieds de ce dernier asile. Kiosem était revêtue des plus riches habillements et couverte de pierreries : elle eut, malgré son âge, la force de se relever et de fuir, et la présence d'esprit de jeter derrière elle des poignées de sequins, se flattant d'amuser, par-là, l'avidité des icoglans; mais ses dépouilles leur étaient promises, et ils ne laissèrent point échapper une si riche proie. Ils atteignirent la princesse, la terrassèrent, la dépouillèrent presque nue, et la traînèrent dans cet état déplorable hors du sérail : ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et après une longue résistance, qu'elle fut étranglée par leurs mains. La mort de la fameuse Kiosem fut plus étonnante encore que sa vie. S—y.

KIPPING (Henri), philologue allemand, naquit à Rostock ou dans les environs (1), vers l'an 1623. Il venait de terminer ses études en recevant le doctorat, lorsque se promenant dans les environs de la ville, il fut rencontré par des soldats, qui le forcèrent d'endosser l'habit militaire, et l'emmenèrent au camp avec eux. Un jour qu'il était en faction devant l'hôtel du conseiller d'état, Alexandre d'Erskin, ce seigneur l'aperçut tenant un livre, et lisant à la dérobée; il le fit venir, et, l'ayant interrogé, fut si satisfait de ses réponses qu'il lui acheta son congé, et lui confia le soin de sa bibliothèque. Kipping devint ensuite, par le crédit de son protecteur, co-recteur de l'académie de Brême : il mourut en cette ville d'une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé dans sa chaire, le 16 (26) février 1678. C'était un homme doux et affable, mais de mœurs peu réglées. On a de lui : I. *Exercitatio de creationis operibus*, Francfort, 1664, in-12; Brême, 1665, in-4°., et Francfort, 1678, même format. II. *Exercitationes sacræ de Scripturâ veteris et novi Testamenti*, Francfort, 1665, in-12. III. *Notæ et animadversiones in axiomata politica gallicana*, etc.,

(1) C'est à tort que quelques biographes le font naître en 1634, car on le voit immatriculé au gymnase de Greifswald, le 30 juillet 1635. Son portrait, gravé à la tête de ses *Institutiones politicæ* (1667, in-4°.), le dit né à Rostock; mais on ne trouve point son nom ni celui de sa famille dans les registres de baptême de cette ville.

Brême, 1668, in-12; c'est une réfutation de l'ouvrage d'Antoine Aubery, *Des justes prétentions du roi sur l'empire*, etc. IV. Des Dissertations, 1°. *De linguâ primævâ*; 2°. *De linguâ hellenisticâ*; 3°. *De characteribus novis*. Crénius les a insérées dans ses *Analecta philologico-critico-historica*; elles sont assez superficielles, même au jugement de l'éditeur, qu'on ne peut accuser de trop de sévérité. V. *Antiquitatum romanarum libri IV*. C'est le principal ouvrage de Kipping; il a eu huit éditions, dont la meilleure est celle de Leyde, 1713, 3 vol. in-8°., avec de nombreuses additions. On a encore de Kipping un *Supplément à l'histoire ecclésiastique* de Jean Papus, 1662, in-8°.; 1677, in fol. On peut consulter sa vie par Jean Harvigosth, dans la dernière édition de ses *Antiquitates romanæ*, et surtout Henr. Erh. Heeren, *Oratio de Henr. Kippingio*, Brême, 1756, in-4°. de 51 pages. W—s.

KIPPIS (André), biographe anglais, fils d'un marchand de bas de soie, né à Nottingham en 1725, mort le 8 octobre 1795, fut successivement pasteur de plusieurs congrégation de *dissenters*, employé dans l'enseignement, membre de la société royale de Londres, de celle des antiquaires et de quelques autres compagnies savantes. Son principal ouvrage est la seconde édition considérablement augmentée de la *Biographia britannica* (en anglais), en cinq volumes in-fol., qui parurent à de longs intervalles; le premier en 1778, et le cinquième en 1793: c'est un des meilleurs ouvrages qui existent en son genre. On reproche cependant à son travail un plan défectueux. Au lieu de fondre ses additions et ses corrections dans le texte original, il préféra de réimprimer ce texte tel qu'il était, et d'imprimer en notes ses discussions et ses additions; ce qui donne souvent à l'ouvrage l'air d'une longue controverse, et le grossit hors de mesure. La mort le surprit avant qu'il eût terminé le sixième volume, qui fut continué sur un plan différent. On peut encore reprocher au biographe une excessive indulgence, inspirée par la partialité de l'amitié, ou par un esprit de bienveillance universelle, sentiments très louables sans doute; mais ce n'est pas ainsi qu'on écrit l'histoire. Le docteur Kippis était un homme actif et très laborieux; il a rapporté que, dans la première partie de sa vie, il lut constamment, pendant trois années, seize heures chaque jour. Il s'était annoncé par des articles de critique dans le *Gentleman's* et le *Monthly Magazine*; par la publication d'un ouvrage périodique, intitulé la *Bibliothèque*. Ce fut lui qui créa, en quelque sorte, le *Nouvel annuaire* (*the New annual register*) pour balancer l'influence politique de l'ancien; mais, malgré son mérite, le nouveau n'atteignit point ce but. On lui doit en outre la *Vie du capitaine Cook*, Londres, 1788, in-4°. (*Voy.* Cook); des éditions nouvelles des six discours de John Pringle, avec la Vie de l'auteur, dont il avait été l'ami intime, 1783, in-8°.; des *Leçons* et l'*Explication du Nouveau-Testament*, par le docteur Doddridge, avec la Vie des auteurs, 1792; quelques pamphlets; des articles nombreux dans différents journaux estimés, et un volume de *Sermons*. L.

KIRCH (Gottfried), habile astronome, naquit, le 18 décembre 1639, à Guben, dans la Basse-Lusace. Élève d'Hévélius dans l'art d'observer, il s'établit à Leipzig, et y publia, en 1667, un calendrier dont le succès surpassa de beaucoup

son attente; il commença, en 1681, à faire paraître dans la même ville des éphémerides, à la fin desquelles il annonçait les principales observations faites l'année précédente. Kirch se maria, quoique sans fortune, et il redoubla d'activité pour subvenir aux besoins de sa famille. La mort de son épouse interrompit ses travaux; mais il eut le bonheur de former une nouvelle union avec Mlle. Winckelmann, jeune personne pleine de mérite, et qui joignait aux qualités du cœur un goût très vif pour l'astronomie (*Voy.* l'article suivant). Il revint, peu de temps après, à Guben, où il demeura jusqu'en 1700, époque où le grand-électeur Frédéric Ier. le fit venir à Berlin. Kirch y fut nommé membre de la nouvelle académie des sciences de cette ville, et directeur de l'observatoire, avec le titre d'astronome royal. Il mourut à Berlin le 25 juillet 1710. « Il avait » formé, dit Montucla, de quelques » étoiles informes, trois nouvelles » constellations, le *Globe impérial*, » les *Glaives électoraux de Saxe* » (ce sont les armes de cet électorat) » et le *Sceptre de Brandebourg;* » mais en général les astronomes ont » peu goûté ces nouvelles constellations. » On a de Kirch : I. Des *observations* (en allemand) *sur la comète qui parut en Italie en* 1676, Leipzig, 1677, in-4°. II. *Sur une étoile du cou de la Baleine*, ibid., 1678, in-4°. III. Des *Éphémerides*, depuis 1681 jusqu'à 1702. IV. *Relation de la comète de* 1682, Leipzig, in-4°. V. *Relation de la comète de* 1683, ibid., in-4°. VI. *Calendarium christianum, judaïcum et turcicum ad ann.* 1685 (en allem.), Nuremberg, in-4°. VII. Un grand nombre d'*Observations* intéressantes dans les *Miscellanea Berolinensia*, et dans les *Acta eruditorum Lipsiensium*. (Voy. la *Bibliographie astronomique* de Lalande, pag. 286 et 287.) W—s.

KIRCH (Marie-Marguerite Winckelmann), naquit en 1670 à Panitzsch dans la Haute-Lusace. Son père, pasteur de cette petite ville, n'oublia rien pour cultiver sa raison et lui inspirer l'amour des sciences. Ce fut son goût pour l'astronomie qui lui fit préférer Kirch, veuf et sur le retour de l'âge, à un parti beaucoup plus avantageux. Elle fut très utile à son mari dans ses travaux astronomiques. Devenue veuve, elle accepta un logement que le baron de Krosick lui offrit à Berlin pour continuer ses observations. Ayant eu le malheur de perdre ce généreux protecteur, elle se rendit avec sa famille à Dantzig, dans l'espoir d'y jouir d'un sort plus agréable : son attente fut cruellement déçue. Le czar Pierre-le-Grand, informé de la situation de Mme. Kirch, lui proposa de venir s'établir à St.-Pétersbourg; mais elle préféra suivre son fils à Berlin, où elle mourut quelques années après, le 29 décembre 1720, dans sa cinquantième année. Mme. Kirch n'était pas entièrement désabusée des rêveries astrologiques. Elle s'occupa long-temps avec ses filles du calcul des éphémérides et des almanachs de Berlin : on a en outre de cette dame deux petits écrits en allemand, *sur la position de Jupiter et de Saturne* en 1712, et sur leur conjonction, qu'elle annonça pour l'année suivante. On trouve son éloge dans la *Bibliothèque germanique*, tom. III. W—s.

KIRCH (Christfried), fils des précédents, né à Guben le 24 décembre 1694, surpassa son père dans la science de l'astronomie. Il commença ses études à Berlin, et les alla con-

tinuer à l'université de Halle. Il se hâta d'aller rejoindre sa mère, restée veuve, et la suivit à Dantzig, où il ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. Il fut rappelé à Berlin en 1717, pour succéder à J.-H. Hofmann dans les places d'académicien et de directeur de l'observatoire; il obtint, peu après, la permission de visiter la France, l'Angleterre, la Hollande, et revint riche de nouvelles connaissances. Sa réputation le fit rechercher avec empressement; mais, comblé des bontés de son souverain, il refusa les offres les plus avantageuses, et mourut d'apoplexie à Berlin, le 9 mars 1740. Kirch était associé de l'académie des sciences de Paris et de Saint-Pétersbourg. Ce savant était d'un caractère doux et modeste; il joignait à des connaissances étendues en astronomie, un goût très vif pour la littérature, et il possédait les langues anciennes et modernes. M. Bayer et Jos. Delisle étaient ses amis particuliers. On a de lui : I. *Transitus mercurii per solem ad anni proximi 1720 diem 8 maii, ex variis tabulis supputatus, et necessaria commentatione illustratus*, Berlin, 1719, in-4°. II. *Observationes astronomicæ selectiores*, ibid., 1730, in-4°., recueil très estimé. III. Des *Mémoires* dans les *Miscellanea Berolinensia*, dans les *Transactions philosophiques*, et dans le Recueil de l'académie de St.-Pétersbourg. J. Klefeker lui a consacré un article dans la *Bibl. eruditor. præcocium;* on peut aussi consulter le *Dictionn.* de Chaufepié, son *Eloge* dans la Biblioth. germaniq. (tom. I, pag. 222), et la *Bibliogr. astronomique* de Lalande. W—s.

KIRCHBERGER (NICOLAS-ANTOINE), baron de Liebistorf, naquit à Berne, le 13 janvier 1739, d'une ancienne et illustre famille. Dès l'âge de dix-neuf ans, il servait sa patrie, et cultivait en même temps la philosophie et les lettres. A cette époque, où il était encore au service, et commandait un détachement au fort St.-Pierre près de Maëstricht, il avait conçu, d'après quelques traits des écrits de Leibnitz et de Wolf, le projet d'un ouvrage philosophique, mais qu'un de ses amis de Munich, le conseiller Eckartshausen, exécuta depuis. Il reçut, à Bâle, des encouragements de Daniel Bernoulli, et à Berne, des témoignages d'estime de J.-J. Rousseau, qui parle de lui dans ses *Confessions* (liv. XII), et avec lequel on voit qu'il correspondait dans sa jeunesse, d'après une lettre du 17 mars 1763, où l'auteur d'*Emile* lui donnait amicalement des avis sur son mariage. Il se fit connaître comme bon citoyen et comme écrivain ingénieux, par un discours qu'il prononça, en 1765, dans une de ces assemblées où les jeunes patriciens bernois font une espèce de cours de politique pratique. Il y célébra le généreux héroïsme des habitants de Soleure, qui, dans le siége de dix semaines que leur ville soutint en 1318 contre Léopold Ier., duc d'Autriche, voyant une troupe d'assiégeants tombés dans l'Aar par la rupture du pont, et en danger imminent de se noyer, volèrent à leur secours, parvinrent à les sauver, leur donnèrent de la nourriture et des habillements, et les renvoyèrent sans rançon. Ce discours, imprimé à Bâle en 1765, in-8°., sous le titre d'*Histoire de la vertu helvétique* (en allemand), et inséré dans le Recueil des harangues patriotiques, Berne, 1773, in-8°., a été cité avec éloge par un grand nombre de journaux étrangers, par le *Journal encyclopédique de* 1766 (IV, I, 144), et par la *Gazette littéraire de l'Europe*,

juillet 1766, page 181. Kirchberger, quoique porté par goût à la philosophie, s'était occupé de l'étude des sciences naturelles, qu'il rendit utile à son pays en l'appliquant à l'agriculture. Membre de la société économique et physique de Berne, dont il fut l'un des fondateurs, et qu'il présida depuis en 1795, il fit, à sa réquisition, des expériences sur le mélange des matières animales avec le gypse, employé dans les prairies artificielles. Les résultats heureux qu'il obtint, sont l'objet d'un Mémoire inséré dans la Collection de cette société, et dans le Journal de l'abbé Rozier en 1774. Il fut membre du conseil souverain depuis 1775, et, pendant six ans, bailli de Gottstadt, près de Bienne. Après avoir vaqué à ses importantes fonctions, il allait chaque année, à sa campagne de Morat, jouir de la nature, de ses livres et du repos, au sein de sa famille. C'est à lui que J.-J. Rousseau écrivait ces mots, servant de leçon pour beaucoup d'autres qui couraient après la réputation et les plaisirs : *Il faut que votre maison vous suffise, ou jamais rien ne vous suffira.* Lié avec le savant et pieux Zimmermann, avec le spirituel et mystique Eckartshausen, Kirchberger avait réuni, comme ce dernier, aux connaissances physiques, l'étude de la philosophie religieuse. La doctrine de Kant, purement rationnelle, et tendant à l'idéalisme sans type réel, flattait peu ses sentiments, ainsi que ceux de son ami, qui combattait dans ses écrits les sectateurs de la *raison pure* avec leurs propres armes, avec la nomenclature du philosophe de Kœnigsberg. Une secte d'*Illuminants* ou d'*Éclaireurs*, dirigée par l'influence de leur chef, Frédéric Nicolaï, éditeur de la *Bibliothèque universelle germanique*, se propageait en Allemagne et en Suisse : Kirchberger écrivit, dans une feuille périodique, en 1790, contre cette secte; et il engagea son ami de Munich et le chevalier de Zimmermann à rédiger, de leur côté, des Mémoires, qui déterminèrent l'empereur à prendre, de concert avec la cour de Berlin, des mesures pour arrêter les progrès du philosophisme moderne, mais ce fut en vain. Le Livre *Des erreurs et de la vérité*, et le *Tableau naturel*, par un philosophe inconnu, avaient été, dans une vue semblable, publiés en France, sans avoir pu retarder les progrès de l'esprit encyclopédique. Le zélé Suisse desira connaître l'auteur de ces ouvrages. Il entama, en 1792, avec Saint-Martin, qu'il regardait comme le génie le plus profond de son siècle, mais qu'il eût voulu entendre et pénétrer, une correspondance théosophique, restée manuscrite, et que nous avons eue sous les yeux. Elle dura pendant toute la révolution, dont ils ne s'occupèrent qu'en passant, et comme d'une crise qui leur paraissait être dans l'ordre moral ce que les tempêtes sont dans l'ordre physique. Le spiritualiste Saint-Martin, en donnant ses explications à Kirchberger, ne cessait de le renvoyer humblement à Jacob Boehm, qu'on a nommé le *Philosophe teutonique*, et qu'il appelait *la plus grande lumière qui eût paru sur la terre après celui qui est la lumière même.* Saint-Martin avait appris, à l'âge de près de cinquante ans, la langue allemande, pour traduire Boehm en français, afin de le mieux comprendre et de le faire comprendre aux autres. Il demandait, à son tour, au baron suisse, l'interprétation de quelques mots allemands dont la signification n'était rien moins que claire, et dont il aspirait à entendre le sens, pour le lui expliquer. Ces

communications mutuelles, ce cours de spiritualisme ou de philosophie intérieure, ayant pour objet l'investigation de la *Cause active-intelligente*, ou sa manifestation par les vertus qui l'opèrent dans l'homme de desir, et dont ils cherchaient, d'après le bon Jacob Boehm, la source commune en eux-mêmes, rendirent le maître et le disciple amis. En 1796, ils s'envoyèrent réciproquement leurs portraits : ils se promirent de se voir. La Suisse était encore paisible; mais elle ne le fut pas long-temps. Saint-Martin avait pris ses passeports : cependant il ne partit point. Le sensible et généreux Suisse, à une époque où le discrédit des assignats mettait son ami français dans la gêne, lui envoya dix louis, que celui-ci reçut et garda en dépôt. De même qu'ils cherchèrent vainement à se voir, ils firent, l'un et l'autre, d'inutiles efforts, l'un pour écarter les nuages, l'autre pour s'éclairer sur les obscurités dont étaient enveloppées les *lumières* du théosophe allemand, et que son grand disciple Gichtel, auteur de sa Vie et de l'édition d'Amsterdam (1682) de ses œuvres, n'avait pu dissiper. Kirchberger voulut prendre part à l'œuvre; et non seulement il seconda le travail de la traduction de Boehm, mais il mandait qu'il avait commencé à traduire ses lettres et celles de Gichtel, fait un précis de la doctrine du premier, et entrepris un dictionnaire de leur langue, lorsque la correspondance qui l'annonçait vint à cesser peu de temps avant sa mort, arrivée en 1800 : car Saint-Martin, dans son *Portrait* ou *Journal historique*, dit, à la date du 10 juillet de cette année, qu'il retourne d'Amboise à Paris, dans l'espoir qu'un de leurs amis communs le consolera de la perte de son ami Kirchberger. G—CE et N—R.

KIRCHER (HENRI), jésuite, né en 1608 à Nuys, petite ville sur le Rhin, entra dans la Société après avoir terminé ses études, et enseigna plusieurs années les belles-lettres et la philosophie à Cologne. Animé d'un zèle ardent pour la propagation de la foi, il sollicita de ses supérieurs la permission de passer aux Indes; mais, arrivé en Espagne, il ne put continuer son voyage, et s'arrêta à St.-Sébastien, où il professa deux ans la rhétorique. De retour en Allemagne, il s'appliqua au ministère de la prédication, et résolut bientôt d'établir une mission dans le Nord : il parcourut, dans ce dessein, le Danemark et les pays voisins; mais, accablé de fatigues et d'infirmités, il fut forcé de revenir à Cologne : il souffrit, les trois dernières années de sa vie, avec une résignation et une patience admirables, les douleurs dont il plut à Dieu de l'éprouver, et mourut le 29 janvier 1676, dans de grands sentiments de piété. On a de lui quelques ouvrages de *Controverse* (en allemand), et un *Choix de Sermons* (en français), Cologne, 1647, in-12. W—s.

KIRCHER (CONRAD), savant philologue, né à Augsbourg dans le XVIe. siècle, fit ses études à l'académie de Tubingue, et, après avoir reçu ses grades, revint dans sa patrie, où il ne tarda pas d'être promu au pastorat. Il partagea le reste de sa vie entre l'étude et ses fonctions, qu'il exerça successivement à Augsbourg, en Hongrie, en Autriche, en Bavière et en Franconie. On ignore l'époque de sa mort; mais on verra qu'elle ne peut être que postérieure à l'année 1622. Il a publié : *Concordantiæ veteris Testamenti græcæ, hebræis vocibus respondentes* Πολύχρηστοι : *simul enim lexicon hebraïco-latinum, hebraïco-*

græcum, græco-hebraïcum, geminam vocabulorum significationem ex LXXII *interpretum translatione petitam*, Francfort, 1607, 2 vol. in-4°. Ce savant ouvrage, qui avait coûté des soins infinis à son auteur, n'eut aucun succès, parce que les théologiens eux-mêmes n'en concevaient pas l'utilité, et ignoraient la manière de s'en servir. Ce motif détermina Kircher à faire paraître un traité: *De Concordantiarum biblicarum maximè veteris Testamenti græcarum, hebræis vocibus respondentium, vario ac multiplici in sacrosanctâ theologiâ usu*, Wittemberg, 1622, in-4°. Cette concordance eut dès-lors un peu plus de vogue; mais ce ne fut que long-temps après, que plusieurs savants s'en servirent utilement, surtout pour l'explication du nouveau Testament. Richard Simon en parle avec éloge dans sa *Nouvelle bibliothèque choisie*; mais c'est à tort qu'il fait à Kircher le reproche, répété depuis par les bibliographes, d'avoir pris pour base de son travail la version des Septante de l'édition de la polyglotte du cardinal Ximenès: Kircher annonce lui-même, dans la préface, qu'il a suivi l'édition de Bâle, 1550, in-8°., copie de l'édition d'Alde, et non celle d'Alcala. On a reproché avec plus de raison à Kircher, d'avoir rangé les mots d'après l'ordre alphabétique hébreu, quoi qu'il ait intitulé son ouvrage *Concordance grecque;* d'avoir cité peu exactement plusieurs passages grecs; et enfin d'avoir rassemblé confusément les dérivés sous les racines hébraïques. Trommius a évité ces défauts dans sa *Concordance grecque* (1718, 2 vol. in-fol.) très supérieure à celle de Kircher. J. Gagnier donnait cependant la préférence à l'ouvrage du théologien allemand, dans ses *Vindiciæ Kircherianæ sive animadversiones*, etc., Oxford, 1718 (*Voy.* GAGNIER, tom. XXI, pag. 263). On ne consultera pas sans fruit l'article que Jean Leclerc a consacré aux différentes Concordances de Kircher et de Trommius, dans la *Bibliothèque ancienne et moderne* tom. x, pag. 365-409. W—s.

KIRCHER (JEAN), théologien, né, dans le XVIIe. siècle, à Tubingue, fit ses études à l'académie de cette ville avec beaucoup de succès: il reçut ensuite les ordres sacrés; mais, n'ayant pu obtenir une vocation aussi promptement qu'il le desirait, il résolut de voyager. La lecture de quelques ouvrages de controverse l'ayant déterminé à examiner les principes religieux dans lesquels il avait été élevé, il ne tarda pas à en reconnaître le peu de solidité, et abjura enfin solennellement le luthéranisme. Il rendit compte de ses motifs, dans un ouvrage intitulé: *Ætiologia in quâ migrationis suæ ex lutheranâ synagogâ in ecclesiam catholicam veras et solidas rationes succinctè exponit*, etc., Vienne, 1640, in-8°. Cet écrit produisit une grande sensation, et plusieurs ministres essayèrent de le réfuter. J. George Dorsche y opposa: *J. Kircherus devius, sive Hodegeticus catholicus* etc., Strasbourg, 1641, in-12; Abraham Calov, *Examen anti-Kircherianum*, Kœnigsberg, 1643; et Jean Conrad Sohragmuller, un *Anti-Kircher* (en allemand), 1654. Un jésuite allemand, nommé Henri Waguereck, prit la défense de Kircher dans son *Anti-Dorsche*, 1653, et fut attaqué à son tour par Balt. Bebelius, 1682: ces détails sont extraits des *Anti* de Baillet et du *Dictionnaire* de Bayle. On n'a rien pu découvrir sur Kircher, postérieurement à son abjuration.

W—s.

KIRCHER (ATHANASE), jésuite allemand, l'un des hommes les plus savants et les plus laborieux qu'ait produits cet ordre célèbre, naquit le 2 mai 1602, à Geysen, petit bourg près de Fulde, de parents honnêtes, et qui soignèrent son éducation. Après avoir terminé ses études, il entra dans la Société, où il trouva de nouveaux moyens de satisfaire sa passion de s'instruire : physique, histoire naturelle, mathématiques, langues anciennes, il embrassait toutes les parties de la science avec une égale ardeur. Chargé de professer la philosophie, et ensuite les langues orientales au collége de Wurtzbourg, il s'acquitta de cette double fonction d'une manière brillante. La guerre de trente ans vint troubler sa tranquillité, et le força d'abandonner l'Allemagne. Il se retira d'abord chez les jésuites d'Avignon, avec lesquels il passa deux années, uniquement occupé de l'étude des antiquités. Ce fut pendant son séjour en cette ville, qu'il se lia d'amitié avec le savant Peiresc, qui lui conseilla de travailler à l'explication des hiéroglyphes égyptiens. Nommé à une chaire de mathématiques à Vienne, il se disposait à retourner en Allemagne, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Rome. Le pape le chargea, en 1637, d'accompagner à Malte le cardinal Frédéric de Saxe, et il y fut accueilli par le grand-maître avec beaucoup de distinction. Il visita ensuite la Sicile et le royaume de Naples, et vint enfin prendre possession d'une chaire de mathématiques au collége romain : il la remplit pendant huit ans, et obtint ensuite de ses supérieurs la permission de renoncer à l'enseignement pour suivre ses autres travaux. Il eut une contestation avec le P. Maignan au sujet de l'invention d'un instrument d'optique : cette affaire fit du bruit; mais la question de la priorité resta indécise. Le P. Kircher mourut à Rome, le 28 novembre 1680, le même jour que le Bernin, et que le P. J. F. Grimaldi (1). C'était un homme d'une érudition extraordinaire, mais mal digérée et sans critique. Il était doué de l'imagination la plus hardie, de la mémoire la plus vaste, et d'une patience infatigable; mais, malgré son application soutenue au travail, il ne pouvait vérifier tous les faits qu'il rapporte dans ses ouvrages : il avait d'ailleurs la manie de vouloir tout expliquer, ce qui devait le conduire nécessairement à de graves erreurs; mais c'est à tort qu'on a soupçonné sa bonne foi. Plusieurs souverains, entre autres le duc de Brunswick (Auguste), lui fournissaient les sommes nécessaires pour ses expériences, et se faisaient un plaisir de lui envoyer des raretés, dont il forma un des plus précieux cabinets de physique expérimentale qu'on eût encore vu; les étrangers les plus distingués qui venaient à Rome, le visitaient avec empressement. Le P. Kircher était en correspondance avec une foule de savants, parmi lesquels on citera Peiresc, et le P. Schott, son ami et son élève, dont le nom se représentera souvent dans la suite de cet article. Les ouvrages du P. Kircher sont très nombreux; ils mériteraient une notice détaillée. On peut les diviser en trois classes, suivant qu'ils concernent les sciences physiques et mathématiques, les langues et les hiéroglyphes, l'histoire et les antiquités, sans parler de quelques opuscules ascétiques. I. *Ars magnesia, sive conclusiones experimentales de effectibus magnetis*, Wurtzbourg, 1631, in-4°. Cette thèse est le premier et l'un des ouvrages les plus rares de Kircher. II. *Magnes*

(1) *Voyez* Pascoli, pag. 48, cité par Cancellieri, *Circo Agonale*, pag. 54.

sive de arte magneticâ opus tripartitum, Rome, 1641, in-4°.; Cologne, 1643, in-4°.; troisième édition revue et augmentée, Rome, 1654, in-fol., fig. Ce traité du magnétisme contient beaucoup de choses frivoles. On trouve, livre III, la figure de la tarentule, avec les airs qu'on croyait propres à guérir la morsure de cet insecte. III. *Magneticum naturæ regnum, sive Disceptatio physiologica de triplici in naturâ rerum magnete*, Rome, 1667, in-4°.; Amsterdam, 1667, in-12. L'auteur assure que la nature n'a aucun secret que ne puisse pénétrer l'observateur attentif, et pose en principe que l'attraction et la répulsion peuvent servir à expliquer les phénomènes les plus obscurs de la physique. Il explique, d'après cette hypothèse, la production des minéraux, des pierres précieuses, des plantes, et les affections et les antipathies qu'on remarque dans les animaux. IV. *Ars magna lucis et umbræ in x libros digesta*, Rome, 1645, 1646; Amsterdam, 1671, in-fol. Ce traité d'optique et de gnomonique renferme des choses très intéressantes; l'auteur y donne la description d'un assemblage de miroirs plans qu'il avait construits d'après celui d'Archimède, et rend compte de l'épreuve qu'il en avait faite, et qu'il poussa seulement jusqu'à produire une chaleur considérable. Buffon est allé plus loin (*Voy.* BUFFON). Il y parle aussi d'un grand nombre de ses inventions, quelquefois plus curieuses qu'utiles, et, entre autres, de la lanterne magique, dont on le regarde assez généralement comme l'inventeur. V. *Musurgia universalis, sive ars magna consoni et dissoni in x libros digesta*, Rome, 1650, 2 vol. in-fol.; Amsterdam, 1662, in-fol. Le savant Meibom a critiqué cet ouvrage fort aigrement dans la préface des *Musici veteres græci*. On y trouve néanmoins des choses aussi savantes que curieuses, sur la musique des anciens. Kircher y assure (livre IX) qu'on peut fabriquer une statue, parfaitement isolée, dont les yeux, les lèvres et la langue auront un mouvement à volonté, qui prononcera des sons articulés, et qui paraîtra vivante: il avait le projet d'en faire exécuter une de cette espèce pour l'amusement de la reine Christine; mais il en fut, dit-on, empêché, soit par défaut de temps, soit par la dépense (Voyez la *Magia universalis* du P. Schott, tom. II, liv. 3). André Hirsch donna un abrégé de cet ouvrage, sous ce titre: *Kircherus jesuita Germaniæ redonatus*, etc. *Artis magnæ de consono et dissono ars minor*, Halle (en Souabe), 1662, in-8°. VI. *Phonurgia nova de prodigiosis sonorum effectibus et sermocinatione per machinas sono animatas*, (Kempten) 1673, in-fol. On y trouve beaucoup de choses curieuses et singulières sur la nature du son, sa propagation, et les instruments qui ont cet objet. VII. *Mundus subterraneus, in quo universæ naturæ majestas et divitiæ demonstrantur*, Amsterdam, 1664 ou 1668, 2 vol. in-fol., fig.; troisième édition, augmentée, ibid., 1678, 2 vol. in-fol., fig. On doit rappeler ici que Kircher, voulant connaître l'intérieur du Vésuve, se fit descendre dans la principale ouverture par un homme vigoureux, qui l'y tint suspendu par une corde jusqu'à ce qu'il eût satisfait pleinement sa curiosité. On trouve d'ailleurs, dans cet ouvrage, une foule de conjectures bizarres et de récits apocryphes sur les géants, les dragons, et autres prétendus animaux habitants de l'intérieur de la terre, sur les communica-

tions souterraines de quelques mers ou lacs, etc. C'est aussi dans ce livre (tom. II, pag. 435 de l'édit. de 1678) que l'auteur donne le secret de la palingénésie, ou manière de ressusciter une plante par ses cendres. Il assure avoir gardé pendant près de dix ans, dans son cabinet, une plante ainsi réduite en cendres, dans une bouteille, et qui reprenait sa forme à une douce chaleur; mais que l'ayant montrée à la reine Christine en février 1657, et l'ayant ensuite oubliée sur sa fenêtre, par une gelée assez forte, il eut le chagrin de trouver le lendemain sa bouteille cassée, et il n'eut pas le courage ou le temps d'en recommencer l'opération. Ce récit a fait soupçonner la bonne foi de ce savant religieux : cependant il faut observer que le procédé dont il donne le détail (*loc. cit.*) sous le nom de *secret impérial*, parce qu'il le tenait de l'empereur Ferdinand III qui l'avait acheté d'un chimiste, procédé que le P. Schott avait déjà publié, mais qui paraît en effet peu croyable, n'est point celui dont il s'était servi; il annonçait l'intention de publier le sien dans un Traité spécial, *De palingenesiâ plantarum ex cineribus;* mais ce projet demeura sans exécution. Au reste, on sait que nos professeurs de physique amusante exécutent aujourd'hui cette récréation par une illusion de catoptrique; et Kircher, qui se plaisait souvent à mystifier les curieux qui visitaient son cabinet, pourrait bien n'avoir employé qu'un procédé analogue, car on voit qu'il avait poussé très loin les effets qu'on peut obtenir des miroirs concaves. VIII. *Primitiæ gnomonicæ catoptricæ, hoc est horologiographiæ novæ specularis*, Avignon, 1633, 1635, in-4°. de 228 pag. Kircher paraît avoir ignoré qu'il existait déjà un ouvrage du P. Schoenberger, sur le même sujet (Voyez Montucla, *Hist. des mathém.*, tom. 1er., pag. 734). IX. *Specula Melitensis encyclica, sive syntagma novorum instrumentorum physico-mathematicorum*, Messine, 1638, in-12; c'est le plus rare de tous les ouvrages de Kircher: il le publia sous le nom de *F. Salvatore Imbrollio*, prieur-général de Malte; Schott l'a joint au VI livre de sa *Technica curiosa* (pag. 427-77). C'est la description d'une machine que Kircher nomme *Specula*, parce qu'elle avait la forme d'une guérite: au moyen des roues ou tableaux circulaires dont elle était garnie sur toutes les faces, on y pouvait résoudre les principaux problèmes de la sphère et du calendrier. L'auteur avait prétendu en faire une espèce d'encyclopédie; et quelques-unes de ces roues avaient rapport à la médecine, à l'astrologie, à la cabale, etc. Le P. Kircher s'est aussi occupé de perfectionner la géométrie pratique; et il est l'inventeur d'un pantomètre, instrument destiné à tenir lieu de tous les autres (1), mais qui n'est qu'une planchette un peu compliquée. Quant à son *Orgue mathématique*, dont le P. Schott a donné une description très détaillée sous le titre d'*Organum mathematicum*, Wurtzbourg, 1668, in-4°., c'est une espèce de bureau ou grande caisse, contenant, sous divers compartiments, tous les tableaux, règles mobiles, etc., que l'auteur a jugé propres à faciliter les opérations mathématiques de tout genre, tels que les bâtons arithmétiques de Néper, qui en occupent la première case. Il ne diffère guère, que par la forme, de la *Specula Melitensis ;* et Kircher lui donnait le nom d'*Orga-*

(1) Le P. Schott en a publié la description sous le titre de *Pantometrum Kircherianum*, Wurtzbourg, 1660, in-4°.

num, parce qu'il se rapproche un peu de la figure extérieure d'un buffet d'orgues. X. *Arithmologia*, *sive de occultis numerorum mysteriis*, Rome, 1665, in-4°.; ouvrage mathématico-philologique sur les propriétés des nombres, leurs usages et leurs abus. XI. *Tariffa Kircheriana sive mensa Pythagorica expansa*, Rome, 1679, in-12 de 400 pag. C'est une table de comptes faits ou multiplications depuis 1 jusqu'à 100 : chacun des cent multiplicandes offre en quatre pages, vis-à-vis de chacun des cent multiplicateurs (à 25 par page), 1°. le produit simple, ou la surface du rectangle; 2°. la surface du triangle dont le multiplicande est la base; 3°. la solidité du prisme, et 4°. celle de la pyramide, qui ont pour base le carré du multiplicande, le multiplicateur exprimant toujours la hauteur. Ce livre, plus digne de Barême que du P. Kircher, n'avait ni préface ni explication. Le P. Benedetti en composa une sous ce titre : *Tariffa mirâ arte, combinatâ methodo, universalem geometriæ et arithmeticæ practicæ summam continens*, Rome, 1679, in-8°. : on y trouve aussi une courte description du *Pantomètre*. XII. *Itinerarium extaticum quo mundi opificium.... novâ hypothesi exponitur*, Rome, 1656, in-4°.; nouvelle édition augmentée par Schott, sous le titre d'*Iter extaticum cœleste*, etc., Wurtzbourg, 1660 ou 1671, in-4°. : ce sont des dialogues dans lesquels l'auteur débite des idées singulières et quelquefois assez piquantes sur la nature, la disposition et le mouvement des corps célestes. XIII. *Iter extaticum qui et mundi subterranei prodromus dicitur, quo geocosmi opificium sive terrestris globi structura exponitur*, Rome, 1657, in-4°.; réimprimé en 1660, à la suite du précédent. Il y traite de l'eau considérée comme élément, de la forme du globe, des mers, de leur étendue, de leur profondeur, des animaux qui les habitent, etc. XIV. *Diatribe de prodigiosis crucibus quæ tam suprà vestes hominum quàm res alias, non pridem post ultimum incendium Vesuvii montis, Neapoli comparuerunt*, Rome, 1661, in-8°.: petit volume très rare, réimprimé par Gasp. Schott, à la suite de son *Joco-seria*. Kircher y prouve, par le témoignage des historiens, la possibilité des apparitions de cette nature, et montre leur utilité en ce qu'elles frappent les esprits d'une salutaire terreur. Il cherche ensuite à expliquer ce phénomène particulier par des raisons naturelles, et paraît persuadé que les signes dont il vient de parler, sont autant d'avertissements du ciel. C'est dans ce même ouvrage qu'il parle d'un basilic, né de l'œuf d'un vieux coq, prodige qu'il eût bien fait de vérifier avant d'en donner l'explication. XV. *Scrutinium physico-medicum contagiosæ luis quæ pestis dicitur*, Rome, 1658, in-4°. Cet ouvrage a été reproduit en divers formats avec une préface de Christophe Langius, et traduit en flamand par Zacharie Van den Graaf, Rotterdam, 1669, in-8°. XVI. *Ars magna sciendi seu combinatoria, in XII libros digesta, quâ novâ et universali methodo..... de omni re propositâ plurimis et propè infinitis rationibus disputari, omniumque summaria quædam cognitio comparari potest*, Amsterdam, 1669, in-fol. On voit que c'est à-peu-près la méthode de Raymond Lulle, pour apprendre à discourir à tort et à travers sur un sujet quelconque. (*V.* KUHLMANN.) XVII. *Prodromus coptus sive ægyptiacus, in quo linguæ coptæ sive ægyptiacæ, quondam*

Pharaonicæ, origo, ætas, vicissitudo, inclinatio, etc., *exhibentur*, Rome, 1636, in-4°., fig. L'Europe savante, dit M. Champollion, doit en quelque sorte à Kircher la connaissance de la langue copte; et il mérite, sous ce rapport, d'autant plus d'indulgence pour ses erreurs nombreuses, que les monuments littéraires des Coptes étaient plus rares de son temps. XVIII. *Lingua ægyptiaca restituta, sive Institutiones grammaticales et Lexicon copticum*, Rome, 1644, in-4°. On y trouve une grammaire et un dictionnaire coptes apportés d'Egypte par le célèbre voyageur Pietro della Valle. Peiresc, entre les mains duquel était parvenu ce précieux manuscrit, l'envoya au P. Kircher, pour le publier. Cet ouvrage, dit l'auteur qu'on vient de citer, fut le premier qui répandit en Europe des notions exactes de la langue copte. Lacroze en a tiré les noms coptes des villes avec leur équivalent en arabe, qu'il a insérés dans son *Dictionnaire* (*Voy.* Lacroze). M. Brunet a donné, après Debure, une description fort exacte de ce rare ouvrage, dans son *Manuel du libraire.* XIX. *Obeliscus Pamphilius, hoc est interpretatio nova et hùc usque intentata, obelisci hieroglyphici ex hippodromo Caracallæ in forum agonale translati*, etc., Rome, 1650, in-fol. C'est l'explication des hiéroglyphes qui couvrent l'obélisque de la fontaine de la place Navone, qui fut restauré par le Bernin, sous la direction du Père Kircher, par les ordres du pape Innocent X (*Panfili*). Le savant jésuite alla jusqu'à mettre des hiéroglyphes de son invention aux endroits où les anciennes figures étaient absolument effacées et détruites. XX. *OEdipus ægyptiacus, hoc est universalis hieroglyphicæ veterum doctrinæ, temporum injuriâ abolitæ, instauratio*, Rome, tome 1er., 1652; tome 2, divisé en deux parties, 1653; tom. 3, 1654, in-fol., fig. C'est l'ouvrage le plus important du P. Kircher, et le plus recherché des curieux, malgré le peu de solidité de son système. Il lui avait coûté vingt années de recherches et de travaux. Kircher s'était persuadé que les prêtres d'Egypte avaient inventé les hiéroglyphes pour cacher au vulgaire leur doctrine secrète; et il est parti de ce principe pour donner à des caractères de cette espèce une interprétation ingénieuse, mais arbitraire. Le savant Jean Wilkins n'a vu au contraire, dans les hiéroglyphes, que les essais grossiers qui ont dû nécessairement précéder l'invention des lettres de l'alphabet; et ce sentiment paraît d'autant mieux fondé, qu'on a trouvé chez les Mexicains de véritables peintures hiéroglyphiques, et que l'écriture égyptienne, comme celle des Chinois, n'est peut-être qu'un perfectionnement des anciens hiéroglyphes (Voy. l'*Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens*, par Warburton, et surtout le *Traité* de Zoëga, *De origine et usu obeliscorum*). XXI. *Obeliscus Chigius, sive obelisci ægyptiaci intrà rudera templi Minervæ effossi interpretatio hieroglyphica*, Rome, 1666, in-fol. XXII. *Sphynx mystagoga, sive diatribe hieroglyphica de mumiis*, Amsterdam, 1676, in-fol. C'est l'explication qu'il propose des hiéroglyphes tracés sur deux enveloppes de momies apportées d'Egypte, et conservées au château d'Ussé, en Touraine. On peut en voir l'histoire, et l'interprétation que Court de Gebelin donnait à ces hiéroglyphes, dans le *Recueil d'antiquités des Gaules*, par La Sauvagère, pages 329-377. L'une des parties de l'*OEdipus ægyptiacus* est

aussi intitulée, *Sphynx mystagoga;* l'auteur y traite de l'inspiration des prophètes et de l'enthousiasme des anciens poètes. XXIII. *Polygraphia, seu artificium linguarum, quo cum omnibus totius mundi populis poterit quis correspondere*, Rome, 1663, in-fol., rare; Amsterdam, 1680, in-fol. Cet ouvrage, fort curieux, est divisé en trois essais : le premier offre une pasigraphie, ou écriture universelle, que chacun peut lire dans sa langue. Le principe d'où il part est un dictionnaire numéroté, tel que Becher l'avait proposé sans l'exécuter. Kircher l'exécute en petit sur cinq langues (le latin, l'italien, le français, l'espagnol et l'allemand). Son vocabulaire a environ seize cents mots; les formes variables des noms et des verbes sont exprimées par des signes de convention. On voit que c'est à-peu-près le même système qu'on a reproduit de nos jours, sous le nom de *Manuel interprète de correspondance* (Voy. CAMBRY). Le second essai donne une stéganographie plus ingénieuse que celle de Trithème; et le troisième, une boîte ou bureau stéganographique, pour écrire ou lire très promptement un chiffre indéchiffrable. XXIV. *Historia Eustachii Mariana, quâ vita, genealogia et locus conversionis S. Eustachii describuntur*, Rome, 1665, in-4°., et non pas in-fol., comme le dit Sotwell, et, d'après lui, Niceron. Kircher nous apprend que ce fut par un sentiment de reconnaissance pour la protection particulière de la Sainte-Vierge, qu'il entreprit d'écrire l'histoire de l'église de St.-Eustache, à Rome, bâtie par Constantin-le-Grand, sous l'invocation de la mère de Dieu. XXV. *China monumentis quà sacris, quà profanis, necnon variis naturæ et artis spectaculis illustrata*, Amsterdam, 1667, in-fol.; traduit en français par d'Alquié, ibid., 1670, in-fol.; et en flamand, par Glazemaker, ibid., 1678, in-fol. Cette description de la Chine est assez curieuse; mais on doit se tenir en garde contre la crédulité de l'auteur, qui rapporte quelquefois des faits démentis par les relations postérieures. On y trouve des détails, assez exacts pour le temps, sur les anciennes écritures de la Chine, et un petit abrégé de la doctrine chrétienne en chinois (en lettres latines) et en latin. Le mémoire sur l'arrivée des missionnaires à la Chine, pris presque en entier dans Trigault, est intéressant; mais le morceau le plus important que renferme ce livre, est la célèbre inscription chinoise de Si'an-fou, dont Kircher avait déjà donné une courte notice dans le *Prodromus coptus*, d'après une copie et une traduction faites par le P. Semedo, mais qu'il donne ici en totalité, avec une version faite par le P. Boym, aidé d'un jésuite chinois nommé André Sin. Cette inscription a été pendant long-temps, et presque jusqu'à nos jours, le texte le plus étendu imprimé en Europe, sur lequel on pût essayer d'étudier l'écriture chinoise. Il faut néanmoins convenir que les caractères ne peuvent en être lus que par quelqu'un de fort exercé. Les numéros mis à côté de chaque caractère répondent aux mots latins correspondants de la version latine; mais les mêmes numéros ont passé dans la traduction française, où ils ne correspondent plus avec les mots chinois. On recherche encore cependant cette édition française, parce qu'elle est terminée par un petit vocabulaire chinois-français, qui n'est pas dans l'original, et qui donne la prononciation et non l'écriture chinoise. La *China illustrata* est aussi le premier livre

où l'on trouve gravés les caractères de l'alphabet *Devanagary*. L'oraison dominicale latine en lettres samscrites qu'on y voit (pl. Bbb), a été copiée par Chamberlayne (page 21), comme si c'était le *Pater* en samscrit. Même avant la publication de cet ouvrage, Kircher passait pour n'être pas étranger à la littérature chinoise, alors si peu connue. Caramuel lui dédia, en 1663, dans sa *Metametrica*, in-fol., pl. XXIV, une prétendue pièce de vers en chinois, remarquable en ce qu'on y voit les premiers caractères chinois qui aient été gravés en Europe en taille-douce, et avec leur prononciation : ceux qui parurent dans l'*Additamentum* de l'*Atlas Sinensis* (*Voy*. Golius, XVIII, 30), dont la première édition est de 1655, étaient gravés en bois. XXVI. *Latium, id est nova et parallela Latii tùm veteris tùm novi descriptio*, Rome, 1669, in-fol.; Amsterdam, 1671, in-fol., fig. XXVII. *Principis christiani archetypon politicon, sive splendor domûs Joannæ, unius ex antiquissimis Hispaniæ familiis*, Amsterdam, 1669 et 1672, in-4°. On a loué ce livre pour l'élégance du style ; mais la partie historique y est peu d'accord avec l'Art de vérifier les dates. XXVIII. *Arca Noë in tres libros digesta, sive de rebus ante diluvium, de diluvio, et de rebus post diluvium à Noëmo gestis*, Amsterdam, 1675, in-fol. XXIX. *Turris Babel, sive Archontologia quâ priscorum post diluvium hominum vita, mores, rerumque gestarum magnitudo...... confusio linguarum, gentium transmigrationes cum principalium indè enatorum idiomatum historiâ describuntur et explicantur*, Amsterdam, 1678, in-fol. Ces deux livres sont très savants et pleins de recherches quelquefois étrangères au sujet, comme tous les autres ouvrages de l'auteur. XXX. *Rituale vetus Cophtitarum* (en latin), dans les *Symmicta* de Leo Allatius, 1653, page 239. XXXI. *Epistolarum fasciculus*, Augsbourg, 1684, in-8°., très rare. Ce recueil a été publié par Jérôme-Ambroise Langenmantel. Zacharie Goëtz a inséré d'autres lettres de Kircher dans sa Collection intitulée : *Celeberrimorum virorum Epistolæ de re numismaticâ* (Voy. Z. Goetz, tome XVII, page 592). J. Burckard a donné des extraits intéressants de celles que l'on conserve à la bibliothèque de Wolfenbuttel. (Voyez *Histor. biblioth. Augustæ Wolfenbutteli*, deuxième partie, page 125 à 152). XXXII. Quelques pièces en langues orientales dans le *Monumentum Romanum Perescio factum*, Rome, 1628, in-4°. (*Voy*. Peiresc), savoir : *Elogium targumicum* (pag. 88); *Dodecastichum samaritanum* (pag. 90); *Encomium georgianum* (pag. 93); et *Tristrophum cophtum* (pag. 96). Enfin l'avocat Carlo Fea, dans le tome 1er. de ses *Miscellanea philologica critica*, page 301, a donné une lettre du P. Kircher au pape Alexandre VII, où il décrit les antiques trouvés dans le sépulcre de la famille Furia : cette lettre n'avait paru que d'une manière tronquée dans le *Latium vetus et novum*. Les curieux qui veulent compléter la collection des ouvrages de Kircher, y joignent encore : 1°. *Physiologia Kircheriana quam ex vastis operibus At. Kircheri extraxit Johan. Steph. Ketzler*, Amsterdam, 1680, in-fol. — 2°. *Prodromo apologetico sulli studj Chircheriani da Gioseffo Petrucci*, Amsterdam, 1677, in-4°. Kircher, comme on l'a dit, avait formé un cabinet précieux d'instruments de mathématiques et de physique, de machines, de morceaux

rares d'histoire naturelle et d'antiquités. De ses richesses se forma le Musée du collége romain, le plus beau qu'on eût vu jusqu'alors. George de Sepi, mécanicien intelligent qui travaillait sous les ordres de Kircher, en publia le catalogue sous ce titre : *Romani collegii soc. Jesu Musæum...... Ath. Kircheri novis et raris inventis locupletatum*, Amsterdam, 1678, in-fol. On y trouve, page 61, la liste des ouvrages publiés par le P. Kircher, et de ceux qu'il se proposait de mettre au jour (1). Le P. Phil. Buonanni en a donné une nouvelle description intitulée : *Musæum Kircherianum*, Rome, 1709, in-fol.; réimprimée dans un nouvel ordre par les soins de Jean-Ant. Battara, Rome, 1773, in-fol. (*Voy.* Phil. BUONANNI, tome VI, page 272.) Enfin le P. Contucci a publié : *Musæi Kircheriani ærea notis illustrata*, Rome, 1763-1765, 2 tomes in-fol., et renfermant quarante-cinq planches de médailles et d'antiquités avec l'explication; ce volume est assez rare. Il eût été facile d'alonger cet article des anecdotes, au moins douteuses, rapportées par tous les biographes, sur la simplicité du P. Kircher : mais elles n'auraient rien ajouté à l'idée qu'on a cherché à donner du caractère de ce savant ; mélange singulier de courage et de faiblesse, d'orgueil et de crédulité. On ne renverra point, pour les détails, à la *Biblioth. script. soc. Jes.* du P. Sotwel, ni aux *Mémoires* de Niceron, tome XXXII; les articles qu'on a consacrés à Kircher, dans ces deux ouvrages, sont également superficiels et inexacts : mais on lira avec intérêt un Mémoire de peu d'étendue qu'il avait laissé sur sa vie et ses ouvrages, dans le *Fasciculus epistolarum* publié par Langenmantel, page 65 et suivantes. W—s.

(1) Cette liste avait déjà été donnée en 1676, par Sotwel, pag. 92. Parmi les ouvrages que le P. Kircher promettait, se trouvent : 1°. *Ars analogica, de quovis themate expeditè scribendi per analogismos rerum naturalium*; 2°. *Iter hetruscum, quo Hetruriæ tum priscæ tum posteræ, origo, situs, natura, describuntur*; 3°. *Geometria practica combinata in usum principum elaborata*; 4°. *Ars veterum Ægyptiorum hieroglyphica*; 5°. *Abou-Ali sive Avicennæ, tomus II de medicamentis simplicium, mineralium, etc., ex hebraicâ et arabicâ linguâ in latinum translatus.* On a lieu de croire qu'aucun de ces ouvrages n'a été imprimé, quoique Sotwel suppose qu'ils l'ont été à Amsterdam.

KIRCHMAIER (THOMAS), l'un des écrivains protestants les plus emportés du XVIe. siècle, naquit, vers 1511, à Straubing en Bavière. Suivant la coutume des savants de son temps, il changea son nom en celui de *Nao-Georgos*, deux mots grecs qui ont la même signification. Il embrassa la réforme de Luther, et ne cessa de déclamer contre ce qu'il appelait les superstitions de l'Église romaine, avec un acharnement qui lui fit tort, même dans l'esprit des gens sages de sa communion. Il avait de l'imagination, de la verve, beaucoup d'esprit. On peut juger, par le nombre de ses ouvrages, qu'il travaillait avec une grande facilité. Il entendait assez bien le grec, et on a de lui plusieurs traductions. Après avoir exercé les fonctions du ministère pastoral en diverses bourgades d'Allemagne, et s'être attiré les censures du consistoire de Weimar, il mourut, le 29 décembre 1563, à Wisloch, dans le Palatinat. Les curieux recherchent avec empressement ses ouvrages ; et c'est la raison qui nous a engagés à en compléter la liste : I. *Trag. nova*, *Pammachius*, Wittemberg, 1538, in-8°. de 81 feuillets. II. *Trag. nova, Mercator seu Judicium* (Bâle), XL (1540), in-8°., de 75 feuillets; LX (1560), in-8°. de 68 feuillets. Cette pièce a été traduite en français sous ce titre : *Le Marchand converti, tragédie nouvelle en laquelle*

la vraie et la fausse religion, au parangon l'une de l'autre, sont au vif représentées, etc. (Genève), 1558, in-8°.; 1561, in-12; avec la comédie du *Pape malade et tirant à sa fin* (par Théod. de Bèze), 1585, 2 part. in-16; 1591, in-16; 1594, in-12. La traduction du *Marchand converti* est attribuée à J. Crespin. III. *Incendia seu pyrgopolynices, tragædia recens nata, nephanda quorumdam papistici gregis exponens facinora*, Wittemberg, 1541, in-8°. de 49 feuillets, non compris le titre; réimprimé sous la même date, in-8°. de 56 feuillets. C'était l'ouvrage le plus rare de Kirchmaïer; mais il a été réimprimé dans le *Politica imperialia* de Goldast, page 1112. IV. *Hamannus, trag. nova sumpta è Bibliis* (Leipzig), 1543, petit in-8°. V. *Hieremias, trag. nova, ex prophetâ Hieremiâ sumpta*, Bâle (1551), in-8°. VI. *Judas Iscariotes, trag. nova et sacra; adjunctæ sunt duæ Sophoclis tragediæ, Ajax flagellifer et Philoctetes, carmine versæ* (Stuttgard, 1552), in-8°., rare. VII. *Agriculturæ sacræ libri V*, ibid., 1550, petit in-8°. VIII. *Regnum papisticum*, 1553, petit in-8°. de 173 pag., édition originale; idem avec d'autres pièces, Bâle, Oporin, 1559, in-8°. de 343 pages, non compris seize feuillets non chiffrés renfermant l'*Errata* et l'*Index* (Voy. Brunet, *Manuel du libraire*). IX. *Explanatio enchiridionis Epicteti*, Strasbourg, 1554, in-8°. X. *Satyrarum libri V priores, his sunt adjecti de animi tranquillitate duo libelli*, Bâle, 1555, in-8°. XI. *De dissidiis componendis libri duo; adjuncta est Satyra in J. della Casa*, ibid., 1559, in-8°. XII. *Annotationes in canonicam Joannis primam epistolam*, 1544, in-8°. XIII. *Confutatio de bello germanico in pedionetum, trimetris scazonibus*. XIV. *De infantum ac parvulorum salute, deque Christi dicto:* « Sinite parvulos venire ad me, etc., » *conclusiones* 145, Bâle, 1556, in-8°. XV. *Epitome ecclesiasticorum dogmatum carmine hexametro heroïco*. Kirchmaïer a traduit du grec en latin les *Discours* de Dion Chrysostôme, Paris, 1604, in-fol.; plusieurs *Morceaux* d'Isocrate, de Plutarque (Bâle, 1556, in-8°.), et les *Lettres* de Synesius (ibid., 1558, in-8°.); celles de Phalaris, ibid., 1558, in-8°. On trouve quelques pièces de lui dans les *Deliciæ poetarum germanorum*, tome IV. — George-Gaspar KIRCHMAÏER, savant chimiste et littérateur allemand, né en 1635, à Offenheim, en Franconie, cultiva aussi la numismatique et la minéralogie; il visita les principales écoles et universités de Hollande, et fut en correspondance avec la plupart des savants de son temps. Comme il avait beaucoup travaillé sur le phosphore, ce fut sous le nom de *Phosphore* qu'il fut inscrit sur les registres de l'académie léopoldine, dont il était membre. On croit qu'il découvrit le premier (en 1679) le secret de graver sur le verre, comme on le fait aujourd'hui par le moyen de l'acide fluorique. Il mourut le 28 septembre 1700, après avoir publié un très grand nombre d'écrits. Rotermund (*Supplem. de Joecher*) donne la liste de quatre-vingt-sept ouvrages, et Joecher, de cent quarante-huit; nous indiquerons seulement: I. *Dissertatio pro hypothesi Tychonicâ contrà dogma Copernicanum*, Wittemberg, 1658, in-4°. II. *De lexicis et lexicographis epistolæ*, ibid., 1662, in-4°. III. *De luce, igne, ac perennibus lucernis*, ibid., 1676, in-4°. IV. *Noctiluca constans et per vices fulgurans diutissimè quæsita nunc reperta*, ibid.,

1676, in-4°. V. *De Atlantide ad Platonis Timæum atque Critiam*, ibid., 1685. VI. *De Argonautarum expeditione, in Europam omnem circumnavigaverint, ex Orpheo, Apollonio*, etc., ibid., 1685. VII. *De linguâ scytho-celticâ et gothicâ*, ib., 1686. VIII. *Institutiones metallicæ*, ibid., 1687, in-4°., en allemand. IX. *Ferax metallorum atque mineralium Dubensis saltus prope Schmidberg*: ibid., 1692, in-4°. X. *Metallo-metamorphosis*, ibid., 1693. XI. *Parallelismus 12 linguarum ex matrice scytho-celticâ Europæ à Japheti posteris vindicatarum*. XII. *De origine, jure ac utilitate linguæ sclavonicæ*, ibid., 1697, in-4°. XIII. *Opuscula sex rarissima de latinitate Digestorum et Institutionum Justiniani*, *collegit G. S. Madihn*, Halle, 1772, in-8°. Ces six dissertations avaient paru séparément, de 1687 à 1691. XIV. *Notitia S. R. Germ. Imperii in nucleo per tabulas repræsentata*. XV. *Constantinus magnus, maximorum postulatus criminum, sed potiori parte absolutus*, Wittemberg, 1698, in-4°. XVI. *De viâ per septentrionem ad orientales Indos Europæis diù ante Christum natum memorata*. XVII. *De chaldæo-syriasmis, rabinismis et persismis dictioni Novi-Testamenti immeritò afficlis*. XVIII. *De requie Pauli in Melitâ*. XIX. *De originibus et causis litteraturæ græcæ*. XX. *De Senecæ epistolis ad S. Paulum hypobolimæis*. XXI. *De majestate et juribus barbæ*. XXII. *Epistolæ et poëmata nonnulla*, publiés en 1703, in-8°., par son fils George-Guillaume, professeur à Wittemberg. — Sébastien KIRCHMAÏER, frère de George-Gaspar, naquit à Offenheim, en 1641, fut surintendant du consistoire, et professeur aux gymnases de Rothenbourg-sur-le-Tauber, et de Ratisbonne; il s'appliqua surtout à l'hébreu et aux langues orientales, et mourut le 16 octobre 1700, dix-huit jours après son frère. On connaît de lui des poésies en hébreu, arabe, persan, turc, éthiopien, copte et arménien; un discours en persan, *De causis odii inter Turcas et Persas irreconciliabilis*, Wittemberg, 1662; — *De papyro veterum*, ibid., 1666, in-4°. — *De filis meteoricis vulgò filamentis Mariæ*, etc. W—s.

KIRCHMANN (JEAN), savant antiquaire, né à Lubeck le 18 janvier 1575, s'appliqua à l'étude dans sa jeunesse avec beaucoup d'ardeur; il suivit les leçons des plus célèbres professeurs de Francfort, de Iéna et de Strasbourg, et se chargea ensuite d'accompagner le fils du bourguemestre de Lunebourg dans ses voyages en France et en Italie. A son retour en Allemagne, il s'arrêta à Rostock, et s'y fit connaître si avantageusement que les magistrats lui offrirent la chaire de poésie (1602): il la remplit avec distinction pendant plusieurs années; mais enfin, il céda aux vœux de ses compatriotes, qui le rappelaient à Lubeck, pour prendre la direction de l'académie de cette ville. Son zèle et sa surveillance ne purent empêcher la décadence de l'école confiée à ses soins. Il mourut dans cette ville, au milieu de ses enfants, le 20 mars 1643. Les ouvrages de Kirchmann qui ont le plus contribué a étendre sa réputation dans les pays étrangers, sont: I. *De funeribus Romanorum libri* IV, Hambourg, 1605, in-8°.; Leyde, 1672, in-12, fig. On a inséré dans cette édition le *Funus parasiticum* de Nic. Rigault, pièce satyrique qui n'a aucun rapport avec l'ouvrage. II. *De annulis liber singularis*, Lubeck, 1623, id.; *accedunt Georgii Longi et aliorum de iisdem tractatus*,

Leyde, 1672, in-12, fig. bonne édition. III. Les *Oraisons funèbres* de Paul Merula, de Jacques Barding, consul de Lubeck; de George Stampélius, surintendant des églises de cette ville. IV. Des *Eléments de logique et de rhétorique* (en latin), souvent réimprimés. V. Des *Opuscules*, trop peu importants pour en donner les titres. Il avait découvert dans la bibliothèque de Lubeck, et il se proposait de publier avec des notes, deux histoires, dont les auteurs lui étaient inconnus : *Alter de regibus vetustis Norvegicis; alter de profectione Danorum in Terram sanctam circà annum* 1185 *susceptâ*. On attribue l'histoire des rois de Norvége à un moine de Drontheim, du XIIe. siècle, nommé Theoderic ou Thierry. L'histoire de la croisade des Danois paraît avoir été écrite vers l'an 1187. Le petit-fils de Kirchmann (Bernard Gaspar) exécuta son projet, et mit au jour ces deux ouvrages, mais sans notes, Amsterdam, 1684, in-8°. On peut consulter l'*Eloge funèbre* de Kirchmann, par Jacq. Stolterfoht, son gendre, dans les *Memoriæ philosoph.* de H. Witten, tom. 1er., la *Cimbria litterata* de Moller, etc. On trouve la liste des ouvrages qu'il a laissés inédits, et un extrait de sa correspondance littéraire, dans l'*Athenæ Lubecenses*, part. 3 et 4.

W—s.

KIRKAL (Edouard), graveur anglais, naquit à Sheffield vers l'année 1700. Etant venu à Londres, il s'y occupa d'abord, pour gagner sa vie, à graver des armes et des ornements de livres. En 1722, il grava au clair-obscur un tableau de Raphaël, représentant *Enée qui porte son père Anchise, précédé du petit Ascagne*. Il refit plus tard cette gravure, avec des changements dans le paysage. En 1724, il grava de la même manière, et d'après le même maître, une *Sainte Famille*, où l'on voit St. Joseph appuyé sur une chaise. En 1725, il exécuta les planches de la seconde édition du *Stone-henge* d'Inigo Jones. Il commença dès-lors à fréquenter l'académie, pour apprendre à dessiner la figure. Son génie inventif se développa, et il trouva une nouvelle méthode de graver en clair-obscur. On voit sur la même planche les contours légèrement tracés à la pointe, les ombres fortes rendues en manière noire, et les demi-teintes produites par des planches en bois. Joseph Strutt, qui rend compte de cette invention, avoue que ce procédé, mis en œuvre par des mains plus habiles que celles de Kirkal, aurait pu produire les effets les plus frappants; « mais cette tâche, dit-il, » était au-dessus des forces de cet ar» tiste. » Les paysages, les marines, et autres sujets gravés par lui, soit en clair-obscur, soit en manière noire, et exécutés en bleu ou en vert de mer, sont en grand nombre; et l'on distingue parmi ces derniers, les *Cartons de Raphaël*, en huit planches; *Apollon et Daphné*, jolie pièce en vert; *deux Marines*, d'après Van den Velde le jeune, en vert de mer, et une suite de trente pièces de *Plantes rares*, d'après Van Huysum, etc. L'époque de sa mort est inconnue. P—s.

KIRKLAND (Thomas), membre de la société royale d'Edimbourg, fut l'un des plus célèbres médecins et chirurgiens qu'il y eût de son temps en Angleterre. Il mourut à Ashby, en janvier 1798, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Toute sa vie fut consacrée à son art, qu'il exerçait avec un rare désintéressement, avec un talent et un succès qui lui valurent une grande renommée, de son vivant, et de vifs regrets à sa mort. On trouve sur lui

peu de particularités qui méritent d'être citées; mais les seuls titres de ses ouvrages montrent qu'il prit part à toutes les grandes questions qui s'agitèrent depuis le milieu du siècle dernier. En 1754, il publia, sur la gangrène, un ouvrage dans lequel il fixe les cas où l'application du quinquina est utile ou nuisible dans cette maladie; en 1763, un *Essai sur la manière d'arrêter les hémorrhagies* en cas d'ouverture aux artères; en 1767, un *Essai sur les fièvres*, qui lui attira une réponse de M. Maxwell, et provoqua de sa part une réplique, où il prouve par des observations et des exemples que la suppression des fièvres est souvent très avantageuse. En 1770, il fit paraître sur les remarques de M. Pott, concernant les fractures compliquées, des *Observations* auxquelles il ajouta l'année suivante un *Appendice*; et enfin, en 1780, un *Supplément*, où l'auteur embrasse les idées de Bilguer, sur l'abus des amputations, affirmant qu'à la campagne, où elles sont rarement employées, il ne meurt pas un dixième des personnes atteintes d'une fracture, même compliquée. Kirkland a encore composé des ouvrages *Sur la fièvre puerpérale*, *sur la coqueluche*, et donné des commentaires *Sur les maladies apoplectiques et paralytiques*. Il inséra dans les journaux de médecine de son temps, des mémoires *Sur l'usage des éponges et de l'amadou, après les amputations*; *Sur l'Usage et l'abus du mercure* dans les maladies siphylitiques : mais on conserve parmi les ouvrages les plus remarquables, ses *Examens de l'état présent de la chirurgie*, dont il a paru deux volumes de son vivant, et un volume après sa mort. L'auteur y considère l'analogie des maladies externes avec les maladies internes, et cherche à démontrer que les deux branches de l'art, la médecine et la chirurgie, sont inséparables; matière qui a été si étrangement remis en question de nos jours. F—D—R.

KIRKPATRICK (JAMES), major-général anglais, employé au Bengale, savant orientaliste et membre de la société asiatique de Calcutta, mort le 22 mars 1812, occupa, entre autres places, au service de la Compagnie des Indes, celles d'ambassadeur et résident auprès du Nizam, à Haïder-abad, et près les cours de Madadji Scindiah et du grand Mogol Schah-Aâlem. Il était particulièrement instruit sur l'histoire, les antiquités, les religions et les langues de l'Asie, et il a publié: I. *Biographie des poètes persans*, trad. de Daoulet Schah, insérée dans le *New Asiatic Miscellany*, Calcutta, 1789, in-4°. II. *Description du royaume de Népaul*, avec une carte et des planches, Londres, 1811, in-4°. On y trouve un petit vocabulaire de la langue Néwâr, et les alphabets Perbety, Néwâr et Koïth fort bien gravés, et qui semblent évidemment dérivés du Dévanâgary. III. *Choix des lettres de Tippou sultan*, trad., etc., Londres, 1811, in-4°. L'Appendix, qui forme plus de cent pages in-4°., offre de curieux détails sur les diverses tribus indiennes, et sur le gouvernement du Maïssour. On peut lire sur ces deux publications deux articles du *Monthly repertory*, (de Galignani), pour novembre 1811 et janvier 1812. IV. Le texte persan d'une belle élégie d'Anwéry, avec la traduction anglaise en strophes de six vers, et un excellent extrait du Code de Ghâzân-khân. (*V.* ANWÉRY, II, 299, et GHAZAN-KHAN, XVII, 272.) L.

KIRMANI (SCHEHAB-EDDYN ABOUL' ABBAS AHMED MOHY' EDDYN YAHYA

BEN FADH' ALLAH), était natif de Maroc. Il mourut dans cette ville en 649 (1251 de J.-C.) Il nous reste de lui un ouvrage en 27 vol., sous le titre de *Messâlik al-absar fy memâlik-al-amsar*. Il est historique et géographique, et a été mis à contribution par Ibn Alouardy, dans sa Géographie. Il en a paru un supplément qui s'étend jusqu'à l'an 773 (1371 de J.-C.) Dom Berthereau a fait un extrait de cet ouvrage pour sa Collection des écrivains arabes des croisades. La Bibliothèque de l'Escurial possède le 15ᵉ. vol., qui contient des extraits de poètes, avec une notice sur chacun d'eux. Il existe un autre ouvrage portant le même titre, qu'on attribue à Kirmani (*Schehab'eddin ahmed ben yahya ben Mohammed ben Fadh-allah*) qui est surnommé *Kalib dimischki* (secrétaire de Damas). On place sa mort à l'année 741 (1340 de J.-C.). Soïouthi en a tiré des morceaux importants. Il serait impossible de juger ces deux ouvrages parce qu'ils n'existent pas dans nos bibliothèques. Nous remarquerons seulement que les écrivains qui ont vécu après leur publication, ont contribué à les faire oublier en en tirant ce qu'il y avait de meilleur. R—D.

KIRNBERGER (JEAN-PHILIPPE), savant compositeur-théoricien allemand, naquit en 1721 à Saalfeld en Thuringe. Il prit très jeune des leçons de clavecin chez Jean-Pierre Kellner, habile compositeur-organiste à Græfenrode; et, à dix-sept ans, il alla étudier le violon sous la direction d'un maître de chapelle, à Sondershausen, et y fit connaissance avec Henri-Nicolas Gerber, organiste de la cour du prince de Schwartzbourg. Cet élève du célèbre Jean-Sébastien Bach, le père d'une famille nombreuse d'harmonistes, ayant communiqué à Kirnberger tout ce qu'il avait appris, lui inspira le desir d'aller entendre son maître à Dresde. Kirnberger s'y rendit en 1739, et reçut de lui, tant pour la théorie que pour l'exécution sur le piano, des instructions qui le préparèrent à devenir un des plus savants maîtres dans la composition harmonique. Il acheva de se perfectionner dans la pratique du violon qu'il n'avait point négligé de cultiver; et il entra en 1751 à la chapelle du roi, à Berlin, en qualité de violoniste. De là, il passa en 1754 à la chapelle du margrave Henri, et enfin au service de la princesse Amélie de Prusse. Dans l'exercice de cette place, il ne se borna point à exécuter ou même à composer de la musique; il s'occupa encore d'en aprofondir les principes. Il n'a pas autant de mérite dans ses compositions qu'il en montre dans l'exposé de ses théories. Il a simplifié et réduit le système des accords de Rameau, qui, relativement à la multitude des accords dissonants, lui paraissait trop peu régulier et trop compliqué. La simplicité de sa méthode l'a fait adopter généralement en Allemagne. Kirnberger s'occupa de ce travail pendant vingt années jusqu'à sa mort, arrivée la nuit du 26 au 27 juillet 1783. Il a publié en allemand : I. *Construction de la température balancée*, 1760, in-4°. II. *L'Art de la composition pure d'après des principes positifs expliqués par des exemples*, 1771-77, 2 vol. in-4°. III. *Principes de l'usage de l'harmonie*, 1773, in-4°.; c'est un extrait du livre précédent. IV. *Principes de la basse continue comme premiers éléments de la composition*, 1781, in-4°. V. *Idées sur les différentes méthodes de composition*, 1782, in-4°. VI. *Instructions pour apprendre la composition du chant*, 1782, in-fol. VII. *Œuvres pratiques* : on en trouve le détail dans

le *Dictionnaire historique de musique* de E. L. Gerber. Kirnberger est aussi l'auteur de la plupart des articles contenus dans le premier volume de la *Théorie des beaux-arts*, par Sulzer. L—o.

KIRSTEN (PIERRE), médecin et orientaliste, naquit à Breslau le 25 décembre 1577. Il resta orphelin en bas âge; et son tuteur, qui le destinait au commerce, l'envoya en Pologne apprendre la langue d'un pays avec lequel il devait avoir un jour ses principales relations. Cependant, à son retour dans sa famille, il montra tant d'éloignement pour les affaires, qu'on lui permit de suivre son inclination. Il reprit alors l'étude des langues anciennes, dans lesquelles il fit de rapides progrès, et s'appliqua en même temps à la physique et à la botanique. Il fréquenta ensuite les plus célèbres universités de l'Allemagne, prit le degré de maître ès-arts dans celle de Iéna, et visita la France et les Pays-Bas. Il s'arrêta quelque temps en Hollande pour étudier la médecine. Le desir de lire en original les ouvrages d'Avicenne le détermina à apprendre l'arabe; mais il ajourna ce projet après les voyages qu'il méditait : il reçut le doctorat à Bâle en 1601, et passa presque aussitôt en Angleterre, dans le dessein d'acquérir de nouvelles connaissances. De là il parcourut l'Espagne, l'Italie, la Grèce, et s'avança jusque dans la haute Asie. De retour en Allemagne, il s'arrêta à Iéna, et y épousa Barbe Schrötter, d'une famille distinguée de cette ville. Il fut rappelé quelque temps après à Breslau; et, chargé par les magistrats de la surveillance du collége et des autres établissements d'instruction, il remplit cette charge avec autant de zèle que de capacité : mais l'affaiblissement de sa santé l'obligea de s'en démettre, et il se borna dès lors à la pratique de la médecine et à l'étude de l'arabe. Il ne négligea rien pour répandre le goût de cette langue en Allemagne, fit fondre à ses frais de nouveaux caractères, et employa une partie de ses revenus à l'impression des ouvrages les plus propres à être mis entre les mains des jeunes gens. L'Empereur, son frère l'archiduc Charles d'Autriche, et l'électeur de Saxe, firent d'inutiles efforts pour s'attacher Kirsten. Il préféra long-temps son indépendance aux avantages qu'on lui proposait. Il se décida cependant à quitter Breslau avec sa famille pour aller habiter la Prusse; il y connut le célèbre chancelier Oxenstiern, et il ne put lui refuser de l'accompagner dans ses voyages en Allemagne. Nommé professeur de médecine à l'université d'Erfurt, il se disposait à aller prendre possession de sa chaire : mais, dans l'intervalle, le pays se trouva occupé par une armée ennemie, et il consentit à suivre Oxenstiern en Suède. La reine Christine le nomma son premier médecin, et il fut en même temps pourvu d'une chaire à l'université d'Upsal. Il se rendit donc en cette ville, et il y mourut quatre ans après, le 8 avril 1640. Kirsten savait, dit-on, vingt-six langues. C'était un homme de mérite, très attaché à ses devoirs, et d'une piété si grande, qu'il rapportait à la Providence tous les succès qu'il obtenait dans la pratique de son art. Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages, presque tous relatifs à la langue arabe. Les principaux sont : I. *Grammatica arabica*, Breslau, 1608 et 1610, 3 part. in-fol. La 3e. partie n'est qu'une réimpression de la *Giarumia*, publiée à Rome en 159[illegible]. Erpenius, dans ses Lettres à Casaubon, parle avec beaucoup de mépris de cet ouvrage. II. *Tria specimina*

characterum arabicorum, ibid. 1608, in-fol. de 12 pag., contenant le *Pater*, le Psaume 51, et la première sourate du Coran. III. *Decas sacra canticorum et carminum arabicorum ex aliquot manuscriptis, cum latinâ ad verbum interpretatione*, ibid., 1609, in-8°. de 91 pages. On voit dans ce *Specimen*, que Kirsten avait perfectionné ses caractères arabes ; et ils sont en effet plus beaux que ceux que Raphelenge employa dans son Dictionnaire, en 1613. Il paraît que les types arabes de Kirsten passèrent ensuite en Suède, où ils furent long-temps oubliés; car on ne les voit employés depuis, qu'à l'impression du catalogue des livres et manuscrits orientaux, donnés en 1706, à la Bibliothèque d'Upsal, par J. G. Sparvenfeld, in-4°. (1) IV. *Vitæ IV evangelistarum ex antiquissimo codice manuscripto arabico, erutæ*, ibid., 1609, in-fol. V. *Liber secundus canonis Avicennæ arab. ex manusc. editus, et in lat. translatus notisque illustratus*, ibid., 1609, in-fol. de 132 pag. Cette version est très défectueuse. VI. *Notæ in evangelium S. Mathæi ex collatione textorum arabic., syriac., ægyptiac., græc. et lat.*, ibid., 1611, in-fol. de 140 pag. VII. *Epistola S. Judæ ex manuscripto Heidelbergensi arabico ad verbum translata*, ibid., 1611, in-fol. de 17 pag. VIII. *Liber de vero usu et abusu medicinæ*, ibid., 1610, in-8°., trad. en allemand, Francfort, 1611, in-8°. IX. Différents *Opuscules* peu importants, et dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* de Niceron, tome XLI. On peut aussi consulter l'*Oraison funèbre* de Kirsten, par J. Loccenius, Upsal, 1640, et, dans les *Memoriæ medicor.* de H. Witten, la *Suecia litterat.* de Scheffer, le *Dictionnaire* de Bayle, etc., et surtout les *Judicia quædam doctorum virorum de laboribus Kirstenianis*, Leipzig, 1611, in-fol. W—s.

(1) Voyez l'*Histoire de l'imprimerie établie à Breslau depuis trois cents ans*, Breslau, 1804, in-4°. (en allemand.)

KIRSTEN ou KIRCHSTEIN (GEORGE), habile médecin, né à Stettin, dans la Poméranie, le 20 janvier 1613, fit ses premières études dans sa patrie, et fréquenta ensuite les plus célèbres universités d'Allemagne et de Hollande. Il reçut le doctorat à Leyde, et résista aux offres les plus avantageuses, pour revenir à Stettin occuper la chaire de médecine. Il partagea le reste de sa vie entre l'enseignement et la pratique de son art, et mourut le 4 mars 1660, âgé de quarante-sept ans. On a de lui: I. *Oratio de medicinæ dignitate et præstantiâ contrà Platonem et Plinium*, Stettin, 1647, in-4°. II. *Adversaria et animadvers. in Joh. Agricolæ commentaria in Poppium et chirurgiam parvam*, ibid., 1649, in-4°. III. *Disquisitiones phytologicæ*, ibid., 1651, in-4°. IV. Des *Thèses* intéressantes sur l'étude de l'anatomie, la génération des vers dans le corps humain, la lactation et la formation du lait, les blessures à la tête, les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du tact, etc. Henri Schœvius prononça son *Oraison funèbre*. Elle a été insérée dans les *Memor. medicorum* de H. Witten, et dans la *Biblioth.* de Manget. On peut encore consulter le *Theatr. virorum doctor.*, par Freher, les *Mémoires* de Niceron, tom. XLI, et le *Diction.* de Chaufepié. W—s.

KIRSTEN (MICHEL), célèbre philologue, né le 25 janvier 1620 à Beraun en Moravie, fut emmené fort jeune à Semoln en Silésie par son père, qui en était pasteur, et il commença ses études dans cette ville.

Il fut ensuite envoyé à l'école de Breslau; et, après y avoir achevé ses humanités avec beaucoup de distinction, il se rendit à Rostock, où il s'appliqua à l'étude de la philosophie et de la médecine. Il alla, en 1640, habiter Stettin, où il logea chez un habile médecin nommé Laurent Eichstad, qui le prit en affection. Il aida son hôte dans la rédaction de ses Ephémérides astronomiques. Il étudiait en même temps la pharmacie; et il publia contre les alchimistes un *Traité* en allemand qui annonçait un esprit méthodique et observateur. Les magistrats de Francfort lui offrirent une chaire de mathématiques; mais il la refusa, et partit en 1643 pour visiter les pays du nord de l'Europe: il s'arrêta quelque temps à Copenhague, où il fut accueilli par le savant Simon Pauli, qui lui donna un logement dans sa maison. Ce fut à la prière de ce dernier qu'il traduisit en allemand les *Institutions anatomiques* de Gasp. Bartholin, et l'*Explication des Tables anatomiques* de Jules Casserio. Il consentit à se charger de l'éducation du fils du bourguemestre, et accompagna en 1646 le fils de Fabricius, premier médecin du roi de Danemark, qui se rendait à l'université d'Helmstadt. Deux ans après, il vint à Hambourg, attiré par la réputation de Slégélius, habile médecin, dont il suivit quelque temps les leçons: il reçut encore différentes propositions honorables; mais il les écarta, annonçant qu'il n'accepterait aucun emploi avant d'avoir vu l'Italie. Il partit en 1650 pour visiter cette terre classique, reçut le laurier doctoral à Padoue en 1653, et, de retour en Allemagne, fut nommé à la chaire de mathématiques de Hambourg, dont il prit possession en 1655 par un excellent Discours, *De usu disciplinarum mathematicarum in republicâ*. Il joignit en 1660 à cette chaire celle de physique, et fut élu recteur de l'Ecole Illustre, emploi qu'il remplit quatorze ans avec une rare distinction. Le repos dont il jouissait, fut troublé en 1668 par la publication d'une satire horrible, dont l'auteur était Jean Blom ou Blomius, bibliothécaire de la ville de Hambourg (1). Kirsten, au lieu de mépriser ce libelle, comme il l'aurait dû, s'efforça d'en découvrir l'auteur, et, trompé par quelques formes de style, crut pouvoir l'attribuer à Rodolphe Capellus, docteur en théologie, et son confrère à l'académie: il publia en conséquence contre lui un libelle non moins violent que le premier (2). Capellus dénonça cet écrit au sénat; mais les amis de Kirsten parvinrent à étouffer une affaire qui pouvait avoir pour lui des suites très fâcheuses. Kirsten avait toujours joui d'une santé excellente; il ressentit, au printemps de l'année 1676, un léger embarras dans l'estomac: depuis ce moment ses forces déclinèrent chaque jour, et il mourut le 2 mars 1678, après quelques jours de maladie. C'était un homme très instruit, affable, appliqué à ses devoirs, et très pieux. Il avait composé un grand nombre de poésies latines, et il se proposait d'en publier le recueil. On cite dans le nombre: I. *In theatrum anatomicum Hafniense poëma*, Copenhague, 1644, in-4°. II. *Me-*

(1) Jean Blom était un homme savant, mais d'une humeur difficile, qui se tua dans un accès de mélancolie en 1672. Le libelle qu'il publia contre Kirsten est intitulé: *Aletophilus, nov-antiqua comœdia*, etc., *nunc primum à Luca escarboto, mexicano, luce donata et lat. versa*, 1668, in-4°. Kirsten y est désigné sous le nom de *Vitus Pithecus*, et y est traité de charlatan, d'assassin, etc.

(2) *Aletophilus paradigmatikomenos sive vindiciæ philaletæ et priorum adversùs Luc. caprimulgum rudentem escarbotum*, etc., 1668, in-4°.

moria bibliothecæ Hamburgensis anno 1650 *structæ*, Hambourg, 1651, in-fol. et in-4°., et dans le tome II des *Memor. Hamburg.* de Fabricius-Vinc. Placcius fait un grand éloge de Kirsten dans son *Theatr. anonym.* (pag. 76); il assure qu'on ne peut lui refuser un des premiers rangs parmi les poètes de son siècle. Placcius s'était engagé à recueillir ses poésies; mais il n'a pas tenu sa promesse. Kirsten a laissé des *Notes* sur toutes les parties des sciences; il possédait une riche bibliothèque, dont le catalogue a été imprimé; la préface contient des particularités curieuses sur cet écrivain. On peut consulter aussi le *Dictionnaire* de Chaufepié.

W—s.

KIRWAN (Richard), célèbre chimiste anglais, né en Irlande, fut destiné à suivre la carrière des lois: il exerça la profession d'avocat jusqu'à ce que plusieurs circonstances l'obligèrent de la quitter; et alors il s'occupa de l'étude des sciences naturelles, vers lesquelles il se sentait en quelque sorte entraîné par son goût. Il s'établit à Londres, ou aux environs, vers l'an 1779; lut aux séances de la société royale, dont il devint membre, quelques mémoires, qui lui méritèrent, en 1781, la médaille fondée par Copley. Etant retourné dans son pays natal vers 1789, il fut quelque temps après nommé président de la société royale d'Irlande, et il publia depuis plusieurs ouvrages, non seulement sur la chimie, la géologie et la minéralogie, mais sur la métaphysique et la logique, et qui ont été généralement remarqués. Il était aussi président de la société royale de Dublin, et membre ou associé des premières compagnies littéraires de l'Europe. Il mourut le 22 juin 1812. Il a donné son nom à la société kirwanienne, récemment instituée à Dublin. Kirwan était regardé comme le Nestor des chimistes de la Grande-Bretagne. Presque toutes les sciences naturelles sont redevables à ses longs travaux de quelques uns de leurs progrès. Voici la liste de ses ouvrages: I. *Expériences et Observations sur la pesanteur spécifique et les affinités de diverses substances salines.* II. *Estimation de la température de différents degrés de latitude*, traduite en français, par Adet, Paris, 1789, 180 pages in-8°. Lalande, dans le Journal des savants, septembre 1790, en a rendu un compte favorable dans un article auquel nous renvoyons, et qu'il termine ainsi: « On n'avait point encore » fait sur la météorologie un ouvrage » aussi savant, aussi raisonné, aussi » combiné, où l'on trouve un aussi » heureux assemblage des observa» tions et de la théorie physique; mais » c'est ce qu'on devait attendre d'un » aussi grand chimiste que M. Kir» wan. » III. *Observations sur les mines de houille*, 1789. IV. *Expériences sur les substances alcalines employées au blanchîment, et sur la matière colorante des étoffes de laine* (linen garn), 1789. V. *Sur la force des acides et la proportion des ingrédients des sels neutres*, Dublin, 1790. VI. *Vue comparative des observations météorologiques faites en Irlande*, depuis l'année 1788, avec quelques avis sur les moyens de former des pronostics sur le temps, 1793. VII. *Réflexions sur les tables météorologiques fixant la signification précise des termes humide, sec et variable*, 1793. VIII. *Essai de réponse à la question suivante, proposée par la société royale d'Irlande: Quels sont les engrais qu'on peut appliquer avec plus d'avantage aux diverses espèces de sols*,

et quelles sont les causes de leurs bons effets dans chaque cas particulier, 1794, couronné par l'académie de Dublin ; traduit en français par F.-G. Maurice. Genève, 1800 et 1806, in-8. IX. *Expériences sur une nouvelle terre trouvée près de Stronthian, en Ecosse*, 1794. On sait que la strontiane est maintenant mise au rang des terres élémentaires. X. *De la composition et de la proportion du carbone dans les mines de soufre et de houille*, 1795. XI. *Réflexions sur le magnétisme*, 1796. — *Sur l'état primitif du globe, et la catastrophe qui lui a succédé*, 1796 (*Transact. de l'acad. d'Irlande*, tom. VI). « L'objet de cet écrit est de raccorder les » monuments géologiques de l'état primitif du globe, avec ceux qui sont » tirés de l'histoire, et en particulier » avec le texte des livres sacrés. Il est » rempli des plus ingénieux rapproche- » ments. » On peut lire l'extrait qu'en donne la *Biblioth. britannique* (littérat., vol. 9, n°. 3, an VII, pag. 228, etc.) XII. *Nouvelles observations sur la proportion de l'acide carbonique ou crayeux, dans les trois acides minéraux anciennement connus, et sur les bases de divers sels neutres et autres composés*, 1797. XIII. *Essai sur la liberté humaine*, 1798. XIV. *Observations sur les preuves de la théorie Huttonienne de la terre, avancée par sir James Hall*, 1800. XV. *Essai sur les pentes des montagnes*, 1800. XVI. *De la nomenclature chimique et minéralogique*, 1800. XVII. *Remarques sur quelques assertions sceptiques de M. Hume*, etc., 1800. — *Des variations de l'atmosphère*, 1801. Ces divers écrits se trouvent dans les *Transact. philos. de l'acad. d'Irlande*. XVIII. *Essai sur le phlogistique, et sur la constitution des acides ;* ouvrage capital qui a été traduit en français (par Mme. Lavoisier), avec des notes par Guyton-Morveau, Lavoisier, MM. Laplace, Monge, Berthollet etc., Paris, 1788, in-8°. Kirwan s'efforce d'y concilier l'ancienne chimie avec les découvertes modernes. Il veut que l'air inflammable, qu'il regarde comme le vrai *phlogistique*, soit partout le principe de l'inflammabilité ; et il suppose que l'inflammation ne peut être que le résultat de la combinaison de l'air vital avec le phlogistique. Sans contester l'expérience de la décomposition de l'eau, il croit que l'air inflammable qui se dégage pourrait bien provenir du métal incandescent. Tous ses raisonnements sont complètement réfutés dans les notes jointes à la traduction française. XIX. *Éléments de minéralogie*, 1794, 2 vol. in-8°., traduit de l'anglais par Gibelin, 1785, in-8°. XX. *Essais géologiques*. XXI. *Essai sur l'analyse des eaux minérales*. XXII. *Logique*, 1809, 2 vol. in-8°. On trouve une critique très amère de cette logique dans le *Monthly review* et dans le *Monthly repertory*, de décembre 1809, pag. 54. XXIII. *Essais de métaphysique, contenant les principes et les objets fondamentaux de cette science*, avec quelques considérations sur l'ame humaine, 1809, in-8°. XXIV. *Annuaires météréologiques de Dublin*, de 1791 à 1801. On trouve dans la *Bibliothèque britannique*, imprimée à Genève, des analyses étendues de plusieurs des ouvrages de Kirwan, ainsi que des exposés de ses expériences. Voici, à l'occasion de son écrit sur l'*Etat primitif du globe*, les qualités par lesquelles on l'y caractérise : « Une » vocation naturelle qui tient au caractère de l'individu ; un vaste assorti- » ment de connaissances bien digérées ; » un esprit net et conciliant ; une tête

» fertile en aperçus, en combinaisons, » et froide dans l'examen; de la péné» tration, de la sagacité, et une logi» que sévère. » M. Pictet, qui alla lui rendre visite à Dublin, parle de lui avec admiration, mais avec trop peu de détails, dans la relation de son *Voyage de trois mois en Angleterre*. L.

KITE (CHARLES), chirurgien anglais, membre du collége royal des chirurgiens, mort à Gravesend, dans le comté de Kent, vers 1811, est auteur de nombre d'articles insérés dans le Journal médical et dans d'autres ouvrages périodiques ayant le même objet, et des deux brochures suivantes : I. *Sur les moyens de rappeler à la vie les asphixiés*, in-8°., 1788. II. *Essais et observations physiologiques et médicales sur la submersion des animaux, et sur la résine de l'*Acaroïdes resinifera, ou *résine jaune* de Botany-Bay, in-8°., 1795. L.

KIUPERLI. *Voy*. KOPROLI.

KIZIL ARSLAN (OTHMAN), troisième prince de la dynastie des atabeks Ildékouzides ou Pehlevanides, était fils d'Ildekouz, et gouverna l'Adzerbaïdjan pendant le règne de son frère Pehlevan Mohammed, auquel il succéda l'an 582 de l'hég. (1186 de J.-C.) Il épousa Katiba Catoun sa veuve, fille du fameux Inanedj; et cette femme ambitieuse et vindicative ne contribua pas peu à détourner son nouvel époux de la fidélité et du zèle que ses prédécesseurs avaient manifestés pour le service des sultans Seldjoukides de Perse. Kizil Arslan ne garda aucune mesure. Il se rendit dans l'Irak, s'empara de toute l'autorité, ne laissant à Thogrul III que le nom de sultan. Il fit la guerre à ce prince, tenta vainement de prendre Hamadan sa capitale, et fit demander des secours au khalyfe Nassir; mais il ne vint pas joindre, comme il l'avait promis, les troupes que le khalyfe lui envoya, et elles furent battues par le sultan en 584 (1188). Kizil Arslan continua la guerre; mais voyant que la chance des armes ne lui était pas favorable, il eut recours à la perfidie. Il corrompit plusieurs émyrs, qui arrêtèrent Thogrul et le renfermèrent dans une forteresse. Alors Kizil Arslan accourut à Hamadan, monta sur le trône, et fit prier et battre monnaie en son nom. Cette entreprise audacieuse détruisit en un moment ses projets de grandeur. Coutlouk Inanedj, son neveu, et la plupart des grands de l'état, ne purent voir son usurpation sans jalousie. On conspira de toutes parts contre lui. Il se hâta d'aller dans Ispahan, où il fit périr plusieurs émyrs au milieu des supplices; mais à peine eut-il regagné Hamadan, qu'on le trouva mort dans son lit, percé de cinquante coups de poignard, au mois de chaban 587 (7 octobre 1171). Les assassins, qui n'étaient autres que ses principaux officiers, rejetèrent ce meurtre sur des esclaves molahedouns ou bathéniens, c'est-à-dire disciples des Ismaéliens, dont la secte, abhorrée des Musulmans, a dû être accusée, quelquefois injustement, de plus d'un crime dont les auteurs ont voulu rester inconnus. (*Voy*. HAÇAN BEN SABBAH.) A—T.

KLAAS (NICOLAS). *V*. BERGHEM.

KLAPROTH (MARTIN-HENRI), célèbre chimiste prussien, professeur de chimie, membre de l'académie des sciences de Berlin, associé étranger de l'Institut de France, et de plusieurs autres académies et sociétés savantes, naquit à Berlin le 1er. décembre 1743. Il avait reçu de la nature un esprit

observateur, sérieux, réfléchi, et une patience à toute épreuve. Après avoir terminé ses études classiques, il se livra tout entier à celle de la minéralogie, pour laquelle il avait un penchant décidé; mais il sentit qu'il ne pouvait y faire de rapides progrès sans y associer la chimie : il s'appliqua également à ces deux branches des connaissances physiques et naturelles. L'analyse des minéraux lui parut surtout d'une importance extrême pour bien classer les substances inorganiques; et des expériences multipliées lui donnèrent bientôt les moyens de varier les procédés chimiques, et de reconnaître des éléments nouveaux dans les minéraux qui avaient déjà été soumis à l'analyse. C'est ainsi qu'il découvrit la zircone dans le jargon de Ceylan; qu'il démontra la présence de la potasse dans des productions volcaniques; qu'il fit connaître le sulfate de strontiane; qu'il trouva la potasse dans la leucite ou grenat blanc; qu'il découvrit dans le schorl rouge un nouveau métal qu'il nomma *titane*, un autre dans la pech-blende, qu'il appela *urane;* un troisième dans la mine d'or blanche, et il lui donna le nom de *tellure*. Il fit aussi connaître le molybdate de plomb, et prouva que la mine d'argent rouge était un sulfure d'argent et d'antimoine. Ce sont-là ses travaux les plus importants, ceux qui le placent parmi les chimistes les plus distingués de son siècle; mais il a publié en outre une quantité considérable d'analyses de substances fossiles, qui peuvent servir de modèles, et qui se trouvent dans le Journal de physique, les Annales de chimie, le Journal des mines et autres collections de ce genre. Il a rédigé un *Système minéralogique* principalement basé sur les principes constitutifs des minéraux. Ses *Mémoires de chimie* ont été recueillis et traduits en français par Tassaert, Paris, 1807, 2 vol. in-8°. Enfin il a composé, en commun avec M. Wolf, un *Dictionnaire de chimie*, en quatre volumes in-8°.; ouvrage traduit en français (en 1810) par MM. Bouillon-Lagrange et Vogel. Klaproth a fait faire de grands pas à la minéralogie. Ses recherches ont jeté beaucoup de lumières sur le système de Werner et sur la classification de M. Haüy. Ses découvertes, et surtout ses moyens particuliers d'analyse, ont guidé plusieurs chimistes français, qui lui doivent une partie des heureux résultats qu'ils ont obtenus. Il est mort à Berlin le 1er. janvier 1817. C. G.

KLASS (FRÉDÉRIC-CHRISTIAN), paysagiste et graveur à l'eau-forte, né à Dresde en 1752, et membre de l'académie royale de Saxe, se voua de bonne heure à l'étude du paysage, et n'eut pour maîtres que la nature et un amour assidu pour le travail; mais, plein de défiance en ses propres talents, il eut recours aux conseils de Casanova, qui se plut à diriger ses heureuses dispositions. Il acquit bientôt de la réputation; et les paysages qu'il a peints ou dessinés, sont recherchés des amateurs de tous les pays. Il cultiva en même temps la gravure à l'eau-forte, et exécuta de cette manière un certain nombre de *Vues* de diverses grandeurs, dont le travail paraît d'abord un peu brut, mais dont l'effet est pittoresque, et où l'on estime particulièrement le choix des sites et l'intelligence de la composition. Les pièces que l'on connaît de lui sont au nombre de trente-deux, parmi lesquelles on remarque deux *Paysages montagneux*, d'une gravure grignotée et d'un bel effet, qu'il publia en 1775. — KLASS avait un frère aîné, nommé *Charles-Chris-*

tian, qui s'était livré, sous la direction de Casanova, à la peinture historique; il était inspecteur du cabinet des estampes de Dresde, et maître de dessin des pages. Il mourut en 1794, et Frédéric lui succéda dans cette dernière place, qu'il a remplie jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée il y a un petit nombre d'années. P—s.

KLAUBER (Ignace-Sébastien), graveur, né à Augsbourg en 1755, reçut, dans sa ville natale, de son père Jean Baptiste, graveur assez médiocre, les premiers éléments de son art. Jaloux de seconder les heureuses dispositions de son fils, J. B. Klauber l'envoya étudier à Paris sous la direction de Wille, qui jouissait alors d'une juste célébrité. Le jeune Klauber fit, en peu de temps, de rapides progrès : l'académie royale de peinture l'agréa, sur ses deux estampes de l'*Ecolier de Harlem*, d'après Pœlembourg, et du *Sauveur du Monde*, d'après Stella; et elle le reçut au nombre de ses membres en 1787, sur les portraits de Vanloo et d'Allegrain. La révolution française ayant engagé Klauber à retourner dans sa patrie, il fut appelé quelque temps après à Saint-Pétersbourg, par l'impératrice Catherine, pour y remplir la place de professeur à l'académie impériale des beaux arts. Cette princesse le nomma garde des dessins et estampes de son cabinet, et le décora de l'ordre de Saint Wladimir. Klauber a gravé en Russie un grand nombre de portraits, parmi lesquels nous citerons ceux de l'impératrice Elisabeth, de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, et de Platon, métropolitain de Moscou. Il est mort à Saint-Pétersbourg le 25 mai 1817, universellement regretté, tant pour ses qualités morales que pour ses talents. P—e.

KLEBER (Jean-Baptiste), général français, fils d'un terrassier de la maison du cardinal de Rohan, naquit à Strasbourg en 1754, et vint jeune à Paris apprendre l'architecture à laquelle il était destiné; il montra de l'aptitude au travail et d'heureuses dispositions. Un jour s'étant trouvé dans un café où des étrangers étaient insultés, il prit leur défense, et acquit ainsi leur estime : c'étaient deux gentilhommes allemands qui l'engagèrent à les suivre à Munich, où ils lui ouvrirent l'accès de l'école militaire de cette capitale. Là, il fit des progrès rapides. Le général Kaunitz, fils du premier ministre, frappé des premiers essais du jeune Kléber, de la beauté de sa taille et de l'esprit qu'il montrait dans ses réponses, l'attira à Vienne, et lui donna une sous-lieutenance dans son régiment. Kléber fit ses premières armes contre les Turcs, et resta dans les troupes autrichiennes depuis 1776 jusqu'en 1783 : mais, dégoûté alors de voir qu'on n'y accordait l'avancement qu'à la naissance, il donna sa démission, revint en Alsace, postula la place d'inspecteur des bâtiments publics à Béfort, et l'obtint par la protection de l'intendant la Galaisière. Fixé par cet emploi à Béfort, il y cultiva son art pendant près de six ans, et enrichit son esprit de connaissances utiles. La révolution française ouvrit à Kléber une carrière plus brillante. Dans une émeute, il prit le parti des officiers municipaux de Béfort contre le régiment Royal-Louis, dévoué à la cour; il repoussa les soldats, et présenta un défi au colonel. Cet élan décelait son caractère, et le porta en 1792 comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires du Haut-Rhin. Sa stature élevée et robuste, son air martial et ses talents naturels pour la guerre, le

firent remarquer. Il obtint du général Wimpfen, qui commandait à Brisach, une place d'adjudant-major dans un bataillon qui rejoignait l'armée du général Custine, à Maïence. Sa réputation militaire commença lors du siége de cette place; il y fut élevé au grade d'adjudant-général. Ce fut lui qui commanda et exécuta les sorties de Biberach et de Marienborn. Venu à Paris après la prise de Maïence, il y fut appelé en témoignage contre le général Custine, et eut le courage de déposer en sa faveur devant le tribunal révolutionnaire. On le nomma général de brigade pour aller combattre les royalistes de la Vendée à la tête d'une colonne de cette même garnison de Maïence, tant de fois témoin de sa bravoure; il en commanda l'avant-garde, et fut blessé au combat de Torfou: là, n'ayant que quatre mille soldats et six pièces de canon, il fut entouré par vingt mille Vendéens, fit une habile retraite avec autant de sang-froid que d'intrépidité, et comprit dès-lors qu'on ne pourrait vaincre de tels ennemis par les règles ordinaires. A Cholet, l'armée républicaine suivit la marche qu'avait tracée Kléber, et demeura victorieuse: de nouveaux revers l'attendaient au-delà de la Loire; ils furent imputés aux généraux. Le jeune Marceau, rival de gloire de Kléber, parut blessé de son austère franchise; mais le voyant destitué au moment où il était porté lui-même au commandement en chef, il se vengea noblement, ne garda pour ainsi dire que le vain titre de général, et en remit l'autorité à Kléber. Celui-ci, après avoir combattu au Mans, poussa les débris des Vendéens, de marche en marche, entre la Loire et la Vilaine. « C'est ici, dit-il, que je les voulais.... » Trois commissaires de la Convention ordonnent de commencer l'attaque de nuit. « Non, dit Kléber; » il est bon de voir clair dans une affaire sérieuse, et celle-ci doit se » décider au grand jour. » La bataille qu'il livra près de Savenay, fut moins une déroute des Vendéens qu'une destruction: elle eût terminé la guerre; car Kléber répondait sur sa tête de l'obéissance et de la tranquillité des provinces insurgées, si on les confiait à sa surveillance et au bonheur de ses armes. Le comité de salut public ne voulut point de clémence; il craignit l'ascendant d'un guerrier humain et généreux. Kléber fit son entrée à Nantes à la tête des troupes victorieuses et aux acclamations du peuple: cette ville donna une fête aux généreux vainqueurs. Au moment où une couronne de lauriers descendait sur le front de Kléber, l'un des commissaires conventionnels s'écria que ces lauriers n'étaient pas dus aux généraux, mais aux soldats. « Nous avons tous vaincu, » reprit Kléber avec fierté; je prends » cette couronne pour la suspendre » aux drapeaux de l'armée. » Il ne tarda pas à être exilé pour avoir montré toute son horreur contre ces lois sanguinaires qui faisaient des champs de bataille d'immenses échafauds, où les vainqueurs donnaient la mort à ceux qui avaient deposé les armes. On jugeait alors ses opinions incertaines, et on le regardait même comme un ennemi de la liberté, parce qu'il haïssait l'indiscipline, la licence et les lois sanguinaires. Quoiqu'il eût un génie éminent pour la guerre, il était difficile qu'il parvînt au commandement en chef, parce qu'il ne savait ni adoucir la vérité, ni taire les fautes de ceux qui gouvernaient: c'était sa maxime, qu'il fallait une opposition à côté d'une grande autorité. Cette franchise retarda la fortune militaire de Kléber. Toutefois la France avait besoin de son

bras pour assurer l'indépendance du territoire. Il fut appelé à l'armée du Nord, et bientôt à celle de Sambre-et-Meuse comme général de division, passa la Sambre en présence des armées alliées, et partagea la gloire de la victoire de Fleurus, où il commanda l'aile gauche de l'armée française opposée au prince d'Orange, qu'il arrêta au pont de Marchiennes. Il marcha ensuite sur Mons à la tête de trois divisions, força le camp retranché du Mont Panisel, le passage de la Roër, rejeta l'ennemi sur la rive droite du Rhin, entra dans Maëstricht après vingt-huit jours de tranchée ouverte et quarante-huit de bombardement. Il vint ensuite commander l'aile gauche de l'armée de Jourdan, et dirigea le passage du Rhin devant Dusseldorf dans le mois d'octobre 1795. Lorsque cette armée, qui s'avança alors jusque sur le Mein, fut obligée de se retirer, ayant été tournée par le général Clerfayt, Kléber dirigea sa retraite avec le plus grand sang-froid. A l'ouverture de la campagne suivante (1796), il contribua puissamment aux succès qu'obtint d'abord le général Jourdan. Ce fut lui qui, à la tête de l'aile gauche, après avoir forcé le passage de la Sieg, mit en pleine déroute l'armée du prince de Wurtemberg sur les hauteurs d'Altenkirchen; mais il eut bientôt sur les bras toute l'armée du prince Charles, forte de soixante mille hommes: il n'en avait que vingt mille, qu'il mit en position sur les hauteurs d'Ukrad, avec tant d'habileté qu'ils ne furent point entamés; il battit ensuite le général Kray à Kaldieck, et le prince de Wartensleben à Friedberg. Pendant les premiers jours d'août, il commanda l'armée par *interim*, et annonça que sa communication était opérée avec l'armée du Rhin-et-Moselle par Heilbronn. Francfort lui ouvrait ses portes, lorsque, par l'effet d'une intrigue et de la jalousie qu'inspiraient ses talents, il fut éloigné de l'armée au moment même où il avait mérité d'en avoir le commandement en chef. L'année suivante (1797), il fut désigné dans les journaux comme général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse; mais Hoche eut sur lui la préférence. Kléber, mécontent du directoire, avait quitté l'armée, et s'était retiré à Paris, où il vivait dans la retraite et l'étude. Il acheta une maison de campagne dans les environs, et il s'y occupait à rédiger des mémoires sur ses campagnes, lorsque Buonaparte, nommé général en chef de l'armée d'Egypte, l'engagea à le suivre, comme étant un des généraux les plus capables de faire réussir son expédition. A peine débarqué, Kléber marcha sur Alexandrie, où il reçut une blessure grave à l'escalade des remparts. Buonaparte, se dirigeant aussitôt vers le Caire, lui laissa le commandement d'Alexandrie. L'hiver suivant, ce dernier le suivit en Syrie à la tête de l'avant-garde, prit le fort d'El-Arisch, marcha dans le désert, s'empara de Gaza, et emporta la ville et les forts de Jaffa. Pendant le siége de Saint-Jean d'Acre, Kléber fut détaché du camp, battit les Turcs dans la plaine, et les força de se retirer en désordre vers le Jourdain. Après la levée du siége, il commanda l'arrière-garde, et protégea efficacement la retraite de l'armée. Rentré en Egypte, il signala de nouveau sa valeur au combat d'Aboukir où l'armée turque fut défaite. Telle était la considération dont il jouissait dans l'armée d'Egypte, que Buonaparte qui ne l'aimait point, et qu'il avait deviné depuis long-temps, ne put se dispenser de lui en laisser le commandement lorsqu'il abandonna

ses soldats pour repasser en Europe. Kléber reçut ce commandement plutôt comme un fardeau que comme une faveur. L'armée était affaiblie par les combats et par les marches dans le désert; elle n'avait ni argent, ni munitions, et aucun espoir de voir venir des secours, tandis que le grand-visir Ioussouf s'avançait avec quatre-vingt mille hommes et soixante pièces de canon par la route de Damas. Déjà même le fort d'El-Arisch était en son pouvoir; et une partie de l'Egypte se soulevait en sa faveur. Kléber, qui ne recevait de France que des nouvelles affligeantes, crut qu'il valait mieux songer à sauver sa patrie que de s'obstiner à conserver l'Egypte; et il fit le sacrifice de la gloire qu'il aurait pu y acquérir contre les Turcs, en continuant avec eux les négociations entamées par son prédécesseur. Il s'agissait de séparer leurs intérêts politiques de ceux des Anglais et des Russes; mais le visir dépendait trop des Anglais. Kléber négocia par l'entremise du commodore Sidney Smith; et par la convention d'El-Arisch, l'armée française dut être embarquée et transportée en France avec armes et bagages : l'Egypte devait être entièrement évacuée, et tous les Français détenus dans les villes de la domination turque mis en liberté. Fidèle à ce traité, Kléber venait de livrer aux Othomans tous les forts de la Haute-Egypte et la ville de Damiette; il se disposait même à évacuer le Caire, lorsque l'amiral Keith lui écrivit qu'un ordre de son gouvernement lui défendait de permettre l'exécution d'aucune capitulation, à moins que l'armée française ne mît bas les armes et ne se rendît prisonnière de guerre. Kléber, indigné, fit imprimer cette lettre pour lui servir de manifeste, et se contenta d'y ajouter ces mots : « Soldats, aux armes! Vous répondrez à une telle insulte par des victoires! » L'évacuation de la partie orientale de l'Egypte, la marche des Turcs concertée avec les Anglais, et la concentration de l'armée française qui se fit rapidement, ne pouvaient manquer d'amener une journée décisive. Kléber développa sa petite armée dans les plaines de Coubé, et enleva d'abord le village de Matarieh, où l'avant-garde turque était retranchée. En s'approchant de l'obélisque d'Héliopolis, il aperçut l'armée du grand-visir en bataille, et dix fois supérieure en force : il l'attaqua immédiatement, la poussa devant lui, s'empara du camp d'El-Hanka, emporta le fort de Belbeys, dispersant cette multitude immense à travers le désert, s'emparant à Salahieh de tous ses bagages et d'un butin prodigieux. Cependant l'insurrection avait éclaté à Boulac et au Caire. Kléber reprit cette capitale de vive-force, et recommença en quelque sorte la conquête de l'Egypte. Il apprit presque aussitôt la révolution du 18 brumaire, qui plaçait Buonaparte à la tête du gouvernement français, et il conçut alors l'espoir que son armée serait secourue. La victoire d'Héliopolis lui assurait au moins pour un an la possession paisible de l'Egypte. L'armée elle-même dont la position était améliorée, manifestait le desir de conserver une conquête dont elle sentait toute l'importance. Les Egyptiens, étonnés de voir le grand-visir battu par une poignée de Français, étaient persuadés que tous les efforts des Turcs seraient désormais inutiles. Les contributions extraordinaires imposées à la ville du Caire en punition de sa révolte, donnèrent à Kléber les moyens de payer l'arriéré, qui s'élevait à onze millions, y compris la solde. Il forma une légion grecque, ainsi qu'un corps de

coptes, qu'il fit instruire et habiller à la française; il établit un parc de cinq cents chameaux toujours disponibles et des ponts volants sur le Nil, pour faciliter le passage du fleuve aux troupes qui auraient à marcher de la côte sur la frontière de Syrie. Après avoir mis un terme aux dilapidations, il établit un comité administratif, et pourvut à la sûreté comme à la prospérité de l'Egypte, s'élevant ainsi à la hauteur du guerrier homme d'état. Le 3 juin 1800, il fit une tournée en Egypte, au moment même où il méditait un traité séparé avec les Turcs, qu'il voulait détacher de l'Angleterre. Après avoir passé le 14 juin, dans l'île de Raouda, la revue de la légion grecque, il revint au Caire voir les embellissements qu'on faisait à son hôtel; il se promenait sur la terrasse de son jardin avec son architecte, lorsqu'il fut assassiné de quatre coups de poignard par un jeune Turc, nommé Soleïman, poussé, dit-on, par le fanatisme à cette action atroce. Les relations françaises donnèrent le détail du terrible supplice qu'on fit subir au meurtrier, qui, découvert et arrêté, avait été condamné par une commission. A la nouvelle de ce funeste assassinat, l'opinion publique en France accusa presqu'ouvertement Buonaparte d'avoir armé le bras de l'assassin par ses émissaires, pour se venger de Kléber, qui s'était exprimé sur son compte avec beaucoup de franchise dans une dépêche adressée au directoire exécutif, et qui fut interceptée et publiée par les Anglais : on était d'ailleurs dans l'idée que jamais Kléber n'eût enduré l'usurpation de Buonaparte. Le général Menou, qui lui succéda dans le commandement, montra une telle animosité contre sa mémoire, qu'il fut dès-lors violemment soupçonné d'avoir été lui-même l'instrument caché de la vengeance de Buonaparte : mais ces bruits paraissent n'avoir été imaginés que par la malignité et par la passion; car depuis dix-huit ans, on n'a rien écrit qui puisse raisonnablement infirmer les relations officielles sur la mort de Kléber. Son oraison funèbre fut prononcée à Paris par le sénateur Garat sur la Place des Victoires, où d'abord on lui décerna un monument qui n'a pas été achevé. Kléber fut sans contredit l'un des plus grands hommes de guerre qu'ait produits la révolution française. Il joignait l'enthousiasme d'une ame indépendante et élevée, au sang-froid d'un général maître de lui-même, et l'expressive fierté du regard à une voix dont l'éclat arrêtait les séditions et couvrait les murmures des soldats Habituellement juste et équitable, Kléber se laissait trop aisément entraîner à la colère. Mais si sa franchise était brusque et sans ménagement, la fierté de son ame était sans faiblesse. Il porta dans les camps le mépris des richesses et l'horreur de la rapine et du brigandage; en un mot il ne se souilla par aucun excès. Sans avoir jamais ambitionné le premier rang dans la république, tels étaient néanmoins l'indépendance de son caractère et son amour pour la liberté légale, que, s'il eût vécu, tout porte à croire qu'il n'eût souffert ni l'usurpation ni le despotisme. Ses restes, rapportés à Marseille après l'évacuation de l'Egypte, étaient oubliés dans le château d'If, lorsque Louis XVIII ordonna (1818), qu'ils fussent recueillis dans un monument qu'on doit élever à la gloire de Kleber dans la ville de Strasbourg. Voy. l'*Eloge funebre des generaux Kléber et Desaix*, par le sénateur Garat, Paris, an IX (1800), in-8°. de 107 pag. B—P.

KLEEMANN (Chrétien-Frédé-

ric-Charles), peintre d'histoire naturelle, naquit à Altdorf, près de Nuremberg, en 1735. Formé par les leçons de son père, il s'associa à la réputation de Rösel de Rosenhof, dont il avait épousé la fille. Après la mort de ce naturaliste, il devint propriétaire de ses ouvrages sur les grenouilles et les insectes : ils lui durent en grande partie leur perfection. Ce fut lui qui grava et enlumina les planches du *Catalogue systématique des coléoptères*, par Voet. Comme écrivain, il a peu de mérite; son style est diffus et désagréable : mais ses dessins, remarquables par leur exactitude et leur netteté, ont contribué aux progrès de l'entomologie. Il mourut le 2 janvier 1789. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Du Hanneton.* Ce traité a obtenu le prix proposé par l'académie de Manheim. II. *Remarques sur quelques chenilles et papillons*, dans le *Naturaliste*, pour 1774, 4e. numéro, pag. 121-7. III. Il publia avec des notes le *Raupenleben* (*Sur la vie des chenilles*), par Jos. Mader, ou *Indication des mois dans lesquels on trouve les chenilles, décrites et dessinées par Rösel et Kleemann, auxquelles on a joint les Observations de Linné sur les papillons qui en proviennent*, Nuremberg, 1777, grand in-8°. Cet ouvrage eut trois éditions. IV. *Supplément à l'histoire des insectes*, faisant suite aux *Récréations entomologiques* de Rösel, avec la continuation par Chr. Schwarz, 2e. part., 1792-4. D—u.

KLÉFEKER (Jean), savant et laborieux magistrat de Hambourg, né dans cette ville en 1698, fit ses premières études avec beaucoup de distinction, et fréquenta ensuite les principales universités de l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il reçut des témoignages flatteurs de l'estime de ses concitoyens, qui l'élurent membre du sénat; il parvint à l'emploi de syndic, qu'il remplit plusieurs années de manière à se concilier l'affection publique, et mourut le 2 novembre 1775. Outre quelques ouvrages d'un intérêt local, on connaît de lui : I. *Bibliotheca eruditorum præcocium, sive ad scripta hujus argumenti spicilegium et accessiones*, Hambourg, 1717, petit in-8°. La préface renferme une notice des ouvrages qui avaient déjà paru sur les enfants célèbres, parmi lesquels Kléfeker mérite une place, puisqu'il n'avait guère que dix-neuf ans lorsqu'il publia son livre : il se borne à indiquer les articles traités par Baillet et les autres biographes; mais il en a ajouté un grand nombre rédigés avec beaucoup de soin, et accompagnés de notes qui indiquent les sources où il a puisé, attention qui rend cette *Bibliothèque* précieuse pour les amateurs de l'histoire littéraire. II. *Curæ geographicæ*, publié par J. G. Busch, ibid., 1758 (1759), in-8°. On y trouve une liste critique et raisonnée des meilleures cartes géographiques connues à cette époque. On peut voir une bonne analyse de ce curieux Mémoire dans les *Acta eruditorum Lips.*, 1759, pag. 574. III. *Collection des lois et ordonnances de Hambourg*, par ordre de matières, 1765-73, 12 vol. in-8°. (en allemand), avec un volume de tables publié par G. Schutze. Cet important ouvrage a été continué jusqu'à la fin du xviiie. siècle par Chr. Dan. Anderson, 1783-1801, 5 vol. in-8°. Kléfeker a eu beaucoup de part à l'Histoire de Hambourg, dont le même G. Schutze a publié le 1er. volume en 1775, in-

4°. Un catalogue de vente lui attribue un livre singulier intitulé : *Le Fondement de la doctrine de la pierre philosophale*, ou la *Table d'émeraude d'Hermès Trismégiste expliquée en allemand et vérifiée d'après l'expérience*, par Pyrophilus, Hambourg, 1736, in-4°. *Voy.* sa Vie écrite en latin par J. H. V. Noelting, ibid., 1775, in-fol. W—s.

KLEIN (Jacques-Théodore), célèbre naturaliste, né à Königsberg en 1685, fut pourvu de la charge de secrétaire du sénat de Dantzig, place qui lui laissa le loisir nécessaire pour cultiver les sciences : il mourut dans cette dernière ville le 27 février 1759. C'était, dit M. Cuvier, un homme très laborieux, mais qui manquait de goût et de génie; il a écrit sur presque toutes les parties de l'histoire naturelle, et entretenait des correspondances nombreuses qui l'aidèrent à former l'un des plus riches cabinets qu'on eût encore vus dans le nord de l'Europe; mais il n'a jamais pu se faire une idée juste de ce que doivent être une méthode et une nomenclature d'histoire naturelle. Cependant ses écrits contiennent presque tous quelques faits ou quelques figures qui les rendent indispensables aux naturalistes. Linné a donné le nom de *Kleinia* à une plante que ce naturaliste avait découverte et décrite le premier; et Jacquin lui a aussi consacré une plante d'Amérique sous le nom de *Kleinia ruderalis*. Il était membre de l'académie des sciences de St.-Pétersbourg, de la société royale de Londres, de l'Institut de Bologne; et il fut l'un des fondateurs de la société des amateurs de l'histoire naturelle à Dantzig. Outre un grand nombre de Mémoires insérés dans les recueils de ces académies, on a de lui : I. *Fasciculus plantarum rariorum et exoticarum ex horto proprio*, Dantzig, 1722, in-8°. II. *Descriptiones tubulorum marinorum*, Dantzig, 1731, in-4°., avec 10 pl.; *cum Dissertatione epistolari de pilis marinis*, ibid., 1773, in-4°. : cette édition est plus belle, mais n'est qu'une simple réimpression. III. *Naturalis dispositio echinodermatum*, ibid., 1734, in-4°., avec 36 pl.; nouvelle édition, augmentée par Nath. God. Leska, Leipzig, 1778, in-4°., avec 54 pl.; c'est encore à présent l'ouvrage le plus capital sur la famille des oursins. La première édition a été traduite en français (par la Chesnaye-des-Bois), sous ce titre : *Ordre naturel des oursins de mer et fossiles*, Paris, 1754, in-8°., avec le portrait de l'auteur. L'éditeur y a joint 6 pl. d'oursins tirés du cabinet de Réaumur. IV. *Historiæ piscium naturalis promovendæ missi v, cum præfatione de piscium auditu*, ibid., 1740-49, 5 part. in-4°. Cet ouvrage est peu commun en France. Les exemplaires, avec l'indication de Leipzig, 1802, diffèrent des autres par la réimpression du premier fascicule, augmenté d'une note au verso de la page 35, et par l'addition d'une 6e. partie, intitulée : *Kleinii Ichtyologia enodata, sive Index rerum ad hist. piscium natur. synonymis recentiss. systematicorum explicatus ab Ioh. Jus. Walbaum*, Leipzig, 1793, in-4°. C'est celui des ouvrages de Klein que l'on consulte le plus. Il contient sur l'anatomie des poissons, et particulièrement sur les osselets de leur oreille, des détails qui ne sont point ailleurs. V. *Summa dubiorum circà classes quadrupedum et amphibiorum Linnæi*, Leipzig, 1743, in-4°. de 52 pag., avec 2 pl. : c'est une critique très mal fondée de la méthode zoo-

logique de Linné relativement aux reptiles ovipares. VI. *Mantissa ichtyologica de sono et auditu piscium, sive disquisitio rationum quibus autor epistolæ in Bibl. germanicâ, de auditu piscium, omnes pisces mutos surdosque esse contendit*, ibid., 1746, in-4°. L'auteur anonyme répondit à Klein par une lettre insérée dans la *Biblioth. raisonnée*, tome XLVIII, pag. 310. VII. *Historiæ avium prodromus; accessit historia muris Alpini et vetus vocabularium animalium*, Lubeck, 1750, in-4°., fig. VIII. *Quadrupedum dispositio et brevis historia naturalis*, Leipzig, 1751, in-4°. IX. *Tentamen methodi ostracologicæ, sive dispositio naturalis cochlidum et concharum*, Leyde, 1753, in-4°., avec 12 pl. X. *Doutes*, ou *Observations sur la revue des animaux faite par le premier homme, et sur quelques animaux*, etc., Paris, 1754, in-8°., fig. On y trouve la traduction du n°. v ci-dessus. XI. *Tentamen herpetologiæ*, Leyde, 1755, in-4°. Klein a si peu des idées justes sur les méthodes, que, dans cette brochure, il range les vers avec les serpents. XII. *Stemmata avium XL tabulis æneis ornata; accedunt nomenclatores polono-latinus et latino-polonus*, Leipzig, 1759, gr. in-4°. Dans cet ouvrage, dont on consulte quelquefois les planches, Klein donne un nouveau système de classification des oiseaux d'après leurs parties solides. Ce fut Titius, professeur à l'académie de Wittemberg, qui en surveilla l'impression. XIII. *Ulterior lucubratio subterranea de terris et mineralibus; accedit lucubratio posterior de lapidibus idiomorphis, cum perpetuis commentariis*, Pétersbourg, 1760, in-4°. XIV. *Ova avium plurimarum* (allemand et latin), Leipzig, 1766, in-4°., avec 21 planches coloriées, offrant, de grandeur naturelle, les œufs de 145 espèces d'oiseaux. XV. *Specimen descriptionis petrefactorum Gedanensium* (allemand et latin), Nuremberg, 1770, petit in-folio, avec 24 planches coloriées. Cette édition ne diffère que par le frontispice, de celle qui est intitulée: *Oryctographia Gedanensis*, 1769. XVI. Un grand nombre de Dissertations dans les Mémoires de la société de Dantzig, dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Magasin* de Hambourg, etc. Klein a donné une nouvelle édition augmentée de la *Sciagraphia lithologica* de J.-J. Scheuchzer, Dantzig, 1740, in-4°. (*V.* SCHEUCHZER). La plupart de ses ouvrages ont été traduits en allemand; plusieurs l'ont aussi été en anglais et en hollandais. La bibliothèque de la société d'histoire naturelle de Dantzig conserve encore de lui sept Dissertations manuscrites, écrites en allemand. Brisson a donné, d'après Klein, Linné et Artedi, un *Système naturel du règne animal*, Paris, 1754, 2 vol. in-8°. W—s.

KLEIN (ERNEST-FERDINAND), savant jurisconsulte prussien, naquit à Breslau en 1743. Il fit ses premières études au gymnase de sa ville natale, et se rendit ensuite à l'université de Halle, où il suivit les cours de Nettelbladt, qui était alors un des professeurs les plus célèbres d'Allemagne. De retour à Breslau, Klein y devint avocat; et en 1779 il publia un Recueil de mémoires sur le droit et la législation. Cet ouvrage le fit connaître très avantageusement; et le chancelier Cramer l'appela à Berlin pour coopérer à la rédaction du nouveau Code prussien; c'est à lui et à son ami Suarez que sont dues les parties les plus importantes de ce code,

et surtout celles qui ont pour objet les délits et les peines. En 1789, Klein fut reçu à l'académie des sciences de Berlin, après avoir remporté le prix proposé par cette société savante pour le meilleur Mémoire sur la *Puissance paternelle*. En 1791, il se rendit à Halle en qualité de directeur de l'université, et de membre ordinaire de la faculté de droit. Ayant rempli avec le plus grand succès cette nouvelle vocation pendant plusieurs années, il fut rappelé à Berlin, et attaché au tribunal suprême. En 1805, la commission de législation établie à Pétersbourg le nomma son correspondant. Il remplit pendant quelque temps les importantes fonctions de conseiller-privé ou secrétaire d'état au département de la justice; et le roi de Prusse lui conféra l'ordre de l'Aigle-rouge de troisième classe. Ses travaux avaient épuisé ses forces, et il mourut le 28 mars 1810. Klein est regardé en Prusse comme un des hommes les plus utiles que l'état ait possédés, et comme un des savants les plus respectables de son pays. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, on a de lui : I. *Annales de la législation et du droit dans les états prussiens*, Berlin et Stettin, 24 vol. in 8°., 1788-1807. II. *Principes du droit pénal allemand et prussien*, Halle, 1799, in-8°. III. *Principes du droit naturel*, Halle, 1797, in-8°. IV. *Système du droit civil prussien*, Halle, 1801, in-8°. V. *Archives du droit criminel* (avec Kleinschrod), Halle, 7 vol. in-8°., 1798-1809; de plus un grand nombre de Mémoires, de Dissertations et de Programmes insérés dans les journaux, ou imprimés séparément. Le portrait de Klein se trouve en tête du 14e. volume de l'ouvrage intitulé : *Bibliothèque générale allemande*. Tous les grands ouvrages de Klein sont en allemand. Parmi les Programmes il y en a un en latin sous ce titre : *Occasione edicti regii de jurisconsultis doctiùs instituendis et examinandis*, Halle, 1797, in-4°. C—AU.

KLEINARTS. *Voy*. CLÉNARD.

KLEIST (EWALD-CHRISTIAN DE), l'un des écrivains qui ont le plus contribué à former la langue allemande, et l'un des poètes les plus distingués de sa nation, naquit le 3 mars 1715 à Zeblin en Poméranie, d'une famille noble et illustrée par de brillants services militaires. Il fut élevé, depuis l'âge de neuf ans, dans le collége des jésuites de Crow, d'où il passa au gymnase de Dantzig, et de là à l'université de Kœnigsberg, où il fit des études aussi complètes qu'on pouvait les faire alors. La jurisprudence, la philosophie et les mathématiques occupèrent presque exclusivement la jeunesse d'un homme destiné à devenir officier et poète : la lecture des poètes anciens, en particulier de Virgile et d'Horace, fut la seule étude qui pût le placer dans la route qu'il devait suivre avec tant de succès. En quittant l'université, il partit pour voyager : des parents qu'il avait en Danemark, l'engagèrent, en 1736, à entrer au service de cette puissance; il n'y resta pas long-temps. Kleist ne trouvait en Danemarck ni guerre à faire, ni littérature à cultiver; et ces deux genres de gloire étaient l'objet de toute son ambition. Il quitta Copenhague pour se rendre à Berlin en 1740, au moment où l'avènement de Frédéric II promettait à la Prusse un souverain ami des lettres comme de la guerre. Kleist avait besoin de distractions fortes qui le tirassent de la tristesse dans laquelle il était tombé. Pendant un voyage qu'il avait fait en

Pologne en 1738, il s'était pris de passion pour une femme qu'il a chantée sous le nom de *Doris*, et dont diverses circonstances l'avaient séparé. En arrivant à Berlin, il y fut bien accueilli et par le roi et par les gens de lettres les plus distingués, qui voyaient, avec une sorte d'orgueil, un jeune militaire préférer leur société à la vie des camps : il se lia avec Spalding, Ramler, Sulzer, Krause, et surtout avec Gleim, dont le caractère plein de douceur et le goût exercé convenaient à la sensibilité tendre et à l'imagination gracieuse du jeune poète. Il entra dans le régiment du prince Henri, et, sans négliger aucun des devoirs de son état, il ne cessa de cultiver les paisibles études de la poésie. Il fit la plus grande partie des campagnes qui occupèrent les premières années du règne de Frédéric, s'y distingua par son intelligence autant que par sa bravoure, et obtint un avancement rapide : c'était dans les intervalles d'une campagne à l'autre, qu'il revenait avec une joie d'enfant à ces jouissances douces et calmes, à ces travaux silencieux qui devaient faire sa principale gloire. Passionné pour les beautés de la nature, il aimait à se promener seul, à se pénétrer de l'admiration qu'elles lui inspiraient, et des sentiments qu'elles réveillaient dans son ame : c'était ce qu'il appelait *aller à la chasse des images poétiques;* et de là est résulté le caractère particulier qu'on rencontre dans tous ses ouvrages : ils offrent partout le contraste piquant d'un ardent amour pour la gloire, et d'un égal amour pour le repos. Après avoir peint avec toute la vivacité d'un homme qui les sent, et les élans du courage et les plaisirs de la victoire, il se reporte, avec l'expression mélancolique d'un desir non satisfait, vers les tableaux d'une vie paisible, où l'ame jouit sans trouble du charme de ses propres sentiments et de la beauté de ce qui les cause : les maux et les excès de la guerre le frappent d'horreur; il les retrace en homme qui les a vus, qui en a été saisi au milieu même de son activité guerrière, qui frémit à l'idée de les voir renaître, et qui se rejetera cependant au milieu de ces agitations dès qu'il y verra du courage à déployer et de la gloire à conquérir. Ce fut dans cette continuelle alternative des occupations et des émotions les plus diverses que se passa toute sa vie. La guerre de sept ans lui fournit de nouvelles occasions de se distinguer; il accompagna le prince Henri en Saxe, en Franconie, en Bohême, prit part à un grand nombre de batailles, fut chargé de missions difficiles, et s'en acquitta toujours avec une intrépidité qui ne lui fit jamais oublier la douceur naturelle de son caractère. Placé, en 1758, à la tête des hôpitaux militaires de Leipzig, il y prodigua aux blessés des deux partis les soins les plus généreux et la surveillance la plus attentive. Frédéric, qui l'avait remarqué plusieurs fois, le rappela à l'armée; et ce fut à la sanglante bataille de Kunnersdorf, le 12 août 1759, que le brave major de Kleist, après s'être couvert de gloire, vit approcher la fin de sa brillante carrière : il attaqua le flanc des Russes avec le corps et sous les ordres du général Fink; son régiment emporta successivement trois batteries. Kleist avait déjà reçu douze contusions; et, blessé de la main droite il était forcé de tenir son épée de la gauche, lorsque le colonel du régiment fut mis hors de combat. Kleist se jeta en avant pour le remplacer : au moment où il saisissait par le bras un porte-enseigne pour le faire avancer, une balle

l'atteignit au bras gauche ; il reprit son épée de sa droite mutilée, et continua de marcher : ses soldats le suivaient avec le même courage ; il n'était plus qu'à trente pas de la quatrième batterie, lorsqu'un biscaïen lui cassa la jambe droite ; il tomba en criant : « Mes enfants, n'abandonnez pas vo- » tre Roi ! » Deux fois il voulut qu'on essayât de le remettre à cheval, mais il s'évanouit chaque fois ; deux soldats l'emportèrent sur les derrières de la ligne : un chirurgien qui vint le panser, fut frappé à mort à côté de lui. La bataille était perdue; des cosaques trouvant Kleist abandonné, le dépouillèrent et le jetèrent dans un fossé : l'excès de la fatigue et de l'épuisement le plongea dans un sommeil profond. A l'approche de la nuit, quelques hussards russes l'aperçurent, le tirèrent de son fossé, l'étendirent sur de la paille auprès de leur bivouac, le couvrirent d'un manteau et lui firent prendre quelque nourriture ; ils s'éloignèrent le lendemain matin ; l'un d'eux voulut lui donner un écu : Kleist refusa, et le hussard, avec un mouvement d'humeur plein d'humanité, jeta l'argent sur le manteau qu'il laissa au malheureux blessé. De nouveaux cosaques lui enlevèrent ce que les hussards lui avaient donné. Enfin vint à passer un officier russe, de qui Kleist se fit connaître, et qui le fit transporter à Francfort sur l'Oder, où il fut pansé et traité avec beaucoup d'égards ; mais ses blessures étaient trop nombreuses et trop envenimées pour qu'il en pût guérir; il passa onze jours au milieu des douleurs les plus cruelles, entouré des soins des officiers russes et des savants de Francfort qui venaient causer avec lui : leur conversation, et surtout celle de Baumgarten, l'intéressait encore. Il mourut le 24 août à deux heures du matin ; sa perte excita les regrets de l'Allemagne entière ; tous les poètes chantèrent celui dont les talents avaient honoré la poésie ; Uz, Klotz, Moïse Mendelssohn lui-même, le pleurèrent dans de touchantes élégies : enfin ce fut la mort de Kleist qui inspira à Thomas Abbt son excellent ouvrage *De la mort pour la patrie*, l'un des premiers monuments de la prose allemande. (*Voy.* ABBT.) Les compagnons des travaux militaires de Kleist ne lui témoignèrent pas moins d'estime que ceux de sa gloire poétique ; et son portrait, peint par Bernard Roven, fut placé dans l'église de la garnison de Berlin, à côté de ceux de Schwerin et de Winterfeldt. La loge des francs-maçons de Francfort sur l'Oder, lui fit élever, en 1779, un monument, formant une pyramide de quatorze pieds de haut, sur un des côtés de laquelle est son buste en marbre blanc. Ces marques de considération et de regret étaient dues au caractère loyal et sensible du militaire, aussi bien qu'au talent de l'auteur du *Printemps*. Ce poème célèbre n'avait pas été son premier ouvrage ; Kleist s'était déjà fait connaître par des Elégies, quelques pièces descriptives et des hymnes religieux, où l'on avait remarqué des sentiments à-la-fois sérieux et doux, élevés et tendres, une imagination vive et vraie, et une harmonie jusqu'alors à-peu-près inconnue dans la langue allemande. Le poème du *Printemps* fut imprimé en 1749, in-8°., mais seulement pour les amis de l'auteur : on le publia en 1750, in-4°., à Zurich, et cette édition a été souvent réimprimée. En 1752, on y joignit quelques autres poésies de l'auteur. Tagliazucchi, poète italien attaché au roi de Prusse, en donna en 1755, une traduction italienne. En 1766, parut la

traduction française en prose de M. Huber, qu'on trouve dans le *Choix des poésies allemandes ;* traduction faible et décolorée, qui n'a cependant pas détruit toutes les beautés de l'original Une autre traduction française, par M. Nic. Beguelin, parut à Berlin en 1781, in-8°. M. Adrien de Sarrazin, à son début dans la carrière littéraire, a aussi traduit le *Printemps* en vers français. On en essaya aussi deux traductions latines; l'une est de Spalding, *Ver, poëma Kleistii germanico-latinum*, Berlin, 1783, in-8°.; l'autre est de J. F. Dietrich, *Ver Kleistianum, latinâ metaphrasi expressum*, Leipzig, 1787, in-8°. Kleist n'avait point eu de part aux premières éditions de son ouvrage; ce ne fut qu'en 1756 qu'il publia le Recueil de ses poésies sous le titre de *Poésies de l'auteur du Printemps*. Ce Recueil a été depuis augmenté et souvent réimprimé : les principales éditions sont celles de Berlin, 1771, in-8°.; ibid., 1782, in-8°.; Vienne, 1784, grand in-12; 1789, in-8°., etc. L'édition que nous avons sous les yeux contient : 1°. Des *Odes*, où l'imitation d'Horace se fait souvent apercevoir; on y trouve de la hardiesse dans les images, de la concision dans l'expression, une marche quelquefois très lyrique, mais peu d'originalité. — 2°. Des *Chansons*, souvent gracieuses et spirituelles, mais le plus souvent sans intérêt pour ceux qui sont étrangers aux petites circonstances qui les ont fait naître, comme il arrive presque toujours pour les ouvrages de ce genre. — 3°. Des *Idylles*, imitées des anciens, mais écrites avec un sentiment profond des douceurs de la vie pastorale et des beautés de la nature. — 4°. Des *Contes* et des *Fables* peu remarquables, si ce n'est par cette philosophie à-la-fois douce et sévère, qui annonce un caractère tendre et des principes fermes. — 5°. De petites *Pièces de vers*, épigrammes, épitaphes, quatrains moraux, etc., d'une tournure peu piquante, défaut assez commun aux Allemands, qui ne connaissent pas l'art de resserrer en peu de mots une idée vive, et de la faire ressortir à la fin par un trait saillant. — 6°. Divers morceaux intitulés, *Rapsodies :* c'est peut-être, avec le *Printemps*, ce que Kleist a écrit de plus original et de plus poétique. L'élégie intitulée, *la Soif du repos* (*Sehnsucht nach Ruhe*), abonde en sentiments profonds, naturels, exprimés avec autant d'élévation que de simplicité, en images fortes et vraies, heureusement présentées; le caractère de Kleist s'y peint de la manière la plus intéressante. Son *Hymne à la Divinité* respire une piété noble et quelquefois sublime; son *Epître sur l'inquiétude de l'homme*, adressée à Sulzer, est digne de prendre place à côté des Epîtres d'Horace et des Discours moraux de Voltaire; et le *Tableau d'une grande inondation* est d'une effrayante vérité. — 7°. *Le Printemps*, sans contredit l'un des poèmes descriptifs les plus intéressants, par une peinture fidèle et animée des beautés de la nature, et par cet heureux concours de sentiments et d'images qui, mêlant l'homme comme acteur aux scènes muettes qu'on fait passer sous ses yeux, réchauffe la froideur inévitable du genre. C'est là qu'il faut chercher l'empreinte de l'aversion qu'inspiraient à Kleist les horreurs de la guerre et ce besoin d'émotions douces qui ne l'abandonna jamais au sein de la vie la plus agitée. — 8°. *Cissidès et Pachès*, petite épopée en trois chants, dont le sujet est tiré de l'Histoire de Macédoine, et qui n'a d'autre mérite que celui de peindre

avec assez de force l'héroïsme guerrier : on n'y trouve, du reste, ni développements de sentiments, ni beautés poétiques.— 9°. *Sénèque*, tragédie en prose, au-dessous du médiocre.— 10°. Quelques *Fragments* en prose, dans le genre du *Spectateur*, assez spirituels et d'une bonne facture, mais tels que pourrait les écrire tout homme raisonnable. Tels sont les ouvrages du poète Kleist : ils ne le placent point au rang des hommes de génie ; mais ils suffiraient pour assurer un nom très distingué à un homme qui aurait consacré sa vie entière à la poésie, dont la culture ne fut pour Kleist qu'un délassement sans cesse interrompu. Le nombre de ses biographies est considérable ; la principale est celle de son ami Nicolaï, Berlin, 1760, in-4°., traduite en français par Huber dans le *Journal étranger*, 1761. On en trouve d'autres dans les *Fragments physiognomoniques* de Lavater, dans les *Vies des héros illustres* de Pauli, dans la *Biographie des poètes* de H. Schmid, dans les *Caractères des poètes allemands* de Küttner, le second volume du *Nécrologe* de Schmid, le *Dictionnaire des hommes célèbres du 18e. siècle* de Hirsching, etc. G—t.

KLERCK (Henri de), peintre et poète flamand, naquit à Bruxelles vers l'année 1570. Entré dans l'école de Martin de Vos, il s'appliqua particulièrement à suivre le genre de son maître. Egalement habile dans l'histoire et le paysage, il acquit bientôt, dans sa ville natale, une réputation que les ouvrages qu'on lui confia ne firent qu'affermir. Un grand nombre d'églises de Bruxelles s'enrichirent de ses productions, parmi lesquelles on remarque un *Christ sur la croix*, qu'il fit pour l'église de Notre-Dame du Sablon ; — Une *Résurrection de Jésus-Christ*, placée à Notre-Dame de la Chapelle ; — Une *Annonciation*, dans l'église de Sainte-Gudule ; — *St.-Nicolas faisant l'aumône aux pauvres*, aux Annonciades, — et le *Martyre de St.-André*, au couvent de Ste.-Elisabeth. Henri de Klerck s'associait assez souvent à Jean Breughel, et ornait les tableaux de celui-ci de figures de nymphes, touchées avec esprit. Parmi les ouvrages d'artistes contemporains, qu'il avait enrichis de ses figures, on remarquait, dans la chapelle de Ste.-Anne, de l'église de Ste.-Gudule, un paysage de Momper. Il peignait également, dans le genre du camaïeu, des tableaux qui sont estimés. Ses ouvrages, en général, sont composés avec esprit ; et l'on ne peut douter que le talent qu'il avait pour la poésie, et qui l'a placé au rang des bons poètes de sa nation, n'ait contribué en grande partie au mérite de ses compositions. Ces deux arts offrent, il est vrai, des procédés différents dans l'exécution ; mais il est certain qu'un esprit éclairé par l'étude et la pratique des lettres, évite la plupart des écueils que n'a que trop signalés l'ignorance de tant d'artistes, d'ailleurs justement célèbres, qui ne connaissaient que leur art. M. Greuter a gravé, d'après Henri de Klerck, le tableau représentant la *Résurrection de Jésus-Christ*. P—s.

KLEYER (André). *Voy*. Cleyer.

KLINGENSTIERNA (Samuel), mathématicien et philosophe suédois, né, en 1689, à Tolefors près Linkœping, fit ses études à Upsal, et s'appliqua principalement au droit, pour se conformer au desir de sa famille ; mais il fut bientôt entraîné vers un autre objet par un penchant irrésistible. Les sciences mathématiques le captivèrent au point que, pour pouvoir s'y livrer, il renonça aux avantages

qu'il allait recueillir de l'étude de la jurisprudence. Il composa, dès l'année 1723, deux dissertations; l'une sur la hauteur de l'atmosphère, l'autre sur la manière de perfectionner le thermomètre; elles furent insérées dans les Mémoires de la société royale d'Upsal. En 1727, il entreprit un voyage, et parcourut l'Allemagne, la France et l'Angleterre. S'étant arrêté quelque temps à Marbourg, où Wolf était alors professeur, il se lia avec cet homme célèbre, et apprit à connaître sa philosophie, qui n'avait pas encore pénétré en Suède. A Paris, il profita des lumières de Mairan, de Clairaut, de Fontenelle, et communiqua lui-même à ces savants plusieurs observations intéressantes sur le calcul intégral et sur la manière de déterminer la figure de la terre. En 1730, Klingenstierna retourna en Suède; et, peu de temps après, il fut confirmé dans la place de professeur de mathématiques, qui lui avait été promise pendant son voyage. Il entreprit de faire connaître en même temps la philosophie de Wolf par des cours publics; mais il rencontra des obstacles auxquels il ne s'était pas attendu. La faculté de théologie déclara le système de Wolf incompatible avec les dogmes de la religion. Klingenstierna, ne pouvant exécuter ce projet, se livra avec d'autant plus d'ardeur à l'enseignement des mathématiques, et forma une école remarquable, d'où sont sortis Strœmer, Wargentin, Melanderhielm et Mallet. En même temps il travaillait à étendre les limites des sciences mathématiques par des observations et des découvertes. Il composa plusieurs Mémoires, qui se trouvent dans les Recueils de l'académie de Stockholm et de la société d'Upsal, et qui portent tous l'empreinte d'un génie créateur. L'optique fut surtout l'objet de ses recherches et de ses méditations. Il forma l'habile opticien suédois Charles Lehnberg; il aida de ses conseils le fameux Dollond, et il rectifia plusieurs calculs du grand Euler. Lorsque Dalin, instituteur du prince royal de Suède (depuis, Gustave III), eut obtenu sa retraite, on jeta les yeux sur Klingenstierna pour le remplacer; et la nation entière applaudit au choix que l'on fit de cet homme, aussi distingué par ses talents que recommandable par ses qualités morales. Il s'acquitta de cette fonction importante avec autant de zèle que de succès, et il obtint des marques flatteuses de l'estime qu'il avait inspirée. On lui accorda le titre de secrétaire-d'état, et il fut décoré de l'ordre de l'Etoile-polaire. Klingenstierna passa les dernières années de sa vie dans une retraite absolue, sa santé ayant été affaiblie par le travail. Il fit cependant un dernier effort, et reparut dans une carrière où il avait déjà recueilli plus d'un succès. L'académie de Pétersbourg avait proposé cette question: « Comment les défauts des tubes dioptriques, résultant de la diverse réfrangibilité des rayons et de la courbure sphérique, peuvent-ils être corrigés ou diminués par la combinaison de plusieurs foyers? » Klingenstierna rassembla toutes ses observations d'optique, en fit une théorie générale, relative surtout à la question proposée, et l'envoya à l'académie de Pétersbourg, qui lui décerna, par acclamation, un prix de cent ducats. Plusieurs mathématiciens fameux venaient d'être enlevés au monde savant: Simpson était mort en 1780; La Caille et Maïer en 1782; Clairaut en 1785. Klingenstierna termina sa carrière le 28 octobre 1785. Louise-Ulrique, mère de Gustave III, lui fit faire les obsèques les plus ho-

norables, et fit déposer son corps avec celui de Dalin, mort depuis peu, dans un même tombeau, surmonté d'une pyramide de marbre. Le monument est à peu de distance du château de Drottningholm. La société royale d'Upsal avait placé Klingenstierna parmi ses membres, dès son début dans la carrière des sciences. Il fut nommé ensuite à l'académie des sciences de Stockholm, et devint associé étranger de la société royale de Londres, dans les Recueils de laquelle on trouve de lui un savant Mémoire intitulé : *Quadrature générale des courbes hyperboliques renfermées dans des équations trinomes* (Philos. Transact., année 1731). Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une édition latine des *Eléments d'Euclide;* une traduction suédoise de la *Physique* de Müschenbroek, et deux *Discours* en suédois, lus dans l'académie de Stockholm; l'un est un éloge du savant mécanicien Polhem ; l'autre roule sur les expériences électriques les plus récentes du temps de l'auteur. C—AU.

KLINGSTET (CLAUDE-GUSTAVE), peintre en miniature attaché au duc d'Orléans régent, naquit à Riga en 1657. A l'âge de quinze ans, il entra comme simple soldat au service du roi de Suède : à vingt ans, il vint en France, s'engagea dans un régiment allemand, qui appartint ensuite au maréchal de Saxe, et y servit avec distinction pendant douze ans, tant en qualité de soldat que comme sergent. A cette époque, il était difficile de faire un chemin plus rapide dans la carrière des armes : Klingstet résolut, pour sortir de l'obscurité, de mettre à profit les heureuses dispositions que la nature lui avait données pour le dessin. A trente-trois ans, il quitta entièrement le service militaire pour se livrer sans obstacle à la peinture. Cependant, comme il avait passé sa première jeunesse dans les camps, son éducation dut se ressentir naturellement de la vie licencieuse que l'on y mène; et c'est ce qui explique son penchant à peindre des sujets obscènes. Malgré le genre de ses ouvrages, le talent et l'esprit avec lesquels il les exécutait, lui ont acquis une réputation dont un véritable artiste aurait rougi, et que ne peut faire pardonner la licence des mœurs qui régnait à cette époque. Les amateurs recherchent encore ses ouvrages : mais on n'ose les exposer aux regards; et c'est une bien triste célébrité que celle qui n'est fondée que sur les outrages faits à la pudeur. Le dessin de Klingstet manque de correction; c'est la facilité des Boucher, des Gravelot, et l'on y ressent partout et le défaut d'éducation primitive, et l'état déplorable où les arts étaient tombés sous le règne de Louis XV. Il avait peu d'imagination; mais l'adresse avec laquelle il a su traiter des miniatures d'une dimension extrêmement bornée, a suffi pour le distinguer de la foule des artistes. Ses dessins à l'encre de la Chine sont des plus précieux, et son talent se fait surtout remarquer dans les têtes, qui sont touchées avec une force et un relief vraiment étonnants. On l'appelait, dans son temps, le *Raphaël des tabatières*. Il mourut à Paris, le 26 février 1734, âgé de soixante-dix-sept ans. P—s.

KLOCKER (DAVID), peintre, naquit à Hambourg en 1629. Jeune encore et poussé par son génie naturel, il dessinait à la plume tous les objets qui le frappaient; mais, avant de suivre la carrière des arts, des occupations plus sérieuses remplirent ses premières années. Pendant les négociations du traité de Westphalie, il

fut élu, malgré sa jeunesse, secrétaire de la légation royale de Suède. Ce fut durant son séjour à Osnabruck qu'il reçut les premières leçons de dessin et de peinture. Il s'amusa d'abord à faire les portraits de plusieurs personnes de sa connaissance; mais ces portraits, quoique remarquables par la ressemblance, n'étaient cependant point encore des ouvrages d'artiste. Ayant rempli avec distinction la charge qui lui avait été confiée, il abandonna entièrement les affaires, et se rendit en Hollande, où il prit des leçons de George Jacob, qui s'était acquis de la réputation par ses tableaux d'animaux et de chasses. Voulant réparer par son application un temps qu'il regardait comme perdu, Klöcker ne se bornait pas à la pratique de son art : mais recherchant la société des artistes les plus renommés de son temps, il allait puiser dans leurs entretiens de nouvelles lumières; et bientôt il fit de tels progrès, que ses rivaux eux-mêmes convinrent que ses ouvrages pouvaient soutenir le parallèle avec ceux des maîtres les plus habiles. Quelques-uns de ses tableaux furent envoyés jusqu'à Stockholm, où la charge qu'il avait remplie avait fait connaître son nom, et où ses talents diplomatiques lui avaient obtenu l'estime des ministres du roi. L'un de ces ministres surtout l'engagea, par les invitations les plus pressantes, à se rendre à la cour, où l'attendait l'accueil le plus favorable. Arrivé à Stockholm, il fut présenté à la reine Marie-Eléonore, veuve de Gustave-Adolphe. Cette princesse peignait elle-même la miniature avec beaucoup de talent; et elle mit la main à quelques peintures de ce genre, que Klöcker avait exécutées pour elle. La fameuse Christine voulut suivre l'exemple de sa mère; et Klöcker eut l'honneur de lui donner des leçons. Lorsqu'elle eut quitté la Suède, après sa renonciation à la couronne, son maître sut mériter les bontés du nouveau souverain Charles-Gustave, qui le choisit pour l'exécution des grandes peintures dont il voulait orner le palais royal de Stockholm, à l'occasion de la naissance de son fils Charles XI. Mais l'artiste n'avait pas vu l'Italie, qu'il regardait avec raison comme la terre classique des arts : par une rare, mais louable modestie, il refusa d'accepter des travaux qu'il ne se croyait pas capable d'exécuter à la satisfaction du roi. Il obtint de ce prince la permission d'aller étudier les productions du pinceau italien, afin de se rendre plus digne des faveurs que S. M. voulait bien lui accorder; et s'étant mis sur-le-champ en route, il se rendit d'abord à Venise, puis à Rome, où, pendant cinq ans entiers, il forma son goût et sa main par une étude constante des modèles de grâce et d'élégance, que renferme en si grand nombre cette ville célèbre. Un ordre du roi de Suède l'ayant rappelé dans cette contrée, il visita, en passant, la France et l'Angleterre, où il fit, d'après nature, quelques portraits de princes. Il arriva en 1661 à Stockholm, et y fut reçu avec distinction par la reine, qui le présenta au prince royal, auquel elle le chargea d'enseigner le dessin. Il commença immédiatement les peintures du palais, et il obtint le titre de premier peintre du roi avec un traitement avantageux et des priviléges honorables. Plein de reconnaissance pour tant de bienfaits, Klöcker s'occupa exclusivement des travaux que son souverain lui avait confiés; et s'il lui arrivait de s'en détourner pour exécuter quelques-uns des ouvrages qui lui étaient demandés

par les grands de la cour, il regardait cette complaisance comme un pur acte de politesse, et, satisfait du plaisir d'obliger, jamais il n'en exigea d'autre salaire. Les peintures de Klöcker ayant été presque toutes faites pour le palais royal de Stockholm, elles sont peu connues hors de la Suède; et il est extrêmement rare d'en trouver même dans les cabinets les plus riches. Ce sont en général de vastes compositions tirées de l'histoire ou de la fable, ornées d'un grand nombre de figures, remarquables par la beauté des paysages et de l'architecture, qu'il avait particulièrement étudiée sur les monuments antiques pendant son séjour à Rome. Sa composition, et la manière franche et sévère avec laquelle il dessinait le nu, ont fait juger qu'il avait pris pour règle et pour modèle les artistes célèbres d'Italie; et les critiques les plus éclairés font un cas particulier de ses ouvrages. Il avait une si haute idée de son art, que, malgré son talent supérieur pour le portrait, il ne voulut jamais peindre que des princes ou des souverains. La galerie de Florence possède le portrait de Klöcker, peint par lui-même en 1686. Il mourut à Stockholm en 1698. P—s.

KLOOSTERMAN (....), peintre de portraits, naquit à Hanovre en 1656. Le nom de ses maîtres est ignoré, et l'on ne commence à trouver quelques détails sur sa vie qu'à l'époque où ses talents l'ayant fait connaître, il fut appelé à la cour de Londres. Ses ouvrages lui acquirent en peu de temps une fortune assez considérable, dont il faisait l'usage le plus noble et le plus désintéressé. Doué d'une belle figure et d'un esprit aimable et enjoué, sa société était recherchée des personnes même du plus haut rang. Sa réputation qu'avait affermie encore la vue de ses portraits, engagea le roi d'Espagne à l'appeler à Madrid, où il peignit le roi, la reine, et la plupart des grands de la cour. Son succès fut complet; et, comblé de présents et de grâces, il revint à Londres, où il reçut l'accueil le plus flatteur. Il eut alors l'honneur de peindre la reine Anne. Elle est représentée debout, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre le globe. Composition, couleur, harmonie, ressemblance parfaite, tout dans ce portrait fait honneur au talent du peintre. La vérité de l'imitation des étoffes d'or et d'argent fait une illusion complète. Ce beau portrait est placé à Guildhall, entre ceux du roi Guillaume III et de la reine, son épouse. Kloosterman jouissait ainsi de sa fortune et d'une réputation méritée, lorsqu'un événement domestique vint mettre fin à son bonheur. Il n'avait auprès de lui pour le servir qu'une gouvernante, à laquelle il avait accordé la confiance la plus entière. Un jour qu'il était absent, cette malheureuse disparut, emportant l'argent, les bijoux et les effets les plus précieux de son maître. Malgré toutes ses recherches, on ne put découvrir la retraite de cette domestique infidèle. Kloosterman en fut tellement affecté, qu'il tomba malade, et mourut peu de temps après à Londres. Ses ouvrages sont peu communs hors de l'Angleterre. Parmi les graveurs qui ont reproduit ses tableaux, on distingue Smith, Robert White, qui a gravé le portrait de Sir Henri Parce'; Guillaume Faithorn, qui a gravé celui de Sir Richard Haddock, etc. L'année de la mort de Kloosterman est incertaine. P—s.

KLOPSTOCK (Frédéric-Gottlieb), à qui la langue et la poésie allemande eurent tant d'obligations

dans le dernier siècle, naquit le 2 juillet 1724, à Quedlinbourg, dans l'abbaye même de ce nom, où son père avait un emploi. Celui-ci eut dix enfants, dont Klopstock était l'aîné. Le père de notre poète était lui-même un homme fort original, plein de probité, d'un cœur excellent, mais un peu crédule aux pressentiments, et qui croyait quelquefois se battre la nuit avec le diable. Klopstock, parvenu à sa treizième année, commença ses études au collége de Quedlinbourg, où il les continua pendant trois ans, plus occupé, disent ses biographes, d'exercer les forces de son corps que les facultés de son esprit. L'année suivante, il entra dans l'école de Pforta, près de Naumbourg, qui avait alors une grande réputation; et l'ambition de s'y distinguer ranima son zèle pour les langues savantes. Il y resta depuis 1739 jusqu'en 1745; ce fut pendant ces six années que son génie poétique s'éveilla : non seulement il surpassa tous ses camarades par des essais d'odes et de pastorales, mais dès-lors il conçut le projet de donner une épopée à l'Allemagne, et se décida pour le sujet du *Messie*, après en avoir médité plusieurs. On assure que lorsqu'il fit ce choix, il n'avait jamais lu Milton; ce qui rend cette assertion vraisemblable, c'est qu'on avoue en même temps, que le *Paradis perdu* lui étant tombé entre les mains peu de temps après, il en fit dès ce moment sa lecture favorite. Klopstock était à-peu-près sans fortune. La poésie n'est pas un état; et le futur Homère de l'Allemagne, obligé d'en prendre un pour vivre, se décida pour la théologie. A la fin de 1745, il se rendit à l'université de Iéna pour l'étudier. Mais quel homme, né vraiment poète, a jamais pu résister à l'ascendant de son génie? Klopstock ne resta pas même fidèle à la prudente résolution qu'il avait prise de ne mettre la main à l'exécution de son poème qu'à l'âge de trente ans. Il travailla secrètement aux trois premiers chants du *Messie*, dont il avait déjà tracé le plan; mais, ce qui pourra sembler surprenant, il les écrivait en prose. La cause de cette singularité, c'est que Klopstock n'avait point encore choisi le genre de vers qui pouvait convenir à son épopée. L'alexandrin allemand lui paraissait avec raison trop monotone; le vers trochaïque était traînant; l'ïambique n'avait point la pompe et la majesté convenables. Le poète sentait avec douleur combien sa langue était inférieure en harmonie à celles des Grecs et des Romains. C'était pourtant chez eux qu'il devait trouver son modèle; mais ce moment sans doute n'était pas encore venu. L'université de Iéna n'était point la plus polie de l'Allemagne; Klopstock n'y trouva point d'amis dignes de l'entendre, de prendre intérêt à ses travaux, et de l'y encourager. Dégoûté d'un pareil séjour, le jeune poète quitta cette université pour celle de Leipzig, où il arriva, sous de meilleurs auspices, au printemps de 1746. Le premier avantage qu'il y trouva, fut de loger avec un de ses parents, A. L. C. Schmidt, qui venait y étudier le droit, mais qui était passionné pour la littérature et la poésie. Il eut ensuite le bonheur de s'associer à un petit cercle d'amis de son âge, tous distingués par leur goût pour les sciences, les lettres et les arts. Le bonheur dont il jouit au milieu d'eux, lui laissa des souvenirs qui lui furent chers toute sa vie, et qu'il a célébrés dans ses vers. On doit bien penser que leurs conversations roulaient principalement sur la littérature; et Klop-

stock en profitait pour leur communiquer ses idées et les consulter indirectement : car, quoiqu'il eût déjà trouvé l'instrument de sa poésie, quoique l'idée d'écrire son poème en vers hexamètres, modelés sur ceux des Grecs, lui fût déjà venue, qu'il eût essayé de la mettre en pratique, et qu'il fût satisfait lui-même des trois premiers chants qu'il avait ainsi versifiés, cependant il tenait encore son entreprise tout-à-fait secrète, et n'avait pris pour confident que le seul Schmidt. La manière dont celui-ci trahit le secret dont il était le seul dépositaire, mérite de trouver ici sa place. Cramer, un des membres du petit cercle, logeait dans la même maison que les deux amis. Un jour il s'entretenait avec eux d'une feuille périodique qui paraissait alors à Brême; et il s'établit entre eux une discussion sur la prééminence littéraire à accorder aux Anglais ou aux Allemands. Cramer soutenait la cause des premiers; et, la dispute s'échauffant, Schmidt, également enthousiaste de sa nation et de son ami, alla prendre dans un coffre caché le poème inconnu qui, selon lui, devait un jour ravir à celui de Milton la palme de l'épopée. Cramer, à cette lecture, fut saisi de la même admiration. Il obtint la permission de révéler le secret de Klopstock à ses autres amis; et la société décida bientôt que les trois premiers chants du *Messie* seraient insérés dans une feuille de Brême (*Bremische Beytraege*), qui jouissait alors du plus grand crédit. Ils parurent, en effet, en 1748, non seulement à Brême, mais à Halle; et l'on se ferait difficilement une idée de l'impression qu'ils produisirent. Tout était également extraordinaire dans cette soudaine apparition : la singularité et l'élévation du sujet, le génie et l'âge du poète, la langue et la versification qu'il employait. L'obscur étudiant de Leipzig devint tout-à-coup le poète le plus célèbre de l'Allemagne. Le *Messie* fut à-la-fois loué avec un enthousiasme qui approchait du fanatisme, et censuré avec une amertume qui tenait de la fureur; imité par un zèle aveugle, et parodié par le mauvais goût. Depuis Luther, aucun écrivain allemand n'avait produit une telle sensation, ni obtenu une telle influence. Une guerre de plume s'alluma pour et contre le nouveau poème. La chaire même voulut s'emparer du style et de la versification du *Messie;* et l'on entendit des sermons assez vides de sentiments et d'idées, mais qui étonnaient les oreilles par la longueur des mots, par la pompe des images et par l'harmonie métrique de Klopstock. Ce fut aussi à cette époque qu'il commença sa carrière lyrique. Il transporta dans ses odes, comme dans son épopée, les mètres des anciens; mais, comme elles paraissaient isolément et par feuilles détachées, ses œuvres lyriques, qui formeront peut-être son plus beau titre auprès de la postérité, ne produisirent pas alors le prodigieux effet de son *Messie*. Cependant le séjour de Leipzig devint peu à peu moins agréable à notre poète. Ses amis s'éloignaient l'un après l'autre, pour aller exercer l'état auquel ils venaient de se préparer; et, quoique lui-même n'eût point encore d'état, il fut obligé de partir aussi, et il se chargea de surveiller, à Langensalza, l'éducation des enfants d'un de ses parents, nommé Weiss. C'était là que l'amour, et un amour malheureux, l'attendait. Il s'éprit d'une sœur de son ami Schmidt, avec laquelle il avait déjà été en correspondance. C'est elle qu'il a chantée sous le nom de Fanny. Les odes et les élégies qu'il lui a consacrées, respirent l'amour le plus ten-

dre, le plus noble, le plus délicat. Mais Fanny fut plus sensible à la gloire du poète qu'à la passion de l'amant. Klopstock ne fut point payé de retour : il tomba dans une mélancolie que l'excès de ses travaux épiques ne favorisait que trop ; et le fâcheux état de sa santé et de son ame ne cessa qu'au bout de plusieurs années par les voyages, par le plaisir de voir croître sa renommée, par la grande étendue des relations qu'elle lui procura, enfin par un nouvel amour. Le *Messie* avait trouvé plus d'admirateurs en Suisse que partout ailleurs. Il existait alors à Zurich une réunion littéraire qui cherchait à donner une meilleure direction à la littérature allemande, et y réussissait sous l'influence de Bodmer et de Breitinger. Bodmer, à qui Wieland s'adressa plus tard et qui l'accueillit en père, invita de lui-même l'auteur du *Messie* à venir le joindre. Klopstock se rendit à son invitation pendant l'été de 1750, et Bodmer ne voulut pas qu'il eût d'autre asile que sa maison. Klopstock y fut l'objet des plus tendres soins et des hommages les plus sincères. Le chantre de *Noë* rendait une sorte de culte au chantre du *Messie*, et celui-ci put quelquefois s'en trouver gêné. Bodmer le voyait avec peine se livrer à la société des jeunes gens de son âge ; il aurait voulu que le barde sacré ne se souvînt jamais de ses vingt-six ans. Quoi qu'il en soit, Klopstock se trouva si bien à Zurich, qu'il y passa neuf mois entiers, sauf quelques excursions dans les cantons voisins. Il a témoigné sa reconnaissance pour Bodmer et pour la Suisse, par deux odes qui ne sont pas les moins belles de son recueil. Ce pays, si cher aux voyageurs et aux artistes par la beauté et la sublimité de ses aspects, par la simplicité et la bonhomie antique de ses habitants, avait enchanté notre poète ; ses hôtes auraient bien voulu l'y fixer par un mariage avantageux, mais Klopstock était Allemand avant tout. Il desira revoir sa patrie, où ses amis travaillaient à lui procurer une chaire au collége de Brunswick. L'état de sa fortune l'avait en effet déterminé à entrer dans cette modeste carrière, lorsque des circonstances fortuites décidèrent autrement de son sort. Un certain Klupfel, chapelain (*Cabinets prediger*) du duc de Gotha, se trouvait alors à Paris, où l'ambassade de Danemark était occupée par l'illustre comte J. H. E. de Bernstorff, qui fut depuis premier ministre. Le chapelain qui avait senti tout le mérite des trois premiers chants du *Messie*, les fit connaître à l'ambassadeur ; et l'ambassadeur aprécia si bien la grandeur de ce nouveau génie, qu'à son retour à Copenhague il n'eut rien de plus pressé que de recommander Klopstock au comte de Moltke, et, par celui-ci, au roi Frédéric V. Notre poète reçut aussitôt l'invitation de se rendre à Copenhague, pour y jouir d'une pension de 400 écus (environ 2000 fr.), et y travailler, dans une complète indépendance, à l'achèvement de son grand ouvrage. Des offres aussi généreuses ne pouvaient manquer d'être acceptées. Klopstock quitta la Suisse en 1751, alla voir sa famille à Quedlinbourg, passa par Brunswick, où il retrouva quelques-uns de ses amis de l'université, et fit connaissance à Hambourg avec cette Marguerite Moller, plus connue sous le nom de Meta, qui était déjà l'une de ses admiratrices les plus zélées, et qui lui inspira une passion qu'elle reconnut mieux que n'avait fait Fanny. Ce fut elle en effet qu'il épousa trois ans après (1754), les circonstances ne leur ayant pas

permis de s'unir plutôt; et c'est elle qu'il a si souvent célébrée dans ses odes sous le nom poétique de Cidli. Arrivé à Copenhague, Klopstock y fut accueilli de la manière la plus flatteuse, par les comtes de Bernstorff et de Moltke. Celui-ci le présenta même au roi, qui, passionné comme l'avait été Louis XIV pour les lettres et les arts, lui donna des marques de la plus haute estime. Mais notre poète ne fut point ébloui de l'éclat de la cour; il ne s'y montrait que rarement et consacrait tout son temps à son poème. Il lisait alors de préférence les ouvrages de deux illustres anglais, Richardson et Young; et il lia même avec ce dernier un commerce de lettres. Cette époque fut peut-être la plus brillante et la plus féconde du talent de notre auteur; c'est entre les années 1751 et 1755 qu'il composa ses plus belles odes. En 1751, il avait donné les cinq premiers chants du *Messie;* et en 1755 les dix premiers furent publiés en deux volumes à Copenhague, et aux frais du roi. Il jouissait alors d'un bonheur bien véritable; mais ce bonheur ne tarda pas à être troublé. Il perdit en 1758 son épouse, qui fut inhumée par ses soins à Ottensen près d'Altona. Dès ce moment il choisit la place où, dans la suite, on l'enterra lui même auprès d'elle; et l'on peut croire que, lorsqu'il quitta Copenhague en 1771, Hambourg dut au voisinage d'Altona et d'Ottensen, l'avantage de fixer Klopstock dans ses murs. Cette retraite n'eut d'autre cause que la disgrace du comte de Bernstorff, renversé du ministère par Struensée, peu après la mort de Frédéric V. Klopstock ne voulant plus demeurer à Copenhague après l'exil de son protecteur, vint habiter Hambourg avec sa pension qui lui fut conservée, et le titre de conseiller de légation qu'il portait depuis 1763. Depuis ce moment il ne quitta plus cette dernière ville que pour faire un voyage à Carlsruhe, sur l'invitation du margrave de Bade. Cette excursion eut lieu en 1775; elle ne dura qu'un an, et Klopstock en revint avec un nouveau titre et une nouvelle pension. Tout fidèle qu'il était à la mémoire de Méta, il contracta en 1791, et déjà âgé de soixante-sept ans, un second mariage avec une ancienne amie, Jeanne de Winthem, née Dimpfel, qui était veuve elle-même. Un de ses panégyristes lui a reproché ce second hyménée; mais il ne connaissait sans doute ni le mérite de la nouvelle épouse de notre poète, ni combien il est dur de vivre dans l'isolement à un âge aussi avancé. Quoi qu'il en soit, il n'y eut plus d'événements dans les douze années de vie qui restaient à notre poète, si ce n'est la part ou plutôt l'intérêt qu'il prit à notre révolution. Sa belle ame était ouverte à toutes les idées philanthropiques; et bien que les idées religieuses, sans lesquelles il n'est point de poésie, y fussent établies solidement, sa religion (le luthéranisme) lui permit de ne pas voir dans les premières attaques d'un *philosophisme* qu'il ne connaissait pas, dirigées contre un culte qui n'était pas le sien, les dernières conséquences que l'on devait bientôt en faire résulter. Klopstock philanthrope sourit donc, comme tant d'autres, aux premiers essais révolutionnaires, dont les horreurs ne pouvaient le frapper vivement de si loin. Il s'enflamma pour la belle cause de l'humanité; il chanta ses premiers triomphes. Une seule chose troublait sa joie: on a déjà vu qu'il était Allemand avant tout; il aurait voulu que tous les bienfaits dont on accablait l'humanité eussent pris leur source en Allemagne. Aussi lorsque l'assemblée cons,

tituante rendit le célèbre décret, si étrangement exécuté depuis, par lequel la France renonçait aux conquêtes, Klopstock ne put le célébrer sans regretter amèrement que la France en eût enlevé l'initiative à sa patrie. Ce trait suffira sans doute pour faire aprécier la sagesse politique de notre poète. Mais, à cette époque, ce n'était point une sage politique qui gouvernait. Ses hymnes patriotiques lui valurent le titre de citoyen de la république française : il n'en fut pas flatté long-temps. La révolution se montra bientôt sous sa véritable forme; la tête du meilleur des rois tomba sous la hache, et Klopstock cessa d'être citoyen français. Il ne discontinua pourtant pas de prendre part aux événements de notre patrie; il resta fidèle à ses premiers sentiments : il voua Marat et ses complices à l'exécration de la postérité; et parmi ses nouvelles odes, une des plus belles, intitulée *Les deux tombeaux*, est consacrée à la mémoire du duc de la Rochefoucauld et de Charlotte Corday. Il serait difficile de trouver dans un autre poème lyrique des sentiments plus humains et plus nobles, exprimés plus énergiquement. Il est à regretter qu'un culte trop fervent, rendu, par Klopstock dans la suite, à la meurtrière de Marat, ait jeté quelque ridicule sur l'admiration qu'il lui avait vouée. Au reste, la vie de notre poète, déjà très retirée, le devint encore davantage par sa désertion, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la cause révolutionnaire. Plusieurs des maisons qu'il avait fréquentées conservèrent encore des espérances, au moins pour leur patrie, lorsque la France était ravagée par le système de la terreur; et c'en fut assez pour y rendre les liaisons de Klopstock moins intimes. Klopstock d'ailleurs ne jouait pas : il se présentait donc rarement aux grandes assemblées; et l'auteur de cet article a vu ce vénérable vieillard assez généralement délaissé pour que les soirées qu'il passait avec lui en tête-à-tête, fussent rarement troublées par un tiers. Dans ces conversations intimes, Klopstock montrait cette simplicité d'enfant, qui n'est pas rare chez les hommes de génie; il parlait de lui-même et de sa renommée sans morgue, mais avec une parfaite naïveté. Il n'était plus le même lorsqu'il paraissait dans un cercle. Il y apportait, pour ainsi dire, la petite vanité d'un enfant qui viendrait de remporter tous les prix de sa classe. Il lui semblait que le premier poète de l'Allemagne ne devait se montrer en public qu'avec une certaine dignité. Il était alors beaucoup moins aimable. Dans ces temps encore, comme dans sa première jeunesse, Klopstock avait conservé le goût de tous les exercices du corps. Le patin était son amusement favori; et il montait souvent à cheval avec une gravité presque comique. Quel grand homme n'a eu ses faiblesses! Notre poète en avait une que d'autres hommes de génie ont partagée. Il regrettait quelquefois sérieusement d'avoir manqué sa vocation en courant la carrière de la poésie. Il croyait que la nature l'avait appelé à être un grand marin ou un grand général. De même l'illustre Grétry, dans ses dernières années, s'imagina qu'il aurait dû être philosophe et métaphysicien. Toutefois Klopstock resta fidèle jusqu'à la fin à ses occupations littéraires; seulement elles empruntèrent un caractère presque puéril de l'âge avancé auquel il était parvenu. Non content d'avoir embelli et ennobli sa langue, de lui avoir donné une harmonie dont on la croyait incapable avant lui, il voulut la mettre en rivalité avec la

latine et la grecque. Il dressait des listes parallèles de mots grecs et allemands qui, sans avoir le même sens, avaient des sons à-peu-près semblables. Il traduisait, en conservant le même mètre, des strophes détachées des odes d'Horace, et s'applaudissait lorsqu'il avait deux ou trois syllabes de moins sur trois ou quatre vers; il luttait aussi en prose pour la concision en traduisant des fragments de Salluste et de Thucydide : il ne manquait qu'une condition à ses victoires; il aurait fallu prouver que, dans les passages traduits, les auteurs anciens avaient visé à la plus grande concision possible. L'Allemagne était peu attentive à ces essais. L'impulsion donnée par Klopstock avait été suivie et peut-être outrée. D'autres que lui occupaient le public, non par de petits fragments de traductions, mais par des versions entières des grands classiques. Peut-être fut-ce à cette espèce d'oubli de ses compatriotes que la littérature française dut alors quelque part à la bienveillance de Klopstock. Né dans un temps où notre langue opprimait la sienne dans son propre pays, et, patriote à l'excès, il était habitué à verser le mépris sur cette langue et sur notre littérature. Dans ses *Dialogues grammaticaux*, il a voulu couvrir l'une et l'autre de ridicule, en les personnifiant sous les noms de *Galliette*, de *Rivarolade*, de *Palissotie*, et sous d'autres encore qui montrent assez que le génie de la plaisanterie n'était pas le sien. Il revint un peu de ses préventions dans sa vieillesse; il se réconcilia, sinon avec les vers, du moins avec la prose de Voltaire. Il porta aux nues une ode française à la gloire de son Messie, par M. Chênédollé; et, sur une traduction française de quelques chants de ce poëme, par M. Latrenne, il reconnut à notre langue un mérite qu'il ne lui avait jamais soupçonné. Au reste, il ne faut pas juger Klopstock uniquement sur ce qu'il fut à son déclin. Au caractère noble et indépendant, à la franchise, à la candeur, à l'extrême délicatesse, à la sensibilité qui l'ont honoré toute sa vie, il joignait, à l'époque où il florissait, une gaîté d'autant plus aimable qu'elle contrastait avec le sérieux de ses écrits; le goût et le talent d'un piquant badinage, l'amour des plaisirs simples, et une fidélité inaltérable dans ses amitiés : celles même que la mort avait éteintes, vécurent dans ses souvenirs jusqu'à son décès, arrivé le 14 mars 1803. Il était près d'achever sa 79e. année, et un an auparavant il avait déjà été frappé d'une attaque d'apoplexie. Le trépas de cet homme illustre réveilla tout d'un coup en sa faveur l'intérêt de ses compatriotes, qui depuis long-temps s'était endormi. Ses funérailles eurent toute la pompe de celles des souverains; le gouvernement Danois, à qui la ville d'Altona appartient, et la république de Hambourg, rivalisèrent dans les honneurs qu'on lui rendit. Ce qui l'honora mieux encore, fut le deuil universel et les larmes qui furent versées sur sa cendre, que l'on déposa enfin comme il l'avait desiré, près de celles de sa première épouse, au village d'Ottensen. Les services rendus par Klopstock à la langue et à la littérature de son pays, sont incontestables; nous l'avons déjà fait sentir. Son influence sur ses contemporains fut immense. Il serait difficile de décider d'avance le sort de ses ouvrages dans la postérité. Ses *Odes* sont, à notre avis, son plus beau titre de gloire. Plusieurs seront lues avec admiration aussi long-temps que la langue allemande sera connue. Tout s'y réunit pour inspirer l'enthousiasme : l'élévation des

idées, la beauté, la hardiesse des images; la perfection des tableaux de la nature, la vérité, la profondeur des sentiments, l'harmonie du mètre. Il en est que la sublimité du christianisme met peut-être au-dessus de tout ce qui nous reste de l'antiquité. Si ces morceaux du premier ordre sont en petit nombre, cela tient peut-être à ce que les cordes de la lyre sacrée sont elles-mêmes peu nombreuses. La grandeur de Dieu, celle de la création; la mort, la résurrection, l'immortalité, voilà ses principaux thèmes. Ce sont ceux sur lesquels notre poète s'est exercé avec le plus de succès, et ils prêtent peu aux variations. Ses autres poésies lyriques (nous ne parlons ici que du premier recueil, Hambourg, 1771) n'offrent point un intérêt aussi général. Ce sont des chants empruntés à l'ancienne mythologie des Scaldes, qui ne prévaudra point sur celle des Grecs; des éloges de la langue et de la nation allemandes, ou des reproches à ses voisins, qui perdent de leur mérite à mesure que la puissance et la littérature allemandes s'élèvent et forcent l'Europe entière à s'en occuper; ce sont enfin des soupirs d'un amour très tendre et très délicat, mais que sa délicatesse même semble trop rapprocher des rêves de Platon. On pourrait dire en général que la poésie de Klopstock n'est pas assez matérielle, et qu'il s'est trompé quelquefois en croyant que subtiliser c'était ennoblir. Le *Messie*, ce poème qui causa une sensation prodigieuse, ne paraît pas destiné à produire long-temps les mêmes effets. L'enthousiasme qu'il excita d'abord, se refroidit d'assez bonne heure; mais tant qu'a vécu l'auteur, on ne se disait qu'à l'oreille ce qu'on en pensait. Les dix premiers chants restèrent seuls assez long-temps (jusqu'en 1769). L'action principale y est renfermée, puisqu'ils finissent à la mort du Rédempteur. Il était difficile de remplir les dix autres. Aussi n'est-ce pas d'action que le poète les a nourris. Ce qu'ils ont de plus beau appartient à la poésie lyrique; ce sont les hymnes qui se chantent dans les cieux : même dans les dix premiers, ce n'est point comme épique que brille notre poète; et, s'il faut tout dire, il nous semble que la lyre lui convenait mieux que la trompette ou le clairon. Ce qui le prouve, c'est qu'après avoir épuisé son talent à nous donner les portraits des douze apôtres, il ne sait pas les faire agir; c'est que ce qu'il a de plus intéressant, ce sont les épisodes, tels que ceux de Portia, de Diléam, de l'ange rebelle converti; Abdiel Abbadonah, ou les amours des enfants ressuscités de Jaïre et de la veuve de Naïm. Dira-t-on que la faute en est au sujet? Voyez le parti que Milton a tiré du sien, plus ingrat peut-être en apparence. S'il est permis à un étranger de hasarder un jugement, en le soumettant toutefois aux véritables juges, nous pensons que la postérité en honorant, dans le *Messie*, la mémoire de Klopstock, lira peu cet ouvrage célèbre; au lieu que les belles odes et quelques élégies du même poète exciteront toujours son admiration. Klopstock s'est aussi exercé dans le genre dramatique. Sa première Tragédie, la *Mort d'Adam*, est écrite en prose, et produit à la simple lecture une impression profonde, que ne renouvellent pas les imitations en vers qui ont figuré sur divers théâtres. Cet essai nous paraît un chef-d'œuvre; il a été souvent traduit. Trois pièces d'un genre nouveau, et qu'il a qualifiées de *Bardits*, n'ont pas eu le même succès malgré leurs beautés lyriques. Le célèbre Arminius, ou plutôt *Hermann*, en est le héros; l'intérêt en est pu-

rement germanique, et l'auteur ne les destinait point à la représentation, non plus que deux autres tragédies sacrées, *David* et *Salomon*, qui sont également en vers. Pour en saisir le but et le mérite, il faut une attention très suivie, et presque une méditation. Il avait aussi composé en vers des *Cantiques spirituels* qui ont eu beaucoup de vogue. Notre poète courut encore une autre carrière : par amour pour sa langue, il était aussi devenu grammairien. Il a écrit, comme tel, de nombreux ouvrages en prose, tels qu'un *Traité sur l'orthographe allemande* (1778); la *République des lettres allemandes* (1774); des *Dialogues grammaticaux* (1794); des *Fragments sur la langue et la poésie* (1779). Plusieurs morceaux de lui ont été insérés dans les journaux; mais en général sa prose n'a point eu le succès de ses vers, et il a rendu plus de services par ses exemples que par ses préceptes à cette langue, qu'il adorait. Il nous reste à donner quelques notes bibliographiques sur ses principaux ouvrages : I. Le *Messie* n'a jamais paru qu'en quinze chants et en 3 volumes, de l'édition faite aux frais du roi de Danemark. La première édition complète en vingt chants, est celle de Halle, terminée en 1769. Chaque volume contenait une dissertation littéraire et des arguments qu'on a eu tort de ne pas reproduire depuis. En 1780, Klopstock donna lui-même, à Altona, une nouvelle édition en vingt chants, qui devait être la dernière; mais il consentit, vingt ans après, à la revoir, et à y faire des additions pour la collection complète de ses œuvres, publiées à Leipzig, par G. J. Gœschen. Les dix premiers chants du *Messie* ont été traduits en français, par Anthelmy, Junker et un anonyme, Paris, 1769-1772. Une autre traduction (par Petit-Pierre) parut à Neuchâtel en 1795, au grand chagrin du pauvre auteur; enfin Mme. la chanoinesse de Kourzrock en donna une complète (Aix-la-Chapelle, 1801), qui n'a excité aucune attention. La traduction anglaise en prose, 1765-1771, n'eut pas de succès. Il y en a eu deux en hollandais, qui ont été beaucoup plus heureuses; l'une en prose, par J. Meermann, Amsterdam, 1798; l'autre en vers hexamètres, par Grœnevald, 1791. Toutes deux jouissent de beaucoup d'estime. Une version suédoise, par Christ. Olofsson Humble (1790-1792), passe pour très exacte. Le célèbre Lessing, le P. Neumann, Alxinger, C. Ph. Conz, un émigré français, ont traduit en vers latins, avec plus ou moins de bonheur, des fragments de ce poème. J.-Fr. Lewezow en a donné le premier chant en vers hexamètres grecs. Mais de toutes les traductions, celle que l'auteur préférait est l'italienne, donnée à Vicence, en 1776, par G. Zigno, qui était son ami, et qui lui avait soumis son travail. Il est à regretter qu'elle ne contienne que les dix premiers chants. Enfin Klopstock lui-même a publié, dans ses Fragments sur la poésie et la langue, un *Essai* de traduction du *Messie*, en prose latine, pour mettre les étrangers en état d'aprécier l'exactitude des versions faites dans leurs langues. II. Les *Odes*, fruit de l'inspiration et des sentiments que faisaient naître les circonstances, parurent chacune en leur temps dans divers journaux. Le premier recueil, donné par l'auteur, fut imprimé à Hambourg, en 1771; il contient ses plus belles Odes et trois Élégies qu'on ne peut trop louer. Les autres pièces lyriques de Klopstock n'ont été recueillies que dans l'édition des œuvres complètes par Gœschen (1798). Plusieurs de ces morceaux

ont été traduits ou imités dans notre langue par divers auteurs; mais il serait trop long de les indiquer. III. Parmi ses *Tragédies*, la plus ancienne est la *Mort d'Adam*; elle parut en 1757, et fut mise en vers par Gleim en 1766. Elle a été traduite en français en cinq actes et en prose, par J.-J. Roman, 1762, in-8.; en trois actes et en vers, par l'abbé de St.-Ener, 1770; et par W. d'Abancourt, 1776, in-8°. Carlo Gozzi la fit paraître à Venise en vers italiens, 1761. Les trois Bardits parurent successivement à Hambourg, en 1769, 1784 et 1787. Le plus ancien, la *Bataille d'Hermann*, fut traduit en prose française par Bauvin, Neuchâtel, 1773, et par C.-F. Cramer. (*V.* Cramer, X, 176.) On ne dit pas que les deux autres, *Hermann et les princes*, et la *Mort d'Hermann*, aient obtenu le même honneur. Il paraît que les deux Tragédies sacrées, *Salomon* et *David*, n'ont pas été mieux goûtées; la première est de 1764, la seconde de 1772. Nous nous bornerons, pour les ouvrages en prose de notre poète, à ce que nous en avons déjà dit. Nous alongerions cet article outre mesure si nous voulions les dénombrer tous; et nous renverrons les curieux à l'*Allemagne littéraire de Meusel*, et à l'article Klopstock, dans le Dictionnaire de C. H. Jœrdens. Ils y trouveront même l'indication de tous les ouvrages écrits sur, pour et contre cet homme célèbre, qui formeraient seuls une bibliothèque. Ajoutons, en terminant, que Klopstock fut élu associé étranger de l'Institut, le 25 mai 1802, et que son éloge, lu par M. Dacier, dans la séance publique du 22 mars 1805, a été réimprimé dans le *Magazin encycl.*, 1805, II, 358. — Marguerite Moller, l'épouse bien-aimée de notre poète, avait aussi composé quelques ouvrages, qui furent publiés à Hambourg, après sa mort (1759), par son époux. Ce sont des *Lettres de Morts à des vivants*, une Tragédie de la *Mort d'Abel*, et quelques pièces moins importantes, auxquelles Klopstock a joint la Vie de sa chère Meta, et des Lettres de lui-même à sa défunte épouse: le tout porte le titre d'*OEuvres posthumes de Marguerite Klopstock*. V—g.

KLOTZ (Chrétien-Adolphe), né à Bischoffswerda, le 13 novembre 1738, mort à Berlin le 31 décembre 1771, a, dans une si courte carrière, produit une foule d'ouvrages dont le plus grand nombre prouvent infiniment d'esprit et de talent, et quelques-uns beaucoup de lecture et une érudition très solide. Il avait à peine atteint sa septième année, qu'il manifesta un insatiable desir de lire et d'apprendre; et son esprit, qui, jusque-là, avait paru tardif et ennemi de toute application, se développa d'une manière qui tenait presque du prodige. Son père (1) ne négligea rien pour alimenter et fortifier de si belles dispositions. Après quelques années passées dans les gymnases de Meissen et de Görlitz, le jeune Klotz alla continuer ses études à l'université de Leipzig. Mais il suivit peu les leçons publiques, trouvant mieux son compte à s'instruire chez lui par la lecture des bons livres; et si quelquefois il se rendait aux écoles, c'était surtout pour faire connaissance avec les professeurs et se familiariser avec leur méthode d'enseignement. De

(1) C'était un homme fort instruit; il se nommait Jean-Chrétien Klotz, et exerçait, près de Bischoffswerda, les fonctions de ministre du saint Evangile. Ses loisirs étaient consacrés aux lettres; et l'on a de lui, outre quelques écrits théologiques, trois Dissertations latines sur Tiron, le célèbre affranchi de Cicéron, et, sous le titre de *Centuria librorum auctoribus suis fatalium* (1768, in-8°.), un curieux morceau d'histoire littéraire. Il mourut le 6 septembre 1776.

Leipzig il se rendit à Iéna, non pour y voir encore des professeurs, ni pour le devenir lui-même, mais dans l'intention d'y vivre pour soi, et pour les lettres, que la libéralité de son père lui permettait de cultiver avec quelque indépendance. Ses écrits, assez nombreux déjà, lui avaient fait une réputation de talent, qui détermina la société latine de Iéna à se l'associer avec le titre de secrétaire. Telle était sa situation, lorsque les instances de quelques amis le décidèrent à ouvrir une école. Il y interpréta Horace avec un succès très brillant. Ce succès fixa sa destinée, et lui fit penser qu'il avait, pour l'enseignement public, plus de vocation qu'il ne l'avait d'abord soupçonné. Bientôt le roi d'Angleterre l'appela à Göttingue, pour y remplir la place de professeur-extraordinaire de philosophie. Il y était à peine depuis quelques semaines, que le prince de Darmstadt lui offrit la chaire de langues orientales dans l'université de Giessen; et le général Quintus Icilius (*Voy.* Guischardt), au nom du roi de Prusse, celle d'éloquence dans l'université de Halle. Mais une augmentation d'honoraires et le titre de professeur-ordinaire le retinrent à Göttingue. Cependant le roi de Prusse le décida, quelques années après, à venir à Halle professer l'éloquence, et lui donna le titre de conseiller aulique. Sa réputation croissant de jour en jour avec ses succès, le roi de Pologne voulut l'attirer à Varsovie, où il était question de créer une nouvelle académie pour l'éducation de la jeune noblesse. On lui offrait douze cents thalers, et le titre de conseiller aulique. A cette offre séduisante, le roi de Prusse opposa le titre de conseiller intime et une addition d'appointements. Le roi de Pologne insista, et proposa de nouvelles conditions encore plus avantageuses que les premières: mais Klotz voulut rester à Halle par reconnaissance pour les bontés de Frédéric, et pour achever quelques ouvrages dont il avait commencé l'impression. Vers ce temps, il se fit dans son caractère un changement tout-à-fait extraordinaire. De jovial, il devint subitement triste et morose; et de prodigue, parcimonieux, et même avare. Cette singulière révolution parut à ses amis le symptôme de quelque grave maladie: effectivement, Klotz tomba malade, et succomba. Le premier jour qu'il fut alité, il pria son ami Mangelsdorf, qui, depuis, écrivit son éloge, de lui lire le Phédon de Mendelssohn. Les arguments employés par le philosophe pour prouver l'immortalité de l'ame, lui fournirent la matière d'une longue et vive discussion; et il finit par s'écrier en gémissant: « Ces discussions ne prouvent rien; la religion nous donnera » de plus forts arguments. » En effet, il demanda l'assistance d'un ministre, et mourut dans des sentiments fort chrétiens. Le détail complet de tous ses ouvrages nous entraînerait bien loin; nous ferons un choix, en tâchant de ne rien omettre de ce qui peut offrir quelque intérêt. Klotz fut auteur avant d'avoir tout-à-fait vingt ans. Il débuta, en 1758, par une pièce de vers latins sur la ruine de Zittau, par une dissertation où il défendait le caractère de Cicéron contre Dion Cassius et Plutarque, et par une lettre sur Homère, où il conjecturait que nous n'en avons aujourd'hui qu'une édition corrigée, mutilée, interpolée par Cynethus de Chio. Les *Mœurs des érudits*, le *Génie du siècle*, les *Ridicules littéraires* (Altenbourg, 1761-62), sont trois ouvrages facétieux et satiri-

ques qui eurent une grande vogue, et suscitèrent à l'auteur de nombreux ennemis. Il défendit dans un discours, lu à la société latine de Iéna (Iéna, 1761), la latinité de Juste-Lipse, et publia, dans le même temps, sur les *Caractères* de Théophraste, des *Remarques*, dont Fischer a parlé avec peu d'estime. Fischer était fort ennemi de Klotz : il ne semble pas cependant qu'il ait, en cette occasion, manqué d'impartialité, ni que le ressentiment et la haine l'aient rendu injuste. Nous présumons que Klotz, qui travaillait aux *Acta eruditorum*, et aux journaux de Iéna et de Leipzig, avait pu irriter Fischer par quelque article amer et satirique. Il était d'un naturel caustique et querelleur; et le lourd Fischer ne prêtait pas médiocrement à la plaisanterie. Un article un peu trop franc sur l'Anthologie latine de Burmann, lui suscita une autre querelle très vive et très longue. Fischer était facile à combattre, et ne savait pas se défendre : Burmann, très caustique lui-même, repoussait vigoureusement les coups qu'on lui portait. Attaqué violemment par ce redoutable adversaire, Klotz publia l'*Antiburmannus* (Iéna et Utrecht, 1761), auquel fut opposé bientôt après l'*Antiklotsias*, que Klotz tenta de réfuter dans une lettre à son ami Harles. Cette polémique ne l'empêchait pas de s'occuper de compositions plus honorables et plus utiles. Il donna, en 1762, une dissertation *sur l'heureuse hardiesse d'Horace*, qui a été récemment réimprimée à Londres dans le tome XIII du *Classical Journal*. Deux ans après, il défendit le lyrique latin dans les *Vindiciæ Horatianæ* contre les absurdes paradoxes du P. Hardouin, et l'éclaircit par une foule d'excellentes observations. Cet ouvrage a reparu, en 1770, sous le titre de *Lectiones Venusinæ*, avec des améliorations considérables. On a reproché à une édition des Fragments de Tyrtée, qu'il fit paraître en 1764, la prolixité et la diffusion du commentaire; et ce reproche semble mérité. L'ouvrage cependant a obtenu, en 1767, l'honneur d'une réimpression. Comme professeur, Klotz a donné plusieurs programmes académiques, parmi lesquels nous avons distingué particulièrement ceux où il traite des défauts de Sénèque le Tragique, du style d'Isocrate, du *clinquant* du Tasse contre l'opinion de Boileau, de l'interprétation des poètes anciens, du vrai caractère de l'histoire littéraire, du génie de Callimaque. Plusieurs autres morceaux du même genre, et quelques-uns de ceux dont nous avons parlé plus haut, ont été rassemblés par lui-même dans ses *Opuscula varii argumenti*. Klotz a publié sur la numismatique, trois petits volumes, que l'on a depuis réunis, et dont les antiquaires font assez d'estime : c'est d'abord un supplément à la *Jurisprudentia numismatica* de Hommel; puis l'histoire des médailles obsidionales; enfin celle des médailles satiriques. Dans ce dernier ouvrage, il cite une médaille licencieuse d'après l'*Aloysia* de Chorier : c'est pousser les recherches un peu loin. Nous terminerons les nôtres par ses *Miscellanea critica*, recueil de corrections rarement heureuses; et par ses *Acta litteraria*, ouvrage périodique, où il rendait compte des livres nouveaux avec une franchise remarquable, et dans un style très piquant. Il en a publié six volumes entiers, et de plus la première partie du septième, qui fut, après sa mort, achevé par Schirach, son élève et son ami. B—ss.

KLUIT (Adrien), historien et

publiciste hollandais, naquit à Dordrecht le 9 février 1735. Après avoir fini ses humanités dans sa ville natale, il fut envoyé par ses parents à l'académie d'Utrecht pour y étudier la médecine ; mais son goût dominant pour la littérature ancienne, ainsi que pour l'histoire, eut bientôt changé cette destination. Il trouva d'excellents maîtres dans Wesseling et Saxius, et se signala parmi leurs disciples. Ayant terminé ses études, il fut successivement appelé aux fonctions du préceptorat et du rectorat dans les écoles dites latines, de Rotterdam, de la Haye, d'Alckmaer et de Middelbourg. Le magistrat de cette dernière cité ne tarda pas d'ajouter à son titre de recteur, celui de lecteur en éloquence et en langue grecque ; et, en 1776, ce titre fut encore changé en celui de professeur, l'apogée de l'ambition littéraire en Hollande. Kluit trouva à Middelbourg des facilités pour sa recherche favorite des anciens monuments de l'histoire de sa patrie, soit par la proximité de la province de Zélande avec le Brabant et la Flandre, où il fit quelques excursions, soit par l'accès qui lui fut accordé aux archives de la ville et de la province, archives dont il débrouilla le chaos, et qu'il classa dans un ordre inconnu avant lui. Enfin les curateurs de l'université de Leyde le nommèrent professeur d'archéologie hollandaise et d'histoire diplomatique, en 1779 ; et il prit possession de sa nouvelle chaire par un discours *Sur le droit qu'avaient eu les Hollandais d'abjurer la domination de Philippe II, leur légitime souverain et maître ;* discours qui devint le sujet d'une polémique intéressante. En 1785, Kluit publia un ouvrage en langue hollandaise, intitulé : *La souveraineté des États de Hollande, maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple ;* et en 1793, un écrit sous ce titre : *Les droits de l'homme consacrés par la constitution hollandaise.* En 1794, il mit au jour un *Coup-d'œil sur la guerre avec l'Angleterre et sur les intérêts du commerce hollandais.* Ces publications successives étaient trop peu conformes aux opinions du jour pour ne pas attirer à leur auteur quelque disgrace signalée. En 179 , il fut destitué de sa chaire ; ce qui ne l'empêcha pas de continuer avec zèle ses leçons particulières, ainsi que la profession publique de sa doctrine dans divers ouvrages, jusqu'à ce qu'enfin, sous d'autres auspices, il se vit réintégré dans sa dignité professorale, le 6 février 1802. En 1806, on créa pour lui une chaire de statistique du royaume de Hollande. Comblé de la considération que lui méritaient ses connaissances, ses travaux et ses qualités personnelles, il étendit ainsi sa carrière honorée jusqu'à la déplorable catastrophe qui frappa la ville de Leyde le 12 janvier 1807. Le bateau chargé de poudre qui, vers le soir, fit une si funeste explosion, était amarré au quai devant la maison de Kluit, et ce savant professeur fut enseveli avec son épouse sous les ruines de leur demeure. Ce ne fut que le cinquième jour après cet épouvantable désastre, que les cadavres mutilés des deux époux furent tirés de dessous les décombres, et déposés ensuite à Catwick-sur-mer, dans une commune sépulture. La perte de la bibliothèque, des recueils et des manuscrits de Kluit, ne fut pas la moins à regretter dans le nombre de tant d'autres : son fils unique, directeur de la poste aux lettres à Leyde, n'en a recueilli que d'informes lambeaux. L'infortuné vieillard était près d'at-

teindre la soixante-douzième année de son âge. Peu de carrières littéraires ont été plus actives, plus laborieuses, plus honorables que la sienne. La critique sacrée, l'étude de l'histoire et de la diplomatique, la philologie hollandaise, la remplirent presque entière : il n'était pas étranger à la poésie; et il en avait fait, surtout dans son premier âge, son délassement favori. Il serait trop long d'énumérer toutes les productions de sa plume. Nous nous bornerons à en faire connaître les principales, et nous les présenterons dans l'ordre chronologique où elles ont paru, en passant sous silence celles que nous avons déjà mentionnées. I. *Vindiciæ articuli ὁ, ἡ, τό in Novo-Testamento*, en cinq parties, Utrecht, 1768-1771, in-8°; cette production avait particulièrement pour objet d'éclaircir un passage difficile de l'évangile selon St. Luc, chap. II, v. 2. II. Un *Traité sur les LXXII semaines de Daniel*, sous le titre de *Vaticinium de Messiâ duce primarium*, Middelbourg, 1771, in-8°. III. *Historia critica comitatûs Hollandiæ et Zelandiæ*, ibid., 1777-1782, 2 tom. en 4 parties in-4°.; histoire pleine de recherches nouvelles et intéressantes. IV. Une nouvelle édition, considérablement enrichie, d'un ouvrage classique pour la connaissance de la langue hollandaise, la *Table alphabétique des genres des substantifs hollandais*, par David Van Hoogstraten. Kluit en avait déjà donné une édition en 1759. V. La réfutation d'un ouvrage de Bent sur les antiquités hollandaises. VI. *Economie politique de la Hollande;* c'est une statistique, pleine d'érudition et de sagacité, de toutes les parties de l'administration hollandaise, y comprises ses colonies. VII. *Histoire de l'administration politique de la Hollande* jusqu'en 1795, Amst., 1802-1805, 5 vol., in-8°.; cet ouvrage mit le sceau à la réputation de Kluit : il y recherche dans quel sens les Etats de Hollande ont constamment été, sous le gouvernement républicain, les légitimes représentants souverains de la nation. VIII. Différents discours académiques : *Pro imperatore Juliano apostatâ.—Pro Mythicâ.—De superstitiosissimo atque perniciossimo in templis et urbibus sepeliendi ritu. — De eo quod nimium est in studio juris publici universalis, sive de damnis ex abusu juris publici universalis in omnem societatem redundantibus*, etc. IX. Différents opuscules ou traités élémentaires pour ses cours, tels que : *Primæ lineæ collegii diplomatico-historico-politici, sistentes vetus jus publicum Belgicum historicè enarratum*, Leyde, 1780, in-8°. — *Index chronologicus, sive Prodromus ad primas lineas historiæ fœderum Belgii fœderati*, ibid., 1789, in-8°. — *Historia fœderum Belgii fœderati, pars II;* ibid., 1790 et 1791. X. De nombreux Mémoires, Lettres, Discours, soit anonymes ou signés de son nom, dans différents recueils, et spécialement dans les *Œuvres de la société de philologie hollandaise*, fondée à Leyde, et dont il a été un des membres les plus anciens et les plus utiles. XI. Des Thèses ou Dissertations sur différents points d'histoire et d'antiquité hollandaises, consécutivement soutenues par ses disciples : elles sont au nombre de seize, et n'ont pas encore été recueillies au complet. La traduction hollandaise de ces thèses a été arrêtée par le malheur des temps au second volume; il serait intéressant de la reprendre et de l'achever. M—ON.

KNAUT (CHRISTOPHE), botaniste

saxon, naquit à Halle en 1638. Ami de L. Amman, il contribua aussi aux progrès de la botanique en adoptant la méthode de Ray, alors la meilleure et la plus répandue. Il y fit quelques changements, qui toutefois ne tournèrent pas au profit de la science. On a de lui : *Enumeratio plantarum circà Halam sponte provenientium*, Leipzig, 1687, in-8°. Il y distribue les plantes en dix-sept classes, qu'il établit principalement d'après les considérations exposées par Ray et Morison. Il a suivi également ces auteurs pour la disposition de ses genres. Sa première division est fondée sur la présence ou l'absence des pétales. Les plantes munies de pétales, sont, 1°. à baies ou à capsules, ces dernières se divisant, d'après la forme de la corolle, en tétra ou pentapétales, en régulières ou irrégulières; 2°. à fruit nu, comme les labiées et les composées. Viennent ensuite les plantes apétales; enfin les arbres et les arbrisseaux. Un examen détaillé des défauts de cette méthode serait ici superflu. Le principal est, comme on le voit aisément, de séparer les arbres et les arbrisseaux, des plantes herbacées. Ce défaut, au reste, fut celui de tous les auteurs de cette époque, à l'exception de Rivinus; et Tournefort lui-même ne sut pas l'éviter. On doit à Knaut quelques bonnes observations de détail; par exemple, sur les genres *Raphanistrum*, *Hysopitys*, *et Astragalus*. Il découvrit dans les environs de Halle une grande quantité de plantes nouvelles. Il fait mention de quelques-unes, qui n'y ont plus été retrouvées depuis, quoiqu'elles soient inscrites dans les Flores postérieures de Boxbaum et de Leyser, telles que *Sedum palustre*, *Gentiana ciliata*, *Limodorum* (*orchis*) *abortivum*, *Orchis globosa*, etc. Knaut mourut en 1694. — Chrétien KNAUT, botaniste allemand, fils du précédent, naquit à Halle en 1654. Il fut premier médecin du prince d'Anhalt Cœthen, et bibliothécaire de sa ville natale. Il mourut le 11 avril 1716. Son ouvrage intitulé *Methodus plantarum genuina*, Halle, 1716, in-8°. fig., n'offre, malgré ce titre ambitieux, que la méthode de Rivinus très défigurée. C'est dans les capsules simples ou composées, membraneuses, osseuses ou charnues, qu'il prend les caractères de ses genres, dont quelques-uns sont aussi établis sur la présence ou l'absence des ramifications. Les pétales, selon lui, constituent essentiellement la fleur, puisqu'on voit, dans quelques composées, des demi-fleurons dépourvus d'étamines, et que le style fait plutôt partie de l'ovaire que de la fleur. Il n'admet presque point de polypétales, range les dipsacées dans les composées, qu'il nomme aggrégées, avec les cinarocéphales et les sémiflosculeuses, et les siliqueuses dans les tétrapétales avec le *Tormentilla* et le *Potamogeton*, etc. Ces exemples suffisent pour faire aprécier sa méthode, qui n'obtint aucune faveur, et que Dillen traita avec une juste sévérité dans son Jugement des méthodes, joint au *Catalogue des plantes des environs de Giessen*. On connaît aussi de Knaut quelque opuscules en allemand, sur les antiquités historiques et géographiques du pays d'Anhalt. D—u.

KNELLER (GOTFRIED ou GODEFROI), célèbre peintre de portraits, naquit à Lubeck en 1648. Descamps, dans ses *Vies des Peintres flamands*, avance qu'il était né d'une famille obscure. Fils d'un sous-clerc de paroisse, son éducation,

dit-il, fut entièrement négligée. Cependant Chalmers, dans son *Dictionnaire biographique*, appuyé sur des autorités plus certaines, puisque Kneller a presque toujours habité l'Angleterre, dit que le père de cet artiste était inspecteur-général des mines et intendant du comte de Mansfeld, dans le Holstein. Godefroi fut d'abord destiné à la carrière militaire, et envoyé à cet effet à Leyde, pour y apprendre les mathématiques et la fortification : mais son goût pour la peinture l'emporta ; et sur ses vives instances, son père lui permit de se livrer à son penchant favori. Un de ses frères, nommé Jean-Zacharie, également épris du même art, vint le rejoindre en Hollande. Leur premier maître fut Rembrandt. Ils passèrent ensuite tous deux sous la direction de Ferdinand Bol, élève de ce maître, mais dont la conduite ainsi que la manière d'enseigner étaient plus régulières. Après un long séjour en Flandre, ils allèrent en Italie, et Godefroi s'adonna à l'étude de compositions historiques, tandis que Zacharie étudia particulièrement les monuments de l'architecture, et la pratique de la peinture à fresque. Les deux maîtres que Godefroi étudia le plus assidument, furent le Carrache et le Titien, pour lesquels il avait la plus vive admiration. C'est par une étude soutenue de ces grands modèles, qu'il perfectionna ses dispositions naturelles, et qu'il acquit cette facilité surprenante qui devint malheureusement, par la suite, la principale source de ses défauts. Ayant abandonné le genre historique pour se livrer exclusivement à la peinture du portrait, où le gain est plus sûr et le travail moins pénible, il y acquit une assez grande réputation. Dès-lors il refusa toujours de se rendre aux desirs des personnes qui, connaissant ses talents, lui demandaient des tableaux d'histoire ; et il répondait assez plaisamment à ceux qui s'étonnaient de ses refus : « L'histoire fait revivre les morts qui » ne m'en savent aucun gré ; mais » quand je peins les vivants, leur re» connaissance du moins me fait » vivre. » Les deux frères, s'étant ainsi perfectionnés en Italie, résolurent de retourner en Allemagne ; ils travaillèrent à Munich et à Nuremberg, mais surtout à Hambourg. La réputation que Godefroi s'y acquit, lui inspira le desir de passer en Angleterre, où le roi Charles II se plaisait à encourager tous les arts. Il s'y rendit avec son frère. L'étude particulière qu'il avait faite des portraits de Van Dyck, lui avait donné une élégance de style et une vivacité de coloris qui semblaient le rapprocher de ce grand peintre. Aussi le succès de ses premiers ouvrages à Londres éveilla la jalousie du chevalier Lely, qui, à cette époque, jouissait de la protection du roi, dont il était le premier peintre. Kneller cependant, par le moyen de MM. Bancks, négociants, qui jouissaient de quelque crédit à la cour, et dont il avait peint la famille, eut accès auprès du duc de Monmouth, auquel il montra ses portraits. Le prince, charmé de leur ressemblance, lui demanda le sien ; l'artiste réussit tellement, que le duc voulut présenter lui-même au roi et l'artiste et l'ouvrage. Charles II, frappé, au premier aspect, du style vigoureux de ce tableau, ordonna à Kneller de commencer sur-le-champ son portrait. Il voulut que le chevalier Lely l'exécutât en même temps ; mais ce dernier avait à peine ébauché son tableau, que Kneller avait terminé le sien. Le roi, charmé de cette facilité, le combla de louanges devant toute sa cour ; et ce fut la source de sa fortune. Dès ce

moment, en effet, les ministres, les grands et les dames de la cour voulurent tous avoir leur portrait de la main de Kneller. L'affluence était si considérable, que, pour suffire à ses travaux, il fut obligé de se borner à peindre lui-même les têtes et les mains de ses tableaux, et de confier les accessoires à ses élèves. Il imagina ensuite, pour plaire à ceux qui lui demandaient des ouvrages, de les orner de morceaux d'architecture, de vues de jardins, de fruits; et il employa, dans ces divers travaux, son frère Zacharie, Pierre Backer, Jacob Vander Roër; les deux frères Bing, Anglais; J.-B. Monnoyer et Van Huysum. La grâce bien que maniérée de ses portraits, le brillant du coloris, la richesse et la variété des accessoires, attiraient sans cesse la foule dans ses ateliers; et les femmes surtout montraient le plus vif empressement à se faire peindre par lui. Après la mort de Lely, le roi Charles II le nomma son premier peintre, et l'envoya à Paris pour y faire le portrait de Louis XIV. Pendant que Kneller revenait en Angleterre, le roi mourut; et le duc d'York qui lui succèda sous le nom de Jacques II, confirma Godefroi dans le titre et les honoraires de son premier peintre. Lorsque le roi Guillaume fut monté sur le trône, ce prince le prit à son service, l'envoya en Hollande pour y faire le portrait des plénipotentiaires rassemblés à Ryswick pour conclure la paix entre la France et l'Angleterre, et, au retour du peintre à Londres, il le créa chevalier. La reine Anne, ayant succédé à la couronne d'Angleterre, voulut que Kneller fît son portrait, et l'honora du titre de gentilhomme de la chambre. Il peignit aussi le czar Pierre-le-Grand. Un portrait qu'il fit de l'archiduc Charles d'Autriche lui valut de la part de l'empereur Joseph, frère de ce prince, une chaîne et une médaille d'or à son effigie. Ce présent était accompagné d'un diplôme de chevalier héréditaire de l'Empire. Enfin le roi George Ier. lui décerna le titre de baronet. Le grand-duc de Florence desira que Kneller lui envoyât son portrait peint par lui-même, afin qu'il pût le placer dans la galerie des peintres célèbres qu'il avait formée dans son palais. Cependant Kneller ternit par ses défauts, et surtout par son avarice, la célébrité que ses talents lui avaient méritée. Lorsque l'affluence des demandes ne lui permit plus d'exécuter lui-même ses tableaux, il chargea d'abord ses élèves les plus habiles de l'aider; mais bientôt l'amour du gain lui suggéra de confier ses travaux à des artistes inconnus, et auxquels, par conséquent, il donnait peu de chose, tandis qu'il se faisait payer très cher. Il exigeait qu'on lui remît d'avance la moitié du prix de chaque portrait; et, à sa mort, on en trouva chez lui plus de cinq cents de commencés. Il mourut à Londres dans le mois d'octobre 1723, et non, comme l'avancent quelques biographes, en 1726. Cette date est confirmée par l'épitaphe que Pope, son ami, fit graver sur le tombeau qu'on lui éleva dans l'abbaye de Westminster, et pour l'érection duquel Kneller avait laissé une somme de trois cents livres sterling, sous la condition qu'il serait exécuté par Rysbrack. Son corps ne fut point déposé dans ce tombeau; il fut enterré dans une maison de campagne, nommée Witton, qui lui appartenait. Il laissa une fille unique, qui hérita des biens considérables que ses pinceaux lui avaient acquis. Si maintenant on examine sans prévention le mérite réel de Kneller, on sera forcé de con-

venir qu'il est loin de répondre à sa réputation. Sa couleur, toujours brillante, manque de vérité : la grande habitude du travail lui avait donné une touche ferme, large et spirituelle; mais son dessin est maniéré : tous ses portraits ont un air de famille, et ils doivent être peu ressemblants, puisqu'ils se ressemblent tous entre eux; défaut qu'on peut attribuer à son habitude d'alonger l'ovale de toutes ses têtes. Cependant sa manière de peindre était tellement en vogue en Angleterre, que tous les peintres de Londres, ses contemporains, furent obligés de l'imiter pour avoir de l'emploi; et comme les défauts d'un artiste sont toujours plus aisés à reproduire que ses beautés, il est facile de juger jusqu'à quel degré de perfection cet art put se maintenir en Angleterre après la mort de Kneller. Le Musée du Louvre possédait un portrait de ce peintre, représentant *un homme tenant de la main droite un manteau posé sur l'épaule gauche.* Ce portrait a été repris, en 1815, par le gouvernement des Pays-Bas. Les graveurs qui ont le plus travaillé d'après Kneller, sont : Isaac Becket, Robert et George White, Robert Williams, John Smith, Francis Place, Jean Faber le jeune, qui a gravé la suite des treize portraits connus sous le nom des *Beautés de Hampton-court*, etc., etc. P—s.

KNIGGE (Adolphe-François-Frédéric, baron de), philosophe et littérateur allemand, naquit en 1757, dans un domaine de son père, à quelques lieues d'Hanovre. Il fit ses études à Gœttingue, séjourna dans plusieurs cours et plusieurs villes d'Allemagne, et termina sa carrière dans un âge peu avancé, le 6 mai 1796, à Bremen, où il était attaché au chapitre de la collégiale. Le baron de Knigge se fit connaître par plusieurs ouvrages en allemand sur des sujets de philosophie, de morale et de littérature, qu'il traitait ordinairement avec plus de facilité et de popularité que de profondeur. Son Traité intitulé *Du Commerce des hommes* (*über dem Umgang mit Menschen*) a joui long-temps de beaucoup de vogue en Allemagne, et a été imprimé plusieurs fois, en deux et en trois volumes. Ses autres ouvrages sont indiqués dans Meusel, tom. VII, page 123. — Knigge (Philippe-Charles, baron de), de la même famille, fut créé chevalier de l'Empire par l'empereur François Ier., devint docteur en droit à Gœttingue, et obtint plusieurs places honorables dans le pays d'Hanovre: il mourut en 1766, après avoir publié quelques ouvrages en latin sur diverses parties du droit germanique; le plus considérable a pour titre, *Dissertatio inaugur. juridica, quâ castri germanici natura et indoles exhibetur*, Gœtt., 1747, in-4°. C—au.

KNIGHT (Samuel), ecclésiastique anglais, né à Londres en 1574, fut chapelain de George II, et archidiacre de Berks. Il publia, en 1724 et 1726, à Cambridge, in-8°., la *Vie d'Erasme* et celle du doyen *Colet*; ouvrages médiocrement écrits, mais riches en détails. La *Vie d'Erasme*, ornée de portraits nombreux et bien exécutés, est très recherchée aujourd'hui. Les communications de l'auteur avec plusieurs écrivains de son temps, leur avaient été d'un grand secours. Il mourut le 10 décembre 1646. L.

KNIPHOF (Jean-Jérôme), médecin allemand, naquit à Erfurt en 1704. Il fut reçu en 1737 professeur de la faculté de médecine à l'université de cette ville. Membre de l'académie des naturalistes de la même ville,

depuis 1733, il en fut nommé bibliothécaire en 1745 : dans la même année il fut choisi professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique, et plus tard, il devint assesseur du collége de santé. Il mourut le 23 janvier 1763. Son principal ouvrage, *Botanica in originali*, etc., représentant séparément les plantes sans utilité reconnue, les plantes pharmaceutiques employées en médecine, et les plantes d'agrément, accompagnées de descriptions, parut à Erfurt, en allemand, depuis 1733 jusqu'en 1736, en douze centuries, qui furent imprimées en latin en 1747, in-fol., et eurent une 3e édition en 1757, également in-fol. Cet ouvrage, au reste, ne donnant point les caractères botaniques des plantes, est peu utile au naturaliste. On trouve dans le VIIe. vol. de Meusel une longue liste de dissertations, d'observations, etc., sur plusieurs objets d'histoire naturelle, de médecine, de chirurgie, de physiologie, etc. Nous citerons de préférence : I. *Progr. de physiognomiâ tanquàm partem semeiotices*, Erfurt, 1737, in-4°. II. *Progr. de manuscriptis, præcipuè medicis*, ibid., 1745, in-4°. III. *Dissertatio sistens corticis Peruviani febrifugi succedaneorum quorumdam examina*, ibid., 1747, in-4°. IV. *De pediculis inguinalibus, insectis et vermibus homini molestis*, en latin et en allemand. On trouve aussi des morceaux de lui dans le Ve. vol. des *Actes de l'académie des curieux de la nature*, et dans les *Mélanges physico-médico-mathématiques*, etc., de Buchner, 1er. trim. de 1727.

D—U.

KNOES (Olaus-Anderson), savant suédois, naquit vers le milieu du XVIIIe. siècle. Après avoir enseigné long-temps à l'université d'Upsal, en qualité de maître ès-arts, il devint professeur au gymnase de Skara, dans la province de Vestrogothie. Il mourut le 16 février 1804. Le professeur Knœs s'était surtout appliqué à l'histoire littéraire; il était en relation particulière avec le bibliothécaire Gjœrwell, qui travaillait dans le même genre. On a de Knœs : I. *Historia academiæ Upsaliensis*, part. I-VII, Upsal, 1757-90. II. *Historiola litteraria Vestrogothiæ latinorum poëtarum*, part. I-VIII, publiée, comme l'ouvrage précédent, par cahiers, pendant une suite d'années; de plus, des Dissertations et des lettres imprimées séparément ou dans les journaux de Gjœrwell. — Olaüs Knoes, pasteur à Wanga, mort en 1748, se distingua par son talent pour la poésie latine, et publia plusieurs petits Poèmes en latin, et quelques discours dans la même langue.

C—AU.

KNOLLE ou KNOWLES (Robert), suivant les historiens anglais, et CANOLLE, suivant les français, fameux général du règne d'Edouard III, naquit vers 1317 dans le comté de Chester. Il était d'une basse extraction, mais plein d'esprit et de bravoure, si l'on en croit Rapin Thoiras. Il s'avança tellement dans le chemin de la fortune, que, sous Edouard III, il fut nommé général des troupes de ce prince en France, et grand-sénéchal de Guienne. Plusieurs historiens le peignent comme un des plus illustres guerriers de son temps. Froissard assure qu'outre les marques d'honneur dont Edouard III le combla, il lui fit présent de riches terres en Bretagne. En 1349, Knolle pénétra dans le Berri et l'Auvergne, à la tête de trois mille combattants; mais les Français le forcèrent bientôt à se retirer. L'année suivante il se trouva au célèbre combat des Trente (*Voyez* Beaumanoir). Suivant Hume, d'Ar-

gentré et autres historiens, il combattit comme un simple chevalier, et fut fait prisonnier. Après sa délivrance, il reprit les armes, et commandait, en 1364, une des divisions de l'armée victorieuse qui défit à Auray Charles de Blois. En 1370, ayant appris que les Français cherchaient à reprendre l'Aquitaine, qu'il avait aidé le prince de Galles à conquérir, il s'embarqua à la tête d'une troupe choisie et armée à ses propres frais, et se rendit à Angoulême, où ce prince tenait sa cour. Il en fut reçu avec distinction, et nommé maître-gouverneur de ses chevaliers et écuyers. Le prince de Galles, voulant lui donner une preuve de son estime, lui offrit le commandement de tous les gendarmes, auparavant sous les ordres de trois autres chefs; mais Knolle refusa ce poste honorable. Il se remit à faire des courses contre les Français, et les poussa jusqu'aux portes de Paris, brûlant et saccageant tout ce qui osait résister. Duguesclin, qui venait à peine d'être nommé connétable de France, voulut se signaler par un coup d'éclat, en chassant les Anglais des marches d'Anjou et du Maine, où ils se tenaient. Après quelques manœuvres habiles, il les atteignit auprès du Pont de Boulan, ou Pontvillain (1370), les mit en pleine déroute, et leur fit un grand nombre de prisonniers. Knolle parvint à se sauver presque seul, dans son fort chastel de Derval, en Bretagne, n'osant reparaître à la cour après une aussi malheureuse expédition. Le roi Edouard III en fut fort mécontent; mais il s'apaisa d'après les explications qu'il reçut. A son arrivée à Derval (1373), Knolle apprit que ses gens avaient promis de rendre cette place aux Français par composition, et avaient même donné des otages; il fit rompre le traité et repoussa les assiégeants. Ceux-ci, pour se venger, ayant fait mourir les otages qui leur avaient été remis, Knolle, en représailles, fit décapiter les prisonniers qu'il avait faits. Après avoir apaisé, par sa valeur et sa prudence, les troubles qui avaient éclaté dans la Guienne, dont il était grand-sénéchal, et avoir soumis Wat Tyler, que les rebelles avaient placé à leur tête, il se retira en Angleterre dans ses terres du comté de Kent. Il y termina ses jours vers l'an 1406 ou 1407, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après avoir fondé plusieurs établissements pieux, dont quelques-uns, dit-on, existent encore. C'est dans Froissard, d'Argentré, le Laboureur, et autres écrivains français, qu'on trouve surtout des détails sur la vie de ce guerrier. Hume n'en dit qu'un mot dans une de ses notes, et l'appelle cependant un *fameux général.* D—z—s.

KNOLLES (Richard), historien anglais, né dans le comté de Northampton, était, vers la fin du XVIIe. siècle, maître de l'école de Sandwich, dans le comté de Kent, où il forma plusieurs élèves distingués. Il mourut à Sandwich en 1610, après avoir laissé les ouvrages suivants: I. *Grammaticæ latinæ, græcæ, hebraïcæ, compendium, cum radicibus*, Londres, 1600. II. *Histoire générale des Turcs, depuis l'origine de cette nation jusqu'à l'élévation de la famille ottomane*, 1610. Cet ouvrage lui coûta douze années de travail; il eut plusieurs éditions et continuations; l'une, de 1628 à la fin de 1637, faite sur les dépêches de sir Peter Wyche, ambassadeur à Constantinople; l'autre, qui est la meilleure, est l'ouvrage de Paul Ricaut, consul de Smyrne, qui, trouvant même le règne d'Amurat imparfait dans l'histoire de Knolles, remonta à l'année 1623, et poursuivit

jusqu'en 1677. Cette dernière continuation parut à Londres, in-fol., en 1680. III. *Vies et conquêtes des rois et empereurs ottomans jusqu'à l'année* 1610; imprimées après la mort de Knolles en 1621, et continuées par un autre auteur. IV. *Discours abrégé sur la grandeur de l'empire turc, et sur les bases de sa puissance.* Samuel Johnson, dans un numéro du *Rambler*, présente Knolles comme *le premier des historiens*, *malheureux seulement dans le choix de son sujet.* D'autres écrivains l'ont jugé bien moins favorablement : son histoire des Turcs, suivant eux, n'est qu'une compilation verbeuse des historiens, où l'on ne trouve ni critique, ni philosophie; elle est grossie par de longs discours traduits de Leunclavius. « Considérée comme une his» toire, dit Horace Walpole, c'est un » ramas de fables; et sous le rapport » du style, c'est le livre le plus en» nuyeux du monde, offrant de faibles » périodes d'une page. » Voilà deux jugements de deux critiques bien compétents, qu'il est difficile de concilier. L.

KNORR (George-Wolfgang), graveur allemand, naquit à Nuremberg le 30 décembre 1705. Il avait appris d'abord le métier de tourneur, qui l'occupa jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Mais ayant eu alors occasion de lire de bons ouvrages, il s'adonna à la gravure. Il cultiva même la peinture, et peignit quelques paysages. Plus tard, la lecture de livres d'histoire naturelle lui donna le goût de cette science, à laquelle il consacra principalement son talent. On a de lui : I. *Thesaurus rei herbariæ hortensisque universalis*, etc., Nuremberg, 1750, grand in-fol. avec 301 planches enluminées, contenant des figures de fleurs, plantes, arbres, arbrisseaux et fruits. Il y travailla jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 17 septembre 1761. Le texte, latin et allemand, fut rédigé en partie par Ph. Fréd. Gmelin, et, après la mort de ce dernier, en 1768, achevé par Böhmer, professeur à Wittemberg. II. *Monumentorum, et aliarum, quæ ad sepulcra veterum pertinent, rerum imagines in ære incisæ atque collectæ*, 1753, in-fol. III. *Deliciæ naturæ selectæ*, première partie, 1766, trente-huit planches enluminées; seconde partie, 1767, cinquante-trois planches enluminées in-fol. Le texte fut rédigé par Muller, professeur à Erlang, et traduit en français par de la Blaquière. D—u.

KNORR DE ROSENROTH (Christian), baron allemand, naquit en 1636, au village de d'Alt-Rauten, près Liegnitz, et mourut le 4 mai 1689. Il fut conseiller et chancelier du comte palatin de Sulzbach. Knorr aimait à méditer les livres saints; il les savait par cœur, dit un de ses amis: de là cette grande facilité à parler de la religion dont il traitait fréquemment dans ses entretiens particuliers. Il n'était pas moins habile dans les sciences rabiniques et cabalistiques, dont il fut un des plus célèbres restaurateurs, suivant J.-F. Buddæus. Morhof lui donne cet éloge, qu'il était très versé dans la littérature, et très profond dans la philosophie; qu'il ne se contenta pas de cultiver la sagesse pour régler sa conduite, mais qu'il la fit servir au bien général dans les conseils de son souverain. Il avait fait une longue étude de la jurisprudence, dans laquelle il excellait (Voyez Brucker, *Hist. crit. philosophiæ*, tom. II, pag. 921). Il avait aussi étudié la chimie. Cependant ces différentes occupations ne nuisirent point à son assiduité aux devoirs de sa charge, qu'il remplit

avec beaucoup de soin et d'intégrité. Il a composé : I. Une *Explication de l'Apocalypse.* II. Une *Histoire évangélique*, sans commencement et sans fin, *sine capite et calce.* Knorr introduit un catéchumène cabaliste qui propose des questions d'après les quatre évangiles, et un chrétien qui répond aux questions. III. ***Kabbala denudata*, *seu doctrina Hebræorum transcendentalis et metaphysica atque theologica***, etc., quatre parties en deux tomes in-4°., Sulzbach, 1677. IV. *Kabbalæ denudatæ tomus secundus, id est, liber* Sohar *restitutus*, Francfort, 1683, in-4°. Cet ouvrage, qui forme ainsi trois volumes in-4°., a fait la grande réputation de Knorr. Il renferme à-peu-près tout ce qu'on peut dire sur la philosophie cabalistique, dont l'auteur avait sondé les ténébreuses profondeurs, à l'exemple du docteur Henri Morus, qui s'occupait alors de cette science fantastique, et d'après les exhortations de Van Helmont, à qui l'on attribue quelquefois la *Kabbala denudata.* Il est vrai que ce dernier est auteur de la préface latine par laquelle la philosophie hébraïque est recommandée à la bienveillance et à la protection du sérénissime prince, et qu'il contribua, pour un tiers, aux frais d'impression (1). L'ouvrage de Knorr est, sans contredit, curieux; il aurait pu être réellement utile, si l'auteur eût élagué tout ce qui ne fait rien à son sujet, et surtout s'il n'avait pas cherché à accommoder les dogmes du christianisme à la cabale, tout au contraire de Henri Morus, qui a travaillé à concilier la cabale avec les mystères de la religion chrétienne. La *Kabbala denudata* fut bien accueillie par quelques-uns, mais violemment attaquée par d'autres, à la tête desquels on peut placer Laurent Odhélius, qui fit paraître *Synagoga bifrons*, Francfort, 1691. On alla même jusqu'à accuser Knorr d'athéisme, ou du moins de spinosisme. Knorr ne se défendit point : il avait coutume de dire qu'il supportait sans peine les plus horribles calomnies. Mais ses amis prirent sa défense, et repoussèrent les emportements de la haine. On ne peut s'empêcher de reconnaître, dit un de ses défenseurs, que Rosenroth n'ait eu de bonnes intentions en composant son ouvrage, et que les rêveries qui s'y trouvent sont abondamment compensées par l'utilité qu'il est possible d'en retirer pour l'instruction des juifs. Nous ne sommes point éloignés de ce sentiment, quelque favorable qu'il soit à Knorr : quant à la forme de la *Kabbala denudata*, nous n'hésitons point à dire que c'est un amas confus de matériaux sur une science ridicule, plutôt qu'un ouvrage systématique et bien ordonné; et en cela nous ne serons point démentis par le petit nombre de ceux qui l'ont lu. Nous avons, du reste, pour garants de notre opinion, Brucker, qui en parle assez au long, et Buddæus qui, soit dit en passant, ne s'est pas mis en frais pour son analyse, puisqu'il n'a fait que copier les tables et les préfaces (Voyez *Introductio ad historiam philosophiæ Hebræorum*, édition de 1702, pag. 232-245). Debure a minutieusement décrit cet ouvrage, qui est très rare, et principalement le troisième volume, à la fin duquel manque ordinairement une pièce intitulée *Adumbratio Kabbalæ christianæ.* Ce savant bibliographe s'est imaginé, mal à propos ce nous semble, que le système qu'elle

(1) Il paraît que leur liaison fut très étroite. Knorr fit la préface de l'*Alphabeti verè naturalis* de Mercure Van Helmont, Sulzbach, 1667; et ils composèrent ensemble une bonne traduction de Boèce en allemand, Sultzbach, 1667, in-12; Lunebourg, 1697, in-8°. La prose est de Merc. Van Helmont, et les vers sont de Knorr. C'est la partie la plus estimée.

renferme, ayant paru trop singulier, et de nature à ne pas être mis entre les mains de tout le monde, aura pu occasionner sa suppression. Ne serait-il pas plus naturel de penser qu'ayant été imprimée après coup, ayant une pagination différente du corps du volume, et pouvant être facilement détachée, elle a dû manquer dans la plus grande partie des exemplaires? Quoi qu'il en soit, cette pièce est un dialogue entre un cabaliste qui se propose de trouver une hypothèse par laquelle il puisse mieux comprendre la doctrine chrétienne ou mieux accoutumer les chrétiens aux expressions énigmatiques des cabalistes, et un philosophe chrétien, qui a pour but non seulement de relever l'infinie bonté de Dieu pour les hommes, mais encore de faire connaître la personne et les actions du Messie, afin de porter les hommes à l'imiter et à rendre un culte pur au vrai Dieu. Elle contient douze chapitres en 70 pages. On lit au verso du premier feuillet le quatrain suivant, qui en exprime la quintessence:

Quæro, non pono: nihil hic determino dictans:
  Conjicio: conor: confero: tento: rogo:
Judæos capto: Meliori tramite ductor
  Si fueris, cedo: quæritur una salus.

V. Tenzelius et le catalogue d'Uffenbach parlent d'un traité intitulé *Messias purus*, dans lequel Rosenroth explique, par les écrivains cabalistiques, l'histoire de J.-C., depuis sa conception jusqu'à son baptême. C'est vraisemblablement ce qui fait croire à Buddæus que, par la cabale, on peut éclaircir tout le Nouveau-Testament, principalement l'Apocalypse, et que l'Oraison dominicale dérive des dix *Sephiroth*, etc. VI. Le *Nouvel Hélicon avec les neuf Muses* ou *Cantiques spirituels*, Nuremberg, 1684, 1694, in-12. VII. *De antiquis Romanorum numismatibus consecrationem illustrantibus*. VIII. On connaît encore de Rosenroth une traduction de l'anglais en allemand de l'*Harmonie évangélique*, Francfort, 1672, in-8°; Halle, 1700; et une traduction, aussi de l'anglais, du *Pseudodoxia epidemica*, Nuremberg, 1680, in-4°. IX. Enfin on trouve dans le Recueil de pièces anciennes et nouvelles (*Fortges. Samml. von A. und N.*, etc., 1738, pag. 413-423), une longue lettre que Knorr écrivait à sa fille pour la ramener à la profession de la religion protestante qu'elle avait abandonnée, malgré ses exhortations, pour épouser un seigneur catholique. Chr. Théophile Unger, ami de Knorr et son parent, a donné des détails sur sa Vie dans un Eloge historique, inséré dans les Nouvelles littéraires latines de Leipzig, formant le supplément des *Acta eruditorum* de 1718. L—B—E.

KNOWLTON (THOMAS), naturaliste anglais, né en 1692, fut jardinier d'abord chez le consul Sherard, puis chez le comte Burlington, dans l'Yorkshire. Très zélé pour les progrès de la botanique, il mérita, pendant sa vie, l'estime des savants d'Angleterre, et notamment celle du célèbre Sloane. C'est à lui qu'on doit la connaissance de cette singulière production, nommée *egagropile de mer*, qu'on sait être le résultat de la décomposition des feuilles de la *zostère marine*, qui se forment en boule dans l'estomac des poissons, ainsi que l'a prouvé Draparnaud. Elle se trouve abondamment sur quelques côtes de la Méditerranée. Comme elle est plus rare sur les côtes de la Grande-Bretagne, Knowlton fit, pour en ramasser des échantillons, plusieurs centaines de toises à pied dans le lac de Wallingfort. Le 44e. volume des *Transactions philosophiques*, contient, pag. 100, des détails de lui sur la situation

de l'ancienne ville de Delgoricia, à deux milles de Pocklington; sur deux hommes d'une grosseur et d'une pesanteur extraordinaires; et, pag. 124, une description, avec figures, de deux cornes d'élan, dont l'une répond à la fig. 422 des *Trans. philos.* L'autre peut appartenir à l'*orignal* des Canadiens (*moosedeer* des Anglo-américains), et elle est semblable à celles qu'on trouve fréquemment en Irlande. Knowlton mourut en 1782, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. D—u.

KNOX (Jean), principal promoteur de la réformation en Ecosse, descendait d'une ancienne famille. Il naquit en 1505, à Gifford, dans le Lothian oriental, et reçut une fort bonne éducation à l'université de St.-André. Knox, se destinant à l'état ecclésiastique, s'appliqua à l'étude des ouvrages de St. Jérôme et de St. Augustin, et suivit avec assiduité les sermons de Thomas Guillaume ou Williams, moine célèbre, et de George Wishart, qui périt ensuite victime de ses opinions religieuses. Les discours du dernier firent une telle impression sur l'esprit de Knox, qu'il n'hésita pas à renoncer à la religion catholique, quoiqu'il eût déjà reçu les ordres. Il fut chargé d'élever deux jeunes seigneurs écossais, dont les familles avaient embrassé la religion prétendue réformée, et de lire à tout le peuple du voisinage des chapitres de la Bible, qu'il commentait à sa manière. Cependant le cardinal Beaton, archevêque de St.-André et primat d'Ecosse, qui voulait mettre un terme aux progrès des novateurs, s'opposa aux prédications de Knox; et malgré l'assassinat de ce prélat, qui fut égorgé de sang-froid en 1546, son successeur Hamilton, constant dans les mêmes principes, poursuivit le réformateur. Celui-ci, pour conserver sa vie, résolut de chercher un asile en Allemagne, où les opinions nouvelles étaient favorablement accueillies. Il fut détourné de ce projet, et s'étant hasardé à revenir à St.-André en janvier 1547, il y fut nommé prédicateur. Il ne mit alors plus de bornes à son audace, et continua de prêcher publiquement avec tout le succès qui accompagne ordinairement une éloquence hardie et populaire. Dans son premier sermon, sur un chapitre de Daniel, il s'efforça de prouver « que le pape était l'ante-» christ, et que la doctrine de l'Eglise » romaine était contraire à celle de » Jésus-Christ et des apôtres. » Les Français s'étant emparés du château de St.-André en juillet 1547, Knox fut emmené en France avec la garnison. Il y resta prisonnier à bord des navires jusqu'à la fin de 1549, qu'il trouva le moyen de s'évader. Il se rendit aussitôt à Londres, où ayant été reçu licencié par Cranmer ou Sommerset, il fut nommé prédicateur d'abord à Berwick, et ensuite à Newcastle. Knox devint, en 1552, l'un des chapelains d'Edouard VI, qui lui offrit une cure importante, et même un évêché. Il refusa également ces deux places comme *contraires à l'Evangile*. Il continua de prêcher contre la messe et en faveur de la réformation, pendant les années 1553 et 1554; mais à l'avénement de la reine Marie, il fut chassé par le clergé catholique de l'Angleterre et de l'Ecosse, où il résidait alternativement, et chercha un réfuge à Genève. Après quelque séjour dans cette ville, il se rendit à Francfort par ordre de Calvin, pour diriger une congrégation d'Anglais réfugiés; mais il fut obligé de retourner bientôt à Genève, n'ayant pu s'accorder sur la liturgie avec le docteur Cox, depuis évêque d'Ely. Il ne séjourna que quelques mois

à Genève, ayant été rappelé en Ecosse par les chefs du parti protestant. A son arrivée, il trouva que le nombre et l'influence des réformés étaient beaucoup accrus: ses sermons, pleins de chaleur et de virulence, en les augmentant encore, irritèrent le clergé catholique, qui cita à son tribunal Knox comme coupable d'hérésie; mais les protestants empêchèrent qu'il ne fût donné aucune suite à cette attaque. Il n'en fut pas de même lorsqu'il se fut rendu à Genève, sur la demande de la congrégation de cette ville. Sommé de nouveau de comparaître à Edinbourg, il fut condamné à mort d'après sa non-comparution, comme atteint du crime d'hérésie, et brûlé en effigie. Knox prit la plume, et publia en 1558, à Genève, un *Appel de cette sentence injuste et cruelle prononcée contre lui par les faux évêques et le clergé d'Ecosse.* Malgré les dangers qui le menaçaient, il eut l'audace de se rendre dans sa patrie; mais il y resta peu de temps, et revint à Genève: ce fut là qu'il publia, en 1558, contre le gouvernement de Marie, reine d'Angleterre, et de la régente d'Ecosse, un pamphlet virulent, intitulé: *Le Premier son de la trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes.* Après avoir accumulé les impostures et les reproches les plus amers contre deux souveraines d'un caractère bien différent, il y prononce « que l'élévation des femmes à la su» prême autorité est la destruction en» tière d'un bon gouvernement. » Les principes de Knox, les autorités et les exemples qu'il rapporte, sont tous tirés des auteurs profanes. Il se disposait même à publier un second ouvrage dans le même genre, lorsque Marie d'Angleterre vint à mourir, et fut remplacée par Elisabeth, dont Knox avait conçu une haute opinion, parce qu'il la croyait favorable à la cause des protestants. A cette époque, il résolut de revenir au milieu de ses concitoyens, en séjournant quelque temps en Angleterre; mais Elisabeth, vivement irritée de tout ce qu'il avait dit dans son dernier pamphlet contre le gouvernement des femmes, lui en fit signifier la défense. Il se rendit donc directement en Ecosse, en mai 1559, au moment où la reine Marie venait de faire sommer tous les prédicateurs protestants de comparaître devant une cour de justice établie à Stirling. Cette mesure avait exaspéré tous les réformés. Dès son arrivée, Knox courut à Perth, où les prédicateurs et les chefs du parti étaient réunis; il saisit le moment où la fermentation des esprits était portée au dernier degré, pour l'augmenter encore en montant en chaire; et, prononçant un discours véhément contre ce qu'il appelait l'*idolâtrie de la Messe*, il porte ainsi la multitude à un degré de rage et de fureur tel, qu'elle se lance tumultuairement vers les églises, s'y jette en foule, renverse les autels, met en pièces les statues et les images, marche ensuite aux monastères, et, dans peu d'heures, renverse de fond en comble ces superbes édifices. Robertson, qui nous rapporte ces détails, lesquels ne sont point suspects sous la plume d'un ministre protestant, excuse faiblement ces profanations et ces excès, en disant qu'ils ne furent point prémédités, et que la vue d'un prêtre catholique disant la messe ne contribua pas moins à les produire, que le discours de Knox. Ce fougueux prédicateur, en cela si semblable à son maître Calvin, ne demandait d'abord qu'une simple tolérance: lorsqu'il l'eut obtenue, il devint lui-même le plus intolérant des hommes, entretint une correspondance criminelle avec le ministre de la reine Elisabeth, et, pour

satisfaire ses passions, introduisit en Ecosse une armée anglaise qui obligea, en 1560, la reine Marie à renvoyer toutes les troupes françaises qui assuraient son autorité. Rien ne retint plus alors Knox et les autres prédicateurs protestants. Sûrs de la majorité du parlement, ils présentèrent et firent sanctionner par ce corps la confession de foi qu'ils avaient rédigée, et lui firent abolir la juridiction des cours ecclésiastiques; ils transportèrent la connaissance de toutes les causes aux tribunaux ordinaires, et abolirent, sous des peines sévères, l'exercice du culte religieux suivant les rites de l'Eglise romaine. François II venait de mourir (décembre 1560), et cependant sa veuve ne s'empressait pas de venir en Ecosse, malgré les instances des ministres catholiques et protestants, qui l'invitaient à se rendre dans le pays de sa naissance, et à reprendre les rênes du gouvernement, qui avaient été trop long-temps en d'autres mains. Accoutumée à l'élégance et à la politesse de la cour de France, la reine Marie ne pouvait se résoudre à quitter ce pays de délices, envisageant surtout la barbarie de son pays, la turbulence et la férocité de ses sujets, qui lui présentaient un spectacle si différent. Elle se décida enfin en août 1561, et dès son arrivée fit dire la messe dans sa chapelle particulière. A cette nouvelle, le zèle intolérant de Knox s'enflamma; et malgré une proclamation du conseil privé, composé en entier de protestants, qui défendit, *sous peine de mort*, de troubler l'exercice de la messe, il déclara, dans un sermon qu'il prêcha publiquement, « qu'une messe était un sacrilége qui » l'effrayait plus qu'une armée de dix » mille étrangers introduite dans le » royaume. » Cette audace indisposa vivement la reine, que Knox osait appeler la *nouvelle Jézabel*, et qui poussa la condescendance jusqu'à offrir un libre accès auprès d'elle à ce prédicateur séditieux. « Si vous trou» vez quelque chose à reprendre dans » ma conduite, avertissez-moi sans » ménagement, lui dit cette aimable » reine, mais que ce soit en particu» lier; ne m'avilissez pas aux yeux de » mon peuple dans vos sermons. » — « Madame, répondit Knox, je suis » chargé d'un ministère public; venez » à l'église, vous y entendrez l'évan» gile de vérité; je ne suis pas obligé » de l'annoncer à chaque personne » en particulier, et mes occupations » ne me le permettraient pas. » Il lui cita Phinée, tuant Zambri et Cozbi, au moment où ils se livraient au crime; Samuel coupant Agag en morceaux; Elie faisant mourir les prêtres de Baal et les faux prophètes de Jézabel, en présence même d'Achab. Il parut très disposé à suivre ces exemples; cependant, par accommodement, il voulut bien être soumis à la reine, *comme Paul l'avait été à Néron*. Il avoue lui-même, dans son Histoire, qu'un jour il traita la reine avec tant de sévérité, qu'oubliant la fierté de son rang, elle fondit en larmes devant lui. Loin d'être touché d'un tel abaissement de sa souveraine, il redoubla ses reproches insolents; et l'on voit dans son récit qu'il s'applaudit de cette étrange scène. Le seul fondement de tant de reproches et d'emportements, c'est que Marie entendait la messe, que les Ecossais, à l'instigation de Knox et de ses adhérents, avaient abolie. Des gens du peuple, excités par ces prédicateurs fanatiques, ayant commis quelques insolences dans la chapelle de la reine, on crut devoir arrêter ce désordre; deux des plus coupables furent dénoncés et cités: aussitôt Knox envoie des lettres cir-

culaires à tous les chefs du parti, pour les sommer de venir défendre leurs frères opprimés. « Vous ne persécutez ces saints, dit-il à la reine, » qu'à l'instigation des papistes, et » que par l'inspiration du prince de » ténèbres. » Knox triompha, et il fallut lui remettre les coupables. Lorsque la reine eut épousé lord Darnley, les protestants qui étaient à la cour ayant engagé ce dernier à entendre un sermon de Knox, ce prédicateur parla contre les princes faibles et méchants; et voulant mortifier Darnley par des allusions plus directes, il dit, entre autres choses, « que Dieu, lors- » qu'il avait résolu de punir les cri- » mes des peuples, leur envoyait, » comme un fleau, des enfants et des » femmes pour les gouverner. » En 1567, Knox prêcha au couronnement de Jacques VI, ainsi qu'à l'ouverture du parlement. Il soutint la réforme dans ces deux discours et dans tous ceux qu'il prononça depuis. Une *Convention*, composée des chefs du clergé et d'un comité du conseil privé, arrêta, en 1572, « que les noms » et offices d'archevêques et évêques » seraient continués pendant la mino- » rité du roi, et que ces dignités se- » raient conférées aux ministres pro- » testants qui auraient les qualités » requises; mais que, par rapport à » la juridiction spirituelle, ils seraient » soumis à l'assemblée générale de » l'Eglise. » Cet arrêté reçut l'approbation de l'assemblée générale du clergé protestant. Knox ne put y assister à cause du mauvais état de sa santé. Les discours qu'il faisait fréquemment devant le peuple, et toujours avec chaleur, avaient usé son tempérament naturellement fort et robuste. Attaqué d'une maladie de langueur, il termina sa carrière le 24 novembre 1572, à l'âge de soixante-sept ans. Le comte de Morton, régent d'Ecosse, qui assistait à ses funérailles, fit son panégyrique en peu de mots: *Ci gît celui que jamais face d'homme ne fit trembler*. Knox avait été marié deux fois, et avait eu des enfants de chacune de ses femmes. Les écrivains protestants le représentent comme plein de zèle, intrépide, désintéressé, ayant des connaissances rares pour le siècle où il vivait. Les catholiques, au contraire, et les partisans de la reine Marie, le peignent comme un fanatique ambitieux et intolérant, possédant au suprême degré l'art d'enflammer les esprits, employant son talent à les égarer, et souvent à les porter aux crimes et à la rébellion. La vie de ce réformateur que M. M'crie vient de mettre au jour, jouit en Angleterre d'une grande réputation. Les écrits que Knox a publiés, sont: I. *Exhortation chrétienne à ceux qui professent l'évangile du Christ dans le royaume d'Angleterre*, 1554. II. *Lettres à la reine Marie, régente d'Ecosse*, 1556. III. *Appel de Jean Knox*, 1558. IV. *Le Premier son de la trompette*, etc. Nous avons déjà parlé de ces deux ouvrages. V. *Courte exhortation à l'Angleterre, pour qu'elle embrasse sans retard l'Evangile du Christ, supprimé et banni par la tyrannie de Marie*, 1559. VI. Quelques opuscules de controverse contre les anabaptistes et les papistes, et le Sermon qu'il prononça devant lord Darnley. Ces divers écrits parurent de son vivant. VII. A sa mort on publia son *Histoire de la réformation de la religion en Ecosse*, etc. A la fin de la quatrième édition, imprimée à Edimbourg en 1732, sont joints les autres ouvrages qu'il avait fait paraître précédemment. D—z—s.

KNOX (Robert), voyageur anglais du XVIIe. siècle, était fils d'un capitaine de la compagnie des Indes.

A l'âge de dix-neuf ans il s'embarqua sur le navire l'*Anne*, que commandait son père, et qui partit des Dunes le 20 janvier 1657. Ce bâtiment était destiné pour le fort St.-George ou Madras sur la côte de Coromandel, et devait ensuite commercer de port en port dans l'Inde pendant un an. Ce temps expiré, Knox chargeait sur la rade de Masulipatam des marchandises pour retourner en Europe, lorsque le 19 novembre 1659 une tempête affreuse qui fit périr plusieurs navires le força de couper son grand mât. Hors d'état de continuer son voyage, il reçut ordre de l'agent du fort St.-George de prendre du drap à bord de son bâtiment, et de gagner Cotaïr dans l'île de Ceylan, pour y trafiquer pendant qu'on le radouberait. A leur arrivée dans ce lieu, les Anglais conçurent quelque défiance des habitants; mais voyant au bout de vingt jours qu'on les laissait aller à bord et revenir à terre sans empêchement, et le gouverneur les assurant qu'ils étaient les bien-venus, leurs soupçons se dissipèrent. Cependant le roi de l'île, instruit de leur arrivée, leur dépêcha un de ses généraux, qui leur fit savoir sa venue : le capitaine, après avoir envoyé son fils auprès de cet officier resté à douze milles de distance dans l'intérieur, alla lui-même à sa rencontre. Les insulaires s'emparèrent de lui et de seize hommes de son équipage ; et cherchant les moyens de se rendre maîtres du vaisseau, ils protestèrent que le roi ne les voulait retenir que jusqu'à ce que le présent qu'il destinait à la nation anglaise fût prêt. On invita ensuite le capitaine à faire dire à ceux qui étaient restés à bord d'attendre encore quelques jours. Deux Anglais allèrent donc au bâtiment avec des insulaires, et ne revinrent pas. Alors l'officier proposa au capitaine d'envoyer ses ordres par son fils, et de faire promettre à ce jeune homme de revenir aussitôt. Celui-ci, guidé par le sentiment de l'amour filial, fit cette promesse, et l'exécuta ; mais se conformant aux instructions de son père, il enjoignit à l'équipage de se tenir sur ses gardes, puis il écrivit au nom de tous une lettre pour annoncer au capitaine que, tant qu'il serait captif, on ne lui obéirait pas. Deux mois s'écoulèrent ; les ordres du roi n'arrivaient pas : la saison s'avançant, le capitaine fit dire à son second de mettre à la voile. L'officier ceylanais retourna auprès de son maître. Les Anglais essayèrent vainement de s'échapper. On les fit venir près de Candy, puis on les dispersa de divers côtés. Le 16 septembre 1660, Knox et son père furent envoyés dans une ville à trente milles au nord de Candy. Tous deux tombèrent malades un an après. Le père, succombant à ses chagrins, mourut. Knox, ayant recouvré la santé, rencontra un de ses compagnons d'infortune, et par son conseil se mit à tricoter à l'aiguille des bonnets de coton qu'il vendait aux insulaires. Il se bâtit une maison, cultiva un jardin, fit un petit trafic, et mena une vie assez douce. En 1664, le roi reçut une lettre du gouverneur du fort St.-George ; elle contenait l'offre de traiter de la rançon des prisonniers anglais. L'ambassadeur hollandais à la cour de Candy s'interposa aussi en leur faveur. Le roi promit de leur rendre la liberté ; il les fit venir pour les solliciter d'entrer à son service : mais aucun d'eux ne voulut y consentir. On leur ordonna de se présenter tous les jours à la porte du palais pour connaître les intentions du monarque. Ils se conformèrent à cette in-

jonction sans rien obtenir. Sur ces entrefaites une révolte générale éclata contre le roi, qui s'enfuit dans les montagnes. Les rebelles essayèrent d'engager les Anglais dans leur parti; mais ils s'y refusèrent constamment. Le roi en fut reconnaissant; il les renvoya dans l'intérieur du pays, où leur sort fut amélioré. Knox transporté dans un autre canton reprit son ancien train de vie. Après beaucoup d'aventures, voyant que son ancien commerce ne lui rapportait plus rien, il se fit marchand de grains. Ses affaires prospérèrent; mais le desir de revoir sa patrie le faisait sans cesse songer aux moyens de s'échapper. Enfin il y réussit, le 22 septembre 1679. Il se mit en route avec un de ses compatriotes; et malgré les obstacles de tout genre qu'ils eurent à surmonter, ils arrivèrent heureusement le 18 octobre au fort d'Arepa, où le commandant hollandais les accueillit amicalement, et le lendemain les fit partir pour Manaar. Ils allèrent ensuite à Colombo. Avant de quitter ce lieu, Knox écrivit à ses compagnons restés en captivité une lettre, pour leur marquer la route qu'ils avaient à tenir lorsqu'ils pourraient suivre son exemple. Il s'embarqua pour Batavia, où il arriva le 5 janvier 1680. Le gouverneur-général lui fit le meilleur accueil, mais dans des vues intéressées. Après que deux secrétaires eurent adressé à Knox toutes les questions qui convenaient aux intérêts de la Hollande, et eurent mis ses réponses par écrit, ils lui proposèrent de les signer. Comme elles étaient rédigées en hollandais, il refusa, parce qu'il n'entendait pas cette langue; il consentit cependant à signer un certificat séparé pour attester qu'il n'avait rien dit que de conforme à la vérité. Un des fils du gouverneur nommé pour commander la flotte qui devait retourner cette année en Hollande, lui offrit le passage et la table, l'assurant que les directeurs de la compagnie seraient bien aises de conférer avec lui sur les affaires de Ceylan: il préféra s'embarquer sur un bâtiment anglais mouillé à Bantam, et revit sa terre natale en septembre 1680. Bientôt il écrivit le récit de ce qui lui était arrivé, et le présenta au conseil de la compagnie des Indes. Cette relation fut bien accueillie: la compagnie engagea Knox à la faire imprimer; elle lui donna un certificat très honorable, et y joignit celui du célèbre architecte sir Christophe Wren, qui rendait justice à la sincérité de l'auteur. Knox obtint ensuite le commandement d'un bâtiment de la compagnie, et partit pour les Indes. Sa relation parut sous ce titre: *Historical relation of the Island of Ceylon*, etc., Londres, 1681, un vol. in-4°., fig. et cartes. L'édition fut soignée par Robert Hooke, ami de l'auteur; il la fit précéder d'une préface. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier commence par la description générale de l'île; il passe ensuite à celle de ses provinces et de ses villes, traite de la culture, puis des productions. Le second offre un tableau du gouvernement, et de grands détails sur le roi, qui est représenté comme un tyran sans frein. Le troisième parle des habitants, de leurs mœurs, religion, langage, sciences, etc. Le quatrième contient les aventures de l'auteur et de ses compagnons. On voit qu'indépendamment de ceux-ci, il se trouvait chez le roi de Candy treize autres Anglais prisonniers. Il y avait aussi des Portugais, des Hollandais et des Français. Ceux-ci étaient des personnes de l'es-

cadre de Lahaye, envoyées en ambassade auprès du roi, et que, suivant sa coutume, il avait retenues. Knox, de retour à Londres, écrivit à l'ambassadeur de France pour l'informer de cette particularité, et eut avec lui un entretien. Le témoignage rendu à Knox par ceux qui lurent sa relation manuscrite, a été généralement confirmé. Son livre est excellent, et fait bien connaître Ceylan; il est écrit sans autre prétention que celle de dire la vérité. Knox fait preuve à chaque instant du talent de bien observer; il a omis très peu de choses essentielles, et son exactitude a été reconnue par tous ceux qui ont visité l'île qu'il décrit. La traduction française est intitulée : *Relation* ou *Voyage de l'île de Ceylan dans les Indes orientales*, etc., Paris et Lyon, 1684, 2 vol. in-12, fig.; ibid., 1693; Amsterdam, 1693, 2 vol. in-12, fig. Cette version n'est pas toujours fidèle. On n'y trouve pas le peu que l'auteur dit sur le langage de Ceylan. L'éditeur anglais regrette que les occupations de Knox l'aient empêché de donner plus d'étendue à ses observations, et un Dictionnaire complet de cette langue, ce qu'il était très en état de faire, ajoute-t-il. Les figures ne sont pas mauvaises, et la carte de l'île est en grande partie conforme à celles que l'on a publiées plus récemment. Ce livre a été aussi traduit en allemand, Leipzig, 1681, un vol. in-4°., fig., et en hollandais, Utrecht, 1692, un vol. in-4°., fig. On le trouve en entier ou abrégé dans la plupart des collections de voyages. L'original était devenu si rare, et si recherché depuis la conquête de Ceylan par les Anglais, qu'on l'a réimprimé en 1817 à la suite d'une histoire complète de l'île. E—s.

KNOX (John), libraire, né en Ecosse, jouissait d'une bonne réputation à Londres, où il demeurait dans le Strand; il consacra la fortune qu'il avait amassée dans cette profession à divers objets d'utilité publique, notamment à relever la pêche du hareng, et provoqua pour cet effet des souscriptions, afin d'établir des ports ou villages de pêche sur différents points des côtes orientales et septentrionales d'Ecosse, qui en étaient dépourvues. Depuis 1764 jusqu'en 1775, il fit seize voyages dans ce royaume, et fut honorablement secondé par la société highlandaise, formée à Londres, qui appréciait ses connaissances et son dévouement. Après son voyage dans les Hébrides, il publia ses excursions patriotiques, sous le titre de *Tour through the Highlands of Scotland*, 1785, in-8°.; trad. en français, 1790, 2 vol. in-8°. On y remarque un zèle aussi ardent qu'éclairé pour tout ce qui intéresse la prospérité de l'Ecosse. L'amour qu'il portait à sa patrie, ne s'était point borné à la publication de cet ouvrage. Il avait conçu le dessein de faire graver les sites les plus remarquables de l'ancienne Calédonie, et les monuments des arts qu'elle possède encore. Il devait y employer le burin des meilleurs artistes de la capitale, quand la mort le surprit. Il mourut à Dalkeith en Ecosse, le 1er août 1791. — Jean KNOX, capitaine de vaisseau anglais, était né à Edimbourg. Il quitta le service et alla vivre à Dalkeith, où il mourut en 1790. Il avait fait la campagne du Canada; il en a rapporté les événements dans l'ouvrage suivant, en anglais : *An historical account*, etc.; (*Relation historique des campagnes faites en Amérique pendant les années* 1757, 1759, 1760,

contenant les événements les plus remarquables de cette période, notamment les deux siéges de Québec, les ordres donnés par les amiraux et les officiers généraux, la description des pays où l'auteur a servi, celle de leurs forts et garnisons, de leur sol, de leur climat et de leurs productions, un journal météorologique, ainsi que plusieurs pièces officielles, le mandement de l'évêque du Canada, les ordres du jour des Français et des plans pour la défense du pays), Londres, 1769, 2 vol. in 4°. On trouve dans ce livre des renseignements précieux pour l'histoire et la géographie. N. D. L. M.

KNUPFER (Nicolas), peintre, naquit à Leipzig en 1603. Il annonça presqu'en naissant ses dispositions naturelles pour le dessin. Tout ce qui pouvait le distraire de son goût favori lui était insupportable. Son maître d'écriture pouvait à peine l'empêcher de tracer des figures au lieu de lettres; et, pour éviter les châtiments que lui attirait son obstination, il se dédommageait sur les murailles du refus qu'on lui faisait de papier. Son père, voyant sa répugnance pour l'étude, lui mit sous les yeux les livres qui traitaient des arts et des métiers, et lui laissa la liberté de se décider selon son goût. Le choix de Knupfer fut bientôt fait; il prit la peinture. On le confia d'abord à un peintre inconnu, nommé Emanuel Nyson; mais le jeune artiste ne put supporter les volontés d'un maître qui le regardait plutôt comme un domestique que comme un élève. Au bout de deux ans de souffrance, il se sauva, vint à Magdebourg, où il fut réduit à faire des pinceaux pour vivre. Il travailla sous un autre mauvais peintre jusqu'en 1630. Enfin il se rendit à Utrecht, et se présenta chez Bleëmart, qui, voyant son desir d'apprendre, eut pitié de lui, le reçut parmi ses élèves, et en peu de temps en fit un artiste habile. Le roi de Danemark lui commanda trois tableaux de bataille, que Knupfer peignit à la satisfaction de ce prince et des connaisseurs. On cite, au nombre de ses meilleures productions, un *Berger conduisant par la main une bergère couronnée de fleurs*, une *Jeune femme en prière*, une *Assemblée des Dieux*, et des *Enfants environnés de fleurs*. Deux autres tableaux de ce peintre, dont le premier représente *Jesus-Christ devant Pilate qui se lave les mains*, et le second, *Solon devant Crésus*, sont remarquables par la richesse de la composition : ils sont d'une couleur dorée et vraie; le dessin en est correct et d'une exécution facile. Le Musée du Louvre possédait de ce maître une allégorie représentant *Mercure, qui, malgré les efforts et les prières des mortels, enlève la Fortune pour la conduire dans l'Olympe, déjà entr'ouvert pour la recevoir*. Ce tableau, portant la date de 1651, venait de la galerie de Brunswick; il a été repris par la Prusse en 1815. A en juger par ses ouvrages, Knupfer avait un talent décidé pour peindre les portraits de famille, et en composer d'agréables tableaux de conversation. Ces qualités se font surtout remarquer dans le tableau de ce peintre qui existe à la galerie de Dresde, et dont le sujet est une *Famille exécutant un concert*. A travers une fenêtre couverte en partie d'un feuillage épais, on aperçoit quelques parties d'une campagne riante; tandis que des enfants nus folâtrant dans les champs que l'on voit par une porte entr'ouverte, indiquent la chaleur de la saison. Une touche facile, jointe à une excellente fonte de cou-

leurs, offre un beau fini, qui, sans être aussi recherché que celui de Gérard Dow, contemporain de Kuupfer, prouve que l'artiste opérait d'une main libre. Ses *Bacchanales* font connaître sa force dans le coloris, et sa science dans le dessin, particulièrement dans le nu; enfin, d'après l'époque à laquelle il a vécu, on peut le considérer comme le chef d'une école célèbre par les compositions de ce genre, et dont les Gérard Dow, les Mieris, les Netscher, ont encore étendu la réputation. Son portrait, peint par lui-même, a été gravé par P. de Jode; et S. G. Geyser a gravé un de ses tableaux tiré du cabinet de Winkler, représentant la *Fête de la St.-Jean à Leipzig*. On ne connaît point l'année de sa mort. P—s.

KNUTZEN ou KNUZEN (MATHIAS), l'un des fanatiques les plus extravagants du XVIIe. siècle, naquit, vers 1640, à Oldensworth, dans le duché de Sleswig, d'une famille pauvre et obscure. Il avait reçu de la nature des dispositions pour les sciences, une grande facilité à parler sur toutes sortes de matières, mais en même temps un penchant irrésistible aux idées singulières. Son père étant mort, il alla continuer ses études à Kœnigsberg, où l'un de ses frères occupait un petit emploi. Les mauvais traitements de ce frère le déterminèrent à s'enfuir secrètement, et il revint dans sa famille en demandant l'aumône. Il retourna en 1664 à Kœnigsberg, où il acheva ses cours de philosophie et de théologie, et resta ensuite attaché à quelques ministres qu'il aidait dans leurs fonctions. Au bout de quelques années, il fit un voyage à Copenhague, et eut l'impudence d'annoncer, à son retour, qu'il avait été reçu maître-ès-arts; mais comme il ne put produire son diplôme, ce mensonge lui fut inutile. Il parcourut ensuite la Pologne, et arriva dans le Holstein, sans argent et manquant de tout. Il s'engagea, en 1673, chez un ministre de campagne, pour enseigner le catéchisme aux petits enfants, et prêcha quelquefois dans le voisinage de Rypen; mais il fut bientôt interdit pour s'être permis en chaire de violentes sorties contre l'ordre ecclésiastique : de là il se rendit à Tonningue, où il ne put réussir à être employé, et ensuite à Iéna, où il commença, en 1674, à débiter son étrange doctrine. Il publia la même année deux *Dialogues*, en allemand, et une *Lettre*, en latin, qui renferment tout son système. Il y enseigne qu'il n'y a point de Dieu ni de Diable; que les magistrats et les prêtres sont également inutiles au maintien de la société; que le mariage ne diffère point de la fornication; que la vie de l'homme est bornée à cette terre, et qu'après la mort il n'y a point de récompenses à espérer, ni de châtiments à craindre; enfin que chacun doit se diriger d'après le sens intime qui apprend à chacun son devoir. Knutzen nommait ses partisans les *consciencieux*, et il se vantait d'en avoir un très grand nombre dans les principales villes de l'Europe, et même à Iéna, où il en comptait plus de sept cents. Il est probable que les magistrats jugèrent à propos de faire enfermer ce sectaire, puisqu'on ignore ce qu'il est devenu depuis cette époque. Deux écrivains prirent la peine de le réfuter; ce furent Jean Musaeus, professeur à Iéna, et Valentin Gressing; mais ce dernier eut le tort de confondre Descartes avec Knutzen, et de le traiter à-peu-près de la même manière dans ses *Exercitationes duæ academicæ de atheismo Ren. Des-*

cartes et Math. Knutzen oppositæ, Wittemberg, 1677, in-4°. La lettre latine de Knutzen dont on a parlé dans le corps de l'article, et qu'il data de Rome, quoiqu'il ne soit jamais sorti d'Allemagne, a été insérée par Lacroze avec une traduction française dans ses *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature et de religion.* On peut consulter sur Knutzen *Bayle* et *Chaufepié.*— Martin KNUTZEN, né à Kœnigsberg le 14 décembre 1713, fut professeur au gymnase de la même ville et premier conservateur de la bibliothèque du château; il mourut le 29 janvier 1751, après avoir publié divers ouvrages, dont les principaux sont : I. *De æternitate mundi impossibili*, Kœnigsberg, 1733, in-4°. II. *Elementa philosophiæ rationalis, methodo mathematicâ demonstrata*, ibid., 1747, in-8°. III. *Specimen theoriæ motûs polaris et historiæ stellarum polarium*, livre approuvé, à la censure, en 1747, mais non publié. Les suivants sont en allemand. IV. *Preuve philosophique de la vérité du christianisme, démontrée à la manière des sciences mathématiques*, ouvrage qui a eu six éditions de 1739 à 1763, et qui a été traduit en danois, 1742, in-8°. V. *Arithmetica mechanica*, ou *Description d'une machine à calculer, en forme de cassette*, Kœnigsberg, 1744, in-8°. VI. *Dissertation historico-mathématique sur les miroirs ardents, particulièrement sur celui d'Archimède.* VII. *Notice d'une nouvelle mnémonique philosophique*, etc., dans la Feuille d'avis (*Intelligenz blatt*) de Kœnigsberg, 1738, et divers morceaux dans les *Acta eruditorum*, et autres recueils périodiques. W—s.

KO. *Voy.* CIBOT, VIII, 528.

KOBAD. *Voyez* CABADÈS.

KOBAH (NASSIREDDYN), roi de Moultan, était un de ces esclaves turcs que Chehabeddyn Mohammed, 4e. sultan de la dynastie des Ghaurides, avait fait élever avec soin, et auxquels il distribua ses conquêtes dans l'Indoustan. Kobah eut pour sa part le gouvernement de Moultan et des provinces limitrophes de Ghazna, situées vers l'Indus. Il en devint souverain après la mort de ce prince, à la fin de l'an 602 de l'hég. (juillet 1206), et s'y maintint sous le règne de Cothbeddyn Aïbek, roi de Dehly, son ancien compagnon d'esclavage et son beau-père. Mais le faible Aramchâh, fils et successeur d'Aïbek, ayant été détrôné en 607 (1210-11), par son beau-frère Chemseddyn Iletmirch, Kobah, dans le même temps, agrandit ses états par la conquête du Sind et de divers territoires dépendants de la Perse et de l'Indoustan. Tadjeddyn Ildouz, autre esclave turc dépouillé du royaume de Ghazna par Alaeddyn Mohammed, sultan de Kharizme, s'empara bientôt des provinces septentrionales de Kobah, qui ne put les recouvrer qu'après qu'Ildouz eût été fait prisonnier par Iletmirch, en 612 (1215-16). Ce dernier devint alors le plus cruel ennemi de Kobah, et la guerre éclata entre les deux gendres de Cothbeddyn Aïbek. Leurs hostilités furent quelque temps interrompues par la grande invasion de Djenghyz-khan dans la Perse orientale. Djelal-eddyn, dernier sultan de Kharizme, vaincu par les Tartares en 618 (1221), avait traversé l'Indus en leur présence et pénétré dans le Pendj-ab : repoussé de Lahor par les troupes du roi de Dehly, il s'approcha de l'Indus inférieur. Mais Nassireddyn Kobah s'opposa de toutes ses forces au projet que ce brave et malheureux sultan paraissait avoir formé

de s'établir dans ces contrées; il le contraignit enfin de repasser le fleuve, et le poursuivit jusque dans le Mékran, province la plus méridionale de la Perse. Si la crainte d'être dépossédé par l'ambitieux Djelal eddyn obligea le roi de Moultan de lui refuser l'hospitalité, il se montra généreux et magnifique envers une foule de Musulmans de tout âge, de tout sexe et de tous les états, qui, fuyant devant les féroces Tartares, venaient chercher un asile dans l'Indoustan. Kobah les accueillit avec tant de bienveillance et d'humanité, qu'il leur fit oublier leur ancienne patrie. A peine ce bon prince était-il délivré du sultan de Kharisme, contre lequel il avait épuisé tous ses efforts, qu'il fut attaqué de nouveau par le roi de Dehly. Hors d'état de tenir la campagne, il fut contraint de se borner à une guerre défensive, au moyen des places-fortes qu'il possédait sur l'Indus. Il laissa une nombreuse garnison dans Outch, et se renferma dans Bikher ou Bukhor, forteresse bâtie au milieu d'une île de ce fleuve. La première de ces places fut investie par Iletmirch en personne, et la seconde par son vézyr Nezam al-molouk. La perte d'Outch, qui se rendit après quatre-vingts jours de siége, détermina Kobah à envoyer son fils auprès du roi de Dehly, pour traiter de la paix; mais, avant qu'elle fût conclue, se voyant lui-même réduit à la dernière extrémité, il voulut au moins sauver ses jours et sa liberté. Le bateau sur lequel il s'embarqua pour traverser l'Indus, ayant été submergé, il eut le malheur de se noyer l'an 623 (1226); et tous ses états furent incorporés au royaume de Dehly, nommé depuis empire de l'Indoustan. A—T.

KOBELL (FERDINAND), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Manheim en 1740. Son père le destinait à la diplomatie; et, à cet effet, il le fit entrer à l'université de Heidelberg pour y faire ses études : mais l'imagination ardente du jeune Kobell, et son goût décidé pour le dessin, s'accordaient peu avec les vues de son père; tout le temps qu'il pouvait dérober à des devoirs pour lesquels il avait une aversion invincible, il l'employait à dessiner en secret. Cependant son père lui obtint une place de secrétaire à la chancellerie; et, pour le détourner de son penchant favori, il ne trouva pas d'autre moyen que de l'accabler d'écritures : mais la vocation de Kobell l'emporta. Il peignit un paysage qui fut présenté à l'électeur de Bavière, et accueilli par ce prince comme l'œuvre d'un génie naissant; il en reçut une pension, et put enfin se livrer sans contrainte au goût que lui avait donné la nature. Sa réputation s'étendit chez l'étranger, et l'électeur l'envoya en France pour s'y perfectionner dans son art. Il resta dix ans à Paris, et revint dans sa patrie, où, en 1795, il fut nommé par l'électeur son peintre de paysages. Les tableaux de cet artiste sont remarquables par le choix des sites et la fraîcheur du coloris. Ses dessins, quoique nombreux, sont recherchés des amateurs. Indépendamment de son talent comme peintre, Kobell avait celui de graver, d'une pointe fine et spirituelle, des scènes champêtres de petite et de moyenne grandeur. Son œuvre en ce genre se compose d'une soixantaine de pièces d'un effet très pittoresque. Le caractère de Kobell n'était pas moins estimable que ses talents. Il mourut en 1796. Il a laissé deux fils, Guillaume et Henri, héritiers des talents et des vertus de leur père. — KOBELL (N.), peintre de paysages, né à Ams-

terdam. Cet artiste, mort en 1813, à la fleur de son âge, s'est fait distinguer de la manière la plus avantageuse par des paysages et des tableaux d'animaux, qui ont été exposés en 1810, 1812 et 1814, au Salon du Louvre. Admirateur de Paul Potter, il s'était attaché d'une manière particulière à l'étude de cet habile maître; et, quoiqu'il n'en eût point atteint la perfection, on ne peut douter qu'il ne fût parvenu à en approcher si la mort n'eût prématurément terminé sa carrière. P—s.

KOBIERSYZKI, historien polonais du XVIIe. siècle, a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite le plus souvent l'*Histoire de Wladislaw IV*, qui remplaça sur le trône Sigismond III son père, et qui, étant mort sans enfants, eut pour successeur Jean-Casimir, revêtu auparavant de la dignité de cardinal. Cette histoire, imprimée à Dantzig, 1655, in-4°., est en latin, en onze livres, et si estimée, que Conring ne craint pas de comparer l'auteur à Tite-Live. C—AU.

KOBURGER (ANTOINE), imprimeur du XVe. siècle, exerça son état à Nuremberg, de 1471 à 1513, avec tant de distinction que Badius Ascensius (*Voy.* l'épître placée à la tête des *Epistolæ illustrium virorum*, 1499) l'appelle *Librariorum princeps et inter fideles atque honestos mercatores non inferiori loco positus.* Après avoir loué sa conduite envers les gens de lettres, Badius ajoute: *Pervigilem curam ad bonos codices verè, tersè ac sine mendis imprimendos adhibes.* Un livre imprimé par Koburger donna lieu, en 1763, à une querelle littéraire. Debure (dans sa *Bibliographie*, N°. 145) avait donné aux *Revelationes sanctæ Brigittæ*, imprimées par Koburger, la date de 1521. Mercier de St.-Léger, dans ses lettres (*Voy.* DEBURE, X, 627), remarqua qu'Antoine Koburger étant mort en 1513, il fallait dire M. CCCCC., et que le XXI qu'on lisait après, se rapportait au jour et non à l'année. Debure, dans ses répliques, soutint son opinion, s'appuyant sur une autre édition des *Revelationes*, portant la date de 1517 et le nom de Koburger. Mercier répondit à son tour que l'édition de 1517 portait le nom de Jean Koburger, et que celle qui faisait le sujet de la contestation avait été imprimée par Antoine. Il est juste de dire que Debure parut se rendre à l'opinion de son adversaire, ou du moins ne s'obstina pas dans la sienne; car, dans son tome VII publié en 1768 (page 94), il donne pour date des *Revelationes*, 1500 *seu* 1521. Mercier n'en revint pas moins sur cette erreur dans le *Journal des savants* d'août 1787, à l'occasion de la *Bibliotheca Maphæi Pinellii.* Une vie de Koburger, par un anonyme, écrite en allemand et imprimée à Dresde en 1786, donne entièrement gain de cause à Mercier, en portant à l'année 1513 la mort de Koburger. A la suite de cette vie, on trouve la liste des éditions données par cet imprimeur. On recherche ses éditions de la Bible. A. B—T.

KOCH (CHRISTOPHE-GUILLAUME DE), savant publiciste et l'un des écrivains qui ont le plus contribué à éclaircir l'histoire du moyen âge, naquit le 9 mai 1737, à Bouxwiller, chef-lieu de la seigneurie de Lichtenberg en Alsace, qui appartenait alors au prince de Hesse-Darmstadt. Son père, membre de la chambre des finances de ce prince, le fit instruire, jusqu'à l'âge de treize ans, dans l'excellente école qui existait dans cette petite ville avant la révolution. Depuis 1750, le jeune Koch continua

ses études à l'université protestante de Strasbourg, qui possédait alors le célèbre Schœpflin. Il suivit la carrière du droit, mais s'attacha de préférence à l'étude de l'histoire et des sciences qui lui sont analogues, telles que la diplomatique, ou l'art de déchiffrer et de juger les anciennes chartes, et la généalogie. Schœpflin, ayant bientôt apprécié le mérite de son élève, voulut l'associer à ses travaux; il lui donna son amitié, et le mit en état de continuer après lui cette espèce d'école politique que sa réputation avait fondée à Strasbourg, en y réunissant les jeunes gens des premières maisons de tous les pays de l'Europe. Quoique protestant, Koch s'occupa beaucoup du droit canonique. Il donna une preuve des progrès qu'il avait faits dans cette étude, par la dissertation académique qu'il publia en 1761, sous le titre de *Commentatio de collatione dignitatum et beneficiorum ecclesiasticorum in imperio romano-germanico.* Il préluda par cet opuscule au Commentaire sur la *Sanction pragmatique-germanique*, qu'il publia en 1789, et qui fit la plus vive sensation dans l'Allemagne catholique; il valut à l'auteur les témoignages avantageux des prélats les plus recommandables par leur érudition et leur piété. Après avoir pris le grade académique, Koch se rendit en 1762, à Paris, où il passa une année dans la société des savants les plus distingués que la capitale renfermait, et à la Bibliothèque du Roi, où il se livrait aux recherches par lesquelles il se préparait aux travaux qu'il entreprit depuis. De retour à Strasbourg, il continua l'*Historia Zœringo-Badensis*, dont Schœpflin n'avait rédigé que le premier volume : tous les suivants sont entièrement l'ouvrage de Koch, quoiqu'ils portent le nom du maître qui l'avait chargé de ce travail. Celui-ci légua en 1766, à la ville de Strasbourg, sa riche bibliothèque et son cabinet d'antiquités, à condition que Koch en serait nommé conservateur. Il le fut en effet en 1771, à la mort de Schœpflin: il obtint en même temps le titre de professeur, qui l'autorisait à donner des cours; car la chaire de Schœpflin passa, d'après les statuts de l'université, à un autre professeur, homme de mérite, mais incapable de le remplacer dans l'instruction des jeunes gens qui se vouaient à l'étude des sciences politiques. Ainsi les élèves de Schœpflin se tournèrent vers Koch, qui devint le chef de cette école diplomatique, d'où sortirent, pendant soixante ans, un si grand nombre de ministres et d'hommes d'état. En 1779, le gouvernement d'Hanovre lui offrit la chaire de droit public germanique à l'université de Göttingue; mais il la refusa. L'année suivante, l'empereur Joseph II, qui savait distinguer le mérite, lui envoya le diplôme de chevalier de l'Empire; titre intermédiaire entre celui de baron et la simple noblesse. Vers la même époque, il obtint, à Strasbourg, la chaire de droit public, qu'il remplit tant qu'exista cette université. A la fin de l'année 1789, les protestants d'Alsace le députèrent à Paris pour solliciter auprès du roi et de l'assemblée constituante le maintien de leurs droits civils et religieux, fondés sur des traités. Il obtint le décret du 17 août 1790, qui sanctionna ces droits, et déclara que les biens ecclésiastiques des protestants n'étaient pas compris dans ceux que le decret du 1er. novembre 1789 avait mis à la disposition de la nation. Le premier décret fut encore étendu et interprété par un acte qui porte la date du 1er. décembre 1790. Le roi sanctionna l'un et l'autre. Cependant

la révolution française avait fait partir de Strasbourg cette jeunesse brillante que la réputation des professeurs et les agréments de cette ville y avaient réunie : ainsi fut interrompue la carrière où Koch aurait pu rendre encore de grands services. Dès ce moment, il se voua aux affaires publiques. Nommé député de la première assemblée législative, il combattit la faction qui renversa le trône. Président du comité diplomatique de cette assemblée, il s'efforça de maintenir la paix, et prédit, dans un rapport qu'il fit en mars 1792, les malheurs qui fondraient sur la France, si l'on déclarait la guerre à l'Autriche. La faction républicaine étouffa par des clameurs la voix de Koch, lorsque, le 20 avril, il voulut s'opposer à une mesure qui a été si fatale à la France. Une lettre officielle qu'il adressa, le 10 août, aux autorités constituées du département du Bas-Rhin, exprimait l'horreur que cette journée lui inspirait ; il y engageait même ses concitoyens à une résistance qu'il espérait alors voir partagée par d'autres provinces. Cette lettre lui valut la persécution du parti dominant, qui le fit languir, pendant onze mois, dans une prison, d'où il ne devait sortir que pour monter à l'échafaud. La révolution du 9 thermidor lui ayant rendu la liberté, il fut appelé, par le vœu de ses concitoyens, au directoire du département : il essaya de lutter contre les mesures prises au détriment de ses administrés, et empêcha dans son ressort la vente des biens appartenant aux fabriques et aux hospices (1). Il quitta ensuite avec joie des fonctions qu'il avait acceptées malgré lui, recommença en 1795 à professer le droit public, et reprit avec un nouveau zèle des travaux littéraires, trop long-temps interrompus. Il passa six années dans ces occupations utiles, auxquelles il fut encore une fois arraché au mois de mars 1802, par le sénatus-consulte qui le nomma membre du tribunat. Koch accepta cette nomination dans l'espoir d'être utile à ses co-religionnaires et à la ville de Strasbourg, en faisant rétablir le régime religieux des protestants et l'université de Strasbourg. Il eut, en effet, une grande part à l'organisation du culte protestant de la confession d'Augsbourg et de l'académie protestante de Strasbourg, qui fut arrêtée à cette époque. Le tribunat ayant été supprimé, Koch refusa toutes les places qu'on lui offrit, et déclara qu'il ne demandait plus que de pouvoir mettre un intervalle entre les affaires et la mort. On lui accorda, sans qu'il l'eût demandée, une pension de retraite de 3000 fr. Il retourna en 1808 à Strasbourg, où il continua de se vouer aux lettres et à l'administration des établissements de bien public. Vers la fin de l'année 1810, le grand-maître de l'université de France lui conféra le titre de recteur honoraire de l'académie de Strasbourg. Sa santé, qui avait été soutenue par une vie sobre et très réglée, et par le calme que donne une bonne conscience, se dérangea en 1812; et il tomba dans un état de langueur auquel il succomba le 25 octobre 1813. Ses collègues, les professeurs de Strasbourg, lui ont fait ériger un monument en marbre blanc dans le temple de Saint-Thomas, à côté de celui de Schœpflin et d'Oberlin. L'exécution en est due à M. Ohnmacht, habile sculpteur de Strasbourg. « Une noble » passion pour la justice et la vérité, » dit un des biographes de Koch, » une sagacité peu commune, et » une patience à toute épreuve dans

(1) C'est, au moins, ce qu'assure M. Schweighæuser, *Vie de Koch*, pag. 47 et 48. W—s.

» les recherches historiques, un talent » remarquable pour en disposer les » résultats, une grande pureté d'ame » et le calme imperturbable de la rai- » son, avec un vif desir de rendre » ses connaissances, ses lumières et son » activité utiles à ses semblables; tels » étaient les principaux traits de l'es- » prit et du caractère de cet homme » estimable. » Nous ajouterons que, quoique ce professeur n'eût pas le don de la parole, ni même l'élocution facile, jamais homme n'a possédé à un plus haut degré le talent de l'enseignement : comme Socrate, il avait une manière qui lui était particulière; il enseignait moins les sciences que le moyen de les apprendre; il inspirait à ses disciples le goût du travail et développait leurs dispositions. Quoique aimant beaucoup les douceurs de la vie domestique et les enfants, Koch n'avait jamais été marié. Il existe deux biographies de ce professeur; l'une est de M. Schweighæuser fils, professeur à Strasbourg, qui l'a rédigée au nom du séminaire protestant de cette ville; l'autre se trouve en tête de la nouvelle édition de l'*Histoire des Traités de paix*. Cette dernière est suivie d'une notice raisonnée de tous les ouvrages de ce savant; nous allons en extraire les principaux : I. *Tables généalogiques des maisons souveraines* (du midi et de l'ouest) *de l'Europe*, Strasbourg, 1782, un vol. in-4°. II. *Sanctio pragmatica Germanorum illustrata*, ibid., 1789. III. *Abrégé de l'histoire des Traités de paix*, entre les puissances de l'Europe depuis la paix de Westphalie, Bâle, 1796, 4 vol. in-8°.: c'est l'ouvrage dont il a paru en 1817 et 1818 une nouvelle édition que le titre désigne comme *un ouvrage entièrement refondu, augmenté et continué jusqu'au congrès de Vienne et aux traités de Paris de* 1815, par F. Schœll, en 15 vol. in-8°. IV. *Table des traités entre la France et les puissances étrangères, depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours, suivie d'un recueil de traités et actes diplomatiques qui n'ont pas encore vu le jour*, Bâle, 1802, 2 vol. in-8°. V. *Tableau des révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'empire romain en Occident jusqu'à nos jours*, nouvelle édition publiée en 1813-1814, à Paris, en 4 vol. in-8°., avec sept cartes géographiques, des tables généalogiques et chronologiques. L'auteur a su renfermer sans confusion, dans un cadre très resserré, le tableau animé de tous les événements importants de l'histoire moderne. Les augmentations considérables qui enrichissent cette nouvelle édition, ont été tirées à part, et forment un supplément qu'on peut joindre aux trois volumes de l'édition de 1807. VI. *Tables généalogiques des maisons souveraines de l'Est et du Nord de l'Europe;* ouvrage posthume publié, avec l'autorisation de l'auteur, par F. Schœll, in-4°. : il en a paru trois livraisons, renfermant la généalogie des rois de la Scandinavie, et des souverains de la Russie, de la Pologne et de la Silésie. L'auteur a laissé des mémoires manuscrits de sa vie, rédigés en allemand, et plusieurs mémoires sur l'état et le régime des protestants. Parmi les mémoires qu'il a fournis à des sociétés savantes, nous n'en citerons que deux; l'un est une *Notice sur un code de réglements ecclésiastiques* que Rachion, évêque de Strasbourg, fit écrire en 787, et qui est un document important pour l'histoire des fausses décrétales; cette notice a été insérée dans le volume VII des *Notices et extraits de manuscrits de la Biblio-*

thèque du Roi : l'autre est un *Mémoire sur la société littéraire que Jacques Weinpheling avait fondée à Strasbourg vers la fin du XVe. siècle ;* il se trouve dans les *Mémoires* de la classe des sciences historiques et politiques de l'Institut. S—L et W—S.

KOCHANOWSKI (JEAN), noble polonais, fut un des meilleurs poètes que le Nord ait produits. Né en 1532, il fut envoyé en Allemagne pour y faire ses études. Il les continua ensuite pendant sept ans à Paris, passa de là à Rome, puis à Padoue, où il fut distingué par les savants qui florissaient alors dans l'université de cette ville. C'est là qu'il fit connaissance avec le célèbre chancelier Zamoyski, qui devint son zélé protecteur. De retour en Pologne, le roi Sigismond-Auguste voulut l'attacher à sa personne; mais Kochanowski, livré tout entier à sa passion pour les lettres, préféra sa modeste habitation aux palais des Rois. Cependant Zamoyski, ne pouvant souffrir qu'un homme si recommandable par son savoir et ses talents restât dans l'obscurité, obtint pour lui une place dans le sénat, et lui en envoya le brevet. Kochanowski s'excusa de l'accepter, en disant « que, dans sa maison, il n'y avait point de place pour » un sénateur, qui dissiperait le peu » de fortune que le simple particulier » avait amassé. » Il vécut ainsi dans sa paisible obscurité jusqu'à sa mort, arrivée en 1584, laissant divers ouvrages, la plupart en vers, qui lui ont fait, du moins dans sa patrie, un nom immortel. Il a passé, jusqu'au milieu du XVIIIe. siècle, pour le premier des poètes polonais; et quoique Naruscewitz, Krasicki, Trembecki et d'autres modernes aient donné des formes plus belles et plus attrayantes à leur poésie, on trouve néanmoins souvent un charme particulier et original dans les vers de Kochanowski. Ils ont été recueillis en 2 vol. in-8°., dans le *Choix des auteurs polonais*, imprimé en 26 vol., Varsovie, 1803-1805. Sa traduction en vers polonais des *Psaumes de David*, qui parut à Cracovie en 1587, eut le plus brillant succès, et lui fit donner le surnom de Pindare de la Pologne. Il composa de plus quelques poèmes originaux dans sa langue et en latin. Il eut deux frères, André et Pierre, qui se distinguèrent aussi par leurs talents pour la poésie. André traduisit en vers polonais l'*Énéide* de Virgile (1599); et Pierre, la *Jérusalem délivrée* du Tasse (1618). B—G.

KOCHOWSKI (VESPASIEN), woïvode de Cracovie, vécut dans le XVIIe. siècle, et cultivait avec succès la littérature. Il publia, de 1683 à 1688, un ouvrage intitulé *Climacteri*, dans lequel il traite plusieurs sujets politiques et historiques, et donne de sages avis à ses compatriotes sur leur conduite aux assemblées nationales. On a aussi de Kochowski des poésies en polonais, qui ont été imprimées la plupart à Cracovie, de 1681 à 1684. Ce sont des odes sacrées, des chants de victoire, des épigrammes, des élégies. On en trouve la liste détaillée dans la *Bibliotheca Poëtarum polonorum* de Zaluski, art. *Kochowski.* C—AU.

KODDE. *Voy.* CODDÆUS.

KODHAI (ABOU-BEKR BEN ALABAR) fut un des plus célèbres écrivains arabes de l'Espagne, dans le VIIe. siècle de l'hégire. On peut conclure de tous les détails qu'il donne sur les cours des rois ses contemporains, qu'il devait jouir d'une grande considération : d'ailleurs son style est pur et élégant, sa marche est grave; ses ouvrages sont parsemés de sentences ou de bons mots qui en rendent la lec-

ture agréable. Comme il s'attache, dès que l'occasion s'en présente, à éclaircir les points historiques et géographiques, qui, à une si grande distance, sont pour nous une source de doutes et d'erreurs, il y a lieu de croire que la publication de ce qu'il y aurait de plus important dans ses écrits, jetterait un grand jour sur l'histoire de ces temps reculés. Il nous reste de lui : I. Un ouvrage intitulé *Alhillah-Alsyerá* (Habit tissu de soie); c'est une notice de tous les poètes arabes qui se sont fait remarquer en Espagne depuis la conquête de ce royaume par les musulmans, ainsi que dans la Mauritanie. Pour mettre les lecteurs à même d'en juger, l'auteur cite les passages les plus saillants de chacun des poètes. Casiri a extrait ce qu'il y a de plus intéressant sous les rapports historiques (1). II. Une Bibliothèque arabe sous le titre de *Moaddjem*. C'est l'histoire des auteurs arabes jusqu'à l'an 650 (1252 de J.-C.) Casiri en a donné des Extraits (tome II, page 163). III. Une Histoire des secrétaires-d'état et des ministres qui ont fait preuve de talent pendant leur administration; elle est intitulée *Itab* (Récréation). IV. Des Extraits des poètes, sous le titre de *Tohfet-Alkâdim* (la Bienvenue). — Aboulféda fait mention (2) d'un autre KODHAÏ (Abou Abd'allah Mohammed ben Sallamah), docteur schafeïte, et auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'une Histoire des prophètes et des monarques, et d'un écrit sur les *Khathaths* ou cadastres de l'Egypte, dont Macrizi a fait usage (3). Ce Kodhâï fut ainsi appelé parce qu'il tirait son origine de Kodhâ, chef d'une tribu de ce nom. Il était revêtu de la dignité de cadhy, et fut envoyé par les khalyfes fathimites d'Egypte en ambassade dans l'Asie mineure. Il mourut en 454 (1062 de J.-C.)

R—D.

KOEBERGER (VENCESLAS), peintre d'Anvers, naquit vers le milieu du XVIe. siècle. Il entra dans l'école de Martin de Vos, qui jouissait, à cette époque, de la réputation la plus étendue. De Vos se plut à cultiver les rares dispositions d'un élève qui promettait de lui faire honneur. Venceslas s'efforça de répondre à tant de soins, quoique cependant on puisse attribuer ses efforts moins à la reconnaissance, qu'à l'amour dont il fut atteint pour la fille de son maître. N'ayant pu lui faire partager ses sentiments, il résolut de quitter sa patrie, et de voyager en Italie, dans l'espoir que l'absence et le temps le guériraient de sa passion. Il se rendit d'abord à Rome, puis à Naples, où il fut accueilli par un peintre son compatriote, nommé Franck, établi dans cette ville, où il avait acquis beaucoup de réputation. Franck avait une fille dont la beauté surpassait celle de toutes les Napolitaines de son âge; Venceslas ne put la voir sans en devenir épris : il oublia son premier amour, et plus heureux que dans son pays, il fut payé de retour et reçut la main de celle qu'il aimait. Ce nouveau lien le retint en Italie, et fut avantageux pour son talent. Entouré de tant de chefs-d'œuvre, il fit de nouveaux progrès, et sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Europe. A l'étude de la peinture il joignit celle des monuments antiques en tout genre, et devint un des architectes et des antiquaires les plus habiles de ce temps. Cependant les artistes ses compatriotes, jaloux de posséder parmi eux un homme aussi distingué, l'invitèrent plusieurs

(1) *Bibl. arabic. hispan.*, tom. II, pag. 10 et suiv.
(2) *Ann. Moslem.*, tom. III, pag. 188.
(3) *Voyez* la Notice de M. Langlès, dans les *Notices et Extraits*, tom. VI, pag. 329.

fois, de la manière la plus pressante, à revenir se fixer à Anvers. Sur son refus, on le chargea de peindre un tableau pour la confrérie de Saint-Sébastien. Il fit alors un tableau représentant le *Martyre* de ce saint, et l'envoya en Flandre. Le succès en fut général ; mais ce succès éveilla l'envie, et, quelques jours après, on trouva le tableau mutilé. Deux têtes de femme, placées sur le devant, avaient été coupées et emportées. Aucun peintre d'Anvers n'osa se charger de réparer ce dommage ; le tableau fut renvoyé à Naples, et l'auteur refit les deux têtes qui avaient disparu. Depuis ce moment, les invitations pour le rappeler dans sa patrie furent plus fréquentes que jamais. Il ne put résister à tant d'instances ; il quitta enfin l'Italie, et revint à Anvers. L'archiduc Albert lui ayant conféré le titre de son peintre, il alla se fixer à Bruxelles, où il s'acquit l'estime générale, non seulement comme peintre et comme architecte, mais comme savant et comme poète. Le célèbre Peiresc vint exprès à Bruxelles pour examiner la belle suite de médailles impériales que Koeberger avait formée en Italie, et pour s'éclairer de ses lumières. Le savant fut tellement satisfait des connaissances et des procédés de l'artiste, qu'ils contractèrent ensemble une amitié qui dura toute leur vie. L'archiduc Albert confia à Koeberger la conduite des eaux et les travaux qu'il faisait exécuter pour l'embellissement du château de Terveere, près Bruxelles. Parmi les monuments les plus remarquables de cette ville élevés sur ses plans, on distingue particulièrement l'église de Notre-Dame de Montaigu, qu'il fit construire à l'instar de Saint-Pierre de Rome. Il orna en outre de ses peintures tous ceux des édifices de Bruxelles, dont il fut l'architecte. Outre le tableau du *Martyre de Saint-Sébastien*, cité ci dessus, et qu'on voyait dans l'église de Notre-Dame d'Anvers, les traités avaient cédé à la France un autre tableau du même maître, représentant le *Christ détaché de la croix et soutenu par des anges, tandis que la Vierge lui baise les mains*. Ces deux tableaux, d'abord transportés à Paris, avaient été donnés au musée de Nanci ; ils ont été repris en 1815 par le roi des Pays-Bas. Le musée de Toulouse possédait de Koeberger un *Christ présenté au peuple*, provenant de la galerie de Brunswick. Ce tableau a été également repris en 1815. Gas. Huberti a gravé, d'après ce peintre, le *Christ au tombeau, pleuré par les saintes femmes*. Son portrait, peint par Van-Dyck, a été gravé par Lucas Vorsterman. P—s.

KOECHER (Hermann-Frédéric), savant hébraïsant, naquit à Osnabruck en 1747. Il professa la philosophie à Iéna, et fut dans le même temps candidat au ministère de cette ville. En 1787, il devint pasteur dans les terres de la domination du duc de Weimar. Il mourut le 2 avril 1792. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'Écriture sainte, qui ne sont pas sans mérite. On en compte quatre, écrits en allemand : nous ne transcrirons pas leurs titres ; nous dirons seulement qu'ils ont pour objet des points obscurs de l'Écriture, ou la croyance de l'auteur. Voici ceux qui sont en latin : I *Commentatio philologica de thuribulo aureo, ejus usu et significatione mystica, ad Hebr.* IX, v. 4, Iena, 1766. Dans cette Dissertation, l'auteur explique le verset 4 du chapitre IX de l'Épître aux hébreux, où il est question d'un vase d'or pour brûler les parfums, dans le saint des saints, de-

vant l'arche d'alliance. II. *Specimen observationum philologicarum in lib. prim. Samuel*, Iéna, 1772, in-4°. III. *Commentarium sistens explicationem vocum Vaïomer et Vaïcra* (Genes., C. 1, v. 3 et 5), *de Deo usurpatarum*, Iéna, 1778, in-8°. IV. *Commentarium ad Genesis caput secundum*, v. 18, 19, 20, *de vocatis ab Adamo animalibus*, Iéna, 1779, in-8°. V. *Stricturarum antimasorethicarum in Krijan et Cethi bhim ad librum Judicum specimen*, Iéna, 1780, in-8°. L'auteur y manifeste une opinion assez raisonnable sur la Massore. VI. *Nova bibliotheca hebraïca secundùm ordinem bibliothecæ hebraïcæ J. C. Wolfii disposita, analecta litteraria hujus operis sistens*, Iéna, *pars* I, 1783, *pars* II, 1784, in-4°. Cet ouvrage est très savant et très estimé. L—B—E.

KOECK (PIERRE), peintre, architecte et graveur en bois, naquit à Alost en 1490. Barent Van-Orley, de Bruxelles, jouissait en ce temps d'une réputation justement acquise : Koeck entra dans son école; et l'exemple et les préceptes d'un aussi habile maître développèrent en peu de temps son génie et ses talents. Jaloux de faire encore de plus grands progrès dans son art, il se rendit en Italie, où la vue des chefs-d'œuvre de l'antique acheva de perfectionner sa manière, déjà supérieure à celle des artistes ses compatriotes. Le desir de revoir sa patrie le rappela au bout de quelques années à Bruxelles. A son retour, on essaya de le fixer dans sa ville natale, dont on le nomma peintre et architecte avec une pension. Il alla donc à Alost, et s'y maria; mais ayant perdu sa femme quelque temps après, le séjour de cette ville lui devint insupportable, et il revint à Bruxelles. Il venait de se former dans cette ville une compagnie de marchands, dont le projet était d'établir en Turquie une manufacture de tapisseries. On engagea Koeck à peindre les modèles; l'artiste y consentit, et se rendit à Constantinople avec les marchands, pour se mettre à la tête des ouvriers et y diriger les travaux. Mais, malgré le zèle de Koeck et la beauté de ses modèles, son entreprise ne put réussir : il lui fut impossible de vaincre les préjugés des Turcs contre les arts de l'Europe; et le grand seigneur lui ayant refusé sa protection, il fut obligé de quitter la Turquie après un an de séjour. Il avait profité de ce temps pour dessiner la ville et ses environs, et pour apprendre la langue turque. Il consigna, dans sept grands dessins, la connaissance qu'il avait acquise des mœurs et des usages de ce peuple. Koeck, de retour dans sa patrie, grava lui-même ces dessins en taille de bois, et en sept planches qui, jointes ensemble, forment une longue estampe semblable à une frise. Sur une tablette qui règne le long de la première planche, on lit cette inscription en mauvais français : *Les mœurs et fachom de faire des Turcz avecq les régions y appartenantes, ont esté contrefaictz par Pierre Koeck d'Alost, lui estant en Turquie, l'an de Jésus-Christ M. DXXXIII, lequel aussi de sa propre main a pourtraict ces figures duysantes à l'impression d'ycelles*; et sur une tablette de la dernière planche, on lit cette autre inscription : *Marie Ver Hulst, veuve dudit Pierre d'Alost, trespassé en l'an M. DL, a fait imprimer les dict figures, soubz grace et privilége d'impérialle majesté en l'an M. CCCCCLIII.* Ces compositions ont été gravées de nouveau sur bois en sept planches différentes; elles représentent : 1°.

La Marche du grand-seigneur avec ses janissaires ; — 2°. *Suite du grand-seigneur à la promenade ;* — 3°. *Noce turque avec les danses du pays ;* — 4°. *Funérailles des Turcs ;* — 5°. *Fêtes de la nouvelle lune ;* — 6°. *Repas des Turcs ;* — 7°. *Manière de voyager et de faire la guerre des Turcs.* Dans ce dernier dessin, l'artiste s'est représenté habillé à la turque, tenant un arc à la main. Les figures de ces compositions sont d'un excellent choix ; les fonds en sont riches et bien entendus, et font valoir les devants d'une manière piquante. Ce seul ouvrage suffirait pour assurer la réputation de Koeck, si les tableaux et les beaux portraits sortis de son pinceau ne l'avaient établie d'une manière incontestable. De retour à Bruxelles, après son voyage en Turquie, il épousa en secondes noces Marie Ver-Hulst, dont il eut une fille, qui se maria par la suite avec Pierre Breughels le Vieux, son élève. En 1549, il publia plusieurs Traités d'architecture, de géométrie et de perspective, et contribua ainsi, dans son pays, aux progrès de ces arts. Il traduisit en flamand les œuvres de Vitruve et celles de Serlio ; et, ce qui est digne de remarque, c'est que cette dernière traduction, quoique fidèle, a, dit-on, le mérite d'être plus claire que l'original italien. L'empereur Charles-Quint le nomma son premier peintre. Il mourut à Anvers avec ce titre, en 1550 (1). Après sa mort, sa veuve publia la suite de ses ouvrages sur l'architecture. Il eut un fils naturel, nommé Paul Van-Aelst, qui avait du talent pour peindre des fleurs dans des vases de verre. Ses tableaux se faisaient distinguer par une extrême propreté et un grand fini. Il copiait avec un égal succès les ouvrages de Jean de Mabuse. On ignore l'année de sa mort, qui eut lieu à Anvers. On sait que sa veuve se remaria à Gilles de Cooninxloo, peintre habile (*Voy.* ce nom, tome IX, page 538). P—s.

KOEGLER (Ignace), savant missionnaire jésuite, né à Landsberg dans la Haute-Bavière en 1680, était depuis trois ans professeur de mathématiques et de langues orientales à l'université d'Ingolstadt, lorsque ses supérieurs l'envoyèrent à la Chine en 1715. Ses vastes connaissances lui obtinrent les bonnes grâces de l'empereur Khang-hi, qui, l'ayant fait venir à Peking le 30 août 1716, le nomma mandarin de deuxième classe, et président du tribunal des mathématiques. Il fut presque l'unique soutien des chrétiens de la Chine pendant la persécution qui signala l'avènement d'Young-tching, duquel il reçut même, en 1731, le titre d'assesseur de troisième classe du tribunal des rits, ou *li-pou.* Il mourut à Peking le 29 mars 1746, et l'empereur lui fit faire de pompeuses funérailles. On trouve quelques détails sur ce respectable missionnaire, avec la liste de ses observations mathématiques, dans le *Litteræ patentes imperatoris Sinarum Kang-hi*, publié par de Murr, Nuremberg, 1802, in-8°. On connaît de lui : I. Des *Observations astronomiques* qu'il avait envoyées de la Chine au P. Amort, qui les a accompagnées de notes. On les conserve en manuscrit à Munich. Quelques-unes ont été publiées dans le recueil du P. Souciet, dans le *Scientia eclipsium* du P. Simonelli, Rome, 1744, in-4°., et dans

(1) Descamps, dans ses *Vies des Peintres flamands*, dit que Koeck mourut en 1553. On voit, par l'inscription mise à la fin des planches qu'il a gravées, et qu'on a rapportées ci-dessus, qu'il est mort en 1550, et que ce ne fut que trois ans après, que sa veuve publia cette suite de gravures. C'est sans doute cette seconde date qui a induit Descamps en erreur.

les *Observationes astronomicæ ab anno* 1717 *ad ann.* 1752 *à PP. soc. Jesu Pekini Sinarum factæ*, du P. Hallerstein, publiées par le P. Hell, Vienne, 1768, in-4°.; et dans les *Philosophical Transactions*, n°. 424 (ann. 1732). II. *Scientia eclipsium ex imperio et commercio Sinarum illustrata, pars* 2, Lucca, 1745, in-4°. C'est la suite de l'ouvrage du P. Simonelli. III. *Notitiæ circa SS. Biblia Judæorum in Caï-fung-fu in imperio Sinensi*, publié par de Murr, 1°. dans son *Journal pour les arts et la littérature*, VII, 240; — 2°. dans son *Notitiæ Bibliorum Judæorum in imperio Sinensi*, Halle, 1805, in-8°. de 83 pag., fig.; — 3°. ibid., 1806, 136 pag. in-8°. Voy. aussi l'*Israélite français*, n°. 2, et la *Notice d'un manuscrit du pentateuque conservé dans la synagogue des juifs de Caï-Fong-Fou*, par M. Silvestre de Sacy (dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, IV, 592). IV. *Succincta narratio eorum quæ in Sinis contigère circà et post publicatum, mense aug.*, 1716, *præceptum apostolicum super prohibendis ritibus*, etc. De Murr, qui possédait le manuscrit autographe de cet opuscule, se proposait de le publier avec d'autres pièces, sous le titre d'*Anecdota Sinica;* c'est au moins ce qu'il écrivait, le 1er. mai 1804, à la fin de la préface de sa 2e. édition du *Notitiæ Bibliorum*, cité plus haut. V. *Litteræ patentes imperatoris Sinarum Kang-hi, sinicè et latinè; cum interpretatione R. P. J. Koegleri*, 1802, in-4°. De Murr, qui publia cette traduction du P. Koegler, y joignit le texte chinois, qu'il avait fait calquer sur l'un des originaux de cette pièce, qui se trouvent dans les cabinets de quelques curieux; ils sont imprimés en rouge, et offrent le triple texte de ces patentes, chinois, mandchou et latin. C. M. P.

KOEHLER (JEAN-BERNARD), né à Lubec en 1742, publia, en 1757, une dissertation latine sur l'Hyménée et Talassion, divinités qui présidaient aux mariages, la première chez les Grecs, l'autre chez les Romains. Nous ne l'avons point lue, et nous ne croyons guère qu'elle puisse être fort importante; car ce sujet était un peu trivial, et tous les passages étaient déjà connus, recueillis et discutés. Mais à dix-sept ans, ce n'est pas un essai méprisable de ses études, ni une faible preuve de ses forces, que de porter, même dans un sujet qui n'est pas neuf, plus d'ordre ou plus de critique, et de développer avec goût et discernement ce qui pouvait n'avoir été que vaguement indiqué. Il y avait d'ailleurs, dans cette matière, une partie susceptible de quelque intérêt; c'était celle des monuments de l'art. Kœhler était, en 1766, professeur d'histoire et de philosophie dans l'université de Kiel, lorsqu'il publia un programme fort intéressant sur une nouvelle édition d'Hésiode, dont il avait formé le projet, et pour laquelle il avait rassemblé de nombreux matériaux, entre autres les variantes des manuscrits de Paris, collationnés par lui-même, dans un voyage littéraire qu'il avait fait en France. On a été long-temps sans savoir ce qu'étaient devenus les papiers de Kœhler; et M. Heinrich, qui, en 1802, a donné une fort bonne édition du *Bouclier* d'Hésiode, témoigne, dans sa préface, le regret de n'avoir pu en profiter. M. Wolf a récemment annoncé, dans le second volume de ses *Analectes critiques*, qu'il en est possesseur, et se propose d'en faire usage. Kœhler a aussi publié, en 1765,

des remarques détachées sur Dion Chrysostome, et, en 1767, des notes et des corrections sur Théocrite. Ce dernier opuscule, que nous connaissons, contient quelques bonnes observations. On peut consulter le jugement que Klotz en a porté dans ses *Acta litteraria* (tom. v, pag. 232). Kœhler a placé dans le même volume un essai de corrections sur les écrivains arabes. La littérature orientale lui était familière; et il avait, en 1766, donné une édition de la Table de la Syrie, par Abulféda. De Kiel, Kœhler fut appelé à Göttingue. Il paraît que, dans ses dernières années, il s'occupa beaucoup de la jurisprudence ancienne: il a publié, en 1771, *Verisimilium juris specimen*, etc.; en 1772, une édition des *Institutes* de Justinien, d'après celle de Cujas, avec des notes; et en 1792, deux livres, *Interpretationum et emendationum juris romani*. Toutefois il n'avait pas abandonné les lettres grecques; car il donna en 1778 une traduction allemande de l'Iphigénie en Aulide d'Euripide, avec des remarques critiques. Il obtint à Königsberg en 1781 une chaire de grec et de langues orientales, qu'il occupa jusqu'en 1786; et c'est pendant ce temps qu'il publia ses *Observationes criticæ ad Ecclesiastæ caput ultimum*, 1781, réimprimées avec des corrections en 1783, in-4°. Il a fourni de bons articles à différents recueils périodiques, surtout à ceux d'Eichhorn et de Nicolaï. Sur ses vieux jours, il se vit réduit à n'être que correcteur d'épreuves dans l'imprimerie de Tourneisen à Bâle: il est mort le 3 avril 1802. B—ss.

KOELER (Jean-David), ou plus exactement Koehler, l'un des écrivains les plus laborieux de son temps, naquit le 18 janvier 1684 à Coldiz, petite ville près de Leipzig. Resté orphelin en bas âge, il fut placé à l'école de Meissen, où il se distingua par son application et par la rapidité de ses progrès. Il alla ensuite étudier la théologie à l'université de Wittemberg : mais les querelles fréquentes dont il était le témoin, le dégoûtèrent de cette science, et il y renonça pour se livrer uniquement à l'étude de l'histoire et des belles-lettres. L'invasion des Suédois l'obligea, en 1706, à quitter la Saxe : quelques-uns de ses amis l'arrêtèrent à Altorf; et il y donna, à leur prière, des leçons publiques avec un grand succès. Il obtint, peu après, la place de secrétaire du baron de Strahlen, envoyé au congrès de Breslau pour y stipuler les intérêts des protestants de l'Allemagne, et l'accompagna ensuite dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il revint en 1710, à Altorf, occuper la chaire de logique, et fut peu après nommé bibliothécaire de l'université. Il passa en 1714 à la chaire d'histoire, et fut chargé en 1717 de l'éducation du marquis de Brandebourg-Bareuth. Ces diverses fonctions ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages qui étendirent sa réputation, et lui méritèrent les plus augustes suffrages. L'empereur Charles VI lui envoya, comme une marque de son estime, son portrait suspendu à une chaîne d'or. Son attachement pour la ville d'Altorf lui fit refuser long-temps les propositions avantageuses que lui adressaient d'autres universités; il accepta enfin la chaire d'histoire à Göttingue : il la remplit vingt ans avec une rare distinction, et mourut subitement, genre de mort qu'il avait toujours souhaité, le 10 mars 1755, âgé de soixante-onze ans. Koeler avait été marié deux fois, et avait eu quinze enfants, dont huit lui survécurent : l'un d'eux (Jean-

Tobie) lui succéda dans la chaire d'histoire. Il était d'un caractère gai et affable ; mais il supportait difficilement la contradiction, et ne ménageait pas les injures à ses adversaires. Il avait des connaissances très étendues dans la chronologie, les antiquités, la diplomatique, la numismatique, etc. On doit à ses recherches infatigables la découverte d'un grand nombre de titres et de monuments précieux pour l'histoire du moyen âge. On peut voir dans le Dictionnaire de Meusel la liste de ses ouvrages, au nombre de cent quatre, la plupart écrits en allemand ; on se contentera de citer : I. *Chronologia historiæ univ. ab orbe condito ad nostra usque tempora, tabulis distinctis* XXVII *descripta*, Altorf, 1719, 1736, in-fol. II. *Fasti universitatis Altorfinæ*, ibid., 1719-23, 5 vol. in-8°. III. *Dissertatio de bibliothecâ Caroli Magni*, ib., 1727, in-4°.; réimprimée dans les *Acta erudita et curiosa Franconiæ*, part. X, pag. 716, avec une *lettre* d'un jurisconsulte à l'auteur. IV. *Disquisitio de inclyto libro poëtico Theurdanck*, 2e. éd., ibid., 1719, in-4°. Cette dissertation est fort curieuse. B. F. Hommel en a donné une nouvelle édition, enrichie de notes et d'un glossaire, Nuremberg, 1790, in-4°. V. *Sylloge aliquot scriptorum de bene ordinandâ et ornandâ bibliothecâ*, Francfort (Nuremberg), 1728, in-4°. de 252 pag. Ce volume renferme : 1°. *J. Garnerii systema bibl. collegii Paris. soc. Jesu* ; 2°. *Projet d'une nouvelle méthode pour dresser le catalogue d'une bibliothèque selon les matières avec le plan*, par Fred. Rostgaard ; 3°. *Fontanini dispositio catalogi biblioth. Jos. Ren. Imperialis* ; 4°. *Dan. Gui. Molleri commentatio de techno-physiotameis*. L'éditeur l'a fait précéder d'une dissertation dans laquelle il apprécie en peu de mots les ouvrages qu'il jugeait utile de reproduire. VI. *Historischer Munzbelustigungen*, etc., ou Amusements historico-numismatiques, Nuremberg, 1729-50, 22 vol. in-4°. Cet ouvrage, dont il paraissait un cahier par semaine, a été terminé par Jean-Tobie Kœhler et Jean-Christ. Gatterer. Le premier volume a été traduit en français par Formey, sous ce titre : *Remarques historiques sur les médailles*, Berlin, 1740, in-4°.; et J.-G. Bernhold a donné une bonne table générale de toute la collection, Nuremberg, 1764-65, 2 vol. in-4°. VII. *Sertum familiarum augustarum*, 1721-31, in-fol. C'est le recueil des diverses dissertations publiées par Koehler sur les généalogies des familles impériales : elles sont très savantes et fort estimées. VIII. *Kunzgefahrte*, etc., courte et judicieuse histoire de l'empire d'Allemagne, depuis son origine sous Louis-le-Germanique jusqu'à la paix de Bade, Francfort, 1736, 1751, in-4°.; nouvelle édition continuée et augmentée par Bernhold et Will, Nuremberg, 1767, in-4°. IX. *Anleitung*, etc. (Introduction à la géographie ancienne et du moyen âge) avec XIII cartes, Nuremberg, 1737, 2 vol. in-8°.; nouv. édition, augmentée, 1745, 1765, 1778 (par les soins de G. A. Will), 3 vol. in-8°. avec XXXVII cartes. X. *Descriptio orbis antiqui* XLIV *tabulis exhibita*, Nuremberg, in-fol. XI. *Ehren-Rettung*, etc. (ou Histoire de Jean Guttemberg, justifiée par les diplômes), Leipzig, 1741, in-4°. On y trouve beaucoup de particularités intéressantes sur l'inventeur de l'imprimerie. XII. Une foule de *dissertations* curieuses. XIII. *Marq. Freheri directorium in omnes*

ferè quos superstites habemus chronologos, etc., Nuremberg, 1720, 1734, in-4°. C'est un tableau, par ordre chronologique, des principales chroniques et histoires générales, au nombre d'environ cinq cent quarante, rangés sur deux colonnes, montrant, l'une, les historiens qui commencent leur narration à l'année indiquée, et l'autre, ceux qui terminent la leur à la même époque. Cette disposition a l'inconvénient d'occuper beaucoup de place, parce que chaque chronique se trouve portée à deux endroits différents, et qu'il y a, d'ailleurs, nécessairement beaucoup de blanc : mais elle est, d'ailleurs, très commode pour voir d'un coup-d'œil tous les historiens où l'on peut espérer de trouver quelques détails pour une époque donnée. L'ouvrage est terminé par une bonne table alphabétique des historiens, précédée d'une dissertation de G. Sagittarius sur les principaux historiens de l'Allemagne. Koehler publia de nouveau ce recueil en 1734, avec de nouvelles additions; et G. C. Hamberger en donna une édition encore fort augmentée, en 1772. XIV. *Sculptura historiarum et temporum memoratrix*, etc., Nuremberg, 1722, in-fol. C'est une nouvelle édition, en 49 planches, du Monde dans une noix (*Voyez* FABER, XIV, 5); il en donna une autre in-4°., la même année, et une troisième corrigée et refondue, en 1726, in-fol. XV. Des éditions de la *Notitia procerum S. R. I.* d'Imhof et du *Lexicon diplomaticum* de Jean Walther (Göttingue), 1745-47, in-fol. *Voy.* la Vie de Koehler par Goetten, dans le *Gelehrte Europa;* par Jean-Chr. Gatterer, à la tête du dernier volume des *Amusements numismat.;* et son *Éloge* par J. M. Gesner, Göttingue, 1755, in-fol. W—s.

KOELLA (JEAN), né à Staefa, village du canton de Zurich, en 1740, mort en 1778, était fils d'un paysan. Il apprit l'art du dessin de Gaspard Fuesslin, et devint un peintre assez habile et estimé. — Henri KOELLA, son neveu, né à Staefa en 1757, y mourut en 1789, et s'est acquis une plus grande renommée. Il reçut les principes de l'art, de son oncle et de S.-J. Fuessli, et alla se perfectionner à Rome. On a de lui de fort bons portraits et des compositions historiques. Sa santé trop délicate et sa mort prématurée ne lui ont point permis de développer tout son talent. U—I.

KOEN (GISBERT), né à Harlingen en Frise, mourut à trente ans, au mois d'avril 1767. Il avait donné l'année précédente une édition du traité de Grégoire de Corinthe *sur les dialectes* de la langue grecque : ce seul ouvrage lui a mérité une place parmi les plus habiles philologues. Le célèbre Valkenaer avait été son maître. Les notes de Koen ont été réimprimées en entier dans la nouvelle et excellente édition de Grégoire de Corinthe, donnée à Leipzig, en 1809, par M. Schæfer. B—SS.

KOENIG (GEORGE-MATHIAS), biographe, né à Altdorf en 1616, était fils de George Kœnig, professeur en théologie à l'université de cette ville. Il fit ses études très rapidement, et acquit des connaissances fort étendues dans la théologie et les langues. Il fut pourvu, en 1647, de la chaire d'histoire, à laquelle il joignit, quelques années après, celle de langue grecque; et il succéda en 1655, à son père, dans la place de bibliothécaire de l'université. En 1667, il céda la chaire d'histoire à Jean-Christophe Wagenseil, pour occuper celle de poésie. Il rendit, dans ces différents emplois, de grands services à la république des lettres.

Kœnig eut le malheur de perdre sa femme et ses enfants : il devint sourd sur la fin de sa vie; mais cet accident ne ralentit point son zèle pour l'enseignement. Il réunissait chez lui ses élèves; et il continua d'enseigner jusqu'à sa mort, arrivée le 29 décembre 1699. Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son principal ouvrage est la *Bibliotheca vetus et nova à primâ mundi origine*, Altdorf, 1678, in-fol. de 888 pag. C'est un catalogue très incomplet et encore plus inexact des écrivains des différentes nations, rangé par ordre alphabétique des noms de famille. Il paraît que Kœnig ne l'avait composé que pour son usage, et qu'il céda aux instances des libraires qui le pressèrent de le publier. Jean Moller a indiqué les défauts de l'ouvrage de Kœnig dans la préface de l'*Isagoge ad historiam Chersonesi cimbricæ*. Cependant Bayle avoue que cette compilation indigeste n'a pas laissé de lui être fort utile; et la reconnaissance l'a engagé à consacrer un article à Kœnig, dans son *Dictionnaire*. Jean Fabricius a relevé, dans le tom. III de la *Bibliotheca Fabriciana*, les principales erreurs où est tombé Kœnig, et Struve a donné la liste des savants qui se sont occupés de corriger ou de compléter son travail (Voy. *Bibl. hist. litter.*, tom. Ier. pag. 82 et suiv.) On a encore de Kœnig un très grand nombre d'opuscules académiques: I. *Tyrocinium poëticum græcorum*, Nuremberg, 1657, in-8°. L'auteur n'avait que vingt-un ans lorsqu'il publia cet ouvrage. II. *Gazophylacium latinitatis seu Lexicon latino-germanicum*, ibid., 1668, in-4°., et réimprimé en 1719 avec une nouvelle préface, sous ce titre : *Promptuarium latinitatis*. Il avait été aidé par le savant Christ. Daum, dans la rédaction de ce Dictionnaire, où l'on trouve, suivant Morhof, plusieurs choses que l'on chercherait vainement dans les ouvrages les plus amples du même genre. III. De nouvelles éditions du *Lexicon trilingue* de Garth; des *Casus conscientiæ*, de George Kœnig, son père; de l'*Amaltheum poëticum*, et de l'*Indiculus universalis*, de Pomey. IV. Des *Notes* sur l'*Historia evangelica* de Juvencus, dans l'édition donnée par E. Reusch, en 1710 (*Voyez* l'article JUVENCUS, où Kœnig, par une faute d'impression, est nommé *Mart.* au lieu de *G. Math.*) V. Une version grecque du *Vestibulum* de Coménius, demeurée inédite ainsi que beaucoup d'autres manuscrits, dont on peut voir la liste dans Meelfuhrer, continuateur de la *Bibliotheca promissa et latens* de Jansson ab Almeleveen. Sigismond Jacq. Apinus a prononcé l'Eloge de Kœnig, imprimé dans les *Vitæ professor. philos. academ. Altorfinæ*. On en trouvera l'extrait dans les *Mémoires* de Niceron, tom. XII, et dans le *Diction.* de Moréri, édition de 1759. — Hermann-Gaspar KOENIG, autre biographe allemand, né dans le diocèse d'Hildesheim en 1697, suivit la carrière du ministère évangélique, fut nommé en 1728 deuxième pasteur de l'église de Saint-Nicolas à Rinteln, et y mourut le 6 décembre 1756. Il a publié, sous le titre de *Bibliotheca agendorum*, le catalogue raisonné d'une très nombreuse collection de brefs, *ordo* et almanachs ecclésiastiques, recueillie par C.-J. Bockelmann, archidiacre de Zell, et l'a enrichie de curieuses notes bibliographiques, Zell, 1726, in-4°. de 280 pages. W—s.

KOENIG (SAMUEL-HENRI), né à Berne, fit ses études en Suisse et en Hollande. Il acquit des connaissances profondes en mathématiques et dans

les langues orientales. De retour dans sa patrie, il fut nommé pasteur à Berne. Lorsque ses querelles avec le clergé, et ses opinions sur le millénarisme, le firent bannir en 1699, il se retira en Allemagne, et fut placé comme ministre français à la cour d'Isenbourg Buedengen. En 1731, il obtint sa grâce à Berne, et fut nommé professeur de mathématiques et de langues orientales. Il mourut en 1750, à l'âge de quatre-vingts ans. L'énumération du grand nombre d'ouvrages de théologie et de polémique qu'il a publiés, serait trop longue et peut-être inutile. U—I.

KOENIG (Samuel), fils du précédent, naquit à Buedingen en 1712, et mourut à la Haye en 1757. Dès sa jeunesse il montra de grands talents, beaucoup d'application et un goût décidé pour les mathématiques et la philosophie. Il fit ses études à Berne, à Lausane, à Bâle, sous Jean Bernoulli, et ensuite à Marbourg, sous le célèbre Wolff. Il avait aussi étudié le droit; et, à son retour à Berne, il fut reçu avocat. Son gout pour les mathématiques l'engagea bientôt après d'accepter une place dans la maison de la marquise du Châtelet. Pendant les trois ans qu'il demeura chez cette dame illustre, il lui enseigna la science à laquelle il s'était dévoué; et l'on sait qu'il eut quelque part à la composition des ouvrages de cette dame. L'académie des sciences de Paris le reçut, en 1740, parmi ses membres correspondants. En 1741, il retourna à Berne, et y prit part aux projets et aux trames dont il a été question dans l'art. de Sam. Henzi. Il fut banni en 1744. Après avoir refusé une place qui lui était offerte à Pétersbourg, il accepta la chaire de philosophie à Franecker. Ce fut à cette occasion qu'il prononça le Discours imprimé depuis, et qui fut très applaudi, *De optimis Wolfianâ et Newtonianâ philosophandi methodis earumque amico consensu*. En 1748, le prince statbouder l'appela près de sa personne, et le nomma conseiller et bibliothécaire. En 1749, les états lui confièrent la chaire de professeur en philosophie et celle de droit naturel à l'académie militaire de la Haye. Il rendit d'éminents services dans cette place; et sa renommée s'augmenta par une querelle fameuse qu'il soutint contre Maupertuis. Cet illustre savant se glorifiait beaucoup de ses découvertes, à l'occasion du principe de la *moindre action*. Kœnig le combattit en partie, et produisit le fragment d'une lettre de Leibnitz, par laquelle il prouvait que celui-ci était le véritable auteur de la découverte dont il s'agissait. Maupertuis intéressa l'académie de Berlin dans sa cause; elle s'érigea en juge, somma Kœnig de produire l'original, et, au defaut, déclara ce fragment supposé et faux. On trouve les détails de cette affaire, qui fit beaucoup de bruit, dans l'*Appel au public*, que Kœnig, publia en 1752, et dans le *Maupertuisiana*, qui n'est qu'un recueil de tout ce qui a paru au sujet de cette dispute. On trouve plusieurs mémoires de Kœnig dans les *Acta eruditorum*, dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, et dans les *Feriæ Groninganæ* d'Engelhard. — Son frère, David Koenig, né à Berne en 1725, mourut à Rotterdam en 1747. Il avait quitté la Suisse avec son frère, et il fut médecin. On a imprimé, après sa mort, sa traduction latine de l'ouvrage d'Arbuthnot, sous ce titre: *Tabulæ antiquorum numerorum, mensurarum et ponderum, pretiisque rerum venalium*, Utrecht, 1756, in-fol. U—I.

KOENIG (Emanuel), né à Bâle en 1658, y mourut en 1731. Son père et son grand-père furent des typogra-

phes renommés. Emanuel s'appliqua à la médecine : il voyagea en France et en Italie ; et il obtint, en 1695, à l'université de sa patrie, la chaire de langue grecque, qu'il changea ensuite contre celle de physique et de médecine théorique. Il était très laborieux, et, outre un grand nombre de dissertations et d'observations insérées dans les *Ephemerides naturæ curiosorum*, il a publié des compilations qui portent ces titres : *Regnum vegetabile* (Bâle, 1696, 1708, 2 vol. in-4°.); *Regnum animale* (Cologne, 1698, in-4°.); *Regnum minerale* (Bâle, 1703, 3 vol. in-4°.); *Thesaurus remediorum ; Georgica helvetica curiosa*, 1705, in-8°. de 1080 pages, etc. — Emanuel Koenig, son fils, naquit à Bâle en 1698, et y mourut en 1752. Il suivit les traces de son père, et il joignit les mathématiques à la médecine. En 1732, il avait été nommé professeur à Bâle. Il a donné une édition de la *Praxis medica* de Félix Plater, ainsi que différentes Dissertations. U—i.

KOENIG (Jean-Gérard), botaniste, naquit en Livonie en 1728 : il passa en Danemark en 1748, et s'y établit comme pharmacien. Quelque temps après, il alla en Suède, où il eut occasion de se fortifier dans la connaissance de la médecine et de l'histoire naturelle, à l'école de Linné, de Wallérius, et d'autres hommes distingués. De retour en Danemark, il fut chargé de faire un voyage d'histoire naturelle dans l'île de Bornholm. A ce voyage succéda celui d'Islande en 1764. Il passa un an dans cette île, et en rapporta une riche moisson de plantes rares. Envoyé à Tranquebar en 1767, il fut presque uniquement occupé de botanique : après avoir parcouru les deux presqu'îles de l'Inde, et recueilli une grande quantité de plantes, il se préparait à pénétrer dans le Tibet, lorsque la mort le surprit à Tranquebar (selon *Adelung*), ou près de Madras (*Meusel*), le 31 juillet 1785. On a de lui : I. *Diss. inaug. de indigenorum remediorum ad morbos cuivis regioni endemicos expugnandos efficaciâ*, Copenhague, 1773, in-8°. Cette Dissertation fut annoncée avec de grands éloges dans la Gazette littéraire de Göttingue, en 1774. II. *Relation du voyage de l'auteur en Islande*, en allemand, dans les *Travaux de la société d'histoire naturelle de Berlin*, deuxième partie, n°. 32. III. *Histoire naturelle des termites ou fourmis blanches.* Plusieurs de ses observations sur des objets remarquables d'histoire naturelle, se trouvent dans le *Naturaliste.* Muller (*Nov. acta natur. curiosor.*, volume 4, page 203 et suivantes); Zoega (*Voyage en Islande*, tom. II, page 233); Retzius, dans ses *Observations botaniques*, ont fait connaître les plantes découvertes par Kœnig. C'est une d'entr'elles qui lui a été consacrée par Linné, sous le nom de *Kœnigia*, genre de la triandrie-trigynie de Linné, et de la famille des polygonées de Jussieu. Il laissa des manuscrits très curieux, qu'il avait légués au chev. Banks. On trouve sur Kœnig de plus grands détails dans la *Gaz. litter. univ.* 1786, et dans la feuille d'annonce de la même, 1794, n°. 134. D—u.

KOENIGSHOVEN (Jacques Twinger, plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur du XIVe. siècle, naquit à Strasbourg en 1346, de parents riches et considérés. Il avait trente-six ans lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique, et il ne tarda pas à être pourvu de la cure de Drusenheim : il fut ensuite nommé vicaire-général, notaire apostolique et chancelier de l'évêque de Strasbourg. Il

obtint en 1393 un canonicat de l'église de St.-Thomas, fut chargé en 1411 de desservir la chapelle de St.-Gall, dans l'enceinte de la maison que les empereurs avaient à Strasbourg (1), et mourut en 1420, âgé de soixante-quatorze ans. Twinger fut inhumé dans l'église St.-Thomas, sous une tombe avec épitaphe. C'était un homme fort laborieux, et instruit pour le temps où il a vécu. On a de lui: *Chronicum latinum*. Ce n'est guère qu'un abrégé du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, et de la chronique de Martin Polonus, les deux écrivains qu'il regardait comme les plus véridiques: mais il y a rassemblé, dans l'ordre des temps, tous les faits relatifs à la ville de Strasbourg et à son diocèse; et cette partie de son travail est fort utile. Cette chronique est divisée en huit parties ou chapitres; elle est conservée en manuscrit à la Bibliothèque publique de Strasbourg. Schœpflin se proposait de la publier dans ses *Rerum Alsaticarum scriptores*. Twinger traduisit lui-même sa chronique en allemand, et y fit en même temps des additions importantes. Les trois premiers chapitres de cette traduction ont été imprimés dans le xve. siècle, petit in-fol. de 181 feuillets. Braun croit cette édition sortie des presses d'Augsbourg, en 1474 (Voy. *Notitia de libris ab artis typogr. inventione*, etc., *in biblioth. monasterii ad. SS. Udalricum et Afram Augustæ extantibus*, page 48). Jean Schilter, qui ne connaissait pas cette édition, en donna une nouvelle, complète, avec des notes, Strasbourg, 1678, in-4°. Beness de Horzowitz a publié une traduction de cette chronique en langue bohème, Prague, 1488, in-fol.; mais il a supprimé de la préface le nom de Kœnigshoven, et l'a remplacé par le sien. On a encore de Twinger un *Vocabulaire* latin avec les explications en allemand. Oberlin en a publié un *Specimen*; et Scherz en a inséré un grand nombre d'articles dans son *Glossarium germanicum medii ævi*. Haller (*Biblioth. hist. de la Suisse*, tom. IV, pag. 162) a confondu notre auteur avec Jacques de Kœnigshofen, chevalier de l'ordre teutonique, qui florissait dans le xve. siècle, et dont on conserve en manuscrit dans la Bibliothèque de Zurich et ailleurs une *Chronique helvétique* en allemand. On renvoie, pour les détails, à la dissertation de J. Oberlin: *De Jacobo Twingero Regiovillano vulgò Jacob von Koenigshoven*, Strasbourg, 1789, in-4°., avec une planche offrant des *Specimen* des deux manuscrits autographes de la Chronique et de l'édition d'Augsbourg.

W—s.

KOENIGSMARCK (JEAN-CHRISTOPHE, comte DE), fut un des généraux de Gustave-Adolphe, qui, après la mort de ce prince, soutint avec le plus de succès la gloire des armes suédoises. Il était né en Allemagne en 1600, et il fit quelques campagnes dans l'armée des Autrichiens. En 1630, il entra au service du roi de Suède, qui apprécia ses talents militaires, et l'employa dans plusieurs occasions importantes. Gustave ayant terminé sa carrière à Lutzen, Kœnigsmarck fut envoyé contre les impériaux en Westphalie, et leur livra plusieurs combats sanglants, où il déploya autant de courage que d'habileté. En 1641, il fut envoyé par Banier à l'armée française, pour demander la jonction de cette armée avec les troupes de Suède. Mais dans le même temps, il apprit que Banier était mort

(1) Cette maison ou palais, en allemand *Kænigshöf*, en latin *Regiovilla*, a donné à Twinger le surnom sous lequel il est connu.

à Halberstadt. Il rejoignit aussitôt l'armée suédoise, battit les Autrichiens près de Wolfenbuttel, et prit une position avantageuse. Cependant la mort de Banier occasionna un grand mouvement parmi les soldats, dont ce héros avait été le chef principal depuis plusieurs années. Ils se livrèrent au pillage, refusèrent de reconnaître la subordination militaire, et furent soutenus par des officiers mécontents. Kœnigsmarck parvint à les faire rentrer dans le devoir, et les contint jusqu'à l'arrivée de Tortenson, que le gouvernement de la Suède avait nommé général en chef. Tortenson amenait en même temps un renfort de huit mille hommes; et les opérations reprirent une nouvelle activité. Kœnigsmarck en partagea la gloire, prenant des places importantes, et déployant dans les batailles le zèle le plus actif et la plus brillante valeur. S'étant détaché de l'armée principale, il poursuivit les ennemis en Westphalie, en Saxe, et enfin il entreprit une expédition en Bohème, que termina la prise de Prague, l'an 1648. Un riche butin tomba entre les mains des Suédois; et le général envoya en Suède plusieurs objets précieux, parmi lesquels se trouvait le manuscrit d'*Ulphilas*, appelé *Codex argenteus*, qui est encore conservé à la bibliothèque d'Upsal. La paix ayant été conclue, Kœnigsmarck fut nommé gouverneur des duchés de Brème et Verden, cédés à la Suède. En 1650, il se rendit à Stockholm pour assister au couronnement de Christine, qui l'éleva à la dignité de comte, et lui donna le titre de feld-maréchal. Il retourna ensuite sur le théâtre des combats avec Charles-Gustave, lorsque ce prince fit la guerre en Pologne; mais une espèce de trahison l'ayant fait tomber entre les mains de l'ennemi, il fut détenu pendant plusieurs années comme prisonnier à Dantzig. Remis en liberté à la paix d'Oliva, il reprit ses fonctions de gouverneur des duchés de Brème et de Verden. En 1662, il fit un voyage à Stockholm, où il mourut l'année suivante. Ses talents militaires devinrent l'héritage de son fils, qui est le sujet de l'article suivant.— KŒNIGSMARCK (Othon-Guillaume, comte DE), généralissime au service de Venise, naquit à Minden, en Westphalie, le 5 janvier 1639. Après avoir fait un cours d'études en Allemagne, il parcourut la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, et servit sous le comte de Schomberg. En 1661, la cour de Suède l'envoya comme ambassadeur extraordinaire près de Charles II, roi d'Angleterre, et à plusieurs cours d'Allemagne. Mais il était destiné à se distinguer principalement dans la carrière des armes. Nommé par Charles XI ambassadeur de Suède en France, il demanda de pouvoir suivre Turenne. Les exploits de ce grand capitaine enflammèrent son ame; et il donna au siége de Maestricht, ainsi qu'à la bataille de Senef, des preuves de courage et de talents, qui lui obtinrent une grande considération. Louis XIV le créa maréchal-de-camp, et lui fit présent d'une très belle épée. Rappelé par Charles XI, il combattit les ennemis de la Suède en Allemagne; mais il fut si mal secondé, qu'il ne put empêcher que les possessions suédoises ne fussent envahies. Le roi reconnut cependant son zèle, et le nomma, après la paix, gouverneur-général de Poméranie. Mais son ardeur guerrière se réveilla bientôt : il fit une campagne en Hongrie contre les Turcs; et, en 1686, il entra au service de la république de Venise, en qualité de généralissime. Il battit les Turcs en Morée,

au passage des Dardanelles, et s'empara d'Athènes. L'expédition malheureuse de Négrepont fut entreprise contre son avis ; il ne négligea cependant aucun moyen pour la faire réussir : mais il fut atteint subitement d'une fièvre violente, qui le conduisit au tombeau le 25 septembre 1688. Sa femme, qui l'avait accompagné dans toutes ses campagnes, fit transporter son corps en Allemagne, où il fut enterré à Stade. Le sénat de Venise lui fit élever un monument avec cette inscription : *Othoni Wilh. à Kœnigsmarck, terrest. copiarum contrà Turcas præfecto, semper victori.* Kœnigsmarck avait des connaissances profondes en histoire, en philologie et en littérature : il cultivait la poésie allemande, et a laissé, dans cette langue, un Recueil d'hymnes sacrées imprimées à Stockholm en 1682. On a aussi de lui un *Voyage de Madrid à Lisbonne* (fait en société avec M. de Cheuppes), traduit en français sur le manuscrit espagnol, et inséré dans le *Journal du Voyage d'Espagne*, Paris, 1669, in-4°., page 231 et suiv.

C—AU.

KOENIGSMARCK (MARIE-AURORE, comtesse DE), l'une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles de son temps, était fille du comte de Kœnigsmarck, général suédois, et naquit dans le duché de Brème vers 1673. Son père fut tué, la même année, au siége de Bonn ; et l'intéressante orpheline, que le sort poursuivait au berceau, fut transportée à Hambourg, où sa mère se retira avec sa famille, composée d'un fils et de trois filles. Aurore annonça, dès son enfance, les dispositions les plus heureuses, que développa bientôt une éducation soignée. Aux charmes de l'esprit, elle joignait ceux de la figure : mais à peine soupçonnait-elle sa beauté dont l'éclat devait lui être si funeste ; et elle consacrait tous ses moments à la culture des arts, son unique consolation. Aurore atteignait à sa dix-septième année lorsqu'elle perdit sa mère ; et ce malheur fut bientôt suivi de la mort de son frère, le comte Philippe de Kœnigsmarck. Ce jeune seigneur était parvenu, dit-on, à inspirer une passion violente à la princesse de Zelle, et sa mort fut le châtiment de sa témérité. (*V.* BRUNSWICK-LUNEBOURG-ZELLE, VI, 147.) Il laissait une fortune assez considérable entre les mains des banquiers de Hambourg, qui refusaient de la rendre à ses héritiers, sous le prétexte qu'on ne pouvait représenter l'acte légal de son décès. Aurore se rendit à Dresde avec ses deux sœurs, afin d'implorer la justice de l'électeur Frédéric-Auguste. Ce prince, si connu par sa galanterie, fut frappé de la beauté d'Aurore, et mit tout en œuvre pour la séduire. La résistance qu'il éprouva ne fit qu'accroître sa passion, et il finit par triompher des scrupules de sa maîtresse. Leur intimité fut bientôt connue de toute la cour. Aurore chercha à se faire pardonner sa faiblesse par sa conduite ; et elle mérita même l'affection de l'électrice, qu'elle dédommageait par les soins les plus délicats des peines qu'elle lui avait causées. Loin de retenir près d'elle son amant, elle se montrait jalouse de sa gloire ; ce fut elle qui lui conseilla d'aspirer au trône de Pologne, et qui lui indiqua les moyens d'y parvenir. La comtesse de Kœnigsmarck devint mère, en 1696, d'un fils qui fut nommé Maurice, et qui s'est placé, par ses talents et sa valeur, au rang des plus grands capitaines des temps modernes (*Voy.* Maurice, comte de SAXE). Une indisposition, suite de sa couche, ne tarda pas à éloigner d'elle son illustre amant, qui continua

cependant à lui témoigner beaucoup d'estime; mais les mépris d'une nouvelle favorite engagèrent la comtesse à demander la permission de se retirer de la cour. Elle alla habiter l'abbaye de Quedlinbourg, dont elle était doyenne, et parut ne plus vivre que pour son fils, dont l'éducation occupait tous ses instants. Frédéric-Auguste lui confia, en 1702, une mission diplomatique assez délicate près du roi de Suède Charles XII, honneur qu'aucune femme n'avait eu jusqu'alors, excepté la comtesse de Guébriant (*Voy.* Guébriant). Elle se rendit au quartier-général du héros suédois; mais ce prince refusa de la voir: elle s'en plaignit très agréablement, disant qu'elle était bien malheureuse d'être la seule personne au monde à laquelle ce grand prince eût tourné le dos. A son retour, elle fit part à Frédéric-Auguste des renseignements peu favorables qu'elle avait recueillis sur son principal ministre; mais celui-ci, aidé de la nouvelle favorite, la fit congédier, et il lui fut même défendu de reparaître à la cour. Elle se consola de cet exil, aussi injuste que rigoureux, par sa tendresse pour son fils, à qui elle consacra le reste de sa vie. Elle mourut vers 1725, âgée d'environ cinquante-deux ans. La comtesse de Kœnigsmarck, dit Voltaire, parlait les langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vus, avec autant de délicatesse que si elle y fût née. Elle avait composé pour Charles XII des vers français qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles, et que l'histoire doit conserver. On les trouvera dans l'*Histoire du maréchal de Saxe*, Dresde, 1755, tome 1er., page 208. Elle a laissé un grand nombre d'odes et d'autres pièces en allemand, qu'on gardait en manuscrit à l'abbaye de Quedlinbourg. La courte notice que l'éditeur du Dictionnaire de Chaufepié a consacrée à la comtesse de Kœnigsmarck, n'est qu'une suite d'erreurs et d'inexactitudes. W—s.

KOEPING. *Voy.* Kioeping.

KOEPPEL (Jean-Thomas), calligraphe, né, en 1711, à Marktleuten, dans la principauté de Bayreuth, avait d'abord appris le métier de tailleur. En voyageant, selon l'usage des artisans allemands, pour se perfectionner dans son état, il séjourna quelque temps à Vienne, s'y exerça dans la calligraphie et le dessin, et il y quitta l'aiguille pour la plume, qu'il apprit à manier avec une habileté peu commune. Sa belle écriture lui procura une place de copiste chez un ambassadeur. Il fut ensuite expéditionnaire et maître d'écriture de la cour dans sa patrie. Il mourut à Bayreuth le 21 juillet 1762. Ses modèles d'écriture eurent une grande vogue et furent gravés. Il dessina à la plume, pour le margrave de Bayreuth, des vues des montagnes de ce pays; ces dessins sont encore admirés aujourd'hui. Il ne pouvait suffire aux demandes de modèles qu'on lui adressait de tous côtés; et ce fut sur son écriture que se forma celle de tous les maîtres de l'Allemagne méridionale. Il a publié trois Recueils d'Exemples; l'un a paru à Hildburghausen, 1772; le dernier a pour titre: *Livre d'écriture à la façon moderne française*. Il a gravé lui-même un assez grand nombre de morceaux, et ses dessins sont recherchés des amateurs. D—g.

KOERNER (Théodore) naquit à Dresde en 1788. Il annonça dès l'enfance cette ardeur d'imagination qui fait les poètes. Son père, conseiller du gouvernement saxon, était lié très intimement avec Schiller, qui se plut à cultiver les heureuses dispositions du jeune homme pour la littérature. En 1811, Kœrner achevait ses

études à Leipzig : enthousiaste de l'indépendance germanique, il ne négligea rien pour propager une doctrine qui ne pouvait se professer, à cette époque, sans les plus grands dangers; aussi ne tarda-t-il pas à recevoir une défense formelle de fréquenter aucune des universités de la Saxe. Il prit le parti de se retirer à Vienne, et de travailler pour le théâtre. Le succès de ses premières pièces (parmi lesquelles on distingua *Toni*, et surtout *Zriny*, drames en cinq actes) le fit rechercher dans les meilleures sociétés, et lui procura la place de secrétaire de la régie du théâtre de la cour, avec un traitement de 2000 florins. La tournure que prirent en 1812, après la retraite de Moscou, les affaires de l'Allemagne, enflamma le courage de Kœrner. La passion des lettres, une existence heureuse, l'amour même, ne purent le retenir; il partit pour Breslau et s'enrôla, comme simple soldat, dans le corps prussien des chasseurs à cheval de Lutzow. La bravoure qu'il montra dans le combat de Lutzen lui valut le grade de sous-officier. Bientôt après, son corps tomba dans une embuscade; il y fut blessé grièvement, parvint néanmoins à s'échapper à travers les bois, mais y resta toute la nuit sans secours. Ce fut au matin que des paysans vinrent à lui, l'enlevèrent et le cachèrent chez eux jusqu'à sa convalescence. Il charma les ennuis de sa retraite par des chants belliqueux, et regagna, ensuite, l'armée prussienne, à la faveur d'un déguisement. Il obtint une lieutenance sur le champ de bataille, le 8 octobre; mais la mort vint l'arrêter au milieu de sa glorieuse carrière, le 18, dans les plaines de Leipzig : il n'avait pas encore atteint sa vingt-cinquième année. On a publié le recueil des poésies de ce nouveau Tyrtée, à Vienne, en 1814, sous le titre de *La Lyre et l'Epée*. L'amour de la gloire et le patriotisme y parlent un langage plein d'énergie et de noblesse. Si l'expression n'en est pas toujours correcte, il serait impossible que le coloris en fût plus vif et plus animé.

St—t.

KOERTEN (Jeanne). *V.* Block.

KOETS (Roelof), peintre de portraits, né à Zwoll, le 16 janvier 1655, reçut de son père les premières leçons de son art; mais Gerard Terburg devint son maître ; et Kœts surpassa bientôt tous ses condisciples. Terburg en ayant fait publiquement l'aveu, les autres élèves en conçurent une telle jalousie, que le jeune peintre, pour éviter les effets qui pouvaient en résulter, fut obligé, d'après les conseils mêmes de son maître, de quitter l'atelier. Kœts avait alors dix-huit ans. Il résolut d'étudier uniquement la nature, convaincu qu'on ne peut s'égarer en suivant une semblable route. Le comte de Dalwigh le connut, et le fit connaître au prince Henri Casimir, stathouder de la Frise, qui l'accueillit à sa cour, et se fit peindre plusieurs fois par lui, ainsi que son épouse et ses enfants. Peintre excellent, Kœts était encore un musicien distingué ; et ce double talent lui procurait l'entrée des meilleures sociétés. Dans la Gueldre, il peignit le roi Guillaume, et un grand nombre d'Anglais et d'Allemands distingués qui se trouvaient au château de Loo, à la suite du roi. Il se rendit ensuite à la Haye, où il exécuta également un nombre infini de portraits. Il était doué d'une telle facilité, que, seul, et sans le secours d'aucun élève, il a peint plus de cinq mille portraits. Tous cependant sont bien terminés; et l'on en vante le dessin, le naturel, la couleur, le choix des poses et l'excellence des accessoires.

Mais comme il était extrêmement laborieux, et que, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante-dix, il ne cessa d'être employé, on conçoit facilement le grand nombre de portraits sortis de son pinceau. Dans un âge aussi avancé, il se trouva mal en essayant de fixer sur la toile les traits d'un bourguemestre de Deventer; on le ramena chez lui fort incommodé, et il mourut dans sa ville natale, le 25 juin 1725. P—s.

KOHL (JEAN-PIERRE), écrivain laborieux, naquit à Kiel en 1698, et s'appliqua à l'etude avec beaucoup d'ardeur. Appelé, en 1725, à St.-Pétersbourg, il y remplit avec distinction, pendant trois ans, la chaire d'histoire ecclésiastique et celle de belles-lettres; mais ne pouvant supporter la rigueur du climat de la Russie, il vint s'établir à Hambourg, qu'il quitta en 1768 pour se fixer à Altona, où il mourut le 9 octobre 1778, après avoir donné sa bibliothèque au gymnase de la même ville. (*Voy.* P. C. Henrici, *Progr. de Bibliothecâ gymnasii Altonani narratio*, Altona, 1772, in-4°.) Kohl est surtout connu par le *Journal littéraire* de Hambourg, en allemand, qu'il rédigea depuis 1732, avec peu de succès, mais qu'il ne laissa pas de continuer pendant vingt-cinq ans, et dont la collection forme 26 vol. in-8°. On a encore de lui : I. *Theologia gentilis Cimbricæ purioris specimen primum*, Kiel, 1723, in-4°. L'auteur recherche dans cette dissertation quelles ont été les opinions religieuses des Cimbres; et il prouve, par une foule de témoignages respectables, que ces peuples, si fameux par leurs vertus guerrières, croyaient à l'immortalité de l'ame et avaient une notion assez distincte de la résurrection des corps. II. *Ecclesia græca lutherizans, sive Exercitatio de consensu et dissensu orientalis græcæ speciatim russicæ et occidentalis lutheranæ ecclesiæ in dogmatibus*, Lubeck, 1723, in-8°. III. *Introductio in historiam et rem litterariam Slavorum imprimis sacram, seu Historia critica versionum Slavonicarum maximè insignium, nimirùm codicis sacri et Ephremi syri, II libris absoluta; accedunt duo sermones Ephremi syri nondùm editi de S. Cœnâ, fidei lutheranæ testes et vindices*, Altona, 1729, in-8°. Cet ouvrage, plein d'érudition, est fort estimé des protestants; on en trouve l'analyse dans les *Acta eruditor. Lipsiens.* de la même année (1). IV. *Deliciæ epistolicæ sive epistolarum insignium Fasciculus Majoragii, Grævii, Bartholini, Schefferi, aliorumque virorum disertissimorum, cum vitâ Majoragii*, Leipzig, 1731, in-8°. V. La *Vie de Bayle*, par Desmaizeaux, traduite en allemand. VI. *De epistolis à Jo. Hevelio partim, partim ad ipsum scriptis adhuc ineditis Dissertatio epistolica.* Cette lettre est insérée dans le Supplément aux *Acta eruditor. Lips.*, t. IX, pag. 359. VII. *Bibliothèque de Hambourg*, ou Recueil de mélanges de littérature et d'histoire (en allemand), Hambourg, 1743-45, 3 vol. in-8°. Kohl est l'editeur de l'ouvrage de Dan. Georg. Morhof : *De legendis, imitandis et excerpendis auctoribus*, Hambourg, 1731, in-8°. Il promettait plusieurs ouvrages qui n'ont point paru, et dont les manuscrits doivent exister dans quelques bibliothèques d'Allemagne : 1°. *Versio latina ma-*

(1) Les notes dont il avait accompagné les deux Discours de St.-Ephrem, ont été victorieusement réfutées par le Brun et Renaudot, et par un anonyme, qui publia : *Antirrheticon seu confutatio annotation. Jo. Kohlii ad geminos S. Ephraemi de S. Cœnâ sermones*, Rome, 1740, in-8°.

nuscr. slavonici de concilio ultimo moscovitico ; 2°. *Historia ecclesiæ ruthenæ schismaticâ* ; 3°. *Vera antiquæ Ruthenorum fidei et religionis effigies ex libro ejus symbolico* ; 4°. *Systema religionis muhamedanæ ex princ. Demetr. Cantemirii slavonico-ruthenâ linguâ in latin. translatum* ; 5°. *Fasciculus dissertation. historiam scythicam, slavonicam et cimbricam illustrantium* ; 6°. *Catalogus librorum græcorum slavonicorum man. in bibliothecis Moscuensibus* ; 7°. *Tres Ephremi syri sermones adhuc inediti ex vers. slavonicâ translati* ; 8°. *De perpetuo gr. et lat. ecclesiæ dissensu contrà Leon. Allatium* ; 9°. *Theologiæ gentilis cimbricæ purioris Compendium* ; 10°. *Vita Jo. Hevelii, mathematici* (Voy. *Acta erudítor. Lipsens. ann.* 1729). W—s.

KOIALOWICZ (Albert), jésuite et historien, né en Lithuanie en 1609, envoyé par ses supérieurs à Rome, pour y assister à l'assemblée des procureurs, mort en 1674, a écrit : I. *De rebus gestis, anno* 1648, *et sequenti contrà Cosacos Zaporovios rebelles*, Wilna, 1751, in-4°. II. *Annales de Tacite*, en polonais; publiées par T. Mostowski, d'après un manuscrit qu'avait M. Chreptowicz, chancelier de Lithuanie, Varsovie, 1803, in-8°. Ce volume fait partie du *Choix d'auteurs polonais*, en 26 vol. in-8°. III. *Vita Ven. P. Lancicii*, Prague, 1690, in-12. IV. *Elogia imperatorum ex Austriacâ familiâ*, Wilna, 1639. V. *Annus sæcularis primus societatis Jesu*, Wilna, 1640, in-4°. VI. *Compendium ethicæ aristotelicæ*, ibid., 1645, in-4°. VII. *Fastes de la maison de Radzivill*, en polonais, Wilna, 1653, in-4°. VIII. *Historiæ Lithuanæ pars prior*, Dantzig, 1650, in-4°. IX. *Historiæ Lithuanæ pars posterior*, Anvers, 1669, in-4°. Ces deux ouvrages sont ceux qui ont établi la réputation de Koialowicz ; nous allons en donner une courte analyse. Le premier, qui traite de la Lithuanie, avant que ses habitants eussent embrassé la religion chrétienne, et avant que le grand-duché fût réuni à la Pologne, est divisé en neuf livres ; dans le premier l'auteur discute l'origine des Lithuaniens, leurs rapports avec les Alains, les Huns, les Hérules, et les autres peuples barbares qui sortirent du Nord pour se jeter sur l'Empire romain : dans le second, il parle de l'arrivée d'une colonie qui, venue d'Italie, alla s'établir sur les bords du Niémen ; il place ces événements vers l'an 900. De là il suit l'histoire de Lithuanie jusqu'à 1387, où Wladislas Jagellon, devenu roi de Pologne, revient en Lithuanie pour y établir la religion chrétienne, qu'il venait d'embrasser. Dans la seconde partie, Koialowicz expose en huit livres l'Histoire des Lithuaniens, depuis leur conversion au christianisme et leur réunion avec la Pologne, jusqu'à l'année 1572, qui est celle de la mort du roi Sigismond-Auguste. L'auteur a travaillé avec soin et sur de bons matériaux ; il a corrigé les erreurs dans lesquelles Stryikowski, le premier historien de Lithuanie, était tombé ; son style est pur, coulant et harmonieux. Nous avons encore de lui quelques ouvrages sur la théologie et sur la philosophie. G—y.

KOLBE (Pierre), voyageur allemand, naquit en 1675 à Wunsiedel, dans le pays de Bayreuth, de parents très pauvres. Il s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques et de l'astronomie ; s'aida, pour terminer ses cours, du produit des leçons qu'il donnait lui-même, et après

avoir pris ses degrés, suivit à Berlin, comme secrétaire, un conseiller du roi de Prusse. Celui-ci, ayant formé le dessein d'envoyer à ses frais une personne intelligente au cap de Bonne-Espérance pour y faire des observations astronomiques, jeta les yeux sur Kolbe, qui partit d'Amsterdam le 8 janvier 1704. La traversée lui fut singulièrement pénible; il perdit tous ses cheveux. Le 12 juin, il débarqua au Cap : il ne négligea rien pour bien remplir les vues de son patron, lui écrivit assidument, et entretint aussi des correspondances avec des savants en Europe et des missionnaires dans les Indes. Il avait, depuis son arrivée, habité l'intérieur des terres pour être moins distrait. La mort du conseiller dérangea sa position; il quitta les lieux où il vivait, et accepta l'emploi de secrétaire de deux districts de la colonie. Une ophtalmie, qui le priva presqu'entièrement de la vue en 1712, le força de donner sa démission, et de revenir en Europe : ce fut à Amsterdam, où il arriva le 22 août 1713, qu'il éprouva quelque adoucissement à son mal. Un de ses amis, médecin à Rastadt, le mit en état de lire et d'écrire avec une loupe. Kolbe alla vivre ensuite près de sa mère. Sa tendresse pour elle lui fit refuser des places lucratives, qui l'auraient contraint à s'en éloigner. Il accepta celle de recteur du gymnase de Neustadt sur Aisch, ville voisine; se fit estimer par son exactitude à remplir ses fonctions, et par le savoir dont il donnait des preuves, et mourut pauvre le 31 décembre 1726. On a de lui : I. *Dissertatio inauguralis de naturâ cometarum eorumque sicut et cæterorum syderum in sublunares creaturas influentiâ seu virtutibus*, Halle, 1701, in-4°. II. (en allemand) *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, Nuremberg, 1719, 3 vol. in-fol., fig., cartes et plans. Ce livre fut le premier qui fit connaître en détail la colonie dont il traite. On y trouve d'abord l'histoire de la découverte du pays et de l'établissement des Hollandais; une très ample description des mœurs, usages, origine, langage et caractère des Hottentots; l'état du gouvernement hollandais, enfin la description topographique et l'histoire naturelle. On ne peut douter que Kolbe n'ait mis la plus grande attention à ne dire que des choses vraies : néanmoins des voyageurs, qui ont visité le Cap après lui, ont relevé plusieurs inexactitudes qui lui sont échappées. Il avait corrigé les erreurs ou les faussetés des écrivains qui l'avaient précédé, et il alléguait à l'appui de ses assertions, son long séjour dans l'intérieur du pays qui l'avait mis à même d'observer avec plus de facilité et de maturité que ses devanciers. Un auteur instruit et recommandable l'a pourtant accusé de n'avoir recueilli ses renseignements que dans les tabagies du Cap, dont il ne sortait pas, et où des matelots ivres faisaient son unique société. Ce jugement amer ne peut qu'être taxé d'injustice quand on se rappelle la vie entière de Kolbe. On doit, au reste, convenir que son ouvrage renferme des récits réellement extraordinaires : il fournit néanmoins des détails intéressants encore et même curieux, après les nombreuses relations qui ont paru depuis une trentaine d'années. Il montre peu de prétentions, car il parle rarement de lui; son extrême bonhomie lui aura fait ajouter foi aux rapports des colons, ou menteurs ou crédules. Son livre fut bien accueilli malgré les longueurs que l'on y remarqua : il fut traduit en hollandais, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-fol., ornés de figures qui valent

mieux que celles de l'original ; et en anglais, mais réduit, Londres, 1731, 2 vol. in-8°. Jean Bertrand en donna un extrait en français, intitulé : *Description du cap de Bonne-Espérance, où l'on trouve tout ce qui concerne l'histoire naturelle du pays, la religion, les mœurs, les usages des Hottentots, et l'établissement des Hollandais*, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-12, fig. Cet extrait fut traduit en allemand, Francfort, 1745, in-4°., fig. ; et la même version a ensuite été réimprimée avec des extraits de l'abbé de la Caille, et traduite en diverses langues. III. *Observatio de aquis Capitis Bonæ Spei*, dans les *Acta erud. Lips.*, tom. VII, suppl., 1716 ; quelques autres écrits, et des manuscrits conservés dans la bibliothèque de Neustadt. E—s.

KOLLAR DE KERESZTEN (Adam-François de), chevalier du royaume de Hongrie, directeur et premier garde de la bibliothèque impériale de Vienne, naquit à Tarchoura en Hongrie, l'année 1723. Il fit ses études à Tyrnau, et entra dans l'ordre des jésuites, où il resta jusqu'en 1748. Peu après il fut attaché à la bibliothèque impériale ; et à la mort de Van Swieten, en 1772, il en fut nommé directeur. Appelé par Marie-Thérèse à diverses négociations relatives aux provinces polonaises qui venaient d'être incorporées dans la monarchie autrichienne, il s'en acquitta avec tant de succès que l'impératrice lui fit présent du domaine de Keresztèn en Hongrie. Il mourut le 10 juillet 1783. L'histoire de son pays, les langues hébraïque, grecque et turque, furent les principaux objets de ses études. Il donna des soins éclairés à la bibliothèque dont il avait l'inspection, en augmenta les trésors, et en facilita l'usage aux savants. Ses principaux ouvrages sont : I. *Fr. Mesgnien Meninski Institutiones linguæ turcicæ, edit. altera methodo ling. turc. suo marte discendi aucta*, Vienne, 1756, 4 vol. in-4°. Le second volume appartient presque en entier à Kollar. II. *Analecta monumentorum Vindobonensia*, 2 vol. in-fol., 1761-1769, in-fol., ibid. III. *Caspari Ursini Velii de bello Pannonico lib. X ex codicibus nunc primum in lucem prolati*, etc., 1762, ibid., in-4°. IV. *Nicol. Olahi Attila seu de originibus gentis Hungaricæ, ritu, habitu et rebus bello paceque ab Attilâ gestis lib. II, nunc primum ex codice Cæsareo editi*, 1763, in-8°., ibid. Cet ouvrage, accompagné de savantes remarques, est classique pour la connaissance de la Hongrie. V. Une nouvelle édition totalement refondue du grand ouvrage de Lambecius, *Commentariorum de aug. bibliothecâ Cæsareâ Vindobonensi*, 1766-82, 2 vol. in-fol. VI. *Supplementorum liber primus posthumus*, Vienne, 1790, in-fol. Ce volume de supplément à l'ouvrage précédent donne la notice raisonnée de 138 manuscrits ; mais l'ouvrage entier est loin de comprendre tous les manuscrits de la bibliothèque de Vienne. VII. *Historiæ jurisque publici regni Hungariæ amœnitates*, Presbourg, 1783, 2 vol. in-8°. C—au.

KOLLOWRATH (Léopold Krakowski, comte de), était né en Bohême, d'une ancienne famille de ce pays. Il se voua à la carrière politique, et entra au service d'Autriche en 1748. Il servit l'Etat sous cinq règnes, ceux de François Ier., de Marie-Thérèse, de Joseph II, de Léopold II et de François II. Revêtu du ministère de l'intérieur pendant plusieurs années, il eut occa-

sion de donner des preuves signalées de son zèle et de ses talents. Il avait obtenu de plus la dignité de grand-chancelier de Bohème ; et il était chevalier de la Toison-d'Or, ainsi que grand'croix des ordres de St.-Etienne et de St.-Léopold. En 1808, le comte de Kollowrath, très affaibli par l'âge, demanda et obtint sa démission du ministère de l'intérieur, et fut remplacé par le comte de Zinzendorf. Il mourut le 2 novembre 1809, âgé de quatre-vingt-trois ans. La même famille a donné plusieurs autres hommes d'état à l'Autriche, et a toujours joui d'une grande considération en Allemagne. C—AU.

KOLYN (NICOLAS, vulgairement *Klaas*), est mentionné par Foppens dans sa *Bibliotheca Belgica*, tom. II, pag. 913, comme un moine bénédictin de l'abbaye d'Egmond, près de Harlem (1), ayant vécu pendant la seconde moitié du XIIe. siècle, et laissé en langue flamande une chronique rimée, de onze à douze cents vers, des premiers comtes de Hollande, jusqu'à l'an 1156. Cette chronique, que le savant Gérard Dumbar, secrétaire de la ville de Deventer, publia dans le premier volume de ses *Analecta Belgica*, Deventer, 1719, in-8°., fit grand bruit parmi les littérateurs hollandais à l'époque de son apparition. Corneille Van Alkemade, commis aux octrois de la ville de Rotterdam, amateur enthousiaste de tout ce qui concernait l'histoire et les antiquités de sa patrie, et auteur ou éditeur de plusieurs ouvrages sur le même objet, s'était annoncé le premier comme possesseur de ce trésor littéraire. Il consentit à en communiquer une partie à Antoine Mathæus, qui enrichit de cette curiosité le neuvième volume de ses *Analecta Belgica* en 1709. La chronique entière avait vu le jour pour la première fois, dans le recueil de Dumbar sus-mentionné. Enfin Gérard Van Loon en donna une édition soignée et accompagnée d'un Commentaire, à la Haye, en 1745, in-fol. Cette chronique rimée obtint d'abord en Hollande une confiance presque générale. Jean Wagenaar partagea ce sentiment, et se servit du *Klaas Kolyn* comme d'un monument authentique, dans la première édition de sa belle *Histoire de Hollande*, en vingt-un volumes in-8°. Balthasar Huidecoper fut le premier qui soupçonna et qui constata l'imposture. Détrompé comme lui, Wagenaar inséra dans le troisième volume des *OEuvres de la Société philologique hollandaise de Leyde*, pag. 201-236, un Mémoire où il déduit avec force les motifs en faveur du rejet de ce prétendu monument historique, dont il ne s'est plus étayé depuis, et qui est aujourd'hui entièrement décrédité en Hollande. Il est bien avéré qu'Alkemade lui-même avait été mystifié avec cette chronique ; mais on en ignore le véritable fabricateur, qui, en même temps qu'il a dû être un homme doué de connaissances et de talent, s'est donné bien de la peine sans que l'on voie trop pourquoi. On a porté quelques soupçons sur un avocat de Bois-le-Duc, nommé Henri *Graham*, mais bien plus sur un graveur en taille-douce de Harlem, nommé Regnier *de Graaf*, le même qui fit connaître et vendit le manuscrit à Alkemade. M. de Vries, dans son *Histoire de la Poésie hollandaise* a eu bien raison de passer sous silence le Klaas

(1) Cette abbaye fut détruite dans les guerres civiles des Pays-Bas, en 1573. On en regrette surtout la bibliothèque, qui déjà, vers la fin de 1572, avait été misérablement saccagée et dispersée par les milices révolutionnaires de Didéric Sonoi.

Kolyn. Dans son *Histoire de la langue hollandaise*, M. Ypey en a fait justice, pag. 322 et suiv. M. l'archiviste Van Wyn a jeté quelque nouveau jour sur l'historique de cette imposture, dans son recueil intitulé : *Loisirs domestiques* (Huiszittend Leeven), n°. 2, pag. 129-213, Amsterdam, 1801, in-8°. M—ON.

KONARSKI (STANISLAS), religieux piariste polonais, né en 1700, mort vers 1775, contribua beaucoup à la réforme des écoles, et travailla même à celle des lois constitutionnelles de sa patrie, en démontrant dans un ouvrage les abus du *Liberum veto*. Les Lithuaniens furent si satisfaits de ses arguments, qu'ils chargèrent leurs députés à la diète de proposer l'abolition de ce privilége. Konarski est aussi auteur de quelques poésies, et d'un ouvrage très estimé, intitulé : *De emendandis eloquentiæ vitiis*, 1741. Ce dernier ouvrage et celui sur le *Liberum veto* firent tant de plaisir au roi Stanislas-Auguste, qu'il ordonna de frapper, en 1771, en l'honneur de l'auteur, une médaille avec cette inscription : *Sapere auso* (A celui qui a osé être sage). C—AU.

KONDARY (AMID AL MOLOUK ABOU NASR MANSOUR, fils de Mohammed, al), ainsi nommé parce qu'il était natif de Kondar, ville du district de Nichabour, dans le Khoraçan, fut vézyr de Thogrul, fondateur de la dynastie des Seldjoukides en Perse. Il avait été fait eunuque pour avoir, dans une affaire délicate, trompé la confiance de son maître et blessé son amour-propre. Chargé par ce prince d'aller, en son nom, demander une femme en mariage, il l'avait épousée lui-même. Le sulthan se contenta de lui infliger un châtiment analogue à la nature du délit; mais ne voulant pas se priver d'un homme dont les talents lui étaient nécessaires, il le garda à son service, et le nomma dans la suite son premier vézyr. Lorsque Thogrul, en 447 de l'hég. (1055 de J.-C.), eut dépouillé la maison de Bowayh de la souveraineté de Baghdad, il établit Amid al Molouk, son lieutenant dans cette ville, auprès du khalyfe Caïm Biamrillah, moins pour le protéger que pour le tenir dans sa dépendance (*Voy.* CAÏM, t. VI). Quelques années après, ce khalife ayant refusé de marier sa fille au sulthan, Amid al Molouk conseilla à son maître de diminuer journellement la pension qui formait alors l'unique ressource du chef suprême de l'islamisme, jusqu'à ce que celui-ci eût consenti à l'accepter pour gendre. Cette mesure vainquit enfin la répugnance de Caïm pour un hymen qui humiliait son orgueil; et le sulthan, tranquille cette fois sur la continence de son vézyr, ne prit aucun ombrage de le voir chargé par le khalife de conduire la princesse à Tauriz, où se firent les fiançailles. Thogrul étant mort en 455 (1063), avant la célébration des noces, Alp Arslan, son successeur, renvoya la fiancée à son père, et disgracia Kondary. Ce ministre était accusé de malversations et d'abus d'autorité; mais son principal grief fut de compter parmi ses ennemis, Nezam al Molouk, vézyr du nouveau sulthan, et sans doute le khalife lui-même. Il avait fait fulminer des anathèmes dans les mosquées du Khoraçan, contre la secte de l'iman Chafeï, qu'il regardait comme hérétique, quoiqu'elle soit une des quatre réputées orthodoxes par les musulmans *sunnites* (*V.* ALY, tom. I, et CHAFEÏ, tom. VII). On lui fit un crime de ses opinions, et l'on punit son intolérance avec une rigueur non moins injuste et bien plus cruelle. Condamné à mort, après une

année de détention, il dit adieu à tous ses gens, récita les prières des moribonds, sans oublier aucune des cérémonies pratiquées en semblable occasion, et, ayant arraché le bout d'une de ses manches, il s'en couvrit les yeux, et se livra courageusement aux bourreaux, l'an 456 (1064). Six cents individus enveloppés dans son malheur, partagèrent son supplice; ce qui prouve que le fanatisme religieux eut plus de part à cette sanglante exécution, que l'intérêt du prince et de l'état. A—T.

KONING (PIERRE), peintre et orfèvre, naquit à Anvers vers l'année 1590. Il se livra d'abord à l'orfèvrerie; et doué naturellement d'un esprit vif, intelligent et prompt, il se distingua tellement dans cet art, qu'il surpassa bientôt tous les autres artistes de son pays, par le fini de ses ouvrages et le bon goût avec lequel il assortissait les pierres précieuses. Des circonstances particulières l'ayant engagé à s'établir dans la ville d'Amsterdam avec toute sa famille, il se livra au goût qu'il avait toujours eu pour la peinture, et apprit à manier le pinceau; il acquit bientôt une manière franche, et qui ne se sentait en rien de l'âge déjà avancé auquel il avait commencé à pratiquer cet art. Bientôt il fut accablé de tous côtés de demandes, soit d'objets d'orfèvrerie, dont il n'avait point abandonné la pratique, soit de portraits dans lesquels il savait réunir la ressemblance, la beauté des tons et le naturel de la pose. Les portraits de Koning sont rares, et l'on n'en trouve guère qu'en Hollande. La galerie de Florence possède le portrait de cet artiste peint par lui-même: il a été gravé dans le *Museum Florentinum*. Koning mourut dans un âge avancé; on ne sait précisément en quelle année. — Son fils, Salomon KONING, peintre et graveur à la pointe, naquit à Amsterdam en 1609, et apprit de son père les premiers principes du dessin. Celui-ci, trop occupé de ses travaux pour pouvoir donner tous ses soins à l'éducation de son fils, le confia, dès l'âge de douze ans, aux mains de David Colyn. Sorti de chez ce maître, Salomon suivit les leçons de Vernando, puis celles de Nicolas Moyaert. Cependant, malgré tant de secours, il montra d'abord peu de dispositions, et son père désespéra long-temps de ses talents. Abandonné enfin à lui-même, le jeune homme trouva la route qui convenait à son génie, en s'adonnant à l'imitation exacte de la nature, et s'acquit par son talent en ce genre, une des premières réputations parmi les artistes hollandais. Il se distingua également dans l'histoire et dans le portrait. Parmi ses tableaux d'histoire, on cite ceux qui représentent *Tarquin et Lucrèce; David et Bethsabée; le désespoir de Judas*, et *Salomon devant ses faux dieux*. Le roi de Danemark lui confia l'exécution de plusieurs grands tableaux dont il voulait décorer son palais. Ses tableaux de chevalet ne jouissent pas d'une réputation moins méritée; et ses talents lui obtinrent, en 1630, l'honneur d'être admis dans la société des peintres d'Amsterdam. Le Musée du Louvre possédait deux tableaux de Salomon, entièrement dans le goût de Rembrandt, et dignes d'être comparés aux beaux ouvrages de ce maître. Le premier représentait *Joseph expliquant le songe de Pharaon*. La composition a un aspect de grandeur et de majesté; l'expression des personnages est dans la nature; l'effet en est mystérieux, et la couleur aimable : mais tous les genres d'anachronismes, l'ignorance des mœurs et des costumes, et le ridicule des détails, obscurcissent

tant de belles qualités. Le second a pour sujet l'*Adoration des Rois*. Il offre les mêmes qualités et les mêmes défauts que le précédent. Ce tableau provenait du cabinet du stathouder; il a été repris, en 1815, par les Pays-Bas. L'autre provenait de la Prusse; cette puissance l'a également repris en 1815. Comme graveur à la pointe, Koning a imité avec succès la manière de Rembrandt, et les amateurs recherchent avec empressement les estampes de ce genre qu'il a gravées d'après ses compositions. On cite particulièrement : 1°. Un *Vieillard assis dans un fauteuil, et vu de trois-quarts, les yeux fermés, et les mains jointes et élevées, dans l'attitude d'un homme qui prie;* — 2°. Un *Buste de vieillard, vu de trois-quarts, portant une grande barbe et des cheveux frisés;* — 3°. Enfin quelques autres *Portraits de vieillards*, tous également remarquables par la délicatesse de la pointe. On ignore l'année de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1663, comme le prouve la date d'un paysage gravé et publié par lui à cette époque. — Corneille Koning ou Coning, dessinateur et graveur à la pointe et au burin, né à Harlem vers l'année 1624, s'est fait connaître par une belle suite de portraits, la plupart de grand format, des hommes célèbres du quinzième et du seizième siècle, parmi lesquels on distingue *Laurent Coster*, prétendu imprimeur de Harlem, et le célèbre Martin Luther. Le burin de tous ces portraits est ferme et savant. — David de Koning, peintre, naquit à Anvers vers 1636. Son père, nommé J. B. Koning, était orfèvre, et lui inspira de bonne heure le goût du dessin. Il entra dans l'école de Jean Fyt, où il demeura assez long temps. Il y fit de tels progrès que son maître ne put se défendre d'un peu de jalousie. Koning réussit à s'approprier la manière de Jean Fyt, au point que l'on confondait souvent leurs ouvrages, et que les amateurs y mettaient le même prix. Alors il passa en France, où il prit de nouvelles leçons de Nycasius, qui avait obtenu de Louis XIV le titre de peintre du roi; et après la mort de ce maître, il entra dans l'école de Pierre Boël, où il acheva de se perfectionner. Mais c'était vers l'Italie que tendaient tous ses vœux. Il se mit en route en 1669; il passa par la Bavière, où, pendant trois mois, il fut occupé par ordre de la cour à peindre un cabinet pour l'épouse de l'électeur : il refusa les offres qu'on lui faisait pour le retenir, et il se rendit à Vienne, où il trouva des travaux à exécuter. Enfin il arriva à Rome, le but de ses desirs. Il fut bientôt admis dans la *Bande académique*, où il reçut le nom de *Rommelaer*, par allusion aux lapins qu'il se plaisait à mettre dans tous ses tableaux. Passionné pour le travail, il fuyait toutes les occasions de se distraire : il ne sortait de son atelier que pour vendre ses ouvrages; et comme ils étaient fort recherchés, et qu'on les lui payait fort cher, il amassa une fortune assez considérable. Le talent de Koning était de représenter des animaux vivants et morts, des fleurs et des fruits, et surtout les oiseaux, qu'il excellait à peindre. Sa touche est ferme et facile; sa couleur naturelle et vigoureuse. Cependant, malgré son véritable mérite, il suffit de voir, l'un à côté de l'autre, des ouvrages de Jean Fyt et de Koning, pour reconnaître soudain que le maître est toujours le maître. Parmi les plus beaux tableaux de Koning, on en cite deux qui se trouvaient à Bruges, et qui représentent des *Cygnes vivants*, *du gibier et des poissons grands comme nature*, et un grand tableau d'*ani-*

maux vivants qu'on admirait dans un cabinet particulier, à Gand. Baldinucci, qui avait vu Koning à Rome, cite de lui quatre tableaux qu'il fit, en 1679, pour le roi d'Espagne, ainsi que ceux qu'il exécuta pour Louis XIV, pour le duc de Savoie, et pour les rois d'Angleterre et de Portugal. Il mourut à Rome en 17.., après avoir joui d'une existence heureuse et indépendante, et aussi estimé pour la noblesse et la bonté de son caractère que pour ses grands talents. — Jacques Koning, peintre, né vers 1650, reçut les leçons d'Adrien Van den Velde, et profita sous ce maître dont il sut imiter la manière. Ses paysages sont peints avec vérité; et les figures d'hommes et d'animaux dont il les enrichissait, dénotent une touche légère et spirituelle. Les succès qu'il avait obtenus dans ce genre, l'enhardirent à s'exercer dans l'histoire; et il y obtint assez de réputation pour mériter d'être appelé à la cour de Danemark. On croit qu'il mourut à Copenhague. — N. Koning n'est connu en France que par un petit portrait en pied de Charles I[er]., roi d'Angleterre, peint d'une manière fine et pleine de délicatesse; il fait partie de la collection du Musée du Louvre. P—s.

KOOGEN (Leonard-Vander), peintre, naquit à Harlem en 1610, d'une famille aisée, et où le goût des arts semblait héréditaire; il fut élève de Jacques Jordaens, et se livra d'abord, mais sans beaucoup de succès, à la peinture en grand : après avoir quitté l'école de ce maître, il retourna dans sa ville natale, et s'y lia d'une étroite amitié avec Corneille Béga. Les deux amis ne passaient point un jour l'un sans l'autre; ils s'encourageaient mutuellement dans leurs travaux : seulement Koogen, maître d'une fortune indépendante, travaillait pour son plaisir, tandis que Béga n'avait d'autre moyen d'existence que ce qu'il retirait de ses ouvrages. Le caractère des deux artistes offrait le même contraste. Rien n'altérait la gaîté de Béga; Koogen, au contraire, aimait la solitude, et ne pouvait vaincre sa timidité. Heureux au milieu de ses parents, il refusa tous les partis qui s'offrirent à lui, et ne voulut jamais se marier. Ses ouvrages, peu connus en France, méritent d'être recherchés. Il peignait avec intelligence, et son dessin est de bon goût. Il a en outre gravé à l'eau-forte dans le genre de Salvator Rosa; ses gravures, au nombre de quatorze, forment trois suites assez recherchées, dont la première, publiée en 1666, comprend six pièces in-8°., représentant divers groupes de soldats; la seconde et la troisième en contiennent chacune quatre: on peut en voir le détail dans le *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*, par Huber et Roost. Koogen mourut à Harlem en 1681. P—s.

KOOTEN (Théodore Van), humaniste et poète latin, né à Leeuwarde le 22 octobre 1749, fit de bonnes études à Franeker, où il trouva surtout en Jean Schrader, un maître, un modèle et un ami également précieux. Un *Specimen emendationum* du jeune philologue fut placé par celui-ci à la suite de ses propres *Emendationes* en 1772. Après avoir été recteur de l'école latine à Campen (en 1772), et à Middelbourg (en 1779), Kooten succéda enfin, en 1784, à la chaire de son maître, mort vers la fin de 1782. Les agitations politiques de la Hollande lui firent quitter son poste et sa patrie en 1787, quand le parti patriote eut succombé, par le fait de l'invasion prussienne; et il suivit en France son ancien collègue et son ami Valckenaer,

fils du célèbre helléniste. Sous d'autres auspices il retourna en Hollande avec lui en 1795, et il y obtint une place honorable dans l'administration publique. Mais M. Valckenaer ayant été, quelques années après, nommé à l'ambassade d'Espagne, Van Kooten ne put se résoudre à se séparer de lui; et au retour de l'ambassadeur en Hollande, il l'accompagna encore comme son fidèle Achate. Il ne l'a même plus quitté depuis cette époque, et est mort chez lui, dans une maison de campagne, entre Harlem et Leyde, en 1814. On a de lui : I. *Incerti auctoris (vulgò Pindari thebani) epitome Iliados Homericæ*, Leyde et Amsterdam, 1809, in-8°. L'impression en était commencée depuis 1774 ou 1775. Il n'y manquait plus que la préface en 1785; mais, entraîné par le torrent des circonstances politiques, Van Kooten négligea d'y mettre la dernière main. Ennuyé de tant de lenteur, le libraire Chalmot, de Leeuwarde, détruisit, au bout d'un grand nombre d'années, l'édition entière. Il n'en resta qu'un seul exemplaire complet entre les mains de Van Kooten. Le soin d'une nouvelle édition abandonné par ce dernier, fut confié à un recteur de l'école latine de Zwoll, nommé Medenbach-Wakker, et, après le départ de celui-ci pour le cap de Bonne-Espérance, à M. Henri Weyting, recteur à Campen, qui termina cette chanceuse entreprise. L'ouvrage enfin n'en a pas été moins sévèrement jugé dans le savant Journal allemand de Iéna, des 25, 27 et 29 janvier 1812. L'auteur de cet article en avait rendu compte dans le *Mag. encycl.* du mois d'octobre 1810, pag. 455 et suiv. II. *Deliciæ poëticæ* (faisant suite à celles de Van Santen), *Fasciculi VII*; les trois premiers à Dunkerque, les quatre derniers à Amsterdam, 1792-1805, in-8°. Parmi les pièces que Van Kooten a recueillies, il y en a un assez grand nombre de lui-même, et elles ne sont pas le moindre ornement de la collection. Van Kooten avait un talent distingué pour la poésie latine; il réunit le triple mérite de l'élégance, de la correction, de la pureté. Tibulle était le modèle qu'il avait principalement à cœur de suivre. Une pièce intitulée *Ad Batavos* (1794), et qui est en vers alexandrins (*Fasc. IV*, pag. 105-113), et une Elégie sur l'inconstance des choses de ce monde (*Fascic. VII*, pag. 254-260, et datée de 1801), font surtout honneur à sa Muse. Il est à desirer qu'on publie le recueil complet de ses *Poëmata*.

M—ON.

KOPIEUVICZ (ELIE), savant philologue, né en Russie dans le XVIIe. siècle, eut le bonheur d'attirer par ses talents l'attention du czar Pierre-le-Grand, qui l'envoya en Hollande achever ses études. Il se montra, par son application, digne des bontés de son souverain, et fit de grands progrès dans la littérature et dans l'histoire. Il a composé un nombre considérable d'ouvrages, la plupart écrits en langue sclavonne, et qui, par cette raison, ne peuvent qu'être très rares dans les pays où ce dialecte n'est point cultivé. On trouve citée dans le *Catalogue* de la Bibliothèque de Burette, sa *Grammaire latine* à l'usage des écoles russes, Amsterdam, 1700, in-8°.; mais on sait qu'avant 1711 il avait déjà publié des *Grammaires* latine, sclavonne et allemande; un *Dictionnaire* sclavon et allemand; une *Rhétorique*; des *Traductions* des fables d'Esope, des odes d'Horace, et de la Vie d'Alexandre par Quinte-Curce; un *Traité* d'arithmétique; un de l'art militaire, et enfin un troisième de la navigation. Il préparait alors une nou-

velle édition de la *Bible*, traduite en langue sclavonne; une *Concordance* de l'Ancien-Testament; une *Chronologie universelle*, et il donna de nouvelles éditions fort augmentées de ses trois *Grammaires*. On trouvera la liste des ouvrages imprimés et manuscrits de Kopieuvicz, dans les *Mémoires de Trévoux*, année 1711, pag. 1658 et suiv. W—s.

KOPP (Fridolin), né à Rhinfeld vers 1690, abbé-prince de Muri en Suisse, en 1751, mourut le 17 décembre 1757. Ce savant abbé prit la défense des actes de Muri (publiés pour la première fois en 1618, in-4°., par les soins de Peiresc, et attaqués en 1737 par Marquard Hergott). Il fit paraître une nouvelle édition de son ouvrage, sous le titre de *Vindiciæ actorum Murensium*, 1750, in-4°. Cette publication fut la cause d'une querelle assez vive, que paraît avoir terminée Jean-Baptiste Wieland, moine de Muri (mort à trente-deux ans, le 22 novembre 1763), par l'ouvrage posthume intitulé: *Vindiciæ vindiciarum Koppianorum et actorum Murensium*, 1765, in-4°. D—b—s.

KOPROLI ou KIUPERLI (Mehemet), grand-visir, connu sous le nom du vieux Kiuperli, fut le premier grand visir de cette illustre famille, chez laquelle les Ottomans ont permis qu'une noblesse héréditaire se perpétuât. Méhémet Kiuperli commença à gouverner l'empire vers l'an de l'hégire 1065 (1655 de J.-C.), pendant la minorité de Mahomet IV. Après la catastrophe qui termina le règne d'Ibrahim, et à l'avénement de son jeune fils, dont le bas âge faisait craindre de nouveaux troubles, les rênes de l'état étaient difficiles à tenir. Elles furent confiées à Méhémet Kiuperli, parce que sa vie retirée, la douceur de ses mœurs, ses goûts simples et modérés, firent croire aux conjurés qui composaient le divan, qu'un pareil homme leur serait soumis et dévoué. Mais Kiuperli, sous cette apparente simplicité, cachait une ambition lente, qu'aidaient une patience, une astuce, une trempe d'ame à toute épreuve. Aussitôt que les sceaux de l'empire furent entre ses mains, il sut remplir le trésor impérial, épuisé par les folles prodigalités du dernier règne; il sut faire aimer son autorité, en se montrant toujours aussi juste que ferme envers les sujets du sulthan. Son ministère de sept années, bien plus utile que brillant, ne fut pas remarquable par de hauts faits d'armes ou des actions d'éclat. Sous son viziriat, le siége de Candie, entrepris par l'ordre d'Ibrahim, fut continué avec mollesse et lenteur. Kiuperli prit en personne Yanova, après quelques jours de tranchée ouverte: il battit le pacha d'Alep; et comme il était nécessaire que son châtiment servît d'exemple, Kiuperli n'examina pas si, vis-à-vis d'un rebelle même, la ruse et la mauvaise foi sont condamnables. Toutes ces considérations de vertus ordinaires furent subordonnées chez lui aux intérêts de l'état, et surtout à celui de sa propre sécurité. Animé par ce double sentiment, qu'il ne perdit jamais de vue, il employa deux années à frapper isolément, et à détruire les ennemis domestiques de son maître, devenus les siens; janissaires, spahis, grands de l'empire, il n'attendit jamais, pour les mettre à mort, qu'ils s'aperçussent qu'il les craignait. La marche immuable de sa politique, le système de cruauté qu'il adopta, et qu'il suivit, plus par conviction que par caractère, l'ont fait comparer au cardinal de Richelieu, son contemporain. On assure même qu'ils étaient en commerce de lettres ensemble; et il serait

difficile de décider lequel du grand-visir de Mahomet IV, ou du grand-visir de Louis XIII, a servi de modèle à l'autre. Kiuperli, à-la-fois sévère et juste, populaire et implacable, porta la vigilance et la prévoyance personnelle au-delà de l'habileté ordinaire. D'abord utile, ensuite nécessaire à son maître, il prit le moyen de s'en maintenir l'unique appui; le secret de sa politique fut non seulement de se défaire de tous ses ennemis, mais de ceux qui pouvaient le devenir. C'est ainsi qu'il se perpétua jusques à sa mort dans la confiance et la faveur de son souverain. Il les possédait si entièrement, qu'il les transmit à son fils comme un héritage. L'ambitieux vieillard voulait régner au-delà de la vie. Visité par son maître au lit de la mort, il lui désigna son fils Achmet Kiuperli, comme le plus digne de le remplacer. Mahomet, par reconnaissance, nomma ce jeune homme grand-visir, et ne s'en repentit point. Un seul trait fera juger jusques où le vieux Méhémet Koproli portait la dissimulation de la vengeance. Ayant obtenu du sulthan le khati-scheriff, qui autorisait la mort d'un pacha qu'il avait proscrit, mais que ses services militaires recommandaient, il le fit venir: « Mon frère, lui dit-il, presque les larmes aux yeux, le sulthan » m'ordonne de vous faire mourir. J'ai » vainement tenté de le fléchir; sou» mettez-vous en vrai musulman à la » divine providence, et préférez à » une résistance inutile le mérite » glorieux d'adorer ses décrets. » L'intrépide pacha lui répondit avec dédain: « Exécrable vieillard, faux et rusé » crocodile, tu pleures sur la victime » que tu as toi-même étendue à tes » pieds. » Et tirant de son sein une boîte d'or qui contenait toutes les esquilles d'os tirées de ses blessures, il les jette au visage de Koproli. Tel était, avec ses qualités et ses défauts, ce grand homme d'état. L'Europe ne peut lui refuser une place auprès des ministres illustres, ses contemporains; mais elle lui reprochera d'avoir violé le droit des nations, dans la personne de M. de la Haie, ambassadeur de Louis XIV, qu'il outragea si scandaleusement en 1658. Le vieux Koproli mourut à quatre-vingt-six ans, l'an de l'hégire 1072 (1661). S—Y.

KOPROLI ou KIUPERLI (Fazil-Achmet-Kiuperli-Ogli), grand-visir, succéda à Méhémet son père, l'an de l'hégire 1072 (1661). Le vieux Koproli, voulant perpétuer sa famille dans le poste éminent qu'il occupait, appliqua son fils à l'étude des lois, le fit passer par toutes les charges, et l'éleva enfin au pachalic de Damas; il l'en retira, sous prétexte d'être soulagé par lui du fardeau des affaires publiques, qui pesait trop sur sa vieillesse; il l'admit aux secrets de l'état, et lui confia les principes de sa politique au-dedans et au-dehors: de sorte que Mahomet IV, sentant que sa gloire et sa sûreté étaient attachées aux maximes qui avaient affermi son trône, abandonna le gouvernement au fils de son illustre grand-visir, autant par nécessité que par reconnaissance. Achmet n'avait que trente deux ans, et n'était encore que pacha à deux queues. Plusieurs pachas ou coubé-visirs osèrent murmurer de ce choix: le fils de Koproli, marchant sur les traces de son père, fit déposer ou reléguer dans les îles de l'Archipel tous ceux dont les plaintes arrivèrent jusqu'à lui. A-la-fois homme d'état et guerrier, il fit déclarer la guerre à Léopold I[er].; il se mit à la tête de l'armée ottomane qui entra en Hongrie en 1662; et, dans cette première campagne, il prit la place-forte de

Neuhausel. Il perdit, l'année suivante, la bataille de St.-Gothard, gagnée par les Impériaux et les Français, commandés par le célèbre Montécuculli; et cette victoire d'un des meilleurs généraux, et des plus braves troupes de l'Europe, ne valut à l'empereur d'Allemagne que la paix de Témesswar, conclue en 1664, dont les conditions furent si glorieuses pour les vaincus, que le grand-visir Achmet fut reçu en triomphe à Andrinople, par les Ottomans et par son maître. L'an de l'hégire 1078 (1667), il arriva devant Candie, pour terminer ce siége célèbre qui durait depuis vingt-deux ans. Malgré ses talents, sa bravoure et la patience de son armée, Achmet ne fut maître de cette place fameuse qu'au bout de vingt-neuf mois des plus sanglantes et des plus continuelles attaques. Enfin le siége et la prise de Caminiek en 1672, fut le dernier exploit de sa vie militaire. Il mourut en 1675, âgé de quarante-neuf ans, après avoir gouverné pendant dix-sept ans avec autant de prudence que d'éclat. Achmet Koproli présenta aux Ottomans un assemblage de vertus, inconnues jusqu'à lui dans leurs ministres. Aussi ferme que son père, il se montra encore plus généreux; confiant comme toutes les grandes ames, il sut pardonner à ses ennemis, quand ils en appelèrent à sa bonne foi. Dans les premiers jours de son viziriat, le kiaïa des janissaires paraissait le plus ardent de ses ennemis. Comme son audace était enhardie par la prérogative de sa place, qui ne permet pas d'ôter la vie à celui qui en est revêtu, sans l'aveu des odas-baschis, le grand-visir fit nommer son ennemi pacha de Damas, honneur illusoire qui devait le livrer à sa vengeance. Le kiaïa se voyant perdu, puisqu'il n'est pas permis chez les Ottomans de refuser un emploi, alla de lui-même trouver Achmet, et se fiant à la droiture qui avait distingué le vieux Koproli au milieu de son implacable rigueur, il dit à son fils qu'il ne chercherait à défendre contre lui ni sa place, ni sa vie, quoiqu'il en eût les moyens; qu'il aimait mieux s'abandonner à sa bonne foi, aller vivre dans un simple timar, s'il lui donnait seulement parole de n'attenter ni à sa liberté, ni à sa vie. Achmet, touché de tant de franchise, fit cette double promesse et l'accomplit avec fidélité. Ce mélange de douceur et de sévérité le fit constamment aimer et respecter. Sa maxime à la guerre était « que quand » on veut vaincre il ne faut pas regarder » derrière soi »; discours plus fier que sage, et qui convient mieux à un soldat qu'à un général : mais les défenseurs de Candie trouvèrent dans l'estime et les procédés de leur vainqueur, cette noble compassion pour le malheur, qui avait fait admirer le grand Soliman. Comme ministre, Achmet sut contenir les mouvements de la soldatesque, la forcer d'être utile à l'empire au lieu de le déchirer; il administra avec justice, ordre et économie; enfin il soutint un trône, occupé par un prince faible et négligent, non seulement avec une gloire véritable, mais avec une dignité inconnue jusque-là. S—y.

KOPROLI (Mustapha), grand-visir, fils d'Achmet, était caïmacan en 1687, à l'époque de la révolte qui amena la déposition de Mahomet IV. Dans ce moment de danger personnel, le sulthan ordonna la mort de ses frères. Le vertueux Koproli, préférant le salut de l'empire à celui de son maître, empêcha Mahomet d'achever ce crime, peut-être aussi inutile qu'odieux en un pareil moment. Bientôt

après, élevé en 1689 au rang de grand-visir, sous le faible et débonnaire Soliman, il ne donna pas d'énergie à un prince sans vices et sans vertus; mais il fit, sous les auspices de son maître, tout ce qu'une autorité immense confiée à ses talents et à ses vues nobles et grandes, permettait d'utile et de glorieux. Il ramena dans Constantinople l'abondance et le bon ordre; il mérita la confiance du peuple et celle de l'uléma; il ôta les timars à tous ceux qui ne faisaient pas un service actif; il dirigea lui-même les finances de l'empire, fit rentrer par ce moyen des sommes énormes qui ne coûtèrent rien aux sujets, soulagea la capitale et les provinces d'un impôt presque arbitraire, mis par son prédécesseur sur la viande, et prouva par sa sagesse quelles sont les ressources d'un grand empire quand une main ferme et courageuse fait succéder l'esprit d'ordre aux déprédations. Mustapha sentit bientôt que la gloire ottomane demandait que l'état de guerre succédât à l'état de paix. Il attaqua la Hongrie en 1690, emporta Nissa, Vidin et Semendria; il s'empara de Belgrade et d'Orsowa, et ravitailla Tèmesswar. Bientôt après il gagna la bataille d'Esseck contre le général autrichien Vétérani, se porta ensuite dans la Transsilvanie pour y soutenir Tékéli, contre le prince Louis de Bade, venu à la tête d'une armée impériale pour en chasser ce vaïvode ami des Ottomans. Sur ces entrefaites, Soliman mourut en 1691. Le choix de son successeur était incertain: les grands de l'empire voulaient pour sultan un des fils de Mahomet IV; quelques-uns redemandaient Mahomet lui-même. Kopro1i, qui, par amour du bien public, avait dérobé les princes à la barbare politique de ce sulthan, et contribué même à sa déposition, eut assez de pouvoir et d'adresse pour mettre sur le trône Achmet II, frère de Mahomet et fils d'Ibrahim. Resté grand-visir du nouveau sultan, il fut menacé d'autres dangers. Une conspiration avait été tramée contre lui par le kislar aga, qui allait obtenir du souverain sa destitution et sa mort, lorsqu'un muet, à qui ses yeux avaient tout appris, vint avertir Kopr oli et le sauva. Celui-ci, à son tour, demanda la tête de ses ennemis, qu'Achmet, tout aussi faible cette fois, mais plus juste, se garda bien de lui refuser. L'infatigable grand-visir entra en campagne cette même année. Il rencontra le prince Louis de Bade, qui l'attendait à Salenkemen, près de la Save. Il tailla en pièces un corps isolé de cinq mille Impériaux; et ce massacre devint l'augure précurseur qui promettait aux Ottomans une victoire complète. En effet, la bataille se donna: les Impériaux combattaient plutôt pour échapper que pour vaincre, lorsque l'intrépide Koproli fut atteint d'une balle à la tempe et tomba mort. Telle fut la fin de ce visir, si digne de la confiance de ses maîtres, de l'amour des soldats, du respect des peuples et de la gloire de ses aïeux. Son intégrité, sa prudence et sa valeur, le placent peut-être au-dessus de tous les hommes illustres de l'histoire ottomane; sa modération au faîte des grandeurs augmente encore l'estime que lui mérite sa vie entière: la postérité apprendra avec admiration que ce fils et successeur de deux grands-visirs, loin d'être ébloui par tous les prestiges de la faveur, de la puissance et de la gloire militaire, voulut que ses trois fils Abdallah, Niuhman et Isaac, fussent élevés dans l'étude des sciences et entièrement éloignés des affaires d'état, comme

si la possession des plus hautes grandeurs humaines ne lui eût prouvé que leur éclat éphémère et le bonheur de les ignorer. S—y.

KOPROLI ou KIUPERLI (NIUHMAN), grand-visir, fils de Mustapha, fut fait grand-visir après la disgrace de Tchourlouli, qui venait de laisser échapper le czar Pierre Ier. et son armée, sur les bords du Pruth en 1710. Niuhman n'eut pas les talents de son père; mais il en eut toutes les vertus. Ami des sciences, qu'il avait toujours cultivées, étranger à la dissimulation comme à la flatterie, il se montra aussi esclave de sa parole, de la justice et de la vérité, que rigide observateur de la loi. Achmet III, son maître, le trouva toujours opposé à ses volontés, parce que ses volontés étaient injustes. Niuhman Koproli blâmait la guerre contre la Russie comme inutile, et soutenait que le sultan ne devait au roi de Suède, fugitif dans ses états, d'autre bienfait que d'observer envers lui l'hospitalité. « La loi, disait-il à Achmet, te per» met de secourir le roi de Suède, » malheureux et réfugié dans ton em» pire; mais elle défend à ta hautesse » d'attaquer le czar, qui ne t'a pas » offensé. » Ce vertueux ministre fut déposé au bout de deux mois : sa chute lui fut plus glorieuse encore que son élévation si méritée. Koproli prit sur lui de payer les janissaires avec l'argent du trésor impérial ; et il se refusait à lever un nouvel impôt pour acquitter leur solde, malgré l'ordre réitéré d'Achmet III. « Ton » prédécesseur, lui dit le sulthan ir» rité, savait bien le moyen de payer » mes troupes sans m'apauvrir.—S'il » avait, dit Koproli, le talent d'enrichir » ta hautesse par des voies injustes, » c'est un art que je me glorifie d'igno» rer. » Le courageux ministre ne paya pas sa hardiesse de sa tête : il fut disgracié; mais le sulthan, désarmé sans doute par l'ascendant de la vertu et de la vérité, lui permit de se retirer dans l'île de Nègrepont. Il est du devoir de l'historien de terminer ce qui regarde cet estimable grand-visir, en ajoutant qu'il paya tribut à la nature humaine par une faiblesse qui n'attaquait ni ses qualités, ni ses mœurs, mais qui n'en était pas moins ridicule. Niuhman Koproli croyait toujours avoir une mouche sur le nez : il la chassait, elle s'envolait, et l'instant d'après il la revoyait encore. Les plus fameux médecins avaient été employés vainement; le visir était resté jusque-là toujours tourmenté de sa mouche imaginaire. Un médecin français, nommé Leduc, eut l'honneur de la cure. La première fois qu'il fut introduit chez Koproli, le malade lui demanda : « Ne voyez-vous pas une mouche sur mon nez ? » Le médecin lui répondit qu'oui, et par-là gagna sa confiance. Au bout de quelques jours il ne s'agit plus que de préparer le grand-visir à une opération légère : on lui montra ensuite une mouche morte, qu'il ne manqua pas de prendre pour celle qui était son fléau, et sa guérison fut complète. S—y.

KORNELISZ ou CORNELISZ (JACQUES), peintre, était né dans le bourg d'Oost-Sanen, près d'Amsterdam, vers l'année 1470. Fidèle imitateur de la nature, Kornelisz ne faisait rien sans la copier : l'expression de ses figures était vraie, sa composition bien entendue, et sa couleur, quoiqu'un peu crue, ne manquait pas d'effet; mais ce dernier défaut, ainsi qu'une certaine sécheresse dans le dessin, doivent être attribués au temps où vécut l'artiste. La peinture se sentait encore de son enfance, et les traces

du gothique n'étaient point encore entièrement effacées. Parmi les tableaux les plus remarquables de Kornelisz, on citait une *Madelène au pied de la croix, tenant le Christ mort entre ses bras*. Van Mander vantait encore, comme des ouvrages très recommandables, une *Circoncision* peinte en 1517, et un *Crucifiement de J.-C.*, dans lequel on admirait particulièrement le mouvement et l'action des bourreaux étendant avec effort J.-C. sur la croix. Le paysage en avait été peint par son élève J. Schoorel. La plupart des ouvrages de Kornelisz ayant été détruits durant les guerres de religion, ils sont devenus extrêmement rares. Parmi ceux qui ont été gravés d'après ce maître, on estime surtout 9 planches sur bois, représentant des *Hommes à cheval;* elles sont remarquables par leur singularité. On cite encore une *Passion de J.-C.*, gravée sur bois, en 9 planches en rond; et une autre *Passion*, gravée également sur bois, dont la composition est remarquable. Kornelisz mourut à Amsterdam, dans un âge avancé. — KORNELISZ (Buis), son frère, fut aussi dans son temps un peintre distingué. — KORNELISZ (Dirck-Jacques ou Jacob), fils de Jacques, suivit également la carrière de la peinture. Né en 1497, il se livra au genre du portrait, dans lequel il s'acquit une réputation fondée sur de beaux ouvrages. Quelques-unes des confréries de la milice bourgeoise d'Amsterdam, telles que celles de l'arbalète, de l'arc et du mail, le chargèrent de plusieurs tableaux, dont il orna les lieux où elles tenaient leurs assemblées. Il mourut en 1567. P—s.

KORNMANN (HENRI), jurisconsulte, né, vers la fin du XVIe. siècle, à Kirchhayn dans le Wurtemberg, fit ses études avec distinction, et visita ensuite la France et l'Italie. Il s'arrêta quelque temps à Rome, d'où il revint à Padoue, et, ayant résolu d'y prendre quelque repos, il y composa son traité *De lineâ amoris*. De retour en Allemagne, il s'établit à Francfort, où il commença d'exercer son état; et l'on croit qu'il mourut en cette ville après 1620. Kornmann avait beaucoup d'érudition, mais il manquait de goût et de jugement; et les différents traités qu'il a donnés au public sont moins recherchés pour leur utilité que pour les choses singulières qu'on y trouve. On a de lui: I. *Templum naturæ historicum, seu de naturâ et miraculis IV elementorum*, Darmstadt, 1611, in-8°. II. *Liber de miraculis mortuorum seu de variis hominum mortuorum singularibus proprietatibus*, etc., Francfort, 1620, in-8°. III. *De miraculis vivorum seu de variis hominum* etc., ibid., 1614, in-8°.: ce sont des recueils d'anecdotes singulières, mais peu vraisemblables. IV. *De virginitate, virginum statu et jure tractatus jucundus*, Francfort, 1610, in-8°., réimprimé avec le suivant, Francfort, 1629; la Haye, 1654. La plupart des questions qu'il examine dans cet ouvrage, sont aussi frivoles que ridicules; il recherche par exemple si les femmes doivent cultiver les arts, si elles sont propres aux fonctions d'ambassadeur, ou s'il leur convient d'embrasser l'état militaire. Dans un autre chapitre, il traite des couleurs que les femmes doivent préférer dans leurs vêtements; et après avoir décidé qu'elles feraient bien de rejeter le rouge, le jaune, le pourpre et le noir, il les engage à choisir le bleu, parce que c'est la couleur du ciel et l'emblème de la constance; le rose, parce qu'il plaît à la vue; le vert, parce qu'il rappelle les plantes médicales et les her-

bes qui sont la nourriture des troupeaux ; et enfin le blanc, parce qu'il désigne la simplicité, la pureté et la candeur de l'ame. Ce court extrait suffit pour faire juger le tour d'esprit de cet auteur. V. *Linea amoris sive commentarius in versiculum glossæ : Visus, colloquium, convictus, oscula, facta*, ibid. 1610, in-8°. Il y entasse, sans choix et presque sans ordre, les autorités les plus respectables. Il cite les Pères, les conciles, les décrétales des papes, avec un sérieux très plaisant; ce qui ne l'empêche pas d'entremêler ses récits de contes licencieux. VI. *De annulo triplici: usitato, sponsalitio, signatorio*. Ce traité a été réimprimé avec celui de Kirchmnan *De annulis* (Voy. KIRCHMANN.) Les différents ouvrages de notre auteur ont été réunis sous le titre d'*Opera curiosa*, etc., Francfort, 1696 et 1726, in-8°.; et les trois derniers l'ont été plusieurs fois sous le titre de *Sybilla trygandriana seu de virginitate*, etc., Virginopoli (probablement Magdebourg), 1631, in-12; la Haye, 1654, in-4°.; Nuremberg, 1679, 1706, in-12; Cologne, P. Marteau, 1765, in-8°.; et avec le *Formulæ curandarum ægritudinum muliebrium*, Leipzig, 1778, in-8°.

W—s.

KORTHOLT (CHRISTIAN), fameux théologien protestant, né le 15 janvier 1633 à Burg dans le Holstein, commença ses études dans sa patrie, et alla les terminer à l'académie de Rostoch, où il reçut en 1656 le grade de docteur en philosophie. Il visita ensuite les académies de Iéna, de Leipzig et de Wittemberg, et soutint, dans ces différentes villes, des thèses publiques qui eurent un grand succès. De retour à Rostoch, il signala son zèle pour la communion luthérienne dans plusieurs conférences avec des catholiques. Il engagea aussi, avec Timothée Laubenberger, luthérien converti, une controverse qui produisit de part et d'autre plusieurs ouvrages écrits avec un emportement condamnable. Il fut pourvu, en 1664, de la chaire de langue grecque à l'académie de Rostoch; mais il la résigna quelque temps après, pour aller professer la théologie à l'université de Kiel, nouvellement fondée. Il contribua beaucoup à la prospérité de cet établissement, dont il fut nommé vice-chancelier perpétuel. Ses talents lui méritèrent l'affection du duc de Holstein, son souverain; et il s'en montra digne par son zèle et son désintéressement, qui lui firent refuser des vocations plus lucratives. Il mourut à Kiel, le 1er. avril 1694. Joachim Lindeman, son gendre, prononça son oraison funèbre; elle a été imprimée dans le recueil d'Henri Gripping : *Sacer decadum septenarius memoriam theologorum nostrâ ætate clarissimorum renovatam exhibens*, Leipzig, 1705, in-8°. Une autre fille de Kortholt avait épousé le savant Georg. Paschius. Ses quatre fils, Henri-Christian, Math.-Nicolas, Sébastien et Joël-Jean, se sont distingués dans la république des lettres. Kortholt a composé un grand nombre d'ouvrages en allemand et en latin : on en peut voir la liste dans le *Journal des savants*, ann. 1710, p. 150 et suiv., et plus complète dans les *Mémoires* de Niceron, t. XXXI. Il serait inutile de rappeler ses traités de controverse, oubliés depuis long-temps; on se bornera donc à indiquer ses autres ouvrages les plus remarquables : I. *Tractatus de origine et progressu philosophiæ barbaricæ, hoc est chaldaïcæ, ægyptiacæ, persicæ, indicæ, gallicæ, deque ipsorum philosophorum dogmatibus et moribus*, Iéna, 1650, in-4°. C'est un ouvrage très

superficiel; mais on doit se rappeler que l'auteur était fort jeune lorsqu'il le composa. II. *De persecutionibus ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatibus*, Iéna, 1660, in-8°.; édition augmentée considérablement, Kiel, 1689, in-4°. III. *Paganus obtrectator sive tractatus de calumniis gentilium in veteres christianos*, Rostoch, 1663, in-4°.; Kiel, 1698, in-4°.; nouvelle édition publiée par Sébastien Kortholt, Lubeck, 1703, in-4°. Cet ouvrage, plein de recherches intéressantes, est estimé. IV. *Tractatus de religione ethnicâ, muhammedanâ et judaïcâ*, Kiel, 1665, in-4°. V. *Dissertatio historica de Philippi Arabis, Alexandri Mammeæ, Plinii junioris et Ann. Senecæ christianismo*, ibid, 1667, in-4°.; petit traité singulier. VI. *Commentarius in epistolas Plinii et Trajani de christianis primævis*, ibid, 1674, in-4°. VII. *Disquisitiones anti-baronianæ*, ibid., 1677, in-4°.; *accedit exercitatio antisalmasiana*, Leipzig, 1708, in-4°. Cette édition est augmentée d'une préface par Sébastien Kortholt: on en trouvera l'analyse dans le *Journal des savants* (ann. 1710, page 145 de l'édition in-4°.) VIII. *De Christo crucifixo, Judæis scandalo, gentilibus stultitiâ, credentibus autem Dei potentiâ et sapientiâ*, Kiel, 1678, in-4°. IX. *De tribus impostoribus magnis liber, Ed. Herbert, Th. Hobbes et Ben. Spinosæ oppositus*, Kiel, 1680, in-8°.; nouvelle édition augmentée par Sébastien Kortholt, Hambourg, 1701, in-4°.: ouvrage curieux et recherché, dans lequel l'auteur combat avec avantage le dangereux système du matérialisme (*Voyez* HERBERT, tom. XX, page 234). X. *Historia ecclesiastica Novi-Testamenti à Christo nato usque ad sæcul.* XVII, Leipzig, 1697, in-4°.; Hambourg, 1708, in-4°. Ce n'est qu'un abrégé auquel Kortholt n'a pas mis la dernière main. Outre les auteurs cités dans le corps de l'article, on peut consulter, pour plus de détails, le *Dictionnaire* de Bayle et le *Gelehrte Europa* de Gœtten, tom. II. W—s.

KORTHOLT (SÉBASTIEN), fils du précédent, naquit à Kiel vers 1670. Après avoir fait d'excellentes études, il prit ses degrés en philosophie, et fut pourvu en 1701 de la chaire de poésie. Les magistrats lui conférèrent ensuite la garde de la Bibliothèque de l'académie; et il remplit ce double emploi avec beaucoup de distinction. C'était un homme très savant, d'un caractère doux, et se faisant un plaisir de communiquer le fruit de ses recherches. Il était en correspondance avec Bayle, Lacroze et d'autres hommes d'un rare mérite. Il mourut dans sa patrie vers 1740, âgé d'environ soixante-dix ans. On citera de lui: I. *Disquisitio de enthusiasmo poëtico*, Kiel, 1696, in-4°. II. *De poëtis episcopis*, ibid., 1699, in-4°. Ce sont, dit Bayle, des pièces très curieuses, et qui font voir la grande lecture de l'auteur. III. *Dissertatio de puellis poëticis, in tenerrimâ ætate eruditis et omissis à Bailleto*, ibid., 1700, in-8°. Il promettait en 1704 (Voyez *Nova litteraria maris Balthici* (mai, page 153), un supplément à la liste des enfants célèbres, publiée par Baillet; et il annonçait, en 1705, que cet ouvrage comprendrait plus de trois cents articles entièrement neufs: mais ses occupations ne lui permirent pas de remplir sa promesse; et ce fut ce qui engagea Kléfeker à publier son travail sur le même sujet (*Voy.* KLÉFEKER). IV. *Dissertatio de studio senili seu viris doctis qui*

ad studia litterarum se tardè contulerunt, ibid., 1701, in-4°. V. *Dissertatio utrùm Pet. Lotichius obsidionem urbis Magdeburgi prædixerit*, ibid., 1703, in-4°. VI. *Dissertatio quâ poëticam veterem romanam et græcam à contemtu scriptoris Parrhasianorum* (J. Leclerc), *vindicat*, ibid., 1703, in-4°. VII. *De Bibliothecâ academiæ Kiloniensis dissertatio*, ibid., 1705, in-4°. Il fixe la fondation de cette Bibliothèque à l'année 1660, et en rapporte les accroissements successifs, qui sont dus en partie à ses soins. VIII. *De scriptoribus quorum virtus singularibus in morum doctrinam meritis illustratur, dissertatio*, ibid., 1706, in-4°. IX. *Dissertatio utrùm de poeticâ arte rectè judicare possit qui non poëta*, ibid., 1708, in-4°. X. *Programma de Biblioth. academ. Kiloniensis aucta*, ibid., 1709, in-4°. — Christian KORTHOLT, fils de Sébastien, naquit à Kiel en 1709, et après avoir terminé ses études, visita la Hollande et l'Angleterre, où il reçut des savants un accueil distingué. De retour en Allemagne, il prit ses grades, et fut nommé adjoint au professeur en philosophie, et recteur du petit collége de Leipzig. Il fut pourvu quelque temps après de la chaire de théologie de l'académie de Gœttingue, et mourut en cette ville le 21 septembre 1751, âgé de quarante ans. On a de lui plusieurs Dissertations estimées, parmi lesquelles on se contentera de citer : I. *Commentatio historico-ecclesiastica de ecclesiis suburbicariis, quâ in diœcesin quam episcopus romanus ætate concilii Nicæni habuit inquiritur*, Leipzig, 1731, in-4°. Il cherche à y prouver que la juridiction du pape ne s'étendait point alors sur les autres évêques. II. *Conjectura de diœcesi episcopali quam sæculo quarto habuit pontifex romanus*, dans les *Acta eruditor. Lips.*, février, 1732. Kortholt a fourni beaucoup d'analyses à ce Journal. III. *De societate antiquariâ Londinensi ad Knappium epistola*, Leipzig, 1735, in-4°. Cette lettre contient des détails curieux sur une société peu connue alors dans les pays étrangers. IV. *Dissertatio de Math. Tindalio*, ibid., 1734, in-4°. Cette pièce est fort intéressante. L'auteur, après avoir tracé l'origine, la marche et les progrès de la secte anti-religieuse qui s'éleva en Angleterre sous le règne de Jacques II, indique sommairement les principes de Toland, Collins et Wolaston. Il arrive ensuite à Tindal, dont il expose la doctrine avec autant de précision que de clarté, et termine par démontrer la faiblesse de ses arguments contre la divinité de la religion chrétienne. V. *De enthusiasmo Mahumedis*. VI. Des *Sermons* (en allemand). Christ. Kortholt est l'éditeur d'un *Recueil de diverses pièces sur la philosophie, les mathématiques, l'histoire*, etc., par Leibnitz, avec deux *Lettres* (du P. Bouvet à Leibnitz), où il est traité de la philosophie et de la mission chinoise, suivies des remarques de l'éditeur, Hambourg, 1734, in-8°. C'est également à lui qu'on doit l'édition des *Lettres latines* de Leibnitz, Leipzig, 1734-1742, 4 vol. in-8°. Son père avait commencé ce travail, que son âge et ses occupations ne lui permirent pas de terminer. — Mathias-Nicolas KORTHOLT, frère aîné de Sébastien, naquit à Kiel en 1674. Il se distingua aussi par la variété et l'étendue de ses connaissances. Il fut nommé, en 1700, professeur de poésie et d'éloquence à l'académie de Giessen, et prit possession de sa chaire par un très bon Discours dans lequel il prouve, contre

l'opinion de Perrault, que les orateurs anciens sont supérieurs aux modernes; Bayle cite avec éloge ce Discours, qui a pour titre : *De antiquâ eloquentiâ recentiorum perperàm postpositâ à Carolo Perralto*, Giessen, 1700, in-4°. On connaît encore du même auteur : I. *Dissertatio de Cicerone christiano sive eloquentiâ Lactantii ciceronianâ*, ibid., 1711, in-4°. II. *Parænesis de bibliothecis maximè publicis, utiliter adeundis*, ibid., 1716, in-4°. de huit pag. III. *Programma in funere Joh. Ern. Gerhardi SS. theologiæ doctoris et professoris.* IV. *Programma de arte loquendi, arte tacendi perficiendâ*, Gotha, 1721, in-4°. M. N. Kortholt fut nommé, en 1715, bibliothécaire de l'université de Giessen; il mourut le 15 avril 1725. W—s.

KORTTE (Théophile), en latin *Cortius*. Voy. Corte, X, 9.

KORTTE ou KORTE (Jonas), libraire d'Altona, né en 1683, entreprit, à l'âge de 30 ans, de faire un pélerinage dans la Terre-Sainte; il partit en 1713, mais n'alla pour cette fois qu'à Constantinople. Ayant quitté son commerce, il partit en 1737 pour Venise, visita l'Egypte, Jérusalem (où il rencontra Richard Pococke), Alep, Ourfa (l'ancienne Edesse), Antioche, et revint aborder à Venise en 1739. Il mourut dans sa ville natale vers 1747, après avoir publié en allemand la relation de son voyage, sous ce titre : *Voyage à la Terre-promise, mais qui est maintenant depuis dix-sept cents ans sous la malédiction; comme aussi en Egypte, au Mont-Liban, en Syrie et en Mésopotamie*, Altona, 1741, in-8°. Il y donna un supplément de deux feuilles, Halle, in-8°.; un troisième de sept feuilles, ibidem, 1746, et un quatrième, ibid., 1751. C. M. P.

KOSCIUSKO (Thadée), général polonais, moins célèbre par ses exploits que par son dévouement à l'indépendance de sa patrie, fut élevé à l'école des cadets à Varsovie, et y fit, dans le dessin et les mathématiques, des progrès tels, qu'on le nomma l'un des quatre élèves destinés à voyager dans l'étranger aux frais de l'état, pour y perfectionner leurs talents. Il se rendit en France, y passa plusieurs années livré à l'étude, et retourna dans sa patrie, riche de nouvelles connaissances. Il obtint le commandement d'une compagnie; et il se proposait de poursuivre sa carrière dans l'armée polonaise, lorsque les suites d'un amour malheureux pour la fille du maréchal de Lithuanie, le forcèrent à s'expatrier. Il se rendit dans l'Amérique du nord, qui venait de secouer le joug de l'Angleterre, fit, avec distinction, comme adjudant de Washington, la guerre que ce nouvel état eut à soutenir contre son ancienne métropole, fut décoré de l'ordre de Cincinnatus, et revint dans sa patrie, où il vécut dans la retraite jusqu'en 1789. A cette époque, il fut promu au grade de général-major par la diète, qui faisait dans ce temps-là de vains efforts pour restreindre l'influence des puissances étrangères. Kosciusko était encore peu connu; mais, en 1792, l'affaire de Dubienka, où il défendit pendant six heures, avec quatre mille hommes, un poste attaqué par quinze mille Russes, lui acquit beaucoup de réputation. Il fit, avec une égale distinction, sous le jeune Poniatowski, toute la campagne de cette année : mais la faiblesse de Stanislas (*Voy.* ce nom) rendit inutiles les efforts les plus généreux. Ce monarque se soumit aux conditions qui lui furent imposées par la Russie; et, sous l'apparence d'un traité de paix,

il signa la ruine de la Pologne. Les plus braves officiers de l'armée polonaise ne purent supporter cette honte, et donnèrent leur démission. Kosciusko fut de ce nombre; et bientôt en butte aux soupçons des ennemis de sa patrie, il se vit obligé de s'éloigner, ce qui ajouta beaucoup à son crédit dans le parti patriotique, et le fit nommer *citoyen français*, par l'assemblée législative de France. Il se retira à Leipzig, où ses amis de Varsovie, décidés à éclater de nouveau contre les Russes, ne tardèrent pas à lui faire connaître qu'ils l'avaient choisi pour leur chef. Kosciusko ne se refusa point à un tel honneur; mais ne regardant pas encore comme suffisants les moyens dont son parti pouvait disposer, il fut d'avis d'user de ménagement, et s'éloigna même pendant quelques mois par un voyage en Italie, afin de ne pas éveiller les soupçons. Cependant ayant appris, au commencement de 1794, qu'il n'était plus possible de contenir l'impatience des Polonais, il se rapprocha d'eux, et pénétra jusqu'à Cracovie, au moment où Madalinski venait de lever l'étendard de l'insurrection, et lorsqu'il venait lui même d'être déclaré chef suprême de toutes les forces nationales. Se trouvant investi de tous les pouvoirs civils et militaires dans des circonstances aussi difficiles, on lui doit la justice de dire qu'il n'en abusa pas. Maître de Cracovie, il publia un manifeste, et marcha aussitôt contre les Russes à la tête d'un corps de cinq mille hommes. Il les rencontra au nombre de dix mille à Wraclawice, et les défit complètement après un combat de quatre heures. Ce premier succès détermina un soulèvement général, et Varsovie fut ainsi délivrée de la présence des Russes: enfin Kosciusko se vit bientôt à la tête d'une armée de cinquante mille combattants, où l'on comptait vingt-cinq mille hommes de troupes régulières. Ce fut avec ces forces qu'il eut à résister en même temps aux Russes et aux Prussiens. Frédéric-Guillaume II (*Voyez* ce nom), qui venait d'échouer contre les Français, semblait alors vouloir se venger de cet affront sur les Polonais; et au commencement de 1794 il marcha contre Varsovie, à la tête de quarante mille hommes. Kosciusko, qui ne pouvait pas lui en opposer sur ce point plus de quinze mille, eut cependant le courage de l'attaquer à Szczekocin (8 juin 1794); mais après un combat meurtrier, où il eut deux chevaux tués sous lui, il se vit obligé de se retirer dans un camp retranché qui couvrait la capitale, et y résista pendant deux mois à des attaques très vives et à des assauts réitérés. Il parvint en même temps à contenir dans l'ordre une populace furieuse et prête à se porter aux plus grands excès. A peine délivré des Prussiens par la diversion qu'opéra alors l'insurrection de la grande Pologne, Kosciusko vit s'avancer contre lui l'armée russe de Souwarow, et celle que commandait Fersen. Ce fut en vain qu'il s'efforça d'empêcher la jonction de ces deux armées. Attaqué le 4 octobre à Macijowice, par des forces très supérieures, il leur disputa la victoire avec acharnement pendant toute la journée. Enfin, percé de coups, il s'écria en tombant: *Finis Poloniæ*. Il allait expirer sous le sabre des Cosaques lorsqu'il fut reconnu, et à l'instant environné des respects de ses ennemis. Conduit prisonnier à Pétersbourg, il y resta pendant deux ans plongé dans un cachot, et n'en sortit qu'après la mort de l'impératrice Catherine. Paul Ier. le mit en liberté aussitôt après son avènement, et le

combla d'égards et de témoignages d'estime. Le premier usage que Kosciusko fit de sa liberté, fut de se rendre en Angleterre, puis en Amérique, où il passa quelques années auprès de ses anciens compagnons d'armes; et il revint en France en 1798. Il fut accueilli dans ce pays par de nombreuses marques d'estime, et y trouva un grand nombre de ses compatriotes qui étaient venus servir sous les drapeaux de la nouvelle république. Ceux qui servaient à l'armée d'Italie lui envoyèrent le sabre de Jean Sobieski, trouvé à Notre-Dame-de-Lorette. Depuis ce temps, il vécut soit à Paris, soit dans une maison de campagne qu'il avait acquise près de Fontainebleau. Lorsque Buonaparte fut près d'envahir la Pologne en 1807, il voulut se servir du nom de Kosciusko pour soulever les peuples. Le général polonais avait trop de lumières et d'expérience pour ne pas voir dans quel but le conquérant avait recours à lui; il répondit par un refus positif à l'invitation qu'on lui fit. On n'en publia pas moins, dans les journaux, une proclamation aux Polonais, fabriquée en son nom. Il ne put réclamer contre cette fraude qu'en 1814: mais depuis longtemps la vérité était connue en Europe; et le héros de la Pologne n'avait pas cessé d'y être vénéré, tandis que le gouvernement de Buonaparte le traitait en homme suspect. Lorsque les Russes pénétrèrent dans la Champagne en 1814, ils apprirent avec surprise que leur ancien ennemi vivait paisiblement près d'eux. Tous ceux qui purent parvenir dans sa retraite, lui témoignèrent toutes sortes d'égards; et l'empereur Alexandre lui-même eut avec lui une longue entrevue. Rien ne put déterminer Kosciusko à retourner dans sa patrie. Il fit en 1815 un voyage en Italie, et vint ensuite s'établir à Soleure en Suisse, où il est mort le 16 octobre 1817. Son éloge retentit aussitôt dans toute l'Europe; et chez toutes les nations, dans toutes les contrées, on rendit également justice à l'homme courageux, au véritable patriote qui, sans autre but que le bonheur et l'indépendance de sa patrie, s'était voué à tous les périls et à tous les sacrifices. Ses dépouilles mortelles ont été portées dans la cathédrale de Cracovie, entre celles de Jean Sobieski et celles de Joseph Poniatowski.

M—D j.

KOSTHA BEN LOUKA, philosophe chrétien, était originaire de Baalbek. Il écrivait sous les règnes des successeurs d'Aaroun-Alraschyd. Son amour pour les sciences lui fit entreprendre un voyage dans les états de l'empereur de Constantinople, où il recueillit une ample moisson de bons ouvrages écrits dans la langue grecque, qui, jusqu'alors, avait été peu cultivée par les auteurs arabes. Ses vastes connaissances lui ayant acquis une certaine célébrité, il fut appelé à Bagdad pour traduire en arabe les ouvrages de science qui se trouvaient dans les états musulmans. Personne n'était plus propre que lui à s'acquitter de ce travail. Il possédait parfaitement le grec, et écrivait l'arabe avec une grande pureté et beaucoup d'élégance. Il avait d'ailleurs étudié à fond l'arithmétique, la géometrie, l'astronomie, la philosophie et même la médecine. Quand tous les travaux qui lui avaient été confiés furent terminés, il se retira en Arménie, où il mourut. Aboulfaradje, qui place sa mort vers la fin du IXe. siècle de J.-C., rapporte qu'on éleva sur sa tombe un dôme, honneur réservé jusqu'alors aux rois. Il cite un auteur qui met Kosthâ au-dessus de tous les écrivains, pour l'instruction, la sagacité, et la beauté du style. On

peut voir dans Casiri (1) l'énumération des ouvrages composés ou traduits par Ben Louka. Parmi les principaux qu'il a traduits, on compte : I. Les *Aphorismes* d'Hippocrate, qu'il prétendait avoir été rédigés par quelque médecin sur les écrits de ce grand homme. II. Le *Barulcus* d'Héron d'Alexandrie; ouvrage dont l'original grec n'existe plus (Voy. Fabric., *Biblioth. græc.*, tom. II, pag. 592). Golius l'avait traduit de l'arabe en latin; malheureusement sa traduction est encore inédite. La version arabe se trouve à la bibliothèque de Leyde. III. Un ouvrage d'Autolycus sur l'astronomie. R—D.

KOTAIBAH, fils de Mouslem al Bahely, célèbre capitaine arabe, sous le khalyfat de Wélid Ier., fut celui qui porta le plus loin les bornes de l'empire musulman, du côté de l'Orient. Envoyé, l'an 85 de l'hég. (704 de J.-C.), par le fameux Hedjadj (*Voy.* HEDJADJ, tom. XIX, pag. 554), pour remplacer Yézid, fils de Mahalleb, dans le gouvernement de Khoraçan, il arriva, l'année suivante, à Mérou : brûlant de s'illustrer par des conquêtes, il assembla tous les habitans, excita leur enthousiasme par un discours véhément, et leur persuada de se joindre à lui pour faire la guerre aux idolâtres. Les pays situés entre la Perse et la Chine formaient alors deux empires possédés par les Turks, et tributaires du Faghfour (c'est ainsi que les Arabes nomment l'empereur de la Chine). Les Turks occidentaux occupaient les riches et fertiles contrées bornées par le Djihoun et le Sihoun. Le premier de ces fleuves les séparait de la Perse, pour laquelle ils avaient été long-temps des voisins redoutables : affaiblis ensuite par l'anarchie et les guerres civiles, ils étaient depuis peu réunis sous l'autorité d'un khân, lorsqu'ils furent attaqués par les Arabes. Kotaïbah, ayant laissé un lieutenant à Mérou, franchit le désert qui s'étend jusqu'au Djihoun, et se disposait à traverser ce fleuve; mais les Turks, campés sur l'autre rive, s'opposaient à son passage, et défendaient l'approche de Bokhara. Maîtres de la navigation, ils empêchaient l'arrivage des subsistances au camp des Arabes, qui ne pouvaient, qu'avec peine et à grands frais, s'en procurer par la voie du désert. Dans cette fâcheuse extrémité, Kotaïbah laisse quelques troupes, afin de tromper l'ennemi, décampe secrètement avec la meilleure partie de son armée, et faisant un long circuit, il arrive, après plusieurs jours de marche forcée, dans les environs de Balkh; reçoit les dons et les serments de fidélité du prince de cette ville et de celui de Thalecan, et va, près de Termed, passer le Djihoun, sans obstacle et sans aucune perte. Saganian fut sa première conquête dans le Mawarennahr ou Transoxane. Il marcha ensuite sur Baïkend, et tailla en pièces les Turks, qui, forcés enfin de quitter leur position, étaient venus à sa rencontre. La prise de Baïkend et de Bokhara fut le fruit de cette victoire qu'il remporta l'an 87 (706). Mais la garnison musulmane de Bokhara ayant été égorgée après son départ, il reprit cette ville d'assaut, passa au fil de l'épée tous les habitants en âge de porter les armes, et réduisit en esclavage les femmes et les enfants. Le butin fut si considérable, que les Arabes, peu familiarisés encore avec le luxe, firent enrichir d'or et de pierreries la poignée de leurs sabres. En 88 (707), Kotaïbah mit en déroute deux cent mille hommes, Turks

(1) *Bibl. arab. Hisp.*, tom. I, pag. 420.

et Chinois, qui, sous la conduite d'un neveu du Faghfour, étaient venus attaquer les Musulmans jusque dans le Khoraçan; et, par cette seconde victoire, il se fraya la route à de nouveaux exploits. Ce général ayant reçu ordre d'aller en Arménie renforcer l'armée de Moslemah, frère du khalyfe, en 90 (709), Naïzek, roi de Thalecan, profita de son absence pour rompre le traité qu'il avait juré. Kotaïbah, de retour, le surprit dans sa capitale, qui lui fut livrée par des traîtres; il en fit massacrer tous les habitants, et envoya à Hedjadj la tête de leur prince. Après avoir soumis, en peu de temps, Kech, Nakhcheb et d'autres places de la Transoxane, le général musulman envahit le Kharizme, en 92 (711), vainquit le roi Djounghan, lui accorda la paix, lui rendit ses états, en lui imposant un tribut annuel de deux millions de dinars et de trois mille esclaves, et se contenta de faire mourir son frère Hewarzadeh, principal instigateur de sa résistance. L'année suivante, il défit Magourek ou Solou, khan des Turks, l'assiégea dans Samarcand, le força de capituler, lui laissa également ses états, et l'assujétit au même tribut. Zélé pour la propagation de l'islamisme, Kotaïbah renversait partout les idoles, et de leurs précieux débris fondait des mosquées, où tous les vendredis il prononçait lui-même la khothbah, au nom du khalyfe dont il était le représentant. Chargé de butin, et suivi d'une foule d'esclaves, il revenait, à la fin de chaque campagne, déposer à Mérou des richesses immenses. En 94 (713), et pendant les années suivantes, poursuivant le cours de ses triomphes, il avait traversé le Sihoun, et pénétré jusqu'à Ferghanah et à Tachkend, lorsqu'il apprit successivement la mort d'Hedjadj, son protecteur, et celle du khalyfe Wélid, arrivée en 96 (715). Rentré alors dans le Khoraçan, il osa, presque seul, soutenir les droits au trône d'Abdel Aziz, fils de Wélid; mais tout l'Empire s'étant déclaré pour Soléïman, oncle de ce jeune prince, Kotaïbah fut forcé de céder. Dans l'espoir d'apaiser, par l'éclat de ses services, le ressentiment du nouveau khalyfe, il poussa cette fois ses conquêtes jusqu'à Kachgar. L'empereur de la Chine, voyant ses frontières menacées par les Arabes, envoya demander à leur chef quels étaient ses desseins. Douze musulmans furent chargés de la réponse. Si l'on en croit les historiens arabes, ils dirent au Faghfour que Kotaïbah s'était obligé par serment d'entrer sur le territoire chinois, de mettre à contribution ses provinces, et d'en enchaîner les gouverneurs. L'empereur démêla les véritables intentions de l'ambitieux général, sous l'apparence d'un prétendu vœu : mais feignant de l'avoir mal compris et de vouloir le dégager de son serment, il accueillit favorablement les ambassadeurs, leur remit un sac rempli de terre, avec des présents magnifiques, et les fit accompagner par quatre fils de mandarins; ajoutant toutefois que si cela ne suffisait pas à leur maître, il irait en personne le recevoir à la tête d'une armée et l'enchaîner lui-même. Kotaïbah, charmé de la présence d'esprit et de la fermeté du Faghfour, se prêta à l'allégorie dont ses ambassadeurs lui expliquèrent le sens caché. Il marcha sur le territoire chinois, en foulant la terre qui fut répandue sous ses pas; il agréa les présents, en remplacement des contributions qu'il voulait lever en Chine; il mit des chaînes aux quatre fils de mandarins, comme pour

figurer qu'il traitait leurs pères de la même manière : puis il les congédia honorablement (1). Après cette espèce de comédie, qui sert à faire connaître l'esprit et la caractère des deux nations dans un siècle barbare, Kotaïbah revint à Mérou. Ici se termine la gloire de ce grand capitaine : désormais, on ne voit plus en lui qu'un factieux. Les bontés du khalyfe qui, par un diplôme, lui assure le gouvernement du Khoraçan et de ses dépendances, le ramènent un instant à son devoir ; mais bientôt il n'aperçoit, dans la clémence de son souverain, qu'un piége pour le perdre plus sûrement : il refuse toute espèce de soumission, et arbore ouvertement l'étendard de la révolte. Les peuples de son gouvernement, loin d'y prendre part, se joignent aux troupes que le khalyfe est forcé d'envoyer contre lui. Enfin, après une guerre sanglante, mais d'une courte durée, Kotaïbah, totalement défait, est mis en pièces, l'an 97 de l'hég. (716 de J.-C.) A—T.

(1) Au temps des conquêtes de Khotaïba, la dynastie des Thang occupait le trône de la Chine, et dominait sur toute la Tartarie. Tous les princes turks de la Transoxane reconnaissaient la suprematie de l'empereur chinois, et imploraient, en conséquence, son appui dans la guerre qu'ils avaient à soutenir contre les Arabes. Il est fait mention dans l'Histoire des Thang de plusieurs événements de cette guerre ; mais les conquêtes des Arabes dans la Transoxane y sont toujours présentées, conformément aux idées chinoises, comme des brigandages exercés sur les terres de l'empire. Rien ne serait plus contraire au génie et à la politique des empereurs chinois, que la conduite pleine de faibiesse et la prétendue réponse allégorique qu'on prête ici au Faghfour. On n'eut rien fait de semblable avec les Tartares qui menaçaient quelquefois l'empire même et la capitale. Les Arabes ont sans doute imaginé cette fable pour rehausser l'éclat de leurs victoires sur les Turks, et en imposer aux peuples des pays conquis. Au reste, ce qu'il fallait remarquer, c'est que, suivant Abou'l iokhtan, Khotaïba mourut à Ferganah, et que, suivant Abou Djoumanah Babeli, il fut enterré dans le pays de Sin, ou en Chine. Le savant Eichhorn n'a cru voir une contradiction dans ces deux témoignages, que parce qu'il ignorait qu'à cette époque, ainsi que dans plusieurs autres périodes, les frontières de l'empire chinois s'étendaient jusqu'à la mer Caspienne. C'est ce que j'ai montré dans un Mémoire lu à l'Académie des belles-lettres, *sur l'extension de l'empire chinois dans l'Occident*. A. R—T.

KOTAIBA (*Voy.* Ibn-Cotaïbah).

KOTHB'EDDYN (Mohammed ben Mohammed), historien arabe, naquit à la Mekke au commencement du xe. siècle de l'hégire. Il paraît avoir habité ordinairement sa patrie, à en juger par les détails qu'il donne sur les événements qui se passèrent de son temps. Lorsque l'Yémen eut été conquis par Sinan Pacha, général des armées de Selym II, en 976 (1569 de J.-C.), Kothb'eddyn fut désigné pour remplir une place de professeur dans celui des quatre colléges de la Mekke, réservé pour la secte d'Abou-Hanifah (1) ; il était chargé d'éclaircir à ses auditeurs les difficultés de l'Alcoran, ainsi que celles des commentateurs et des *Hadyts* ou traditions. Il avait aussi étudié la médecine. Hadji-Khalfa nous apprend que Kothb'eddyn mourut en 988 de l'hégire (1580 de J.-C.). Il nous reste de lui deux ouvrages importants, dont M. Silv. de Sacy a traduit ce qui offrait le plus d'intérêt. Voyez le quatrième volume des *Notices et extraits des Mss. de la bibliothèque du Roi*, pag. 412 et 538. Le premier qui est intitulé, *Albark-al-Yemany Fyl' Fath-al-Otsmany*, c'est-à-dire *la foudre de l'Yémen dans la conquête de ce pays par les Othomans*, renferme l'histoire des révolutions politiques de l'Yémen pendant environ quatre-vingts ans. L'auteur ayant accompagné Sinan Pacha dans les cérémonies du pélerinage, immédiatement après l'entière soumission de tout le pays, ce visir le combla de présents, lui raconta les détails de cette expédition, et fit beaucoup d'instances pour l'engager à en écrire l'his-

(1) Dans les grandes villes des états musulmans, on nomme ordinairement quatre professeurs pour enseigner la théologie, d'après les principes des quatre sectes orthodoxes, qui ont pour auteurs, Ebn-hanbal, Malek (Ben Anas), Schafei et Abou-hanifa.

toire. Elle est composée de trois parties : la première traite des événements qui se sont passés dans l'Yémen depuis le commencement du 10e. siècle de l'hég.; la seconde et la troisième, de la conquête du pays par les Othomans. La première édition de cet ouvrage parut sous Sélym II. L'auteur en publia une seconde sous Morad son fils (Amurat III). Des quatre manuscrits de la bibliothèque du Roi, le n°. 826 seul est copié sur cette seconde édition : elle a été traduite en turk. Le second ouvrage de Kothb'eddyn, que Casiri (1) a mal à propos attribué à un autre auteur, porte pour titre : *Al-Ilam Fy'l-Alámi-Beled ellahi-Alharám* (c'est-à-dire *Relation de la ville sainte*). L'auteur a cru qu'étant attaché au service de la Caaba, il ne pouvait mieux employer ses loisirs qu'à faire connaître la Mekke et ses monuments. Il a terminé cette histoire en 985 (1577 de J.-C.), trois ans avant sa mort. On y trouve des détails très curieux, et qu'on chercherait vainement ailleurs, sur la partie topographique, les monuments et les révolutions de cette ville célèbre, ainsi que sur les noms des souverains qui ont contribué à son embellissement, et le genre des travaux auxquels ils ont coopéré. R—D.

KOTHOUZ (MAHMOUD SAÏF' EDDYN MALEK MODHAFFER), troisième sulthan d'Egypte de la dynastie des mamlouks Baharites, était neveu, par sa mère, du sulthan Djelal' Eddyn Khowarezm-Schah, non moins célèbre par ses malheurs que par ses exploits (*Voy.* DJELAL' EDDYN MANKBERNY). Kothouz fut pris par les Tartares dans leurs guerres contre Djelal' Eddyn, et vendu à Damas. Emmené de là au Kaire, il y fut esclave d'Aïbek le Turkoman, premier sulthan mamlouk. (*V.* AIBEK, t. I, pag. 338.) Sa valeur et les circonstances l'avaient mis au rang des émyrs les plus puissants, lorsque les Tartares, commandés par Houlagou, prirent Bagdad, et menacèrent d'envahir tous les états des premiers khalifes. Mansour, fils d'Aïbek, qui régnait alors, était encore tout jeune, et ne savait prendre aucune mesure vigoureuse pour arrêter les progrès des Tartares. Kothouz profita de l'embarras des affaires pour s'emparer de la personne du sulthan et de celle de son frère, tandis que la plupart des émyrs étaient à la chasse; et il se fit proclamer sulthan à la fin de l'an 657 de l'hégire (novembre 1259 de J.-C.) Les émyrs, à leur retour, manifestèrent leur mécontentement. Kothouz prétendit légitimer ou justifier son usurpation par la nécessité d'avoir un roi actif et expérimenté pour la défense de l'Egypte. Mansour et son frère furent enfermés dans la citadelle de Damiette. Cependant les Tartares étendaient de plus en plus leurs conquêtes, et portaient partout la dévastation. Damas, Halep, etc., venaient de tomber en leur pouvoir. Houlagou, jugeant sa présence nécessaire dans les provinces orientales, laissa Ketboga, son lieutenant, à Halep, et Beydera à Damas, avec des troupes, pour maintenir les habitants dans la soumission. Kothouz réunit alors toutes ses forces pour accabler les deux généraux d'Houlagou. Quand tout fut prêt pour le départ, les émyrs refusèrent de marcher; ce ne fut qu'après bien des représentations et des menaces qu'ils furent ramenés à la raison. Bibars Bondokdari prit les devants pour chasser les Tartares de Gaza. Les deux armées se trouvèrent en présence près d'Aïn-Djalout, le 25

(1) Tome II, pag. 161.

ramadhan 658 (septembre 1260). Kothouz, voyant une de ses ailes en déroute, se précipita dans les rangs ennemis, tua Ketboga, et mit les Tartares en fuite. Ils furent poursuivis jusqu'à Beyssan, près le lac de Tibériade. Les Tartares revinrent alors à la charge; mais leur déroute fut complète. Ces deux défaites surprirent d'autant plus qu'ils avaient été jusqu'alors constamment victorieux. Kothouz profita de l'enthousiasme de ses soldats pour soumettre toute la Syrie à ses armes. Les Tartares évacuèrent successivement les villes qu'ils avaient conquises. Quand Kothouz eut mis ordre à tout, il s'empressa de retourner en Égypte, pour y jouir du fruit de ses victoires; mais il fut massacré près de Saléhyeh, sur la route de Gaza au Kaire. Bibars Bondokdari, le même qui avait porté le premier coup lors de l'assassinat de Touranschah, pendant la captivité de Saint-Louis, avait demandé au sulthan le gouvernement d'Halep, comme récompense de ses services. Le sulthan lui ayant refusé sa demande, il résolut de profiter de la première occasion pour se défaire de lui. En effet, tandis que le sulthan revenait de la chasse, Bibars et les autres conjurés le tuèrent, le 24 octobre 1260. Kothouz avait régné un peu plus de onze mois. Son meurtrier lui succéda (*V.* Bibars). R—d.

KOTHROB (Mohammed ben Ahmed Almossayer) naquit à Bassora dans le 2e. siècle de l'hégire, et mourut en 206 (821 de J.-C.) Il étudia la grammaire sous Sybouyeh, l'un des plus célèbres grammairiens arabes. Comme notre auteur se rendait chez lui dès avant le jour, et qu'il montrait une ardeur extraordinaire pour l'étude, son maître lui donna le surnom de *Kothrob*, qui, en arabe, se dit des esprits follets et de ces insectes qu'on voit toujours en mouvement sur la surface de l'eau. Un commentateur d'Aboulféda (1) prétend que les Arabes entendent par ce mot un petit animal qu'on croyait, avant l'islamisme, ne pouvoir rester un instant immobile. Kothrob a laissé : I. un poëme intitulé, *Al Motsalets*, où dans chaque vers se trouve un mot arabe qui est susceptible de trois significations différentes, suivant la manière dont on le prononce. Golius en a fait usage dans son Dictionnaire arabe-latin. On le trouve aussi à Paris à la bibliothèque du Roi. II. *Ossoul al-Adhdhad*, les racines des mots qui ont deux significations contraires. R—d.

KOUBLAI-KHAN. *V.* Chi-tsou.

KOULI-KHAN (Thamas), roi de Perse. *Voy.* Nadir-Schah.

KOUTHOUZ. *Voy.* Kothouz.

KOUTOULMICH ou KOUTLOUMICH, prince Seldjoukide, était fils d'Irraïl Arslan, et petit fils de Seldjouk, chef de cette famille turke, si célèbre depuis et si puissante. Il accompagna son cousin-germain, Thogrul Beyg, dans son invasion en Perse, contribua par sa valeur aux conquêtes de ce prince, et en reçut le gouvernement de la Mésopotamie. Les émyrs des Arabes okaïlites et acadites, qui possédaient Moussoul, Hillah, et toute la partie basse de cette province, voulant s'opposer aux progrès des seldjoukides, se liguèrent avec le fameux rebelle Besasiry, qui opprimait alors le khalife Caïm dans Baghdâd. Koutoulmich, vaincu par eux près de Sandjar, se sauva vers l'Arménie grecque, dont il battit le gouverneur qui lui avait refusé le passage; et l'ayant fait prisonnier, il le fit vendre comme esclave à Tauriz. Cependant, honteux d'avoir été défait par les Arabes, il alla demander de

(1) *Annal. Mosl.* ad ann. 206 (821 de J.-C.)

nouvelles troupes à Thogrul, afin de prendre sa revanche; mais ce prince fut aussi mécontent des avantages remportés par son parent, au mépris des traités, sur les Grecs, que de l'échec qu'il avait éprouvé en Mésopotamie. Koutoulmich, craignant pour ses jours, se réfugia dans une place-forte du Kharizme. Quelque temps après il retourna dans l'Occident, se révolta contre Thogrul; et quoiqu'il eût joint ses forces à celles de Besasiry et de Coraïch, émyr de Moussoul, ils ne purent empêcher le sulthan de prendre cette ville, dont il donna le gouvernement à son frère Ibrahim Inal. Les rebelles ayant réussi à mettre ce dernier dans leur parti, Thogrul vainquit ce frère perfide et le fit périr, en 450 de l'hég. (1058 de J.-C.) Koutoulmich, qui était dans l'armée d'Ibrahim, se sauva dans l'Arménie avec six mille hommes, et s'empara de Kars, en attendant les secours qu'il avait envoyé demander à l'empereur de Constantinople. Mais l'arrivée des troupes du sulthan dans la Géorgie, l'obligea d'abandonner sa conquête et de se retirer en Arabie; car il ne pouvait trouver d'asile dans aucune des provinces qui formaient déjà l'empire seldjoukide. Après la mort de Thogrul, en 455 (1063), Koutoulmich reparut pour disputer le trône à Alp Arslan. Aveuglé par l'ambition et par la soif de la vengeance, il résista aux avis, aux promesses, aux prières de ce monarque, refusa le pardon qu'il lui offrait généreusement, rejeta toutes propositions d'accommodement, et se prépara à la guerre. Les deux armées s'étant rencontrées près de Reïh, au mois de moharrem 456 (janv. 1064), celle de Koutoulmich fut vaincue dès le premier choc; et l'on trouva sur le champ de bataille le corps de ce prince sans aucune blessure. C'est de lui qu'était issue la branche des Seldjoukides, qui régna depuis dans l'Anatolie, et dont les princes sont plus connus dans l'histoire des Croisades et du Bas-Empire, sous le titre de sulthans d'Iconium, leur capitale. Quoique turk de naissance, contre l'ordinaire de sa nation, qui, toujours guerrière et barbare, était dès-lors comme aujourd'hui ennemie des lumières et de la civilisation, Koutoulmich aimait les sciences, et se distinguait par des connaissances peu communes en astronomie. A—T.

KOUTOUSOFF DE SMOLENSK (Michel-Lavrionovitch-Golenitcheff), général russe, né en 1745, fut élevé à Strasbourg, où il apprit les langues française et allemande. Il commença sa carrière militaire à seize ans, servit d'abord dans l'artillerie comme caporal, fut fait officier peu de temps après, et, dès l'âge de dix-sept ans, était lieutenant dans le régiment commandé par le célèbre Souvarow. Le prince de Holstein-Beck le choisit, en 1762, pour son aide-de-camp; et, le 21 août de la même année, le jeune Koutousoff obtint le grade de capitaine. En 1764, il porta les armes en Lithuanie, fit cinq campagnes contre les Polonais, et passa, en 1770, à l'armée de Romanzoff, qui combattit les Turks avec tant de succès. Quoique le jeune Koutousoff se fût distingué aux combats de Ribaja-Moguila, le 10 juin 1770, à celui de Pruth, le 5 juillet, au passage de la Lagre ainsi qu'à la bataille de Kagoul, où Romanzoff remporta une victoire décisive; ce ne fut qu'à la fin de cette année qu'il obtint le rang de major. Au mois d'octobre 1771, il prit part à la bataille des Postes, où quarante mille Turks furent taillés en pièces, et il fut fait lieutenant-colonel. Pendant les années 1772 et 1773, il servit en Crimée, puis se trouva à la bataille d'Olchesky, sur

le Dniéper, et fut blessé en s'emparant d'un fort près d'Isoumne. Ses talents se développèrent dans ces différentes affaires; et l'impératrice Catherine II le nomma colonel le 27 juin 1782. Le 28 juillet de l'année suivante, il fut fait brigadier, et retourna en Crimée. La guerre contre la Turquie s'étant renouvelée en 1784, les maréchaux Romanzoff et Potemkin voulurent l'un et l'autre avoir sous leurs ordres le brigadier Koutousoff. Réunissant aux talents militaires l'usage du monde et une grande circonspection, il sut obtenir en même temps la bienveillance de ces illustres rivaux. Le 24 novembre de la même année, il fut nommé général-major. Depuis le 28 août 1787 jusqu'au mois de juillet 1788, il commanda un corps séparé, chargé de couvrir la frontière, en empêchant l'ennemi de passer le Bog. Ce genre de guerre lui offrant peu d'occasions de se signaler, il obtint la permission de rejoindre l'armée commandée par Potemkin, qui assiégeait Oczakoff. Le 28 août, l'ennemi fit une sortie et attaqua avec furie le corps de Koutousoff, qui résista avec beaucoup de fermeté à cette attaque, où il développa de véritables talents; mais il y fut dangereusement blessé: une balle lui traversa la tête, et ce ne fut que par une sorte de miracle qu'il échappa à la mort. A peine était-il rétabli qu'il vint rejoindre le prince Potemkin, qui lui confia un corps chargé de couvrir les frontières de la Turquie et celles de Pologne. Ce fut alors qu'on le vit se porter rapidement sur tous les points menacés: tantôt à la tête d'un corps d'élite, il se plaçait entre le Dniester et le Bog; tantôt, à la tête de sa cavalerie légère, il harcelait une armée entière, enlevait ses convois et coupait ses communications. Il remporta une victoire signalée à Cochrane, et se trouva à la prise d'Ackermann et de Bender. En 1790, il reçut ordre de réunir ses troupes à l'armée de Souwarow, qui assiégeait Ismaïlow, et il vint prendre le commandement de la 6e. colonne, qu'il conduisit au terrible assaut où les Turks perdirent plus de trente mille hommes. Fait lieutenant-général le 25 mars 1791, Koutousoff fut chargé de commander les troupes qui étaient entre le Pruth, le Dniester et le Danube. Il passa ce dernier fleuve; et le 3 juin, ayant attaqué un camp retranché défendu par dix-sept mille Turks, il ne put recueillir le fruit de cette victoire, le prince Repnin, qui commandait en chef, lui ayant ordonné de le rejoindre. Le 28 juin, il contribua au gain de la bataille de Matchine, qui termina la guerre. Koutousoff obtint alors le commandement de l'Ukraine; et par suite d'un bonheur bien extraordinaire, trois généraux, qui partageaient rarement les mêmes opinions, le recommandèrent à l'impératrice. C'étaient Potemkin, Souwarow et Repnin (*Voy.* ces trois noms). Il quitta bientôt l'Ukraine pour se rendre à Constantinople, où il remplit les fonctions d'ambassadeur, depuis le 4 juin 1793 jusqu'au 24 mai 1794. A son retour, l'impératrice lui donna le commandement de la Finlande; et il fut nommé directeur du premier corps des cadets. En 1796, il fut chargé d'accompagner le roi de Suède, qui était venu à Saint-Pétersbourg, et il le reconduisit jusqu'à Lovisa. Après la mort de Catherine II, il jouit de la même faveur auprès de Paul Ier.; et ce monarque, voulant décider la Prusse à entrer dans son système, le chargea de cette commission délicate, qu'il remplit avec un plein succès. L'empereur à son retour lui donna le commandement des troupes de Finlande.

Les troupes russes, qui étaient alors en Hollande sous les ordres du général Hermann, ayant essuyé un échec, et ce général ayant été destitué, Koutousoff eut ordre d'aller le remplacer; mais, quelque diligence qu'il fit, il ne put joindre le corps qui lui était confié, et il apprit, en arrivant à Hambourg, que la paix était conclue. Revenu bientôt à Pétersbourg, il fut chargé, pour la seconde fois, d'aller à la rencontre du roi de Suède et de l'accompagner; mais il remplit peu de temps cette honorable mission, le séjour du monarque suédois en Russie ayant été de très courte durée. Après la mort de Paul Ier. et la disgrace du comte de Pahlen, il obtint de l'empereur Alexandre le gouvernement militaire de Saint-Pétersbourg, place très difficile à remplir; car si les talents militaires la font quelquefois obtenir, ils sont fort inutiles pour la conserver. Le nouveau gouverneur, Koutousoff, sut néanmoins s'y concilier tous les esprits; mais la guerre entre l'Autriche et la France ayant éclaté, il fut chargé du commandement de l'armée, qui dut se réunir aux Autrichiens. Ceux-ci avaient déjà été battus à Ulm, lorsque l'armée russe entra sur leur territoire: cette circonstance imprévue n'empêcha pas Koutousoff de passer le Danube; mais, les Français s'étant portés sur la rive gauche, il ne voulut point s'exposer à voir couper ses communications, et se hâta de repasser le fleuve pour marcher au-devant de l'ennemi, qu'il attaqua à Crems, où le combat fut très opiniâtre et le succès balancé. L'empereur d'Autriche lui donna, à cette occasion, le grand-cordon de Marie-Thérèse. Cependant il fut décidé que les Russes se retireraient en Moravie, et ils firent leur retraite en bon ordre. Les Français les suivirent, et les deux armées se trouvèrent en présence à Austerlitz. Ce fut près de cette petite ville qu'Alexandre convoqua un conseil de guerre. Ses forces n'avaient point éprouvé d'échec; et la saison était belle, quoique l'on fût à la fin de novembre. La plupart des généraux furent d'avis qu'il fallait engager une affaire générale; ils soutenaient qu'une victoire pourrait ranimer le courage des Autrichiens, et ils ajoutaient que l'armée française, affaiblie par ses propres succès, et déjà si éloignée de ses frontières, offrirait peu de résistance: quelques-uns doutaient même que Bernadotte eût opéré sa jonction avec Buonaparte; et ils opinaient pour que l'on donnât aussitôt le signal de l'attaque, afin de prévenir cette jonction. Koutousoff représenta au contraire que le général Benningsen, s'avançant à la tête d'un renfort considérable, on pouvait se réunir à lui par un mouvement rétrograde; que ce mouvement se ferait dans un pays abondant, tandis que l'armée française aurait à parcourir un pays ravagé. Il insista, de plus, sur la nécessité de concerter les opérations de l'armée russe avec celles de l'archiduc Charles, qui revenait de l'Italie en traversant la Styrie. Quelque sensés que fussent ces raisonnements, ils ne purent triompher de l'opinion d'un aide-de-camp de l'empereur. Le prince Pierre Dolgorouky était ardent et impétueux; il aimait sa patrie, et ce sentiment très vif était augmenté par un mépris excessif pour les autres nations: il avait été envoyé quelques jours auparavant au camp de Buonaparte, et il assurait que l'armée française était mécontente de ses chefs, fatiguée de lutter contre les deux plus puissants empires de l'Europe; que ses propres succès l'avaient affaiblie. Il ajouta que les Russes tomberaient

dans le découragement s'ils fuyaient devant l'ennemi sans se mesurer ; que ces mêmes troupes avaient été exercées, sous le maréchal Souwarow, à faire la guerre d'une autre manière; et que, si l'empereur voulait lui confier quarante mille hommes, il ramènerait prisonniers tous ceux qui ne se déroberaient point à ses coups par la fuite. Entraîné par ces discours, et voulant terminer, par un coup décisif, une guerre dont il était menacé de supporter tout le poids, l'empereur Alexandre repoussa les conseils de Koutousoff, et donna l'ordre du combat. Le major-général Veirotter fit les dispositions; et il fut décidé que Buxhoven commencerait l'attaque en tournant la gauche de l'ennemi : la seconde colonne fut sous les ordres du comte de Langeron; la troisième sous ceux du général Pribitschinsky; Miloradovitch commanda la quatrième ; le prince Bagration la cinquième. Les troupes autrichiennes, réunies à la cavalerie, formaient la réserve. Buonaparte, instruit par ses éclaireurs qu'il allait être attaqué, résolut de prévenir ses ennemis, et il porta toutes ses forces sur le centre contre le général Pribitschinsky, qui envoya aussitôt demander du secours au comte de Langeron. Celui-ci répondit qu'il ne pouvait pas changer la direction qui lui était donnée. Miloradovitch fut retardé par l'attaque d'un village que les Français avaient retranché; et, pendant qu'il employait toutes ses forces pour s'en emparer, le centre fut forcé. La cavalerie russe et les troupes autrichiennes chargèrent à plusieurs reprises; mais leurs efforts n'eurent pour résultat que de protéger la retraite de l'armée. La division du prince Bagration ne prit aucune part à la bataille; et le général Pribitschinsky ayant été fait prisonnier, la déroute devint générale. L'empereur Alexandre se porta au plus fort de la mêlée; il encourageait les soldats par sa voix et par son exemple. Le grand-duc Constantin, à la tête de la cavalerie, montra le même courage : mais les dispositions avaient été faites pour une attaque ; et l'armée ayant été forcée de se défendre, ce changement imprévu mit tout en désordre. Ainsi Koutousoff perdit une bataille importante sans que sa gloire dût en être ternie, puisqu'il fut bien prouvé qu'il s'était opposé à ce qu'on la livrât. Lorsque la paix fut conclue, il se rendit en Ukraine, et ensuite à Pétersbourg ; et il prit, en 1808, le commandement de l'armée de Moldavie. En 1809, il fut nommé gouverneur de la Lithuanie ; et le comte de Kamensky étant mort, il prit le commandement de l'armée destinée à combattre les Turks. Les succès que l'on avait obtenus contre eux, amenèrent des négociations dont on ne pouvait connaître l'issue. Cependant Alexandre, sachant que Buonaparte se disposait à l'attaquer, voulait terminer une guerre qui divisait ses forces. Koutousoff, après avoir remporté quelques avantages et enlevé plusieurs forteresses, parvint à envelopper le grand-visir Nazir-Pacha, et le força de se rendre à discrétion, le 26 novembre 1811, avec une armée de beaucoup supérieure à celle de Russes. Cet important succès valut à Koutousoff le titre de comte, et un portrait de son souverain, enrichi de diamants. Mais il devait bientôt obtenir une gloire encore plus réelle, et surtout plus utile à sa patrie; c'était à lui qu'il était réservé, après avoir illustré la Russie par sa valeur, d'affermir sa puissance par d'habiles négociations : c'était à lui enfin qu'il appartenait de conclure la paix dans le moment où elle était devenue de la plus urgente

nécessité, et d'y obtenir de grands avantages lorsqu'il lui était ordonné de la faire à tout prix. Cette paix fut signée à Bucharest, le 16 mai 1812; et l'empereur Alexandre ne crut pas trop payer un pareil service, en élevant à la dignité de prince celui qui le lui avait rendu. Comme on l'avait prévu, la guerre éclata bientôt entre la France et la Russie. Dès le début de cette redoutable lutte, tous les regards se portèrent sur Koutousoff; et la noblesse russe tout entière supplia l'empereur de lui donner le commandement des forces qu'elle levait pour la défense de l'empire. Le monarque ne s'en tint pas à remplir un tel vœu: il nomma encore le prince Koutousoff président du conseil-d'état, et, le 8 août, généralissime de ses armées. Ce fut le 26 du même mois que ce général livra à Buonaparte la bataille de Borodino (de la Moskwa), la plus sanglante qui ait été donnée dans tout le cours d'une guerre où il y en eut de si meurtrières. Les talents et la bravoure qu'il y déploya, le firent nommer feld-maréchal. Cependant Buonaparte pénétra dans Moscou; et il y semblait livré à toutes les illusions de la victoire, lorsque son habile adversaire, se recrutant chaque jour par de nouveaux renforts, l'environnait de toutes parts. Bercé de l'espoir d'une paix chimérique, et à l'aide de laquelle il méditait la conquête de l'Asie, Napoléon ne songea à la retraite que lorsqu'il n'était plus temps de l'exécuter. Cependant il pouvait encore s'ouvrir un chemin vers le sud; et en même temps qu'il se fût soustrait aux glaces de la Lithuanie, il eût trouvé de ce côté là des contrées neuves et abondantes: mais, devinant ce projet, le général russe réunit tous ses efforts pour s'y opposer. Le désespoir, s'alliant à la valeur, conduisit les Français sous les murs de Maloï-Iaroslavetz: leurs plus redoutables attaques échouèrent devant cette place. Déjà repoussés à Torontina, ils le furent encore à Kolotck. Les batailles de Dorogobouj et de Krasnoy se succédèrent rapidement; et la dernière valut à Koutousoff le surnom de Smolensky. Ainsi Buonaparte, rejeté vers le nord, fut obligé de parcourir de nouveau un pays dévasté et ruiné. Son armée presque toute entière périt dans les glaces de la Lithuanie; et si quelques débris échappèrent, c'est aux fautes de quelques généraux subalternes qu'il faut l'attribuer. L'heureux Koutousoff obtint pour ce nouveau triomphe le grand-cordon de St.-George. Dès le mois de janvier 1813, les Russes avaient pénétré en Prusse; et, le 25 février, Berlin servit de champ de bataille. Le passage de l'Elbe et la prise de Dresde suivirent de près ces brillants exploits; le 24 mars, Leipzig fut occupé, et Thorn capitula le 4 avril. Mais tandis que son armée assurait ainsi l'indépendance de l'Allemagne, le prince Koutousoff, atteint par une cruelle maladie, suite de ses longs travaux, était près de terminer sa glorieuse carrière. Il mourut le 16 avril 1813, à l'âge de soixante-huit ans, dans la petite ville de Bunzlau en Silésie, au moment de voir ses travaux couronnés par les plus grands résultats. Il avait assuré le triomphe des armes russes; d'autres ont recueilli les fruits de ses travaux et de ses savantes conceptions. Livré dès l'enfance à l'étude de l'art militaire, il en avait longtemps médité les principes et pratiqué toutes les opérations. Il ne donnait rien au hasard, et ne s'écartait jamais des règles établies. Sa manière de faire la guerre ressemblait ainsi beaucoup plus à celle de Romanzoff qu'à la mé-

thode de Souwarow. Plus heureux que l'un et l'autre, il jouit constamment de la faveur de son souverain ; il commanda des armées plus nombreuses, combattit des adversaires plus redoutables, et porta la gloire des armes russes plus loin que tous ceux qui l'avaient précédé. Son caractère était liant et ses mœurs douces : l'art militaire n'avait pas été sa seule occupation ; il aimait la littérature française, cultivait les arts et parlait parfaitement plusieurs langues. T.

KOUWENBERG (Chrétien Van), peintre d'histoire, naquit à Delft en 1604. Il entra chez Van Es, fameux peintre de fruits, et ne voulut l'abandonner que lorsqu'il se crut en état de voyager utilement. Il passa d'abord en Italie ; et c'est par l'étude constante et aprofondie des nombreux chefs-d'œuvre que renferme cette contrée, qu'il parvint à fortifier son talent, et à perfectionner les dispositions naturelles qu'il avait pour le genre historique. Après un séjour prolongé en Italie, il revint à Delft, où il exécuta plusieurs grands tableaux d'histoire, d'une belle manière, d'une excellente couleur et d'une correction de dessin remarquable ; cette dernière qualité se fait surtout apercevoir dans les parties du nu, qui sont peintes avec beaucoup de talent. Le château de Ryswick et celui du Bois, près la Haye, étaient ornés de tableaux de sa main. Après avoir séjourné quelques années à Delft, il vint s'établir à Cologne, où il mourut le 4 juillet 1667, laissant une fortune considérable qu'il devait à ses talents. P—s.

KOWALSKA (Elisabeth), dame polonaise qui a vécu dans le dernier siècle, jouit dans son pays d'une grande réputation, comme poète. On a d'elle des Poèmes sur David et sur Ste. Madelène ; elle a aussi célébré la fameuse bibliothèque de Varsovie, connue sous le nom de Zaluski, qui en fut le fondateur : mais son poème qu'on a le plus vanté, est celui des *Quatre Saisons*. Janozki, dans sa *Pologne littéraire*, en porte ce jugement : « Elisabeth Kowalska a composé un poème des *Saisons* avec tant d'élégance et de charme, que, d'après l'avis des critiques les plus sévères, il n'existe rien de plus purement et de plus agréablement écrit en langue polonaise. » C—au.

KRAFFT (Jean Louis), dessinateur et graveur à l'eau-forte, naquit à Bruxelles vers l'an 1710. En 1730, il publia un livre enrichi de 150 estampes, intitulé : *Trésor des fables choisies des plus excellents mythologistes*. C'est de lui que sont tous les portraits dont est ornée l'*Histoire générale de la Maison d'Autriche*, qui parut à Bruxelles en trois volumes in-folio, en 1744. Enfin Krafft a gravé à l'eau-forte, d'après Rubens, les cinq sujets suivants, cités dans le catalogue de l'œuvre de ce maître : I. *Job sur son fumier*. II. *J. C. donnant les clefs à S. Pierre*. III. *J.-C. instruisant Nicodème*. IV. *Danaé*, gravée au trait, d'après le Titien, sur un dessin de Rubens. V. *Vénus couchée et l'Amour*, gravé également au trait, d'après le Giorgion, sur un dessin de Rubens. Ces cinq estampes sont rares et recherchées. Krafft a en outre gravé d'après Van Dyck, D. Teniers, etc. Les épreuves rehaussées de blanc d'une *Marine représentant un naufrage*, d'après ce dernier maître, grand in-folio, sont d'une très grande rareté. Krafft mourut vers la fin du XVIII[e]. siècle.

P—s.

KRAFT (Janus) était né en 1720 à Fredericshall en Norvège.

Après avoir fait ses études à l'université de Copenhague, il fit un voyage dans l'étranger, et visita les universités les plus fameuses de plusieurs pays. A son retour, il fut nommé professeur de mathématiques à l'académie de Soroe, en Sélande, et obtint ensuite le titre de conseiller de justice. Il mourut le 18 mars 1765. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques et de philosophie, dont nous indiquerons les principaux: I. *Explicatio in Newtonis arithmeticam*, Copenhague, 1741. II. *Theoria generalis succincta construendi æquationes analyticas*, ibid., 1742. III. *Logique*, en danois, ibid., 1751. IV. *Ontologie*, *Cosmologie*, *Psychologie*, ibid., 1751-1752, en danois. V. *Relation abrégée des mœurs et des usages des peuples sauvages*, Soroe, 1760, en danois, et traduite en allemand. VI. *Leçons de mécanique*, ibid., 2 part., 1763-1764, en danois. Il se trouve aussi plusieurs Mémoires de Janus Kraft dans la Collection de la société royale des sciences de Copenhague, tom. III, V et VI. Ces Mémoires ont pour objet des questions intéressantes de mathématiques, de physique et de philosophie générale.

C—AU.

KRAFT (GEORGE-WOLFGANG), célèbre physicien allemand, naquit en 1701 à Duttlingen dans le Wurtemberg. Son père, pasteur de cette ville, prit soin lui-même de sa première éducation, et l'envoya ensuite aux écoles de Blaubeuren et de Bebenhausen, où son fils s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques et de l'histoire naturelle. Il ne négligea cependant point d'acquérir des connaissances dans d'autres parties; et ses progrès dans la critique sacrée furent tels, que, peu de mois après son arrivée à Tubingue, il y soutint une thèse sur les cinq premiers chapitres de l'Evangile de S. Mathieu. Pendant son premier séjour dans cette ville, il se lia d'une étroite amitié avec Bilfinger, qui y enseignait alors la géométrie et la physique; et cette liaison honorable décida en quelque sorte du reste de sa vie. Kraft reçut en 1728 le degré de maître-ès-arts; et Bilfinger lui procura, la même année, la chaire de mathématiques au collége de St.-Pétersbourg. Kraft la remplit avec beaucoup de distinction: cinq ans après, on le chargea de donner en même temps des leçons de physique, en attendant la vacance de la direction de l'observatoire, qui lui était promise; et en 1738 il fut fait membre de l'académie de Berlin. La réputation que Kraft s'était acquise engagea son souverain à le rappeler dans sa patrie; mais ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint de l'académie le congé qu'il sollicitait. De retour à Tubingue en 1744, il prit possession sur-le-champ de la chaire de mathématiques et de physique, qu'il remplit avec autant de zèle que de succès jusqu'à sa mort, arrivée le 16 juillet (ou, selon Meusel, le 12 juin) 1754, au moment où l'on pouvait espérer de lui des ouvrages plus importants que ceux qu'il a publiés. On a de Kraft: I. *Experimentorum physicorum brevis descriptio*, Pétersbourg, 1738, in-8°. II. *Brevis introductio ad geometriam theoreticam*, ibid., 1740, in-8°. Ces deux ouvrages élémentaires sont rédigés avec beaucoup de clarté et de méthode. III. *Description de la maison de glace construite à Pétersbourg en 1740*, avec quelques remarques sur le froid en général. Cet ouvrage, publié en russe et en allemand, et qui contient beaucoup de remarques

curieuses, a été traduit en français par P. L. Leroi, ibid., 1741, in-4°, avec 6 pl., fig. Les exemplaires en sont assez rares et recherchés. IV. *De atmosphærâ solis Dissertationes duæ*, Tubingue, 1746, in-4°. On y retrouve quelques-uns des principes que Mairan a si bien développés dans son *Traité des aurores boréales*. (Voy. les *Mém. de l'acad. des sciences*, ann. 1747.) V. *Institutiones geometriæ sublimioris*, ibid., 1753, in-4°. VI. *Prælectiones academicæ publicæ in physicam theoreticam*, 3 part. in-8°. VII. Un grand nombre de *Programmes* et de Dissertations académiques : *De vaporum et halituum generatione ; De triglyphis ; De tubulis capillaribus ; De verâ experimentorum physicorum constitutione ; De gravitate terrestri ; De hydrostatices principiis generalibus ; De phialis vitreis ab injecto silice dissilientibus ; De iride ; De quadraturâ circuli præsertim Mercklinianâ ; De corporum naturalium cohærentiâ ; De infinito mathematico ejusque naturâ ; De numero pari, rectis parallelis et principio actionis minimæ ; De præcipuis experimentorum physicorum scriptoribus ; De insoliti caloris æstivi causâ ; De monitis quibusdam ad physicam experimentalem hodiè etiam nunc summè necessariis ; De quibusdam borealium climatum prærogativis in observandis naturæ miraculis*. VIII. Un grand nombre de *Mémoires* insérés dans le recueil de l'académie de Pétersbourg, dont il était associé : on se contentera de citer celui dans lequel il rend compte de ses *Expériences sur la végétation des plantes et les conséquences qu'on en peut tirer*. Ce Mémoire est rempli d'observations neuves et intéressantes. On trouvera une *Notice* sur Kraft dans la *Nouvelle Bibliothèque germanique*, tome XVI, 2e. partie ; et sa *Vie* dans la *Pinacotheca scriptor. illustr.*, par J. Brucker, vol. II, vers. VI. Voyez aussi *Oratio de singularibus Providentiæ divinæ documentis in vitâ Kraftianâ conspiciendis*, par Christophe-Fred. Schott, Tubingue, 1754. — Son fils Wolfgang-Louis KRAFT, né à Pétersbourg en 1743, mourut dans la même ville le 4 decembre 1814, après y avoir été successivement nommé membre de l'académie en 1771, professeur de physique au corps des cadets de terre en 1782, professeur de mécanique au corps des mines, et maître de mathématiques du grand-duc Constantin. En 1767, il avait été envoyé à Orenbourg pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil ; et il travailla beaucoup avec Euler aux tables de la lune. On a de lui : I. *Dissertatio de ratione ponderum sub polo et æquatore*, Tubingue, 1764, in-4°. II. Plusieurs *Mémoires* d'arithmétique politique dans la collection de l'académie russe. III. Un *Essai sur la manière de rendre incombustibles les bois de construction*, dans le journal de St.-Pétersbourg, décembre 1778. W—s.

KRAFTHEIM. *Voy.* CRATON.

KRAHE (LAMBERT), peintre, naquit à Dusseldorf vers 1730. Après avoir étudié les éléments de la peinture en Allemagne, il se rendit en Italie pour achever de former son talent. Arrivé à Rome, il prit successivement des leçons de Subleyras et de Benefiali. Il revint enfin dans sa patrie, où il obtint la place de premier inspecteur de la galerie de Dusseldorf. Enthousiaste de son art,

il accueillait, avec une bienveillance vraiment paternelle, les jeunes artistes qui montraient quelques dispositions. Un jour un jeune garçon boulanger, nommé Schmitz, se présente à lui, et lui montre un livre de figures qu'il le supplie d'acheter. Krahe, étonné du talent qu'il y remarque, lui en demande l'auteur; Schmitz se nomme, et ajoute que, forcé pour vivre de suivre le métier de son père, il ne peut dessiner que les dimanches et les jours de fête. Krahe lui dit de revenir le lendemain; il l'adopte en quelque sorte pour son fils, et non content de l'initier dans l'art du dessin, il lui apprend la géométrie et l'histoire. Après deux ans d'étude, il l'envoie à Paris se perfectionner dans l'art de la gravure, sous Wille, qui le reçut avec bonté. Au bout de deux ans, Schmitz revint auprès de son bienfaiteur. Krahe, étonné de ses progrès, lui obtint un emploi dans la galerie et lui confia divers travaux. Assidu au travail, Schmitz ne fréquenta, pendant deux ans, que la maison de Krahe. Il s'y rendait un jour suivant sa coutume; il trouve en arrivant les préparatifs d'une fête pour le mariage d'Henriette Krahe, fille aînée de son protecteur: cette nouvelle inattendue l'accabla. Depuis longtemps il aimait Henriette; mais aussi délicat que sensible, il avait toujours caché son amour, retenu par l'idée des bienfaits de celui auquel il devait tout. Ne pouvant alors résister à son malheur, il tomba malade; et, après avoir fait l'aveu de ses sentiments au père de sa maîtresse, il demeura pendant quatre mois entre la vie et la mort. Cependant le mariage projeté n'eut pas lieu. Krahe s'étant alors déterminé à faire le bonheur de Schmitz, va le trouver avec sa fille et lui annonce qu'il l'a choisi pour son fils. Le lendemain arrive, et l'on attend en vain l'heureux Schmitz: on apprend qu'il est parti dans la nuit pour Munich, emportant avec lui ses planches et ses dessins. On ne savait que conjecturer, quand, au bout de neuf jours, il arrive de Munich, apportant le décret électoral d'une pension de 600 florins. Il s'était jeté aux pieds de l'electeur en lui exposant son histoire. Le prince, convaincu de ses talents et touché de sa délicatesse, l'en avait récompensé par le don de cette pension. Schmitz, en revoyant Krahe, s'écria: « A présent je suis digne d'Henriette; » j'ai aussi quelques revenus. » Les deux amants furent unis en 1782. Schmitz a gravé, d'après les tableaux de la galerie de Dusseldorf, un *Groupe d'enfants*, peint par Rubens; *Jesus et St. Jean* de Sarcellino; et l'*Apparition de Jésus à la Madelène*, du Baroche. Il a gravé, en outre, pour le *Voyage pittoresque de Naples*, une *Vue de la petite cour supérieure de la maison de campagne de Pompée*. Il termina ses jours à Dusseldorf, peu de temps après son beau-père Krahe, qui mourut également dans cette ville en 1790, honoré des regrets de tous les jeunes artistes auxquels il ne cessait de prodiguer ses conseils et surtout ses bienfaits. P—s.

KRANTZ (Albert) ou *Crantz*, célèbre chroniqueur allemand, était né à Hambourg vers le milieu du XVe. siècle. Après avoir achevé ses études, il parcourut une partie de l'Europe, fréquentant les leçons des plus illustres professeurs, recherchant la société des savants, visitant les bibliothèques: il parvint ainsi à acquérir des connaissances aussi étendues que variées. Il prit ses grades à Rostoch, et soutint à cette occasion plusieurs thèses avec un tel succès qu'il fut retenu pour y enseigner la philosophie

et la théologie. Krantz était recteur de cette université, en 1482. Rappelé peu de temps après à Hambourg, il fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et se partagea entre la prédication et l'enseignement de la théologie. Elu syndic de Hambourg en 1489, il assista la même année à l'assemblée de Wismar, où furent discutés les intérêts des villes anséatiques. Elles le députèrent en France, en 1497, pour demander une trêve; et en 1499, en Angleterre, pour solliciter des secours contre les pirates qui infestaient les mers du Nord. Il montra, dans ces différentes missions, tant de prudence, de sagesse et d'intégrité, que Jean, roi de Danemark, et Frédéric, duc de Holstein, le choisirent en 1500 pour terminer leur différend au sujet de la province de Ditmarsen. Krantz, nommé, en 1508, doyen de son chapitre, travailla avec beaucoup de zèle à remédier aux désordres qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique; mais ce n'est que par une interprétation forcée de quelques passages de ses ouvrages, que J. Wolf, et, après lui, Bayle, ont voulu le faire regarder comme un des précurseurs de la réforme de Luther. Krantz fut témoin des premières attaques de ce novateur contre l'église romaine, et les condamna ; il mourut le 7 décembre 1517, et fut inhumé près de la porte orientale de sa cathédrale, où, cinquante-deux ans après, on lui dressa une épitaphe, rapportée par Niceron, et qui prouve l'erreur où plusieurs écrivains sont tombés sur l'époque de sa mort, que quelques-uns reculent jusqu'à l'année 1570. Krantz était un homme très instruit; et les ouvrages historiques qu'il a laissés sont utiles, malgré les erreurs qui les déparent. Quelques censeurs l'ont accusé de plagiats et de mauvaise foi; mais il a trouvé de nombreux apologistes : Cisner, l'un d'eux, le met au premier rang des écrivains de son siècle pour l'élégance de son style, sa méthode et son amour de la vérité. On a de lui : I. *Chronica Regnorum aquilonarium, Daniæ, Sueciæ, Norvegiæ*, Strasbourg, 1546, in-fol. Ce fut D'Eppendorf qui mit au jour cette chronique sur un manuscrit de la bibliothèque du comte Reinhard de Westerbourg, doyen de Cologne; il en avait publié, l'année précédente, une version allemande. L'original fut réimprimé en 1562, in-fol. ; et Jean Wolf, conseiller du margrave de Bade, en donna en 1575, à Francfort, une troisième édition, augmentée de l'*Historia belli Dithmarsici*, par Chr. Cilicius, et de la *Schondia seu regionum septentrionalium descriptio*, par Jacq. Ziegler. Cet ouvrage a encore reparu à Francfort en 1580 ou 1583, in-fol. Il avait coûté beaucoup de recherches à l'auteur; mais il ne cite point ses autorités, et il altère souvent les passages qu'il intercale dans ses récits. Cette chronique s'étend jusqu'au mois de mai 1504. II. *Saxonia, sive de saxonicæ gentis vetusta origine, longinquis expeditionibus susceptis*, etc., *libri* XII. Cologne, 1520, in-fol.; *cum præfat. Nicol. Cisneri*, Francfort, 1575, 1580, 1621, in-fol.; la préface de Cisner est très intéressante; traduit en allemand par Basile Faber de Sorœ, Leipzig, 1563 et 1582, in fol. Cette histoire finit à l'an 1501. Dans l'édition de Cisner, on a indiqué à la marge les passages dans lesquels Krantz s'élève contre les désordres du clergé. C'est à cause de cette affectation, et de quelques passages interpolés par ses éditeurs luthériens, que les ouvrages de Krantz ont été mis à l'*Index*; avec la clause *Donec expurgentur*. III.

Wandalia sive historia de Wandalorum verá origine, variis gentibus, crebris è patriá migrationibus, regnis item quorum vel autores fuerunt vel eversores, libri XIV. Cologne, 1519, in-fol.; Francfort, 1575, in-fol., et réimprimé plusieurs fois par Wechel, dont les éditions sont les plus belles et les plus correctes; traduit en allemand par Etien. Macropius, Lubeck, 1600, in-fol. IV. *Metropolis sive historia ecclesiastica Saxoniæ*, Bâle, 1548, in-fol. Cette première édition est due aux soins de Joach. Moller. Jean Wolf en publia une meilleure, et qui a servi de base à toutes les suivantes, Francfort, 1575, in-fol. Elle est ornée d'une bonne préface de l'éditeur, et augmentée de la *réfutation*, par Krantz, d'une fausse légende touchant les martyrs dont les reliques étaient deposées au monastère d'Ebbeckstorp. David Chytrée a donné une continuation de la Chronique saxonne de Krantz. (*Voy*. CHYTRÉE, tom. VIII, pag. 518.) On a encore de lui quelques ouvrages peu importants: *Spirantissimum opusculum in officium missæ*, etc., Rostoch, 1506, in-4°. *Ordo missæ secundùm ritum ecclesiæ hamburgensis*, Strasbourg, 1509, in-fol. *Institutiones logicæ*, Leipzig, 1517, in-4°. *Grammatica culta et succincta*, Rostoch, 1506, in-4°. *Consilium de ordine et privilegiis creditorum*, inséré par Sam. Kirchov dans le IVe. vol. de ses *Responsa juris*. Mais c'est à tort que le P. Jacob, J.-J. Fries et J. Adam Scherzer, ont attribué à Krantz d'autres ouvrages. Jean Moller lui a consacré un excellent article dans son *Introd. in ducatuum cimbricorum Historiá*: c'est à cette source qu'ont puisé Melchior Adam, Bayle, et le P. Niceron, dont on peut consulter les *Mémoires*, tom. XXXVIII. W—s.

KRANTZ (GOTTLOB), de la même famille que le précédent, naquit en 1660 à Hausdorf dans la Haute-Lusace: il obtint une chaire d'histoire à l'université de Breslau, et la remplit avec beaucoup de distinction. Il succéda à Martin Hanck dans la place de conservateur de la bibliothèque académique, fut nommé recteur du gymnase de Sainte-Elisabeth, et inspecteur des écoles de l'arrondissement. Il mourut à Breslau, le 25 décembre 1733. On a de lui: *Historia ecclesiastica à Christo nato ad nostra usque tempora*, Leipzig, 1736, in-4°. Il avait confié le manuscrit de cet ouvrage à J. Gasp. Gemeinhardt, de Lauben, qui le compléta et le mit au jour. Cette histoire est assez estimée en Allemagne; on en trouve une bonne analyse dans le IIIe. vol. des *Ad nova Acta erudit. Lips. Supplementa*. On connaît encore de Krantz: *Memorabilia biblioth. public. Elizabethanæ à fundatore celeberrimo* REHDIGERIANÆ *dictæ*, Breslau, 1699, in-4°. de 92 pag. On conserve de lui dans la même bibliothèque plusieurs dissertations inédites sur les manuscrits les plus curieux qu'elle renferme, et d'autres opuscules bibliographiques. On lui doit aussi la continuation du traité d'Herm. Conring, *De scriptoribus* XVI *post Christum natum sæculorum commentarius*, dont il publia une bonne édition, Breslau, 1703, in-4°; avec de nouvelles additions, ibid., 1727 (*Voyez* CONRING, tom. IX, pag. 450). W—s.

KRANTZ (DAVID). *Voy*. CRANZ.

KRASCHENINNIKOF (ETIENNE), voyageur russe, naquit à Moscou en 1712. Il fut adjoint en 1733 aux trois académiciens de Saint-Petersbourg, chargés de visiter la Sibérie (*Voyez* GMELIN, tom. XVIII, pag. 542). Il prit part à tous leurs travaux; et le ta-

lent qu'il montra pour les observations relatives à la géographie et à l'histoire naturelle et civile, le fit employer aux recherches de ce genre dans les endroits où les professeurs ne pouvaient pas aller eux-mêmes. En 1736, ils lui donnèrent les instructions nécessaires pour tout préparer au Kamtschatka en attendant leur arrivée. Divers obstacles les ayant empêchés de se rendre dans cette péninsule, il fut seul chargé du soin de l'examiner. Il la parcourut toute entière, accompagné d'un garde, et d'interprètes pour se faire entendre des différentes peuplades qu'il visitait. Il avait la faculté de fouiller dans les archives des forts et des bureaux russes, et il tira le plus grand parti de ces facilités. Les professeurs auxquels il transmettait le résultat de ses recherches, rendirent hommage à l'exactitude de ses remarques, et l'aidèrent de leurs conseils par écrit dans les cas embarrassants. En 1738, on lui envoya pour le seconder dans ses travaux, Steller, qui le quitta en 1740, et s'embarqua avec Béring. Krascheninnikof revint en Sibérie, rejoignit les académiciens, et rentra en 1743 avec eux à Saint-Petersbourg. Il fut ensuite reçu membre de l'académie des sciences, et nommé professeur de botanique et d'histoire naturelle. Lorsqu'après son retour, il eut communiqué à l'académie les observations qu'il avait faites, et reçu les papiers laissés par Steller, on jugea qu'il convenait de fondre ces deux ouvrages ensemble, et de le charger de ce travail. Il en avait terminé la rédaction, et l'on imprimait les dernières feuilles quand il mourut en 1754. Son livre parut la même année en russe, à Saint-Pétersbourg, 2 vol. in-4°. fig. et cartes. L'Anglais Grièves en publia une traduction abrégée, Londres, 1764, 1 vol. in-4°. fig. et cartes. C'est sur cette version que Joh. Tob. Kœhler en publia une en allemand, Lemgo, 1766, in-4°., et Eidous une en français, sous ce titre : *Description du pays de Kamtschatka, des îles Kurilski et des contrées voisines*, avec 2 cartes, Lyon, 1767, 2 vol. in-12. Cette version n'est pas bonne. Eidous aurait dû au moins prévenir le lecteur qu'il n'avait pas travaillé d'après l'original russe. Elle avait déjà paru quand Muller, un des professeurs que Krascheninnikof avait suivis, faisait faire sous ses yeux, à St.-Pétersbourg, à la demande de l'abbé Chappe, par un M. Sainpré, une traduction française de l'ouvrage du voyageur russe ; elle forme le second volume du voyage en Sibérie, et est intitulée : *Description du Kamtschatka, où l'on trouve les mœurs et les coutumes de ses habitants, sa géographie et celle des pays circonvoisins, les avantages et les désavantages de cette contrée, sa réduction par les Russes*, etc. Elle a été réimprimée séparément, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12., cartes et fig. On en trouve un extrait dans le tom. XVIII de l'*Histoire des voyages*. Cet ouvrage fait bien connaître le Kamtschatka et les mœurs de ses habitants, ainsi que les peuplades voisines, et donne des notions curieuses sur les différents dialectes de cette péninsule : ces détails précieux ont été confirmés par le petit nombre de voyageurs, que le basard a conduits dans un pays si maltraité par la nature. Ce qui concerne les îles Kouriles est bien moins complet, mais avait du moins, au temps de la publication, le mérite de la nouveauté ; on n'y trouve d'ailleurs rien d'inexact sur cet archipel, que l'on a si souvent visité de nos jours, et qui rend voisins deux empires dont les capitales sont séparées par un tiers de la circonférence du

globe. Kraschenninikof avait commencé une description des plantes de l'Ingrie; elle a été achevée et publiée par Gorter, Saint-Pétersbourg, 1761, 1 vol. in-8°. E—s.

KRASICKI (IGNACE), comte de Siczin, né à Doubiecko le 3 février 1735, prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne, mort à Berlin le 14 mars 1801, fut un des plus illustres littérateurs polonais du XVIIIe. siècle. Le premier partage de la Pologne en 1772, l'ayant fait tomber sous la domination prussienne, et l'ayant forcé par conséquent de renoncer à ses fonctions au sénat de sa patrie, il la servit au moins par ses écrits. Il jouit constamment de l'amitié du grand Frédéric, qui se plaisait dans sa conversation vive et enjouée. Ce prince lui disait un jour en plaisantant : « J'espère bien que vous me ferez entrer en paradis sous votre manteau épiscopal.—Non, Sire, répondit le prélat; V. M. me l'a rogné si court, qu'il me serait impossible d'y cacher de la contrebande.» Les œuvres, tant en prose qu'en vers, du comte Krasicki, font les délices de sa nation. Poète moins nerveux et moins correct peut-être que Naruszewicz et Trembecki, ses contemporains, il se distingue par le goût, l'agrément et la facilité. Il excellait surtout dans la peinture des ridicules qui tenaient aux habitudes nationales. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Mycheide* (Myszeidos) 1776, 1780, in-8°., poëme héroï-comique en 10 chants, sur les rats et les souris, qui, au rapport de l'ancienne chronique de l'évêque Kadlubek, mangèrent le roi Popiel. Dubois l'a traduit en français. II. La *Monomachie*, ou guerre des moines, en 6 chants, 1778. Frédéric ayant fait loger Krasicki dans un appartement de *Sans-Souci*, occupé antérieurement par Voltaire, lui fit observer que cette situation devrait l'inspirer. C'est là en effet qu'il composa ce poëme original; plein de verve, et qui passe pour son chef-d'œuvre. III. L'*Anti-Monomachie*, aussi en 6 chants, ou Défense du poëme précédent, qu'elle ne vaut pas. IV. Plusieurs livres de *Fables* (1779, in-8°.); il y en a beaucoup d'excellentes, et qui passeraient pour telles dans toutes les langues. V. Des *Satires*, bien faites et bien écrites, qui paraissent cependant un peu froides à côté de celles de Naruszewicz. VI. La *Guerre de Chocim* (1780, in-8°.), poëme épique en 12 chants: c'est plutôt un récit historique, souvent en beaux vers, de la victoire remportée sous le règne de Sigismond III, par Chodkiewicz, sur le sultan Osman. VII. Des imitations assez faibles de *Fingal*, des chants de *Selma*, et d'autres poëmes d'*Ossian*. VIII. Des Lettres et mélanges en prose et en vers, où l'on trouve beaucoup d'instruction, de gaîté et de raison. Bon prosateur, il traça ingénieusement dans les aventures de Doswiadczynski, (1775, in-8°.), et dans *M. Le Podstoli*, divers défauts ou ridicules de ses compatriotes, et on doit ajouter qu'il les en corrigea. Ses autres écrits en prose, quoique jouissant d'une moindre estime, portent tous un caractère d'utilité, et souvent le cachet de son talent. On compte dans le nombre une Encyclopédie élémentaire, 1779, in-8°., une Histoire de Varsovie, etc. La plupart de ses ouvrages ont été recueillis et publiés par Dmochowski, Varsovie, 1803 et suiv., en 10 vol. in-8°. M—I.

KRAUS (JEAN-ULRICH), dessinateur et graveur à la pointe et au burin, naquit à Augsbourg en 1645. Il entra dans l'école de Melchior Kus-

sell, graveur habile, mort en 1683, dont il épousa la fille, Jeanne Sibylle. Après cette union, Kraus se livra tout entier à la pratique de son art, et se proposa Séb. Leclerc pour modèle. On a de lui un assez grand nombre de *Vues*, de *Perspectives* et de *Paysages*, d'un effet piquant et d'une bonne couleur. La pièce capitale de cet artiste est une *Vue de l'eglise de St.-Pierre de Rome*, gravée avec un soin particulier d'après le dessin d'André Graf, mari de la célèbre Sibylle Merian. Il a encore publié les figures de trois différentes *Bibles*, dans lesquelles il y a du mérite, et dont les éditions principales sont d'Augsbourg, 1700 et 1705, in-fol. Plusieurs souverains d'Allemagne l'appelèrent à leur cour; mais il préféra la tranquillité de la vie domestique aux honneurs qui lui étaient offerts. Il resta dans sa ville natale, où il mourut en 1719, deux ans après avoir perdu Sibylle sa femme, de laquelle, ainsi que de ses sœurs, on a aussi quelques planches gravées. — KRAUS (George-Melchior), peintre et graveur à l'eau-forte et en couleur, naquit à Francfort-sur-le-Mein en 1727. Il reçut les premiers principes de son art à Cassel, où il suivit les leçons de Jean-Henri Tischbein. De là il vint à Paris, où la juste célébrité dont jouissait Greuze l'engagea à entrer dans l'atelier de ce peintre. Il se fit connaître par plusieurs petits tableaux de genre, dont quelques-uns ont été gravés par lui-même. Les dessins qu'il exécutait avec facilité, et qui représentaient en général des paysages ornés d'animaux et de petites figures, sont très recherchés. En quittant Paris, il alla s'établir à Weimar, où il fut nommé conseiller et professeur de l'école gratuite de dessin, fondée par le duc régnant. C'est dans cette ville qu'il s'adonna plus particulièrement à la gravure. Il grava à l'eau forte deux suites de six paysages, représentant, la première, six *Vues de Weimar et de ses environs*; et les six autres, six *Vues de diverses contrées et chateaux du duché de Weimar*. Il publia avec un égal succès plusieurs estampes en couleur représentant des *Vues du parc de Weimar et du chateau de chasse de Wilhelmsthal*. Enfin Kraus avait l'intention de publier, au *comptoir de l'industrie* établi à Weimar, une collection d'estampes en couleur, représentant les vues les plus remarquables des différentes contrées de l'Europe. Il en a paru deux livraisons, de trois estampes chacune, grand in-fol. oblong. La première contient les *Vues sud et nord ouest de l'île de Staffa en Ecosse*, et celle de *l'île de Boo-Shala, près de Staffa*; la seconde renferme les *Vues de l'île et de la ville de Lipari*, celle *de la ville de Palerme et du mont Pelegrino*, et celles *de l'Etna, des monts Taormina et des côtes de la Calabre*. Kraus est mort au commencement du XIXe. siècle. P—s.

KRAUS, ou KRAUSS (JEAN-BAPTISTE), savant prelat allemand, et l'un des plus laborieux écrivains que l'ordre de S. Benoît ait produits dans le XVIIIe. siècle, naquit à Ratisbonne le 12 janvier 1700 (1). Après qu'il eut fait ses premières études dans divers couvents de Bavière, où il avait pris l'habit dès l'âge de quinze ans, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris pour les continuer à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés. De retour à Ratisbonne en 1724, il y fut successivement fait archiviste, profes-

(1) Il reçut au baptême le nom de Joseph; mais il prit celui de Jean-Baptiste en revêtant l'habit monastique.

seur, prédicateur, économe, inspecteur des fabriques de la célèbre abbaye de St.-Emmeran, dont il fut élu prince-abbé le 24 octobre 1742. Il occupa ce siége pendant vingt ans, et eut pour successeur le savant éditeur d'Alcuin. (*Voy.* FORSTER, XV, 281.) L'abbé Kraus mourut le 14 juin 1762, après avoir publié environ quarante ouvrages de théologie, de critique ou d'histoire, dont on peut voir la liste dans Meusel. Voici les principaux : I. *Explication* (Auslegung) *de la doctrine catholique, en réfutation de l'Apologie des émigrants de Saltzbourg, publiée sous le nom d'Ant. Fickler*, 1733, in-8°., en allemand. On y trouve la traduction de l'Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique, par Bossuet. II. *Catalogus bibliothecæ sancti Emmeranni*, Ratisbonne, 1748-50, 4 vol. in-8°.; le 2e. volume donne le catalogue des manuscrits. III. *Ratisbona monastica*, 1re. partie, contenant l'histoire de l'abbaye de St. Emmeran, ibid., 1752, in-4°., fig., en allemand. IV. *Pacificatio Westphalica seu themata historica de exercitio religionis subditorum*, ibid., 1759, in-fol. V. *Basis firma ædificii Gerseniani, à Franc. Delfau et Joanne Mabillon monachis benedictinis, ann.* 1674 *et* 1677 *posita; adjectis animadversionibus in Deductionem criticam Cl. D. Eusebii Amort.*, ibid., 1762, in-8°. Le chanoine régulier Amort, dans sa *Certitudo moralis*, qu'il oppose à l'ouvrage précédent, attribué à Kraus par Meusel, ainsi que le suivant, a mieux repoussé les inductions pour Gersen que les objections contre Kempis, dont s'appuyait surtout le gerséniste de Ratisbonne, fort de tous les arguments négatifs des bénédictins ses confrères. VI. *Documenta historica ex Chronico Windeshemensi ord. can. reg. auct. Joanne Buschio, et ex Chronico Montis S. Agnetis auct. Thom. à Kempis, quibus ostenditur Thomam à Kempis libelli de Imitatione Christi auctorem dici non debere*, ibid., 1762, in-8°. Amort a de même opposé de faibles raisons à ces documents tirés soit de la parenthèse de la chronique de Buschius, soit du silence du chroniqueur du Mont Ste.-Agnès. (*Voy.* KEMPIS.) L'abbé Kraus a de plus laissé un grand nombre de manuscrits relatifs à son voyage en France, à l'histoire de son abbaye, et aux diverses querelles littéraires élevées de son temps. Son éloge, par D. Petri, abbé de St.-George à Prifling, a été imprimé à Ratisbonne, 1762, in-fol., en allemand. G—CE.

KRAUSE (JEAN-GOTTLIEB), savant philologue allemand, naquit en 1684 dans la principauté de Wolau en Silésie. Il commença ses études à Breslau, sous la direction de Gott. Krantz, professeur très distingué, qui prit plaisir à cultiver ses heureuses dispositions : il suivit encore quelques années les cours de l'université de Leipzig; et ayant reçu le degré de maître-ès-arts, il commença à donner des leçons publiques avec un tel succès, qu'il fut retenu pour la chaire d'éloquence. Quelque temps après, il fut appelé à Wittemberg pour y professer l'histoire. Il s'y fit estimer autant par ses qualités morales que par ses talents, et y mourut le 13 août 1736. C'était un homme fort laborieux, d'un caractère doux et communicatif, et étranger aux querelles qui ne divisent que trop souvent les littérateurs. On a de lui : I. *Neue Zeitungen*, ou *Nouvelle Gazette littéraire*, Leipzig, 1715 à

1733, 18 vol. in 8°. Il avait entrepris ce journal sur l'invitation du célèbre J. Burch. Mencke, qui se chargea des frais d'impression. Le succès qu'il obtint dans toute l'Allemagne engagea Fred. Guill. Stubner à le continuer sous le même titre, et la collection va jusqu'à 1788. II. *Umstandliche Bucher-historie*, Leipzig, 1715-16, 2 part. in-8°. C'est un recueil de pièces intéressantes pour l'histoire de la littérature, qui sert comme de supplément à ce journal. Il en avait paru 3 volumes; mais le 2e. fut supprimé. III. *Nova litteraria in Supplemento Actorum eruditorum divulgata*, ibid., 1718 à 1723, 6 vol. in-8°. IV. *Apparatus ad Pauli Manutii vitam*, ibid., 1719, in-4°. C'est un excellent morceau de biographie; on regrette qu'il n'ait pas publié le supplément qu'il annonçait, et dans lequel il se proposait d'examiner les raisons qui déterminèrent cet illustre imprimeur à transporter ses presses à Rome. V. *Programma de incrementis studio historiarum seculo XVIII allatis*, Wittemberg, 1727, in-4°. VI. *Index subitaneus academiarum Italiæ*, 1725, in-8°., à la suite du *Specimen historiæ academiarum eruditorum Italiæ*, de M. Jean Jarki, Leipzig, 1725, in-8°. Le savant J. Alb. Fabricius a inséré ce curieux tableau dans son *Conspectus Thesauri litterarii Italiæ*, pag. 254-274 (1). VII. *De Theodorico Buzicio*, Wittemberg, 1730-31, 2 part. in-4°. VIII. *De origine domus Saxoniæ ex primordiis veteris Saxoniæ*. Krause a eu part à la continuation du journal allemand de Woltereck (*Neuer Büchersaal*), dont il a paru cinq volumes de 1710 à 1717. On lui doit aussi de bonnes éditions de plusieurs ouvrages estimés, entre autres de la *Bibliographia critica* de J. H. Boecler, avec une préface, des notes et des tables très utiles, Leipzig, 1715, in-8°., et des *Lettres* de Paul Manuce, précédées de l'abrégé de sa vie, ibid., 1720, in-8°. Il a aussi donné une traduction allemande de la *Vie du cardinal de Bouillon*, 1710, in-8°. C'est à lui qu'appartiennent les notes du *Charlataneria eruditorum* de Mencke, mises sous le nom de Crispinus et de Kendalicius dans l'édition de Leipzig, 1712, in-12. Enfin Krause annonçait quelques ouvrages importants, et dont on sait qu'il s'était occupé sérieusement. On se contentera de citer : 1°. des *Annales de l'imprimerie*, depuis son invention jusqu'en 1520. Le manuscrit passa entre les mains de J. Chr. Wolf, qui en parle avec éloge dans la préface de ses *Monumenta typograph.*, où il prend l'engagement d'en faire jouir le public; mais il n'a pas tenu parole. — 2°. *Tableau de l'état de la littérature en Europe* au commencement du XVIIIe. siècle; — 3°. *Biographie* des écrivains qui ont traité de l'histoire littéraire; — 4°. une édition du *Centon* de Proba Falconia, accompagnée de curieuses Dissertations sur la vie de cette femme célèbre, sur les règles du Centon et sur les auteurs grecs, latins et allemands qui en ont composés. On peut consulter sur Krause la *Bibliothèque germanique*, tom. XXXVII et XXXVIII, et la *Gazette littéraire*, etc., Leipzig, 1736, pag. 903-908. W—s.

KRAUSE (François), peintre, naquit à Augsbourg en 1706, dans une extrême indigence. Entraîné par

(1) Quelques bibliographes ont cru que le nom de Jarki n'était qu'un pseudonyme de Krause; mais c'est une erreur. Jarki, né à Stade, mort en 1731, au moment où il allait monter un établissement de librairie dans sa patrie, est connu par d'autres ouvrages; et Fabricius en parle comme d'un disciple qui était son ami particulier.

le goût le plus vif pour la peinture, aucun obstacle ne put l'arrêter. En vain ses maîtres, abusant de son ardeur et d'une certaine timidité qu'il tenait de sa position, exigeaient-ils de lui les services les plus pénibles, rien ne le décourageait, et l'amour de l'art l'emportait sur sa propre répugnance. S'étant aperçu néanmoins que son extrême complaisance l'empêcherait d'arriver à son but, il s'attacha à un seigneur qui, lui ayant reconnu du mérite, le conduisit à Venise, et le fit entrer chez Piazzetta, peintre en réputation à cette époque. Krause répondit à un service aussi signalé par les progrès qu'il fit, et par la constance avec laquelle il se livra nuit et jour à l'étude de son art. Parvenu au point de voir ses tableaux confondus, par les connaisseurs même les plus éclairés, avec ceux de son maître, il se crut assez habile pour n'avoir plus besoin de guide, et se rendit à Paris. Il y fut d'abord peu connu; un tableau de lui, représentant une *Sultane présentée au grand seigneur après le bain*, le fit sortir de l'obscurité; et il composa, pour être admis à l'académie de peinture, un tableau de la *Mort d'Adonis*. Mais son caractère caustique et sa vanité ridicule lui aliénèrent tous les esprits : l'académie ne voulut pas l'admettre dans son sein; et, pour échapper au mépris, il crut devoir se retirer à Langres, où il se maria et obtint de l'occupation. De là il passa à Dijon, et peignit pour les chartreux de cette ville l'*Histoire de la Vierge*, en sept tableaux, et la *Madelène chez le pharisien*, grande composition qui passe pour son chef-d'œuvre. Cependant ces grands travaux suffisaient à peine pour le faire subsister : il se mit alors à faire des portraits au pastel; mais, malgré la vogue qu'il obtint, il ne paraît pas qu'il s'enrichît, car il fut obligé d'aller s'établir à Lyon, espérant trouver plus de ressources dans cette ville où les arts ont toujours été en honneur. Il fit quelques tableaux pour l'église de Ste.-Croix; et, ayant ensuite passé en Suisse, il fut chargé de peindre en entier l'église de Notre-Dame-des-Ermites. C'est un ouvrage capital auquel il consacra douze années : il mourut en 1754, quelque temps après l'avoir terminé, âgé seulement de quarante-huit ans. Quoiqu'il témoignât publiquement pour ses propres ouvrages une estime qu'ils ne justifient pas entièrement, il possédait cependant à un assez haut degré quelques-unes des parties de son art. Il avait peu d'imagination, mais il dessinait bien, surtout les pieds et les mains; sa couleur est vigoureuse et dorée, sa touche ferme et brillante, quoique parfois un peu sèche. On reproche en général à ses tableaux d'être trop noirs. Ce défaut tient à ce qu'il employait d'ordinaire le stil de grain et l'orpin. Ses tableaux, il est vrai, étaient extrêmement vigoureux en sortant de ses mains; mais par ce mauvais choix de couleurs, ils noircissaient à vue d'œil, et ils seront détruits avant le temps. Les vices du caractère de Krause ont également nui à ses succès. Jaloux de ses rivaux, il trouva dans leur indifférence pour sa gloire, la juste punition d'un orgueil qui croyait ne pouvoir s'élever qu'en prodiguant aux autres le mépris. P—s.

KRAUSE (CHARLES-CHRÉTIEN), médecin saxon, né à Delitzsch en 1716, était fils d'un cordonnier. Destiné d'abord à l'état de chirurgien, il fit de bonnes études à Halle, à Hambourg et à Leipzig, où il fut, en 1753, reçu docteur en médecine; il y fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie en 1762, et mourut le 26 avril 1793. On a de

lui un assez grand nombre de Dissertations académiques ; les plus importantes ont été réunies sous le titre d'*Opuscula medico-practica*, dont le tome Ier. a été publié par les soins de C. G. Kühn, Leipzig, 1787, in-8°. Krause a donné de bonnes traductions de l'*Ostéologie* d'Alex. Monroe, 1761, in-8°.; du *Traité de l'hydropisie* de Donald Monroe, in-8°., 1762, 1777; des *Mémoires du collége des médecins de Londres*, 3 vol. in-8°.; mais il est surtout connu par sa belle édition de Celse, Leipzig, 1767, in-8°., que l'on joint à la collection des *Variorum*. — Christian-Ludwig KRAUSE, habile jardinier de Berlin, mort en 1773, donna au public, l'année même de sa mort, une *Instruction sur le jardinage*, résultat de cinquante ans d'expérience dans son art, Leipzig et Berlin, 1773, in-8°. Il avait publié en 1757, dans le tome III des *Amusements physiques* de Mylius, une *Instruction sur la manière de planter les mûriers blancs*. Meusel n'ose décider si le premier de ces deux ouvrages n'est point le même que *Le prudent et soigneux Jardinier*, imprimé d'abord à Leipzig en 1738, in-8°., sous le nom de Louis-Philippe Krause, et dont la 7e. édition fut donnée par le professeur Leonhardi, Leipzig, 1798, in-8°.

C. M. P.

KRAYER (GASPARD). *Voyez* CRAYER.

KREUTZ. *V.* CREUTZ et CREUZ.

KRIM-GUÉRAI. *Voyez* CRYM-GUÉRAÏ.

KROUST (JEAN-MARIE), jésuite, professa long-temps la théologie à Strasbourg, dans la maison de sa compagnie. Il fut choisi pour être confesseur de Madame la dauphine, mère des rois Louis XVI et Louis XVIII, à l'entrée de cette princesse en France; et il ne quitta plus ce poste jusqu'à la destruction des jésuites (*Voyez* l'Almanach royal, depuis 1748 jusqu'à 1763). Il avait travaillé au Journal de Trévoux, et s'y était fait, de quelques philosophes, des ennemis qui ne ménagèrent ni sa personne ni ses écrits. Il mourut, en 1770, à Brumpt, en Alsace. On a de ce pieux et savant jésuite : I. *Exercitia spiritualia juxtà mentem et methodum sancti Ignatii*, in-8°., Augsbourg, 1792. II. *Meditationes de præcipuis fidei mysteriis ad usum clericorum accommodatæ*, 4 vol. in-8°., 1796. Cet ouvrage, qui contient des méditations pour tous les jours de l'année, est très propre à former les jeunes gens aux fonctions du ministère; il respire, ainsi que le premier, la piété la plus vive, et rappelle toute l'onction des livres saints.

L—B—E.

KRUGER ou KRUG (LUCAS ou LOUIS), orfèvre, peintre, et graveur au burin, naquit à Nuremberg vers 1489. Hans Krug, habile orfèvre de cette ville, lui donna les premières notions de son art. L'élève sut perfectionner lui-même les dispositions qu'il avait reçues de la nature, et surpassa bientôt son maître. Toutes les gravures que l'on connaît de lui, sont faites d'après ses propres compositions : elles se ressentent à peine de l'enfance de l'art; et l'on ne peut qu'admirer l'ordonnance de ses figures et le beau fini de son burin. Parmi ses estampes, dont De Murr, dans son *Histoire de l'art de la ville de Nuremberg*, a donné le catalogue, on distingue spécialement l'*Adoration des bergers* et l'*Adoration des rois*, estampes in-4°. Les plus remarquables après ces deux gravures, sont une *Ste. Famille*, un *Ecce homo*, *St. Jean l'évangéliste*, etc. L'œuvre de ce maître est

de la plus grande rareté. Il marque ses estampes d'une L et d'un K, avec une petite cruche au milieu. C'est de ce dernier signe qu'il a pris le surnom de *maître à la cruche*, sous lequel il est particulièrement connu en France. Il mourut à Nuremberg en 1535, âgé de quarante-six ans seulement. — Kruger ou Cruger (Thierri), graveur au burin, naquit à Munich vers 1570, et non en 1589 comme Basan le suppose; car en 1591, il grava, de compagnie avec François Villamena, d'après les dessins de Lanfranc, la *Pompe funèbre du pape Sixte-Quint*. La seule circonstance de sa vie sur laquelle il n'y ait pas d'incertitude, est celle de sa mort, arrivée à Rome en 1650. Outre un *Retour d'Egypte* d'après Bigio, qu'il grava en Italie, on a de cet artiste habile, qui avait pris Villamena pour modèle: I. L'*histoire de la vie et de la mort de S. Jean-Baptiste*, d'après les fresques peintes par André del Sarte, dans le cloître delle Scalze à Florence, publiée en 1618, grand in-fol. oblong, avec le portrait du peintre, et une dédicace à Côme de Médicis, en tête. II. La *Cène*, d'après le même maître. III. L'*enfant Jésus qui bénit le petit saint Jean*, d'après Franco Bigio. IV. Un *prince dans une tribune environné de sa cour*, avec l'inscription *Vox mihi*, d'après Lanfranc. Tous les critiques reconnaissent qu'à l'exemple de Villamena, qu'il s'efforça d'imiter, son burin est recommandable par la facilité et la force, quoique cette dernière qualité s'y fasse plutôt distinguer que la grâce et le goût. Mais Huber dit que les estampes de Kruger démontrent qu'il n'avait pas une idée bien nette des effets du clair-obscur, tandis que l'abbé Luigi de Angelis, dans ses suppléments aux notices de Gandellini sur les graveurs, avance que, dans cette partie si essentielle pour reproduire les coloristes, cet artiste n'a rien à envier aux graveurs les plus habiles. Outre les ouvrages de Kruger, mentionnés ci-dessus, on peut voir dans Gandellini le catalogue plus étendu des gravures de cet artiste. Son chiffre ordinaire est composé des lettres initiales T et C, ou des mêmes lettres entrelacées. — Kruger (Théodore), graveur, naquit en 1646. On sait seulement qu'il était originaire d'Allemagne; et Huber, dans son *Manuel des curieux et des amateurs de l'art*, présume qu'il était fils du précédent. Les Italiens le nomment *Della Croce*; les Flamands *Verkruys*, et les Allemands *Kruger*. Il est difficile que ces noms appartiennent à un même personnage. On a, sous le nom de Verkruys, des paysages en rond, gravés en 1726 et 1727. Est-il croyable qu'un homme de quatre-vingt-un ans ait pu s'occuper de semblables ouvrages? D'ailleurs les œuvres attribuées à ces deux artistes sont d'une manière si différente, qu'en les comparant, les doutes se changent presque en certitude. Quoi qu'il en soit, on sait qu'en 1710, Kruger grava, de concert avec Mogalli, A. Lorenzini et Picchianti, le *Museum Florentinum*. Les pièces qui lui appartiennent dans ce recueil, sont: I. Le *Portrait d'Adimari*, d'après Dandini. II. Le *Portrait de la femme du Giorgion*, peint par ce grand coloriste. III. Le *Portrait d'un gentilhomme* et celui d'une *Dame*, par Pâris Bordone. IV. *St. François en prières*, d'après Carle Maratte, et une *Vénus couchée*. Il avait soixante-quatre ans à cette époque. Six ans après, c'est-à-dire en 1715, il résolut de retourner en Allemagne; mais il paraît que la mort l'empêcha d'effectuer ce projet. — Kruger (André-Louis), peintre, dessinateur et graveur, naquit

à Postdam, en 1743. André Kruger, son oncle, architecte habile, eut d'abord le dessein de l'instruire dans un art qu'il cultivait lui-même avec succès ; mais le jeune homme préférait la peinture, et il entra dans l'école de B. Rode, qui passait a cette époque pour le premier peintre de Berlin. Il s'adonna en même temps à la gravure à l'eau-forte, et grava d'après ses propres dessins plusieurs tableaux de la galerie de Sans-Souci, parmi lesquels on remarque *Trois figures*, d'après Rembrandt; *Deux scènes d'intérieur*, d'après Gerard Dow ; *Dix vues de Postdam et des environs*, d'après J.-F. Meyer, etc. P—s.

KRUGER (M. Pancrace), né à Finsterwalde, dans la basse Lusace, en 1546, jouit, dans sa jeunesse, de la reputation d'habile chanteur, et se fit distinguer comme tel a Brunswick vers 1570; mais ses études ayant été fort étendues, il fut professeur de langue et de poésie latines à Halmstaedt, et passa à Lubeck en 1580, en qualité de recteur. Son nom merite d'être conservé, ne fût-ce que pour perpétuer la singulière accusation dont il fut l'objet. Le principal chef de cette accusation, dirigée par les ecclésiastiques de Lubeck, porte sur ce qu'il avait soutenu à une noce, en présence de plusieurs personnes, que l'on pouvait substituer *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, g, etc., à *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*. Par suite de cette denonciation, faite en chaire, il fut exclu de la communion, et perdit sa place. Kruger enseignait la langue grecque à Francfort-sur l'Oder, où il mourut en 1614. P—x.

KRUGER (George), jésuite, né en 1608 à Prague, recteur en 1664 du collége de Stradiez en Moravie, mort le 9 mars 1671, a écrit : *Sacri pulveres inclyti regni Bohemiæ et nobilium ejus pertinentiarum Moraviæ et Silesiæ, partes seu menses octo. januarius*, etc., Lutomisl, 1667-69, in 4°. Cet ouvrage est un calendrier historique, dans lequel l'auteur, à l'exemple de Lupacius et de Weleslawina, raconte, mais avec des détails plus étendus que n'avaient fait ceux qui l'avaient précédé, les événements remarquables arrivés en Bohème, en Moravie et en Silésie, à chaque jour de l'année. Il publia les huit premiers mois de l'année. On fit paraître après sa mort septembre et octobre, auxquels il avait mis la dernière main avant de mourir. Balbin, ami de l'auteur, acheva les deux derniers mois, d'après les matériaux qu'avait laissés Kruger : ils n'ont paru à Prague qu'en 1761 et 1767. On reproche a Kruger les défauts de son plan qui est essentiellement mauvais, et ceux de son style, qui n'est pas assez soigné; mais on loue ses vastes connaissances dans l'histoire de son pays, et sa fidélité dans l'exposition des faits. Son ouvrage est précieux par la profondeur des recherches. Il a laissé plusieurs autres ouvrages historiques qui se trouvaient en manuscrit dans la bibliothèque du collége de Stradiez. G—y.

KRUGER (Théodore), savant théologien protestant, naquit le 16 décembre 1694, à Stettin, où son père avait un petit commerce. Après avoir exercé le ministère évangélique et l'inspection des écoles, tant a Stettin que dans quelques villes de la Basse-Lusace, il fut nommé surintendant à Coldiz en 1732, à Chemnitz en 1735, docteur en théologie à Wittemberg en 1737, et il mourut d'une attaque d'apoplexie le 1er. juillet 1751. Ses principaux ouvrages sont : I *Origines Lusatiæ, complectens historiam Geronis primi Lusatiæ inferioris Marchionis*, Leipzig, 1721, in-4°. C'est contre ce li-

vre que M. Fréd. Matha écrivit en 1727 son *Lubbena olim magna*. II. *De martyriis falsis*, *præsertim atheis pseudomartyribus*, Wittemberg, 1722, in-4°. Il y réfute Bayle. III. *Prodromus annalium Luccavensium*, Lubben, 1727, in-4°. Il était un des collaborateurs du Journal de littérature théologique, intitulé : *Fortgesesetzte Sammlung*.

C. M. P.

KRUNITZ (JEAN-GEORGE), docteur en médecine, né à Berlin en 1728, fit ses études à Gœttingue, Halle et Francfort-sur-l'Oder. A la dernière de ces universités, il fut reçu docteur en médecine, après avoir écrit sa Dissertation inaugurale, *De matrimonio multorum morborum remedio*, Francfort, 1749, in-4°. Il commença ensuite à professer la médecine dans la même ville; mais ayant eu peu de succès comme professeur et comme praticien, il alla s'établir à Berlin, et y devint un des écrivains les plus infatigables que l'on ait vus en Allemagne, où pourtant les savants laborieux ne sont pas rares. On a dit d'un auteur fécond que, d'après le grand nombre de ses ouvrages volumineux, il a dû écrire trois feuilles par jour. Le docteur Krunitz n'a guère pu en écrire moins ; et c'est bien de lui que l'on peut assurer que toute sa vie est dans ses ouvrages (1). Il ne faut chercher dans l'immense collection de ses travaux ni invention ni style; ce sont des compilations et des traductions écrites avec une prolixité fatigante. Krunitz n'avait pas le temps d'être court. Son ouvrage le plus considérable est l'*Encyclopédie économico-technologique*, ou Système général de l'économie politique, domestique et morale, de la géographie, de l'histoire naturelle et des arts, qui fut commencé en 1773. Ce travail ne devait être d'abord qu'une traduction de l'Encyclopédie d'Yverdon; mais, arrivé à la fin des premiers volumes, le traducteur trouva tant de lacunes à remplir, tant de matériaux à employer, qu'il résolut de marcher seul dans cette grande entreprise. Dès-lors il compila, dans l'espace de vingt ans, soixante-douze gros volumes in-8°. ; et si la mort ne l'eût surpris en 1796, à l'article *Leiche* (corps mort), il aurait peut-être achevé tout seul cet ouvrage volumineux, qui a été continué par F.-J. Flœrke et par son frère H.-G. Flœrke, et dont il a paru jusqu'à présent cent vingt volumes, qui ne vont qu'à la lettre R. L'Encyclopédie de Krunitz ne vise qu'à l'utile; c'est en cela qu'elle diffère de la fameuse Encyclopédie française ; c'est comme un magasin informe, rempli de matériaux bruts, entassés sans mesure et sans choix. Mais quiconque a le courage de consulter un ouvrage aussi verbeux et, il faut le dire, aussi ennuyeux, y trouve souvent de précieux renseignements, qui jettent le lecteur dans l'étonnement sur l'immense érudition de l'auteur. Aussi son ouvrage a-t-il eu une seconde édition, Berlin, 1786 et années suiv. On a depuis long-temps entrepris la publication d'un abrégé de l'Encyclopédie de Krunitz, commencé par Schutz, en 1786. Cet extrait a été continué successivement par Grassmann et Flœrke; et il devient lui-même un recueil volumineux qui peut-être à son tour aura les honneurs d'un abrégé. Plusieurs articles fort étendus de l'Encyclopédie ont été imprimés à part, tels que l'article *Curé*

(1) Des spasmes dont il souffrit vers la fin de sa vie, en rendant les exercices du corps trop fatigants pour lui, et le forçant à mener une vie sédentaire, favorisèrent beaucoup cette activité de sa plume. Il a donné lui-même, dans le nouveau *Magasin des médecins*, par Baldinger, t. v et vi, des détails sur la maladie spasmodique, dont il fut atteint en 1773, et qui présentait en effet des circonstances assez singulières.

de campagne, 1794; *Écoles rurales*, ibid.; *Routes et chaussées*, ibid. Krunitz a traduit du français l'*Art de plaire* de Moncrif, 1752; les *Aventures de Roquelaure*, ibid.; les *Principes de morale*, par Formey, 1762, 2 vol.; l'*Histoire des amazones*, par Guyon, 1763; le *Traité de l'éducation physique des enfants*, par Desessarts, ibid.; les *Lettres juives* du marq. d'Argens, 2 vol., 1764; les *Discours moraux*, de Formey, 2 vol., 1764 et 1766; la *Découverte des secrets de la franc-maçonnerie*, 1768; *Histoire de Polybe*, trad. du grec et du français, tom. 6 et 7, 1769; le *Traité d'équitation*, par Garsault, 1770, in-4°.; le *Dictionnaire de chirurgie*, par Sue, 1773; les *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*, par de Pauw, 1774, et quelques autres écrits moins considérables. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire de l'électricité*, par Priestley, 1772; l'*Histoire natur. des corallines*, par Ellis, 1767, in-4°., etc. Il a publié des ouvrages bibliographiques sur l'épidémie des bestiaux, 1767; sur l'inoculation, 1768; sur l'électricité, 1769. Il a dressé les tables de matières de plusieurs grands ouvrages entre autres celle de la traduction allemande de l'Histoire naturelle de Buffon, 1775. Parmi les autres ouvrages de Krunitz, nous nous bornerons à citer une traduction de l'*Histoire naturelle du Groenland*, par Egede, 1765, et des *Principes chimiques de l'agriculture*, par Wallerius, 1764; un *Recueil* d'articles choisis sur l'agriculture, l'économie domestique, les arts et manufactures, 3 vol., avec fig., Leipzig, 1767, 1768, in-8°. Enfin Krunitz a coopéré à plusieurs recueils périodiques sur la médecine, l'histoire naturelle, etc. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. On trouve des détails sur sa vie dans le *Nouveau Berlin savant*, par Schmidt et Mohring. D—G.

KRUS (Joseph-Louis Casimir), né à Lucerne en 1734, d'une famille patricienne, fut destiné à la magistrature. Après avoir fréquenté le gymnase de sa ville natale, il fit ses études en philosophie et en jurisprudence à l'université de Fribourg en Brisgau. Il voyagea en France et en Italie, et entra ensuite, pour quelques années, au service du prince-abbé de St.-Gall, qui le chargea d'une partie de l'administration de son pays. En 1762, M. Krus, de retour à Lucerne, fut élu membre du conseil-d'état; il y développa les talents et les moyens qui, pendant une longue série d'années, lui assurèrent une influence prépondérante dans le gouvernement de son canton. A des connaissances variées, et à un esprit cultivé, il joignait une éloquence mâle, une mémoire heureuse, un caractère ferme, de l'intégrité, de la modération, et l'aménité des mœurs. Les conseils de Lucerne étaient alors divisés en deux partis, qui se combattirent assez ouvertement depuis 1764 jusqu'en 1769. Des haines et des rivalités de familles éclatèrent au grand scandale de la nation helvétique: on profita de quelques imprudences de jeunesse pour supposer des conspirations et pour former des accusations, qui eurent pour résultat une sentence de mort prononcée contre le fils d'un des premiers magistrats, nommé Schumacher, et le bannissement du père. Cette sanglante exécution ayant calmé les esprits, le public revint de son erreur: le patriotisme hypocrite du parti triomphant fut dévoilé; et son chef, M. Meyer d'Obertad, fut banni à son tour par une espèce d'ostracisme. Durant tout ce procès, M. Krus s'était prudem-

ment tenu loin des deux partis; et, s'il s'opposa inutilement à la sentence de mort, on lui dut au moins, quelques années après, l'éloignement de l'auteur de cet assassinat politique, éloignement par lequel la paix fut rendue à Lucerne. Administrateur des bailliages italiens pendant deux ans, M. Krus se lia d'amitié avec le comte de Firmian à Milan (*V.* FIRMIAN), et il sut par-là se ménager des avantages précieux à ses administrés. Il revint à Lucerne, où il fut nommé avoyer et premier magistrat du canton, que dès-lors il représenta fort souvent aux diètes de la confédération. Le système d'une neutralité complète et sincère, pendant les premières guerres de la révolution, fut fortement appuyé et soutenu par M. Krus, qui, plus tard, se prononça de même pour l'abandon des priviléges patriciens, afin d'éviter par ce moyen à sa patrie les maux de la révolution et de l'invasion étrangère. Ces maux, qu'il avait vainement tâché de conjurer, ayant causé la privation de ses emplois, il vécut dans la retraite jusqu'en 1801, où le gouvernement helvétique desira s'adjoindre d'anciens magistrats, pour opérer, moyennant cet amalgame, l'union des volontés et des esprits, et pour conserver à la Suisse sa constitution unitaire en affermissant le gouvernement central. M. Krus fut appelé, et il se rendit à Berne pour entrer au conseil législatif; mais le vieillard, n'y retrouvant ni les hommes ni les choses qu'il avait connus, entouré de formes nouvelles à la place de celles qui lui avaient été familières, se dégoûta bientôt d'un théâtre sur lequel il ne savait ni figurer, ni employer ses moyens : plus que jamais il desira le retour de l'ancien ordre des choses. Il crut l'apercevoir dans l'acte de médiation; et ce fut bien volontiers qu'il accepta derechef la place d'avoyer, que ses concitoyens s'empressèrent de lui conférer. Mais ses espérances furent encore trompées. Il avait bien retrouvé le local où siégeait l'ancien sénat, et les formes anciennes : mais des hommes nouveaux, jadis sujets du patriciat lucernois, composaient la majorité de ses collègues; il se vit réduit à former une espèce d'opposition, et il défendit avec force, quelquefois même avec humeur, non seulement ce qui était véritablement juste et honnête, mais encore ce qui, par habitude et prévention, lui paraissait tel. Il est mort en 1805. U—I.

KRUSINSKI (JUDAS-THADÉE), jésuite polonais, né à Brzesc en Cujavie, vers l'an 1677, fut, dès sa jeunesse, destiné au service des missions de Perse, et il habita Ispahan. Les grandes connaissances qu'il avait acquises dans l'étude des langues orientales lui avaient concilié l'estime de ses supérieurs : il fut nommé procureur-général des missions en Perse en l'an 1720; et le P. Barnabé de Milan, évêque d'Ispahan, le fit son secrétaire et son interprète. Il fut le témoin des révolutions qui amenèrent le renversement de la dynastie des Sofis et la conquête de la Perse par les Afghans; et il en composa une relation fort circonstanciée, qui jouit d'une grande réputation d'exactitude et de véracité. C'est de cet ouvrage que viennent originairement toutes les relations publiées dans les diverses langues de l'Europe sur le même sujet. Il a même cela de particulier, que l'original latin n'en fut publié que long-temps après les diverses traductions qu'on en a faites. Le P. Ducerceau, jésuite, en avait publié, au moyen de copies manuscrites, une espèce de version française, sous le titre d'*Histoire de la dernière ré-*

volution de Perse, la Haye, 1728, 2 vol. in-12. Quand le père Krusinski passa à Constantinople, en revenant de Perse, il en fit une traduction en turc pour le grand-visir d'Ahmed III, Ibrahim-Pacha; et elle fut imprimée à Constantinople, dans l'imprimerie que ce ministre avait fondée : elle portait le titre de *Tarykh-Seyah, id est Chronicon peregrinantis*, Constantinople, 1729, 1 vol. in-4°. Deux ans après, cette version turque fut traduite en latin par le professeur de Leipzig, Jean-Christian Clodius, et imprimée sous ce titre : *Chronicon peregrinantis, seu Historia ultimi belli Persarum cum Aghwanis gesti, à tempore primæ eorum irruptionis, ejusque occupationis, usque ad Eschrefum Aghwanum continuata*, Leipzig, 1731, in-4°. Les mémoires originaux du P. Krusinski furent enfin imprimés à Lemberg, en 1734, 1 vol. petit in-4°. de 355 pages : c'est un ouvrage extrêmement rare. Il contient en outre la relation de l'ambassade en Perse de Durry-effendi, envoyé par l'empereur Ahmed III auprès du sophi Schah Houssein, en 1720. Cette même relation, traduite en français à Constantinople, par M. de Fiennes, en 1745, a été imprimée à Paris, en 1810, 1 vol. in-8°. Le P. Krusinski joignit encore à ses mémoires une dissertation intitulée *De legationibus Polono-persicis*. Ce savant religieux quitta la Perse en 1725, après y avoir habité pendant fort long-temps; il retourna ensuite dans sa patrie, et vint se fixer, en l'an 1729, à Kaminiek, d'où il se rendit à Iaroslaw et à Lemberg en 1741. Il fut moniteur spirituel à Brzesc: le comte Tarloni, staroste de Gosczyn le fit son théologien particulier, et l'emmena avec lui, en 1748, à la diète générale de Varsovie, où il visita les livres turcs qui se trouvaient dans la bibliothèque Zaluski, dont il fit connaître le contenu. Il revint ensuite passer les derniers jours de sa vie à Kaminiek, où il fut frappé d'une attaque de paralysie en 1754, à l'âge de soixante-dix-sept ans. S. M—N.

KUBLAI-KHAN, *V.* CHI-TSOU.

KUEN (MICHEL), savant religieux allemand, né en 1709 à Weissenhorn, dans l'Autriche antérieure, fit profession, en 1728, dans l'ordre des chanoines réguliers de St. Augustin de la congrégation de Latran, fut nommé en 1734 doyen, puis abbé de Wengen (à Ulm), sous le nom de Michel III; il portait aussi les titres de prévôt du chapitre de Wengen, abbé de Latran, conseiller et chapelain perpétuel de S. M. I. Il mourut le 10 janvier 1765. On a de lui : I. *Collectio scriptorum rerum historico-monastico-ecclesiasticarum variorum religiosorum ordinum*, Ulm, 175-66, 6 vol. in-fol. C'est un recueil d'un grand nombre de pièces rares ou inédites, terminé par la Vie de l'auteur. II. *Wenga, sive informatio historica de exempti collegii S. archangeli Michaëlis ad insulas Wengenses*, ibid., 1766, in-fol. III. *Joannes de Canabaco ex comitibus de Canabaco oriundus, qui vulgò venditur pro autore quatuor librorum de Imitatione Christi, recenter detectus à quodam canonico regulari Sti. Augustini congregationis Lateranensis; Canabaci, sumptibus hæredum Jo. Gersenii*, (Ulm), 1760, in-8°. Cet ouvrage revendique plaisamment en faveur d'un descendant des comtes allemands de Canabac, l'attribution renouvelée par le bénédictin Ange Mærz, des quatre livres de l'*Imitation*, à Jean Gersen de Cavaglia. Malgré les lettres initiales M. P. W. U. (*Michaël Præpositus Wen-*

gensis Ulmæ), on a élevé des doutes sur l'auteur de cette plaisanterie, qu'on a attribuée à Eusèbe Amort. Mais le *Lexicon* de Meusel la donne à Michel Kuen, auquel Ange Mærz répondit en effet par son *Angelus contrà Michaëlem sive Crisis apologetica*, etc. L'abbé Kuen, selon le même *Lexicon*, répliqua en publiant : *Anticrises in Crisin apologeticam inscriptam Angelus contra Michaëlem, auth. Adolpho de Kempis C. R.; Canabaci* (Ulm), 1761; et *Appendix ad Anticrises de palinodiâ eminent. S. R. E. cardinalis Roberti Bellarmini in favorem Thomæ de Kempis adversùs Gersenistam Schyrensem; Canabaci* (Ulm), 1761, in-8°. Au reste, ces ouvrages anonymes repoussent avec l'arme de l'ironie le P. Mærz, que le grave Amort, dans sa *Deductio critica*, combat et attaque ouvertement. IV. *Lucifer Wittembergensis*, ou Vie complète de Catherine de Bore, seconde édition, Landsberg, 1749, in-8°., ouvrage publié sous le nom de D. Michel Engelhard, prêtre de la congrégation des clercs réguliers de la vie commune, et dirigé contre C. W. F. Walch de Göttingue. Meusel n'a pu indiquer la date de la première édition, qui paraît avoir été supprimée à Ratisbonne. Walch répondit, et le P. Kuen répliqua par son *Avis amical* (Freundschaftliche Erinnerung), Presbourg, 1752, in-8°. V. *Historia Friderici I imperatoris, et parentelæ suæ, conscripta circà annum 1226 à Burchardo Uspergensi, ord. præmonstr.*, Ulm, 1790, in-4°., ouvrage posthume, publié par G.-A. Christmann (*Voyez* Burchard. VI, 286, et Conrad de Lichtenau).

C. M. P.

KUH (Ephraïm-Moïse), poète allemand, né à Breslau en 1731, était d'une famille israélite. Son père, négociant, voyant ses heureuses dispositions et son ardeur pour l'étude, voulut faire de lui un savant rabin; mais la vive imagination du jeune Kuh ne put s'accommoder des subtilités de la scolastique des hébreux, et il montra tant de répugnance pour ce genre de savoir, que son père, renonçant à l'espoir d'avoir un rabin dans sa famille, finit par le destiner à la carrière où il s'était enrichi lui-même. Le jeune Kuh entra donc dans le commerce, et fut premier commis à Berlin dans la maison de son oncle, le fameux Ephraïm, si connu pour avoir été chargé de l'entreprise de la refonte des monnaies, sous Frédéric. Mais, dans cette ville, ayant fait connaissance avec Mendelssohn, Ramler, Lessing et d'autres grands écrivains, Kuh négligea tout soin de sa fortune, afin de se donner aux lettres et surtout à la poésie; et la passion des livres, et ainsi que le défaut d'économie, assez rare chez les israélites, le ruinèrent en peu d'années au point de forcer sa famille de lui assigner une pension. Il avait voyagé pendant deux ans en Hollande, en France et en Italie, toujours suivi de trois énormes malles remplies de livres; et il était revenu en Allemagne avec une mélancolie qui dégénéra bientôt en une folie dont les accès allaient jusqu'à la fureur. C'est dans les moments lucides de ce triste état, qu'il composa ses meilleures pièces de vers. Un médecin habile le guérit de sa mélancolie; mais en 1785 il devint paralytique, et mourut à Breslau le 5 avril 1790. Ses poésies, dont le manuscrit contenait plus de cinq mille pièces, ont été recueillies après sa mort, revues par Ramler, qui en a publié un choix, et imprimées à Zurich, 1792, en 2 petits vol. On y remarque particulièrement des épigrammes, des madrigaux, des chansons dans le genre de Catulle ou

d'Anacréon, des fables où il a tâché d'imiter la manière de Phèdre, et une ode à la Divinité, que l'on dit avoir été retouchée par Mendelssohn, mais que d'autres critiques jugent supérieure aux meilleures pièces de ce dernier. On trouve aussi quelques poésies de Kuh dans le *Museum allemand* et dans le Martial de Ramler. Moïse Hirschel, compatriote et co-religionnaire de Kuh, a rédigé une notice sur ce poète. D—G.

KUHLMANN (Quirinus), l'un des plus fameux visionnaires du XVIIe. siècle, était né à Breslau en 1651. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il étonnait ses maîtres par la rapidité de ses progrès; mais, étant tombé malade à l'âge de dix-huit ans, il éprouva un dérangement dans ses organes, et il crut dès-lors avoir des visions. Une fois il s'imagina voir le diable escorté d'une foule de démons subalternes; un autre jour il se persuada que Dieu lui était apparu, et dès ce moment il ne cessa de voir à côté de lui une auréole éclatante de lumière. Après sa guérison, il prit en haine toutes les méthodes d'enseignement, et en imagina d'autres au moyen desquelles il serait aisé, disait-il, d'atteindre les limites de toutes les sciences. Il quitta sa patrie à l'âge de dix neuf ans, parce qu'il trouvait qu'on ne lui rendait pas toute la justice qu'il croyait mériter, et parcourut l'Allemagne dans le dessein d'entendre les leçons des plus célèbres professeurs. Arrivé à Iéna, il suivit quelque temps les cours de l'université; mais il fut si mécontent des explications qu'on lui donnait, qu'il résolut de n'avoir plus d'autre maître que le St.-Esprit. Il eut alors la fantaisie de visiter la Hollande; et les dangers qu'il pouvait courir par suite de l'occupation de ce pays par des armées étrangères, ne purent lui faire ajourner son projet. Etant débarqué à Amsterdam au mois de septembre 1673, il partit aussitôt pour Leyde. Il y trouva les ouvrages de Jacques Boehm, dont il n'avait pas encore entendu parler, les lut avec beaucoup d'empressement, et avoua sa surprise d'y rencontrer des faits dont il avait eu connaissance par révélation. Il rechercha l'amitié de Jean Roth, autre visionnaire, qui travaillait alors à se faire des partisans; et il fit, dit Bayle, mentir le proverbe que les gens du même métier se portent envie. Il écrivit à Roth une lettre, dans laquelle il le qualifie d'homme de Dieu, de véritable fils de Zacharie, et appelle les vengeances du ciel contre ceux qui fermeraient l'oreille à ses instructions. Il voulut aussi se lier avec la célèbre Bourignon; mais elle ne se laissa point séduire par ses éloges, et ne lui répondit point. La conduite de Kuhlmann n'était rien moins qu'édifiante : il vivait assez publiquement avec des femmes de mauvaise réputation; et il escroquait de l'argent à ceux qui lui montraient quelque confiance, pour l'employer, disait-il, à l'avancement du royaume de Dieu. Il fut obligé de quitter la Hollande au commencement de l'année 1675, et il se retira d'abord en Allemagne. Il publia à Lubeck une lettre datée du mois de février : *De sapientiâ infusâ Adameâ Salomoneâque*. Il était à Constantinople en 1678; et ce fut de cette ville qu'il adressa au sulthan Mahomet IV, un écrit dans lequel il prédit la *conversion des Turcs*. Il s'embarqua à Smyrne sur un vaisseau français : il se trouvait à Cadix en février 1679; et peu après il se rendit en Angleterre, d'où il revint en France dans le courant de l'année 1681. Son *Arcanum microcosmicum* est daté de Paris, le 1er. novembre : il n'y séjourna que quelques mois et partit pour Genève, annonçant le

projet d'aller visiter la Terre-Sainte. On ne sait s'il exécuta ce voyage ; mais il était de retour en Allemagne en 1686. Alors il tourna ses pas vers le nord de l'Europe, et continua d'errer de ville en ville. Il fut arrêté en Russie pour des prédictions séditieuses, et brûlé à Moscou le 3 octob. 1689, à l'âge de trente-huit ans. Outre les ouvrages déjà cités, le malheureux Kuhlmann a publié quelques écrits, dont le plus connu est son *Prodromus quinquennii mirabilis*, Leyde, 1674, in-8°. Ce volume devait être suivi de deux autres qui auraient contenu ses études et ses découvertes depuis sa première vision : on y aurait trouvé cent mille inventions curieuses et intéressantes. Il fit part de son projet au P. Kircher, qui lui donna des éloges ironiques dont il fut la dupe, et des conseils qu'il n'était pas en état d'apprécier. On cite encore de lui : I. Un *Recueil d'epitaphes* qui a eu deux éditions. II. *Neu begeisterter Boehme* (Jacq. Boehm, nouvellement inspiré), en allemand, Leyde, 1674, in-8°. ; ouvrage très rare, parce que Kuhlmann en retira le plus qu'il put les exemplaires de la circulation. III. *Epistolæ theosophicæ Leidenses*, Leyde, 1674, in 8°. IV. *Epistolarum Londinensium catholica ad Wicklefio-Waldenses, Hussitas, Zwinglianos, Lutheranos, Calvinianos*, Roterdam, 1674, in-12. V. *Q. Kuhlmanni Kircheriana de arte magnâ sciendi, seu combinatoriâ*, Leyde, 1674, in-8°. VI. *Q. Kuhlmanni epistolæ duæ cum responsoriâ*, Leyde, 1674, in-8°. Adelung cite encore *Ath. Kircheri epistola responsoria ad Quir. Kuhlmanni epistolam de arte magnâ sciendi*, ibid., 1674, in-12. VII. *Responsoria de sapientiâ infusâ*, etc., *circà febr.* 1676, *è Lubecâ Romam scripta ad Ath. Kircherum*, réimprimé avec les trois précédents, sous le titre de *Kircheriana de arte magnâ sciendi*, etc., Londres, 1681, in 8°. On peut consulter, pour plus de détails, le *Dictionnaire* de Bayle ; B. Gottl. Wernsdorf, *Dissertatio de fanaticis Silesiorum et speciatim de Quir. Kuhlmanno* Wittemb., 1698, 1718, in-4°. ; J. Ch. Harenberg, *Dissertatio de Quir. Kuhlmanno*, dans le *Museum Bremense*, tom. II ; et surtout Adelung, *Histoire de la folie humaine*, tom. V, pag. 3-90, où l'on trouve la liste de quarante-deux ouvrages de Kuhlmann, dont la rareté fait le principal mérite. W—s.

KUHN (JOACHIM), né à Gripswalde en 1647, mourut le 11 décembre 1693, après avoir occupé, avec la plus grande distinction, la chaire d'histoire et de langue grecque dans l'université de Strasbourg, et laissant quelques ouvrages pleins d'une solide érudition. Le premier, qui parut à Strasbourg, en 1675, est un Essai de remarques sur l'*Onomasticon* de Jul. Pollux. Ce lexique fut, depuis cette époque, l'objet constant des recherches de Kühn, et il en aurait sûrement donné une édition, si la mort ne l'eût enlevé prématurément au milieu de ses études. Un long et savant commentaire qui fut trouvé parmi ses papiers, a paru dans le Pollux de Hemsterhuys. L'édition des *Histoires diverses* d'Élien, que Kühn donna dix ans après son Essai sur Pollux, est imprimé assez incorrectement ; mais le commentaire est fort bon, et il a été conservé par Perizonius et Abr. Gronove, qui depuis ont réimprimé Élien. La belle édition de Diogène Laërte, donnée par Wetstein en 1692, 2 vol. in-4°., contient d'utiles remarques par Kühn. Ce savant philologue termina sa carrière littéraire par une édition de Pausanias (Leipzig, 1696, in-fol.), fort supérieure à toutes celles que l'on

connaissait alors. On peut regretter que ses notes n'aient pas été textuellement reproduites dans le Pausanias de Facius. B—s

KULENKAMP (Louis), né à Brême, en 1724, mort en 1797, était professeur dans l'université de Göttingue. Il a peu écrit; et un seul de ses ouvrages a obtenu quelque célébrité; c'est un *Specimen* d'observations et de corrections sur l'*Etymologicum magnum*, d'après son manuscrit de la bibliothèque de Wolfenbuttel (Göttingue, 1765, in-4°.) Kulenkamp avait le projet d'en donner une nouvelle édition; et cet essai prouve qu'il était fort en état de bien exécuter ce travail difficile. Il avait débuté dans la carrière littéraire par une dissertation latine (Brême, 1747) sur *Nisroch*, idole des Assyriens, dont il est parlé au chap. 37, v. 38 d'Isaïe, et au quatrième livre des Rois, chap. 19, v. 37. B—ss.

KULM ou KULMUS (Jean-Adam), médecin anatomiste, naquit à Breslau en Silésie, au mois de mars 1680. Il fit ses premières études dans un collége de sa ville natale, et se rendit en 1711 aux universités de Halle, de Leipzig, de Strasbourg, et à celle de Bâle, où il reçut en 1715 le bonnet de docteur. Après avoir voyagé quelque temps en Hollande et en Allemagne, il alla en 1725 à Dantzig, chez son frère, médecin du roi de Pologne, et fut nommé professeur de physique et de médecine dans un gymnase de cette ville. Dès 1722, on le trouve déjà parmi les membres de l'académie des Curieux de la nature, à laquelle il fournit beaucoup d'observations sur des monstruosités, avec plusieurs Mémoires. D'autres opuscules furent insérés dans la Collection des médecins de Breslau; et, depuis 1725, dans les Mémoires de l'académie de Berlin. On a de lui un grand nombre de thèses sur des objets de physique, de médecine, et de chirurgie dont il regardait l'étude comme très nécessaire au médecin. Mais ce qui contribua peut-être le plus à étendre sa célébrité, ce sont les tableaux d'anatomie avec des gravures, qu'il donna en 1728 en allemand, et qu'il traduisit en latin. Cet ouvrage a été réimprimé bien des fois en Allemagne, en Hollande, en Italie; et, en 1734, il fut traduit en français par P. Massuet. Quoique les gravures, peu exactes, fussent en grande partie copiées de Verheyen, on fit long temps dans le Nord usage de ce manuel, en effet, très commode; et même, en 1789, un professeur de Leipzig, M. Kühn, trouva encore bon de le reproduire avec beaucoup d'additions, ou plutôt d'en faire un nouvel ouvrage, sur le même plan. Haller faisait cas de l'auteur, pour les observations qui lui sont propres. Il mourut le 29 mai 1745; et l'on publia un programme funèbre en son honneur. La liste des nombreux mémoires et ouvrages de Kulm se trouve dans le Supplément du Dictionnaire biographique de Jœcher et de ses continuateurs. — Il ne faut pas le confondre avec J. George Kulm, son frère, médecin du roi de Pologne, mort en 1731, et dont on a un ouvrage latin intitulé *Oneirologie*, qui traite des songes et de leur analogie avec le délire: il fut dédié, dans le temps, à l'illustre Stahl, et publié à Varsovie en 1703, in-4°. F—d—r.

KULMUS. *Voyez* Gottsched, XVIII, 164.

KUNCKEL (Jean), célèbre chimiste allemand, naquit en 1630, au village d'Hutten dans le duché de Sleswig. Ses premières études terminées, il parcourut la basse Allemagne et la Hollande, visitant les ateliers et les manufactures pour étudier les pro-

cédés des ouvriers. Il commença, en 1676, à donner des leçons de chimie à Wittemberg; et ce fut cette même année qu'il découvrit le phosphore qui porte son nom. L'électeur de Saxe (Jean-George II) le nomma directeur de son laboratoire d'Anneberg, et lui facilita de cette manière les moyens de faire beaucoup d'expériences utiles. Appelé en 1679 à Berlin par l'électeur de Brandebourg, il y ouvrit un cours de chimie qui fut très fréquenté, et contribua ainsi à répandre le goût de cette science, alors peu cultivée. Il se rendit en 1693 aux vœux du roi Charles XI, qui cherchait depuis long-temps à l'attirer en Suède. Ce prince le créa conseiller des mines, et le récompensa de ses services en lui accordant des lettres de noblesse avec la permission d'ajouter à son nom celui de Lœwenstern. Kunckel mourut à Stockholm en 1702. Il était membre de l'académie des Curieux de la nature. C'était, dit d'Holbach, un homme fort expérimenté, auteur peu savant, très mauvais écrivain; mais l'opiniâtreté de son travail, l'exactitude de ses procédés et l'importance de ses découvertes, lui ont fait, parmi les chimistes, un nom très grand et très mérité. Outre son phosphore, dont on parlera plus bas, Kunckel avait imaginé des pilules lumineuses, dont l'usage était, dit-on, utile en médecine et particulièrement dans le traitement de l'apoplexie; il avait aussi le secret de la composition d'un verre rouge transparent. On a de lui plusieurs ouvrages, tous écrits en allemand : I. *Expériences sur l'eau-forte*, dans les *Mélanges de l'académie des curieux de la nature*, première année, II, 158. II. *Recherches ou observations sur les sels fixes et volatils, sur l'or et l'argent potables; sur la couleur et l'odeur des métaux et des autres substances minéralogiques*, Hambourg, 1676, in-8°.; trad. en latin par Ch. Aloys. Ramsay, Londres et Rotterdam, 1678, in-8°. Dans cet ouvrage, Kunckel assure qu'il avait trouvé, en parcourant les archives de la maison de Saxe, la recette de la teinture dont l'électeur Christian s'était servi pour convertir en or véritable d'autres métaux. III. *Observations chimiques*, Hambourg, 1677, in-8°.; traduites en latin par Ramsay, Londres, 1678, in-8°.; Amsterdam, 1693; et Iéna, 1719, in-12. : cet ouvrage est estimé. IV. *Lettre aux médecins et aux philosophes de Saxe sur le phosphore et les pilules lumineuses*, 1679, in-8°. La première invention de ce phosphore est due au hasard, comme la plupart des découvertes. Un chimiste allemand, appelé Brand, travaillant sur l'urine, ayant trouvé dans son récipient une matière lumineuse dans l'obscurité, la fit voir à Kunckel, et mourut, quelque temps après, sans lui avoir communiqué son secret. Kunckel, qui avait vu travailler Brand, se douta que l'urine formait la base de cette matière lumineuse, et parvint à en retrouver la composition, qu'il communiqua aux savants par la lettre qu'on vient de citer. On peut consulter la *Manière de faire le phosphore brûlant de Kunckel*, par Homberg, dans les *Mémoires de l'acad. des sciences*, tom. x. V. *L'Art de faire le verre*, 1679, in-4°.; traduit en français par M. D. (le baron d'Holbach), Paris, 1752, in-4°., avec les traités de Neri et de Merret. Kunckel avait répété les expériences de ces deux chimistes, et ajouté à leurs observations des remarques très intéressantes. Son traité particulier est divisé en trois livres; le premier, qui est le plus curieux, contient la

manière de calciner, de dorer et de peindre le verre; le second traite de la fabrication de la faïence et des procédés à employer pour la peindre de différentes couleurs; et enfin le troisième indique le secret de tirer en argent la figure de toutes sortes de plantes, de colorer le gypse et de marbrer le papier. Kunckel a terminé son ouvrage par la description d'un moule inventé par J. Dan. Krafft, conseiller de l'électeur de Saxe, et avec lequel on peut fabriquer des bouteilles de toutes les grandeurs. VI. *Lettre où l'on prouve qu'il n'y a pas d'acide dans l'esprit de vin*, 1681, in-8°. VII. *Traité sur les sels et acides minéraux*, Berlin, 1686, in-8°. Un médecin de Hambourg, Engelleder, a publié un recueil des secrets de Kunckel, en allemand, sous ce titre: *Collegium physico-chymicum experimentale curiosum*, Hambourg, 1716 et 1722, in-8°. W—s.

KUNRATH ou KHUENRATH (Henri), chimiste allemand, de la secte de Paracelse, naquit, vers 1560, dans la Saxe. Après avoir achevé ses études, il parcourut la basse Allemagne; il se fit recevoir docteur en médecine à Bâle en 1588, pratiqua ensuite son art à Hambourg, puis à Dresde, et mourut dans cette dernière ville, le 9 septembre 1605, âgé d'environ quarante-cinq ans. Kunrath est un écrivain obscur et superstitieux, très entêté de la pierre philosophale, dont il croyait posséder le secret; ce qui ne l'empêcha pas de vivre dans la pauvreté. On a de lui: I. *Theses doctorales de signaturâ rerum*, Bâle, 1588, in-4°. II. *Zebelis, regis et sapientis Arabum vetustissimi, de interpretatione quorumdam accidentium tam internorum quàm externorum, sive eventuum inopinatorum, secundùm lunæ motum per XII zodiaci cœlestis signa, observationes accuratissimæ lat. german.*, Prague, 1592, in-4°. On y trouve toutes les chimères de l'astrologie judiciaire. III. *Amphitheatrum sapientiæ æternæ solius veræ, Christiano-kabbalisticum, divino-magicum*, etc., Hanau, 1609, in-fol. C'est le plus curieux de tous ses ouvrages, et le seul qui soit encore recherché: il l'avait laissé imparfait; Erasme Wohlfahrt, son ami, le termina et le publia avec une préface assez intéressante. Il en existe une réfutation manuscrite par Enwald, ministre danois, sous ce titre: *Henrico-mastix anti-coradus*, etc. Les exemplaires de l'*Amphitheatrum*, avec la date de 1653, ne diffèrent des autres que par le renouvellement du frontispice. IV. *Confession von Hyleglischen*, etc. (Aveu du chaos naturel général de la chimie), en allemand. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles on doit distinguer celle qui fut publiée *avec une Clef de la plus haute sagesse*, par un anonyme, Strasbourg, 1699, in-12. V. *Magnesia catholica philosophorum*. VI. *Explication philosophique du feu secret, extérieur et visible des anciens mages et des autres anciens philosophes* (en allemand), Strasbourg, 1608, in-8°. VII. *Exhortation et avertissement de ceux qui aiment l'art de transmuer les métaux*. Il publia cet ouvrage, en allemand, sous le nom de *Ricemus Thrasibulus*. Kunrath a encore publié quelques écrits moins importants; et il a laissé des manuscrits dont on trouvera les titres dans le *Dictionnaire* de Chaufepié. — Kunrath (Conrad), que l'on croit frère du précédent, est un chimiste de quelque réputation, dont on a deux ouvrages en allemand: l'*Art de distiller*, et un *Traité*

de l'ellébore, *du Ros Solis*, *de l'absynthe*, *du sucre*, etc. W—s.

KUNST. *V.* CORNILLE, IX, 639.

KUNZ (GASPARD), né à St.-Gall, mort à Neuchâtel en 1752, passa une grande partie de sa vie en France. En 1726, il résigna la charge de conseiller, qu'il occupait dans sa ville natale, pour se retirer à Neuchâtel et pour y vaquer à ses études. Il a publié quelques ouvrages qui présentent des vues nouvelles et des pensées hardies : *Dissertation sur la validité ou non-validité des pactes dans l'état de la nature*, 1755. *Essai d'un système nouveau, concernant la nature des êtres spirituels*, 1742. La mort le surprit, occupé à composer un système complet de métaphysique. U—I.

KUPETZKY (JEAN), peintre de portraits, naquit à Pessing, sur les frontières de Hongrie, en 1667. Son père était tisserand, et le força d'embrasser sa profession ; mais, à quinze ans, Kupetzky abandonna la maison paternelle, et le hasard le conduisit au château du comte de Czobor, où travaillait Claus, peintre de Lucerne. Le jeune homme considéra les tableaux de cet artiste avec la plus grande attention : sans songer qu'on l'examinait, il prit un charbon et dessina sur la muraille quelques ornements qui surprirent le peintre et le maître du château. On le questionna sur sa naissance, sur l'état où il se trouvait, et sur le nom de son maître. Ses réponses firent connaître qu'il n'avait fui la maison de son père que pour éviter les mauvais traitements que lui attirait son aversion pour le métier de tisserand, et qu'il n'avait jamais eu de maître. Le comte de Czobor mit le jeune homme sous la conduite de Claus, qui l'emmena à Vienne, où son élève lui fut d'un grand secours dans l'exécution de ses ouvrages. A ses heures de loisir, Kupetzky s'occupait à copier les tableaux de Carlo Lotti, pour lequel il conserva toujours de la prédilection ; mais il n'était pas au terme de ses infortunes. Au bout de trois ans de travaux non interrompus, il fut obligé de quitter Claus, sans autre ressource que trois copies d'après C. Lotti, et une lettre de recommandation. Il se rendit à Venise, parcourut les principales villes d'Italie, vint se fixer à Rome, et ne rencontra partout que la misère et la faim. A Rome, cependant, il parvint à trouver un peintre qui le fit travailler, mais en exigeant de lui une telle promptitude, qu'il lui fit peindre, en un seul jour, neuf têtes de papes, qui ne lui furent payées qu'un demi-écu chacune. Malgré tant d'obstacles, Kupetzky avait fait de grands progrès, lorsqu'une maladie dangereuse le mit aux portes du tombeau. Le médecin de l'ambassadeur d'Autriche se chargea de lui par humanité, et parvint heureusement à le sauver. Kupetzky se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux, et enfin ses tableaux commencèrent à être recherchés des amateurs. Un marchand avide sut profiter de cette vogue; il les lui achetait à vil prix, et les revendait avantageusement sans faire connaître l'auteur, qu'il disait être un étranger. Le prince Stanislas Sobieski, amateur éclairé et généreux, acheta tous ceux qui lui furent présentés ; et, malgré ses recherches, il ne put en découvrir l'auteur. Cependant Kupetzky, voulant témoigner sa reconnaissance au médecin à qui il devait la vie, lui fit présent d'un tableau, dont le médecin fit hommage à son tour à l'ambassadeur, qui lui accorda une place distinguée dans son cabinet. Le prince Sobieski, ayant vu ce

tableau, reconnut l'artiste qu'il cherchait depuis si long-temps, s'informa de son nom, le fit venir, lui commanda son portrait, et, pendant deux ans, l'employa exclusivement, le payant avec générosité. Kupetzky, devenu riche, se rendit à Bologne pour y étudier les ouvrages du Guide, du Corrége et du Titien, et parvint, de cette manière, à se rendre un des plus habiles coloristes de son temps. Sa réputation alors s'étendit au loin; ses ouvrages devinrent hors de prix, et la plupart des princes de l'Allemagne s'efforcèrent de l'attirer à leur cour. Le plus pressant fut le prince de Lichtenstein, qui, l'ayant décidé à venir à Vienne, le présenta à l'empereur Joseph Ier., par lequel il fut accueilli avec distinction. La fortune n'avait point étouffé dans le cœur de Kupetzky les sentiments de la nature: il se disposait à aller se jeter dans les bras de son père, lorsqu'il apprit sa mort : il perdit en même temps celui qu'il regardait comme son second père, le peintre Claus. Cet artiste avait laissé une fille distinguée par sa beauté. Kupetzky crut devoir l'épouser; mais ce mariage fut pour lui une source de peines causées par la différence de religion des deux époux (il était protestant et sa femme catholique), et par l'inconduite de cette dernière. L'empereur Charles VI, étant monté sur le trône, conserva au peintre la faveur dont il jouissait à la cour de son prédécesseur. Le czar Pierre se trouvant, en 1716, aux eaux de Carlsbad en Bohême, vit des ouvrages de Kupetzky, les admira, et voulut que leur auteur vînt le trouver. L'artiste, naturellement timide, refusa d'abord, et ne se rendit qu'aux ordres formels de l'empereur. Le czar le reçut avec bonté, et se plaisait à l'entretenir en langue bohémienne, que l'on sait n'être, comme le russe, qu'un dialecte du sclavon. Kupetzky ne pouvant terminer seul tous les travaux qui lui étaient demandés, se fit aider par David Hoyer, peintre de Leipzig, qu'il appela près de lui. Il se rendit ensuite à Leipzig, où il fut reçu avec distinction, et retourna enfin à Vienne, emmenant Hoyer avec lui. Sa faveur à la cour parut encore s'accroître. L'impératrice Marie-Thérèse, se fit peindre par lui; et l'empereur fut si charmé de son travail, que, lui frappant sur l'épaule, il lui dit : « Kupetzky, vous serez notre peintre. » L'artiste ne répondit que par une inclination respectueuse. De retour chez lui, il s'enferma dans son atelier pour pouvoir terminer ce portrait sans être dérangé. A peine était-il à l'ouvrage, qu'un des officiers de l'empereur vint lui annoncer qu'il était nommé premier peintre, et qu'on le laissait maître des conditions. Après quelques moments de silence, Kupetzky refusa, en disant que la seule grâce qu'il implorait de l'empereur, était qu'il daignât le protéger, lui, sa femme et son fils, dans le libre exercice de leur religion. On rapporta cette réponse à François Ier., qui ne put s'empêcher de dire: « Kupetzky est un habile peintre; mais » il est fou. » Le seul qui approuva le refus de l'artiste, fut le prince Eugène. Mais ses ennemis ne manquèrent pas de se faire contre lui une arme même de sa modération. Un de ses rivaux, qui feignait d'être son ami, vint lui dire en confidence que l'inquisition devait l'enlever avec toute sa famille, pour le punir d'avoir instruit sa femme dans la religion luthérienne. Cette imposture eut tout le succès qu'on en attendait : la frayeur s'empara de l'esprit faible et timide de l'artiste; il ne se crut plus en sûreté à Vienne, et il s'en échappa peu-

dant la nuit avec sa famille pour se réfugier à Nuremberg. Il s'y établit; et s'excusant sur son âge avancé et sur la faiblesse de sa santé, il refusa de se rendre aux instances du roi d'Angleterre et de la reine de Danemark, qui l'appelaient à leur cour. Il espérait enfin terminer tranquillement ses jours, lorsqu'un affreux malheur vint empoisonner sa vieillesse. Il n'avait qu'un fils unique, doué des plus rares dispositions : ce fils, instruit dans les langues anciennes, promettait encore de remplacer dignement un jour son père dans la carrière des beaux-arts; il venait d'atteindre sa dix-septième année, quand la petite-vérole l'enleva au bout de quelques jours de maladie. Kupetzky, désespéré, ne voulait point se séparer des restes de son fils ; et l'on fut obligé d'user de ruse pour pouvoir les ensevelir en secret. Son esprit, qui toujours avait été assez faible, parut l'abandonner entièrement. Absorbé dans le souvenir de son fils, il le voyait sans cesse : enfin il eut un songe dans lequel il crut le voir assis dans le ciel, environné d'une gloire. Cette vision lui rendit le repos ; il en composa un tableau, dont il fit présent à la ville de Nuremberg, sous la condition expresse qu'on ne pourrait l'aliéner qu'au profit des pauvres de la ville. Mais bientôt la conduite scandaleuse de sa femme vint lui porter le dernier coup; et à la suite d'une hydropisie de poitrine, une goutte remontée l'enleva en 1740, après les plus vives souffrances. Il fut enterré dans le cimetière de St.-Jean à Nuremberg, auprès de son fils. Outre le tableau que l'on vient de citer, Kupetzky a peint un nombre très considérable de portraits et d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque: 1°. La *Famille de Kupetzky*, tableau supérieur à tous ses autres ouvrages, admirable par la manière savante dont le clair-obscur est traité dans la figure de l'homme, et par la facilité du pinceau et la délicatesse de tons qui respirent dans la tête de la femme. — 2°. Plusieurs autres tableaux de la *Famille de Kupetzky*, tous distingués par des accessoires différents. — 3°. Le *Portrait de Blendiger*, le peintre qui le reçut à Nuremberg. — 4°. *Le Samaritain plaçant le blessé sur son cheval.* — 5°. *L'odorat*, représenté par une femme à demi-nue, tenant une corbeille de fleurs, etc. On peut voir une liste beaucoup plus étendue de ses ouvrages, dans les *Vies des peintres suisses et allemands*, par Fuessli. J.-V. Kauperz, J.-F. Bause, P. Westermeyer, et particulièrement Ber. Vogel, ont gravé d'après ce maître. Le Musée du Louvre possédait un *Portrait de Kupetzky*, peint par lui-même; il provenait de la Galerie impériale de Vienne : il a été repris par l'Autriche en 1815. On a comparé ce peintre à Rembrandt pour la couleur, et à Van Dyck pour la perfection des mains; on lui reproche cependant de les avoir faites trop décharnées et les doigts trop courts. Ses portraits sont bien disposés; les draperies en sont négligées à dessein, pour faire valoir les têtes auxquelles il donnait toute son attention. Il a peu de rivaux pour la force de la couleur et l'intelligence du clair-obscur. La nature qu'il peignait, est en général d'un choix un peu pauvre; il n'avait pas ce sentiment exquis de la beauté, qui sait trouver, dans l'original même le plus défectueux, ce point caché à l'œil vulgaire, et que le génie seul sait découvrir : mais il y a lieu de croire que chez Kupetzky ce manque d'idéal provenait plutôt des vices de sa première éducation que de son talent, qui est

admirable dans beaucoup de parties. Parmi ses élèves, on cite Max. Handl, Autrichien, bon peintre de portraits; Gabriel Muller d'Anspach, qui l'aidait dans ses ouvrages, et qui le suivit de Vienne à Nuremberg; et enfin Gaspard Fuessli, peintre distingué de Zurich, auteur des *Vies des peintres suisses et allemands*, que Kupetzky chérissait particulièrement, et qu'il fit à sa mort son exécuteur testamentaire. P—s.

KUPRULI. *Voy.* KOPROLI.

KUSSEL. *V.* KRAUS (J.-Ulrich).

KUSTER (LUDOLPHE), né au mois de février 1670, à Blomberg en Westphalie, fut dirigé dans ses études par son frère aîné, qui professait les belles-lettres dans le gymnase de Joachim, à Berlin. Il dut à ses succès de collége la protection du célèbre Spanheim, qui lui procura l'éducation des fils du comte de Swerin, premier ministre du roi de Prusse. Cette éducation finie, il obtint la survivance d'une chaire au gymnase de Joachim; et, en attendant qu'elle fût vacante, il parcourut les villes les plus lettrées de l'Europe, pour y voir les bibliothèques, consulter les manuscrits et fréquenter la société des savants. Pendant ce voyage, qui dura une dizaine d'années, Kuster publia plusieurs ouvrages, que nous indiquerons plus bas. De retour à Berlin, il prit possession de la chaire dont il avait l'expectative; mais il ne la garda guère plus d'un an. Il crut avoir à se plaindre d'un passe droit, et quitta, non sans quelque apparence de légèreté, le gymnase et Berlin. Il faut penser, pour son honneur, qu'il mit plus de réflexion et de prudence dans sa conduite, lorsque, vers 1713, il abjura la communion de Luther et se fit catholique. Il était alors à Paris, où l'abbé Bignon l'avait attiré : le roi, jaloux de fixer dans ses états un étranger de ce mérite, lui donna une pension de 2000 livres et une place à l'académie des inscriptions. Dans l'heureuse indépendance que lui assuraient les bienfaits du monarque, il était occupé de grands travaux, et en méditait de plus grands encore, lorsqu'un abcès au foie, dont la nature n'avait pas été d'abord bien connue, l'emporta au tombeau le 12 octobre 1716, n'ayant pas encore accompli sa 47[e]. année, et laissant les plus justes regrets à tous ceux qui, d'après tant d'excellentes productions sorties de sa plume, pouvaient juger de ce qu'on avait encore à espérer de lui pour les progrès des lettres savantes et de l'érudition. Le livre par lequel il avait commencé à se faire connaître, est une *Histoire critique d Homère* (1696). Il y traite avec érudition et jugement des poèmes d'Homère qui nous sont parvenus, de ceux que nous avons perdus, de ceux qui lui ont été faussement attribués, et de plusieurs autres points littéraires de cette nature. M. Wolf a fait réimprimer cet ouvrage dans le tome premier de l'édition d'Homère, qu'il a donnée en 1785. Kuster publia ce volume à Francfort sur l'Oder, où il s'était arrêté quelque temps pour étudier la jurisprudence. Il fit un plus long séjour à Utrecht, et y commença un journal latin, sous le titre de *Bibliotheca librorum novorum collecta à L. Neocoro:* ce nom de Néocorus, que Grævius lui avait donné en plaisantant, était la traduction grecque du mot *Kuster*, qui en allemand signifie *sacristain*. Il a paru cinq volumes de ce journal, depuis le commencement de 1697 jusqu'à la fin de 1699. Kuster ne fit seul que le premier volume: il s'associa pour les autres H. Sike, qui venait de se faire connaître par la publication de l'*Évangile* apocryphe *de l'enfance*,

et il finit par lui abandonner toute l'entreprise; car la seconde partie du cinquième volume ne porte que le nom de Sike. Pendant son séjour à Utrecht, Kuster contribua efficacement aux grandes compilations des antiquités grecques et romaines que dirigeaient Grævius et Gronove, en donnant à la première une Dissertation sur le Musée d'Alexandrie, et en traduisant en latin, pour la seconde, le Traité des médailles de Savot, et la description du tombeau de Nasonius, par Bellori. Il prit encore le nom de Neocorus à la tête de ces trois ouvrages. En 1700, il passa en Angleterre, tout occupé du projet d'une réimpression de Suidas, travail considérable, qu'il exécuta avec une extrême rapidité; car dès 1705 l'édition parut à Cambridge, en 3 vol. in-fol. Kuster a sans doute laissé beaucoup à faire après lui : mais ce qu'il a fait en si peu de temps, est vraiment remarquable; et l'on ne peut qu'admirer sa grande lecture et son excellente critique. Cet ouvrage lui donna tout d'un coup une place très élevée dans la littérature savante. Il assura de plus en plus sa réputation, par l'édition de la Vie de Pythagore, de Iamblique, donnée à Amsterdam en 1707, surtout par la grande et belle édition d'Aristophane, qu'il fit imprimer dans la même ville en 1710. Kuster, qui paraît avoir eu dans le caractère un peu de légèreté, en mettait aussi dans ses études. Il travaillait sur le Nouveau-Testament en même temps que sur Aristophane, et compilait à-la-fois les variantes de la Lysistrate, et celles des Évangiles. Son édition du Nouveau-Testament, qui, au reste, n'est autre chose que celle de Mill, revue et corrigée, parut la même année que l'Aristophane. Un savant morose, et qui avait déja signalé son humeur tracassière par plus d'une attaque contre Spanheim, Vossius et Fabretti, Jacq. Gronove critiqua durement le Suidas de Kuster, et à quelques observations utiles et fondées, mêla un plus grand nombre de remarques si puériles et même si mauvaises, qu'elles rendirent la réponse de Kuster bien facile. Cette réponse, qui parut en 1712, dans le tom. XXIV de la *Bibliothèque choisie* de Leclerc, fut réimprimée à part, peu de mois après, sous le titre de *Diatriba anti-Gronoviana*. Elle était accompagnée d'une Dissertation sur l'*æs grave* des anciens, qui devait faire partie d'un recueil d'*Observations sur la langue latine*, dont Kuster s'occupait depuis quelques années. Il y prétend que les Romains appelaient *æs grave* toute monnaie de cuivre, quels qu'en fussent le poids et la forme, par opposition à la monnaie d'or et d'argent, qui était aussi, par abus, appelée *æs*, de même qu'en français le mot *argent* se dit abusivement des pièces de toute espèce de métal. Cette opinion fut la cause d'une querelle entre Kuster et Perizonius. Leur division fut encore augmentée par une Dissertation sur le verbe *cerno*, que Kuster joignit à la réimpression de sa réponse à Gronove, comme *specimen* d'un nouveau Trésor de la langue latine. Perizonius, qui était, à ce qu'il semble, un peu irritable, crut voir, et peut-être ne se trompait il pas, dans cette publication, une envie maligne de critiquer ce qu'il avait lui-même écrit sur le verbe *cerno* dans ses remarques sur la Minerve de Sanctius. Il répondit, et Kuster répliqua par une lettre jointe à son Traité des verbes grecs *moyens*. Ce Traité, qui est un chef-d'œuvre, et qu'Alberti et Dorville ont nommé un livre d'or, répandit un jour tout nouveau sur quelques points délicats de la grammaire grecque. Il a été réimprimé

plus d'une fois, et tout récemment parmi les Prolégomènes de la nouvelle et splendide édition du Trésor de H. Estienne. Au reste, cette polémique entre Perizonius et Kuster fut conduite de part et d'autre sans trop d'aigreur ni de violence. Le débat avec Gronove fut plus vif, et, des deux côtés, les injures ne furent pas épargnées. Il faut dire, pour la justification de Kuster, que Gronove avait été l'agresseur. Nous ne savons pas pourtant si Kuster ne prit pas à son tour le rôle offensif, lorsqu'en 1716 il inséra dans le tome v de la *Bibliothèque ancienne et moderne* de Leclerc, une critique très dure de la détestable édition que Gronove venait de donner d'Hérodote. Il se peut toutefois que Gronove eût de nouveau provoqué son redoutable adversaire, par quelque passage insolent de sa préface et de ses notes. Vers le même temps, Kuster lut à l'académie des belles-lettres un examen critique de cette édition d'Hérodote; c'est probablement le même que celui qu'il donna à Leclerc, après l'avoir traduit en latin, et y avoir ajouté quelques traits sévères qui n'eussent guère convenu dans une lecture académique. Il offrit aussi à l'académie l'explication d'une inscription découverte à Smyrne; et elle a été imprimée dans le quatrième volume des Mémoires de ce corps. Ces petits ouvrages délassaient Kuster plutôt qu'ils ne l'occupaient. Le véritable objet de ses travaux était le nouveau Trésor latin, dont nous avons dit plus haut quelques mots, et particulièrement un Commentaire sur Hésychius, qu'il se proposait de donner pour pendant à Suidas. Ses notes étaient à-peu-près achevées, lorsque la mort vint le surprendre. Sévin et Sallier, entre les mains de qui elles avaient passé, en firent le meilleur usage possible, en les transmettant à Alberti, qui les a placées dans sa belle édition d'Hésychius, publiée en 1746 et 1766.

B—ss.

KUSTER (George-Godefroi), historien, né à Halle en 1695, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'histoire du Brandebourg, et publia différents ouvrages, qui lui acquirent une réputation durable. Il exerça, depuis 1718, diverses fonctions dans l'enseignement public, et obtint à l'académie des sciences de Berlin une place qu'il remplit avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, arrivée le 28 mars 1776. Nous citerons de lui les ouvrages suivants: I. *Memorabilia Colonensia XIX speciminibus absoluta*, Leipzig, 1731, in-4°. Il en avait déjà paru une édition moins complète, Berlin, 1727, in-4°. Les Dissertations qui composent ce volume sont pleines de recherches curieuses; mais on pense bien qu'elles ne sont pas d'un intérêt général. II. *Collectio opusculorum historiam Marchicam illustrantium*, Berlin, 1727-43, 24 part. in-8°. L'éditeur y a joint des préfaces et des observations très érudites. III. *Marchiæ litteratæ specimina XXIII*, Berlin, 1740 et suiv., in-4°. IV. *Bibliotheca historica Brandenburgica, scriptores rerum Brandenburgicarum, maximè Marchicarum exhibens, in suas classes distributa, cum duplici indice*, Breslau, 1743, in-8°. de près de mille pag., ouvrage savant et curieux. Il y ajouta deux suppléments (*accessiones*) en 1768. V. *Historia artis typographicæ in Marchia*, Berlin, 1746, in-4°. VI. *De Sanchoniatone philosopho Phoenicio*. Cette Dissertation est insérée dans la *Biblioth. Bremensis, fasc.* IV, pag. 660-87. VII. Quelques *Notices biographiques* en allemand. VIII. L'*an-*

cien et le nouveau Berlin, depuis 1206 jusqu'à nos jours, Berlin, 1737-1769, 4 part. in-fol. (en allemand). Jean-Christophe Muller eut part à la rédaction de la première partie de cet important ouvrage; et il doit avoir paru, depuis la mort de Kuster, une cinquième partie. IX. Une *Dissertation* (en français) *sur la Jadutha, idole de la Saxe et de la Marche* (dans les *Mém. de l'acad. de Berlin*, 1758). On doit aussi à Kuster une bonne édition des *OEuvres* de Nicolas Leutinger, Francfort, 1729-30, 2 vol. in-4°., avec une Vie de l'auteur, la liste de ses écrits, et un catalogue des historiens du Brandebourg; il a encore publié une traduction allemande des *Icones et elogia virorum aliquot præstantium*, par Mart.-Fréd. Seidels, avec de nombreuses additions, Berlin, 1751, in-fol. W—s.

KUTS'AMI. On ignore l'époque à laquelle vivait cet auteur, qui a composé en chaldéen un traité intitulé: *Agriculture Nabathéenne*. Il est cependant probable qu'il a précédé de plusieurs siècles Ibn el Awam, qui a écrit dans le XIIe. un ouvrage sur le même sujet, et dont la traduction en espagnol, avec le texte arabe, a été publiée à Madrid en 1802, en 2 vol. in-fol. L'ouvrage original de Kuts'ami n'est pas parvenu jusqu'à nous; mais nous sommes dédommagés de cette perte par la traduction arabe d'Ibn-Wahchyah, dont il se trouve un exemplaire manuscrit à l'Escurial, un à la bibliothèque du Roi à Paris (manuscrits arabes, n°. CMXIII), et un troisième à celle de Leyde, où il est appelé *Wahsjija*. Kuts'ami paraît avoir été l'auteur agronomique le plus célèbre qu'ait produit la partie occidentale de l'Asie; et l'on sait que les peuples de ces contrées étaient très habiles en agriculture. Il avait recueilli dans son ouvrage les préceptes d'agriculture disséminés dans les auteurs géoponiques anciens, et dans ceux qui s'étaient transmis de temps immémorial parmi les Arabes et les autres peuples de l'Orient. Ibn el Awam en cite un assez grand nombre de passages, dont la lecture fait présumer que cet ouvrage offre un grand intérêt. M. Jourdain s'occupait à le traduire en français; et l'on doit vivement regretter que la mort prématurée de ce jeune orientaliste (*Voy.* JOURDAIN) nous ait frustrés de ce travail important. L—IE.

KUTTNER (CHARLES-GOTTLOB), savant voyageur allemand, était né le 18 février 1755, à Wiedemar, près de Delitsch en Saxe. Il fit ses études à Leipzig. Après avoir été instituteur pendant huit ans à Bâle, il fut chargé de l'éducation d'un lord irlandais. Il fit ensuite, avec plusieurs jeunes Anglais, des voyages dans la plupart des pays de l'Europe, et mourut dans la retraite, à Leipzig, le 14 février 1805. Il avait une grande connaissance des affaires et des hommes, et possédait plusieurs langues. Les relations de ses voyages renferment un grand nombre de renseignements positifs. On a de lui en allemand: I. *Lettres sur l'Irlande*, Leipzig, 1785. II. *Lettres d'un Saxon écrites de Suisse*, ibid., 1785, 3 vol. III. *Voyage en Allemagne, en Danemark, en Suède, en Norvége et dans une partie de l'Italie*, ibid., 1801 et 1804. IV. Des *Observations sur l'Angleterre, les Pays-Bas et la France*. Il s'est aussi fait connaître avantageusement par des Extraits et des Mémoires insérés dans les journaux littéraires d'Allemagne. G—AU.

KUTUSOW. *Voy.* KOUTOUSOFF.

KUYCK (JEAN VAN), peintre sur verre, né à Dort en 1530, est un exemple des malheurs auxquels peut exposer l'esprit de secte ou de parti. Il se livrait à son art, et s'était acquis la réputation d'un des plus habiles peintres sur verre de son temps, lorsqu'il fut accusé d'avoir adopté et de propager des principes contraires à la religion de l'Etat ; il fut arrêté et mis en prison. Il y était déjà depuis long-temps, lorsque Jean Van Drenkwaert Boudewinze, chef de la justice de Dort, crut qu'il avait été assez puni de ses erreurs, et fit tant par ses démarches auprès des autres magistrats, qu'il obtint la grâce de Kuyck. L'artiste pensa qu'il ne pouvait mieux témoigner sa reconnaissance à son libérateur, qu'en peignant pour lui le *Jugement de Salomon*. La tête de Salomon était le portrait de Boudewinze. Mais rien ne put fléchir les ennemis du peintre. On reprocha même en pleine chaire à celui qui l'avait sauvé, de ne l'avoir protégé que dans l'espoir de s'enrichir par les ouvrages de Knick ; et le chef de la justice, intimidé par tant de clameurs, crut devoir condamner le malheureux artiste, qui fut brûlé vif sur le Nieuwerck, à Dort, le 28 mars 1572, laissant une veuve, et une fille de sept ans. P—s.

KYA BUZURK-OUMYD (et non pas BUZURK AMID), c'est-à-dire, Kya *de grande espérance*, succéda en 518 de l'hégire (1124-5 de J.-C.) à Haçan Sabbah, son père, chef de la secte des Ismaéliens. (*Voy.* HAÇAN BEN S'ABBAH, tom. XIX, p. 280.) A peine ce nouveau chef avait-il saisi les rênes du gouvernement, que le sulthan Mohammed le Seldjoukide envoya une armée contre lui ; mais le général persan ne livra qu'une attaque au château de Roudbâr, place dépendante du prince ismaélien. Celui-ci consentit à un traité, à la suite duquel il envoya un ambassadeur à Ispahan. Cet ambassadeur fut très honorablement accueilli à la cour : mais l'horreur qu'inspirait au peuple, et surtout aux pieux Molâs une secte hérétique, et qui acquérait chaque jour de nouveaux accroissements, ne tarda pas à se manifester dans toute la ville de la manière la plus alarmante ; et les mesures les plus sages et les plus énergiques ne purent arrêter la fureur populaire, dont l'envoyé ismaélien finit par être la victime. Son maître refusa toutes les excuses et les réparations que lui fit le sulthan Mohammed. Comme celui-ci se trouva dans l'impossibilité de lui livrer les coupables, un parti d'Ismaéliens marcha en 523 (1128-9) sur Cazwyn, et s'empara de cette ville par la ruse. Le principal magistrat fut massacré ; quatre ou cinq cents habitants éprouvèrent le même sort, et les vainqueurs emportèrent un immense butin. Cette vigoureuse représaille et le meurtre qui l'avait provoquée causèrent entre Kya et Mohammed une animosité qui ne finit qu'avec la vie de ce dernier. Le prince ismaélien profita de la profonde indignation que ses sujets conservaient contre la personne du sulthân, et de leur haine envers les Musulmans, pour étendre son domaine, auquel il joignit le Guylan tout entier. Quoique le château d'Alamout continuât d'être le chef-lieu de la puissance des Ismaéliens nommés *Assassins*, Kya avait fixé son séjour dans un autre château, nommé Roudbâr, voisin de Cazwyn ; c'est là qu'il mourut en 532 (1137-8), laissant sa petite principauté à son fils Mohammed, qui, après un

règne de trois ans, la résigna, dit-on, à un prince de la famille d'Ismaël, nommé Hoceïn ebn Nâsser, ou plutôt celui-ci s'empara du gouvernement, qu'il ne conserva pas long-temps; car il fut supplanté et massacré par son propre fils Alâ ed-dyn Mohammed. Nous ne suivrons pas plus loin l'histoire de ces princes ismaéliens, qui n'offre qu'une série d'atrocités inspirées par le fanatisme et par l'ambition; nous nous contenterons d'ajouter, pour la satisfaction des amis de l'humanité, qu'elle fut entièrement exterminée sous son dernier prince, Rokned-dyn Khourschâh l'an 1256 (*Voy.* HOULAGOU, XX, 611). L—s.

KYRLE (JEAN), surnommé l'*Homme de Ross*, habitait le village de Ross, dans le Herefordshire, en Angleterre. Il mourut en 1724, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après avoir consacré sa longue vie et sa fortune à des actes de bienfaisance, et à l'exécution de plusieurs projets d'utilité publique. Il fut, dit Warton dans son *Essai sur le génie et les écrits de Pope*, « il fut le » Howard de son temps, et il mé- » rite d'être célébré plus que tous les » héros de Pindare. » Pope l'a immortalisé dans ces beaux vers de sa troisième Epître morale :

Rise, honest Muse, and sing the man of Ross, *etc.*

« Lève-toi, Muse vertueuse, *et* » chante l'*Homme de Ross*; sur les » bords sinueux de la Wye char- » mée, l'écho répète ses louanges; » elles sont redites par la Saverne » rapide. Qui a couronné de bois la » cime brûlante de ces montagnes? » Qui a commandé aux ondes de » couler de ces rocs desséchés? Elles » n'élancent point jusqu'aux nues » leurs colonnes inutiles, et ne se » perdent point avec magnificence » en cascades orgueilleuses. Claires » et naturelles, elles portent à tra- » vers la plaine la santé au malade, » au pasteur la gaîté. Qui construisit » cette chaussée dont les allées om- » bragent et divisent le vallon? Qui » plaça ces bancs où se repose le » voyageur fatigué? Qui apprit à ce » clocher à s'élever vers le ciel? C'est » l'*Homme de Ross*, répond le pe- » tit enfant qui bégaye encore. Jetez » les yeux sur la place du marché : » l'*Homme de Ross* y distribue aux » pauvres le pain de la semaine; il » entretient cette maison de charité » si propre, mais si simple. A la » porte sont assises la Vieillesse et » la Pauvreté, le sourire sur les lè- » vres. Il est béni par les filles qu'il » a dotées, par les orphelins qu'il a » mis en apprentissage, par les jeunes » gens qui travaillent, par les vieil- » lards qui se reposent, etc. »

B—ss.

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

, et
r les
bar-
ges;
verne
ois la
nes?
s de
Elles,
mes
e se
ence
ires
ra-
de,
isit
om-
Qui
e le
à ce
C'est
e ge-
Jetez
che:
ans
il
ité
la
e et
, le
qu'il
il a
uso
ces


PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY
32101 013510514

